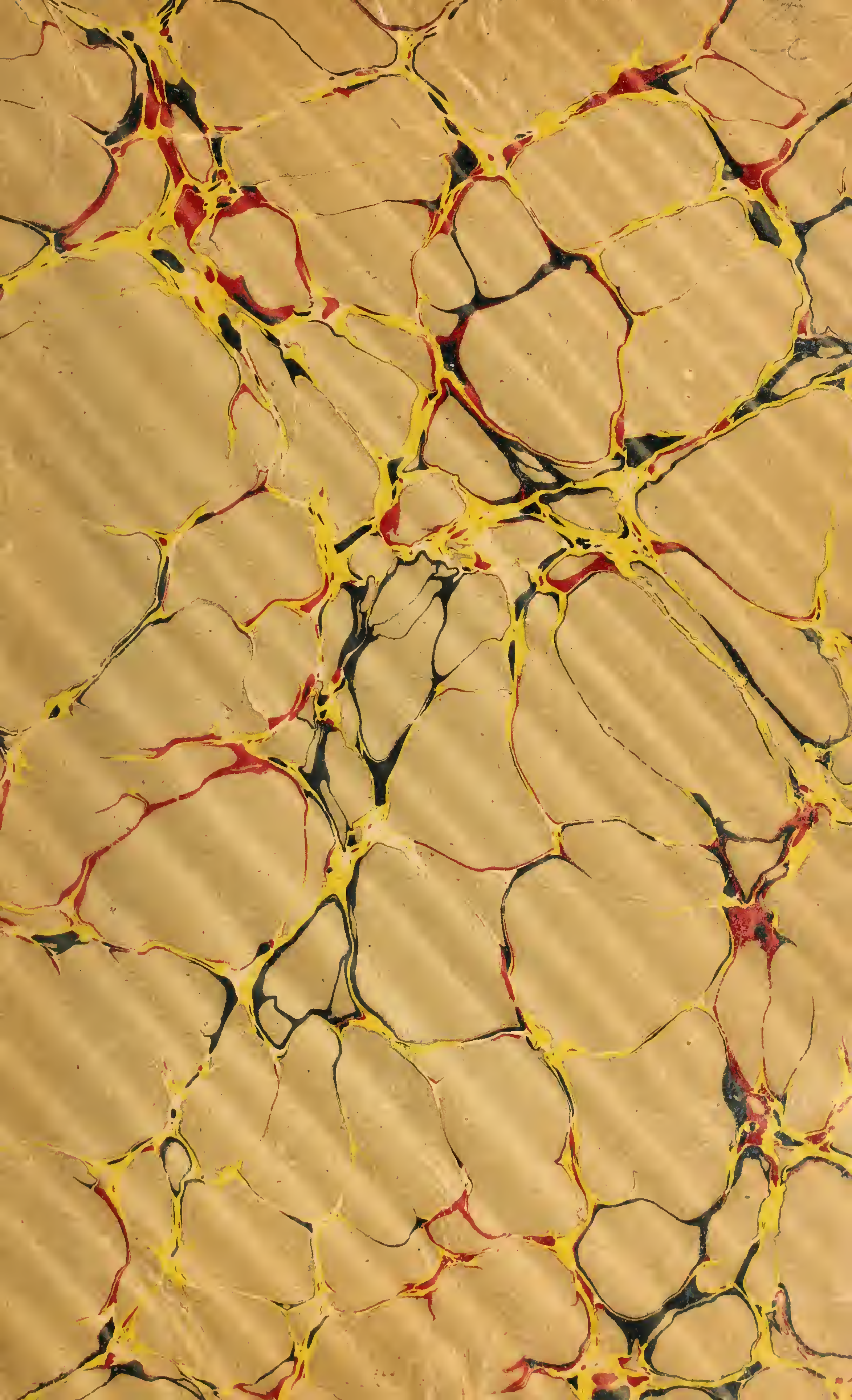


COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, TAILLAND, ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE RONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE ;
DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS ; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES ; BILLIET ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; BARDOU, ÉV. DE CAHORS ; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; WICART, ÉV. DE LAVAL ; PAVY, ÉV. D'ALGER ; DE MORLHON ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; RENDU, ÉV. D'ANNECY ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; DE CASSAN FLOYRAC, ID. ; SAINT-ARROMANT, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4° LA COLLECTION

DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION

(*Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette publication*) ;

6° PLUS DE VINGT TABLES DIFFÉRENTES, PRÉSENTANT SOUS TOUTES LEURS FACES, LES INNOMBRABLES MATIÈRES DE CETTE IMMENSE COLLECTION ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET DOUZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

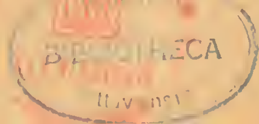
CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES DE CAFFORT, LAMBERT, BOUDOT, GUILLON, FEUTRIER, OLIVIER ET DE MONTBLANC.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.



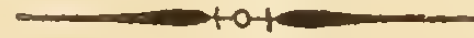


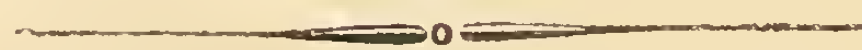
SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE DIX NEUVIÈME VOL.

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE DES ORATEURS,

ET TOME DOUZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.





Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

BIOGRAPHIE SUR L'ABBÉ CAFFORT.

L'abbé Caffort est né à Narbonne en septembre 1752, et il est mort à Paris en juillet 1832, dans sa 80e année. Il reçut le bonnet de docteur en théologie le 3 mars 1777, et son ordination eut lieu le 15 mars de la même année. Sa vocation pour la prédication se développa de bonne heure, et avant la révolution de 1789, sa réputation s'était déjà tellement répandue qu'il eut l'honneur de prêcher en présence des états généraux du Languedoc, tenus à Montpellier, et présidés par Mgr Arthur Dillon, archevêque de Narbonne. Lorsqu'en novembre 1790 le serment fut déféré au clergé par l'assemblée nationale, l'abbé Caffort refusa de s'y soumettre et émigra en Espagne, non sans courir de grands dangers. Son influence et son exemple entraînèrent le clergé de Narbonne qui, sauf quelques rares exceptions, refusa le serment.

Après que le premier consul Bonaparte eut rendu la paix à l'Eglise, relevé les autels et négocié le concordat de 1801, l'abbé Caffort revint de l'émigration et se livra tout entier au ministère de la parole. Il prêcha plusieurs carêmes à Nîmes, à Marseille et à Montpellier. Dans toutes ces villes, et à Montpellier surtout, ses sermons furent suivis avec une espèce d'enthousiasme ; la voix éloquente de l'abbé Caffort subjuguait son auditoire et entraînait la foule à sa suite. Les ministres protestants eux-mêmes subissaient cette influence, et on les vit assister à ses discours sur l'Eglise et sur les parties dogmatiques de la foi.

A Bordeaux, où il prêcha plus tard, il obtint les mêmes succès, et il vit sa chaire entourée des hommes éminents de la Gironde, de Lainé, de Portal, de Ravez. Il eut même l'honneur de recevoir de ce dernier un quatrain de beaux vers improvisés au sortir de ses sermons sur les *Psaumes*.

Quand vous chantez David, sa gloire ses erreurs,
Son pieux repentir, son céleste délire,
O Caffort, pour ravir, pour entraîner nos cœurs,
On dirait que David vous a légué sa lyre. RAVEZ.

Appelé à Paris par ses amis, il y arriva en 1808 avec une réputation qu'il put conserver et faire grandir encore. De 1808 à 1813, il se multiplia pour ainsi dire. On le vit paraître dans les chaires des principales villes de France ; outre les octaves et les sermons de circonstance qu'il prêcha dans les diverses églises de Paris, Marseille, Bordeaux, Orléans, Poitiers, furent témoins de son zèle, et partout sa parole était entendue avec fruit.

En 1813, il fut mis en rapport avec le cardinal Maury, dont il ne partageait pas entièrement les opinions, et celui-ci le présenta à l'empereur Napoléon Ier, qui le reçut avec la plus grande distinction. Il le chargea même, peu de temps après, de prononcer l'oraison funèbre du maréchal Bessière, tué à la bataille de Lutzen, le 2 mai 1813 ; mais les événements qui survinrent bientôt après ne lui permirent pas de s'acquitter de cette noble mission.

De 1808 à 1817, l'abbé Caffort avait été nommé membre correspondant des académies de Marseille, Bordeaux et Toulouse. A Bordeaux, il eut pour admirateur et ami l'amiral Ganthaume ; à Toulouse, en 1815, il vit ses sermons suivis avec assiduité par la jeunesse des écoles, et à la fin du carême il eut l'insigne honneur de recevoir en don, de cette jeunesse intelligente, une tabatière en or, avec cette inscription : *Les élèves de l'école de droit à M. l'abbé Caffort.*

L'abbé Caffort a laissé cinquante-deux sermons ou discours sur des sujets variés.

Il avait à lutter, dans sa carrière apostolique, contre les influences de l'odieux philosophisme du XVIIIe siècle. On sait qu'au sortir de la tourmente révolutionnaire, les principes religieux les mieux établis étaient non-seulement révoqués en doute, mais il était même, pour ainsi dire, de bon ton de faire parade d'incrédulité. C'est contre ce fléau antisocial que l'abbé Caffort crut devoir diriger tous ses efforts, aussi bien que Frayssinous dans ses *Conférences*. Ils ont attaqué l'incrédulité de front, l'un dans la capitale, et l'autre dans les grandes villes de province, et ils ont obtenu l'un et l'autre le même succès. Les discours de M. Caffort étaient restés jusqu'ici dans l'oubli, et nous croyons rendre un vrai service au public, en les livrant à l'impression.

Toutefois, nous ne doutons pas que si l'orateur eût lui-même préparé l'édition de ses œuvres, il eût corrigé certains passages où la pensée ne se présente pas bien clairement à l'esprit du lecteur, où le style, ordinairement énergique, devient languissant.

Quoi qu'il en soit, ses discours sur la *Création*, sur les *Psaumes*, sur l'*Existence de Dieu*, etc., etc., contiennent des beautés vraiment remarquables ; aussi ont-ils été applaudis et ont-ils mérité à M. l'abbé Caffort, de la part de ses auditeurs, des témoignages non équivoques d'admiration. Tels furent les vers suivants qui lui ont été remis à Nîmes, après son sermon sur la *Création :*

Quel tableau magnifique, imposant et sublime
Caffort sait nous donner de la création!
On dirait, à l'entendre, à l'air dont il s'exprime,
Que Dieu l'eut pour témoin de l'opération.
A sa voix la nature, en merveilles féconde,
Semble encore une fois sortir du noir chaos;
La lumière éclatante, et la terre et les eaux,
Les habitants de l'air, des forêts et de l'onde,
Les astres radieux, les célestes flambeaux ;
Paraissent tout à coup pour embellir le monde.
Et ! l'homme, pour qui seul ce Dieu les a tous faits,
Resterait insensible à de si grands bienfaits!
Non : Caffort peint trop bien et sa reconnaissance
Et le tribut d'amour qu'il doit à sa puissance.

Parmi les sermons qui méritent encore

une attention particulière, nous citerons ceux sur *l'Eglise*, *le Baptême* et sur *l'authenticité des livres de Moïse*. Puis, dans les sujets de morale, les sermons sur les *Devoirs des pères envers leurs enfants*, et *des enfants envers leurs parents*, et particulièrement le sermon sur *Jésus-Christ docteur*, dans lequel la morale évangélique est mise victorieusement en parallèle avec la morale des plus célèbres philosophes de l'antiquité et du philosophisme moderne.

Nous ne prétendons pas faire ici l'apologie ni la critique des sermons de M. l'abbé Caffort; nous laissons au public le soin de les apprécier. Cependant, quoiqu'ils soient ici privés de l'onction du débit qui tenait ses auditeurs sous le charme de sa parole, aussi vive que persuasive, nous pensons que le jeune clergé les lira avec intérêt et qu'il y trouvera des modèles à imiter.

S'il m'est permis, en terminant cette notice, d'ajouter mon appréciation personnelle, je dirai que l'abbé Caffort, nourri de la doctrine des Pères de l'Eglise, savait, comme eux, éclairer l'esprit et toucher le cœur. L'excellence de sa dialectique, la force de ses raisonnements, appuyés sur l'Ecriture sainte et la tradition constante de l'Eglise, l'élévation des pensées, l'heureux choix des comparaisons et des figures lui ont mérité une place honorable parmi les orateurs chrétiens des premières années de notre siècle.

ŒUVRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ CAFFORT,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE NARBONNE.

—

DISCOURS SUR LES PRINCIPALES VÉRITÉS DU DOGME ET DE LA MORALE.

I. DISCOURS SUR LE DOGME.

—

DISCOURS PREMIER.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

Quod notum ut Dei manifestum est in illis... invisibilia enim ipsius de creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur ita ut sint inexcusabiles. (*Rom.*, I, 20.)

Les hommes ont connu de Dieu tout ce qui pourait s'en découvrir, car depuis l'origine du monde son invisible divinité se voit visible par la connaissance de ses ouvrages, de telle sorte que les hommes sont inexcusables.

Si, malgré les ombres de l'idolâtrie, les philosophes de l'antiquité furent inexcusables pour n'avoir point glorifié, par un culte vrai, celui dont tout leur annonçait l'existence et les perfections, combien plus doivent l'être encore les philosophes prétendus de nos jours, qui, tout placés qu'ils sont au sein du christianisme, bien que jouissant à la fois des lumières de la révélation et de celles que leur fournit la nature, osent néanmoins retenir dans l'injustice la vérité de Dieu, s'efforcer de l'obscurcir, s'il était possible, assez hardis pour la blasphémer ouvertement : c'est contre eux que je m'élève aujourd'hui dans ce discours, dont le premier point embrassera les preuves que la divinité a mises en nous de son existence, et le second, celles qu'elle en a multiplié hors de nous, ou plutôt, sans m'astreindre à la loi d'une exacte division, je les exposerai, ces preuves, à mesure que m'en fournira l'occasion, leur ordre le plus naturel

Je sens bien, mes frères, qu'entreprendre de démontrer le dogme d'un Créateur, c'est en quelque sorte le profaner. Je sens que c'est presque faire croire qu'il existe contre lui quelque objection solide ou du moins apparente, et il faut en convenir, une telle pensée est une erreur aussi bien qu'un scandale; mais dans un siècle où, fière de ses vains succès, l'incrédulité ne ménage plus rien; quand le hideux athéisme ose élever son front souillé de la poussière d'où jamais il n'aurait dû sortir, sera-ce hors de propos de le combattre avec vigueur, en établissant fortement la grande vérité contre laquelle il multiplie en vain ses détestables sophismes? Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première vérité essentielle à la religion et d'où découlent toutes les autres, c'est l'existence de Dieu; vérité facile à connaître; ce ne sont ni de longues méditations,

ni des recherches laborieuses qui en produisent la conviction ; elle est en nous. Il ne faut point d'efforts pour nous en pénétrer, tant elle vient d'elle-même s'offrir à l'entendement ; et seule, pour ainsi dire, elle se grave dans le cœur de l'homme : vérité, sans contredit, de toutes la plus importante. Non, mes frères, il n'en est point qui rassemble autour de nous de plus graves intérêts ; point qui soit plus fortement liée à nos besoins : le système entier de nos devoirs, quel que soit leur objet, en est la nécessaire émanation, et il n'est aucun sentiment doux, juste et heureux, qu'elle n'entraîne ou ne fasse naître.

Aussi la voyons-nous, dès le principe, universellement régner sur la terre. C'est dans tous les temps comme dans tous les lieux, que les hommes ont déposé en sa faveur. Parcourez les annales du monde, suivez l'une après l'autre les nations existantes comme celles qui ne sont plus; toutes vous les trouverez d'accord sur l'existence d'un Etre souverain. Dès l'instant où l'histoire nous montre des individus rassemblés, elle nous montre aussi parmi eux l'établissement d'un culte public ainsi que son application au maintien de l'ordre politique. Et sans doute, à ce propos, on ne manquera pas de nous opposer l'exemple de quelques sauvages parmi lesquels on assure avoir en vain cherché quelques traces de religion. Mais quelle force aurait-il, cet exemple, pour balancer un témoignage universel ; et nous alléguer une pareille exception, nous opposer l'ignorance de quelques hordes malheureuses pour renverser la doctrine du monde entier; n'est-ce pas là un délire dont les seuls ennemis de la Divinité peuvent être capables? Est-il bien vrai d'ailleurs que des hommes, pour si abrutis qu'on les suppose, aient pu l'être néanmoins à un tel degré? Est-il bien vrai que la raison ait pu s'obscurcir pour eux jusqu'à les laisser dans un oubli total de l'Auteur suprême? et serait-ce nous décider prudemment, que d'ajouter foi à des relations hautement démenties par des historiens non-seulement plus sincères, mais encore mieux informés? Au surplus, de quoi s'agit-il, si ce n'est d'un fait que les anciens mêmes ont regardé comme incontestable? Entendez-les défier leurs adversaires de trouver des peuples sans autels, quoiqu'on en trouvât sans lettres, sans lois, sans habitation fixe, et même sans quelques-uns de ces actes les plus nécessaires à la vie. Enfin, ne savons-nous pas qu'Epicure, étonné d'un concert si unanime, avouait ne pouvoir résister à la convaincante preuve qui en résultait contre lui : et se serait-il vu contraint d'y céder, s'il eût eu en main de quoi l'infirmer en invoquant quelque exemple contraire?

Disons-le donc avec pleine assurance, en tout temps et partout, le genre humain a cru la même chose, et une seule chose, durant le perpétuel changement de toutes les autres, n'a pas changé, c'est le dogme de la Divinité, plus ou moins obscur dans certaines régions, plus ou moins développé dans d'autres, mais nulle part inconnu. On criera tant qu'on voudra à l'illusion, au préjugé : c'est la crainte, c'est l'éducation, c'est l'amour profane qui a fait les dieux : c'est tout ce qu'il vous plaira qui a fait ces dieux chimériques, ces dieux impuissants qui n'en méritent pas le nom; mais rien de tout cela n'a fait la croyance universelle d'un Dieu créateur; tout cela la suppose; ce qui ne naît point avec nous n'est jamais si uniforme; ce qui dépend des préjugés ou des opinions, change de jour en jour avec les pensées continuellement changeantes de l'homme; il a l'inconstance même du caprice ou de l'erreur qui lui donne le jour. Le temps, dit l'Orateur romain, ne manque jamais d'en effacer jusqu'au moindre vestige, et la foi du genre humain n'a pu être si ferme, si répandue, sans émaner d'une cause invariable dans ses effets, sans appartenir à l'enseignement constant de la nature elle-même, ou, comme Lactance ose l'assurer, sans que, par une puissante impulsion, la nature le forçât à s'élever vers un Dieu : *Cogente natura.* De là cette belle parole de Tertullien, qu'eu égard à cette grande vérité, nous n'avons aucun besoin ni de leçons, ni de maîtres ; car le premier élan de notre âme en est la spontanée expression ; c'est le témoignage indélibéré de l'entendement le moins attentif, et tout homme pour la croire est naturellement chrétien : *Testimonium animæ naturaliter Christianæ.*

On s'est par conséquent bien trompé en soutenant, comme on l'a fait, que les princes, que les instituteurs des nations y ont quelque part. Ah ! sans doute, ils ont su s'en servir; mais, antérieure à leur opération, elle ne doit rien à l'influence de leur politique. Celui qui le premier s'ouvrit une route sur les flots, ne fit point souffler les vents pour enfler ses voiles, mais il présenta ses voiles au souffle propice des vents : eh bien ! tels les anciens législateurs n'ont fait que présenter leur code à la puissante action des opinions religieuses ; ils en mirent à profit l'ascendant pour mieux faire prospérer leur ouvrage, dont elles pouvaient seules et préparer et consommer le succès : scrutateurs habiles du cœur humain, c'est sur les sentiments qu'il ne peut jamais déposer, qu'ils eurent le grand art de fonder leurs institutions ; la crainte dont il est pénétré, comme aussi l'espérance qui le soutient à la seule pensée d'un Etre souverain, voilà les ressorts heureux qu'ils s'appliquèrent à faire mouvoir, tant ils étaient persuadés qu'on ne peut mieux engager l'homme à garder le pacte social, qu'en faisant intervenir pour garant, pour rémunérateur de sa fidélité, le Dieu même qu'il invoquait.

Et qu'auraient-ils fait, si surtout ils n'eussent pris soin de se conformer, dans leur législation, à cette grande pensée? car, pour le dire maintenant, mes frères, ôtez l'idée de Dieu, quels appuis concevez-vous qu'on puisse donner à des lois quelconques? Sur quelle base entreprendra-t-on de les as-

seoir? Peut-on révoquer en doute leur suffisance, quand on convient d'ailleurs que leur système incomplet est sujet à tant de méprises, à tant d'exceptions, à tant d'interprétations arbitraires; sans uniformité, elles varient selon les temps, les climats, les gouvernements, l'esprit des législateurs; quelque parfaites qu'elles puissent être d'ailleurs, elles laissent toujours un vide immense dans la chaîne de nos devoirs; combien de fois, par suite d'obstacles qu'on n'a pu ni détourner ni prévoir, n'est-on pas forcé d'en suspendre l'exécution, et souvent on les voit échouer dans les choses même qui en sont le plus immédiatement dépendantes. Quoi donc? il serait vrai qu'elles suffiraient pour tant de crimes que néanmoins elles n'ont pu encore empêcher? il serait vrai qu'elles suffiraient pour cette partie des mœurs privées qui n'est pas même de leur ressort, quoiqu'elle ait tant d'influence sur les mœurs publiques? qu'on leur donne au plus haut degré toute la force dont on les croit susceptibles, leur fera-t-on produire, en les isolant, ce qu'à peine elles peuvent obtenir à l'aide de la religion et du remords.

Ah! qu'on nous laisse obéir à des lois qui ont bien plus d'empire sur nos âmes; qu'on nous laisse prêter l'oreille à ces préceptes d'en haut, desquels tous les autres empruntent le droit de nous asservir; qu'on nous propose à craindre un juge dont rien ne peut ni surprendre ni tromper la justice, inévitable témoin de nos plus secrètes actions, et surtout qu'on nous propose à aimer un père universel qui pardonne, qui, au moment encore où nous venons de l'offenser, nous invite à espérer tout de son immense miséricorde.

Oh! qu'il est affreux le paradoxe que je combats, et que deviendrions-nous, s'il pouvait jamais s'étendre sur toute une génération, ou si la nature, plus puissante que la malice des hommes, n'avait mis entre eux et une aussi étrange dépravation d'insurmontables barrières? Figurez-vous, chrétiens, tout absurde qu'il est, un rassemblement ou plutôt un attroupement d'athées; dites, est-ce dans le pays qu'ils infesteraient que vous fixeriez votre asile? Iriez-vous chercher parmi eux des confidents ou des amis, des défenseurs ou des juges? Seriez-vous assez peu avisés pour laisser un riche dépôt entre les mains de quelqu'un d'entre eux, et leurs pompeuses protestations de probité, de bonne foi, seraient-elles capables de vous éblouir, pour peu que vous les crussiez conséquents; car, si parmi eux on en voit quelques-uns fidèles à certains devoirs, pratiquant certaines vertus, oh! c'est qu'ils ont le bonheur d'oublier alors leurs principes; c'est que les impressions de la nature triomphent en eux de l'égarement de leurs maximes; c'est que leur cœur est encore moins corrompu que leur esprit; c'est que leurs mœurs sont encore bien meilleures que eurs maximes; enfin c'est que peut-être ils ont rougi de se conformer dans la pratique à une opinion qui les aurait fait passer pour autant de monstres.

Il est, chrétiens, un argument qui plane sur tous les autres, d'autant plus triomphant qu'il laisse alternativement triompher les deux parties, et que, mettant le contre au niveau du pour, quant aux preuves qui militent en faveur de chacun d'eux, il se borne à examiner les périls auxquels respectivement ils exposent. C'est l'argument tiré du choix à faire dans les cas douteux, lequel choix évidemment ne peut être le plus sage qu'autant qu'il est le plus sûr : or, quand même je me tromperais, je n'ai évidemment aucun risque à courir en me décidant pour le dogme qui professe un Dieu; tandis que, si j'ai le malheur de me tromper, je risque tout dans l'opinion contraire. Allons plus loin, chrétiens, et supposons que l'athéisme eût pour lui une vraisemblance dont la vérité que je défends manquerait, celle-ci ne devrait-elle pas même alors entraîner votre adhésion, n'y eût-il que la crainte qu'un seul degré de probabilité en sa faveur vous causerait, quel que fût le nombre de ceux que réunirait le parti contraire. Je sais bien qu'on vous dira que rassuré par autant de motifs qu'il en fallait pour l'être, on saura se mettre au-dessus d'une terreur qu'on regarderait dès lors comme imaginaire; mais connaîtrait-on assez peu le cœur humain pour ne pas sentir qu'un rien suffit pour le troubler au sein de la sécurité la moins sujette à variation; qu'un grand malheur à redouter, n'existât-il que dans l'avenir le plus lointain, ne fût-il que simplement possible, n'en a pas moins tout ce qu'il faut pour empoisonner les plus solides jouissances, et ceux-là même qui font parade ici d'une intrépidité à toute épreuve, oui, nous les verrions pâlir de frayeur, si on les condamnait à mettre la main dans un vase où, parmi tant d'autres billets, il s'en trouverait un seul qui dût porter la mort. Donc, quand même il y aurait contre l'existence de Dieu je ne sais combien de preuves pour une seule qui l'établirait, la droite raison n'en devrait pas moins nous faire craindre tout ce qui pourrait s'ensuivre en la quittant : donc la droite raison n'en devrait pas moins nous engager à la croire.

Vous le voyez, chrétiens, je ne suis encore entré dans presque aucun détail; à peine ai-je effleuré la doctrine qui doit remplir ce discours, et déjà, cependant, vous avez en horreur l'obstination de l'athée, vous la trouvez déraisonnable à l'excès; que direz-vous donc quand vous verrez le dogme qu'il blasphème accumuler sur soi tous les genres de preuves, marcher de démonstration en démonstration, forcer jusqu'à leurs derniers retranchements nos adversaires, et briller à vos yeux de tous les rayons de l'évidence? Appliquez-vous.

Pourquoi Dieu est-il? demande arrogamment l'impie. Pourquoi Dieu est-il? question horrible et qui n'a pu sortir, dit le Prophète, que de la bouche d'un insensé : *Dixit insipiens.* (*Psal.* XIII, 1.) Pourquoi Dieu

est-il? Mais je demande aussi avant de répondre : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait, et sa perfection serait-elle un obstacle à son existence, quand au contraire elle en est la plus forte preuve et la souveraine raison? Quoi! ce qui tient le plus du néant existerait, et ce qui n'en tient rien du tout n'existerait pas? Quoi! il y aurait des êtres défectueux, bornés, à peine dignes du nom d'êtres, et il n'y en aurait pas qui serait sans bornes, sans défaut, avec tous les attributs d'une existence complète? O impies! que vous me faites pitié en vous perdant ainsi dans vos spéculations chimériques! Quoi! vous êtes hors du néant, vous, et vous prétendriez y laisser l'Etre par excellence? Quoi! vous trouvez de la réalité dans les choses qui, pour ainsi dire, n'en ont presque point, et vous n'en trouvez pas dans la réalité même, dans la plénitude immense de la réalité? Vous, si pleins d'erreurs, de ténèbres, d'incertitudes en votre intelligence; si pleins dans votre volonté d'égarement, d'injustice, de corruption, il est pourtant vrai que vous êtes; et l'entière connaissance de la vérité, l'amour immuable de la justice, en un mot l'infini en perfection, pourrait n'être pas?

Pourquoi Dieu est-il? Je réponds : Dieu est, parce qu'autrement rien n'existerait de tout ce que nous voyons exister, et que je n'aurais pu exister moi-même; ainsi, chrétiens, sans sortir de moi, pour sentir qu'il existe un Dieu, il me suffit de sentir que j'existe; et en effet, n'ayant pu évidemment me donner à moi-même l'existence, il faut nécessairement de deux choses l'une : il faut ou que j'existe par moi-même ou que j'existe par autrui : or, défectueux comme je suis, sujet à tant d'erreurs, jouet de tant d'illusions, en proie à tant d'ignorance, pressé de tous côtés par des limites qu'il n'est d'aucune manière en mon pouvoir ni de reculer ni de franchir, comment pourrai-je penser que je possède en propre l'existence, ou par quel délire oserais-je me l'arroger, quand je sens que je ne puis la garder de moi-même, et qu'elle m'échappe à chaque instant? Donc ce ne peut être par moi, c'est par autrui que j'existe. Or cet autrui, s'il est lui-même sorti du néant, n'a pu m'en tirer; car dès là qu'il n'a l'existence que par emprunt, dès là qu'il ne l'a point de son fonds, comment se pourrait-il qu'il en fût à mon égard la source? et n'en étant pas la source, comment se suffirait-il pour la communiquer ou pour la donner? Non, la faculté de créer ne peut lui convenir, ayant lui-même eu besoin de l'être, et par cela seul qu'on pouvait ne pas le tirer du néant, par cela seul qu'il peut même y rentrer, ce n'est point évidemment en lui, c'est dans un être d'un tout autre pouvoir que le sien : c'est dans un Dieu, par sa nature même éternellement existant, qu'il me faut chercher la source unique ou la seule cause de mon existence.

Oui, ô mon Dieu! c'est à vous seul que je puis la devoir, parce seul vous la possédez en propre immuablement, sans aucun déclin, avec toute sa plénitude, parce que seul vous existez au suprême degré de l'être, au suprême degré de perfection; parce que vous êtes le plus réel, le plus vivant, le plus consistant de tous les êtres, et, si je puis dire ainsi, le plus être de tous les êtres, parce que je n'ai pu dériver que d'un fonds infiniment riche, infiniment fécond par essence, inépuisable comme le vôtre. Sans vous je ne serais point; je ne suis que parce que vous etes, et il n'a rien moins fallu que votre toute-puissance pour m'appeler quand je n'étais point. Ah! je commence à l'entendre, cette parole que vous révélâtes à votre envoyé vers les Hébreux. Oui, vous êtes vraiment celui qui est, car tout ce qui n'est pas vous n'est qu'une ombre de l'être, ou, pour mieux dire, un demi-néant qui n'est presque pas. Mais vous êtes, et tout est dit par cette profonde parole : vous êtes quand rien n'est encore hors de vous; vous êtes quand ce qui n'était pas commence d'être; vous êtes quand ce qui existait a disparu. Plus immobile que le rivage, les siècles coulent devant vous comme un fleuve; mais vous ne coulez pas avec eux; en vous point de passé ni d'avenir. Vous êtes, et je ne puis me contempler moi-même un seul instant sans être forcé de rendre hommage à votre saint nom, sans que je vous reconnaisse à ces traits primitifs dont je porte en moi l'heureuse empreinte, et que votre main seule a pu graver. Oui, vous sortez, pour ainsi dire, par tous les côtés, du fond de mon être, dans lequel, à moins de m'opprimer de tout le poids de votre gloire, vous ne pouviez davantage multiplier les preuves de votre existence; car quel autre, si ce n'est vous, pourrai-je concevoir, quand je pense à cette souveraine raison qui, se communiquant avec mesure à tous les esprits, en est invariablement la règle, le guide, le flambeau? N'est-ce pas encore vous que me retrace ma conception, quand elle a pour objet cette ineffable unité, toujours immuable et fixe par essence, qu'aucune division ne peut entamer, qu'aucun projectile, pour si loin qu'il soit poussé, ne peut jamais atteindre, et qui m'échappe toujours quand je la cherche ici-bas, parce qu'elle ne peut se trouver hors de votre essence adorable? O vérité! ô raison substantielle! ô constante et indivisible unité! votre sceau révéré est empreint dans chacun de mes attributs; toutes mes facultés à l'envi vous proclament et attestent votre nécessaire existence : mon entendement, par la notion qu'il a de l'infini; ma volonté, par l'insatiable désir qu'elle a d'un bien sans limites; ma conscience, par son inflexible droiture, par son exacte conformité aux lois d'une éternelle justice, par les reproches dont elle m'accable quand je n'agis point selon les mêmes lois. Ah! tout sert dans l'homme à vous découvrir quand il ne craint pas de vous connaître, et si vous étiez moins redoutable aux méchants, aurions-nous aujourd'hui à soutenir contre quelqu'un d'entre eux votre propre cause?

Et comment, chrétiens, comment réfléchir sur les qualités spirituelles de notre âme sans y voir du dogme que je défends une complète démonstration, sans en inférer par une évidente induction l'existence d'un auteur suprême? Quel prodige, en effet, que notre pensée, que nous sentons capable de si grandes choses, et qui, pour ainsi dire, aurait besoin de se placer en arrière d'elle-même pour connaître ce qu'elle devrait le plus admirer! Elle m'étonne également, cette pensée, dans son étendue et dans ses limites; car tandis que d'une part, en signe de sa dépendance, les secrets qui sont le plus à sa proximité lui sont à jamais inconnus, d'autre part, en signe de sa grandeur, un immense horizon est ouvert à ses recherches; et sous l'un ou l'autre de ces rapports peut-elle autrement s'envisager que comme le magnifique produit d'une intelligence infinie? Est-il, par exemple, est-il un monument plus parlant, plus glorieux, plus décisif de la divine existence, que la faculté même qui me fait maintenant en déployer les preuves et vous pénétrer autant qu'il est en moi de leur force irrésistible? Peut-on, dans le plus riche de nos attributs, peut-on ne pas voir le reflet d'une clarté infinie, d'une éternelle splendeur? Exista-t-il jamais des rayons sans foyer de lumière? Qui donc, qui, si ce n'est un Dieu, aurait pu dans l'homme nous tracer une ébauche ou plutôt une image vivante d'un Dieu, et que faut-il de plus que cette pensée qui nous honore tant et qui nous élève si haut, bien que de toutes parts limitée, pour nous ramener à la notion d'une pensée infinie?

Et de là, chrétiens, quelle autre preuve de cette grande vérité ne me serait-il pas aisé de déduire, si le temps m'en laissait le loisir! Comme vous la trouveriez digne de couronner toutes celles qui la précèdent, comme vous y verriez briller avec toute évidence un Dieu créateur dans l'étonnante association des deux substances qui sont en nous, dans l'union de deux êtres si opposés entre eux, si indépendants l'un de l'autre, entre lesquels il existe un commerce on ne peut pas plus intime, un commerce que nul des deux n'a pu ni désirer, ni prévoir, ni à plus forte raison établir, et qui, présupposant une force étrangère, en démontre aussi la toute-puissance; mais cette preuve, je me borne à vous l'indiquer pour passer à ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

S'il n'est pas possible de résister aux preuves que la Divinité a mises en nous de son existence, il n'est pas possible non plus de résister aux preuves qu'elle en a multipliées hors de nous; car toute la nature l'atteste et la proclame. Oui, chrétiens, tout la retrace et la rend sensible à l'œil même le moins attentif. Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, depuis le plus vil des animaux jusqu'à l'homme, soit que de l'Océan, où les fleuves s'engloutissent, nous remontions jusqu'à la hauteur de leurs sources respectives, soit que de la cime des montagnes nous descendions jusque dans les profondeurs souterraines où les métaux sont enfouis, soit enfin que nous observions les phénomènes divers qui tous les jours ou par intervalles se reproduisent à nos regards, nous sommes fortement avertis de l'existence d'un Créateur qui, bien que se cachant à nos sens, se rend toujours présent, pour ainsi dire, à notre cœur, où il ne manque jamais d'exciter le sentiment de sa puissance illimitée. Venez et admirez, dit un prophète (*Job*, XII, 6), contemplez, ou dans leur ensemble ou séparément, les choses d'ici-bas; interrogez ce qui nage dans les eaux, ce qui vole dans les airs, ce qui marche ou rampe sur la terre, tout vous parlera du Dieu très-haut, tout en rendra palpable l'existence. Oh! que vos œuvres sont belles! s'écrie en un saint transport le Psalmiste; que de grandeur, que de magnificence elles étalent à mes regards toujours ravis! *Quam magnificata sunt opera tua, Domine.* (*Psal.* CIII, 24.) Plus je les parcours, plus elles m'enchantent, plus je les médite, plus je sens mon cœur s'élever vers vous, et rien n'est comparable aux délices que j'éprouve en vous contemplant dans vos productions: *Delectasti me, Domine, in factura tua.* (*Psal.* XCI, 5.) Croirai-je qu'on puisse appeler du nom de sage celui qui, au mépris de tant de preuves que vous prodiguez, a pu en venir jusqu'à vous méconnaître, et n'est-ce pas bien plutôt un insensé dont la démence n'a point de nom? *Vir insipiens non cognoscit et stultus non intelligit hæc.* (*Ibid.*, 7.)

Est-ce en effet, chrétiens, la raison qu'on a consultée, dans je ne sais combien de systèmes d'athéisme, qui tous, par leur choquante absurdité, révoltent si fort la raison? Par exemple, a-t-on bien consulté la raison, quand on n'a pas craint d'attribuer au monde une éternité qui lui répugne en tant de manières? Quoi! tandis qu'on y voit partout l'empreinte de sa presque récente création; tandis qu'il porte en soi des caractères si frappants de sa nouveauté, que tous les monuments, toutes les traditions, toutes les histoires attestent de concert, comment a-t-on pu s'abuser au point de le croire éternel? Eh! ne sait-on pas assez combien fragiles sont les choses qu'il renferme! combien il est sujet à passer avec le temps, qui lui-même n'est successif que parce qu'il a dû commencer? O vous, qui avez entrepris d'accréditer un tel paradoxe, pussiez-vous le rendre assez éblouissant pour nous séduire, nous tiendriez-vous longtemps dans une illusion que tout concourt à dissiper? Quoi! nous verrions se reproduire incessamment les animaux et les plantes, sans reconnaître un germe, un animal premier, source commune de tous les autres, et qu'évidemment on ne saurait placer dans un éloignement infini, sans supposer par là même infinis les individus qui en descendent? Qu'annoncent les grands changements qu'à la longue on voit s'opérer sur le globe; ne sont-ils pas autant de témoins d'une époque

où on le fit sortir du néant? Les plus anciennes sociétés dont on cite les fondateurs et qui, par de convergentes ramifications, vont toutes aboutir à une famille première ; les divers climats, qu'en s'étendant de proche en proche elles ont peuplés ; l'invention même des arts, l'origine et l'accroissement des sciences, les découvertes qui, d'âge en âge, ont illustré l'esprit humain; tant de connaissances, dont plusieurs sont de nos jours, tandis que les plus anciennes ne datent que de quelques siècles, tout n'annonce-t-il pas que ce monde est récent, tout ne concourt-il pas à démentir sa prétendue éternité?

Est-ce encore la raison qu'on a consultée, quand on a fait intervenir le hasard dans la formation de cet univers? Le hasard! et d'où lui viendrait donc l'intelligence, pour en avoir communiqué les attributs? d'où lui viendrait la sagesse, pour en avoir imprimé le sceau dans les ouvrages dont on lui fait honneur! Eût-il la vertu de créer, ses informes essais tiendraient-ils longtemps contre les nouvelles productions de sa fécondité bizarre? O égarement incompréhensible! les athées connaissent et ont le sens intime d'une faculté qui marche vers un but, qui s'occupe d'un dessein, qui finit, qui reprend, qui s'arrête à propos; c'est notre intelligente volonté, et cette faculté dont ils ont la conviction pleine est pourtant la seule qu'ils mettent à l'écart, quand il s'agit de fixer la cause de cet univers. Mais si on leur disait que les cordes d'un mélodieux instrument se sont rangées d'elles-mêmes, et que des secousses fortuites en font sortir les sons qui charment nos oreilles; si on leur disait que les édifices les plus parfaits n'ont pas eu besoin d'un architecte, qui leur donnât tant d'élégance et de majesté; si on leur disait enfin que dans les plus célèbres tableaux la variété des attitudes, la distribution des lumières, la graduation des teintes, ne sont que les effets de quelques couleurs jetées au hasard sur la toile, ne regarderaient-ils pas comme insensé celui qui leur tiendrait un aussi absurde langage? Combien plus le sont-ils donc eux-mêmes, avec leur vide, leurs atomes, leurs chances, et tout le vil fatras de fictions dont ils ont surchargé leurs différents systèmes? Ah! que ne faisaient-ils une supposition de plus; que ne donnaient-ils l'intelligence à ce hasard créateur, et sous un autre nom, ils auraient comme nous rendu gloire à un Auteur suprême!

On est donc forcé, chrétiens, de convenir que dans le bourbier de l'athéisme, on ne peut tirer un pied sans engager l'autre : à chaque pas de nouvelles extravagances qui s'entre-choquent, un chaos de paradoxes qui s'entre-détruisent : un mouvement sans moteur, des effets sans cause, un chef-d'œuvre de mécanisme sans ouvrier, l'art le plus profond sans dessein, en un mot, le plus bizarre tissu de contradictions et de chimères. Ah! reprenez vos couleurs, reprenez tout ce que vous avez de charme et de vie, vous, créations merveilleuses, ouvrages étonnants du Dieu de l'univers, venez instruire les hommes, venez confondre la délirante impiété des uns, venez entretenir la sage piété des autres, venez vous emparer de notre âme, et faire conspirer toutes nos affections vers l'Etre souverain.

Dans ce moment, chrétiens, tout change de face à nos regards; le dogme inexpugnable d'un Créateur ouvre devant moi le chemin le plus facile, et loin de trouver des écueils ou des précipices, je ne vois que des flambeaux qui m'éclairent, des mains qui me soutiennent, des guides qui me conduisent. Oui, dans la doctrine qui professe un Dieu, tout se développe et s'aplanit, sans obstacle, sans confusion, et comme de soi-même. Une intelligence infinie voit et embrasse tous les plans des mondes possibles ; une liberté parfaite choisit parmi les plans celui qu'une profonde sagesse daigne préférer : ce qui peut tout et contient tout, un seul acte suffit pour sa plus vaste exécution : Dieu dit et tout est déjà fait (*Psal.* XXXII, 9) : le monde est créé, les temps commencent, tout marche, tout suit, tout s'arrange, au gré de l'ordonnateur de tout. Oh! quel spectacle que celui de l'univers, quelle pathétique démonstration de l'existence du Très-Haut, et quel tableau pour ceux qui peuvent sortir un instant de cet état d'indifférence où les a plongés l'habitude! Non, on ne sait vraiment pas où commencer, on ne sait où s'arrêter, quand on essaye de parcourir tant de prodiges, dont le plus beau, sans contredit, est la faculté même qui nous les retrace et s'extasie en les contemplant.

Ah, parlez, vous, ô cieux! vous qui, si éloquemment racontez la gloire du Créateur et au-dessus desquels sans doute il a fixé son trône; dites-nous si sa puissance ne vous étendit pas au delà de toute mesure, comme pour nous tracer une esquisse légère de sa grandeur et nous rendre sensible, en quelque sorte, son immensité? Quelle autre main que la sienne a pu vous arrondir en une voûte d'azur, vous faisant servir à la fois et de lambris magnifique à notre habitation, et d'un spectacle majestueux toujours nouveau, à nos regards surpris? N'est-ce pas son nom que vous portez écrit dans la riche parure qui vous embellit; dans la vaste profusion des mondes lumineux, qui remplissent, jusque dans ses dernières profondeurs, l'espace que vous embrassez.

Et vous! qu'on croit voir errer dans les cieux, mais que néanmoins d'invariables lois asservissent, d'où vient qu'une borne invisible arrête et circonscrit vos pas, vous retenant chacun dans l'orbite respective que vous parcourez? D'où vient que si à propos vous nous réfléchissez la lumière, en la modifiant selon la diversité de vos révolutions? D'où vient que vous revenez toujours au point d'où vous êtes partis et que des périodes égales vous trouvent toujours à des distances égales de votre commun foyer? D'où vient qu'avec tant de certitude nous prévoyons

toutes les variations de votre cours, et ne tromperiez-vous jamais nos calculs si un agent stupide eût présidé à vos mouvements? Est-ce encore, est-ce un agent stupide qui a dit aux ténèbres de chasser progressivement le jour comme pour nous ménager les approches de la nuit où la décoration de l'univers change pour nous avec tant d'agrément et offre à notre admiration les plus attachantes perspectives? Est-ce enfin un agent stupide qui fait commencer l'aurore à point nommé, et qui en augmente par degrés la splendeur, et cela pour nous préparer à soutenir l'éclat du soleil, lorsque, tel qu'un géant superbe, il franchit les limites de l'horizon, infatigable dans son cours comme inépuisable dans les feux qu'il verse par torrents. Quel ensemble ravissant, que d'innombrables beautés, quelle accumulation de merveilles! O impie! lève les yeux au ciel, et méconnais-y, si tu peux, l'œuvre sublime d'un architecte adorable? Et vous, chrétiens, baissez encore vos regards sur la terre, quels nombreux et riches détails n'y trouverez-vous pas en preuve de la grande vérité que j'établis?

Là, vous contemplez les prodiges de la végétation; vous admirez les secrets ressorts qu'il a fallu mettre en action pour qu'un germe pût se développer, une plante s'élever, une fleur s'épanouir, ou un fruit graduellement en venir à sa parfaite maturité; et vous êtes bien loin d'attribuer au hasard tant d'effets magnifiques. Ici, vous êtes frappés de tout ce qu'il vous est donné de remarquer dans les animaux : leurs instincts divers, leurs goûts respectifs, les moyens nombreux qu'on leur a ménagés de subsister, comme aussi les vêtements, les habitations qui leur convenaient à cette fin; les armes, les défenses dont ils sont munis, la facilité qu'ils ont de découvrir leur proie, les uns par la finesse de l'odorat, les autres par la subtilité de leur vue; mais, pour abréger des observations qui mèneraient trop loin, que ne dites-vous pas à la gloire de leur Créateur, en voyant leur assortiment si varié, si complet et en même temps si constamment conservé; leur nombre toujours tel qu'il le faut pour peupler le globe sans le surcharger; leur multiplication proportionnée à leur durée, lente dans ceux qui ont à vivre longtemps, rapide en ceux qui vivent peu? Or, donnez-leur pour cause première le hasard, et le désordre, la confusion, règnent à l'instant parmi eux; leurs relatives facultés s'inutilisent. Les uns dès lors manquent de nourriture, les autres d'habitation; plus de concert ni plus d'harmonie entre eux; tout ce qu'ils font ne se fait qu'à contre-sens; pour une seule fois où on les verra tels qu'ils doivent être, ils seront un million de fois ce qu'il ne faut pas.

Enfin, mes frères, qu'on s'élève des plus petits objets aux plus grands, ou bien que de ceux-ci on descende à ceux-là, on les verra tous tenir leur place dans la création, tous se rapporter au même plan, tous s'encadrer dans le même ensemble, tous garder entre eux une constante affinité. Ainsi, le nombre, le poids, la mesure, l'influence, l'action, tout est parfaitement déterminé; la sagesse et le choix ont empreint partout leur radieux caractère; partout rien ne brille que d'un éclat qui sert; c'est une opulence à la fois économe et prodigue, à la fois sage et libérale, qui a tout distribué, tout assorti; toujours, toujours la puissance est combinée avec l'industrie, toujours la force se concilie avec la douceur; toujours sont employés les ressorts les plus savants, les plus opportuns, comme aussi les plus simples, et toujours sans aucune erreur, toujours avec un plein succès; et, de tant d'êtres existant à la fois, nul qui soit dissonant ou superflu; nul qui, avec des qualités qui lui sont propres, ne tende aussi vers un but fixe et déterminé; nul, pour si vil qu'il nous paraisse, qui n'entre à son tour dans tel ou tel anneau de l'universelle progression : pas la moindre répétition dans leur immense multitude; déjà distingués par leurs classes différentes, ils le sont encore dans chacune de leurs classes par individus; variété prodigieuse qui seule suffit pour te confondre, pour t'anéantir avec ton ridicule hasard ou avec ton aveugle nécessité, toi, le forcené blasphémateur d'une sagesse éternelle.

Et à la voir, chrétiens, cette sagesse diriger vers la même fin toutes choses, comment s'empêcher d'en reconnaître le sceau, d'en sentir avec délices l'ineffable opération? Ne suffit-il pas, en effet, d'un coup d'œil, pour sentir qu'elle a voulu de nos besoins ainsi que de nos plaisirs rendre sans exception toutes ses œuvres tributaires? Et l'on croirait par les jeux bizarres du hasard, expliquer une ordonnance ainsi concertée? Quoi! tandis que tout s'arrange avec tant de justesse autour de l'homme, tandis, pour ainsi dire, que tout retentit à lui; tandis, enfin, qu'il se trouve en harmonie avec les forces du ciel et de la terre, que l'air est modifié pour sa respiration, l'eau pour étancher sa soif, les fruits pour le nourrir, le feu pour le garantir des frimas, les animaux pour le servir ou devenir sa conquête, nous pourrions n'être pas pénétrés de l'art infini d'un Créateur?

Toi, la brillante émanation de l'astre du jour, ô lumière, est-ce le hasard qui, presqu'en un clin d'œil, te fait franchir l'espace qui de ton foyer s'étend jusqu'à nous? Est-ce le hasard qui donne à tes rayons cette merveilleuse ténuité avec laquelle ils viennent frapper le plus délicat de nos organes, non-seulement sans le blesser, mais avec une mesure si juste, si bien combinée, qu'il en est au contraire fortifié, et qu'ainsi la plus nécessaire de nos sensations en est aussi la plus douce, la plus délectable.

Par les sens dont il est enrichi, l'homme entre en commerce, en communication avec les objets divers qui l'environnent : voyez quelle foule de bienfaits s'empresse ici-bas de multiplier ses jouissances; cette masse informe qu'il foule à ses pieds, ne semble-

t-elle pas s'animer en sa faveur d'un souffle de vie et ne travailler que pour lui? Quelle fécondité! quelle abondance dans ses productions! Tout prend racine, tout croît, tout renaît dans son sein, sans que jamais elle s'épuise, sans que jamais elle s'égare, sans qu'elle cesse un seul instant d'agir ou de produire. Or, donnez-lui pour père ou pour moteur un aveugle sort, et voyons si vous la ferez procéder avec cette persévérance, avec cette invariable régularité qui nous ravit et nous enchante au plus haut point? Certes, chrétiens, quel étrange espèce de hasard, que celui qui, bien que toujours sans règle, toujours sans but en ses opérations, n'est sujet cependant à aucune erreur, ni ne tombe jamais dans aucune méprise; quel étrange espèce de hasard que celui qui, bien que totalement privé d'intelligence et de raison, agit néanmoins toujours comme étant à l'infini intelligent et sage? Enfin, quelle étrange espèce de hasard, que celui qui de tant de chances différentes qu'il pourrait indistinctement à chaque instant donner, n'en donne pourtant jamais qu'une seule, et toujours la même; est-ce donc, puisqu'il faut s'exprimer ainsi, est-ce donc que dans l'urne immense où il plonge sa main, on aurait tellement arrangé les sorts, qu'il ne pût jamais en tirer que les mêmes, dans le même ordre, dans un nombre égal et toujours tels que nous les voyons. Or qui les aurait de la sorte arrangés?

Mais, chrétiens, pour annoncer éloquemment une suprême intelligence, que faut-il de plus que la position même de la terre, en égard au soleil? N'est-il pas vrai que tandis que, par rapport à cet astre vivifiant, on aurait pu varier à l'infini les aspects de notre globe, il a reçu pourtant le plus propice, le plus convenable, afin que pour le changement des saisons le plus grand nombre de ses climats pût être habité; or, à n'interroger ici que le simple sens commun, je demande si, pour peu qu'on y réfléchisse, il est possible de ne pas avouer que là se montre le doigt d'un Créateur. *Digitus Dei hic est.* (*Exod.*, VIII, 19.)

De combien d'autres cas je pourrais, si j'en avais le temps, faire ici l'énumération, dans lesquels tout est ajusté à la fin avec tant de précision qu'on ne peut y entrevoir ni un mieux ni même un équivalent, tant il est vrai que tout se correspond, s'enchaîne et se tient pour concourir, par les plus justes proportions, à la beauté du grand ensemble; proportions qui embrassent non-seulement cette terre où nous vivons, mais encore tous les mondes existants; oui, les masses qui roulent sur nos têtes, les globes de lumière qui brillent au firmament, forment entre eux et cet univers un système complet, où tous les corps, pesant les uns sur les autres, s'impriment tous un mouvement mutuel et sont soumis à une dépendance telle, que si quelqu'un d'entre eux ou que si quelqu'un de leurs rapports venait à manquer, tout le reste du système s'écroulerait. O merveille! la nature est immense, pour ainsi dire, et cependant tout ce qu'elle contient, tout ce qu'elle étale avec tant de magnificence semble atteindre par quelque relation à notre sensibilité ou à notre pensée, nous faisant ainsi éprouver à chaque instant l'impression d'une cause puissante et sage à l'infini. Ah! s'il existait des esprits assez aveugles pour n'être point frappés de l'éclat de cette belle et invincible démonstration; s'il y avait des cœurs assez gangrenés pour ne pas en sentir la force, tout écrasés qu'ils sont par son poids, que pourrions-nous leur dire encore, ou quel ascendant aurait la raison sur ceux qui la repoussent avec tant de scandale et qui ferment si obstinément leurs yeux à la lumière. Ah! n'en espérons plus rien; ce sont des cadavres en putréfaction, et il faut une autre voix que la mienne pour se faire entendre au fond de leurs tombeaux.

O Dieu! si tant d'hommes ne vous connaissent point dans le beau spectacle que vous déployez à leurs regards de la nature entière, c'est que leurs sens et les passions qu'ils excitent emportent toute leur application; toute la nature parle de vous et retentit de votre saint nom; mais elle ne parle qu'à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils cherchent à se distraire, à s'étourdir sans cesse. Vous êtes auprès d'eux, vous êtes même au dedans d'eux, mais ils sont toujours errants, toujours fugitifs, hors d'eux-mêmes; ils vous trouveraient, ô éternelle beauté! s'ils vous cherchaient dans vos ouvrages ou dans leur propre fonds. Hélas! ils ne vous perdent qu'en se perdant; vos dons eux-mêmes, vos dons qui leur montrent si bien la source d'où ils dérivent, les aveuglent au point de les empêcher de la voir; ils vivent de vous et ils vivent sans penser à vous, ou plutôt ils meurent auprès de la vie faute de s'en nourrir; ils s'endorment dans votre sein paternel et pleins des songes trompeurs qui les agitent, ils ne pensent point à la main puissante qui les porte. O misère! ô stupidité! ô fascination de l'homme! Le malheureux! il n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme; ce qui n'est rien lui semble tout, et ce qui est tout ne lui semble rien. Ah! levez-vous, Seigneur; qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire et s'évanouissent comme la fumée; abattez toute hauteur qui s'élève contre vous; confondez les vils blasphémateurs de votre existence, ou plutôt changez-les par votre grâce en autant d'adorateurs de vos perfections infinies. Ah! heureux celui qui vous cherche et a soif de vous; mais sans comparaison plus heureux celui dont votre amour a comblé les souhaits et couronné les vertus! Quand sera-ce, Seigneur! quand viendra-t-il ce jour dont vous serez vous-même l'éternel soleil, et où vous coulerez au travers de nos cœurs comme un torrent de volupté. A cette douce et ravissante espérance, toutes nos facultés tressaillent et s'écrient : Qui est semblable à vous? Notre âme se fond, notre chair tombe en défaillance. O Dieu de nos cœurs! soyez notre bien, notre héritage, notre souveraine

richesse, notre éternelle portion..... Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. (*Gen.*, II, 7.)

Dieu répandit sur la face de l'homme un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.

Qu'est-ce donc, chrétiens, que ce souffle vivificateur que Dieu daigna communiquer au limon dont nous sommes pétris, et quelle doit en être un jour la destinée? Faut-il qu'il disparaisse éteint sous la poussière, dont pourtant il ne fut point tiré; ou bien, ayant été inspiré d'en haut, prendra-t-il son essor vers sa céleste origine? Sommes-nous réservés à nous abîmer tout entiers dans le néant? Sommes-nous appelés à jouir d'une existence interminable? Quand l'Eglise a marqué nos fronts d'un sceau de mortalité, a-t-elle prétendu envelopper dans la même proscription tout notre être, ou n'en a-t-elle dévoué à la mort que la plus abjecte portion? En serait-il de la substance qui nous régit comme d'un pilote sans espoir qui, avec son vaisseau brisé, s'ensevelit dans les ondes; ou bien doit-elle surnager exempte du naufrage dont l'argile qu'elle animait n'aura pu se préserver? En un mot, notre âme est-elle immortelle? Contre le matérialiste qui ose en disconvenir, je soutiens, mes frères, que rien n'est plus vrai ni plus certain que la réponse affirmative à cette grande question, et les preuves qu'il s'agit de donner vont remplir d'un bout à l'autre ce discours.

Mais, ces preuves, dans quelle source ai-je dû les puiser? A-t-il fallu me borner à les prendre dans l'Ecriture? comme si par exclusion à tout autre moyen, l'Ecriture seule eût pu m'en fournir d'assez démonstratives, et devais-je ainsi donner gain de cause à ceux de nos ennemis qui accusent la raison d'infirmer ce que, touchant la vérité d'un éternel avenir, l'Evangile enseigne avec tant d'évidence? Ah! si le Seigneur eût enveloppé cet article important d'un voile égal à celui dont il a couvert plusieurs autres mystères, je me garderais bien d'en écarter les ombres redoutables, j'en répéterais ici la sainte obscurité et, m'interdisant tout autre moyen, je ne ferais briller à vos yeux que le flambeau de la révélation! Mais puisqu'il a daigné nous éclairer sur ce point et comme auteur de la grâce par les lumières qu'il a fait descendre sur nous, et comme auteur de la nature par celles dont il a doué notre entendement; puisqu'il a bien voulu que notre immortalité réunît en sa faveur le double suffrage de la raison et de la foi; pourquoi ne pourrais-je les invoquer indistinctement l'une et l'autre? pourquoi ne pourrais-je point, par préférence même, interroger celle des deux qui doit, avec le plus de succès, combattre nos adversaires et leur faire éprouver, en les accablant, une force dont en vain ils prétendent la dépouiller? C'est la raison que je veux dire; aussi n'est-ce que la raison qui va maintenant me fournir le fonds ainsi que le titre de mes preuves...... Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'entre à l'instant, chrétiens, dans le détail des preuves dont notre immortalité s'environne; appliquez-vous, et ne vous rebutez pas de me suivre par un sentier épineux et difficile, il est vrai, mais qu'il est nécessaire de parcourir, pour atteindre au terme, je veux dire à cette pleine conviction après laquelle nous soupirons. Hélas! dans des temps moins malheureux, il eût sans doute été surperflu d'étaler à vos regards les nombreux arguments qui établissent la grande vérité dont il s'agit, et la voyant régner parmi vous sans le moindre péril d'être obscurcie ou ébranlée, il m'eût suffi de vous porter par elle à la pratique de vos devoirs, ou plutôt cédant aux doux transports qu'elle fait naître, heureux de la professer, plus heureux de la bien sentir, je ne vous aurais parlé que de la haute dignité dont elle vous revêt, que des priviléges glorieux qu'elle vous transfère, et savourant par anticipation avec vous, la félicité qu'elle nous prépare, je me serais borné à vous enflammer du désir dont brûlait autrefois l'Apôtre en la méditant. Mais aujourd'hui qu'avec si peu de retenue on ose partout la combattre; aujourd'hui qu'elle est en butte à tant de sacriléges déclamations; quand, pour mieux l'effacer de nos cœurs, on va jusqu'à la regarder comme un rêve incohérent, comme une absurde chimère, faut-il bien la mettre dans tout son jour; faut-il bien l'investir, l'armer de toute sa force.

Et d'abord, dès là que, pour être en quelsorte conséquent, les ennemis de l'immortalité sont obligés de soutenir que le principe qui pense en nous, est de sa nature matériel; dès là qu'ils ne voient dans l'esprit dont nous sommes animés, qu'un feu qui s'éteint, une vapeur qui se dissipe ou encore une simple organisation qui se dérange, ne les aurai-je pas, sans retour, confondus en prouvant contre eux: que la pensée est essentiellement incompatible avec toute espèce d'étendue ou de corps, autrement dit, qu'il est absurde que la matière puisse penser, que, par conséquent, dès là que je pense, il faut de toute nécessité, il faut, si je puis dire ainsi, qu'il y ait en moi quelque chose qui ne soit pas matière, il faut qu'il y ait en moi une substance, un être, un agent, qui, bien qu'intimement uni à mon corps, en soit néanmoins par essence distingué; or, j'assure qu'il n'est rien de plus invinciblement démontré que cette assertion.

En effet, chrétiens, sans m'engager ici dans une suite de raisonnements trop abstraits pour pouvoir être rapidement saisis, et pour ne vous en citer qu'un seul que, de peur de fatiguer votre attention, je ne ferai même qu'effleurer; n'est-il pas vrai que pour faire éclore ou germer la pensée au sein de la matière, il faudrait au moins

dans la matière entrevoir quelque ombre de liaison ou de rapport avec la pensée; or peut-on, ce rapport, l'entrevoir de l'une à l'autre, quand au contraire leur mutuelle inimitié s'accroît à mesure que la méditation donne lieu a de nouveaux aperçus; quand on ne parvient même à connaître mieux la matière que pour en bannir avec plus de conviction la pensée; quand enfin, de tous les genres connus d'opposition, il n'en est point d'égal à celui qui s'observe entre l'une et l'autre?

J'approche de ce monument qui intéresse ma curiosité, et à peine en ai-je lu l'inscription que tout à coup je me sens vivement ému; une comparaison d'infortune, un rapprochement de situation, mille souvenirs attendrissants viennent à l'envi bouleverser mon âme, ma sensibilité ne peut se contenir, des larmes coulent de mes yeux; or, qu'on me rende raison de ce phénomène en ne supposant en moi d'autre substance que mon corps; qu'on me dise par quelle espèce de contact ou par quelle communication matérielle, des caractères tracés sur du marbre insensible ont pu de la sorte me troubler; qu'on me dise, en outre, où serait entre leur immobilité et mon intérieure agitation la moindre apparence d'une affinité quelconque; qu'on me dise enfin comment l'émotion que j'éprouve à leur aspect pourrait avoir lieu, si je ne différais presque point de la pierre qui me les retrace? Je veux qu'on réussisse à me faire entendre le mécanisme en vertu duquel mon œil a distingué tous les caractères; mais là se termine évidemment et tout au plus l'action physique, tout ce qui l'accompagne ou qui la suit, n'en peut être aucunement l'effet. Et comment lui attribuer le pouvoir de produire une affection morale, quand de tous ceux qui ont eu occasion de la sentir, je suis peut-être le seul dont elle ait à un tel point remué le cœur et occupé les pensées.

Ainsi, pendant que je vous parle, chrétiens, vous pourrez, j'y consens, m'expliquer par quel canal ou moyen vous sont transmis les sons successifs que rendent mes paroles, et trouver la raison de leur diversité dans votre oreille même qu'elles frappent diversement. Mais tant de mouvements que fait naître en vous ce discours; mais tant de réflexions que vous en déduisez; mais ce sentiment de votre propre dignité dont il vous pénètre; mais l'indignation qu'il excite en vous contre les détracteurs de la vérité qu'il établit; mais ces propos, hélas! trop passagers, d'en assurer le succès par la réforme de vos mœurs; mais les coupables distractions qui vous en font perdre tout le fruit; mais l'analyse que vous en faites; mais le jugement secret que vous en portez : tout cela, tout cela ne saurait être évidemment du ressort de vos seules oreilles : tout cela se passe ailleurs que dans l'organe matériel de votre ouïe : or, s'il faut, pour des opérations de cette nature, un tout autre principe que votre corps, combien plus le faut-il encore pour tant d'opérations qui sont en vous, sans aucune intervention des sens, ou qui en sont totalement indépendantes?

Dira-t-on qu'après tout, il se pourrait qu'on fît jaillir la pensée des parties de la matière en les agitant? En les agitant! Oh, comme on s'expose à délirer, quand, à tout prix, on se résout à choquer l'évidence : et devrais-je m'abaisser jusqu'à relever d'aussi monstrueux écarts? En les agitant! Ainsi donc, tout ce que l'ordre, la beauté, les proportions font naître en nous de sentiments, ne seraient que le produit de quelques mutations ou transpositions locales? Ainsi la justice, la pudeur, la bienveillance, l'amitié, ne seraient rien de plus que l'ébullition du sang ou le battement des artères? Ainsi, tout ce que l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité ont inspiré de généreux sacrifices, ainsi, tout ce que les défenseurs de la foi ont déployé d'héroïsme au sein des tourments, cette joie d'avoir souffert pour Jésus-Christ, qu'au sortir du conseil faisaient éclater les apôtres; ce zèle du salut de ses ennemis dont, alors même qu'il expirait sous leurs coups, était animé saint Etienne; la majestueuse sérénité de Laurent, que soutint jusqu'à la fin une charité plus ardente encore que le brasier sur lequel on l'avait étendu; l'enthousiasme sacré de Victor, qui le fait s'élancer sur des dieux qu'il méprise et fouler à ses pieds leurs infâmes débris; tant d'autres actions qui épuiseront à jamais l'admiration de l'univers, ne seraient rien de plus que le jeu de quelques ressorts plus subtils, plus dégagés, si l'on veut, mais toujours cependant matériels?

Vous qui par vos profondes méditations avez perfectionné le grand art de gouverner les hommes, de faire concourir leurs passions même au bonheur commun, de leur dicter des lois analogues à leurs besoins et fondées sur leurs rapports mutuels; et vous qui, creusant dans l'abîme où vont se cacher les premiers éléments des êtres, avez si bien su les analyser, en démêler le tissu, les séparer ou les réunir à souhait, épier, surprendre la nature en ses plus obscures opérations, lui arracher même quelqu'un des secrets qu'elle semblait s'être réservés : et vous dont les hardis calculs ont mesuré les cieux, pesé les grands corps qui s'y meuvent, prophétisé leur influence à tel temps ou à tel point donné, suivi pas à pas leur cours en combinant leur projection avec la tendance qu'ils ont vers un commun foyer; vous encore, sous le ciseau et sous le pinceau desquels le marbre et la toile se sont animés; vous, qui, presque dédaignant les objets que l'univers offrait à votre admiration, avez atteint la hauteur de ce beau idéal que nous devons à vos conceptions étonnantes : artistes enchanteurs, dont la riche imagination a su rendre avec tant d'expression les justes transports de la piété, la faire agir et parler à nos sens surpris, et qui n'avez de vos magnifiques productions décoré nos sanctuaires que pour exciter puissamment en nous tous les sentiments religieux;

vous enfin qui, enflammés du désir de nous détourner du vice en nous attachant à la vertu, avez dans vos discours déployé tout ce que l'éloquence a de plus lumineux pour instruire, de plus pathétique pour émouvoir, de plus doux, de plus attrayant pour plaire, de plus insinuant pour persuader, et dont nous croyons entendre encore tonner la voix quand nous méditons vos chefs-d'œuvre immortels. Quoi ! vous ne devriez tant de sagacité, tant d'élévation, tant de génie, qu'à des corpuscules plus déliés, plus artistement arrangés, ou bien mus différemment, dans telle ou telle autre direction avec un peu plus de vitesse ?

En vérité, chrétiens, on ne sait plus où l'on est quand on entend parler du mouvement comme étant la cause de tous les effets si merveilleux de tant de sublimes pensées. Quoi ! c'est avec du mouvement qu'on expliquerait la suspension de mon esprit, quand il flotte incertain entre deux partis qui, fondés sur des motifs égaux, sollicitent à l'envi son choix ? Quoi, c'est avec du mouvement qu'on expliquerait cette action qui nous fait replier sur nous-mêmes, sonder nos propres conceptions, en saisir la liaison, en sentir la justesse ; par les unes, descendre ou remonter jusqu'aux autres, suivre exactement le fil de leur progression, pour les présenter dans tout leur jour ?

Mais laissant à part tant d'insignifiantes objections que nos adversaires ne semblent avoir accumulées que pour mieux nous faire sentir le désespoir de leur cause, observez en eux un contraste qui toujours m'a vivement frappé. Comment se peut-il que des hommes qui, à l'aspect de l'immensité de cet univers, à la vue des prodiges au milieu desquels ils sont placés, ne redoutent pas d'attribuer à notre entendement le pouvoir de tout pénétrer, de tout expliquer, de rendre raison de tout point ; néanmoins, les plus ardents à dégrader ce même entendement, à dépouiller notre âme de cette spiritualité qui peut le plus la glorifier, et qui du moins en quelque sorte autoriserait leurs prétentions si démesurées : certes, quels philosophes que ceux qui ont pu ne pas voir que le principe où concourent nos sensations ne pourrait aucunement les confronter s'il n'était essentiellement un et indivisible, et que leur fallait-il de plus que l'identité persévérante de ce moi comparateur pour en inférer la simplicité, pour en regarder en pitié la fiction qui le rapporterait à une organisation corporelle !

Ah ! chrétiens, un principe qui sans autre moyen que celui d'une matière organisée, étale tant de vigueur et s'élève si haut, pourrait-il en aucun sens appartenir à la terre ? Voyez l'empire que l'âme exerce sur le corps, et osez encore la confondre avec le corps ? Empire souverain, empire, dirai-je, tout-puissant, elle dit, et tout à coup, dans le même instant, sans effort, sans préparation, elle fait tout ce qu'elle prononce ; un simple acte de sa part met promptement le corps en action, en déployant sur lui un pouvoir dont il n'existe dans la nature aucun exemple : c'est presque celui qu'on attribue au Créateur de cet univers, oui, semblable à la parole qui débrouilla le chaos, ou qui subitement fit briller le jour, ma parole intérieure n'éprouve aucun délai dans l'exécution de ses ordres ; muscles, nerfs, organes, tout s'ébranle à mon premier signal, tout concourt à se disposer comme il m'a plu. Or, n'y aurait-il dans tout cela qu'un pur mécanisme ? prétendrait-on confondre, avec la harpe ou la lyre, l'artiste savant qui en fait sortir les plus doux accords ? l'ouvrier et l'instrument qu'il tient dans sa main ne seraient qu'une même chose ? donc mon corps dont je dispose et que je mets en œuvre à mon gré, ne forme pas toute mon essence ; il n'est point tout ce que je suis ici, et je ne suis point ce qu'il est, et tant s'en faut qu'il soit tout mon être, qu'au contraire il n'est lui-même que mon bien, ma possession, la plus vile portion de moi-même.

En démontrant, chrétiens, comme j'ai fait, la spiritualité de mon âme, j'ai pulvérisé l'opinion sur laquelle les ennemis de l'immortalité fondaient tout leur espoir ; ils ne peuvent donc plus l'ériger en principe contre nous ; les voilà forcés de convenir que l'esprit qui nous anime étant un être à part on ne peut en confondre la destinée avec celle de notre corps dont il est nécessairement distinct ; que trop supérieur à l'instrument qui lui fut confié pour périr en le délaissant, il commence au contraire alors la véritable vie, et qu'on peut même soupçonner qu'il soit tellement lié à l'état organique de la matière que l'instant où il s'en sépare doive être l'instant de sa destruction : O mort ! tu peux bien briser les nœuds qui l'attachent encore à sa terrestre enveloppe, tu peux bien le contraindre à quitter son passager séjour ; mais non étendre sur lui ton empire, mais non le frapper de tes coups, mais non attenter au privilége éternel qui ennoblit son essence, mais non blesser en rien ses attributs, sur lesquels tu n'as point de prise et qui sont hors de ton pouvoir : vaincue en ta propre victoire, tu n'as fait que la dégager des liens qui la retenaient ici-bas loin de sa haute destination, et, tandis que dans la fange arrêté, le corps ira subissant les divers changements qui doivent amener sa totale dissolution, l'esprit, souffle immortel, aura pris son essor vers le Dieu dont il est à la fois l'inspiration et l'image.

Ce n'est pas, chrétiens, toutefois, que celui qui, selon son bon plaisir, le créa ne puisse également selon son bon plaisir le détruire ; mais devons-nous lui supposer sans preuve une détermination de ce genre, ne tiendrait-il donc qu'à former des conjectures sans fondement pour ébranler à volonté nos plus solides espérances ? Ah ! ne craignons pas que le Seigneur en agisse de la sorte au détriment de ses autres perfections, parmi lesquelles n'y en eût-il qu'une d'intéressée à la conservation des esprits, c'en serait assez pour en être pleinement convaincu ; oui, re-

connaissons de plein gré le pouvoir qu'il a de détruire, mais n'oublions pas cette bonté qui le fait se plaire à conserver, et, pour le dire avec saint Grégoire, n'allons pas l'assimiler à un volage enfant aussi bizarre dans ses jeux que dans ses caprices, qui ne trace quelques dessins sur un sable léger que pour les effacer l'instant d'après.

Hé quoi! nous jouissons des lumières et du génie bienfaisant d'un homme venu au monde depuis très-longtemps; les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, respirent encore au milieu de nous dans leurs doctes écrits; l'esprit qui les anima échauffe encore, pour ainsi dire, leurs cendres bénites; ils nous instruisent par leurs leçons, ils nous édifient par leurs exemples; nous ne prononçons leur nom qu'avec ravissement, nous ne cessons de célébrer les grands talents qui les illustrèrent; eux seuls, eux seuls, seraient-ils donc étrangers à leur propre gloire? eux seuls n'auraient-ils point de part aux fruits si précieux de leurs travaux? eux seuls enfin, pendant qu'ils vivent pour nous, morts tout entiers, ne vivraient donc plus pour eux-mêmes?

Et vous dont la sublime charité se signala par des prodiges sans fin; vous auquel rendent gloire à l'envi mille et mille monuments de miséricorde; vous, ô Vincent de Paul, quoi! il ne resterait plus rien de vous, tandis qu'à jamais doivent rester vos œuvres? Tous ces cris de bénédiction que poussent vers vous tant d'infortunés qui par vous ont cessé de l'être, tous ces cris de bénédiction ne s'adresseraient qu'au néant, et tandis que vous revivez dans tout ce qui porte votre sceau, vous auriez cependant en entier disparu vous-même!

Mais, chrétiens, comment résisterai-je à l'idée de la continuation de mon existence, quand je suis obligé de croire à l'action toute-puissante de celui qui me l'a donnée? N'y a-t-il pas évidemment plus loin de la vie au néant qui la précède, que de la vie à la successive conservation; qu'on me dise si une fois tiré du néant il serait plus difficile de me faire persévérer hors de lui qu'il ne le fut de m'en faire sortir? Ah! sans contredit, il est sans comparaison bien moins miraculeux de continuer d'être qu'il ne le soit de commencer d'être, et il faut pousser l'obstination bien loin pour ne pas se rendre à d'aussi pressantes raisons.

D'ailleurs, chrétiens, qui ne sait que la substance dont se formait le corps n'en existe pas moins dans son entier, bien que décomposée: rien ne pouvant se perdre au sein de la nature, où nous ne voyons que les formes changer et défaillir, et où la vie est pour ainsi dire incessamment reproduite de la mort pour remplir d'une masse toujours égale la capacité de cet univers: or, d'après cela conviendrait-il encore de soupçonner que celle de nos deux substances qui tient le plus du néant continuât d'exister, pendant que celle qui a le plus de réalité périrait?

Enfin oserait-on soutenir que le néant est plus propre à glorifier le Seigneur que tant d'être créés, surtout quand parmi ceux-ci il en est d'assez nobles, d'assez parfaits pour célébrer dignement son saint nom, pour publier hautement ses louanges?

Maintenant, chrétiens, et à partir du petit nombre de preuves que je viens de mettre en avant, ne puis-je pas en appeler à vous-mêmes et vous demander à qui des adversaires ou de nous on doit reprocher de marcher au hasard: et si ce n'est pas de notre côté que se trouve tout l'avantage? N'est-il pas vrai, puisqu'on me force à parler ainsi, n'est-il pas vrai que conjecture pour conjecture on est obligé de préférer la plus probable à celle qui l'est beaucoup moins, ou pour mieux dire n'a pour soi aucun degré de probabilité? N'est-il pas vrai encore qu'en supposant douteux le dogme important dont il s'agit, le parti le plus sûr consisterait néanmoins à le croire; qu'enfin, à tout prendre, c'est beaucoup trop exiger que d'exiger l'éclat d'une démonstration dans une matière qui nous honore, qui nous ennoblit tant, et où par conséquent pour nous décider nous devrions nous contenter d'une simple lueur de vraisemblance. De vraisemblance! Ah! chrétiens! pardonnez aux expressions dont je ne me sers maintenant que pour faire mieux ressortir le système si avilissant de nos adversaires que d'ailleurs j'ai résolu de presser dans tous les sens, d'attaquer par tous les points, et qui, ne pouvant déjà plus résister aux preuves que je viens d'exposer, le pourront encore bien moins à celles que je vais déployer dans ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelle preuve, chrétiens, de l'immortalité de nos esprits, que d'en voir la tradition se conserver invariablement chez tous les peuples de la terre! Oui tous, malgré la diversité des temps ou des lieux, malgré l'opposition des intérêts et des caractères, en ont fait l'article le plus essentiel de leur croyance, et les plus célèbres, les mieux cultivés d'entre eux ont été aussi les plus fermes, les plus décidés sur ce point. C'est l'espérance de l'immortalité qui fonda partout la religion des tombeaux, qui partout fixa les rites divers; pour apaiser les mânes elle ordonna les obsèques, accrédita les évocations, construisit les mausolées: pas une inscription pour attester la mort qui n'attestât aussi une vie à venir; pas une pratique autour du cercueil qui ne signifiât le passage à un état plus heureux; l'homme, en un mot, n'achevait sa course ici-bas qu'entouré, pour le dire ainsi, de l'immortalité; tout ce que les poëtes ont débité de fictions sur le Tartare et les Champs-Elysées, tout ce que les anciens ont imaginé touchant le sort futur des âmes et leurs transmigrations, que peut-il être, sinon les restes défigurés d'une doctrine que Phérécide et Thalès, que Socrate et Platon n'ont fait que mieux développer; que nul ne peut se glorifier d'avoir inventée, et qui, à l'égal de certaines vérités premières et fondamentales, à l'égal de certains principes indélébiles et universels, à l'égal même de la doctrine qui

propose un Dieu, va d'âge en âge remontant jusqu'à l'origine des siècles.

Incontestable fait dont, après avoir pour le contredire interrogé tous les monuments, fouillé dans toutes les annales, poussé jusqu'au bout toutes les recherches, nos adversaires mêmes ont pourtant convenu, et l'on sent qu'il ne fallait rien moins qu'une évidence supérieure pour leur arracher un aveu qui seul nous fournit contre leur système un argument des plus péremptoires. Faut-il bien, en effet, qu'ils tâchent d'expliquer un consentement de cette nature, ou à moins de l'attribuer à la même cause que nous, que pourront-ils conjecturer qui soit un peu vraisemblable ? Iront-ils en faire honneur aux préjugés toujours si variables de l'éducation, quand il est démontré qu'on ne vit jamais rien de si invariable ? Oseront-ils la rapporter à la crainte, quand il la bannissait très-puissamment des cœurs, quand il inspirait un courage à l'épreuve de tout péril ? témoins ces Gaulois que rendait invincibles le sentiment de leur immortalité dont savaient si bien les pénétrer leurs druides ? Enfin ne sachant plus à quelle raison recourir, diront-ils que nous alléguons à tort comme un caractère de vérité ce que nombre d'erreurs ont eu de commun avec elles? Mais, où sont-elles ces erreurs qui, sans jamais varier, ont réuni tous les suffrages ? Qu'on m'en cite une seule aussi ancienne, aussi répandue que la croyance de l'immortalité : car ce n'est pas ici de toute espèce d'antiquité que nous parlons, c'est uniquement de la primitive et de la plus haute : c'est uniquement de celle qui n'a jamais eu ni pu avoir une fiction quelconque; c'est uniquement de celle que la fraude la mieux avisée entreprendrait vainement d'imiter; enfin c'est uniquement de celle qu'on ne pouvait soupçonner de fausseté, sans faire outrage à la raison, sans en accuser l'auteur même du genre humain, sans supposer dès lors tout l'univers dans l'illusion ou dans la démence : ainsi convenir avec nous qu'en tout temps on a cru le dogme dont il s'agit, c'est s'astreindre à convenir aussi qu'il est inhérent à notre cœur, ou, pour le dire avec Tertullien, que c'est la foi de la nature.

Toutefois, chrétiens, et ne vous alarmez pas d'un argument où je ne vais partir du principe connu de nos adversaires et le leur accorder en apparence que pour mieux les vaincre en effet; toutefois, chrétiens, supposons que le dogme dont je développe les preuves fût une erreur; en quoi nous est-il donc si préjudiciable ? où sont les malheurs qu'il entraîne et quel désordre peut-on lui imputer, pour qu'avec tant de chaleur on nous presse de nous en reprendre ? Ne dirait-on pas que si l'on ne se hâte de l'extirper du milieu de nous, c'en est fait du bonheur, la société même est sur le point de se dissoudre? Mais, après tout, qu'avancerait-on en nous prouvant l'opinion contraire? Pourquoi nous arracher ainsi nos plus douces espérances, pourquoi détruire le ressort de nos plus sublimes actions, pourquoi décourager la vertu disgraciée et proscrite? Philosophes barbares, quel est donc votre dessein en présentant à l'homme de bien un système accablant qu'il ne peut croire qu'avec effroi, et que toujours avec horreur il repousse ! Quoi! n'est-ce pas vous qui avez dit que tant qu'une vérité cruelle n'est pas démontrée, tant que notre intérêt se trouve à ne pas en être instruit, il vaut mieux la dévouer à un oubli profond et donner, s'il se peut, plus de charme encore à l'illusion flatteuse qui la remplace : eh bien! eh bien! pourquoi donc vous en prendre à la plus douce de nos illusions, si c'en est une? Vous voulez, dites-vous, guérir le genre humain des craintes d'un avenir ! mais les seuls scélérats en sont tourmentés; est-ce donc pour les inviter au crime ou pour étouffer leurs remords, que vous vous donnez tant de peine ? Les croiriez-vous assez dignes de vos soins pour flatter par vos spéculations leurs turbulents désirs, pour leur épargner des frayeurs qui du moins leur rendraient amers encore les fruits de leurs forfaits, et contre lesquels ils ne peuvent que trop se roidir ! Quoi ! le seul frein capable de les contenir, c'est vous qui de votre propre main le brisez; c'est vous qui avivez le feu de leurs passions malfaisantes; et vous voudriez encore nous faire entendre que c'est notre félicité que vous avez en vue en les éclairant? Ah! écartez loin de nous votre sinistre flambeau; laissez-nous dans une erreur d'où découlent sur nous tant d'avantages et dont nous faisons nos délices. Que dis-je! erreur : oh! je rougis d'avoir proféré un mot si blasphématoire. Oui, oui, montrez-nous un dogme duquel comme de celui que je défends nous puissions aussi peu nous passer, et sans autre examen nous ne craindrons pas de soutenir qu'il ne peut être que vrai.

D'ailleurs, chrétiens, pour justifier la Providence, il faut nécessairement admettre une autre vie où Dieu punira la violation de ses lois et en récompensera l'observance; car, sans cela tout roule au hasard, dit saint Chrysostome ; une aveugle fatalité préside aux choses humaines; elles tombent dans un chaos qu'il n'est plus possible de débrouiller ; nous ne savons plus où nous en sommes, nous ne savons plus que penser de notre Dieu ; ou plutôt il n'en existe aucun selon l'expression de saint Justin : non, aucun, si l'âme ne survit point au corps : *Hoc si non est neque Deus est*. Quand je n'aurais, dit un auteur qui certes ne peut être suspect aux incrédules, quand je n'aurais d'autre preuve de mon immortalité que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter; une aussi choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : l'actuelle impunité du crime comme aussi l'actuel oubli de la vertu : les revers qu'éprouve celle-ci, les succès qui suivent celui-là ne peuvent être qu'un scandale apparent et momentané, passager; leur déplacement respectif n'est que pour un temps; ils sont l'un et l'autre attendus à une

époque fixe où se fera sans retour leur discernement; ainsi tout ne finit point pour nous avec la vie, tout doit rentrer dans l'ordre à la mort. Raisonnement simple, mais clair et victorieux, que le Psalmiste avait si bien rendu par ces paroles : ***Si est fructus justo utique est Deus judicans eos in terra.*** (*Psal.* LVII, 12.)

O nécessité d'un avenir où tout sera mis à sa place et pesé par la justice au poids de la vertu, quel invincible argument vous nous fournissez de l'immortalité de nos âmes! Comme vous faites énergiquement sentir aux yeux de la raison cette fondamentale vérité! Oui, vous êtes la plus intéressante des énigmes! C'est vous qui nous initiez dans le secret des conseils de Dieu sur le genre humain, vous qui nous montrez celui-ci sous son vrai point de vue; vous qui, pour ainsi dire, ordonnez à nos yeux le monde moral, en lui faisant subir ce développement ultérieur qui lui donnera l'équilibre, la perfection, auquel tout nous annonce qu'il est destiné et dont ce que nous admirons le plus dans ce monde matériel n'est qu'une image bien vaine, une bien faible esquisse; par vous nous découvrons un art sublime au milieu même du bouleversement qui naguère nous révoltait; par vous nous ne voyons que sagesse et régularité là où nous pensions n'entrevoir que trouble et que désordre; vous êtes l'âme et le soutien de la vie présente. Sans vous nous n'aurions plus qu'à gémir sur celle qui nous reste, et cet univers ne serait plus que l'affreux séjour du désespoir.

Dites, chrétiens, comment se persuader qu'éternellement oubliés, les plus atroces forfaits seront effacés par la mort; que d'un même œil seront vus, pour être mis un jour au même niveau, la prière et le blasphème, le sacrifice et l'imprécation, la candeur et la duplicité, l'ingratitude et la reconnaissance? Quoi donc! heureux dans son iniquité, le méchant le plus pervers aura fini en paix ses jours abominables; l'innocence aura frémi à ses pieds, elle aura péri sous ses coups, et englouti maintenant dans un même tombeau, il reposerait confondu avec tout ce qui exista de plus pur sur la terre, et dans le sein du néant, devenu au gré de ses vœux son asile, il n'aurait rien à redouter de la vengeance que tant de fois il provoqua? Ah! chrétiens, à cette seule pensée, la raison s'indigne et se soulève : non, point d'issue à ce monstre affreux, point d'abri contre la sentence du souverain Juge; il boira, sans pouvoir l'épuiser, dans une coupe de colère, l'horreur d'être tombé entre les mains d'un Dieu vivant, voilà son éternel partage. O néant, qu'il ne cessera d'invoquer, tu ne seras point son refuge! Plongé dans un abîme dévorant, il portera, sans jamais pouvoir le déposer, l'incalculable poids de son immortalité désastreuse.

Et, s'il pouvait en être autrement, mes frères, que deviendraient nos devoirs, par quel motif combattrions-nous le crime de tous nos efforts, si nous pensions que Dieu en voie sans indignation les plus coupables égarements? Dès lors résister à nos penchants, réprimer nos passions, ne serait-ce pas un délire? Dès lors ne serait-il pas égal d'avoir été sincère, officieux, charitable, ou fourbe, insensible, cruel? égal d'avoir fait le bonheur ou le malheur de nos semblables? égal d'avoir été la honte ou la gloire de l'humanité? Qui ne voit que, si l'âme ne survit point au corps, toutes les maximes d'équité ne sont plus que des erreurs populaires, la raison un vrai songe, la probité même un vrai fléau, une affection malfaisante? Oui, qu'on adopte quelque temps le paradoxe affreux que je combats, et bientôt la discipline des mœurs périt, tout l'édifice politique s'écroule, tout se bouleverse et se confond : plus d'ordre, plus de lois, plus de frein parmi les hommes; chacun poursuit le plaisir qui lui sourit le plus ici-bas; il peut, il doit se le procurer à tout prix : fallût-il le fonder sur la ruine de ses voisins, de ses parents, de la patrie elle-même, il n'importe : et qu'y a-t-il qui puisse balancer la plus frivole de ses jouissances, s'il a résolu de s'y concentrer?

O apôtres de l'anéantissement! je connais la digue que vous prétendez opposer à tant de désordres dont votre matérialisme est le pire; je sais que vous prétendez avoir tout fait contre eux, en leur opposant le remords. Le remords! mais peut-il en exister sans une vie à venir? Et, au défaut de celle-ci, sur quelle base irez-vous l'asseoir, où prendra-t-il ces traits poignants qui le rendent si formidable? Croirons-nous que l'homme ira se tourmenter de ce qu'il sait ne devoir lui attirer aucun malheur? Quoi donc! il ne peut rien sur nous ce remords, tout excité qu'il est par tant d'objets de terreurs, tout renforcé qu'il est d'une éternité menaçante, et vous voudriez que, tout seul et désarmé, il fût capable de nous contenir?

Et vous, ô vertu! comment vous concilier avec un système destructeur de cette sainte émulation qui toujours vous anime et vous presse! A quel sacrifice vous résoudrez-vous, si le néant doit en être le prix? Vous-mêmes, ah! vous-mêmes, qu'êtes-vous dès lors, si ce n'est pour le dire avec Brutus, un fantôme odieux, une absurde chimère? Oui, qu'on ferme les yeux sur la couronne qui vous est préparée, qu'on cesse de vous contempler, vous dédommageant dans l'avenir de tout ce que vous perdez ici-bas; que peut-il, dès lors, vous rester de cette perfection qui nous ravissait au plus haut point, ou à quels éloges prétendriez-vous, quand la ridicule inutilité de vos efforts se change pour vous en opprobre, quand on peut de plein droit vous taxer même de démence, et quiconque, en vous pratiquant, n'attend pas un meilleur sort, ne doit-il pas sans balancer applaudir aux imprécations dont on vous chargea dans la plaine de Philippes? ne sont-elles pas justes les imprécations, sitôt que la mort doit anéantir vos triomphes et flétrir pour toujours vos lauriers?

Mais suivons notre propos, mes frères, en

portant l'attention sur des arguments qui, pour être d'un autre genre, n'en sont pas moins persuasifs ; et d'abord, par les glorieux attributs dont je suis décoré, puis-je ne pas sentir que les êtres qui m'environnent n'existent que pour des usages ou pour des motifs qui remontent de l'un à l'autre jusqu'à moi, n'ayant que moi pour fin dernière? Donc, je ne puis moi-même exister sans une fin qui me soit propre : or, puis-je, cette fin, la découvrir dans le souffle si passager, dans les instants si fugitifs qui composent ma vie? Puis-je encore, cette fin, la découvrir dans le système universel de destruction où devrait également s'anéantir, et la plante insensible, qui ne connaît pas le bonheur d'exister, et l'être intelligent, qui seul peut le savourer avec délices, pour en bénir avec transport le magnifique dispensateur? O délire du matérialisme! ô supposition vraiment insensée! Quoi! l'homme, unique but de la création, aurait été lui-même créé sans but? Son cercueil serait le terme où il serait venu s'abîmer, lui pour qui le Très-Haut, sortant de son secret, produisit toute la nature. Quoi! les cieux et la terre en travail n'auraient enfanté qu'un ver fangeux, ce ne serait qu'à un insecte éphémère que le Créateur aurait dédié tous ses ouvrages? Ah! ne dégradons pas ainsi notre sublime essence et jugeons plus sainement des desseins de Dieu sur nous : comment douter du plus beau de nos priviléges, nous, l'orgueil de la nature, nous, son plus bel ornement, nous ne ferions qu'en obscurcir la merveille en y offrant à chaque pas la monstruosité, le scandale, le choc de l'immoralité la plus révoltante.

Continuons, chrétiens, de regarder autour de nous, ne fût-ce que pour nous arrêter à cette échelle de gradation que la nature est si fidèle à parcourir, et qui est une assez forte présomption en faveur de la vérité que j'établis : voyez comme dans l'univers tout se tient, s'enchaîne et se suit dans la plus harmonieuse progression, sans laisser voir jamais le moindre écart ni la plus petite lacune. Voyez comme de nuance en nuance nous nous élevons de la matière la plus brute aux premières lueurs de l'instinct; comme aussi du plus haut point de perfection de l'instinct jusqu'au plus sublime élan de l'esprit de l'homme, qui, lui-même, sans doute, nous sert de degré pour nous élever aux esprits qui lui sont supérieurs. Or, persuadés, comme nous devons l'être, que l'homme est l'anneau premier de la chaîne qui tombe sous nos sens, que ferons-nous, je le demande, une fois parvenus à sa hauteur, si, tel que les êtres qu'il surpasse, il périt lui-même tout entier. N'est-il pas vrai que, dès lors, la grande chaîne s'interrompt, limitée à ce vaste univers? Donc, pour pénétrer plus avant dans l'univers intellectuel; donc, pour que la chaîne des êtres moraux se prolonge encore, il faut que l'extrémité supérieure du monde, qui comprend les objets sensibles, se rattache à l'extrémité inférieure du monde qui comprend les esprits, c'est-à-dire qu'il faut que l'homme soit lui-même un tout mortel en partie, en partie immortel : le moyen chaînon des corps et des esprits, impérissable comme ceux-ci, bien que périssable comme ceux-là. Argument, il faut en convenir, mes frères, purement analogique et sentimental, contre lequel, pour l'infirmer, une malheureuse sagacité peut bien abonder en sophismes, mais qu'une droite raison, mais que les cœurs bien faits regarderont toujours comme inattaquable.

Ce n'est pas tout : car que de preuves de notre immortalité ne nous fournit point la nature! Elles viennent en foule se presser devant ma pensée, et le temps me permet à peine de les effleurer. Fixez, chrétiens, vos regards sur les êtres inférieurs à l'homme ; observez plus que tout cette perfectibilité qui distingue éminemment celui-ci, et vous allez convenir qu'à moins d'emprunter exprès les yeux louches de l'incrédule, on ne peut s'empêcher d'y voir dans tout son jour le dogme dont il s'agit ; non! il n'aurait pu se montrer à nous en caractères plus lisibles. Tandis, en effet, que l'action des animaux, toujours complète, est toujours conforme à leurs respectives facultés ; tandis que, sans aucune tendance progressive vers un plus haut degré de perfection, ils sont presque en naissant tout ce qu'ils doivent être, ainsi que tout ce qu'ils seraient, quand même ils vivraient plusieurs siècles. Qu'arrive-t-il cependant par rapport à l'homme? N'est-il pas vrai qu'il acquiert de jour en jour des trésors nouveaux? N'est-il pas vrai que nous allons, pour ainsi dire, nous déployant de plus en plus; que l'exercice de nos facultés en augmente à chaque instant l'étendue? Qu'à mesure que nous montons, nous apercevons de nouveaux lointains qui à leur tour aiguillonnent encore nos pas pour nous en faire apercevoir d'autres? Qu'enfin, quelque progrès que nous ayons faits, nous avons toujours des progrès ultérieurs à faire, et cela sans pouvoir atteindre jamais au degré relatif à la perfection de notre être, lequel, ne perdît-il rien de ses efforts, fût-il même aussi durable que le soleil, n'en demeurerait pas moins en deçà de la limite vers laquelle il ne fait que se traîner ici-bas, et où cependant tout nous annonce qu'il est attendu. Or, repoussez-le vers le néant, faites-le mourir tout entier, et le voilà qui disparaît, informe encore, encore disgracié, privé du moins de ce complément qu'excepté lui chaque être, dans son genre, aurait pourtant reçu. Hé quoi! nous croirions que, soigneux comme il est d'achever ses autres productions, le Créateur voudrait laisser ainsi son chef-d'œuvre imparfait; nous croirions que l'homme seul avorterait sous sa main pour s'anéantir, à demi ébauché, dès les premiers pas de sa carrière?

Mais, Seigneur, n'eussions-nous, pour nous croire immortels, que cet amour qu'il nous est ordonné de vous offrir en tribut, ne serait-ce pas vous outrager que de former le plus léger soupçon sur la haute

destination qui nous est réservée? Quelle idée aurions-nous donc de votre bonté infinie, si nous pensions être assez récompensés par la rapide existence qui fait notre partage ici-bas? Quoi! vous la libéralité par essence, vous auriez pu ne traiter avec nous qu'à des conditions si peu généreuses? Quoi ! vous laisseriez sans réciprocité le plus pur, le plus élevé de nos sentiments, et après vous avoir aimé selon tout notre être, nous ne recevrions de vous en retour que le néant? Quoi ! ce ne serait que pour l'investir d'argile et de mortalité que vous auriez créé notre âme, notre âme qui pourtant sait si bien sentir que tout ce qui est au-dessous de vous n'est pas assez au-dessus d'elle pour être sa dernière fin. Ah ! c'en est trop, c'est blasphémer que de révoquer en doute un seul instant l'existence qui suivra celle que la mort doit terminer. O vous, le Dieu de mon cœur! ô vous, mon Roi! ô vous, mon Père! l'amour que vous m'inspirez me garantit la correspondance du vôtre, et quel signe, quel gage plus sûr de mon immortalité que cette intime et forte adhésion de mon être à votre essence infinie!

Enfin, pour achever de vous convaincre, mes frères, examinez cette prévoyance qui nous fait toujours porter nos regards en avant, cette prévoyance en qui Dieu a si évidemment cellé notre union avec l'avenir, pour en être à la fois l'avant-goût, le prélude, ou, mieux encore, la sentimentale démonstration; observez surtout ce penchant vers le bonheur, qu'aucun plaisir particulier ne peut satisfaire, que tout amuse un instant et que rien ne remplit; qui, jusque dans l'ivresse de ses égarements, dédaigne le bien qui passe, le contentement qui s'épuise et la beauté qui se flétrit. Ah ! nous aurions beau vouloir nous faire illusion sur ce point, tout nous dit qu'il n'en est point de plus invariable. Oui, toutes nos actions, malgré leur variété, quoi qu'il en soit de leur nombre, ont le bonheur pour terme invariable ; tous de concert par un même élan, nous aspirons à être heureux, à l'être, qui plus est, toujours immuablement, sans aucun déclin. Or, si ce n'est du Créateur, d'où peut venir cette tendance universelle vers un but qui toujours semble fuir devant nous, et que durant nos jours mortels il nous est refusé d'atteindre ; croirons-nous que cette vive impression de la sagesse éternelle existe sans objet, ou que cet objet ne puisse être rempli ? Douterons-nous si le Dieu qui nous inspire de tels désirs peut les satisfaire, et s'il le peut, conçoit-on qu'il ne le veuille pas, lui qui est la souveraine bonté? Car enfin, et qu'on me permette ces comparaisons, car enfin, vit-on jamais qu'il plaçât dans une ruse quelconque un instinct qui les trompât? Le ver se trompe-t-il sur sa brillante destinée lorsqu'avant de mourir, pour renaître, il construit lui-même son tombeau? Les oiseaux voient-ils frustrer leur attente, lorsqu'au delà des mers ils vont chercher des climats plus tempérés ou des mets qui leur manqueraient dans le climat qu'ils abandonnent? Donc, l'instinct de notre immortalité, cet instinct le plus sublime de tous, doit être aussi de tous le moins trompeur.

Pour couronner, chrétiens, tant de preuves qui, se soutenant les unes par les autres, ont porté jusqu'à la conviction la vérité que j'avais dessein d'établir, irai-je maintenant invoquer celles que la révélation me fournit avec plus d'abondance encore? Mais qui d'entre vous peut ignorer que le dogme essentiel que je traite est inséparable du christianisme, dont il fait pour ainsi dire son élément et dans le sein duquel, en recouvrant sa primitive énergie, il s'est de plus renforcé du dogme si consolant de la résurrection des corps. Qui d'entre vous peut ignorer que ce n'est que vers le ciel que l'Evangile dirige nos regards, qu'il n'imprime la croix sur ses disciples que pour leur apprendre à dédaigner tout ce qui les attacherait ici-bas, eux, les citoyens anticipés de la Jérusalem d'en haut; qu'enfin s'il nous enseigne avec tant de clarté que l'ouvrage de notre salut a été consommé par le plus mystérieux de tous les échanges, ce n'est que pour nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes par la considération du prix que notre âme a coûté. Du prix que notre âme a coûté ! ah ! chrétiens, cette âme, qui est tout pour vous et dont la valeur est inestimable, vous verrions-nous l'échanger comme vous faites contre les plus méprisables objets, pour peu que vous sussiez sentir que pour en consommer le rachat, pour lui trouver, si je puis ainsi dire, un contre-poids équivalent, non, ce ne fut pas trop que du sang d'un Dieu. O malice ! ô dégradation du cœur de l'homme ! ô démence ! bien plus capable de vous confondre, mes frères, que tout ce qu'on pourrait vous reprocher de plus déshonorant. Inconséquents que vous êtes, si vous voulez tant vous perdre, ah! que ce soit du moins pour une ombre de quelque gain; si vous voulez tant renoncer à votre grandeur, ah ! que ce soit du moins pour une grandeur un peu consistante; si vous voulez tant vous séparer de votre Dieu, ah! que ce soit du moins pour vous attacher à des objets qui puissent en quelque sorte colorer la stupidité de votre méprise. Oui, malgré tout ce qu'il a fait pour vous, quoique pour vous il ait désarmé la mort, quoiqu'il vous ait tracé la voie d'une éternité triomphante, il vous pardonnerait votre ingratitude, si les biens que vous lui préférez pouvaient en quelque sorte vous rendre heureux. Mais ce qui vous attire de sa part des reproches qui devraient briser vos cœurs s'ils étaient un peu sensibles, c'est le vide, c'est le néant des choses après lesquelles vous courez. O Dieu ! ayez pitié de notre misère, faites cesser la détestable fascination au sein de laquelle nous vivons; nous ayant créés susceptibles d'une félicité éternelle, donnez-nous l'ambition d'y prétendre, la force de la conquérir, afin que l'esprit que nous avons reçu de vous retourne plein de mérites vers vous, pour se perdre éternellement en vous et s'y retrouver éternellement.

DISCOURS III.

OUVRAGE DES SIX JOURS.

Perfecti sunt cœli et terra et omnis ornatus eorum. (*Gen.*, II, 1.)

Le ciel et la terre furent achevés avec tous leurs ornements.

Fondé sur l'infaillible autorité de Moïse je vais, chrétiens, dérouler à vos yeux le vaste, l'intéressant tableau de la création : par où pourrais-je mieux vous pénétrer de la toute-puissance du Très-Haut : par où mieux vous enflammer de reconnaissance envers lui, qu'en faisant passer devant vous tous les êtres à mesure que par sa parole il daignait les tirer du néant et ne les tirer du néant que pour vous? Le premier point de ce discours, et il n'était point susceptible d'une autre division, le premier point de ce discours embrassera toutes les créatures, différentes de l'homme, auquel pour rendre gloire à la prééminence de sa nature, ainsi qu'à la hauteur de son rang, je consacre en entier le second point; tel est le plan que je me suis proposé. O Dieu! rendez-moi digne de traiter un aussi grand sujet; donnez à ma voix toute la force, toute la magnificence que vous avez donnée à la voix de vos prophètes; qu'elle transforme en autant de vrais adorateurs de vos perfections tous ceux qui vont entendre les nombreuses merveilles de votre droite; je vous le demande par l'intercession de cette Vierge incomparable qui est sans contredit la plus sainte de vos créatures... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Au commencement Dieu créa : Oui, mes frères, rien n'était que Dieu, et ce n'est qu'au moment qu'il a voulu que tout a commencé d'être : également heureux soit qu'il se cache ou qu'il se manifeste, soit qu'il n'agisse qu'en lui-même ou qu'il se forme un empire extérieur; non moins grand seul qu'avec tous les mondes possibles; s'il daigne enfin sortir de son secret, c'est par plénitude, non par besoin. Et que pourrait ajouter à ses perfections l'existence des choses visibles? il est Dieu avant qu'elles soient, donc, il serait Dieu avant qu'elles fussent : l'être leur eût manqué, s'il ne les eût produites; mais lui n'en eût pas moins été l'être par excellence, l'être incapable de changement, de déclin, comme de succession; cause immobile de tout ce qui se meut, cause permanente de tout ce qui passe, en qui par conséquent rien ne peut ni disparaître, ni survenir, ni dégénérer, ni s'accroître : c'est pour être loué par ses œuvres qu'il les fait sortir de ses trésors infinis, et sa bonté pour des créatures qui ne sont pas, le tire seul de son éternel repos. Déjà, fils aînés de sa puissance, des millions d'esprits l'environnent substances glorieuses qui vivent comme lui d'intelligence et d'amour, il les a d'avance appelées pour se complaire dans leur culte, se ceindre à leurs yeux de sa force et leur faire chanter les merveilles que son bras va multiplier en se jouant.

Il dit : et tout à coup il a fécondé le néant, produisant avec l'espace même la matière immense qui doit le remplir, avec le temps l'univers dont le temps doit marquer la mesure : architecte ineffable, dit saint Chrysostome, il pose le faîte avant le fondement. D'abord le ciel est produit, ensuite la terre: celle-ci n'a que le second rang; celui-là, la première image expressive du séjour intellectuel qu'habitent les célestes chœurs de ce sanctuaire incréé que le Très-Haut remplit de sa gloire, n'est-ce pas avec raison, dit saint Basile, qu'il garde le privilége de l'aînesse? Ah! puisqu'il nous peint si magnifiquement le trône où s'assied l'Eternel, combien ne doit-il pas surpasser en dignité la terre qui ne représente à nos yeux que le marchepied de ce trône?

La terre où vont être prodigués tant d'ornements, la terre que pour ainsi dire le Créateur va surcharger de ses bienfaits, hélas! chrétiens, qu'est-elle encore d'après le récit de Moïse? Telle un prophète a su la peindre à l'instant qui terminera sa durée, lorsque dans un entier dénûment de toutes choses, d'un pôle à l'autre horriblement dévastée; cachée enfin sous les vastes débris des mondes écroulés, elle n'aura plus qu'à s'engloutir dans le néant, telle on peut se la figurer à l'instant de son origine : masse informe et confuse ses premiers traits ne sont pas même ébauchés, ensevelie ou perdue dans le mélange monstrueux de tous les éléments, elle est le chaos primitif dont la fable même a respecté la tradition. De toutes parts l'abîme l'enveloppe, et de toutes parts l'abîme est enveloppé de ténèbres : comme on voit sur la mer se condenser des vapeurs noires qui semblent enchaîner ses flots et les rendre immobiles à nos regards, ainsi dans la nuit où l'univers est plongé, Dieu suspend sur l'abîme un brouillard épais, il le tient comme endormi dans son enfance, se réservant de l'agiter quand il en sera temps, d'en prolonger ou d'en faire cesser à son gré le sommeil. Image énergique dont il aime à se servir quelquefois pour nous pénétrer de sa puissance : Où étiez-vous? nous dit-il, quand je couvrais la mer d'un nuage ténébreux, quand je l'environnais de vapeurs obscures comme de langes ou de bandelettes, quand je la gouvernais tel qu'une mère son nourrisson qu'elle pose dans un berceau? Hommes, tremblez, si jamais vous provoquez mon courroux, le terrible élément sous lequel je laisse un temps la terre invisible, toujours docile à mes ordres, ne manquera jamais de servir mes desseins.

La terre était stérile et vaine : *Inanis et vacua.* (*Gen.*, I, 2.) Ah! chrétiens, ce n'est donc pas de son propre fonds qu'elle est riche; ses fleurs, ses fruits, sa parure, c'est à son auteur qu'elle en doit l'hommage; et pour acquérir ce qu'encore il lui manque, elle a besoin de la main qui vient de la créer. O Dieu! telle est aussi devant vous l'absolue impuissance de notre âme : sans vigueur, sans fécondité, tant que vous l'abandonnez

à sa propre indigence, elle ne peut ni vous aimer ni vous connaître; il n'appartient qu'à vous de débrouiller le chaos de ses pensées, et vous seul pouvez remplir le vide affreux de son néant.

Cependant l'esprit du Seigneur est porté sur l'abîme : ainsi qu'une colombe qui dispose à la vie ses productions inanimées, je crois le voir étendant ses ailes puissantes couver les germes du monde naissant, précipiter au fond des eaux la froide lie de la mort, insinuer une chaleur vitale au travers de la masse fluide, la féconder de son souffle, et disposer la matière à faire jaillir de son sein tous les êtres à mesure qu'ils seront appelés. Sous l'image de son action présente sur le monde physique, il cache son action future sur le monde moral, lorsque descendant sur les baptismales eaux, il leur imprimera cette vertu dont la vertu qu'il leur imprime aujourd'hui n'est que le prélude, et qu'il dissipera la profonde obscurité que présagent les ténèbres du premier soir de l'univers. Assez elles ont duré les ténèbres, assez leur puissance a contristé la nature; il est temps enfin, il est temps que de leur voile importun la nature se dégage. Dieu dit *que la lumière soit* (*Gen.*, I, 3), et la lumière fut. Parole étonnante! Est-il rien de comparable au sublime qu'elle contient? Ainsi donc, pour créer la lumière, dit saint Ambroise, il suffit à Dieu de la prononcer: *Lucem locutus est, et creavit.* Que la lumière soit : tout à coup se montrant au point de l'horizon marqué pour son lever et par la route que le doigt de Dieu lui traçait, prenant sa course de son orient natal, elle s'avança portée sur un trône nébuleux et comme enchâssée dans un nuage resplendissant. Quel moment, mes frères, et quel spectacle que celui de la soudaine apparition du jour sans crépuscule et sans aurore! quelle époque dans l'univers que la création de la lumière! combien ne dut-il pas tressaillir, pour ainsi dire, à son aspect, lui qui, subitement investi de sa gloire, semble sortir une seconde fois du néant! Elle n'a chassé les ténèbres que pour leur céder sa place au temps marqué, la reprendre, la céder encore dans une invariable alternative, et avec la nuit qu'elle vient de suivre compléter l'intervalle du premier jour, mesure fixe de tous les autres.

Je n'ai parlé que de la lumière qui frappe les sens, ai-je assez fait pour vous? mes frères; en est-ce assez pour des chrétiens? Non, sans doute, et vous vous êtes attendus que j'élèverai vos esprits jusqu'à cette clarté qui ne brille que pour eux autant audessus de la lumière des corps que celle-ci surpasse les ténèbres; eh bien! contemplons-la maintenant, cette clarté sublime, contemplons-la, sinon dans son éternel foyer, qui nous éblouirait de sa gloire, sinon dans sa source inaccessible encore à nos regards, du moins dans les émanations qui en dérivent dans les divers effets qu'elle produit; oh! que ne doit-on pas à l'efficacité de son influence! c'est elle qui donne des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, des pieds pour la suivre; se communiquant sans réserve aux patriarches, elle agrandissait leurs désirs, affermissait leur espérance, formait en eux du juste à venir la plus parfaite image. Sagesse de Moïse, prudence de Caleb, valeur de Josué, force de Gédéon, vous étiez son ouvrage. O David! le feu sacré qui s'exhale de vos cantiques, c'est à son flambeau que vous êtes venu l'allumer : et toi qu'on vit si grand dans les deux fortunes, hier sur un trône, aujourd'hui sur un vil fumier, dis-nous à qui tu dois ton héroïsme, dis-nous à qui tu dois ces réponses victorieuses qui foudroient tes prétendus consolateurs, si ce n'est à sa chaleur dévorante? Vous écoutez, dit saint Augustin, ce vieillard aveugle et les leçons qu'il donne à son fils vous pénètrent, mais en a-t-il d'autre inspirateur que la lumière dont l'onction vive enseigne tout? O lumière des esprits, que vos inspirations sont admirables! vous avez éclairé les prophètes, animé les apôtres, fortifié les confesseurs; c'est vous qui visitiez dans leurs cachots les prisonniers de Jésus-Christ, vous qui leur faisiez chanter leur bonheur au milieu des flammes, vous qui leur montriez les cieux ouverts, vous, enfin, qui les consumiez en holocaustes. Que sais-je, mes frères, et m'appartient-il d'en achever l'apologie? Heureux de marcher à la faveur de sa clarté, nous n'avons à craindre ni les piéges ni les écueils qui nous entourent : elle rend l'œil simple et la main pure, les intentions justes et les sentiers droits; par elle nous voyons dans le siècle un exil, dans le ciel une patrie, dans les tribulations une épreuve, dans les calamités des bienfaits, dans le pauvre un Dieu souffrant, autour de nous des frères; par elle sont consumés les germes du vice et développés ceux de la vertu; à sa présence disparaît avec les ombres que l'ignorance épaissit tout ce que la cupidité élève de nuages. Erreurs, illusions, préjugés, tout cède à son action rapide, nous y trouvons la voie, la vérité, la vie. C'est peu de nous éclairer, elle nous échauffe, elle nous embrase, elle nous transforme, et naguère ténèbres, nous voilà tout à coup lumière dans le Seigneur : *Nunc autem lux in Domino.* (*Ephes.*, V, 8.)

Mais deux jours se sont écoulés, et des merveilles sans nombre en ont rempli l'intervalle; tel qu'un pavillon majestueux, le firmament fut déployé au milieu des eaux pour les séparer, et tandis que les unes plus légères se subtilisant en vapeurs, occupent la région du ciel, les autres, plus pesantes, sans quitter la terre qu'elles inondaient, en ont abandonné tout ce que le Seigneur voulait en découvrir : déjà s'épurant tout à coup libre et dégagé des entraves qui enchaînaient sa fluidité, l'air n'est plus que ce qu'il doit être pour la végétation des plantes et la respiration des animaux; déjà, sur le terrestre élément, les vallons se sont abaissés et les montagnes se sont élevées; les montagnes, où l'œil stupide n'aperçoit que des irrégularités sans dessein qui déshonorent le Créateur, quelle preuve ne sont-elles

pas de sa profonde sagesse! De distance en distance il a marqué leur place, fixé leur élévation, prolongé leur chaîne pour consolider puissamment la terre, couper sa monotone uniformité, augmenter sa surface, la rendre propre en variant ses aspects à des productions différentes, la rafraîchir par les vapeurs qui s'arrêtent sur leurs cimes, ou l'abreuver des grandes eaux qui jaillissent de leurs vastes flancs. C'est d'après les lois de l'équilibre universel que leur masse est toujours calculée, et ce qu'elles ajoutent à un lieu est admirablement compensé par des répartitions insensibles qui en balancent le poids dans les autres : oui, tout est bien ordonné, tout remplit sa destination dans le vaste ensemble de la nature; rien d'inutile, rien de défectueux parmi les œuvres du Seigneur, et tout ce qu'il a fait est bon. Voyez comme à mesure qu'il a ouvert sa main les prodiges se sont succédé, comme de scène en scène, intéressant toujours notre attention; il ne cesse d'ajouter à notre étonnement.

La terre attendait encore ses ordres; il a parlé, et déposant son lugubre vêtement, la terre a développé tous ses charmes; des plantes sans nombre aspirent ses sucs nourriciers; elle a poussé l'herbe tendre dont la verdure étend sur sa surface le plus riant coloris; une infinité de fleurs émaillent son sein qu'elles parfument : depuis le sol humecté jusque sur la colline desséchée, tout en est peuplé, tout en est embelli. Je les vois chacune se montrer dans le lieu propice à son accroissement; chacune étale une parure différente, toutes également fixes dans leurs espèces, toutes également propres à fournir les germes de leur abondante reproduction, et toutes croissant à nos pieds ou du moins à la portée de notre main. Ciel! que de beautés une seule parole a fait naître; quelle grâce, quelle richesse! et partout quelle combinaison dans le mélange des couleurs, dans les nuances qui la tempèrent! Là, c'est un pinceau léger qui semble les avoir dessinées; plus loin, avec des teintes vives, leurs traits sont fortement prononcés; ici, des ombres bien ménagées les font agréablement saisir; partout leur juste assortiment forme, à nos yeux, la plus attachante des scènes. Ouvrages de l'art, qu'êtes-vous, comparés à ceux de la nature! Voyez, dit le Sauveur, comme auprès du lis champêtre disparaît la pourpre même de Salomon; quelle différence dans le tissu! quelle disproportion dans le coloris! Ah! puisqu'avec tant de soin Dieu décore une fleur, une fleur, qu'un seul matin voit naître, s'épanouir et se faner; que ne fera-t-il point pour l'homme, son image, pour l'homme à qui seul, j'ose le dire, il adresse toute sa création? Et pour qui serait donc préparé le superbe festin de la nature? pour qui la terre, transformée en un verger populeux, se couvre-t-elle de tant de fruits? oui, mes frères, ils sont pour l'homme, ils sont pour nous les trésors que verse aujourd'hui la main créatrice; tous les mets délicieux n'ont pas d'autre destination; ils sont à l'infini variés, exprès pour varier à l'infini nos plaisirs, d'une abondance excessive; exprès pour fournir avec profusion la nourriture que nos désirs, nos goûts, nos besoins divers sollicitent. Oh! que je me plais au milieu de ces arbres si touffus, si richement couronnés, et dont un heureux poids fait courber les rameaux. Que j'aime à contempler les nombreux dépositaires de mon bonheur, et qu'il dut être fortuné le jardin, où tous, sans exception, au même instant appelés, semblaient se disputer à qui mieux étalerait ses présents, à qui mieux saurait briguer le choix du premier homme; je voulais décrire en détail leurs beautés; mais le puis-je, enchaîné par l'admiration qu'ils excitent, lorsque mon œil errant, toujours attiré, jamais fixé, se perd, ainsi que ma pensée, dans ce vaste océan de jouissance. Ah! fuyez, apathiques possesseurs de tant de biens; de quel front osez-vous porter sur eux vos mains avides; êtes-vous dignes de les cueillir, si vous êtes aussi muets que la tige qui les porte? Ingrats! Quoi! votre cœur ne vous dit rien au milieu de tant de largesses? quoi! pas un mouvement, pas même un soupir vers votre Dieu du sein de tant d'opulence? Et que faudra-t-il donc pour vous émouvoir, si d'aussi grands bienfaits de sa part ne font sur vous aucune impression, si toute la nature en travail pour vous nourrir, vous trouve insensibles? Ah! n'allez chercher ni les plantes vénéneuses, ni les animaux malfaisants; c'est vous, bien plutôt, oui, vous, qui en obscurcissez la merveille, vous qui en êtes les fléaux et l'opprobre, et je serais tenté de reprocher à Dieu votre existence, si je ne savais que vos outrages faits à sa bonté serviront un jour à glorifier sa justice.

Maintenant, chrétiens, que la lumière existe, maintenant que la succession du temps est réglée, et que tout ce qui devait enfanter la terre est formé, de quelle utilité, c'est la question que se fait un saint commentateur de l'Ecriture, de quelle utilité sera le soleil que le quatrième jour voit paraître? que vient-il faire au monde où tout ce qui semble exiger son intervention l'a déjà précédé? de quoi sera-t-il désormais le père? et par quel aveuglement le regarderions-nous comme la cause unique des effets qui lui sont antérieurs? O Dieu! c'est ainsi que dès le commencement vous nous avez armés contre la plus pénétrante idolâtrie : vous aviez donc prévu jusqu'où notre raison viendrait à s'obscurcir; vous saviez que, se rabaissant de plus en plus, bientôt le vol de nos pensées n'irait pas au delà de vos créatures; que le soleil surtout, en fixant notre admiration, concentrerait notre culte; qu'éblouis de sa beauté ravissante, frappés de la pompe avec laquelle il ouvre et ferme sa carrière, étonnés de son influence sur tout ce qui végète ou respire, bientôt nous finirions par nous prosterner devant sa face, pour lui rapporter des bienfaits dont il n'est cependant que le ministre; et si vous ne daignâtes le montrer qu'après les êtres qu'il fut dès lors chargé de reuro-

duire, c'était pour nous laisser dans l'histoire même de sa formation la preuve de son existence arbitraire : c'était pour nous apprendre combien peu les choses qu'on attribue à sa vertu en furent primitivement dépendantes; que, quoi qu'il en fût de sa splendeur, la vôtre était seule adorable! qu'enfin, moins ancien que le jour, moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire que tout ce qui vient de le devancer, ce n'était point à lui de fixer nos hommages, à lui qui, fût-il cent fois plus brillant, ne serait pas encore une esquisse, une ombre de votre gloire? Eh! n'est-ce pas vous qui l'environnez de lumière comme d'un vêtement, et qui ceignez son vaste front d'un étincelant diadème? n'est-ce pas vous qui donnez à son réveil tant de magnificence, qui ouvrez devant lui les portes de l'aurore, qui tenez sa flamme si mobile dans les bornes précises d'un globe parfait, et qui détachez de l'horizon son disque éblouissant pour le suspendre au plus haut des cieux d'où il domine en vainqueur toute la nature. S'il étend son sceptre sur les mondes nombreux confiés à ses regards et soumis à son action; si, depuis la plus distante planète jusqu'à celle qui se perd dans l'éclat de son tourbillon, sa force attractive enchaîne et gouverne tout, n'est-ce pas de vous qu'il tient ces glorieux priviléges? Oui, c'est vous qui proportionnez sa distance aux besoins de la terre, qui rendez plus haut ou moins obliques ses rayons selon la destination que vous leur fixez, et les effets qu'ils ont à produire? Par vous, toujours nouveau, toujours le même, il roule au milieu du torrent des âges qui ne peuvent ni l'affaiblir ni l'arrêter. Ce sont vos ordres qu'il exécute, lorsque tel qu'un géant il part d'une extrémité du ciel pour atteindre l'autre, quand il se couche ou se lève chaque jour à un point différent, quand, après avoir touché certaines bornes il s'arrête et rétrograde ensuite soit pour distinguer, soit pour varier les saisons, commencer ou terminer sa période annuelle, visiter alternativement les deux pôles, non moins propice au climat dont il s'éloigne pour le tempérer, qu'à celui dont il s'avoisine pour l'échauffer davantage.

Mais il a disparu, remplacé par un astre dont tous les mouvements sont réglés sur les siens, qui, partageant avec lui le soin de nous éclairer, n'est pas moins propre à marquer le temps qu'il sousdivise encore bien mieux par les inégalités de son cours, par le retour périodique de ses phases. La lune exerce enfin à son tour sa tranquille puissance : la lune, qui tantôt continue et tantôt prévient le jour, dont, en quelque sorte, elle tient lieu quand il nous est donné de voir en plein son radieux hémisphère; la lune, compagne officieuse de la terre, où se concentrent toutes ses fonctions, à qui nous devons le plus beau de nos phénomènes, ce balancement perpétuel des eaux qui les purifie en les agitant, qui les conserve en leur imprimant par intervalles égaux un mouvement régulier. Obscure par elle-même, ce sont des rayons empruntés qu'elle nous envoie. Telle aussi l'Eglise nous réfléchit les rayons du vrai soleil, sans toutefois être exposée à ces défaillances que de temps en temps la lune est contrainte de subir; mais de combien de vérités n'est-elle pas le symbole? Image de la résurrection, dit un ancien, on ne la voit mourir que pour renaître dans ses changements successifs; c'est l'instabilité des choses d'ici-bas; c'est l'inconstance de nos désirs, la mobilité de nos opinions, nos vicissitudes sans fin qu'elle représente; aussi n'est-ce qu'en nous montrant dans la région d'en haut une lune sans diminution, que le prophète en a su d'un seul trait caractériser la permanence. Pourquoi la voyons-nous présider seule au culte lévitique, ramenant tout les ans ses plus grandes solennités, faire autant de jours priviléglés de ses douze renouvellements, si ce n'est parce qu'elle en fut la plus parfaite image? que sa lueur perçant à peine au travers de la nuit était on ne peut pas plus propre à désigner le demi-jour de l'ancienne alliance; que, de même qu'elle s'évanouit devant le soleil, ainsi la loi devait s'éclipser devant l'Evangile, et qu'en ne répandant qu'une lumière sans chaleur, elle semblait destinée à figurer des préceptes impuissants qui touts éclairaient l'esprit sans échauffer la volonté; oh! qu'ils sont augustes les traits, qu'ils sont attendrissants les charmes qu'elle vient prêter à la nuit sombre! comme elle en rend le spectacle, je n'ose dire plus beau, mais je dis plus intéressant que celui du jour! Ce n'est plus, en effet, cette lumière ardente que nos yeux ne pouvaient soutenir ; c'est une clarté attrayante et douce qui se laisse toujours fixer, qui de toutes les beautés qu'effaçait le soleil, n'en efface presque aucune et semble permettre au firmament d'en étaler à nos regards l'ensemble merveilleux.

Ici, chrétiens, qu'attendez-vous de moi? Que vous dirai-je à l'aspect de la voûte immense qu'un seul mot vient d'enrichir avec tant de majesté; oserai-je espérer d'en tracer à vos yeux le tableau sublime? Ah! plutôt, sortez vous-mêmes, sortez comme Abraham de vos tentes, et regardez le ciel : comptez, s'il est possible, tous ces millions de flambeaux qui vous portent en tribut leur scintillante clarté. Quel est celui qui en a semé le firmament comme s'il dispersait la poussière, qui les suspend si loin de nous pour embellir notre séjour sans en troubler le repos, pour nous garantir de leurs feux sans nous ôter la jouissance de leur lumière? Quel est celui qui les dirige tel qu'un berger son troupeau, qui les asservit à ses lois tel qu'un maître ses esclaves? Quel est celui qui fait marcher depuis si longtemps leur brillante armée, qui met dans leurs mouvements tant d'harmonie et de concert, qui les dispose tous dans un ordre si beau, si singulier, si constant? Quel est celui qui a placé l'étoile du nord comme en sentinelle pour contenir sa nombreuse cour, qui lui ordonne, ainsi qu'à l'étoile du midi, de rester fixe à son poste, pour toutes deux soute-

nir fortement l'axe du monde et lui servir d'inébranlables pivots? Quel est celui qui fait briller avec plus ou moins d'éclat touts les astres, qui tantôt ne les place que de loin en loin sur l'azur des cieux, tantôt nous les montre comme entassés pour mieux attirer nos regards, les promener dans la plus riche variété et nous ménager à chaque instant de nouvelles surprises? Ces astres, d'où vient qu'on les voit flotter dans les profondeurs de l'espace sans jamais se heurter ni s'embarrasser, sans jamais varier de distance? D'où vient que depuis l'origine des siècles on est encore à découvrir parmi eux le moindre changement, la plus légère altération? Quelle main soutient ainsi cette machine étonnante, conserve et met en jeu d'aussi vastes ressorts, avec tant de justesse, tant de précision, tant de grandeur? Vous, les ennemis d'un Dieu créateur, répondez-moi : cherchez dans les jeux bizarres du hasard la cause de tant de merveilles, tandis que, pleins de l'enthousiasme du prophète, et nous livrant aux mêmes transports, nous chanterons sans cesse avec lui. Non, rien de plus éloquent que les cieux pour célébrer la gloire du Très-Haut. Ils en sont les premiers, les infatigables évangélistes, et ce n'est que pour en instruire tous les temps, tous les lieux, tous les peuples, que, de l'aurore au couchant, comme aussi d'un pôle à l'autre, leur énergique voix retentit. Point de discours plus pressant que celui qu'ils font entendre, point de langage mieux adapté que le leur à toutes sortes d'esprits; il est sensible et populaire, universel et commun. Le Grec n'en a pas plus l'intelligence que le barbare, ni le savant plus que l'ignorant. Tous les hommes à son égard sont dans un parfait niveau, et quiconque a des yeux ne manque de rien pour l'entendre. Le ciel est un livre toujours ouvert où l'éternel grave en lettres de feu son nom adorable; c'est pour ainsi dire par le ciel qu'il atteste ou plutôt qu'il jure son existence, et pour confondre l'impiété qui la méconnaît ou la blasphème toujours, il suffira de leur montrer le ciel du doigt.

Cependant la création s'accélère; le cinquième jour a commencé, et des êtres d'un nouveau genre ont avec lui pris naissance; cet élément que je croyais infécond, surtout depuis qu'avec tant de courroux le Seigneur l'a séparé de la terre, devenu maintenant le théâtre de sa puissance, enfante à sa voix des millions d'animaux infiniment variés en couleur, en figure, en grandeur, en beauté : ce ne sont plus de ces corps organisés qui n'ont que la végétation pour partage, sur lesquels, il est vrai, s'étend le règne de la vie, mais dans un trop faible degré, mais sans pouvoir sortir de l'espace étroit où les tiennent attachés leurs racines; ce sont des êtres bien plus artistement composés et tels que le Créateur n'en avait point encore fait éclore; ce sont des êtres d'un mécanisme admirable, en qui tout est fait avec dessein, dont chaque partie a son usage avec les organes qui lui sont relatifs; organes préparés avec tant de justesse, disposés avec tant d'ordre, employés avec un tel succès, que plus on s'applique à les observer, plus on est étonné de la profondeur de l'art qui s'y cache; des êtres animés pleins d'action, doués d'un mouvement progressif, qui peuvent à leur gré s'agiter en tout sens; auxquels même on serait tenté d'accorder l'intelligence, dont leurs facultés, leur adresse, leur ruse, et un mot leurs manières, semblent en quelque sorte à nos regards étaler les attributs. Par eux le spectacle de l'univers vivifié n'est plus un spectacle immobile, par eux la nature enfin s'éveille arrachée à son triste silence; vous diriez que, souriant à leurs jeux, applaudissant à leur multitude, elle s'empresse de les adopter, heureuse de leur offrir des mets qui, sans eux, auraient manqué de consommateurs. Peuple infini, famille immense, ils ont à peine vu le jour qu'un discernement prompt les a séparés, et tandis que les poissons, pour ne plus la quitter, fourmillent dans la haute mer ou bordent ses rivages, les oiseaux que son sein ne peut plus contenir, secouant tout à coup l'humidité de leurs ailes, planent par troupes vers le ciel, dont ils remplissent les diverses régions.

Séparation mystérieuse, j'adore en tremblant la vérité dont elle est à la fois l'indice et la figure. Ainsi donc, grand Dieu, pendant que les pécheurs appesantis par le vice restent confinés loin de vous dans les eaux du siècle, vous donnez à vos serviteurs des ailes pour s'en dégager et le fuir; ainsi, nous distinguant selon vos desseins les uns des autres, vous effectuez incessamment parmi nous ce qui fait aujourd'hui la gloire de votre parole, en séparant les oiseaux des poissons; les oiseaux qui, si j'ose ainsi parler, vous dédièrent leur premier cantique, devenus ainsi nos précurseurs dans cette prière matinale qui tous les jours devrait sanctifier nos travaux; les oiseaux encore dont le vol plus ou moins élevé, plus ou moins rapide, est si propre à retracer les diverses vertus qui sont le fruit de votre grâce. Oh! quelle richesse, quelle fécondité dans vos voies pour tirer du même fonds tant d'espèces si différentes, quelle force dans vos moyens pour ramener tant de créatures au même but malgré leurs inclinations si contraires. Non, ils ne sont point vils à vos yeux, les êtres tombés de votre main, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'à ce dragon qui se joue et bondit au sein de l'abîme écumant; pas un n'échappe à votre providence, pas un n'implore en vain votre protection, et tous sont honorés de vos soins paternels.

Ah! chrétiens, que ne m'est-il donné de les compter ici devant vous, de les appeler par leur nom chacun selon son rang comme autrefois le premier homme! quel tableau je me hâterais d'en tracer, et combien j'intéresserais votre attention par le détail circonstancié de tout ce qu'ils ont d'utilité, d'agrément, d'industrie et de prévoyance; tantôt je vous ferais admirer la main qui, leur dispensant avec mesure ses bienfaits, avare ce

semble envers les uns, prodigue envers les autres, donnant à leur corps plus ou moins d'étendue, à leurs ressorts plus ou moins de souplesse, à leurs sens plus ou moins de sagacité, les a tous ainsi différemment nuancés pour nous élever du moins parfait au plus parfait par des gradations insensibles; tantôt je vous décrirais les instincts si diversifiés qui les dirigent, instincts dont l'impulsion ne les trompe jamais, avec lesquels, sans maître ni modèle, ils savent discerner, saisir leurs aliments, souffrir ou combattre à propos, éviter ou tendre des piéges, connaître leur temps comme leurs éléments, se choisir des habitations, et toujours se situer dans la nature avec avantage. Là, pénétrant le secret de l'abîme, je vous montrerais leurs générations se succédant toujours nombreuses, malgré leur mutuelle ardeur à se dévorer; ici, vous élevant jusque dans leurs domiciles, je vous rendrais attentifs à la structure de leurs nids, à leur pénible et longue assiduité à couver leurs œufs, aux tendres soins qu'ils ont de leur postérité naissante, et dans toutes ces fonctions de leur part je vous inviterais avec un prophète à imiter autant d'exemples, à pratiquer autant de leçons que le Créateur a voulu vous donner. Enfin, que ne dirais-je point des rapports sans nombre qu'ils ont entre eux avec l'univers, avec l'homme, de ces lois d'ordre et d'harmonie, de convenance et de concert, de contraste et d'opposition, d'ensemble et d'unité qui nous rendent leur aspect si ravissant, et qui font à nos yeux le charme de leur existence; mais sans aucun doute il n'en faudrait pas tant pour vous convaincre pleinement de la sagesse qui les a créés, et vous faire regarder en pitié la fiction qui leur a donné le hasard pour père.

Oh! quel jour que celui qui vient d'éclairer de tels ouvrages! Comme il nous prépare au magnifique lendemain; à ce sixième jour qui déjà lui succède, commencé par une création plus noble pour se terminer, j'ose le dire, au dernier effort du Tout-Puissant: oui, encore une parole, et de toutes parts la matière en mouvement s'anime taillée en je ne sais combien de corps différents, présentés à la fois sous des formes sans nombre; elle n'a, dit un docteur, ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, et cependant la voilà qui, sortant tout à coup de son inertie, semble s'accroître, s'élaborer, se modifier elle-même, obéir avec intelligence à l'ordre émané d'en haut, là s'amoncelant en colosse, et de proche en proche diminuant de volume, plus loin se développant en longueur pour se recourber en replis, ici s'atténuant à l'infini, partout se combinant avec poids et mesure, partout, sans jamais se répéter, diversifiant les masses, les dimensions, les objets, et partout prodiguant les merveilles: non moins admirables à l'œil qui la suit dans la frêle composition du vermisseau qu'à celui qui la contemple dans les vastes ressorts de l'éléphant: n'ayant besoin pour éclipser les prodiges de l'art humain que de montrer le plus simple des êtres qu'elle produit, les façonnant chacun d'après sa destination, tous les élevant à leurs perfections respectives, ne variant leurs facultés que pour varier leurs services, et l'intervalle du plus grand au plus petit, le remplissant par autant d'espèces moyennes qu'il était possible de concevoir de degrés entre eux; espèces que la vieillesse du monde ne verra point dégénérer, espèces dont chacune complète aujourd'hui même, et sans délai, pour se propager, les individus nécessaires. Je les vois glisser, ramper ou marcher, ceux-ci se traîner avec lenteur, ceux-là se mouvoir avec vitesse, les uns forts et courageux, les autres faibles et timides; la plupart agrestes et sauvages, quelques-uns domestiques et familiers. Ces penchants divers les fixent dans divers asiles, et c'est ainsi que disposés comme autant d'ouvriers dans un atelier immense, chacun porte à la nature son tribut, chacun remplit sa tâche et fournit sa carrière. Dieu fait donc un pas de plus vers l'homme en créant ses immédiats précurseurs, les animaux terrestre, desquels par grandeur, il ne dit ici qu'une parole, mais dont ailleurs il se plaît à relever les qualités, jusqu'à se glorifier de les avoir produites.

Est-ce toi, dit-il à Job (c. XXXIX), et maintenant, chrétiens, je ne fais que transcrire littéralement un des plus beaux passages de l'Ecriture: Est-ce toi, dit-il à Job, qui as réglé quel temps la chèvre des montagnes doit porter son fardeau maternel? Vient-elle jamais implorer ton secours pour le déposer? Manque-t-il jamais rien à ses petits, quoiqu'ils semblent abandonnés dès leur naissance, et jamais sont-ils venus te demander leur nourriture. Ces animaux qui viennent t'offrir leur lait, leur industrie, leur toison, c'est moi qui leur ai donné ces penchants pacifiques, c'est ma volonté qui les rend dépendants de la tienne; et si tu en doutais, ose aborder pour l'asservir à tes besoins le bœuf sauvage; ira-t-il à ta voix se coucher dans tes étables, soumettre à ton joug sa tête indocile, te donner sa force et tracer tes pénibles sillons? As-tu dispensé le zèbre de la loi du travail, le renvoyant libre errer au milieu du désert, trop fier pour obéir en esclave à des rênes fragiles? Façonne si tu peux son indomptable naturel, tâche de l'attirer par des douceurs, ou de l'effrayer par tes menaces; voyons si, soumis, apprivoisé, il s'avilira jusqu'à te servir, oubliant son indépendance? Est-ce toi qui as doué le cheval de force et de courage? La tête élevée, il appelle par ses hennissements les combats éloignés; il brûle de s'élancer au milieu du carnage; ne pouvant retenir son impatience, il frappe la terre et l'enfonce; attentif au signal, il répond aux sons éclatants de la trompette, il entend, ce semble, le commandement des généraux, et il prend part aux cris confus de l'armée. Vois comme, insultant à la peur, il se précipite sur la pointe des lances, comme par un orgueil généreux, il étouffe le sentiment de la douleur, devenu même insensible au trait qui tremble dans

ses flancs. Vois la démarche encore plus fière du lion, lorsqu'il s'avance à pas lents dans sa majesté épouvantable ; homme, est-ce à ta voix qu'il s'éveille ? Est-ce à toi que s'adressent ses rugissements ? Est-ce pour lui que tu bandes ton arc, et lui jettes-tu sa proie au bord de sa sombre tanière ? Mais c'est assez, mes frères : omettons une foule de détails qui semblent croître à mesure qu'on les parcourt ; l'heure de l'homme est arrivée, et je me hâte de lui dédier ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il ne convenait pas, dit saint Grégoire, que le prince et le maître parût avant les choses sur lesquelles il devait régner, mais il fallait que le roi ne fût proclamé qu'après les êtres destinés à le servir, qu'après la complète formation de son empire. Ils sont enfin créés, ces êtres, enfin il est formé cet empire : la terre a ses attributs ainsi que le ciel ; tout est prêt dans la nature, il ne lui manque plus que de recevoir celui dont l'absence fait déjà languir la création, la déprave et laisse même exister dans son sein la confusion de l'anarchie ; car, mes frères, supposons que, rentrant dans son repos, le Créateur achève ici tous ses ouvrages ; quel peut dès lors en être le résultat ? A quoi vient aboutir leur immense multitude ? Moi qui m'extasiais à leur aspect, je cesse à l'instant même de les admirer ; j'en ignore à la fois le centre et la fin, le motif et le but, la destination et l'usage ; je n'aperçois entre eux ni suite, ni concert, ni correspondance ; pas un ne se connaît, pas un ne peut sortir hors de soi ; tous insensibles et muets, tous incapables de jouir, nul ne saurait s'applaudir de son existence, en adorer le principe, en remercier l'auteur ; privés de leur commun lien, chacun s'isole, existe à part, étranger à ceux qui l'entourent. Ainsi au milieu de cette harmonieuse composition qui naguère me ravissait, je ne vois de tous côtés que le désordre du chaos, des classes très-nombreuses sans affinité, beaucoup d'anneaux épars sans enchaînement ; point d'unité dans l'ensemble, point d'ordonnance dans le plan, point d'assortiment dans les parties ; ce sont de grands préparatifs sans utilité, c'est une vaste exécution sans dessin. Ce riche et pompeux appareil se réduit à une décoration vide ; et le monde entier n'est tout au plus qu'un édifice imparfait, un palais vide et solitaire, un royaume sans chef, un temple sans pontife.

Il est vrai, grand Dieu, jusqu'à ce moment vous avez manifesté votre toute-puissance, mais votre toute-bonté n'a pas encore paru ; quoi qu'il en soit de la magnificence de vos œuvres, je n'y vois encore rien qu'on puisse appeler un bienfait, puisque rien ne peut encore ni se complaire, ni vous chérir, ni vous glorifier dans vos dons, ni s'élever jusqu'à vous par un culte qui vous honore. Quoi! tant de créatures qui fourmillent dans l'univers, et pas une qui puisse vous connaître ! Quoi ! tant de merveilles, et pas un spectateur pour les admirer ! Quoi ! tant de bénédictions épanchées, et pas un être pour les recueillir ! Non, ce n'est point là que devait s'arrrêter votre action ; à cette plénitude qui vient de répandre hors de vous l'existence et la vie, je sens qu'il manque de vous la communication la plus noble, la communication du bonheur même dont vous jouissez en contemplant vos perfections infinies. Daignez donc achever le grand tout de la nature ; donnez-lui sans délai ce dominateur dont vous venez de préparer les voies avec tant de sagesse ; qu'il paraisse pour la gouverner en votre nom, celui qui doit jouir de vos bienfaits sous la facile condition de vous en rendre hommage.

Il va sortir des mains de son Dieu : appliquez-vous, mes frères ; en écoutant le récit de sa formation, vous apprendrez l'histoire de votre origine ; vous saurez tout ce que l'homme a coûté de soins au Créateur, combien de le décorer, de le combler de ses plus riches dons le Créateur a fait ses délices, et, au reste, ne pensez pas que pour vous tracer un aussi intéressant tableau, j'aille ici consulter les écrits des philosophes. Qui? moi, consulter les écrits des philosophes ? Eh! que m'apprendraient-ils? Ah! je craindrais, m'égarant à leur suite, d'avilir à leur exemple ou de défigurer comme eux l'objet que sans le connaître ils ont voulu peindre ; un guide bien plus sûr, ou plutôt un guide infaillible, a fixé mon choix, la révélation ; toutes mes couleurs je les prendrai dans ce livre par excellence, c'est Moïse qui me prêtera son pinceau ; nourri de sa doctrine et, par la grâce de mon ministère, animé du même esprit, puis-je ne pas me soutenir à la hauteur de mon sujet ?

Dieu dit *Faisons : l'homme*. (*Gen.*, I, 26.) Ce n'est point aux anges, trop peu faits pour être ses conseillers, moins encore à la matière incapable d'agir ; c'est, dit un apologiste éloquent, c'est à son Verbe ainsi qu'à son Esprit que Dieu s'adresse : à son Verbe, cette sagesse avant le temps conçue, et par laquelle il a tout fait ; à son Esprit, cet amour infini, source inépuisable de la vie, et dont il a rempli l'univers, tous deux nécessaire émanation de son être, l'un par voie de procession, l'autre par voie de génération ; tous deux quoiqu'en effet distingués en ordre, unis pourtant en pouvoir, égaux en perfections, identifiés en essence ; tous deux, enfin, coéternels, consubstantiels à leur principe, qui lui-même avec eux ne forme en trois personnes dans une parfaite unité, qu'un tout indivisible ; mystère ineffable, mystère d'un Dieu trois fois saint, d'un triple agent pour une même opération, par une même volonté dans une même nature d'un principe infini, qui est unique sans être seul, et qui est plusieurs sans cesser d'être unique. Ah! que n'est-il aussi dignement célébré sur la terre qu'il l'est dans le ciel par des cantiques sans fin! Obscurément annoncé tant qu'il n'existait rien qui pût s'unir à lui par la foi, le voilà pleinement révélé, sitôt qu'il s'agit de former l'homme, en qui doit s'imprimer son image, et c'est

s'en déclarer ses ennemis ou les favoriser sans le vouloir, que de ne pas, avec toute l'antiquité, l'adorer dans ces paroles de la création : *Faisons l'homme : « Faciamus hominem. »*

Mais, chrétiens, qu'est-ce donc que ce nouveau genre de s'exprimer ? d'où vient que j'entends une voix douce, au lieu de cette voix impérieuse et dominante qui débrouilla le chaos ? Pourquoi le créateur change-t-il tout à coup de langage ? pourquoi n'aborde-t-il son œuvre qu'en s'excitant à l'entreprendre, qu'en appelant, pour l'achever, toute son attention ? L'art du Tout-Puissant serait-il embarrassé, dit saint Basile ? Aurait-il à se défier de la fécondité de ses ressources, ou plutôt, ajoute le saint docteur, puisqu'en faveur de la créature qu'il va former il emploie des termes si nouveaux, n'est-ce pas déjà pour nous en faire conjecturer l'excellence, et le mode inouï dont il prélude à son opération n'est-il pas déjà un signe anticipé de l'exquise beauté de la chose à produire ?

Nous n'avons vu jusqu'ici que des êtres se hâtant d'éclore à mesure qu'ils étaient appelés. Cieux, terre, éléments, plantes et fruits, animaux de tout genre, il n'a fallu que les nommer pour les tirer du néant ; destinés à servir un maître, on leur a dit : *Soyez.* Leur existence, ils la tiennent tous d'un commandement général peu circonstancié, énoncé même avec une espèce de négligence. Maintenant il n'en est pas ainsi, dit saint Grégoire ; non, ce n'est plus en se jouant de son œuvre, c'est avec la plus soigneuse lenteur, c'est, pour ainsi dire, après en avoir fait une profonde étude que Dieu se dispose à la commencer, *quasi per studium.* Ce n'est plus en ordonnant qu'il exécute, mais le conseil précède l'action, *consilium antecedit.* Il ne dit pas : Que l'homme soit, il dit : *Faisons l'homme.* Faisons l'homme ! oh ! que cette parole agrandit mon âme ! comme elle en rehausse excellemment le prix ! Quel être que celui qui s'annonce avec tant de pompe ! On dilibère, et qui ? Dieu. Oui, le Dieu très-haut délibère, la sagesse éternelle examine, l'ouvrier suprême réfléchit, et comme s'il voulait agir avec plus de maturité, de mesure et de poids, il se prépare et s'applique, tel qu'un peintre préoccupé de son modèle intellectuel, il consulte attentivement sa pensée, dont vous diriez qu'il craint d'affaiblir l'expression. Pour rendre respectable à l'univers l'ouvrage qu'il médite, il commence par l'honorer, dit Tertullien, par le traiter presque d'égal. Le confier à d'autres mains que les siennes, c'eût été ne pas assez le distinguer des êtres qu'il doit régir ; il faut que, jusqu'à la manière de le former, tout relève sa dignité et marque sa prééminence en répondant à ses hautes destinées ; il faut que le visible représentant d'un Dieu n'ait pour auteur immédiat que Dieu même : *Faisons l'homme.*

Oui, qu'il paraisse enfin le chef-d'œuvre de ma puissance : n'allons pas en le formant copier d'autre modèle que moi-même ; roi du monde, que je confie à sa sollicitude, rendons-le digne de porter mon sceptre. En imprimant sur lui la lumière de ma face, je veux l'investir de ma gloire, le décorer de mes attributs, graver en lui mes propres traits, le former à ma ressemblance. Il dit, et d'abord, sous ses doigts, le limon pétri se façonne. Le limon ! ah ! chrétiens, quelle matière pour de telles mains, quelle base pour un ouvrage qui semblait nous promettre tant de perfection, et quel résultat devons-nous en attendre ? Le limon ! eh bien ! oui, répond un saint docteur, le limon ; et ne vas pas, ô homme ! t'alarmer d'un aussi faible commencement, car bien que sorti de la poussière, tu n'en seras pas moins couronné d'honneur, et loin de nuire à l'excellence de ta nature, ton extraction même en est d'avance le plus sûr garant. Dieu se prépare donc à te donner beaucoup, puisque, au sentiment de ses bienfaits, à l'orgueil que, peut-être ils t'inspireraient, il veut, pour barrière, opposer le souvenir de ton origine.

Cependant le corps de l'homme est fini, le voilà debout sur ses pieds. Ce n'est encore, il est vrai, qu'une statue, mais qu'elle est majestueuse et belle ! que de noblesse, que de régularité dans ses traits ! que de justesse dans ses proportions, que de concert entre ses diverses parties ! combien sa structure est magnifique, sa composition merveilleuse, son mécanisme étonnant ! Par quel art a-t-on caché tant de ressorts, pour ne laisser voir qu'un superbe édifice, où sont, avec profusion, rassemblés et le charme du coloris, et la beauté des formes, et l'harmonie des rapports ? Quelle étonnante symétrie entre les membres destinés à se correspondre ! Comme ils sont tous agréablement dessinés ou séparés ! malgré leur variété, quoi qu'il en soit de leur nombre, nul n'est ni déplacé, ni difforme, ni superflu ; chacun a sa fin, ses fonctions, son usage ; on sent qu'une fois mis en jeu, tous auront une articulation libre, un mouvement dégagé, sans jamais s'embarrasser, ni se gêner, ni se nuire. Par eux l'homme imitera l'activité du créateur, exercera sa providence, ou paraîtra même enchérir sur ses œuvres, rival momentané de sa sagesse ; par eux tout l'univers agira sur lui comme il réagira sur tout l'univers. Que dirai-je de chacun de ses organes, de celui-là surtout, prodige de la nature, où tour à tour, sans confusion, viendront se peindre tous les êtres, qui, franchissant d'intervalles immenses, ira saisir les objets hors de l'empire des autres sens, et pour ainsi dire unir leur existence à la sienne. Déjà, sans qu'il respire, si intéressant, que sera-ce du corps humain quand sa physionomie aura son expression, quand il pourra développer ses grâces, quand enfin l'âme répandra sur lui cet air de pensée et de sentiment inconnu jusqu'ici dans tout le monde visible ? Voyez quelle précision dans la mesure de sa taille ; trop grand, il eût éprouvé la disette, la terre même eût manqué à ses besoins ; trop petit,

que d'outrages n'eût-il pas essuyés, vil jouet des autres animaux; tel qu'il est, tout ce qui l'entoure s'assortit à lui, se soumet à sa force ou devient la proie de sa dextérité. L'homme ne rampera point comme les reptiles, il ne marchera point non plus comme les quadrupèdes; dans l'une ou dans l'autre de ces deux situations, il perdrait, avec son rang, son domaine, mais il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement, ses yeux, son air, son port démontrent son empire. Habitant futur du séjour de la gloire, il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignés, il ne la verra que de loin et semblera la dédaigner. En un mot, rien ne manque à sa perfection, pas un trait qui ne l'embellisse; en lui tout se ressent de l'ouvrier souverain, et l'avoir, bien que très-imparfaitement, décrit, c'est, j'ose le dire avec un sage, avoir chanté l'hymne le plus agréable au Très-Haut.

Mais Dieu répand sur ce corps un souffle de vie. Loin d'en former le principe vital des éléments terrestres qui le composent, il semble à cette fin tirer de son propre fonds, puiser dans sa propre substance, lui donner de sa plénitude, et cette action, de sa part, nous ferait croire que pour se montrer de plus près à la nature il n'a rien moins voulu que diviniser l'homme, le transformer, pour ainsi dire, en lui, si nous ne savions d'ailleurs tout ce qu'ont d'excessif les idées. C'est pourtant sur la tradition qui s'en conserva qu'un païen fut regardé comme étant de céleste race, une portion de la Divinité, sa plus vive étincelle, expressions que saint Paul (*Col.*, II, 9) cite en preuve de notre excellence, loin de les censurer comme trop hardies. O prodige auquel notre amour ne pourra jamais correspondre assez! Dieu ne fait que se contempler, et hors de lui, sous les plus augustes rapports, tout ce qu'il voit dans son essence est exactement copié : sa justice, sa liberté, sa puissance, s'impriment à la fois en caractères de feu dans son ouvrage; l'homme lui ressemble trait pour trait; dirai-je qu'il serait infini comme son auteur, s'il eût été possible à celui-ci d'avoir son égal?

Après cela, chrétiens, comment a-t-on pu en venir jusqu'à le confondre avec la brute; lui, dit Tertullien, l'ombre ou la projection de Dieu, l'enfant de son esprit, l'ouvrage de sa bouche? Quoi! nous pourrions ne pas le distinguer de ces êtres sans raison, avec lesquels l'homme n'a tout au plus de communes que quelques qualités de son corps, et auxquels il ne peut ressembler que par ses fonctions les plus viles! Compterait-on pour rien les riches attributs de son âme? ou bien ces attributs, comme on a l'audace de le soutenir, et que ne peut point la fureur de le rabaisser, ces attributs seraient-ils le partage d'une substance étendue? Ah! si je ne tiens qu'au limon dont je suis sorti, si j'occupe en effet dans l'ordre des choses le rang avilissant qu'on ose m'assigner, que devient dès lors en moi l'image du Créateur? Peut-elle se trouver dans un amas de poussière? et mon corps serait-il capable à lui seul de la retracer? Quoi! ma pensée embrasserait l'infini, je pourrais m'élever jusqu'à l'Etre des êtres, doué de quelques-uns des attributs qui composent sa propre essence, comme lui je connaîtrais et je voudrais, comme lui je serais intelligent et libre, je sentirais ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu, justice; je pourrais aimer le bien, en peser les avantages, me décider pour lui; je connaîtrais tout ce qui est utile à mes besoins, tout ce qui peut perfectionner mes facultés; je porterais enfin dans mon fonds de quoi me surpasser infiniment moi-même, et je ne serais cependant qu'une simple végétation d'une aveugle matière? Insolente doctrine, est-ce la raison, ou plutôt ne sont-ce pas toutes les passions en délire, tous les vices déchaînés qui t'ont donné naissance? et comment as-tu pu trouver des partisans au mépris des preuves sans fin qui constatent à l'envi la grandeur de l'homme?

O Dieu! créé comme il le fut dans la rectitude; car sans aucun doute, il n'aurait pu sortir de vos mains, ni avec des penchants pervers, ni avec cette déplorable dégradation qui fut à la fois la suite et le châtiment de son péché; créé comme il le fut dans la rectitude, c'est devant vous qu'il commença par s'incliner; oui, son premier mouvement fut pour vous, son premier cri fut un cri de reconnaissance, son premier vœu celui de vous plaire en persévérant dans son bonheur. A l'aspect des merveilles de cet univers, il ne fut point saisi d'une admiration stupide; je crois au contraire le voir planant, pour ainsi dire, au-dessus d'elles, les dénombrer, les contempler toutes avec ce discernement exquis dont sa raison dans toute son intégrité le rendait capable; c'est de vous qu'il apprit à vous glorifier par le langage, à émettre hors de lui sa pensée, imitateur de l'ineffable action qui vous a fait produire hors de vous vos ouvrages. Par vous initié dans le secret de son existence, il comprit qu'à lui seul tout se rapportait pour être par lui rapporté à vous; qu'il n'était le centre et le chef des êtres visibles que pour s'acquitter en leur nom de tout ce qu'ils vous doivent de louanges; qu'il était leur voix, leur député, leur intelligence, leur âme; et que, moins ils peuvent être religieux par eux-mêmes, plus il était obligé de l'être pour eux.

Ah! chrétiens, comme il dut se voir avec intérêt, sitôt qu'il sentit en lui deux substances, l'une incapable de penser, l'autre intelligente, paraissant, malgré l'opposition de leur nature, étroitement unies et dans le plus intime commerce : son âme, si féconde en pensées, en désirs, en sentiments, toujours la même, sans vieillir, sans dépendre en rien ni des lieux, ni des temps, et pleinement soustraite à tout autre agent qu'à Dieu même; son corps, instrument docile et prompt de sa volonté, sujet sans doute à se dissoudre, mais que la bonté du Créateur doit incessamment rajeunir : celui-ci le plus beau des

êtres visibles, leur complément, leur sublime abrégé; celle-là par ses étonnantes facultés la gloire du Créateur dont elle fixe en soi les complaisances! Convenez-en, chrétiens, un tout si surprenant est l'orgueil de la nature; Dieu seul pouvait le composer ainsi, et il ne fallait rien moins que toute sa force pour établir une aussi intime union entre deux substances incompatibles. Oh! que ne puis-je raconter les divers effets de cette union : vous diriez, tant leur harmonie est parfaite, que l'âme se confond avec le corps en le prenant pour elle-même; qu'à son tour celui-ci s'intéresse aux actions de l'âme comme s'il en était le moteur. Entre eux point de division ni de partage : les besoins, les biens, les plaisirs, tout leur devient commun; tandis que l'homme tient par l'une à l'esprit, il tient par l'autre à la matière, et tous les deux se réunissent en lui, pour qu'il garde entre eux un milieu juste devenu tout à la fois la nuance qui les sépare et le lien qui les unit, le nécessaire anneau de la chaîne immense qui, sans rien omettre ni rien brusquer, passant d'espèce en espèce et d'un genre à l'autre dans la plus harmonieuse progression, embrasse d'abord le monde physique pour embrasser ensuite le monde moral, et dans laquelle, excepté Dieu qui la conserve et la soutient, sont compris sans distinction tous les êtres.

Excepté Dieu! je me trompe : il est, oui, il est un genre de grandeur qui nous était surtout réservé, et, par une miséricorde inconcevable, ce genre de grandeur nous le devons à la chute même du premier homme. O heureuse faute dont la réparation nous a placés à côté même du Créateur, en nous donnant son propre Fils pour frère, son propre Fils qui, en descendant jusqu'à nous, nous a élevés jusqu'à lui. Non, dès lors, plus de vide, plus de barrière entre l'homme et son auteur, l'abîme qui les séparait est comblé; et tandis que de l'ange à Dieu l'intervalle est toujours immense, pour nous, j'ose le dire, cet intervalle est vraiment nul. Par le Verbe incarné devenu l'un d'entre nous, nous avoisinons ou plutôt nous touchons le trône du Très-Haut; par Jésus-Christ, nous nous asseyons à sa droite; par Jésus-Christ, la même chaîne qui, sans lui, se serait terminée à nous, va, se prolongeant encore, faisant un pas de plus, et un seul pas, jusqu'à Dieu, qui en devient ainsi le premier anneau.

Cependant au jugement de Dieu même il ne convenait pas que l'homme fût seul : à cet être si privilégié, si parfait, il manquait une compagne semblable à lui, digne, en effet, de fixer son amour, et capable d'ajouter à son bonheur en le partageant. Oui, dit saint Jean Chrysostome, il manquait à l'homme innocent un autre lui-même, il lui manquait une épouse en qui son cœur pût s'épancher à souhait, objet et dépositaire à la fois de ses plus tendres pensées comme aussi de ses sentiments les plus doux; une épouse qu'il ne posséderait que pour en être possédé lui-même à son tour par la plus sainte des conventions; une épouse enfin qui, quoique avec subordination, élevée au même rang, placée au même niveau que lui, avec les mêmes goûts, les mêmes penchants, les mêmes attributs que les siens, vînt lui réfléchir, mais toutefois en les adoucissant, ses propres traits, et qui en embellissant son séjour, en fît aussi le charme et les délices. Hélas! il en sentait déjà la privation, il était même sur le point de s'attrister de son absence, lorsque appesantissant pour la première fois ses paupières, le sommeil vint enchaîner ses sens et le préserver de l'ennui; sommeil mystérieux, ou plutôt extase ravissante, qui suspendait l'action de ses facultés sans lui ôter la vision des choses qui devaient en remplir la courte durée. Il voit entre les mains de son Dieu sa propre chair se façonner, il voit l'un de ses os servir de base à la formation de la compagne qu'on lui destine, il va même jusqu'à pressentir le grand mystère auquel déjà préludait le Très-Haut, et, sans témoigner à son réveil la moindre surprise, il bénit avec transport la main qui venait de combler ses vœux en doublant son existence. Il fait dès lors retentir Eden du premier cri de son chaste amour, il donne son propre nom à celle qui lui est avec tant de solennité présentée, il en reçoit le serment, il s'engage lui-même à son tour et à la face du Dieu qui daignait par sa présence ratifier le premier, le plus sacré des contrats; proscrivant à jamais le divorce, il prononce sur l'indissoluble unité du lien conjugal, devenu au même instant prophète et tout ensemble législateur.

Vous le voyez, mes frères, il était réservé à l'homme innocent de figurer la rédemption de l'homme coupable : il fallait qu'Adam s'endormît pour donner lieu à la formation de son auguste compagne. Ainsi, ô Jésus! votre sommeil sur la croix donna lieu à la formation de votre Eglise; ainsi fîtes-vous sortir de vos flancs cette mystérieuse épouse qui fut aussi la mère des vivants, mais dans un sens bien plus élevé, mais à plus juste titre que la première, et c'est par elle que vous achevâtes l'œuvre de la réparation, comme aussi dès l'instant qu'Eve parut la création se vit achevée.

Oui, mes frères, dès ce moment tout est fini, il ne sera plus rien produit dans toute la suite des âges : nulle génération, nulle espèce qui n'ait existé dès ce moment, et cette vérité que nous apprend l'expérience de tous les siècles, Moïse l'établit d'un seul mot : *Le septième jour Dieu cessa d'opérer.* Depuis ce temps, le monde roule, tout est en mouvement sur la terre et jusque dans ses entrailles : tout s'y développe, tout s'y maintient et s'y nourrit d'après des lois simples et constantes, d'après des lois par lesquelles Dieu fixe pour toujours l'action des instruments qu'il met en œuvre. S'il s'en écarte, c'est lorsque l'exception, d'ailleurs éternellement prévue, lui paraît préférable à l'uniformité; mais, dès le principe, il a pourvu à tout, et jamais, quoi qu'il en soit de nos efforts, nous ne pourrons ajouter à la création le moindre atome.

O Dieu! qui pourra dignement célébrer votre toute-puissance! est-il de voix assez éloquente, assez magnifique, pour vous rendre un tribut de louange proportionné à la grandeur de vos œuvres! Ainsi donc, tout commence par vous, tout réside en vous, tout se termine en vous, la cause, le moteur et le support de tout : vous dites et tout fut créé, le cahos se débrouilla, le jour naquit, la mer s'environna de limites, le radieux firmament s'arrondit en voûte. La terre, heureusement féconde, étala ses présents; des êtres sans nombre, à l'infini variés, la peuplèrent, l'homme sortit de vos mains pour ennoblir ce vaste ensemble et couronner votre ineffable opération; un ordre merveilleux éclata partout, partout se fit sentir le pouvoir infini de votre sagesse. Ah! parlez à notre cœur pendant que vos œuvres parlent à nos sens, pendant que de toutes parts la nature nous invite et nous enseigne à vous adorer; soyez vous-même notre maître intérieur; que l'onction sainte de votre grâce nous attire vers vous, nous ramène à vous, nous fasse marcher devant vous pour nous rendre dignes de contempler des merveilles bien supérieures à celles que nous admirons ici-bas, ces merveilles que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme n'a point conçues et dont nous ne pouvons jouir que dans le ciel, où nous vous verrons face à face...... Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LE REPOS DE DIEU.

Et requievit die septimo, et sanctificavit illum, quia in ipso cessaverat ab omni opere suo. (*Gen.*, II, 2.)

Le Seigneur se reposa le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'il avait en ce jour achevé tous ses ouvrages.

Après nous avoir rendus les spectateurs des merveilles qui ont rempli les six premiers jours, Moïse en met une sous nos yeux bien plus étonnante encore que toutes les autres : c'est le repos du Créateur, c'est la bénédiction du septième jour; et son dessein n'est pas tant de nous y faire observer la cessation des œuvres sensibles, que de nous rendre attentifs à la consommation de l'œuvre qu'elle figurait : il veut surtout nous faire apercevoir un repos caché sous le voile de celui qu'il raconte et qui en est la plus magnifique explication : un repos encore dont il était le prophète et que son ministère, tout divin qu'il était, ne pouvait cependant procurer; un repos enfin où, quoiqu'il fût exclu du repos figuratif de Chanaan, il était lui-même attendu ainsi que les patriarches qui l'avaient devancé, et dont aucun d'eux n'a pu jouir qu'en y entrant à la suite du chef qui devait le premier en ouvrir avec son sang la barrière, pour ne la fermer que sur ceux qui s'en rendraient indignes par leurs actions.

Qu'est-ce donc, chrétiens, que ce repos? Comment et dans quel sens devons-nous l'entendre? Vous le verrez dans mon premier point. A quoi nous oblige le précepte qu'on nous impose de le garder ici bas? Vous le verrez dans mon second point. C'est tout mon dessein : élevez, chrétiens, vos esprits à la hauteur des matières que je vais traiter; il n'en fut jamais ni de plus grandes ni de plus dignes d'enchaîner votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il rien, dit saint Ambroise, qui prouve plus éloquemment la dignité de l'homme que le repos même de son Dieu, dès l'instant où il l'eut créé? Les cieux, comme un riche pavillon, se déployant avec toute leur pompe; la terre ne sortant du sein des eaux que pour étaler de toutes parts ses présents; la lumière que, dès le principe, une parole avait fait naître abondamment et avec proportion, répartie en je ne sais combien de grands corps qui tour à tour la produisent ou la réfléchissent; les éléments subjugués se balançant dans un parfait équilibre; la nature entière obéissant à de constantes lois; une variété, une industrie admirable dans les animaux destinés à la peupler; tant de merveilles enfin qu'a prodiguées comme en se jouant la divine puissance; eh bien! mes frères, tout cela n'est pas capable encore de nous donner une assez grande idée du Très-Haut; encore il s'en faut bien qu'aux yeux de son auteur la création soit assez ennoblie, et quoiqu'elle touche presqu'à son terme, elle est encore loin des desseins de Dieu; trop défectueuse encore pour qu'il la laisse en un tel état. Aussi, poursuit le Père que j'ai nommé, et, tout simple qu'il nous paraisse, son mot renferme un bien grand sens; aussi ne vois-je nulle part que le Seigneur se soit reposé après de tels ouvrages : *Non lego quod requieverit.*

Oui, malgré leur exquise beauté, quoi qu'il en soit de leur perfection, ils ne sont presque d'aucune valeur devant lui; l'univers trop nu devant lui est pour ainsi dire encore comme s'il n'était pas; cinq jours avec une partie du sixième employés pour l'embellir n'y ont rien produit d'assez grand pour qu'il puisse, en se l'attachant, s'y complaire. Vous diriez qu'il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste encore l'homme à produire, et un peu avant de le donner au monde, il me semble que je l'entends s'écrier par son prophète : Voilà que le ciel est mon trône, voilà que la terre est mon marchepied, c'est moi qui ai tout fait; et cependant parmi tant d'êtres tombés de ma main, quel est celui qui peut s'appliquer à les connaître pour me glorifier en eux? quel est celui qui, spectateur intelligent de tous les autres, saura les mesurer, les calculer, saisir leurs rapports, s'en servir, et surtout en consacrer l'usage en me les rapportant? quel est celui qui, pénétré de la richesse de mes dons, peut se lier à moi par la reconnaissance? en est-il un seul qui honore mes attributs? un seul qui porte mon empreinte? un seul en qui je me sois moi-même retracé? et sur lequel d'entre eux me reposerai-je? *Super quem requiescam?* (*Psal.* IV, 9.)

Ah ! paraissez, vous son œuvre de prédilection : souriez à ce Créateur magnifique; intelligent et libre comme lui; quel prix n'aura point à ses yeux votre hommage! comme déjà vos adorations lui rendent cher tout ce qu'il a créé pour vous, comme vous rehaussez excellemment sa création dont vous êtes à la fois le lien et le but, le complément et le sceau, le pontife et le roi, l'organe et l'interprète! Oui, au premier de vos soupirs vers lui la nature, à ses regards, s'est pour ainsi dire agrandie; il s'est plu à la voir se parer de votre gloire, se couronner de vos perfections; et sitôt que vous avez pu sentir ses bienfaits, il fut applaudi de les avoir épanchés. Oh! quel moment, que celui du repos de votre Créateur dans votre âme! Hé quoi! c'est donc vers vous qu'il s'avançait quand il passait par degrés d'une opération à l'autre; c'est donc vous seul qu'il attendait pour vous confier son sceptre, en cachant désormais son administration sous le voile de la vôtre. Ah! il lui fallait donc, avant de les fermer, un approbateur judicieux de tous ses ouvrages, ou plutôt il lui fallait un cœur qui lui rendît bénédiction pour bénédiction, amour pour amour! O heureux Adam! vous le bénissez, vous l'aimez, et le voilà qui tout à coup se repose, parce que, vous reposant vous-même en lui, vous méritez qu'il se repose en vous comme dans son temple; votre entendement ne connaissant que lui, votre volonté n'obéissant qu'à lui, votre innocence, vos vertus, voilà ce qui détermine enfin son repos adorable. *In his requiescit Deus.*

Tel, chrétiens, tel encore, il se repose en nous, lorsque, vraiment dignes de le recevoir pour avoir conservé ou péniblement recouvré la justice, il s'incorpore à nous dans l'eucharistie, et que nous faisons nos délices de demeurer en lui, comme il fait ses délices de demeurer en nous.

Cependant il faut, chrétiens, l'avouer, cette explication du repos de Dieu, quoiqu'en effet très-propre à élever l'âme en nourrissant la piété, est trop inférieure à ce mystère étonnant, pour que je m'arrête à vous l'inculquer davantage. Ah! il s'agit de vous faire pénétrer plus avant dans les profondeurs de ce repos; et voyant que des commentaires purement spirituels ou mystiques vous laisseraient trop en deçà de ce grand but, j'ai cru devoir me borner à l'interprétation la plus propre à vous y conduire, à l'interprétation qui, par sa justesse ainsi que par sa grandeur, éclipse toutes les autres, et vous serez forcés d'en convenir dès que je l'aurai mise dans son jour; mais écartons plutôt les erreurs que le texte de la *Genèse* mal compris a pu faire naître; entrons avec le prophète dans les puissances du Très-Haut, instruisons-nous plutôt de ce que son repos n'est point, pour mieux sentir ensuite ce qu'il est.

Et d'abord, dirai-je avec saint Augustin, et d'abord n'allons pas supposer ni une laborieuse industrie, ni une oisiveté paresseuse, au grand Dieu qui est à la fois ou tout repos dans son action, ou toute action dans son repos; car, mes frères, serait-il vraiment infini le Dieu qui sortirait pour agir de la plénitude ineffable dans laquelle il rentrerait en cessant d'agir? est-ce donc qu'il nous siérait de lui attribuer ce qui ne peut convenir qu'à nous, ou de parler de son repos comme nous parlerions de celui dont après le travail nous avons besoin nous-mêmes? O sagesse! ô force de mon Dieu! que deviendriez-vous d'après d'aussi fausses notions; serait-ce vous exalter dignement que de vous environner de limites, vous l'acte des actes, vous qui voyez tout, d'un seul penser en faisant tout d'un seul vouloir.

Ecoutez, chrétiens, c'est pour ainsi parler d'un seul jet, d'un seul trait de sa main, qu'il a mis l'ébauche et le fini dans son tableau, n'ayant besoin à cette fin ni de quitter son repos majestueux, ni de le reprendre, demeurant le même après avoir produit qu'il était avant de produire; disons mieux : ce qui précède à nos yeux son opération ainsi que ce qui la suit ne peut être en lui, ni avant, ni après; des termes pareils trop insignifiants à son égard, ne conviennent littéralement qu'à ses œuvres, «Car, dit saint Augustin, c'est des créatures et non du Créateur qu'il faut les entendre : » *Ad facta non ad facientem referendum est.*

Que dans l'effusion de nos cœurs, et ne sachant comment nous énoncer pour lui rendre gloire, nous composions un hymne en son honneur de tout ce que notre imagination peut nous retracer de plus grand, que nous osions nous le figurer, sortant d'un impénétrable secret, se ceignant pour créer de la force, agissant sur la nature avec un bras étendu, soutenant la terre de trois doigts, desséchant l'abîme d'un seul souffle et renfermant la mer dans le creux de sa main, se cachant ensuite dans sa majesté, s'enveloppant de sa splendeur au sein d'une solitude ineffable, jouissant d'un repos infiniment profond dans le calme imperturbable de l'éternité; qu'animés du zèle de sa gloire et pleins de cette ferveur qui le rend toujours propice à nos cantiques, nous lui disions qu'invisible roi des temps, il existait avant les âges pour exister sans fin au delà de leurs cours, qu'éternel possesseur de l'existence, il a pu seul la communiquer selon son bon plaisir, multiplier à son gré ses ouvrages, surcharger de ses bienfaits l'univers et consacrer le lendemain de son opération à se complaire dans ses créatures, comme s'il se fût arrêté quelque temps à les parcourir; à la bonne heure, chrétiens, l'amour que nous lui portons autorise en les vérifiant nos paroles; tout nous sied bien si nous l'adorons en esprit : que dis-je? Ah! il se plaît à nous entendre ainsi bégayer ses louanges, qu'il n'a pas même dédaigné de révéler à ses prophètes, heureux si l'enthousiasme qui les faisait proférer à ceux-ci, ne les met dans notre bouche qu'après avoir embrasé et purifié nos cœurs : ainsi quelque riche, quelque sublime que soit ce lan-

gage, ne pensons pas qu'il nous donne une juste idée, ni du repos, ni de l'action du créateur.

Eh ! quel Dieu serait le nôtre, s'il changeait de manière ou de situation, s'il avait pu être hier ce qu'il ne serait pas aujourd'hui, ou bien si le présent était pour lui transitoire et l'avenir éloigné? Qu'il serait faible le Dieu dont on dirait, tantôt qu'il fut dans des temps où il n'est plus, et tantôt qu'il sera dans des temps où il n'est pas encore? Je suis, nous dit-il par son prophète, oui, je suis, non celui qui fut, non celui qui sera, mais celui qui est. Homme ! garde pour toi les divisions des temps que j'ai créés ; ce n'est que pour toi seul que l'avenir s'avance; pour toi seul que j'éloigne le passé ; l'un et l'autre n'ont de rapport qu'avec le cours successif de tes fugitives pensées, et tous les deux essentiellement exclus de mon immobile existence, ne sont en toi, quand tu parles de moi, que de chimériques visions. Ne vois-tu pas ce fleuve s'écouler rapidement entre les mêmes bords qu'il baigne sans interruption par des flots à chaque instant reproduits? Or, que te dit-il de ce que tu es par rapport à moi? ou bien de ce que je suis par rapport à toi? que te dit son rivage ? N'est-ce pas devant moi comme devant lui que se pousse et se précipite incessamment le torrent des années ? Emporté par ce torrent sans t'en apercevoir, tu crois me voir passer quand c'est toi seul qui passes : dis-moi, le rivage n'embrasse-t-il pas le fleuve entier? Eh bien ! ainsi, mais plus merveilleusement encore, ainsi j'embrasse tous les temps, ainsi tout ce que tu nommes avenir, tout ce que tu appelles passé, n'est en moi qu'un présent immuable, et toutes les fois que tu sors de ce présent, tu te trompes en parlant de ton Dieu. Ecoute : ce qui fait que mes créatures se succèdent et se coordonnent, ce sont les bornes qui les pressent et que j'ai moi-même posées ; c'est à raison du temps qui les circonscrit qu'elles sont les unes avant les autres, que plutôt ou plus tard elles commencent ou finissent; mais à mon égard elles sont toutes à la fois, c'est à la fois que je les ai faites, parce que le temps ne peut m'atteindre avec ses mesures, parce qu'infiniment simple en mon action, qui est moi-même, je n'ai pu ni la répéter ni la partager, ni la faire durer en la prolongeant.

Ainsi, chrétiens, laissons-là toutes ces idées de durée ou de succession, de travail ou de repos, qui ne font que dégrader le vrai Dieu : il est sans temps dans tous les temps, comme sans lieu dans tous les lieux, infiniment tranquille en son opération, bien que toujours agissant au sein d'une paix éternelle ; et nous sentirons d'autant mieux ces importantes vérités que nous mettrons de précision à distinguer l'infini du fini, le fixe du passager, le permanent du fluide, l'être qui est par lui-même des êtres qui ne sont que par autrui, le repos ou l'action du Créateur, du repos ou de l'action de ses créatures.

O Dieu ! vous êtes si grand et si simple dans votre grandeur, que tout ce que je mêle du mien dans l'idée que j'ai de vous, fait qu'aussitôt ce n'est plus vous-même ; car, hélas ! je ne puis vous voir que de la manière dont je me vois, et c'est avec des pensées qui s'écoulent, que j'ose contempler un infini qui ne s'écoule jamais. Que dirai-je, donc, ô mon Dieu ! de votre repos en ne considérant que vous-même ; en ne considérant que vous à qui répugne tout soupçon de fatigue ou de travail? que dirai-je encore de votre repos, quand je sais que cet univers n'a été qu'un jeu de votre parole ; et à vous considérer sous le rapport de vos productions, que puis-je voir dans votre repos qui ne confonde mes idées et déconcerte mes réflexions; cependant vous avez dit que le septième jour vous vous reposâtes : qu'est-ce donc à vos yeux, que le septième jour et que peut-il avoir de si remarquable pour vous qui avez créé également tous les autres.

Nous voici, chrétiens, parvenus au moment de nous initier dans le secret de ce repos ineffable ; assez nous avons écouté la raison pour nous apprendre ce qu'il n'est pas, ténébreuse et sans flambeau pour nous apprendre ce qu'il est. Écoutons maintenant la révélation à qui seule appartient de nous apprendre ce qu'il est; et à la clarté de son flambeau, abordons enfin le plus grand, le plus consolant de tous les mystères.

Dieu a un fils. Oui, chrétiens, en adorant en lui cette merveilleuse fécondité qui fait librement produire au dehors des créatures imparfaites, nous adorons de plus en lui cette intérieure fécondité qui le fait nécessairement produire au dedans un autre lui-même, un Verbe son égal, immense, tout-puissant, Dieu comme lui ; un Verbe la splendeur de sa gloire, l'émanation de sa substance, l'empreinte de son incompréhensible majesté ; un Verbe, enfin, auquel de toute éternité il dit ces pompeuses paroles : Vous êtes mon Fils, oui, vous l'êtes ; c'est moi qui vous ai engendré, non hier, mais aujourd'hui, mais dans le jour qui n'a point eu d'aurore et qui n'aura jamais ni crépuscule ni déclin.

Mais ce n'est pas tout ; non, ce n'est pas seulement un Dieu trois fois saint, c'est encore un Dieu dans l'une de ses trois personnes, sanctificateur que la foi propose à nos adorations; c'est un Dieu qui, pour être aimé à un titre bien plus doux que celui de créateur, n'a pas dédaigné de s'abaisser jusqu'au niveau de ceux que de ses mains il forma, devenu réellement l'un d'entre eux, et en toute vérité leur égal, lui pourtant vrai Dieu de vrai Dieu, lui pourtant par essence égal à son immense principe.

O mystère du Verbe fait chair ! non moins profond et peut-être encore plus que celui de sa génération éternelle ! ô mystère où l'ouvrier souverain n'a pas eu horreur de s'anéantir jusqu'à se cacher sous l'enveloppe de son dernier ouvrage ! Quel jour n'allez-vous pas répandre sur le repos qui suivit la

création de son dernier ouvrage : repos merveilleux dont vous êtes la seule clef, la seule sublime solution, le nécessaire dénouement ! Hé quoi ! il fallait donc, pour nous redonner notre ancienne splendeur, qu'un Dieu vînt se dépouiller de la sienne ! Il fallait, pour de nouveau nous ennoblir, qu'un Dieu vînt s'éclipser sous les dehors de la bassesse où nous étions descendus ? Il fallait, dit saint Augustin, que, par un volontaire abaissement plus incompréhensible encore que son infinie élévation, un Dieu se fît semblable à nous pour se rendre notre caution, pour tout souffrir au lieu de nous, en nous cédant une gloire aux anges mêmes refusée ! Ah ! je me perds dans cet abîme de bonté, de compassion, de miséricorde et d'amour. Chrétiens, voyez Jacob sortant sans suite, sans appareil, d'une opulente maison, pour chercher au loin une épouse, ou plutôt pour se l'approprier en l'échangeant contre la plus onéreuse des servitudes. Eh bien ! tel, mais pourtant sans le quitter, oui, tel le Verbe est sorti du sein de son Père ; tel il s'est fait esclave pour nous racheter ; tel il a vraiment travaillé pour nous façonner de nouveau à sa ressemblance ; tel il est venu réparer dans notre nature, en se l'associant, tout ce dont il l'avait enrichie en la créant par sa toute-puissance.

Maintenant, chrétiens, et ces préliminaires notions posées, que verrez-vous dans l'œuvre des six jours, sinon tout ce que, de concert avec la tradition, vous enseignent à y voir les saints oracles ? Je veux dire que vous verrez dans l'œuvre des six jours un dessein bien plus grand que celui qui par elle s'exécutait ; je veux dire que vous verrez dans l'œuvre des six jours une opération sous laquelle il s'en cachait une autre pour notre Dieu bien plus pénible, bien plus fatigante ; qu'en un mot vous ne verrez dans la création de toutes choses que l'ouvrage même de leur réparation ; et pénétrés de ces sublimes sentiments, armés de ces grandes pensées, que pourrait-il vous manquer pour être pleinement instruits du secret que vous désiriez de connaître ? Ou si malgré tant de clartés vous pensiez n'en être pas encore assez informés, osez vous-mêmes, osez interroger votre Rédempteur, qu'il vous instruise touchant le repos sous-entendu ou plutôt désigné par celui qui suivit les six premiers jours.

Demandez à ce Dieu incarné si l'ouvrage de votre salut n'a été pour lui qu'un simple jeu comme le fut celui de votre création même ? Demandez-lui si pour vous régénérer il n'a eu besoin que de prononcer une parole, comme en effet il n'eut besoin que d'en prononcer une pour vous donner votre première naissance. Demandez-lui si pour remplir jour par jour la plus laborieuse des semaines, si pour séparer la lumière de la vérité des ténèbres de l'erreur, si pour étendre les nouveaux cieux, c'est-à-dire son Eglise, si pour donner à ses élus des ailes qui les font voler jusqu'à lui, si pour rendre la terre fertile en fruits immortels, si pour créer le nouvel homme, si pour en faire sortir la nouvelle femme, en un mot, si pour réformer le monde moral, il n'eut besoin que d'ordonner, comme en effet il n'eut besoin que d'ordonner pour créer le monde physique. Demandez-lui s'il n'a souffert que de légères douleurs pour nous communiquer sa vie, et si, chargé de nos péchés, il n'a pas été brisé par le châtiment qui lui était dû. Demandez-lui si ce n'a pas été le sixième jour entre les deux soirs qu'il a offert et achevé son sacrifice, et s'il n'a pas dit en l'achevant que son ouvrage était consommé. Demandez-lui si, après un ouvrage si parfait, si digne de l'approbation de Dieu même, il n'entra pas dans son repos pour y régner à jamais, lui ainsi que les membres heureux de son corps mystique. Demandez-lui enfin..... mais pourriez-vous l'avoir suivi depuis la crèche jusqu'à la croix pour qu'on eût encore besoin de vous prouver que la rédemption seule a pu être pour un Dieu un vrai travail, que par conséquent le seul repos qui a suivi la rédemption a été le vrai repos d'un Dieu.

O Jésus ! nous le comprenons enfin, ce repos sans vous impossible à comprendre. Oui, c'est vous qui vous êtes reposé comme un lion quand il a déchiré sa proie ; c'est à la suite d'une lutte pénible et sanglante, c'est après vous être lassé pour nous durant les jours de votre chair, que vous êtes rentré dans le sanctuaire incréé d'où vous descendîtes ; et en comparant l'histoire de votre Evangile avec le récit de la création, nous ne trouvons plus d'obscurité ni dans votre sublime travail, ni dans votre repos adorable ; nous comprenons tout ce que l'un et l'autre ont été pour vous et ce qu'ils nous font espérer pour nous. Le double ouvrage de la création et de la rédemption ne dépendant que de votre volonté, mais l'un étant sans comparaison bien supérieur à l'autre, il vous a plu pourtant de les réunir dans le même dessein ; mais en cachant l'un par l'autre, le plus grand par le plus petit, le plus laborieux par le plus facile ; et de peur que nous ne les confondissions en les unissant, vous nous avez appris à les distinguer. Vous avez dit que l'un ne vous a rien coûté, tandis que l'autre a été pour vous à l'infini laborieux ; et dans le précepte que vous nous avez imposé de garder votre repos, vous nous avez laissé le vrai moyen d'y être un jour introduits, si nous observons avec fidélité tout ce à quoi ce grand précepte nous oblige. C'est, chrétiens, le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous ferez toute votre œuvre durant six jours ; mais vous n'en ferez aucune le septième, car ce jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. C'est l'Eternel qui a sanctifié ce grand jour. Telle est, chrétiens, la loi fondamentale imposée à l'ancien peuple ; telle est cette loi dont on ne peut se lasser d'admirer la sagesse. A réfléchir sur les

fruits heureux qu'elle était destinée à produire, il s'agissait de préserver les Hébreux de l'idolâtrie, de les marquer d'un sceau qui les distinguât des autres nations, de les attacher au Très-Haut par des nœuds plus étroits, de perpétuer parmi eux la tradition du vrai culte, ainsi que des dogmes principaux qui en font la base et les objets. Il s'agissait encore d'établir parmi eux des relations plus intimes, de les rendre humains, compatissants, généreux envers ceux de leurs frères que l'indigence ou le malheur avaient réduits à de trop pénibles travaux. Or, pouvait-on mieux les conduire à ces diverses fins qu'en leur ordonnant d'entrer au septième jour dans un repos religieux, où, contemplateurs fervents des merveilles qui avaient rempli les six Autres, ils en béniraient le suprême auteur, ne se souvenant devant lui de leur origine commune que pour l'intéresser plus vivement au sort de ceux qui en descendaient?

Mais ce n'est pas tout: et de quel avantage n'était point pour eux qu'on les ramenât ainsi, en le fixant irrévocablement, à l'ancien usage de compter les jours, usage immémorial qui prouvait lui-même invinciblement la vérité de l'histoire que Moïse écrivait pour eux et qui en était le monument le plus parlant, le plus authentique. Voyez, sans distinction, tous les peuples comptant sept jours, pour incessamment recommencer après la période et ne manquant jamais de concilier avec cette mesure commune toutes les mesures de temps qui les faisaient différer entre eux. Oui, chrétiens, l'hebdomadaire division a toujours été généralement adoptée ou reconnue: à quelque haute antiquité qu'on s'élève, dans quelque région qu'on se transporte, on ne trouve partout, à de légères nuances près, que la manière de compter les jours comme nous-mêmes nous les comptons: incontestable fait dont saint Clément a recueilli je ne sais combien de témoignages irréfragables, lesquels lui fournissent, en faveur de la divine révélation un argument on ne peut pas plus décisif, et il ne craint pas d'en inférer que l'honneur rendu par chaque peuple, et spécialement au septième jour, est un signe démonstratif de la divinité de son origine. C'est le lendemain de la création; c'est, pour le dire avec un auteur juif, c'est la fête de l'univers que l'univers lui-même célébrait sans le savoir, n'ayant pu, cette fête, commencer qu'avec le genre humain pour se propager avec lui. Ce n'est point, comme on voudrait l'insinuer, ce n'est pas des Egyptiens que les Hébreux ont emprunté cette coutume. Ni ceux-ci, ni ceux-là non plus, n'en ont été les introducteurs; c'est à partir des sept jours primordiaux qu'elle est venue aux uns comme aux autres: on n'en trouve la cause et l'explication que dans l'auteur sacré. Ce n'est que dans ses divins écrits que nous la voyons vraiment éclore, se fortifier, se propager, désignant la main de l'homme dans tout ce que de peuple à peuple elle avait de changeant; comme aussi la main de Dieu dans tout ce qu'elle conservait d'uniforme et d'invariable.

Cependant, chrétiens, cependant, ce que le cours de tous les siècles, ce que les révolutions de tous les empires, ce que les changements, les déplacements, les bouleversements de tous les peuples n'avaient pu opérer, l'impiété a porté l'audace jusqu'à l'entreprendre. Pleine du dessein, non moins criminel qu'insensé, d'anéantir le christianisme, elle imagina de s'en prendre à l'ordre même des temps qu'il présuppose et qui sont en harmonie avec ses plus grandes solennités. Elle crut, en prescrivant une division nouvelle, abolir à jamais la division qui s'adapte au premier de nos devoirs religieux, se promettant de faire oublier le Créateur, en effaçant jusqu'à la trace du jour au Créateur consacré. Vains projets, complots illusoires. Voyez Julien s'acharner à reconstruire un temple dont le Christ a prophétisé la destruction sans retour. Il achève d'abord d'en ruiner les fondements, qu'il a cru nécessaire de recreuser pour en jeter de nouveaux, et rien ne trouble son opération tant qu'il reste encore dans ces fondements pierre sur pierre, parce qu'il fallait que sa fureur servît à vérifier plus ponctuellement l'oracle même qu'il voulait démentir, et dont peut-être quelques débris à demi consumés obscurcissaient en quelque sorte l'accomplissement littéral; mais là était marqué le terme de son impie opération, qu'il ne s'obstine à pousser plus loin que pour se voir contraint de croire à la parole qu'il prétendait trouver en défaut. Eh bien! tels, en frémissant, rendent gloire aujourd'hui à la fermeté de cette parole ceux qui s'étaient vantés de la voir défaillir; ils n'ont réussi à retrancher quelque temps le jour du Seigneur que pour se préparer la honte de le voir avec plus d'éclat reparaître, et leur triomphe passager n'a servi qu'à nous confirmer dans la foi qu'ils voulaient détruire. Reprenons.

A n'envisager le sabbat des Juifs qu'à la lettre, ou comme étant invariablement fixé au septième jour, il est visible que le précepte de le garder ne doit être considéré que comme un précepte cérémonial et légal, aboli, selon saint Paul, avec la loi ancienne par l'esprit de la loi nouvelle. Oui, il est visible que le jour sacré, dont la sanctification était prescrite aux Hébreux, était un jour destiné, pour ainsi dire, à vieillir, à rentrer dans la classe des jours communs aux approches du jour plus mémorable encore qui devait le remplacer à jamais. Ainsi, chrétiens, ce n'est plus maintenant le sabbat lévitique, ce n'est plus le repos qui suivit la création, c'est la création même ennoblie par la rédemption, c'est l'apparition de la vraie lumière, c'est le repos de son fondateur, c'est le triomphe de son époux ressuscité que l'Eglise a voulu célébrer; et sortie à peine de ses flancs, à peine témoin de sa victoire, elle se hâta d'en ériger le perpétuel monument par la consécration du jour où elle se consomma: jour appelé dans

l'*Apocalypse* le jour de Dieu par excellence, et qui doit par excellence encore être appelé le jour de l'homme, puisque l'homme y fut reproduit à la ressemblance de l'Homme-Dieu: jour bien supérieur à toutes les fêtes, puisque tous les mystères qui sont les objets individuels de chacune de celles-ci, il en retrace à lui seul le magnifique ensemble: jour qui faisait les délices des premiers chrétiens, quand même ils auraient eu à le garder au péril de leur vie, et toujours prêts à répondre à ceux qui menaçaient de les en priver qu'il ne leur était pas possible d'omettre ou d'interrompre le jour du Seigneur: *Dominicum intermitti non potest.* Jour le plus propre de tous à nous rendre présent le jour éternel que nous attendons, puisque étant, dans l'ordre des jours, le premier ainsi que le dernier, il porte en quelque façon, dit saint Augustin, le caractère de l'éternité: *Octavus dies æternum sæculum.* Jour enfin le plus auguste, le plus mystérieux, le plus solennel de tous les jours, où, afin que Dieu y soit seul exalté, seul adoré, toute œuvre servile est défendue, toute occupation profane interdite.

Et ici, chrétiens, je n'ai pas sans doute besoin de prouver combien il était important que la piété eût pour elle un jour exempt des autres soins; non, je n'ai pas besoin de prouver à quel point il convenait que, durant la dissipation au sein de laquelle nous vivons, nous eussions certains intervalles destinés à veiller plus spécialement sur nous-mêmes; je n'ai pas enfin besoin de prouver que, puisque nous devons rendre à Dieu l'hommage des biens qu'il nous dispense ici-bas, nous devons le rendre à plus forte raison de chaque période hebdomadaire qu'il se plaît à réitérer en notre faveur; que par conséquent, quoique la fixation de tel ou de tel jour de repos ne soit proprement que de droit divin positif, néanmoins, la nécessité de consacrer un temps à Dieu est du droit naturel le plus strict, le plus évident.

O Dieu! quelle sagesse en vous de tempérer la rigueur du châtiment infligé dans votre justice, par un délassement prescrit dans votre commisération; comme vous vous êtes souvenu de notre limon, en allégeant par un second précepte le fardeau trop accablant du premier. Les forces que vous nous ordonnez de mettre en action pendant six jours, vous ne les suspendez dans un septième, que pour nous y donner lieu de les reposer en ne songeant qu'à vous y glorifier, vous de qui nous les tenons, ces mêmes forces; et qu'ils sont erronés, les calculs qui tendraient à intervertir un ordre si beau, si relatif à nos besoins. Ah! vous seul pouviez combiner notre travail avec un repos qui nous est si nécessaire; la juste proportion de l'un à l'autre, c'était à vous, à vous seul de la fixer; et en nous ordonnant de sanctifier votre repos par le nôtre, vous n'avez pas moins eu en vue notre bonheur temporel que notre éternelle félicité.

Je sais que certains philosophes de nos jours ont osé s'élever contre un jour enlevé à chaque semaine aux œuvres de nos mains que nous appelons serviles; je sais qu'ils y ont vu une suspension de travail trop fréquente; par conséquent trop nuisible à leur avis à la prospérité publique; et pourquoi, nous disent-ils, pourquoi prodiguer de la sorte un temps si précieux? pourquoi souscrire à une perte si importante? *Ut quid perditio hæc?* (*Matth.*, XXVI, 8.) Ainsi autrefois un perfide apôtre osa blâmer quelques parfums répandus sur les pieds du Sauveur: ainsi il ne rougit pas d'opposer au plus sublime élan de la charité les sordides calculs de la plus détestable des parcimonies; et puisque nos adversaires donnent lieu à un rapprochement pareil, que devons-nous penser de leur prétendue économie? Après tout, sans m'engager ici contre eux dans des preuves qui ne sont pas du ressort de l'orateur chrétien; après tout, quand même il serait aussi évidemment vrai qu'il est évidemment faux, que le septième jour, tel qu'il nous est prescrit, causerait quelque léger dommage à ce bien commun dont on fait tant de bruit, oserait-on mettre en balance un accroissement momentané de richesses avec les progrès si désirables de la saine instruction et des bonnes mœurs, surtout et avec les avantages spirituels dont le jour du repos est la source?

Oh! que n'est-il moins étranger au christianisme, celui qui ose censurer l'un de ses commandements le plus propre à le faire fleurir, ne fût-ce que par la facilité qu'il fournit de mieux garder tous les autres; il saurait, et sans doute alors, nous n'aurions plus à repousser des inculpations de sa part; il saurait, dis je, qu'on nous y ordonne un repos non d'oisiveté, mais d'action, non de toute espèce d'action, mais uniquement d'action sainte, un repos conséquemment établi, non en nous, mais en Dieu; non dans la paix du dehors, mais dans la paix de nos âmes, d'où il doit bannir, sans en excepter aucun, les péchés; les péchés qui, selon saint Augustin, sont les vraies œuvres serviles: *Vacatio operis mali sabbatum;* un repos qui ne suspend les soins terrestres qu'afin que nous puissions nous livrer tout entiers aux célestes soins; un repos où le subalterne travail de nos corps n'est défendu que pour que nous puissions donner à celui de nos esprits une activité proportionnée à son importance; un repos, s'il se pouvait, un repos en tout semblable à celui dont Adam encore juste offrit l'hommage au Créateur; et quelle n'en fut pas la sainteté! Quels ne furent pas les transports de l'observateur du premier sabbat! Louange, prière, actions de grâces adoration, tout concourut à sanctifier le jour que le Seigneur venait de créer pour se le réserver sans le moindre partage, ce jour où il ne faisait point paraître de nouvelles créatures, afin de nous faire sentir qu'il voulait y être seul connu, seul exalté; oserais-je avancer que Dieu n'y fit point paraître aucune de ses œuvres, afin que l'homme y exerçât à son tour sa puissance en se

remplissant des siennes; un repos enfin, digne et préparatoire de celui que nous attendons, qui lui-même ardemment désiré, est la vraie sanctification de notre repos sur la terre.

Et loin de nous, chrétiens, une manière de le garder qui serait ou trop ou pas assez rigoureuse; il est entre ces deux excès un milieu dont il ne faut jamais s'écarter; oui, il est un phare destiné à nous guider sans aucune de ces erreurs qui tiendraient ou de la négligence ou du scrupule; les Juifs qui se laissèrent égorger plutôt que de combattre un jour de sabbat, déployèrent sans doute un héroïsme admirable; mais ils saisirent mal le vrai sens du précepte : déployer ce jour-là même un courage invincible en repoussant les ennemis de l'Etat, ce fut en saisir le vrai sens, et c'est ainsi que Judas Machabée avec ses vaillants compagnons surent le sanctifier; les apôtres froissant des épis un jour de sabbat, que faisaient-ils, sinon agir pour notre instruction? Ils recommandent la règle en fixant l'exception où elle se tait. Ainsi, hors le cas d'une nécessité réelle, il n'appartient qu'à la vertu de troubler le repos que la vertu doit consacrer, lequel repos n'est jamais mieux observé que lorsque c'est la charité qui prend sur soi de le violer ou de l'enfreindre; la charité, par qui tous les préceptes sont accomplis, quel que soit son mode ou son moyen d'agir; la charité qui, en nous faisant garder le repos de Dieu, opère en nous le même repos, et qui nous transforme, pour le dire avec saint Augustin, et qui nous transforme nous-mêmes en un septième jour : *Dies septimus nos ipsi.* Glorieuse et sublime exception qui, tenant lieu de toute apologie au précepte, anéantit sans retour les sophismes de ses plus subtils détracteurs.

Il n'est donc pas perdu pour la société, le jour, où, quand il est saintement observé, s'épanchent sur la société tant d'avantages : non, chrétiens, non, il n'est pas perdu pour la société, le jour où, dans l'amertume de nos cœurs, nous venons repasser les jours vides qui le précèdent; où nous venons nous engager à ne perdre aucun des autres, à ne pas en oublier la destination, à nous souvenir surtout de celui qui les terminera, à les mettre en balance avec le jour de l'éternité, à ne les remplir, tout passagers qu'ils sont, que de ces actions qui ne passent point, que de ces actions saintes que garde et tient en dépôt le livre de la vie.

Non, il n'est pas perdu pour la société, le jour où l'Eglise, rassemblant les fidèles au pied des autels, les met ainsi plus près en quelque sorte de la Divinité, plus immédiatement sous sa main; où, mère attentive et pleine de tendresse, son plaisir le plus doux est de présenter aux enfants qui lui restent, les combats et les palmes, les vertus et les couronnes des enfants qu'elle n'a plus; comme elle aime à leur rappeler alors les temps heureux de sa fécondité ancienne! O mes fils! leur dit-elle incessamment, n'achevez pas de me désoler en dégénérant de vos premiers ancêtres; soyez à votre tour, comme eux, ma richesse et ma gloire; que le pathétique aspect de leurs trophées vous entraîne à leur suite, ambitieux des mêmes lauriers. (Vivez et mourez dignes de leur appartenir, pour être également sortis de mon sein maternel. Oh! puisque c'est le repos de mon époux que vous venez célébrer, n'oubliez point que n'y étant entré que par la croix, ce n'est non plus que par la croix que vous pouvez y entrer vous-mêmes à sa suite : oui, oui, il a marqué votre route par la sienne, ses pieds imprimés sur le sentier qu'il a parcouru, vous indiquent la route hors de laquelle vous ne feriez que vous égarer, et, sans contredit, le repos d'un Dieu crucifié ne peut être dignement célébré que par le crucifiement de ses disciples.)

Non, il n'est pas perdu pour la société, le jour où les vérités du salut sont enseignées à l'enfant comme à l'adulte, à l'adulte comme au vieillard; où la voix du pasteur, la pompe des cérémonies, la sainteté des mystères, la sublimité des cantiques, l'exemple commun; tout concourt à élever l'âme, à exciter la componction, à nourrir, à fortifier la piété.

Non, il n'est pas perdu pour la société, le jour où nous rendons le culte le plus parfait à l'Etre suprême; où nous lui offrons en sacrifice la cité conquise par son Fils; où nous opposons un Dieu immolé pour nous, à un Dieu que nous ne cessons d'outrager.

Et comment serait-il perdu pour la société le jour où tous ses membres s'excitent réciproquement à devenir meilleurs, où les enfants apprennent à être plus obéissants, les pères plus tendres, les grands plus humains, les riches plus charitables, les pauvres plus laborieux, les malheureux plus patients?

Enfin, enfin, il n'est pas perdu pour la société, le jour où nous invoquons les lumières d'en haut sur ceux qui la gouvernent; où nous demandons à Dieu qu'il préside à leurs conseils; qu'il soit l'auteur de leur sagesse, qu'il tienne leurs cœurs dans sa main, qu'il les conduise contre le cours des eaux; qu'il fasse prospérer pour le commun bonheur leurs négociations ou leurs armes; dites, mes frères, le jour le plus utile à la société n'est-il pas au contraire celui où les nœuds qui en unissent les membres, devenus plus sacrés, se resserrent davantage?

Ah! gardez-vous donc de le perdre, en le profanant, ce grand jour, ce magnifique jour que le Seigneur a fait pour sa gloire et pour votre bonheur. Jouissez, à la bonne heure, jouissez du loisir qu'il vous accorde, mais que votre loisir soit saint; prévalez-vous alors du privilége de demeurer plus longtemps dans la maison de Dieu, de donner à votre amour envers lui beaucoup plus de chaleur et d'essor; de le prier plus instamment, d'écouter sa voix avec plus de fruit, de lui parler, si j'ose le dire, avec plus de familiarité; de le visiter, de le nourrir, de le consoler dans ses membres souffrants, avec plus

d'empressement, de compassion, d'intérêt, de générosité. Ah! sans doute, chrétiens, c'est une bien dure loi pour nous; pour nous formés à l'image de notre Dieu, doués d'un souffle immortel, avec des espérances si nobles, si belles, si bien fondées; c'est, dis-je, une bien dure loi pour nous que d'être obligés, durant cette vie courte et rampante, de nous occuper d'une profession qui n'a rien de sortable à notre grandeur. Hélas! hélas! chrétiens, telle est notre misère; nous y sommes réduits par justice et nous devons en porter le joug avec résignation; mais du moins consacrons dans la semaine un jour à nous bien souvenir et de notre première origine et de notre dernière fin; mais du moins consacrons dans la semaine un jour à fixer nos regards sur la patrie où nous sommes attendus, à converser par anticipation dans les cieux, et reposons-nous ainsi de la violence qu'il a fallu que nous nous fissions pour demeurer durant les autres six jours sur la terre.

O Dieu! quand viendront-ils les jours du rafraîchissement, où, dispensés de tout travail, nous jouirons de la pleine liberté de vos enfants, au sein d'une interminable quiétude; quand obtiendrons-nous cet immuable repos, où, fixés en vous seul, abîmés dans vos splendeurs, rassasiés de vos biens, nous nous perdrons dans votre essence, heureux d'une félicité dont vous serez la source inépuisable, et que l'éternité seule pourra mesurer? Ah! rendez-nous dignes d'y être introduits, en nous faisant pratiquer ici-bas les vertus dont, selon vos promesses, il sera le prix et la couronne.

—

AUTRE EXORDE

Pour le même discours prêché le jour de l'Ascension.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum et sedet dextris Dei. (*Marc.*, XVI, 19.)

Le Seigneur Jésus ayant parlé à ses apôtres, fut élevé dans le ciel, et il est assis à la droite de Dieu...

Après avoir affermi notre foi par sa résurrection, Jésus affermit aujourd'hui, par son ascension, notre espérance. Oui, nous monterons là où il monte; l'humanité qu'il a prise de nous étant glorifiée en lui comme dans son chef, il faut qu'elle soit glorifiée aussi dans chacun de ses membres, et de même qu'en sortant du tombeau il a été le premier-né d'entre les morts, ainsi en quittant la terre et prenant sa place dans le ciel, il est le premier-né de ceux qui attendaient ou qui attendent la gloire. C'est pour nous, dit saint Bernard, c'est en notre nom qu'il s'introduit dans le sanctuaire incréé où il est présenté comme étant la gerbe de nos prémices : *Manipulus primitiarum nostrarum*, et où, par conséquent, tout le reste de la moisson, c'est-à-dire les justes et les saints seront présentés après lui pour y être éternellement bénis, éternellement heureux en lui; ou encore pour y être participants de ce repos de Dieu auquel sont appelés tous ceux qui sont fidèles à sa parole.

Qu'est-ce donc, chrétiens, que ce repos? Comment et dans quel sens devons-nous l'entendre? Vous le verrez dans mon premier point. A quoi nous oblige le précepte qu'on nous impose de le garder ici-bas; vous le verrez dans mon second point; c'est tout mon dessein. Elevez, chrétiens, vos esprits à la hauteur des matières que je vais traiter : il n'en fut jamais ni de plus grandes ni de plus dignes d'enchaîner votre attention. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

DISCOURS V.

SUR LA RÉVÉLATION.

Deus illuminet vultum suum super nos ut cognoscamus in terra viam tuam. (*Psal.* LXVI, 2.)

Que le Seigneur répande sur nous la lumière de son visage, afin que nous connaissions la voie que sur la terre nous devons suivre.

On intente à la révélation deux reproches bien capables, en effet, de l'anéantir, si on pouvait les justifier; on l'accuse à la fois d'être impossible et inutile : impossible d'abord du côté de Dieu, en tant que dérogeant à ses perfections infinies; inutile ensuite du côté de l'homme, dit-on; pour discerner le sentier qu'il doit suivre, c'est bien assez que des forces ou des lumières de la raison. Opposons, chrétiens, une double vérité à cette double erreur; établissons que non-seulement la révélation est possible, sujet de mon premier point; mais qu'elle est non-seulement utile, mais encore, absolument et à tous égards, nécessaire, sujet de mon second point. Tel est le plan de ce discours, que je consacre à repousser les premières attaques de nos adversaires. N'en appelons, puisqu'on le veut, qu'à la raison pour discuter les droits qu'on lui attribue. Qu'arbitre elle-même en sa propre cause, elle décide seule entre nous et ses trop passionnés défenseurs, et réfutons ainsi tout ce qu'une malheureuse sagacité a pu faire inventer de sophismes.

Esprit-Saint, daignez porter dans l'âme de mes auditeurs la persuasion qui ne vient, qui ne peut venir que de vous; inspirez à la fois et à votre ministre les paroles qui produisent la conviction, et à votre peuple les dispositions qui la préparent et la consomment. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne peut, chrétiens, en douter : la révélation est possible; et cette proposition, j'ose le dire, est si claire, que je n'aurais pas dû m'astreindre à la prouver, n'ayant presque besoin que de l'énoncer pour en faire sentir ou pour en persuader l'évidence : car enfin dès lors qu'il demeure convenu que Dieu est le maître de donner des lois, comment ne serait-il pas libre sur la manière de les promulguer? Quel obstacle pourrait l'em-

pêcher de se communiquer par telle ou telle voie, ou de signaler par tel ou tel moyen sa miséricorde? Et puisqu'il a pu sortir de son secret pour se manifester dans le monde physique, comment serait-il impossible de l'en voir sortir pour donner un surcroît de splendeur au monde moral? Qu'on me dise en effet s'il est rien qui s'adapte mieux à notre manière de concevoir l'amour paternel, par exemple, que cette expansion qui instruit et rend meilleurs ceux qui en sont l'objet? Et serait-ce en dégrader la notion que de le supposer en Dieu, plus communicatif, plus libéral, plus condescendant, plus élevé, plus industrieux? Dans l'art de gouverner sa famille, un père ne pourrait-il donc pas recourir à des moyens plus prompts, plus puissants ou plus sûrs que ceux dont il use habituellement? Ne pourrait-il à cette fin étaler de nouvelles ressources, ou suivre pour y parvenir une marche toute nouvelle? Ne pourrait-il, avec plus de clarté ou de détail, inculquer à ses enfants de salutaires maximes? Placés enfin comme ils sont parmi tant d'objets qui peuvent tour à tour les séduire ou les pervertir, ne pourrait-il leur en rendre le choix moins douteux ou plus facile; leur en indiquer mieux l'usage, la valeur, la destination? Or, chrétiens, n'est-ce pas là tout au moins ce que nous prétendons que Dieu peut faire envers nous, quand il s'agit de quelques révélations de sa part?

Quoi! tandis que le Seigneur a le pouvoir de parler intérieurement à nos esprits, il n'aurait point celui de parler extérieurement à nos sens? Il aurait pu nous donner une loi naturelle, et il ne pourrait point, par un plus ample développement, y ajouter une loi révélée? Il aurait pu imprimer ses commandements dans nos cœurs, et il ne pourrait point les faire retentir à nos oreilles, les graver sur la pierre, ou nous les montrer écrits dans des livres qu'il aurait lui-même inspirés? Quelque abjects, quelque nuls qu'on puisse nous faire à ses yeux, en quoi dérogerait-il à sa grandeur en nous donnant des lois positives? Et si, tout immense qu'elle est, cette même grandeur ne l'empêcha pas de nous créer, comment s'opposerait-elle à ce qu'il prît de nous un soin plus spécial, plus paternel? Faudra-t-il lui attribuer une indifférence à notre égard incompatible avec celui de ses attributs qui l'a porté à nous donner l'être; ou, plus encore, à s'applaudir de nous l'avoir donné? Une fois sortis de ses mains, penserions-nous échapper à jamais à l'œil pénétrant de sa providence? Enfin, croirons-nous que le genre humain, avant de sortir du néant, l'intéressait bien plus que le genre humain devenu son ouvrage? Où est l'impossibilité de sa part d'entrer avec nous dans un commerce plus intime ou plus fréquent; de se rendre plus sensible à nos regards; d'offrir de nouveaux motifs à notre émulation, ou d'éprouver notre fidélité par de nouveaux préceptes? Et vouloir accréditer de pareilles visions, n'est-ce pas envelopper dans un mépris égal le Créateur et la créature? Ah! évidemment ce n'est pas nous, ce sont nos adversaires qui font outrage à la majesté du Très-Haut: eux qui vont jusqu'à borner son autorité législative, le supposant dans l'impuissance de donner les ordres qu'il veut, à qui il veut, quand il le veut, comme il le veut.

Dieu est trop grand, nous dit on, pour s'abaisser jusqu'à converser avec l'homme: mais s'il a rendu l'homme assez grand pour pouvoir converser avec lui; s'il n'en a fait le chef-d'œuvre de ses mains que pour se l'attacher par des nœuds plus étroits; si les sublimes facultés dont il l'a décoré conspirent toutes à le rapprocher de son auteur; si le cœur de l'homme est tel que l'infini seul puisse le remplir et le satisfaire; si son néant, même quand il sait le bien sentir, est un titre de plus à la bienveillance de son Dieu: que doit avoir d'étrange à nos yeux son commerce avec le Très-Haut? Ah! chrétiens, quand tout nous presse d'aquiescer à la dignité de notre être, est-ce bien parmi nous qu'on devrait trouver des contradicteurs?

Dieu est trop grand: mais, quoi! ne serait-il grand que d'une grandeur de majesté? Ne l'est-il pas encore d'une grandeur de sagesse, d'une grandeur de miséricorde? Or, loin d'obscurcir ces attributs, n'est-ce pas surtout la révélation qui les fait merveilleusement éclater? au point qu'au lieu de soutenir comme on fait l'impossibilité de la révélation, parce que Dieu est grand, on devrait au contraire soutenir que c'est parce qu'il est grand qu'elle est à tous égards possible? Dieu est trop grand! mais expliquons-nous et disons que la distance infinie qui existe entre nous et Dieu n'est point, comme on pourrait le penser, un intervalle qui nous en sépare: elle n'est point comme un abîme intermédiaire qui empêche ou l'action de Dieu de parvenir jusqu'à nous, ou nos sentiments d'arriver jusqu'à lui; c'est dans le sein de son immensité, océan sans rive et sans fond, que nous avons l'être avec la vie; de sorte que la distance, ou comme on affecte de le dire, la disproportion de nous à Dieu n'exprime que l'excellence de sa nature, la supériorité de ses perfections, sans détruire aucun des rapports que son titre de créateur fait naître entre nous et lui, sans par conséquent rendre impossible de sa part envers nous le bienfait de la révélation.

Cependant, chrétiens, pour entrer ici dans quelque détail, que prétendent nos adversaires en accusant la révélation de contraindre la liberté de chacun? De bonne foi, était-ce à eux de nous opposer un pareil grief, quand cette même liberté n'a pas eu d'ennemis plus acharnés que leur plume; quand le dogme affreux de la fatalité s'enseigne ouvertement dans presque tous leurs écrits? Ah! comment ont-ils pu ne pas sentir qu'un paradoxe ainsi conçu n'était pas moins en eux une contradiction qu'en lui-même une absurdité révoltante? S'ils prennent la liberté dans son vrai sens, ignorent-ils ou feignent-ils d'ignorer qu'elle ne peut subsister que sous l'empire d'une législation protectrice,

où elle a d'autant moins de contrainte à subir que la force publique est active, imposante et bien dirigée ; que par conséquent loin de la gêner sous aucun rapport, c'est au contraire la révélation qui la renforce et la facilite : si c'est la licence dont ils veulent parler, que devient dès lors leur inculpation? Ne se change-t-elle pas tout à coup en éloge? Et dois-je la repousser quand elle est si clairement en faveur de ma cause? Ah! je les entends : ils veulent bien admettre une loi quelconque, mais une loi qu'ils puissent à volonté courber ou interpréter; mais une loi qui, s'adaptant à leurs désirs, se conformant à leurs penchants, ne puisse trop effaroucher les passions qu'ils veulent satisfaire; mais une loi facile, commode, indulgente, qui n'impose ni sacrifice à faire, ni privation à supporter : telle en un mot que la corruption du cœur ne pût jamais s'en attrister, une loi fixe et arrêtée, claire et précise, commune et solennelle, vigoureuse et bien sanctionnée ; une loi qui, tombant du ciel, accable de son poids toute hauteur qui s'élève contre elle; une loi qui ne puisse ni fléchir le préjugé, ni violenter l'intérêt, ni obscurcir les passions, ni éluder les prétextes; non, ce n'est pas là ce qu'il leur faut, ils n'en veulent d'aucune manière, et pour s'en décharger pleinement ils la taxent d'impossible.

Oh! combien me font pitié les sophismes dont ils pensent nous éblouir! Le croiriez-vous, mes frères, ils ne rougissent point d'objecter encore que cette loi fournissant de nouvelles occasions de péché, répugne par là même à la nature divine; mais qu'ils poussent jusqu'où doit aller un raisonnement de ce genre, et qu'ils voient s'ils oseront le soutenir dans toutes ses conséquences. Il faudra donc abolir tout ce qui existe de règlements parmi les hommes, puisqu'aussi bien que la loi de Dieu, ils ne font que multiplier les occasions de les enfreindre. Ce n'est pas tout, mes frères, et combien plus loin ne peut-on pas aller? Ne peut-on pas accuser la raison même de dicter des préceptes qui nous rendent également susceptibles d'infraction? Or, que penser d'un argument qui, allant bien au delà de l'intention qui le pousse et prouvant beaucoup plus qu'il ne faudrait, ne peut évidemment porter sur nous, sans d'avance écraser ceux qui nous l'opposent : étrange extrémité de nos adversaires que de ne pouvoir s'en prendre à notre cause sans ruiner de fond en comble la leur auparavant.

La révélation fournit de nouvelles occasions de péché! Y pense-t-on, mes frères, et devrais-je répondre à d'aussi absurdes allégations? Religion sainte, vous qui proscrivez le crime avec tant de sévérité, vous qui nous en inspirez tant d'horreur, vous tout entière appliquée à nous en révéler la difformité, vous qui nous ordonnez de l'étouffer jusque dans son germe, de porter le fer et le feu jusque dans sa racine, est-ce bien vous qu'on devrait accuser d'en multiplier les occasions?...... Chrétiens! transportez-vous en esprit au pied de la croix ou à l'entrée de l'abîme, ces deux grands et terribles objets dont vous devez la connaissance à la révélation ; laissez agir à leur aspect toute l'énergie du sentiment dont vous êtes capables et qu'ils sont si propres à inspirer : pensez que c'est le péché qui éleva l'une, que c'est le péché qui creusa l'autre; pensez que c'est le péché qui fit se déployer en entier sur l'une cette vengeance qui n'aura point de terme dans l'autre; pensez que pour expier le péché, il n'a pas moins fallu que le sang d'un Dieu ; que pour le punir il ne faut rien moins qu'une éternité de supplices; pensez qu'un jour de colère est attendu où, couverts d'une confusion inexprimable, nous le verrons se dévoiler en présence de toutes les générations, et vous-mêmes décidez si d'aussi effrayantes leçons sont propres à multiplier les occasions de le commettre.

Il est un point sur lequel, par préférence à tous les autres, l'incrédule entreprend de se fortifier pour y repousser avec quelque succès nos attaques. Nous enrichir d'un entendement pour nous en interdire l'usage, nous ordonner de croire et nous défendre d'examiner : voilà, selon lui, ce qu'on pouvait imaginer de plus injurieux à la Divinité; voilà, par conséquent, ce qui rend à ses yeux toute révélation impossible. Pour dissiper, chrétiens, ce dernier sophisme, il ne faut que distinguer ce qu'avec si peu de précaution confond le déiste : il ne faut qu'éclaircir ce qu'il s'efforce en vain d'envelopper de ténèbres; quand il reproche à la religion de prohiber l'examen de la croyance, de quel examen veut-il parler? est-ce de l'examen des motifs? est-ce de celui des objets? Or, si c'est du premier, l'inculpation est fausse; si c'est du second, ce n'est pas une inculpation. Il est contraire à la vérité de prétendre que la foi défend de sonder ses fondements; il est contraire à la raison de soutenir qu'elle doit s'immiscer dans ce qu'enseigne la foi. Eh! comment s'opposerait celle-ci à l'examen de ses preuves, quand c'est à ce même examen qu'elle doit son établissement? quand, dans les écrits qu'elle adressait à ses persécuteurs, elle en appelait surtout à cet examen pour y concentrer tous ses moyens de défense? quand ce n'est qu'en se fondant sur cet examen, en le poussant pour ainsi dire à bout, que la tirent toujours triompher les Justin, les Origène, les Tertullien? Or, pour peu qu'elle en eût redouté les faits, ou prohibé d'y recourir, n'auraient-ils pas évidemment trahi la cause, eux pourtant la terreur de ses ennemis, par le choix des armes qu'ils prenaient en main, par leur habileté à déployer à propos tout ce qu'ils avaient de ressources?

Non, chrétiens, ce ne sont point de stupides sectateurs, ce sont des disciples judicieux que la religion a voulu ranger sous son étendard; elle n'invite à venir puiser dans ses eaux qu'après avoir démontré la divinité de leur source, et, lorsqu'elle commande l'obéissance, elle a toujours fait pré-

céder la conviction. Or, qu'on me dise en quoi, par un procédé pareil, la raison se trouverait offensée, ou plutôt quand ses droits furent-ils mieux respectés; quand put-elle mieux déployer tout ce qu'elle a de sagacité ou d'énergie? quand se montra-t-elle et plus saine et mieux avisée que dans le parti qu'elle prend de plier sous la grande autorité dont le joug honore d'autant plus son choix, qu'elle a su la peser dans toute la maturité de son conseil, pour l'embrasser avec discernement ainsi que sans contrainte? Etonnante combinaison des intérêts les plus opposés, où, par un prodige réservé à la sagesse d'en haut, se montrent à nos yeux la raison et la foi, non comme deux rivales que désunissent leurs prétentions, mais comme deux sœurs qui ne dépassent jamais leurs confins respectifs, ne pensent qu'à jouir en paix chacune de ses priviléges; filles du ciel l'une et l'autre, elles tendent d'un commun accord vers le même but. Disons mieux, la raison, conduite pas à pas jusqu'au point où elle doit s'élever, n'est autre chose que la foi; c'est quand elle s'arrête au milieu de sa route, malgré les preuves qui la sollicitent d'avancer, qu'elle s'obscurcit et se dégrade, ou plutôt qu'elle cesse d'être raison; et que peut-on en penser lorsqu'elle se roidit contre les forts arguments qui la pressent, lorsqu'elle résiste à tout ce que l'évidence a de plus frappant? N'est-ce pas, en effet, blasphémer que de vouloir l'absoudre alors, ou, ce qui est pis encore, de faire son apologie, en proclamant sa droiture?

Oh! de quelles splendeurs, pour fixer sur elle nos regards, la religion a su s'investir; comme elle a vérifié pleinement tout ce qu'avec tant de pompe on avait prophétisé de sa gloire! comme d'avance on la désignait bien en la comparant au soleil! Oui, j'oserais presque l'inculper de s'être montrée à nous dans un trop grand jour; si je ne savais qu'il en devait être ainsi pour qu'elle subjuguât indistinctement tous les esprits, non moins propice à l'ignorance des uns qu'adaptée au savoir des autres; et comment ne pas céder aux arguments victorieux qu'elle étale avec tant d'abondance? le détail des oracles qui l'annonçaient; la suite des événements qui lui servaient de préparatifs; l'ensemble des prodiges qui l'accompagnèrent; la rapidité de sa propagation; le courage de ses disciples. Incrédules, voilà ses titres à votre adhésion; tels sont les faits qu'elle abandonne à vos recherches, et qu'elle ne craint pas que vous puissiez démentir ou ébranler: tels sont les motifs puissants qu'elle vous propose d'examiner et dont nous convenons qu'elle vous devait un compte rigoureux; mais voilà tout, vous ne pouvez faire un pas de plus sans outrager cette même raison qui vous a conduits jusque-là. Elle a pu, sans doute, vous aider à fouiller autour de l'édifice dont on vous engageait à sonder les fondements: vous les touchez enfin ces fondements; on vous les fait voir assis sur la stabilité de Dieu même; vous pouvez y lire l'inscription de l'architecte qui les posa; on vous y montre un angle principal à la tête duquel gît cette pierre antique qui, tant de fois rejetée par vos pareils, les a tous successivement écrasés. Eh bien! arrêtez-vous à cette profondeur; c'est la raison qui vous défend de creuser davantage; parvenue à ce point, le dernier de sa carrière, elle a tout fait pour ceux qui savent s'en servir à propos ou la consulter comme elle doit l'être.

Ainsi, plus de réflexion ultérieure, plus d'examen subséquent dans le nouveau sentier qui s'ouvre devant vous; ce n'est plus la raison qui vient de parcourir le sien, c'est un guide bien plus sûr qui vous attend pour vous conduire; pourriez-vous hésiter de le suivre, quand c'est votre raison qui vous en fait un devoir après vous avoir remis entre ses mains habiles. Ne venez donc plus nous parler de ce qu'ont d'obscur les dogmes qu'il vous faut croire, dès lors qu'il n'est rien de plus clair que les preuves qu'on vous en fournit; oui, les motifs une fois démontrés, les objets suivent, et, puisque, à tout prendre, il ne fallait à ceux-ci que d'être garantis par ceux-là pour en avoir toute la certitude, vouloir encore les discuter à part ne serait-ce pas ouvertement se contredire? ne serait-ce pas les admettre et tout à la fois les rejeter? Ah! qu'il ne soit plus question des mystères que pour les adorer, sans oser pénétrer dans le sanctuaire qui les cache; demeurons dans le vestibule où nos propres efforts nous ont introduits; souvenons-nous alors du scrutateur imprudent de l'arche sainte, et, à travers des flammes qui nous dévoreraient, n'allons pas chercher les secrets profonds qu'elles enveloppent.

D'ailleurs, chrétiens, qu'arriverait-il si, en rabaissant les dogmes à notre niveau, on nous les présentait dans un jour égal à celui de tant d'autres vérités qui nous sont si familières? Ah! j'ose assurer que ce serait à nos yeux un prétexte nouveau de les méconnaître, ou bien que, comme autrefois la manne pour les Juifs, ils seraient pour nous un pain de dégoût, un mets fastidieux, tant il convenait de les laisser dans une région supérieure à la nôtre, pour tenir incessamment notre admiration en haleine: tant il fallait nous les montrer d'assez loin pour qu'on ne pût les soupçonner d'être sortis de notre fonds ou de nous appartenir par droit de découverte, se changeant ainsi en apologie à leur égard cette obscurité qu'on leur reproche, et leur invraisemblance même devenant le sceau de leur divinité.

Au surplus, ajouterai-je avec un célèbre théologien, l'homme s'étant caché à Dieu par ses vices, est-il étonnant que Dieu se cache à lui par sa majesté? est-il le moins du monde étrange, qu'ayant voulu s'égaler au Créateur par l'ambition de tout connaître, le Créateur lui fasse sentir son ignorance en lui montrant des choses qu'il ne saurait approfondir? Et s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'incontestabilité de la doctrine a pu seule convertir le monde, de quel droit exigerait-on que les dogmes fussent clairs pour être crus? Serait-il juste

de tourner en preuve contre la vérité le voile qui la couvre, et pourrions-nous exiger qu'on prît conseil de nos lumières dans ce qui n'est offert que pour en démontrer l'insuffisance et suppléer à leur défaut (1)?

O délire! ô égarement de nos adversaires! y pensent-ils quand ils vont jusqu'à disputer à Dieu son souverain pouvoir sur la raison humaine? quand ils vont jusqu'à soutenir que ce grand Dieu se déshonore en nous prescrivant d'unir le sacrifice de notre esprit à celui de notre cœur, lui, le principe ainsi que la fin de l'un et de l'autre? Quoi donc! il ne se pourrait pas que le Dieu de la raison lui révélât comme certain ce qu'elle ne saurait comprendre? il ne se pourrait pas que le Dieu de la raison, lui opposant comme aux flots de la mer des barrières insurmontables, la contraignît de respecter des objets qui sont hors de sa portée, quand il faut qu'elle en respecte d'autres qui, bien que de son ressort, déconcertent néanmoins sa pénétration? Quoi! nous prétendrions raccourcir à notre mesure les voies de Dieu, borner sa science à la nôtre, ou ne lui faire penser que ce que l'homme penserait? Quoi! nous nous croirions autorisés à dédaigner tout ce qui fuit notre débile vue; à n'admettre, en un mot, que ce que nous pourrions approfondir? Mais aurions-nous oublié que l'obscurité de nos connaissances est une des plus affligeantes infirmités de notre nature? que notre esprit étant aussi borné que nos forces, nous n'avons pas plus de droit à tout connaître que nous n'en avons à pouvoir tout? C'est Dieu même, avec ses éternelles opérations, que la révélation propose à notre foi. Et nous qui à peine entrevoyons les êtres qui nous environnent, nous pour qui notre nature même est une énigme, nous prétendrions suivre la trace du Tout-Puissant? N'est-il pas vrai que les notions que nous en donne la raison sont pleines de mystères? N'est-il pas vrai qu'elle ne pourra jamais nier, que jamais non plus elle ne pourra concilier une éternité sans succession, une liberté sans étendue, une liberté vraiment immuable? Or, si dans les premiers pas qu'elle fait en contemplant l'être infini, des ombres impénétrables la font s'arrêter et se taire, pourquoi n'en trouverait-elle pas de bien plus épaisses quand la révélation la pousse plus avant dans cette même connaissance?

Que dis-je, chrétiens? Ces hommes qui, avec tant de hauteur et d'acharnement, combattent nos mystères, combien n'en proposent-ils pas à leur tour qu'il n'est point possible d'expliquer? En est-il parmi eux un seul qui puisse en effet se vanter de n'offrir à notre entendement que des principes tout à fait clairs, que des vérités palpables et faciles, ou, par exemple, qui oserait m'en proposer dont le système bien suivi, bien démontré, ne laisserait à mon esprit ni perplexités, ni doutes? Serait-ce le pyrrhonien? Mais, tandis qu'il anéantit jusqu'à la certitude de mon existence, m'apprendra-t-il à concilier la conscience intime que j'en ai avec son doute universel? Serait-ce le matérialiste? Mais il établit l'éternité d'une matière en tous sens limitée; il me montre, par conséquent, en un même sujet, le fini avec l'infini; il veut que je reconnaisse une substance à la fois multiple par le nombre de ses parties, et simple par la pensée dont il la revêt. Serait-ce l'athée? Mais comment peut-il nous rendre intelligible une succession d'êtres dépendants, sans un être premier d'où elle émane? Comment nous fera-t-il comprendre un effet bien ordonné produit par une cause aveugle? Enfin, serait-ce le déiste? Mais il veut que j'admette un Dieu sans providence; et puis-je aisément concevoir une oisive divinité que rien n'intéresse ou ne touche? qui créa le monde et qui ne le gouverne pas, qui voit le mal sans le punir, le bien sans le récompenser? Or, voilà, chrétiens, comment l'erreur se trahit toujours par ses inconséquences : on rejette nos mystères, on refuse d'en examiner les motifs, uniquement parce qu'ils sont obscurs, tandis qu'on souscrit à des difficultés plus incompréhensible sans comparaison; et vous sentez combien il faut être condescendant pour ne taxer que d'incompréhensibles les plus révoltantes absurdités. Disons-le donc, mes frères, nos ennemis ne sont pas recevables à rejeter les mystères sous le seul prétexte de leur obscurité; ils sont de plus forcés d'y adhérer après en avoir examiné les preuves; d'où il suit que Dieu a pu les proposer à notre entendement sans en blesser les droits, et voilà, par conséquent, la possibilité de la révélation sous tous ses rapports démontrée.

SECONDE PARTIE.

Quelle honte, chrétiens, pour les sages prétendus de nos jours de voir leurs paradoxes proscrits par tout ce qui existe de plus éclairé, de moins superstitieux parmi les anciens philosophes; et quel triomphe pour la cause que je défends! Quelle preuve de la nécessité d'une révélation que d'avoir en sa faveur des suffrages aussi marquants, des apologistes si peu suspects! Oui, il ne tient qu'à moi d'en citer à nos ennemis, au seul nom desquels nous les voyons s'exhaler en pompeux éloges et s'applaudir d'avoir eu de tels précurseurs, ne fût-ce que Porphyre lui-même. Porphyre, dont ils élèvent si haut le mérite philosophique; Porphyre, dont, par conséquent, l'autorité doit être pour eux d'un poids sans égal; Porphyre néanmoins qui, en parlant du triste état où l'homme se trouvait réduit, confesse ingénument qu'il lui manquait un moyen d'en sortir que n'avait pu lui procurer encore au-

(1) « Ah! dit saint Hilaire, gardons-nous de fixer des objets capables de nous éblouir par leur éclat, et sachons que de même que le soleil doit être vu dans la proportion de notre organe avec la lumière, ainsi les choses de Dieu doivent être contemplées selon ce qu'il nous est permis d'en apercevoir. »

cune secte de philosophie, et vous sentez le parti que j'aurais pu tirer d'un témoignage d'un aussi grand crédit, si je n'en avais en d'autres en main bien plus décisifs encore ; ils nous sont fournis par des sages venus avant l'Evangile, et qui, par conséquent, ne peuvent être soupçonnés d'en avoir emprunté les notions dans les écrits des apôtres, comme aurait pu le faire le sophiste dont je viens de parler.

Or, mes frères, touchant la nécessité d'une révélation, pouvait-on plus clairement s'énoncer que ne l'a fait Socrate, et avec lui le plus éloquent de ses disciples, inspirés tous deux par la pleine conviction de nos vrais besoins, hélas ! trop méconnus de nos présomptueux adversaires? Non, rien de plus attachant, rien de plus digne d'être médité que leurs entretiens sur cette importante question : vous diriez, à les entendre, qu'ils ont été spécialement initiés dans le secret des choses futures, tant leurs discours diffèrent peu de ceux des patriarches mêmes ou des prophètes. Oh ! comme ils convenaient sans détours de l'impuissance des moyens humains pour dissiper le brouillard étendu sur les yeux de leur entendement ! Ah, chrétiens, loin de se confier dans leur propre pénétration ou dans celle de leurs pareils; que de soupirs ils poussaient vers un être révélateur, le seul, à leur avis, qui pût guérir leur aveuglement, remédier à leur situation désastreuse ! *Qu'il vienne*, s'écriaient-ils; *nous voilà prêts à l'écouter, puisqu'il doit nous rendre meilleurs ;* qu'il vienne imprimer en traits de feu sur le marbre ou sur l'airain l'antique loi que les passions ont presque en entier effacée du cœur de l'homme ; qu'il la proclame aux quatre coins de l'univers : si l'austérité de cette loi nous décourage, si elle épouvante notre faiblesse, qu'il nous envoie un homme juste dont les exemples, en excitant notre émulation, nous servent aussi de modèle.

Un homme juste ! ô Platon ! cet homme si nécessaire au genre humain, où prîtes-vous vos pinceaux pour le peindre comme vous faites trait pour trait ? à quelle école avez-vous appris à le connaître pour nous en parler avec un détail que n'aurait point désavoué le prophète le plus clairvoyant, l'évangéliste le plus ponctuel ? Hélas ! il devait donc, cet homme étonnant, il devait, cet homme réparateur, être juste sans le paraître, pour qu'on ne pût le soupçonner de l'être par ostentation ; il fallait qu'il vînt dépouillé de tout, à l'exception de son innocence ; que, sans nuire à personne, il fût au contraire le bienfaiteur de tous, et néanmoins traité comme le plus méchant de tous ; qu'il fût même flagellé, chargé de fers, attaché en croix pour y expirer dans le plus ignominieux de tous les supplices, couvert ainsi de tous les opprobres du crime, bien que digne en effet de tous les prix dus à la vertu. Croirait-on, quand je me sers de ces expressions si belles, si caractéristiques, que je ne fais que répéter vos propres paroles ? Ah ! quelle serait votre indignation, si, appelé au milieu de nous, vous y entendiez blasphémer le bienfait dont il vous fut donné de pressentir l'importance; vous qui, du sein de la nuit presque universelle où vous étiez plongé, avez pu recueillir quelques traits de cette lumière à laquelle, tout environnés qu'ils en sont, nos sophistes n'ont pas hésité de préférer les ténèbres !

Cependant, chrétiens, sur quoi pourront-ils se fonder pour méconnaître la nécessité d'une révélation que toutes nos facultés sollicitent ? Si, comme ils osent le soutenir, la raison nous est pleinement suffisante, non-seulement la foi, mais tout autre secours est en lui-même superflu, l'homme n'a pas plus besoin d'en demander à la terre qu'au ciel ; doué comme on le prétend et de la force et des moyens de parvenir à son vrai but, qu'a-t-il à faire d'instituteurs, pourquoi lui prodiguer tant de leçons ou de maximes? Pourquoi l'enchaîner de liens politiques dont on le surcharge inutilement?

Déistes ! vous frémissez à cette seule pensée : l'idée d'une société sans lois, d'une multitude sans frein, vous glace d'épouvante ; vous vous rappelez ces jours affreux où pendant que de toutes parts s'érigeaient des temples à la raison, une frénésie, un délire universel agitant les esprits, causèrent tant de malheurs ; ces jours de tumulte et de sang, où la France en proie à toutes les horreurs de l'anarchie semble vouloir se déchirer de ses propres mains, et d'elle-même se dissoudre.

Donc, vous regardez les institutions humaines comme nécessaires ; or, comment dès lors pourriez-vous regarder les institutions divines comme superflues? Quoi ! vous avouez que la raison ne suffit pas pour nous faire pratiquer les devoirs sociaux, et vous voudriez qu'elle suffît pour faire observer les devoirs religieux ? Il demeure entre nous convenu qu'elle n'est point capable de former ou de fixer les rapports des hommes entre eux, et vous prétendriez qu'elle est capable d'établir leurs relations avec l'Etre suprême ?

Direz-vous que de quelque manière qu'on les détermine, ces relations, on n'en demeure pas moins quitte envers un Dieu qui, propice à toutes les supplications, se complaît également dans toute sorte de culte ; mais avez-vous pu ne pas sentir l'absurdité d'un tel paradoxe ? et devrions-nous avoir à vous le reprocher, quand d'ailleurs, avec tant d'ostentation, vous vous glorifiez de pénétrer si avant dans la divine essence ? Dites-nous donc ce qu'il faudrait penser d'un Dieu pareil ? Dites-nous en quoi il pourrait différer de ceux qu'inventent les passions pour se flatter dans leurs excès d'une impunité chimérique ; le feriez-vous récompenser dans les uns ce qui serait taxé d'impiété par les autres ; varier ses châtiments ou ses prix selon les climats, et avez-vous cru pouvoir échapper aux conséquences que, d'un tel principe, on peut déduire contre vous? Car enfin, de ce que tout culte est indifférent à notre Dieu, ne suit-il pas forcément que

toute action doit l'être aussi en elle-même? Or, à quoi tient dès lors cette règle indispensable des mœurs dont vous vous déclarez les partisans? Tout culte est indifférent à notre Dieu? O blasphème! ainsi il aurait pu agréer les rites inhumains et infâmes des Grecs, des Gaulois, des Mexicains? Ainsi il aurait vu sans improbation tout ce que l'homme un peu moins abruti ne peut voir sans indignation, sans honte? Ainsi les mystères impurs n'auraient point outragé sa sainteté ineffable? Ainsi il aurait pu applaudir au rassemblement scandaleux de ces hommes naguère si justement ridiculisés sous le nom de *théophilantprohes?* Ainsi l'intention seule de l'honorer, quelque abominable qu'en fût le moyen, aurait ennobli à ses yeux les pratiques les plus dérisoires? Ah! vous-mêmes, qu'avez-vous fait de cette raison dont vous exagérez si fort les prérogatives? Est-ce en la faisant jusqu'à ce point délirer que vous prétendriez en mieux venger les droits, en faire mieux ressortir l'énergie?

Mais, de plus, mes frères, si la raison a pu penser que le culte était de son choix, d'où vient qu'elle n'entreprit jamais d'user d'un si beau privilége? d'où vient qu'elle plia toujours sous le joug d'une autorité qu'elle croyait supérieure à la sienne? d'où vient qu'elle est encore à naître cette religion à laquelle on voudrait nous ramener? Et en parcourant toutes les plages de la terre, y voit-on fleurir quelque part le pur naturalisme? N'y voit-on pas au contraire en tout lieu des cultes appuyés sur des révélations vraies ou fausses? Non, chrétiens, nulle part la raison seule a guidé l'homme, en ce qui concerne ses devoirs envers Dieu. Toujours on a pensé que la manière de l'honorer, c'était lui seul qui pouvait la prescrire; et si c'est un préjugé, on doit nécessairement convenir qu'il n'en fut jamais d'une espèce plus étonnante; aussi ancien que le monde, aussi étendu que la terre habitée, plus durable que tous les monuments de l'industrie ou de la politique, pourrait-il n'être pas la voix même de la nature, ou un profond souvenir perpétué d'âge en âge depuis l'origine du monde jusqu'à nous? Elle n'exista donc jamais, elle n'existe point cette religion factice que nous propose de suivre le déiste, qui peut-être n'a prétendu que désigner ainsi l'absence de toute religion. Oui, chrétiens, tranchons le mot, disons ce que l'expérience n'a que trop appris, la religion qu'à tout propos on met en avant, n'est rien moins que ce qu'il semble qu'on veut la faire. C'est dans la bouche de nos ennemis un terme spécieux, mais vide de sens, dont ils ont voulu se servir pour avoir l'air de remplacer la religion qu'ils cherchent à détruire. Que dis-je? ils n'élèvent si haut la raison que pour mieux se soustraire au joug que la raison même leur impose. Ah! ils seraient bien moins zélés à la défendre, ils mettraient dans la cause un bien moindre intérêt, si, douée en effet de la force qu'on lui attribue, ils n'eussent pu espérer de la braver impunément.

Eh! qu'on ne m'accuse pas de m'attacher à la déprimer plus qu'il ne faut, cette raison: je sais que totalement la méconnaître ou trop présumer de ses lumières sont deux excès également dangereux; mais prétendre que de son fonds elle peut fournir à nos besoins moraux avec une certaine abondance, mais soutenir qu'en fait de religion il nous suffit de nous servir de son flambeau ou de nous étayer de son appui, c'est ce qu'on ne prouvera jamais.

D'ailleurs, chrétiens, comment douter de la nécessité d'une révélation dans je ne sais combien de points qu'à son défaut nous eussions toujours ignorés si elle se fait même remarquer dans ceux que la raison connaît le mieux et dont elle n'a cessé de garder la mémoire? Car plus elle nous enseigne clairement, par exemple, que l'âme ne finit point avec le corps ou même encore qu'elle est immortelle; plus aussi nous sentons le besoin de recourir à une lumière supérieure qui nous montre avec certitude notre sort futur, point essentiel et touchant lequel pourtant la raison ne dit rien de fixe, rien de précis; or, quand il s'agit de craintes ou d'espérances dont les unes sont le frein du vice, les autres le mobile de la vertu, quel succès en attendrait-on, si elles ne sont que vagues ou indéterminées? Ah! chrétiens, pour affronter de grands dangers, pour ne pas succomber à des maux extrêmes, pour pratiquer d'héroïques vertus avec des intentions sublimes, non, ce n'est pas assez d'un avenir tel que nous le présente la raison, il nous faut une perspective et plus distincte et plus encourageante; d'où je conclus que dans les vérités même que nous connaissons le mieux, la révélation est de toute importance, tant à plus forte raison elle doit l'être dans les points de doctrine qu'à son défaut nous eussions toujours ignorés.

Eh! qu'importe, au surplus, que la raison nous apprenne quelque grande maxime; si, toujours inquiète, toujours curieuse, elle enfante des erreurs sans fin, qui tendent toutes à débiliter, quelquefois même à combattre ses plus sages, ses plus constantes inspirations. Hélas! en partant même des principes les plus clairs, dans quels égarements ne se sont pas jetés ceux qui les ont le mieux approfondis! Si l'un veut contempler la bonté de Dieu, il se perd dans cet océan de miséricorde, et il en infère que tous les hommes seront sauvés; l'autre les prédestine au contraire à des peines éternelles en contemplant la divine justice; la sainteté du Très-Haut persuade à Manès l'existence de deux principes également créateurs. Enchanté de la sagesse qu'il fait briller dans ses ouvrages, Pope assure que nous habitons le meilleur des mondes possibles, une terre de péché étant, selon lui, préférable à une terre de vertu. Que sais-je! et où n'ira-t-on pas si l'on ne prétend écouter que la raison, dans ce qui regarde les mœurs, les inimitiés, les usures, le mensonge, le serment, la chasteté, le lien conjugal? Que d'illusions, que

de préjugés, que de faux prétextes ne feront point pulluler le sens individuel ou les passions! N'avons-nous pas vu les sectes les plus éclairées obscurcir ou renverser les points capitaux du droit naturel, pour avoir trop voulu s'en rapporter à la raison? et si, malgré leur respect pour la révélation, elles ont pu cependant jusqu'à ce point s'égarer, que sera-ce de ceux qui la rejettent?

Ah! chrétiens, que ne vous est-il donné de lire sans péril le plus sensé de nos incrédules? Combien ne seriez-vous point frappés des contradictions où presque à chaque pas la raison va le précipitant? N'est-ce pas lui en effet qui avec un zèle presque égal renverse ou établit les mêmes systèmes? Entendez-le discourir pour ou contre le duel, tantôt applaudir au suicide, tantôt condamner cette frénésie; s'il affaiblit d'abord le crime de l'adultère, il déploie bientôt contre lui sa plus nerveuse éloquence; quelquefois il déclame contre les philosophes irréligieux et souvent il favorise leurs opinions; on l'a vu par des sophismes captieux combattre la religion chrétienne après s'être extasié sur sa sublime beauté. Apologistes de la raison! est-ce avec des traits pareils que vous vous flatteriez d'en justifier l'éloge? Disons-le donc, avec un auteur qui ne peut être suspect aux incrédules : c'est Bayle : La raison est un principe de destruction, non d'édification ; elle ne peut qu'éterniser les doutes ou les disputes, uniquement propre à nous faire sentir son impuissance incontestable, ainsi que la nécessité d'une révélation.

Enfin, portons au déiste un dernier coup en lui montrant ce que la raison toute seule a pu faire durant une longue suite de siècles; durant les siècles surtout où elle a déployé tant de ressources, tant de lumières, tant d'activité. Hélas! sur les articles les plus importants, quelle étrange stupidité! quels égarements! quelles ténèbres! Les passions les plus monstrueuses formellement autorisées, les actions les plus criminelles, non-seulement devenues communes dans la pratique, mais justifiées par la publique opinion, consacrées par les lois, déifiées par la religion. Homme! ne rougirez-vous point de la faiblesse de votre raison, à la voir défigurer l'objet qui jamais n'aurait dû être livré à ses caprices? Voyez presque partout l'être par essence divisé en autant d'êtres dépendants qu'il en existait au ciel et sur la terre; les plus bizarres simulacres mis à la place du Très-Haut, de vils mortels adorés par leurs semblables, de vains noms, tels que la fortune et la peur, encensés; partout les cultes les plus infâmes; partout des divinités parjures, adultères, incestueuses; partout les plus abominables superstitions, les plus stupides préjugés; et cela, sans que jamais cette raison qu'on ne rougit pas de nous opposer ait pu garantir, je ne dis pas un royaume, une province, une ville, mais un seul homme de tant d'horribles impiétés.

Voyons, chrétiens, toutefois, si au milieu de ces ombres universelles la vérité a su se réfugier dans le sanctuaire des écoles; entrons dans le Portique et dans le Lycée : interrogeons les Aristote et les Zénon. Mais, quoi! la nuit est parmi eux également obscure et profonde! toute leur sagacité, toutes leurs connaissances, ne les empêchaient pas d'être aveugles en matière de religion; le vrai Dieu leur était presque aussi inconnu qu'au reste des hommes; ils ne le voyaient qu'à travers un voile qui leur en dérobait les attributs essentiels. Que dis-je? ils ont bien mieux contribué que le peuple à constater à cet égard les bornes de la raison, puisqu'en multipliant leurs méditations ils n'ont fait que multiplier leurs erreurs. Toujours les uns des autres rivaux et jaloux, c'était moins l'intérêt de la vérité qui les touchait, que celui de leur propre gloire, et leurs efforts respectifs ne tendaient qu'à faire prévaloir de vains systèmes. Quel est, d'ailleurs, celui d'entre eux qui osa détromper ses contemporains en rendant un témoignage public à l'Etre suprême? Hélas! un seul est accusé de méconnaître des dieux absurdes, et il repousse un aussi glorieux soupçon, il s'en défend comme d'un crime; il proteste avec serment qu'il a toujours exercé le culte de son pays ; son dernier acte est un acte d'idolâtrie.

Mais pour bien sentir l'impuissance extrême de la raison, voyons-la se déployer sur certains sages qui, ajoutant leurs propres lumières à celles des âges précédents, semblent avoir épuisé tout ce qu'on peut dire en fait de morale et dans l'ordre de nos devoirs. Ah! s'il eût été possible à la raison d'enseigner tout ce qu'il nous importe de connaître, par quel plus beau génie aurait-elle pu s'énoncer que par le prince de l'éloquence romaine? Nommer Cicéron, c'est nommer le sage dont l'antiquité peut le plus se glorifier; le consulter, c'est consulter à la fois tout ce que la Grèce et l'Italie avaient eu jusqu'alors de plus célèbre; et l'on peut dire, en effet, qu'il n'a rien omis de tout ce que la raison livrée à elle-même a été capable de voir, de peser ou de recueillir. Cependant, chrétiens, dans sa doctrine, que de vides! que d'imperfections! que d'erreurs! S'il nous parle en quelques endroits de la Divinité avec une élévation qui nous ravit, il nous laisse dans d'autres sur ce point en une perplexité qui nous inquiète. Notre immortalité, qui le croirait! notre immortalité, cet article sans lequel la règle des mœurs n'est qu'un vain nom, ne paraît dans ses écrits que comme une opinion flottante que le moindre argument peut ébranler. Tantôt il en parle avec assurance, et tantôt il avoue qu'il ne sait plus qu'en penser; il va jusqu'à méconnaître les châtiments réservés dans la vie à venir, ne voyant aucun milieu entre la félicité et le néant, et n'admettant au delà du tombeau qu'une béatitude entière ou une éternelle insensibilité. Que penser encore de la justesse de ses notions sur la vertu, quand nous le voyons applaudir à l'action même de Caton, et fonder sur les plus vils motifs les éloges qu'il lui prodigue? Le héros ne put voir, dit-il,

le visage du vainqueur, il devait nécessairement se soustraire à cet opprobre, il fallait qu'il mourût, et cette violente résolution blâmable dans tout autre est irrépréhensible en lui dès là qu'elle convient à l'inflexibilité de son caractère. Ainsi donc, un grand crime a cessé d'être tel, parce que celui qui l'a commis n'a pu résister à la honte d'une défaite; ainsi il faudra subordonner la loi aux passions; ainsi les plus criants excès trouveront de quoi se justifier dans la force ou l'impétuosité de nos penchants; or, que devient le droit naturel d'après de semblables maximes? Et puisque, dans d'aussi graves questions, le plus étonnant sans contredit des philosophes païens a été capable d'un éblouissement pareil; comment attribuer à la raison une énergie qu'il est dès lors prouvé qu'elle n'a pas, comment croirons-nous qu'elle peut pleinement nous suffire?

Maintenant, chrétiens, faudrait-il vous retracer les progrès prétendus de la raison parmi les faux sages de nos jours? Mais, combien vous feraient pitié leurs égarements, si le temps me permettait de les détailler? car enfin, au milieu de leurs plus pompeux systèmes, malgré l'amour qu'ils affectent de la vérité, sont-ils autre chose en effet que des athées, ou des matérialistes déguisés? disons mieux, savent-ils jamais ce qu'ils sont? dogmatiques aujourd'hui, demain pyrrhoniens; changeant de langage ou d'opinion selon les circonstances; n'ayant jamais d'un ouvrage à l'autre ni deux jours de suite une même doctrine; et sans autre mérite, si c'en est un, que d'avoir avancé avec tout le brillant de l'élocution des absurdités révoltantes, quel fondement ont-ils donné à la morale? Ici, ils n'en fixent d'autre que la conformité des penchants dans les brutes et dans les hommes; là, ce sont des conventions politiques qui distinguent à leurs yeux le vice de la vertu; l'utilité publique est pour les uns la raison du juste et de l'injuste, tandis que c'est l'intérêt personnel pour les autres; et même pour quelques-uns c'est la sensibilité physique ou la volupté; enchérissant ainsi les uns sur les erreurs des autres, et s'excitant presque tour à tour à qui mieux favorisera les passions.

O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, abandonné à la trompeuse direction de son intelligence? et que peut-il tirer de son fonds si ce n'est mensonge, injustice, égarement? Sans doute il n'a pas assez éteint la lumière de votre face pour ne pas sentir que vous existez; mais que lui sert l'obscure notion qu'il a de votre être, s'il en prend occasion de le défigurer, de se former de vous une idée analogue à ses terrestres penchants? Aux efforts qu'il fait pour sonder l'intérieur de sa propre substance, on croirait que pour en pénétrer le secret il n'a besoin que de sa raison. Cependant, combien n'est-il pas desservi par sa raison dans cette importante recherche! Hélas! il ne médite sur lui-même que pour se voir tout différent de ce qu'il est; que pour se laisser éblouir par ce qu'il n'est pas; que pour tomber dans tel piége qu'il plaît à sa cupidité de lui dresser. Ah! il a bien pu de lui-même se dégrader; mais il ne peut se relever de lui-même, et nul autre que vous ne peut le transformer en ce qu'il était quand il sortit de vos mains puissantes. Oui, c'est de vous seul que nous attendons les forces dont nous sommes dépourvus. C'est par vous seul que nous pouvons recouvrer les lumières qui nous manquent; et il n'appartient qu'à vous de nous reconduire vers vous. O Dieu! ô principe éternel de la vraie clarté! faites-la briller sur nos âmes en ouvrant nos yeux à ses propices rayons; faites-nous bien sentir que la règle de nos devoirs n'est pas notre propre raison toujours sujette à se méprendre, mais votre raison souveraine qui ne saurait tromper; que votre révélation nous apprenne ce que vous êtes, ce que nous sommes, ce que nous serons, et surtout ce qu'il faut que nous pratiquions pour vous plaire et mériter ainsi la couronne de vos élus. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR L'AUTHENTICITÉ ET LA VÉRITÉ DES LIVRES DE MOÏSE.

Hæc dices filiis Israel: Vos vidistis quia de cœlo locutus sum vobis. (*Exod.*, XX, 22.)

Voici ce que vous direz aux enfants d'Israël: Vous avez vu que je vous ai parlé du haut du ciel.

Dès là qu'il demeure prouvé que la révélation est nécessaire, il suit incontestablement que toute religion qui ne se fonde pas sur son appui, étant par cela seul visiblement défectueuse, loin de mériter quelque adhésion de notre part, ne mérite pas même notre examen. Mais comment pourrons-nous connaître s'il existe, en effet, une révélation vraiment divine; comment encore nous sera-t-il donné de la discerner de celles qui s'arrogeraient le même honneur? Rien de plus facile, chrétiens, et les moyens de la bien connaître sont à la fois nombreux, simples et décisifs: ce sont des faits plus clairs que le jour qu'elle nous présente en démonstration de sa divinité; lesquels faits étant parvenus jusqu'à nos jours, non par la voie d'une tradition simplement orale, non transmis uniquement de main en main, comme autrefois se les transmettaient les anciens patriarches, mais dans des livres dont la conservation intéressait la même sagesse qui les dicta, de quoi peut-il s'agir sinon de prouver invinciblement l'authenticité ainsi que la vérité de ces livres? Caractères principaux qu'avec le secours de l'Esprit-Saint j'espère mettre dans un tel jour, que, sans crainte d'en être démentis, vous pourrez ouvertement confesser qu'eu égard aux faits rapportés dans ces livres, ceux-là même qui en furent les témoins n'ont eu sur vous aucun avantage; les preuves que vous en avez étant d'une force égale à celle des preuves qu'ils en eurent, et votre conviction, quoique dans un autre genre, étant aussi pleine, aussi parfaite que pouvait être la leur dans le sien. Ainsi, me bornant aux plus anciens livres de l'univers, je veux

dire aux seuls livres de Moïse, j'en ferai voir d'abord l'authenticité, première partie ; ensuite la vérité, seconde partie : c'est tout mon dessein, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle authentique un livre qui est véritablement de l'auteur dont il porte le nom. Or, à moins de se résoudre à disconvenir de tout, peut-on refuser ce caractère aux livres de Moïse? n'en jouissent-ils pas dès l'époque même où ils furent écrits, c'est-à-dire depuis environ trente-deux siècles, et doit-on être reçu à le leur contester après une aussi longue, une aussi paisible possession? Quoi ! sans autre fondement que des conjectures de pur caprice on pourrait se déterminer à ne pas croire ce que de tout temps on a cru? Quoi ! de vains sophismes pourraient ébranler ce qui a pour appui le concert unanime de tous les âges? Ah ! chrétiens, dans quel pyrrhonisme insensé ne faudrait-il pas se jeter, si l'autorité, de toutes la plus grande, pouvait ne pas bannir tout soupçon ? Qu'y aura-t-il donc d'inviolable quand le sceau d'une immémoriale antiquité ne l'est pas, et n'est-ce pas ici le cas d'invoquer cette prescription qui, ayant lieu devant tous les tribunaux, doit l'avoir à bien meilleur droit devant le tribunal de la raison, eu égard à des livres dont un si long espace de temps a consolidé l'authenticité?

Aussi a-t-on vu les plus ardents ennemis de notre sainte religion, et il suffit de nommer Porphyre, Celse et Julien, pour sentir que de tels hommes ne cédaient aux anciens défenseurs du christianisme que ce qu'il n'était pas possible de leur contester ; aussi, dis-je, a-t-on vu les plus ardents ennemis de notre sainte religion ne former jamais le moindre soupçon touchant l'authenticité des livres de Moïse ; et sans doute leur funeste sagacité n'aurait pas manqué de faire valoir une objection si forte et si tranchante, s'ils avaient cru pouvoir la mettre en œuvre avec quelque espérance de succès.

Mais quoi de plus évident que l'authenticité des livres de Moïse, à ne considérer même que les signes frappants d'antiquité qu'ils portent en eux? N'est-ce pas, en effet, avec toute naïveté que les mœurs des premiers temps y sont décrites? Y voit-on rien qui se ressente en aucune manière de quelqu'un des âges plus récents ? Y découvre-t-on de coutume ou de loi qui ne soit conforme aux siècles respectifs que l'écrivain sacré parcourt successivement ou auxquels il nous ramène? N'est-ce pas d'un bout à l'autre le même plan, la même intention, le même pinceau ? Le contexte, le style, la manière, tout n'est-il pas concordant? Et quand il s'agit d'authenticité, que pourrait davantage exiger la plus scrupuleuse critique ?

D'ailleurs, chrétiens, en niant l'authenticité des livres de Moïse, on s'engage à nier aussi l'authenticité des livres subséquents, lesquels vont tous retentir aux siens, dont évidemment, quant à la partie historique, ils ne sont que la continuation : car Josué reprend immédiatement après Moïse; les Juges nous conduisent jusqu'à Samuel, inaugurateur des premiers rois; ceux-ci jusqu'à la captivité, après laquelle, de proche en proche, d'autres écrivains nous font atteindre jusqu'aux jours les plus voisins du Messie, et tout se lie et se tient dans ce vaste ensemble, lequel cependant n'aurait point de base ou ne porterait que sur des fondements ruineux, si les livres de Moïse étaient apocryphes ou supposés.

Au surplus, chrétiens, qui ne voit que la seule existence du peuple juif nous suffit pour prouver invinciblement l'authenticité de l'ancien volume ; car quelle peut être l'origine de ce peuple, si soigneux de ne jamais se mêler avec les autres? pourquoi s'isolait-il de la sorte? pourquoi était-il le seul au monde qui connût et adorât le vrai Dieu? d'où lui venaient ses belles institutions? Dira-t-on qu'il n'y avait point eu de nation juive? ou que cette nation n'a pas eu un régime qui lui fût particulier? ou que ce régime lui serait venu sans régulateur? ou que c'est sans motif qu'il conserve à son égard un attachement tel, que la dispersion que depuis tant de siècles il subit n'a pu jamais la lui faire abandonner? Expliquera-t-on de pareils effets sans leur donner quelque cause? et quelle autre cause leur donnera-t-on, si ce n'est l'authenticité du volume écrit par son divin fondateur?

Observez en outre, chrétiens, que tous les motifs profanes ou sacrés, qui peuvent rendre un livre cher à tout un peuple, concouraient à rendre celui de Moïse on ne peut plus cher aux Hébreux ; leur état civil et religieux en dépendait : point d'affaire, point d'entreprise où ils n'eussent à le consulter; ils ne pouvaient presque en aucun instant s'en passer ; ce livre était leur flambeau, leur trésor, leur tout, ils en faisaient leur unique étude ; en un mot, ils tenaient à lui par tous les penchants de leur cœur. Et cela posé, qu'on me dise où sont les livres authentiques si ceux de Moïse ne le sont pas ? Quel moyen restera-t-il de s'assurer de l'auteur d'un ouvrage, si l'on peut décliner comme insuffisant le consentement non interrompu de tout un grand peuple, consentement qui, chez les Hébreux, ne se dément jamais, malgré la rivalité si active des douze tribus, malgré leurs dissensions particulières, malgré leurs vues si souvent opposées, malgré leurs passions et celles de leurs chefs, malgré leurs intérêts si différents. Oh ! qu'avec raison saint Augustin a dit que celui qui refuse à un livre important l'origine ou l'auteur que lui donne l'univers, ne mérite pas même d'être réfuté, car c'est dès lors évidemment un homme en délire, auquel tout au plus on ne doit répondre que par la risée ou le mépris : *Si quis hoc negat, nec saltem refellitur, sed ridetur.*

On raconte d'un incrédule, malheureusement trop connu, qu'il ne pouvait pas cacher la haine que la seule vue d'un Juif lui inspirait, et il n'est pas difficile, chrétiens, d'expliquer pourquoi. Ah! c'est qu'il

voyait dans le Juif un témoin ambulant et irréfragable qui déposait ouvertement contre lui; c'est que la présence de ce Juif, en éclairant ses ténébreux sophismes, les dissipait tous sans retour et en faisait sortir le ridicule ainsi que la futilité; enfin, c'est que le Juif, marqué pour ainsi dire au coin de Moïse, remplissait à son égard la fonction de ces médailles antiques, qui nous font remonter aux temps dont elles portent la date ou qui reproduisent à nos regards les événements que leur légende était destinée à perpétuer.

Mais pour reprendre, chrétiens, rien de plus fort ni de plus beau par sa simplicité que la preuve qui, mesurant l'espace à parcourir jusqu'à Moïse, fait si bien sentir que les cinq livres ne peuvent s'attribuer qu'à lui; que pour peu qu'on leur suppose une antiquité inférieure, il s'en faut d'autant qu'ils aient atteint leur vraie antiquité; car en partant de l'époque la plus voisine de nous, on est forcé de convenir que ces livres sont antérieurs à la naissance du christianisme. Nous en avons pour garants les Juifs eux-mêmes, qui ne cessaient de les alléguer contre les chrétiens, lesquels à leur tour ne cessaient de les alléguer en faveur de leur propre cause. On est encore forcé de convenir que les livres existaient du temps de Ptolémée Philadelphe; témoin la fameuse version qui s'en fit sous ce prince et par son ordre; enfin, on est forcé de convenir qu'ils existaient lors de la reconstruction du temple, puisqu'on les trouve en vénération chez les Samaritains; que bien plus, on les y trouve en caractères dont les Juifs ne pouvaient déjà plus se servir; indice on ne peut plus décisif, qui, démontrant en eux une date bien antérieure, m'autorise à m'élever jusqu'à la dispersion des dix tribus, sous Salmanazar. Or, à cette grande époque, deux peuples en étaient à la fois les inviolables gardiens; oui, deux peuples qui toujours ennemis l'un de l'autre, à l'abri par conséquent de toute collusion, deviennent, à mon égard, comme deux lignes ou canaux que je puis facilement longer jusqu'à leur point de concours. Me voilà donc tout à coup transporté trois siècles au delà, toujours précédé par les livres de Moïse; donc, pour le moins, ils existaient mille ans avant Jésus-Christ; donc, ici même, sans passer plus loin, tombent réduites en poussière toutes les objections qui se fonderaient sur des époques postérieures : l'objection, par exemple, où l'on prétend qu'Esdras est l'auteur de nos cinq premiers livres.

Esdras! y pense-t-on, mes frères. Esdras! Il aura donc aussi fabriqué tant d'oracles dont ces livres sont pleins, et le plus insigne des imposteurs aura été le plus grand des prophètes? Esdras! ah! devrais-je m'abaisser jusqu'à relever d'aussi monstrueux écarts! Esdras! il aura donc subitement créé toutes les institutions qui ont les livres de Moïse pour appui; il aura inventé les droits d'Israël sur la région de Chanaan, la division des tribus, la prérogative de Juda, les priviléges de Lévi, ceux de la famille d'Aaron; toutes les fêtes, tous les souvenirs qui tenaient à l'existence de ces livres, et cependant une aussi importante innovation n'aura causé ni trouble ni scandale, et cependant elle n'aura pas même été aperçue, et cependant nul n'aura réclamé contre une imposture aussi hardie, ni les vieillards antérieurs à Esdras qui pouvaient si aisément le démentir; ni les prêtres exclus des fonctions sacerdotales, parce que leur ascendance n'était pas assez clairement établie; ni les Juifs, qui furent traités avec tant d'ignominie pour avoir épousé des femmes de Moab et d'Ammon; ni tous les étrangers bannis de la société d'Israël en vertu d'une loi qu'on disait être de Moïse, et qui pourtant n'aurait pas été de lui; en un mot, tous se seront accordés à respecter comme très-anciennes des institutions d'une date on ne peut plus récente. Ah! chrétiens, loisible et permis à ceux qui ne voient rien d'impossible dans un tel amas d'extravagantes suppositions de regarder Esdras comme étant l'auteur des livres dont il s'agit, ou d'en révoquer en doute l'authenticité.

Ils existaient, avons-nous dit, ces livres, mille ans pour le moins avant Jésus-Christ, et tout concourt à démontrer qu'ils existaient bien longtemps auparavant. Car, que vois-je dans la construction du temple de Salomon, sinon s'exécuter en grand le plan que Moïse avait suivi dans la construction du tabernacle. Que vois-je encore dans plusieurs cantiques de David? ne sont-ils pas un magnifique abrégé des faits éclatants racontés par le libérateur des Hébreux? Quand Samuel rend compte de sa vie à la face du peuple assemblé, fait-il autre chose que confronter ses actions avec ce que Moïse avait ordonné? Plus haut, nous apprenons par l'histoire de Ruth que les mariages ne se contractaient que d'après la législation de Moïse. Plus haut encore, c'est en se fondant sur le *Livre des Nombres* que Jephté termine son différend avec le roi des Ammonites. Enfin, c'est le *Deutéronome* que Josué fait lire à Hébal après le passage du Jourdain. Donc il existait avant le passage du Jourdain; donc ce livre, ainsi que les quatre qui le précèdent, ont Moïse pour auteur, et je ne crois pas qu'il existe une vérité historique aussi fortement établie que celle que je viens de démontrer.

Car en vain prétendrait-on la combattre, cette vérité, en nous opposant quelques endroits ajoutés, tel par exemple que celui de la mort de Moïse, lequel, appartient visiblement au *Livre de Josué*. Oui, au *Livre de Josué* dont on a cru pouvoir le détacher, pour, en le joignant aux écrits de l'ancien législateur, compléter le récit de tout ce qui concerne ce grand homme. Moïse se donnant des éloges que la nécessité seule a pu arracher à sa modestie, ou parlant de lui-même comme l'ont fait quelques historiens: dites, chrétiens, sont-ce là, comme on le prétend, des motifs assez forts pour rayer son nom de son céleste volume? Et quant aux variantes ou aux changements qu'on lui reproche,

qui ne voit que son ouvrage a dû subir le sort de tous les écrits dont la transcription a dû passer par de nombreuses mains; qu'ainsi il faut nécessairement ou ne pas le regarder comme supposé par la seule raison des fautes qui lui sont communes avec les plus authentiques écrits, ou rejeter sans exception les plus authentiques écrits par la même raison qui porterait à rejeter les siens; et dès lors de quel monument sera-t-on sûr? tout ne sera-t-il pas en contestation? Dès lors, n'est-il pas vrai qu'au lieu de ce plein jour que l'histoire est destinée à faire briller, elle ne laisserait entrevoir partout que les sombres lueurs du doute? Or, chrétiens, ne pouvoir s'en prendre à une cause comme la nôtre sans être forcés de se déshonorer par des excès pareils, n'est-ce pas agir malgré soi-même en faveur de cette cause, n'est-ce pas, qui plus est, en faire sentir la bonté bien mieux encore que ne le feraient ses défenseurs les plus habiles?

Après tout, qu'importe dans l'auteur hébreu la diversité des textes ou des calculs, qu'importent les additions et les notes. Si toujours il en résulte les mêmes lois, les mêmes faits, la même doctrine, le même fonds, n'est-ce pas là vraiment tout ce qu'il nous en fallait, et en eussions-nous davantage demandé à la divine Providence?

Vous m'avez entendu, chrétiens, et si j'ai déployé tant de preuves pour établir la seule authenticité de nos cinq premiers livres, c'est que ce point est de toute importance; c'est que ces livres sont bien plus pour nous que pour les Juifs, lesquels n'en surveillaient avec tant de soin le dépôt qu'afin de nous les transmettre purs et sans altération; c'est que les titres nous appartiennent comme les titres d'un héritage appartiennent aux héritiers. De sorte qu'en prouvant l'authenticité des livres de Moïse, j'ai prouvé l'authenticité du premier monument que la religion chrétienne allègue en sa faveur. Mais comme à tout prendre un livre peut être authentique sans être vrai, il s'agit maintenant d'établir la vérité des livres de Moïse.

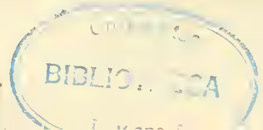
DEUXIÈME PARTIE.

Pour mettre dans tout son jour la vérité des livres de Moïse, je les divise en deux classes, l'une où sont racontés les faits qu'il n'a point vus, l'autre où sont racontés les faits dont il a été le témoin, et auxquels il a eu une très-grande part: la *Genèse* comprend les premiers, les seconds sont compris dans les quatre livres suivants, et je dis que dans ceux ci, de même que dans celui-là, Moïse est toujours sincère et vrai, toujours à l'abri du plus léger soupçon de fraude ou d'erreur.

Car, en premier lieu, que vois-je dans la *Genèse*, si ce n'est un mélange merveilleux de simplicité et de grandeur qui ne se trouve nulle autre part? Moïse y trace les plus grands événements avec autant de naïveté, avec aussi peu d'embarras que s'il s'agissait des événements les plus communs; il n'emploie jamais ni précaution pour prévenir les difficultés, ni détour pour s'insinuer dans les esprits. Il ne met en avant ni préface ni exorde. Le moment où Dieu commence d'agir au dehors et où commencent par conséquent les choses à raconter, est le moment qui ouvre son histoire, dans laquelle on ne se lasse point d'admirer et l'élévation des pensées et la noblesse des expressions; j'observe, en outre, que dans son premier livre, il fait le monde si nouveau et la vie des patriarches si longue, que par un petit nombre de générations on pouvait remonter jusqu'à leur commune origine, et par conséquent vérifier avec toute facilité les choses qu'il écrivait. J'observe enfin dans la *Genèse* un rapport très-saillant entre plusieurs grandes choses que Moïse y a consignées, et certaines traditions qui étaient en crédit dans tout l'univers: rapport en soi très-lumineux qui me les fait regarder toutes comme dérivant d'une source unique d'où elles ont été circulant avec ou sans altération, selon les canaux corrupteurs ou purs qui leur servirent de véhicule: les plus anciens peuples, en effet, ceux là surtout qu'une entière barbarie n'avait pas dégradés, ont conservé le souvenir de la création. Oui, tous, malgré la témérité de quelques philosophes plus capables d'obscurcir ce qu'on savait avant eux que d'apprendre aux hommes ce qui leur était inconnu, tous ont cru à ce premier fait de l'histoire universelle; tous encore ont connu l'âge d'or, vestige évident de l'état d'innocence; tous ont honoré un Janus à deux visages comme pour exprimer, quoiqu'en l'altérant, l'idée que nous avons de Noé qui, ayant vu l'ancien monde et le nouveau, faisait face à l'un comme à l'autre. Tous enfin nous parlent des trois fils d'un seul homme, desquels, comme nous, ils font descendre tous les peuples. Or, chrétiens, à ne m'arrêter maintenant qu'à ces premiers aperçus, comment ne sentirai-je point une forte impression de véracité dans l'historien qui m'instruit de la sorte, en quoi puis-je me défier de la fidélité de son récit, et sans en avoir à la rigueur une complète démonstration, que me faut-il de plus pour y souscrire?

Mais combien son autorité n'a-t-elle pas d'ascendant sur moi, quand pour la faire encore mieux ressortir, je le compare aux autres annalistes! Quelle clarté! quelle assurance! quel enchaînement dans le premier! Quel confusion! quel embarras! quel peu de suite ou de liaison dans les seconds! Hélas! à chaque pas c'est l'incertitude ou l'erreur qu'ils rencontrent, des bruits vagues, des conjectures sans fondement, des souvenirs presque effacés. Voilà tout au plus ce qu'ils peuvent alléguer en preuve de ce qu'ils racontent? Que dis-je? ils n'ont pas encore de justes détails touchant les lieux dont ils nous entretiennent, de sorte que plus ils vont s'écartant des temps qui leur sont connus, ou des pays qu'ils ont fréquentés, plus ils vont s'enfonçant dans les ombres de l'oubli ou de l'ignorance; dès lors dans leurs annales, rien de précis, rien de certain; on dirait qu'ils rêvent plutôt qu'ils ne racon-





tent : ce ne sont que des dynasties sans fin, d'immenses périodes sans événement; on croit errer dans des espaces imaginaires, où l'œil le plus pénétrant ne voit rien, où l'esprit ne peut nulle part se fixer.

Oh! que le livre de Moïse a un tout autre caractère ! Loin, loin de sa narration tous ces intervalles ténébreux qui en tronqueraient la suite, en embarrasseraient la marche ou la feraient trop languir; jamais il n'y laisse remarquer le moindre vide, toujours on voit les choses se presser, se dérouler dans l'ordre le plus naturel, le plus beau, le plus ravissant. Les temps ne s'y comptent que par des faits, lesquels sans cesse appuyés sur les dates, les lieux, les circonstances qui leur sont propres, y vont toujours se succédant comme les flots sans interstices ni lacune : de sorte qu'à quelque éloignement que Moïse nous transporte, il ne marche devant nous que le flambeau de la vérité à la main, toujours pour ainsi dire l'active certitude est à ses ordres; et cela non à commencer par un point que beaucoup d'autres auraient précédé, mais à commencer par le point premier de la création. C'est de là que, d'un pas ferme et sûr, il descend par degrés aux temps postérieurs, les déployant à nos regards dans la plus intéressante continuité. Voyez avec quelle exactitude il compte une par une, depuis Adam jusqu'à Noé, toutes les générations, et comme, au sortir du déluge, il fixe entre l'Euphrate et le Tigre le berceau du genre humain , dont avec sa diligence accoutumée il reprend la filiation pour la conduire au terme qui fut prescrit; désignant avec précision les tiges de tous les peuples, marquant l'invention des arts, la répartition des pays, la fondation des villes; donnant, comme s'il les eût parcourus en géographe habile, donnant des climats habités les notions les plus exactes, dissipant ainsi à chaque instant l'obscurité dans laquelle ne font que nous laisser ou nous plonger les autres écrivains et pouvant presque toujours interpeller en confirmation de son récit des monuments vraiment irréfragables.

Vous savez, chrétiens, que l'histoire n'a pas de plus ferme appui, surtout lorsque du genre de ceux dont nous allons rapidement parler, ils sont tous fondés sur l'autorité publique, tous de la même date que les faits dont, pour ainsi dire, ils portaient l'inscription. Or, pour entrer dans quelque détail, est-il un monument plus expressif de la création que l'ordre fixe et périodique, invariable de la semaine terminée invariablement par un jour gardé ou connu par tous les peuples comme un jour de fête ou de repos, lequel jour n'aurait évidemment aucun sens, dans son institution, s'il ne désignait la cessation des œuvres qui remplirent les six autres? Et sans parler de l'arche de Noé qui dut assez longtemps durer pour que la mémoire s'en conservât au temps où Moïse écrivit et rendit par conséquent témoignage à l'épouvantable inondation qui couvrit la terre entière; que ne dit point en faveur de la fidélité de Moïse cette fameuse tour dont tout au moins plusieurs siècles après lui les ruines existaient encore; de sorte que, lorsqu'il fait voir les plaines de Sennaar comme ayant été le lieu d'où partirent pour s'étendre au loin les premières peuplades, il pouvait dire à ses contemporains : Voyez-vous ces débris, ils vous annoncent l'édifice que l'orgueil osa élever. C'est là que finit la langue universelle, c'est de là que sont sortis vos premiers aïeux. Ainsi encore, en montrant les restes consumés de Gomorrhe et de Sodome, il pouvait les prendre à témoins de l'épouvantable récit où il nous peint le feu vengeur qui tombait par torrents sur ces deux cités criminelles.

Oh! que de moyens il avait pour s'assurer des choses qu'il n'avait point vues, mais dont la tradition était à la fois courte et directe, ou, si j'ose le dire, oculaire! Les arbres, les fontaines, les monceaux de pierres, les noms propres ou nationaux, les puits, les autels, certains cantiques dont il cite quelquefois les premiers mots, que sais-je? tout parlait à Moïse; tout lui fournissait des renseignements sûrs : ce qu'il raconte, était écrit partout; et quels événements n'était pas capable de retracer cette caverne où les patriarches avaient fixé leur tombeau comme pour y recevoir, quoiqu'après leur mort, l'investiture de la Palestine! Est-il une promesse ou une révélation qui, de la part de Dieu, leur ait été faite, est-il une action qui les ait illustrés qu'elle ne renouvelât et ne rendît pour ainsi dire présente? Vous, ô montagne, qu'on ne cessait de désigner par la sublime réponse d'Abraham à son fils! Vous encore, ô sépulture de Rachel, qui rappeliez des souvenirs si tendres; et vous qu'avec son arc et son épée Jacob avait conquis sur les Amorréens; vous, champs privilégiés, qui gardiez en dépôt les cendres bénites du plus cher de ses fils, n'étiez-vous pas autant de voix éloquentes qui proclamiez hautement la véracité de Moïse ?

Au surplus, chrétiens, si Moïse n'eût pas été franc et vrai, aurait-on manqué de s'inscrire en faux contre tout ce qu'il dit et de Cham dans la personne duquel il fait affront au tiers du genre humain ; et de Loth qu'il nous représente souillé des crimes que durant son ivresse il commit, donnant ainsi à des peuples qu'Israël doit avoir pour voisins, la plus infâme des origines. Ismaël, chassé comme étant le fils d'une esclave rebelle; Esaü vendant au plus vil prix son droit d'aînesse, ne sont-ce pas là de ces faits assez déshonorants aux yeux des nations, dont ces deux hommes sont les tiges, pour, s'ils étaient faux, n'être pas ouvertement contredits? Enfin les tribus que Moïse flétrit en éternisant les incestes de leurs patriarches, auraient elles approuvé sa narration, si elle eût été calomnieuse ? Et peut-on réfléchir sur cette manière d'exposer les faits sans être forcé de convenir que le livre de la *Genèse* intéressait trop vivement ses lecteurs pour qu'on l'eût reçu sans la moindre contradiction, s'il n'eût pas été rigoureusement vrai?

Mais, que fais-je? et pourquoi tant de preuves, quand il m'aurait presque suffi d'en appeler à vous-mêmes? Ah! fixez vos regards sur les grands hommes que Moïse nous peint comme ne vivant qu'à regret sur la terre, ayant les yeux toujours tournés vers la patrie qui sans cesse les préoccupe, et dites-nous s'il est possible de trouver ailleurs des morceaux d'histoire écrits d'une manière si vive, si noble, si attachante; lisez surtout les beaux chapitres où l'auteur sacré fait ses délices de nous parler de Joseph, et vous ne pourrez contenir ni vos pleurs, ni votre admiration. Non, direz-vous avec autant de vérité de la *Genèse*, qu'on l'a dit de l'Evangile, non, ce n'est pas ainsi qu'on invente.

Enfin, pour mettre ici le comble à sa gloire comme historien, observez que dans tout ce qu'il raconte il a pour lui la constante unanimité des savants les plus profonds, comme aussi des plus judicieux critiques. Tous rehaussent à l'envi sa ponctuelle fidélité qui même aux yeux de la plupart n'a pu venir que d'en haut. Lorsque poursuivant le cours de leurs doctes recherches, ils osent s'élancer dans la nuit des temps anciens, quel est l'oracle qu'ils vont consulter? quel est leur phare aussi bien que leur guide? quel est celui qui leur apprend à débrouiller le chaos de la plus nébuleuse antiquité? si ce n'est Moïse, Moïse le seul chronologiste exact des temps qui lui sont antérieurs, Moïse le seul annaliste vrai de tout l'univers. Oui, c'est dans la balance de Moïse qu'ils vont peser les événements partout ailleurs rapportés; son histoire est pour eux la règle fixe de toutes les autres, selon qu'il est plus ou moins facile de les concilier avec l'auteur sacré. Elles jouissent aussi d'un crédit plus ou moins grand, comme si les faits appartenant aux siècles écoulés avant lui dussent être marqués de son sceau, pour, si je puis dire ainsi, avoir cours parmi les peuples. Et voilà, chrétiens, quant aux événements que Moïse n'a point vus, mais dont il a été parfaitement instruit, la véracité démontrée.

Or, cette véracité, oserait-on la méconnaître en lui quant aux événements qu'il a vus lui-même ou produits? A peine son peuple a-t-il atteint les bords opposés de la mer entr'ouverte à sa voix qu'il chante le Dieu qui vient de précipiter dans les flots le cheval avec le cavalier; et eu égard à ce premier fait, je demande s'il eût été possible de le supposer; je demande encore si, quand même il eût été possible de le supposer, on aurait pu en persuader les croyants au point de le mettre dans toutes les bouches pour en faire un objet perpétuel de louange et d'actions de grâces. Est-il d'ailleurs, est-il historien qui montre plus de bonne foi que Moïse? Laisse-t-il jamais entrevoir quelque ombre d'artifice ou d'affectation, de partialité ou de flatterie? S'il décrit les faits qui honorent son peuple, le voyons-nous dissimuler ceux qui le déshonorent? Non, rien ne peut arrêter son ingénu pinceau. Entendez-le nous entretenir des faiblesses de son frère et des siennes; les quarante ans passés à la cour de Pharaon qu'il eût pu remplir de mille faits glorieux, s'il eût voulu s'en faire accroire, il les ensevelit dans un silence profond; ce n'est jamais que lorsque son sujet l'y contraint qu'on le voit s'occuper de lui-même, et encore avec quel abandon, avec quel peu d'intérêt! Il tue un Egyptien en visitant ses frères, et sans s'embarrasser du discrédit où sa conduite va le jeter, il ne dissimule point la frayeur qui le fait s'enfuir dans le désert de Madian. Enfin, tant que son histoire sera lue, on saura que, pour avoir manqué de confiance, il fut exclu pour jamais de la terre de promission; or, si la candeur ne se rend point sensible à des traits pareils, quel signe nous restera-t-il pour la reconnaître? Le style enfin de Moïse n'est-il pas le style d'un témoin plein de probité, qui dépose devant le juge? et s'il était, comme on le prétend, un imposteur... Ah! chrétiens, que d'absurdités ne faut-il pas dévorer pour en venir à une calomnie aussi atroce! Car enfin, vit-on jamais l'imposture insister sans précaution sur tout ce qui pourrait la trahir, s'épuiser en efforts pour elle-même se dévoiler; multiplier presqu'à dessein les indices que tout son art consiste à supprimer? Et n'est-il pas là pourtant ce que Moïse aurait fait? ne sont-ce pas là les piéges qu'avec toute impéritie il se serait tendus à lui-même, de sorte que, s'il eût été un imposteur, il n'y en aurait jamais eu ni de moins avisé ni de moins prudent, ni de plus malhabile.

Mais comment se charger d'un reproche aussi noir à ne jeter qu'un coup d'œil sur sa doctrine? Voyez, chrétiens, voyez de combien d'erreurs toute la terre est inondée, excepté dans celui de ses coins le plus obscur où Moïse a fait entendre sa voix; et de quel autre avons-nous appris que pour rendre à Dieu un culte vrai, il faut l'adorer; que, pour l'adorer, il faut l'aimer; que pour l'aimer, nos mouvements, nos actions, tout notre être, il faut les concentrer en lui; devoir glorieux qui règle, ennoblit, consacre la vie entière, et qui fait que tandis que dans les autres codes la piété n'est simplement qu'une partie de la vertu, dans le code tracé par Moïse toutes les vertus ne sont que des parties intégrantes de la piété et lui sont subordonnées : aussi n'est-il point de lois qu'on puisse comparer aux siennes, point qui soient plus analogues aux circonstances du temps, des mœurs, du climat des peuples qu'elles avaient à régir. Tout y respire l'honnêteté, la justice, la bienfaisance; et comme elles ont pour but d'unir l'homme avec ses semblables par son union même avec Dieu, combien ne devaient-elles pas influer sur le bonheur public, quel fruit ne devait-on pas retirer de leur exacte observation?

Ajoutons que ces lois ont, d'une part, pour principe obligatoire la volonté du grand Dieu au nom duquel elles sont promulguées, d'autre part, pour sanction les prospérités

même d'ici-bas, ou les plus terribles fléaux temporels, et l'histoire nous apprend que la Providence n'a jamais manqué de faire servir les unes à récompenser la fidélité, les autres à punir l'infidélité du peuple juif. Or, et ceci est on ne peut pas plus remarquable, or investir ses lois d'une force pareille, ou les marquer d'un tel sceau : dire à la nature : Vous m'obéirez pendant tout le temps que mes ordonnances auront à durer, vous accomplirez textuellement et point par point, tantôt les menaces, tantôt les promesses que je fais ; n'est-ce pas s'annoncer comme étant l'envoyé du Dieu Très-Haut, et conséquemment comme étant d'une véracité à toute épreuve.

Ah ! chrétiens, transportez-vous en esprit au pied du Sinaï; voyez s'embraser tout à coup le sommet de cette montagne célèbre, entendez la voix de Jéhovah proclamant les dix préceptes, suivez l'ineffable burin qui les grave sur la pierre, contemplez ensuite le législateur réfléchissant la gloire au secret de laquelle il vient d'être admis, et résistez, s'il est possible, à l'impression de tant de grandeurs, osez ne pas souscrire à une mission que d'ailleurs Moïse a confirmée par des prodiges dont la certitude est inébranlable

Car ils sont tous de la plus grande publicité ainsi que de la plus haute importance, tous opérés devant un grand peuple, la plupart même en présence et au détriment d'un peuple ennemi. C'est par suite de ces prodiges qu'il fallut se résoudre à quitter l'Egypte, à s'engager, à errer longtemps dans un affreux désert, à porter le joug le plus onéreux; et certainement ce n'est pas sur des événements faux, ni sur de pures fictions qu'on se détermine à de pareils sacrifices. Qu'on me dise, en effet, dans quelle classe il faudrait ranger les Hébreux, si, malgré l'intime conviction qu'ils avaient du contraire, ils ont cru néanmoins qu'un pain miraculeux suppléa la nourriture qui leur manquait, que pour étancher leur soif des eaux jaillirent d'un rocher aride, qu'une colonne lumineuse pendant la nuit pour les éclairer, se développant dès l'aurore en nuage pour intercepter les feux du jour, servait encore, par sa position stationnaire ou par ses mouvements, à leur indiquer à propos leurs campements et leurs marches.

N'est-ce pas, en outre, n'est-ce pas sur ces mêmes prodiges que Moïse fonde à tout moment les sanglants reproches dont il accable les Hébreux? Et l'on croirait qu'en conséquence de certains faits reconnus pour illusoires, ils auront de sang calme écouté tout ce qu'un zèle fier et tranchant pouvait suggérer d'invectives, eux d'ailleurs si peu endurants, eux si fort enclins à la révolte? Cependant une violente émeute éclate dans le camp d'Israël; on refuse d'obéir au législateur, on dispute le sacerdoce à son frère; soudain, tout rayonnant du Dieu dont il va déployer la puissance, Moïse paraît à la tête des sénateurs, il tonne sur les flots agités de la multitude qui tout à coup se calment à sa voix. Déjà, par son ordre, on s'est éloigné des impies, il annonce la vengeance épouvantable qui est sur le point d'éclater contre eux ; il dit : et Coré, Dathan, Abiron ont disparu subitement engloutis. Or, si ce prodige n'est point vrai, qu'on me fasse entendre la possibilité de le feindre ou de le supposer. Serait-il, en aucun sens ou à quelque égard, possible que deux grandes tribus aient volontiers souscrit à une fiction si déshonorante pour elles ; conçoit-on que la fraude qui les diffamait aura pu les avoir pour complices? conçoit-on qu'elles auront patiemment souffert que des encensoirs de leurs chefs on fît des plaques à l'autel d'airain, perpétuant ainsi leur infamie avec le souvenir d'un châtiment qui pourtant n'aurait été qu'imaginaire, et dans une matière d'un aussi grand intérêt. Un mensonge bien connu, bien avéré, qui, sans aucune opposition de ceux qu'il opprime, en viendrait au point de s'accréditer de la sorte, ne serait-ce pas un prodige, dirai-je, plus grand que celui que je viens d'exposer? Donc Moïse n'a pu tromper en le rapportant ; donc il n'a pu non plus tromper sur aucun des autres.

Enfin, si les prodiges qu'il raconte étaient faux, en aurait-on, comme on le fit, multiplié sans fin les mémoriaux? Aurait-on permis qu'on les éternisât par tant de symboles si expressifs, par tant de cérémonies si parlantes, si caractéristiques, par plusieurs fêtes où l'on peut dire qu'ils se reproduisaient, tant elles étaient représentatives? Que veut-on d'ailleurs que puisse signifier le rite de l'Agneau, la loi des prémices, le rachat des premiers-nés, le serpent d'airain, retrouvé sous Ezéchias, si ce n'est toutes les merveilles de l'Egypte, de la mer Rouge et du désert? Et encore, que veut-on que l'arche d'alliance ait pu signifier, si la verge d'Aaron, la manne, les tables, qu'elle contenait, sont autant de chimères? Cette arche, le trésor, la gloire, la force, le rempart d'Israël, ne serait-elle aussi qu'un mensonge? Serait-il faux qu'on eût pu la voir dans le désert, au Jourdain, à Jéricho, à Betsamès, chez les Philistins, dans le tabernacle ou dans le temple? N'y aurait-il jamais eu d'arche dans le Saint des saints, le voile suspendu devant le terrible lieu n'aurait-il caché qu'un vain fantôme? Et d'où vient que la perte en fut jugée irréparable, d'où vient que le temple de Zorobabel en fut privé, si ce n'était qu'une fiction? Est-ce donc que dix siècles n'auraient point suffi pour éclairer une fraude de cette nature? une fraude surtout que mille motifs différents invitaient à vérifier? Car qui eût pu empêcher tant de pontifes irréligieux, tant de lévites prévaricateurs, tant de rois idolâtres ou tyrans, de satisfaire leur curiosité au plus léger soupçon! Et si, par exemple, c'eût été Achaz qui eût découvert l'imposture, sur quoi pourrions-nous fonder la piété d'Ezéchias, son fils? Si c'eût été Manassé, comment nous serait-il possible d'expliquer la religion de Josias?

Ah ! chrétiens, est-il rien, dans la certitude

morale, d'aussi entraînant que de pareilles preuves? Où sont les faits mêmes démontrés qui en accumulent sur soi d'un tel genre et en aussi grand nombre? N'est-il pas vrai que si notre acquiescement, de la sorte et à tel point sollicité, pouvait se méprendre ou être induit en erreur, c'est Dieu même, oui, c'est Dieu qui nous tromperait ! Dieu qui, par des lois également fixes, a dû régler le monde moral comme il a réglé le monde physique; Dieu, dont la bonté n'est pas moins intéressée à revêtir les garants de certains faits d'une évidence portée au plus haut point, que ses autres perfections le sont à ne pas en revêtir l'imposture; et, dès lors que les prodiges dont il s'agit sont de nature à ne pouvoir être méconnus sans tomber dans les contradictions les plus révoltantes; dès lors qu'ils sont tellement liés à tout ce que vénéraient ou pratiquaient les Hébreux, qu'il est impossible de les nier sans être forcé de nier aussi l'existence elle-même de ce grand peuple, ne demeure-t-il pas démontré que s'obstiner à ne pas les croire, c'est renoncer à la raison? Donc les livres de Moïse sont vrais. De plus j'ai prouvé qu'ils étaient authentiques; donc, à ce double titre, ils sont inspirés et divins; donc la religion qui se fonde sur eux, et c'est la nôtre, est divine. Car l'Ancien Testament est tout entier pour le Nouveau : l'alliance du Sinaï pour l'alliance du Calvaire, Moïse pour Jésus-Christ; et ce serait se tromper que de séparer la révélation faite à l'ancien peuple de la révélation faite au nouveau, n'étant l'une et l'autre, en effet, à les bien prendre, que deux parties d'un tout identique. Oui, la loi que promulgua Moïse, la grâce qu'apporta Jésus-Christ, sont un seul et même trésor, ayant le même principe, la même règle, la même fin, ne pouvant entre elles différer qu'en ce que l'une préparait à l'autre; et toutes deux se réunissant en Jésus-Christ, dont la première annonçait l'avénement vérifié par la seconde.

De quoi s'agit-il donc maintenant pour vous, mes frères, que de vous nourrir assidûment de la parole écrite, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament; et, par conséquent, de vous défier d'une raison qui vous perdrait, pour n'écouter que la voix d'une révélation qui vous sauvera. Fuyez ! ah ! fuyez les eaux bourbeuses de l'erreur. Allez à ces eaux vives qui, ne tarissant jamais, pourront seules étancher votre soif, et l'étancher abondamment. Ayez en horreur tous les principes de mort qui dessécheraient dans vos esprits les sources de la vérité, ou étoufferaient dans vos cœurs les germes de la vertu ; attachez-vous fortement à la religion sainte que tant de motifs vous sollicitent de pratiquer; et, fermant à jamais l'oreille aux discours de ses ennemis, qu'elle soit l'unique objet de votre foi, le ferme soutien de votre espérance, ainsi que le gage assuré de votre félicité à venir. Ainsi soit-il

DISCOURS VII.

SUR LA CHUTE DU PREMIER HOMME.

Et emisit eum Deus de paradiso voluptatis. (*Gen.*, III, 23.)

Le Seigneur fit sortir Adam du paradis de délices.

Ainsi commença à s'exécuter sur le premier pécheur la sentence du souverain Juge. Ainsi il se vit exclu sans retour du lieu de délices qu'il venait de profaner et dans lequel il ne pouvait plus se maintenir. Car le paradis avait été créé pour un état d'innocence, on ne pouvait plus évidemment l'harmoniser avec un état de péché ; l'homme pécheur ne pouvait jouir des priviléges de l'homme innocent, le contraste était trop saillant, et un captif chargé de fers, un proscrit couvert de honte n'était point fait pour habiter le palais magnifique préparé pour un roi; les fruits, d'ailleurs, qui mûrissaient dans Eden, présupposant tous la santé, n'étaient plus propres à nourrir celui qui l'avait perdue. Adam malade, Adam faible et languissant avait besoin pour sa guérison de manger des fruits plus amers ; non, les délices ne convenaient plus à un criminel condamné au gémissement ; il fallait que tout l'avertît au dehors des biens invisibles qu'il avait aliénés, et que, ramené dans le sentier du devoir par le pénible circuit d'une longue affliction, il connût à la fois et la profondeur de l'abîme où il était tombé, et la puissance de la main qui avait daigné l'en retirer.

Vous le savez, chrétiens, nous fûmes tous compris dans son châtiment, compris comme nous l'étions dans son crime ; heureux de son bonheur s'il eût été fidèle, c'est de son infortune que nous héritons, nés de lui nous ne faisons qu'un avec lui ; il nous a transmis son péché comme il nous aurait transmis son innocence. Et ce mystère, qui est celui de tous dont notre raison s'épouvante le plus, est pourtant celui de tous que notre raison nous porte le plus à croire, étant le naturel dénoûment de tant d'autres qui, sans lui, ne pourraient point s'expliquer. Oui, c'est dans ses replis, tout obscurs qu'ils sont, que nous trouvons le seul vrai enseignement de ce que nous sommes; et, telle est la lumière qu'il répand sur les vérités qui nous intéressent le plus, que, pour le dire avec un incrédule, au sein de la nuit où nous sommes plongés, nous ne pouvons avoir ni un guide plus sûr, ni un phare plus lumineux. Ecoutez donc, chrétiens, votre propre histoire en écoutant l'histoire de vos premiers parents, et ne perdez rien des grandes leçons qu'il vous sera facile de puiser, soit dans leur chute, sujet de mon premier point, soit dans les effets de leur chute, sujet de mon second point. Implorons Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Au sortir des mains de son Dieu, qu'il était grand celui dont je vais bientôt raconter et déplorer la disgrâce : en effet, chrétiens, ses qualités, ses attributs, les dons de la nature, ceux de la grâce, une science, une vertu consommée, il les reçut au même

instant, par une même infusion, possédant, avec la vie, avec les moyens si variés, si nombreux d'en user, tout ce qui en fait le charme et l'agrément ; la joie et le désir étaient son apanage dans le présent ; et pour l'avenir il espérait des biens infiniment plus précieux encore.

Un précepte, il est vrai, semblait, en quelque sorte, obscurcir tant de gloire et ternir, à certains égards, tant de priviléges ; mais ce précepte même, qui servait à les consolider ces priviléges, en était comme le complément, ou, pour mieux dire, comme une extension : tel qu'un sceau radieux, dit un grand docteur, il marquait l'homme au coin de la plus haute perfection, le distinguant éminemment de tout ce qui n'en était pas susceptible. Comment d'ailleurs aurait-il pu s'attrister d'une loi dont l'observance était si facile? Jamais, comme lui, posséda-t-on tant de biens à si faible redevance? jamais se vit-on asservi à un joug moins pesant ou retenu par un frein plus doux ? jamais fidélité fut-elle mise à une épreuve plus légère? jamais enfin devoir imposa-t-il moins de privations, et n'était-ce pas un nouveau bienfait de la part du Créateur que d'attacher l'immortalité de ses dons à l'indispensable précaution de ne s'abstenir que d'un seul ?

Anges du ciel, l'eussiez-vous cru que tant de dignité serait communiquée à l'argile, vous qui la vîtes s'animer tout à coup sous les doigts du Créateur? Seuls dignes jusqu'ici de contempler sa sagesse, seuls destinés à jouir de ses dons, vous ne présumiez pas que du sein de la fange même s'élèverait un compagnon de votre bonheur et presqu'un rival de votre gloire? Vous ne présumiez pas que, préparant l'homme à tous ses ouvrages, le Seigneur lui donnerait par préférence à vous, le vaste empire de la nature? Ah! prenez-y garde, hélas! c'était pour vous le moment d'une épreuve où sans retour devait se décider votre sort. Oui, chrétiens, c'est alors, c'est ainsi, disent les Pères, que le péché s'insinua parmi eux. Etonnés d'un spectacle si peu attendu, je les vois déjà qui se divisent en deux classes : tandis que les uns, amis de l'homme, bénissent la main qui l'enrichit, les autres, tout à coup devenus ses ennemis, s'en irritent; ils croient voir leur propre abaissement dans son élévation, et dès ce moment plus de cantiques de leur part, mais des imprécations, mais des blasphèmes : entraînés par un chef audacieux, ils maudissent à la fois la créature, le Créateur ; le Créateur qui, les jugeant irrévocablement dans sa colère, les a déjà tous foudroyés d'un seul de ses regards.

Evénement lamentable ! Homme, il te fut révélé pour t'instruire à la fois et de ta dignité et du péril qui te menace : les envieux que ta grandeur a faits, voilà tes implacables adversaires; si tu fus pour eux, à ton insu, l'occasion de leur chute, que ne feront-ils pas pour être à leur tour l'occasion de la tienne? Ils sont tombés par toi, crains de tomber par eux; ils avaient en main, comme toi, la balance du bonheur et de l'infortune, tous les biens en s'attachant à Dieu, tous les maux en l'abandonnant, et tu sais de quel côté ils penchèrent ; le même appât qui les entraîna peut également t'entraîner; l'endroit qui fut le plus faible en eux est aussi le plus faible en toi ; c'est en prétendant s'élever qu'ils se dégradèrent, c'est en te poussant à t'élever comme eux qu'ils tenteront de te dégrader ; ils feront briller à tes yeux le faux éclat dont ils s'éblouirent, le même orgueil qui les pervertit, ils tâcheront de te l'inspirer. Ah! songe à profiter de leur disgrâce, et garde-toi de l'encourir en agissant comme eux.

Ici, chrétiens, j'entends l'incrédule se récrier; il ne veut pas d'une liberté dont l'essai fut si désastreux : c'est une arme, dit-il, qu'il ne fallait point confier à qui ne savait pas s'en servir, ou dont le peu de précaution ne pouvait que la rendre nuisible; ce Dieu, qui en prévoyait l'abus, aurait dû l'écarter d'une imprudente main. Si le voulant il ne l'a point pu, que devons-nous penser de sa puissance; si le pouvant il ne l'a point voulu, que devons-nous penser de sa bonté? Tel est, chrétiens, l'objection dont nos adversaires font le plus de bruit et dans laquelle, pour peu que vous soyez attentifs à sa réfutation, vous allez voir les absurdités fourmiller.

Et d'abord, révoquer en doute notre liberté, c'est étouffer la voix de la nature, c'est se démentir sans pudeur ; nos entreprises, nos projets, nos irrésolutions, nos efforts, les menaces, les éloges, les avis, tout démontre notre libre arbitre, c'est une de ces grandes vérités que jamais les disputes n'ont pu affaiblir, c'est une de ces vérités que la raison a toujours affranchies du caprice des systèmes. Quelle prise, en effet, auraient-ils sur un sentiment qui met la certitude que j'ai de ma liberté au niveau de celle que j'ai de mon existence, sentiment invincible et profond; ceux qui le regardent comme un instinct trompeur en sont eux-mêmes constamment trompés, ils en fournissent, qui plus est, dans le désaveu qu'ils en font, une preuve sans réplique, et les verrions-nous soutenir une opinion contraire à la nôtre, s'ils n'eussent été vraiment libres en se décidant pour l'une ou pour l'autre des deux.

Ainsi, chrétiens, incontestablement l'homme est libre, et cela posé, je soutiens que murmurer de ce qu'il a pu s'incliner vers le mal, c'est murmurer de ce que ses actions ont une moralité qui les ennoblit, c'est se plaindre de la perfection qui élève par-dessus tout sa nature et dont il peut le plus se glorifier dans celui qui l'en a décoré; car après tout, qu'on lui ôte le pouvoir de pécher, en quoi pourra-t-il s'applaudir de ne pas pécher, et en supposant qu'une invincible nécessité l'eût attaché à la vertu, à quels éloges prétendrait-il pour s'être détourné du vice? N'est-il pas évident que c'est parce qu'il peut choisir l'un des deux qu'il se

rend digne de blâme ou de louange par l'autre; qu'enfin s'il n'eût pu abuser de sa liberté, il n'aurait aucun droit de s'en approprier le bon usage?

O Dieu! qu'ils sont loin d'entrer dans la sagesse de vos voies, ces hommes qui prétendent pénétrer si avant dans leur profondeur, les expliquer à leur manière, ou encore les rectifier en les jugeant répréhensibles! Et que serait-ce donc, que le plus beau de vos ouvrages, si vous l'eussiez fait tel que dans leur délire ils l'ont imaginé? ou vous-même, que seriez-vous, si vous étiez tel qu'ils vous font? tout ne serait-il pas contradiction dans votre nature ainsi que dans la nôtre? Ah! loin de vous reprocher dans vos dons le pouvoir d'en mésuser, nous vous bénissons, au contraire, d'avoir ainsi donné lieu au mérite d'en user bien; non, ce n'est pas vous qui voulez le mal que nous faisons, c'est nous, c'est nous seuls qui faisons le mal que vous ne voulez pas, et lorsque vous le permettez, ce mal, ce n'est que pour mieux rehausser le prix du bien que nous pouvons faire.

C'était sans doute, chrétiens, un grand défaut dans la liberté d'Adam que de pouvoir se détourner de la vertu, mais ce défaut d'où venait-il, si ce n'est de la limite à laquelle, en tant que créature, il était asservi? Ecoutez bien ceci, mes frères: l'homme était libre dans son vouloir comme Dieu dans le sien, et c'est en cela qu'il en était l'image; mais il pouvait défaillir dans son vouloir, il pouvait, hélas! se perdre, il pouvait se dégrader, et c'est en cela qu'il dégénérait de son auteur: il ne ressemblait à celui-ci que par les dons qu'il en avait reçus, il cessait de lui ressembler là où se terminaient ses dons, et par cela seul que sa liberté était une liberté créée, une liberté, par conséquent, bornée et circonscrite, c'est évidemment à cette même liberté, non à Dieu, qu'il faut en rapporter la mort ou le défaut, je veux dire l'abus ou le mal qui s'ensuit.

Ainsi, chrétiens, plus de question, ni sur la cause du péché, ni sur son attribution, ni touchant ce qui vient de Dieu, ni touchant ce qui vient de l'homme. Le libre arbitre de celui-ci, entier, vigoureux et sain, quoique défectible, demeure en possession de ses droits, la providence d'en haut est pleinement justifiée, Dieu trouvé sage dans ses conseils et juste dans ses jugements; pouvant imposer un précepte à sa créature, en permettre même l'infraction sans déroger à ses attributs, et je crois avoir mis rapidement sous vos yeux tout ce qui sert à démontrer des articles si importants comme à ruiner aussi tout ce qu'on a pu contre eux accumuler de sophismes.

Cependant approchait la plus sinistre des époques: tout entier à son exécrable projet, l'ennemi du genre humain n'aspirait plus qu'à l'exécuter; lui, qui avait le pouvoir de se transformer en agresseur sensible, avait encore obtenu, comme dans la suite il obtint envers Job, la permission de cribler, pour le dire avec les livres saints, le premier homme. Oh! comme il s'étudie à faire conspirer vers son but tout ce qu'il peut déployer de ressources! par combien d'obliques détours il tâchera d'insinuer son poison, et avec quel art il saura profiter des moindres avantages! Dans la crainte d'échoner en attaquant de front ceux qu'il a résolu de combattre, il songe d'abord à les diviser, à les surprendre chacun à part, s'il est possible; ou encore, présumant plus de résistance dans celui qui fut créé le premier, ce n'est point lui qu'il se propose d'attaquer seul à seul: il l'eût peut-être entrepris vainement, et Adam lui parut trop ferme, trop prémuni, pour compter, en se mesurant avec lui, sur une heureuse issue. Il croit voir dans sa compagne une plus facile conquête; ses pacifiques inclinations, la flexibilité, la douceur de son caractère, un je ne sais quel pressentiment de ne pas en être repoussé, tout le détermine à diriger contre elle ses premiers efforts; et, pour ne rien précipiter, il attendait son heure en silence, lorsqu'enfin, jusqu'au pied de l'arbre fatal, il vit s'avancer au gré de ses désirs notre mère commune.

Ah! pourquoi, dans un temps d'épreuve, erriez-vous ainsi, loin de votre chef, vous, dont il est à la fois le bouclier et l'appui; une pareille témérité pourrait-elle être irréprochable, et qui ne tremblerait sur le sort dont une démarche aussi peu mesurée est le pronostic? Hé quoi! seule comme vous l'êtes maintenant devant le plus rusé des séducteurs, aurez-vous assez de courage pour lui résister, ou du moins assez de prudence pour le fuir? Vous vous reposez, je le vois, sur la simplicité de votre cœur, ne soupçonnant aucun danger là où tout prospère autour de vous, là où tous les plaisirs vous préviennent en foule; mais, hélas! il n'est point d'asile assuré tant que la volonté n'est point pleinement fixée, et jusqu'à ce qu'il en soit ainsi de la vôtre, non, le paradis que vous habitez ne sera point pour vous plus privilégié que le ciel ne le fut pour les anges. Que faites-vous donc dans un lieu surtout où vos pas n'auraient jamais dû s'arrêter? Imprudente! hé quoi! vous prêtez l'oreille à une voix scandaleuse, vous écoutez de sang-froid une question contre Dieu; vous osez même entrer en discussion sur la loi dont l'examen vous est interdit! Ah! que puis-je espérer pour vous d'une tentation dont vous aggravez le danger en la prolongeant; quel succès puis-je présumer d'une lutte où vous donnez tant de prise à votre ennemi et où vous allez vous affaiblissant à mesure qu'il devient fort.

A l'entendre, chrétiens, respecter en termes si formels la prohibition de son Dieu, qui ne croirait que, se dégageant brusquement du piége, elle va sans délai retourner sur ses pas; mais déjà il n'était plus temps: triste jouet d'une indiscrète curiosité, elle prête, en la fomentant, un nouveau charme à la séduction, qui, se faisant jour par tous ses sens, gagne peu à peu toutes les facultés de son âme. O prestige! elle l'enlace à tout moment davantage, ne sortant d'une il-

lusion que pour passer dans une autre qui l'offusque et la distrait encore plus; de propos en propos, elle en vient jusqu'à douter de la menace, bientôt elle en désire la suppression, enfin elle cesse d'y croire; et observez comme sont à l'instant punies toutes les fautes qu'elle commet, les premières par les secondes, celles qui sont plus légères par celles qui le sont moins; de son premier écart à son dernier égarement, l'intervalle nous semble immense, et cependant son dernier égarement est dû à son premier écart, tant, à chacun de ses pas, elle va s'enfonçant dans le crime, dont la consommation ne tient déjà plus qu'à une parole du tentateur.

Oh! que les chutes seraient rares si l'on savait de bonne heure se défier de ces désirs ébauchés, de ces infidélités commencées qui, pour ne laisser presque pas entrevoir d'affinité avec le crime, n'en ouvrent pas moins le sentier, n'en sont pas moins l'acheminement! Hélas! souvent nous ne tombons que parce que nous n'apercevons pas les degrés divers qui nous rapprochent du précipice; au lieu de voir le péché dans ses causes les plus éloignées, nous ne songeons qu'à le voir dans ses causes les plus prochaines; alarmés de celles-ci, nous ne pensons pas même à nous alarmer de celles-là, qui pourtant sont les plus à craindre, et de déclin en déclin, nous finissons pas déchoir en entier, faute d'avoir pris assez tôt la précaution de ne pas déchoir. Ah! le secret de n'être point surpris, c'est de veiller sur nous sans relâche, c'est de nous tenir d'autant plus en garde qu'il semble que nous en avons moins besoin. Car qui peut ignorer que le crime n'est pas toujours le coup d'essai de notre cœur; que souvent nous n'y parvenons qu'en passant par degré d'un affaiblissement à l'autre, que même c'est par des routes qui paraissent en éloigner que la tentation nous y ramène insensiblement, reproduisant ainsi, avec une astuce égale envers nous, l'art vraiment infernal qui ne lui réussit que trop envers notre mère commune.

Voyez, voyez à quel point d'audace il en est maintenant venu, et combien peu de mesure il est obligé de garder. Qu'a-t-il besoin désormais d'envelopper la fraude, ou de déguiser son venin, quand chacun de ses traits a porté, quand la contagion qu'il exhale est respirée avec tant de complaisance: Non, vous ne mourrez pas, ose-t-il dire, et il fallut être envieux de votre bonheur pour vous interdire un fruit que j'ai moi-même savouré avec tant de délices; où est le mal qu'il m'a fait? Est-ce à mon détriment que j'en ai mangé, quand au contraire il m'a donné l'intelligence que je n'avais point, et que, m'élevant au-dessus de ma condition, il m'a placé au niveau de la vôtre: et que sera-ce de vous si vous en faites l'essai? faut-il vous attendre à moins qu'à égaler même votre Dieu en pouvoir comme en science? Mangez, mangez sur ma parole, non, vous ne mourrez point.

Mangez sur ma parole. Quelle caution, mes frères, quel garant que le hideux blasphémateur qui ose ainsi prétendre anéantir le serment du Très-Haut par le sien, en balancer l'autorité ou en rendre impuissante la menace, et toutefois on ne rougit pas de s'y fier! O fascination! la parole d'un vil reptile est écoutée au mépris de celle d'un Dieu! c'est le sifflement du serpent qui l'emporte sur la voix divine. Ah! un aussi abominable travers, le croirions-nous possible, si, à tout propos, à chaque instant, il ne se reproduisait parmi nous? Qu'en coûte-t-il, en effet, à un licencieux écrivain, pour pervertir la plupart de ses imprudents lecteurs? Faut-il qu'à cette fin il ait recours à toutes les ressources de son art perfide, ou qu'il s'épuise en sophismes insidieux? Non, certes, non, mes frères, il lui suffit de nier effrontément la vérité pour en être cru sur sa parole, tant il comptait sur la stupide crédulité de ses lecteurs, tant il savait que la seule audace de sa profession faisait prospérer les plus révoltantes passions.

Mangez, vous ne mourrez point, vous serez comme des dieux. A ces derniers mots, toute crainte est déposée, toute résistance a cessé. Eve, dès ce moment, ne connaît plus son Dieu que pour l'outrager, que pour en fouler aux pieds le précepte. Ne tenant plus à lui par aucun lien, elle tombe, dit saint Augustin, sur elle-même pour s'y briser et se disperser parmi les terrestres objets. Ah! ils ne sont donc plus, ces traits si brillants et si finis, dont le Créateur l'avait ornée; un souffle infect les a ternis, une difformité horrible les a effacés: non, Eve n'a plus les yeux simples et purs qui ne voyaient partout que des vestiges du Créateur, que des invitations à l'adorer. O changement déjà trop sensible, quoique, par un plus grand malheur, non encore senti, elle ne voit les êtres qui l'environnent que pour s'en regarder comme la fin, que pour les rapporter à soi comme à leur centre; insensée qui change en écueil tout ce qui aurait dû la sauver! Hélas! dit saint Augustin, ce ne fut qu'éprise d'abord d'elle-même qu'elle s'éprit ensuite du fruit défendu: tout ce que le tentateur en a dit enflamme sa convoitise; elle y savoure d'avance tout ce que son orgueil fut flatté d'y trouver; enfin elle ose le cueillir, le manger, et voilà que soudain la froide lie de la mort commence à s'insinuer dans ses veines avec l'infernal poison qu'elle n'a pas su repousser.

Sera-ce tout, mes frères, saura-t-elle au moins se borner à un forfait si détestable? Qui? elle, se borner à ce forfait tant qu'il en existera quelque autre à commettre? Et connaîtrions-nous assez tout ce dont la brûlante piqûre du serpent peut rendre capable, si nous fixions quelque limite à la cupidité qui en est le malheureux résultat? Ah! craignons-en toute sorte d'excès. Non, ce n'est point Eve qui manquera aux crimes; j'allais presque dire que ce sont les crimes qui lui manqueront: envieuse, à son tour, comme l'ange apostat, je crois la voir s'irriter à l'aspect d'un époux qui ne partage point

son malheur ; n'ayant point encore partagé sa faute, ses yeux sont blessés de l'éclat dont Adam, encore debout, se montre environné. Il s'agit d'anéantir un trop humiliant parallèle, il faut à tout prix que celui qui n'a point été son complice perde, en le devenant, les priviléges qu'elle n'a plus. Ainsi, et je ne fais que répéter les paroles d'un grand docteur, ainsi, dès lors nouveau serpent, elle enchérit sur la malice du premier. Plus amère à son époux que la mort, dit le Sage, elle entreprend seule de le tenter, trop sûre, hélas ! d'un événement qui peut-être était déjà préparé par le même orgueil dont ses revers furent la suite.

O Dieu ! était-ce là ce que vous aviez en vue en prenant dans Adam endormi de quoi lui former une épouse qui lui fût semblable. N'auriez-vous prétendu que nous donner l'exemple d'une défection si scandaleuse, et tant de préparatifs de votre part devaient-ils n'aboutir qu'à un aussi déplorable dénoûment ! Ah ! si ce ne fut que pour le trahir que vous tirâtes du côté d'Adam sa compagne, ne valait-il pas mieux qu'il demeurât seul, et si vous n'aviez pour but que de lui donner un pareil secours, que puis-je voir dans votre opération qui corresponde à votre sagesse ! Mais les deux premiers époux, et c'est ici, pour ainsi dire, que leur forfait semble s'ennoblir en changeant de nature, ou plutôt c'est ici qu'il perd toute son horreur, ô délit vraiment fortuné! mais les deux premiers époux n'étaient qu'un voile qui cachait votre principal dessein, ils ébauchaient de loin l'ouvrage dont bientôt vous leur laisserez entrevoir quelques traits, et vous couvriez par eux un mystère que leur infidélité, au lieu de l'empêcher, ne servira qu'à accomplir.

Cependant un double succès couronnait déjà les artifices du tentateur. Oui, chrétiens, c'en est déjà fait de l'état d'innocence, il a disparu comme un songe : Eden, que le crime a souillé, va devenir bientôt un palais solitaire, et toutes ses voies sont en pleurs, parce qu'avec la justice que l'homme s'est laissé ravir, il a perdu sa plus belle décoration, le plus riche des trésors, celui de tous ses biens qui éclipsait tous les autres. Oh! comment êtes-vous tombé, vous qui aviez été sanctifié dans le paradis de votre Dieu et qui portiez de ses attributs une aussi vive empreinte ? Parfait comme vous l'étiez dès le point du jour, comment l'iniquité a-t-elle pu se trouver en vous ? comment l'erreur a-t-elle pu s'insinuer parmi tant de clarté, et l'infidélité parmi tant de grâce ? Comment, au sein d'un bonheur tel que le vôtre, a pu trouver place l'oubli de la main qui l'avait préparé ? et que dut-il se passer dans votre cœur pour qu'il en vînt si promptement à un tel excès d'ingratitude? Ah ! qu'importe que vous n'ayez pas été séduit, si vous en êtes devenu plus coupable; qu'importe que vous ayez mieux connu la loi, si vous ne l'avez mieux connue que pour mieux signaler votre malice en la transgressant, et servir de modèle à ses plus hardis violateurs?

Dites, mes frères, en quoi connaissons-nous le chef qui devait être le conseil du sexe le plus faible? où est la force qu'on devait s'attendre à lui voir déployer, et si jamais il eût dû user de l'ascendant que lui donnait sa primauté dans l'ordre de la création, quelle occasion n'en avait-il pas pour ramener dans le devoir une épouse égarée ? Hé quoi ! au seul aspect du fruit qu'elle portait dans sa main, comment put-il ne pas reculer d'horreur ? N'était-ce pas à lui de venger alors même la cause de son Dieu, en rendant gloire à sa loi si sacrilégement violée? O vous que dans la suite nous verrons étendre sur un vil fumier pour y être livré à toute la puissance des ténèbres, comme je vous admire lorsqu'à la tempête qui vous bat sans relâche de tout côté, vous opposez l'immobilité d'un rocher. Que peuvent sur vous les sollicitations d'une femme insensée? de quel succès eut-elle à se glorifier, malgré tout ce que votre situation lui fournissait de moyens? Ah ! pouviez-vous porter plus loin votre héroïsme, et quel contraste il me fournit lorsque je le compare à la honteuse lâcheté de notre premier père; Hé quoi ! n'avait-il pas devant les yeux l'exemple de l'archange vainqueur, pour, ainsi que lui, s'écrier : Qui est comme Dieu? quelle autre volonté doit régner que la sienne? quelle force, quel attrait pourrait me séparer de son amour? *Quis est Deus?*

Ah ! digne encore d'être exaucé, capable encore de s'interposer entre le ciel et sa compagne, il eût peut-être obtenu la réintégration de celle-ci dans ses droits, et rien n'eût été perdu ni pour lui, ni pour sa famille ; mais, que dis-je? hélas ! avant d'être attaqué il avait donné lieu à sa propre défaite, il commençait à gémir intérieurement de sa dépendance. Le bonheur chimérique d'un état où il ne serait tenu d'obéir en rien, attira peu à peu ses regards, il conçut même un secret désir de s'égaler à son Dieu, désir qui, tel qu'un ver dévorant, fit sécher en lui la racine de la justice dont il ne conserva plus que les vains dehors, et si une simple sollicitation l'a perverti, si un souffle a suffi pour l'abattre, c'est qu'il était déjà mur pour l'iniquité. Oh ! quel crime que le sien, et qu'avec raison il est appelé ineffable ! Nous nous perdons, chrétiens, en essayant d'en sonder la profonde malice. J'ai tâché pourtant de vous en expliquer les causes; voyons maintenant quels en furent les funestes effets : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le péché, dit saint Paul, *est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché; d'où il suit que la mort a passé dans tous les hommes par un seul, en qui tous ont péché.* (*Rom.*, V, 12.) Mais de même qu'à cause de la faute d'un seul, tous sont tombés dans la condamnation, ainsi tous sont justifiés à cause de la justice d'un seul, et voilà, dit saint Augustin, les deux chefs, entre eux si opposés, dans la connaissance desquels toute la religion con-

siste. L'un, principe inépuisable de corruption, l'autre de sainteté; l'un qui nous a perdus en nous rendant prévaricateurs, l'autre qui nous a sauvés en nous rendant justes; l'un, duquel sort une postérité d'opprobre et de colère, l'autre duquel descend une postérité de gloire et d'adoption; maudits dans le premier, bénis dans le second; c'est à celui-ci qu'il faut indispensablement appartenir, c'est de celui-ci que, nécessairement, il faut renaître, pour échapper à la proscription dont fut frappé celui-là.

J'ajoute avec l'Apôtre (*Rom.*,V, 16) que, de ce qu'un seul est mort pour tous, il suit évidemment que tous sont morts; que par conséquent tous ont subi ou ont à subir un même supplice; or, partout où nous voyons exister une peine égale, il faut que nous reconnaissions aussi qu'il existe un égal délit, et, pour sentir que l'un n'a pu se transmettre sans l'autre, il ne faut qu'avoir de Dieu les premières notions.

Vous seul, ô Jésus! tout étranger que vous étiez au crime, en avez pu néanmoins porter le châtiment sans que, d'aucune sorte, il blessât la divine justice, qu'au contraire il glorifiait, parce que, pour épargner ceux qui l'encoururent, il fallait qu'il ne vous épargnât point, vous qui ne l'aviez point encouru. Ah! notre iniquité ne pouvait s'expier que par votre innocence mise à la place de notre iniquité; c'est pour avoir daigné vous en charger, vous qui n'en aviez point le démérite, que nous en avons été déchargés, nous en qui elle abondait; oh! quel ineffable moyen de salut vous avez inventé, et quel prodige d'amour que le vôtre. Quoi donc! pour devenir la vraie propitiation du péché, vous n'hésitâtes point de vous investir de la ressemblance; vous vous couvrîtes de la tunique d'Adam, pour donner prise par elle au courroux céleste, qui se détourna loin de nous en se déployant à l'infini sur vous; mais d'être puni quoique innocent, mais de mourir sans être criminel, c'est un privilége exclusif et sanglant qui ne peut appartenir qu'à vous seul; c'est là ce qui vous a rendu notre Rédempteur nécessaire, de sorte qu'en tout autre que vous la punition est l'indice de l'offense, et nul ne peut être châtié que pour avoir été délinquant.

Ainsi, chrétiens, quoi qu'on en dise, sauf pourtant l'individuelle et glorieuse exception que la piété se plaît à vénérer dans la très-sainte Vierge, Mère de notre Dieu; ainsi, quoi qu'on en dise, la malédiction est universelle, et pas un seul homme n'en est excepté; c'est vainement qu'avec Pélage on voudrait en préserver les enfants. Ecriture, tradition, conciles, tout les y déclare soumis, tout foudroie l'erreur qui les y soustrait; car, hélas! compris au nombre de ceux qui meurent, ils sont compris, sans aucun doute, au nombre des pécheurs: vases de haine et de rebut, ils exhalent cette contagion primordiale au sein de laquelle ils naquirent; ils ont maintenant à se purger, sinon des crimes qu'une transgression délibérée aurait commis, du moins de celui qui leur est venu de la tige dont ils sont les rameaux naturels; d'où résulte évidemment pour eux la nécessité du baptême, comme aussi de l'action du baptême sur eux l'existence de leur péché; argument victorieux qui présente un double front à deux impiétés différentes, pour les combattre l'une et l'autre avec un égal succès, en se fondant sur les principes respectifs dont elles conviennent avec nous, que pour les amener aux conséquences dont elles disconviennent, leur enlevant ainsi toute ressource et leur coupant toute évasion; argument, au surplus, dont l'Eglise a toujours fait son arme triomphante, avec lequel toujours elle a rendu muets les plus insidieux novateurs, tant il est en soi irrésistible, tant il suffit à démontrer le dogme essentiel d'un péché d'origine.

Et certes, mes frères, à ne consulter même ici que la raison, n'est-il pas clair que, si l'homme n'eût jamais été corrompu, il jouirait de la vraie félicité avec pleine assurance, ou que, si de tout temps il eût été corrompu, il ne connaîtrait pas même la vraie félicité; il en a cependant une idée assez distincte, il en est même épris jusqu'à la poursuivre incessamment, bien que toujours trompé dans les efforts qu'il fait pour l'atteindre. Or, qu'annonce tant d'avidité unie à tant d'impuissance, sinon avec notre actuelle dégradation, notre grandeur passée? Ainsi le pensèrent autrefois certains sophistes, moins pervertis ou plus sincères que les sophistes de nos jours; ainsi, qui plus est, l'ont toujours pensé tous les peuples; oui, tous ont gardé le profond souvenir d'un état antérieur d'où l'espèce humaine était déchue; tous, si vous les interrogez, vous parleront des temps trop courts du bonheur de l'homme, de cet âge d'or qui dura si peu, auquel les siècles de malheur succédèrent; tous, plus ou moins confusément, vous disent que le plus ancien des délits, en introduisant tous les autres, ouvrit la porte à tous les fléaux. Or, si c'est un mensonge absurde, serait-il mis ainsi au niveau des vérités les moins contestées; aurait-il pour lui une tradition aussi générale? tant de monuments viendraient-ils à son appui, le verrions-nous, pour ainsi dire, écrit dans tous les lieux de l'univers, dans chaque page de l'histoire, et, plus conséquemment encore, dans notre propre fonds?

Au surplus, à moins de soutenir, et ce serait un vrai blasphème, à moins, dis-je, de soutenir que le Créateur a pu mettre dans son ouvrage des penchants pervers, des affections déréglées, qui ne voit que cet ouvrage n'est point tel qu'il sortit des mains du suprême ouvrier? Oui, l'homme est visiblement dans l'état d'un édifice bouleversé, et tout nous dit que la cause en est dans quelques énormes abus des dons de Dieu: dans quelque outrage fait, dès le principe, au Très-Haut, dans une trop juste vengeance de quelque grand crime, tout nous dit que le Créateur méconnu aura repris ses

bienfaits, abandonnant un ingrat à son indigence; tout nous dit qu'alors auront commencé les combats de la loi avec ses penchants, des sens avec la raison; enfin, tout nous dit que Dieu, retirant une fois son bras et son flambeau, l'homme se sera porté de toute sa pesanteur dans le mal, devenu, dit saint Augustin, devenu charnel jusque dans son esprit, lui qui était spirituel jusque dans sa chair; or, que l'auteur sacré nous apprenne maintenant le lieu, le temps, les circonstances d'un événement si désastreux, quelle peine aurions-nous d'adhérer à son récit, que la raison toute seule a pressenti, auquel nous sommes amenés par toutes les probabilités de l'analogie, et qui porte si visiblement le sceau d'un Dieu révélateur?

Cependant, chrétiens, que faisaient nos premiers parents, leur crime enfin consommé? Voyaient-ils s'accomplir sur eux les promesses dont on les flatta; avaient-ils du moins à s'applaudir de quelque avantage de plus? en un mot, leur nouvel état enchérissait-il sur celui qu'ils venaient d'abandonner? Leur nouvel état! quelle question, mes frères leur nouvel état! Eh! qu'auraient donc pu y gagner les premiers pécheurs quand il n'offre de son fond qu'un vide universel, qu'une disette absolue, quand ils n'y pouvaient rencontrer que ce que l'on rencontre sans Dieu, je veux dire le mensonge, l'erreur, la fascination, les ténèbres? quand séparés de l'Auteur de tout bien ils y sont la proie de l'auteur de tout mal; oh! comme ils ont, pour ainsi dire, à décompter de leurs chimériques idées! Et quelle situation que la leur au lieu de celle qu'ils ont rêvée! il me semble les voir interdits, éperdus, rougissant mutuellement l'un de l'autre, oser à peine s'entre-regarder; ils baissent vers la terre un front qu'obscurcissent les plus noirs chagrins et où se peignent tour à tour, avec leurs symptômes affreux, les diverses passions qui les agitent: leurs yeux se sont ouverts, il est vrai, mais sur leur nudité jusqu'alors inaperçue; mais pour voir la révolte unanime de leurs sens jusqu'alors subjugués: une chair fièrement rebelle à l'esprit, un vil limon dominateur de la pensée, un trouble, un désordre enfin qu'il n'est pas possible de se retracer.

O cupidité! qu'ils sont vastes et prompts les ravages que vous faites! Avec quelle rapidité votre malheureuse énergie a su se déployer! Hé quoi! à peine êtes-vous née dans le cœur de l'homme que déjà vous en remplissez la capacité! Il ne palpite, il ne sent déjà que par vous, et à voir la profondeur de vos racines, à voir la quantité de vos rameaux impurs, qui ne croirait qu'un long règne vous y a fait vieillir?

Ah! chrétiens, que de malheurs investissent à la fois nos parents coupables! D'instant en instant leurs infirmités s'accroissent et se compliquent. La grande plaie d'abord faite à leur entendement va retentir jusqu'à leur volonté, où, s'approfondissant davantage, elle étend ses ravages; le péché, redoublant ses nœuds, enchaîne puissamment tout leur être, et tel est leur endurcissement qu'ils ne songent pas même à déplorer leur disgrâce, presque autant endurcis que l'archange apostat. Non, pas un regret du bien qu'ils ont perdu, pas un soupir, pas une aspiration vers lui, pas une larme sur eux-mêmes. Disons mieux, en ne disant que ce qu'enseigne la foi et en nous instruisant de ce qu'au fond nous sommes sans la grâce, tout mouvement, tout désir qui aurait quelque rapport médiat ou immédiat au salut, est au-dessus des efforts de nos parents criminels; la prière même, ô calamité qui met le comble à toutes les autres! la prière elle-même est hors de leur pouvoir. Ainsi, l'hymne et le cantique ont cessé dans Eden; plus de culte, plus d'hommage qui soit dès lors offert au Très-Haut; toute communication entre la terre et le ciel a cessé, et, au défaut des seuls adorateurs qui pouvaient parler en son nom, tout est muet dans la nature, qui, n'étant plus dès ce moment qu'un objet d'horreur, va peut-être pour jamais se replonger dans le néant.

En dis-je trop, mes frères, ou plutôt puis-je en dire assez là où l'exagération devient impossible, là où celui qui dit le plus est celui qui dit le mieux, quoique encore bien loin de ce qu'il faudrait dire? Quel temps! ah! quel temps pour les premiers pécheurs que l'intervalle ténébreux de leur impénitence! A quoi donc tenait-il qu'irrévocablement fixés dans le mal ils ne fussent éternellement associés au séducteur qui les perdit? Oh! comme leur sied bien la dérision qui leur est réservée! comme ils ont mérité que par le plus sanglant des mépris on insultât à leur dégradation! comme le souvenir déchirant de la grandeur qui les a déçus vient à propos se joindre à leur supplice! Oui, paraissez, vous, les rivaux prétendus de la Divinité, osez l'aborder sans la craindre, ou plutôt, lui parlant d'égal à égal, soutenez devant elle un rang où vous avez cru vous placer; faites briller à côté des siens les attributs nouveaux dont le serpent vient de vous décorer; venez surtout faire l'essai de la science après laquelle vous avez couru; venez, venez la mesurer sur une science infinie, et voyons, en les comparant, si de vous égaler à votre Dieu ce fut en vous raison ou folie.

Mais quoi! ils se sont cachés, ils ont fui à l'approche de leur Dieu; la terreur qui les a saisis les a fait s'enfoncer dans les plus épaisses ténèbres dont ils croient s'envelopper assez pour échapper à l'œil de celui qui a fait l'œil, et qui, d'un mot, fit sortir le jour du sein des ombres. Les malheureux! où iront-ils pour se cacher? Quel dieu sera leur protecteur contre celui dont l'avénement les fait tant frémir? Est-ce en fuyant le souverain bien qu'ils reviendront à la justice? Pourront-ils recouvrer sans le Créateur ce qu'ils ne possédaient que par lui, ou quel fruit prétendent-ils retirer de leur servile frayeur? Une crainte sans amour, des frissons sans espérance seraient-ils des

moyens de rentrer en grâce avec Dieu, quand ils ne font que supposer un cœur bien moins ennemi du péché que de la vengeance qui le punit? Ah! il en est donc fait de ces fugitifs infortunés, si quelque grand coup parti d'en haut ne fait cesser enfin cette effroyable opposition à la justice!

Mais Dieu appela.... Dieu appela! Donc tout est gratuit dans la conversion du pécheur; c'est Dieu qui le prévient, Dieu qui le premier crie au fond de son âme. Dieu appela! A sa parole pleinement consolante, chrétiens, à ce premier pas de la bonté divine envers l'homme, à cette inattendue proclamation du salut universel, qui de nous pourrait contenir ses transports? Hé quoi! Seigneur, est-ce ainsi que vous traitez les plus ingrates de vos créatures? Quoi! où votre courroux devrait seul éclater, c'est votre clémence qui sourit, c'est votre longanimité qui pardonne! Ah! il est donc vrai que vous seul pouviez aimer Adam de cet amour immense que l'iniquité ne rebute point, de cet amour créateur qui tire du néant le mérite de l'objet qu'il aime? O pasteur à l'infini compatissant! vous avez donc couru après votre brebis égarée, vous avez suivi jusque dans les réduits les plus obscurs celui qui si obstinément demeurait loin de vous, vous l'avez atteint quand il ne songeait qu'à vous fuir, vous avez eu pitié de sa démence, vous l'avez aimé malgré lui!

Le voilà, chrétiens, en présence de son Dieu; et votre cœur, attristé jusqu'ici de son obstination, se promet enfin de la voir cesser à l'instant même, un plus long délai ne pouvant en effet se présumer; mais vous vous trompez : non, il ne touche point encore à ce terme heureux! Hélas! il ne paraît devant son Créateur que pour, s'il était possible, provoquer sa justice. Au lieu d'intercéder auprès de sa bonté, malgré les coups réitérés que de toutes parts on lui porte au dehors et comme au dedans de lui, rien n'est changé dans son intérieur; la frivolité de ses raisons, ses hypocrites détours, ses excuses plus offensantes peut-être que son péché, tout n'annonce que trop son immobilité dans le crime.

Cependant le serpent jouissait encore du fruit de sa malice; orgueilleux de sa victoire, il se complaisait dans le désordre qu'il avait causé, lorsqu'enfin une parole se fit entendre, parole accablante pour lui, mais parole pour nous d'une sévérité que tempérait la commisération.

Toi, l'horreur désormais de toute la nature, tu n'auras pour aliment que la poussière même où tu ramperas, reptile malheureux. Tu t'es flatté d'anéantir mes desseins; tu as cru séparer de ma miséricorde celui qui fut pour toi l'occasion d'y renoncer. Eh bien! sèche maintenant de dépit; je tends une main propice à ta victime. Une femme a subi ton joug en prêtant l'oreille à ta séduction; une autre femme te subjuguera; elle enfantera le vainqueur qui détruira ton empire.

Cet anathème vous fait trembler, vous qui la première avez abusé de mes dons, et vous craignez qu'en tombant sur le séducteur il ne tombe également sur celle qu'il est venu à bout de séduire. Cependant, si vous savez en pénétrer le sens, il s'en faut bien que ce soit vous qu'il menace. Et comment pourriez-vous en appréhender les effets, quand il renferme votre salut, quand il se change en promesses pour vous, quand je vous y montre un mystère auquel, par exclusion d'Adam, vous êtes seule destinée à coopérer? Mais s'il entre dans mes desseins de vous honorer ainsi par préférence à votre mari, il entre aussi dans mes desseins de ne vous pardonner qu'en vous châtiant. Je rendrai donc vos enfantements laborieux; non, ce ne sera qu'au péril de vos jours que vous communiquerez la vie à ceux qui naîtront de vous; heureuse alors si vous savez gémir devant moi sur la double mort que vous leur avez causée.

Et toi qu'un ennemi jaloux de ton bonheur a fait si honteusement déchoir, à quel châtiment ne devrais-je pas te dévouer, si ton offense en était la mesure? Mais la malédiction qui aurait dû te frapper, je la détourne sur la terre, dont la fécondité sera toute à ton détriment, et que je condamne à l'ingratitude envers toi pour te punir de ton ingratitude envers moi. Ce ne sera plus qu'en l'arrosant de tes sueurs que tu obtiendras un pain à peine suffisant, et le travail dont je t'impose aujourd'hui la loi n'aura pour terme que ta vie. Ta vie, tu le sais, elle eût été immortelle : un arbre mystérieux exprès planté devait en être l'indestructible reproducteur; il eût incessamment rajeuni ton corps; mais cet arbre ne t'appartient plus par l'échange que tu en as fait contre l'arbre de la science; en touchant à celui-ci malgré ma prohibition, tu as perdu le privilége de toucher à celui-là. Or, dans l'impuissance où tu es d'y porter comme autrefois la main, que peut-il te survenir, si ce n'est la mort? Oui, tu mourras: *Morte morieris* (IV *Reg.*, I, 4); toutefois j'arrête les coups de la mort pour te laisser le temps du repentir et de faire pénitence de ton péché.

Ainsi parle le Très-Haut, et tout à coup il se fait dans les premiers pécheurs un changement soudain, merveilleux effet de la puissance à qui seule appartient de faire fléchir les volontés; tout cède en eux à l'action de la grâce, dont enfin le triomphe est complet. Voyez-vous l'arbre nouveau qui, dans un lointain consolateur, se montre à leurs regards? C'est la croix, oui, la croix, de laquelle, par anticipation, sort une vertu dont nos premiers parents sont pénétrés; leur cœur s'ouvre dès lors au repentir: pleins de haine et d'indignation contre eux-mêmes, ils détestent le péché, et ils rendent à Dieu tout leur amour; ils sont justifiés, par anticipation, par les mérites du médiateur qui leur a été promis. Les livres saints et toute la tradition ne nous laissent aucun doute sur le salut d'Adam et d'Eve. S'il en était autrement, dit saint Irénée, il eût donc

été au pouvoir du serpent de briser la première image du Très-Haut, d'en engloutir pour toujours le chef-d'œuvre? Il eût été au pouvoir du serpent de faire sa proie de celui qui le premier sourit au Créateur, rendit gloire à ses attributs, et l'appela du doux nom de père? Comment se persuader que le premier dépositaire de la promesse en fût lui-même exclu sans retour, que la première espérance au médiateur se trouvât frustrée, que l'Eglise déjà naissante ne se composât que de réprouvés? Ah! ne formons pas des soupçons si injurieux au Seigneur. Non, chrétiens, la sagesse qui venait de créer le premier homme ne l'abandonna point; au contraire, elle vint, dit l'Ecriture, au-devant de lui, elle daigna, poussant jusqu'au bout la condescendance, elle daigna même le prendre par la main pour le tirer du piége fatal où il s'était engagé. C'est alors que, vivement touché de ses maux, il tourna ses regards vers celui qui en était tout à la fois le médecin et le remède. Oh! alors il reconnut la majesté de Dieu, s'humilia devant sa justice, il implora sa miséricorde, et il expia son orgueil par une pénitence de neuf cents ans.

O Jésus! ô ineffable réparateur! c'est par vous que notre père criminel devint pénitent, c'est par vous seul aussi que nous pouvons le devenir. Eh bien! jetez sur nous cet œil puissant qui convertit ceux qu'il regarde; donnez-nous cette bonne volonté que nous avons perdue; réformez, guérissez, redressez notre libre arbitre; faites-nous bien sentir notre faiblesse, afin que nous sollicitions avec plus d'ardeur le secours de votre grâce; préservez-nous surtout de cet orgueil qui, se glissant dans nos meilleures actions, en empoisonne toujours le mérite; rendez-nous saints, non à nos yeux, mais à vos yeux; que la lumière que nous recevons de vous se perde dans la vôtre et ne brille jamais qu'en vous. O Dieu, de qui nous tenons tout, allumez dans nos cœurs la flamme de cet amour qui, ne prenant rien pour soi-même, vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous pour être tout entier à vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS VIII.

SERMON SUR LES PROPHÈTES.

Si moram fecerit exspecta illum, quia veniens veniet et non tardabit. (*Habac.*, II, 3.)

Si celui qui vous a été promis diffère encore, ne discontinuez pas de l'attendre; car il viendra infailliblement et il ne tardera pas.

Non, chrétiens, quoi qu'il en soit de la longueur des délais, l'espérance au Messie ne sera point vaine: il viendra certainement dans le temps prescrit, et en se montrant tel qu'on avait su le peindre avant qu'il parût; de toute nécessité il faudra, ou comme Nataniel, l'adorer en sa qualité de Fils de Dieu; ou comme les Juifs, le couvrir de confusion, en s'aveuglant volontairement jusqu'à ne pas le reconnaître; car comment confronter chacun de ses traits avec chacun des traits qui en composaient le tableau prophétique, sans être vivement frappé de leur ressemblance parfaite, sans s'écrier aussitôt: C'est lui, c'est le Sauveur promis, c'est le Christ attendu.

Or, c'est à développer, à faire bien sentir cette forte preuve de la divinité du Sauveur, que je consacre aujourd'hui ce discours, dans lequel j'établirai successivement, et sur quoi reposait la grande attente, et quel en était le magnifique objet; je fixerai d'abord la notion d'une vraie prophétie pour en inférer qu'il n'y a que celles que nous alléguons qui en méritent proprement le nom: ce sera le sujet de mon premier point; ensuite je ferai voir que Jésus-Christ est le but unique de toutes les prophéties et que toutes sans exception retentissent à lui comme à leur centre nécessaire; que, par conséquent, on était fondé à l'attendre avec une certitude égale à celle des témoins même qui l'ont vu venir: ce sera le sujet de mon second point. En deux mots, en quoi consistent les vraies prophéties? quel est celui qu'elles annonçaient? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner et d'expliquer après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous donner, chrétiens, une juste idée de la prophétie et pour que vous sachiez ne pas la confondre avec tout ce qui n'est point elle, je dis qu'elle consiste en une connaissance infaillible des choses futures et dépendantes d'une volonté libre, et dans lesquelles l'on ne puisse découvrir ni détermination antérieure, ni disposition préliminaire, ni rien de tout ce qui tombe sous nos conjectures; ainsi, prévoir des faits, des catastrophes qui ne sont d'aucune manière préparés et qui sont même au delà de tout soupçon; par exemple annoncer la naissance d'un homme, plusieurs siècles avant qu'il paraisse; l'appeler du nom qu'il portera, dénombrer par anticipation ses exploits, marquer en détail les circonstances de sa vie, ainsi que celle de sa mort; dire comme Isaïe à Jérusalem: Vous serez rebâtie et repeuplée; dire comme le prophète à Cyrus: C'est vous qui garderez mon troupeau, vous que j'établis roi, vous devant qui je marcherai, vous par qui je briserai les portes d'airain, vous que je choisis et que je nomme, afin qu'on sache que je suis le Seigneur.

Ou bien, sans nommer le héros à venir, le peindre avec des traits si éclatants qu'on ne puisse, en le voyant, s'y méprendre; se servir pour le désigner d'un emblème tel que, même après qu'il aura paru, on ne puisse en imaginer de plus caractéristique; fixer l'époque de son règne en comptant les prédécesseurs qu'il doit avoir; le montrer prompt dans ses résolutions, rapide en ses conquêtes; s'élançant bien plutôt avec l'impétuosité d'un oiseau de proie que marchant avec la pesanteur d'une armée; étendant au loin sa domination, détruisant sans retour

la double puissance des Mèdes et des Perses ; décrire, en un mot, les temps futurs comme si l'on décrivait les temps passés ; aller encore jusqu'à retracer des événements inouïs, presque aussi difficiles à croire quand on les a vus que lorsqu'on les annonçait ; parler enfin de l'avenir, comme si l'on racontait un événement que l'on a sous les yeux ; voilà ce que j'appelle prophétiser.

D'où il suit évidemment que ce n'est pas ainsi qu'il faudrait appeler l'art de prévoir, quoique de bien loin, des effets renfermés dans des causes naturelles ou qui tiennent à certains signes extérieurs auxquels on est toujours en droit de les rapporter ; non, ni l'astronome habile, tantôt en prédisant des éclipses qui successivement doivent avoir lieu, tantôt en fixant le moment où une comète dont la période est connue apparaîtra ; ni le docte médecin auquel certaines indications découvrent sans erreur une maladie imminente, ne méritent sous aucun rapport le titre de prophète ; et quelque étonnants qu'ils soient l'un et l'autre, le premier par la hardiesse de ses calculs, le second par la justesse de ses aperçus, ils ne font rien pourtant qui soit au-dessus des ressources humaines ; que dis-je ? si quelqu'un pouvait aspirer à la qualification de prophète, ce serait sans doute, et tout au plus, celui qui versé dans la science du jeu des passions n'hésite pas de présager leur sinistre influence avec la révolution qu'elles ne manquent jamais d'amener ; mais quelque justes et profondes que soient ses combinaisons, je n'y vois encore rien de surnaturel, rien où ne puisse également s'initier une prudence également consommée. Hélas ! à peine osera-t-il, s'il est sage, annoncer le résultat du lendemain ; il pourra, si l'on veut, prédire un événement prochainement disposé, il pourra, comme autrefois Chusaï, quand il s'agissait de séparer Achitophel, il pourra, dis-je, augurer avec quelque assurance un succès sur lequel on pouvait compter, vu les précautions prises pour l'obtenir, mais il n'en prédira ni les détails, ni les circonstances, moins encore les suites, la durée, je ne dis pas seulement dans d'autres régions ou dans des temps très-éloignés, mais encore dans son propre pays et pour des temps très-voisins.

Tel est, chrétiens, ce défi que Dieu se plaît à donner aux efforts réunis des intelligences créées, de quelque perspicacité qu'on les prétende douées. Approchez, dit-il, par Isaïe aux dieux des gentils, approchez et venez plaider votre cause. Oui, si vous annoncez l'avenir dans l'ordre dont il ne doit point s'écarter, je consens à vous reconnaître pour autant de dieux ; mais si vous ne pouvez prononcer un seul mot prophétique, mais si tous vous restez muets devant moi, qu'êtes-vous dès lors, sinon un pur néant, et vos statues qui, à entendre vos adorateurs, renferment tant de vertu, vos statues que sont-elles, sinon un vide absolu où n'est jamais entré et d'où jamais non plus il ne peut sortir que du vent : *Ventus et inane.* (*Isai.*, XLI, 29.)

Oui, Seigneur, il n'appartient qu'à vous, à vous, à qui tous les temps, tous les lieux, toutes les causes avec leurs effets, tous les agents ou libres ou nécessaires sont pleinement connus ; à vous le créateur, l'ordonnateur unique des événements et des choses ; à vous qui tenez dans vos mains les volontés et les cœurs ; il n'appartient, dis-je, qu'à vous de prévoir ce que l'avenir doit un jour faire éclore ; vous seul pouvez lire sans erreur les caractères que vous-même avez tracés dans ses obscures profondeurs ; les montrer, s'il le faut, par anticipation, ces mêmes caractères, pour confondre par eux toute pénétration, toute sagacité, en donner l'intelligence à vos prophètes, afin d'en faire tour à tour, comme le fut Moïse de Pharaon, ou Daniel de Balthasar, les dieux des peuples ou des rois vers lesquels vous daignez les envoyer ; vous seul pouvez lever le voile dont vous cachez ce que vous avez résolu de produire en tel ou en tel autre temps ; et partout où nous trouverons les caractères d'une vraie prédiction, toutes les fois que nous entendrons annoncer ce qui n'a pas encore d'existence, ou qui n'existe que dans vos impénétrables conseils, pourrons-nous hésiter d'y voir le sceau radieux d'une inspiration qui n'a pu dès lors émaner que de vous ?

Disons-le donc, chrétiens, le privilége essentiellement propre à la Divinité est sans contredit la manifestation des choses futures. Non rien qui fasse mieux sentir sa présence ; et c'est à ce genre de démonstration que les apologistes du christianisme en ont toujours de préférence appelé pour en mettre dans son jour la céleste origine ; tous les peuples se sont rendus à son évidence ; tous ont cru que là où se trouvait quelque connaissance de l'avenir, là se trouvait aussi quelque chose de divin, et s'ils ont pu se laisser tromper par de faux oracles, ils ne l'ont jamais été sur le principe d'où la vraie divination doit partir, ni, par conséquent, sur tout ce que la vraie divination est capable de démontrer. Hélas ! trop curieux de connaître leur destinée, ils se laissaient éblouir par quiconque osait s'arroger le pouvoir de les en instruire : le cours ou l'aspect des astres, le vol, le nombre, la qualité des oiseaux ; les entrailles des victimes, les pressentiments secrets, les rencontres fortuites, les rêves même et les fantômes de la nuit, voilà ce que l'on consultait pour pénétrer dans l'avenir ; voilà cet art autrefois si vanté qui donna tant de crédit, tant d'ascendant aux aruspices, art détestable autant que frivole, auquel on ne conçoit pas qu'on ait pu si longtemps déférer, durant même les ténèbres du paganisme ; mais comment concevoir que des chrétiens ne rougissent point de s'en laisser encore fasciner, qu'ils y ajoutent encore foi aujourd'hui, quoiqu'ils en aient toujours été si stupidement le jouet.

Voyez l'embarras des Chaldéens au juste reproche que leur fait leur roi, ou plutôt

adorez cette sagesse qui se sert de leur aveu pour faire briller les vraies prédictions de tout leur éclat. Un songe a frappé Nabuchodonosor, et pour que la gloire de l'expliquer soit réservée à Daniel, ce songe a disparu de la mémoire du prince, qui dès lors a besoin qu'on le lui rappelle avant d'en débrouiller le sens énigmatique : l'exiger des mages rassemblés, ce fut les convaincre d'imposture en manifestant leur impiété ; l'obtenir de Daniel, ce fut obtenir le plus inouï de tous les prodiges, ce fut démontrer invinciblement sa qualité de prophète qu'il mérite dès lors par un double droit, et pour tirer de l'abîme de l'oubli ce qu'il eût toujours enveloppé de son ombre et pour y démêler savamment ce que l'avenir eût encore longtemps tenu caché. Ah! sans doute, ô Joseph, je ne puis que vous admirer quand, d'après les songes qui ont alarmé les compagnons de vos fers, vous fixez le sort qui les attend ainsi que la gloire que vous préparait l'explication du songe de Pharaon ; mais ni à l'égard de celui-ci, ni à l'égard de ceux-là, vous n'eûtes à vaincre aucune difficulté semblable à celle que surmonta Daniel ; car, tout inspiré qu'il fallait que vous fussiez pour sonder un impénétrable avenir, vous n'aviez cependant que l'avenir à connaître ; combien donc n'auriez-vous pas vous-même admiré Daniel qui, ayant de plus à sonder un impénétrable passé, porte des regards assurés sur l'un comme sur l'autre, produisant, pour ainsi parler ce qui n'était pas encore avec la même facilité qu'il reproduit ce qui n'est déjà plus. Oh! quel moment pour lui quand il fait briller la lumière qu'il reçoit d'en haut avec effusion! Seul grand parmi tout ce que la terre honore le plus en genre de grandeur, c'est dans la capitale du monde, à la face de l'empire babylonien, devant un prince inquiet et curieux, en présence de toute sa cour, au milieu de tant de devins jaloux et rivaux, dans une occasion où il s'agissait de tout, soit pour leur intérêt, soit pour l'honneur de leur art, que Daniel déploie sa magnifique interprétation ; il ne se borne pas à l'événement d'un seul lieu, d'un seul jour, d'un seul peuple, il fixe, il décrit la destinée du monde entier, il embrasse tous les temps comme tous les pays, il prend à témoin de sa prédiction tout ce qu'il y aura d'hommes dans l'univers : soudain sa réponse est applaudie avec transport, tout se rend, tout cède à un prodige sinon plus grand, du moins bien mieux senti que celui de la fournaise. Non, le roi ne trouve pas d'expression pour élever assez haut la gloire de Daniel, et il l'aurait adoré si le prophète n'eût humblement confessé le Dieu qui seul avait pu éclairer le chaos des révolutions futures ; ce grand Dieu aux yeux duquel les plus épaisses ténèbres ne sont qu'un jour lumineux, et qui ne fait jamais tant éclater sa puissance que par l'inspiration dont il favorise ses envoyés.

Après cela, chrétiens, nous siérait-il d'établir entre les oracles païens et les oracles hébreux le moindre parallèle ? Ah! soyez semblables à vos inutiles trépieds, vous qui affectez d'être hors de vous-mêmes en vous agitant sur eux ; comme on vit autrefois les prêtres de Bel invoquer en vain le céleste feu sur leur sacrifice, ainsi l'inspiration qu'à grands cris vous invoquiez ne descendait jamais sur vous ; ainsi le Dieu dont vous prétendiez sentir la personne demeurait toujours loin de vous. Et après tout, chrétiens, quelle vénération auraient pu se concilier des oracles qui se contredisaient souvent les uns les autres ? ou comment, par exemple, aurait-on pu compter sur un oracle rendu à Claros visiblement contraire à celui que le même Apollon aurait rendu à Dodone? Or, vit-on jamais nos oracles saints encourir un reproche aussi flétrissant? Inspirés comme ils sont par le même Dieu, pourrait-on en citer un seul qui, par son opposition avec quelques-uns des autres, démente la source d'où il émane, ou bien cette radieuse unité qui les a marqués de son sceau? Pourrait-on en citer un seul qui ne concoure pour sa part au concert harmonieux résultant de leur ensemble ? un seul qui ne leur soit en toute manière assorti ? et ne forment-ils pas, au contraire, un corps où tout se lie et se tient, tout se correspond et s'enchaîne ?

Oh! quelle différence d'ailleurs entre les prêtres païens et les saints envoyés, en qui tout retraçait le Dieu dont ils étaient les organes? Ah! ceux-ci, dit un grand docteur, étaient vraiment pleins du Christ en l'annonçant : *Annuntiabant Christum pleni Christo;* ils le précédaient en portant sur eux, tels que les officiers d'un grand roi, les marques de sa gloire; et la grâce, qui les élevait à une si grande hauteur, les dirigeait toujours de manière à les y maintenir. Loin d'eux ces pusillanimes égards auxquels ils sentaient que la vérité ne doit jamais s'abaisser : quelque événement qu'ils eussent à raconter, fût-il propice ou contraire, désastreux ou consolant, par cela seul qu'il venait d'en haut, ils ne savaient ni l'exagérer ni le pallier, ni le taire; quelles qu'en dussent être pour eux les suites, ils remplissaient la mission qu'ils avaient reçue d'en haut ; car, qui ne sait à combien de dangers cette mission, tout auguste qu'elle était, les exposait. Hélas! c'est toujours à proportion de leur zèle à l'exercer qu'on s'acharnait à les persécuter; est-il menace, en effet, qu'on ne mette en avant pour épouvanter Elie et Elizée? Isaïe, malgré sa naissance, n'est-il pas, tantôt au peuple, tantôt aux grands, un objet de dérision? N'est-ce pas comme un vil imposteur que Jérémie est traité? Voyez, entre le vestibule et l'autel, Zacharie lapidé ; Amos, sur le point d'être puni comme coupable de trahison ; Ezéchiel, ne se nourrir que d'un pain trempé de ses larmes; Baruch, en proie à d'inouïes calamités, tant il était périlleux de faire entendre aux Juifs des prédictions alarmantes , tant, par leur fermeté à les publier, les prophètes se montraient supérieurs à ces prêtres sacrilégement complaisants, toujours prêts à se plier

sous l'influence de quelque infâme passion, pour peu qu'ils eussent d'intérêt à la ménager.

Enfin, qui ne connaît chez les païens l'ambiguïté des réponses de leurs dieux? Deux grands princes étaient armés l'un contre l'autre, et il s'agissait de savoir lequel des deux serait vainqueur: l'oracle, à ce propos consulté, donne artificieusement une réponse à double sens; Crésus l'explique en sa faveur avant le combat; vainqueur, il y eût vu la ruine de l'empire ennemi; vaincu, on l'explique à son détriment; il est contraint d'y voir la ruine de son propre empire, honteux d'en avoir été à un tel point le jouet. Oh! que les oracles des Hébreux ont un différent caractère! quelle clarté, quelle précision, quelle unité de sens! ils font tous, pour ainsi dire, toucher au doigt la chose à venir; en eux, rien d'équivoque ni d'obscur quand il s'agit du sort qu'auraient à subir les cités ou les armées. On sait toujours, à ne pas s'y tromper, de quel côté sera la victoire, la montrât-on se déclarant pour le plus faible parti. Est-il rien, en effet, qu'on puisse interpréter pour ou contre, dans ce que dit Isaïe à Achaz, touchant les deux puissants rois dont les forces réunies assiégent sa capitale? Ne déclare-t-il pas, sans détour, la vanité de leurs efforts? ne va-t-il pas, bien plus, jusqu'à les montrer l'un et l'autre expirants, et cela avant qu'un enfant, sur le point de naître, ait bégayé les noms des auteurs de ses jours?

Mais qu'ai-je besoin d'insister sur la clarté des oracles hébreux quand les Porphyre, quand les Julien n'ont cru pouvoir les éluder qu'en les taxant d'avoir été composés après les faits qu'ils décrivent? En quoi, mes frères, sans venger nous-mêmes notre cause, et nous tenant, pour ainsi dire, à l'écart, il nous suffit d'en confier la défense aux Juifs, lesquels, hélas! ne pensant en triompher que pour eux ne triomphent cependant que pour nous. O Providence! qui, en nous ménageant des ennemis, les fait plutôt se consumer en efforts les uns contre les autres, les rendant alternativement vainqueurs dans les points dont ils conviennent avec nous, ou alternativement vaincus dans les points dont ils disconviennent; nous faisant ainsi jouir de la victoire en nous dispensant de tenter même le combat. Oui, sans le vouloir, les païens, ainsi que les Juifs, concourent puissamment à établir la force probante de nos prophéties; elles sont claires et précises, disent les uns, et si elles sont antérieures à l'événement, elles doivent triompher de toute résistance; or, disent les autres, comment douter qu'elles soient antérieures à l'événement, quand c'est nous qui en garantissons l'antiquité; nous, auxquels, à mesure qu'on les écrivait, elles étaient adressées; donc, elles doivent triompher de toute résistance; donc, rien de plus fort pour démontrer la divine mission d'un envoyé ou la divinité d'une religion que les prophéties.

Je finis, chrétiens, en observant que tout ce que j'ai dit de la clarté de nos prophéties se concilie, on ne peut mieux, avec quelques ombres dont il était à propos de les envelopper et qu'une distribution bien entendue de quelque obscurité sur tout ce qu'il fallait pourtant que nos livres saints fissent briller de lumière est peut-être ce qu'on doit le plus admirer en eux : un homme, en effet, à qui Dieu aurait ouvert le livre de l'avenir sans lui inspirer la manière d'en communiquer les secrets, aurait infailliblement ou parlé trop, ou parlé trop peu, tant il aurait eu besoin d'être dirigé non-seulement quant au fond de la prophétie, mais encore quant au tempérament à garder en l'énonçant; l'enveloppant toujours assez pour que son exécution n'eût pas besoin d'être violemment amenée, et, la rendant assez claire néanmoins, pour qu'après l'événement où du temps même qu'il s'exécutait, les esprits un peu attentifs en aperçussent la vérité.

J'ai exposé, chrétiens, avec la notion d'une vraie prophétie, tout ce qu'elle a de force pour prouver. Voyons maintenant quel était le but premier et principal de toutes les prophéties.

DEUXIÈME PARTIE.

Tous les oracles, sans exception, médiatement ou immédiatement, ont un même but, qui, dès lors, embrassant lui seul toutes choses, en est l'invisible lien, centre universel des événements qui devaient le précéder ou le suivre; or, je dis que ce grand et unique but est sans aucune contestation le Messie, par lequel tout se fait, a été fait ou se fera, et cette vérité, déjà si évidente, à considérer les oracles où il n'est question que de lui, ne le sera pas moins à réfléchir sur les oracles même qui semblent n'avoir avec lui aucune espèce de liaison, quoiqu'ils en aient une pourtant et bien étroite et bien intime, ne fût-ce que par leur destination à tout disposer, à tout ramener, à faire puissamment concourir tout à l'entier et parfait accomplissement de ceux-là.

Car d'abord, quant aux premiers, c'est-à-dire quant à ceux qui ont pour objet immédiat le Messie, ils sont tous rendus de manière à ne pouvoir se méprendre sur la chose qu'ils ont en vue, laquelle en fixe le sens, à tel point qu'ils n'en auraient aucun, s'ils n'avaient précisément celui que cette même chose indique et détermine. Ainsi, par exemple, on n'entend plus rien ni dans la malédiction prononcée au commencement contre le séducteur qui nous perdit, ni dans la bénédiction de Jacob sur son quatrième fils, ni dans les instances que Moïse fait à Dieu, d'envoyer le prophète promis, ni dans le culte rendu par David à l'un de ses fils qu'il appelle son Seigneur, ni dans l'illustration que Bethléem ou le second temple recevraient de celui qui naîtrait dans l'un ou serait introduit dans l'autre, ni enfin dans les oracles qui, tels que ceux-là, désignent expressément le réparateur à venir, si on ne s'astreint à ne les entendre que de lui seul.

Tant il entrait, ô mon Dieu! dans le pl n

de votre sagesse a exclure toute équivoque ainsi que toute obscurité des oracles destinés à prophétiser le Messie. C'est la clarté du sens qu'ils exprimaient qui les a rendus si célèbres; vous les avez fait briller d'une lumière assez vive pour frapper tous les regards, et vous les avez, de proche en proche, distribués comme autant de phares ou de flambeaux destinés à éclairer tout ce que vous vouliez que l'avenir laissât entrevoir du Messie. Oh ! combien les passages de l'Ecriture où vous daignez le caractériser l'emportent sur les passages qui n'ont pas eu cette haute destination ! Quelle grandeur ! quelle magnificence ! quelle majesté dans ceux-là ! On dirait que l'inspiration divine a fait en eux son dernier effort : plus nous les méditons, plus ils nous ravissent. Oui, du sein du feu dont ils pétillent, nous croyons entendre se nommer le Dieu qu'ils prophétisent, et non-seulement nous y sentons la présence du Dieu révélateur, mais la présence encore du Dieu réparateur qui, par eux, était annoncé.

Voyez, voyez, chrétiens, comme il est aperçu dès l'enfance du monde, où avec la promesse qui suivit la chute du genre humain, commence l'histoire de la révélation. Oh ! qu'il est beau de la voir, cette promesse, passer de bouche en bouche, sans interruption, pour animer ou soutenir l'espoir des temps anciens; non, rien ne pourra l'effacer du souvenir des premiers justes, lesquels ne pouvaient être tels que parce que, la regardant comme infaillible, ils concentraient en elle tous leurs désirs, devenant ainsi les témoins anticipés de son exécution, de quelque difficulté qu'on l'environnât, la montrât-on même à tous égards impossible, en ordonnant d'immoler celui en qui pourtant on avait juré de la perpétuer.

Ah ! chrétiens ! vous le savez, cette promesse était pour les patriarches un bien qui leur tenait lieu de tous les autres ; ils n'en connaissaient point de plus précieux ni à garder ni à léguer, de sorte qu'ils ne voyaient jamais leur véritable héritier que dans celui de leurs enfants qui leur succédait selon l'esprit, c'est-à-dire avec la même foi en la promesse des biens futurs. Déjà, pour mieux la garantir, une promesse d'un ordre inférieur s'effectue ; déjà, pour gage des bénédictions auxquelles tous les peuples seront un jour appelés, le peuple issu d'Abraham par Jacob est comblé de bénédictions temporelles. Peuple mystérieux, son sanctuaire, son autel, ses rites, ses solennités, tout devient pour lui figure ou pronostic du Messie qu'il prophétise lui-même en ses divers états, toujours protégé, toujours surveillé pour que rien ne puisse l'empêcher d'accomplir son œuvre en suivant le cours de ses augustes destinées.

Cependant, l'avenir de jour en jour s'explique davantage. A chaque pas de plus qu'on fait vers le Messie, on en exprime de mieux en mieux la ressemblance, et à mesure qu'on le copie de plus près, on nous le montre sous des traits plus vifs, plus caractéristiques ; bientôt des prophètes l'annoncent comme un Dieu donné, comme un Dieu avec nous ; il sera, dit l'un d'entre eux, il sera le témoin envoyé aux peuples, il sera le chef, le précepteur des gentils; il descendra du ciel comme la rosée et la terre portera son fruit. O bonheur ! s'écrie encore en un saint transport le même prophète : un fils nous sera donné, un enfant naîtra parmi nous, dont nul n'entreprendra de raconter la génération ; il sera grand, élevé, il parviendra au comble de la gloire, il portera les plus augustes noms. Mais à tant de grandeur, combien ne voyons-nous pas se mêler d'ignominie ! Hélas ! celle-ci va toujours de pair avec celle-là ; à chaque trait qu'on exprime de la première, on en fait toujours correspondre quelqu'un de la seconde : le Christ est peint avec autant de vérité par l'une que par l'autre, ou plutôt il n'est peint avec toute justesse que par le concours des deux ; il fallait qu'elles se montrassent en lui dans un contraste perpétuel, et même c'est parce qu'il les concilie admirablement en soi, malgré leur apparente incompatibilité, qu'il se montre à nous dans le jour le plus propre de tous à nous éclairer sur ce qu'il devait être.

Vous, ô Juifs, gardez-vous donc de le méconnaître à son abjection, si vous ne voulez point le méconnaître à sa gloire. Attendez-le, à la bonne heure, attendez-le comme un roi, mais comme un roi dont le règne est pacifique, intérieur, éternel, sans pompe, sans appareil, sans éclat, qui, par conséquent, au lieu de vous combler de biens temporels, viendra vous en montrer, par son exemple, le néant pour vous en détacher. Et de quelle utilité serait pour nous un Messie analogue à des vœux tels que ceux que vous formeriez? Lui qui doit être notre rançon, notre garant, notre victime, comment remplira-t-il ces fonctions, si toujours plein de gloire et d'honneur il demeure étranger à nos misères? Que ferait-il d'ailleurs en m'enrichissant dans mon exil, sinon me porter à oublier la patrie? Dès lors, certes, dès lors il m'entretiendrait dans ma corruption au lieu de m'en préserver ; il favoriserait mes penchants au lieu de les réprimer ; il augmenterait mes maux au lieu de les guérir ; en un mot il me rendrait d'autant plus indigent qu'il s'appliquerait à me rendre riche ; et, loin par conséquent de mettre en lui toute ma confiance, j'aurais bien plutôt à le fuir comme un séducteur, ou comme étant d'intelligence avec mes plus grands ennemis. Oh ! que j'aime bien mieux à le voir avec une puissance qui n'emprunte rien de celle qu'on redoute ici-bas ; en apparence pauvre, abandonné, mais entraînant tout par sa parole et n'ayant besoin pour subjuguer les cœurs que d'un seul signe de sa volonté.

Ici, chrétiens, faudrait-il vous faire sentir la pleine conviction que doivent en effet produire des monuments dont la date, le lieu, les auteurs nous sont garantis par la main non suspecte qui nous les présente. Non, ce n'est pas un seul prophète qui se

fait entendre, c'est une suite d'hommes divinement inspirés, qui se succèdent les uns aux autres dans l'exercice d'un ministère égal. Ce n'est pas non plus de leur part un seul trait que le hasard aurait pu fournir, ou qui, dans son isolement, ne répandrai aucun jour sur les choses futures ; ce son mille traits radieux qui, tantôt réunis, tantô épars, les étalent, ces choses, dans le plu grand jour; c'est l'histoire complète du Sau veur, c'est sa double naissance et par conséquent sa double nature en sa personne essentiellement une ; c'est son berceau et son tombeau, sa vie et sa mort, ses triomphes et sa croix, ses disgrâces et ses vertus, ses miracles et ses souffrances, en un mot, il est déjà dans l'Ancien Testament tout ce qu'il sera dans le Nouveau, et les ténèbres dont l'avenir le tient encore enveloppé sont pleinement dissipées.

Voilà, chrétiens, pour les oracles où il n'était évidemment question que du Messie; et quant à ceux où il n'en était fait aucune mention, et qui semblaient même n'avoir aucun rapport avec lui, n'ai-je pas droit de soutenir que le Messie en était cependant l'unique objet, et que les Juifs surtout ne pouvaient s'empêcher de l'y reconnaître? Car comment se seraient-ils dissimulé qu'étant eux-mêmes pour le Messie, tous les oracles les concernant ne pouvaient également concerner que lui ; que, par conséquent, tout ce qu'on leur annonçait, et d'une autre alliance à contracter, et d'une autre victime à offrir, et de nouveaux biens à recevoir, et du peu de prix que le Seigneur attachait à leurs sacrifices, et de l'horreur que lui causaient leurs cérémonies, avait uniquement pour but l'ordre nouveau que le Messie établirait?

Comment encore se seraient-ils dissimulé que les oracles rendus pour ou contre les nations qui les entravaient, n'étant en effet rendus que pour ou contre eux-mêmes, n'étaient non plus rendus qu'en vue du Messie? Pourquoi d'ailleurs aurait-on déroulé devant eux la succession des quatre grands empires, si ce n'est pour leur apprendre que, subjugués par le premier, délivrés par le second, florissants sous le troisième, ils seraient sous le quatrième destinés à fournir la pierre qui, se détachant du milieu d'eux, briserait la statue, emblème de ces quatre empires ? Et pouvait-on mieux les initier dans le grand dessein pour lequel tous les autres desseins étaient conçus ? n'était-ce pas leur prouver clairement que tout ce qui se passerait au milieu d'eux, ou autour d'eux, ne se passerait que pour le Messie?

Oh ! de quel privilége ils jouissaient, et combien, éclairés comme ils l'étaient par des oracles si multipliés, ils l'emportaient sur les nations les plus célèbres ! Oui, à les voir doués, par exclusion à celles-ci, de tant de hautes connaissances, qui ne croirai qu'ils formaient une autre classe d'hommes, une espèce à part dans le genre humain. Seuls, en effet, ils savaient le grand but vers lequel s'acheminaient toutes choses ; par les fréquentes révélations dont ils étaient favorisés, Dieu les associait, pour ainsi dire, à sa prescience. Nul événement, nulle révolution dont ils ne fussent d'avance informés, et pour eux, aussi connu que la marche uniforme de la nature, l'avenir n'enfantait rien de nouveau, transformé, pour ainsi dire, en un temps passé dont ils pouvaient à leur gré mesurer ou parcourir l'étendue.

Vous, donc, leurs perpétuels ennemis, quoi qu'il en fût du délai de la parole ou des menaces qui tonnaient sur vous, ils ont vu déjà toute votre histoire; déjà ils vous ont vus tour à tour disparaître, Moab, Ammon, Ramassès, Idumée; Damas, ils ont vu ta ruine; toi, Egypte, avec ta gloire, tes richesses, ils t'ont vu passer sous une autre domination ; Tyr, ils t'ont vue de toutes parts assiégée et presque t'abîmer dans cette mer dont tu te vantais d'être la souveraine ; Babylone, ils t'ont vue tomber pour ne plus te relever. O marteau qui auras brisé toute la terre, ils ont vu l'instant où tu serais toi-même brisé. Et vous, ô mon Dieu ! pour peu qu'ils semblent vous contempler des yeux de la foi, combien ne devaient-ils pas bénir cette providence de votre part envers eux qui, malgré les efforts sous lesquels ils devaient ce semble succomber, les tenait toujours sous sa main protectrice, en détournant loin d'eux ou en faisant se briser contre eux tout ce qui aurait servi d'obstacle à leur auguste destination !

Maintenant, chrétiens, à la vue de cette chaîne de faits, d'oracles, de promesses, de traditions que je viens de parcourir, pourriez-vous ne pas convenir avec moi que, dans les temps anciens, tout se passait en préparatifs pour le Messie? Oui, tandis que mille voix se succédaient ou alternaient pour l'annoncer, mille événements avaient lieu ou se coordonnaient pour le recevoir ; rien qui ne tendît vers le grand but, tout étranger qu'il parût, de sorte que ce n'est pas seulement après sa mort, mais encore avant sa mort, qu'on peut dire en toute vérité du Messie qu'il attire à soi toutes choses. Voyez comme Dieu prend soin d'arrêter incessamment sur lui les regards des Juifs ; comme il les rend attentifs aux paroles de ses prophètes, tantôt en faisant de ceux-ci des thaumaturges puissants, tantôt en leur révélant un avenir prochain, lequel, en s'effectuant presque tout à coup, devenait comme la caution d'un avenir plus reculé !

Ainsi, ô économie admirable ! ainsi l'accomplissement d'un premier oracle invitait à compter sur l'accomplissement d'un second; celui-ci, sur l'accomplissement d'un troisième, et de proche en proche, l'accomplissement d'un seul sur l'accomplissement de tous; ainsi on ne pouvait pas plus douter de ce qui était prédit avant plusieurs siècles que de ce qui était prédit avant plusieurs jours : ainsi il suffisait de remarquer ce qui venait de s'effectuer pour sentir ce qui restait encore à s'effectuer, et se laisser con-

duire par la main à l'ineffable et unique dénoûment que, de près ou de loin, tout concourait à préparer.

Et voilà, chrétiens, voilà comme en sa qualité de Rédempteur, le Messie était avant que de naître : voilà comment, selon l'expression de Job, il vivait dans les siècles même avant son avénement; voilà enfin comment il se donnait d'avance à ceux qui croyaient en lui par une ferme attente, se suscitant, quoiqu'en nombre plus petit, d'aussi fidèles témoins parmi ceux qui le virent et conversèrent avec lui; sanctifiant ainsi tous les siècles, tige unique de tous les saints, et vivifiant ponctuellement le passage fameux, où il est dit que l'immolation de l'agneau daterait dès l'origine du monde : *Agnus occisus ab origine mundi.* Oh! que de soupirs, que de vœux dirigeaient vers lui tous les élus des temps anciens! que le culte que lui rendaient ces hommes de désirs était pur! que leurs prières étaient enflammées, et combien l'Eglise aime à les répéter, en se plaçant comme eux en deçà de la venue du grand Réparateur, en qui seul leur cœur était fixé comme en un trésor le plus riche de tous, et qui, par exclusion à tout autre, mérite seul d'en porter le nom.

Entendez-la s'écrier : Ah! puissent de tels sentiments être pour vous le fruit sacré de ce discours; entendez-la s'écrier : O sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, vous qui atteignez d'une extrémité jusqu'à l'autre avec autant de force que de douceur, venez nous enseigner le chemin de la prudence. O Seigneur, ô Dieu qui êtes apparu à Moïse dans la flamme d'un buisson ardent, vous qui donnâtes avec tant de pompe et de majesté la loi du Sinaï, ah! venez aussi nous la donner cette loi, non comme alors en la gravant uniquement sur la pierre, mais comme nous étions fondés à l'espérer d'après vos promesses, mais en l'imprimant sur nos cœurs; ou plutôt en nous donnant un cœur pour l'accomplir : ô rejeton de Jessé! vous le signe auguste et central autour duquel se rassembleront tous les peuples, ah! nous craignons que les délais de la divine miséricorde ne soient sur le point d'expirer! Hâtez-vous de descendre pour nous soustraire, en nous rachetant, à cet inflexible courroux qu'il n'appartient qu'à vous d'apaiser. O véritable orient! splendeur de la lumière incréée, éternel soleil qui ne connut jamais de couchant, c'est à vous, à vous seul d'éclairer, d'échauffer nos âmes : d'y faire germer les bons désirs, les saintes affections, l'amour de la vertu : ah! pour que rien n'intercepte à nos yeux vos propices rayons, dissipez le nuage que notre corruption ne cesse d'épaissir; guérissez notre funeste aveuglement; pénétrez-nous tout entier de votre adorable lumière. O roi des nations et l'objet de leurs désirs, c'est vous qui avez détruit dans votre chair l'inimitié qui séparait les circoncis des incirconcis : non, vous n'êtes pas seulement le Sauveur des Juifs, vous l'êtes encore des gentils, et, par vous, ceux-ci comme ceux-là ne feront désormais qu'un seul peuple. O Pasteur! ô dominateur d'Israël! soyez à la fois notre guide et notre modèle; régnez sur nous par la force de votre grâce; transformez-nous en autant de brebis qui, pour avoir été dociles à votre voix, entreront dans l'éternel bercail où vous rassemblerez vos élus. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR L'INCARNATION.

Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (*Luc.*, II, 16.)

Voici le signe pour le reconnaître: vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Avouons, chrétiens, qu'il faut être bien accoutumé aux mystères et aux grandeurs pour parler ainsi de la naissance d'un Dieu, pour la raconter sans en être étonné, ou comme si elle ne devait point nous étonner, elle pourtant qui fit l'étonnement des cieux, elle qui fut sans contredit le dernier effort de la divine puissance. Oui, l'immortel devenu mortel, le Créateur enveloppé de langes, un Dieu nouvellement né, est annoncé, comme si, ne portant rien de sa gloire, il se fût montré dans son état naturel; on ne laisse pas même soupçonner que son anéantissement doive être mis au rang des merveilles, et, sans se mettre en peine d'expliquer ce qui pourtant déconcerte le plus la raison humaine, on donne pour caractère distinctif de celui qui est le Seigneur par excellence, l'abjection même où il est réduit, ainsi que la crèche où il repose; c'est-à-dire qu'on veut qu'il soit reconnu au signe le plus propre de tous à le rendre méconnaissable : *Et hoc vobis signum invenietis infantem pannis involutum et positium in præsepio.*

Cependant, pour s'empresser autour du sacré berceau, fervents adorateurs du Dieu caché sous d'aussi faibles apparences, il n'en fallut pas davantage aux bergers, et sans doute, chrétiens, il ne vous en faudrait pas non plus davantage si la même foi vous animait, dociles comme eux à l'impulsion de la grâce, dignes comme eux d'avoir accès auprès d'un Dieu enfant, par l'innocence ou par la simplicité de l'enfance évangélique; mais avec d'autres sentiments que les leurs, le signe qui fut pour eux si décisif ne saurait l'être, il s'en faut bien, pour vous. Ah! je sens que ce sont des preuves qu'il vous faut : aussi, vais-je m'appliquer à vous en fournir, et d'un tel genre, que vous ne pourrez vous empêcher d'applaudir à tout ce que l'ange prophétisa de celui que la plus pure des vierges devait enfanter.

Ces preuves, je les prendrai toutes avant Jésus-Christ, pour les concentrer toutes en lui; et me bornant aux seuls oracles qui non-seulement annonçaient un envoyé d'en haut, mais encore le temps où viendrait cet ineffable envoyé, c'est-à-dire que, me bornant aux seuls oracles de Jacob, d'Aggée, de Daniel, je ferai voir d'abord que ces oracles ont eu leur entier accomplissement : sujet de mon premier point; ensuite que ce n'est qu'en Jésus-Christ qu'ils ont été littérale-

ment accomplis, sujet de mon second point; en deux mots, le Messie est venu, c'est Jésus-Christ qui est le Messie, telles sont les deux vérités que je vais établir dans ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'oracle, chrétiens, qui s'offre le premier à nos réflexions, c'est le célèbre oracle de Jacob, lorsqu'un peu avant d'expirer il annonça le sort futur de ses enfants, quand le temps serait venu pour eux de s'introduire dans la Palestine. Déjà, plutôt juge que père, au lieu de bénir ses trois premiers-nés, il a prononcé contre eux une sentence de dégradation, les déclarant déchus de toutes leurs prérogatives. Le voilà qui passe enfin de l'anathème à la bénédiction, lorsque vient le tour de ce quatrième fils à qui sont réservés les plus glorieux destins. Oh! quel moment pour le saint patriarche! lui que le Seigneur avait favorisé de je ne sais combien de visions : en eut-il jamais de plus belle, de plus ravissante? Jamais aussi donna-t-il à ses expressions plus de magnificence! et jamais entendit-on raconter l'avenir d'un ton si ferme, si haut, si imposant, si majestueux? Ah! je crois voir, sitôt que l'auguste aïeul du Messie est expressément désigné, je crois voir, dis-je, tous les chefs des tribus s'incliner profondément devant lui, agir dès l'instant même dans le sens de l'oracle paternel, et célébrer de concert, au lieu de l'envier, un privilége qui, bien que restreint à un seul, est accordé en faveur de tous. Tels vos apôtres, ô Jésus! s'inclinèrent devant celui que vous mîtes à leur tête en fondant votre Eglise; tels ils se courbèrent devant la haute dignité de Pierre. Ah! bien qu'institués par vous pontifes et pasteurs des peuples, ils s'empressèrent de rendre hommage au premier d'entre eux.

Juda! vos frères vous loueront, votre main s'appesantira sur le cou de vos ennemis, c'est devant vous que se prosterneront les fils de votre père. Non, le sceptre ou le commandement ne sortira point de votre tribu, on verra toujours, ou des capitaines, ou des magistrats, ou des princes nés de votre race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, lequel sera l'attente de tous les peuples. (*Gen.*, XLIX, 8, 10.) Vous le voyez, chrétiens, chaque terme de cette prophétie est d'une clarté qui ne laisse aucune ombre; elle détermine à la fois l'époque, la tribu, les caractères du Christ, ainsi que le double état des Juifs, avant comme après sa venue; lui-même y est spécialement désigné par son titre incommunicable de Désiré des nations; en un mot, c'est de lui seul qu'on y parle, on ne doit, on ne peut la rapporter qu'à lui seul : ainsi l'entendent sans exception, tous les anciens Juifs; ainsi, qui plus est, parmi les modernes Juifs, la plupart croient qu'il faut l'entendre, et l'évidence du sens de l'oracle est telle que ceux d'entre les Juifs de nos jours qui voudraient lui en substituer un autre, ou simplement le détourner, ne font, par l'absurdité de leur explication, que donner un plus grand éclat à la justesse de la nôtre, en la faisant mieux ressortir.

Mais laissons-les s'évanouir dans leurs pensées; allons, allons aux faits en suivant pas à pas la tribu de qui doit naître un jour le Messie. O certitude, ô immobilité des divines promesses! Tant qu'elle a, cette tribu, son auguste destinée à remplir, elle se maintient, sans cesser d'être éminente, avec plus ou moins d'éclat; toujours s'élevant au-dessus des autres comme le cèdre au-dessus des arbrisseaux; toujours hautement préférée dans les offrandes à faire au Seigneur; toujours nommée ou se montrant la première quand il s'agit de quelque entreprise ou de quelque honneur; toujours gardant le premier rang dans les opérations comme dans les conseils, dans les fêtes comme dans les combats, soit dans l'état civil, soit dans l'état militaire. Hélas! on vit les dix tribus se disperser sous Salmanasar, sans aucun espoir d'être un jour rassemblées le schisme les ayant déjà divisées en lambeaux; leur transport chez une nation étrangère les fit s'atténuer à tel point que bientôt il n'en resta plus aucun vestige, et comme les fleuves au moment où l'abîme les engloutit, elles perdirent jusqu'à leur nom en se mêlant parmi les peuples vainqueurs, tandis qu'au sein même de la captivité, Juda va se conservant réuni, pour retourner en corps, sous Cyrus, dans son ancien héritage. O Dieu! en permettant qu'on l'en fît sortir, vous ne permîtes pas qu'on y envoyât des colons étrangers, laissant ainsi entrevoir à ses colons naturels qu'ils y seraient attendus pour y refleurir encore; et si, ce que vous n'aviez point fait pour le peuple qui habitait dans Sichem, et si, durant l'exil de Juda, vous laissâtes vacant le sol qu'il occupait, n'était-ce point pour nous faire sentir combien chère était à vos yeux la tribu qui devait donner le Messie?

En effet, chrétiens, ce que fut la fournaise pour les trois enfants, Babylone le fut pour toute leur tribu; en vain on l'agite, on la disperse, on ne peut jamais l'entamer; l'œil qui suivait Moïse sur les flots la suivait aussi dans tous les points de l'immense région dans laquelle on eût dit qu'elle allait se perdre, où cependant elle se maintient, gardée à la manière d'un dépôt à l'intégrité duquel on n'oserait attenter. Que dis-je, elle verra, quand il en sera temps, châtier ses oppresseurs; déjà les trois mots sont écrits sur la muraille, et c'est elle qui, par l'un des siens, en fournit l'interprétation, proclamant à la fois la vengeance et la miséricorde, au moment presque où elles vont se déployer. Oui, le court espace d'une nuit a changé le sort de la tribu sainte : hier parmi ses ennemis, aujourd'hui parmi ses amis; hier sous le sceptre accablant de Balthasar, aujourd'hui sous le sceptre paternel de Cyrus. Dirai-je qu'elle ne sortit pas plus triomphante de Ramessès qu'on ne la vit sortir de la Chaldée; voyez-la, dès son retour, se constituer en république sous un

régime pontifical, ou revenir de son plein gré, quand le cas l'exige, à la monarchie; et si vous demandez à Simon de qui il tient les droits royaux dont il peut investir ses héritiers, il vous répondra, comme David, que Juda est son roi : *Juda rex meus.* Enfin n'est-ce pas la tribu de Juda qui s'accrut des débris ramassés des autres tribus, qui n'eurent plus dès lors ni d'autre nom que le sien, ni d'autre fortune que la sienne?

Cependant son heure est arrivée, et la fidélité de Dieu, qui jusqu'alors veillait à sa conservation, demande maintenant sa ruine totale. Un vainqueur paraît à la tête des aigles romaines; Juda, qui, depuis quelque temps esclave d'un prince étranger, n'était déjà plus l'arbitre de son sort, mais qui du moins existait entier sur le sol qu'il avait si longtemps illustré de sa gloire, est tout à coup arraché de son antique sol pour subir la plus étonnante des disgrâces; car ce n'est plus comme autrefois une transmigration passagère, c'est une vraie et longue dispersion qui ne prendra fin que lorsque ses yeux s'ouvriront et que Dieu le rappellera, non pour former un peuple à part, mais pour cesser d'en être un en entrant dans la société qui les renferme tous. Le voilà maintenant qui perd tout, sa Jérusalem, son temple, ses villes, ses solennités, n'ayant plus ni chef, ni gouvernement, ni pontife; et cela, comme on ne peut en disconvenir, puisqu'il n'est point dans l'histoire, ni de plus célèbre événement, ni d'époque plus marquante; et cela depuis les règnes de Titus ou d'Adrien. Or, puisque son malheureux état devait accompagner ou suivre de très-près la venue du Messie, qu'y aura-t-il d'évident s'il ne l'est point par l'oracle de Jacob que le Messie est venu?

Je passe à l'oracle d'Aggée. Un monument non moins démonstratif de cette grande vérité, c'est le temple de Zorobabel, monument sans contredit bien différent de tous les autres, lesquels ne parlent en faveur des choses qu'autant qu'ils sont sur pied, car sitôt qu'ils n'existent plus, on a besoin de prouver qu'ils existèrent, tout ce qu'ils avaient d'influence ayant disparu avec eux, et leur témoignage ne pouvant dès lors faire foi qu'autant qu'il est confirmé par d'autres témoignages. Au contraire, le temple ou le monument dont il s'agit était réservé à parler d'autant plus haut que pour ainsi dire il existerait moins, ou qu'il s'écoulerait de temps depuis sa ruine totale, de sorte que moins il en resterait de vestiges, plus il serait apte à remplir sa principale destination... Ah! d'où vient tant de lenteur à le construire, et pourquoi vous offensez-vous de son peu de magnificence, eu égard à celle que vos aïeux avaient admirée dans le temple de Salomon? Sachez, sachez, dit le Seigneur, que tout pauvre, tout petit qu'il est en le comparant au premier, il en éclipsera la gloire, il en surpassera infiniment la beauté. Que parlez-vous de l'or ou de l'argent qui vont manquer à la maison que vous construisez? Est-ce donc qu'il me serait difficile de l'en remplir, quand tous les biens de la terre sont à moi. Ah! élevez plus haut vos pensées, aspirez à de bien plus riches trésors, voici que je vais ébranler les cieux et la terre, et agiter toutes les nations; voici que l'objet de vos désirs va paraître; or c'est lui qui tiendra lieu de tout dans le second temple, en l'honorant de sa présence, en le remplissant de ses splendeurs. (*Agg.*, II, 4, et seq.)

Vous l'entendez, chrétiens, et vous ne sauriez disconvenir que les promesses dont cet oracle est l'expression ne soient, par leur nature, inséparablement liées à l'existence du second temple, dans lequel évidemment elles doivent, de toute nécessité, s'effectuer ou se consommer; que, par conséquent, le salut du monde aura eu lieu, que, par conséquent le Messie aura paru avant qu'on le détruise, et c'est, quoi qu'on en dise, une preuve à laquelle il n'est pas possible aux Juifs d'échapper; par elle, en effet, il est aussi clair que le Messie est venu, qu'il est clair que le temple où il a dû venir est de fond en comble ruiné. Disons mieux, par cette preuve il demeure démontré qu'il s'est au moins écoulé autant de temps depuis l'avénement du Messie qu'il s'en est écoulé depuis la destruction de ce prophétique édifice.

J'ai déjà, chrétiens, exposé les deux célèbres prédictions qui fixent, à ne pouvoir plus varier, l'espace entre les limites duquel le Messie a dû venir; mais, pour ne pas divaguer dans le même espace, un troisième oracle nous est fourni, qui suffirait à lui seul pour démontrer le fait que j'établis, tant il pourrait, s'ils en avaient besoin, renforcer les deux autres. Daniel! Oh! qu'il est grand, lorsque, anéanti devant son Dieu, ne séparant pas sa cause de celle des pécheurs, ou plutôt s'envisageant comme un pécheur universel, et, en cela vivante image de celui qui devait un jour se mettre à leur place, il s'entend nommer l'homme de désirs, qualification sublime, à laquelle succède soudain une révélation telle qu'il n'en fut jamais! Ah! la plus fervente des prières ne pouvait qu'être ainsi couronnée : non, j'ose le dire, non, elle ne devait pas s'attendre à moins.

Daniel sollicitait instamment la délivrance de son peuple; lorsque, élevant ses regards plus haut, il vit, ou plutôt on lui montra la délivrance d'un autre joug qu'il était bien plus important de briser. O faveur, jusqu'alors inconnue! le céleste messager de la rédemption apparaît lui-même au prophète, pour, si je puis ainsi m'exprimer, pour, cette rédemption, la promettre à terme fixe, c'est-à-dire après un intervalle déterminé, dont il devance envers Daniel le commencement, de même qu'un jour il en devancera la fin, lorsque, envoyé de nouveau, il apparaîtra à celle qui, se rabaissant d'autant plus qu'on fera pour l'élever, craindra presque de dire trop en se disant la servante du Seigneur, alors même qu'on lui dira qu'elle en est la mère ineffable.

Cependant l'archange achève sa mission

consolante : annaliste aussi exact de l'avenir qu'il le serait du passé, il suppute, avec toute précision, le temps à s'écouler depuis une date qu'il pose et qu'il caractérise à la manière d'un historien soigneux de ne rien dire au hasard, jusqu'à la date par excellence où se montrera le Saint des saints ; et à cette fin il divise l'intervalle à remplir en autant de semaines d'années, dont il porte le nombre à soixante-dix. Je dis en semaines d'années, et non en semaines de jours, ou de mois, ou de siècles ; car le prophète était occupé des soixante-dix ans auxquels Jérémie avait d'avance fixé la captivité de Babylone. Il fallait donc que l'ange entrât dans le sens du prophète, et conséquemment, que les semaines, objet de son oracle, fussent des semaines d'années. C'est d'ailleurs, chrétiens, la manière dont communément l'Ecriture se sert quand il est question de mesurer un long avenir. Ainsi Moïse avait ordonné de compter les époques jubilaires en prenant de l'un à l'autre un espace de sept semaines, c'est-à-dire de quarante-neuf ans; ainsi encore, toutes les fois qu'il s'agissait de temps éloignés, les prophètes ne manquaient jamais de prendre les jours pour des années, témoin les trois jours de la mystérieuse nudité d'Isaïe, qui désignèrent les trois ans de la dévastation de Jérusalem par les Egyptiens et les Ethiopiens. Vous, ô Jacob, quand Laban vous parla de la semaine que vos travaux auraient à remplir en échange de Rachel, quel sens donnâtes-vous à ses paroles, comment entendîtes-vous les sept jours qu'il exigeait, si ce n'est d'une servitude à durer encore pendant sept ans. Donc les semaines de Daniel sont autant de semaines d'années. Or, le préliminaire une fois posé, que faut-il, sinon partir du point où les semaines ont dû commencer, pour les suivre jusqu'au point où elles ont dû finir par le grand dénoûment qu'elles annonçaient.

Et ici, chrétiens, plus que jamais se fait sentir le regret d'être obligé de donner au discours des bornes si étroites; car quel vaste champ n'offrirait point à l'orateur, le plus détaillé, le plus décisif, le plus magnifique des oracles, et qui, le plus clair de tous quant au temps où le Messie a dû venir, l'est encore quant aux traits caractéristiques dont il en compose le tableau ; est-il preuve de la divinité de notre religion, plus saillante, plus forte, plus démonstrative que celle où, plus de cinq siècles avant que vienne son fondateur, on l'annonce tel qu'il doit venir, avec les circonstances, les suites, les révolutions que doit amener sa venue? N'est-ce pas vraiment ici un écueil contre lequel viendra toujours se briser l'impiété la plus féconde en sophismes ? et faut-il s'étonner si, ne sachant comment répondre à une prophétie aussi concluante, elle a tenté de s'en débarrasser en la supposant composée après coup ? En quoi, mes frères, sans venger nous-mêmes notre cause, il nous suffit d'en confier la défense aux Juifs, lesquels, en effet, ne triompheront que pour nous. O Providence, qui, en nous ménageant des ennemis, les fait plutôt se consumer en efforts les uns contre les autres, nous faisant ainsi jouir de la victoire en nous dispensant de tenter même le combat; oui, sans le vouloir, tant les incrédules que les Juifs, concourent à faire sentir la force de la prophétie de Daniel. Elle est claire et précise, disent les premiers, et si elle est antérieure à l'événement, elle doit triompher de toute résistance. Or, disent les seconds, rien de plus certain que cette prophétie est antérieure à l'événement. Donc les uns, ainsi que les autres, sont vaincus par cette belle prophétie, de laquelle il suit évidemment que le Messie est venu. Or, ce fait qu'un triple argument a démontré une fois établi, combien ne sera-t-il pas facile de prouver que Jésus-Christ est le Messie?

DEUXIÈME PARTIE.

J'ai déjà, chrétiens, démontré que le Messie a dû venir, et après que toute autorité cesserait dans Juda, et avant la destruction du second temple, et à l'expiration du délai déterminé par Daniel. Il ne s'agit donc plus maintenant que de nous transporter au temps si bien marqué par chacune de ces trois époques, et mieux encore par leur concours, pour y chercher Celui dont la naissance, ainsi que le ministère public coïncident évidemment avec elles, et qui seul, par exclusion à ses contemporains, quels qu'ils soient, mérite à tous égards le titre de Messie. Or, observez avant tout que Dieu, à la providence duquel rien n'échappe, a si bien disposé les événements que tous les caractères du Christ qui auraient pu être communs à plusieurs hommes, tels que ceux d'enseigner dans le second temple, d'être issu de Juda, né à Bethléem, du temps d'Hérode, vers la fin des semaines prophétiques; observez, dis-je, que tous les caractères que d'autres que lui auraient pu avoir, Dieu a voulu pourtant les lui rendre personnels par le fait. Il a, si je puis me servir de cette expression, il a isolé celui qu'il nous propose de connaître; il a voulu nous le faire voir éminemment seul, afin que nous pussions le contempler à loisir sous tous ses aspects, sous ceux-là même qui, à notre avis, ne l'auraient pas assez désigné, lesquels pourtant concourent à prouver, sinon directement, du moins indirectement, que Jésus-Christ est le Messie : ils n'en offrent encore, si l'on veut, qu'une simple ébauche; mais une ébauche faite par un de ces grands maîtres qui n'en tracent aucune en vain ou dont le savant pinceau ne s'égare jamais; par un de ces grands maîtres qui, ajoutant sans cesse de nouveaux traits au tableau qu'ils n'avaient fait d'abord qu'esquisser, le perfectionnent de plus en plus jusqu'à ce qu'il réponde en entier au modèle intellectuel qu'ils en ont conçu.

Ainsi, à mesure que je passerai des moins expressifs aux plus expressifs, vous les verrez tous successivement s'appliquer à Jésus-Christ, qui, les concentrant tous sans en

exclure aucun, vous paraîtra, pour ainsi dire, avoir été copié d'après eux ; ou bien, ce qui sera beaucoup plus juste et plus vrai, ou bien vous croirez qu'on ne les a copiés que d'après lui ; et une fois parvenus au point où j'ai résolu de vous conduire, vous ne pouvez vous empêcher d'applaudir à la justesse étonnante, au merveilleux concert de tant de rapports dont vous ne vous lasserez point, tantôt d'admirer l'ensemble, tantôt de parcourir avec délices les détails ; tel, du lieu élevé où il s'arrête quelque temps pour reprendre haleine, un voyageur voit d'abord les premiers traits du jour, ensuite les doux feux de l'aurore, enfin le majestueux éclat du soleil levant, et, à la faveur de cette immense lumière, il embrasse d'un coup d'œil le spectacle entier de la nature.

Cependant, sous Hérode, les Juifs croyaient toucher aux jours fortunés du Messie, et même leur impatience ouvrait déjà pour s'en assurer les volumes sacrés. Ils ne pouvaient se dissimuler que les révolutions qui devaient précéder le Christ étaient passées, que les temps en étaient venus à leur plénitude, qu'enfin c'était le vrai moment où se montrerait à leurs regards le Libérateur après lequel ils soupiraient. Voilà pourquoi eux qui n'avaient pas donné le nom de Christ, ni à Judas, quand il remporta sur Antiochus tant de victoires, ni à son frère Simon quand il les affranchit du joug des Gentils, ni à Hyrcan Ier, quand il fit de si glorieuses conquêtes, on les vit alors prodiguer cet auguste nom à quiconque osait se l'arroger. Hélas ! tout objet un peu éclatant leur semblait être l'objet promis, où même ils s'arrêtaient sans aucun examen aux signes les plus vagues, ne se déshonorant pas moins par leur stupide facilité à le trouver partout, que nous les verrons se déshonorer par leur absurde obstination à fermer les yeux aux traits si rayonnants du vrai Messie que Jésus de Nazareth fera briller de toutes parts.

Oh ! quel épais bandeau que le leur ! Eh quoi ! seraient-ils pour leur malheur destinés à marquer l'heure fixe du Messie avec toute l'insensibilité d'un cadran. Non, ils n'ont jamais été mieux fixés sur le moment précis où il a dû paraître, ni jamais moins fixés sur tout ce qui pouvait le leur découvrir. Jamais ils ne furent plus conséquents que dans la recherche qu'ils en faisaient, ni jamais plus ineptes, plus inconséquents, que dans la manière de le chercher. Entendez-les déclarer sans détour que tout crie en faveur du Christ, que les temps où ils sont concordent on ne peut mieux avec le temps où il doit, en effet, venir ; et cependant voyez-les insouciants à l'excès, ne se donner aucun soin, ne s'armer d'aucune application pour le bien connaître, quoiqu'ils eussent en main tout ce qu'on peut imaginer de moyens de ne pas s'y tromper.

Hélas ! ils en avaient, pour ainsi dire, le signalement ; on leur avait même ordonné de se tenir en observation pour s'assurer ou avertir de son arrivée ; mais, inattentifs et distraits, ils l'ont laissé passer devant eux sans le voir ni le connaître ; ou, tels qu'une sentinelle endormie, ils ne se sont éveillés qu'après coup, continuant ensuite une surveillance inutile, dont les longueurs ont fini par les rebuter, ou qui n'a fait que les pousser de méprise en méprise, ainsi que d'erreur en erreur.

Mais tandis que perpétuels jouets de leurs pensées, les Juifs cherchent le Messie là où il n'est pas, continuellement déçus par des dehors sous lesquels il ne doit point paraître, une voix crie et le proclame : on me l'annonce avec solennité comme en effet présent, tout caché qu'il est dans la foule, et c'est un homme de tous le plus étonnant qui fait retentir ces consolantes paroles ; cet homme, qu'il est beau, chrétiens, de le voir, en attendant son heure, enfoncé longtemps dans le désert, s'y enrichir de ce trésor de vertus, qui lui donna sur ses contemporains un ascendant tel qu'on crut pouvoir, sitôt qu'il parut, l'envisager comme le Messie, et je partagerais à son égard l'éblouissement général, s'il ne repoussait avec indignation mon hommage, ou plutôt s'il ne me faisait sentir ce qu'il est, ne fût-ce que par la manière si belle, si touchante, si sublime, dont il me dit ce qu'il n'est pas. Ah ! puisqu'il n'est pas le Christ, lui pourtant le seul qu'on a pu gravement soupçonner de l'être ; puisqu'il n'est pas le Christ, lui seul pourtant qu'on n'a pas craint de donner au Christ pour concurrent. Que serait-il ? sinon l'ange envoyé au-devant du Christ ? Que serait-il, sinon le premier témoin du Christ, le premier apôtre de la lumière, le premier ministre de la foi, le précurseur, en un mot, glorieusement destiné, non à prophétiser l'avenir, mais à bien marquer l'instant présent, et en cela plus que prophète, de l'aveu même de celui dont encore enfant il avait bégayé les louanges. Telle on voit l'aurore briller de presque tous les feux du soleil à ce moment où elle en précède immédiatement le lever, tel brilla Jean-Baptiste un peu avant que se montrât le Soleil de justice ; tel par sa vive splendeur il en indique le prochain lever, et tel selon sa propre expression, tel, à la présence de ce soleil, il eut lui-même à diminuer et disparaître.

Oh ! que de mystères cachés dans son entrevue avec le Christ ! Combien ne dut-il pas tressaillir à son aspect, lui qui sans avoir vu le jour en avait senti la présence, envoyé pour ainsi dire avant de naître, et quel moment que celui où le Réparateur du genre humain est présenté au genre humain par le plus grand des enfants des hommes. Ecoutez, chrétiens, il fallait marquer du sceau de la pénitence la victime expiatoire du péché. Or, voilà ce que le baptême de saint Jean vient d'effectuer sur Jésus-Christ qui, plongé dans les eaux de ce baptême, n'en a rempli la destination que pour en démontrer l'impuissance, rien ne pouvant nous être avantageux de tout ce que Jésus-Christ a reçu de notre main, ni rien non plus ne pouvant nous sauver de tout ce qui ne nous vient

pas de la sienne; mais, en outre, il fallait que la victime expiatoire du péché, après en avoir reçu l'extérieure empreinte, fût acceptée avec toute solennité : or, voilà ce qui vient encore de s'effectuer en Jésus-Christ. A peine sorti des eaux du Jourdain, le ciel s'ouvre à l'instant même sur lui; sur lui descend visiblement l'Esprit-Saint; la voix du Très-Haut le proclame vrai Fils de Dieu quoique vrai fils de l'homme. Donc nous avons entre Dieu et l'homme un Homme-Dieu ; donc nous avons un homme qui étant Dieu est digne d'être offert à Dieu; donc nous avons la victime qu'il fallait pour nous acquitter envers Dieu ; donc nous pouvons avec les transports du précurseur, nous écrier : Voici, voici l'Agneau de Dieu ! voici celui qui ôte les péchés du monde ! voici le réparateur en qui toutes les nations espéraient.

Et comment s'empêcher de reconnaître Jésus-Christ pour tel, lorsque, à mesure que vont se multipliant les traits prophétiques, on ne peut les accumuler que sur lui? Vous dont les sublimes chants furent dédiés au Messie, vous qui vîtes de si loin ses pieds et ses mains percés, ses habits partagés, sa robe tirée au sort, sa langue abreuvée de fiel, son incorruptibilité dans le tombeau, son merveilleux retour à la vie. Et vous qui décrivîtes si bien son triomphe modeste autant que tranquille, vous qui en vîntes jusqu'à désigner le prix auquel la perfidie devait le vendre, comme aussi le champ du potier que le même prix, rejeté par le désespoir, servira à acheter; et vous qui annonçâtes que par le Christ un pacte nouveau serait contracté, qu'il écrirait sa loi dans les cœurs en donnant l'obéissance à la loi; et vous qui le vîtes s'enfuir en Egypte, échappant seul de la sorte au glaive qui ne fit couler tant de sang que pour ne pas manquer de verser le sien; et vous qui entendîtes les sanglots de Rachel sur ses enfants moissonnés comme de naissantes fleurs, sur ces enfants qui rendirent gloire par leur sang à celui que leur langue ne pouvait confesser; et vous qui, le prenant depuis l'époque où il s'élève comme un arbrisseau jusqu'à celle où il tombe retranché, l'avez suivi avec un détail qui fait presque, en vous, oublier le prophète, pour ne laisser voir que l'évangéliste; vous tous enfin qui concourûtes chacun pour votre part à compléter l'anticipé tableau du Messie, dites-nous ce que vous auriez à y ajouter ou à retrancher en le confrontant avec Jésus de Nazareth, et comment douter de leur parfaite conformité quand on a pu soupçonner vos oracles de n'avoir été composés qu'après l'avoir vu?

Au surplus, riche et pauvre, élevé et abaissé, maître et serviteur, roi et sujet, glorieux et souffrant, voilà, chrétiens, sans contestation, ce que devait être le Messie, et voilà ce que sans contestation est également Jésus-Christ. Il réunit, d'une part, tout ce que les Juifs savaient distinctement que serait le Messie, et, de l'autre, tout ce qu'ils aimaient à se persuader qu'il ne serait pas. Aveugles qui se formaient de leurs désirs mêmes un bandeau pour ne pas voir l'objet de leurs désirs, et qui se faisaient assez d'illusion sur leurs vrais besoins pour se laisser éblouir par l'idée d'un Messie qui n'aurait pu en suppléer aucun. Toutefois, dans leur conduite même envers Jésus, ils m'instruisent sans le vouloir de ce que je dois en penser; car tout ce qu'ils font pour méconnaître le Messie, ne sert qu'à me convaincre que ce beau titre ne convient qu'à lui. Plus ils s'obstinent à le désavouer pour tel, plus je sens que je dois l'adorer comme tel. Mes regards se fixent d'autant plus volontiers sur lui qu'ils en détournent les leurs, puisque alors ils me le montrent comme il était prédit qu'ils me le montreraient; et à les voir tantôt admirer sa grandeur, tantôt dédaigner sa bassesse; tantôt maudire, tantôt bénir les entrailles qui l'ont porté; là courir après lui pleins de rage pour le lapider; ici lui décerner les honneurs du trône. Comment expliquer des sentiments si opposés de leur part, si Jésus-Christ, par le double état qu'il réunissait, si Jésus-Christ en tant que Dieu et tout ensemble en tant qu'homme, par ce contraste entre ses deux natures, ne les eût tour à tour inspirés, ou s'il n'eût été vraiment le Messie ? Ah ! dit Tertullien, il me fallait d'aussi étonnantes contradictions pour qu'il me fût indiqué sans erreur. Oui, s'il eût, en paraissant, entraîné tous les suffrages, j'aurais craint de me tromper en lui donnant le mien. Il n'aurait pas été, à mes yeux, la vraie pierre angulaire, si ceux qui bâtissaient l'eussent choisie à cette fin ; et je le connais bien mieux aux figures infamantes qui le font méconnaître, qu'aux signes glorieux sous lesquels on aurait voulu qu'il se fût manifesté : *Si inglorius est, meus Christus.*

Ici, chrétiens, trouverait son lieu l'argument tiré des miracles de Jésus-Christ. Argument qui, en démontrant sa divinité, démontre également qu'il est le Messie; mais cet argument que j'ai ailleurs plusieurs fois développé avec étendue, je me borne à vous l'indiquer pour passer à un privilége éminemment distinctif du Messie, lequel, s'il est individuellement propre à Jésus-Christ, prouve à lui seul que Jésus-Christ est le Messie, sans qu'on ait besoin d'examiner tant de prophétiques traits dont le temps ne me permettrait pas de faire le rapprochement. Ce privilége, si éminemment distinctif, consiste en ce que non-seulement le Messie a dû être prophétisé, mais encore en ce qu'il devait prophétiser lui-même. De la sorte, supérieur et aux prophètes qui ont prédit sans être prédits, et à ceux qui, tels qu'Alexandre et Cyrus, ont été prédits sans prédire eux-mêmes. Ainsi, le Christ ne devait pas simplement être vu dans l'avenir; mais, en outre, il devait y voir et le sonder lui-même. Il devait être aperçu à travers les siècles qui s'écouleraient avant lui, pour lire lui-même à travers ceux qui s'écouleraient après lui. Or, qui ne connaît les prédictions que Jésus-Christ a faites, et de sa passion, et de sa

mort, et de sa résurrection, et sur Jérusalem, avec un détail auquel n'a pu rien ajouter l'histoire elle-même. Et qu'on me dise maintenant si un autre que celui qui était l'objet de toutes ces prédictions aurait pu en révéler de cette nature. N'a-t-on pas dû, quand il prophétisait, n'a-t-on pas dû sentir en lui je ne dis pas seulement le voyant par excellence de l'avenir, mais le Créateur même de l'avenir, mais le Dieu qui voyait de son œil perçant à l'infini tout ce que de sa main puissante à l'infini il devait ordonner ou produire?

Il passe, aux premiers jours de sa mission, le long des bords de la mer, où sont assis des pêcheurs, et à peine il leur a dit: Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes! qu'ils marchent à l'instant sur ses pas, aussi peu étonnés d'une vocation qui les élève au-dessus de tout, que de celle où ils rampaient, dirai-je, inférieurs à tout; prédiction magnifique. Non, rien de plus étonnant, de plus inattendu, de plus impossible à présager que le grand événement qu'elle décrit. Car enfin, les Juifs ne croyant pas eux-mêmes à Jésus-Christ, malgré tant de motifs qu'ils avaient d'y croire, quelle apparence y avait-il que, sans avoir vu ses miracles, sans avoir ouï sa prédication, les gentils, pourtant, les gentils se courberaient sous le joug de sa doctrine, presque aussitôt convertis qu'évangélisés? Oh! qui jamais a rien vu de semblable? La terre a-t-elle donc porté son fruit en un seul jour? Comment tout un peuple a-t-il pu éclore en un même temps? Cependant Sion en travail a enfanté des fils sans nombre. Ainsi prophétisait Isaïe, ainsi a prophétisé Jésus-Christ, et soudain un prompt effet a suivi son oracle. O prodige! en un premier instant, tout résiste; en un second, tout est vaincu. Tout cède à la voix des apôtres, tout se laisse prendre dans leurs rets. La croix, dont le seul aspect semblait devoir tout repousser, attire cependant tout après elle. Aussi rapidement reproduit qu'il fut produit, le monde entier subit le joug qu'il porte encore, et ce joug que le seul Messie a pu, de l'aveu des Juifs, imposer, c'est uniquement par Jésus-Christ que le monde l'a subi, ce n'est qu'en Jésus-Christ que le monde s'en glorifie; donc Jésus-Christ est le Messie.

Enfin, s'il n'est pas vrai que Jésus-Christ le soit, tout n'est que ténèbres dans lui et dans les prophètes, les livres saints n'ont dès lors aucun sens, jamais, bien plus, ils n'en auront aucun; non, jamais on ne comprendra rien dans ce qu'ils disent, ou de l'autorité de Juda, ou de la gloire du second temple, ou de l'abolition des sacrifices, ou de l'expiation du péché, ou de la rançon du genre humain. Tandis qu'avec Jésus-Christ, tout s'explique et se développe, ombres, figures, promesses, emblèmes : tout, il l'effectue, il le réalise, il l'éclaircit, et rien dont il ne soit la clef, le but ou la solution. Donc on ne peut ni chercher le Messie hors de lui, ni après lui l'attendre encore.

Mais, pourquoi tant multiplier les preuves, quand le seul état actuel des Juifs aurait pu toutes les suppléer. Hélas! ils portent partout, comme Caïn, le sceau de la colère divine. Les malheureux! ils étaient les seuls destinés à se perpétuer pour donner le Messie à tous les peuples, et ils sont les seuls qui l'attendent encore. Or quel crime auraient-ils commis pour être aussi épouvantablement châtiés, si ce n'est le crime horrible qu'ils commirent sur Jésus-Christ? Depuis quand seraient-ils ainsi dispersés, si ce n'est depuis une époque qui a suivi de très-près la mort de Jésus-Christ. Donc les Juifs dispersés et conservés rendent à Jésus-Christ, en tant que Messie, un témoignage irréfragable. Ah! ils le lui rendent encore plus glorieux par leur retour, car s'ils n'étaient que dispersés, ils ne prouveraient que sa justice; s'ils n'étaient que conservés, ils ne prouveraient que sa puissance. Si tout dispersés et conservés qu'ils sont, ils n'étaient pas destinés à l'adorer un jour, ils ne prouveraient pas sa miséricorde. Ainsi tandis que leur dispersion annonce qu'il est venu, mais qu'ils l'ont rejeté, leur conservation annonce qu'ils n'en sont pas rejetés pour toujours; ne déclarant pas moins par l'une que par l'autre que Jésus-Christ est le Messie, le Messie de la grâce duquel ils seront l'ouvrage, auquel ils devront leur pénitence et qui fera tomber leur bandeau. Evénement désirable, époque fortunée, où il n'y aura plus ni Juifs, ni gentils, et où l'Eglise verra se renouveler sa jeunesse, pour devenir plus belle que jamais. Ah! ce ne sera pas dans la religion, qui de sa nature est immuable, ce sera dans les hommes que se fera cet heureux changement. Non, les Juifs n'auront pas à écouter un nouveau maître, mais uniquement celui que leur surdité les empêcha d'entendre. Conservés par lui, ainsi que pour lui, ce ne sera qu'autour de lui, qu'un jour ils se rassembleront.

Je finis, chrétiens, en rappelant ces paroles de l'Apôtre, si tendres, si éloquentes, si propres à vous pénétrer des sentiments relatifs au grand mystère que nous célébrons, quoiqu'elles en anticipent les effets et qu'elles supposent déjà conversant parmi nous le Dieu, qui toutefois ne prend naissance qu'aujourd'hui pour nous : *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri.* (*Tit.*, II, 11.) La grâce de Dieu, notre sauveur, cette grâce couverte si longtemps des ombres lévitiques et cachée encore dans le cœur d'un petit nombre de justes. Cette grâce, non de création, qu'Adam perdit, hélas! si tôt, en se perdant lui-même, mais de rédemption, de guérison, de réparation, et, pour tout dire, grâce du Sauveur, a apparu enfin dans Jésus-Christ. Ah! ce n'est point pour un seul peuple, c'est pour tous que cette grâce a daigné paraître. Elle est offerte indistinctement à tous les hommes, tous sont appelés à jouir de son bienfait : *Omnibus hominibus.* Oh! quel Maître! que cette grâce, et que sa manière d'enseigner, en gravant ses leçons dans nos cœurs, est analogue à nos vrais besoins : *Erudiens nos.* (*Ibid.*, 12.) Elle nous

apprend qu'en renonçant à l'impiété, à nos passions mondaines, à l'amour déréglé des choses d'ici-bas, il faut que nous vivions, dans le siècle présent, avec tempérance, avec justice, avec piété, usant du monde comme n'en usant pas, n'y soupirant qu'après la patrie, toujours dans une vive attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement du grand Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Exspectantes beatam spem et adventum magni salvatoris nostri Jesu Christi.* (*Tit.*, II, 13.) Oh ! qu'avec raison l'Apôtre appelle instruction ce peu de paroles! oui, tout y est compris, c'est vraiment l'abrégé de tout ce qu'enseigne l'Evangile. Car, quand il s'agit de la science du salut, qu'y aurait-il pour nous à savoir de plus, si nous savons bien, c'est-à-dire de manière à nous y conformer, les deux avénements de Jésus-Christ, l'un, et c'est celui que nous célébrons aujourd'hui, qui n'a eu lieu que pour nous rendre justes; l'autre, et c'est celui que nous attendons, qui aura lieu pour nous rendre heureux. Ah ! puissions-nous participer au bienfait du premier pour obtenir la couronne que nous promet le second ! Ainsi-soit-il.

DISCOURS X.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Et verbum caro factum est. (*Joan.*, I, 12.)

Et le Verbe s'est fait chair.

La naissance de Jésus-Christ, qui est le soleil de l'éternité, a été le premier jour du monde nouveau, c'est-à-dire de l'Eglise d'ici-bas où nous sommes sanctifiés, et sa résurrection a été le premier jour du monde à venir, c'est-à-dire de l'Eglise d'en haut où nous serons béatifiés et immortels. En naissant ainsi qu'en mourant pour nous, Jésus-Christ nous a démontré qu'il était homme. En sortant par sa propre vertu du tombeau, il nous a démontré qu'il était Dieu, ou, comme le dit saint Ambroise, qu'il était tout à la fois et l'homme ressuscité, et le Dieu ressuscitant l'homme : *Resuscitatus homo, resuscitans Deus.* Voilà, chrétiens, la double vérité qui est le fondement de notre salut; et le danger est égal ou de croire que Jésus-Christ est seulement Dieu, ou de croire qu'il est seulement homme, puisqu'en adoptant l'une ou l'autre de ces deux erreurs, il n'y a plus de rédemption.

On a vu, dès les premiers jours du christianisme, de hardis novateurs méconnaître en Jésus-Christ les uns l'homme, les autres le Dieu; et je devrais maintenant attaquer de front ces deux ennemis. Mais les premiers, connus sous le nom de gnostiques, n'ayant plus osé reparaître, et se déclarant, en outre, pour nous dans ce qui les sépare des seconds, c'est uniquement contre ceux-ci que je vais diriger mes preuves, je veux dire contre les ariens, dont les disciples de Socin, qui ne sont, hélas ! que trop nombreux, ont reproduit les blasphèmes. A cette fin, j'établirai d'abord la divinité de Jésus-Christ par la nature même ou plutôt par la grandeur du mystère de l'incarnation du Verbe, sujet de mon premier point. Ensuite, par la force irrésistible des témoignages que Jésus-Christ, les apôtres, la tradition, ont rendus au mystère de l'incarnation du Verbe, sujet de mon second point. C'est par l'Ecriture, dont nos adversaires confessent ainsi que nous la divine inspiration, que j'entreprends de les combattre ; je ferai voir, qu'à moins de la transformer en un tissu de contradictions, d'incohérences et d'inepties, on est forcé d'y reconnaître la divinité de Jésus-Christ dans tous les passages qu'on a toujours invoqués pour l'établir, et sans doute je n'ai pas besoin de faire sentir combien le temps déplorable où nous vivons, rend nécessaire un discours, qui, tout en affermissant votre foi, vous prémunira puissamment contre une impiété que ses progrès enhardissent, et qui ne tend à rien moins qu'à la subversion totale du christianisme. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien se pénétrer de la grandeur du mystère de l'incarnation et procéder avec ordre en l'exposant, il faut le considérer, soit en lui-même, ou tel que nous l'enseigne la révélation; soit hors de lui-même, ou tel qu'il était annoncé de loin dans tout ce qui lui servait d'emblème ou de préparatif. Qu'est-ce donc, en premier lieu, que l'incarnation? ou encore, qu'est-ce que Jésus-Christ, que le Seigneur nous a donné dans sa miséricorde? C'est, chrétiens, saint Jean qui va nous l'apprendre : et appliquez-vous, car le dogme dont il s'agit suppose tous les autres dogmes, ou plutôt les renferme tous. Non, dit saint Basile, il n'en est aucun d'aussi grand : *Nullum majus dogma.*

Au commencement était le Verbe : au commencement était le Verbe ! quel début, mes frères, quelle haute théologie ! et par qui nous est-elle enseignée? Ah ! je pourrais déjà trouver dans la réponse à cette seule question une preuve assez forte de la vérité que j'ai dessein d'établir. Car, comment un homme qui ne fait que d'abandonner ses filets, sorti d'hier, pour ainsi dire, de son esquif, à peine encore essuyé de l'eau fangeuse dont sa profession le couvrait; comment dis-je, un tel homme aurait-il pu s'énoncer avec tant de grandeur, ou entrer si avant dans les puissances du Très-Haut, si, comme dit saint Augustin, il n'eût puisé à pleine coupe dans le sein même de son Dieu : *De pectore Domini bibit.* Et quelle cause aurait pu avoir le reflet de tant de lumière, sinon le Verbe lui-même, éternel flambeau de toute intelligence. Au commencement, c'est ainsi que Moïse a ouvert l'histoire du monde pour fixer l'époque où tout fut créé; son expression est l'indice du temps, lequel ne date, en effet, que de la créature : *Tempus a creatura.* Mais saint Jean se transporte au delà de toute époque, il laisse derrière lui tout ce que le temps circonscrit et mesure ; il se place au-dessus de tous les âges, il ose, dit un docteur, aborder celui qui est vraiment inaccessible pour être antérieur à tout :

Ad ipsum accessit qui est ante omnia. Et son expression est l'indice de l'éternité. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu; voilà, chrétiens, le texte décisif qui toujours a triomphé des ennemis de la divinité de Jésus-Christ. C'est par là que les Alexandre, les Athanase, les Hilaire, les Chrysostome ont terrassé l'arianisme avec ses rejetons impurs. Point de sophisme ou de subtilité qui puisse tenir contre un passage dont chaque parole porte coup, et à l'évidence duquel on est forcé de se rendre. Saint Augustin nous apprend que, ravis de sa merveilleuse beauté, certains platoniciens le jugeaient digne d'être gravé en lettres d'or: *Aureis litteris conscribendum.* Or, en auraient-ils été à tel point extasiés, s'ils ne l'eussent connu que sous le ridicule travestissement que Socin n'a pas rougi de lui donner?

Au commencement le Verbe était: Dieu n'avait point encore creusé les abîmes, il n'avait point encore épanché les fleuves, il n'avait point encore affermi le monde sur ses pôles, et cependant le Verbe était. Ce qui veut dire que rien ne l'a devancé, rien, pas même son principe. Car ce que Dieu est pour ainsi dire un seul moment, il l'est toujours. Il est par conséquent toujours père. Non, jamais il n'a été seul, ni jamais sans le Verbe: *Nunquam solus nec sine Verbo.*

Dites-nous le nom de Dieu et celui de son Fils, si vous le savez? Telle est, chrétiens, la grande énigme que le Sage nous proposait, et dont l'esprit humain n'aurait pu jamais trouver la solution; mais cette solution, l'Esprit-Saint nous l'indique lui-même en la révélant à saint Jean. Nous savons que Dieu a un Fils; il est Père, voilà son nom; nous savons encore que le Fils se nomme le Verbe ou la parole, mais parole infinie, aussi pleine, aussi parfaite que celui qui la prononce, puisqu'il l'engendre en la prononçant, *prolatione generatum.* Parole incompréhensible que le silence n'a pu ni suivre ni précéder, n'ayant ni ouvert ni fermé les lèvres de personne: *Labia nullius aperuit, nullius clausit;* c'est le mot de saint Augustin.

Ce n'est pas tout, car nous savons de plus: ô chastes mystères du christianisme! vous que les ténèbres de la raison ne pourront jamais comprendre, soyez à jamais l'objet, les délices de notre foi; nous savons, dis-je, de plus un autre nom que le Fils de Dieu a daigné se donner, et cet autre nom si heureux pour nous, c'est celui de Verbe fait chair; voyez comme du plus haut des cieux où son vol d'aigle l'a fait s'élever, saint Jean se rabat tout à coup avec le Verbe sur la terre, franchissant pour ainsi dire en un clin d'œil le trajet de l'immensité: le Verbe s'est fait chair, nous dit-il avec une simplicité ravissante, et sans paraître étonné d'un prodige qui pourtant fait l'étonnement des cieux. Oui, le Verbe s'est fait chair, il a pu descendre jusqu'à nous sans quitter le sein de son Père; il a pu dans une seule filiation réunir deux naissances; il a pu enfanter l'aurore et tout à la fois en être le fils; il a pu se laisser voir parmi les créatures, quoiqu'il en fût le créateur; il l'a pu, parce qu'il est Dieu: *Hoc totum potuit quia Deus.* Le Verbe s'est donc fait chair, il ne s'est point fait ange, il s'est fait homme. O bonté! ô préférence que nous ne saurions célébrer assez: ô sagesse éternelle! qu'avions-nous fait envers vous, pour que vous ayez pu nous aimer jusqu'à vous rabaisser à notre niveau? Hélas! mes frères, nous n'avions fait que l'outrager; c'est à elle surtout que notre injuste orgueil avait osé s'en prendre; c'est avec le Fils de Dieu, qu'à peine sortis de ses mains, nous prétendions rivaliser; eh bien! le même Fils, quoique offensé plus directement, si je puis ainsi dire, s'est pourtant non-seulement rangé du côté de l'offenseur, mais a pris de plus la forme de l'offenseur; devenu l'un d'entre nous pour habiter avec nous; Dieu par son père, homme par sa mère, vraiment notre égal en tant qu'homme, sans cesser d'être l'égal du Très-Haut en tant que Dieu, et cela, parce qu'on ne peut adorer en lui qu'une seule personne essentiellement unique en deux natures que l'unité ne confond point, que la propriété ne divise point, et qu'en toute vérité, il n'y a dans Jésus-Christ qu'un seul agent qui agit, un seul moi qui opère, un seul moi qui voit, quoiqu'il y ait aussi, en toute vérité, deux volontés ainsi que deux opérations.

Oh! que ce mystère de piété est grand, devons-nous dire avec saint Paul: *Magnum pietatis sacramentum.* (I *Tim.*, III, 16.) Et cependant, que devient-il d'après nos adversaires? Est-il rien qui doive nous étonner dans un Christ tel que celui qu'ils ont rêvé, qui ne serait qu'un simple homme, et qu'ils ne rougissent pas de nous proposer comme étant le seul que, d'après les livres saints, il faut reconnaître. Quoi donc! quatre mille ans d'attente n'auraient abouti qu'à un dénoûment si peu digne d'être attendu, pour ne pas dire à tous égards pleinement inutile! Quoi! le chef-d'œuvre tant célébré qui devait éclore au milieu des temps et dans lequel le Très-Haut devait concentrer toutes ses complaisances, ne serait rien de plus que ce que Socin veut que nous en pensions! N'est-on pas forcé de convenir que, pour remplir l'expression si neuve, si extraordinaire de l'Apôtre, il faut aussi une chose grande, extraordinaire, et jusqu'alors inouïe? Or, en adoptant l'explication des sociniens, qu'arrive-t-il? c'est qu'une expression profonde et pompeuse comme il n'en fut jamais, n'aura servi pourtant qu'à exprimer la chose du monde la plus commune.

Au surplus, dès là qu'ils conviennent avec nous que le sacrifice d'Isaac est un type excellent du sacrifice de Jésus-Christ, que le fils d'Abraham, si chéri de son père, représente on ne peut mieux le Sauveur immolé sur la croix, quel trait de ressemblance montreront-ils entre l'un et l'autre, si, tandis que le premier est le propre fils d'Abraham, le

second n'est pas le propre Fils de Dieu?

Mais voici une inconséquence de leur part qui démontre bien que, lorsqu'on veut bâtir sur le sable de la raison, on ne bâtit que des chimères; tandis que, plus injustes que Sophar envers Job, ils ne veulent voir en Jésus-Christ que la lèpre, c'est-à-dire l'humanité qu'il a prise de nous; tandis qu'ils méconnaissent ouvertement sa divinité, ils exigent pourtant qu'on lui rende un culte en tout strictement égal à celui que l'on doit à Dieu. Mais y pensent-ils? ou serait-ce de leur part une dérision pareille à celle des soldats qui se prosternaient devant le Sauveur en le chargeant d'opprobres? Et s'ils parlent sérieusement, ont-ils pu ne pas voir qu'avec l'idée qu'ils ont de Jésus-Christ, ordonner à son égard l'adoration, c'est ajouter au crime de le méconnaître, le crime non moins grand de transférer à une simple créature le culte souverain qui n'est dû qu'au Créateur; et voilà, comment à force de vouloir étayer ou justifier leur erreur, ils sont tombés d'abîme en abîme, nous fournissant autant de moyens de les attaquer, qu'ils en inventent pour se défendre; de sorte que peut-être rien ne prouve plus fortement que Jésus-Christ est Dieu, que les absurdités qu'ils ont été forcés de mettre en avant pour prouver qu'il ne l'est pas. Il leur arrive comme à ces criminels qui, plus ils s'efforcent de se couvrir, plus ils se découvrent; ou qui, plus ils multiplient leurs discours pour éblouir leurs juges, plus ils se coupent et se condamnent.

C'est, disent-ils, un abaissement indigne d'un Dieu que de se revêtir de nos langueurs, et on leur dit que c'est précisément, de sa part, le plus bel effet de sa toute-puissance, l'ouvrage par conséquent dont il tire le plus de gloire, en y déployant tout ce qu'il a de grandeur. Tertullien ne trouve pas des termes assez forts pour en parler; un Dieu qui se rend l'égal de l'homme, afin que l'homme traite d'égal à égal avec Dieu; un Dieu rabaissé pour nous élever, appauvri pour nous rendre riches, éprouvant nos maux pour y remédier; oh! qui jamais a ouï rien de tel? Car, poursuit le même Tertullien, Dieu est si grand, qu'il se fait à lui-même une solitude par la singularité de son excellence; or, qui ne s'étonnera de voir ce grand Dieu sortir de cette solitude ineffable pour se donner des associés, et encore, quels associés! Hommes, nous dit en un saint transport le docteur de la grâce, ah! sachez vous estimer à l'aspect de ce qu'un Dieu a daigné devenir à votre égard; que ses abaissements, qui n'ont rien changé dans sa personne, ne changent rien non plus dans vos sentiments envers lui: au contraire, plus il s'est rétréci pour vous, plus vous devez le croire immense; il vous doit être d'autant plus cher qu'il a daigné se faire vil, et si vous avez été assez durs pour ne pas l'aimer les premiers, du moins ne soyez pas assez ingrats pour ne pas lui rendre amour pour amour: *Saltem redamare non pigeat.*

Que dirai-je des rapports si justes et si beaux de l'incarnation avec nos besoins? Non, rien qui nous convient mieux qu'un tel mystère: par lui, le monde a un sauveur, la religion un pontife, nos autels une victime, les saints un royaume, le Très-Haut des adorateurs en esprit. L'incarnation nous fait sentir que, puisque Dieu a été assez puissant pour devenir fils de l'homme, il ne le sera pas moins pour que l'homme, à son tour et à sa manière, devienne fils de Dieu. Eh! comment aurions-nous assez connu la majesté du Père sans un tel abaissement de son Fils? sa sainteté sans un tel réparateur? sa miséricorde infinie sans un tel excès? la distance de ses pensées d'avec les nôtres sans un tel prodige? Ah! descendons en esprit dans l'horrible lieu qui aurait été notre éternel séjour, et nous n'aurons pas besoin qu'on nous prouve la divinité de notre libérateur débonnaire: hélas, chrétiens, que ferions-nous, que pourrions-nous sans le Christ, ou si le Christ n'était que ce que le font nos adversaires. C'est en s'incarnant que le Verbe a tempéré l'éclat de sa gloire; il s'est incliné vers nous pour se mettre à notre portée; il s'est fait voyageur pour nous servir de guide; il a pris notre tunique pour se laisser voir; il a emprunté notre voix pour se faire entendre; il s'est mis dans une crèche pour que nous eussions un accès facile auprès de lui.

Voyez comme il ménage les intérêts du criminel qu'il sauve en vengeant les droits de la Divinité offensée. Il avait, dit saint Augustin, il avait deux biens attachés à sa nature: la justice et l'immortalité; tandis que nous avions deux maux attachés à la nôtre, le péché et la mort; il ne pouvait évidemment prendre sur lui les deux maux qui nous sont inhérents, parce qu'alors, n'étant plus que ce que nous sommes, disgracié comme nous, il n'aurait pu s'interposer pour nous; mais, ajoute le saint docteur, il a gardé tout ce qu'il avait de commun avec son Père, alors même qu'il s'est investi de tout ce qu'il a de commun avec nous, afin que, n'étant pas semblable à nous en tout, il ne fût pas trop loin de Dieu; et que n'étant pas semblable à Dieu en tout, il ne fût pas trop loin de nous; devenant ainsi ce qu'avec toute justesse il fallait qu'il fût, pour agir tantôt envers l'homme de la part de Dieu, tantôt envers Dieu de la part de l'homme. Oh! que ne devons-nous pas à sa condescendance incompréhensible; car il est tout à la fois pour nous et le modèle à imiter et le maître qui dirige en nous l'imitation ou plutôt qui grave en nous les magnifiques traits du modèle. En tant qu'homme, dit saint Bernard, il me fournit les exemples que je dois suivre; en tant que Dieu, les secours dont j'ai besoin pour m'y conformer: *Sumo exempla de homine, auxilium a potente*: d'où le saint docteur conclut qu'en Jésus-Christ tout nous sert, tout est à notre avantage; tout, autant son humanité que sa divinité, autant sa faiblesse que sa force, autant sa bassesse que son élévation: *Non minus profuit infirmitas quam majestas.* Ah! laissons les déistes ou

les sociniens se roidir contre ces vérités si consolantes, et qui, se recommandant pour ainsi dire d'elles-mêmes, feront toujours les délices des cœurs droits et des esprits bien faits; allons à un autre genre de preuves qui, peut-être avec un dessein moins prononcé de les convaincre, n'y réussira que mieux.

Et ici, chrétiens, rappelez-vous tant de promesses, tant d'apparitions, tant d'oracles, qui désignaient si bien le mystère dont je parle avant qu'il fût consommé : et d'abord, n'entendez-vous pas la sentence que le premier péché provoqua, cette sentence à la fois sévère et douce, où la miséricorde eut autant de part que la justice. Or, que nous fait-elle présumer, sinon que déjà quelqu'un de puissant plaidait notre cause ? ou encore que le premier coupable fut alors jugé par celui des trois qui devait un jour s'incarner pour lui et qui d'avance le couvrait de son sang. Je sais, disait Job, en parlant du Christ, dont il exprimait si bien la ressemblance, je sais que mon Rédempteur est vivant, *je sais qu'un jour il ressuscitera de la terre;* ainsi, tandis qu'il a soin de nous montrer la résurrection comme ne devant s'effectuer que dans un avenir très-éloigné, il nous fait encore observer que le rédempteur vit dans tous les siècles, ce qui ne peut se dire que d'un Dieu.

Trois célestes envoyés frappent les regards d'Abraham; mais, comme nous dit l'Eglise, il ne divise point son culte, il adore l'unité dans le nombre même : *Tres vidit, unum adoravit.* Cependant, celui des trois qui demeure avec Abraham, témoigne à ce patriarche un intérêt plus tendre; ce sont de part et d'autre des épanchements, dirai-je, tels que ceux qui ont lieu de frère à frère, ou entre deux époux qui se chérissent ardemment. Et quand l'envoyé mystérieux en vient jusqu'à dire : Puis-je donc cacher à Abraham ce que je dois faire? qui ne sent dans ces brûlantes paroles le grand Dieu qui devait un jour descendre d'Abraham? Il apparaît ce même ange à Jacob, à Ezéchiel, à Daniel, à Zacharie, et toujours sous des noms qui ne conviennent qu'au vrai Dieu; lequel, dit Tertullien, se plaisait dès lors même à faire comme un essai, un apprentissage de l'incarnation; à nous prouver, en se montrant fréquemment sous les apparences de notre nature, qu'il en prendrait un jour la réalité. Tous les interprètes l'ont vu, soit dans le buisson incombustible au milieu des flammes; soit dans le charbon pris sur l'autel qui, autant par le feu, symbole de la divinité, que par le bois, symbole de l'humanité, retrace on ne peut mieux le mystère du Verbe fait chair. Et si, quoiqu'il soit universellement convenu que c'est l'Homme-Dieu qui se faisait voir dans ces nombreuses apparitions, on en doutait encore, en voici une à laquelle on ne conçoit pas qu'il soit possible de résister. Saint Jean s'étonnant de ce que les Juifs refusaient si obstinément de croire à Jésus-Christ, en trouve la raison dans ce qu'Esaü en avait prédit lorsque le prophète vit sa gloire; or, que vit-il quand il vit la gloire de Jésus-Christ, sinon une majesté infinie qui remplit tout; donc, il est plus clair que la lumière du midi que Jésus-Christ est le Dieu Très-Haut, et cette preuve jette un si grand éclat qu'on peut ouvertement défier qu'il soit possible en aucune manière de l'obscurcir.

Mais comment se peut-il qu'admirateurs comme ils le sont, et comme ils doivent l'être des cantiques de David, les sociniens n'y sentent jamais cette divinité du Christ que presque à chaque verset ils exhalent et font respirer? Qui donc, qui, si ce n'est un Homme-Dieu, le Psalmiste aurait-il eu en vue quand il chantait celui dont il est écrit à la tête du livre, qui, sitôt qu'on lui donne un corps apte à souffrir, se subroge lui-même à toutes les victimes, seul digne de s'offrir, seul digne d'être offert. Le grand nom de Dieu, le nom que, par respect, les Juifs n'osaient prononcer, n'est-ce pas au Messie à venir, et par conséquent à Jésus-Christ qu'il est donné dans je ne sais combien d'endroits de nos saints volumes? Enfin, Baruch n'a-t-il pas dit qu'après avoir enseigné ses voies à Jacob, le Seigneur se rendrait visible sur la terre : *Post hæc in terris visus est.* Or, s'aveuglerait-on au point de ne point voir que dans cet oracle il s'agit d'une présence de Dieu, palpable et corporelle? d'une présence telle qu'il la faut pour converser, pour habiter avec nous : ou telle que Dieu lui-même l'annonce ailleurs quand il dit : Moi, qui parlais, me voilà présent.

Achaz ne veut point tenter le Seigneur en demandant le prodige qu'on a laissé à son choix; et voilà que, nonobstant son refus, Isaïe annonce le prodige qui les éclipse tous, celui d'une vierge enfantant son propre Dieu. Oh! quel pinceau que celui d'Isaïe et qu'elles sont vives les couleurs dont il se sert pour peindre l'Envoyé devant lequel, saisis d'un saint respect, les rois n'osent ouvrir la bouche! Il s'appellera, nous dit-il, l'admirable, le conseiller, le fort, le père du siècle futur; tout autant de qualifications qui n'auraient aucun sens raisonnable, si on les entendait autrement que d'un Dieu. Comme on voit autour d'un grand modèle à copier, des peintres s'efforcer de le rendre en tout ou en partie; ainsi rangés, par anticipation, autour de Jésus-Christ, les prophètes s'appliquaient à rendre tel ou tel autre de ses traits que le pinceau de chacun était plus apte à exprimer. Sous tant de mains qu'un même esprit faisait mouvoir, ou plutôt qui, dans la réalité, n'en faisaient qu'une, l'œuvre s'avançait et recevait de jour en jour quelque accroissement nouveau; lorsqu'enfin Daniel parut, pour la compléter invariablement, il donne un dernier coup de pinceau, et il ne manque plus rien à tout ce qu'il fallait retracer du Christ Dieu et homme. Il vient, il vient, s'écrie aussitôt Malachie, un ange est envoyé devant lui pour préparer son sentier, et désormais on ne verra plus d'autre prophète que celui qui les surpasse tous, ne fût-ce que par le privilége à lui seul réservé, d'indiquer, de proclamer présent l'A-

gneau sans tache, et de rendre à sa divinité un témoignage dont rien ne peut balancer le poids. Que dis-je? dont rien ne peut balancer le poids; ah! il en est un bien plus grand, bien plus glorieux, bien plus magnifique. Une foule immense couvrait les bords du Jourdain, et tous les regards étaient dirigés vers le Christ, que saint Jean ne venait de baptiser que par obéissance, lorsque tout à coup le ciel s'ouvre : au prodige de l'Esprit-Saint qu'on voit descendre sur la tête de Jésus, se joint celui d'une éclatante voix dont toutes les oreilles sont frappées : *Hic est Filius meus dilectus* (*Matth.*, III, 17), celui-ci est mon Fils bien-aimé. C'est le Très-Haut qui parlait ainsi : donc, pour me résumer et conclure, donc, à considérer le mystère de l'incarnation soit en lui-même, soit hors de lui-même, il demeure démontré que c'est le mystère du Verbe fait chair; donc Jésus-Christ est Dieu, et cette grande vérité, quoique déjà invinciblement prouvée, je vais, par surcroît, la prouver encore par d'autres arguments qui rempliront ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Jésus-Christ a déclaré solennellement qu'il était Dieu; il a prouvé invinciblement qu'il était Dieu; on a toujours cru qu'il était Dieu; donc, il est Dieu. Jésus-Christ a déclaré solennellement qu'il était Dieu; après trente ans d'un silence dont le mystère est incompréhensible, il commence enfin son œuvre, et dès son premier pas, il s'annonce, il agit, il ordonne avec l'autorité d'un Dieu. Voyez-le marcher droit au temple, dont il chasse les vendeurs, en protestant que le temple lui appartient et qu'il en est le souverain maître : *Domus mea*. (*Matth.*, XXI, 13.) Ce qu'il dit ici en termes si clairs, il le dit ailleurs avec une égale clarté, à propos du demi-sicle exigé pour l'entretien de la maison sainte; impôt sacré dont il s'acquitte par condescendance et pour ne pas troubler l'ordre public; mais ce n'est qu'après avoir dit confidemment à ses disciples que cet impôt ne le concernait point; qu'il en était exempt de plein droit, lui, Fils de Dieu, par cela seul que les rois n'en exigent aucun de leurs propres enfants.

On ose, à la face du soleil, soutenir que le Sauveur n'a jamais parlé de sa divinité; mais que veulent dire alors tant de passages, où les attributs qui ne conviennent qu'à Dieu, tels que l'éternité, l'immensité, la prévision, la providence, Jésus se les approprie ouvertement et sans détour? N'est-ce pas lui qui, alors même qu'on lui reprochait de rompre le sabbat, déclare expressément qu'il en a le droit incontestable, parce que dès le commencement il n'avait point cessé de travailler avec son Père sans aucune distinction de jour? N'est-ce pas lui qui a dit : Je suis le premier ainsi que le dernier; c'est moi qui sonde les cœurs, moi qui rendrai à chacun selon ses œuvres; celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; je suis la voie, la vérité, la vie; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai; or, si ce n'est pas là énoncer avec toute énergie qu'on est Dieu, de quelles plus fortes expressions se servirait-on pour l'énoncer?

Que penserait-on d'un ambassadeur qui, s'arrogeant toute la puissance de son maître, s'offenserait de la moindre prééminence qu'on reconnaîtrait dans son maître sur lui, ou qui en viendrait au point de dire hautement : Je suis la source de toutes les grâces; sans moi vous ne pouvez rien, avec moi vous pouvez tout; celui qui n'est pas avec moi est contre moi. C'est moi, moi seul qui décerne le prix de la victoire, moi qui fais asseoir le vainqueur sur mon trône; dites, chrétiens, entendrait-on de sang-froid cet ambassadeur tenir un aussi révoltant langage? Et l'indignation qu'un tel homme exciterait, Jésus ne doit-il pas à plus forte raison l'exciter, s'il n'est au fond qu'un envoyé à la manière dont on veut le faire entendre? Mais de plus, s'il n'est qu'un envoyé, d'où vient qu'à son tour il envoie? et qui? qui? un Dieu autant émané de lui que de son Père, l'Esprit consolateur : *Mittam eum ad vos*. (*Joan.*, XVI, 7.) Je ne puis, chrétiens, que vous indiquer cette preuve qui, pour se montrer dans sa force, exigerait un développement qui m'écarterait trop de mon but principal.

Je poursuis donc, et je dis que tout ce qui sert à marquer en Jésus-Christ la parfaite égalité avec son Père, se trouve constamment dans sa bouche adorable. Quand Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous votre Père; cet apôtre, sans aucun doute, reconnaît la divinité de son maître; mais celui-ci n'en blâme pas moins un désir qu'inspirait une foi trop défectueuse : Oh! comment se peut-il que depuis tant de temps que je suis avec vous, vous ne me connaissiez point encore : qui donc, qui, ô Philippe, voyez-vous en me voyant; qui, si ce n'est mon Père : *Philippe, qui videt me videt et Patrem* (*Joan.*, XIV, 9.)

N'est-ce pas encore avec toute l'autorité d'un Dieu qu'il impose ses préceptes; lui qui ordonne de son chef, par sa pleine puissance, en son propre nom? Voici mon commandement; le commandement que je vous fais est nouveau, c'est que vous régliez votre amour pour vos frères sur celui que j'ai eu pour vous; il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez pas, et moi je vous dis de ne jurer d'aucune manière. (*Matth.*, V, 38.) Et moi je vous dis : Cherchez, chrétiens, dans toute l'Ecriture, je vous défie d'y trouver un seul exemple où un homme quelconque ait parlé avec tant d'empire, et où Dieu-lui-même ait parlé plus haut; et pourrait-il n'être pas Dieu celui qui ose enchérir sur des préceptes promulgués au nom de Dieu même. Allez, enseignez, je suis avec vous; or, qui ne sent dans ces vives expressions le Dieu Très-Haut, ou bien le même Dieu qui faisait dire à Gédéon : Le Seigneur est avec vous, et vous détruirez Madian comme si c'était un seul homme.

S'agit-il de l'avenir? Jésus n'en parle pas comme les anciens voyants, c'est-à-dire par inspiration ou par révélation : il en parle comme il convient à celui qui a fait l'espace et le temps : il en parle en Dieu qui crée et fait s'avancer progressivement l'avenir. Cent fois Jésus prend le titre de Seigneur en l'entendant comme on doit naturellement l'entendre : Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, ne faisant pas ce que j'ordonne ; *Vous me nommez Seigneur, dit-il à ses apôtres, et c'est avec raison, car je le suis* (*Joan.*, XIII, 13); d'où il tire un argument irrésistible s'il dit vrai, sans force et nul s'il dit faux : ailleurs il réduit au silence les Juifs par la simple citation du passage où David honore son fils comme étant son Seigneur. Mais voici où toute l'astuce socinienne va se trouver en défaut : lorsqu'il met en avant que ses brebis ne périront jamais, il en donne pour garantie la garantie irrécusable d'un Dieu : c'est en assurant que lui et son Père ne font qu'un.

Au surplus, chrétiens, qui ne voit que dans la question agitée entre les Juifs et Jésus-Christ, il s'agissait uniquement de la divinité de celui-ci : car les Juifs ne se trompaient pas touchant la haute qualification que le Sauveur se donnait ouvertement dans ses discours : leur malheur, et c'est celui de nos adversaires, leur malheur était de ne pas croire au sens que ces discours exprimaient. La majesté de la nature divine avec la bassesse de notre nature ; l'égalité avec Dieu et la forme abjecte de serviteur ; l'éternité avec un âge qui paraissait peu avancé ; se dire issu d'Abraham et tout à la fois antérieur à ce patriarche ; exister, en un mot, avant de naître, voilà ce que les Juifs ne pouvaient se résoudre à croire, voilà ce qui donnait lieu à tant de leurs imprécations contre le Sauveur. Dieu seul, disaient-ils, et ils disaient vrai, Dieu seul peut remettre les péchés, lorsque Jésus remit ceux du paralytique. Or que fait-il pour obvier au scandale que ses paroles ont causé ou pour se purger du crime affreux qu'on lui impute? Le voyons-nous se dédire le le moins du monde ou convenir d'avoir été trop loin? Non, chrétiens, au contraire, il en prend occasion de se proclamer Dieu avec plus de solennité que jamais, afin qu'on sache que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, que par conséquent d'après l'aveu qu'on vient d'en faire, il est Dieu. *Levez-vous*, dit-il soudain au paralytique, *emportez votre lit et marchez* (*Joan.*, V, 8) ; donc, sans la plus insigne mauvaise foi, on ne peut nier qu'en toute occasion et presque à chaque page de l'Evangile, Jésus-Christ n'ait déclaré, en termes dont il n'est pas possible d'éluder le sens, qu'il était Dieu : donc il est Dieu, et c'est pour passer à ma seconde réflexion ; c'est ce qu'il a, de plus, invinciblement prouvé autant par sa doctrine que par ses œuvres.

Par sa doctrine. Car quel autre qu'un Dieu aurait pu faire aimer ce que la nature a le plus en horreur, ou changer en gloire les plus grands opprobres? Quel autre qu'un Dieu aurait pu asservir la raison sous le joug de la foi, inculquer l'abnégation de soi-même, la mortification des sens, la haine des plaisirs, la renonciation à tout ce qui fait le charme de la vie présente? Quel autre qu'un Dieu aurait enseigné qu'on est magnanime en supportant les affronts, qu'on acquiert la vraie sagesse en la façonnant à la simplicité de l'enfance, qu'on ne peut se maintenir dans la paix qu'en se combattant sans cesse? Quel autre qu'un Dieu en serait venu jusqu'à nous persuader que l'humilité est la plus haute des vertus; que plus nous reconnaissons notre néant, plus nous en sortons; que plus nous sondons notre bassesse en y descendant, plus nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes? Quel autre enfin qu'un Dieu nous aurait fait sentir que la gloire humaine est une erreur, la prospérité une infortune, les afflictions des faveurs, les richesses un piége, la pauvreté un trésor, la terre un exil, tout ce qui nous ravit le plus ici-bas un vain songe?

Par les œuvres. Ah! j'en appelle aux plus implacables ennemis du Sauveur, qu'ils nous disent ce qu'ils en pensent ! Et leurs efforts pour en étouffer l'éclat ne décèlent-ils pas les conséquences qu'intérieurement ils en tiraient malgré eux. Mais ce que nous devons surtout remarquer dans les prodiges du Sauveur, c'est qu'il les opérait en Dieu : *Je le veux, soyez guéri.* Voilà comme presque toujours il parle en agissant. Là, il tire l'or du sein des abîmes, prouvant ainsi que c'est lui seul qui le fait se former dans les entrailles de la terre ; ici, dans des noces que sa présence honore et sanctifie et où il était en mystère l'époux, quoique pour l'histoire il n'y fût que simple convive ; un seul mot de sa part supplée à ce qui manque, l'eau se change tout à coup en un vin exquis. Deux fois quelques pains lui suffisent pour rassasier une foule immense, nous faisant sentir, par ce double prodige, que nous devons chaque moisson à sa bonté reproductrice. S'il guérit l'aveuglement, il le guérit par un moyen qui aurait dû, ce me semble, en épaissir encore plus les ténèbres. Oh ! comme il laisse transpirer la divinité à travers son opération sublime ; c'est avec du limon qu'il donne à l'aveugle-né l'organe qu'il n'a pas, reprenant ainsi pour repasser son ouvrage la même matière dont il se servit pour le créer. Et que sont d'ailleurs, près de Jésus-Christ, les thaumaturges même les plus étonnants? Hélas! ceux-ci laissaient toujours entrevoir leur dépendance et leur faiblesse ; toujours ils étaient obligés de dire à ceux dont ils excitaient l'admiration : Pourquoi nous regardez-vous? Ah! regardez bien plutôt celui au nom duquel nous agissons, tandis que Jésus-Christ garde pour soi la gloire de ses œuvres, ou que, s'il les rapporte à son Père, ce n'est qu'en vertu de cette unité d'opération qui est commune à tous deux. Quel est enfin, quel est celui d'entre tous les thaumaturges anciens qui ait osé comme

Jésus-Christ donner à ses plus noirs envieux le défi de trouver dans sa conduite ou dans ses mœurs une tache quelconque? Et sur ce point, nous ne différons pas de nos adversaires : un même sentiment nous réunit pour s'exhaler en exclamation unanime. Oui, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu, disons-nous avec l'un de leurs coryphées ; et sa sainteté ne souffre aucun parallèle. Aucun parallèle! Ah ! puisqu'ils sont d'accord avec nous sur un tel principe, que ne le sont-ils sur la grande vérité qui en sort par la plus évidente des inductions?

Mais quelle preuve de la divinité de Jésus-Christ que le pouvoir qu'il donne à ses apôtres de faire des miracles encore plus grands que les siens? Et aurait-il commandé qu'on en fît de pareils en son nom si lui-même il les eût faits au nom d'un autre? ou comment aurait-il transmis un ordre qui lui aurait été étranger? Quelle preuve encore de la divinité de Jésus-Christ que les Juifs qui se convertirent les premiers pour former l'Eglise naissante : et je demande au socinien ce qu'il peut dire à l'aspect d'un changement si prompt, si étonnant dans de tels hommes? Expliquera-t-il pourquoi naguère auteurs ou du moins complices de la mort du Sauveur, ils le reconnaissent tout à coup comme étant le Seigneur assis à la droite du Seigneur? Expliquera-t-il pourquoi leur forfait, se changeant pour eux en une occasion de salut, ils espèrent dans le sang qu'ils ont répandu, ils mettent leur confiiance dans celui-là même qu'ils ont crucifié? Expliquera-t-il enfin les témoignages si nombreux rendus par les apôtres à la divinité de Jésus-Christ, s'il était vrai que Jésus-Christ ne leur en eût jamais parlé? Voici le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, dit saint Marc. Dans le premier chapitre de saint Luc, Jésus est appelé Dieu des Juifs, le Très-Haut, le Soleil levant qui nous visite d'en haut. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, lui avait dit saint Pierre, et les discours que les *Actes* nous ont conservés ne roulent que sur cette grande vérité. Saint Paul, ah! il est lui-même le plus beau monument de la divinité de Jésus-Christ, lorsqu'en un clin d'œil, de ténèbres qu'il était, devenu, par Jésus-Christ, soleil évangélique, il lança les premiers rayons, et pour me servir de l'expression hardie de saint Hilaire, il fut comme le verbe du Verbe lui-même : *Verbum Verbi*. Lisez le préambule de son *Epître aux Hébreux*, et vous éclaterez en transports d'admiration, vouz sentirez l'écrivain qui n'a pu parler de l'Homme-Dieu avec tant de magnificence, que parce qu'il l'avait contemplé face à face quand il fut ravi au troisième ciel. Je n'en cite rien, parce qu'il en faudrait tout citer, et que de près ou de loin chacune de ses paroles nous ramène à la divinité de Jésus-Christ.

Maintenant, chrétiens, pour en venir à ma troisième réflexion, je dis qu'à partir du temps des apôtres jusqu'à l'époque où l'on prétend que la divinité de Jésus-Christ commença à se propager, c'est-à-dire jusqu'au concile de Nicée, on a toujours cru ce dogme fondamental : que, prêché comme il l'était partout, il a dû partout se conserver sans altération aucune, et là-dessus les hérétiques, les païens mêmes déposent pour nous, la plupart d'entre les premiers n'ayant attaqué l'incarnation qu'en se déclarant pour la divinité de Jésus-Christ tant elle était universellement reconnue, et les seconds reprochant sans cesse aux chrétiens leur obstination à regarder leur fondateur comme un Dieu.

D'ailleurs que fera-t-on de cette grande nuée de témoins qui, depuis les apôtres, se sont succédé pour rendre gloire à la divinité de Jésus-Christ? Se peut-il rien, sur ce point, de plus clair que ce que les Hermas, les Ignace, les Polycarpe, les Clément (Romain), ont écrit avec la plus invariable uniformité ? N'est-ce pas la divinité de Jésus-Christ que saint Justin met dans tout son jour et dans son dialogue avec Tryphon, et dans son *Apologie* adressée à Marc Antonin ? N'est-ce pas encore la divinité Jésus-Christ que saint Irénée établit en nous disant qu'on rencontre juste quand on croit que le Père, tout immense qu'il est, a pourtant sa mesure dans son Fils parce que son Fils qui est Jésus-Christ le comprend. Quel est, en outre, le dogme que tant de grands hommes ont scellé de leur sang? Seraient-ils morts uniquement pour un Dieu qui ne serait tel qu'en idée ou par métamorphose ? Ou bien, en accordant, comme Socin en fait l'aveu, qu'ils sont morts, en effet, pour attester la divinité de Jésus-Christ, faudra-t-il, avec le novateur, en faire autant d'insensés qu'éblouirait une erreur grossière? Celui auquel vous reprochez d'avoir été crucifié est notre éternel Seigneur, il est juste de remettre nos âmes entre les mains du Dieu qui les a rachetées et qui en est le Créateur. Voilà, chrétiens, comment s'énonçaient en tous lieux tous les martyrs antérieurs au concile de Nicée, qui, lui-même, comme on sait, n'eut presque pour membres que des martyrs, qui portaient pour ainsi dire écrite sur leurs cicatrices la vérité que nous professons comme eux dans le symbole qui fut le fruit de leur décision unanime. Oh! si le cri qui s'éleva contre les ariens quand ils parurent fut si universel; si, pour ne pas attirer sur eux la publique indignation, ils étaient toujours forcés de donner à leur doctrine une apparence d'orthodoxie, c'est parce qu'ils avaient à lutter contre un dogme enseigné de tout temps et en tout lieu répandu; c'est que toutes les églises étaient parfaitement d'accord touchant la divinité de Jésus-Christ, qui, bien qu'attaquée par tant d'ennemis et de tant de manières, s'est toujours défendue avec les mêmes aveux pour triompher avec le même succès.

Après tout, sans ce dogme essentiel, que devient la piété chrétienne? Quel aliment, quel motif lui donnerons-nous pour qu'elle s'avance de plus en plus dans le sentier vivant mais rude à suivre que le Sauveur a tracé en y marchant le premier lui-même? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, de quel poids sera sa médiation?

Pourra-t-il rien offrir qui ne soit inférieur à une sainteté infinie, et ne sera-t-il pas opprimé par la gloire de la majesté divine s'il ose l'aborder avec des forces insuffisantes pour la soutenir? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, on a beau enfler les expressions en parlant de lui, on a beau s'épuiser à son égard en pompeux éloges, hélas! mes frères, hélas! alors plus on l'élève en apparence, plus on le dégrade en effet ; car s'il n'est pas Dieu il n'est plus rien, ou même il n'est au fond qu'un vil imposteur, et loin d'être comme il le dit, la vérité, il n'est plus que l'infernal mensonge ; enfin, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, on n'a plus rien à répondre aux Juifs qui l'ont condamné; jamais tribunal ne fut plus juste que le leur, et loin d'avoir commis sur lui le plus grand des crimes, c'est au contraire le plus grand des crimes qu'ils ont puni en le dévouant au supplice. Oui, voilà, chrétiens, les affreuses inductions qui suivent naturellement de la doctrine de nos adversaires. Donc, cette doctrine est horriblement impie. Et combien ne devons-nous pas la détester, nous que la grâce a fait persévérer dans la foi antique! Nés comme nous le sommes au sein d'une Eglise que les secousses n'ont fait qu'affermir, et dont il ne resterait depuis longtemps aucun vestige si son fondateur n'était pas Dieu, Ah! chrétiens, que la déplorable versatilité de nos frères errants nous instruise : au lieu de consulter comme eux une raison dont les réponses les ont trompés, ne consultons que la révélation qui ne peut nous tromper, surtout quand elle nous vient par l'entremise ou le canal de ses premiers pasteurs à qui l'Homme-Dieu a dit : Qui vous écoute m'écoute. Adorons avec un étonnement religieux ce que nous ne pouvons comprendre; croyons que Jésus-Christ est vraiment notre grand Dieu manifesté en chair, descendu sur la terre pour nous sauver. Que ce magnifique objet concentre toutes nos pensées; n'ayons, comme dit saint Paul, d'autre science que celle qui tient lieu de toutes, je veux dire la suréminente science de Jésus-Christ; ne nous glorifions que dans sa croix, mettons notre confiance en lui seul; prenons-le pour modèle; en un mot, vivons selon lui pour régner un jour avec lui... Ainsi soit-il.

DISCOURS XI.

SUR LA RÉSURRECTION.

Si Christus non resurrexit inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra. (I *Cor.*, XV, 14.)

Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi.

Telle est donc, chrétiens, l'importance de la vérité qu'il s'agit d'établir, que toutes les autres, sans exception, reposent sur elle, et que si l'on venait à bout de l'ébranler, on ferait écrouler aussitôt tout l'édifice de la révélation. Mais, dès lors que Jésus-Christ est ressuscité, son incarnation, sa parfaite égalité avec son Père, ses qualités de rédempteur, de chef des élus, de sauveur des hommes, sont pleinement démontrées; le rapport entre les deux Testaments paraît à découvert; toutes les ombres s'évanouissent, tous les oracles sont accomplis; ce mélange d'humiliations et de grandeurs, caractère du Messie, que les prophètes avaient tracé, n'est plus une énigme; les préjugés charnels de l'ancien peuple sont détruits; le Christ n'est plus un conquérant qui doit enrichir Jérusalem des dépouilles de l'univers, c'est un Dieu libérateur qui triomphe de la mort et qui détruit la puissance des ténèbres; notre religion est divine ; les châtiments dont elle nous menace sont certains ; ses promesses sont infaillibles, tous les mystères sont prouvés, notre foi porte sur une base immobile.

Par où donc, chrétiens, pourrais-je mieux intéresser votre attention qu'en étalant à vos regards les fortes preuves dont s'environne le grand événement de la résurrection de Jésus-Christ; ces preuves, je les déduirai, dans mon premier point, de la prédiction même de Jésus-Christ, comme aussi des vains subterfuges de ses ennemis; et dans mon second point, je les fonderai sur le témoignage des apôtres. A mesure que j'irai les développant, vous ne pourrez vous empêcher de bénir une Providence qui a voulu que le plus important de tous les articles que la religion nous propose à croire fût aussi le plus incontestable de tous les faits.

O Dieu! pendant que je vais parler à l'esprit, parlez vous-même intérieurement au cœur de ceux qui m'écoutent; ajoutez la persuasion à la conviction; que votre sainte lumière, en éclairant l'entendement, échauffe aussi la volonté. Et vous, vierge sainte, réjouissez-vous doublement, et de la résurrection du fruit béni de vos entrailles, et de la ferveur de tant de chrétiens, qui n'ont rien tant à cœur que de s'en appliquer le mystère... *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est indubitable, chrétiens, que Jésus-Christ avait solennellement prédit à ses disciples qu'il mourrait sur une croix, mais qu'au troisième jour il ressusciterait; il est encore de toute certitude qu'il avait fait cette prédiction plusieurs fois, de plusieurs manières; or, sans sortir de ce fait, je ne crains pas d'avancer qu'à moins de refuser à Jésus-Christ, cette sagesse infinie que tout nous invite à reconnaître en son adorable personne, il n'a pu annoncer qu'il ressusciterait qu'autant qu'il en était infailliblement sûr; s'il en eût été autrement, il aurait agi et parlé contrairement aux lois de la simple prudence humaine ; il aurait compromis le succès de la grande affaire qu'il se proposait par une prédiction qui pouvait ne pas se réaliser ; il se serait, en un mot, exposé à passer pour un imposteur, loin de se faire reconnaître pour le Fils de Dieu et Dieu lui-même.

Tout, dans la conduite du Sauveur, annonce la certitude absolue de sa résurrection. Que veut dire, en effet, le grand dessein après l'exécution duquel il soupirait

tant et qu'il exécute la veille de sa passion en mangeant la nouvelle pâque avec ses disciples? Il érige, en mémoire de sa mort, un monument qui n'a jamais eu, qui n'aura jamais de pareil; il institue un sacrifice avec ordre de le renouveler non-seulement jusqu'à ce qu'il ressuscite, mais encore jusqu'à la consommation des siècles. Sans doute le Sauveur, dans cette institution, veut consoler ses disciples par l'assurance anticipée d'un prodige qui, tout en prouvant qu'il allait subir la mort de son plein gré, en faisait disparaître à leurs yeux tout le scandale; mais, si le prodige n'a point lieu, que devons-nous penser de son opération dans le cénacle? Que devient dès lors le grand mystère auquel il rend ses disciples si attentifs, et pourquoi les appela-t-il à un spectacle si vide et si vain? quel pouvait être après tout son dessein? quel intérêt, quel but pouvait-il avoir dans une institution de ce genre? enfin, quelle illusion pouvait-il espérer de produire, lui qui dans peu allait mourir? Disons-le donc, chrétiens, un homme qui, dans les mêmes circonstances où se trouvait placé Jésus-Christ, entreprendrait de nous tromper par les mêmes moyens, n'y réussirait certainement pas; bientôt on le reconnaîtrait pour un vil imposteur, sinon pour un stupide en démence.

S'il en eût été ainsi, Jésus-Christ eût bien moins excité la haine de ses injustes persécuteurs; leur jalousie en aurait été bien moins alarmée; au lieu de voir en lui un rival ordinaire dont il fallait se délivrer, ils auraient cru peut-être s'avilir en s'attachant à le poursuivre, ou si leur cruelle politique en eût jugé la mort indispensable, n'auraient-ils pas eu honte de manifester le plus léger soupçon sur son retour à la lumière? les aurait-on vus si profondément préoccupés de sa résurrection? en seraient-ils venus jusqu'à prendre à cette fin les précautions les plus minutieuses, si le témoignage qu'intérieurement ils étaient forcés de rendre à l'éclat de ses œuvres ne leur eût fait pressentir le grand événement qu'ils redoutaient?

Non, ô Jésus! de quelque voile que vous vous couvriez durant le cours de votre passion, je ne vois rien en vous qui ne me conduise à votre résurrection glorieuse! Dans le temple de votre corps que vous voulûtes bien laisser détruire, je ne vois rien qui ne m'en fasse présager la prompte reconstruction; je vous ai contemplé dans tout ce qui était d'avance écrit de vous et j'ai vu que, point par point, vous n'avez fait que vous y conformer à la lettre; je vous ai suivi durant le cours de votre ministère, et je vous ai vu marcher au milieu des miracles, disposer en maître des éléments, les yeux longtemps fermés s'ouvrir à la lumière, la langue des muets vous bénir, les sourds de naissance entendre vos instructions, la mort même, n'étant plus certaine de sa proie, s'en dessaisir à votre parole; or, qu'avais-je besoin de plus pour voir d'avance en vous le triomphateur du sépulcre? Ah! quand je vous vois expirer dans toutes les circonstances prédites par les prophètes, à quoi faut-il que je m'attende de votre part, sinon à une résurrection par eux circonstanciée avec le même détail? Et de quel autre, si ce n'est d'un Dieu, aurait pu partir le grand cri que vous poussâtes au moment d'expirer? Or, un Dieu qui daigne mourir, pourrait-il n'être pas libre entre les morts? Était-il une puissance capable de le retenir dans le tombeau un moment de plus qu'il n'avait fixé?

Cependant, l'heure marquée est venue, la terre tremble autour des soldats épouvantés, soudain le tombeau s'ouvre et Jésus en sort plein de vie, vainqueur de la mort. Premier né d'entre les morts, il a franchi la barrière qui le séparait de la région des vivants; et dès ce moment, ô sublime et glorieuse espérance! quelle horreur pourrait avoir du tombeau celui que vous animez : et dès ce moment tous les sépulcres sont rendus glorieux dans celui de Jésus-Christ, tous s'ouvriront dès là que le sien s'est ouvert, tous gardent en dépôt pour le développer, quand il en sera temps; ce germe d'immortalité que vient d'y laisser l'auteur de la vie en le reprenant par sa propre vertu.

O vous! que ce grand événement vient d'atterer, qui vous enseignera à détourner la honte dont il vous accable, ou comment pouvez-vous en éluder l'irrésistible certitude? Et quand je vous vois recourir, pour l'infirmer, à la plus vaine supercherie, n'ai-je pas lieu de soutenir que par cela seul elle est pleinement démontrée?

Oui, chrétiens, en accusant les disciples d'avoir enlevé le corps de Jésus-Christ, les Juifs rendent à sa résurrection le plus éclatant témoignage, la Providence n'ayant permis une pareille imputation que pour établir la notoriété du fait par ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à le nier, justifiant pleinement la véracité des apôtres en cela seul que, pour la rendre suspecte il a fallu recourir à la plus improbable des conjectures! Procédons par ordre dans la preuve en soi si convaincante que nous allons en donner, et pour n'affaiblir en rien la force dont elle est susceptible, présentons l'enlèvement prétendu sous toutes les faces de probabilités qu'on peut avec quelque ombre de raison lui donner : ne dédaignons pas même aucune de ces combinaisons qui, exerçant la déplorable sagacité de nos adversaires, ont dû servir de base à leurs vains sophismes : suivez-moi.

Il est d'abord avoué par les Juifs qu'ils avaient placé une garde à l'entrée du tombeau pour en défendre les approches; que, de plus, ils avaient pris soin qu'on apposât solennellement sur la pierre qui le fermait un sceau inviolable; qu'enfin ils avaient obtenu du gouverneur romain que le tombeau serait inaccessible durant les trois jours après lesquels Jésus-Christ avait clairement prédit qu'il en sortirait. Or, pour peu que nous réfléchissions sur tant de soins que leur prévoyance poussée à l'excès leur a fait prendre, sera-ce de notre part avancer trop

quand nous dirons que leur ayant été permis de se choisir une garde à leur gré, ils n'auront employé que des soldats d'élite, des soldats, d'une fidélité à toute épreuve, tels, en un mot, qu'il les fallait pour surveiller un événement qui tenait en suspens tous les esprits?

Mais, ô sagesse! ô politique mondaine! que vous êtes impuissantes contre le Seigneur, s'écrie à ce propos saint Augustin. Hélas! vos précautions, vos artifices, vos moyens font déposer contre vous-mêmes : car ces soldats que vous venez d'associer à votre sollicitude, à quoi serviront-ils, sinon à mieux constater le fait qui vous cause tant de terreur! leur désaveu même en fournira une preuve sans réplique, et tous vos efforts vont rendre plus certain le grand prodige auquel vous prétendez vous opposer.

En effet, chrétiens, que peuvent alléguer ceux qui ont pris tout ce que la prudence la plus défiante pouvait imaginer de précautions, si néanmoins au jour marqué le corps de Jésus-Christ ne se trouve plus dans le sépulcre! Pourront-ils manifester quelque regret sur la moindre négligence de leur part, quand au contraire, par leur trop de scrupule à tout prévoir, ils se sont interdits toute évasion, tout subterfuge un peu raisonnable : à qui donc imputera-t-on l'enlèvement prétendu? accusera-t-on les soldats d'avoir violé la foi jurée, éblouis par l'appât d'un gain sordide? mais qui les aurait corrompus? le soupçon ne peut certainement tomber sur les ennemis de Jésus-Christ qui, en fomentant le bruit de sa résurrection, n'auraient fait qu'agir à leur propre détriment et concourir à sa gloire, il ne peut donc tomber que sur les disciples. Sur les disciples! Ah! vous-mêmes que, contre toute apparence, on ose de la sorte inculper, assemblez-vous pour comparaître devant vos injustes accusateurs; ne dissimulez rien en leur présence de cet opprobre qui vous a suivis partout; montrez-vous à leurs regards dans toute la bassesse de votre rang, avec ce discrédit total où vous vivez chargés comme vous l'êtes de la haine publique, avec cette extrême pauvreté dont on vous apprit à vous glorifier en en soutenant la disgrâce : qu'ils calculent, en vous voyant, les avantages que vous aurez pu offrir; qu'ils jugent des sacrifices que vous aurez pu faire; oseront-ils soutenir que vous eûtes en main des moyens proportionnés au succès qu'ils vous attribuent, quand un simple coup d'œil jeté sur vous en a démontré l'impossibilité? Dans l'esprit de ces soldats qu'on vous fait aborder pour les corrompre, auriez-vous pu prétendre l'emporter sur tout ce que la nation juive avait de plus recommandable? N'est-il pas vrai que plus on supposera vil l'intérêt qui animait les soldats, moins il vous aura été facile de les séduire? Et comment se seraient-ils rendus à vos instances eux qui n'auraient eu besoin que de se vanter d'avoir dédaigné vos offres, pour trouver dans la Synagogue, avec la gloire de l'avoir fidèlement servie, de quoi satisfaire la plus vaste cupidité?

Maintenant, chrétiens, s'il n'a pas été possible aux apôtres, d'obtenir des soldats, en les séduisant, le corps de leur divin Maître, combien moins l'était-il qu'ils vinssent l'enlever à force ouverte, et devrais-je m'abaisser à relever d'aussi monstrueuses suppositions s'il n'en résultait autant de preuves de la vérité que j'établis : ô égarement qu'on ne peut vraiment expliquer, ainsi donc, pour anéantir le fait de la résurrection, il a fallu en inventer de totalement incompréhensibles lesquels bien examinés ne sont pas moins imspossibles dans l'ordre moral qu'a pu l'être le premier dans l'ordre physique.

Eh bien! soit : qu'on fasse marcher droit au sépulcre ces apôtres de la bravoure desquels il fut permis de présumer tout : qu'ils aillent à travers mille hasards forcer une garde aguerrie, et qu'on nous les montre ensuite chargés du dépôt que des obstacles sans fin n'auront pu les empêcher de ravir; mais pour nous faire croire à tant d'intrépidité de leur part, qu'on efface plutôt les traits infamants dont les a flétris le burin de l'histoire, qu'on dérobe à nos yeux cette lâcheté qui tant de fois les a déshonorés; osera-t-on les supposer plein de valeur et d'énergie quand tous les monuments les en démontrent dépourvus? eux qu'on nous peint si abattus, si pusillanimes, auront-ils pu se résoudre à faire face à des soldats bien armés? Conçoit-on que des hommes de cette trempe aient pu se pénétrer tout à coup des sentiments qui font les héros? Quoi! des disciples qui plusieurs fois abandonnèrent le Sauveur, des disciples qu'on vit fuir précipitamment lors de la passion, on pourrait les supposer capables, je ne dis pas d'exécuter, je ne dis pas même de tenter, mais seulement d'imaginer le complot si hardi dont on ose leur faire honneur! Hélas! un seul d'entre eux ne se montra quelque temps avec Jésus dans le cénacle que pour prouver, par la facilité de sa chute, combien peu on aurait pu compter sur chacun des autres, et prétendre qu'ils eurent l'art de s'associer des compagnons de leur rang, plus intrépides n'est-ce pas vouloir conjecturer à l'infini sans aucun motif de conjecture?

Enfin, et c'est ici le seul retranchement des Juifs pour se défendre contre le fait de la résurrection; enfin, dira-t-on que l'enlèvement prétendu s'effectua pendant que les soldats dormaient? pendant que les soldats dormaient! Mais alors qu'ont-ils vu? que peuvent-ils attester? de quel poids seront-ils dans la relation d'un fait duquel, de leur propre aveu, le sommeil leur a dérobé la connaissance? Une pareille déposition n'est-elle pas évidemment de toute nullité, et quand avec l'évangéliste nous la regarderons comme ayant été malignement suggérée, devons-nous craindre de passer pour calomniateurs?

Pendant que les soldats dormaient! O astuce maladroite! à quel piége grossier tu te laisses prendre, et qu'il doit être inexpugnable le fait que tu contredis par un moyen si

puéril! Pendant que les soldats dormaient! Mais où, dans quel temps, aurait-on vu que des soldats s'abandonnent tous au sommeil sans qu'au moins quelques-uns d'entre eux soient chargés d'une surveillance à laquelle ils sont tous solidairement obligés? Ne sont-ce pas là les premiers éléments de la discipline militaire dans tous les siècles et chez toutes les nations?

Pendant que les soldats dormaient! Mais quoi! pas un d'entre eux n'aura pu s'éveiller au bruit inévitable qu'il fallait faire en arrachant la pierre du tombeau? Les ténèbres et le silence de la nuit si peu favorables aux entreprises tumultueuses n'auraient point trahi un complot de cette nature? Un temps si court aurait-il pu suffire à je ne sais combien d'opérations? Réfléchissez, chrétiens, sur tant de mesures à garder, sur tant de conditions à supposer, sur tant d'obstacles à lever, sur tant de précautions à prendre, et voyez si le succès en question doit être regardé comme possible ; voyez si quand même il le serait, on aurait pu compter sur lui avec quelque ombre de raison? Car enfin, qui ne voit que pour un seul degré d'espérance de réussir, il y en avait mille de crainte bien fondée d'y échouer ; que pour une seule voie de rencontrer juste, il y en avait cent de s'égarer, et que même dans la voie unique de rencontrer juste, des écueils sans nombre à éviter; or conçoit-on, et j'en appelle à tout esprit non prévenu, conçoit-on que dans une conjoncture aussi délicate, dans une conjoncture où il y avait et tout à risquer, et toutes les apparences possibles de périr, les apôtres auront pu se déterminer à s'emparer frauduleusement du corps de leur divin Maître pour annoncer comme véritable sa feinte résurrection ?

Pendant que les soldats dormaient! Mais si, contre toute apparence, ils ont pu jusqu'à tel point s'oublier, pourquoi n'a-t-on pas châtié leur chef, pourquoi ne songea-t-on pas même à confondre leur témoignage avec celui des apôtres? et enfin quand ceux-ci commencèrent à publier avec tant d'assurance la résurrection, n'était-il pas temps de se prévaloir contre eux de tout ce qui pouvait démasquer leur imposture? Jamais l'honneur, la gloire, l'intérêt d'une nation se seraient-ils vus plus compromis qu'alors? Quoi donc, ô Juifs! vous vous laissez traiter ouvertement de déicides, on atteste hautement devant vous le fait qui vous en convainc; vous devenez de jour en jour l'horreur de l'univers qui se convertit, vos propres ennemis s'élèvent sur vos ruines ; tout vous abandonne, jusqu'à vos femmes, jusqu'à vos frères, jusqu'à vos enfants, et vous ne dévoilez point l'erreur qui les séduit et vous n'avez pas cent bouches pour vous faire entendre, et vous pouvez vous taire, consentant ainsi à votre propre diffamation ? Que dirons-nous donc d'un tel silence, et n'annonce-t-il pas ouvertement une conviction terrassante dont se trouvent atteints des coupables qui ne savent où prendre des répliques... J'ai suivi, chrétiens, l'ordre des preuves que d'une part Jésus-Christ, et de l'autre les Juifs ont pu me fournir en égard au fait de la résurrection, et vous avez dû sentir combien la force qui résulte de leur concours est inexpugnable : il s'agit maintenant d'en venir aux preuves qui ont pour fondement le témoignage des apôtres, c'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons vu, chrétiens, l'événement de la résurrection fondé sur cette maxime inébranlable qu'un fait est certain lorsque ceux qui ont le plus d'intérêt à le nier, ne lui opposant qu'une explication absurde, ont recours pour le renverser à un dénoûment totalement impossible. J'ajoute maintenant qu'un fait est d'autant plus incontestable que ceux qui l'annoncent ont eu de répugnance à le croire eux-mêmes : car, plus ils y ont apporté de l'opposition, plus il est constant que l'évidence les a forcés de s'y rendre, plus ils ont dû l'examiner avec soin, plus leur adhésion a été raisonnable, plus on doit attribuer leur conviction à un ensemble de preuves sans réplique : or jamais hommes ne furent aussi peu portés à croire le fait de la résurrection que les apôtres ; d'où il suit qu'à cet égard il a été impossible qu'ils aient été trompés ou séduits. Et si je fais voir ensuite contre ceux qui affectent de les en soupçonner, qu'il est également absurde qu'ils se soient combinés entre eux pour nous tromper et nous séduire, n'aurai-je pas donné en faveur de l'événement que je m'étais proposé d'établir la démonstration la plus irrésistible? n'aurai-je pas eu raison d'avancer que de tous les faits qui passent pour constants parmi les peuples, il n'en est point qui ait un degré d'évidence pareil à celui qui distingue si éminemment le fait de la résurrection?

Je dis donc en premier lieu qu'il a été impossible que les apôtres aient été trompés ou séduits ; car, à les juger d'après leurs propres discours, qui de nous n'est pas même révolté de les voir si peu soucieux, si peu empressés de s'informer d'un fait qui aurait dû les tenir en haleine jusqu'à son entière vérification pour ou contre ? N'est-il pas vrai qu'ils ne pensaient déjà presque plus à la résurrection de leur divin Maître, et que l'espérance dont celui-ci les avait flattés avait presque en entier disparu, détruite par le scandale de la croix? Or, de pareilles dispositions sont-elles propres à nous faire craindre de leur part une crédulité trop précipitée? Ah! qu'au lieu d'un reproche pareil ils mériteraient bien plutôt celui d'une prévention trop tenace, trop opiniâtre contre des preuves qui auraient contenté les esprits les plus difficiles!

Comment, en effet, les voyons-nous accueillir le premier rapport de la résurrection qui leur fut fait tout revêtu qu'il se montrait des qualités les plus propres à le persuader? N'est-ce pas avec le dédain le plus marqué et sans en éprouver une émotion quelconque? O Dieu! pourrions-nous

assez bénir votre providence envers nous en permettant une pareille obstination dans les apôtres? Ainsi donc, tant de répugnance de leur part devait servir à ôter tout prétexte à la nôtre; ainsi leurs doutes ont concouru à bannir de nos esprits toute raison de douter; vous avez multiplié les motifs de notre adhésion en laissant se multiplier les motifs de leur résistance; dans leur mystérieuse incrédulité vous avez aplani les obstacles que pouvait un jour susciter la nôtre, et vous n'avez permis qu'on pût leur reprocher trop de lenteur à croire que pour en faire des témoins hors de tout soupçon et tout à fait dignes de notre confiance.

Dites, chrétiens, quel air de rêverie ou de fiction pourrait avoir en soi le récit des saintes femmes dont la diligence active leur fit visiter le sépulcre avant l'aurore, et qui un instant plus tôt auraient sans doute assisté au réveil de l'Homme-Dieu. Hélas! leur tristesse, leurs craintes, leurs alarmes avant d'aborder le tombeau, les parfums mêmes qu'elles portaient pour les y répandre, l'inquiétude qu'elles témoignaient sur les moyens de soulever la pierre qui le fermait, leur surprise de n'y pas voir celui qu'elles venaient embaumer, tout démontrait assez qu'elles ne s'attendaient presque plus à la résurrection de leur divin maître. Cependant leur perplexité cède à la voix d'un ange qui les rassure; les voilà pleinement certaines d'un événement qu'elles se hâtent de venir annoncer; le Dieu cherché avec tant de ferveur les favorise à leur retour de sa présence, et si quelque peine peut se mêler encore à tant de bonheur qu'elles éprouvent, c'est de n'être pas déjà parmi les apôtres pour s'en réjouir avec eux. Que de candeur, que d'ingénuité dans leur manière de les en informer! Rien n'échappe à leur description de tout ce qu'elles ont vu, de tout ce qu'elles ont senti, de tout ce qu'il leur a été loisible d'examiner avec soin. Non, jamais la vérité ne se montra sous des dehors plus insinuants, avec des traits plus marqués, plus caractéristiques.

O apôtres! eh quoi! vous avez pu ne pas adhérer à une relation si naïve, si persuasive, inquiets comme vous l'étiez sur le sort de Jésus de Nazareth? Comment pûtes-vous repousser la nouvelle de toutes la plus consolante, comme aussi la moins équivoque, la moins sujette à illusion? Est-ce donc que celles qui en furent vers vous les officieuses messagères ne vous auraient point paru dignes d'en être crues sur leur parole. Mais le fait qu'elles vous racontent n'est-il pas du ressort des yeux? Quand Jésus les appelait par leur nom, auraient-elles pu se méprendre sur le son d'une voix qui leur était si fort connue? Aurait-il été en leur pouvoir de feindre les discours qu'elles assurent qu'il leur tint? N'avaient-elles pas de lui un souvenir assez récent pour ne pas se laisser éblouir par des traits différents des siens? Et s'il faut en venir à comparer sagacité à sagacité, la leur, vu leur état, leur éducation, leur commerce bien plus familier avec la mère de l'Homme-Dieu, la leur n'était-elle pas bien au-dessus de la vôtre? Ah! puisque la vraie piété est incompatible avec le mensonge, quel témoignage aurait dû être à vos yeux moins suspect que le leur? Eh quoi! elles qui avaient tout quitté pour Jésus; elles qui osèrent le suivre jusqu'à la croix; elles qui n'ont cessé d'avoir les yeux sur lui que lorsque le tombeau fermé leur en déroba la vue; elles enfin dont le courage leur fit devancer l'aube du troisième jour quand elles pouvaient présumer que des gardes les repousseraient; vous pourriez les envelopper dans le mépris qu'un injuste préjugé vous aurait fait concevoir contre un sexe, pieux et compatissant auquel, puisque la nature de mes preuves exige que je rende ici la justice qu'on lui doit, auquel le vôtre, jusqu'ici, s'est montré si inférieur.

En vérité, chrétiens, de pareilles dispositions dans les apôtres sont-elles propres à nous faire craindre de leur part une crédulité trop précipitée? Annoncent-elles en eux une extrême facilité de tout croire sans vouloir rien approfondir? Sont-ce là des signes d'une espérance trop crédule, qui se persuade aisément tout ce qui pourrait la flatter, et faudra-t-il les taxer d'une imprudente adhésion quand nous les verrons admettre un fait contre lequel sans doute ils ne pouvaient se garder davantage. Mais voulez-vous voir leur opposition triompher des plus pressants motifs de croire? Suivez plutôt les deux disciples voyageurs en Emmaüs : vous dire qu'ils allaient s'acheminant vers leur patrie pour y reprendre leur primitive occupation, c'est déjà vous avoir rapidement prouvé combien peu il leur était resté d'espoir de la résurrection de leur divin maître. Hélas! ils s'attristaient, découragés de n'en avoir encore rien su, et par leur mutuel entretien ils s'excitaient vivement l'un l'autre à ne plus enfin compter sur elle, quand vint se joindre à eux un étranger.

O Jésus! cet adorable étranger, c'était vous-même; c'était vous qui, avant de vous découvrir, vouliez pousser jusqu'au bout la résistance de ces deux disciples sans châtier en eux, comme autrefois dans Moïse, une défiance au fond très-injurieuse à la fermeté de votre parole; vous condescendîtes à mettre en œuvre tous les moyens de fixer leur hésitation; vous déployâtes devant eux toutes les richesses du livre plein de vous, dont vous veniez de lever les augustes sceaux; vous leur fîtes remarquer vos propres traits dans l'antique tableau destiné à les réfléchir; que dis-je, ils sentaient puissamment la vertu qui sortait de vous; vous les environniez des rayons de votre gloire, et cependant ils ne vous connurent point encore; il fallut que vous en vinssiez à la fraction du pain pour leur rendre palpable un fait que néanmoins vous aviez porté à son plus haut point d'évidence. Il vous est impossible, chrétiens, ainsi qu'à moi, de contenir cette impatience dont on ne peut se défendre à l'aspect de tant de roideur. Mais ce n'est pas tout; connaissons bien, puisque

nous y sommes, la stupide crédulité qu'on ose attribuer à nos apôtres. Les voilà donc convaincus, ces deux disciples qui viennent de fixer vos regards, et à l'instant voyez-les tout pleins encore de la flamme qui vient de tomber sur eux par torrents, exhalant pour ainsi dire de toutes parts la persuasion dont ils se montrent pénétrés, accourir vers les apôtres assemblés; qui, au jugement d'un évangéliste, ne daignent pas même les entendre, et convenir qu'à moins qu'elle ne tînt du prodige, on ne peut expliquer une résistance de leur part portée à un tel excès.

Cependant Jésus paraît lui-même au milieu d'eux pour leur donner sa paix, et voilà qu'ils s'imaginent voir un fantôme; ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent, ils ne peuvent encore le croire, à peine même se rendent-ils au témoignage de tous leurs sens réunis. Ah! venez fermer la suite de tant d'étonnantes oppositions, vous dont le Seigneur n'avait permis l'absence que pour nous laisser de sa résurrection l'une de ces preuves à laquelle tout doit céder, et comme on n'en voit point, même dans les plus incontestables faits; déjà tous vos collègues en sont pleinement convaincus, et sans doute vous ne résisterez pas à l'unanimité de leur attestation. Mais quoi! je vous entends déjà protester que vous ne voulez vous en rapporter qu'à vous-même; qu'à moins de le voir de vos propres yeux, de le toucher de vos propres mains, vous ne croirez pas à votre Sauveur ressuscité. Eh bien! le voilà qui paraît devant vous; contemplez à loisir tous ses traits, sondez tant qu'il vous plaira toutes ses blessures, et puissent, vous voyant tomber à ses pieds pour l'adorer, y tomber aussi pour la même fin, les ennemis de sa résurrection, les plus injustes, les plus opiniâtres!

Diront-ils que la résurrection de Jésus-Christ aurait dû avoir une publicité égale à celle de sa mort, le soleil n'ayant pu trop éclairer un prodige de cette nature? Mais, qu'avance-t-on par là pour en affaiblir la certitude? et celle-ci, une fois mise dans tout son jour, que nous faut-il de plus pour nous fixer? Dès là qu'elle est pleine et entière; n'est-il pas indifférent qu'un nombre plus ou moins grand en ait été convaincu? Dès là que dans les témoins qui me sont offerts, je ne vois rien que d'irréfragable; n'eût-il pas été superflu de les multiplier davantage? Quand la Providence a pourvu à notre conviction par tant de moyens, nous siérait-il de l'interroger sur ceux qu'elle n'a pas daigné mettre en œuvre? ou aurait-il fallu qu'elle multipliât à l'infini les apparitions de Jésus-Christ pour en constater la résurrection au gré de ses ennemis les plus indiscrets? Ah! mes frères, sait-on bien ce que l'on veut quand on fait de pareilles difficultés? Quoi donc? pour fonder un fait il faudrait remplir tout ce que la malheureuse sagacité de certains esprits pourrait exiger d'additions à nos preuves? mais si j'en ai cent qui le corroborent, faudra-il le rejeter parce qu'il manquera de celle que, mal à propos, on sollicite? Osera-t-on soutenir qu'il n'a pu être vrai sans avoir été ouvertement notoire? Et la simple privation d'un accessoire arbitraire aurait-elle assez de force en soi pour anéantir ce que mille arguments péremptoires ont concouru à établir? Voici, chrétiens, en dernière analyse, à quoi se réduit l'argument de nos adversaires; ah! ils n'en font jamais ni de plus forts ni de plus concluants : Jésus-Christ ressuscité ne daigna point se montrer aux Juifs; donc il ne se montra pas à ses disciples. Jésus-Christ ressuscité ne se montra pas aux Juifs, j'en conviens : donc il ne se montra pas à ses disciples : quelle conséquence! Mais c'est assez relever d'aussi vains sophismes.

Je passe maintenant à la seconde proposition que j'ai promis d'établir, et à cette fin, qu'il me soit permis, ô Dieu! à quelle dure extrémité nos adversaires nous réduisent! quelles armes nous forcent-ils de prendre en main! de quelles expressions vais-je être obligé de me servir, et pourquoi faut-il que toute ma répugnance à les proférer, cède à la nécessité de faire sentir l'absurdité du système qu'on n'a pas rougi de mettre en avant contre nous? qu'il me soit, dis-je, permis de raisonner ici dans le sens de nos adversaires, et supposant avec eux, dans les apôtres, le dessein d'avoir voulu nous tromper; c'est là que je les vois si concordants, si unanimes dans leur fiction; n'ai-je pas droit de soutenir qu'ils ont dû plutôt se concerter entre eux pour penser, agir et parler dans un parfait accord pour faire concourir tous leurs moyens, toutes leurs ressources vers le même but, s'abstenant à jamais de tout ce qui pourrait donner la moindre prise au soupçon ou faire un seul instant cesser le prestige. Or, est-il croyable qu'ils en aient pu venir jusqu'à se concerter de la sorte? est-il croyable qu'ils aient pu assez se départir de leurs préjugés respectifs, assez oublié leurs intérêts personnels, assez étouffé le cri de leur conscience pour s'engager, par le plus horrible des serments, dans la plus pénible comme aussi dans la plus sacrilége des entreprises? Est-il croyable que tous soient entrés dans un tel complot sans qu'aucun ne l'ait combattu, qu'aucun n'en ait senti l'impossibilité, qu'aucun n'en ait prévu les effrayantes conséquences, qu'aucun ne se soit éloigné d'une assemblée de perfides qui n'aspiraient à rien moins qu'à fonder leur religion sur un parjure exécrable? Quoi! entre des hommes capables d'un tel excès de malice, il serait raisonnable de supposer assez d'uniformité dans leurs affections, assez de fermeté dans leur parole, assez de persévérance dans leur dévouement pour garder constamment le pacte odieux qui les aurait réunis; et comment aurait-il pu arriver que de tant de violateurs des droits les plus saints, pas un pourtant n'en serait venu jusqu'à rompre le nœud d'une association si détestable?

Qu'on me dise d'ailleurs quel aurait été le

sort du secret parmi tant de complices; qu'on me dise par quel art ils n'auront pu jamais ni se contredire ni se trahir? Car, enfin, dès là que cinq cents personnes assurent avoir vu la résurrection; ne faudrait-il pas toutes les initier dans le même complot, toutes les faire entrer dans la même conspiration; or, quel sera le sort du secret qui reposera sur un aussi grand nombre d'imposteurs? restera-t-il longtemps impénétrable? Ni tant de contraires motifs, ni tant d'intérêts différents, ni le choc de tant de passions, ni l'instabilité de tant de penchants n'auront pu jamais le faire transpirer? Quoi! il serait possible, dans l'ordre moral, qu'au milieu d'une multitude ainsi assortie, le remords se trouvât assez universellement banni des cœurs pour que nul ne cédât enfin à sa voix en dévoilant un mystère d'iniquité aussi abominable?

Mais voici pour l'incrédule un obstacle insurmontable à lever; renversé sur le chemin de Damas, Paul se relève ardent zélateur d'un fait que jusque-là tous ses efforts avaient concouru à détruire. Or, si jamais témoignage a eu pour soi l'évidente sincérité du témoin, n'est-ce pas surtout quand il sort de la bouche d'un ennemi dont la haine était si implacable? Que dira-t-on pour se débarrasser d'un incident de cette nature? Que fera-t-on du nouvel évangéliste de la résurrection? Lui, un instant plus tôt si acharné contre les apôtres, le soupçonnera-t-on d'avoir connivé avec eux? le fera-t-on entrer dans leur complot? se sera-t-il prêté à leur imposture? auront-ils calmé sa fureur en lui révélant un secret qui n'aurait pu que la redoubler? Et l'ordre affreux dont son impatience allait presser l'exécution; le sang d'Etienne dont il est encore teint; l'horreur que malgré la publicité de sa conversion son nom seul causait aux apôtres; la peine avec laquelle ceux-ci consentirent enfin à s'en laisser aborder, seraient-ils bien propres à prouver le commerce intime qu'il avait auparavant avec eux?

Au surplus, qui sont ceux qu'on ne craint pas de charger d'une aussi noire perfidie? O vous, leurs injustes accusateurs, venez, venez les voir comparaissant devant le conseil des prêtres, et résistez, s'il est possible, à la sagesse qui parle en eux; osez persévérer encore dans vos atroces calomnies. Quoi! nous, obéir à vos ordres quand il s'agit d'exécuter ceux d'en haut? Nous, ne point parler des choses que nous avons vues? Nous, retenir captive la vérité qu'on nous ordonne de prêcher sur les toits? Vous-même, décidez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu? Ah! mes frères, qui de vous n'est point saisi d'étonnement à entendre une réponse où brillent avec tant d'éclat la constance et la vérité, n'est-elle pas une complète démonstration de la sincérité la plus parfaite? Qu'on suppose l'hypocrisie accourant au même lieu pour nous donner un spectacle égal, qu'on la fasse quelque temps se tenir debout devant tant de juges intéressés à la démasquer; tardera-t-elle beaucoup à se démentir; saura-t-elle se garder des piéges nombreux qu'on lui tendra, pourra-t-elle surtout déployer tant de grandeur, tant de courage avec tant de modestie. Ah! quoi qu'on en dise, chrétiens, et j'en appelle à vous-mêmes; la vérité seule confiée à une bonne conscience; oui, la vérité seule a pu déployer une aussi haute franchise en gardant un aussi juste milieu. Mais quoi! Ananie, en abordant saint Pierre, ose lui dire que l'argent qu'il met à ses pieds est le prix entier du champ qu'il a vendu, et Ananie expire à l'instant foudroyé par les paroles de l'Apôtre; donc, c'était l'esprit de vérité dont il vengeait les droits; donc, le même esprit reposait sur tous ses augustes collègues; donc, leur langue, qui faisait mourir les menteurs, ne pouvait être aucunement l'organe du mensonge

Mais, en outre, chrétiens, si les apôtres ont voulu nous tromper, quelle méthode ont-ils employée, quelle marche ont-ils été suivre? Ils disent sans détour ce qu'ils ont vu, ils le disent en public, dans le lieu même où le fait s'est passé, à la face du tribunal qui venait de le condamner. Ils annoncent la résurrection dans Jérusalem, dans les synagogues, dans les plus nombreux concours; ils érigent des trophées au Sauveur sur le lieu même où fut planté l'instrument de son supplice. C'est quelques jours après sa mort qu'ils l'évangélisent vivant, c'est pendant que son sang fumait, pour ainsi dire, sur le Calvaire, c'est pendant que frémissait encore la rage de ses ennemis qu'ils annoncent l'Homme-Dieu ressuscité par sa propre vertu. Or, est-ce ainsi qu'en agissent les imposteurs? vont-ils si imprudemment s'exposer à tout ce qui pourrait trop éclairer leur fraude ou en multiplier sans fin les écueils?

Cependant tout s'arme contre les apôtres: voilà déjà qu'on les conduit à la mort. D'où vient donc que, tandis qu'il n'y a d'autre salut pour eux que dans leur rétractation, jamais pourtant le dédit ne s'échappe de leur bouche? D'où vient qu'on ne les voit jamais ni hésiter ni mollir sur ce qu'ils ont une fois avancé? O l'étrange et inexplicable imposture, si c'en est une! Des hommes soutiennent sans intérêt un mensonge inutile, que dis-je, soutiennent sans intérêt un mensonge inutile? Ils soutiennent contre tout intérêt un mensonge qui va les perdre, ils meurent pour un mensonge dont leur conscience leur reproche l'exécrable noirceur; ils meurent pour une fausseté qui peut-être va se dévoiler par la faiblesse d'un ou de plusieurs complices. Ah! s'il pouvait se trouver des êtres pareils, dans quelle classe faudrait-il les ranger, et un tel phénomène ne serait-il pas tout à fait désespérant pour la raison? Soyons de bonne foi, mes frères, peut-on se déprendre assez de soi-même pour aller de sang calme à la mort avec de pareils motifs; pour affronter les tourments en vue de faire adorer un faux Christ, que la prédiction même couvrirait de tant d'ignominie? Eh quoi! nous croirions que la honte de se dédire aura été plus puissante dans

les apôtres que l'amour si naturel de leur propre conservation? Nous croirions qu'à travers mille périls ils auront parcouru toute la terre pour y divulguer un fait dont ils étaient intérieurement les contradicteurs? Nous croirions qu'ils auront exécuté pour la gloire d'un imposteur ce qu'à peine on conçoit qu'ils aient exécuté pour la gloire du Verbe incarné, malgré l'ascendant d'une prédication où la vertu du Très-Haut se déployait avec tant d'énergie.

Enfin, mes très-chers frères, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il sera vrai que douze misérables pêcheurs sans autre appui que leur folle audace, auront fait plier l'univers sous le joug de la doctrine la plus incompréhensible pour l'entendement, la plus mortifiante pour la volonté de l'homme; il sera vrai que les fourbes les plus malhabiles auront trouvé l'art d'en imposer aux savants comme aux ignorants, et d'ourdir si bien leur fraude que ni leur siècle, ni aucun des siècles suivants n'auront pu en démêler le tissu; il sera vrai que par le mensonge aura pu s'établir le règne de la vérité; il sera vrai que le crime aura mieux servi Dieu que la vertu n'aurait pu le faire, il sera vrai que les apôtres d'un faux Messie auront plus extirpé de vices que le zèle de tous les prophètes réunis; enfin, il sera vrai que jusqu'à nos jours Dieu aura puissamment protégé l'imposture. Oui, c'est à ces horribles inductions qu'on est forcé d'en venir, d'après le système de nos adversaires. Or, plutôt que d'avoir à dévorer d'aussi absurdes impiétés, qui n'aimera mieux croire un fait qui vient de s'environner à vos yeux de tant d'inexpugnables raisons, et que j'assure hautement avoir pleinement démontré ?

Jésus-Christ est vivant, mes frères, il est vivant pour ne plus mourir, donc il est notre Seigneur et notre Dieu, donc il sera le vengeur de nos prévarications et le rémunérateur de nos bonnes œuvres, donc tout ce que son Evangile a dit du juste et du pécheur s'accomplira à la lettre. Eh bien! et voici le fruit qu'il s'agit de tirer de ce discours : eh bien ! que ne formons-nous le ferme propos de nous dépouiller du vieil homme, d'en abdiquer les criminels penchants pour laisser croître en nous de plus en plus l'homme nouveau. Quoi ! il nous serait donné d'aviver et de nourrir la plus heureuse des espérances, et nous agirions comme si nous n'avions rien à espérer. Quoi! nous aurions dans le ciel une patrie où notre divin précurseur nous attend, et nous ne ferions aucun pas vers elle, et, au contraire, nous ferions tout ce qui doit nous en exclure! Ah! chrétiens, qu'il n'en soit pas ainsi : n'oublions pas, à la bonne heure, n'oublions pas que notre Rédempteur est vivant, que de même qu'il conserve dans l'éternité le corps qu'il a daigné prendre parmi nous, ainsi les nôtres nous seront rendus pour entrer en part du bonheur de nos âmes. Mais n'oublions pas non plus que la gloire de notre chef ne peut devenir le gage de la nôtre qu'autant que nous marchons devant lui, toujours fidèles à sa loi; n'oublions pas que si nous voulons entrer là-haut dans son repos, nous devons ici-bas nous former à sa ressemblance, et qu'il faut maintenant que nous ressuscitions spirituellement avec lui pour avoir part un jour à la résurrection glorieuse..... Ainsi soit-il !

DISCOURS XII.

SUR LA VÉRITÉ DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis novissime diebus nostris locutus est nobis in filio. (*Hebr.*, I, 1.)

Dieu ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières nous a parlé tout récemment et de nos jours par son propre Fils.

Tel est, chrétiens, le sublime dénoûment que tant de préparatifs devaient amener après une longue attente; telle est cette ineffable révélation, le centre ainsi que la fin de toutes les autres, où la Divinité, se communiquant non plus avec réserve comme autrefois, mais tout entière, et, pour ainsi parler, dans toute sa magnificence, a rempli l'univers de ses splendeurs, et rendu palpable à nos sens la parole incréée qui nous avait créés. A la place de tous ces flambeaux passagers qui ne pouvaient briller que d'une lueur gratuite et d'emprunt, c'est l'éternel soleil des esprits, c'est la source intarissable du vrai jour qui a versé par torrents sur nous sa propice lumière; et au lieu des subalternes agents employés jusqu'alors par le Seigneur au développement progressif de son œuvre, c'est son propre Fils que, pour la conduire à sa perfection, il suscite enfin du milieu de nous; c'est son propre Fils qu'il envoie aux hommes pour les instruire en conversant avec eux, devenu par l'incarnation l'un d'entre eux.

Or, chrétiens, l'histoire de ce Dieu révélateur, qui de nous n'aurait point désiré de la connaître? Et si, dès le principe, elle fut rédigée avec toute fidélité; si le soin de la conserver entière a égalé celui de la transcrire; si, pour le nombre comme pour la sûreté des garants, on ne peut lui comparer aucune autre histoire, en un mot, si nous avons d'aussi puissants motifs de croire ce qu'elle nous dit que si nous en eussions été les heureux témoins : pourrions-nous assez reconnaître un aussi grand bienfait, assez exalter une Providence qui, appelant tous les hommes à le partager, a voulu que la dernière des générations n'eût rien à envier à la première.

Que puis-je donc maintenant faire de mieux, que de procéder à l'examen des livres qui nous ont transmis cette histoire, que de prouver d'abord que ces livres sont authentiques, c'est-à-dire qu'ils appartiennent aux auteurs dont ils portent les noms : sujet de la première partie de ce discours; ensuite, que ces livres sont exacts, fidèles et vrais; c'est-à-dire qu'ils ont été écrits par des hommes qui n'ont voulu ni pu nous tromper : sujet de la seconde partie. C'est tout mon dessein. A mesure que marchera ce discours, votre indignation contre l'incrédulité ne

pourra que s'accroître, et s'il en était besoin, votre foi ne pourra que s'affermir, je ferai voir que tout ce que la saine critique requiert en fait de monuments écrits est abondamment rassemblé dans nos livres saints, que l'évidence morale y est portée à son plus haut point; qu'enfin, ou l'on ne doit acquiescer à rien, ou l'on doit acquiescer aux faits évangéliques, et par suite, à la divinité du christianisme.

PREMIÈRE PARTIE.

La voie la plus naturelle à suivre pour s'assurer qu'un livre appartient à tel temps ou à tel auteur, c'est la foi publique, c'est une constante tradition, et l'on ne peut, cette voie, la taxer d'incertaine ou de mensongère sans attaquer tout ce qu'en matière de fait l'histoire a de plus révéré, sans mettre entre nous et les temps antérieurs un impénétrable chaos, sans remplir de défiance tous les esprits par l'introduction du plus insensé pyrrhonisme : je dis donc que la foi publique, ainsi qu'une constante tradition, attestent de concert l'authenticité de nos saints volumes.

Car, mes frères, quelle origine donner à la profonde vénération qu'aujourd'hui l'Eglise a pour eux, si ce n'est la vénération même qu'elle eut autrefois à l'époque où ils parurent; peut-on mieux, pour ainsi dire, démontrer leur crédit primitif que par leur crédit actuel, et jouiraient-ils de celui-ci avec tant d'éclat, tant d'assurance, tant d'universalité, si celui-là eût jamais souffert la moindre atteinte, ou si, dès le principe, il n'eût été fortement établi ? Voyez, en effet, le sort que subirent autrefois les évangiles faux ou apocryphes; l'astuce qui les mit au jour a-t-elle à se vanter d'un long succès ? en coûta-t-il beaucoup pour la démasquer? beaucoup pour saisir dans son œuvre les traits qu'une main récente ou trompeuse avait laissé échapper? Et comment l'inflexible sévérité qui les foudroya aurait-elle épargné nos saints écrits, pour peu qu'elle en eût entrevu l'imposture?

Ah! si malgré tout ce que l'*Apocalypse* étale de traits authentiques (ne vous alarmez pas, chrétiens, d'un argument qui semble jeter quelques soupçons sur un livre, où néanmoins tout porte l'empreinte de l'esprit inspirateur des prophètes, et dont je confesse ainsi que vous l'incontestable divinité; tant de pompeuses merveilles célébrées, tant de sublimes secrets révélés; la ruine de l'empire persécuteur des saints annoncée; tous les trésors de la vraie Jérusalem déployés; son agneau, son autel, ses cantiques, sa joie, vivement décrits, tout y rend sensible la touche du Très-Haut, comme aussi la main du disciple en qui Jésus épanchait son cœur avec tant de complaisance; mais quelques ombres qu'à la fin dissipa le flambeau de la tradition, relèvent trop bien les écrits qui n'eurent point à s'en dégager, pour que je néglige de les appeler en témoignage de ma cause); si, dis-je, malgré tout ce que l'*Apocalypse* étale de traits authentiques, on hésita longtemps, sur des doutes mal fondés, sur quelques passages peu entendus, de l'inscrire dans le canon des saintes Ecritures; quelle évidence ne doit point avoir l'authenticité de ceux qui, sans la moindre contestation, ont toujours figuré dans ce divin catalogue ; en faudrait-il plus pour démontrer la circonspecte attention qui préside à leur examen ? Dirons-nous après cela que les chrétiens d'alors ne savaient ni motiver une adhésion, ni réfléchir un suffrage? les accuserons-nous de s'être décidés à l'aventure, eux, dont quelques-uns, philosophes convertis, n'ignoraient rien de tout ce que la saine critique a de principes ou de procédés ; eux encore qui, sur de simples présomptions, n'auraient point adopté un livre destiné à régler leurs actions au prix des plus grands sacrifices?

Et certes, en m'élevant de siècle en siècle à celui des apôtres, que vois-je partout en faveur de leurs écrits, si ce n'est un enchaînement de témoignages si concordant, si ferme, si suivi, que la plus perspicace incrédulité n'y peut rencontrer rien pour étayer le plus léger soupçon, ou que même on en chercherait vainement de pareils dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont pourtant on ne conteste jamais les noms. Oui, tout, pour nos livres sacrés, va déposant d'âge en âge; à quelque distance de nous, qu'on les observe, ils se montrent consignés dans des monuments contemporains sans nombre, et toujours avec les qualifications qu'on leur donne aujourd'hui; toujours également désignés par mille auteurs fameux, qui tour à tour les commentent ou les traduisent. Vous en faites la matière de vos leçons, vous, les maîtres si savants de l'école d'Alexandrie; c'est, pour me servir de votre propre expression, c'est après en avoir pompé la fleur que vous composiez le miel qui coulait de vos lèvres, et dont vous nourrissiez les disciples nombreux, qu'autour de vous attirait votre grand nom. Quel n'était point votre art à faire prospérer parmi eux vos instructions solides; quel votre zèle à soutenir le leur dans la carrière qu'ils avaient à parcourir; quel votre courage à la recommencer avec des disciples nouveaux! leur succès vous tenant lieu de prix, et ne désirant rien tant que de les voir enfin marcher vos égaux, se revêtir de vos armes, porter au loin le fruit de leur profonde application, ou encore vous remplacer en héritant de vos manteaux prophétiques.

Ainsi, chrétiens, ainsi, d'apologiste en apologiste, l'Evangile allait se recommandant partout ; ainsi croissait de plus en plus sa gloire, ainsi le jour en racontait au jour l'authenticité. « Quoi, disait Tertullien à Marcion, vous prétendriez vous fonder contre nous sur un livre où votre main a si visiblement parsemé l'erreur? Non : le titre que vous lui donnez ne saurait être le sien; en altérant l'évangile de saint Luc, vous en avez fait votre ouvrage! Dès lors, tel que vous l'avez défiguré, il ne date plus que de vous; dès lors, son autorité n'a pas plus de

poids que la vôtre; apprenez que nous n'admettons pour vrai que ce qui est antérieur; pour antérieur que ce qui prend sa source au commencement; pour prendre sa source au commencement, que ce que nos fondateurs mêmes ont écrit : *Id ab initio quod ab apostolis.* Qu'ai-je donc besoin, pour vous convaincre de faux, que d'en appeler aux manuscrits conservés dans les plus anciennes églises? La simple confrontation du vôtre avec ceux-là ne doit-elle pas, entre nous, terminer invariablement toute dispute? »

Maintenant, chrétiens, serait-ce un tel docteur qu'on pourrait accuser de citer au hasard, ou d'aventurer le succès de ses preuves? lui, dont l'indignation s'enflammait à la moindre apparence de nouveauté, en aurait-il, contre ces novateurs, appelé à des écrits moins anciens que les apôtres, ou que tout autre plume que la leur aurait enfantés? Oh! comme il est éloquent en nous parlant de l'authenticité de nos Ecritures! Il en prend à témoin tout l'univers; l'Evangile est, à l'entendre, un livre de tous les pays; on le conserve avec un soin religieux dans tous les sanctuaires. Ce livre, l'expliquer aux chrétiens assemblés, c'est déjà, selon lui, le plus répandu, le plus enraciné des usages, et observez que cet usage, universel à l'époque de Tertullien, saint Justin le déclare universel de son temps; saint Justin par qui nous touchons aux disciples immédiats des apôtres, aux Ignace, aux Papias, aux Clément, comme nous touchons par ceux-ci aux premiers jours de l'Eglise naissante. Oh! quel moment que celui où parurent enfin écrits les faits qui jusqu'alors ne s'enseignaient que de vive voix! à quels saints transports le monde chrétien ne dut-il pas se livrer? Croirons-nous que nos premiers aïeux auront eu moins d'ardeur pour applaudir à ces divines productions, que n'en eurent les Hébreux lorsque Moïse eut mis au jour leurs annales; ou encore, s'il m'est permis de les citer, que n'en eurent les Grecs quand on lut devant eux la première de leurs histoires; la parole que les premiers chrétiens entendaient retentir dans tous les lieux, ils tressaillaient de l'entendre encore retentir dans tous les temps, ils voyaient avec joie le fleuve du Seigneur s'avancer majestueusement le long de la suite des âges. Ah! ils jugeaient par le leur, de notre empressement à venir y puiser, et ils ne présumaient pas que des chrétiens s'en prendraient un jour à la divinité de leur source, dont au surplus, quoi qu'on en dise, le laps de temps n'a pu les faire dégénérer.

Car, mes frères, quelle disgrâce nos Evangiles auraient-ils pu redouter en circulant à travers les siècles, ou quand l'imposture la plus hardie aurait-elle osé les entamer? Aurait-ce été sous les yeux de tant de rigides surveillants si actifs, si avisés, si prompts à relever la plus innocente infidélité, la plus légère inadvertance, et auxquels faisait ombrage une parole qui, sans dénaturer le texte, en tronquait la littérale expression. J'en appelle au sublime courroux de l'un d'entre eux; il écoutait profondément recueilli le discours de Triphile qui, pour mieux intéresser un aussi célèbre auditeur, donnait un libre essor à son éloquence, dont il se plaisait à déployer toute la richesse; lorsque tout à coup Spiridion se lève irrité, on l'entend crier au scandale; il interrompt sans aucun égard, il reprend avec toute sévérité l'orateur. Mais quoi? que pouvait-il s'être passé pour exciter une indignation à tel point enflammée? Triphile aurait-il proféré quelque blasphème? aurait-il, comme Arius, méconnu la divinité du Christ? Hélas! mes frères, hélas! non : à un terme qu'il a cru trop populaire, il n'a fait qu'en substituer un autre plus élégant, et cette vaine délicatesse a suffi pour donner lieu à la plus amère improbation; or, si tandis que sur de frivoles variations, les évêques n'épargnaient point leurs égaux, ni le peuple ses pasteurs, dira-t-on qu'il fut possible, en aucun sens, de corrompre nos Ecritures, et en garder le dépôt avec tant de scrupule, avec un soin si religieux, si persévérant, n'était-ce pas en professer hautement l'authenticité?

Que dirai-je des écrits de saint Paul? est-il possible d'éluder la pleine conviction qui en résulte? et ne doit-on pas soutenir avec Bossuet, que quand même toutes les preuves de la religion disparaîtraient, les seules Epîtres de saint Paul suffiraient pour la démontrer, tant elles sont propres à consterner l'incrédulité; ces épîtres si vives, si originales, si fort du temps, des affaires, des mouvements qui étaient alors; ces épîtres qui par leur sublimité enchaînant l'admiration de l'univers, ont plus que tout, influé sur la conversion. Ainsi, chrétiens, en parle un incrédule, assez peu d'accord toutefois avec lui-même, pour ne voir dans ces mêmes épîtres que les bizarres productions d'un enthousiasme forcené; comme si le zèle, au possible éclairé, désintéressé, courageux, qui s'y fait à tout moment sentir, avait rien de ressemblant aux emportements du délire. O l'étrange délire, que celui qui, durant le cours d'une vie dont chaque instant porte son fruit, subsiste toujours sage, toujours conséquent, toujours le même, dans tant d'écrits, dans tant de courses apostoliques, dans tant de persécutions, dans tant de travaux; ah! que la philosophie réussisse à former de pareils enthousiastes, et de plein gré nous conviendrons qu'elle peut disputer à la religion l'empire du cœur humain.

Or, chrétiens, si les épîtres de saint Paul ne sont pas authentiques, je demande où aurait été la possibilité de les supposer; y aurait-il la moindre apparence qu'un faussaire en eût à la fois imposé aux fidèles de Rome, de Thessalonique, de Colosses, d'Ephèse? La moindre apparence qu'un homme qui n'aurait connu ni les Galates, ni les Corinthiens, eût eu le front de leur écrire comme le fait celui qui leur écrit : et vous, ô Philémon! vous qui dûtes arroser de tant de pleurs la plus pathétique des lettres, vous qui n'eûtes plus pour un esclave fugitif que les yeux mêmes de celui qui vous conjurait de l'ai-

soudre; quel autre que saint Paul eût pu être envers vous si insinuant et si tendre?

Mais quel orage affreux vient tout à coup d'éclater sur l'Eglise? une même proscription enveloppe à la fois et les chrétiens, dont le sang va couler, et leurs saints écrits que vont dévorer des flammes sacriléges! O Dieu! veillez sur les archives de votre religion, comme autrefois les trois enfants dans la fournaise; sauvez l'adorable dépôt de vos deux testaments; que ce que vous avez écrit, l'homme entreprenne vainement de l'effacer; qu'au lieu d'avoir à vieillir devant les cieux, les cieux aient au contraire à vieillir devant votre parole; et ne permettez pas qu'elle tombe entre les mains des impies, elle qui doit un jour les écraser.... Ne craignez pas, mes frères, non, pas un de nos livres saints ne périra; tant d'efforts pour les anéantir ne serviront que de monuments à leur gloire, et leur authenticité que semblait devoir ébranler une aussi violente secousse, n'en ressortira que mieux attestée, à la fois, par l'atroce décret qui les proscrit, par la liste affreuse où sont portés leurs noms, et plus encore par l'héroïque fermeté de leurs inviolables gardiens. Ah! je crois les voir, ces gardiens, couver de leurs yeux le trésor où ils ont placé leur cœur, jurer de le soustraire, quoi qu'il puisse en coûter, à l'œil impur de l'Amalécite, lui chercher pour asile un impénétrable secret. Heureux d'avoir saintement trompé la haine acharnée à les découvrir; plus heureux de l'imbiber de leur sang; et vous, sur la lâcheté desquels nous gémissons encore; vous qui ne sauriez point mourir pour soutenir jusqu'à la fin un refus généreux : quel crime eût donc été le vôtre? Vous aurait-il fallu par tant de regrets l'expier, si les écrits dont vous êtes les traditeurs, n'eussent été marqués du sceau apostolique?

Enfin, mes frères, n'est-ce point par ces mêmes écrits qu'on terrassa de tout temps les hérétiques à mesure qu'il s'en élevait quelqu'un? Or, quelle force auraient eue contre eux des ouvrages sans nom ou faussement attribués aux apôtres? Les croirons-nous assez peu avisés pour ne pas relever ce qui venait si bien à leur cause, quand d'ailleurs nombre d'entre eux, tels que Cérinthe, Ménandre, Ebion, ayant vu le christianisme dans son berceau, auraient pu si facilement éclairer une fraude qui, presque sous leurs yeux, se serait tramée?

Mais pourquoi tant de preuves quand il suffit de parcourir l'Evangile pour être convaincu pleinement de son authenticité? Pourrait-il, en effet, n'être pas authentique, ou bien serait-il supposé, le livre où tous nos devoirs sont si bien classés, si bien motivés, si bien énoncés, devoirs d'âge, d'état, de sexe, de condition, tous prévus, fixés, circonstanciés; avec leurs limites, leur filiation, leur urgence, leur application, leurs exceptions; avec le principe, la fin, l'intention qui doivent en sanctifier la pratique?

Serait-il supposé, le livre où dans toute sa dilatation la science des saints nous est communiquée, où dans un si beau jour nous sont présentés le seul bonheur à poursuivre, la seule route à tenir, la seule affaire à traiter, le seul parti à embrasser, les seuls besoins à écarter, le seul maître à servir, le seul culte à pratiquer; où par conséquent tout ce qui inspire la piété, tout ce qui la dirige, la tempère, la garantit, tout ce qui la rend liante, utile, officieuse, attrayante, est exposé avec un charme, une onction que le plus habile écrivain mortel n'entreprendrait d'imiter que pour se fatiguer en efforts impuissants?

Enfin, serait-il supposé, le livre où la charité parle un langage si tendre, si nouveau, si persuasif, si pressant; où nous la voyons toujours douce, active, empressée, infatigable, sans intérêt, sans précipitation, sans aigreur, souffrant tout, espérant tout, s'étendant à tout, embrassant tout, n'exceptant rien, parents, étrangers, amis, ennemis, protecteurs, oppresseurs, les servant tous bien moins pour eux que pour plaire à celui dans le sein duquel elle a placé son trésor, et qui pèse au poids de l'éternité les plus légers sacrifices? Ah! mes frères, nous avons tant de besoins, tant de faiblesses, nous pouvons si peu nous suffire à nous-mêmes, il nous importe à tel point de voir parmi nous, sous tous ses rapports, avec tous ses bienfaits, s'exercer la charité, que le livre où elle est si éminemment glorifiée ne peut avoir eu que Dieu pour auteur; que par conséquent, et à plus forte raison, le livre est authentique, comme je crois l'avoir prouvé. Reste maintenant à vous parler de sa vérité, sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsque je compare avec nos livres saints les livres qui font foi parmi les hommes, je ne puis assez m'étonner qu'on ait pu acquiescer à l'autorité des uns sans, à plus forte raison, se rendre à l'autorité des autres, où tout ce qu'en fait de certitude on pourrait désirer se trouve réuni dans un jour, avec des circonstances, à un degré qu'on chercherait en vain dans les plus incontestables écrits. Que sont, en effet, les motifs qui nous font croire avec toute confiance aux auteurs profanes à côté des motifs qui nous pressent d'adhérer à nos auteurs sacrés, et quelle est l'histoire qui, comme celle dont nous parlons, ait eu des écrivains d'un tel caractère en si grand nombre, si bien instruits, avec tant de probité, tant de candeur, tous contemporains, tous spectateurs des événements qu'ils racontent, tous y ayant une grande part, tous les rapportant, non en se fondant les uns sur la relation des autres, mais d'après leur propre témoignage, selon leurs divers aperçus, dans un temps surtout comme dans un lieu où la fraude ainsi que le mensonge étaient impossibles?

Et d'abord, quelle preuve de la sincérité de nos saints auteurs que leur conduite même, ainsi que les traits nombreux qu'ils

laissent tomber de leur plume ingénue? Ils se peignent eux-mêmes ignorants, bornés, sans éducation, sans culture; élevés parmi le plus vil peuple dans les plus ignobles fonctions; ce sont leurs murmures, leurs divisions, leur lâcheté, leur peu d'intelligence et de foi qu'ils racontent sans s'excuser ni s'accuser, sans chercher à se dédommager de la honte dont ils se couvrent. Or, peut-on se défier de ceux qui jusqu'à tel point portent leur franchise? En est-il dans les autres écrivains quelque exemple? Jamais en vit-on un seul qui mêlât ainsi l'histoire de ses propres défauts à celle dont il rend compte à ses contemporains? Et où est le critique un peu judicieux qui ne déride son front à ce premier aperçu, ou plutôt qui, pesant dans la maturité de son conseil un procédé si extraordinaire, ne juge avec raison que c'est se borner à trop peu que d'en inférer uniquement la sincérité de nos évangélistes, animés dès lors d'un tout autre esprit que de celui que nous sentons nous-mêmes se révolter à les voir relever des fautes dont le souvenir ne pouvait qu'entraver leurs desseins? O sagesse humaine! ils ouvraient donc leurs yeux à d'autres clartés; donc ils suivaient d'autres mouvements que les vôtres? Non, ni vos conseils, ni vos calculs, n'étaient point faits pour entrer dans leur plan; ils savaient qu'ils atteindraient leur but par la voie même qui vous semblait devoir les en écarter; ils savaient que moins ils se montreraient propres à remplir leur mission, plus la puissance de celui qui les envoyait serait sensible et resplendissante.

Mais, chrétiens, qu'y a-t-il dans leur caractère de plus merveilleux que l'indifférence avec laquelle ils vont retracer les plus grandes merveilles! Entendez l'historien de la création nous la raconter du même ton qu'il raconte les autres faits; c'est la tranquillité du Créateur que la sienne; vous diriez que, supérieur à cet inconcevable événement, il n'y voit rien qui doive le surprendre; il le dit comme s'il l'eût produit, ou encore comme s'il se fût joué en le produisant. Eh bien! tels se montrent à nous les apôtres : en eux, pas un de ces mouvements que le désir d'en causer de pareils a coutume d'exciter; jamais étonnés, jamais aigris, jamais affectés; on dirait qu'ils ne prennent aucun intérêt à ce qu'ils écrivent; ils racontent comme sans y penser la plus sanglante des flagellations : tous les crimes qu'enveloppe une nuit sont rédigés sous leur plume en deux lignes; le crucifiement de Jésus n'a qu'une parole, son titre de roi des Juifs qu'une inscription qui encore n'est que dérisoire, les lieux et la terre ébranlés à sa mort qu'un seul bruit, la consommation de tous les mystères qu'un seul mot. Oh! comme la vérité se fait sentir dans leurs écrits! En racontant les souffrances de l'Homme-Dieu, ils en ont le flegme admirable; jamais au dedans émotion comme la leur; jamais au dehors sérénité plus parfaite : seuls ils ont su concilier la plus brûlante ardeur avec le plus calme sang-froid.

Et voilà, chrétiens, cette modération de nos auteurs sacrés qui fait si bien ressortir l'enthousiasme des prophètes, enthousiasme qui dans ceux-ci, comme la modération dans ceux-là, est vraiment une merveille au-dessus de nos conceptions; et Dieu a daigné opérer cette merveille pour établir entre eux un contraste égal à celui de leurs ministères, les rendant sous ce double rapport infiniment supérieurs aux autres écrivains. Hélas! c'est toujours en hésitant que les hommes parlent de l'avenir; emphatiques et orgueilleux en racontant le succès de leurs conjectures, ils sont timides et chancelants quand il s'agit de les prévoir. Donc, pour établir entre eux et nos saints auteurs une opposition bien marquée, il est évident que la modération ne pouvait convenir aux prophètes, ni l'enthousiasme aux évangélistes. Ceux-ci auraient affaibli la vérité en la disant avec trop d'énergie, leur sincérité, pour atteindre son but, n'ayant besoin que d'être simple et modeste; ceux-là, au contraire, l'auraient énervée en la disant sans chaleur. Il fallait, par de vifs sentiments, la soutenir, ou pour ainsi dire la rapprocher quand plusieurs siècles la devançaient. Or, d'où vient que là où les prophètes ont été si francs et si précis, les autres écrivains le sont si peu? D'où vient encore que les autres écrivains ont si peu de modération là où les évangélistes en ont tant? D'où vient enfin que les prophètes sont si enflammés pendant que les évangélistes sont si froids? Qui a mis des sentiments si tendres dans Isaïe avant que le Christ s'immolât pour nous? Et qui a pu en tempérer l'expression dans les évangélistes, dans saint Jean surtout, si renommé pour sa tendresse envers son maître?

O esprit inspirateur! ces deux caractères en apparence si opposés, mais en effet si dignes de vous, n'ont pu être que votre ouvrage; vous seul avez pu discerner, vous seul faire exécuter ce qui convenait et aux mystères en tant que futurs, et aux mystères en tant qu'accomplis, aux prophètes chargés de les annoncer, aux apôtres chargés de les écrire, les rendant ainsi les uns et les autres inimitables à tous les efforts humains, et faisant également briller la vérité de leurs écrits tant dans ce qui les distingue entre eux que dans ce qui les distingue des écrivains dont vous n'avez pas dirigé la plume.

Allons plus loin, chrétiens, et pour sentir, s'il est possible, encore plus la sincérité de nos évangélistes, appliquons-nous un instant à les confronter entre eux. Oserons-nous les accuser de s'être adroitement concertés quand nous les voyons tous s'accorder quant au fond sans s'accorder quant à la manière, tous raconter les mêmes faits en suivant néanmoins un ordre, un plan particulier; et leur style, bien que toujours simple, bien que toujours sans affectation, varier pourtant dans chacun d'eux le caractère propre à leurs pinceaux respectifs? Mais surtout quelle preuve de leur naïveté que ces espèces de contradictions qui se font de temps en temps remarquer dans

leurs ouvrages! Saint Luc, par exemple, au lieu de s'astreindre à la généalogie que saint Matthieu nous donne du Sauveur, en étale une à nos regards qui n'a presque rien de commun avec celle de ses collègues. Je n'insiste, chrétiens, ni sur la manière dont on peut les concilier l'une avec l'autre, ni surtout ce qu'on répond de péremptoire à ceux qui, offensés de ces apparentes contradictions, en font un sujet de reproche aux deux évangélistes, également exacts, également fidèles tous les deux, tous les deux d'autant plus dignes d'être crus qu'ils prennent peu de précaution pour l'être, ou que même ils semblent nous fournir des raisons de ne pas les croire. J'insiste uniquement sur le scandale apparent que cause au premier aperçu la diversité de leur témoignage, et je dis que des auteurs qui auraient pris soin de se concerter avant d'écrire se seraient bien gardés de se montrer de la sorte opposés, ou que du moins ils se seraient expliqués pour prévenir l'impression qui résultait de leur désaccord.

O Dieu! c'est ainsi qu'en semant quelque diversité dans vos saints écrits, vous en avez rendu la vérité incontestable; c'est ainsi que, pour affermir notre foi dans les articles essentiels, vous avez laissé de quoi l'exercer dans les articles moins importants, nous montrant, là où il en était besoin, une conformité claire et précise, et la couvrant à dessein là où le voile même servait à la prouver en prouvant qu'elle n'était point concertée.

Non, chrétiens, Moïse, obligé de voiler sa face en descendant du Sinaï, n'est pas plus radieux à nos sens que le sont à nos esprits les apôtres; et jamais véracité ne s'investit d'autant de preuves que la leur. Comment, en effet, les accuser d'imposture ou de complot, quand c'est parmi leurs plus ardents persécuteurs qu'ils vont chercher les garants de ce qu'ils racontent, quand jamais fraude osa s'exposer ou s'engager à soutenir l'épreuve où la leur, si c'en était une, osa néanmoins s'engager?

Du sein de la populeuse cité où fume encore le sang du Christ s'éleva tout à coup une voix formidable. O Pierre! c'était vous qui en faisiez retentir les pathétiques accents, et bientôt vinrent en foule se ranger autour de vous les hideux meurtriers de votre divin maître. Ah! si vous n'étiez que l'organe du mensonge, serait-ce à de tels auteurs que vous vous flatteriez de le persuader? O puissance de votre parole! ils vous écoutent consternés; la foudre, tombant à côté d'eux, les ferait moins frissonner que votre éloquence; et tandis que les uns, cédant à leurs remords, se rangent sous vos étendards; les autres, tels que Pharaon, s'endurcissent davantage. La vérité qui les terrasse augmente leur dépit; ils voudraient étouffer le cri de leur désespérante conviction, et malgré eux il s'échappe de leurs lèvres. Hélas! ils se laisseront prendre en leurs propres conseils, assez malheureux pour méconnaître le Messie en reconnaissant ses miracles!

Ses miracles! A ce mot, chrétiens, j'entends l'incrédule se récrier; il nous regarde même en pitié quand nous le prononçons, toute exception aux lois de la nature étant, à son avis, impossible. Mais comment résistera-t-il à tant d'invincibles preuves qui en démontrent l'existence? Qu'il ouvre d'ailleurs le recueil fastueux où tous les arts, toutes les sciences, tous les sages du siècle ont porté leur tribut. Qu'y verra-t-il? Il y verra, et je ne fais qu'en transcrire les paroles, il y verra que les faits de l'Evangile ont un degré de certitude auquel ne peut atteindre aucun des autres faits; et s'il y eût eu quelque moyen de les attaquer, les Celse, les Porphyre, Julien surtout, auraient-ils manqué de le mettre en œuvre? Julien, qui, dans ses écrits, a ramassé tout ce que sa fureur ou la malignité de ses adhérents pouvaient imaginer de plus fort contre le christianisme; et tandis qu'il n'omet rien pour affaiblir l'impression des faits évangéliques, il en confesse néanmoins l'existence, atterré par leur certitude. Un aveu pareil arraché de sa plume, malgré les puissants motifs qui lui en commandaient la dénégation, n'est-il pas un coup de foudre qui frappe l'incrédulité de manière à l'anéantir sans retour?

Au surplus, quels seront les faits incompatibles avec l'imposture, si ce ne sont les faits de la plus grande publicité, comme aussi de la plus haute importance? Or, en est-il, sous ce double rapport, qu'on puisse comparer aux prodiges de l'Homme-Dieu? Ne sont-ils pas, ces prodiges, opérés dans les places publiques, au milieu des villes, dans les campagnes, dans le temple, au pied même de l'autel? N'ont-ils pas eu pour témoins les Samaritains, les Juifs, les païens même, étrangers ou voyageurs dans la Palestine? Tous ne vont-ils pas braver la censure jusque dans son foyer, tous ne cherchent-ils pas le grand jour? En un mot, se peut-il rien de plus resplendissant que leur éclat? Et cependant quel n'était pas l'intérêt de les bien connaître, quel celui de les vérifier? Croirons-nous qu'une religion qui détruirait sans exception tous les cultes existants aurait pu trouver leurs respectifs sectateurs ou indifférents ou distraits? Quoi! il se serait rencontré des hommes assez insensés pour se flatter de faire croire à leurs contemporains tout ce que l'Evangile a de miraculeux sans que rien de tel eût jamais existé? Quoi! des imposteurs auraient pris sur eux de mettre en crédit tant de merveilles, quoique la fausseté en fût bien connue, et une aussi grossière fiction, qui suppose tout entendement en délire, serait devenue, pour les trompeurs comme pour les trompés, une croyance à l'abri de toute secousse; et les ennemis du nom chrétien en auraient été éblouis jusqu'à ne pas voir le moyen de s'en débarrasser? Bénissons, chrétiens, la Providence, qui a permis une pareille aliénation dans nos adversaires; c'est

ainsi qu'elle fait servir au triomphe de la religion l'extravagance même de ceux qui l'attaquent. Tant qu'ils n'ont employé pour la décrier que les vaines subtilités d'une fausse dialectique, les simples en ont pu être éblouis, trop peu faits à débrouiller des sophismes qu'une malheureuse dextérité pouvait rendre embarrassants; mais comment seraient-ils dangereux quand, frappés d'un esprit de vertige, ils n'ont recours qu'à de rebutantes absurdités qui feraient rougir des enfants?

Après tout, quels témoins croiront-ils s'ils regardent comme suspects ceux qui se laissent égorger en preuve de leur témoignage? Car, mes frères, la mort bravée par les apôtres imprime à leurs écrits un caractère de vérité qui les met sans comparaison au-dessus de tous les autres écrits; non, jamais on ne vit rien de tel dans les autres historiens; jamais aucun ne s'immola pour certifier sa narration, et il n'est que nos saints auteurs dont la véracité soit marquée à un coin pareil. Nous l'avons déjà mise en tout son jour, cette véracité, point de franchise égale à celle des apôtres; rien à dire sur leur probité; nul intérêt n'a dirigé leur plume: le tour grave et sérieux qu'ils donnent à leur témoignage; leurs fréquents appels au jugement de Dieu; leurs serments qui, à moins de les croire athées, expriment si bien leur sécurité. Hélas! le siècle immoral où nous vivons m'a presque interdit de développer cette preuve qui, nonobstant sa force, aurait été trop peu sentie. Enfin, tout ce que, pour la validité d'un témoignage, exigeraient les plus sévères tribunaux, se trouve abondamment réuni dans celui des apôtres; mais ce qu'encore aucun tribunal n'avait point vu, c'est une déposition comme la leur. O prodige! ils meurent pour la constater.

Qu'ai-je à faire de plus, chrétiens, après un argument de ce genre, que de vous citer un événement qui démontre tous les autres, puisqu'il ne serait point sans eux: c'est la croyance actuelle de l'univers. Aujourd'hui disciple de l'Evangile, aujourd'hui chrétien, il était idolâtre sous Auguste. Or comment, dans un siècle trop éclairé pour être séduit, dans un siècle de faste, de mollesse, de volupté, l'univers aurait-il pu se convertir, s'il n'eût eu la conviction que le ciel se déclarait pour la cause chrétienne; comment le païen aurait-il abandonné des dieux tranquilles et commodes, une morale douce et sensuelle, s'il n'eût vu le doigt de Dieu dans la religion qu'on lui proposait? Comment le Juif aurait-il renoncé à son temple, à ses rites, à ses priviléges, pour adorer un homme que sa nation venait de flétrir par le plus infâme des supplices, s'il n'eût été persuadé que ce même homme était vraiment le Christ qu'on attendait? Comment enfin, sans rien dissimuler de ses incompréhensibles mystères, sans rien rabattre de l'austérité de ses maximes, se déclarant contre tous les vices, heurtant de front toutes les passions; n'ayant pour promulgateur que des hommes sans nom, sans crédit, sans moyens, l'Evangile aurait-il pu se propager partout si un bras tout puissant n'en eût protégé le succès. Et prétendre qu'une aussi inconcevable révolution a pu avoir lieu sans miracle, n'est-ce pas au prodige qu'on ne veut pas croire en substituer un plus incroyable à tous égards. Ainsi, chrétiens, le fait que nous voyons de nos jours garantit évidemment les faits qui se sont opérés dans les jours anciens, ou même il les reproduit tous à nos regards, et cette preuve, la plus simple de toutes, est aussi la plus invincible, la plus propre à nous confirmer dans la foi que nous professons.

Oh! le magnifique monument de la vérité de l'Evangile, que la permanente société qui en garde le dépôt, société qui, depuis sa fondation, résiste à la persécution du glaive, des humiliations, de la pauvreté, des richesses même; à la persécution du scandale dans ses ministres, de l'ignorance dans ses enfants, du ridicule de la part de ses ennemis, de l'indifférence de la part de ses disciples. Sourdement combattue pendant un siècle avec toutes les ressources du génie, attaquée ensuite à force ouverte par tous les moyens de l'autorité, elle a cependant triomphé de tout. L'instant même où croyant ne plus s'y tromper, ses ennemis se sont vantés de sa totale défection, a été l'instant de la leur; ils n'ont pu accumuler sur elle de fléaux que ce qu'il en fallait pour glorifier les promesses qui la consolident, et leur malice une fois consommée, ils ont vu se changer en opprobre pour eux le succès dont ils repaissaient leur orgueil. Oui, le sanglant pressoir où naguère ils s'étaient flattés de l'écraser, ne lui sert plus maintenant que de trophée; nous l'avons vue en sortir aussi belle que jamais, ne se souvenant de ses disgrâces que pour en bénir le réparateur tout-puissant, et continuant d'étonner l'univers par la persévérance de ses victoires. Incrédules, ouvrez, ouvrez donc enfin les yeux, et nous, mes frères, achevons de les désabuser par le tableau touchant de nos vertus; donnons-leur des exemples qui les entraînent; qu'ils ne doutent plus de quel côté est la vérité, en voyant de quel côté sont les mœurs; soyons autant d'Evangiles vivants dans nos actions comme dans nos discours. Eh! qu'auraient-ils à nous opposer si nous étions ce que nous devons être? Si chacun selon notre sexe, notre rang, notre condition, chrétiens à la fois d'esprit et de cœur, nous remplissions toute justice envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables. Que diraient-ils contre l'Evangile si surtout nous faisions le plus sacré de nos devoirs de cette charité qu'avec tant d'onction il persuade, et qu'à chaque page il prescrit; si nos maisons, comme celle de Job, s'ouvraient à tous les malheureux, si nous étions l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, les protecteurs des faibles, les consolateurs des affligés. Ah! ne différons plus de leur prouver ainsi la vérité de

l'Evangile; faisons leur désirer d'en embrasser l'heureux joug par le spectacle ravissant du bonheur qu'il nous procure; de ce bonheur, le seul qui en est vraiment un ici-bas, faible esquisse de celui qui est promis dans l'autre vie aux enfants des saints et que je vous souhaite, etc.

DISCOURS XIII.

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LE MIRACLE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Et præteriens vidit hominem cæcum a nativitate. (*Joan.*, IX, 1.)

Lorsque Jésus passait, il vit un homme né aveugle.

Quoique tous les miracles du Sauveur soient également propres à démontrer la divinité de sa mission, cependant il en est quelques-uns parmi eux que le Sauveur lui-même a plus spécialement destinés à cette auguste fin, sur lesquels nous voyons aussi que l'Evangile insiste davantage, soit à cause de leur plus grande importance, soit parce que, pour ainsi dire, ils garantissent tous les autres, et qui tous demeurent prouvés sitôt qu'on a établi la preuve d'un seul de ces miracles si évidemment privilégiés. Oui, les prodiges tels que ceux des pains multipliés, de la résurrection de Lazare, du paralytique guéri, ainsi que celui de l'aveugle-né, sont de nature à pouvoir être individuellement pris pour mettre dans tout son jour la divinité du christianisme; puisque non-seulement ils se trouvent liés à des circonstances qui en élèvent la certitude à son plus haut degré; mais que, de plus, Jésus-Christ n'en a opéré aucun qu'après s'être appelé ou la lumière du monde, ou le fils du Très-Haut, ou le Dieu qui remet les péchés; aucun, par conséquent, qui ne vont à l'appui de ces titres ineffables, et qui ne servît à prouver invinciblement la religion sainte qu'il était venu révéler. Je me borne aujourd'hui à examiner, autant qu'il est en moi, le miracle de l'aveugle-né; et pour mieux vous faire sentir la force des preuves dont il s'environne, je ferai voir d'abord tout ce que ce prodige offre d'incontestable, à le considérer dans ce qui se passe entre l'aveugle et Jésus-Christ. Ce sera le sujet de mon premier point. Je ferai voir ensuite à quel point ce grand prodige est incontestable, à le considérer dans ce qui se passe entre l'aveugle et les ennemis de Jésus-Christ; sujet de mon second point; et comme les miracles du Sauveur annoncent tous quelque œuvre de sa part, relative à notre salut, tous quelque mystère analogue à nos besoins, tous, en un mot, ce qu'il venait faire à l'égard de l'homme tombé, je tâcherai de vous rendre pleinement utile ce discours, en y mêlant quelques réflexions salutaires, auxquelles principalement le Sauveur a eu dessein de vous rendre attentifs. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Si c'est un excès, chrétiens, de croire indistinctement tout, c'en est un autre aussi de ne vouloir absolument rien croire: l'un mène à la crédulité puérile et produit la superstition; l'autre dégénère en fausse prudence et conduit à l'erreur à force de la craindre. Le grand art est de savoir sagement éviter les deux extrêmes, soit en croyant, soit en doutant quand il le faut; je veux dire en ne donnant ou en ne refusant son assentiment qu'en conséquence des motifs qu'on a de l'accorder ou de le suspendre. Et pour cela il suffit d'examiner les caractères dont un fait doit s'investir pour mériter de notre part une pleine adhésion, lesquels caractères consistent en ce que le fait qu'on propose à croire, soit public, intéressant et non contredit; public: parce que la fraude seule aime les ténèbres, et que le fait qui se livre au grand jour invite d'autant plus à la discussion qu'il en craint peu les épreuves, et que même il gagne en passant par leur creuset. Intéressant, parce qu'on examine avec bien plus de soin tout ce qui, dans le fond, mérite beaucoup plus de l'être, et qui, par l'impression qu'il fait sur nos cœurs, les arrache à cette froide indifférence d'où n'est point propre à les faire sortir un fait trop peu important. Non contredit: car lorsqu'au lieu de le contredire des témoins nombreux lui donnent leur suffrage, quel droit aurions-nous de lui refuser le nôtre; comment surtout lui refuser notre suffrage, quand il est attesté par ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à le nier? Est-il un caractère de vérité moins suspect, plus touchant, plus radieux, plus démonstratif qu'un tel caractère, et en faudrait-il quelqu'autre de plus pour porter l'évidence morale à son plus haut point?

Or, chrétiens, ces trois caractères, qui sont comme autant de principes qu'il m'a fallu rapidement poser pour en venir à mon but, se trouvent éminemment réunis dans le miracle de l'aveugle-né; au point que plus on est habile à le discuter, plus on demeure convaincu de son incontestable certitude, ne fût-ce qu'en le considérant en premier lieu dans ce qui se passe entre l'aveugle et Jésus-Christ.

Car observez d'abord que l'aveugle dont nous parlons était publiquement reconnu pour tel; j'en ai la preuve dans la question même qu'on lui fait sur la manière dont ses yeux ont été ouverts: *Quomodo aperti sunt oculi tui* (*Joan.*, IX, 10); j'en ai encore une preuve sans réplique dans la question que font à Jésus-Christ ses disciples: *Maître, est-ce le péché de cet homme ou celui de ses parents qui est cause qu'il est né aveugle?* (*Ibid.*, 2.) Hélas! réduit à une pauvreté extrême, il ne pouvait subsister qu'en intéressant la pitié de ses concitoyens, aux yeux desquels il avait soin de se montrer en se faisant conduire exprès dans le lieu qu'ils fréquentaient davantage, et où il ne cessait de les prendre à témoin de son malheur, en invoquant leur commisération. Ainsi voyons-nous ses pareils se porter, pour mieux attirer nos regards, là où le plus souvent nous ne manquons pas de nous rendre, et où même nous aimons à les ren-

contrer, ne fût-ce que pour déplorer au moins leur sort, s'il n'est pas en notre pouvoir de l'adoucir par nos bienfaits. Ah ! s'il s'en trouvait quelqu'un qui, par un aveuglement simulé, eût entrepris de nous séduire, aurait-il longtemps à s'applaudir de sa fraude? et une fois qu'on l'en aurait convaincu, oserait-il la reproduire, ou nous trouverait-il disposés à la protéger? Donc il demeure d'abord évident que l'aveugle de l'Evangile était publiquement et universellement reconnu pour tel dès sa naissance, première vérité qu'il était nécessaire d'établir pour constater invinciblement le prodige dont il s'agit, et afin, dit saint Ambroise, de faire voir que le mal étant absolument incurable, il ne pouvait être l'objet de l'habileté d'aucun médecin, mais uniquement du pouvoir souverain du Créateur.

Saint Jean Chrysostome observe que le Sauveur sortit du temple pour aller guérir l'aveugle et confirmer par son œuvre, non-seulement ce qu'il avait dit, quand il déclara solennellement qu'il était avant Abraham, mais encore ce qu'il devait dire un peu avant d'opérer son miracle, quand on l'entendrait se nommer la lumière du monde. Ce fut, dit l'Evangile, ce fut en partant qu'il vit l'aveugle de naissance, nous faisant de la sorte sentir que ce qui semble hasard ou rencontre fortuite aux yeux des hommes, ne saurait l'être évidemment aux yeux de Dieu, à l'égard duquel rien n'arrive qui ne soit point par point et jusqu'au moindre détail, concerté par la Providence, qui seule règle, arrange, ordonne et fait servir les événements humains à sa propre gloire, comme aussi à l'avantage de ses élus. Et remarquez encore avec le même saint docteur, que ce n'est point l'aveugle qui s'approche de Jésus-Christ, mais que c'est Jésus-Christ qui le regarde; tant il faut, d'après la réflexion d'un savant interprète, tant il faut, dis-je, que Dieu, dans sa miséricorde, nous regarde le premier; c'est-à-dire qu'il faut pour que nous allions en effet vers lui, que, par l'attrait provenant de sa grâce, il nous attire vers lui.

J'ajoute que l'aveugle ne songe pas même à demander sa guérison, circonstance, hélas! trop saillante pour que dans l'histoire de cet infortuné nous puissions ne pas voir notre propre histoire. Oui, comme lui, ou peut-être plus que lui, nous aimions le bandeau qui fermait nos yeux à la lumière, et si la grâce, en nous prévenant, ne nous eût inspiré le désir de voir se dissiper les ténèbres où nous étions plongés, nous n'aurions non plus jamais demandé d'en sortir. Oh! que ne puis-je à souhait développer tant d'intéressantes allusions qu'un seul trait de ce genre peut fournir! Mais me bornant à l'envisager dans ce qu'il a de relatif à mon dessein principal, qu'il me suffise d'en inférer que dès lors on ne peut soupçonner de la part de l'aveugle aucun entendu; comme non plus on ne peut en soupçonner aucun de la part de Jésus-Christ, qui, renvoyant à la piscine de Siloé celui qu'il guérissait, et n'attendant pas même son retour, se cache aussitôt que le prodige est opéré, de sorte que tout étant désintéressé des deux côtés la collusion a été évidemment impossible.

Ce n'est pas tout; car quelle preuve n'avons-nous pas de la vérité du prodige dans la réponse même de Jésus-Christ à ses apôtres? Réponse, en effet, si peu conforme à leur idée que s'ils ne l'eussent pas vraiment entendue, ils n'auraient jamais pu l'inventer. Oh! comme elle met dans tout son jour la sincérité de l'évangéliste! et comment sonder la profondeur des paroles qui servent à l'exprimer? Oui, j'ose le dire, elles sont aussi étonnantes que le prodige qui va l'opérer, lequel évidemment ne doit être qu'un jeu pour celui qui les a prononcées. Ah! *ce n'est pas*, dit le Sauveur, *ce n'est pas parce que cet homme, ni parce que ses parents ont péché qu'il est aveugle; c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.* (*Joan.*, IX, 3.) Ces œuvres il faut que je les fasse pendant qu'il est encore jour. Car il vient une nuit durant laquelle on ne pourra point agir : *Venit nox quando non potest operari.* (*Ibid.*, 4.) Ah! tremblons, tremblons, mes frères, elle s'avance à grands pas cette nuit où pour notre salut nous ne pourrons plus absolument rien faire; où, de plus, nous n'aurons que l'inutile regret de n'avoir pas fait ce qu'il aurait fallu faire, et où il ne nous restera que ce que nous aurons fait durant le court espace de notre vie; nuit éternelle où toute action de notre part qui n'aura point été conforme à l'immuable et sainte loi de Dieu, sera la matière des jugements de Dieu contre nous; nuit où tout ce que nous aurons rapporté de l'œuvre de Dieu à notre propre gloire tournera à notre confusion; nuit à jamais décisive de notre sort. Oh! quel malheur de s'en laisser surprendre! et qu'on a lieu de craindre d'en être surpris, quand on renvoie la précaution de ne l'être pas aux derniers moments qui la précèdent; lesquels moments, hélas! presque toujours sont aussi sombres qu'elle, et qui à moins d'une exception, la moins rassurante de toutes puisqu'elle est de toutes la plus rare, ne sauraient être propres à faire éclore des actions de lumière et d'immortalité. Hâtons-nous, chrétiens, hâtons-nous pendant qu'il est encore jour, d'avancer le seul ouvrage nécessaire, le seul qu'il nous importe de terminer avant la fin du jour; ne laissons point passer le temps sous prétexte d'y fixer après tel ou tel délai, l'époque de notre retour dans les voies de la justice; car ne pas le mettre à profit à mesure qu'il coule, c'est se rendre indigne d'en obtenir la prolongation, et l'on n'est fondé à espérer beaucoup de lui que lorsqu'on s'applique à le ménager de manière à n'en perdre aucun instant.

Mais, pour reprendre, chrétiens, j'examine une circonstance on ne peut pas plus marquante, à laquelle évidemment, si le prodige était une fiction, on n'aurait jamais pensé, c'est la manière même dont le prodige est opéré : car comment imaginer que par le moyen le plus contraire de tous à l'effet auquel on

s'attend, disons mieux, comment imaginer que, par le moyen le plus propre de tous à épaissir, à condenser, pour ainsi dire, les ténèbres de l'aveuglement, on guérirait néanmoins l'aveuglement? ou qu'un peu de boue appliqué sur les yeux les rendrait clairvoyants? O Jésus! que de leçons vous nous donnez, que d'importantes vérités vous nous enseignez par votre opération sublime. Ainsi, donc, ainsi pour reproduire dans l'aveugle-né, l'organe qui lui manque, il vous suffit d'ajouter un nouveau limon au limon ancien, au limon primordial. Ainsi l'ouvrage redevient parfait entre vos mains réparatrices en reprenant à cette fin la même matière que vous choisîtes pour la créer. Oh! je commence à pénétrer le sens de votre réponse aux apôtres; non ce n'est pas à cause de son péché particulier, ni à cause des péchés commis par les auteurs de ses jours qu'est frappé d'aveuglement celui que vous daignez guérir avec tant de miséricorde. Hélas! choisi pour être un signe universel, il représentait toutes les hommes; c'est en lui, c'est sous l'emblème du moyen que vous employâtes envers lui que vous les avez tous merveilleusement désaveuglés non en leur donnant cet œil primitif, cette vive intelligence que le péché leur avait fait perdre, mais en ajoutant pour ainsi dire un second aveuglement à leur aveuglement originel, c'est en vous montrant à eux sous les humiliations d'une chair semblable à la leur; c'est en vous servant pour les réformer de l'opprobre même de votre croix que vous mettez sur leurs yeux la boue ineffable, le mystérieux limon qui seul pouvait les ouvrir, à la vraie lumière, heureux si comme l'aveugle-né, ils savent les porter sans rougir et courir comme lui avec l'empressement de sa foi aux eaux de la piscine salutaire!

Voyez, en effet, chrétiens, avec quelle docilité il obéit à Jésus-Christ, quoi qu'il en soit et de la publique dérision à laquelle il va s'exposer en se faisant conduire aux eaux de Siloé et de la défiance qu'aurait dû lui inspirer un délai, lequel bien que très-court n'en laissait pas moins en suspens et comme sans effet la pleine guérison dont on venait de l'assurer; mais une lumière bien plus vive que celle qui bientôt éclairera les yeux de son corps, éclairait déjà les yeux de son âme; il en sentait puissamment la céleste infusion, et guéri, comme il serait de son aveuglement spirituel, déjà plein d'une grande foi envers le céleste médecin, quel doute aurait-il pu former sur la guérison de son aveuglement corporel? Non, point de question de sa part ni sur l'étrange remède appliqué sur ses yeux, ni sur la contradiction qu'aurait dû faire naître un remède censé efficace par sa présence, avec la nécessité néanmoins de l'ôter pour le faire agir. Or, si l'on pouvait ne pas sentir le naïf, ainsi que le vrai dans un fait d'une telle sorte, raconté avec des détails, avec des circonstances d'un tel caractère, combien peu on serait propre à le discerner ou à le connaître?

Ici, chrétiens, on peut demander pourquoi le Sauveur, qui d'un seul mot aurait pu guérir l'aveugle de l'Evangile, va néanmoins avec tant de mesure d'une chose à l'autre et comme par degrés dans son opération? ayant d'abord recours à un peu de limon; appliquant ensuite ce limon sur l'endroit ou l'organe manque et finissant par envoyer l'aveugle à la piscine de Siloé? C'est, mes frères, ce dont les docteurs de l'Eglise ont donné plusieurs raisons qui, toutes inspirées par la piété, sont très-propres à l'édifier; mais je me borne à la belle réponse que fait saint Cyrille à cette question: et je dis avec lui que le Sauveur, par son procédé, voulait nous indiquer ce dont nous avions besoin nous-mêmes pour être pleinement guéris; qu'à cette fin il ne suffisait point que notre Dieu se fît homme par l'incarnation; que non plus il ne suffisait point qu'il devînt par sa mort notre hostie expiatoire; mais qu'il fallait de plus que le saint baptême, que figurait la piscine de Siloé, servît à nous appliquer les mérites de son incarnation et de sa mort. J'ai démontré, chrétiens, la vérité du miracle de l'aveugle-né à n'en juger que par ce qui se passe entre cet aveugle et Jésus-Christ il s'agit maintenant d'en démontrer la vérité par tout ce qui se passe entre l'aveugle et les pharisiens; sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est une manière d'exposer les faits qui n'a besoin que d'elle-même pour se recommander, et à laquelle on ne peut s'empêcher de souscrire, à moins de lui opposer une prévention portée à l'excès. C'est lorsque l'historien s'oublie en entier pour ne laisser voir que ce qu'il raconte; ou qu'au lieu, pour ainsi dire, de parler, il laisse parler tout ce qu'il fait entrer en scène, et qu'il devait mettre sous nos yeux. Oh! quel ascendant n'a-t-il pas alors sur notre âme! Car moins il a mis d'étude à nous intéresser, plus il nous intéresse, il nous trouve tels à son égard qu'il se montre lui-même envers nous; sa naïveté, en nous instruisant, lui garantit la nôtre en l'écoutant, nous lui rendons confiance pour confiance, et comme il n'a pris aucun détour pour donner plus de crédit à sa narration, nous ne savons non plus en prendre aucun pour en affaiblir le crédit. D'où vient, en effet, que dans les choses les plus graves, le récit même d'un enfant est presque toujours si décisif? si ce n'est parce que plus le témoin d'un fait est censé ingénu, plus il est propre à se concilier notre assentiment, et qu'en outre, on le croit, le témoin, d'autant plus ingénu que son âge, étranger encore à l'art de feindre, n'a pu conséquemment songer à altérer la sainte vérité; or, ingénuité pareille à celle de l'auteur sacré qui rapporte le miracle dont je vais encore m'occuper, j'assure qu'il n'y en eut jamais, et que, par conséquent, ne fût-ce uniquement qu'à ce titre et sans aucun autre examen, il mériterait à bon droit de se concilier en entier notre confiance, à moins,

comme je l'ai déjà dit, à moins de lui opposer une prévention portée à l'excès, comme le fut évidemment celle des pharisiens contre le miracle qu'à tout prix ils avaient résolu de combattre quoiqu'ils ne pussent la désavouer.

Ainsi, chrétiens, allons plus avant et comme je l'ai promis, démontrons maintenant la vérité de ce miracle par tout ce qui se passe entre l'aveugle et les ennemis de Jésus-Christ. Oui, établissons que, malgré tout ce que ceux-ci ont déployé d'astuce à l'obscurcir, elle n'en est devenue que plus resplendissante. Oh! combien leur mauvaise foi fait ressortir la bonne foi de l'aveugle : bonne foi qui déjà, bien que toute seule, donne un très-grand poids à son témoignage; car il ne se tait sur rien, il n'élude, il n'affaiblit rien, sa droiture se fait soudainement jour par une confession à la fois claire et concise. Celui qui vient de me guérir m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. (*Joan.*, IX, 7.) Telle est, chrétiens, la réponse à laquelle se rendent sans délai quelques-uns de ses interrogateurs; mais qui n'aboutit qu'à faire naître de la part des autres des soupçons de fraude et de mensonge : insensés qui semblent ne chercher la vérité que pour s'armer contre elle et s'en laisser aveugler; mais Dieu fait servir à ses desseins leur injustice même qui toujours se trouve prise en ses propres conseils; au point que si leur intention était moins connue, on serait tenté de les soupçonner de vouloir servir la cause qui pourtant est si contraire à la leur; ou de penser avec l'aveugle ce que bientôt celui-ci osera leur dire, étonné et comme accablé de leurs nombreuses questions, de penser, dis-je, qu'ils ont vraiment le dessein de devenir les disciples de Jésus-Christ. Oui, plus ils examinent le miracle afin d'en douter, plus ils le rendent indubitable; tant de recherches, tant de curiosité de leur part n'aboutissent qu'à le faire briller d'un plus grand éclat! Ah! mes frères, c'est pour nous qu'ils agissaient de la sorte, c'est pour donner lieu à l'augmentation de notre foi que leur incrédulité s'augmentait, nous fournissant à tout moment de plus puissants motifs de croire à force d'en inventer de ne croire point.

Car, enfin, ils ne pouvaient alléguer rien de plus péremptoire contre le miracle, que la déposition même des parents de l'aveugle, assez ingrats pour méconnaître le bienfaiteur Tout-Puissant, qui venait de donner des yeux à leur fils; et qui saisis de crainte, osent à peine s'avouer ses parents. Cependant, chrétiens, que produit le témoignage de ceux-ci, tout comprimé qu'il est par la terreur? ou plutôt tout acheté et même tout inspiré qu'il est par ceux qui l'ont fait intervenir? Ah! malgré tout l'intérêt qu'ont les parents de l'aveugle à ménager, à ne pas blesser les intérêts de la vérité, ils ne peuvent la cacher tout entière. Que ne font-ils pas pour plaire en la palliant, et, sans le vouloir, ils en laissent transpirer autant qu'il en faut pour déplaire. Hélas! ils ont le malheur de la laisser, pour ainsi dire, échapper de leurs lèvres sans avoir le mérite de la confesser; oui, parmi les paroles dont ils s'efforcent de la couvrir et de l'envelopper, ils en prononcent une qui la dégage de son voile et la met dans son plein jour; que dis-je, ah! ils ont tout avoué, en avouant l'état antérieur de leur fils; dire qu'il était né aveugle, ce fut dire évidemment tout ce dont on avait besoin pour consolider la foi du miracle; car ce que la crainte fait supprimer aux parents de l'aveugle, touchant son état actuel, pouvait se passer de leur témoignage : ô étrange effet du respect humain, qui ne réussit jamais à concilier ce que néanmoins tous ses efforts tendent à concilier, et qui ne mécontentant pas moins autrui que soi-même n'a jamais le succès dont il aime à se flatter, trahissant à la fois, presque toujours, tous les partis par les soins même qu'il se donne de n'en trahir aucun en prétendant les servir tous.

Cependant, bientôt commence un second interrogatoire, où l'aveugle, une seconde fois interrogé, répète mot pour mot la même réponse autant de fois qu'on lui fait mot pour mot la même question, tels dans les actes glorieux qu'on nous en a conservés; tels voyons-nous les martyrs réitérer leur courageux témoignage autant de fois qu'ils étaient pressés de le déclarer, et toujours avec d'autant plus de fermeté, qu'on croyait les avoir ébranlés en poussant jusqu'au bout leur patience, la vérité était pour eux comme un immobile rocher sur lequel ils ne s'appuyaient que pour que la vérité leur donnât de sa plénitude, et les fît entrer en part de son immutabilité. Oh! combien l'aveugle est fort de sa seule franchise, dont tantôt il se couvre à la manière d'un bouclier pour garder, pendant que le cas l'exige, une défensive inexpugnable, et que tantôt il change en arme offensive, à l'instant où plein du zèle de sa cause, il sent le droit qu'il a d'attaquer à son tour. Voyez comme il confond ses interrogateurs d'après leurs propres principes! Voyez comme il fait ressortir leur incrédulité par les choses même qu'ils attaquent pour la justifier; nous avons vu Jésus-Christ réfutant cent fois les sophismes des pharisiens, les induire dans leurs propres piéges; eh bien! tel l'aveugle les prend par leurs paroles, et ne leur laisse que la honte de s'être eux-mêmes embarrassés dans leurs obliques détours : Qui? le prophète auquel je dois ma guérison, un pécheur? Eh quoi? Dieu laisserait-il triompher les méchants jusqu'à rendre excusable l'erreur qui nous ferait imiter leurs exemples? Entre-t-il dans la Providence de donner au mensonge les traits de la vérité à ce point, ou de la protéger assez pour qu'il entraîne invinciblement nos suffrages? Argument victorieux contre lequel viendront toujours se briser tous les efforts de l'impiété, et qui ne laisse aux pharisiens terrassés, que le pouvoir d'agir en faveur du miracle qu'avec tant d'acharnement ils osaient contester : les voilà qui, forcés dans

leurs derniers retranchements, abandonnent leur cause pour recourir aux subterfuges les plus vains. Qu'avancent-ils en effet, en se disant les disciples de Moïse, contre un miracle, où, au contraire, ils auraient dû sentir que tout ce qu'ils avaient reçu de Moïse allait disparaître, éclipsé par le culte que venait fonder celui dont Moïse avait avec tant d'instance sollicité l'avénement, et qu'il avait si clairement ordonné d'écouter : ah ! c'est donc l'aveugle et non pas eux, qui est disciple de Moïse, selon l'Esprit ; c'est donc l'aveugle qui rend à Dieu la gloire qu'on le presse de rendre à Dieu. O vérité ! sur quelles lèvres aurez-vous reposé, si vous n'avez pas reposé sur les siennes ; oui, si vous n'êtes pas faite ainsi, si l'aveugle a pu ne pas parler votre langage, j'assure que vous n'avez plus ni signe ni indice, auxquels il nous soit donné de vous connaître pour vous rendre hommage.

Car après tout, chrétiens, pour peu qu'avec quelque apparence de raison on eût pu supposer ou présumer que le prodige dont il est question eût été faux, aurait-on pu s'y prendre mieux pour en découvrir la fausseté que ne le firent les pharisiens ; et tant de recherches faites, tant de moyens employés de leur part n'auraient-ils servi qu'à lui donner plus d'éclat, s'il n'eût été impossible de l'obscurcir ou d'en faire voir l'imposture ? Qu'on me dise pourquoi la sentence prononcée contre ceux qui pencheraient en faveur de Jésus-Christ, si ce n'est afin d'intimider les témoins qui seraient interpellés dans l'examen, ou afin d'en obtenir des aveux tels, qu'on avait eu dessein de se les ménager ? Or un fait reconnu pour vrai, malgré tant de partialité, malgré tant de prévention, malgré tant d'intérêt à le repousser ; un fait qui pour ainsi dire tient bon contre tout ce que la plus malicieuse sagacité pouvait lui susciter d'obstacles ; un fait très-important qui non-seulement n'est pas contredit, mais qui est ouvertement avoué par ceux qui s'acharnaient le plus à le contredire, oserons-nous le dégrader jusqu'à le ranger dans la classe des faits apocryphes ou douteux ? N'a-t-il pas été, ce fait, soutenu pour vrai devant les ennemis de Jésus-Christ, en encourant leur vengeance ? Car observez à quels excès ils ne rougiront pas de se porter ; ne pouvant répliquer à ce que l'aveugle alléguait en preuve de sa merveilleuse guérison, ils le chargent de reproches ; ils vont jusqu'à mettre en avant contre lui son état passé : *Tu n'es*, lui disent-ils, *que péché dès le ventre de ta mère, et tu te mêles de nous enseigner.* (*Ibid.*, 34.) Bientôt leur fureur ne connaît plus de frein ; l'aveugle est enfin scandaleusement chassé par eux de la synagogue, exemple terrible de ce dont est capable l'emportement causé par la haine des vérités saintes ; mais exemple consolant pour ceux qui éprouvent de la part des hommes d'aussi cruels effets de leur aveuglement spirituel, puisqu'ils doivent s'honorer de ce que Jésus-Christ les fait ainsi boire dans son calice, et partager la haine que les méchants ont eue pour lui.

J'ai dit que ceux qui s'acharnaient le plus à contredire le miracle de l'aveugle-né, ont pourtant fini par l'avouer ouvertement ; n'était-ce pas, en effet, le reconnaître ouvertement, ce miracle, que de s'arrêter uniquement à la circonstance du sabbat, et la censure inconséquente qu'on en fit, ne devint-elle pas la plus forte de ses preuves, comme aussi le plus irréfragable des monuments érigés à sa gloire ?

Quoi donc ? la charité profanerait, ô vils esclaves de la loi, qui servilement attachés à la lettre, n'en pénétraient jamais ni l'esprit ni le vrai sens. Quoi donc ? la charité profanerait à leur avis, le jour que la charité seule peut sanctifier ? lequel jour n'ayant pour but que la sanctification de nos âmes, devrait toujours montrer en action la vertu par excellence, cette belle vertu dont la brûlante activité qui seule ici-bas fait notre vrai repos, peut seule aussi et par conséquent, adorer en esprit et en vérité, le Dieu sanctificateur du repos.

J'ai prouvé, chrétiens, tout ce que j'avais promis de prouver, en démontrant comme j'ai fait, la certitude inexpugnable du miracle de l'aveugle-né, miracle auquel il n'est pas possible de résister, soit qu'on l'envisage dans tout ce qui se passe entre l'aveugle et Jésus-Christ, soit dans tout ce qui se passe entre l'aveugle et les pharisiens ; j'ai fait voir qu'il réunit au plus haut point, les trois caractères dont un fait doit s'investir pour se concilier une pleine adhésion ; or, ce fait, comme tous ceux qui fourmillent dans l'Evangile ; étant au-dessus de tout agent créé, n'a pu être produit que par le pouvoir souverain de notre grand Dieu ; donc, la religion à laquelle il sert de preuve, est incontestablement divine, donc Jésus-Christ est véritablement tout ce qu'un tel miracle démontre qu'il est, c'est-à-dire qu'il est Dieu, que, par conséquent, nous devons point par point, nous conformer à ses hautes leçons, en marchant sur ses pas dans le sentier vivant qu'il a daigné nous tracer.

Ah ! que ne pouvons-nous lui dire avec la même foi que l'aveugle : « *Je crois, Seigneur :* » *Credo, Domine.* (*Ibid.*, 38.) Oui, je crois avec cette docilité qui ouvre le cœur à la croyance et qui vous honore d'autant plus qu'elle est volontaire et raisonnable, et qui, pour être raisonnable, a dû se fonder sur des motifs avant de croire ; je souscris de plein gré aux saintes lois que vous m'annoncez, je me soumets sans exception à tous les mystères que vous me révélez ; ah ! donnez à mon intelligence, en lui donnant la foi, cette perfection qu'elle chercherait en vain dans tout ce qui semblerait ici-bas pouvoir l'augmenter ; faites-moi bien sentir que le seul moyen de me remplir de votre admirable lumière, consiste à me présenter devant vous comme étant vide, en effet, de celle que j'aurais cru avoir ; faites surtout que je croie non d'un œil que j'ouvrirais de moi-même, mais d'un œil que vous

aurez vous-même ouvert : hélas! plus par mes seuls efforts je me serais flatté de m'approcher de vous, plus j'en demeurerais éloigné, et plus je croirais vous connaître par mes propres connaissances, moins je vous connaîtrais : apprenez-moi l'art divin de bien user de ma raison, soit quand il s'agit de la consulter, soit quand il ne faut plus la consulter; faites que je sache à propos m'arrêter, comme aussi m'avancer à propos; tantôt adorer les splendeurs dont vous êtes environné, tantôt les ténèbres dont vous vous couvrez; me complaire de la sorte alternativement, ou dans la sainte ignorance des choses que vous me cachez, ou dans la sainte science de celles que vous daignez me découvrir : persuadé que tout ce que l'un a d'utilité pour mon salut éternel, se trouve au moins réuni dans l'autre au même degré, et que, quoi qu'il en soit des connaissances que la première me dérobe, ou de celles dont la seconde me fait jouir, la vraie, la seule manière de savoir parfaitement tout, est de m'unir par une vive foi à vous qui savez tout, et qui un jour rendrez tout présent à mes yeux glorifiés. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIV.

SUR LES PSAUMES.

Dixit David filius Isai, egregius psaltes Israel : Spiritus Domini super me et sermo ejus per linguam meam. (II *Reg.*, XXIII, 2.)

David fils d'Isaï, ce chantre illustre d'Israël, a dit : L'Esprit du Seigneur s'est fait entendre par moi et sa parole a été sur ma langue.

Telles sont, chrétiens, les dernières paroles de David : ainsi, il oubliait tous ses hauts faits pour ne se souvenir que de ses cantiques dont il renvoie toute la gloire au Très-Haut. Ainsi, par une humilité qu'il ne fut réservé qu'au précurseur de reproduire, il avouait que sa langue ne fut tout au plus que le docile instrument de celui qui en était l'invisible moteur : *Lingua mea calamus scribæ.* (*Psal.* XLIV, 2.) Oh! avec quels éloges il est parlé de lui dans l'Ecriture! Non, le Sage ne tarit point sur les louanges qu'il lui décerne; et qu'on se plaît à le voir prendre lui-même un ton lyrique pour chanter le maître inimitable de la lyre! Séparé des fils d'Israël, pour en être la force ainsi que la joie, David se joua dans son enfance des lions comme il se jouait des agneaux. C'est lui qui dans toutes ses œuvres rendit grâces à l'Eternel; lui qui bénit le Très-Haut par des paroles pleines de gloire, lui qui donna tant de pompe au culte en l'accompagnant d'harmonieux concerts, lui enfin qui par des hymnes enchanteurs rendit les jours sacrés si intéressants, si augustes, si célèbres.

Vous le savez, chrétiens, ces hymnes ont fait, font et feront toujours les délices de la piété; aussi rien ne m'a-t-il paru ni plus digne de mon ministère, ni plus important pour vous que d'en entreprendre, autant qu'il est en moi, l'apologie; et comme un seul discours ne pourrait suffire à traiter un sujet non moins vaste que beau, renvoyant à un autre jour tout ce qui peut concerner l'utilité des psaumes, je vais aujourd'hui vous entretenir de leur excellence; je me permettrai d'abord de les envisager sans avoir égard à l'inspiration qui les dicta. Je ferai voir combien alors même ils sont supérieurs à tout ce qu'on admire le plus dans les productions de l'esprit humain : ce sera le sujet de mon premier point; ensuite je m'appliquerai à vous en prouver l'inspiration, et les preuves de cette inspiration, je les puiserai dans les mêmes cantiques : ce sera le sujet de mon second point et tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si les plus saints, les plus savants interprètes des psaumes ont cru pouvoir nous les présenter comme autant d'ouvrages d'un goût exquis; si les Ambroise, les Augustin, les Théodoret, n'ont pas jugé indigne de la piété de se complaire à faire mieux ressortir les beautés de nos hymnes saints, en les comparant aux plus grandes beautés des hymnes profanes; si saint Jérôme n'a pas craint de déroger au respect dû à David, en avançant qu'il nous tient lieu à la fois et de Pindare et d'Alcée, et de Sthésicore, et d'Horace; qu'il réunit à lui seul tout ce que les poëtes ont de grand, de sublime, de gracieux, qu'il les surpasse même en les prenant tous ensemble, tant il doit les surpasser en les prenant chacun à part : pourquoi ne pourrais-je pas imiter d'aussi graves exemples? Pourquoi me blâmerait-on de suivre un procédé dans lequel d'ailleurs Dieu m'est témoin que je ne cherche qu'à vous instruire, qu'à renforcer en vous l'admiration et plus encore la piété que doivent en effet vous inspirer nos saints cantiques?

Et d'abord, chrétiens, puisqu'il est universellement convenu que la grande, ou plutôt que la seule règle du goût consiste à joindre, en gardant la proportion qui lui convient, le grave au doux, l'utile à l'agréable, est-il un poëte qui ait porté l'une et l'autre à un aussi haut degré que David? Lisez le psaume le plus long de tous, comme également le plus diversifié, quoique le Psalmiste y revienne toujours à la même idée, en y faisant entrer presque à chaque verset ou la loi de Dieu, ou sa parole, ou ses promesses, ou ses jugements; et voyez ce que devient près de lui tout ce que l'on connaît de mieux pensé, de mieux écrit, en fait d'odes philosophiques? Où trouver ailleurs un développement plus vaste, plus lumineux, plus profond de la loi de Dieu, de ses attraits, de ses avantages? Vit-on jamais amplifier ainsi une même idée sans l'affaiblir, l'expliquer, l'étendre au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, et lui conserver néanmoins une concision d'autant plus merveilleuse qu'elle semble incompatible avec une pareille méthode? Dites, mes frères, serait-ce donc un art vulgaire que de réussir à nous attacher si longtemps sans changer un seul moment d'objet? Serait-ce un art vulgaire et commun que d'avoir su présenter la même loi

sous tant de faces différentes, sous tant de diverses dénominations, l'inculquer par tant de moyens, en parler avec tant d'onction, de force, d'intérêt, et lui donner, pour ainsi dire, autant de faveurs qu'il fallait contenter de goûts.

Oh! qu'ils sont loin de ressembler à David les poëtes qui, comme lui, ont dédié leur chant à la vertu ; comme ils ont bientôt poussé jusqu'au bout leurs leçons dans cette importante matière. Ont-ils, en effet, recommandé l'inviolabilité du secret, la fidélité aux promesses, l'amour de la patrie ou de l'humanité, l'égalité dans les deux fortunes, le souvenir de la mort, la crainte des dieux? ils ont presque enseigné tout ce qu'il leur était donné de connaître dans l'ordre de nos devoirs, et leurs plus belles maximes nous laissent toujours froids, tandis que David ne tarit jamais sur les leçons qu'il nous prodigue; tandis qu'en méditant ses cantiques, on sent le feu qu'il sentait lui-même en les composant : tels les disciples d'Emmaüs s'enflammaient aux paroles [du Dieu avec lequel ils conversaient sans le connaître.

Mais que fais-je ? Et, pour louer le Psalmiste, aurais-je besoin d'avoir recours à tout ce que les poëtes profanes ont dû avoir de défectueux, livrés comme ils l'étaient à leurs propres ténèbres. Ah ! que David triomphe avec bien plus de gloire, et ne craignons pas de rapprocher ses écrits de tout ce qui brille à un si haut degré dans les plus célèbres poëtes. Entendez gémir dans son exil l'un d'entre eux, et comparez ses accents à ceux que pousse Israël sur les bords de l'Euphrate ; hésiterez-vous de trouver dans ceux-ci un charme bien supérieur au charme de ceux-là, vous surtout qu'à pu attrister une égale situation? Non, pas de plus touchant interprète de vos regrets que le Psalmiste, nul n'a su rendre aussi bien que lui de mélancoliques soupirs, nul mieux enflammer les vœux de retour vers la patrie. Qui? nous, chanter le cantique du Seigneur dans une terre étrangère? nous, donner le moindre signe de joie hors du séjour qui seul est fait pour nous l'inspirer? Eh ! comment, loin de Sion, pourrions-nous songer à des fêtes? Serait-ce donc à nous d'entonner des hymnes d'allégresse, à nous qui ne voyons que des sujets de pleurs partout où nous ne voyons pas notre cher pays? Ah ! les instruments que nous a fait suspendre la douleur, nous ne les reprendrons que pour chanter notre retour dans le climat qui nous a vus naître. O patrie ! ô Jérusalem ! plutôt que de vous oublier, que notre main droite soit desséchée et que notre langue s'attache à notre palais : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* (*Psal.* CXXXVI, 6.) Ainsi, chrétiens, à mesure que, ravis de certaines beautés qui vous auraient frappés dans les auteurs profanes, vous croiriez que David n'en a point, ni en si grand nombre, ni du même genre, ni du même prix, il me serait facile de prouver qu'il leur est, à tous ces égards, incomparablement supérieur.

On aime, sans doute, on aime à voir ceux-ci récréer incessamment leur lecteur, le promener de tableau en tableau, de fleur en fleur, l'intéressant à chaque pas sans jamais le lasser; mais la variété qu'on admire en eux, David ne l'étale-t-il pas avec tout ce qu'elle peut avoir d'attrayant, d'attachant? Voyez comme à côté d'un psaume où tout respire la majesté, s'en trouve un autre où se déploie tout ce qu'on peut se figurer de plus gracieux. David a peint en un cantique la voix de Dieu, brisant les cèdres, tonnant sur les eaux, ébranlant le désert, et dans le cantique suivant il s'exhale en reconnaissance, son cœur passe en entier sur ses lèvres. Ce ne sont de sa part que tendres sentiments, que mouvements affectueux. En cédant à l'indignation qui le presse, il en fait éclater les transports contre les ennemis de son Dieu. Ici il retrace le bonheur du juste, ses extases, sa joie, ses jours prospères, les bénédictions dont il est comblé : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.* (*Psal.* CXXVII, 4.) Oh ! quel trésor de variété que les psaumes ! quelle source inépuisable d'agréments ! Le doux, le tendre, le pathétique, le grand, tous les tons, toutes les couleurs s'y succèdent rapidement pour nous charmer tour à tour chacun selon sa mesure. C'est, le dirai-je? oui, c'est un immense répertoire de tous les enchantements poétiques, et l'unité d'intérêt qui manque à l'ensemble des psaumes, ou que peut-être il ne nous est pas donné de sentir, se trouve dans chacun d'eux en particulier au point que de leur union résulte une diversité délicieuse dont on ne peut rendre l'impression.

Et, en effet, qui mieux que David sait nous faire monter de pensée en pensée, ou à la surprise qu'il a causée en ajouter d'autres qui nous ravissent davantage? Car sitôt qu'il a proféré ces magnifiques paroles : *Où irai-je pour me dérober à votre esprit, ô mon Dieu ! où fuirai-je de devant vous ? si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends aux enfers, je vous y trouve* (*Psal.* CXXXVIII, 6-8) : sitôt, dis-je, qu'il a proféré ces magnifiques paroles, ne semble-t-il pas qu'il a dit tout ce qu'on peut dire à la gloire de l'immensité? Cependant combien n'est-il pas encore au-dessous de la hauteur vers laquelle il a pris son essor? Oui, poursuit-il, quand je prendrais les ailes de l'aurore pour voler comme elle aux extrémités de la mer, hélas ! ajoute-t-il, loin de me dérober à vous, vous n'en devenez que plus présent à mes regards ; votre inévitable main se fait sentir à moi davantage ; car c'est vous qui me portez, vous qui me soutenez dans ma fuite : *Etenim illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua.* (*Ibid.*, 9.)

O poëte ! ô chantre de Sion ! ah ! suspendez un vol qu'il n'est plus en notre pouvoir de suivre. N'en est-ce pas assez des richesses que vous venez de déployer; en aurait-il même fallu tant pour nous faire sentir combien peu l'on doit vous comparer les plus grands de ceux qu'on oserait vous donner pour rivaux? J'avoue ici, chrétiens, qu'après

les moyens que le Psalmiste a décrits, tout autre moyen de fuir la présence de Dieu passe mes conjectures; toutefois, il en réservait un, lequel me ravit d'autant plus qu'il était vraiment inattendu. J'ai dit : Peut-être les ténèbres me pourront cacher, et je ferai mes délices de la nuit comme un autre ferait ses délices de la lumière. Mais, ô insensé que je suis ! ne sais-je pas que les ténèbres ne le sont point pour vous, qu'à votre égard la nuit est aussi lumineuse que le jour, ou que l'obscurité de l'une ne diffère point de la clarté de l'autre : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* (*Psal.* CXXXVIII, 12.) Ah ! chrétiens, pour assurer que vous jugez impossible de trouver ailleurs une gradation de pensees si hautes, si fixes, si bien ordonnées, n'ai-je pas assez de l'émotion qu'elle vient de vous causer? Platon, oui Platon, ce philosophe qui, de l'aveu de tous les autres, a parlé de la Divinité avec le plus d'élévation ; eh bien ! Platon n'a pu s'empêcher d'orner ses écrits de ce sublime passage en le rendant à sa manière; mais tous les efforts qu'il a faits pour se mettre au niveau du Psalmiste n'ont pu que le laisser bien au-dessous. Hélas ! tout au plus son imitation est comme un second arc-en-ciel, dont les couleurs, quoique les mêmes, ne sont ni aussi vives ni aussi éclatantes que dans celui qui couronne le ciel, dit l'Ecriture, d'un cercle glorieux et que bandent les mains des hautes montagnes.

Aussi quels hommages n'ont pas rendus à David les plus judicieux littérateurs ! ah ! sans doute, ils regardaient la lecture des auteurs profanes comme en effet très-propre à développer, à perfectionner les talents, mais de préférence ils recommandaient la lecture des auteurs sacrés, et surtout du Psalmiste, assurés que de pareils rapprochements, hélas ! aujourd'hui trop négligés, ne pouvaient qu'accélérer les progrès de leurs élèves, dont le goût s'épurait d'autant plus qu'on prenait soin de le former à l'école de la piété. Ainsi autrefois saint Basile, en invitant la jeunesse à se nourrir des lyriques fameux, l'invitait encore plus à se nourrir du lyrique par excellence. Que dis-je? entendez l'impiété même admirer David comme écrivain sublime; et si un seul homme s'est rencontré qui, pour se donner le droit de décrier les psaumes, n'a cessé de les présenter sous les plus ridicules travestissements, aurions-nous à le réfuter, quand il a contre lui ses propres consorts? blasphémateur audacieux, ah ! qu'il soit confondu par le cantique même objet de ses dérisions.

Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et Jacob du milieu d'un peuple barbare, la Judée devint le sanctuaire du Seigneur, Israël fut le peuple de sa puissance; la mer le vit et prit la fuite, le Jourdain remonta vers sa source, les montagnes bondirent comme des béliers, les collines comme des agneaux. O mer, pourquoi as-tu fui !... (*Psal.* CXIII, 1 et seqq.) Tout le reste du cantique est d'une égale beauté. Or, si ce cantique n'est pas de la poésie du premier ordre, j'assure qu'il n'y en eut jamais. Et quel poëte, au surplus, sait comme David s'enflammer à l'aspect des événements qu'il doit retracer, prendre vivement l'empreinte des objets qu'il conçoit, et passer lui-même tout entier dans ce qu'il a résolu de décrire. De là tantôt la hardiesse de ses écrits et tantôt la rapidité de sa marche, de là cet enthousiasme constant, ces expressions fortes autant que riches, ces brusques transitions qui, rompant la suite naturelle des idées sans pourtant cesser d'en faire entrevoir la liaison, font avancer fièrement le poëte, qui nous entraîne invinciblement après lui, nous laissant à peine respirer. Il en est sans doute, chrétiens, il en est de très-beaux exemples dans les hymnes profanes, et s'il n'en était point ainsi, quel mérite aurait David de les surpasser? Mais ces exemples, que sont-ils, mis en parallèle avec ceux qui fourmillent dans le Roi-Prophète?

Car ici, chrétiens, ce n'est pas tel ou tel autre de ses hymnes que j'aurais à vous citer; toutes sans exception sont dignes en effet de l'être. Non, je n'éprouve en ce moment d'autre embarras que celui du choix. *Le Seigneur s'est tenu debout dans l'assemblée des dieux : « Deus stetit in synagoga Deorum. »* Oh ! quelle pompe, quelle majesté dans ce début, comme aussi dans je ne sais combien d'autres, où l'œil entrevoit à peine David sur la terre, qu'il le contemple tout à coup planant, aigle altier, au plus haut des cieux. Le Seigneur s'est tenu debout dans l'assemblée des dieux ! Vous le voyez, chrétiens, David donne un coup de pinceau et tout ce qu'il s'agissait de peindre est peint; c'est dans l'appareil le plus imposant qu'il ouvre, à nos regards éblouis, la plus auguste des assemblées. Le voilà qui passe tout à coup aux reproches adressés à ces dieux mortels, et alors qu'a-t-il besoin de nommer son ineffable interlocuteur, quand, à la foudroyante voix qu'il fait gronder, on ne peut s'empêcher de sentir que c'est Dieu qui tonne? Cependant avec quelle noble fierté, Dieu pour ainsi dire à son tour, le Psalmiste en prend à la fois l'autorité et le ton : *Et moi j'ai dit : Oui, vous êtes des dieux, néanmoins vous mourrez tous comme des hommes.* Puis tout à coup, reprenant sa place, indigné des jugements iniques dont se souillent presque toujours les tribunaux humains, il s'écrie : *Ah ! levez-vous, Seigneur, et jugez vous-même la terre.* (*Psal.* LXXXI, 1, 6, 8.) Ainsi, dans un petit nombre de versets qui se pressent merveilleusement, le Prophète a su ramasser tout ce qui aurait pu abondamment remplir un long cantique. Oh ! qu'on me montre ailleurs, en aussi peu de mots, tant de choses dites ou sous-entendues, et qui, par la rapidité avec laquelle on les fait jaillir, semblent sortir du fond du cœur, pour ainsi dire en masse, comme autant de globes enflammés du sein d'une vaste fournaise.

Tel qu'un fleuve grossi par les torrents qui, du haut des rochers sourcilleux, précipite ses eaux bruyantes; tel bien mieux encore que le chantre thébain qui donna lieu

à cette pompeuse image : tel, dis-je, David roule à grands flots les sentiments et les pensées ; nulle flamme comparable à sa flamme, nul pinceau à son pinceau ; jamais dans aucun tableau autant de vie, autant de mouvement que dans les siens. Voulez-vous en effet des comparaisons? non, il n'en est point ailleurs d'aussi belles, d'aussi justes que les siennes. Le soleil à son lever est tel qu'un époux sortant de la couche nuptiale, dans sa course tel qu'un géant qui franchit plutôt qu'il ne parcourt sa carrière. O impie, il te compare au cèdre pour ton orgueil ; mais cet orgueil, c'est pour mieux l'abattre en te faisant tomber de plus haut. *Je n'ai fait que passer*, dit le poëte, *et déjà il n'était plus.* Que dis-je ? il n'était plus ; c'est trop peu : *oui, de lui, jusqu'au lieu qu'il occupait, tout a disparu.* (*Psal.* XXXVI, 36.) Comme encore David nous fait sentir la vanité des choses d'ici-bas en les assimilant tantôt à la fleur des champs, tantôt à un songe rapide, ou même au songe à peine commencé d'un homme qui s'éveille tout à coup : *Velut hominum insurgentium* (*Psal.* LXXII, 20). Loin de lui ces aperçus de détail qui le feraient trop s'arrêter sur les objets comparés. C'est toujours par un seul trait qu'il les rapproche, et pour mieux s'adapter à la simplicité de sa conception, il l'exprime toujours par un seul mot.

Que dirai-je de tant d'autres ornements dont le Psalmiste a su parer sa diction? *O Dieu, la mer a été votre route, les flots ont été vos sentiers, et l'œil ne verra point vos traces* (*Psal.* LXXVI, 20) : langage brillant s'il en fut, et dont pourtant David à tout moment charme nos oreilles. Veut-on que le pathétique du sentiment se joigne à l'éclat de l'expression, il ne faut qu'écouter David quand il parle de la divine miséricorde. Hé quoi ! Dieu laisserait-il enchaîner sa bonté par sa colère? Dieu pourrait-il oublier de faire grâce ? *Nunquid obliviscetur misereri Deus?* (*Psal.* LXXVI, 10.) Enfin si nous passons des peintures fortes aux peintures riantes, quel poëte n'envierait point le coloris, l'agrément répandus dans la prière que le Psalmiste fait à Dieu pour en obtenir les présents de l'année ; il peint les déserts s'embellissant de fécondité, les coteaux se revêtant d'allégresse, les germes se réjouissant, les vallons qui chantent les bénédictions que David appelle si élégamment la couronne de l'année.

Et encore, combien l'élocution n'a-t-elle pas dégénéré dans des versions que le désir de conserver le texte entier à rendues si littérales, de sorte que pour sentir l'étonnante supériorité de David sur les poëtes de l'antiquité, il suffirait de rendre ceux-ci comme on a rendu celui-là. Hélas ! il ne reste plus rien aux écrits des uns dans les versions qui les défigurent, tandis que tout défigurés que sont les psaumes dans les versions que nous en avons, ils laissent néanmoins transpirer un grand nombre de leurs beautés : ainsi, voyons nous l'or conserver son poids primitif, malgré les diverses fusions ou dissolutions que successivement on lui fait subir : que dis-je? ah ! tout inférieur que David est à lui-même dans l'idiome différent du sien, il conserve le plus souvent ces grâces incultes et naïves qui, semblables aux grâces du lis des champs, n'ont pas besoin d'être parées : genre de perfection d'autant plus enchanteur, que nos plus habiles écrivains, malgré tous leurs efforts pour s'en approcher, n'ont jamais pu l'atteindre. Rappelez en effet le psaume qui commence par ces paroles si simples : *Les cieux racontent la gloire du Très-Haut* (*Psal.* XVIII, 1), mettez David à côté de son sublime imitateur, et voyons si vous ne donnerez point la palme au Psalmiste par un cri d'admiration.

Voyons, voyons encore si vous la refuserez, cette palme, au Psalmiste, dans ces descriptions où sans contredit brillent le plus les anciens poëtes ; ah ! c'est ici peut-être que vous m'attendiez, pensant que dans ce genre au moins la victoire entre eux et David resterait incertaine ; mais tout prévenus que vous êtes en faveur de ceux-là, je ne crains pas de m'en rapporter à vous-mêmes. Ecoutez : « Dieu dit, et la tempête a soufflé, les nuages soudain se sont heurtés les uns contre les autres; vos flèches, ô mon Dieu, ont traversé les airs ; votre tonnerre a roulé dans le contour des cieux, vos éclairs ont ébloui la terre ; les flots alors se sont élevés, le navire est monté jusqu'aux cieux, d'où il est descendu jusqu'au fond des abîmes ; les nautonniers pâles de frayeur, se sont agités dans le désordre; ils ont chancelé comme s'ils étaient dans l'ivresse, et tout leur art s'est perdu dans l'effroi. Cependant, il ont crié vers le Seigneur qui les a exaucés, en changeant tout à coup la tempête en un calme profond. » (*Psal.* LXX, CVI.) Mais quels crayons que ceux de David, quand il peint la pompe avec laquelle on transporta l'arche! est-il cantique d'inauguration plus animé, plus pathétique, plus brillant que le sien ; le poëte n'y met-il pas devant les yeux toute la marche religieuse, et l'ode eut-elle jamais un élan plus rapide, soit pour la pensée, soit pour l'expression, que lorsqu'on entend David s'écrier (*Psal.* LXVII) : O Dieu ! commandez à votre puissance d'être avec nous, épouvantez les bêtes féroces du Nil, qui viennent nous écraser sous leurs chars à roues d'argent.

Enfin, lisez le psaume de la création, le plus fini de tous, à n'en juger que selon les lois ou les aperçus d'une critique humaine; comparez-lui tout ce qu'on a écrit de plus admiré sur cette riche matière, et vous ne citerez rien qui approche du ton ou de la grandeur de ce cantique merveilleux. Ah! n'y eût-il que l'art sublime avec lequel le Psalmiste a su placer la Providence dans la perspective de son tableau ; ne fît-il que nous rendre attentifs à cette main d'en haut, cachée dans la nue, qui retient la bête féroce dans le domaine de la nuit, pour l'empêcher de troubler l'œuvre de l'homme dans le domaine du jour ; ne puis-je pas hautement défier qu'on trouve ailleurs des beautés d'un

ordre pareil? Cependant les tableaux se succèdent avec un charme, un intérêt, qui d'un verset à l'autre va toujours croissant. Vous, terrible élément pour lequel on n'avait jamais broyé que des couleurs d'épouvante, n'est-ce pas David qui seul a sû vous peindre avec les traits les plus doux? Et qui pourrait n'être pas enchanté, en voyant sous son pinceau s'étendre au loin vos bras spacieux, des reptiles sans nombre vous peupler, vos propices ondes se courber sous les vaisseaux pour servir de passage à l'homme navigateur. *O Dieu! oui, c'est de vous que les animaux attendent leur nourriture quand le temps en est venu; vous ne faites qu'ouvrir la main, ils sont rassasiés; vous détournez votre visage, ils se troublent, pour tout à coup rentrer dans leur poussière; vous envoyez votre souffle, ils renaissent, et la face de la terre est renouvelée.* (*Psal.* CIII, 27-31.) Oh! comme à de semblables traits je me sens pénétré de la divine puissance! Tout l'univers reprend son existence, parce que Dieu l'a regardé; tout l'univers se décompose, parce que Dieu a détourné ses regards, tous les êtres alors reprennent leur poussière; leur poussière, quel mot! Le Prophète aurait pu dire, leur néant; mais il voulait offrir à l'imagination quelque prise, en lui laissant un objet à saisir, et cet objet, c'est celui qui s'avoisine le plus du néant; or, quelle foule de grandes choses dites, s'il se peut, d'une manière encore plus grande, ou plutôt d'une manière qui, par sa simplicité, étonne encore plus que si on l'eût revêtue de toute la pompe des mots; ah! je n'y tiens plus, et je sens que pour rendre raison d'un tel genre de beauté, il faut avoir recours à un tout autre esprit que l'esprit de l'homme; ainsi, chrétiens, me voilà parvenu à ce qui fera le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Maintenant, chrétiens, c'est une autre région que nous avons à parcourir : ici évidemment s'ouvre à nos regards un horizon très-différent; ici, toute comparaison doit à jamais disparaître : non, point de livre, quelle qu'en soit la beauté, qu'on puisse rapprocher du divin recueil dont j'ai entrepris l'apologie. Ah! tandis que je le comparais aux plus célèbres écrits, combien ne m'en coûtait-il pas de demeurer fidèle à un plan, bien plus propre, en effet, à ternir qu'à relever dignement la gloire du Prophète; car au lieu de gagner, David ne pouvait que perdre au parallèle que j'établissais; lui, qu'il me fallait à cette fin tant rabaisser, et dont pour éclipser tout ce qu'on vante le plus ailleurs, il me suffisait de prendre au hasard un passage quelconque; mais ce passage même, envisagé sous le rapport de l'inspiration, recouvre un caractère de beauté qui le met bien au-dessus de lui-même, tant il doit le mettre au-dessus de tout ce qu'on croirait pouvoir lui comparer : il se passe alors en lui une espèce de transformation qui le fait briller d'un éclat tout surnaturel; la divinité de la pensée rejaillit sur les mots qui servent à la revêtir. Ainsi, pendant que sur le Thabor la face du Sauveur devenait resplendissante comme le soleil, ses vêtements même devenaient aussi blancs que la neige.

Je commence donc, et je dis que pour peu qu'on veuille réfléchir sur les psaumes, on y remarque des traits qui, trop grands pour s'appliquer avec justesse à David, ne peuvent convenir qu'au Messie, au point que dans les cantiques même où l'on croirait qu'il n'est question que de David, de ses combats, de ses triomphes, de son royaume pacifié, de son trône affermi; on est à tout propos forcé de modérer l'exagération de ses paroles : or, d'où peut venir que ce qui est censé à l'excès disproportionné eu égard ou à David, ou à son peuple, devient pourtant juste et naturel, eu égard ou au Christ, ou à son royaume? d'où peut venir que dès lors on n'a plus besoin de faire violence aux expressions du Psalmiste qui, s'appliquant sans aucun effort et comme d'elles-mêmes au sens principal, ont par cela seul un sens parfait. Ah! c'est que le Psalmiste obéissait à un tout autre Esprit que le sien; c'est qu'il suivait l'impulsion d'un Esprit qui, à travers les événements à célébrer, lui en montrait de bien plus grands, de bien plus dignes de ses pinceaux, pour lesquels, par conséquent, il fallait qu'il élargît, qu'il renforçât, qu'il multipliât les traits de manière à dépasser toujours, sans jamais pourtant le défigurer, l'objet qui nous semble avoir été le but de tel ou tel psaume, mais qui, dans le fond, n'en était que le type ou même la simple occasion.

Serait-ce en effet, chrétiens, à chanter l'épithalame de son fils que nous bornerions le dessein du Psalmiste dans le cantique où il nous dit que sa parole s'échappe de son cœur à la manière d'une explosion; et ne sont-ce pas évidemment bien plutôt les noces éternelles de l'Eglise avec le Christ qu'il a principalement en vue? Oui, c'est précisément ce qu'il va toujours sous-entendre, faisant servir un même tableau à peindre deux événements l'un de l'autre si distants soit pour le temps, soit pour la grandeur; ne nous laissant rien ignorer ni de leurs rapports, ni de leurs différences, tantôt les cachant l'un dans l'autre en ce qu'ils ont d'analogue ou de ressemblant, tantôt les séparant à dessein par ce qu'ils ont de propre ou de caractéristique. Tel, en déplorant la captivité que les Juifs auraient bientôt à subir, Jérémie déplorait aussi la captivité pénale sous laquelle ils gémissent depuis si longtemps; tel encore en prophétisant la ruine de Jérusalem, Jésus prophétisait aussi la ruine de l'univers.

Et de là, chrétiens, que de beautés ne doit-on pas voir jaillir de nos divins cantiques! beautés d'abord dans le sens qui s'offre le premier à nos regards, lequel par cela seul qu'il en indique d'ultérieurs et de plus profonds en devient lui-même plus neuf, plus piquant, plus extraordinaire; il prend, si je puis dire ainsi, il prend la teinte de l'objet

qu'il couvre ou qu'il sous-entend. On se plaît à le voir convenir au texte littéral, sans pourtant le remplir en entier; nous conduire à de plus augustes prédictions, sans contrarier les prédictions qu'il exprime ; nous préparer aux plus grandes choses, sans dénaturer les choses qu'il décrit ; être en même temps clair et caché, historique et mystérieux ; devenir, par le charme des tons les plus ravissants, devenir l'énigme et sa solution, ne différer en un mot que par l'importance ou par la majesté du sens qu'il précède et dont il est comme le frontispice.

Vous aurez vu de ces vestibules imposants dans lesquels on aime à s'arrêter quelque temps avant de parcourir le magnifique palais dont ils sont le pompeux pronostic : eh bien! tel nous arrête quelque temps le sens immédiat ; tel il nous avertit de passer à un second sens, tel le second sens à un troisième, qui lui-même souvent en désigne un autre plus beau, plus élevé : de sorte que, soit que nous descendions de celui-ci à celui-là, ou que de celui-là nous remontions graduellement à celui-ci, nous nous trouvons toujours en harmonie avec le Prophète. Or, chrétiens, sans parler de cette science de l'avenir qui, n'ayant pu émaner que de Dieu, suffirait seule à prouver que c'est l'Esprit de Dieu qui remplissait le Psalmiste, n'est-il pas vrai qu'une aussi étonnante fécondité de sens dans les mêmes paroles avec tant de correspondance des uns aux autres, ou de chacun d'eux au texte littéral, ne laisse au pouvoir de quiconque y réfléchit que le silence extatique de l'admiration ; que, par conséquent, c'est pour nos cantiques saints, je ne dis pas la preuve incontestable de leur divine inspiration, mais vraiment le triomphe de la divine inspiration, j'allais dire, son dernier effort.

Voilà déjà quatre jours que je vous entretiens sur une seule expression du Psalmiste, et encore, disait saint Chrysostome, encore il s'en faut bien que je l'aie épuisée ; or, nommer d'une part le plus éloquent, le plus docte des orateurs, d'autre part l'aveu qu'il fait de n'avoir pu suffire à développer tout ce que peut fournir de richesses un seul mot pris au hasard dans les psaumes, et cela après en avoir fait la plus profonde étude, ou après avoir pris un vaste intervalle pour l'expliquer, n'est-ce pas rendre à l'Esprit qui les dicta le plus glorieux des hommages; ne doit-on pas dès lors y remarquer toute la supériorité de l'intelligence créatrice sur l'intelligence créée ; et aurait-on vu rien de tel dans les ouvrages de l'esprit humain ? Hélas ! les plus grands efforts ne peuvent jamais le faire sortir de sa sphère ; quoi qu'il fasse pour embellir ce qu'il peut concevoir de plus profond, il n'embellit jamais que ses propres pensées, nous en avons toujours la mesure, toujours il nous est facile de les sonder, parce qu'elles ont toujours une limite qui les circonscrit.

O Dieu ! il n'en est pas ainsi de vos pensées ; non, elles ne sont pas, il s'en faut bien, comme les nôtres, plus nous les méditons plus nous les voyons s'agrandir, plus nous y découvrons de richesses; et lorsque le Psalmiste vous dit que vos jugements sont élevés comme les montagnes, lorsque, ravi de l'immensité de votre miséricorde, il ose d'autant plus compter sur le pardon de son péché, que le même péché lui paraît impardonnable ; lorsqu'il vous montre avançant la main pour soutenir le juste qui se froisserait en tombant, lorsqu'enfin il dit de vous que vous ferez la volonté de ceux qui vous craignent (*Psal.* CXLIV, 19), aurait-il pu, quel que fût son génie, enfanter sans vous d'aussi merveilleuses pensées ?

Un Dieu faire la volonté de ceux qui le craignent ! Ah ! chrétiens, que sommes-nous pour apprécier un trait si noble, si beau, si hardi ? Nous serait-il donné de sentir tout ce qu'a d'admirable en soi le contraste entre une redoutable majesté qu'on ne peut contempler sans frayeur, et cette même majesté qui se plaît à s'éclipser devant ceux qui la craignent jusqu'à s'en laisser maîtriser; et comment au lieu de la censurer a-t-on pu ne pas sentir la divinité qui se fait jour de toutes parts dans un passage aussi sublime ? J'ai vu, chrétiens, j'ai vu sourire avec dédain au Psalmiste, quand il appelle successivement toutes les créatures, la terre, la mer, les animaux, pour les inviter à bénir le Seigneur : cependant qu'y a-t-il dans ce mouvement le plus digne du cœur de l'homme qu'un sentiment exquis de reconnaissance qui ne trouve pas en soi assez de lui seul pour célébrer les plus magnifiques objets, et qui n'a pas trop de tout ce qu'il connaît dans la nature pour en glorifier le Créateur. Est-il rien de plus sûr qu'un enthousiasme de ce genre, rien qui porte plus vivement le sceau d'un Dieu révélateur, et par conséquent rien de plus faux ni de plus froid que la censure qu'en font nos adversaires. Ah ! combien leur doctrine a dû les endurcir, puisque d'aussi attendrissantes beautés ont pu les trouver insensibles.

Et certes, s'il est vrai, comme l'assure saint Athanase, que David a chanté sans préparation quelques-uns de ses cantiques, celui par exemple de la caverne d'Engaddi (*Psal.* LVI), est-il possible de douter de l'Esprit qui le lui suggéra? A réfléchir sur ce même cantique, serait-il donc au pouvoir de l'homme de produire d'un seul jet et comme d'un seul signe de sa volonté, tout ce que l'art le mieux exercé, le plus laborieux ne saurait atteindre, ou aurait-il à son commandement la fécondité même du Créateur ?

Mais quel spectacle à vous offrir que celui du Psalmiste dans un de ces moments où ému d'un céleste délire il accompagne avec sa harpe les magnifiques chants qui lui sont inspirés.

O Esprit inspirateur ! c'est vraiment ici que vos opérations sont ineffables ; si vous fîtes recouvrer à Jacob expirant sa vigueur première ; si tout rayonnant de votre gloire

il chanta, poëte sublime, les destins de ses enfants ; si par vous les ossements de Samuel prophétisèrent, que n'avez-vous point fait de David en le maîtrisant avec autant d'attrait que de puissance, et quels sons ne devait pas rendre un luth que vous animiez, ou une lyre que vous accordiez ; tantôt souffle tempéré, vous ne faisiez que lui communiquer une chaleur douce qui s'exhalait en cantiques affectueux, et tantôt souffle embrasant, vous possédiez son âme tout entière, il pouvait à peine respirer sous votre rapide influence, alors, alors, il entonnait les merveilles que la droite du Seigneur fit éclore ; l'ordre et la beauté portés jusqu'au sein du chaos, tous les êtres produits d'une seule parole et l'œil éternel qui surveille tout en conduisant tout. Oh ! à quel point s'exaltaient ses sentiments et ses pensées quand pressé par vous il chantait la Jérusalem d'en haut, le bien sans mesure et sans terme et les torrents de volupté dont on s'enivre dans le ciel.

Maintenant, chrétiens, observez avec saint Ambroise, que si pour n'avoir composé qu'un seul cantique, Isaïe, Daniel, Jonas, Habacuc ont donné à leurs écrits tant d'éclat ; si les deux cantiques dont Moïse est l'auteur font le principal ornement de son ouvrage, et si tels que les deux yeux du monde, ils y brillent de tant de splendeur, combien sous le rapport même de l'inspiration David doit sembler leur être supérieur? David, si spécialement choisi pour s'exercer dans un genre d'écrire auquel n'étaient que rarement appelés les autres saints auteurs, dans un genre d'écrire, de tous le plus brillant, le plus pompeux, le plus élevé, afin, poursuit le saint docteur, que ce qui ne se montre ailleurs que de loin en loin, se montrât sans discontinuer dans son recueil adorable : *Ut quod in aliis rarum, in hoc juge et continuum refulgeret.* Au lieu donc de nous borner à ne voir dans les psaumes et passez-moi le mot, que cette commune inspiration au coin de laquelle sont marqués les autres volumes divins, nous devons encore y voir cette même inspiration portée à son plus haut point, se déployant pour ainsi dire avec tout ce qu'elle a d'éclat ou de richesses, se communiquant à pleine effusion, sans mesure comme sans réserve.

Et après tout, chrétiens, comment n'auraient pas été inspirés, les cantiques de ce peuple si favorisé dont chaque pas était marqué par des prodiges ; de ce peuple pour qui la mer et le Jourdain divisèrent leurs flots, le soleil s'arrêta, le ciel prodigua la manne, l'aride rocher versa des eaux, la nuit devint lumineuse, le jour suspendit l'action de ses feux. Quoi un céleste burin aura gravé sa loi sur la pierre, son sanctuaire, son autel, ses rites, ses prêtres, ses victimes, ses solennités, tout pour lui aurait été réglé par l'inspiration d'en haut, et dans ce que son culte a de plus parfait, je veux dire dans ses prières, il aurait été abandonné à la sécheresse de son cœur, à la stérilité de ses pensées !

Mais pour bien sentir l'inspiration des psaumes, faut-il plus que méditer quelques-uns de leurs magnifiques tableaux. « La colère du Seigneur a monté comme un tourbillon de fumée, son visage a paru comme la flamme, son courroux comme un feu ardent, il a pris son essor sur les ailes des chérubins, les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon ténébreux que l'éclat de sa face a dissipé. Le Seigneur a tonné du haut des cieux, sa voix a éclaté comme un orage brûlant, tout à coup les eaux ont été dévoilées dans leurs sources profondes, les fondements de l'univers se sont ébranlés. » (*Psal.* XVII, 9-16.) Répondez, chrétiens, si toutefois le tonnerre de ces paroles vous en laisse la faculté, car qui ne doit cacher son front dans la poussière en les entendant; peut-on méconnaître, à de pareils accents, les accents mêmes du Très-Haut, qui merveilleusement prolongés viennent retentir sur la terre ? N'y a-t-il pas aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'Esprit de Dieu à l'esprit de l'homme? Découvre-t-on la moindre trace d'un pinceau mortel dans un tableau de cette nature ! Tout n'y respire-t-il pas la Divinité dans son éblouissante magnificence?

Parlerai-je à ce propos du serment que David fait proférer au Très-Haut ? Vous savez, ô Dieu! puis-je, sans blasphémer, en venir à un rapprochement de ce genre? vous savez que, pour donner un serment irrévocable à leurs dieux, les poëtes païens les font jurer par un fleuve infernal, leurs pensées ou plutôt leurs fictions ne pouvant aller plus loin : mais qu'ils sont petits et rampants à côté du Psalmiste ! Voici, voici le serment que le Dieu de David a pu seul de plein droit prononcer : J'ai juré par la sainteté de mon être : *Juravi in sancto meo.* (*Psal.* LXXXVIII, 36.) Or, dans un serment pareil, qui pourrait ne pas sentir, je ne dis pas tout ce qu'on peut concevoir de plus grand, mais la conception même du grand dans celui qui en est la source inépuisable ?

Et vous, ô bonté de Dieu, vous, celui de ses attributs qui, pour ainsi dire, est le plus près de nous, vous qu'il nous est donné de contempler sans en être éblouis, ne sont-ce pas les auteurs sacrés qui vous ont seuls bien sentie, et parmi eux n'est-ce pas David qui toujours est éloquent en parlant de vous? Ah ! chrétiens, comme il sait nous la faire savourer en chantant les délices qu'il trouve en la savourant, et qu'on aime à dire avec lui ce que sans doute il n'aurait jamais dit, s'il ne l'eût pensé que d'après lui-même : *Vous êtes bon, Seigneur, vous êtes bon :* «*Bonus es tu,* » et vous l'êtes à tel point, que celle de vos perfections qui contraste le plus avec votre bonté, ou qui paraît le plus l'exclure, c'est pourtant dans votre bonté que vous aimez à nous l'enseigner : *In bonitate tua doce me justificationes tuas.* (*Psal.* CXVIII, 68.)

A tant de preuves, chrétiens, où m'en rapportant à votre raison et vous prenant vous-mêmes pour arbitres, j'ai tour à tour interpellé tantôt votre propre esprit, tantôt

votre propbe cœur; ajouterai-je maintenant les preuves si tranchantes de l'autorité, ces preuves auxquelles doit céder toute discussion, et qui sont faites pour triompher de toute résistance? Faudrait-il vous peindre l'horreur dont le monde chrétien fut saisi, quand les gnostiques, quand les manichéens portèrent l'impudeur jusqu'à ranger les hymnes de David parmi les hymnes profanes? Faudrait-il montrer nos cantiques saints inscrits dans tous les catalogues sacrés, ayant pour eux la constante tradition de l'ancien comme du nouveau peuple, toujours victorieusement cités par le Christ ou par les apôtres. Mais de pareils arguments, en produisant la conviction, n'auraient point produit cette persuasion à laquelle par-dessus tout j'aspirais : je voulais concilier aux psaumes votre amour par l'intime connaissance de leurs beautés; et si, vous pénétrant de celles-ci, j'ai excité en vous les sentiments qui leur sont analogues, n'aurai-je pas atteint mon but, n'est-ce pas là tout le succès que ce discours pouvait me promettre?

Ainsi donc, que, jour et nuit feuilletées, les hymnes de David soient le charme de votre vie, qu'elles remplissent vos loisirs après avoir sanctifié vos travaux, et pardonnez, si j'ai osé les envisager quelque temps sous un rapport qui vous les ferait lire sans fruit, si vous borniez à ce seul motif tout ce qui doit vous porter à vous en nourrir. Non, les suffrages dont vous honorez les productions que le genre humain a marquées de son sceau, ne suffiraient point pour honorer dignement nos saints cantiques. Ah! puisqu'elles doivent exciter en nous des sentiments d'un autre ordre, il faut aussi que nous en abordions l'étude avec de tout autres dispositions; il faut que nous y cherchions bien plutôt de quoi nous édifier que de quoi satisfaire une curiosité vaine, l'Esprit-Saint ne les ayant pas dictées pour nous plaire, mais pour nous apprendre à plaire à Dieu, et n'y ayant répandu tant de grâces extérieures que pour mieux nous inviter à mettre à profit les grandes vérités ou les sentiments élevés qu'elles embellissent : de sorte qu'il s'agit bien moins d'admirer les hymnes de David que de nous rendre dignes de les chanter, en partageant les transports ainsi que la piété du Prophète, je veux dire en nous façonnant par elles ici-bas à la vertu pour être un jour éternellement associés à ceux qui les chantent dans la Jérusalem d'en haut, où aucune de leurs beautés n'échappera à notre intelligence, ni aucun de leurs mouvements à notre cœur. Ainsi soit-il.

DISCOURS XV.

SUR LES PSAUMES.

Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia. (II *Tim.* III, 16.)

Toute Ecriture qui a été divinement inspirée est utile pour instruire, pour apprendre, pour corriger et pour conduire à la justice.

Ainsi, chrétiens, nous n'aurions besoin que de nous autoriser de la divine inspiration des psaumes, pour y trouver au moins tous les genres d'utilité que décrit l'Apôtre, et que nous présentent indistinctement à l'envi, dans une mesure à peu près égale, tous les autres Livres sacrés, lesquels, sans exception, nous offrent tour à tour des règles sages, de hautes leçons, de profonds enseignements, des reproches, des avis, des corrections salutaires, avec tout ce qui peut nous montrer clairement ou aplanir devant nous le sentier de la justice. Mais, en ne considérant les psaumes que sous de pareils aspects, aurais-je, chrétiens, pleinement répondu à votre attente, et si dans le fond ils n'avaient rien qui leur fût particulier; s'ils n'avaient rien de plus que les autres livres sacrés, me conviendrait-il de leur décerner à part un tribut qui serait dû en vertu d'un titre qu'a toute Ecriture inspirée?

Ah! il faut donc, pour justifier mon dessein, il faut que non-seulement les psaumes soient utiles dans le même sens que les autres célestes productions, mais qu'encore ils le soient et à un degré plus éminent, et dans un genre plus exquis, et d'une manière qui leur soit propre, c'est-à-dire qu'il faut qu'indépendamment des avantages qui se trouvent partout, les psaumes en aient de plus marqués, d'un plus grand prix, de tels, en un mot, comme il n'en est point ou comme il n'en est que très-peu dans les saints écrits: c'est l'expression de saint Ambroise : *Ut quod in aliis rarum, in hoc juge et continuum refulgeret.* Or, voilà ce dont il s'agit de vous instruire, en vous montrant d'abord de quelle utilité les psaumes sont pour l'Eglise prise dans son tout; vous le verrez dans mon premier point : ensuite, de quelle utilité ils sont pour chaque fidèle individuellement pris; vous le verrez dans mon second point : tel est le plan de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un double avantage, chrétiens, est offert à l'Eglise dans les psaumes, c'est non-seulement d'y voir continuellement son fondateur, mais encore celui de s'y voir continuellement elle-même; de sorte qu'elle peut également s'en servir, soit pour louer dignement le premier, soit pour se glorifier en lui des louanges qu'elle s'attribue, faisant ainsi marcher de front avec tout ce que la grandeur de son chef exige de sa part d'adoration, tout ce que sa propre grandeur lui inspire de reconnaissance. Oh! comme elle s'applaudit d'avoir à volonté des hymnes si propres, à la fois, et à célébrer les plus magnifiques objets, et à rendre avec toute énergie les sentiments dont ces mêmes objets la pénètrent; des hymnes, d'ailleurs, qui ne pouvaient ni vieillir ni passer, parce que rien ne passe ni ne vieillit de tout ce qu'elles annoncent, et si quelquefois elles semblent s'arrêter à un temple, à un autel, à des rites, à des bienfaits passagers, ah! ce serait les entendre bien peu que de ne pas y sous-entendre avec le Prophète lui-même un

temple, un autel, des rites, des bienfaits destinés à durer toujours. Que sont, en effet, chrétiens, que sont les psaumes aux yeux de l'Eglise, sinon l'histoire de l'Homme-Dieu tournée en chant, en affections, en actions de grâces, en pieux désirs? Or se pouvait-il rien pour elle de plus heureux et à tous égards de plus utile que d'avoir pour tous les traits de cette histoire autant de poëmes divins qui en sont la plus vive expression? Par exemple, tout ce qu'un évangéliste a raconté du Verbe et de son éternelle génération, n'est-il pas, avec une exactitude égale, raconté par le Prophète, quand il adore comme son Seigneur celui qu'il salue comme son Fils, vraiment issu de lui par la naissance temporelle, bien que vraiment antérieur à lui par sa naissance avant les temps; mais, s'il peut m'être permis de les comparer, ne semble-t-il pas que l'aigle altier de Sion s'élève encore plus haut que l'aigle des évangélistes? Car David ne se borne pas comme saint Jean à la simple expression du mystère, il nous en fait encore le plus magnifique tableau: on croit, sous ses divins crayons, on croit voir s'ouvrir dans son immense profondeur l'éternel sanctuaire; on croit être présent à tout ce qui se passe dans ces lieux lors de la rentrée du Verbe incarné après sa mission finie, on croit entendre le Très-Haut dire à son Fils : « La souveraineté est avec vous au jour de votre force, au milieu de la splendeur, car c'est moi qui vous ai engendré avant l'aurore; moi qui, par un serment sans repentir et aussi fixe que ma parole, vous ai établi le Prêtre de l'éternité. » *Tu es sacerdos in æternum.* (*Psal.* CIX, 2-4.) Ah! chrétiens, que de grandeur, que de majesté, quelle profonde signification dans ces pompeuses paroles : on sent, on sent qu'elles n'ont pu émaner que du principe infini duquel émane éternellement la parole sacrée. Voyez comme tous les grands caractères du Christ y sont vivement retracés, comme il y est solennellement proclamé Dieu, roi, pontife, juge, conquérant, et, je vous le demande, avec de pareils cantiques, l'Eglise aurait-elle à envier quelque avantage aux célestes chœurs? serait-ce en elle une témérité que de s'écrier avec le Psalmiste : O Dieu! quelque sublimes que soient les cantiques dont en votre honneur le ciel retentit, je ne crains pas d'y faire entendre également les miens! Oui, j'ose défier les chantres immortels qui vous environnent de surpasser mes hymnes par les leurs. *In conspectu angelorum psallam tibi.* (*Psal.* CXXXVII, 1.) Que dis-je? ah! puisque les psaumes sont la voix du Christ, puisque bien qu'il n'ait besoin d'aucune formule pour prier, lui qui, au contraire, inspire et donne la prière, les psaumes étaient pourtant son oraison de préférence; puisqu'en outre il daignait, ô temple! ô David! quelle gloire il en rejaillissait sur vous! puisqu'en outre il daignait mêler à la voix des chantres hébreux sa voix adorable, puisque le plus mystérieux des banquets, il le couronna par un cantique de David : *Et hymno dicto exierunt* (*Matth.*, XXVI, 30); puisque, pour montrer que par les psaumes il commençait, que par les psaumes il terminait ses travaux, de même que son premier cri en entrant dans le monde, son dernier cri en expirant sur la croix fut un de leurs plus remarquables versets; puisqu'enfin l'Eglise les chante en son nom, et ne peut même avec fruit les chanter qu'en les chantant par son intervention, comment pourrait, ah! laissez-moi le dire, comment pourrait être plus beau le cantique des anges mêmes?

Mais observons un instant les rapports qui sont pour l'Eglise autant de motifs de célébrer ou la puissance infinie, ou l'immense libéralité de son auteur. Tantôt se voyant sous l'image d'une vigne qui étend ses pampres jusqu'à la mer et ses rejetons jusqu'au fleuve, elle bénit le vigneron qui la planta, et qui, la nourrissant de sa séve, en est encore le cep essentiel. Ah! si elle surpasse la hauteur des cèdres, si elle couvre de son ombre les montagnes, si rien ne peut approcher de l'exquise saveur de ses fruits, si son vin mystérieux réjouit le cœur de l'homme en y faisant naître et croître la vertu, si la haie qui la garantit de toute invasion est toujours avec des soins égaux entretenue ou défendue, ô Dieu! c'est par un cantique de David qu'elle se plaît à éterniser votre providence sur elle.

Tantôt s'envisageant, non comme les tentes de Jacob, qu'on devait, hélas! rouler sitôt pour les emporter au premier signal, sans qu'il en restât aucun vestige, mais comme une permanente cité, elle chante sa propre gloire, elle chante ses fondements miraculeusement bâtis, non sur la terre, mais dans les cieux : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* (*Psal.* LXXXVI, 1.) Elle chante la paix qui règne dans son sein, les richesses dont elle abonde, le bonheur de ses habitants, ses portes ouvertes aux nations, ses inexpugnables remparts, les merveilles qui la distinguent des autres nations, enfin le Roi immortel qui la fonda et qui daigna y fixer son trône, en étendant sur elle un sceptre à jamais protecteur. *Et ipse fundavit eam Altissimus.* (*Ibid.*, 5.)

N'en demeurons pas là, chrétiens, allons à ces rapports de prédilection sous lesquels, par-dessus tout, l'Eglise aime à s'envisager, je veux dire aux rapports dont elle s'honore, soit envers son époux, soit envers ses enfants. Rapports envers son époux : non, rien de plus tendre, rien de plus passionné que les psaumes. S'agit-il, en effet, de chanter les promesses qui lui furent faites? par qui mieux que par David pourrait-elle en célébrer et la magnificence et l'accomplissement autant merveilleux qu'immuable : là ce sont ses priviléges, ses droits, l'héritage dont on l'a mise en possession, tout ce que le Christ lui a porté en dot, la force des choses qui l'attachent à son bien-aimé, la parole qui affermit son alliance en la déclarant épouse pour toujours; la richesse, la pompe de ses vêtements, l'éclat de son diadème quand elle

s'assied à la droite de son Dieu : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Psal.* XLIV, 10.) Ici ce sont ses épreuves, ses combats, ses victoires, sa diffusion, que rien ne pourra limiter; sa succession, rien interrompre; sa sainteté, rien ternir; sa doctrine, rien altérer; sa confiance, rien ébranler : enfin, son entier affranchissement, son dernier triomphe, après qu'elle aura soumis l'univers, après que, porté pour ainsi dire au complet, le nombre de ses vrais enfants correspondra à l'éternel dénombrement qu'une gratuite élection en a fait, et que tous s'enivreront, abîmés dans un torrent de délices : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV, 9.)

Veut-elle encore célébrer la beauté ou la grandeur de son époux, c'est David qui lui prête alors sa voix harmonieuse; point d'autres accents qui balancent à ses yeux le charme ainsi que la majesté de ceux de David. O roi de gloire, caché si longtemps dans le sein de votre Père, de quel éclat investîtes-vous la nature que vous daignâtes associer à votre personne adorable! Qui jamais eût pensé qu'en vous couvrant d'une nuée aussi sombre, vous la feriez briller de tant de lumière? O le seul d'entre les hommes digne des mains pures du Créateur, comment se fait-il qu'étant le plus abject de vos frères vous en soyez néanmoins le plus beau? *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Psal.* XLIV, 3.) Cependant, à ces accents de joie elle fait bientôt succéder des accents plaintifs; colombe gémissante, elle soupire les souffrances de son époux, égalant alors les lamentations aux douleurs, comme elle a égalé à l'allégresse les transports; et ce fut toujours ou selon ce qu'elle sent ou selon ce qu'elle veut exprimer que David a monté sa lyre.

Ce n'est pas tout, chrétiens, non; les rapports de l'Eglise envers son époux ne sont pas la seule utilité que lui procurent les psaumes; ah! elle est mère, et de toutes la plus tendre. O David! soyez son pathétique interprète envers ceux qu'elle enfante incessamment; racontez-leur ses soins, son amour, sa sollicitude, et prouvez ainsi qu'elle possède en vous un trésor dont rien ne peut remplacer la richesse. En effet, chrétiens, cherchez quelque leçon qui ait échappé au psalmiste; montrez-nous quelque dogme à croire ou quelque vertu à pratiquer dont il ne fasse une expresse mention? Or, serait-ce pour l'Eglise un avantage à dédaigner que de pouvoir présenter à ses enfants en belles maximes, en maximes faciles à retenir, tout ce qu'il leur importe d'exercer ou de connaître? Serait-ce, puisqu'il faut le dire, un avantage à dédaigner que d'orner le précepte, afin de mieux l'insinuer, que d'en faire un miel officieux qui, sans empêcher le plein succès du remède, en adoucit assez l'amertume pour le changer en agréable boisson; serait-on à savoir combien doit l'emporter sur le moraliste qui ne fait qu'instruire, le poëte religieux qui nous instruit en nous charmant, toujours solide autant que beau, ne faisant briller la vérité que pour la rendre aimable, en la parant et nous ramenant de la sorte à elle bien plus par l'empire de l'attrait que par la force de la conviction.

Eh! qui pourrait tenir contre les célestes accords de David, quand, pour en accroître encore l'intérêt ou l'impression, l'Eglise n'épargne rien en fait de pompe ou de magnificence et qu'elle fait concourir à cette fin tout ce que les circonstances du temps, du lieu, de la solennité, ont vraiment d'imposant et de majestueux. Ecoutez, chrétiens : deux nuits par-dessus toutes les autres ont mérité de sa part de garder à ses yeux les priviléges du jour : dans l'une, c'est la naissance à célébrer du Rédempteur; dans l'autre, sa résurrection; comme aussi la nuit antique où pour la première fois la lumière des corps apparut, toutes deux également belles, toutes deux également propres à exciter en nous les plus vifs sentiments de piété. C'est alors que le temple s'ouvre à un peuple empressé d'accourir ou au berceau de son Dieu, ou au tombeau que sa puissance a rendu glorieux en l'ouvrant. Un silence profond règne encore, silence auguste où le recueillement n'est commandé qu'afin qu'on sente mieux le prix du grand événement qu'on suppose sur le point d'éclore; vous le prendriez pour un reste du délai de l'attente patriarcale. Mais ce silence est tout à coup rompu par un cantique majestueux qui n'entre plus dans la combinaison des autres, parce que tous les jours l'Eglise en fait l'ouverture de ses chants. C'est donc par préférence à tous les prophètes, c'est David qui le premier proclame le salut. Il n'a pas plutôt invité de s'unir à lui, que tous les cœurs, toutes les voix l'accompagnent; on dirait que sans un signal de sa part la grande fête n'oserait commencer. Oh! quel moment que celui où se publie enfin solennellement tantôt la naissance d'un Dieu, tantôt son merveilleux retour à la vie. Qu'elle est noble alors surtout, qu'elle est ravissante, la musique de l'Israël nouveau sur la harpe de David! Ne dirait-on pas qu'elle dissipe, ainsi qu'au commencement, les ténèbres du chaos? Oui, on se croit subitement transporté à ce premier soir du monde où Dieu dit au jour de briller; tout semble alors se remplir de l'esprit inspirateur du Prophète; nul qui n'en partage les saints transports, et nul, tant l'Eglise en a bien connu l'utilité, bien ménagé l'influence, nul qui ne sorte meilleur de cette nocturne psalmodie.

Est-il au surplus, chrétiens, est-il pour l'Eglise un moyen plus puissant de retenir ses enfants dans les liens d'une sainte fraternité que les psaumes; et un avantage pareil, qui seul équivaut à tant d'autres ou qui presque tiendrait lieu de tous, oserait-on le compter pour rien? Ah! tandis qu'elle donne à tous ses enfants une même voix, seraient-ils bien loin d'avoir un même esprit? Conçoit-on qu'on puisse traiter comme ennemi celui avec lequel, pour ainsi dire, on s'est concerté pour chanter les louanges du Sei-

gneur, et l'esprit de dissension ne doit-il pas s'enfuir aux seuls accents de la concorde universelle, ou quelle prise aurait-il sur les cœurs quand ils sont tous à l'unisson?

O Eglise! quelle force n'avez-vous pas pour les rapprocher, quels nœuds pour les enlacer quand vous leur faites chanter qu'ils sont tous frères, tous les enfants du Très-Haut, tous vos enfants, tous destinés à la même fin, tous appelés au même héritage? Ah! où est l'inimitié qui puisse résister à une aussi attendrissante mélodie? où est la passion qui entreprendrait de diviser les chantres assidus de la paix? Oui, venez dans nos temples, vous qu'une injure a irrité, vous qui ne respirez que la vengeance, et à la chaleur du feu sacré de David votre courroux se fondra comme la cire; non, le cri discordant de la haine n'osera point troubler vos accords; des mouvements plus doux naîtront dans vos cœurs; vous sentirez l'onction puissante de la charité, et tout brûlants de sa flamme: « Oh! qu'il est beau, direz-vous, qu'il est enchanteur, qu'il est agréable et bon que les frères soient unis ensemble! » *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.) Et vous, qui tout errants que vous êtes loin de nous, n'en êtes pas moins nos frères, hélas! en sortant de notre bercail, vous avez emporté nos cantiques. Oh! que j'applaudis à ce larcin, si c'en est un, et que j'aime à vous les entendre chanter; ah! gardez-les, et tôt ou tard vous y entendrez le cri de ralliement qui vous rappelle parmi nous; tôt ou tard David aura sur vous l'ascendant qu'il eut autrefois sur les tribus qui s'en étaient séparées; tôt ou tard nous le verrons vous ramener en triomphe parmi nous pour vous réunir à la principale, à l'universelle tribu.

Que vous dirai-je encore, mes frères? Par les psaumes, l'Eglise étend sa charité sur tous ses membres, elle embrasse la totalité de leurs besoins; chaque bénédiction qu'elle répand sur eux a toujours, ou un psaume pour l'invoquer, ou un psaume qui la déclare obtenue; chaque sacrement qu'elle administre porte avec lui un cantique destiné à faire sentir ou le mystère dont il est le signe puissant ou la spéciale faveur dont il est le canal; chaque solennité a les siens qui lui sont propres et qu'on croit avoir été faits exprès; quand le ciel refuse la rosée à la terre, quand d'autres fléaux viennent fondre sur nous, n'est-ce pas de David que l'Eglise emprunte les cris qu'elle pousse vers le Seigneur; de David, qui semble le plus souvent ne faire parler qu'un pauvre, une veuve, un orphelin; mais ce pauvre, cette veuve, cet orphelin, que sont-ils, sinon l'Eglise entière, qui se plaît à s'individualiser pour donner plus de force à ses instances en concentrant tous les cris, tous les gémissements dans un seul; n'est-ce pas encore David qui ouvre et ferme les festins quand la piété rassemble les convives? David, qui accompagne le voyageur incertain de sa route et tremblant sur les périls dont il est environné? Non, il n'est pas jusqu'aux pompes funèbres où David n'intervienne, interprète éloquent de leur deuil; David qui, pour mieux soulager la douleur, laisse de temps en temps échapper des accents d'immortalité et de résurrection.

Enfin, enfin, suivez le prêtre avant ou après les sublimes fonctions qui lui sont confiées, vous l'entendrez ne s'y préparer ou ne les finir que par David. Son premier mot à l'autel est un cantique de ce Roi-Prophète; et qu'il est analogue à la sublimité de son œuvre! Qu'on aime à l'entendre invoquer la lumière de la vérité à mesure qu'il s'avance du Saint des saints. *Emitte lucem tuam et veritatem tuam.* (*Psal.* XLII, 3.) O lumière de la grâce! ô vérité de Dieu! ô lumière qui rendez l'œil simple! ô vérité qui sanctifiez le cœur! oui, vous êtes le premier cri du sacerdoce chrétien, parce que c'est vous qui le rendez efficace, vous qui le conduisez, vous qui le menez à ce tabernacle divin où le sacerdoce d'Aaron ne saurait pénétrer. *Ipsa me deduxerunt et adduxerunt in tabernacula tua.* (*Ibid.*) Mais quoi! David qui avant l'action échauffait de temps en temps la piété par quelqu'un de ses chants, suspend sa lyre et se tait au moment des prodiges; il voit, selon sa propre expression, il voit la volupté du Seigneur, et silencieusement il la contemple en l'adorant. Cependant le sacrifice non sanglant s'achève, le froment des anges a nourri le pontife, il a savouré les délices du ciel; pourquoi donc, pourquoi faut-il qu'il redescende sur la terre, et qui lui donnera de célébrer l'immense don qu'il a reçu? Mais David s'est chargé de parler en son nom, et dès lors.... Qu'allais-je dire? Ah! je sens que mon admiration pour David m'eût entraîné trop loin, mais du moins puis-je assurer que la reconnaissance du pontife est de toutes les reconnaissances la moins inférieure au bienfait.

Oh! que d'éclat, que de majesté les psaumes font rejaillir sur le culte extérieur en le rectifiant, c'est-à-dire en fomentant plus que tout le culte intérieur! et doit-on s'étonner si la religion en a fait son unique occupation, son perpétuel recours; si, tandis que les autres livres de l'Ancien Testament n'ont pour elle qu'un temps marqué, elle chante les psaumes dans tous les temps, dans toutes les occurrences; si chaque semaine elle en répand périodiquement le recueil; si chaque jour, si même chaque division du jour a les siens respectivement adaptés aux merveilles qui la signalent? Vous n'êtes pas oubliés dans ses chants, vous, cantiques fameux que tantôt Moïse, tantôt les prophètes, tantôt de saintes femmes ont chantés pour célébrer quelque grand bienfait du Très-Haut. Vous êtes encore bien moins oubliés, vous que l'Eglise ne se lasse point de répéter et dont, pour ainsi dire, elle fait son pain de chaque jour; vous qui déliâtes si magnifiquement la langue de Zacharie, et vous en qui s'exhalèrent les derniers, les plus rapides soupirs du saint vieillard qui mourut en paix après avoir

vu le salut; et vous, la fleur de tous les cantiques, vous pour qui une Vierge Mère exalta le don par excellence, le dernier effort de l'amour divin. Que dis-je? ah! remplie elle-même de l'esprit qui vous inspira, l'Eglise n'a pas craint de vous accompagner de ses propres cantiques, s'exerçant à son tour dans l'art sublime de David, et ramenant la poésie, en la sanctifiant, à son institution primitive.

Hélas! chrétiens, comme elle a, cette poésie, dégénéré! Oui c'est la piété qui l'inventa, et c'est la piété qui à de vulgaires accents crut devoir, pour s'exhaler, en substituer de non vulgaires; c'est la piété qui, pour exprimer ses transports, eut recours à l'harmonie des paroles; et en parcourant l'histoire des inventions humaines, j'assure que l'homme ne m'a paru jamais plus grand que lorsque, poussé par un instinct divin, il entreprit de manifester par des sons nouveaux ce culte, cette adoration, vrais principes de sa grandeur, sans lesquels il n'a plus rien de recommandable. La religion, la vertu, inspirèrent donc les premiers vers et modulèrent les premiers chants. L'homme alors dédiait au Créateur avec le charme si ravissant de l'expression mesurée le charme encore plus ravissant d'une mélodieuse voix; il s'efforçait d'intéresser la bienveillance de son Dieu pour tout ce qu'il en avait reçu de qualités aimables. Bien plus, et l'arche sainte, ô chantre sublime de Sion! l'arche sainte vous en vit donner un exemple qui n'en mérita pas moins l'approbation du Très-Haut pour être improuvé par l'orgueilleuse Michol. Bien plus, le pathétique de ses sentiments passait quelquefois aux mouvements de son corps que sanctifiait la ferveur, que cadençait la piété, que spiritualisait le désir, et aujourd'hui... Mais je laisse un détail peu digne en effet de la majesté de mon sujet et qui prendrait trop de temps sur celui que j'ai résolu de consacrer à ma seconde partie, où il me reste à vous faire sentir combien les psaumes sont utiles à chacun de vous considéré individuellement.

DEUXIÈME PARTIE.

Le privilége propre à David, le privilége glorieux qu'un autre écrivain sacré ne partage d'aucune sorte avec lui, c'est de changer en prière tout ce qu'il traite : histoire, nature, miracles, événements, mystères, tout devient prière dans sa bouche, sur sa lyre ou sous son pinceau. Il n'est pas seulement historien et prophète; il ne se borne pas à raconter des faits ou à exposer des vérités : ah! il devait aller bien plus avant, tant l'esprit, qu'il semble avoir reçu avec plus de profusion que les autres saints auteurs, avait aussi à s'épancher de sa part avec bien plus d'onction, avec bien plus d'abondance.

Oui, chrétiens, à l'école de ce divin chantre, c'est le cœur qui instruit l'âme, c'est l'amour qui parle à l'amour; d'où il suit que quiconque ne pénètre point jusque là, quelques progrès d'ailleurs qu'il ait faits dans la connaissance des psaumes, fût-il sous ce rapport le rival des Jérôme, des Ambroise, des Théodoret, si son cœur ne lui dit rien en les expliquant, j'assure qu'il ne les entend pas; et celui qui peut dire ou se flatter d'en pénétrer tous les secrets n'en connaît dans le fond aucun, ou du moins il en ignore pleinement le seul nécessaire à connaître, puisqu'à son défaut, la connaissance de tous les autres importe en effet si peu. Non, jamais, jamais nos divins cantiques ne seront bien entendus que lorsque notre cœur se chargera de les interpréter, ou que lorsque le goût d'une piété solide nous en fera savourer les délicieuses beautés, au point que ce que saint Augustin avait dit de lui-même avec tant d'onction, le Psalmiste est encore bien plus en droit de le dire : « Ah! donnez-moi un cœur qui aime, et il aura l'intelligence de ce que je dis : » *Da amantem, et sentit quod dico.* Donnez-moi un cœur qui brûle de désirs, qui soit altéré des sources éternelles, un cœur qui soupire sans cesse après la céleste patrie, et son propre sentiment lui expliquera mes pensées; il se remplira de mon esprit, il partagera mes transports, il sondera toutes mes paroles : *da desiderantem, da ferventem.* Si je parle à un cœur glacé, non, il n'entendra pas mon langage : *Si frigido loquor, nescit quid loquor.* Hé quoi! la harpe de David aura pu calmer les flots tumultueux de la haine, elle aura pu apprivoiser la plus indomptable fureur : Saül n'aura pu résister au charme impérieux de ses accords; les sentiments de celui qui savait si bien la manier seront devenus les siens propres, et nos cœurs, bien plus durs, ne s'en laisseraient pas même effleurer, et cette harpe divine ne ferait pas plus d'impression sur nous que si nous étions frappés d'une totale surdité, ou que si toujours elle restait muette!

Voyez, chrétiens, le prophète Elisée : quand des rois devant lui humiliés le sollicitent instamment de détourner le péril qui menace leurs armées, ah! tout empressé qu'il est de souscrire aux vœux de Josaphat, dont il admire la piété, il s'est ému à l'aspect de Joram, dont l'impiété lui fait horreur. Or que fait-il pour calmer son trouble? Il appelle un de ces musiciens sacrés, destinés soit dans les camps à réchauffer les cœurs en invoquant le Dieu des batailles, soit dans le temple à faire conspirer les cœurs, en invoquant le Dieu de la paix; et à peine le saint chantre a-t-il préludé, que profondément recueilli, Elisée ouvre son âme aux sons divins, il se prête à tous les mouvements que le céleste style est capable d'inspirer. Le voilà qui peu à peu se recompose; il recouvre d'instant en instant la vertu dont, avec le manteau d'Elie, il avait été investi et qu'une passagère émotion semblait avoir écartée; déjà la main du Seigneur est sur lui. Enfin, dit l'Ecriture, il ne touche plus à la terre; il parle, il ordonne, il agit avec l'autorité d'un Dieu. Hé

quoi! David faisait-il germer les prophètes? lui, le fils de l'inspiration, voudrait nous faire penser qu'il en est également le père?

« Oh! combien je me suis attendri par l'impression que faisaient sur moi les saints cantiques, à mesure que des chants si doux frappaient mes oreilles; la vérité coulait, s'insinuait dans mon cœur; des mouvements d'une piété vive en étaient l'heureux fruit, et les pleurs que je répandais faisaient mes plus chères délices. » Ainsi, chrétiens, Augustin exhalait son admiration pour les psaumes, ainsi il en mesurait l'utilité sur les larmes qu'il versait; ainsi devons-nous, comme Augustin, en mesurer l'utilité, et quand des pleurs auront coulé de nos yeux en les récitant; ah! croyons que nous aurons joui du plus grand de leurs avantages.

Il faut surtout qu'ils nous apprennent à prier; hélas! nous sommes tous de notre côté, la misère universelle, tandis que Dieu est à lui seul, de son côté, le bien universel. Or, comment la souveraine misère osera-t-elle s'adresser au bien universel? qui lui dictera le langage qu'elle doit lui tenir? qui? David. C'est David qui sera son maître en cette sublime science, ou plutôt c'est l'Esprit de Dieu qui par l'entremise de David, lui dictera les supplications qu'elle doit adresser

Qu'est-ce, en effet, chrétiens, que la prière, sinon le profond sentiment des besoins qu'on expose? Or, ces besoins, qui, mieux que David, les a non-seulement sentis, mais encore exprimés de la manière la plus propre à intéresser la bonté divine? qui mieux que David a su se replier sur son néant? quand l'indigence extrême a-t-elle poussé des cris plus forts, plus perçants que dans les psaumes? n'est-ce pas là que chacun se voit, non avec ce qu'il croit avoir, mais avec ce qu'il éprouve qu'il n'a pas, et dès lors avec tout ce que présuppose la prière, dès lors avec cette humilité qui lui donne tant de nerf, tant d'ascendant; dès lors avec tout ce qui l'autorise à aborder le trône de la grâce; dès lors enfin avec tout ce qui en assure le succès.

Mais parlez, vous, ô foi! ô espérance! ô charité! vertus magnifiques; vous par qui disparaît le néant de l'homme et qui lui donnez d'autant plus de consistance, qu'il vous possède avec plus de perfection, est-il moyen plus puissant de vous exciter, de vous nourrir, de vous enflammer, que les psaumes? Ah! chrétiens, c'est vraiment ici leur triomphe.

En eux, d'abord, se montrent à souhait dans l'ordre de la foi avec tout ce que l'esprit peut recevoir de clartés, tout ce que le cœur peut se proposer de motifs : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé : « Credidi, propter quod locutus sum. »* (*Psal.* CXV, 10.)

J'ai cru, oh! que de choses, que d'instructions dans cette seule parole; j'ai cru : donc le seul, l'indispensable moyen d'adorer la vérité, c'est de la croire; donc, on ne parle d'elle, on ne la confesse avec fruit qu'en se fiant sans réserve à ses oracles; donc c'est la foi qui doit ouvrir la bouche, accompagner le chant, faire agréer notre prière. La foi, oh! qui me donnera de m'exprimer, et qui vous donnera des oreilles pour m'entendre, la foi qui est la pleine conviction des choses qu'on ne voit point, dont l'œil par conséquent, en se baissant ou même en se fermant sur les merveilles qu'on lui cache encore, équivaut à l'œil glorifié du bienheureux qui les parcourt. Or, cette sublime vertu où trouverait-elle et plus de causes qui la fasse naître, et plus de moyens de s'augmenter que dans les cantiques de David, qu'un docteur a si bien qualifiés en les nommant par excellence les cantiques de la foi?

Voyez, voyez, comme encore l'espérance s'avive en les récitant; l'espérance! oh! qui croirait qu'on ait dû nous la commander, quand elle est, pour ainsi dire, à nos ordres, quand elle est si naturelle à notre cœur; et qu'elle est divine, la religion, qui non-seulement a érigé en vertu ce qui fait le charme de notre vie, qui ne promet rien moins qu'une éternité de bonheur à celui qui aura su le mieux se rendre heureux ici-bas, en y sachant le mieux espérer. Toutefois loin de nous une espérance qui, trop vaine dans ses motifs ou trop timide en son essor, ne dépasserait point les choses qui existent sous le ciel; ah! sachons qu'elle ne peut remplir le second rang dans l'ordre des vertus, qu'autant qu'elle se fonde sur la première; qu'autant que la foi l'inspire, la meut, la soutient. Oh! comme elle devient grande, noble, généreuse, active, en partageant les transports de David! Comme elle plane avec David dans l'avenir, comme elle s'élance avec David dans le sein de son éternel rémunérateur, et comme une fois assise sur la stabilité de son Dieu, elle ose défier qu'on puisse jamais ni l'ébranler, ni la confondre : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.* (*Psal.* LXX, 1.)

Cependant un céleste feu s'empare de mon âme, tout ce qui existe en moi de terrestre ou d'impur cède à son action, un seul désir m'entraîne et me domine, je sens toutes mes facultés tressaillir, je m'écrie : *O Dieu! qui est semblable à vous!* (*Ibid.*, 19.) Je vous aimerai, vous qui êtes ma force! *Diligam te, Domine, fortitudo mea.* (*Psal.* XVII, 2.) Je vous aimerai, vous qui êtes ma gloire, ma joie, mon bonheur; *et sans vous qu'y aurait-il pour moi dans le ciel, ou sans vous qu'y aurait-il pour moi sur la terre : « Domine, quid mihi est in cœlo, aut a te quid volui super terram? »* (*Psal.* LXXII, 2.) Vérité, sagesse, pouvoir, bonté, magnificence, tout se trouve en vous de ce qui est vraiment aimable, rien ne l'étant hors de vous ou ne pouvant l'être que pour vous, puisqu'il ne l'est que par vous; plus je renforce ma méditation en vous contemplant, plus je sens croître le feu dont je suis entièrement embrasé : *In meditatione mea exardescit ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) Ah! soyez l'éternel charme de mon âme, qu'elle n'ait d'autre soif que de vous posséder, vous le Dieu fort,

vous le Dieu vivant : *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.* (*Psal.* XLI, 3.) Convenez-en, chrétiens, jamais la charité ne forma des vœux plus brûlants que dans les psaumes ; jamais elle ne communiqua sa flamme avec plus de rapidité ; or, que nous resterait-il à faire entrevoir d'utilité dans les psaumes, quand la plus haute des vertus s'y déploie dans toute son expansion, quand son feu sacré y pétille de toutes parts, quand elle en a fait le plus embrasant de ses foyers.?

Toutefois, chrétiens, poursuivons, et pour bien sentir tout ce que les psaumes ont pour nous d'utilité, examinons tout ce qu'ils ont avec nous de convenance. Voyez David successivement passer par tous les accidents de la vie, exprès pour que les accidents qui surviennent à chacun de nous aient tour à tour leurs respectives descriptions, le langage que nous devons y tenir, comme aussi les prières dont il faut que nous sachions les accompagner.

D'abord, simple berger, et plus heureux que jamais, parce qu'il savait l'être, David croît en âge ainsi qu'en science, héritier de la foi patriarcale; cependant par la plus inespérée des élections il est désigné roi. Bientôt de grade en grade, de faveur en faveur, le front paré de lauriers qu'il a su valeureusement cueillir, il devient gendre de Saül; gendre de Saül, que n'est-il pas? conseiller prudent, sage administrateur, guerrier vaillant, grand capitaine, il n'est pas moins l'amour du peuple que les délices de la cour; tout lui prospère, il acquiert toutes sortes de gloire, il est comblé de toutes sortes d'honneurs.

Mais le temps ne fut pas long d'un bonheur aussi brillant! David tombe tout à coup dans la disgrâce : dès lors, errant, vagabond, rejeté par les siens, il ne trouve de sûreté nulle part; tout le repousse ou l'abandonne, tout le dessert ou le trahit; assis après mille travaux sur le trône, peu s'en faut qu'il ne soit forcé d'en descendre en butte à des périls toujours renaissants : ainsi, à lui seul il a tout éprouvé, la haine des grands, l'inconstance du peuple, des amis perfides, un fils rebelle, des contradictions sans fin au dedans comme au dehors, domestiques ou étrangères; que sais-je enfin, en lui comme en un fidèle miroir, nous trouvons tous les succès, tous les revers de la fortune.

Bien plus : ah ! ce ne sont pas seulement les choses humaines qui sont sujettes à changer; hélas ! chrétiens, les choses divines ont aussi leurs vicissitudes, non du côté de Dieu qui ne change point, mais du côté de l'homme qui est si changeant, et qui fait participer à sa mobilité les choses de Dieu même. David, ô prospérité! que vous êtes funeste à la vertu! David n'était épris que de sa force, il se regardait comme établi sur un immobile rocher, et il ne pensait pas que, sans la main de Dieu, ce rocher, quelque immobile qu'il lui parût, ne pouvait avoir qu'une élévation creuse, une consistance factice qui bientôt s'écroulerait sous ses pieds. Ce fut, dit saint Augustin, ce fut la cessation du revers qui donna lieu dans son âme à l'enflure. *Pressura caruit, tumor increvit.* Il ose s'écrier : Enfin me voilà stable pour toujours : *Non, je ne serai jamais ébranlé:«Non movebor.»*(*Psal.* XXIX, 7.) Cependant à l'heure même il ne fait que se montrer sur les terrasses de son palais, et un regard indiscrètement curieux l'a rendu coupable assez pour en venir de crime en crime au plus grand de tous, et persévérer longtemps dans son impénitence.

Les voilà donc, chrétiens, ô douleur ! les voilà donc finis ces cantiques si beaux, si ravissants, immortelle production d'une piété qui a disparu. Non, ils ne couleront plus d'une veine naguère si féconde, si facile, si pure, que le péché vient de tarir : l'Esprit divin qui les dictait s'est enfui avec ces dons si excellents qu'il prodiguait sans mesure; sa verve, ses feux, ses transports, David a tout perdu en perdant la justice : plus de louange dans sa bouche, plus de lyre dans sa main. O tabernacle! ô Sion! il ne s'occupera plus de présider à vos fêtes, il ne sera plus ni l'âme de vos saints concerts, ni leur auguste ordonnateur : vous ne le verrez plus.... Mais quoi ! je l'entends déjà s'exhaler en regrets, le voilà qui redevient, par son repentir, tout ce qu'il était avant sa chute, et des cantiques, pécheurs ! voici les vôtres, ah! ils n'en seront que mieux assortis à vos besoins, et des cantiques d'un genre encore plus exquis sont le fruit de sa pénitence. Il chante sa componction, ses remords, son lit arrosé de ses pleurs, son crime toujours présent, comme aussi l'horreur qu'il en a conçue.« Je me suis affligé avec excès au cuisant souvenir de ma faute et j'ai rugi comme un lion; semblable au lugubre oiseau qui fuit la lumière et le jour, j'ai cherché l'ombre et la solitude ; c'est là que j'ai frémi, c'est là que je me suis fortement armé contre moi-même. » Oui, tels sont les accents qu'il pousse abîmé dans la plus amère douleur. O divine miséricorde! il se plaît à vous retracer dans toute votre immensité, il ne se lasse pas de vous décrire en invitant ses pareils à se réfugier dans vos bras avec toute confiance. Ah! chrétiens, ah ! pécheurs, comme il nous importait, comme il était heureux pour nous qu'on en fît avec tant de charmes, avec tant d'onction l'apologie! Quel appui, quel renfort, contre les terreurs que nous causent nos péchés ! Dites, peut-on mieux les pleurer qu'en les pleurant avec David? par conséquent, avec presque la certitude que nos pleurs les effaceront. Ah! ses cantiques auraient été bien moins intéressants, s'il ne les eût composés que du temps de son innocence, et à réfléchir sur ceux qui ont suivi le regret de l'avoir perdue, peut-on assez applaudir au saint retour qui les enfanta ?

Dès lors, certes, dès lors, quel fonds d'utilité pour nous que les psaumes? Ils nous font connaître pleinement et le prix de la justice, et tout ce qu'il en coûte pour la recouvrer, et tout ce qu'il faut se donner de soins ou prendre de précautions pour y

persévérer. L'énormité du péché, ses suites, la nécessité, la manière de s'en repentir, les pleurs qui doivent l'expier, les œuvres, les travaux qu'exige sa réparation, tout, dans les psaumes, trouve son lieu, sa règle, son exemple, ses motifs.

Et observez que ce n'est pas seulement pour imiter David que nous devons nous pénétrer des affections dont les psaumes sont pleins. Ah! connaissons le plus étonnant de leurs avantages, sachons qu'ils sont un bien qui nous est propre, qu'ils ne sont composés que pour nous, ou plutôt que c'est nous qui les composons; oui, on dirait, tant ils nous sont appropriés, on dirait qu'ils sortent de notre âme, et qu'ils n'en sont que l'effusion : Seigneur, ayez pitié de moi selon votre miséricorde, purifiez-moi de plus en plus, faites reprendre à mes os humiliés une nouvelle vie; ne vous contentez pas de réformer, de guérir, de redresser mon cœur. Ah! créez dans mon âme un cœur nouveau: *Cor mundum crea in me, Deus.* Donnez-moi un esprit de droiture pour régler mes sentiments; un esprit de sainteté pour ennoblir mes affections, un esprit de force, un esprit principal pour me soutenir dans la pratique de vos commandements : *Spiritu principali confirma me.* (*Psal.* L, 1, 14.) Répondez, chrétiens, est-il pécheur vraiment converti qui ne se croie, dirai-je, l'auteur de ce beau cantique? et pense-t-il seulement à David quand il le récite avec le feu que la grâce allumait dans David? Ainsi, quand pour aviver la douleur de vos fautes, quand pour faire en vous germer la contrition, le prêtre, aux pieds duquel vous êtes prosternés, profère pour vous, ou vous fait proférer quelques paroles du Psalmiste, ah! n'en doutez point, vos regrets, vos soupirs, vos sanglots en font tout à coup vos paroles, et son cantique n'est pas moins à vous qu'à lui, si vos sentiments vont de pair avec les siens.

Vous le voyez, chrétiens, à mesure que nous varions les aspects sous lesquels les psaumes peuvent être vus, ou à mesure que nous varions les aspects sous lesquels nous pouvons nous-mêmes nous envisager, croissent aussi et toujours avec un nouvel attrait, les avantages à tirer de ces divins cantiques ; pas un qui n'ait ou avec nos désirs ou avec nos besoins une relation bien marquée; et plus nous les méditons, plus nous sentons qu'ils ont avec nous d'analogie. Par eux, dit éloquemment un docteur, nous devenons sous la main de David comme un instrument à plusieurs touches, dans lequel rien n'est ni discordant ni dissonant, et qui, nous mettant sans cesse en harmonie avec le Seigneur, produit ce concert ravissant qu'un apôtre avait en vue quand il disait : *Æquo animo aliquis in vobis est? psallat.* (*Jac.*, V, 13.) Qu'il chante les psaumes, celui dont le cœur ne rend que de justes accords ou dont les affections sont toutes à leur vrai point, c'est-à-dire au point de la vertu, ni plus ni moins qu'il ne faut exaltées, tant on doit convenir, avec saint Augustin, que la psalmodie ne sied qu'à ceux dont tous les mouvements ordonnés avec justesse conspirent vers le Créateur.

Voilà donc, chrétiens, les principes sur lesquels vous devez de plus en plus vous former en récitant les psaumes, principes qui se réduisent tous à partager les sentiments, ou plutôt à nous revêtir de David. Le psaume, en effet, est-il un cantique de louange, il faut, comme David, s'élever jusqu'au bienfait qu'il retrace, et se pénétrer de sa reconnaissance; le psaume exprime-t-il quelqu'un de nos besoins dans l'ordre du salut, il faut avec David le bien sentir, ce besoin, s'adresser comme lui au Dieu qui seul peut le suppléer, et avoir la confiance d'en être exaucé. Etes-vous plongés dans la disgrâce ou dans l'infortune, frappés d'infirmités ou de revers, dans le malheur ou dans l'affliction ; allez, allez aux psaumes où David s'est trouvé dans la situation que vous avez à déplorer : hélas! ce sont les plus nombreux comme aussi les plus utiles, les plus consolants; rappelez surtout alors ces paroles si vives, si expressives : *Obmutui, et non aperui os meum.* (*Psal.* XXXVIII, 10.) O Dieu! je n'ai pas même ouvert la bouche; pas une plainte, pas un mouvement de ma part qui décelât mon impatience ; au contraire, je me suis intérieurement humilié sous l'affliction que j'ai su regarder comme un châtiment, hélas! trop mérité par mes offenses : *Humiliatus sum.* (*Ibid.*, 3.) Non, ce n'est point par orgueil que je me suis tu ; ce ne sont plus ni Semeï, ni Saül, ni mes autres persécuteurs qui m'ont réduit à cet humble silence ; je l'ai gardé, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui l'avez fait, vous qui seul pouvez maîtriser la volonté humaine : *Quoniam tu fecisti.* (*Ibid.*, 10.) Mais, Seigneur, écartez une main dont je ne puis supporter les coups. Hélas ! il n'est aucune proportion entre votre colère et ma patience, et si vous ne me soutenez, je ne puis que succomber, je ne puis que défaillir sous le poids de l'affliction : *A fortitudine manus tuæ ego defeci.* (*Ibid.*, 12.) O Dieu ! laissez-vous fléchir, exaucez ma prière, entendez mes cris, que mes larmes ne coulent point en vain devant vous ; ah ! elles coulent encore plus sur mes péchés que sur les maux qui en sont le châtiment : *Auribus percipe lacrymas meas.* (*Ibid.*, 13.) Mais que dis-je? eh! ne sais-je point que vous êtes toujours propice aux larmes que vous tirez vous-même de nos yeux en frappant la pierre de nos cœurs? Ne sais-je pas encore que les larmes, vous les changerez un jour en une joie perpétuelle: *Convertisti planctum meum in gaudium mihi.* (*Psal.* XXIX, 12.) Ah ! faites qu'elles ne tarissent point ici-bas, afin que là-haut elles soient éternellement essuyées; ah! faites que dans cette vallée de regrets et de gémissements, nous vous chantions avec fruit des cantiques de pénitence, afin que nous puissions vous chanter dans le ciel des cantiques de gloire, de triomphe et de bonheur : *Ut cantet tibi gloria mea, et non compungar.* (*Ibid.*, 13.) Ainsi soit-il

DISCOURS XVI.

SUR LE SACRIFICE DE JÉSUS-CHRIST

Christus assistens Pontifex futurorum per proprium sanguinem introivit semel in sancta. (*Hebr.*, IX, 12.)

Jésus-Christ Pontife des biens futurs étant venu au monde est entré dans le vrai sanctuaire par son propre sang.

Pourquoi, mes frères, l'accès au propitiatoire est-il pleinement libre, et à quelle cause faut-il attribuer la subite scission du voile suspendu devant le Saint des saints? Ce voile impénétrable, essentiellement lié au plus solennel des sacrifices lévitiques; ce voile qui, pour marquer l'excommunication que tous les hommes avaient encourue, demeurait toujours abattu et cachait aux Hébreux la gloire du Seigneur : ce voile, substitué à celui dont Moïse fut contraint de couvrir sa face, et qui dénotait avec tant d'énergie le bandeau volontaire que le Juif charnel portait sur son cœur : ce voile, dis-je, est tout à coup déchiré avec éclat par une main invisible, et au moment où l'on offrait l'agneau du soir sur l'autel des holocaustes, il fut permis au sacrificateur étonné de contempler le redoutable objet qu'il n'eût pas même osé fixer à travers la vapeur de l'encens. D'où peut venir une révolution aussi soudaine, aussi frappante? par quelle hostie différente de celles de la loi la justice divine aurait-elle été satisfaite? Les supplications d'un prêtre digne d'être exaucé auraient-elles pénétré les cieux, et la vérité remplacerait-elle enfin les ombres qui la promettent?

O Jésus! ô consommateur de notre salut! c'est vous qui faisiez disparaître tous les emblèmes destinés pour vous figurer ou pour vous prédire; c'est vous qui, en expirant sur la croix, rendez évident tout ce que l'ancien culte avait d'obscur dans ses promesses, dans ses fêtes, dans ses cérémonies; c'est vous enfin qui, plus fort que Samson, bien que sous les dehors de la plus extrême faiblesse, ébranliez alors les colonnes du temple de l'idolâtrie pour accabler, en mourant vous-même sous les ruines de ce temple, et les adorateurs et celui qui les avait séduits. Reconnaissons, chrétiens, l'efficacité de son sacrifice aux circonstances merveilleuses qui l'accompagnent : sacrifice étonnant dont j'ai dessein d'abord de vous faire admirer la grandeur, sujet de mon premier point; sacrifice en vertu duquel vous avez acquis les titres les plus augustes, sujet de mon second point : un Dieu, prêtre et victime pour les hommes; les hommes devenus prêtres et victimes par le sacrifice d'un Dieu : voilà, chrétiens, en deux mots, le partage ainsi que la matière de ce discours; implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La comparaison du culte établi par Jésus-Christ avec le culte de la Synagogue pouvait rendre les Hébreux chancelants sur la foi qu'ils venaient d'embrasser, leur faire préférer la pompe de l'alliance mosaïque à la simplicité du christianisme, et les exposer ainsi à une tentation très-dangereuse. Pour les fortifier contre cette épreuve, saint Paul leur démontre la grandeur du sacrifice de la loi nouvelle, en l'opposant aux sacrifices anciens, défectueux, soit dans le prêtre qui les offrait, soit dans la victime immolée, tandis que le prêtre et la victime que nous adorons dans le sacrifice de Jésus-Christ, fournissent éminemment toutes les conditions que Dieu exigeait, conditions sans lesquelles il n'eût jamais contracté d'alliance avec les hommes.

Et d'abord, mes frères, considérez le prêtre du Nouveau Testament : *Considerate Pontificem Christum.* (*Hebr.*, III, 1.) Appréciez surtout l'excellence de son sacerdoce par les merveilles qu'il fallait opérer dans l'ordre de notre salut, dont un prêtre infiniment saint pouvait être le seul consommateur. Qu'était l'homme depuis son péché, et que pouvait-il pour se rapprocher de son Dieu? Hélas! chrétiens, vous le savez, et c'est le dogme le plus important de tous ceux que l'homme avait à connaître : hélas! sa volonté, profondément blessée, n'avait d'action que pour le vice, le poids de sa cupidité l'entraînait sans cesse vers le mal : ils n'étaient plus, ces jours fortunés, où prêtre et roi de la nature tout ensemble, il pouvait, sans l'entremise d'aucun médiateur, offrir des sacrifices toujours agréables au Très-Haut. Car à peine eut-il détourné ses regards du seul objet digne de les fixer, qu'il perdit le privilége auguste de porter ses adorations au trône de son Dieu; et pour comble des calamités qui suivirent sa disgrâce, il devint incapable d'offrir le sacrifice de propitiation que pourtant sa désobéissance avait rendu nécessaire. Dans cet état d'impuissance et d'abjection, tout était désespéré pour lui, dit saint Chrysostome, s'il n'eût eu d'autres ressources que lui-même; mais dans les trésors de votre sagesse, ô mon Dieu! vous aviez préparé les moyens de concilier votre miséricorde et votre justice; du haut du séjour inaccessible de votre majesté, vous jetâtes les yeux sur les enfants des hommes : à la vue des malheurs qui les accablaient, vos entrailles s'émurent; dans l'alternative de notre réprobation ou de l'incarnation de votre Fils, vous ne balançâtes pas un instant, vous leur donnâtes Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ la plénitude de toutes les grâces. Ah! chrétiens, notre chute était donc bien désastreuse, nos crimes étaient donc bien grands, puisqu'il fallait la médiation d'un tel prêtre pour nous rétablir dans nos droits : ô énormité ineffable de la faute originaire, s'écrie à ce propos saint Léon : *O ineffabiliter grande peccatum!* puisque, pour en réparer le désordre, il fallut ébranler le ciel et la terre; il fallut, puisqu'il faut le dire, il fallut épuiser la toute-puissance divine.

Mais ne parlons plus de tout ce qui avait avili une nature que le Verbe a décorée de splendeur; admirons, au contraire, dit saint Augustin, le rang qu'elle occupe et de quelle dignité elle est parmi les ouvrages créés

en contemplant le prêtre qui la sanctifie; le prêtre qui, par sa propre excellence, et avec le sang d'une victime infiniment préférable aux hosties légales, a rendu aux hommes non un sanctuaire figuratif et fait de leurs mains, mais ce sanctuaire incréé d'où nos prévarications nous avaient exclus; dans lequel, par conséquent, nous ne pouvions rentrer qu'à la suite d'un précurseur qui en serait descendu lui-même. Contemplons le pontife étonnant par qui seul pouvait être offert le sacrifice si solennellement promis et tant désiré, où Dieu est adoré dans sa grandeur, glorifié dans son être, satisfait dans ses droits, béni de ses dons, réconcilié avec l'homme; sacrifice unique dans la nature, puisque non-seulement il suffit, mais il est même surabondant. Par quel autre aurait-on pu l'offrir, si ce n'est un Médiateur innocent, seul capable de se charger de la cause des pécheurs, seul digne d'être exaucé en leur nom, si ce n'est Jésus-Christ, ce prêtre dont la prière, dit saint Ambroise, ne pouvait être rejetée: *Cujus postulatio contemni non potest.*

O puissance de cette prière! Ne craignez point, vous, le premier de mes apôtres, disait Jésus-Christ à saint Pierre, votre foi ne sera jamais défaillante. Le Sage avait dit: *Rien de stable sous le soleil* (*Eccli.*, II, 11); et moi je vous jure la stabilité de mes promesses, l'Eglise que je bâtis sur vous résistera au torrent des siècles et des erreurs: en vain les fureurs de la Synagogue et la rage des tyrans ensanglanteront son berceau; leurs efforts se briseront contre elle et ne serviront qu'à consolider son empire; elle ne connaîtra ni vicissitudes, ni révolutions: toutes les sectes corruptrices de sa doctrine vieilliront comme un vêtement, tandis qu'elle sera fixe ainsi que ma parole, parce que j'ai prié pour vous, qui en êtes le chef et le fondement visible: *Ego rogavi pro te.* (*Luc.*, XXII, 32.) C'est l'efficacité de cette prière qui soutenait les disciples dans leurs travaux; les martyrs dans leurs tourments; les confesseurs dans leur croyance: elle fait persévérer les uns et ramène les autres dans la voie de la justice; elle forme la charité dans les cœurs, elle affermit l'espérance en augmentant la foi; elle est la force de nos mérites, la cause de notre bonne volonté, l'origine de toutes les grâces; tous les biens en sont le fruit; et par elle sont détournés tous les maux qui nous menacent; en un mot, tout a été accordé à ce grand cri dont retentit la montagne sainte, lorsque élevé entre le ciel et la terre, Jésus-Christ, sollicitant la grâce de l'univers, attira tout après lui: *Cum clamore valido offerens exauditus est.* (*Hebr.*, V, 7.) Il est donc vrai, conclut l'Apôtre, que nous avons le plus grand de tous les prêtres: *Habemus pontificem magnum.* (*Hebr.*, IV, 14.)

Et certes, quel est celui d'entre tous les pontifes anciens à qui Dieu a dit: Vous êtes l'ange du grand conseil, en vous sont cachés tous les trésors de ma science et de ma sagesse; vous êtes la splendeur de ma gloire, l'émanation de ma substance, l'empreinte de mon immense majesté. Vous êtes mon Fils, toutes les nations sont votre héritage, vous pouvez en disposer avec un empire aussi absolu que le mien, et votre sceptre est un sceptre d'équité et de justice. Demandez donc, demandez, il sera fait selon vos désirs: *Postula et dabo tibi.* (III *Reg.*, III, 5.) Tels sont cependant les titres du sacerdoce de Jésus! en est-il de mieux constitués et de plus augustes? Interrogez les livres saints, voyez avec quel appareil d'oracles et de figures notre pontife est annoncé. Dès l'origine du monde, le jour qu'il doit consacrer en naissant est attendu avec impatience. Avant que le mystère de sa mission s'accomplisse, il est l'objet des désirs des patriarches, l'admiration et les délices des justes, la science et l'amour des prophètes. Toute la nature, selon l'expression de saint Paul, brûle d'enfanter le prêtre qu'elle porte dans son sein.

Adam, affaissé sous le poids de la colère divine, adore ses terribles décrets, et aperçoit parmi ses descendants un seul homme en qui il n'est point criminel, qui doit être le restaurateur de toute sa race, et par qui sera écrasée la tête du serpent qui l'avait entraîné dans sa révolte. La promesse de la rédemption ne se transmet d'âge en âge que pour y former par avance des adorateurs en esprit et en vérité, dont les uns figurent et les autres précisent l'intercesseur puissant en qui ils espèrent. A la vue de cet astre radieux qui, par une volonté expresse du Seigneur, devient le signe perpétuel de son alliance avec les hommes, Noé tressaille d'allégresse, parce qu'il y voit l'image du pontife des biens futurs, que le ciel et la terre devaient produire par un commun enfantement, pour être pacifiés en lui. Si le sacerdoce est presque toujours inhérent au droit d'aînesse, ce n'est que pour figurer le premier-né d'entre toutes les créatures, qui devait en être le pontife. C'est surtout pour en recueillir les bénédictions, que la postérité d'Abraham se perpétue et se multiplie. Isaac accordé aux vœux de ce patriarche, malgré la vieillesse et la stérilité de Sara, Jacob se couvrant de la ressemblance d'Esaü pour en être le supplantateur, luttant contre Dieu même au-delà du torrent de Jaboc, dégradant l'incestueux Ruben, et le destituant de son triple privilége. Voilà, chrétiens, les événements prophétiques qui caractérisent les mystères du prêtre sanctificateur, et les effets de son sacerdoce. La pompe, la multitude, la variété des ordonnances lévitiques sont autant de traits qui, en esquissent le tableau. Moïse presse le Seigneur de l'envoyer aux hommes, et dans la haute dignité de son frère, dans les mystérieux ornements dont il le revêt, il adore de loin celui que figurait ces augustes emblèmes. David l'envisage assis sur un trône plus durable que le soleil, consacré extraordinairement, sortant éternellement du sein de son Père; l'époque de son avénement est révélée à Daniel, qui écrivit avec toute la

précision de l'histoire les choses futures durant cette demi-semaine, si célèbre par la consommation de tant de mystères. Zacharie, Aggée, Malachie expriment la grandeur du nouveau prêtre comme s'ils en étaient témoins; et ne croyez pas, mes frères, qu'Israël fût le seul peuple destiné à en aplanir les voies. Dieu se servait de toutes les nations de la terre pour les faire concourir à ce grand événement; c'est pour le préparer que les empires s'agrandissaient ou tombaient en ruine. Qu'il est beau de voir, des yeux de la foi, Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, agir sans le savoir pour disposer l'univers à la venue du prêtre-Dieu, la Providence n'ayant jamais eu que cet objet en vue, la Providence ayant voulu produire, assortir toutes choses pour cette unique fin, la Providence n'ayant causé tant de révolutions mémorables que pour amener celle où la face du monde devait être renouvelée par le sacerdoce de Jésus-Christ.

Mais les siècles s'abrégent; le délai des promesses expire; le sceptre sort de la maison de Juda. Déjà le silence mystérieux du père du précurseur annonce que désormais Dieu parlera aux hommes ou bien que les hommes parleront à Dieu par son propre Fils. Enfin, les ombres du crépuscule cèdent leur place à la clarté du jour, les yeux de Simon voient le Saint des saints. A l'éclat des oracles et des figures qui l'annonçaient, Jésus-Christ ajoute bientôt celui des prodiges, lesquels, en démontrant sa divinité, démontrent conséquemment l'excellence de son sacerdoce.

Que les Juifs ne vantent donc plus la grandeur de leur pontife, digne, en effet, de leur vénération, mais qui ne peut entrer en parallèle avec Jésus-Christ. Incapables de traiter immédiatement avec Dieu de la réconciliation des hommes, Aaron et ses descendants avaient besoin d'offrir des hosties pour eux-mêmes, et tous leurs sacrifices étaient également infructueux; ils pouvaient bien discerner sur les corps la lèpre de la lèpre, mais jamais guérir cette lèpre invétérée, funeste héritage transmis à la postérité d'un père criminel, et le plus incurable de tous les maux. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ, dont la médiation a suffi, selon saint Paul pour opérer la sainteté dans tous les siècles. (I *Tim.*, II, 6.) Le prêtre lévitique tenait son sacerdoce de la main des hommes s'il ne l'avait d'aucun de ses ancêtres; l'un ne pouvait procurer que les bénédictions promises par la loi, c'est-à-dire des biens présents, terrestres et passagers, l'autre nous a mérité l'héritage des biens futurs, célestes et éternels. Ceux qui s'approchaient de Dieu par l'entremise du premier avaient à craindre d'en être rejetés, au lieu que l'intercession du second a toujours été exaucée. Au jour de l'expiation générale, il était seulement permis au pontife légal de passer au delà du voile qui cachait la gloire du Seigneur, mais l'arche où elle résidait était un trône de terreur et de justice, trône inaccessible aux Hébreux, malgré la multiplicité des obsécrations de leurs prêtres; nouvelle preuve de l'imperfection du sacerdoce ancien par rapport à la nouvelle sacrificature qui, en déchirant le voile suspendu devant le Saint des saints, a détruit de fond en comble le mur de séparation élevé entre Dieu et les hommes.

Oui, vous seul, o divin Jésus! pouviez opérer cette grande merveille; vous seul pouviez faire agir, contre les malédictions anciennes, le seul moyen capable de les abolir, en changeant une cédule pleine d'imprécation en une alliance purement gratuite. C'est par votre sacerdoce que nous avons été remplis de Dieu comme ses temples, participants de sa nature comme ses enfants, reçus dans sa gloire, admis dans son unité, nourris de sa vérité, consommés dans sa charité. Ah! mes frères, pourriez-vous ne pas adorer avec la reconnaissance la plus tendre un mystère qui, tout inaccessible qu'il est par son élévation, est pourtant si rapproché de vous par ses effets. Quoi! un Dieu est votre prêtre, et vous détruiriez, en lui refusant votre amour, tout ce que sa miséricorde vous a mérité? Cœurs incirconcis, qui pourra donc prier pour vous, si vous rejetez l'intervention du seul prêtre digne d'être exaucé, et quelle hostie de propitiation vous restera-t-il encore, si vous rendez inefficace celle qui fut immolée en expiation de vos crimes?

Car, mes frères, ce prêtre, dont vous venez d'admirer la grandeur, devait se choisir une victime assortie à sa propre excellence, comme aussi à la majesté du Seigneur, déshonorée par nos outrages. Mais où trouver cette victime? *Ubi est victima.* (*Gen.*, XXII, 7.) Où trouver cette victime? Ah! chrétiens, gardons-nous d'avoir de Jésus-Christ la même défiance que des autres sacrificateurs, c'est à lui que les promesses qui nous regardent ont été confiées, c'est sur lui que reposent toutes nos bénédictions. Il est Dieu; il est Dieu, il saura donc pourvoir à la victime de son sacrifice: ***Deus providebit.*** (***Ibid.***, 8.)

Il était, dit saint Paul (*Hebr.*, IX, 12), impossible que le sang des boucs et des taureaux effaçât les péchés. Le Seigneur ne pouvait mettre son affection dans toutes les hosties charnelles et figuratives dont l'immolation ou la consomption prouvait avec assez d'énergie la nature de la peine infligée au coupable sans avoir aucune force pour le rendre innocent. Non, de vils animaux n'étaient point faits pour être la cause de notre salut; l'homme, en les égorgeant, pouvait bien se détruire, s'anéantir en eux, mais l'aspersion de leur sang était impuissante, et celui qui le faisait couler avait toujours à craindre le glaive de la colère divine. Voici, voici, chrétiens, en abrégé, toute la profonde théologie de la rédemption. Les hommes étaient indignes d'être offerts à Dieu parce qu'ils étaient criminels, et néanmoins la victime de propitiation devait être prise parmi les hommes; il fallait qu'un d'entre eux, renfermant en soi tous les

autres, s'offrit généralement pour tous; il fallait que l'agneau immolé en notre nom fût pris du milieu du troupeau que nous composons, pour en être les prémices, et que notre humanité même, extraordinairement sanctifiée, fût la matière du sacrifice auquel était attaché notre salut.

De plus, pour rendre ce sacrifice infiniment méritoire; il fallait, non une victime nécessairement dévouée à la mort, comme nous l'étions tous pour l'avoir si justement encourue, mais une victime libre et volontaire, qui pût à son gré disposer de sa vie, la perdre, la recouvrer par sa propre puissance, dans le temps et de la manière qu'elle voudrait, sans toutefois, et voici où les ombres du mystère s'épaississent encore plus, sans toutefois pouvoir désobéir au précepte de son immolation. Or, mes frères, cette victime, Jésus-Christ ne pouvait la chercher hors de lui-même; lui seul est cet homme universel en qui nous sommes tous compris et par qui seul nous pouvions renaître à la vie que nous avions perdue dans notre premier père, il n'appartenait évidemment qu'à lui de nous racheter, et cela parce qu'il était le seul qui n'avait pas besoin d'être racheté. D'ailleurs, la grâce et la gloire ne pouvaient nous être transmises qu'en vertu d'un testament confirmé par la mort du testateur; donc il fallait que Jésus fût notre victime, lui qui après avoir réglé dans les conseils du Très-Haut les conditions de notre salut, s'était offert à son Père pour les remplir de point en point, et dont un prophète avait dit qu'il faisait l'aspersion de son sang sur toutes les nations : *Iste asperget gentes multas.* (*Isa.*, LII, 15.) Voilà pourquoi on le représentait dans l'Ecriture comme étant revêtu d'une robe ensanglantée, cruellement étendu sur l'autel de son sacrifice, défiguré par ses plaies, nourri d'un pain d'affliction, abreuvé de fiel, brisé comme s'il avait été coupable; voilà pourquoi encore il était un objet d'exécration aux yeux même de son Père, non par rapport à lui, dit saint Ambroise, mais à cause de ceux dont il devait porter la figure et la peine; témoin cette loi si mystérieuse contenue dans le *Deutéronome*, par laquelle Dieu ajoute à la honte de celui qui est suspendu au bois, une malédiction particulière dont les autres criminels n'étaient point frappés; le Seigneur regardait un homme crucifié comme une profanation publique de la terre promise; il n'en pouvait souffrir plus d'un jour le spectacle humiliant parce qu'il voulait cacher l'opprobre de son Fils, qui devait former un signe de salut du même bois qui avait été l'instrument de notre ruine; guérir par son exaltation la morsure de l'antique serpent et réparer en qualité d'hostie tous les malheurs que la chute originelle avait entraînés.

Disparaissez donc, victimes anciennes; qu'êtes-vous, en comparaison de la nôtre? Ah! c'est elle seule que j'adore sous l'écorce de vos emblèmes, et si vous n'en eussiez point été la figure, vous eussiez perdu toute votre valeur. Cet agneau pascal annuellement immolé: ce bouc émissaire chassé avec opprobre au milieu des imprécations du peuple; cette génisse consumée hors de Jérusalem, dont les cendres mêlées avec l'eau servaient à purifier les Hébreux; le sacrifice du matin et celui du soir; les deux passereaux offerts pour le baptême, dont l'un était expiatoire et l'autre s'envolait trempé dans le sang de son semblable; tant d'autres sacrifices prescrits dans le culte lévitique n'étaient que des ombres dont Jésus-Christ est la réalité; par l'unité de son oblation il a accompli tout ce que la variété de tant de victimes ne faisait que promettre, victimes dont la sanctification était purement extérieure, l'offrande passagère, l'immolation inutile; quelquefois un feu matériel les dévorait et Dieu n'entrait jamais en communion avec elles que d'une manière très-imparfaite; tandis que l'humanité de Jésus-Christ, essentiellement sainte, offerte une seule fois, efficacement immolée, consumée par le vrai feu, par le feu éternel, dont le feu légal n'était que la figure, est la seule victime qui ait pu nous faire entrer en communion avec Dieu; et voilà pourquoi son sacrifice est tout à la fois holocauste, pacifique, et pour le péché; holocauste parce qu'il est indivisible et sans partage; pacifique parce qu'il est le canal des dons célestes; pour le péché parce qu'il en est l'expiation; en un mot, tout y est réuni, tout y est rassemblé : il est personnel quoique général, tout entier pour chacun comme pour tous, individuellement un quoique reproduit sans cesse; donc sa différence d'avec les sacrifices qui l'ont précédé est infinie.

Aussi il était déjà offert spirituellement par tous les justes qui vivaient avant ou sous l'ancien pacte, Abel, envisageant par la foi la seule hostie qui fait tout le mérite de celle qu'il offre au Seigneur, désire et obtient d'être lui-même, en versant son sang, une figure encore plus expresse de Jésus-Christ. La même foi rend efficace la prière d'Enoch et le fait triompher de la mort. Jacob, formant un autel de la même pierre sur laquelle il vient d'appuyer sa tête, consacre ainsi le lieu où le mystère de la grande victime lui a été révélé durant son sommeil par cette échelle symbolique, image expressive d'un Dieu-Homme ou d'un Homme-Dieu qui, dans l'unité de sa personne, devient un point de réunion au-dessus de l'abîme qui nous séparait de la Divinité. En un mot, tous les grands témoins de la croyance des premiers âges, en rendant à la Divinité le culte qu'elle leur prescrivait, saluait de loin celui qui, par la vertu de son sacrifice, formait en eux les dispositions qui les justifiaient devant Dieu. A travers le voile des victimes qu'ils immolaient, ils voyaient Jésus-Christ s'incarnant, souffrant et mourant pour eux; chrétiens par anticipation, ils jouissaient de la même adoption que la nôtre; Jésus-Christ était leur justice, leur sanctification, leur rédemption, leur chef, parce que tout l'édifice de la société des saints est fondé sur la même pierre et cimenté du même sang. Non,

il ne peut y avoir deux sortes d'élus ; ils sont tous membres vivants du Fils de Dieu ; enfantés sur la croix, reçus dans son bercail, admis à son banquet ; toute la tradition est unanime sur ce point, un cri général se fait entendre dans tous les Pères, tous adoptent cette maxime : *Una fides justificavit omnium temporum sanctos ;* c'est la même racine qui soutient et vivifie le franc olivier comme l'olivier sauvage, et cette racine, c'est Jésus à qui tout aboutit, par qui tout est consommé, en qui nous trouvons la seule hostie capable d'apaiser le Seigneur.

Venez donc, mes frères, vous dirai-je avec Ezéchiel, venez, venez tous environner cette victime ineffable : *Convenite properate victimam grandem.* (*Ezech.* XXXIX, 17.) Malheur à quiconque oserait en contester le prix et réduire l'Agneau égorgé dès l'origine du monde à la condition des hosties légales. Cet Agneau dont un éternel cantique célèbre les louanges, dont le règne paraît avec splendeur sur la montagne de Sion, que les vierges suivent partout, et devant lequel les vieillards qui l'entourent jettent leurs couronnes. Ne vous laissez point tromper par la fragilité des voiles qui le cachent à vos regards ; car il est en toute réalité présent sur vos autels où il éternise la mémoire de la croix pour vous en communiquer les effets ; pesez bien de quelle importance est pour vous la continuation de son immolation ; car, mes frères, naturellement ingrats et distraits, qu'auriez-vous pu rendre au Seigneur en reconnaissance de la rédemption, si Jésus-Christ ne vous eût fourni l'hostie de votre action de grâces ? Ah! sachez qu'il ne se revêtit de vos faiblesses que pour vous introduire dans le secret de sa gloire, et que, s'il s'enveloppe du voile eucharistique, ce n'est que pour être le perpétuel garant de votre réconciliation. Sur la croix il obtint votre salut, sur l'autel il ne cesse d'en être la cause ; tout fut mérité par le sacrifice de la croix, tout est appliqué par le sacrifice de la messe. Dans le sacrifice de la croix, la victime fut une seule fois offerte pour toujours ; dans le sacrifice de la messe, le même prêtre offre la victime déjà immolée : ce n'est ni la différence des temps, ni la différence des lieux, mais la multiplication des hosties, mais la répétition des offrandes, mais leur immolation réitérée qui forme la multiplicité des sacrifices. Sur l'autel comme sur la croix, la victime est individuellement une ; donc, le sacrifice renouvelé sur l'autel est le même que celui qui fut consommé sur la croix, et vérifie ainsi cet oracle si magnifique et si célèbre d'après lequel la vraie victime devait être offerte, non plus comme autrefois dans un seul temple, mais depuis l'aurore jusqu'au couchant. Vous venez de voir, mes frères, par ce qu'est le prêtre et ce qu'est la victime du sacrifice de Jésus-Christ, quelle en doit être la grandeur, voyons maintenant les titres qu'il vous a communiqués ; c'est le sujet de ma second partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Parmi les titres que l'Homme-Dieu vous a communiqués en vertu de sa mort, il en est deux surtout qui fixent les dispositions que vous devez apporter à ce sacrifice. Associés au sacerdoce et à l'immolation de Jésus-Christ, prêtres et victimes avec lui, vous êtes obligés de remplir les grands devoirs que ce double caractère vous impose, si vous voulez recueillir les fruits de la passion de votre chef lorsque sur vos autels il en renouvelle la mémoire.

Je dis donc, en premier lieu, que vous avez été en quelque sorte et à certains égards, élevés à la participation du sacerdoce de Jésus-Christ, et si vous doutiez de la vérité de cette assertion, dont les livres saints d'ailleurs sont en mille endroits les garants, par combien de preuves ne pourrais-je point vous la démontrer ? Je vous dirais, avec saint Irénée, que tous les chrétiens ont au moins quelque part à la dignité sacerdotale ; je vous dirais, avec saint Jérôme, que le baptême est le sacerdoce spirituel de chaque fidèle ; je vous dirais, avec Innocent III, que vous offrez avec le prêtre, par cette union de charité qui vous rend tous en Jésus-Christ un corps mystique et un royaume de sacrificateurs. Enfin, j'exposerais à vos yeux les avantages dérivés de l'alliance évangélique, le ciel qu'elle a désarmé par l'entremise de son Médiateur, l'accès qu'elle vous a ouvert auprès du trône de la grâce, le merveilleux changement qu'elle a opéré en vous dès l'instant où vous l'avez contractée, les traits de votre majesté primitive excellemment réparés, les dons inhérents à la justice originelle surabondamment répandus ; l'Homme-Dieu prenant sur lui vos dettes et vous cédant en échange ses propres mérites, vous-mêmes séparés d'un trône infertile pour être rendus féconds en bonnes œuvres, inséparablement unis à votre chef, destinés à partager son bonheur et transformés en sa ressemblance, par l'efficace de son esprit, que sais-je, mes frères? Je vous rappelle votre vocation, votre consécration, votre inclination, que sais-je? Tout servirait à vous convaincre que vous êtes un sacerdoce saint, si, peu soucieux de votre grandeur ou trop enclins à la ravilir, vous osiez contester les titres qui en font la base.

Et comment pourriez-vous les révoquer en doute, ces titres, n'ayant besoin, pour en être persuadés, que de vous contempler vous-mêmes avec les yeux de la foi ; oui, mesurez, s'il se peut, l'abjection où vous étiez tombés avec la gloire qui vous environne, vous qui ne formez plus avec Jésus-Christ qu'un seul temple dont il est le sanctificateur, qu'un sacrifice dont il est le prêtre. Non, vous n'êtes plus étrangers dans la maison de Dieu : *Jam non estis hospites et advenæ* (*Ephes.*, II, 19), puisque vous êtes associés à tous ses mystères, que vous entrez en communion de tous les effets qui s'y produisent. C'est à vous, à vous seuls qu'a été ouverte l'entrée de l'Eglise, ce magnifique vestibule du véritable Saint des saints, où vous

êtes éclairés des lumières de la révélation, nourris du pain des forts, et où, bien mieux que les Juifs dans l'ancien sanctuaire, vous pouvez concourir à l'immolation de la grande hostie.

Ce n'est pas tout, et sachez encore que, plus heureux, plus favorisés que les prêtres lévitiques, ce n'est point d'un ministère figuratif que vous remplissez les fonctions. Hélas! chrétiens, les emblèmes qui leur avaient été confiés, il les dispensaient, non pour eux, mais pour vous, dit saint Pierre; votre consécration n'est pas comme la leur purement extérieure, mais vous avez été sanctifiés dans la vérité et vous pouvez traiter spirituellement la substance même des choses dont tout l'appareil judaïque n'était que l'ombre et la figure. Tous les secrets que l'arche renfermait vous sont pleinement manifestés, vous pouvez fixer le vrai serpent d'airain et manger le véritable Agneau; il est vrai que des voiles enveloppent encore l'objet de vos adorations, mais les voiles ne sont plus comme autrefois les simples pronostics des futurs mystères, ils sont les indices de leur consommation; ils sont les signes démonstratifs de leur présence, vous êtes donc à plus juste titre que les Juifs une nation sainte, un ordre de prêtres-rois. *Gens sancta, regale sacerdotium.* (I *Petr.*, II, 9.) Oui, telle est, ô divin Jésus! l'efficacité de votre influence sur ceux qui vous appartiennent; à peine les avez-vous appelés de leurs ténèbres à votre admirable lumière, à peine avez-vous fait sur eux l'aspersion de votre sang que d'abord votre gloire leur est commune. Vous leur transférez, en quelque sorte, les priviléges de votre filiation; ils sont vos co-héritiers et vos frères; vous n'êtes que leur premier-né, et, pour me servir d'une expression que votre Saint-Esprit lui-même a dictée, il n'existe entre leur rang et le vôtre que le seul intervalle du trône: *Uno tantum regni solio.* (*Gen.*, XLI, 40.)

Au reste, mes frères, ne pensez pas qu'en exaltant ainsi votre dignité je veuille porter la moindre atteinte à votre croyance; quand j'assure que vous êtes prêtres, je ne prétends pas vous élever à la dignité des ministres de l'Eglise, choisis et députés par elle pour succéder à la mission des apôtres, et séparés de vous par une onction surnaturelle comme aussi par l'empreinte d'un caractère ineffaçable et divin. Il est de foi que dans la société chrétienne il existe des hommes spécialement consacrés pour être les seuls dispensateurs des divins mystères, les seuls ambassadeurs de Jésus-Christ, les seuls arbitres de la doctrine, et pour former ainsi une classe à part, une sainte hiérarchie dont il n'est point permis d'usurper ni les rangs ni les fonctions. Le sacerdoce d'Aaron avait été consacré par un feu qui dévora l'holocauste ainsi que les offrandes qui chargeait l'autel; il n'était confié qu'aux descendants de l'homme extraordinaire dont le Seigneur avait manifesté la vocation en faisant fructifier un bois aride et sans sève. Dathan avec ses sectateurs, engloutis pour s'en être arrogés l'exercice et les droits; Azarias, frappé de lèpre pour avoir osé mettre la main à l'encensoir, tant d'autres prodiges effrayants opérés en faveur de l'ancienne sacrificature, en démontrant qu'elle ne convenait qu'à des Juifs sanctifiés à cette fin, prouvent à plus forte raison que le sacerdoce immédiatement institué par Jésus-Christ ne peut être propre à tous les chrétiens.

Anathème, donc à ces novateurs qui, donnant un sens trop étendu aux textes de l'Ecriture, renouvellent le crime de la faction sacrilége de Coré et s'efforcent de détruire une autorité qui verra vieillir les cieux et la terre. Anathème à une erreur dont la France a si longtemps déploré les suites funestes, erreur autant injurieuse à la société qu'à la religion; puisqu'aussi peu réservée envers le souverain qu'envers le pontife, elle ose lever l'étendard de la révolte et entreprendre de frapper les fondements du trône après avoir ébranlé ceux de la hiérarchie. Apprenons, de la bouche elle-même de notre divin Sauveur, à rendre à César ce qui est à César, en rendant à Dieu ce qui est à Dieu; autrement dit, adorons dans le sacerdoce et l'empire la main qui les fonda et qui ne fixa leurs limites respectives que pour déterminer tout ce que nous devons de soumission, de respect à ceux qui en sont revêtus. Heureux, mes frères, heureux le royaume où les deux puissances, agissant de concert, se prêtent un mutuel secours, et où l'autorité des rois n'est pas moins inviolable que celle des pontifes est sacrée; heureux le peuple dont le monarque préside à l'ordre civil sans étendre sa juridiction au delà des bornes qui la circonscrivent, sans s'approprier les droits imprescriptibles de la sacrificature. Mais cette restriction, tout essentielle qu'elle est, en excluant de la participation au sacerdoce extérieur les fidèles qui n'en ont point reçu le sacrement, ne blesse en rien la sainteté de leur consécration, et tant s'en faut que le dogme qui établit dans l'Eglise la nécessité d'un ministère visible soit opposé à celui qu'en vertu de votre baptême vous avez droit d'exercer, qu'au contraire il en est une preuve incontestable.

Gardons-nous bien, ah! gardons-nous de confondre ce que la foi distingue avec tant de précision, et à la clarté de son flambeau fixons les titres de chacun sans les amplifier ni les restreindre. Tous les chrétiens, il est vrai, participent au sacrifice de Jésus-Christ; mais sous des rapports très-dissemblables; les uns peuvent seuls en exercer visiblement le ministère, les autres n'y concourent que dans un sens impropre et d'une manière tout à fait spirituelle. Par un droit spécialement réservé aux prêtres, l'hostie expiatoire leur est, en effet, confiée: il n'appartient qu'à eux de l'égorger mystérieusement avec le glaive de la parole, de rompre les espèces qui la cachent pour en distribuer les fragments, dont chacun la contient sans la diviser. Par un privilége accordé au commun des fidèles, ils peuvent s'identifier

à ces sublimes fonctions; charger de leurs péchés la victime eucharistique, se plonger dans son sang, se nourrir de sa chair. Tel et bien plus grand qu'Aaron, le pontife ministériel de la nouvelle alliance prend possession de l'Agneau, l'élève vers le ciel et l'offre en sacrifice, tandis qu'à l'exemple de la sainte Vierge, le simple fidèle souscrit à cette oblation et la présente intérieurement au Seigneur. A la prière du prêtre, l'Esprit-Saint change et divinise les dons; le chrétien, par ses gémissements, obtient la transformation de sa chair en une nouvelle créature; tout ce que le premier opère sur l'autel visible, le second peut le réaliser sur l'autel invisible de son cœur, la même victime y descend, le même sanctificateur le purifie, le même feu s'y conserve pour y dévorer le même holocauste; en un mot, comme membres les uns des autres, les prêtres et les simples fidèles ne forment ensemble avec Jésus-Christ qu'un seul pontife, et par conséquent, loin de vous être disproportionné, le sacerdoce, tel que je viens de l'entendre, est au contraire assorti à votre qualité de chrétien.

De là vient que, dans les anciennes liturgies, l'exclusion des catéchumènes était expressément ordonnée au moment où l'action allait commencer. Les mystères ne devant avoir d'autres spectateurs que ceux qui, par l'onction sainte, pouvaient en être les coopérateurs mystiques, et encore fallait-il qu'ils y assistassent revêtus de la robe baptismale, symbole expressif d'une innocence conservée avec soin ou péniblement recouvrée. O sainte sévérité des premiers siècles! qu'ils seraient rares aujourd'hui ceux à qui nos temples devraient être ouverts, si vous les choisissiez encore; car, mes frères, à vous voir dans le lieu saint, où maintenant il vous est non-seulement permis, mais encore ordonné d'entrer, dirait-on que vous y êtes pour immoler Jésus-Christ, pour rappeler le souvenir du Calvaire; et, au contraire, ne dirait-on pas que vous ne venez assister au sacrifice de Jésus-Christ que pour ajouter aux opprobres dont il fut couvert sur la croix. O Dieu! vous, qui, du fond de l'ancien sanctuaire, ne faisiez entendre autrefois que des menaces de mort, malheur au grand prêtre lui-même, si, à travers la vapeur de l'encens, il eût osé fixer votre gloire, cependant vous épargnez des chrétiens, dirai-je, plus charnels que les Juifs, plus téméraires qu'Osa, plus sacriléges que Nadab et Abiu. Ah! mes frères, hâtez-vous de prévenir les terribles effets de sa vengeance; que la lenteur adorable dont il use dans ses châtiments vous fournisse le moyen de les détourner, et non l'occasion de les rendre plus sévères; vous êtes prêtres par Jésus-Christ, unissez-vous donc à ce pontife compatissant, et devenez par sa grâce l'hostie expiatoire de vos crimes.

Car vous avez été baptisés dans sa mort; par conséquent, c'est sa mort que vous avez à subir; il la renouvelle à vos yeux pour vous en faciliter la participation et votre sacerdoce, tout auguste qu'il est, serait absolument inutile, si vous cherchiez hors de vous-mêmes l'offrande qu'il vous est ordonné de présenter; si, pouvant être en Jésus-Christ un holocauste abondant et plein d'onction, vous immoliez à votre place des victimes indignes d'être offertes, parce qu'elles vous seraient étrangères.

Que l'homme, frappé de malédiction et privé du bienfait de la croix, ait eu recours à de vils animaux pour se les substituer, sa triste situation lui imposait cette nécessité humiliante. Ah! sans doute, il fallait qu'il choisît dans la nature des êtres moins impurs que lui pour mieux se convaincre de son indignité personnelle, pour avouer avec plus d'énergie combien il avait dégénéré de sa primitive perfection, et pour rendre ainsi à l'Eternel un culte abominable, il est vrai, du côté de l'adoration, mais dont l'hostie était du moins exempte de cette corruption qui avait dégradé l'espèce humaine. Que dis-je! ô affreuse condition du criminel enfant d'Adam. Hélas! tout se détériorait entre ses mains sacriléges, tout contractait, pour ainsi dire, ses défauts, ses souillures, et l'univers infecté de sa malice ne pouvait presque lui fournir que des victimes d'exécration.

Grâces à votre renaissance en Jésus-Christ, il n'en est plus ainsi à votre égard, mes frères, l'onction qui vous a consacrés rois et prêtres vous a encore élevés à la qualité de victime. Mais qu'importe que vous soyez par Jésus-Christ l'hostie dont l'offrande est agréable au Seigneur, si vous n'assistez au sacrifice qui vous a conféré le titre que pour en méconnaître la vertu ou pour en détruire les effets.

Apprenez, apprenez, enfin, ce que c'est que d'être membres de votre divin chef. Sachez que si, nouvel Adam, il s'endormit sur la croix, ce ne fut que pour donner le jour à une épouse saintement féconde, dont les enfants seraient associés à tous ses mystères. Oui, à peine eut-il fait sortir son Eglise de ses flancs cruellement entre ouverts, qu'il en fixa la douloureuse destination. Il voulut qu'elle s'immolât avec lui jusqu'à la consommation des siècles; il voulut que la passion qu'il venait de souffrir ne fût parfaite dans ses membres qu'autant qu'ils y joindraient la leur, qui, selon saint Paul, en est le vrai supplément; et telle est, dit saint Chrysostome, telle est la loi de l'holocauste essentiellement dû au Seigneur : *Hæc est lex holocausti.*

Religion sainte, combien vous seriez terrible à vos persécuteurs, si, fidèles à leur vocation, les chrétiens observaient le premier de leurs devoirs; celui de se réfugier et de combattre sous le puissant abri de la croix. Oui, si les témoins de l'immolation de votre époux songeaient à la réaliser en eux-mêmes, bientôt vous verriez renaître ces jours que vos soupirs appellent avec tant d'instance, jours heureux qui éclairèrent votre propagation et que toutes les vertus consacrèrent. Alors vos temples étaient

comme autant de cénacles où la descente visible de l'Esprit-Saint couronnait presque toujours la continuité de l'oraison, où le feu céleste dévorait, en signe d'acceptation, des victimes qui ne formaient ensemble qu'un seul Christ; le sang encore fumant de Jésus n'arrosait point en vain ses autels. Il s'en faisait une salutaire aspersion sur les cœurs. Ceux qui le voyait couler y puisaient le désir, le courage du martyre, et du temple où ils venaient de s'en abreuver, ils volaient à l'amphithéâtre. Est-il, mes frères, est-il une éloquence assez forte, assez entraînante, pour vous faire sentir la nécessité de mourir avec Jésus-Christ, si vous résistez à de tels exemples.

A vous entendre, dans un de ces moments où vous vous retracez la scène attendrissante du Calvaire, on dirait que votre zèle s'y serait signalé par des prodiges de force et de courage. Saisis d'une sainte ferveur, vous vous jetez au milieu de cette forêt déicide qui crucifia votre divin Maître; déjà vous avez terrassé ses ennemis, et, déposant à ses pieds l'instrument de votre victoire, vous contemplez, ainsi que Moïse, la grande vision qui s'offre à vos yeux étonnés. Vous admirez la merveille de ce buisson, de ce bois ensanglanté, que l'amour d'un Dieu mourant embrase sans le consumer. Mais, parmi les circonstances dont cette catastrophe est accompagnée, la fuite des apôtres enflamme surtout votre indignation. Quel scandale! dites-vous, les disciples, si empressés autour de leur chef quand il manifestait sa gloire, où sont-ils? Quoi! parce que les trophées de Jésus sont teints de son sang, ils ne veulent point partager son triomphe? Hommes de peu de foi, quels succès pourrat-on se promettre de votre apostolat, et de quel front viendrez-vous nous prêcher la constance, vous, brebis timides, déjà dispersées, quand à peine on a frappé votre pasteur? Quoi! vous fuyez. Que sera-ce donc, que sera-ce alors qu'on vous demandera votre propre sang? Tel est, mes frères, l'enthousiasme passager qui vous agite quelquefois; mais venons à l'épreuve et voyons si vos actions ne démentent point vos discours. Il est vrai, la distance des temps ne vous a point permis de vous unir à l'immolation sanglante de votre victime; mais ne pouvez-vous point vous associer à sa mort? Mais n'est-elle point, cette mort, tous les jours offerte et présente à vos yeux dans le même sacrifice? Pourquoi donc en déshonorez-vous l'oblation? Chrétiens inconséquents, cette lâcheté que vous reprochez aux disciples, en êtes-vous moins coupables, et qu'est, après tout, leur désertion eu égard à des crimes? Mais n'entrons point dans le détail de vos désordres, dont le nombre vous rend d'autant plus urgente la nécessité de vous unir à l'hostie qui seule peut les réparer.

S'anéantir, se consumer en Jésus-Christ pour la gloire de son Père, abjurer en sa présence l'amour injuste de soi-même et des autres créatures, se complaire dans les tribulations, bénir avec reconnaissance la main qui nous frappe, regarder avec mépris tout ce qui nous rend dissemblables à Jésus-Christ. Tels sont les sentiments qui en honorent le sacrifice, tel est d'ailleurs l'état auquel le christianisme nous engage : état pénible et douloureux, je l'avoue; mais dont votre condition de pécheurs, aussi bien que la pente qui vous incline malheureusement vers le mal, resserre plus étroitement les obligations.

Ah! mes frères, sachez que pour porter des fruits de vie, il faut, et c'est de toute nécessité, il faut être enracinés en Jésus-Christ. En vain, en vain, chercheriez-vous une autre origine de justice que dans la conformité à ce modèle excellent; ce n'est qu'en vous revêtant de lui que vous pourrez couvrir la honte de votre première naissance; et, pour prétendre à son bonheur, il faut porter l'empreinte de sa croix; il n'en descendit, il ne vous l'offre sans cesse, qu'afin de vous y faire monter pour continuer son sacrifice. Si, trop pusillanimes, vous refusez de clouer vos membres sur ce bois vivifiant, dès lors vous devenez étrangers à la promesse, l'ancienne excommunication porte sur vous; vous violez l'article fondamental d'une alliance qui n'a été cimentée par le sang d'un Dieu que pour rendre plus indispensable l'effusion réelle ou mystique du sang de ses disciples. Point de milieu, mes frères, ou exprimer l'image du nouvel Adam pour en être les cohéritiers, ou rester à jamais enveloppé dans la condamnation du vieil homme. En sorte que, pour vivre avec Jésus-Christ, il faut préalablement, quoi qu'il en coûte, mourir avec lui; et voilà, dit saint Augustin, la vraie disposition avec laquelle il faut s'approcher de l'autel : *Qui accedit ad talem mensam cogitet talia.*

Eh bien! mes frères, eh bien! armons-nous de cette grande pensée, empressons-nous autour du consommateur de notre salut, et mourons avec lui lorsqu'il renouvelle son oblation : *Eamus et nos et moriamur cum eo.* (*Joan.*, XI, 16.) Suivons l'hostie expiatoire hors du camp, en partageant sa confusion et sa honte, en adorant ses opprobres : *Exeamus ad eum extra castra improperium ejus portantes.* (*Hebr.*, XIII, 13.) Loin de nous soustraire à un devoir non moins indispensable que sacré, acceptons avec résignation la loi qui nous l'impose; plus courageux encore que la fille de Jephté, ne demandons aucun délai ; dès l'instant même, accomplissons le vœu solennel qui fut formé sur le Calvaire, mêlons notre sang à celui de Jésus-Christ; et, au lieu de repousser le glaive qui l'égorgea, expirons, pour ainsi dire, du même coup, sinon en réalité, comme les martyrs, du moins spirituellement, et, comme l'Apôtre, avec le désir de la dissolution de notre être. Cet être, qu'une sainte renaissance a merveilleusement reproduit et renouvelé, Dieu le revendique tout entier. En retrancher une portion, c'est commettre un vol dans l'holocauste qu'on lui offre. Ah! chrétiens, il nous

a tout donné en nous donnant son Fils. Serait-ce trop de lui offrir tout ce que nous sommes par son Fils. Que notre oblation soit donc prompte et sans retard, universelle et sans réserve, persévérante et sans interruption ni détour. Associés au sacerdoce et à l'immolation d'un Dieu, prêtre et victime tout ensemble, pénétrons-nous des beaux sentiments qu'il a voulu nous inspirer ; afin qu'après avoir marché sur ses traces durant le cours de cette vie, après avoir accompli sur nos corps ce qui manque à ses souffrances, après avoir dignement participé à son sacrifice, nous puissions entrer un jour avec son sang dans le sanctuaire incréé qu'il daigna nous ouvrir en déchirant le voile de sa chair. Ainsi soit-il.

DISCOURS XVII.

SUR LE BAPTÊME.

Eratis aliquando tenebræ nunc autem lux in Domino, ut filii lucis ambulate. (*Ephes.*, V, 8.)

Vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur, marchez comme les enfants de la lumière

C'est sans doute un spectacle bien digne d'admiration, mes frères, que de voir l'homme sortir, pour ainsi dire, une seconde fois du néant, passer de l'ombre de la mort à une clarté ineffable; recouvrer ses anciens priviléges, rentrer dans ses anciens droits, recevoir un nouvel esprit, un nouveau cœur, un nouveau principe de vie; briller, aux yeux de la foi, de sa primitive splendeur, et même acquérant de nouveaux traits de ressemblance avec son Dieu, ajouter à ses perfections originelles : mais que pour obtenir ces grands effets il suffise d'être plongé dans les eaux ou d'en recevoir l'aspersion; c'est, dit Tertullien, le plus étonnant des prodiges, le dernier effort de la divine puissance qui, sans avoir besoin de les ébranler, reproduit les cieux et la terre, et renouvelle le monde moral par le plus faible de tous les éléments.

Avant cette heureuse et si désirée transformation, qu'étiez-vous, mes frères; hélas! n'ayant de votre propre fonds que le mensonge et le péché, déplorables jouets de l'ignorance et de l'erreur, enfants déshérités, ouvrages de rebut, vases d'indignation, la terre ne vous portait pour ainsi dire qu'à regret, et tandis qu'à leur manière les êtres insensibles rendaient hommage au Créateur, seuls, tant vous étiez dégradés, vous ne pouviez point publier sa gloire; mais vous avez été lavés : *Sed abluti estis* (I *Cor.*, VI, 11), et dès lors, tout a changé de face pour vous; dès lors, pour vous, il fut établi un nouvel ordre de choses : *Et facta sunt omnia nova.* (II *Cor.*, V, 17.)

Tel autrefois, avec l'onction royale, Saül reçut, par infusion, les vertus qui font les grands princes; subitement transformé, il devint tout ce qu'il faut être sur le trône, et comme s'il eût vieilli dans l'art difficile de gouverner, les commencements de son règne furent la leçon des rois. Heureux, si, comblé de tant de faveurs, il eût toujours marché devant celui qui en était la source ; mais il fut infidèle à ses devoirs, et bientôt les témoins de son élévation eurent à déplorer le malheur de sa chute. A leur exemple, mes frères, vous seriez peut-être tentés de donner des larmes au sort de ce prince; comme lui, vous avez fait des dons de Dieu un abus sacrilége; comme lui vous avez profané votre consécration; comme lui vous avilissez tous les jours la dignité dont vous êtes revêtus, et il en est au moins plusieurs parmi vous auxquels on pourrait dire comme le prophète au premier roi d'Israël : Vous avez agi en insensé, vous n'avez point gardé les commandements du Seigneur : *Stulte egisti nec custodisti mandata Domini.* (II *Par.*, XVI, 9.) Puissé-je arrêter aujourd'hui le cours de vos désordres; puissé-je vous inspirer des sentiments conformes à la sublimité de votre vocation; à cette fin, je vous montrerai d'abord quels sont les effets du baptême, ensuite les engagements qu'il vous a fait contracter; implorons-le, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Par le baptême, nous mourons au péché pour ressusciter à la grâce. Deux effets principaux dont tout concourt à faire sentir l'existence, à démontrer la nécessité, et qui, envisagés séparément, quoi qu'inséparables de leur nature, vont me fournir le moyen d'exposer à vos yeux le mystère de votre renaissance, de vous apprendre ce que vous êtes en qualité de chrétien, de vous inculquer tout ce que votre vocation a de sublime, tout ce que les titres qui vous décorent ont d'excellent. Et d'abord, il est certain que le baptême nous fait mourir au péché. Cette proposition, disons mieux, ce dogme essentiel du christianisme, je le vois si clairement révélé dans l'Ecriture; si solidement enseigné par tous les Pères; si constamment professé dans l'Eglise, qu'a moins d'être insensible à l'évidence on ne peut s'empêcher d'y souscrire. Le Seigneur, dit un prophète, abolira nos crimes en les précipitant au fond des eaux. Joël admire, par avance, les effets de cette source qui doit sortir du lieu saint et couler incessamment dans tous les ruisseaux de Juda. Source merveilleuse, toujours ouverte, dit Zacharie, pour purifier la maison de Jacob, et, grâce à ses flots réparateurs, l'esprit impur est banni de la terre. Ezéchiel voit descendre du haut des cieux une onde vive et puissante, par laquelle la pierre de nos cœurs est amollie, l'iniquité détruite et le règne de la justice établi. David, déplorant le malheur de son origine et pressant le Seigneur d'en corriger le vice, d'appliquer enfin sur sa plaie le seul remède capable de la guérir, soupire ardemment après des eaux vivifiantes dont sa foi lui fait déjà recevoir l'aspiration : O Dieu! s'écriait-il, j'ai été conçu dans le crime, le jour de ma naissance est un jour d'opprobre, mais vous me laverez dans un bain sanctificateur et je serai plus blanc que la neige : *Lavabis me et super nivem dealbabor.* (*Psal.* L, 9.)

Mes frères, toutes les promesses, toutes les prédictions ne s'accomplissent littéralement que dans le baptême, dont les eaux, engloutissant nos péchés comme une masse de plomb, produisent invisiblement sur nos âmes tout ce que leur effusion visible opère sur nos corps; ce sont les eaux mystérieuses dont parle Isaïe que nous puisons avec joie dans les sources du Sauveur, où nos prévarications demeurent submergées, et par lesquelles nous sommes dépouillés, ainsi que l'aigle, d'une vieillesse pleine de langueur, pour être rajeunis, c'est-à-dire reformés à la ressemblance du nouvel Adam.

Mais pour concevoir leur efficacité sous une image bien sensible, remontons jusqu'à l'événement qui en fut la figure : rappelons le grand prodige dont le plus beau de tous les cantiques a éternisé la mémoire. O Israël! qu'allez-vous devenir, si la main, qui a suspendu pour vous les flots divisés, ne commande à ces flots de retomber sur eux-mêmes et d'exterminer ainsi les ennemis qui vont vous assaillir. C'en est fait, un joug de sang sera la peine de votre évasion ; l'Egyptien compte sur sa proie; il s'élance pour la saisir; ah! je frémis du sort qu'il vous prépare si vous ne pressez votre marche, si vous n'accélérez votre fuite; cependant, tranquilles au sein du péril le plus imminent, rassurés par la présence du Dieu fort, vous suivez, à l'ombre de ses ailes, une route miraculeuse au milieu des abîmes épouvantés; vous traversez avec confiance la fange desséchée des grandes eaux; déjà vous avez mesuré l'espace étonné de porter l'empreinte de vos pas; déjà, sur les bords opposés de la mer vous avez dressé vos tentes et vous ne jetez les yeux sur vos persécuteurs que pour chanter leur submersion dans les ondes qui vous ont soustraits à leur servitude, emblème énergique des eaux baptismales si redoutables aux ennemis invisibles dont elles consomment la défaite par la destruction de nos péchés.

C'est surtout à ces eaux divines que Jésus-Christ faisait allusion, lorsqu'assis sur le puits de Jacob il offrait, à la femme de Samarie, non une source qui n'étanche la soif que pour un temps; non des eaux stériles incapables de nous sanctifier, mais une source désaltérante, mais des eaux fécondes qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Je les vois sortir abondamment de la véritable pierre d'Horeb, circuler dans l'univers pour lui faire prendre une autre face et vérifier ainsi le grand oracle qui annonçait l'innovation de toutes choses; non, ce n'est plus, ô mon Dieu! ce n'est plus dans un coin du monde presque ignoré que vous signalez maintenant votre miséricorde; tels que la toison mystérieuse du fils de Joas, les Juifs recevaient, autrefois, votre rosée par préférence, par exclusion à tous les autres peuples, et le lieu qui, seul, retentissait de vos louanges était seul comblé de vos faveurs : *Descendit pluvia in vellus* (*Psal.* LXXI, 6); mais grâce à la prière du nouveau Gédéon, les cieux eux-mêmes se sont fondus en pluie : *Cœli distillaverunt.* (*Psal.* LXVII, 9.) La terre a été comme ébranlée par ce déluge si désiré : *Terra mota est* (*Ibid.*), et les eaux miraculeuses dont elle est maintenant couverte, offrent aux hommes criminels le moyen facile, la ressource unique de salut, remplissant ainsi fidèlement leur destination, notre attente et vos promesses : *Et aquæ ejus fideles sunt.* (*Isa.*, XXXIII, 16.)

J'ai dit la ressource unique du salut, car, mes frères, en vain aspirerait-on à être pur sans recourir à l'ablution baptismale. Sur ce point, la parole de Jésus-Christ est expresse, le précepte de l'Evangile est formel; c'est dans les eaux qu'il faut se plonger, c'est dans les eaux qu'il faut déposer ses taches, nouvelle preuve de leur action sur les cœurs ou de leur efficacité pour effacer nos taches.

Et certes, d'après saint Paul, lorsque nous avons été baptisés, nous avons été baptisés dans la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire que, par le baptême, la mort de Jésus-Christ nous a été si personnellement appropriée, qu'elle a produit en nous, contre le péché, le même effet qu'elle produisit sur la croix; or le péché fut entièrement détruit par la croix, puisqu'il y fut puni sur un Dieu qui n'en avait pris la ressemblance que pour en offrir l'expiation et l'exterminer ainsi dans chacun de ses membres.

Alors vous levâtes votre étendard, ô Jésus! et vous attirâtes tout après vous : de vos mains non armées du fer, mais transpercées par le fer, vous déchirâtes le lion rugissant toujours prêt à nous dévorer ; tel que Samson, vous arrachâtes de leurs gonds les portes de l'abîme que vous forçâtes à lâcher sa proie, à rendre les captifs, à applaudir même par un cri de désespoir à votre triomphe. *Dedit abyssus vocem suam.* (*Habac.*, III, 10.) Quel est celui d'entre tous les vainqueurs qui vous est comparable? *Quis similis tui in fortibus.* (*Exod.*, XV, 11.) Vous êtes descendu, dit un prophète, jusque dans la caverne du basilic, c'est-à-dire jusqu'au fond de nos âmes pour y combattre le fort armé dans son propre empire, l'induire dans ses propres embûches, l'asservir à son propre joug, le terrasser de sa propre massue, et nous soustraire à sa domination. *Quel est celui qui est semblable à vous ?* « *Quis similis tui.* » (*Psal.* LXX, 19.) Tant il est vrai, dit saint Jean, que par la croix les puissances infernales furent vaincues ; tant il est vrai que sur la croix nos crimes furent pleinement abolis, tant il est vrai que le baptême, en nous transmettant la vertu de la croix, doit pour cela les faire expirer dans nos âmes.

Et ne croyez pas, mes frères, que l'action de ce sacrement soit dépendante des temps ou des lieux, de la faiblesse ou de la force de l'âge. L'orthodoxie et la piété devraient sans doute en décorer toujours le ministre ; mais le défaut de ces qualités n'affaiblit point son opération, n'invalide point ses effets si son essence n'est point altérée, parce qu'alors c'est Jésus-Christ qui le confère : *Hic est qui baptizat.* (*Joan.*, I, 33.) La main qui en im-

prime le caractère éternel se joue également de tous les obstacles, non moins puissante pour corriger maintenant tout ce qui est né d'un sang impur, qu'elle le fut autrefois pour façonner le limon et l'animer d'un souffle incorruptible. La pierre qui suivait les Hébreux n'en exceptait aucun du bienfait de ses eaux. Tous venaient s'y désaltérer, dit l'Apôtre, pas un qui la trouvât expressément aride. Tel le baptême offre à tout homme venant au monde la paix, la justice, le salut: il n'est pas moins un remède pour guérir les adultes capables d'en apprécier la vertu, que pour purger les enfants de cette séve de corruption, de ce venin primordial qui infecte leur nature. Oui, mes frères, les enfants, auxquels les anabaptistes refusent l'aspersion sainte, les enfants qui, quoi qu'en disent les calvinistes, ne pourraient être sauvés, et seraient éternellement malheureux sans ce préalable essentiel; les enfants pour la régénération desquels la plupart des sectes sont fécondes, les enfants que l'Eglise s'empresse d'engendrer à Jésus-Christ incontinent après leur naissance, renversant de bonne heure le mur qui les en séparait, suppléant à l'impuissance de leur âge par les soins de ceux dont elle accepte la caution, et leur donnant ainsi, dit saint Augustin, des pieds pour venir, un cœur pour croire, une bouche pour professer la foi. O sagesse! ô prévoyance! ô attention! ô amour universel du consommateur de notre salut! que vos voies son grandes, que vos moyens sont efficaces!

Si, comme son précurseur, Jésus-Christ ne fût venu qu'avec l'eau, peut-être que le signe de l'abolition de nos péchés n'aurait pas eu la force de les détruire; peut-être que semblable aux purifications anciennes, il ne nous aurait donné qu'une sainteté extérieure, une justice légale. Mais Jésus-Christ est venu avec l'eau et le sang pour nous assurer que les eaux qui nous lavent dans le baptême sont teintes du sang qui nous racheta sur la montagne, et que leur action pour effacer les crimes n'est pas moins puissantes que celle du sang qui les expia.

Mais, quoi! mes frères, à la voix qui crie dans le désert, Jésus-Christ vient se confondre avec les pécheurs, et recevoir avec eux l'ablution de Jean-Baptiste. Sous la main de son envoyé, le Roi des rois courbe sa tête, portant ainsi la confusion des crimes qu'il doit bientôt expier. Etait-il donc, ah! était-il si indispensable que le Sauveur s'assujettît à un baptême figuratif du sien, et fallait-il qu'un bras impuissant, levé sur son front immortel, lui donnât l'aspersion de la pénitence? Oui, sans doute, répond saint Bernard, car Jésus-Christ devait être placé à la tête de l'angle, et, en cette qualité, il n'aurait point soutenu l'un et l'autre mur s'il n'eût reçu les sacrements que les conjonctures rendaient nécessaires. Ainsi, ayant été, comme il le fut, circoncis par l'ancien pontife, il fallait de plus qu'il reçût le baptême administré par le préparateur de ses voies. Il fallait, observe saint Jérôme, que toute justice s'accomplît entre le Messie et son précurseur, que la mission de celui-ci fût ratifiée par le baptême de celui-là, que le plus grand des enfants des hommes rendît témoignage à l'Agneau rédempteur, que celui qui baptisait dans l'eau célébrât le baptême de l'Esprit-Saint, et que la descente visible de ce même esprit sur le fleuve préludât aux grands effets du premier de nos sacrements. Instruisez-vous, chrétiens, sur un mystère manifesté, consommé pour vous seuls, et qui fut pleinement effectué sur vos âmes. Dans l'immersion de Jésus-Christ, reconnaissez le réel Adam que les eaux engloutissent. Dans l'immersion de Jésus-Christ, adorez le nouvel Adam, sanctificateur des eaux. Je l'en vois sortir, tel que le soleil, dit saint Grégoire, soulevant avec lui le monde entier, renouvelé par son aspersion, purifié par son baptême : *Ascendit Jesus de aqua demersum elevans mundum.*

Aussi le déluge était-il tout à la fois et l'effet de la colère du Seigneur et l'image de sa miséricorde : c'est l'Eglise qui nous l'apprend quand elle chante dans ses prières, que de même que Dieu se servit des eaux pour perdre les hommes, il a voulu sauver les hommes par les eaux, afin qu'un même élément fût l'instrument de sa vengeance et le canal de ses bienfaits; élément fécond qui perdit son amertume, c'est-à-dire sa stérilité, par l'immersion du bois où notre salut fut accompli. Hélas! dit saint Ambroise, il était impossible au genre humain de se relever de sa chute. Tel que le fer de la cognée que le prophète fit miraculeusement surnager, le poids de ses iniquités l'eût toujours retenu au fond des abîmes, si la croix de Jésus-Christ n'eût opéré sur eux le grand prodige dont l'action d'Elizée était la figure. Aussi le baptême est-il appelé par saint Chrysostome le sacrement de la destruction, le sacrement de la croix, et ces qualifications conviennent d'autant mieux à sa nature, que c'est à cause des mérites de la croix qui nous sanctifia, que c'est par la vertu puissante de la croix que nos crimes y sont anéantis.

Je dis plus, avec saint Augustin, et voici le second effet du baptême. Par les eaux de ce sacrement les hommes ont été imbibés d'un esprit de salut. *Biberunt spiritum sanctitatis.* Esprit réparateur qui les a fait revivre au second Adam, en leur donnant un nouvel être, en les ressuscitant à la grâce, non par l'imputation d'une justice qui leur serait extérieure, qui, telle qu'un manteau se bornerait à couvrir leurs iniquités, comme l'entendent les hétérodoxes; mais par la transfusion d'une justice qui leur est propre, intrinsèque, adhérente, puisqu'elle est la cause de leur renaissance, le souffle qui les a reproduits, la qualité surnaturelle qui a si excellemment modifié leurs âmes.

En effet, chrétiens, le baptême ne nous incorpore pas moins à Jésus-Christ par la ressemblance de la résurection que par la ressemblance de la mort. Tel qu'il sortit de son tombeau, tel nous sortons des eaux baptismales, et ce n'est pas seulement au Sau-

venir crucifié, c'est encore au Sauveur ressuscité que l'aspersion sainte nous rend conformes. La communication de sa joie à ceux qui lui appartiennent, leur glorification, leur intime union avec son Père, leur consommation dans l'unité d'un tout rempli de sa vie et de sa grâce, voilà en substance la prière de l'Homme-Dieu avant qu'il fût immolé, prière que le grand cri poussé sur la croix rendit irrésistible, et dont la résurrection de Jésus-Christ nous a démontré le succès. D'où je conclus qu'étant ensevelis avec lui dans le baptême puisque nous y recevons l'empreinte de la sépulture, il faut qu'à son exemple, et pour justifier sa promesse nous ouvrions la tombe qui nous recélait, terrassant à notre tour l'ennemi qui nous avait vaincus, secouant le joug de la mort pour entrer dans la composition du temple qui fut rebâti dans trois jours. Oui, chrétiens, la pierre se renverse pour nous comme pour Jésus-Christ, et notre sépulcre est aussi glorieux que le sien, parce que nous ressuscitons en lui, parce que, devenus ses membres, sa gloire rejaillit sur nous, nous recevons de sa plénitude.

Il était écrit qu'après que le Seigneur aurait envoyé le sommeil à ses disciples, après qu'il les aurait fait dormir dans ses bras d'une mort spirituelle, loin de les abandonner à la corruption, il les dépouillerait du vêtement qui en est le principe, pour les animer d'un souffle vivifiant, les revêtir d'une substance immortelle et leur donner coup sur coup les arrhes d'un héritage éternel : *Cum dederit dilectis suis somnum ecce hereditas Domini* (*Psal.* CXXVI, 2, 3), promesse magnifique et consolante, réellement effectuée dans notre baptême, qui, durant notre sommeil figuré par notre immersion ou aspersion, nous dégage de l'iniquité pour nous faire prendre un essor sublime au-dessus des eaux, voler avec les ailes de la colombe dans une terre de salut, et tel que Jésus-Christ sur le Thabor, dit Origène, subir aux yeux de la foi la plus étonnante de toutes les transformations : transformation qui nous change invisiblement dans nos pensées, dans nos affections, dans tout notre être pour nous créer en Jésus-Christ : *In Chrito creati;* transformation qui nous retranche du tronc infertile auquel nous appartenions pour nous enter sur Jésus-Christ, ce tronc dont la séve, non moins féconde qu'inépuisable, nous fait produire des fruits immortels : *In Christo radicati ;* transformation qui pose l'édifice de notre salut, non sur une base fragile et ruineuse, mais sur Jésus-Christ lui-même, cette pierre angulaire, ce fondement que rien ne peut ébranler : *In Christo fundati ;* transformation enfin qui nous rend participants de la filiation de Jésus-Christ, par lequel nous pouvons, au gré de nos désirs, nous approcher de Dieu, l'adorer, le servir, l'invoquer comme notre Père : *In quo clamamus : Abba pater.* (*Rom.*, VIII, 15.)

Gardons-nous donc, Chrétiens, gardons-nous de restreindre le baptême à la simple rémission des crimes, ce serait en méconnaître la vertu, en mutiler le bienfait. Nous y recevons de plus la sainteté, la justice, l'adoption et avec elle tous dons qui surpassent notre nature ; il n'est pas seulement une guérison de nos plaies, il est encore une beauté au-dessus de nos mérites qui fait surabonder la grâce là où le désir abondait ; beauté transcendante qui, pour m'exprimer aussi hardiment que saint Prosper, convertit notre chair de péché au corps même de Jésus-Christ : *In corpus Christi convertitur caro peccati.*

Et maintenant, mes frères, serait-il aisé d'avoir de votre grandeur une mesure exacte et précise? car enfin, dès lors que le chrétien n'est plus qu'une même chose avec Jésus-Christ, ne faudrait-il pas concevoir combien Jésus-Christ est grand pour apprécier combien est grand le chrétien. Oui, la génération de l'un n'est pas moins ineffable que la génération de l'autre : tous les deux sont au-dessus de nos conceptions, et comme il a fallu que Jésus-Christ s'abaissât jusqu'à nous pour s'en faire mieux connaître, le chrétien élevé jusqu'à Jésus-Christ se dérobe à notre entendement, nos faibles yeux ne peuvent en soutenir la majesté. Tels que les grands corps très-voisins du soleil, qui nageant dans un océan de lumière, sont presque aussi radieux que l'astre dont ils empruntent la clarté, le chrétien rapproché de Jésus-Christ, assis à côté de Jésus-Christ éblouit l'œil qui le contemple, tant il est rempli de gloire, tant il reçoit de près les rayons du soleil de justice, tant il s'identifie en principe à la source de ses perfections. En effet, mes frères, adoptés en Jésus-Christ, subsistant en sa personne, agissant par sa grâce, que n'êtes-vous point? Il partage avec vous ses honneurs, ses priviléges, ses droits. Dignes des mêmes égards, comblés des mêmes faveurs, vous portez un mélange heureux de tous ses mystères, il habite en vous et vous en lui ; vous êtes ses amis, ses frères, ses cohéritiers, ses membres ; voix, prêtres, victimes avec lui, temple, autel, sacrifice, disons tout en un mot avec saint Augustin, vous êtes d'autres Jésus-Christ : *Christus facti estis.* Vous êtes d'autres Jésus-Christ ! vous? Ah ! mes frères, aurais-je lieu de le croire, si les preuves que je viens d'en donner ne me forçaient d'y souscrire. Ces preuves, bien s'en faut que je les eusse invoquées, je me serais fait un vrai plaisir de les omettre, si à leur place j'eusse pu en substituer d'autres que les premiers siècles fournissaient en abondance, et qui sont si rares aujourd'hui. Vous m'entendez, mes frères, et vous sentez que si pour vous démontrer ce que vous êtes par l'onction sainte, je n'ai jamais eu recours à vos mœurs, c'est qu'elles annoncent tout le contraire de ce que j'ai avancé. Il eût sans doute été bien plus facile de citer vos actions en preuve de vos titres, mais respirons un moment et n'anticipons point la matière de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le baptême, dit saint Ambroise, nous fait

entrer dans l'alliance dont Jésus-Christ est le médiateur, et qu'il cimente de son sang; en vertu de ce sacrement les bénédictions du Très-Haut reposent sur nos têtes ; les dernières volontés du grand testateur nous concernent ; nous y sommes institués héritiers des promesses, à l'exécution desquelles Dieu n'a voulu s'astreindre qu'autant que de notre part, avec son secours, nous faisions tout ce qu'il nous a prescrit. Condition remarquable que l'Apôtre exprime en ces termes : *Hæredes si tamen compatimur.* (*Rom.*, VIII, 17.) Inutilement voudrait-on nous faire entendre qu'il suffit d'acquiescer au mérite de notre chef pour nous les rendre personnels, que la simple acceptation du pacte évangélique en procure les avantages, en fait recueillir les fruits ; ce système, dont l'effet naturel est de fomenter la corruption des mœurs, n'a rien en soi qui doivent nous séduire, nous qui savons que la satisfaction de Jésus-Christ ne peut nous être appliquée si nous n'y correspondons par la pratique de certaines œuvres dont la foi est le principe et que la charité perfectionne.

Car que serait-ce, ô mon Dieu ! si pour vous plaire nous n'avions besoin que de croire à la médiation de votre Fils? Notre foi stérile et sans action, compatible avec tous les désordres, ne tendant qu'à les pallier, garantissant même leur impunité, n'étoufferait-elle point les vertus dont vous aviez prédit que nous donnerions l'exemple ; le grand dessein que vous concûtes de former des hommes selon votre cœur, que devient-il d'après l'incohérente fiction des ennemis de notre croyance? La nation sainte n'aurait donc reçu de vous tant de faveurs que pour se borner à les accepter toutes sans en mériter aucune, et parmi les priviléges de notre alliance nous trouverions celui de vieillir dans le crime qu'elle défend, d'éluder les charges qu'elle impose? Ah sans doute, un plan si mal ordonné répugne à votre sagesse qui n'a voulu substituer à l'ancien peuple le peuple nouveau que pour exiger de celui-ci, aidé de votre grâce, ce que la loi ne pouvait faire pratiquer à l'autre.

Il est donc évident, mes frères, que toutes gratuites qu'elles sont du côté de Dieu les promesses dont le baptême est le signe imposent des devoirs à remplir qui pour être négligés n'en sont pas moins indispensables puisque leur observation fera seule au dernier jour le discernement des élus ; et, au reste, ces devoirs, ne pensez pas que je vous les retrace plus pénibles plus rigoureux qu'ils ne sont. Ah! puisque sans les exagérer ils alarment votre faiblesse, qu'arriverait-il si je les rendais plus aggravants, devrais-je même espérer d'en persuader la pratique en vous les présentant sous une image plus effrayante? Ah ! loin d'ajouter de nouvelles épines à celles dont le sentier de la justice est hérissé, je voudrais pouvoir en arracher quelques-unes ; je voudrais trouver dans l'Evanvile quelque maxime échappée, si j'ose le dire, à l'indulgence de Jésus-Christ, qui pût s'assortir à vos penchants s'accommoder à vos goûts et vous conduire par une route semée de fleurs à la suprême béatitude. Mais rien de tel n'y est enseigné, rien de tel ne s'y rencontre, j'y cherche en vain ce que vos désirs sollicitent ; et le précepte de souffrir avec Jésus-Christ, ce précepte dont la vigueur vous épouvante et qui vous paraît impraticable est pourtant le seul qu'il n'est point possible ni de taire, ni d'adoucir tant il est souvent inculqué, tant il est clairement énoncé, tant il est analogue à l'esprit du christianisme : esprit de mortification et de pénitence, de séparation et de sainteté, d'abnégation et de renoncement, de croix et de sacrifices, qui nous fait vivre et nous rend conformes à Jésus-Christ en accomplissant sur nos corps ce qui manque à ses souffrances.

Qu'allez-vous faire, disaient quelquefois les anciens catéchumènes au pontife empressé de les baptiser, qu'allez-vous faire? Vous voulez de bien bonne heure nous arracher à un monde qui nous sourit encore et nous initier dans une religion qui proscrit les plaisirs. Oh! qu'il va nous en coûter pour porter le joug du Seigneur ! Amour-propre, désirs sensuels, sentiments humains, voilà ce qu'il nous faudra arracher de nos âmes, à peine serons-nous devenus néophytes qu'il nous faudra peut-être sceller de notre sang la foi que nous aurons jurée, ou si le glaive des tyrans nous épargne, non moins terrible, le glaive de la pénitence nous fera lentement expirer sous ses coups, et toujours, toujours nous aurons à porter les marques douloureuses du Sauveur. Ah ! reculez l'époque de notre immersion, vous qui nous avez si bien instruits des devoirs qu'elle impose ; vous le voyez, nos frayeurs mêmes nous en rendent indignes, attendez du moins, attendez que notre heure soit venue. Mais, quoi ! quels discours osons-nous tenir? Quoi! nous, désirer de voir se prolonger un délai jamais assez tôt expiré pour la vraie piété..Ah ! puisqu'il suffit de connaître l'Evangile pour être obligé de le pratiquer ; puisque dans le sacrement que vous nous offrez, nous trouverons les forces qui nous manquent, nous bénissons vos desseins sur nous, engendrez-nous à Jésus-Christ et nous aurons le courage de l'imiter.

Quelle idée auriez-vous donc conçu de votre vocation, chrétiens, si vous regardez comme vous étant étrangère la vertu qui vous incorpore à Jésus-Christ? Membres de Jésus-Christ par l'onction sainte, vous pourriez donc arriver à son terme par une autre voie que la sienne? Mais vous savez bien qu'en acquérant de nouveaux rapports avec le Seigneur, on contracte aussi de nouveaux devoirs envers lui ; que vous n'en êtes rapprochés davantage qu'afin de copier de plus près, de retracer avec plus d'énergie les qualités dont votre âme doit s'embellir? Hé quoi! l'exemple d'un Dieu-Homme pourrait-il moins influer sur ses adorateurs, ou ne seriez-vous devenus ses frères que pour en

être des imitateurs moins parfaits? Quoi! par le seul titre de votre création, il faut que vous exprimiez la ressemblance du Créateur, et, devenus les enfants adoptifs, vous y seriez moins obligés, vous n'auriez donc appris Jésus immolé que pour vivre selon vos passions, et le baptême ne vous aurait régénérés que pour vous rendre plus corrompus? Ces conséquences, vous les désavouez, mes frères, mais d'après vos mœurs n'a-t-on pas droit de les déduire?

Qu'est-ce qu'un vrai disciple? Si ce n'est celui qui marche à la suite de son maître, qui en écoute, qui en pratique les leçons et à vous voir errer loin de la route qui par lui vous fut tracée, dans des sentiers où Jésus-Christ ne passa jamais, dirait-on que vous l'avez pris pour guide? A vous voir observer des maximes frivoles ou criminelles que Jésus-Christ n'enseigna jamais, dirait-on que vous l'avez choisi pour docteur? Vous vous élevez avec force contre les païens prosternés devant leurs idoles; mais vous qui en avez été séparés par l'onction sainte, combien, hélas! ne ressemblez-vous pas à ceux que vous censurez? Ou plutôt, de combien ne les surpassez-vous pas en dépravation, vous qui vous glorifiez sans pudeur des mystères impurs que parmi eux le plus inviolable secret enveloppait de son ombre; et tandis que, plus impérieuse que l'exemple de ses dieux, quelquefois la conscience poussait l'idolâtre vers une certaine espèce de bien, vous arrive-t-il jamais de vous résoudre à le faire; vous dont tant de secours, tant de motifs, vos vœux, vos serments, vos promesses devrait garantir la fidélité. Que veut dire après tout le service alternatif que vous rendez à deux maîtres irréconciliables? Eh quoi! ne savez-vous pas que l'amour du monde est ennemi de Dieu? Que le tempérament que vous cherchez est impossible; qu'enfin prétendre placer sur le même autel, l'arche et Dagon, c'est se rendre indigne d'invoquer l'un ou l'autre de ces deux objets; car, mes frères, dans le sens du paganisme, l'idole même réprouvait un culte partagé; c'est pour se les approprier, dit Tertulien, que la déesse Mitra marquait au front ses adorateurs; et le signe baptismal ne vous consacrerait pas tout entiers à votre Dieu? Quel abus, mes frères! en sentez-vous toute l'énormité?

Parcourons rapidement la plupart des titres que vous a conférés l'aspersion sainte; voyons si vous en soutenez la grandeur. Vous êtes des temples, et comme tels obligés de vous préparer à devenir l'habitation d'un Dieu; de n'avoir rien en vous qui puisse blesser sa sainteté ni porter atteinte à sa gloire: vous êtes rois, et comme tels obligés de régner sur vous-mêmes, de régler vos penchants, d'asservir, de dompter vos passions; vous êtes prêtres, et comme tels obligés d'offrir à Dieu le sacrifice de votre esprit par la foi, de vos corps par la pénitence, de votre orgueil par l'humilité; vous êtes victimes, et comme tels vous ne pouvez ni vivre ni mourir pour vous-mêmes; c'est à Dieu que vous vous devez, c'est à Dieu qu'il faut vous immoler, c'est la charité qui doit consumer l'holocauste. Enfin, et ce titre renferme tous les autres, vous êtes membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'à moins de vouloir faire un monstre hideux du corps mystique dont il est le chef, vous devez n'avoir d'autre volonté que la sienne, d'autre partage que ses opprobres, d'autre appui que sa croix; oui, tels sont les engagements; tel est, dit Tertulien, le poids du baptême; voilà les règles du chrétien, règles fixes, règles universelles, écrites dans trop d'endroits, trop solennellement souscrites pour qu'il soit possibles de les courber, ni de les enfreindre impunément; règles d'ailleurs si sages, si proportionnées à notre état actuel, que nos besoins seuls bien connus en réclament l'observance.

Car, mes frères, le baptême, en effaçant nos crimes, n'a point étouffé le germe qui les reproduit. Par une suite ou, comme disent les théologiens, par une pénalité du péché originel, nous avons dans notre chair une loi de rébellion et d'intempérance, qui lutte sans cesse contre l'esprit dont elle triomphe infailliblement, si, à l'importunité de ses attaques, l'esprit n'oppose une grâce forte et puissante; le juste même porte au dedans de lui un ennemi secret de la justice qui le tient dans un continuel péril, qui cent fois terrassé, cent fois se relève, n'étant jamais vaincu sans blesser plus ou moins son vainqueur, et laissant toujours, quoi qu'on fasse pour s'en préserver, quelque plaie ouverte par son aiguillon, qui, sans être mortelle, s'envenime et s'élargit pour peu qu'on néglige de la fermer; de là les fréquentes aspirations de l'Apôtre au terme de sa course; de là ces élans si vifs vers la patrie où ses combats seront couronnés.

Enseveli dans son antre, défiguré par les macérations, toujours armé contre lui-même, Jérôme retrouve encore le mal qu'il veut fuir; loin de lui faire oublier les délices de Rome, l'horreur de sa solitude en réveille le sentiment; son imagination, qu'une étude immense et profonde devrait fixer, erre néanmoins sur des objets impurs pour ébranler, en les retraçant, l'athlète vigoureux qui en repousse l'idée, et venge tout à coup sur son corps la promptitude de son esprit.

Partez de ces exemples, mes frères, et regardez comme inutiles, ou négligez d'employer les armes qui ont assuré la victoire aux plus grands saints; osez nous dire qu'on exagère à vos yeux vos engagements en vous pressant de violenter votre chair; mais ne vous y trompez pas, tant que vous serez d'intelligence avec ces mouvements, vous ne produirez aucun fruit de vie; l'arbre qui les porte ne saurait croître au milieu des ronces parasites qui l'embrassent et l'étouffent; il faut le cultiver, le soigner incessamment, couper jusqu'au vif les vains rameaux qui le surchargent; retrancher tout ce qui le rendrait infécond, et ce travail, quoiqu'en disent de prétendus mystiques, ce travail si souvent recommandé dans l'Évan-

gile, que le baptême vous prescrit, dont l'interruption volontaire préparerait votre chute, ce travail doit remplir vos jours jusqu'à leur consommation; le regarder comme n'étant que de conseil, le reléguer dans les asiles qui naguère en fournissaient tant d'exemples, se récrier sur les difficultés qui s'y rencontrent, alléguer des prétextes pour s'en dispenser, c'est être indigne du nom chrétien; ce titre ne saurait convenir à de lâches déserteurs de l'Evangile, d'autant plus méchants qu'ils devraient être meilleurs, dont la vie est l'opprobre du Dieu qu'ils ont choisi pour partage.

Et là-dessus, mes frères, j'en appelle à vous-mêmes : est-ce être chrétien que de languir dans une oisiveté molle, ou de se fatiguer dans des occupations tumultueuses plus condamnables encore que l'oisiveté? Est-ce être chrétien que de se faire un dieu des richesses ou d'en pervertir la destination? Est-ce être chrétien que de sacrifier aux plaisirs passagers de l'exil les délices éternelles de la patrie? que de s'attacher aux objets qui fomentent la concupiscence? En un mot, est-ce être chrétien que de renier Jésus-Christ? Qu'en dites-vous, mes frères? Ah! sans doute, vous méconnaissez à ces traits les disciples d'un Dieu victime : *Non ita didicistis Christum.* Eh bien! eh bien! changez de nom ou changez de conduite, devenez tels que vous avouez qu'il faut être, ou tachez comme autrefois Julien... Qu'allais-je dire, quel vœu ma bouche allait-elle prononcer? Ah! plutôt puissiez-vous n'avilir jamais des titres ineffaçables par essence.

Si vous étiez, dit saint Paul, redevables à la cupidité, vous pourriez vivre selon ses penchants, ménager ses intérêts, composer avec elle, entrer dans ses vues : mais vous n'êtes redevables qu'à Jésus-Christ; vous êtes son bien, son domaine; le fond de votre être est à lui; rendez-lui donc ce qu'il réclame et pressez ainsi la consommation de votre salut; y travailler négligemment c'est s'exposer à n'y pas réussir; c'est à force de rames qu'il faut remonter le fleuve dont le torrent entraîne à coup sûr le pilote inactif qui s'abandonne au sommeil. Ne savez-vous pas qu'à mesure que l'homme nouveau suspend son ouvrage le vieil homme avance le sien? que celui-ci renaît de ses cendres pour peu que l'autre s'oublie ou s'affaiblisse; qu'enfin, selon que l'esprit s'endort, la chair reprend son empire? Veillez donc, veillez pour prévenir ses attaques : pour rendre vaines ses hostilités; engagés dans cette âpre et fatigante mêlée, résistez s'il le faut jusqu'au sang, ne comptez pas vos avantages, mais sachez en tirer parti; accumulez vos triomphes au lieu d'en ériger des trophées; comptez pour peu tout ce que vous aurez fait tant qu'il vous restera quelque chose à faire; foulez, dit saint Augustin, foulez aux pieds de vos passions ce qui est déjà mort; étouffez ce qui vit encore, ne posez les armes qu'en cessant d'exister.

Grand Dieu! apprenez-nous l'art divin de cette guerre spirituelle; affermissez notre courage; donnez-nous un bras d'airain pour terrasser nos invisibles agresseurs; faites-nous les écraser comme de vils reptiles, et surtout revêtez-nous de cette force à laquelle rien ne résiste.

Mes frères, subjugués comme vous l'êtes par l'ennemi que nous vous pressons de combattre, est-ce trop d'exiger de vous de vous soustraire à sa tyrannie, de rompre tout pacte avec lui, de rendre vaines ses hostilités, de soutenir contre ses odieuses prétentions les droits de votre liberté? Ces droits, vous les acquîtes dans votre baptême; vous jurâtes de les défendre; qu'en avez-vous fait? où sont-ils? les auriez-vous échangés contre les fers si honteux qui vous accablent? Aveugles, qui vous a donc fascinés à ce point? Quoi? un peu de miel vous a tentés, et, comme Jonathas, vous l'avez porté sur vos lèvres au mépris de la loi terrible qui vous le défendait sous peine de mort? Prenez-y garde, mes frères, vous vous perdez, et votre mal empire de jour en jour; recourez donc, ah! recourez promptement au seul remède capable de vous guérir; il est douloureux, mais nécessaire; il répugne à votre nature, mais il la sanctifie; il vous fait mourir à des vices trop chers, mais il vous ressuscite à la vertu. Je vous le demande, quand on est pressé par de tels motifs, le choix est-il si difficile; et comment serait-il difficile à vos yeux, ce choix, si votre cœur était plus capable de connaître le don de Dieu? si, vivant dans une plus grande attente des biens à venir, les biens présents vous trouvaient moins sensibles? si, plus jaloux de votre grandeur, vous étiez moins infidèles aux devoirs qui en dérivent.

Qu'espérez-vous, enfin, du violement de vos promesses? Où vous mènera l'infraction de vos vœux? Croyez-vous que l'héritage soit destiné à des enfants ingrats? Croyez-vous ravir la bénédiction paternelle sans prendre la ressemblance de votre frère aîné? En quoi faites-vous donc consister le pacte évangélique? Regardez-vous comme étant sans conséquence les clauses dont il dépend, les formalités dont il est revêtu, les conditions qu'il énonce? et tandis que le Seigneur s'y trouve lié par sa parole, pensez-vous ne point l'être par la vôtre? ou bien prétendriez-vous que, n'ayant rien promis de votre côté, Dieu seul fût engagé du sien? Mais, certes, c'est bien maintenant que vous vous trompez; tel et plus immobile que les plus augustes contrats, le nouveau pacte est fondé sur des conventions réciproques qui, apposées par le commun accord des contractants, ne peuvent être révoquées sans leur intervention. Ah! mes frères, si la loi annoncée par le ministère des anges eut son entier effet dans ses châtiments, que sera-ce de la loi qui a pour promulgateur l'Homme-Dieu? lui supposera-t-on moins de sévérité pour punir ses violateurs, elle qui se venge même de ceux qu'une crainte servile lui rend obéissants.

En effet, chrétiens, qu'arriva-t-il sur le Calvaire? Appliquez-vous : je vais d'un seul

trait vous donner le précis de vos promesses, l'ensemble des engagements auxquels le baptême vous a fait souscrire. Elevé entre le ciel et la terre, notre pontife appela toutes les nations; oui, mes frères, nous fûmes tous présents, ou du moins tous représentés sur la montagne sainte; la loi nous y fut montrée écrite, non sur la pierre comme autrefois, mais sur le corps même de notre adorable législateur. Regardez, nous fut-il dit alors : *Inspice ;* l'alliance qui va se contracter n'est point surchargée d'ordonnance. Un seul article en compose le fond; il ne s'agit que de stipuler une seule clause; tout dépend d'une seule condition, et cette condition la voici : Pratiquez ce que vous admirez; conformez-vous au modèle qu'on vous présente : *Fac secundum exemplar.* (*Hebr.*, VIII, 5.) Fixant donc vos regards sur le modèle excellent, vous sentez-vous capables de l'imiter? pouvez-vous porter sur vos épaules la marque de la principauté de Jésus-Christ? pouvez-vous ceindre son diadème? pouvez-vous manger du fruit amer qu'il vous présente? pouvez vous boire son calice? *Potestis bibere calicem?* (*Matth.*, XX, 22.) Décidez-vous? répondez? ou plutôt avant d'accepter cette indispensable condition, consultez, supputez vos forces?

Nos forces! Hé Seigneur, vous en connaissez l'impuissance; de nous-mêmes, et c'est votre Esprit-Saint qui nous l'enseigne par votre Eglise, de nous-mêmes nous n'avons que le péché et le mensonge; que nous servirait de souscrire à un devoir au-dessus de notre faiblesse si nous n'avons que notre faiblesse pour l'accomplir? La témérité des Juifs nous en fait craindre les suites, et, moins présomptueux, nous n'osons point promettre ce qu'il nous serait impossible d'effectuer; mais tenez nos cœurs dans vos mains, dirigez-nous comme le cours des eaux, soyez notre garant, notre appui, notre ressource et nous serons fidèles à vos ordres.

C'en est fait, notre prière est exaucée, une vertu qui sort de la croix nous enflamme et nous pénètre tout entiers; remplis de la grâce de Jésus-Christ, nous promettons de partager ses souffrances, de continuer son sacrifice; du haut de son trône éternel le Seigneur reçoit nos serments. Tout à coup le dernier cri du médiateur se fait entendre, le glaive partage en deux la victime du traité, l'âme et le corps de Jésus-Christ, mystérieusement divisés offrent un libre passage aux contractants respectifs, le sang d'un Dieu, lancé d'abord vers le propitiatoire éternel, se répand ensuite sur nos têtes et l'alliance, ainsi confirmée, demeure stable pour toujours.

Que me reste-t-il donc maintenant, mes frères, sinon à vous presser de remplir les conditions que vous avez souscrites, les vœux que vous avez formés dans cette alliance? Vous n'en avez reçu le signe qu'afin d'en recueillir les bénédictions, et les bénédictions ne sont promises qu'à ceux qui, morts au péché, vivent à la grâce; qui, ressuscités pour ne plus mourir, portent la croix de Jésus-Christ, le suivent, souffrent et meurent avec lui; engagement indispensable dont nulle excuse ne peut justifier l'infraction, dont nul prétexte ne peut éluder l'observance, et auquel, comme à leur centre, viennent aboutir tous les préceptes de la loi nouvelle : engagement, d'ailleurs, si conforme à l'état de notre nature tombée, si relatif au besoin de l'homme, si proportionné à la fin du chrétien, que rien ne doit pouvoir balancer la nécessité d'y être fidèle. Jusques à quand en serez-vous les infracteurs? jusques à quand refuserez-vous de tenir la parole dont les fonts sacrés retentissent encore; écrite, dit saint Ambroise, non sur les tombeaux des morts mais dans le livre des vivants; cette parole, que les lois de l'honneur vous rendent si sacrée quand elle vous lie à vos semblables, le serait-elle moins à vos yeux quand elle vous lie au Seigneur? Et puisque, sans encourir la note la plus infamante, on ne peut violer les pactes où cependant il n'a été pris qu'à témoin, que pensez-vous que soit votre crime, dit saint Grégoire, quand vous violez le pacte même où il est intervenu comme partie? Est-ce donc que la mauvaise foi ne serait sans conséquence que lorsqu'elle trahit directement les intérêts de votre Dieu? Ah! mes frères, bannissez un affreux préjugé dont votre conduite annonce que vous êtes encore imbus. Que votre ponctualité si scrupuleuse envers les hommes ne soit plus en défaut à l'égard du Seigneur; tâchez, et vous le pouvez en saisissant la planche officieuse qui vous est offerte après votre naufrage, vous le pouvez en vous plongeant avec foi dans les eaux amères de la pénitence, tâchez de recouvrer cette robe immortelle qu'on vous avait ordonné de porter devant le tribunal de Jésus-Christ; rallumez dans vos cœurs cette lampe ardente que vous y avez laissé éteindre, n'attristez plus l'Esprit-Saint dont vous avez été marqué comme d'un sceau pour le jour de la rédemption, et gardez inviolablement votre baptême.

Soldats! vous dirai-je avec saint Chrysostome, vous avez été armés pour livrer la guerre à vos passions; athlètes! l'huile a coulé sur vous pour vous disposer à lutter contre elles; eh bien! remplissez votre vocation, levez-vous, fortifiez vos genoux chancelants; ceignez vos reins, dit l'Ecriture, relevez les pans d'une robe traînante qui ralentirait votre marche ou embarrasserait votre action; tels que les trois cents hommes, vainqueurs de Madian, contentez-vous de prendre, et même dans le creux de votre main, de quoi sustenter vos forces, et, libres de tout soin temporel, soyez attentifs au premier signal : ou plutôt, impatients de vaincre, prévenez vos ennemis intérieurs, portez le fer et le feu dans leur camp; Dieu vous les abandonne; ils tomberont sous vos coups, et, chargés de leurs dépouilles. vous entrerez la palme à la main dans le royaume où, pour prix de votre victoire, vous jouirez

d'un bonheur éternel. C'est la grâce que je vous souhaite, etc.

DISCOURS XVIII.

UNITÉ ET SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Castra Dei super hæc. (*Gen.*, XXXII, 2.)
C'est ici le camp de Dieu.

Ainsi s'écria Jacob à la vue de cette armée innombrable qui se préparait à combattre pour lui contre Esaü, après l'avoir sauvé des injustes poursuites de Laban. Etonné de l'ordre admirable que gardent entre eux ses immortels protecteurs, ravi de l'harmonie avec laquelle ils concertent leurs mouvements, de cette ferme unité qui les tient réunis sous les ordres d'un chef unique, comme aussi du zèle qu'ils font éclater pour la défense de sa cause, il ne peut contenir les saints transports qui l'agitent, il adore, humblement reconnaissant, le Dieu qui rassemble autour de lui d'aussi bienfaisantes cohortes ; plein de confiance en une aussi magnifique vision, tout péril disparaît à ses yeux, et quoiqu'il n'ait à sa suite que des bergers et des enfants, Esaü, bien qu'armé de toute sa puissance, ne saurait lui inspirer la moindre crainte, parce qu'il a vu le camp de Dieu, parce que le camp de Dieu l'environne : *Castra Dei super hæc.*

Or, mes frères, ce camp merveilleux que figurait-il, si ce n'est l'Eglise au sein de laquelle nous vivons? Oui, l'Eglise, non moins belle, non moins ravissante, non moins prompte à nous secourir, non moins propre à nous rassurer que les resplendissantes légions qui firent tressaillir le patriarche. Si comme lui nous savons ouvrir les yeux de la foi pour la contempler, nous reposant sur la parole du Dieu fort qui la fonda, l'embellit, la dilata et la perpétua ; toujours une, toujours sainte, toujours catholique, toujours apostolique; titres glorieux que nous ne cessons de répéter à sa louange, caractère brillants dont elle aime à s'investir pour fixer sur soi nos regards et dont je me bornerai aujourd'hui à exposer les deux premiers qui partageront cet entretien. C'est donc en premier lieu de l'unité de l'Eglise, c'est en second lieu de sa sainteté que je vais parler ; assuré de fixer votre attention, non par le charme d'une éloquence dont la vérité peut toujours se passer, mais par la force, mais par la solidité de la doctrine que je vais établir avec le secours de l'Esprit-Saint que j'implore, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les sectes étrangères à l'Eglise, il en est peu qui n'aient aspiré à l'honneur de lui ressembler, peu qui, pour détourner l'imputation de branches infertiles, de membres retranchés ne s'appuyassent à prouver qu'elles tenaient encore à la société que Jésus-Christ fonda, et que, pour ne pas adhérer d'ailleurs à certains dogmes, elles n'en faisaient pas moins partie du grand tout dont le Sauveur est le chef invisible. De là naquit parmi certains novateurs ce système si étrange de l'Eglise, où, pour prouver surtout qu'ils n'en étaient pas exclus, ils en font un corps monstrueux, composé de membres discordants que divise à jamais leur croyance, inscrivant dans la liste de ses disciples ses plus forcenés blasphémateurs, lui associant indistinctement presque toutes les sectes, jusqu'à faire orthodoxes les hérétiques les plus pervers. Mais quel a été le fruit de tous leurs sophismes? Ont-ils pu nous persuader qu'un assemblage de cette nature, ou qu'un attroupement si tumultueux remplissait parfaitement les desseins de Dieu sur le monde en y établissant son Eglise? Quoi donc! la mésintelligence et la division, l'antipathie et l'anarchie seraient le partage de l'épouse du nouvel Adam? la confusion de Babel règnerait aux environs de la tour de David? la cité sainte ne serait qu'un vil ramas d'habitants désunis? Jérusalem ne ferait plus divorce avec Samarie, et le prince de la paix n'aurait fondé parmi nous son empire que pour y voir mille factions se déchirer à l'envi, que pour en bannir l'harmonie en y laissant subsister tout le désordre du chaos?

Non, mes frères, à d'aussi difformes traits vous ne reconnaissez plus cette admirable société que la Synagogue figurait si bien par la fermeté de sa constitution, la stabilité de ses dogmes, l'unité de sa chaire, l'uniformité de son régime, la consonnance en un mot de toutes ses parties. Dans la bizarre agrégation de toutes ces sectes, vous ne voyez rien de cet auguste corps si expressément désigné par les prophètes quand ils disaient que toutes se soumettraient un jour au joug du Seigneur, dans le même esprit d'obéissance ; que les peuples conquis à la foi marcheraient sous un même étendard à la lueur d'un même flambeau ; que tous croiraient à la vertu d'un même sacrifice, appelés à un culte uniforme ; qu'enseignés de Dieu par l'organe d'un même ministre, ils n'auraient tous ensemble pour le glorifier qu'une même voix; qu'enfin, sous les auspices d'une parfaite concorde, le loup et l'agneau, c'est-à-dire le Juif et le gentil abandonnant, celui-ci ses idoles, celui-là son culte qui devait passer, cohabiteraient réunis, fixés dans des pâturages communs sous l'inspection des mêmes conducteurs.

C'était à vous, ô Jésus! de dégager d'aussi grandes promesses, à vous d'accomplir de point en point d'aussi célèbres oracles en faisant sortir de vos flancs votre Eglise, immuable comme vous-même, essentiellement une, parce que vous en êtes l'indissoluble nœud. C'est pour maintenir à jamais l'adhésion de toutes ses parties que vous voulûtes qu'elle se formât sous la profession d'une même foi, sous l'administration des mêmes sacrements, sous la vigilante direction des mêmes pasteurs. Ah! dois-je être surpris si la paix qui règne dans son sein est imperturbable, quand c'est vous qui la donnâtes en héritage cette paix heureuse, fruit de votre médiation divine ; quand c'est vous qui en êtes le Dieu par votre nature divine, le

roi par votre incarnation, le lien par votre esprit, le promulgateur par votre parole ; et vous, grand Apôtre, que vouliez-vous nous faire entendre par ces vives exhortations, si souvent réitérées dans vos écrits, de garder entre nous un accord constant, de vivre incessamment unis dans la même foi, de rompre enfin tout pacte avec ceux qui l'auraient en quelques-uns de ses points altéré ; n'était-ce pas nous enseigner clairement cette invariable unité, privilége distinctif de la vraie Eglise.

Privilége, chrétiens, dont tous les emblèmes destinés à la figurer, nous fournissent autant de preuves. L'Eglise est un bercail, une famille, un édifice, un arbre, un corps, une maison, un royaume, donc, à moins de vouloir s'en exclure, il faut s'y maintenir sous un même pasteur, aux ordres d'un même père, assis sur un même fondement, attachés à un même trône, vivifiés par le même esprit, enlacés par les mêmes nœuds, soumis aux mêmes lois, sous la puissance d'un même chef, n'étant plus qu'un même pain, une même masse, un même tout, et voilà cette étonnante cohésion que retraçait avec tant d'énergie la tunique elle-même de Jésus-Christ. On se garde bien de la mettre en lambeaux, observe un grand docteur, mais on la tire au sort pour qu'on puisse la recevoir toute entière et sans partage ; tel aussi le peuple saint, l'Israël de Dieu ne peut point être divisé ; ce qui fait dire à saint Augustin, ravi d'une contexture aussi forte, que l'Eglise est l'unité même de Jésus-Christ, sa colombe unique, sa vigne de préférence, son jardin fermé, sa fontaine scellée, tout autant d'énergiques images, inapplicables sans contredit à la fiction de nos adversaires.

Et certes, d'après saint Optat, Jésus-Christ, ne pouvant être l'époux que d'une seule Eglise, il ne peut non plus en reconnaître d'autre que celle qui sortit de l'une de ses plaies pendant son sommeil sur la croix, et par cela seul qu'il daigna se l'associer, il réprouva toutes les autres. Or, dans le système que nous réfutons, où sont les sectes dédaignées, de quelle épouse a-t-on pu faire choix quand, pêle-mêle confondus, ariens, eutichéens, nestoriens, monothélites, tout entre sans distinction dans le composé de l'unité catholique? De bonne foi, mes frères, est-ce bien la notion qu'il s'agit d'en avoir? conçoit-on que des membres de cette nature, les uns aux autres si étrangers, ou encore les uns si ennemis des autres, puissent former un tout assez harmonieux, assez solide? et comment l'auteur d'un paradoxe si révoltant a-t-il pu s'applaudir de son invention?

Supposer dans l'Eglise une coïncidence pusillanime qui la ferait entrer en composition avec les autres sectes, c'est la défigurer, ou plutôt c'est la détruire. Une par essence, essentiellement unie à la vérité, assistée indéfectiblement par l'Esprit-Saint, infaillible par conséquent dans ses décisions, elle a seule pleinement le droit de proscrire à jamais tout ce qui altère sa pureté, tout ce ce qui contredit ses principes ; que les sociétés hétérodoxes mollissent sur certains points de leur doctrine, que peu jalouses de leur croyance, peu scrupuleuses sur leurs symboles, elles admettent dans leur sein ceux qui n'en professent pas tous les articles, leurs erreurs respectives exigent cette indulgence réciproque ; et faut-il bien pour que chacune d'entre elles soit tolérée, qu'à son tour elle tolère toutes les autres. Il n'en est pas ainsi de notre sainte Eglise qui, se soutenant par son propre poids, irréprochable à tous égards, peut seule exclure sans distinction toutes les sociétés qui ont le malheur de s'écarter de sa doctrine, caractère auguste et principal, auquel, par conséquent, se joint celui qui fait que l'Eglise est une, de manière à concentrer en soi tous les moyens de salut qu'on chercherait en vain ailleurs que dans son heureuse enceinte.

Et là-dessus, chrétiens, la raison est d'accord avec l'Ecriture, avec la constante, l'universelle tradition de tous les temps ; la raison qui, n'ayant besoin que de se fonder sur l'incontestable fait d'une révélation, pour en inférer que les dogmes par elle enseignés doivent être à toute rigueur uniformes, n'a besoin non plus que de se fonder sur la nécessaire uniformité que les dogmes doivent avoir pour en inférer qu'ils ne peuvent être à la fois en dépôt dans plusieurs sociétés qui en tronquent l'ensemble ou qui les dénaturent ; sociétés, conséquemment, parmi lesquelles il ne peut en exister qu'une seule où les dogmes sont conservés sans altération pour être crus comme ils doivent l'être. Ainsi, à moins de soutenir que Dieu a pu révéler également le pour et le contre, qui ne sera forcé d'avouer que hors de la société où les dogmes se conservent purs, il n'est point possible de plaire à Dieu, ou, pour le dire autrement avec saint Cyprien, que l'on ne peut avoir Dieu pour père, si l'on n'a déjà l'Eglise pour mère.

Hélas! chrétiens, hélas! quoiqu'on en dise, il n'est qu'un seul vaisseau qui ne fasse point naufrage, il n'est qu'une heureuse nef que respecte la fureur des ondes, il n'est qu'une arche hospitalière où l'on puisse être à l'abri des tempêtes, quiconque n'y est point, ou n'y entre point, est noyé ; quiconque en sort avant l'écoulement des eaux disparaît sans retour également enseveli dans leurs profonds abîmes, et nul autre asile que le bois sauveur ne peut mettre à l'abri de la vengeresse inondation. Non, il n'est pas plus possible de se sauver hors de l'Eglise, qu'il ne le fut de se sauver hors de l'arche durant le déluge ; tant est grand l'intérêt que nous avons à la bien connaître, tant nous devons bénir une Providence qui, en l'élevant au-dessus des monts, l'a investie d'une splendeur telle que, fixant tous les regards, elle peut attirer à soi tous les hommes, sans autre préalable de leur part que celui de ne point fermer les yeux à l'évidence qui de toutes parts les environne et les presse.

Parcourez, en effet, chrétiens, toutes les sectes, voyez si quelqu'une d'entre elles vous offrira d'abord cette ravissante unité, apa-

nage glorieux de la société, seule héritière des promesses. Vous sera-t-il possible d'en trouver qui n'ait ajouté cent fois aux innovations de son fondateur, les altérant ou les multipliant au gré de ses caprices; or, que faut-il de plus pour établir un contraste qui relève infiniment la société que nous composons, un contraste qui mille fois n'a eu besoin que d'être senti pour arracher à l'erreur ses captifs, les ramenant humiliés à la vérité qu'ils avaient désertée; eût-il été en mon pouvoir de faire avec plus d'éclat ressortir cette incomparable unité dont j'ai entrepris l'apologie; et à voir tant d'instabilité d'une part, tant de stabilité de l'autre, pourriez-vous rester indécis sur le choix? auriez-vous à balancer entre des sectes qui, à force de multiplier leurs confessions de foi, ne savent presque plus à quoi s'en tenir en fait de symbole, et la société qui, par essence invariable dans le sien, semble n'avoir jamais eu, dit saint Irénée, qu'une oreille pour l'entendre, un esprit pour le recevoir, un cœur pour s'y soumettre, un œil pour le surveiller, une bouche pour le professer.

Mais allons plus avant, et pour avoir de cette unité une plus juste idée, osons nous élever jusqu'à sa haute origine, la contempler au sortir des mains de son ineffable auteur. Appliquez-vous, et suivant avec moi l'opération de l'Homme-Dieu, sachez apprécier l'excellence de son ouvrage. Que fait-il d'abord pour commencer le mystère? Vous le savez, chrétiens, parmi tous ses disciples il en choisit douze. Douze! ah! c'est encore être bien loin de l'unité, ou, tout au plus, ce ne peut être encore qu'un premier pas vers elle; mais sitôt que parmi les douze un seul est choisi, voilà, chrétiens, le mystère consommé. Non, rien ne manque plus dès lors à la vérité, dès lors elle a tous ses attributs, parvenue à l'instant même à son comble. Ainsi, dans un premier moment, les apôtres sont choisis, dans un second Pierre est mis à leur tête; le Sauveur, par sa première action, réduit à un nombre plus petit un nombre trop grand pour ses desseins; par la seconde action, ce nombre ainsi réduit, se réduit encore, ramassé, pour ainsi dire, dans un seul point. Tant qu'il ne s'agit que de commencer l'œuvre, Jésus-Christ parle à plusieurs : *Allez*, *prêchez* (*Matth.*, XXVIII, 19); mais pour l'achever en entier, mais pour y mettre la dernière main, il ne désigne personnellement qu'un seul d'entre plusieurs; comme autrefois le Seigneur à Abraham, il lui donne un nom vraiment nouveau, il lui donne un nom mystérieux et prophétique, il converse avec lui tête à tête, il lui parle seul à seul, lui, Jésus, fils du Très-Haut à Simon, fils de Jonas; lui, Jésus qui est la vraie pierre et fort par lui-même, à Simon qui n'est pierre que par grâce, et ne peut être fort que de la force d'en haut.

O prodige! la parole adressée à ce nouveau chef agit sur lui selon toute son efficacité, lui imprimant, si j'ose le dire, le caractère même de sa fermeté : *Vous êtes pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (*Matth.*, XVI, 18); autour d'elle, je vous l'annonce, les vents souffleront, les tempêtes mugiront, l'enfer ne cessera de frémir, il n'importe, ma main qui la pose sur vous saura bien la rendre immobile, au milieu des plus terribles secousses, au fort des plus violents orages; que pourriez-vous craindre encore, quand c'est moi qui parle, quand c'est moi qui promets, quand c'est moi qui agis, quand c'est moi qui vous choisis pour être le visible soutien de l'édifice dont je suis la pierre angulaire et devant lequel les cieux eux-mêmes auront à vieillir.

Vous le voyez, chrétiens, Jésus maintenant met dans un seul ce que déjà il a mis, ce que bientôt encore il doit mettre dans un certain nombre, et cela sans blesser en rien la soumission due au premier, sans nuire aucunement à la juridiction que le premier doit avoir sur les autres; il procède par ordre, il va pas à pas dans son opération, afin que les priviléges respectifs soient bien connus, les rangs bien gradués, leur démarcation bien fixée; cette parole : *Tout ce que tu lieras* (*Matth.*, XVI, 19), dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance tous ceux auxquels, après leur avoir départi la même grâce en vertu du même souffle, on doit dire aussi : *Tout ce que vous remettrez*; et, en effet, qui ne voit que la puissance donnée à plusieurs porte la restriction dans son partage même, tandis que la puissance donnée surtout à un seul, emporte avec soi la plénitude et annonce, dit saint Irénée, un genre de principauté supérieur à celui des autres : *Potentiorem principatum*. Tous, il est vrai, reçoivent le même pouvoir, tous de la même source, tous pour la même fin, tous dans le même esprit, mais non pas tous au même degré ni avec la même étendue; c'est une immuable unité que Jésus-Christ veut établir, il faut, donc, que les rangs ainsi que les dignités y soient combinés avec mesure, dans la plus juste proportion, sans qu'ils puissent entre eux se choquer ni s'embarrasser, et surtout avec une surbordination bien prononcée à un rang, à une dignité suprême. Car, donner à l'Eglise un chef dont la primauté n'emporterait avec soi qu'un simple honneur de préséance, ce serait bien moins l'unir que la diviser, ce serait en faire un corps sans connexion dans ses parties, sans ténacité dans son tout. Il faut à l'Eglise un chef qui ait des droits réels sur des inférieurs proprement dits; il faut à l'Eglise un chef, qui non-seulement le soit par une primauté d'honneur, mais, de plus et surtout, par une primauté de juridiction; en un mot, il faut à l'Eglise, une autorité vraiment supérieure qui en devienne à la fois, la force et le ciment, la modératrice et la règle. *Potentiorem principatum*.

Tel est donc, chrétiens, le caractère essentiel de la catholique unité, que, pour la garder inviolablement, il faut être indissolublement lié à cette autorité supérieure. Oui, c'est à cette colonne qu'il faut s'appuyer; c'est sur ce fondement qu'il faut être assis

si l'on ne veut pas être ébranlé; même croyance, mêmes sacrements, même hiérarchie, même chef, voilà l'Eglise. Ce sont les évêques qui la gouvernent par un pouvoir immédiatement reçu de Jésus-Christ, mais parmi ceux-ci, il en est un que Jésus-Christ a éminemment distingué, en l'élevant au-dessus des autres, pour être un centre invariable et perpétuel de communion. Disons mieux, avec le grand Bossuet, les premiers pasteurs, n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel que celle où chacun d'eux est assis doit avoir avec la chaire unique où le premier d'entre eux est assis; ils sont tous, de droit divin, juges de la foi, mais le jugement du premier est d'un poids bien plus grand que le jugement de chacun des autres.

Et ici, chrétiens, gardons-nous de ces doctrines exagérées, que des siècles ténébreux ont introduites, dont on ne voit d'ailleurs aucune trace dans la tradition apostolique, et que notre France, toujours très-pure dans sa foi, a constamment repoussées; ne confondons pas ce que l'institution divine a séparé, ne séparons pas non plus ce qu'elle a uni. Rien de plus grand, sans doute, sur la terre, que le siége unique où s'assied le vicaire de Jésus-Christ, et pour mériter de notre part la plus inviolable adhésion, il n'a besoin que de se montrer avec ses priviléges si beaux, si distingués, si éminents dont l'Homme-Dieu l'enrichit en le fondant; mais lui en attribuer plus qu'il n'en a reçu d'en haut, c'est agir à son détriment au lieu de concourir à sa gloire; c'est, en lui donnant trop, fournir prétexte à ses ennemis de ne pas lui donner assez. Reconnaissons, dans le pontife romain, la suprême autorité, dont le Sauveur l'a investi, sans néanmoins lui faire dépasser les bornes saintes où le Sauveur a voulu que son autorité se contînt, soit à l'égard des princes temporels, qui ne relèvent que de Dieu seul, soit à l'égard de l'Eglise, dont à la vérité il est le chef, mais à laquelle, en la prenant dans son tout, il est lui-même subordonné.

Finissons, chrétiens, et complétons la belle doctrine que je viens d'exposer touchant l'unité catholique, en vous parlant succintement de l'un de ses plus riches avantages. Sachez donc, qu'en vertu de cette même unité, chaque fidèle entre en part des trésors qui s'accumulent dans l'Eglise, et qu'il peut de plein droit s'écrier avec le Psalmiste : O Dieu! je suis uni de société avec ceux qui vous craignent : *Particeps ego sum omnium timentium te.* (*Psal.* CXVIII, 63.) En effet, chrétiens, de même que les fonctions de chaque membre sont pour le corps entier, de même, en outre, que les fonctions du corps entier sont pour chacun de ses membres, ainsi chaque fidèle, pris à part, travaille ou mérite pour l'Eglise entière, ainsi, de plus, tout ce dont s'enrichit l'Eglise entière ne manque pas de refluer sur chaque fidèle pris à part; et c'est en quoi consiste cette merveilleuse communion des saints, que nous ne cessons de célébrer dans notre divin symbole. Oui, pourvu que nous sachions nous réjouir de la vertu des autres, elle nous appartient; point de mouvement de l'Esprit-Saint excité dans quelques-uns de nos frères, qui ne se propage ou ne retentisse jusqu'à nous; de sorte que ce qui est donné séparément à plusieurs, au lieu de s'arrêter à eux, va s'épenchant sur ceux-là même qui ne l'ont point reçu : et cela parce que des biens que chacun possède, il se fait un fonds réversible à tous; pas un, s'il ne se sépare ou s'il n'est justement séparé de l'Eglise, qui n'ait droit d'y puiser à souhait; pas un, s'il ne renonce aux dons de Dieu, ou si, par ses péchés, il n'en obstrue le canal, qui n'en reçoive une mesure analogue à ses dispositions; point de richesses spirituelles qui ne soient dans nos mains; point qui ne soient pour tous ainsi que pour chacun; en un mot, rien qui ne soit commun entre nous et, tout à la fois, propre à chacun de nous : « Si vous aimez l'unité, vous avez tout, dit saint Augustin, ôtez l'intérêt personnel, ôtez l'envie, et dès lors plus de mien ni de tien, dès lors tout ce que j'ai est à vous, tout ce que vous avez est à moi : » *Tolle invidiam, tuum est quod habeo, meum est quod habes.*

Oh! que les tentes de Jacob sont belles, quelle harmonie, quel concert, quelle combinaison entre les parties de ce grand tout, quelle constante uniformité, quelle police admirable entre tant de membres sous leurs chefs respectifs, qui eux-mêmes sont tous gouvernés par un chef unique. O Eglise! que de choses glorieuses n'a-t-on pas à raconter de vous, en vous voyant si ferme, si compacte, si solide, si bien ordonnée; en vous tout se correspond, tout est assorti; non moins parfaite dans votre ensemble que dans votre organisation, il existe en vous le même accord que gardent entre eux les chœurs célestes; est-il rien de plus merveilleux que cette unité qui vous rend aussi fixe que la parole qui vous fonda, tandis qu'autour de vous ont vieilli successivement les tristes lambeaux qui s'en détachèrent. Vous, la cité du Dieu fort, vous qu'il ne cesse de couvrir de ses ailes; par où pourrait-on vous assaillir, quand vous reposez dans l'enceinte de vos invincibles remparts, et que, toujours attentifs aux moindres mouvements de vos ennemis, vos premiers pasteurs font la garde autour de vous, avec une vigilance que toute l'astuce de l'enfer ne pourra jamais trouver en défaut. Faisceau miraculeux, comment serait-il possible de vous entamer quand c'est Dieu même qui vous composa; quand c'est Dieu même qui vous tient lié. Mais c'est assez vous avoir parlé de l'unité de l'Eglise, passons maintenant à cette sainteté qui en est la seconde note et le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je pourrais, chrétiens, m'attachant surtout à vous prouver directement la sainteté de l'Eglise, je pourrais, dis-je, étaler à vos

regards je ne sais combien de genres de beautés dont le Sauveur s'est plu à l'enrichir pour que rien ne dérogeât en elle à sa destination sublime ; pour qu'au contraire tout y répondît aux ineffables nœuds par lesquels il devait à jamais se l'associer pour épouse, et de ce titre seul, à bien en peser la force, à bien en méditer le sens, vous verriez émaner tout ce qu'en fait de grâce, de justice, de pureté, d'intérieurs ornements, il est possible de concevoir d'exquis ou de magnifique. Oh ! comment soutiendriez-vous son éclat, si je vous la montrais conçue au sein des splendeurs de la croix, sortant des flancs divins de son Epoux, pour entrer en part de tous ses priviléges, en réfléchir la gloire, en retracer les perfections ; et si, des nœuds sacrés qui l'unissent à Jésus-Christ, je passais aux nœuds qui l'unissent à vous-mêmes, que ne dirais-je pas de tant de moyens de sanctification qu'elle a reçus, qu'elle met en œuvre, qu'elle prodigue pour vous : morale sainte, culte saint, ministère saint ; que sais-je ? tout concourrait à vous donner de sa sainteté la plus haute idée. Mais surtout quels éloges vous lui décerneriez si j'entrais dans le détail de ses prières, de ses rites, de ses fêtes, de son sacrifice, de ses sacrements ; vous la verriez dispensatrice des célestes dons, tantôt les invoquer sur vous, tantôt les y faire descendre ; vous régénérant dans le baptême, ajoutant, par la confirmation, un second caractère baptismal, perpétuant le sacerdoce en reproduisant ses ministres, prononçant une sentence de pardon sur les pécheurs contrits, nourrissant d'un pain miraculeux ses disciples, bénissant dans les époux le contrat de leur indissoluble union, expiant, enfin, dans les mourants les restes de leur fragilité, les suivant même au delà du tombeau, pour accélérer par ses suffrages leur entrée dans le ciel, s'ils n'ont pas vécu assez mal pour en être exclus, ni assez rigoureusement bien pour y être introduits incontinent après leur mort. Mais vous supposant instruits de cette sorte de preuves, j'ai cru pouvoir en invoquer d'autres qui, bien que dans le genre indirect, n'en sont pas moins triomphantes ; j'ai cru, imitateur en cela des premiers apologistes de l'Eglise, j'ai cru, dis-je, qu'il suffisait, pour en établir la sainteté, de la venger des reproches divers que les réformateurs des derniers temps n'ont pas craint de lui adresser.

Et d'abord, chrétiens, une société destinée à continuer la suite du peuple saint, comme aussi l'oblation du sacrifice par excellence ; une société dont la foi, l'espérance, la charité, sont l'inamissible apanage ; une société qui, selon saint Paul, n'a ni tache, ni ride (*Ephes.*, V, 27) ; enfin, une société que Jésus ne lava dans son sang que pour la rendre à tous égards irrépréhensible ; une société, dis-je, ainsi ornée, ainsi favorisée, avec tant de titres à l'amour du Dieu trois fois saint, que pourrait-elle avoir de commun avec cette Babylone infâme à laquelle on n'a pas rougi de la comparer ? Comment encore, comment, sous aucun rapport, pourrait-on l'accuser ou même la soupçonner d'idolâtrie ?

On dira, pour fonder le premier reproche, on dira, je le sais, qu'au tableau que je viens de tracer, on reconnaît volontiers la sainte Eglise des premiers siècles, mais qu'on n'y reconnaît point celle d'aujourd'hui, déchue en entier de ses priviléges, et qui, loin d'être en conformité, se trouve au contraire en opposition avec l'Eglise des premiers temps ; mais, chrétiens, où en sommes-nous et qui se serait attendu à une pareille évasion ? Ainsi donc, il faudra supposer sans succession comme sans postérité l'Eglise antique ; ainsi elle aura pu s'évanouir sans laisser d'elle aucun vestige ; ainsi il faudra restreindre à un temps limité la durée qui devait embrasser tous les temps ; ainsi il faudra trouver en défaut tous les oracles qui l'annoncent, tous les emblèmes qui la figurent, tous les monuments qui en sont la preuve ; ainsi il faudra supposer le Seigneur sans stabilité dans sa parole, ou dans l'impuissance de l'accomplir ; mais quel aura été le sort des nations, durant une aussi longue éclipse du soleil qui devait les éclairer, durant la totale disparition de la société, dont il fallait, pour se sauver, qu'elles fussent néanmoins les membres ? Leur imputera-t-on de n'avoir pas vécu dans son sein pendant qu'elle n'existait pas, ou bien, pour ne pas lui refuser une continuité dont tout presse nos adversaires de convenir, reproduiront-ils encore leur fantôme d'Eglise invisible, cette absurde chimère que leur parti même a tant de fois rejetée avec mépris.

Car, que veut dire saint Paul, quand il appelle l'Eglise la colonne et le fondement de la vérité ? (*I Tim.*, III, 15.) Est-ce d'une assemblée de gens épars, entre eux inconnus, unis seulement par les liens d'une foi intérieure dont ils ne donneraient au dehors aucun témoignage qu'il veut parler ; et au contraire, qui ne voit qu'il parle d'une société visible par essence, qui a ses lois, son tribunal, sa chaire, ses docteurs, ses ministres, avec un peuple sans fin renouvelé ; d'une société qui publie hautement sa foi, qui la conserve, la défend, la surveille, à laquelle il faut en dénoncer les corrupteurs, dont l'irréprochable décision doit en fixer pour toujours les articles, et qui, sous un régime constamment égal, devait à jamais passer d'une génération à l'autre.

Or, chrétiens, d'après ce principe, nous serait-il difficile de prouver que, remontant nous seuls sans interruption jusqu'à l'Eglise des premiers siècles, elle ne peut que nous appartenir par droit de succession ? Oui, nous seuls pouvons nous glorifier dans le Seigneur d'être en communion avec elle, ou plutôt de ne faire avec elle qu'un seul tout d'âge en âge reproduit, qu'un seul corps incessamment rajeuni. Qu'on cite, en effet, si l'on peut, entre nous et les premiers chrétiens, la moindre différence dans le dogme ou dans la morale, dans le culte ou dans le sacerdoce. Ne sont-ce

pas toujours les mêmes vérités annoncées, les mêmes préceptes imposés, les mêmes vertus recommandées ? N'est-ce pas toujours la même lumière qui dirige, la même autorité qui gouverne, les mêmes docteurs qui enseignent, les mêmes préposés à la dispensation des mêmes mystères? Et si les premiers chrétiens revenaient parmi nous, auraient-ils à se récrier sur la moindre innovation de notre part, quand tout leur retracerait l'identité de notre croyance avec la leur, quand, au contraire, ils auraient à bénir cette Providence qui, malgré nos mœurs, a conservé sans altération parmi nous le dépôt qu'avec tant de scrupule ils avaient conservé eux-mêmes? Enfin, que dira-t-on de cette Eglise qui ne puisse, trait pour trait, s'appliquer à la nôtre? A la nôtre, également belle, également pure, également incorruptible, également fidèle à l'alliance, également l'objet des bénédictions, également digne des transports de son Epoux; en un mot, également sainte, quoique, hélas! elle ne renferme point un égal nombre de saints.

Car, mes frères, il faut en convenir, elle renferme dans son sein de très-grands pécheurs en très-grand nombre, et à voir le déluge de crimes qui l'inonde de toutes parts, on irait presque jusqu'à douter s'il existe encore quelque étincelle de ce feu que Jésus-Christ alluma sur la terre. Mais loin, loin de nous un doute pareil qui serait un vrai blasphème. Il est de foi que ce feu ne peut jamais en entier s'éteindre; il est de foi que toujours vivante devant son Dieu, préservée à jamais d'une inféconde vieillesse, l'Eglise ne cessera jamais de donner à son Epoux de vrais enfants. Qu'on la suive, en effet, depuis l'époque où, s'il faut en croire les réformateurs prétendus, elle se pervertit tout entière. Ne la verra-t-on pas d'âge en âge fournir des saints tels que ceux qu'on admire le plus dans ses premiers temps? Car à quelle Eglise, si ce n'est à la nôtre, appartiendraient les François d'Assises, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, et, pour ne parler que des saints qui nous avoisinent le plus, à quelle Eglise, si ce n'est à la nôtre, appartiendraient les Charles Borromée, les François de Sales, les Philippe de Néri, les Barthélemy des Martyrs, les Vincent de Paul? Or, puisqu'il faut juger de l'arbre par ses fruits, comment douter que l'arbre qui, presque de nos jours, en a produits de pareils, ne soit le même et n'ait la même vigueur que celui qui en produisait de si beaux dans les jours anciens?

Ah! sans doute il faut gémir de voir si peu de vrais enfants au sein d'une famille où ils devraient être si nombreux; mais il faut en gémir comme en gémissaient dans leur solitude les Antoine, les Hilarion, les Bernard; il faut en gémir, mais sans s'emporter contre l'Eglise qui tolère les enfants ingrats, et en adorant les desseins du grand Dieu qui les y laisse subsister; il faut en gémir, mais sans oublier que les vices qui obsèdent cette chaste vierge ne sauraient le moins du monde ni la tacher, ni rien non plus lui faire perdre de son intérieure et mystérieuse beauté; sans oublier par-dessus tout que ceux qui, malgré tant de moyens de salut qui leur sont par elle à tout moment offerts, se perdent néanmoins au milieu d'elle, ne doivent imputer qu'à eux seuls leur funeste sort; sans oublier enfin que, quoi qu'il en soit de leur corruption, l'eussent-ils portée à son comble, la regarder comme un juste motif de rupture, ce serait nous laisser prendre à une illusion qui nous rendrait encore plus criminels. Oui, lorsqu'avec un tel motif on se sépare de l'Eglise, on veut plutôt la combattre que la réformer, et je ne crains pas d'ajouter que la réforme la plus pressée est de réprimer la funeste présomption qui entreprend de réformer.

Et certes, quoi de plus corrompu que Jérusalem du temps des prophètes? Ses iniquités étaient portées à un tel point qu'Isaïe n'hésite point de la comparer à Sodome et à Gomorrhe. Cependant on se garda bien d'ériger de nouvelles sociétés ou de nouveaux autels pour y offrir séparément des sacrifices. Comment donc, comment serait-il jamais permis de faire schisme avec l'Eglise, avec l'Eglise, si sainte à la fois et dans son chef, par l'influence perpétuelle qu'elle en reçoit, et dans quelques-uns de ses membres que toutes les vertus embellissent; si sainte dans cet esprit qui, l'unissant à jamais par les liens d'une charité toujours en action, l'échauffe de son feu, l'enrichit de ses dons, lui dicte ses oracles, dirige tous ses pas, ne pouvant un seul instant cesser d'être son guide, son flambeau, son inspiration, son appui; si sainte enfin dans ses fondateurs, dont les prodiges les plus éclatants accompagnèrent la mission, et qui n'eurent besoin que de se montrer pour persuader une religion dont leur conduite était la plus sublime apologie.

Ici, chrétiens, si je voulais user de récriminations, quel vaste champ ne s'ouvrirait point à mes invectives? Mais la charité me les interdit et ma cause n'en a pas besoin. Que vient-on, par exemple, nous parler du règne de l'Antechrist comme ayant, du temps de saint Léon, envahi tout le catholicisme? Le règne de l'Antechrist, y pense-t-on, mes frères, le règne de l'Antechrist! Mais, de bonne foi, ce règne, où doit-il bien plutôt se trouver, si ce n'est là où des égards humains ont retenu la vérité captive, où de vils motifs en ont étouffé la voix, courbé les règles, frondé les décisions, dénaturé les oracles? Ce règne, où doit-il bien plutôt se trouver, si ce n'est là où le désordre et la division ont établi leur empire, où, sans aucun frein qui puisse le contenir, chacun suit à son gré son propre avis transformé, eu égard en soi, en règle infaillible de croyance? Enfin, ce règne, où doit-il bien plutôt se trouver, si ce n'est parmi les disciples de celui qui, se vantant d'avoir conversé avec l'ange de l'erreur et du mensonge, assurait néanmoins avoir appris à son école de très-importantes vérités?

Reste maintenant à dissiper l'imputation la plus flétrissante de toutes; reste à disculper l'Eglise de cette prétendue idolâtrie qu'on s'est plu à lui reprocher. Ah! épouse du Saint des saints, toute sainte elle-même, il fallait bien qu'elle entrât en part du calice de son époux, accusé autrefois de séduction et de blasphème! Mais qui le croirait? Oui, c'est le culte que nous vous rendons qui nous attire tous ces outrages, vous, les amis de Dieu et les nôtres, vous, dont la glorieuse société, unie indissolublement à la société d'ici-bas, applaudit sans cesse aux efforts qui nous font vous imiter, comme aussi de notre part nous ne cessons d'applaudir à vos triomphes. On nous reproche de vous transférer les droits du Créateur, de vous rendre un culte que vous repousseriez avec indignation, si nous le concentrions dans vos images ou dans vous seuls au préjudice de celui qui ne fit que couronner ses propres dons en couronnant vos propres mérites.

Et sur ce point de notre foi, chrétiens, que le saint concile de Trente a si clairement défini, n'allons pas invoquer contre les novateurs ni des juges qu'ils puissent décliner, ni des témoignages qui leur soient suspects: opposons-leur des faits antérieurs à l'époque où, selon eux, l'Eglise disparut enfoncée dans les ombres de l'idolâtrie; allons à ces quatre premiers beaux siècles où, de leur aveu, encore pure, encore orthodoxe, elle n'avait rien en soi qui démentît sa céleste origine. Or, que voyons-nous dans ces temps heureux, si ce n'est des honneurs décernés, des prières adressées aux saints pour en obtenir l'entremise? Là, on recueille avec soin leurs cendres bénites; plus loin, on dépose honorablement leurs corps; ici, on accourt à leurs tombeaux pour s'exciter à imiter leur courage.

Quelle preuve pourrait manquer au dogme que je défends? Tous les faits à son égard viennent à l'appui les uns des autres; les plus anciennes traditions sont constamment uniformes; tout respire la piété envers les martyrs; leurs actes glorieux sont dans toutes les mains, leurs louanges dans toutes les bouches; ce ne sont que des cris poussés vers eux pour implorer leur intercession. Le fameux disciple de saint Jean, Polycarpe, vient d'expirer, et, au rapport d'Eusèbe de Césarée, le voilà déjà invoqué par ses contemporains. Ainsi le sont dans les âges suivants tant de héros qui les illustrèrent, tels que les Irénée, les Pothin, les Hippolyte, les Laurent. Vous, ô Antoine! dites-nous quel était votre dessein, lorsqu'avec un respect si religieux vous transportâtes les restes sacrés de Paul dans votre solitude? N'était-ce point pour invoquer, de concert avec vos disciples, ce grand prodige du désert, excitant ainsi puissamment leur émulation et la vôtre? Ah! si la qualité d'intercesseur a pu convenir à un ami de Dieu vivant et mortel, pourquoi ne conviendrait-elle pas aux immortels amis de Dieu? Mais d'ailleurs qu'aurait voulu dire Jacob en désirant que les noms d'Abraham et d'Isaac fussent invoqués sur les fils de Joseph, s'il n'eût attaché un grand prix à leur protection, comme nous-mêmes nous l'attachons à celle des martyrs? Enfin, ne sont-ce pas les prières des justes que désignent les parfums présentés à l'Agneau par les vingt-quatre vieillards? Or, peut-on, d'après cela, regarder l'entremise des saints comme étant de nul poids, ou comme étant sans utilité les prières que nous leur adressons?

Voilà donc, chrétiens, voilà nos adversaires forcés de convenir, ou que nous ne sommes point idolâtres en invoquant les saints, ou qu'il faut regarder comme tels les chrétiens des premiers siècles; les voilà forcés de convenir que, trouvant dans la primitive Eglise les mêmes crimes qui, à les entendre, déshonorent celle d'aujourd'hui, il faut également les désavouer l'une et l'autre. Mais comment se persuader que de tout temps le peuple saint aura abandonné le vrai culte du Créateur pour placer dans la créature une vaine confiance? Comment nous persuader que dans les plus beaux jours de la foi les siècles auront été assez peu instruits pour ne pas sentir qu'ils blessaient les droits du Rédempteur en se cherchant une médiation différente de la sienne? Quoi! tout le christianisme plongé dans la superstition durant une très-longue suite de siècles, les plus grands docteurs devenus aveugles ou stupides, tous les Pères frappés de vertige et d'éblouissement jusqu'à ne pas voir la plus manifeste contravention au premier des commandements; l'Eglise enfin, abîmée dans les plus épaisses ténèbres, jusqu'à ce que le flambeau de la réforme parût!

C'est assez, mes frères; je crois avoir pleinement réfuté et les sophismes dont on se sert pour attaquer, et les reproches qu'on met en avant pour flétrir la sainteté de l'Eglise; sainteté vraiment inamissible, puisqu'elle est une conséquence nécessaire de cette immuable unité dont je vous ai tracé le radieux caractère. Pour peu que vous m'ayez suivi, il vous aura été facile de sentir combien la société qui se fait connaître à de tels indices est supérieure par essence à toutes celles qui ne les ont point et qui tenteraient en vain de se les arroger. Je ne dis plus qu'une parole; c'est à vous, chrétiens, de la bien entendre, à vous de la bien méditer. Jésus-Christ est la plénitude de son Eglise en lui donnant la vie de la foi, le mouvement de l'espérance, l'opération de la charité; l'Eglise, à son tour, est la plénitude de Jésus-Christ en lui donnant de jour en jour l'accroissement qu'il doit avoir pour devenir cet homme parfait duquel Dieu doit faire son temple dans l'éternité. Eh bien! que pouvons-nous avoir de plus important à faire que de concourir, en nous sanctifiant, à la perfection de ce corps mystique; que d'entrer par la pureté de nos mœurs dans son auguste composition; que de lui appartenir non par des nœuds purement extérieurs, mais par les liens intérieurs de la

justice. Enfants d'une mère toute sainte, ne dégénérons pas de notre haute origine; rendons-nous dignes d'être ses membres heureux par la pratique des vertus dont un bonheur sans fin sera la couronne.

DISCOURS XIX.

CATHOLICITÉ ET APOSTOLICITÉ DE L'EGLISE.

Ite, docete omnes gentes, ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Allez, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

On ne pouvait, chrétiens, exprimer ni avec plus de clarté, ni avec plus d'énergie et l'objet de la mission des apôtres, et la permanence des fruits qui résulteraient de cette mission. Le monde entier à ranger sous l'heureux joug de la foi, la lumière de l'Evangile à porter d'orient en occident, comme aussi d'un pôle à l'autre, tous les peuples à ramener dans les voies de la paix, c'est-à-dire du salut; l'Eglise, enfin, de Jésus-Christ à établir dans tous les climats, telle est l'entreprise des premiers fondateurs de notre croyance. Cette même Eglise une fois affermie sur la base immense qu'elle devait avoir, n'ayant rien à craindre jamais de tout ce qui pourrait s'armer contre elle, mise pour toujours à l'abri de toute atteinte, destinée à se perpétuer sans interruption en vertu d'une assistance indéfectible. Voilà le grand prodige dont tous les âges devaient être les témoins ainsi que les admirateurs. En deux mots, l'Eglise, par sa catholicité, embrassant tous le lieux; l'Eglise, par son apostolicité, embrassant tous les temps: tel est, chrétiens, le double rapport sous lequel je vais maintenant l'envisager dans les deux parties de ce discours, après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Par combien d'emblèmes, chrétiens, l'Ecriture n'a-t-elle pas figuré l'Eglise dans son universelle diffusion. Là, c'est sous l'image d'un fleuve majestueux, qui, dans son heureux cours, embrasse de front tout l'univers; ici, sous celle d'une pierre, qu'un bras invisible a lancée, qui, après avoir brisé la statue, dont la symbolique vision fut si bien expliquée par Daniel, sort bientôt des ruines qu'elle vient d'accumuler, pour devenir elle-même une montagne, dont la cime se perd dans les cieux, ayant pour base le monde entier. Tantôt on se plaît à la représenter comme un cèdre qui, remplissant de ses racines, couvrant de son ombre un espace immense, va prolongeant ses branches fortunées jusqu'aux rivages des mers les plus lointaines; tantôt comme un souffle embrasant qui, chassant devant lui les vapeurs de l'abîme, remplit la terre d'un bout à l'autre, pour la transformer; inspirant, sans distinction, à tout ce qui respire dans son sein, la science de la parole, c'est-à-dire de la vérité.

Diffusion merveilleuse! Entre tous les événements présagés par les prophètes, il n'en est point dont ils aient parlé ni avec plus de grandeur, ni avec plus de magnificence; on dirait qu'ils n'avaient pour but, que de nous préparer de loin, à ce superbe spectacle. Ils n'annoncent jamais le Messie, sans annoncer aussi la dilatation que devait avoir ici-bas son royaume. Seigneur! s'écriait David, toutes les nations s'uniront et se prosterneront devant vous, elles honoreront votre saint nom. Les voix de la terre seront votre gloire; depuis l'aurore jusqu'au couchant, vous serez adoré. Vous ferez mention de Rahab et de Babylone entre ceux qui vous connaissent. On dira de Sion, ceux-ci comme ceux-là, sont nés dans son sein: *Homo et homo, natus est in ea.* (*Psal.* LXXXXV, 5.)

Il arrivera, aux derniers jours, dit Isaïe, que la montagne de la maison de Jacob sera élevée sur le sommet des montagnes, pour voir toutes les nations y accourir, car la loi sortira de Sion et la parole de Jérusalem. O Sion! tous les peuples marcheront à ta lumière, et les princes à la splendeur qui se lèvera sur toi. Les navires de Tarsis seront les premiers qui t'annonceront tes enfants des rives les plus éloignées; tes portes ne se fermeront ni nuit ni jour, afin que les peuples y soient en foule introduits. Et remarquez, mes frères, qu'on n'établit ici aucune différence entre les nations, nul royaume, nul climat qui soit excepté de cette vocation glorieuse. L'ignorance, le crime, l'oubli le plus profond du vrai Dieu ne sauraient mettre obstacle à sa miséricorde, ni en retarder un seul instant le cours; également propice envers tous les hommes, elle fera tomber indistinctement ses regards sur le globe entier qu'ils habitent; le prophète n'en exclut aucun, il nomme, en détail et en masse, tous les peuples; tous sont appelés de Dieu à le connaître, c'est vers eux tous que sont envoyés les premiers de ceux qui sont convertis.

Amos déclare hautement que le tabernacle de David sera relevé, toutes ses brèches réparées, pour demeurer sans cesse ouvert à toutes les nations. N'est-ce pas encore l'universalité du vrai culte que Zacharie avait en vue, quand il nous peint dix étrangers, de toutes les langues des gentils, qui saisissent fortement les pans de la robe d'un Juif, en lui disant: Nous irons avec vous, car nous savons que Dieu est avec vous. Enfin, Sophonie assure que les lèvres des peuples seront, un jour, en entier changées pour bénir de concert le nom de l'Eternel, s'inclinant tous à l'envi sous son joug adorable.

Or, si nous confrontons avec l'événement ces oracles et tant d'autres, qui de nous ne sera point frappé du parfait accord, de l'exacte conformité qu'ils ont entre eux? combien l'universalité de l'Eglise nous paraîtra s'assortir à tout ce qui en fut annoncé, et combien surtout nous ravira un tel succès, comparé à tout ce qu'il offrait d'obstacles ou d'invraisemblances.

En effet, chrétiens, qu'auraient pu voir

des yeux charnels, dans les apôtres assemblés encore pour attendre la vertu d'en haut? Des hommes si obscurs et si abjects, des hommes dédaignés presque de leurs pareils, vil rebut de la société, dont à peine ils occupaient les derniers rangs, et dont, pour me servir de leur expression, ils n'étaient que la balayure. Quel espoir pouvaient-ils donner de voir, par eux, le monde entier devenir l'heureuse proie de l'Eglise et son vaste domaine? Etaient-ils faits pour se mesurer à une aussi vaste entreprise? Et, humainement parlant, n'aurait-ce pas été se couvrir d'un ridicule qui n'a point de nom, que de les proposer à l'univers pour ses uniques transformateurs? Mais, Dieu l'a dit, et ils le seront; le même instant qui les voit sortir du cénacle, les voit déjà mettre en action leur puissant ministère. Ils commencent par le peuple, appelé le premier, tout déicide qu'il est, à jouir de la grande attente. Dieu a parlé, et des Juifs nombreux à sa voix convertis sont les premiers du christianisme, dont Jérusalem devient le berceau. Troupeau naissant, troupeau débile, hélas! il n'est pas plutôt rassemblé que, fondant sur lui tout à coup, une tempête violente l'a dispersé. Oui, tel fut le premier essai, comme aussi la première défaite de l'enfer. Ah! si jamais l'Eglise a dû frémir à l'aspect de ses persécuteurs, n'est-ce pas surtout lorsque, encore arbrisseau tendre, on eût dit qu'on pouvait la rompre ou l'arracher presque sans le moindre effort; mais c'est Dieu qui venait de la planter, Dieu qui saura changer en un efficace moyen d'accélérer son accroissement, la haine même acharnée à son entière extirpation. O prodige! elle doit son second progrès au premier coup frappé pour l'anéantir; et, en effet, si vous suivez tous les disciples que la terreur a poussés hors de Jérusalem, que verrez-vous, sinon des torrents de lumière versés partout où s'arrêtent leurs pas; ils en ont inondé toute la Judée, Samarie elle-même n'a pu échapper à leur actif embrasement. Samarie qui gardait comme une situation moyenne entre le Juif et le gentil, Samarie qui, dans le plan de Jésus-Christ, devait la seconde être appelée au testament nouveau, eh bien! la voilà tout à coup admise, ainsi que sa rivale, à ces grandes bénédictions, terme commun de leurs espérances.

O peuples étrangers à ces bénédictions, hélas! je vous vois encore étendus dans les ombres de la mort; des ténèbres que vos sages n'ont pu dissiper vous enveloppent encore. Ah! levez avec confiance vos têtes maintenant que votre heure est venue, entendez la voix de celui qui des pierres mêmes peut susciter des enfants à Abraham, devenez à l'instant sa postérité, entés sur l'olivier franc pour vous nourrir du suc de sa féconde racine.

Mais tandis que je parle on a déjà vu les apôtres s'élancer bien loin des limites qui jusqu'alors avaient circonscrit leur mission; ils ont franchi les antiques barrières au delà desquelles le nom de Dieu était auparavant inconnu; avancés en pleine eau ils jettent leurs filets mystérieux sur la parole de celui qui ne devait cesser de les remplir, et dès ce moment, que de peuples transformés, que de cités conquises au christianisme! Athènes, Ephèse, Corinthe en subissent presque en même temps le joug: Pierre se montre dans Antioche, et soudain cette capitale de l'Orient devient le centre de l'unité; oui, c'est à ce point central que dès lors tout aboutit. C'est de cette mystique souche que sortent à l'envi des essaims nombreux destinés à se reproduire dans les climats les plus éloignés; mais quoi? sera-ce pour toujours que le chef intrépide y fixera son trône en y bornant ses conquêtes?

Eh! ne sait-il pas que dans l'héritage de Jésus-Christ la meilleure part lui est due? aussi parcourant de ses yeux l'univers, à peine a-t-il vu Rome que tout à coup son choix est fait, Rome seule était digne de le fixer et Rome va devenir sa conquête de préférence. Cependant tout prospère au gré de l'activité des apôtres, leurs pas sont marqués par autant de triomphes, ils comptent à peine quelques jours depuis leur sortie de Jérusalem et néanmoins leur voix a déjà retenti jusqu'aux extrémités de la terre; déjà saint Paul ose dire aux Romains que la foi est célèbre dans tout le monde, il rend grâce à celui qui est tout-puissant de ce que les oracles étaient justifiés, de ce que le mystère caché aux siècles antérieurs était parvenu à la connaissance de tous les peuples; il appelle les Colossiens en témoignage des victoires de l'Evangile; toute créature qui est sous le ciel a entendu la foi, leur dit-il, elle est prêchée, elle fructifie, elle croît partout; or, où sont les exemples d'un aussi rapide accroissement? car la terre porta son fruit le jour même qu'on l'ensemença; sans avoir à passer par ses développements ordinaires le grain de sénevé qu'on y jeta s'éleva tout à coup à la hauteur d'un grand arbre, de sorte qu'à peine épouse, l'Eglise devint mère, et que ses premiers défenseurs purent presque opposer à ses premiers ennemis le miracle de sa propagation. Cent ans après la mort du Sauveur, saint Justin parlait déjà d'innombrables nations sauvages que l'Eglise avait marquées de son sceau; sur ses pas vient saint Irénée; or, que voyons-nous dans ses écrits sinon le nombre des premières Eglises, accru de je ne sais combien d'autres peuples adorateurs du vrai Dieu. Tertullien paraît vers la fin du IIe siècle et voilà que le nouveau dénombrement qu'il nous donne met au sein de l'Eglise des nations qu'un peu auparavant on n'y mettait pas: Les Gétules, la Mauritanie entière, l'Espagne, une partie des Gaules, les îles Britanniques, les Sarmathes, les Daces, les Germains, les Scythes, sans compter l'Egypte et presque tout l'Orient; avec quelle véhémence il relève le grand nombre des premiers chrétiens, en s'adressant à ceux-là même qui tenaient le premier rang dans l'empire. Qu'avons-nous fait, leur dit-il, qu'avons-nous fait pour nous venger de

vos cruautés et où en seriez-vous s'il nous eût été permis de rendre le mal pour le mal? Ah! une nuit seule avec quelques flambeaux aurait pu amplement nous satisfaire, et si nous voulions nous élever contre vous manquerions-nous de forces ou de troupes? Les Maures, les Marcomans, les Parthes, seraient-ils plus nombreux que toutes les nations du monde? Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons toutes vos îles, vos châteaux, vos cités, vos bourgades, vos camps, vos tribus, le palais, le sénat, la place, nous ne vous laissons que vos temples.

Origène, qui suit de près Tertullien, nomme encore de nouveaux enfants nés à l'Eglise dans des climats presqu'ignorés; ceux que ce Père avait exceptés ne le sont plus bientôt après par Arnobe; les régions sauvages du Nord que le soleil éclaire à peine, ainsi que les plages brûlantes du midi sont inscrites dans le catalogue heureux de la foi, enfin plus d'exception, plus de réserve; au temps de saint Athanase, de saint Chrysostome, de Théodoret aussi nombreuse que les sables de l'Océan, la postérité de Jésus-Christ couvre en entier la face de l'univers.

Et toutefois, pour arrêter une aussi étonnante propagation que de cruautés exercées, que de supplices inventés, que d'atroces moyens mis en œuvre. Hélas! chrétiens, de quelque côté que l'Eglise tournât ses yeux, elle ne voyait que tortures préparées, qu'échafauds dressés, que glaives tirés contre elle; tout ici-bas conspirer sa ruine; une tempête en appeler une autre, les calamités se succéder sur elle à mesure que se succédaient les tyrans; mais, efforts inutiles qui, loin d'arrêter un seul instant le cours de ses augustes destinées, ne servaient au contraire qu'à le rendre plus rapide en le protégeant davantage; elle trouvait le germe de sa fécondité dans le sang même de ses disciples avec toute profusion répandu. Plus il en périssait par le fer, plus elle en enfantait par l'Evangile; la cruauté même exercée envers les uns était un attrait puissant pour en attirer beaucoup d'autres, de sorte que, tel qu'un or ductile et pur, l'Eglise allait s'étendant à l'infini sous les coups redoublés du marteau sans cesse en action pour la frapper, et que sans faire autre chose que de voir ses membres mourir, elle recevait des accroissements incroyables, au point que la plus sanglante, la plus universelle, la dernière des persécutions ne fit que compléter sa victoire, mettre le comble à ses prospérités et lui donner coup sur coup tout ce qu'elle devait avoir d'étendue.

Nous la voyons aujourd'hui jouir de ses anciens triomphes; monuments, inscriptions, trophées érigés ou tracés en mémoire de sa destruction prétendue, tout a disparu; il n'est demeuré qu'elle seule, elle seule a survécu à tant d'empires obstinés à la désoler. Les royaumes, les cités, les provinces, les peuples ont vingt fois changé de nom, de site, de lois, de gouvernement, de démarcation, tour à tour bouleversés par des révolutions que le temps ne manquait jamais de ramener, tandis qu'étrangère à ces perpétuels changements, semblable à cette arche qu'un déluge miraculeux ne servait qu'à élever toujours plus haut sans jamais pouvoir l'engloutir, l'Eglise se montrait avec d'autant plus de sérénité que croissait la fureur des flots autour d'elle agités pour la submerger. Barque ineffable, et comment pourrait-elle périr, elle qui porte en soi le Dieu qui fait taire ou bruire les vents, qui excite ou calme les tempêtes?

O Providence qu'on ne peut jamais se lasser d'admirer, à voir, mes frères, à voir tant de sociétés qui l'une après l'autre sortent de son sein, qui ne croirait que l'Eglise en a dû subir une complète désorganisation, des diminutions très-sensibles; mais rien de tel, mes frères, malgré les retranchements successifs qu'il éprouve l'arbre demeure toujours entier, ce qu'on lui fait perdre dans un sens il l'a bientôt recouvré dans un autre. Voyez-vous cette branche énorme qui, sur le point de se séparer de son tronc semble devoir entraîner le tronc lui-même dans sa chute? la voilà qui tombe. Eh bien! l'instant d'après tout est compensé; à peine endommagé, l'arbre n'en est ni moins vigoureux, ni moins beau; on dirait qu'on n'y toucha point, et dans le sol même, occupé par des rameaux qui, après s'en être détachés, ont fini par n'exister plus, on le voit reparaître dans tout son éclat.

Que reste-t-il, en effet, de tant de sectes qui, avec un acharnement presque égal à celui de ses plus ardents persécuteurs, osèrent successivement s'élever contre l'Eglise catholique? Où sont maintenant les disciples de Carpocrate, de Valentin, d'Ebion? où sont les sectateurs d'Hermogène, de Marcion, de Ptolomée? où sont les gnostiques? où sont les prosélytes de Montan et de ses chimériques prophétesses? où sont même les ariens? les ariens auxquels il fut donné de tromper tant de peuples; les ariens, dont tant de princes ont favorisé la sanguinaire ambition; les ariens qui purent de leur multitude assez couvrir l'univers pour que la foi s'en atténuât et en fût presque ébranlée; les ariens, cependant, les ariens où sont-ils? Ils sont passés sans retour, et la trace en serait perdue si nos annales n'eussent gardé le souvenir de leur impiété avec celui des triomphes de l'Eglise.

Après cela, chrétiens, viendra-t-on encore nous demander où est l'accomplissement des prophéties, quand la preuve en est si palpable, quand les faits qui viennent à son appui sont plus éclatants que le jour? Cent et cent bouches ont prédit l'universalité de l'Eglise avant qu'elle s'établît, et à peine établie la voilà universelle; c'est ainsi qu'on la nomme un peu après sa fondation; c'est de ce titre glorieux que, sans craindre d'en être démentis, osèrent la qualifier ses plus anciens apologistes, quand ils portèrent sa cause aux pieds du trône. Que dis-je? oui, c'est à ces traits si lumineux, si décisifs, que les païens eux-mêmes la reconnurent.

Hélas! ils ne savaient que trop la distinguer des sociétés même qui affectaient le plus de s'assimiler à elle, mais que leur obscurité préservait toujours des orages fréquents qui fondaient sur le christianisme. L'Eglise catholique seule avait le privilége sanglant d'attirer sur soi tous les regards; seule elle se faisait remarquer par le nombre de ses disciples; seule elle fournissait à l'infini des martyrs; seule elle savait opposer, selon le besoin, de ces défenseurs éloquents, de ces orateurs sublimes dont les écrits étaient lus avec tant d'avidité par les Libanius, par tout ce qu'avaient de plus savant les écoles du paganisme. Eh quoi! Julien, Julien, ce prince dont les grands talents furent si funestes à notre sainte religion, Julien aurait-il pu confondre le grand corps qu'illustraient les Basile, les Grégoire de Nazianze, avec les fragments ténébreux qui autour de lui rampaient sous des noms presque ignorés? Qui ne sait qu'au milieu de tant de sectes qui l'environnaient, et toutes se disaient chrétiennes, Celse, néanmoins, Celse en remarquait une dont l'étendue étonnait ses regards, une qui, sans contredit, éclipsait toutes les autres; une à laquelle aucune des autres ne pouvait se comparer, et qu'il n'hésite point d'appeler du nom de grande Eglise. Vous, ô Aurélien! lorsque les fidèles d'Antioche vous prirent pour juge entre eux et Paul de Samosate, cet homme qui n'avait cessé de les opprimer, enhardi par la protection de Zénobie, sur quel principe fondâtes-vous votre sentence, si ce n'est en ce que ceux-ci firent valoir à vos yeux un titre que leur antagoniste ne pouvait s'arroger, celui de leur union avec l'Eglise universelle, dont vous saviez que Rome était le centre et son évêque le premier pontife.

Et comment, dit saint Augustin, comment les sociétés étrangères au catholicisme pourraient-elles entrer en parallèle de gloire avec lui, quand elles n'ont pour soi que les cantons resserrés où elles naquirent? En Afrique, poursuit le saint docteur, et admirez avec moi la force ainsi que la beauté de sa preuve, en Afrique on voit dogmatiser les donatistes; en Orient, ce sont les eunomiens qu'on voit prophétiser; mais l'Afrique n'a point d'eunomiens ni l'Orient de donatistes, tandis que là où l'un des deux partis n'est point je vois l'Eglise exister triomphante; elle s'étend jusque-là où ils sont, ils ne s'étendent pas jusque-là où elle est; elle peut mesurer l'espace étroit qu'ils occupent, ils ne peuvent calculer les régions immenses qu'elle remplit; de toutes parts ils en sont pressés; de toutes parts ils en sont circonscrits; à chaque pas ils la rencontrent; ils voudraient la fuir, et toujours ils la voient devant eux; partout, enfin, je l'aperçois, partout elle conserve son nom; son nom, qui lui est individuellement propre et que ne peuvent lui disputer les hérétiques eux-mêmes.

O confusion à laquelle ils n'ont jamais pu se soustraire! ils ne la combattent, pour ainsi dire, qu'en la confessant, et forcés comme ils le sont de publier sa catholicité, ils sont forcés de publier leur propre défaite. Oui, bon gré, mal gré, pour être entendus des étrangers qui leur parlent, ils sont obligés de nous désigner par le nom que nous donne l'univers; chacun d'entre eux en a un de particulier, qu'il doit au chef de sa secte; ils s'en servent entre eux pour s'appeler réciproquement; mais pour nous appeler, pour faire mention de nous, ils ont toujours le nom de catholique à la bouche, demeurant ainsi l'arbre ancien distingué, en dépit d'eux, de toutes les branches qui s'en séparèrent. Avant que les hérésies naquissent, dit saint Pacien, il suffisait de s'appeler chrétien, ce titre nous distinguant assez de la synagogue et du paganisme; mais il a fallu s'appeler catholique alors que les hérétiques ont osé usurper le titre de chrétien; le premier nom me confondait avec eux, le second m'en sépare. Heureuse qualification qui, en me distinguant de mes adversaires et manifestant de qui je sors, exprime on ne peut mieux la grande Eglise à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir.

Faut-il décrire ici les pays qu'elle occupe? Mais plutôt quels sont ceux d'où elle est exclue? En est-il un seul où elle ne se fasse remarquer par la foule de ses disciples? Ah! dans ceux-là même où elle gémit dans l'oppression, ne va-t-elle pas jusqu'à alarmer par ses rejetons nombreux une politique ombrageuse, qui se plaît à la charger de tout le poids de sa haine, pendant qu'elle tolère indistinctement toutes les autres sectes. Elle s'y maintient cependant, elle s'y multiplie comme autrefois le peuple élu dans la terre de Jessen, et loin d'y vivre dans l'obscurité, la proscription même est un moyen puissant de l'y rendre plus visible; que dis-je? ah! c'est dans ces lieux qu'elle se montre avec bien plus d'éclat; c'est dans ces lieux qu'elle a bien moins à rougir de ses disciples, c'est là qu'elle se plaît à voir germer des vertus dont parmi nous les exemples sont si rares, et qu'un jour on nous opposera pour notre éternelle confusion.

Regardez, chrétiens, aux environs de votre patrie, étendez au loin votre vue, et tant qu'il peut vous être loisible étendez-la; que verrez-vous, sinon l'Eglise dans la plus vaste partie de l'Europe, avec des sociétés, dirai-je rivales de la société dominante, là où l'on croirait qu'elle n'est pas : en Asie, parmi les Perses, les Indiens, les Chinois, ces peuples qui dégradaient leurs hautes connaissances par le mélange impur d'un culte superstitieux, et qui, à la première proclamation de l'Evangile, vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux; en Afrique, où malgré la féroce inimitié du musulman qui la proscrit, malgré les mœurs atroces des peuples qui l'habitent, le froment de l'Evangile va toujours s'agrandissant; dans le nouveau continent, quelle que soit son étendue, il est presque en entier soumis au joug fortuné de l'Eglise. Or, chrétiens, décidez maintenant vous-mêmes, examinez, mesurez, comparez. Et maintenant, chrétiens, parcourant des

yeux toutes les sectes ou schismes existants, faites-les entrer chacun à son tour en balance avec le catholicisme, combien ne serez-vous point frappés de la disproportion. Hélas! à côté de ce colosse immense, la plupart ne vous paraîtront qu'un point, à peine même ils se laisseront entrevoir, et ce contraste faisant mieux ressortir cette catholicité que je viens d'établir, achèvera de vous en convaincre. Je passe maintenant à ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'il me tardait, chrétiens, d'en venir enfin à ce caractère de l'Eglise le plus frappant, le plus démonstratif de tous ses caractères, puisqu'il les renferme tous en soi, que d'ailleurs il ajoute une force irrésistible à celle qu'ils ont par eux-mêmes et qu'il faut de toute nécessité recourir à lui pour mieux faire sentir les trois autres, dont il est tout à la fois le complément et l'abrégé. Car, quelque insuffisants qu'on les suppose pour former à eux seuls une preuve complète, sitôt que l'apostolicité vient à leur appui, sitôt que nous faisons voir qu'en partant du point où nous sommes, nous remontons jusqu'à notre chef par une succession continue, sitôt que par d'incontestables faits nous démontrons que sans laisser aucun vide tout l'espace compris entre nous et Jésus-Christ se trouve constamment rempli par une société toujours une, toujours sainte, toujours catholique; sitôt enfin que, présageant ses augustes desseins, nous montrons cette même Eglise, en vertu d'une force qui ne peut manquer de la soutenir, se perpétuant toujours la même, non moins à l'abri de toute atteinte dans l'avenir qu'elle a pu l'être dans le passé; dès lors, certes, dès lors la conviction est à son comble, il faut fermer les yeux à tout ce que l'évidence a de plus rayonnant pour ne pas se rendre à des preuves de cette nature. Appliquons-nous donc à les développer ces preuves; établissons, comme inséparable de l'Eglise, cette apostolicité qui devait lui faire embrasser tous les temps, et à cette fin rappelons maintenant la promesse que l'Homme-Dieu lui fit avec tant de solennité.

Toute puissance m'est donnée : toute puissance m'est donnée! Ah! chrétiens, quel magnifique prélude et quel gage de la stabilité de l'édifice qu'on est sur le point d'élever; quel architecte que celui qui, pouvant tout, est encore à la fois fondateur et fondement, pierre et ciment de son propre ouvrage. Pour inspirer à son envoyé vers les Hébreux une confiance à toute épreuve, le Seigneur ne dédaigna point de lui révéler son propre nom. Et maintenant Jésus-Christ ne dédaigne point de révéler à ses apôtres tout ce qu'il peut faire, en vertu de tout ce qu'il est; il met en avant, pour les rassurer, son empire souverain sur toutes choses; il fait valoir à la fois et les droits qu'il a par essence et ceux que sa médiation lui a mérités; il se montre dans toute sa grandeur; on dirait qu'il va déployer toute l'immensité de sa force. O Jésus! cette force ineffable que vous allez bientôt mettre en action en faveur de votre Eglise, qui pourrait vous la contester? Serait-elle en vous une usurpation, en vous qui, sortant éternellement du sein de votre Père, auquel vous êtes consubstantiel, faites aussi tout ce qu'il fait; nécessairement son égal dans une même nature : quoi! n'est-ce pas vous dont la divinité se fit sentir par je ne sais combien de prodiges? n'est-ce pas vous qui venez de triompher du tombeau pour nous en faire à notre tour triompher nous-mêmes, et pourrions-nous avoir assez peu de foi pour ne pas croire à l'immobilité de l'entreprise que vous allez consommer, quand c'est vous qui l'annoncez, vous, l'héritier universel de toutes choses; vous l'immortel roi des temps et des siècles; vous, dont la parole accomplit invariablement tout ce qu'elle promet, opère efficacement tout ce qu'elle prononce?

Toute puissance m'est donnée : Allez donc, ô mes apôtres! sur cet inébranlable appui; allez partout où je vous envoie et portez-y, en vertu des pouvoirs que je vous en donne, le témoignage de mes vérités; c'est ma voix qu'on écoutera quand on écoutera la vôtre; ce sont mes décisions qu'on entendra quand vous prononcerez vos oracles; c'est de Dieu que seront enseignés tous ceux qui le seront par vous, investis de ma sagesse infinie; comment pourriez-vous entrer en souci de l'événement qu'elle doit produire. Ne craignez point, c'est mon autorité que je subroge à la vôtre; je vous transfère mes propres droits; vos intérêts sont les miens, ma gloire est celle de l'Eglise que je vous charge d'établir. Allez donc, allez, évangélisez tous les peuples : *Et voilà, je suis avec vous.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Et voilà, *ecce*, parole en soi très-remarquable, mes frères; qu'elle est riche, qu'elle est expressive dans son admirable simplicité! Vous diriez qu'aux yeux étonnés des apôtres elle déroule en entier l'avenir, ou plutôt qu'elle en ramasse tous les instants dans l'instant précis où elle est prononcée; oui, elle les concentre tous dans l'instant présent par la certitude infaillible de l'effet; mais l'expression qui suit est encore bien plus merveilleuse. Un Dieu, un Dieu dire à des hommes, en soi si fragiles : Je suis avec vous, vous êtes avec moi. C'est, de sa part, il faut en convenir, une manière de s'énoncer dont il n'est pas donné de concevoir l'énergie. Certes, que peut-il faire de plus que de s'associer à l'œuvre qu'il commande, transformant en sa propre vertu la faiblesse même des coopérateurs qu'il choisit. Ainsi toujours il a parlé quand il a eu dessein d'agir avec un bras étendu; ainsi toujours le font s'énoncer les livres saints dans je ne sais combien d'exemples, qui tous font voir l'événement trait pour trait, conforme à son pronostic. La divine protection une fois assurée, il n'en faut pas davantage; tout marche, tout suit, tout s'ordonne au gré de ceux qui en sont munis; nul prophète, nul capitaine envoyé avec un tel renfort qui n'ait poussé jusqu'au bout

son entreprise, quelles qu'en fussent les difficultés. Je serai avec vous, dit le Seigneur à Gédéon, et vous détruirez Madian comme si c'était un seul homme. Je serai avec vous : quel mot ! Oui ! tout seul il renferme tout; il n'est pouvoir, appui, secours qu'il ne contienne; nulle force, nul obstacle, nul conseil qui puisse arrêter l'homme ainsi protégé, ainsi armé ; il ne lui reste plus que de courir droit à son œuvre, qu'un plein succès couronnera, fallût-il à cette fin bouleverser la nature en prodiguant les miracles.

Et voilà je suis avec vous, dès aujourd'hui et tous les jours, non pour un temps, mais à jamais; à chaque instant, sans discontinuer, par une assistance toujours présente, que rien ne pourra distraire ou détourner; car ce n'est pas uniquement avec vous que je dois être. Hélas ! tous vous devez mourir, et sans doute le tombeau n'est point fait pour engloutir l'ouvrage que je viens de laver dans mon sang; non, ce n'est pas seulement avec vous, que j'ai moi-même appelés, avec vous qui m'avez suivi durant mes jours mortels, avec vous, numériquement pris, que je dois être; ma promesse, qui va bien plus loin, embrasse tous vos successeurs, lesquels, substitués les uns aux autres, ne manqueront jamais d'héritiers à mesure qu'ils disparaîtront. Et voilà je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Après cela, chrétiens, comment oser soutenir qu'une pareille succession a pu s'interrompre, en effet, jusqu'à nécessiter, comme on a osé le soutenir, le recours à l'établissement, d'une mission nouvelle ? Comment d'ailleurs éluder la force des paroles de Jésus-Christ, ou croirait-on en avoir saisi le vrai sens en restreignant à l'invisible société des prédestinés la continuité de l'Eglise chrétienne ? Vous l'entendez, mes frères, et sans doute vous sentez ce qu'on doit penser d'une cause qui n'a que des subterfuges pareils pour appui. Voilà donc l'invisible société des prédestinés qui à elle seule suffit pour continuer l'Eglise chrétienne; mais alors où est-elle cette Eglise et à quelle marque pourra-t-on la reconnaître? L'invisible société des prédestinés, ah ! sans doute elle ira se perpétuant, cette noble portion du troupeau dont elle est la fleur, l'ornement et la gloire; elle ira se perpétuant, mais au sein du grand tout où elle est contenue; elle ira se perpétuant, mais sous l'écorce mystérieuse, mais sous l'écorce toujours visible de l'arbre à jamais fécond qui la nourrira de sa séve; elle ira se perpétuant, mais gardée, mais enfermée sous la forte clef, sous le sceau vivifiant de l'Eglise, dont elle est à la fois l'âme et la beauté, la richesse et le fonds, le prix et le mérite. Non, ce n'est pas seulement le corps auguste des élus qui durera toujours, c'est de plus le grand corps où ils sont compris, c'est le corps qui les régénère, les alimente, les gouverne, formant sans cesse en eux Jésus-Christ, qui durera sans discontinuer. Disons-le donc avec saint Augustin, il n'est que ceux qui sont hors de l'Eglise qui aient pu dire qu'elle a péri, c'est pour les confondre à jamais que par la bouche du Psalmiste, sollicitant son Dieu de lui raconter la brièveté de ses jours, il lui fut répondu qu'ils dureraient autant que les cieux.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter que ce qui put arriver à la Synagogue a bien pu aussi arriver à l'Eglise, que, par conséquent, la défection de celle-ci n'implique pas plus la défection de l'autre ; car, mes frères, où en serions-nous si on n'établissait aucune différence entre la figure et la réalité; si nous réduisions l'épouse libre à la condition de la femme esclave ; si nous confondions celle à qui l'on a dit : Vous tomberez, avec celle à qui l'on a dit : Rien ne pourra vous ébranler? Ne sait-on pas qu'uniquement destiné à prophétiser Jésus-Christ, le ministère de la Synagogue devait s'éclipser au moment où Jésus-Christ paraîtrait, sa tâche étant dès lors exactement remplie? Oui, chrétiens, c'est à l'aspect de Jésus-Christ que s'écarte l'Eglise où il naquit, pour faire place à celle qu'il venait fonder, lui qui, d'après le plus ancien, le plus mystérieux des oracles, étant sorti du sein de son Père, devait encore abandonner sa mère pour s'unir à une épouse selon son cœur, formée également de sa chair, sortie également de ses flancs, objet perpétuel de son amour, dont l'inépuisable fécondité lui donnerait dans une suite sans fin une postérité de bénédiction.

Or, dans quelle autre société que dans la nôtre, a pu se trouver une semblable continuité? N'est-ce pas nous qui avons le droit de soutenir, comme autrefois saint Irénée, qu'avec la succession de l'épiscopat, nous avons reçu la grâce de la vérité, pouvant compter tous les successeurs des évêques depuis les apôtres jusqu'à nous? Quel est celui qui osera nous contredire quand nous prononcerons ces paroles célèbres de Tertullien? Nous étalons nos titres et nos origines, nous marquons avec précision toute notre ascendance. Nos annales, qui remontent jusqu'à Jésus Christ, font foi de ce que nous sommes. Nous montrons le catalogue exact de tous nos évêques, dont la suite, dès le principe, est telle que chacun, de degré en degré, remonte jusqu'aux apôtres, desquels nous est venue ainsi de main en main la semence évangélique ; et si, pour confondre les hérétiques de son temps, il suffisait à saint Optat d'exposer simplement la succession de l'Eglise romaine, en la suivant pas à pas, depuis Cyrille, son contemporain, jusqu'au premier des apôtres, que pourrait-on nous répondre à nous, à nous qui, malgré tant de siècles ajoutés à celui où ce Père écrivait, remontons néanmoins progressivement jusqu'à saint Pierre, dont le siége est si dignement rempli par le pontife actuel? Tant nous sommes fondés à conclure avec saint Cyprien qu'il y a dans l'Eglise une tige, une source, une force, une racine pour reproduire incessamment de nouveaux pasteurs qui successivement remplissent les mêmes chaires, ce qui forme un enchaînement d'u-

nité et de tradition d'où l'on ne peut sortir sans se perdre; enchaînement contre lequel viendront toujours se briser les hérétiques quels qu'ils soient. En vain allégueraient-ils les Ecritures pour ouvrir un champ plus vaste à leurs sophismes, en entrant en lice avec nous; sans autre appui, sans autre retranchement que la suite uniforme et constante de nos pasteurs, nous repousserons toujours leurs attaques; toujours ils seront forcés de convenir que n'ayant rien de tel parmi eux, leurs armes ne sont point égales. Toujours, enfin, la victoire se fixera parmi nous, et d'ailleurs les Ecritures, dont ils font tant de bruit, quel droit ont-ils de se les approprier? de qui sont-elles? de qui, si ce n'est de l'Eglise qui les précéda, les examina, les reçut, les marqua d'un inviolable sceau et les transmit avec leur vrai sens? du moment où nous possédons les premiers; Du moment où nous descendons en droite ligne de ceux à qui appartenait la chose, elle est à nous, et nul ne peut nous la contester; c'est nous que toutes les sectes ont trouvés en place. Nos pasteurs se succédaient avant qu'elles eussent les leurs, notre doctrine s'enseignait avant que la leur eût pris naissance. C'est nous enfin qui sommes avant toutes, puisque toutes, sans exception, se sont élevées contre nous; et le principe une fois posé, le fait une fois convenu, c'en est évidemment assez, toute discussion doit finir, nous avons contre nos adversaires, pour nous, la plus terrassante des preuves.

Et voilà, chrétiens, ce caractère de nouveauté qui rendra toujours toutes les sectes reconnaissables, voilà comment le point de leur inique séparation demeurera toujours sanglant, et pourquoi toujours elles porteront sur leur front l'empreinte ineffaçable de leur récente origine. C'est du temps de l'empereur Antonin que dogmatisa Marcion, disait autrefois Tertullien. C'est du temps de l'empereur Charles-Quint que Luther a commencé de dogmatiser; voilà ce que nous disons aujourd'hui. C'est ainsi que d'âge en âge on a fixé à chaque hérésie le moment précis où elle parut; car qui peut changer les siècles écoulés en se donnant des prédécesseurs? Qui peut transporter en avant ou en deçà le jour de sa naissance, intervertir l'ordre des événements qui se sont succédé ou se former une généalogie à souhait? et quelle secte entreprendrait de se cacher dans l'obscurité des temps qui la prévinrent? Je sais que nos adversaires ont tenté d'y réussir, je sais qu'on les a vus s'agiter en tout sens pour chercher dans le passé quelque souche à part qui pût leur fournir des ancêtres qu'ils eussent, hélas! bien mieux trouvés dans l'Eglise en y demeurant. Croiriez-vous, mes frères, qu'on les a vus compter parmi leurs ascendants les hussites, les vaudois, les pétrobrussiens, les disciples de Béranger : aveugles, oh! que je les plains de n'avoir pas vu qu'en s'attachant à de pareils rameaux, ils en subiraient la triste destinée. Mais les avaient-ils, ces ascendants, quand, unis à nous par le lien sacré d'une doctrine identique, ils ne reconnaissaient d'autres ascendants que les nôtres! Les avaient-ils, ces ascendants, quand, de concert avec nous, ils les chargeaient de tous leurs anathèmes? Qu'ont-ils d'ailleurs avancé par une liste ainsi fabriquée? qu'avanceraient-ils même en la poussant plus loin, en la prolongeant, comme il leur en eût si peu coûté, jusqu'à Cérinthe lui-même? Certes, se donner pour premier aïeul ce contemporain des apôtres, c'est bien se donner en fait d'antiquité tout ce qu'on peut imaginer de plus reculé pour mieux rivaliser avec nous. Malgré cela, chrétiens, ils n'auraient encore rien fait, puisque, nous transportant comme eux à l'époque indiquée, et leur montrant la coupure encore saignante où s'effectua leur séparation, nous leur dirions toujours avec vérité : C'est jusqu'ici que vous remontez, c'est ici l'instant où vous naquîtes; c'est donc ici qu'il faut vous arrêter. Plus haut vous n'avez rien qui vous ressemble, rien qui s'appelle de votre nom; nul autre père, nulle autre tige que vous puissiez invoquer. Dès ce moment vous avez rompu la chaîne; vous n'étiez pas hier, vous ne datez donc pas d'hier; vous ne datez que d'aujourd'hui, vous êtes tout à fait nouveaux : *Novellus es.*

Qu'une secte se pare donc de tous les dehors qui peuvent la rendre recommandable, elle a toujours un défaut par où elle montre son faible, défaut radical qu'il lui est impossible de dissimuler, puisque son nom, qui trahirait ses efforts, déposerait toujours contre elle; qu'importe en effet que le schisme de Samarie ait duré si longtemps? Ne se souvient-on pas toujours de Jéroboam, son auteur? ah! si le temps pouvait donner plus de poids ou de crédit à tel ou tel schisme, combien par exemple n'en aurait pas celui de Dioscore, que nous voyons encore exister de nos jours? En a-t-il cependant acquis davantage, en est-il mieux autorisé, mieux fondé, pour venir de si loin, et ne faudra-t-il pas qu'il cède à la simple vérification de sa date, lorsque le ramenant au concile de Chalcédoine, avant lequel il n'existait pas, nous ne ferons que répéter contre lui les foudroyantes paroles qui retentirent lors de sa naissance : Vous avez contre vous tout l'Orient de concert avec tout l'Occident; parcelle obscure, vous luttez en vain contre le grand tout dont vous vous êtes détachée; inutile rameau, vous voilà déjà desséché au pied de l'arbre immense d'où la hache vous a retranché; durez donc tout autant qu'il vous sera permis ou loisible, vos jours, quelque longs qu'ils soient, auront-ils jamais la vertu de faire oublier celui qui pour la première fois vous vit éclore?

Après tout, chrétiens, et je finis, après tout, de même que dans les successions selon la chair, dans les successions selon l'esprit il ne peut y en avoir qu'une de vraie, le long de laquelle avec le ministère qui les dispense, la doctrine et les sacrements doivent se conserver toujours purs; or, cette

succession par où peut-elle mieux se manifester qu'en montrant son premier anneau, lequel ne peut être évidemment que Jésus-Christ, pour qu'elle soit pleinement légitime ; oui, c'est jusqu'à cette hauteur qu'il faut s'élever, c'est à ce point central qu'il faut revenir pour se montrer revêtu d'un titre irréfragable, d'un caractère vraiment divin ; commencer un peu en deçà, c'est s'avouer étranger à la suite qui en dérive, c'est porter un tout autre sceau que celui que le Christ vint empreindre, c'est avoir abandonné le sentier divin qu'il traça, c'est avoir enfin renoncé aux bénédictions qu'il n'a promises qu'à ceux qui ne sortiraient point de la ligne le long de laquelle elles vont se perpétuant. Exhérédation terrible, mais exhérédation juste, encourue par le seul fait de s'être séparé de nous, de n'être venu qu'après nous ; je dis plus, avec saint Augustin, n'être venu qu'après nous, est un signe hélas ! trop certain, d'une existence très-précaire, c'est un pronostic, un avant-coureur d'une ruine dont tôt ou tard nous ou nos neveux seront les témoins ; c'est se préparer de loin ou de près à rendre à la stabilité de l'Eglise, cet hommage glorieux que, chacune à son tour un million de sectes qui ne sont plus, lui rendirent ; et comment pourraient-elles avoir une existence durable, lorsque hors du canal qui seul ne tarit jamais, elles n'ont ni réservoir qui les entretienne, ni source qui les alimente, car elles ne sont pas de ces fleuves continus dont l'origine féconde leur fournit des eaux en abondance ; elles ne sont tout au plus que des torrents, mais des torrents qui, étant venus comme d'eux-mêmes, se dessèchent comme ils sont venus.

Il n'en est pas ainsi de votre Eglise, ô mon Dieu ! parce que vous en êtes la source inépuisable ; seule, elle a par essence le privilége glorieux de rouler dans un cours éternel des eaux toujours pures, toujours vives, toujours abondantes, des eaux qui seules peuvent rejaillir jusqu'à la vie éternelle ; ah ! puisque vous nous avez mis dans son sein, faites que nous gardions son unité, que nous vivions selon sa sainteté ; que ravis de son apostolicité, nous nous unissions pleins de ferveur au cantique universel dont ce globe entier retentit à votre louange ; faites surtout que fidèles aux devoirs que nous prescrit son apostolicité, nous demeurions toujours soumis à ces pasteurs qui sont les seuls légitimes, les seuls vrais, parce qu'ils sont les seuls dont la suite remonte sans interruption jusqu'à vos apôtres. Environnez de votre protection ce vaste royaume, empêchez l'impiété d'y prévaloir, et qu'il soit encore l'une des plus riches portions de votre héritage ; ô Dieu ! dont la miséricorde est riche à l'infini ; ah ! ne la bornez pas à nous seuls, exaucez les vœux que mon ministère m'autorise à vous adresser avec confiance ; hélas ! vous avez d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; eh bien, exercez en leur faveur votre toute-puissance ; qu'elles viennent, qu'elles viennent toutes se réunir à nous pour ne former avec nous qu'un seul troupeau sous les pasteurs que vous avez établis, et dont pour leur malheur elles méconnaissent encore la voix ; c'est peu, ô mon Dieu ! de leur avoir montré le sentier hors duquel elles se sont égarées, il s'agit de les y faire marcher ; que votre forte impulsion les pousse, que l'onction sainte de votre grâce les attire vers votre Eglise, pour y bénir avec nous votre saint nom dans le temps, et ne pas cesser ensuite de le bénir dans l'éternité..... Ainsi soit-il.

DISCOURS XX.

SUR LA COMMUNION DES SAINTS.

Omnes vos unum estis in Christo Jesu. (*Galat.*, III, 28.)

Vous n'êtes tous qu'une même chose en Jésus-Christ.

Voici, chrétiens, un dogme, hélas ! trop peu connu, et que néanmoins il est très-important de connaître, soit parce que l'Eglise en a fait l'un des douze articles de son symbole, soit parce qu'il nous apprend ce que nous devenons, par la merveilleuse transformation que Jésus-Christ opère en nous ; il voulait nous rapprocher de son Père ; or, pouvait-il mieux y réussir qu'en nous ramassant tous dans l'unité de sa filiation, afin que Dieu ne vît en nous que ce qu'il voit en lui, pour nous aimer du même amour dont il l'aime éternellement. Ce qui suppose évidemment que nous tenons au corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire à son Eglise, non-seulement par les liens extérieurs qui font sa visibilité, mais encore par le lien intérieur d'une foi que soutient l'espérance, et que la charité fait agir.

Car, s'il n'y a point de justes qui ne soient membres de l'Eglise, ah ! chrétiens, il y a beaucoup de membres de l'Eglise qui, loin d'être justes, sont au contraire de très-grands pécheurs, lesquels dès lors, n'appartiennent point à ce qui fait proprement l'âme de l'Eglise et la rend toujours belle, toujours sans ride et sans tache aux yeux de son divin époux ; non, ils ne sont pas du nombre de ceux qui croissent pour l'accroissement du corps entier, et l'on peut dire d'eux en toute vérité, qu'ils sont de l'Eglise sous un rapport, mais qu'ils n'en sont pas sous un autre ; ils sont dans l'enceinte de la bergerie, et à cet égard, censés lui appartenir ; mais ils n'en sont pas les brebis, et à cet égard, ils n'entrent point dans la composition du troupeau béni dont l'Homme-Dieu s'est déclaré le bon pasteur. Ils ont sans doute avec l'Eglise un rapport fixe et certain tant qu'ils lui sont unis par le dehors, mais ils en perdent tous les avantages spirituels tant qu'ils demeurent dans leur état de péché ; ils sont au corps mystique de Jésus-Christ, ce que sont au corps humain des membres paralysés, ou bien ce que sont des rameaux desséchés, eu égard à l'arbre auquel ils appartiennent, mais dont ils ne reçoivent aucun suc. Ainsi quand il s'agit, comme il en est maintenant question, quand, dis-je, il s'agit de faire entrevoir l'Eglise

par le côté qui la rend très-digne de son époux, quand il s'agit de célébrer cette beauté qui lui vient du dedans, ou bien le bonheur de participer à ses invisibles trésors, les pécheurs impénitents ne méritent pas qu'on parle d'eux ; ah ! puisse le tableau des biens dont ils se privent, les déterminer enfin à marcher sur les pas des vrais enfants de l'Eglise, puisque ce n'est qu'entre ceux-ci qu'existe et s'effectue cette communion des saints que je me suis proposé d'expliquer aujourd'hui, en vous montrant d'abord en quoi elle consiste, premier point ; ensuite, les devoirs qu'elle nous prescrit, second point ; implorons-les. ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Par la communion des saints nous entendons, d'après nos catéchismes, cette communauté de biens spirituels que la charité établit entre les fidèles, et que saint Basile appelle un échange, un commerce mutuel de piété : *Communis pietatis mercatura.* Mérites infinis de Jésus-Christ, foi héroïque des patriarches, travaux des prophètes et des apôtres, constance à toute épreuve des martyrs, science et sagacité des docteurs, pureté inaltérable des vierges, ferveur séraphique des solitaires, tout ce qui fut pratiqué de mortification, de pénitence, de vertu par les justes des deux alliances, voilà, chrétiens, les riches trésors qui nous sont ouverts, si de notre côté nous remplissons la condition qui seule peut nous donner droit d'y puiser ; je veux dire que nous devons être en état de grâce, ou tout au moins commencer de revivre, en commençant d'aimer Dieu pour avoir part au bienfait de cette communion des saints, qui consiste premièrement dans la communion des membres avec leur chef, secondement, dans la communion des membres entre eux.

Premièrement, dans la communion des membres avec leur chef, et avec quel chef ! c'est avec celui dont le nom fait fléchir tout genou dans le ciel comme sur la terre, qui s'est fait un peu moindre que les anges, afin que nous ne fussions pas moindres que lui : oh ! de quel trône et dans quel néant il est descendu ! Est-il en effet, d'une part, rien de plus haut que le Verbe? est-il rien, d'autre part, de plus bas que notre chair ? Cependant le Verbe s'est fait chair, il a daigné devenir ce que nous sommes, pour nous changer en ce qu'il est, et s'approprier, dit saint Léon, notre nature à tel point, qu'il n'y a plus qu'un seul tout individuel, non-seulement dans cet Homme-Dieu considéré personnellement en lui-même, mais encore dans cet Homme-Dieu composé, accru de tous les membres qui lui sont incorporés ; restreindre les effets de l'incarnation au pur corps naturel que le Verbe a pris de nous, ce serait en avoir une trop imparfaite idée, ou ne pas connaître assez le dessein que Dieu s'est proposé dans la mission de son Fils ; il faut de plus savoir et professer qu'en vertu de l'incarnation, le Verbe s'est acquis un second corps, un corps mystique mais réel, dont les fidèles sont les membres, dont il est conséquemment le chef, non dans un sens purement politique ou moral comme le serait un roi dans son royaume, mais dans un sens très-vrai, par une action pareille à celle de notre tête sur notre corps, ou encore, par une influence égale à celle de la tige sur ses rameaux : *Ego sum vitis, vos palmites.* (*Joan.*, XV, 5.) Oh que cette doctrine est profonde ! qu'elle est riche en conséquences, et comme saint Jean la comprit bien, lorsque du haut de la croix il s'entendit nommer fils de Marie, car, dit Origène, il comprit dès lors ce que dans la suite il devait nous enseigner lui-même avec tant d'onction, il comprit que ne faisant qu'un avec son divin Chef, la mère de son divin Chef était par conséquent la sienne, et que ce n'était pas un autre fils, mais le même fils, le même Jésus qu'on désignait à Marie, en lui désignant le disciple : *Ecce hic est Jesus quem genuisti.*

Il est donc bien vrai, ô Jésus, que vous êtes le second Adam figuré par le premier, car à la manière dont il nous a transmis le péché, vous nous avez transmis la grâce. Mais il n'en est pas du péché comme de la grâce, celle-ci ayant bien plus de force pour nous régénérer, que n'en eut celui-là pour nous dégrader. Oh que vous êtes riche en miséricorde, vous qui avez non-seulement daigné guérir nos blessures, mais nous donner encore plus de vigueur que nous n'en avions avant d'être blessés : oui, non content de compenser nos pertes, vous avez ajouté aux richesses dont la création nous avait comblés ; vous avez fait surabonder la grâce, là où notre indignité abondait, et sans contredit, nous avons beaucoup plus recouvré en vous, que nous n'avions eu le malheur de perdre en Adam.

Mais comment l'avons-nous recouvré? Suivez-moi, chrétiens, c'est le sacrement des noces de l'Agneau que vous allez connaître ; ce sacrement qui de l'Eglise et de Jésus-Christ n'a fait qu'une même chair : *Erunt duo in carne una.* (I *Cor.*, VI, 16.) Il fallait pour nous donner une seconde naissance, il fallait qu'une seconde femme nous enfantât et qu'elle fût formée de la substance d'un second Adam, comme l'ancienne Eve l'avait été de la substance du premier homme. Mère ineffable et mystérieuse ; ah ! n'en jugeons pas en la comparant avec les autres mères ; car, hélas ! nous sortons criminels des entrailles de celles-ci, et bien que nous entrions criminels dans les entrailles de celle-là, nous en sortons pleins de justice. Quand nos mères nous enfantent, ce n'est point leur vie qu'elles nous communiquent, elles ne sont mères, pour ainsi dire qu'à demi, ne l'étant pas de notre âme ; quand l'Eglise nous enfante, c'est son âme qu'elle nous transmet, c'est de son âme que nous vivons, c'est, bien plus, sans aucun mélange de mort qu'elle nous communique la vie, et afin que cette vie aille croissant de plus en plus, elle nous garde, elle nous retient dans son sein conservateur. Nos mères naturel-

les ont recours à d'autres mains que les leurs pour guérir les infirmités de nos corps, tandis que l'Eglise trouve tout en soi pour guérir les infirmités de notre âme. Elle tient en dépôt le vrai baume de Galaad, et son pouvoir ne différant pas de celui de son Epoux, quelque désespérés que soient nos maux, elle peut nous dire de plein droit: Je le veux, soyez guéri : *Volo mundare.* (*Luc.*, V, 13.)

Ajoutons que l'Eglise est essentiellement une; car, autrement, elle ne serait ni épouse, ni mère, ni gardienne incorruptible des trésors d'en haut, ni communion des saints. L'Eglise est une; mais de cette unité forte, où le nombre même est réduit à un comme dans les trois de l'unité divine. C'est parce qu'elle est une, qu'à l'abri de toute défection, elle demeure stable à l'égal de son immortel fondateur, aux yeux duquel elle est tout, et par cela seul qu'elle est une, il se plaît à la nommer par cette glorieuse qualification, comme étant le plus beau de tous les éloges : *Una est columba mea.* (*Cant.*, VI, 8.) Il ne peut, en effet, y avoir qu'un corps indivisible qui corresponde à un seul chef; comme il ne peut y avoir qu'un seul chef qui corresponde à un seul corps. D'où il suit, pour première induction, que tout ce à quoi Jésus-Christ n'est point uni, n'est pas son Eglise; et, pour seconde induction, que, hors de l'Eglise, il ne peut y avoir ni vie ni salut, puisque hors de l'Eglise on ne reçoit plus rien de l'influence de son divin chef; non, dès lors, plus de ces eaux volontaires que Dieu ne fait pleuvoir que sur son héritage, plus de ces parfums sanctificateurs qui, de la tête du véritable Aaron, vont embaumer les franges mêmes de sa robe. Ce n'est que dans l'unité, dit le Prophète, qu'on peut espérer d'être béni : *Illic mandavit Dominus benedictionem.* (*Psal.*, CXXXII, 3.) Par conséquent, toute scissure qui nous en sépare est mortelle ; un anathème de maux sans fin, voilà ce qui nous attend.

Et, certes, nous avons été renouvelés, non pour être plusieurs corps, mais pour n'en former qu'un. C'est pour commencer, garder, recouvrer, renforcer notre union avec Jésus-Christ, que les sacrements ont été institués; le baptême surtout et l'eucharistie. Car le premier nous fait entrer dans l'unité de Jésus-Christ; le second nous y maintient. Celui-ci forme le nœud que celui-là resserre de plus en plus. Et comment? Comment, par la chair même de Jésus-Christ, qui, se transformant en notre substance, ou plutôt qui, nous transformant en la sienne, efface toute différence de l'homme à Dieu, pour ne laisser voir dans l'homme sanctifié que le Dieu même de qui vient toute sainteté; l'Apôtre nous ayant dit que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont d'une même nature. Ah ! chrétiens, quelle grandeur que la nôtre, et cependant à peine y pensons-nous, à peine en gardons-nous quelque léger souvenir.

Mais après avoir montré en quoi consiste la communion des membres avec leur chef, faisons voir maintenant en quoi consiste la communion des membres entre eux; et, à cette fin, ne sortons pas d'une comparaison à laquelle saint Paul se plaît tant à nous ramener. C'est la comparaison prise du corps humain. De même, en effet, qu'on voit dans celui-ci nombre d'organes qui agissent de concert et se prêtent mutuellement leurs secours, ainsi on voit dans l'Eglise plusieurs ministres exercer pour la même fin, en vertu d'un même esprit, bien que par des agents différents; tous ne sont pas prophètes, tous ne sont pas apôtres, mais tous sont en commun ce qu'est chacun d'entre eux pris à part. Mais, de plus, chacun d'entre eux a droit à tout ce qui se fait ou qui est possédé en commun ; et cela, parce qu'étant membres d'un même chef, ils sont membres les uns des autres; ils s'appartiennent réciproquement : *Membra de membro.* D'où je puis évidemment inférer que de même qu'on ne peut reprocher, ni à l'oreille de ne pas voir, ni à l'œil de ne pas entendre, ainsi on ne peut non plus reprocher à un chrétien de ne pas remplir telle ou telle fonction à laquelle il n'a pas été destiné ou qui n'est pas de sa compétence. Par exemple, on ne peut lui reprocher l'impuissance où il est d'instruire ou de prophétiser. C'est encore à tort qu'on lui dirait : Si vous étiez juste, vous feriez des miracles, comme saint Pierre en a faits. Car il répondrait, et avec toute raison : Saint Pierre, en faisant des miracles, les a faits par moi, ou plutôt je les ai faits par lui, puisque je suis dans le corps où saint Pierre les a faits. Ce qu'il peut, je le puis également comme lui ; dès lors que je le puis par lui, n'étant pas divisé d'avec lui, ne faisant qu'un avec lui, il prend part à ma fonction comme je prends part à la sienne; et le lien, qui nous unit tous les deux, nous donne à l'un sur l'autre un droit égal, quoiqu'il en soit de ma bassesse, par rapport à lui, ou de son élévation, par rapport à moi.

Vous l'entendez, chrétiens ; et, dès lors, sans doute, il ne vous en faut pas davantage pour sentir en quoi consiste la communion des membres de l'Eglise entre eux. Vous leur appliquez, point par point, tout ce que vous voyez s'effectuer entre les membres de notre corps, et de ce que chacun de ceux-ci, en travaillant à servir les autres, en reçoit à son tour les services et prend part aux avantages qui résultent de leur travail, vous concluez qu'il doit en être au moins ainsi de membre à membre dans l'Eglise. Je dis qu'il doit en être au moins ainsi ; car ce qui se passe dans le corps humain n'est qu'une faible image de ce qui se passe dans l'Eglise, où des œuvres de chaque membre il se fait comme un amas, un trésor universel, qui reflue abondamment sur chacun, lequel reçoit, non-seulement selon ce qu'il a fourni, mais autant qu'il veut recevoir, les biens spirituels étant d'un genre tel que plus on en prend pour soi, plus on ajoute à leur masse mystérieuse.

Que dirai-je de la communication des maux? Ah ! c'est ici que la comparaison, prise du corps humain, se trouve en défaut

et ne présente rien de semblable à ce qui se passe dans l'Eglise. Car la douleur est toujours stérile dans le corps humain; ou, si elle passe de l'un de ses membres aux membres voisins, c'est toujours au détriment de ceux-ci; tandis que la douleur n'est jamais sans fruit dans les membres de l'Eglise, où le mal qui survient à l'un trouve son remède dans la compassion des autres, qui, à leur tour, sont guéris par leur sensibilité aux maux d'autrui. Ainsi tout se change en bien, tout devient source de grâce et de salut dans le corps mystique de Jésus-Christ. Non, rien ne s'y perd, tout y profite, tout concourt à y former le fonds de mérite, de piété, de bonnes œuvres, que la charité ne cesse d'enrichir, en y puisant sans cesse elle-même, et l'antiquité de ce fonds date du moment où le sang de l'Agneau commence de couler; c'est-à-dire du moment où se montre le premier juste, lequel, au surplus, ne fut juste que parce qu'il appartenait d'avance au corps mystique de Jésus-Christ, source unique de toute justice; car, de même que dans la naissance de Jacob, sa main, qui parut avant sa tête, était néanmoins intimement unie à sa tête, ainsi les justes venus avant Jésus-Christ, leur chef, lui étaient intimement unis. Ainsi il s'est laissé précéder par tel ou par tel autre de ses membres. Ainsi il n'a paru qu'après quelques-uns d'entre eux, mais avec toute la prééminence d'un chef puissant à l'infini, dont l'influence avait seule animé et produit tous les saints qui l'avaient devancé. Or, c'est avec les justes venus avant lui, comme aussi avec les justes venus après lui, que nous entrons en communion. C'est de leurs travaux que nous jouissons, si nous vivons de l'esprit qui les fit vivre; si, comme eux, nous nous rendons conformes à notre divin chef.

Maintenant, chrétiens, il s'agit de finir, en expliquant, autant qu'il est en moi, tout ce que la communion des saints embrasse de tendre. Il s'agit d'achever le tableau dont vous n'avez encore vu que l'une des trois parties qui en composent la totalité; car, au fond, je ne vous ai entretenu jusqu'ici que de cette portion de l'Eglise qui voyage avec nous durant nos jours mortels; mais elle renferme, en outre, les enfants nombreux qui, étant morts dans la justice, ont honoré sa fécondité virginale; et, parmi ceux-ci, les uns pleinement quittes envers Dieu, jouissent de la gloire dont les autres ne jouiront qu'après certains délais qu'il n'est pas en leur pouvoir d'abréger. Hélas! bien que marqués du sceau des élus, ils n'ont pas encore l'exquise pureté qu'exige la patrie; et, jusqu'à ce qu'un temps plus ou moins long ait achevé de les embellir, ils languissent, fixés dans un asile expiatoire, où loin de les délaisser, l'Eglise, au contraire, en fait l'objet de ses plus tendres soins, leur tend une main tutélaire, les environne de sa bienveillance, fait couler sur eux le sang rédempteur, et, par le mérite de ses vœux, supplée au non mérite de leurs vœux; où, tandis qu'elle gémit avec eux en se couvrant de leur deuil, elle assiste, elle prend part à nos combats, elle nous revêt de ses armes; et, pour mieux échauffer notre courage, elle fait briller à nos regards les couronnes des vainqueurs dont elle chante les triomphes, se faisant ainsi toute à tous, mère commune de tous, et ne formant, sous un triple aspect, qu'un seul tout dont la beauté est au-dessus de nos expressions.

Non, mes frères, le lien qui nous unit ici-bas ne se termine point à nous; mais il va, d'une part, s'étendant jusqu'aux élus glorifiés auxquels il nous rattache pour, d'autre part, s'étendre aux élus non glorifiés qu'il rattache à nous, de sorte que nous tenons comme un milieu entre les uns et les autres; en invoquant les premiers, nous en sommes les protégés; en priant pour les seconds, nous en sommes les protecteurs. Ceux-ci ont besoin de nous, nous avons besoin de ceux-là; tout ce que la charité nous fait départir aux uns, nous est amplement rendu par la charité des autres. Et c'est ainsi que s'exerce et s'effectue en toute vérité parmi nous la communion des saints. C'est ainsi que tous les membres s'entre-touchent et s'entre-soutiennent pour l'édification du corps entier, qui lui-même, en s'unissant aux célestes chœurs, cesse d'être un corps pour n'être plus que l'une des deux grandes parties de l'universelle société où les esprits bienheureux sont compris; oui compris, et cela par l'ineffable chef qui n'est pas moins le leur que le nôtre, et qui, bien que sous des rapports différents, leur est autant nécessaire qu'à nous; car sachez bien que quoique les saints anges n'aient pas eu besoin d'un Dieu qui rendît leur culte digne de Dieu, puisqu'ils ont à louer et qu'ils ne peuvent louer dignement que par celui qui étant de toute éternité la parole du Père, en est aussi de toute éternité la louange, ou comme cette parole substantielle a daigné s'associer non à l'un d'entre eux, mais à l'un d'entre nous; ce n'est peut-être dès lors que dans l'un d'entre nous qu'il leur est possible de trouver l'adorateur dont ils ont besoin pour rendre leur culte digne du Très-Haut, et les voilà dès lors enlacés avec nous, non-seulement à raison du principe dans lequel, selon saint Paul, ils ont été créés ainsi que nous, mais encore à raison du moyen qui leur est commun avec nous de louer Dieu par Jésus-Christ: *Per quem laudant angeli.* Vous venez de voir, chrétiens, en quoi consiste la communion des saints, tâchons maintenant d'exposer les grands devoirs qu'elle prescrit, c'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Nos devoirs, en vertu de la communion des saints, sont fixés par les relations mêmes que cette communion établit: premièrement, de chacun de nous à Jésus-Christ, secondement, de chacun de nous aux autres membres de ce divin chef. Et, en premier lieu, quels sentiments ne doit pas exciter en nous la seule considération d'avoir Jésus-

Christ pour chef? à quelle perfection ne se croira-t-on pas appelé, si l'on sait apprécier un tel honneur? à combien de tentations ne résistera-t-on pas, que de périls ne bravera-t-on pas, quelle horreur n'aura-t-on pas du péché, si l'on a soin de s'armer de cette grande pensée? Est-il chrétien, pour peu qu'il veuille y réfléchir, qui, en se disant à lui-même je suis membre de Jésus-Christ, ne songe aussitôt à ce qu'exige de sa part un titre aussi magnifique, et qui ne trouve dans cette seule qualification, un motif puissant contre tout ce qui tendrait à le dégrader? Tel un soldat, fier de marcher sous les drapeaux d'un habile capitaine, n'aspire qu'à se rendre digne de son chef et brûle de déployer, dans les combats, tout ce qu'une aussi noble idée a pu lui inspirer de valeur.

Je suis membre de Jésus-Christ : ah ! dès lors, qu'êtes-vous à mes yeux, distinctions frivoles, plaisirs passagers, biens fragiles, grandeurs périssables d'ici-bas? me conviendrait-il d'attacher à votre possession le moindre prix, quand elle ne peut que m'avilir en rompant ou du moins en affaiblissant les nœuds qui m'unissent à mon chef suprême ! Non, l'ambition qui me presserait de courir après vous, n'aura aucune prise sur mon âme; je saurai garder le rang sublime que j'occupe, eu égard à vous : je ne descendrai point de la hauteur où l'on vous perd de vue, ravi de n'être plus qu'un avec Jésus-Christ; je n'existerai, je ne vivrai par mon désir que là où il règne et où il m'a précédé : *Nos membra quo nostrum caput.* (*Ephes.*, IV, 25.)

Je suis membre de Jésus-Christ; je dois donc entrer dans tous ses desseins sur moi, n'avoir d'autre volonté que la sienne, me conduire par son esprit, agir selon ses motifs, me revêtir en un mot de lui, afin que Dieu ne voie en moi que la robe incorruptible de son Fils, son humilité, sa douceur, sa pureté, sa patience; il faut que je sois fécond en fruits de grâce et de salut, manifestant ainsi de quelle séve je suis rempli, et de quel tronc je fais partie : eh! y aurait-il entre la vigne et les branches une vraie union, si celles-ci vivaient d'un autre suc que du suc de leur racine? hélas! il existait une union si forte entre l'ancien Adam et moi, que je ne vivais plus que de sa vie; donc, après ma seconde naissance, il faut que je ne vive que de la vie du nouvel Adam, il faut que je sois enté sur lui, mais enté de manière à n'être pas un sarment inutile, car il n'y a que deux destinations pour le bois de la vigne, ou le cep, ou le feu : *Aut vitis, aut ignis.*

Je suis membre de Jésus-Christ, dès lors certes, loin de moi toute prétention à des priviléges dont Jésus-Christ n'a pas voulu jouir : né de ses blessures, enfanté au milieu des angoisses de sa Passion, je ferai mes délices des souffrances : je les bénirai comme autant de liens heureux qui m'attachent à l'homme de douleurs, j'aimerai la pointe des épines qui ont ensanglanté sa tête adorée, et dont il ne se couronna qu'afin que j'en fusse couronné, eh! n'est-ce pas sur le Calvaire qu'il daigna me prouver qu'il était mon chef? Comment donc, comment pourrai-je lui prouver qu'en cette qualité je lui appartiens, si je m'obstine à ne pas monter comme lui sur le Calvaire, si je ne désire ardemment de partager son opprobre, en me clouant avec lui sur la croix? *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.)

Enfin, je suis membre de Jésus-Christ, je dois donc aimer tendrement le corps mystique dont il est le chef; je dois aimer son Eglise à tout prix, fallût-il verser pour elle mon propre sang, puisqu'alors je ne le verserais que pour Jésus-Christ, qui lui-même ne le versa que pour elle : non, pas de meilleur moyen d'entrer dans les bonnes grâces du céleste Epoux que de croître de plus en plus en amour pour sa mystérieuse épouse. Ah ! tandis qu'à ses yeux rien n'est préférable à ses enfants, qu'y aurait-il que ses enfants pussent lui préférer; auraient-ils d'autres intérêts que les siens, quand elle n'en a point d'autres que les leurs? eux, sur les besoins desquels elle a sans cesse les yeux ouverts, n'ouvriraient-ils jamais leurs yeux sur ses besoins, ou regarderaient-ils d'un œil sec les maux divers qui l'obsèdent.

Les maux divers qui l'obsèdent ! Ah ! que n'ai-je, pour les retracer, le pinceau brûlant de Jérémie ! Hélas ! chrétiens, la reine des cités demeure, en effet, abandonnée et solitaire, malgré l'immense population qui nous semble la remplir; pour quelques fruits de vie qu'elle porte, et qui sont comme les rares épis échappés aux moissonneurs, cette Mère des vivants ne voit autour d'elle que des fruits de rebut et de mort; c'est presque de tous les cœurs que la piété est bannie; le flambeau de la foi donne à peine une expirante lueur : la lèpre de Giési a tout infecté, et le mépris de la vertu se montre plus hardiment que la vertu même. Presque partout la vraie doctrine est obscurcie, ou méconnue; on ne lit, on ne consulte plus les écrits des grands témoins, d'âge en âge suscités pour lui rendre gloire : on ignore, hélas ! jusqu'aux dogmes les plus importants à connaître; et les ténèbres que l'instruction seule pouvait dissiper ne font que s'épaissir de plus en plus, par le peu de soin qu'on prend de s'instruire. Dirai-je que tout nous menace d'une révolution qui, bientôt peut-être, achèvera parmi nous la ruine du catholicisme, ajoutant cette plaie à tant d'autres que l'Eglise a successivement reçues? Et cependant nul n'y pense, nul ne travaille à réparer les brèches de Sion, nul ne compâtit à l'affliction de l'Epouse du vrai Joseph; nul ne tremble pour l'arche du Seigneur : nul ne se pénètre de la douleur que causait à Mathathias l'avilissement de sa maison sainte, nul n'entre dans les sentiments de Daniel, en attribuant à ses propres péchés les calamités dont notre Mère commune est écrasée. Le seul soin qui devrait nous absorber est le seul que nous n'avons pas, et nous laissons gémir sans consola-

teurs celle qui devrait avoir autant de consolateurs que de disciples.

O Dieu ! fondez la glace de nos cœurs ; faites cesser une insensibilité qui nous déshonore, en aggravant les maux de la plus aimante des mères : que plutôt que de l'oublier, notre langue s'attache à notre palais, et que notre main droite soit desséchée ! Ah ! puisque nous ne pouvons aller vers vous que par elle, puisqu'en outre nous ne pouvons aller vers elle qu'en l'aimant, inspirez-nous pour elle cet amour sans lequel nous ne pouvons, ô mon Dieu, vous aimer vous-même. Faites-nous surtout bien sentir que plus nous croissons en bonnes œuvres, plus elle s'embellit, et que c'est notre richesse qui fait la sienne. Changez-nous, Seigneur, changez-nous, afin que nous commencions de l'aimer, remplissant ainsi toute justice, et envers elle et envers l'adorable chef dont elle est la plénitude.

Mais, ce n'est pas tout : je vous ai encore dit, chrétiens, que nous sommes de plus membres les uns des autres, sans que pas un de nous se puisse passer d'aucun des autres, et de là résultent certains devoirs qui, d'après saint Paul, se réduisent tous, pour chacun, à user des dons qu'il a reçus selon la règle ou l'analogie de la foi : *Secundum rationem fidei* (*Rom.*, XII, 16); il veut dire que chacun doit s'appliquer ou se restreindre au genre d'opération qui lui est prescrit, afin que tout se passe entre les membres de l'Eglise, comme on voit tout se passer entre les membres du corps humain ; ainsi, par exemple, dès là que c'est aux pasteurs, qui sont la langue, de parler ou d'enseigner solennellement, car ils en ont reçu la solennelle mission, c'est, par suite, aux simples fidèles d'être l'oreille qui écoute, le pied qui marche, la main qui agit, ou encore les entrailles conservatrices de la chaleur qui se répand dans tout le corps ; et chacun, en évitant d'entreprendre sur la fonction d'autrui, doit remplir la sienne avec fidélité, se souvenant toujours que si, pour sa part, il est utile à tous, tous quels qu'ils soient, inférieurs ou supérieurs, petits ou grands, faibles ou forts, lui sont utiles, parce que tous sont vraiment ses membres au même titre qu'il est le leur.

Oh ! qu'il serait magnifique et harmonieux l'ensemble que l'Eglise offrirait à nos regards, si chacun de nous se conformait à cette belle doctrine ! Mais combien nous nous en écartons, que nous sommes loin d'agir en tant que membres les uns des autres ! Car où est ce concert unanime, cette correspondance d'affection, cette communauté d'intérêts qui devrait régner entre ceux qui n'ont reçu un même esprit que pour s'entr'aimer d'un même amour, et pourrait-on dire de nous ce que les païens disaient des premiers fidèles ? Ah ! il n'est plus le temps où les chrétiens n'avaient qu'une seule âme, où tous les cœurs, fondus pour ainsi dire l'un dans l'autre, ne faisaient qu'un cœur, où chacun, se détachant de soi, se perdait si heureusement dans l'unité de la grande famille ; hélas ! toujours divisés les uns des autres, à peine sommes-nous unis dans une même croyance, tant nous le sommes peu dans les mêmes sentiments, lesquels pourtant, selon l'expression de saint Paul, devraient être unanimes, ou comme si une même cause les produisait : *Idipsum sentientes.* (*Ibid.*, 16.) Non, rien ne s'ajuste, rien ne s'assortit parmi nous ; dirai-je qu'on peut nous comparer à des membres disloqués, entre lesquels n'existe aucune consonnance, et le bien ne se fait pas, parce que ni ceux qui l'ordonnent ni ceux qui l'exécutent ne sont animés de cette charité qui seule pourrait l'opérer, soit par les uns, soit par les autres ?

Il est écrit que nul ne hait ni son pied, ni son œil, ni sa main, en un mot, que nul ne hait sa propre chair : et cependant que faisons-nous, sinon la haïr dans le mal que nous causons à nos frères, ou dans le bien que nous leur refusons ? En est-il beaucoup parmi nous qui désirent secrètement pour les autres ce qu'ils désirent pour eux-mêmes ; et, au contraire, quelle douleur n'avons-nous pas à l'aspect des grâces dont ils sont comblés, nous souciant peu d'en être privés pourvu qu'ils en soient privés eux-mêmes ? Telle on vit cette fausse mère, qui voulait qu'on divisât l'enfant vivant, afin qu'il n'appartînt à aucune des deux qui le réclamaient. Quoi ! parce que le champ d'un voisin est arrosé des mêmes eaux que le vôtre, vous vous attristez, et cédant à la plus injuste des passions, vous allez jusqu'à tarir une source, à votre avis trop libérale, en ce qu'un autre que vous en partage le bienfait ! Oh que l'envie est à la fois stupide et détestable ! et combien sont grands les ravages qu'elle cause dans le sein de l'Epouse de Jésus-Christ ? Dites, mes frères, n'est-il pas vrai que si Arius eût pu supporter la préférence donnée à Alexandre, ou que si Donat ne se fût point affligé de la promotion de Cécilien, l'Eglise n'aurait point été agitée par la plus horrible hérésie ainsi que par le plus grand schisme qui ait jamais été ? Qu'arrive-t-il dans la nature, lorsque les éléments, rompant leur équilibre, n'y gardent plus le rang que chacun y doit garder, si ce n'est des chaos, des bouleversements désastreux ? Or, voilà ce que produit parmi nous le coupable chagrin de la prospérité d'autrui, ou la turbulente prétention de sortir de nos limites. Mettez, en effet, un ambitieux à la place du saint Précurseur, et, s'il était possible, avec les mêmes droits que lui à l'estime universelle, eh bien ! il gâtera, il brouillera tout, en abusant ou de l'opinion qu'on a, ou de celle qu'il a de lui-même. Mais quand, au contraire, on se tient, comme Jean-Baptiste, à la distance où l'on doit être, quand on avoue humblement que celui dont on a fait choix était plus digne de le fixer, on s'élève jusqu'à son niveau, et l'on fait refluer sur soi la gloire dont il brille. Ainsi, bien que privé de l'honneur de bâtir le temple, David

se l'appropria en effet, en le cédant sans envie à son fils.

Nous avons vu un homme qui chasse en votre nom les esprits de l'abîme et nous l'en avons empêché, disait au Sauveur un apôtre auquel ne ressemblent que trop ceux d'entre nous qu'anime un zèle peu sensé, par cela seul qu'il est exclusif. Oh ! que Barnabé se montre différent dans Antioche, où déjà quelques disciples avaient prêché l'Evangile avec un succès non commun ; car au lieu de s'attrister de leurs progrès il en fait avec attendrissement l'apologie, il se réjouit de leurs travaux comme s'il les eût commencés, il les bénit, il en rend gloire comme s'il les eût arrosés de ses sueurs : *Cum vidisset gratiam Dei gavisus est.* (*Act.*, XI, 23.) Tant il est vrai que la charité voit avec joie de grands trésors entre les mains des autres, et que même elle ne saurait les envier puisqu'elle en a la possession en les aimant ; oui, chrétiens, et retenez bien cette belle maxime : Si vous aimez le bien que vous ne faites point, ou qui se fait sans vous, c'est vous-mêmes qui le faites, il est à vous, et il est à vous par un droit qu'on ne peut vous disputer, puisque vous l'avez par la joie de ne l'avoir point, laquelle joie évidemment ne le ravit, ni ne l'envie à ceux qui l'ont ; et voilà comment rien n'est privation, tout est jouissance, rien n'est perte, tout est gain pour la charité, qui de la sorte accumule sur soi autant les biens qu'elle n'a pas que ceux qu'elle a; voilà comment par le plus merveilleux des secrets, elle remplit à elle seule les fonctions respectives de chaque état; c'est ainsi qu'elle est à la fois l'œil, la main, le pied parce qu'elle se réjouit de ce que l'œil, la main, le pied, font pour l'intérêt commun; elle est comme l'âme qui préside à tout et à qui rien n'est indifférent dans les membres du corps qu'elle anime.

Enfin, et retenez bien le peu qu'il me reste à vous enseigner, enfin puisque la vigueur d'un membre contribue à la vigueur du corps entier, il faut que les plus faibles d'entre nous attirent sur eux de notre part plus de soins; ce qui n'est pas simplement un conseil, mais un commandement de rigueur fondé sur le besoin que nous avons de devenir meilleurs, de l'amélioration des autres et conséquemment de leur communiquer nos lumières, de les aider de nos conseils, de les édifier par nos exemples, de les faire entrer en part de notre superflu temporel ou spirituel. Oh ! qu'ils sont grands et qu'à bon droit on les appelle membres de Jésus-Christ, ces hommes qui, instruits du royaume des cieux, en instruisent leurs semblables ; ou qui, tels que le père de famille, nourrissent sa grande maison de tout ce qu'ils ont de vieux ou de nouveau dans leurs trésor. Ah ! sachons que pour être chrétien selon Dieu, il ne suffit pas de connaître le bien, ni même de le pratiquer, qu'il faut de plus veiller à ce que les autres le pratiquent, c'est leur vertu qui affermit notre vertu ; la douleur que nous avons de les voir si imparfaits ou la joie que nous ressentons de leurs progrès dans la perfection, voilà ce qui avance la nôtre ; celui qui fait boire à son semblable le vin de la charité, en sera lui-même enivré, dit l'Ecriture : *Qui inebriat ipse inebriabitur.* (*Prov.*, XI, 25.) C'est donc, pour ceux qui ont le plus besoin d'en être confortés que nous devons le verser avec plus d'abondance, parce que tout ce qu'il produit sur leur âme est autant de produit sur la nôtre.

Porter les peines, les fardeaux, les imperfections et même les péchés les uns des autres, c'est à quoi nous oblige évidemment le titre en vertu duquel nous nous appartenons réciproquement, car ce qui affecte un membre, doit retentir à tous les autres, en affectant le corps entier et si nous ne gémissons pas, si nous ne souffrons pas avec ceux de nos membres qui souffrent ou qui gémissent ; oh ! quel préjugé contre nous ; oui, dès lors, dit saint Bernard, nous sommes dénués du sentiment vital qui anime tout le corps : *Si non plangis plane non sentis.*

Je prends part à tout ce qui vous touche. J'ai autant à cœur vos intérêts que les miens, voilà ce que dans ce monde on ne cesse de dire, mais que dans le monde on ne dit le plus souvent que du bout des lèvres ; tandis que la charité ne le dit jamais que du fond du cœur et que ce que dans le monde on ne dit tout au plus qu'aux amis, la charité le dit affectueusement aux ennemis ; parce que dans les premiers comme dans les seconds elle ne voit que le Dieu qu'elle aime sachant bien que ce Dieu n'est nulle part autant que dans ceux de qui nous avons quelque chose à supporter, à redouter ou à souffrir et qu'alors même qu'il n'est point en eux pour leur propre avantage il y est toujours pour le nôtre.

O Dieu ! embrasez-moi d'une charité qui m'est si nécessaire pour vous être uni, ainsi qu'à tous vos membres et sans laquelle je ne puis ni jouir des avantages si exquis de la communion des saints, ni remplir les devoirs qu'elle impose : faites que je sois uni comme David à ceux qui vous craignent, ou que ceux qui vous craignent s'unissent à moi : *Convertentur mihi timentes te.* (*Psal.* CXVIII, 79.) Hélas ! en me détachant d'eux je suis privé de tout ; je n'ai plus que ma solitude et mon indigence, et un froid mortel me saisit tant que je ne suis point échauffé par la sainte et propice chaleur de vos membres. Ne me perdez pas, Seigneur, parce que je ne vous crains pas assez, ou parce que je n'ai pas envers vous toute la mesure d'amour que je devrais avoir, et pardonnez-moi les négligences que j'apporte à l'observation de votre évangélique loi, en considérant la ponctuelle fidélité de ceux qui la pratiquent ; leur gloire est la vôtre, ô mon Dieu ! Je ne me sépare point de vous, au contraire je m'en rapproche davantage en me parant avec piété de tout ce qui les décore et les embellit, que je sois donc uni à ceux qui vous craignent : *Particeps ego*

sum omnium timentium te (*Psal.* CXIII, 63); que leurs prières obtiennent pour moi la grâce de prier, afin que j'entre en part des biens dont vous les comblez, afin qu'ils trouvent en moi ce que je trouve en eux, afin surtout que mes prières soient dignes de se joindre aux leurs, pour toutes ensemble n'en former qu'une qui, étant la prière du corps mystique de Jésus-Christ, est la prière de Jésus-Christ même, à laquelle par conséquent rien n'est refusé de tout ce dont nous avons besoin ici-bas pour obtenir la félicité d'en haut. *Amen.*

DISCOURS XXI.

SUR LA FOI.

Credis in Filium Dei... at ille, ait : Credo Domine, et procidens adoravit eum. (*Joan.*, IX, 38.)

Jésus dit à l'aveugle, croyez-vous au Fils de Dieu? l'aveugle répondit : Je crois, Seigneur, et se prosternant il adora Jésus-Christ.

La foi, qui est un don de Dieu, est encore, d'après ce que Dieu lui-même en a dit, la mesure de ses autres dons, c'est-à-dire qu'il les épanche toujours sur nous avec d'autant plus d'abondance que nous avons d'ardeur à les solliciter, en croyant que nous les obtiendrons. Voulez-vous posséder la justice à un degré très-éminent, demandez-en le bienfait par la foi : *Postulet in fide.* (*Jac.*, I, 6.) Ce sont, chrétiens, les propres paroles de saint Jacques, desquelles évidemment on peut inférer, que la foi étant toujours exaucée, plus elle est avide, plus on lui donne, plus on se plaît à la rassasier, plus elle participe aux trésors d'en haut, dont chacun, dit saint Cyprien, se remplit selon la capacité du vase qu'il apporte, lequel vase, ajoute le saint docteur, n'est autre chose que la foi.

Aussi les évangélistes nous font-ils observer que le Sauveur ne manquait jamais d'exiger la foi dans ceux qui sollicitaient de sa part la guérison de leur corps, tant il voulait nous faire comprendre combien nous devons juger cette foi nécessaire pour la guérison de nos âmes ou pour obtenir les miracles invisibles dont ceux qu'il opérait au dehors n'étaient que la figure. Croyez-vous que je puisse faire ce que vous demandez? Voilà ce qu'il disait presque toujours alors, voilà ce qu'il ne cesse maintenant de nous dire à chaque prière que nous lui adressons et par conséquent ce qui assure le succès de chacune de vos prières, lesquelles sont toujours d'autant plus efficaces qu'elles partent d'une plus grande foi.

Il est donc, chrétiens, de toute importance pour vous de bien connaître une vertu de laquelle en premier ressort dépend votre salut à la manière dont un édifice dépend de sa base; non pas que je prétende que la foi suffise pour nous sauver, car il est de toute vérité que nous ne serons sauvés que par la pratique des bonnes œuvres. Mais comme il est encore de toute vérité que nos œuvres ne sont bonnes qu'autant qu'elles ont la foi pour principe et pour soutien, je dis, et voici mon plan, je dis d'abord que la foi qui nous est gratuitement donnée, est absolument nécessaire au salut, premier point; je dis ensuite que cette foi ne peut être utile au salut que lorsqu'elle a toutes les qualités qui doivent la décorer, deuxième point; nécessité de la foi, qualités de la foi, tel est le partage d'un discours où, planant sur tout ce qu'on appelle opinion, je n'enseignerai que ce qui est vraiment de foi touchant la foi elle-même. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sans la foi, ou pour m'exprimer de manière à rendre le sens principal que l'apôtre avait en vue; sans la foi en Jésus Christ, il est impossible de plaire à Dieu, et cette foi est elle-même un don de Dieu; ainsi, chrétiens, j'ai deux grandes vérités à établir : l'une qu'on ne peut se sauver sans la foi en Jésus-Christ; l'autre que cette grâce de la foi est purement gratuite, que par conséquent Dieu la donne à qui il lui plaît, la refusant à qui bon lui semble sans qu'on puisse l'accuser d'injustice, ni d'acception de personnes; et rien de plus important pour vous à connaître que toute cette doctrine qui est elle-même de foi.

Je dis donc, en premier lieu, qu'on ne peut se sauver sans la foi en Jésus-Christ, c'est-à-dire que la foi nécessaire au salut doit non-seulement avoir pour objet Dieu, sa providence, avec tous les attributs que la droite raison découvre en lui; non-seulement encore, tout ce qu'il nous a lui-même révélé touchant son unité féconde ou sa trinité adorable, mais de plus et de toute nécessité, Jésus-Christ, Dieu et homme; Jésus-Christ, Fils de Dieu et tout ensemble fils de l'homme, en un mot, Jésus-Christ rédempteur du genre humain; au point qu'à quelque degré de perfection que notre esprit puisse monter en étudiant le Créateur; quelques progrès qu'il ait fait dans la connaissance du Très-Haut, soit de son éternité immobile, soit de son immensité qui le rend présent partout, soit de sa puissance que ses œuvres font éclater, soit enfin de sa sagesse qui conduit les êtres divers à leur but, tout cela ne sert de rien sans la foi en Jésus-Christ. Ah! chrétiens, Augustin, non converti encore, avait poussé, de son aveu, ses recherches bien plus loin puisqu'il en était venu jusqu'à savoir que le Verbe était au commencement, que le Verbe était Dieu; que même on ne peut être sage que par quelque participation à cette sagesse incréée; mais n'ayant pu de lui-même en venir jusqu'à savoir que le Verbe s'était fait chair; qu'il avait pris la forme de serviteur pour se rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix; il avoue humblement qu'en ignorant ce seul article il avait ignoré la principale chose à connaître, puisque tout ce qu'il avait appris sans elle, n'avait fait que le rendre superbe et vain, le laissant ainsi

dans un état pire que celui d'une entière ignorance et trop semblable à ces philosophes dont nous parle saint Paul qui ne sûrent qu'abuser des belles notions qu'ils avaient acquises de la divinité, ne fût-ce qu'en ce qu'ils ne pensèrent jamais à glorifier le grand Dieu qui en était l'objet.

Car, disons-le, chrétiens, la connaissance de Dieu sans celle de notre misère ne produit que l'orgueil ; et la connaissance de notre misère sans celle d'un réparateur ne peut mener qu'au désespoir. Hélas ! s'écriait Job, au nom de tous les pécheurs effrayés de leur état, ce n'est pas à un homme semblable à moi, c'est à Dieu que j'ai à répondre. Quel sera donc, quel sera mon sort puisqu'il n'est personne entre nous qui soit notre arbitre, ni qui puisse interposer sa main ; or, telle serait notre désolation si nous ne connaissions que nos plaies ou nos infirmités ; mais tout change pour nous sitôt que nous connaissons Jésus-Christ, parce que la foi que nous en avons ne nous montre alors nos maux qu'avec le moyen d'en être guéris; nous faisant ainsi garder un milieu juste entre le découragement et la présomption, deux écueils contre l'un ou l'autre desquels nous nous briserions si elle n'était notre phare ou notre boussole; c'est elle qui, pour ainsi parler, nous met en face de nous-mêmes, et nous enseigne à nous retrouver, non là où faussement nous croyons être, mais là où nous sommes en effet, je veux dire au fond de notre bassesse, où cette foi ne nous fait descendre que pour y jeter le fondement de notre vraie grandeur; c'est par elle qu'au lieu de nous attribuer ce que nous n'avons pas, nous nous empressons de le demander afin de l'avoir, et si elle nous apprend ce que nous sommes par notre génération selon la chair, elle nous relève, en nous apprenant ce que nous devenons par notre génération selon l'esprit; ce que nous devenons ! Ah ! rien moins, pour ne pas dire plus, que ce que nous nous fûmes ! Et que n'étions-nous pas puisqu'un Dieu est mort afin que nous redevinssions ce que nous fûmes ; donc, la foi en Jésus-Christ nous est autant nécessaire pour être sauvés, que Jésus-Christ lui-même était nécessaire à notre salut.

Et, en effet, chrétiens, concevons-nous qu'on puisse avoir part à la rédemption sans croire au rédempteur qui rachète? Sans connaître celui qui daigne nous repétrir dans son sang pour nous redonner notre beauté primitive, et si nous pouvions avoir accès auprès de Dieu sans Jésus-Christ, quel prix attacherions-nous à l'entremise de celui-ci? ou comment saint Paul l'aurait-il qualifié de médiateur nécessaire? Il faut, dit le concile de Trente, il faut croire sans exception tout ce que Dieu a révélé ou promis; mais principalement, mais surtout, *in primis*, et, par conséquent, avec une foi particulière que c'est Dieu qui justifie le pécheur par sa grâce, en vertu de la rédemption que le Sauveur nous a acquise, donc la foi en Jésus-Christ est essentielle. Ah ! vous pouvez, dit saint Augustin, vous pouvez, sans préjudicier au salut, ignorer beaucoup de choses, vous pouvez même errer sur certains points sans errer contre la foi ; mais quant à la rédemption, mais quant aux deux chefs par l'un desquels vous avez été délivrés, voilà ce que de nécessité, de moyen, il faut savoir pour se sauver. Oui, de même qu'autrefois, contre les morsures des serpents suscités dans le désert, un seul préservatif fut offert dans le serpent d'airain qu'il fallait indispensablement regarder pour ne point mourir, ainsi, point d'autre moyen de se soustraire à une éternelle mort que de porter les regards de la foi sur le vrai serpent d'airain, qui est Jésus-Christ, et je ne me sers de cette belle comparaison que d'après Jésus-Christ lui-même, dans l'instruction qu'il donne à l'un des premiers docteurs d'entre les Juifs.

O Dieu ! la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, mais elle consiste aussi à connaître votre Fils que vous avez envoyé, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent point. Ainsi, chrétiens, s'est énoncé le Sauveur, ainsi mille fois se sont énoncés les apôtres. Si saint Paul avertit les Ephésiens de reconnaître humblement que c'est la grâce qui les a sauvés, il ne manque pas d'ajouter que c'est par la foi en la rédemption ; s'il écrit aux Galates qu'ils ont le bonheur d'être en face de Dieu, il leur fait, en outre, observer que c'est par la foi en Jésus-Christ : tel est pour ainsi dire son perpétuel refrain, partout il nous exhorte à nous souvenir de celui qui des ténèbres où l'homme était plongé l'a rappelé à son admirable lumière. Oh ! qu'avez-vous fait, disait saint Pierre aux Juifs, et sur quoi pouvez-vous désormais bâtir, vous qui venez de rejeter la pierre principale, cette pierre angulaire sans laquelle aucun fondement ne peut exister? Ah ! sachez qu'il n'est point d'autre nom par lequel on puisse être sauvé que l'adorable nom de Jésus-Christ. (*Act.*, IV, 11, 12.) Donc, nulle espérance de salut sans la foi en Jésus-Christ, comme nul bien salutaire que par la grâce, nulle grâce que par ses mérites, nulle guérison que par ses plaies, et cela toujours à partir du premier instant qui suivit la faute originelle : par conséquent, avant la loi, sous la loi, durant même la loi nouvelle, dans tous les temps, pour avoir part à l'esprit de grâce, il a fallu s'unir à celui qui en est la source. Jamais on n'a pu arriver au Père que par le Fils, par le Fils qui est la voie unique, la voie vivante et vivifiante, cette voie ineffable qui à la manière d'un grand fleuve, élève, porte, anime et fait s'avancer ceux qui la suivent. O merveille ! Jésus, par sa divinité, est le but où nous devons tendre, et comme tel il serait toujours demeuré inaccessible si par l'incarnation il ne fut devenu notre voie : de sorte, que nous allons vers lui par lui-même. Or, puisqu'il est nécessaire de connaître le terme où l'on tend, comment ne le serait-il pas de connaître la voie par laquelle on tend vers

le terme? donc la foi en Jésus-Christ est nécessaire au salut.

Enfin, pour couronner tant de preuves, si l'on peut se sauver sans la foi en Jésus-Christ, la rédemption est dès lors inutile, toutes les Ecritures sont fausses, la divine tradition nous a trompés, l'Eglise est tombée dans l'erreur en condamnant les pélagiens, eux à qui on reprochait de supposer qu'on pût plaire à Dieu sans la foi en Jésus-Christ. Oui, leur dit saint Augustin, c'est justement pour cela que l'Eglise vous a tant en horreur : *Hoc est unde vos maxime detestatur Ecclesia.*

J'ajoute, pour passer à la seconde période que j'ai promis d'établir, que cette foi ne peut nous venir que de Jésus-Christ, car, hélas ! il n'est pas de stérilité, eu égard au bien, pareille à la nôtre, ou plutôt nous ne produisons de notre fonds que le mal. Selon l'expression d'un célèbre concile dont l'Eglise a canonisé les décisions, il faut, pour nous rendre utilement féconds, à quelque degré que ce soit, corriger le mauvais suc qui nous vient de notre ancienne tige; il faut que nous soyons entés sur un tronc nouveau. Or, comment espérer de nos efforts une opération d'un tel genre, quand Jésus-Christ a si ouvertement déclaré que sans lui nous ne pouvions rien : de sorte que non-seulement nous devons aller vers lui par la foi, mais que nous devons reconnaître encore que la foi qui nous fait aller vers lui ne peut nous venir que de lui, opposant ainsi la science qui nous humilie et nous sauve à la science qui nous enorgueillit et nous perd.

La foi, dit le concile de Trente, est le commencement du salut, c'est la première impulsion qui pousse l'homme vers Dieu : donc elle est elle-même un don de Dieu, donc ce n'est pas sur nos œuvres qu'elle peut porter, mais nos œuvres doivent porter sur elle comme sur leur fondement, c'est-à-dire qu'antérieure à tous nos mérites elle en est la source nécessaire. Car la foi, d'après saint Grégoire, est le premier des célestes biens, c'est elle qui, pour ainsi parler, a le droit d'aînesse entre tous les présents surnaturels, et puisque tous les dons surnaturels sont renfermés en elle comme dans leur germe, qu'y aurait-elle de gratuit si elle ne l'était pas? Donc la foi initiale est purement gratuite, vérité première et fondamentale qu'il était d'autant plus nécessaire de nous enseigner que, malgré la révélation que nous en avons, nous y gardions toujours une secrète répugnance à le croire, et cela bien qu'à tout moment on la fasse retentir à nos oreilles, bien qu'à tout moment nous entendions l'Eglise dans ses prières demander tout, dans ses actions de grâce faire hommage de tout, reconnaissant ainsi que tout nous manque et que nous avons besoin de tout. Quoi ! mes frères, dans l'ordre naturel, la création serait indépendante de nos mérites, et dans l'ordre surnaturel cette création se fonderait sur nos mérites. Ah ! répond saint Augustin, ils sont tous les fruits de la foi, et sans la foi Dieu ne verrait en nous que l'indignité la plus révoltante, de sorte qu'en récompensant les œuvres que nous faisons par la foi, ce sont, à la vérité, nos propres œuvres, nos propres mérites qu'il récompense; mais il n'en demeure pas moins très-vrai qu'il ne couronne alors que ses propres dons. *Coronas dona tua.*

Qu'avez-vous, dit saint Paul, *que vous n'ayez reçu?* (*I Cor.*, IV, 7.) Voilà, chrétiens, le mot décisif qui tranche toute difficulté et doit terminer toute dispute. Il est donc évident que l'homme a tout reçu : oui; au point que s'il pouvait se glorifier en quoi que ce fût venu de son fonds, il pourrait se glorifier en tout, puisque pouvant plaire à Dieu par tel ou tel mouvement qui ne viendrait point de Dieu, il pourrait successivement se les donner tous sans aucun besoin du moteur premier universel et souverain. Dès lors, certes, chrétiens, le sophiste du Portique aurait eu raison en attribuant aux efforts de son héros tout ce qu'il déploie d'énergie; dès lors, j'aurais moi-même raison en attribuant à mes propres efforts la vertu. La vertu ! eh ! quoi, Seigneur, j'oserais pour m'en faire les honneurs, vous dérober ce qu'il y a de plus parfait dans mon être et dans mes œuvres de plus important? Ah ! écartez de mon cœur ce sentiment rempli de tant d'ingratitude; qu'au lieu de me laisser éblouir par des forces en idée, je ne compte que sur les forces vraies dont vous seul pouvez m'investir; rendez-moi semblable à ce pauvre auquel, de votre part, tout n'est promis que parce que, loin de penser d'avoir droit à rien, il se croit indigne de tout. Ah ! puisque ce n'est que de la conviction de ma bassesse que peut résulter pour moi une solide élévation, détruisez l'obstacle que j'oppose sans cesse à celle-ci, en refusant de descendre jusqu'au fond de celle-là, que je me plaise au contraire à la sonder, que je croisse de plus en plus dans la science de mon néant : faites-moi bien sentir que c'est à vous, à vous seul, de me porter, de me mouvoir, de faire, en un mot, tout en moi, afin que tout ce que je fais librement par vous soit dans la réalité digne de vous.

Dites, chrétiens, qu'avançons-nous en nous faisant illusion sur notre extrême impuissance? en avons-nous mieux ce que nous n'avons pas pour nous imaginer de l'avoir? Vaisseaux fragiles, sans mâts, sans gouvernail, sans agrès, résisterons-nous à la fureur des flots? échapperons-nous au naufrage parce que nous avons rêvé que nous le pouvions? Quoi ! tandis que le Dieu fort nous invite à nous appuyer sur son bras, nous aimons mieux nous appuyer sur le nôtre. *Malheur*, dit l'Ecriture, *à celui qui met sa confiance dans l'homme.* (*Jer.*, XVII, 5.) Par conséquent, malheur à nous si nous mettons notre confiance en nous-mêmes, ou si nous présumons le moindre succès surnaturel de nos efforts purement naturels.

Eh bien, soit, écrivait Cassien (c'était le chef de ces hérétiques autrefois si connus sous le nom de semi-pélagiens, contre les

quels saint Prosper a composé son très-beau poëme contre les ingrats), eh bien, soit, écrivait Cassien, je confesse de plein gré que l'homme ne peut de lui-même achever sa guérison; mais ne pourrait-il pas en avoir au moins l'initiative? ne pourrait-il pas de lui-même en concevoir au moins un simple désir? Vous l'entendez, mes frères, c'est un simple désir, c'est, par conséquent, ce qu'on peut se figurer de plus petit, de moins important, de plus nul que l'hérésie entreprend de laisser à l'homme en abandonnant tout le reste à Dieu. Mais qui d'entre vous ne verrait pas que dans le désir dont nous parle Cassien est ramassé par concentration tout le venin du serpent britannique? Oui, c'est là que gît en entier l'impie orgueil de Pélage, c'est là aussi qu'on va le foudroyer. Non, répond saint Prosper et avec lui toute la tradition, toutes les preuves, tous les conciles, l'Ecriture en un million d'endroits, l'Eglise dans ses oraisons, qui sont autant de règles de croyance, Augustin qui à lui seul vaut toute une armée; non, l'homme ne peut concevoir de lui-même un tel désir, puisque ce serait en lui un commencement de vie et de santé, dont le premier degré est de connaître son mal, le second d'en implorer le remède, et que tout cela c'est l'ouvrage du médecin tout-puissant: *Ut ab eo qui eum sanaturus est inserantur.*

Je demande, chrétiens, si en regardant le commencement de la foi comme le partage de l'homme, il peut rester rien dans la suite de ses actions qui soit digne d'être le partage de Dieu, et alors Dieu sera-t-il le seul Sauveur, comme il le déclare si expressément dans l'Ecriture? Donc la foi qui fait bien commencer nous est donnée sans que nous commencions ou même sans que nous la demandions, et cela afin qu'elle nous rende aptes à demander: *Fides et non petita conceditur ut ei petenti alia concedantur.* Et voilà ce qu'à tout prix, ce que de tout notre cœur nous devons professer si nous voulons demeurer orthodoxes, en évitant l'erreur des semi-pélagiens. Ah! chrétiens, c'est de Dieu que nous attendons tout, donc nous devons lui demander tout, tout jusqu'au bon vouloir, jusqu'à l'exercice de notre libre arbitre, car encore qu'il ne puisse être ni nécessité ni contraint, il peut être fléchi, ébranlé, persuadé par celui qui l'ayant créé le tient toujours sous sa main, ce qui fait que nous lui disons: Dieu des vertus, à qui appartient en entier tout ce qu'il y a d'excellent: *Deus virtutum cujus est totum quod est optimum.* Prière admirable qui renferme en ce peu de mots tout le symbole de la grâce, et de laquelle incontestablement il suit qu'à la vérité l'homme n'a la foi que parce qu'il le veut, mais que c'est Dieu qui l'incline à vouloir, mais que c'est Dieu qui l'attire non malgré lui, mais selon son gré, à peu près comme une brebis se laisse entraîner par le rameau verdoyant offert à ses regards. Parole à retenir, qui nous rend sensible à la fois et l'opération de Dieu et notre libre coopération. Cette parole catholique satisfait à tout: elle établit la force de la grâce prévenante sans blesser le pouvoir de n'y pas consentir que nous conservons sous son impression. L'homme, sans contredit, ne croit qu'en voulant et en voulant librement; il est de foi que c'est la volonté pleinement libre qui croit: *credente voluntate*, mais il est également de foi que c'est Dieu qui prépare la volonté: *Præparatur voluntas a Domino.*

Or, voilà sur quoi se fonde la célèbre distinction entre la justice de la loi et la justice de la foi; la justice de la loi, on ne l'attend que de soi-même; la justice de la foi on ne l'attend que de Dieu. La première qui n'est qu'extérieure est toujours superbe; la seconde qui par essence est intérieure est toujours humble; entendez-la s'écrier: D'où me vient le bonheur? *unde hoc mihi* (*Luc.* I, 43), tandis que l'autre en méconnaît la source et s'applaudit de se l'être préparé. Israël, dit saint Paul, a cherché la justice et ne l'a point trouvé. Pourquoi? Parce qu'il croyait pouvoir se suffire pour la chercher, tandis que le peuple nouveau la cherche: pourquoi? Parce qu'il a demandé la grâce qui fait qu'on la cherche avec succès, celui-là pensait avoir en main le prix exigé pour acheter la justice, celui-ci pense qu'à la vérité il faut l'acheter, mais que le prix avec lequel on l'achète est lui-même gratuitement donné selon cette parole d'un prophète: *Venez et achetez sans argent le vin et le lait.*

Quel a donc été, chrétiens, le grand but de la loi? Le voici, d'après saint Prosper: La loi a été donnée pour que, le péché croissant, les coupables fussent humiliés; pour qu'en outre étant humiliés, ils confessassent leur maux; pour qu'enfin, après avoir confessé leurs maux ils en fussent guéris. C'est donc pour découvrir la maladie que la loi a été donnée, et la maladie n'a précédé la venue du médecin qu'afin que les malades qui se croyaient en santé se reconnussent malades; oui, malades, mais d'une maladie à laquelle il était si peu en notre pouvoir de remédier, qu'il a fallu qu'un Dieu s'anéantît, souffrît, mourût dans notre chair pour y remédier. La bien sentir c'est déjà un très-grand pas vers la guérison, et quoique le commencement ainsi que les progrès de cette guérison ne dépendent point de nous, nous n'en devons pas moins nous conduire comme s'ils en dépendaient. Oui, nous devons agir comme si nous pouvions tout en agissant tous seuls, mais sans oublier que tout seuls nous ne pouvons rien, que tous nos efforts ne sont rien sans la grâce, sans la grâce qui n'aide que les humbles et qui les fait humbles pour les aider. Je viens d'établir la nécessité de la foi en Jésus-Christ, j'ai, qui plus est, fait sentir sa gratuité ainsi que son origine, il me reste maintenant à vous parler des qualités qu'elle doit avoir.

DEUXIÈME PARTIE.

Je sais, chrétiens, que la foi n'arrive pas tout d'un coup au degré nécessaire pour opérer le salut, je sais que de même que le jour naturel elle a son aurore, ses progrès,

son plein, que par conséquent elle ne dissipe les ténèbres de nos esprits et de nos cœurs qu'à proportion que ses rayons s'étendent et se multiplient; mais je sais aussi qu'à quelque point qu'on la prenne, fût-ce même au point précis où, à peine infuse, elle ne fait que de naître, elle consiste en une intime conviction de l'âme, par laquelle, en s'appuyant sur la vérité de Dieu, l'homme souscrit à tout ce que Dieu lui a révélé ; d'où il suit que Dieu est tout ensemble l'objet et le motif de la foi; l'objet, à raison des choses qu'il a révélé de sa propre essence, le motif à raison de sa véracité. Je suis celui qui est, voilà l'objet de la foi de Moïse : c'est moi qui vous le dis, voilà le motif; celui-là peut être examiné, pesé, discuté, celui-ci jamais. Car, dirai-je en passant, le motif une fois établi il faut nécessairement que l'objet le suive, et pour ne pas sortir de mon exemple, c'est là que Moïse est pleinement sûr que c'est Dieu qui lui parle, il ne doit plus examiner ce que Dieu lui dit.

Ajoutons que de même que les Hébreux durent souscrire à l'autorité de Moïse lorsque, par des preuves sans réplique, il leur eut démontré la divinité de sa mission ; de même encore que les Hébreux des âges suivants durent souscrire à l'autorité de ceux qui les uns aux autres se succédaient assis sur la chaire de Moïse, ainsi les premiers chrétiens ont dû souscrire à la divine autorité de l'Eglise, ainsi d'âge en âge a-t-on dû souscrire à l'autorité de leurs successeurs, par conséquent à l'autorité de l'Eglise unique. Voyez l'instruction que Dieu a daigné nous ouvrir, seul canal par lequel il a voulu nous transmettre sa parole, et toute parole qui nous vient par ce divin canal nous devons la croire avec une foi simple, soumise et ferme.

Premièrement avec une foi simple, c'est-à-dire avec un détachement total de notre manière de voir pour ne mettre en œuvre que la sienne, sa manière de voir ne pouvant que s'offusquer de tout ce que nous y mêlons de la nôtre, qui toujours s'égare ou porte à faux, comme des siècles d'expériences ne l'ont que trop démontré; il faut que pour ainsi dire elle commence par nous aveugler, comme autrefois saint Paul, nous donnant d'autres yeux qui, tels que ceux que reçut l'Apôtre, soient, vraiment faits pour s'ouvrir à de célestes rayons, et remplir ainsi notre âme d'un jour surnaturel et divin. En effet, chrétiens, il en est de l'œil de notre esprit comme de l'œil de notre corps ; quand celui-ci, dit le Sauveur, est simple tout le corps est éclairé ; donc, aussi tout notre esprit est éclairé quand son œil est simple, or, c'est la foi qui le rend tel, quand elle est simple elle-même, puisqu'alors elle guérit la plaie que lui fit le premier péché.

N'avoir ni de fausses lumières, ni de louches aperçus, ni des intentions obliques, se porter en un mot sur tous les objets qui nous sont révélés, les regarder comme étant compris dans un symbole de lumière qu'il faut, d'un point à l'autre, parcourir sans en dépasser la sainte circonférence ; voilà ce que saint Augustin appelle une foi droite et sans détours, *fidem rectam*, voilà surtout ce qui fait la simplicité de ce regard intérieur dont il s'agit, et qui n'est pas, il s'en faut, aussi commun parmi nous qu'on le pense, car, hélas, au lieu de voir le tableau de la foi dans son intégrité, on ne veut le voir qu'en partie, et toujours selon son caprice ou son goût. Les uns, peu touchés des vérités qui regardent les mœurs ne sont frappés que par les vérités de doctrine, ils ne prennent intérêt qu'à ce qui peut les instruire et négligent de réfléchir sur tout ce qui tendrait à les réformer. D'autres, ne donnant au contraire leur attention qu'aux règles des mœurs, la détournant de tout ce qui appartient au dogme, et en séparant ainsi la piété de tout ce qui en est le nécessaire aliment, s'exposent à la voir périr d'inanition ou bien étouffée par des pratique superstitieuses qui en prennent toujours la place quand elle n'a que des sentiments. Ceux-là n'ouvrant les yeux que sur les vérités consolantes de la foi, les ferment sur les vérités qui sont faites pour les alarmer, tandis que par un principe égal, mais différemment appliqué, ceux-ci ne veulent voir que ce qu'elle a d'alarmant; or, la simplicité proscrit ces injustes partages, les principes dogmatiques ne lui sont pas moins chers que les principes moraux, elle ne sépare ni les promesses des menaces, ni les menaces des promesses, tous les articles étant d'une égale importance à ses yeux pour être tous également révélés ; et c'est ainsi que, pour mieux nous remplir des lumières d'en haut, elle nous fait renoncer à nos propres lumières. C'est ainsi qu'elle nous ramène à cette heureuse enfance qui ne rend que les impressions qu'elle reçoit ou qui ne voit que par l'œil de ceux qui la dirigent. C'est ainsi qu'elle nous fait entrer dans les sentiments du psalmiste quand il s'écriait : O Dieu ! qu'il ne reste rien en moi d'une intelligence qui, presque toujours trompée ou trompeuse, ne peut qu'intercepter ou ternir les rayons salutaires dont vous m'éclairez; donnez-moi cette intelligence pure, qui, telle qu'un miroir naïf, vous renvoie la splendeur que vous lui envoyez ; qu'elle soit le regard franc de mon âme ; remplissez de vos clartés mon entendement, ou plutôt créez en moi cet entendement qui n'est si pénétrant, si exquis, eu égard à votre sainte loi, que parce qu'il est simple en la méritant : *Da mihi intellectus et scrutabor mandata tua.* (*Psal.* CXVIII, 34.)

Vous savez, chrétiens, le châtiment que Moïse encourut dans le désert de Sin, châtiment qui ne portait rien moins que son exclusion sans retour de la terre de Chanaan. Or, quelle fut sa faute, sinon d'avoir manqué de simplicité dans sa foi? Il devait croire que l'eau jaillirait au moment même où il parlerait au rocher, comme il en avait reçu l'ordre exprès. Cependant il outre-passe l'ordre ; au lieu de parler il frappe, et est sévèrement puni, tant le Seigneur est jaloux de sa parole que jamais l'on ne déshonore en vain, et que

cependant l'on déshonore, soit par des soustractions sacriléges, comme si Dieu n'était pas également croyable en tout, soit par des additions coupables, comme s'il eût pu ne pas prévoir quelqu'un des points qu'il nous aurait importé de connaître; d'où il suit que pour rendre gloire à la révélation, nous devons strictement nous en tenir à ce qu'elle enseigne ou bien à ce qui nous en est enseigné par l'Eglise, en recevoir, en garder le dépôt avec la touchante simplicité de cette colombe. N'en retrancher rien, n'en ajouter rien, puisque par l'une ou l'autre de ces opérations on court le risque de l'altérer, si en effet, on ne l'altère, et que dès lors on pèche ou par trop de confiance en soi, ou par trop peu de confiance en Dieu.

Jusqu'ici, chrétiens, je n'ai pour ainsi dire envisagé la foi que dans notre entendement, ou bien en tant que purement passive encore, et comme n'exerçant d'autre fonction que celle d'un œil intérieur qui reçoit la lumière d'en haut à la manière dont les yeux du corps reçoivent celle du soleil, mais ce n'est pas seulement à cette simple contemplation que nous devons la borner. Non, elle n'est pas seulement un regard qui voit, elle est encore un regard qui adore, et de là, fait par gradation, la première qualité dont la foi doit s'investir, je veux dire qu'en second lieu il faut qu'elle soit humblement soumise, car à quelque degré de perfection qu'elle porte l'entendement, comment pourrait-elle mériter le nom de vertu si elle ne ratifiait en quelque sorte la volonté, ou si la volonté n'entrait pour rien dans ce qui constitue son essence? Et quand saint Augustin a dit que la foi est dans la volonté : *Fides in voluntate est*, pouvait-il mieux nous enseigner de quelle source il est indispensable qu'elle émane? D'où vient en effet, d'où vient qu'on ne donne jamais le nom de vertu à la prophétie, quoique pourtant elle soit, aussi bien que la foi, une illustration de l'esprit, si ce n'est qu'elle ne présuppose aucune coopération de la part de celui qui en est favorisé, lequel dès lors reçoit un tel don uniquement pour les autres et non pour lui-même. Mais c'est pour nous, c'est pour le salut individuel de chacun de nous que nous recevons la foi. C'est par elle, avons-nous déjà dit, que commencent les œuvres méritoires dont elle est elle-même une œuvre; donc, pour la distinguer de tout ce qui n'en est point une, il faut que de notre part elle soit active, il faut qu'elle impose silence à nos préjugés, à nos raisonnements, à nos répugnances, nous faisant souscrire avec toute adhésion aux vérités, bien qu'incompréhensibles, de notre sainte religion.

Moïse avait dit : Je m'avancerai, je verrai de plus près la vision qui m'étonne, j'examinerai d'où peut venir que le buisson s'enflamme sans se consumer : *Quare non comburatur rubus*. (*Exod.*, III, 3.) Mais à peine on lui défend de s'approcher d'un mystère qu'il devait se contenter de vénérer de loin, qu'il s'arrête saisi de frayeur, n'osant pas même regarder le lieu d'où la divine voix était partie, nous instruisant ainsi de la soumission due aux choses que Dieu nous dit, quelles que soient les ombres dont il les couvre, ou quel que soit le jour dont il veut les faire briller.

Et si vous demandez quel a pu être le dessein de Dieu en conduisant l'homme par un sentier pareil, je répondrai que c'est tout à la fois par justice et par miséricorde : par justice, pour le punir de la témérité qu'il eut d'aspirer à une science égale à celle de son Dieu; par miséricorde, pour lui épargner je ne sais combien de recherches ou de soins, et rendre universellement facile et courte la voie du salut en excluant le moyen trop laborieux de la discussion pour n'offrir que celui d'une irréfragable autorité : après tout quel serait le mérite de la foi sans le voile qui nous dérobe les vérités à professer. Ah! sans doute, elle n'aura plus lieu cette foi quand le voile sera ôté, mais jusqu'alors elle doit adorer tout ce que le voile enveloppe; vertu des voyageurs, il faut qu'elle accompagne leurs pas jusqu'à la patrie où ils entreront par elle; mais où il ne restera d'elle que la charité, dont elle aura été plus ou moins animée ici-bas, et qui jusques dans ses plus faibles lueurs en aura été accompagnée.

Car, mes frères, la soumission dont je parle et qui est un des grands caractères de la foi, ne peut honorer les vérités que nous professons qu'autant que nous avons le bonheur de nous y attacher, c'est-à-dire que la foi, même initiale, doit déjà nous unir plus ou moins à Dieu, en tant que vérité souveraine, ou, ce qui revient au même, renfermer un commencement d'amour de Dieu : car c'est par la foi que l'on commence de prier; or, on ne commence de prier que lorsque l'on commence d'aimer, puisqu'au fond la prière n'est autre chose qu'un bon désir : de plus, la foi appartient à la nouvelle alliance, donc il faut que, même dans son principe, elle ait au moins quelque faible degré de l'amour qui caractérise le pacte nouveau : d'ailleurs quand nous disons, dans le Symbole, je crois en Dieu, nous ne prétendons pas seulement témoigner que Dieu ou que sa parole est infaillible, nous prétendons en outre témoigner que nous mettons en lui notre confiance; or comment se confier en Dieu sans quelque mouvement d'affection qui nous pousse vers Dieu? enfin, d'après le concile de Trente, la foi est un mouvement libre vers Dieu, donc, elle renferme un commencement d'amour de Dieu, donc elle n'est pas seulement une connaissance, mais elle est encore une affection.

Et n'est-ce pas la charité qui rend la foi agissante en la sauvant d'une stérilité qui serait son partage si elle était seule; je sais, et c'est un point que l'Eglise universelle a défini, je sais que la foi est un acheminement à la justification; que, par conséquent, on peut avoir la foi sans être juste, ou sans la pleine et parfaite charité qui nous rend tels; mais il n'en est pas moins très-vrai, qu'un commencement de charité fait partie

essentielle de la foi théologale, et qu'une foi sans amour n'est tout au plus qu'une foi dont saint Augustin nous invite à ne pas nous contenter, ou même à discerner soigneusement la nôtre : *Discernamus fidem nostram, nec credere sufficiat.* N'entendez-vous pas ces esprits réprouvés s'écrier que Jésus est Fils de Dieu ; or dans la réponse que Pierre fait au Sauveur, il n'en dit pas davantage; d'où vient, cependant, que la disparité des uns à l'autre est si grande · le voici, ajoute saint Augustin : si les démons le disent, c'est qu'ils craignent; si saint Pierre le dit, c'est qu'il aime : choisissez donc, choisissez, mais aimez, *eligite, diligite*, car on veut de vous une foi qui opère ou qui du moins commence à opérer par la charité, et c'est proprement la foi théologale, parce qu'alors elle est non-seulement simple et soumise, mais elle a de plus cette fermeté qu'en troisième lieu elle doit avoir, fermeté que saint Paul nous montre en action dans l'un des plus beaux endroits de ses divins écrits, où en nous parlant des anciens justes, il se plaît à célébrer la force, la magnanimité de leur foi, et où il nous exhorte à les prendre pour modèles, si nous ne voulons pas qu'il n'ait fait que dénombrer autant de témoins qui déposeront un jour contre nous.

En effet, chretiens, nous avons ici-bas sans cesse à lutter, non-seulement contre nos sens, mais encore contre nos passions, et notre cœur n'est pas moins difficile à régler que notre esprit à fixer; il a fallu imposer au premier des préceptes qui lui répugnent autant que les mystères au second, lequel ne refuse le plus souvent sa croyance à ceux-ci que parce que ceux-là lui paraissent trop durs, trop pénibles à pratiquer ; or, que ferons-nous avec une foi chancelante ou que le moindre souffle peut renverser? l'oubli des affronts, le mépris de soi-même, l'amour des croix et des souffrances en pourront-ils être les fruits? Ah! chrétiens, dès là qu'il faut agir en conséquence de ce que l'on croit, dominés comme nous le sommes par tant d'injustes penchants, ennemis de tout ce qui nous gêne ou nous mortifie, sera-ce avec une foi débile que nous sortirons vainqueurs de je ne sais combien de laborieux combats que nous avons à livrer ou à soutenir contre nous-mêmes?

De plus, s'il est écrit qu'on obtient la justice en croyant de cœur, il est encore écrit qu'il faut confesser de bouche pour être sauvé (*Rom.*, X, 10), c'est-à-dire que dans toutes les occasions que la Providence nous ménage de rendre compte de notre foi, nous devons, ce compte, le rendre à tout prix. Oui, chrétiens, il faut (car c'est à cette fin que l'huile des athlètes a coulé sur nous : c'est à cette fin qu'avec tant de pompe et de solennité un auguste sacrement nous a armés soldats), il faut, dis-je, que notre foi soit toujours prête à sortir comme par explosion du fond de notre âme, et cela, au premier signal, pour que nous sentions le besoin de déclarer qui nous sommes; quoi qu'il en soit des suites que notre franc et ferme aveu peut amener, notre divin Sauveur ayant dit qu'il ne confessera pas devant son Père celui qui par faiblesse ou par lâcheté aura rougi de le confesser devant les hommes.

Mais pour bien sentir à quel point nous sommes intéressés à augmenter notre foi, faut-il plus que réfléchir sur notre position ici-bas? placés entre les biens temporels qui nous environnent et les biens éternels que nous attendons ; obligés d'ailleurs de refuser notre amour aux uns, quoique visibles, pour le dédier tout entier aux autres, quoiqu'invisibles, et leur extrême inégalité se trouvant balancée par la présence des uns et l'absence des autres : comment résisterons-nous à la séduction des premiers, si nous n'avons une foi assez vive, assez forte pour nous transporter au delà des temps, et nous faire jouir par anticipation des biens éternels: donc, rien de plus urgent pour nous que de travailler à raffermir, à augmenter notre foi, et pour l'augmenter, c'est la prière, c'est la méditation qu'il faut mettre en œuvre : oui, chrétiens, il faut pour augmenter la foi en faire un continuel exercice, il faut s'instruire sans relâche, se nourrir de plus en plus des grandes vérités qu'elle enseigne, et, de la sorte, se tenir toujours en garde, toujours en éveil contre toutes les nouveautés qu'on entreprendrait d'introduire.

Car, mes frères, d'où sont venus les changements si subits de religion, qui ont enlevé à l'Eglise tant de provinces? si ce n'est du peu d'instruction des chrétiens d'alors. Si lorsque Luther et Calvin commencèrent à semer leurs erreurs, on eût été bien informé des principes de la foi catholique. Si, comme l'observe Bossuet, les prédicateurs d'alors, et sa leçon devrait régir les prédicateurs d'aujourd'hui, si, dis-je, comme l'observe Bossuet, les prédicateurs d'alors se fussent davantage appliqués à enseigner les dogmes, qui sont le fonds essentiel de la piété, au lieu d'insister sur des pratiques, dont la piété a toujours et pourra toujours se passer, si l'on eût suffisamment connu la nécessité, la force, la qualité de la grâce, la manière dont commence et se consomme la justification du pécheur, si l'on eût su discerner la doctrine constante de l'Eglise d'avec les abus que le malheur des temps avait introduit, se serait-on laissé éblouir par la science orgueilleuse que les hérésiarques étalèrent. Et que n'avons-nous pas à craindre à voir l'insouciance universelle des chrétiens d'aujourd'hui? A quoi donc tiendrait-il que le dépôt de la foi ne s'altérât parmi nous, comme il s'altéra du temps de nos ancêtres? En coûterait-il beaucoup pour insinuer, pour accréditer des dogmes étrangers ou contraires à une révélation dont à peine on connaît les premiers éléments? Car où sont ceux, même dans la classe qui se pique le plus de culture et d'éducation, auxquels on ne peut avec justice reprocher de n'avoir pas fait un pas de plus dans l'instruction qu'ils reçurent encore enfants; de sorte que pour peu que nous

entreprenions d'exposer certains dogmes ou certains principes élevés, nous avons la douleur de n'être pas entendus et d'avoir parlé à des chrétiens une langue inconnne, après toutefois ne leur avoir parlé que de ce qu'ils auraient dû connaître le mieux. Or, je demande si dans un état de choses pareil, il peut exister quelque obstacle qui empêche l'homme ennemi de semer partout à volonté l'ivraie du vice et de l'erreur.

Ah! chrétiens, prévenez, puisqu'il en est temps, les ravages qu'il pourrait faire encore et hâtez-vous de réparer ceux qu'il a déjà faits; sortez de ces ténèbres volontaires, qui ne font que vous déshonorer. Sachez, vous dirai-je avec saint Léon, sachez connaître votre haute dignité, et pour la bien connaître, allez-en chercher les titres dans l'histoire du peuple suscité exprès pour préparer vos voies; étudiez surtout, étudiez Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi; étudiez-le dans tout ce qui promit, accompagna, suivit sa venue; étudiez-le dans ce qui prophétise ou figure son règne et ses mystères; enfin, étudiez-le où l'on ne saurait assez ni le contempler ni l'étudier, je veux dire sur la croix où il vous enfanta en enfantant son Eglise. Ramassez, vous dit saint Augustin, ramassez tout ce que vous pourrez du divin froment qui nourrit et substante la foi, n'oubliez point qu'elle est un grand don de Dieu, que par conséquent c'est une bien coupable négligence que de ne pas travailler, je ne dis pas seulement à la conserver, mais encore à l'augmenter, puisqu'on ne peut la conserver qu'en l'augmentant, et qu'à proportion qu'on l'augmente elle devient simple, soumise, ferme, en un mot, ce qu'il faut qu'elle soit pour commencer, continuer, achever l'œuvre de votre salut, que je vous souhaite.

DISCOURS XXII.

SUR LA PERPÉTUITÉ DE LA FOI.

Veritas domini manet in æternum. (*Psal.* CXVI, 2.)

La vérité que le Seigneur a révélée demeure éternellement.

Oui, mes frères, les sectes passent, le mensonge et l'erreur s'évanouissent; mais la vérité demeure, dit le prophète, mais la vérité, immuable comme Dieu même, voit naître et périr tout ce qui ne porte point son empreinte, et le plus frappant, le plus radieux de ses caractères, c'est d'aller se perpétuant et subsistant par sa propre vertu, toujours une parmi tout ce que les siècles peuvent amener de variations. Que sont, en effet, devenus les nombreux systèmes, ouvrages de l'esprit humain? Vous le savez, mes frères, ils sont maintenant ces systèmes presque tous dans l'oubli; le temps a dévoré jusqu'aux traces qu'ils avaient laissées; souvent ils disparaissaient dès avoir vu le jour, rarement on les vit survivre à leurs inventeurs. S'ils avaient quelquefois la rapidité des torrents, ils en avaient aussi la courte durée. Jamais d'ailleurs ils ne peuvent envahir l'héritage de la foi, jamais la foi n'en reçut la moindre atteinte, elle soutenait leur choc sans être ébranlée, et leurs efforts venaient toujours se briser contre la pierre où sont auguste édifice reposait immobile.

Or, chrétiens, quelle preuve de notre religion que son indéfectible durée, et par où pourrait-elle mieux exciter votre admiration, se concilier votre amour qu'en se montrant immuable comme son fondateur. Je vais donc ouvrir à vos yeux ses annales, interroger ses plus anciens dépositaires, partir du jour qui la vit éclore, pour la suivre, en descendant de proche en proche. jusqu'à Jésus-Christ : sujet de mon premier point; la reprendre à Jésus-Christ, pour la suivre, de proche en proche, jusqu'à nous : sujet de mon second point. C'est tout mon dessein. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque les hommes, assez heureux pour converser avec leur Père commun et s'instruire à son école, venaient, comme au seul Maître qu'ils pussent consulter, lui demander le détail des articles qu'il fallait croire, il me semble entendre le Chef du genre humain établissant les points capitaux de la saine doctrine, fixer l'attention de ses enfants par l'exposé des choses qu'il avait apprises, et renouveler ainsi de temps en temps, parmi eux, le souvenir des vérités saintes; avec quel intérêt ils devaient l'écouter, quand il racontait les premiers événements de la grande histoire du monde, et combien leur âme devait s'échauffer au récit de tant de merveilles : un Dieu sortant de son secret, produisant d'un mot tous les êtres, débrouillant le chaos, faisant briller la lumière, appelant les étoiles, étendant les cieux, secondant la nature, embellissant la terre, s'inclinant sur le limon, le pétrissant, le façonnant de ses mains, lui inspirant son souffle, et formant ainsi l'homme à sa ressemblance, l'homme le dernier, le plus cher de ses ouvrages, l'homme couronné de gloire et d'honneur, doué de toutes les vertus, enrichi de tous les biens, préservé de tous les maux, assuré d'une vie immortelle; l'homme, ce roi, ce pontife de l'univers, sans lequel tout eut langui dans la création, qui seul, entrant en commerce avec son Dieu, pouvait sentir la beauté de ses œuvres, et prêter sa voix à tous les êtres incapables de les admirer; l'homme placé dans un jardin de délices, où tout doit respecter sa présence, obéir à ses lois, servir à son bonheur, faisant passer les animaux sous son sceptre et se les associant comme autant d'esclaves; l'homme enfin, s'éveillant de son premier sommeil pour contempler la chair de sa chair, et recevant sa compagne des mains puissantes qui venaient de la former. Quel tableau magnifique à retracer! quelle science à révéler, et quelle impression ne devaient point faire, sur des esprits encore avides de les écouter, des leçons de cette importance!

Mais aussi lorsque, dévoilant sa propre honte, Adam racontait le malheur de sa chute, que de larmes il faisait couler, que de

sanglots interrompaient sa narration ! Hélas ! devait-il dire à ses infortunés descendants, il ne tenait qu'à moi de vous transférer ma gloire primitive, une privation légère éprouvait seule ma fidélité, et le facile précepte qui la commandait, aurait dû garantir mon obéissance. O douleur ! je voulus faire le dangereux essai de ma liberté ! avec le fruit qui me tentait, je savourai d'avance la pernicieuse douceur de contenter mon esprit ; mes sens joignirent leur invitation à cet attrait déjà si puissant, j'osai le satisfaire, et je devins, en un instant, leur captif, moi qui en étais le dominateur. Dès lors, tout changea de face à mon égard : le ciel cessa d'être serein, la nature n'eut plus pour moi les mêmes charmes, mon entendement se remplit de ténèbres, ma volonté s'inclina vers le mal, les traits de ma ressemblance avec le Créateur s'effacèrent ; je fus exclu sans retour du lieu que j'avais profané, les biens dont je venais d'abuser, je les vis, en un clin d'œil disparaître, et la terre qui n'avait reçu sa fécondité que pour fournir à mes chastes plaisirs tant que je serais innocent, n'accorda plus ses fruits qu'aux efforts laborieux de mes mains coupables. Encore eussé-je été trop heureux, si, se bornant à ne châtier que moi seul, le Seigneur eût détourné loin de vous le fléau de sa colère ; mais l'anathème qui me frappa, vous enveloppa tous, tous vous fûtes compris dans la sentence qui me fut prononcée. Malheur à l'audacieux qui entreprendrait d'interroger ici la justice éternelle ! Aussi sage que profonde dans ses décrets, on ne peut la mesurer sur la justice humaine, ses opérations sont incompréhensibles, et ses règles surpassent infiniment notre raison. Adorons, sans les examiner, les jugements de Dieu, qui vous regardait tous en moi, comme un seul homme, et qui, fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses, vous eût rendus participants de ma gloire, engendrés dans mon innocence, par cela seul qu'il vous punit engendrés dans mon iniquité. Mais, tandis que ses rigueurs vous épouvantent, regardez au loin dans l'avenir, et voyez surabonder la grâce là où le délit abondait ; voyez tomber, écrasé par son vainqueur, votre ennemi commun sur un nouvel arbre, planté pour réparer les maux que l'ancien arbre introduisit ; voyez un nouveau fruit se suspendre ; voyez, enfin, descendre parmi nous un pontife innocent, chargé des intérêts du ciel et des nôtres, il en sera le conciliateur, et rien ne sera perdu, ni pour vous ni pour moi, si nous vivons dans son attente, si, nous incorporant à lui, nous ne cessons de marcher en sa présence.

Telle est, chrétiens, la religion primitive, telle est cette religion qui toujours du pontife à venir a fait l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le fondement de son culte, la matière de ses leçons ; elle inspira les premiers vœux, elle érigea le premier autel, elle alluma le premier feu sacré, elle sépara la première victime, elle purifia les mains de son premier prêtre ; par elle on puisait d'avance dans les sources du Sauveur ; on s'associait à sa mort, on s'en appliquait les mérites, de sorte que quelqu'éloigné que fut le grand jour auquel devaient aboutir tous les siècles, elle y transportait par la foi ses plus ardents zélateurs ; le lieu qui rassemblait les hommes de désirs, se transformant en un Calvaire où déjà triomphait la grâce de la rédemption, et le sang qu'on y faisait couler n'était pas seulement celui des vils animaux, que frappait le sacrificateur ; non l'œil de l'esprit n'aurait pu se borner à d'aussi vides apparences, c'était le sang de l'Homme-Dieu par anticipation répandu, il venait ce sang de couler entre les mains d'Abel, quand le Seigneur rendit témoignage à ses présents. Ce sang fit du premier pécheur un modèle de pénitence, il marquait invisiblement les vrais adorateurs, il les reproduisait quand leur suite allait s'interrompre ; il les multiplia dans la postérité de Seth. Et quand Enos les rassembla, ces adorateurs, que dut-il surtout leur faire envisager, si ce n'est le sacrifice de l'Agneau que la foi seule pouvait substituer à des victimes impuissantes ?

Or, c'est ainsi qu'au premier âge du monde se succédaient les témoins, et se pratiquaient les préceptes de la religion de Jésus-Christ, dont le culte intérieur n'a jamais changé, quels qu'aient été ses sacrements ou ses rites, dit saint Augustin : Non, jamais on ne la vit se démentir dans aucun de ses points, abandonner aucun de ses principes, courber aucune de ses règles ; toujours pour être ses vrais disciples, il a fallu se dépouiller de soi-même, mortifier sa chair, immoler ses passions, observer la chaîne qui se prolonge depuis le premier jusqu'au dernier des élus : vous en verrez tous les anneaux jetés dans le même creuset, purifiés par le même feu, marqués du même sceau ; c'est la même voie que tous les justes ont suivie ; les mêmes obstacles qu'ils ont vaincus ; le même terme qu'ils ont atteint ; pourquoi, demande saint Léon, l'Ecriture a-t-elle compté les générations qui depuis Adam précèdent le Messie, si ce n'est pour nous apprendre que les siècles, même avant le déluge, inséparablement liés à l'Incarnation, appartiennent à ce sacrement ; qu'ainsi quoiqu'antérieurs dans l'ordre des temps au Libérateur dont ils sont les ancêtres, les anciens justes sont en effet issus de lui et forment sa postérité ; de sorte, dit saint Irénée, qu'en traçant à nos yeux la généalogie de Jésus-Christ, l'évangéliste a bien moins voulu nous montrer la suite de ses aïeux, que la suite de ses enfants ; oui, les patriarches dont il descend sont eux-mêmes ses descendants, il les enfantait dans sa justice à mesure qu'ils se succédaient pour préparer sa naissance temporelle et s'ils furent ses pères selon la chair, il est leur père selon l'esprit : *Non illi hunc sed hic illos in evangelium vitæ regeneravit.*

Maintenant, chrétiens, voyez cette divine religion, surnager durant le déluge universel qui fit périr les criminels enfants

d'Adam ; on dirait qu'arbitre des éléments, elle en dispose à son gré et tandis qu'ils exercent au loin leurs ravages, sur son front élevé règne une paix profonde, il se fait un grand calme autour de la nef où pas un de ceux qu'elle a marqués de son sceau ne périra : semblable à cet esprit vivifiant qui planait sur l'abîme, elle couve les germes des futures générations. Qu'il est beau de se la représenter mesurant pour ainsi dire l'univers que ses disciples rempliront un jour, vénérant le signe de la miséricorde du Seigneur, dans le plus terrible fléau de sa colère, le bercail mystérieux qui rassemblera tous les peuples dans l'arche même hors de laquelle ils sont tous submergés, et l'instrument du salut des hommes dans le fragile bois qui sert de refuge à la famille de Noé.

Cependant le monde s'était renouvelé et la terre, sortie une seconde fois du sein des eaux, voyait se multiplier ses habitants à un tel point que dans le court espace d'un siècle les vastes plaines de Sennaar ne pouvaient déjà plus les contenir ; hélas! au lieu d'apaiser la divine justice, ils osèrent encore la provoquer, les ingrats! Quel insensé projet viennent-ils de former, et que prétendent-ils avec cette tour que, dans leur orgueil, ils ont cru pouvoir construire. Voici ce que dit le Seigneur : Ils ne forment encore qu'un seul peuple, je leur avais donné une langue commune pour conserver parmi eux l'unité de mon culte, la crainte de ma justice, l'amour de ma bonté et le moyen qui devait les réunir pour m'honorer, n'a servi qu'à rendre contre moi leur révolte plus unanime. Eh bien, je descendrai, je disposerai tous les ouvriers d'iniquité, indignes de propager la foi que leur conduite déshonore, ils ne seront plus ses dépositaires pour en perpétuer avec toute pureté la tradition ; une seule famille me suffit, et jusqu'au jour marqué pour les visiter j'abandonne toutes les autres à leurs ténébreuses pensées. (*Gen.*, VI.)

Or, chrétiens, c'est dans cette famille de prédilection, c'est dans la descendance bénie de Sara que Moïse va désormais se circonscrire, peu attentif à tout ce qui se passe autour d'elle, plus jaloux de célébrer les vertus modestes dont elle offrait le tableau que les pompeux exploits des héros du siècle, et trop plein de l'esprit de Dieu pour raconter des faits étrangers à la promesse dont il était lui-même l'héritier. Oh! combien dut tressaillir le patriarche, qui vivait encore, de la voir cette promesse passer d'Abraham à Isaac, pour se perpétuer sans interruption dans son heureuse postérité. Dans son heureuse postérité! qu'ai-je dit, mes frères, et comment soupçonner même une postérité, quand on va la moissonner dans sa fleur, quand le glaive est déjà levé sur le seul rejeton qui pouvait la reproduire. O foi! quelle étrange manière de vous éprouver que de vous ordonner de croire à une longue suite de témoins, en vous ordonnant d'immoler le témoin principal qui devait en être la tige! mais d'autant plus vive que croissaient les motifs de vous amortir, par quel prodige arriva-t-il, que l'instant où parurent vous manquer toutes les ressources fut l'instant où vous sentites qu'elles abondaient le plus, fixant alors plus que jamais les complaisances du Très-Haut qui ne semble vous délaisser quelque temps que pour vous protéger davantage! Oui, vous renaquîtes plus belle que jamais là où l'on eût dit que vous alliez pour jamais disparaître; et le bûcher, qui déjà s'allumait pour vous anéantir, ne servit plus qu'à dévorer cette hostie offerte en retour de votre inespérée conservation. Oh! qui me donnera de célébrer les éclatants succès qu'on vous ménage à proportion qu'on vous suscite d'ennemis!

Voyez, chrétiens, voyez dans un frêle berceau flotter sur le Nil tout l'espoir de la nation sainte, qui elle-même est sur le point de s'effacer, condamnée à ne plus voir de nouvelle génération; qu'arriva-t-il cependant? Ce qu'il arriva? c'est que l'époque où elle gémissait le plus sous le joug, ne fit que devancer d'un court moment l'époque où elle allait glorieusement le briser; ô Providence, qui se plaît à faire des plus grands obstacles, les plus efficaces moyens! Non, ce n'est pas ce qui est écrit sur la terre, c'est ce qui est écrit dans le ciel, qui s'accomplira sur Moïse ; quelques projets qu'on forme contre lui on ne formera que ceux qui sont pour lui! Ainsi ne craignez point pour cet auguste enfant, tout prêt qu'il est de périr dans les eaux; car le voilà qui devient tout à coup par adoption l'enfant des rois ; le trône même d'où partit l'arrêt de sa mort le couvre déjà de son ombre hospitalière, il croît sain et sauf dans le palais qu'il doit un jour remplir de tant dépouvante ; ses plus ardents persécuteurs font la garde autour de lui, d'autant plus à l'abri des écueils qu'il en est environné et bientôt le plus délaissé des Hébreux en sera le libérateur.

Mais tandis que je parle, est venu le temps où cessant d'être livrée à la mémoire des hommes, la foi aura ses fastes et son histoire, son royaume et son trône, ses autels et son culte, une chaire, un tribunal, des ministres; déjà s'avance, précédé de mille prodiges, le peuple issu des douze fils de Jacob; tremblez à son approche, vous, les injustes possesseurs d'un héritage qu'il revendique au nom de Sem; race impure de Canaan, soyez l'esclave de la postérité d'Arphazat, et vous, prophète, gardez vos imprécations pour le prince qui vous sollicite d'en charger les Hébreux; devenez l'organe du Très-Haut, chantez les prospérités d'Israël, voyez dans son camp se fixer la victoire et le soleil de justice sortir de ses nombreux pavillons.

Cependant les desseins de Dieu s'accomplissent; la Palestine est conquise en entier, la foi s'y repose sous les lauriers des vainqueurs ; le partage anticipé que Jacob en a fait sert de limite à chaque tribu, et les Hébreux chantent celui qui d'avance comptant leurs noms en avait réglé la multitude sur le nombre des Chananéens. A ce peuple en-

richi de tant de biens, il ne reste donc plus que d'en savoir jouir, vivant lui-même de la foi dont on lui donne à garder le dépôt. Mais hélas! quels traits nous offre son histoire à commencer du jour de Sinaï, qui de sa part fut un jour de révolte; des murmures, des plaintes, des infidélités sans nombre, des crimes qui déjà faisaient présumer de quel grand crime un jour il se rendrait coupable : tant de malice prévaudra-t-elle sur l'œuvre de Dieu? Non, mes frères, malgré tout ce qui pourrait l'altérer, l'enseignement public persévère inaltérable : ni le schisme de Samarie, ni l'inconstance de Jérusalem, ni l'impiété de tant de princes ne sauraient arrêter le cours de la foi, que les obstacles même favorisent; elle marche d'un pas égal, toujours pure, dissipant les ténèbres dont on voudrait l'envelopper; transportée à Babylone, elle y brave ses oppresseurs, les fers dont on l'accable ne peuvent l'enchaîner, au contraire, sa voix n'en est que plus tonnante; avec ses propres destins, elle ose annoncer le sort futur du peuple qui la tient captive, et qui bientôt sera la proie du conquérant qu'elle a nommé, tandis que son temple reconstruit verra le Saint des saints et que dans les murs de Sion relevés elle affermira son empire.

Enfin, enfin les jours de la grande attente s'abrégent; les quatre empires se sont suivis. Juda laisse échapper son sceptre, et tous les regards sont tournés vers l'Orient; du sein de la lumière éternelle sort enfin le rayon qui devait briller à tous les yeux; le rayon qui, lançant devant lui ses feux avec une force ineffable, produisit le crépuscule étonnant que vit poindre le premier homme, à la lueur duquel marchèrent tous les justes et dont la clarté, loin de s'obscurcir, allait toujours croissant; la foi, ce ruisseau miraculeux, que rien n'a pu tarir, va donc se réunir à sa source pour en émaner encore plus vive et dans son cours embrasser l'univers; celui qui créant tous les siècles en est l'invisible lien, principe et fin, centre commun de toutes choses, Jésus-Christ naît aujourd'hui dans toutes les circonstances prédites; bientôt, docteur du monde, il ouvre les trésors de la plus haute sagesse; enfin, dégageant, par sa mort, la promesse antique, il enfante son nouveau peuple et me voilà, chrétiens, parvenu au point où doit reprendre et commencer ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La Synagogue a fourni sa carrière et son ministère est rempli; qu'elle disparaisse avec toutes ses ombres; comme autrefois Agar; qu'elle cède sa place à l'épouse libre, qu'elle tombe aux pieds de la société sainte dont elle préparait les voies et qui lui succède pour toujours. Désormais, seuls héritiers de la foi, les chrétiens en conserveront à eux-seuls le dépôt pour l'assistance indéfectible de l'esprit qui inspira les prophètes; déjà les douze pierres sur lesquelles ils vont être édifiés, ont reçu la consécration, depuis si longtemps annoncée; lavée elle-même dans le sang de l'Agneau n'ayant ni tache ni ride, l'Eglise a reçu le serment de son époux, un feu céleste allumé dans son sein pour ne plus s'éteindre, vient d'embraser ses premiers zélateurs ; tels que Gédéon, ils marchent revêtus de la force d'en-haut; avec les chefs du royaume ils ont les paroles de la vie éternelle; subordonnés au premier d'entre eux, mais tous dispensateurs des divins mystères, tous arbitres de la doctrine ils forment une masse de puissance que l'enfer ne pourra point renverser. Voyez-vous des yeux de la foi le glaive spirituel dont ils sont armés? Eh bien, de ce glaive ils frappent quiconque osera troubler le concert de leur croyance; avec le glaive ils retrancheront les erreurs dont on leur a prédit la multitude ainsi que la défaite.

Cependant leur mission commence; ils ont parlé, et leur doctrine, ainsi que l'astre du jour, éclaire, échauffe l'univers. Vous, dont les triomphantes légions venaient de l'asservir, encore un peu de temps et vous cesserez de rendre hommage à des dieux imaginaires brisés dans votre indignation; vous reconnaîtrez celui dont, sans le savoir, vous exécutiez les ordres; qui, par vous, disposait le monde aux conquêtes de son Fils; qui, encore avait divisé le centre de votre empire pour en faire le centre de sa religion, le lieu commun de toutes les églises, l'autel de préférence auquel il faudra que tous les autres autels correspondent; la maison hors de laquelle on ne pourra manger l'Agneau sans être un profane.

Assise enfin sur son trône, la foi s'y fixe pour toujours; elle ne fait que d'y monter et déjà des erreurs ont vieilli devant elle. Ebion, Corinthe, Basilide, Valentin, Marcion, avec leurs sectateurs, ne sont plus : pour dissiper leur ligue, il suffisait à l'Eglise de paraître, ses regards les ont confondus; un seul de ses rayons les a desséchés. Hélas! dans un temps où de toutes parts ses ennemis l'environnent et la préoccupent; tandis que semblable à la mère des Machabées elle a besoin de s'armer de courage pour exhorter au martyre ceux qui lui sont si chers, faut-il qu'elle ait des révoltes à réprimer, faut-il que ceux qui, naguère étaient ses enfants la déchirent? ils ont cru peut-être que sa destinée était attachée à celle de ses fondateurs, les aveugles! Quoi donc, cette pierre qui vient de briser la statue ne couvrirait l'univers que pour disparaître tout à coup? Comment concilier, avec l'existence d'eux-mêmes, les promesses évangéliques? ne serait-ce donc que pour montrer pendant quelques jours seulement la grande montagne qu'on l'aurait assise sur le sommet des monts? l'Église périr avec ses fondateurs! On le dirait sans doute, à la voir de toutes parts battue, en proie à mille dangers, en butte à des agresseurs sans nombre. Mais quel étrange ligue de destruction que de rendre vaines toutes les attaques, que de s'affermir d'autant plus qu'elle est ébranlée par les obstacles dont elle triomphe en se jouant, ne peut-on pas sentir combien peu lui ré-

sisteront tous les autres; ce que la fureur des tyrans n'aura point pu, sera-t-il jamais possible à toute autre cause? non; il n'est que la fin des siècles qui puisse terminer la suite de la foi contemporaine de tous les âges; tous la trouveront, tous la laisseront en possession de ses dogmes : ses apôtres, promptement moissonnés, revivent dans leurs successeurs; des enfants lui naissent au lieu des pères; sur les débris des premières colonnes, il s'en élève de secondes; sur celles-ci, d'autres; son édifice va toujours stable, s'agrandissant de ses propres ruines. Arbre miraculeux, sous le fer qui s'obstine à les abattre, elle étend et multiplie en tous sens ses vivaces rameaux; un rejeton coupé il en repousse mille.

Devant cet échafaud où bientôt va monter un disciple de l'Evangile, s'empresse une multitude féroce que l'appareil du supplice attire et fait tressaillir; le martyr s'avance; à son aspect on frémit de fureur; point d'outrage, point d'imprécation qu'on ne vomisse; c'est peu d'applaudir à sa mort; on voudrait soi-même en être l'instrument pour mieux en prolonger ou en varier les douleurs au gré d'une rage portée à son comble; le martyr expire et tout change autour de lui; ses propres bourreaux s'inscrivent les premiers pour soutenir sa cause. De tant de spectateurs de son supplice, il en est peu qui ne se présentent pour le subir à leur tour, peu qui n'abjurent l'idolâtrie pour devenir aussi le pain de Jésus-Christ.

Mais, quoi! ne sera-ce que par le sang des chrétiens que la foi propagera son empire? Ah! paraissez, vous, ses éloquents apologistes : Justin, Théophile, Tatius, entrez en lice avec ses détracteurs; vous, Origène, détruisez les vains sophismes de Celse; qu'il cède à la conviction de vos preuves : vous, Arnobe, suivez jusques dans ses derniers retranchements l'idolâtrie; que ses oracles, ses libations, ses fêtes, ses jeux, ses divinités soient méprisés des païens même, instruits de tout ce qu'ils ont de puéril ou d'absurde. Et vous, Tertullien; vous, dont le caractère ardent et courageux ne respirait que les combats de doctrine; vous, dont le nom seul consternait les ennemis de la foi; vous, qui, depuis... mais vous étiez encore fidèle; non, ce n'est point assez d'avoir déployé contre les gentils toute la vigueur de votre génie : revêtez-vous d'autres armes et préparez-vous à cueillir de nouveaux lauriers; oui, terrassez d'un seul coup toutes les sectes en leur montrant leur nouveauté. Ce que vous aurez dit aux hérétiques de votre temps, nous le dirons à tous les autres; hélas! nous le dirons à vous-même; où sont leurs titres et sur quoi se fondent-ils pour établir leur doctrine? ont-ils, comme nous, des ancêtres qui, sans jamais les altérer, leur aient transmis les véritables dogmes? ils n'étaient pas hier, peut-être ne seront-ils pas demain; docteurs d'un jour, serait-il raisonnable de les suivre par préférence à nos légitimes instituteurs? c'est Dieu qui a jeté dans son champ la divine semence, tout ce qui a été sursemé n'est point de lui : *Id extraneum quod posterius immissum.* Où donc, où peut se trouver le dépôt des vérités saintes, si ce n'est parmi ceux qui, sans interruption, remontent jusqu'à leur source qui, pour se les approprier, n'ont besoin que de se montrer antérieurs en date à des audacieux qui voudraient les ravir pour les altérer? nous nous attendions à leur insurrection; nous savions les troubles qu'ils exciteraient parmi nous, mais nous avions un moyen sûr de les connaître, et, pour nous prémunir dans tous les temps contre leur doctrine, il suffira d'avoir marqué le jour de leur naissance, principe lumineux et facile contre lequel vinrent successivement se briser Tertullien lui-même, Sabellius, Paul de Samosate, Arius.

Arius! que vais-je dire, mes frères, quelle plaie me faut-il rouvrir! ô foi! vous jouissiez du fruit de vos conquêtes dans le sein d'une profonde paix; votre étendard, auquel Constantin devait sa conversion ainsi que sa victoire, arboré sur le Capitole, était vu de toutes les nations; par vous, toute bouche confessait un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, la divinité de Jésus-Christ, ses sacrements, son Eglise; votre heureux joug, universellement respecté, s'étendait même jusque sur les peuples vagabonds que jamais n'avaient pu dompter les armes romaines; vous démentiez hautement la fastueuse inscription que Dioclétien avait fait graver en mémoire de votre destruction prétendue; en un mot, vos prospérités étaient à leur comble, lorsque soufflant parmi ses disciples le feu de la discorde, Arius vous suscita une tempête qui remplit votre héritage de deuil et de ruines.

Ecoutez, chrétiens, et par l'histoire d'un seul hérésiarque, apprenez l'histoire de tous les autres. Ah! c'est l'orgueil qui les a tous enfantés. Le patriarcat d'Alexandrie avait tenté l'ambition d'Arius; peu scrupuleux sur le choix des moyens, actif pour les mettre en œuvre, il frémissait de se sentir repoussé par une main invisible contre laquelle il luttait vainement. Désespéré de voir ses intrigues sans succès et son rival à sa place; impie par système, novateur par vengeance, il médite, il exécute le plus noir des projets. On ne l'a point voulu pour pasteur, on l'aura pour ennemi, et, au défaut des dignités de l'Eglise, il s'en prendra à la divinité de Jésus-Christ, son époux; doué de ces talents brillants qui séduisent, habile dans l'art de persuader, il ôte à son erreur tout ce qu'elle aurait eu de trop révoltant : il la rapproche autant qu'il peut de la vérité qu'elle contredit; il s'applique à l'orner de toutes les grâces de la diction. Ainsi préparée, elle gagne, elle pervertit des provinces entières; déjà le monde fermente de ce levain de corruption. Quel péril! s'il pouvait en exister d'assez grand pour que sans retour la foi y succombât.

Mais la main qui sauva l'arche s'étendait sur l'Eglise. Epouse désolée, le cri de sa douleur n'a pas plutôt retenti dans le monde

chrétien, que ses premiers pasteurs volent à sa défense; assemblés à Nicée, ils versent dans un trésor commun la doctrine que chacun, par ses prédécesseurs, tenait des apôtres. Décorés presque tous de la palme du martyre, qu'est-ce qui pourrait les séparer de la vérité qu'avec tant de courage ils ont soutenue et qu'ils portent écrite dans les cicatrices dont ils sont couverts? Sur eux descend une nuée, où, comme autrefois Moïse, ils reçoivent les réponses du ciel, et de laquelle aussi part la foudre qui écrase leurs ennemis. Jésus-Christ est adoré Dieu de Dieu, Lumière de lumière, coéternel, consubstantiel à son principe; le Symbole catholique est fixé pour toujours et l'impiété d'Arius à jamais réprouvée. Ainsi disparurent après elle, proscrites par je ne sais combien de conciles, les impiétés d'Eutichès, de Nestorius, de Pélage, ces prophètes de mensonge, trop tard venus pour nous enseigner. Dans leurs complots contre la religion, que leur servit d'avoir pour protecteurs les rois de la terre? D'autant plus faibles, en effet, qu'ils étaient forts en apparence, au seul bruit des trompettes évangéliques tombait la barrière qui défendait leur camp, et l'orage même qu'ils avaient excité, fondant sur eux, les enlevait dans son tourbillon, dispersés comme la poussière.

Les combats livrés à la foi ne font qu'accumuler ses triomphes; on peut bien l'obscurcir un instant, dit saint Augustin : *Occludi potest;* on peut même la tenir captive et l'opprimer, *opprimi potest;* jamais on ne saurait la vaincre : *vinci non potest.* La vaincre! ah! le soleil s'éteindrait plutôt, dit saint Chrysostome : *Facilius est solem exstingui.* Rapellerai-je ici les docteurs célèbres que le Seigneur lui suscitait dans les pressants dangers, les Athanase, les Hilaire, les Augustin, les Jérôme, ces prodiges de science et de zèle, ces athlètes étonnants devant lesquels toutes les sectes se turent, et qui, modèles des peuples, les conduisirent dans la voie vivante de l'Evangile, tandis que, sous les lois d'Antoine, d'Hilarion, de Pacôme, la Thébaïde se peuplait de fervents anachorètes dont les vertus étaient le plus magnifique ouvrage de la foi comme son plus beau triomphe.

De nouveaux siècles s'écoulent et de nouveaux hérétiques sont confondus; la jeunesse de l'Eglise va toujours se renouvelant comme celle de l'aigle, continuant de remplir par sa fécondité les divines promesses. Qu'a-t-elle perdu qu'elle n'ait recouvré, ou dont, par ses conquêtes, elle n'ait compensé la perte? Semblable à la mer, c'est pour inonder d'autres climats qu'elle quitte ses anciens rivages, et, pour cesser de régner sur une nation qui s'en sépare, elle n'en est pas moins la reine de l'univers.

Mais quel bruit de guerre se fait entendre au fond du Nord? Que vont entreprendre ces peuples qui déjà se sont ébranlés pour changer de patrie et vivre sous un ciel plus doux? les voilà qui se répandent comme un torrent débordé : la frayeur vous saisit, mes frères, vous craignez que la religion même ne soit la proie de ces farouches dévastateurs. Hommes de peu de foi; vous comptez donc pour rien Dieu qui combat pour elle? Dieu qui l'environne de son bouclier; Dieu qui s'éveille toujours au fort de la tempête, Dieu qui veut enfin châtier les oppresseurs de son Eglise, leur demander tout le sang de ses martyrs. Voyez se modérer la fureur qui naguère n'avait point de frein; les destructeurs de la puissance romaine baissent leur tête sous le joug du Seigneur. Ministres de sa colère et tout ensemble objet da sa miséricorde, ils sont menés comme par la main au-devant de l'Evangile; ils pensent n'aller qu'où la vengeance les guide, et ils trouvent le Dieu qu'ils ne cherchaient pas. Epoque remarquable, mes frères, les ennemis du nom chrétien ne sont plus, l'empire persécuteur a péri et la foi subsiste.

Que ne conservâtes-vous la précieuse unité, vous qui, sur les traces de Photius, en rompîtes le lien; désavouant pour chef celui dont le sceptre avait toujours fait courber vos patriarches. Ah! sachez que séparés du vicaire de Jésus-Christ vous l'êtes de Jésus-Christ même, vous l'êtes du tronc qui seul peut donner le salut et la vie.

Mais avançons enfin, n'appréhendons pas de suivre la religion à travers même les siècles obscurs dont on se plaît à exagérer les disgrâces, et qu'on ne connaît presque plus que par le vide qu'ils ont laissé dans l'histoire des lettres. Ils sont l'opprobre de nos annales, j'en conviens; car, pourquoi le dissimuler, n'est-ce pas glorifier la religion que de la montrer supérieure à des épreuves dont le nombre aurait dû la détruire, si l'homme en eût posé les fondements? Alors on vit partout les mœurs se corrompre, les désordres se multiplier, le sanctuaire profané, les sacrements avilis, tous les devoirs éludés. Néanmoins, dans ces temps malheureux, la religion se conserva sans mélange; les vices l'obscurcirent sans la tacher : trop au-dessus de la sphère des choses humaines pour en subir les révolutions. Et n'est-ce pas alors que de nouveaux peuples se rangèrent sous ses lois? N'est-ce pas alors que la Pologne, la Bohême, la Hongrie, entendirent la parole du salut? N'est-ce pas alors que le trône se vit presque partout illustré par des héros vraiment chrétiens que l'Eglise a mis au rang de ses plus grands saints? N'est-ce pas alors que s'ouvrirent des écoles célèbres où la tradition se perpétua toujours pure, toujours repoussant les profanes innovations? Il est vrai, les savants étaient rares; mais, certes, il en existait assez pour défendre et surveiller le dépôt de la foi, et quoique dénués de certains ornements, leurs ouvrages n'en sont pas moins solides. Que dis-je? Ah! sans eux, sans la peine qu'ils se donnèrent de transcrire, en les étudiant, les livres de l'antiquité, les connaîtrions-nous, ces livres? Ingrats que nous sommes, nous jouissons du fruit de leurs veilles, et nous regardons en pitié leurs propres écrits; nous

censurons avec mépris des défauts qu'ils eussent évité dans des jours moins nébuleux, et que nous n'eussions pas même aperçus si leur travail persévérant n'avait mis sous nos yeux les vrais modèles.

Sans doute il est à désirer que les lettres fleurissent ; j'ajoute que leur bon usage ne peut qu'être utile à la foi, et que s'en nourrir avec la sobriété que prescrit l'Apôtre, c'est imiter tout ce qu'en fait de docteurs l'Eglise a fourni de plus illustre ; mais je dis aussi que, quel que soit leur sort, que leur flambeau s'allume ou qu'il s'éteigne, la foi n'en est ni plus ni moins brillante, que même elle a toujours pu s'en passer ; qu'en un mot, pourvu que le canal qui la transmet soit pur, il est tout ce qu'il doit être. Or, durant cette longue éclipse des sciences, qu'on fixe un seul moment où la chaire de Jésus-Christ ait été vide, le ministère interrompu, l'enseignement public versatile ; qu'on me cite une erreur qui ait osé se montrer sans être à l'instant confondue. Est-ce impunément que Béranger répandit la sienne ? Ses blasphèmes contre le sacrement de nos autels ne furent-ils pas rejetés avec exécration ? Gilbert, Abailard, Arnaud de Bresse, dogmatisèrent-ils longtemps sans qu'on s'aperçût de leurs erreurs, sans être à leur tour frappés d'anathème ? Et si l'on veut de cette éloquence majestueuse et forte, énergique et douce, onctueuse et solide, pleine de mouvement et d'images, n'est-ce pas saint Bernard qui en est le modèle, saint Bernard, dont les premiers orateurs chrétiens n'auraient pas dédaigné les discours, plus grand qu'eux, puisqu'il sut les atteindre malgré les entraves de son siècle ?

J'ai nommé, chrétiens, le dernier des Pères ; tel que Malachie, il forme la suite des prophètes qui, sans interruption, se sont succédé dans le monde chrétien. Les dogmes qu'ils ont enseignés chacun dans son siècle, il les enseigne à son tour dans le sien ; comme eux, il rend témoignage à la doctrine antique ; comme eux, il triomphe des ennemis de la foi, parce qu'il se sert des mêmes armes, qu'il combat sous le même étendard, également docile à recevoir, également fidèle à garder, pour le transmettre, le dépôt parvenu de main en main jusqu'à la sienne dans toute son intégrité, dépôt que gardent après lui les controversistes de l'école, et dont, quoi qu'il en soit des autres gardiens, les premiers pasteurs divinement chargés de le surveiller, dispersés ou réunis, empêchèrent à jamais la plus légère altération. Quelle unité, mes frères, quel enchaînement, quel accord ! Bien plus sensible encore si, de la succession des docteurs, nous passons à la succession des conciles, ces augustes tribunaux établis de Dieu même, où la vérité venait s'asseoir pour prononcer ses oracles, et où les novateurs, interrogés et confondus, entendaient leur sentence, à laquelle ils avaient quelquefois le bonheur de souscrire ; ces grandes assemblées dont les apôtres avaient donné l'exemple, et qui, par d'infaillibles décrets, dissipaient tous les doutes, apaisaient tous les différends, rétablissaient partout l'ordre ancien, remplissant toujours le dessein qui les avait convoqués. L'intervalle souvent très-long qui sépare les conciles ne permet pas d'observer la moindre nuance entre eux ; la même règle les dirige, le même esprit les anime, le même appui les soutient, le premier sert de modèle au dernier ; chacun d'eux embrasse et confirme la tradition des précédents ; pris ensemble, on dirait qu'ils n'en forment qu'un seul, et même on ne peut les distinguer que par les diverses erreurs qu'ils ont proscrites, tant ils sont unanimes dans la profession de leur foi, dans l'interprétation des saints oracles, dans tout ce qui tient à la science du salut. Et voilà comment, toujours d'une égale inflexibilité, l'Eglise n'a jamais professé que ce qu'elle a toujours cru ; aussi pure aujourd'hui qu'au jour de sa naissance, nous faisant, à quelque point qu'on la prenne, remonter sans interruption jusqu'à Jésus-Christ, objet perpétuel de la foi de l'ancien peuple et consommateur de la foi du peuple nouveau.

Cependant les temps ont amené la plus importante des révolutions humaines ; l'heure d'un nouveau monde, inconnu jusqu'alors, est arrivée, et il n'est pas plutôt aperçu que soumis au joug de l'Evangile. Ce grand événement, vous veniez de le célébrer avec nous, vous qui bientôt après, érigeant autel contre autel, méconnûtes cette même Eglise dont les succès vous avaient étonnés, qui, franchissant des mers immenses, avait conquis un continent plus vaste encore que l'ancien à sa doctrine que tant de siècles autorisaient ; parvenue jusqu'à vous avec l'ornement d'une infinité de trophées, vous préférâtes les dogmes d'un novateur sans mission qui vous fit abandonner pour des routes fausses et détournées la voie droite et vivante où vos pères avaient marché.

Dites, mes frères, ai-je besoin de réfuter ici leurs erreurs, et l'arme invincible que ce discours vient de vous fournir ne vous suffit-elle pas pour repousser avec un plein succès toutes leurs attaques ? Qu'ils viennent confronter leurs annales avec les nôtres, et ils verront qu'après s'être élevés contre nous, ils se sont élevés les uns contre les autres, divisés en autant de partis que leurs systèmes faisaient pulluler d'opinions, jouets infortunés de cet esprit particulier qu'ils ont choisi pour juge unique des controverses et qui les égare de plus en plus ; toujours indécis, toujours flottants au gré d'une doctrine incertaine, parce qu'étant leur propre ouvrage elle doit avoir aussi toute la mobilité de leurs pensées.

Oh ! que nous sommes bien plus sages de ne pas nous séparer de la tige, de ne pas nous écarter de la ligne, de ne pas rompre la chaîne, de demeurer dans le bercail de la foi ! Oh ! que nous sommes bien plus sages de nous fier, de nous en rapporter sans réserve à l'Eglise, qui en est l'organe, la dépositaire, le fondement, la colonne ! Oh ! que

nous sommes bien plus sages de plier sous la grande autorité que Dieu nous a donnée comme un signal, dit le prophète, pour fuir devant l'art des novateurs et nous sauver de notre propre inconstance ! Par elle, nous embrassons tous les âges, toutes les vérités sont à nous, nous entrons en communion avec les justes de tous les temps, nous conversons, pour ainsi dire, avec les patriarches et les prophètes, comme avec les apôtres et les martyrs; nous nous tenons tous par la main, tous nous chantons le même cantique ; tous par l'identité, par l'universalité, par la continuité de notre croyance, nous ne formons qu'un seul chrétien : celui qui, pour nos ancêtres, était hier, est pour nous aujourd'hui le même qu'il sera, non-seulement demain pour nos neveux, mais d'âge en âge, sans interruption, mais durant tous les siècles, mais pendant toute une éternité.

O Dieu ! vous nous avez vus jusqu'ici peu touchés, abusant même du plus grand de vos dons; vous nous avez vus détourner nos regards du flambeau que, malgré nos crimes, vous avez daigné rallumer parmi nous. Ah ! ne nous jugez pas dans votre colère, ne nous privez pas du grand bienfait de votre révélation; affermissez au milieu de nous notre christianisme chancelant ; ranimez nos vertus expirantes ; augmentez surtout, augmentez notre foi, afin que l'Eglise, votre épouse et notre mère, puisse vous présenter des enfants dignes d'être tels par leur correspondance aux grâces dont vous n'avez cessé de la combler sur la terre, et que vous couronnerez dans le ciel. Ainsi soit-il.

DISCOURS XXIII.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.

Rien de plus facile, chrétiens, à exposer que la doctrine de la grâce, quand on s'astreint à suivre la droite ligne de la tradition; je veux dire quand on n'a d'autre dessein que de l'exposer dans la simplicité de la foi, et pour l'exposer dans la simplicité de la foi, il faut évidemment remonter jusqu'à la grande époque où elle fut combattue avec tout ce que l'esprit humain pouvait déployer de ressources, examinée avec tout ce que la plus docte, la plus rigide attention pouvait mettre en œuvre de lumière ou de sagacité, et enfin, par un jugement solennel, irrévocablement décidée ; car, avant cette époque si célèbre, l'Eglise en gardait, sans doute inviolablement le dépôt, et se faisait gloire d'en instruire assidûment ses enfants, ne fût-ce que par les pathétiques prières qu'elle adressait à Dieu au nom de tous. Néanmoins, chrétiens, si l'on consulte les docteurs qui ont écrit avant que la grâce eût des ennemis à repousser, on trouve à la vérité, de leur part, des témoignages très-précis, lesquels, bien que clair-semés, font voir suffisamment ce que, touchant la grâce de Jésus-Christ on a toujours professé depuis les apôtres ; mais la matière dont il s'agit n'ayant pas encore été controversée, les docteurs d'alors, tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, n'en ont parlé qu'en abrégé, comme en passant, et avec l'abandon naïf qu'une pleine, et constante sécurité a coutume de produire : *Securius loquebantur*. C'est ainsi qu'avant que le dogme de la divinité du Fils de Dieu fût attaquée, on trouve dans les écrits d'alors, et notamment dans ceux de saint Justin, de saint Denis d'Alexandrie, quelques expressions peu exactes que les ariens ne manquèrent pas de faire valoir en leur faveur. C'est ainsi encore que saint Augustin lui-même, avant qu'il eût à défendre les droits de la grâce chrétienne, en a parlé avec beaucoup moins de précaution que lorsque l'on commença de la combattre.

Il fallait donc qu'aux hérésies précédemment terrassées vînt se joindre une autre hérésie à terrasser; il fallait que Pélage parût pour faire briller dans un plus grand jour, et comme dans un lieu plus éminent, une doctrine qui, pour être éclairée autant qu'elle aurait pu l'être, n'avait besoin que de passer, pour ainsi dire, par le creuset de la dispute ou de la discussion. J'ajoute, chrétiens, que cette doctrine aura été sans contredit mieux approfondie, là où l'erreur naissante aura dû rendre les esprits et plus attentifs et plus clair voyants, et mieux exercés; que, par conséquent, l'Eglise grecque, où rien n'obligeait à se défendre contre les pélagiens, aura été bien moins sur ses gardes que l'Eglise latine qui, aux prises avec eux durant un très-long temps, a fini par les forcer dans leurs derniers retranchements, et par les foudroyer de ses anathèmes. Je n'ai donc, maintenant, dans la matière à traiter, qu'à me conformer aux décisions de notre sainte Eglise, et pour procéder avec ordre, je vais d'abord expliquer dans mon premier point la nature et la force de la grâce; ensuite, dans mon second point, vous en faire sentir la gratuité et la nécessité.

PREMIÈRE PARTIE.

Deux grandes plaies, mes frères, ont été faites à notre âme par le premier péché; l'une à notre entendement, l'autre à notre volonté. La première a été guérie dès l'instant où, dissipant les ténèbres de notre ignorance, Dieu a daigné nous faire connaître nos devoirs; mais évidemment ce n'est point assez ; c'est même trop peu de connaître ce que nous devons faire, si nous ne le faisons pas, ou si nous le faisons mal : car, à quoi peut aboutir une simple connaissance de la loi? sinon à condamner les mauvais désirs sans leur en substituer de légitimes ; à nous ordonner de combattre la cupidité sans nous fournir des armes pour la subjuguer ou la vaincre; nous laissant tels qu'elle nous trouve, c'est-à-dire, avec toute notre corruption ; au point que la loi, étant seule, devient selon saint Paul, la force du péché, au lieu d'en être le remède ; et il n'est que trop vrai que l'homme abandonné à lui seul, ou n'obéit point à la loi, ou déshonore son obéissance par de coupables motifs. Il nous fal-

lait donc une grâce de volonté qui nous fît observer la loi comme elle doit être observée; article important et fondamental que l'Ecriture nous enseigne assez clairement par l'espèce d'opposition qu'elle établit entre Moïse et Jésus-Christ. Le premier n'ayant fait que donner la loi, tandis que le second a fait, sans comparaison, plus en accompagnant la loi de l'espoir qui vivifie, ou bien, en apportant la grâce absolument nécessaire pour accomplir la loi, et pour enfanter les vrais adorateurs que Jésus-Christ annonçait à la Samaritaine; et c'est de cette divine grâce que je vais d'abord expliquer la nature, pour mieux établir ensuite avec quelle force elle agit sur nous.

Je dis donc, en premier lieu, que la vraie grâce de Jésus-Christ consiste, à la bien prendre, dans une inspiration de la charité qui nous fait pratiquer avec amour tout ce que nous connaissons de nos devoirs. Cette belle définition, que presque tous nos catéchismes ont adoptée, est prise mot pour mot de saint Augustin, qui en fait la base de toute sa doctrine, et la raison qu'il en donne est on ne peut pas plus décisive: c'est qu'en effet, on n'observe comme il faut tous les préceptes que par la charité, selon cette parole de saint Paul: *Plenitudo legis dilectio*. (*Rom.*, XIII, 10.) C'est qu'en outre, on ne peut obvier à l'amour de ce qu'il ne faut pas aimer, que par l'amour de ce qu'il faut aimer; c'est qu'enfin l'homme ayant perdu par son péché, le bon vouloir, il n'appartenait qu'à la charité de le lui redonner; la charité n'étant autre chose au fond, que le bon vouloir même; donc, la vraie grâce de Jésus-Christ consiste dans une inspiration de la charité; charité commencée, s'il s'agit d'un commencement de grâce, charité actuelle, s'il s'agit d'un secours actuel de grâce; charité habituelle, s'il s'agit de cet état habituel de grâce qui nous rend saints; en un mot, c'est à la charité seule, ou, ce qui revient au même, au saint amour seul que la grâce du Nouveau Testament doit être rapportée, soit dans son commencement, soit dans son progrès, soit dans sa perfection.

Ce n'est pas toutefois, chrétiens, qu'on ne puisse donner le nom de grâce à ce grand nombre de bienfaits que Dieu accorde gratuitement à tous les hommes; mais ces bienfaits, quels qu'ils soient, si la charité ne les anime plus ou moins, ne sont pas du nombre de ceux que Dieu réserve aux enfants de la femme libre, puisque les enfants de la femme esclave n'en sont pas exclus; car, poursuit saint Augustin, quoiqu'il soit écrit: *Chassez la servante et son fils, parce que celui-ci ne partagera point l'héritage avec Isaac*. (*Gen.*, XXI, 10.) Nous voyons cependant que, lorsqu'à la fin de ses jours Abraham sépara d'Isaac ses autres enfants, il ne laissa pas de faire à ceux-ci quelques présents, afin qu'on ne pensât pas qu'ils fussent entièrement délaissés. Et voilà, chrétiens, une image assez expressive de la conduite de Dieu dans la distribution de ses dons, parmi lesquels il en est qu'il accorde même à ceux qui n'ont pas le moindre commencement de l'esprit d'adoption, tandis que le don qui forme à lui seul l'héritage total, le don que le Sauveur désignait à la Samaritaine, en l'appelant par excellence le don de Dieu, passe en entier aux seuls héritiers; et par les seuls héritiers, saint Augustin n'entendait pas les seuls élus, puisque d'autres que les élus sont, au moins pour un temps, enfants de la promesse, et conséquemment ont à l'héritage céleste un droit qu'ils perdent, hélas! en ne persévérant pas dans la justice.

D'ailleurs, chrétiens, la charité n'est-elle pas le don réparateur qui guérit la nature, en ôtant l'impuissance où nous laisse la loi? N'est-ce pas en perdant la charité et en la perdant pour lui, ainsi que pour nous, qu'Adam sortit de l'ordre établi par le Créateur? or que serait la grâce, qui le fit et qui nous fait rentrer dans l'ordre, si elle n'était point la charité elle-même? Voilà pourquoi saint Paul, après avoir parcouru tous les dons de Dieu ne fait aucune difficulté d'assurer que, quand même on les aurait tous dans le degré le plus éminent on ne serait pourtant rien, si on n'avait pas la charité: puisqu'en effet sans la charité ils n'ont ni l'être, ni la consistance qu'ils doivent avoir: or, on ne peut pas dire qu'avec la grâce de Jésus-Christ on ne soit rien, ou que la grâce de Jésus-Christ ne soit utile à rien, puisque par elle on peut tout, puisqu'en outre par elle on vient à Jésus-Christ, ce qui ne laisse plus rien à dire; donc la vraie grâce de Jésus-Christ n'est autre que la charité.

Et certes, chrétiens, la vraie grâce de Jésus-Christ doit être incontestablement celle que Pélage s'obstinait à ne pas reconnaître, alors même qu'il semblait se rapprocher le plus du dogme catholique; par exemple, quand il disait que Dieu produit en nous de bons vouloirs, lorsqu'il nous promet la gloire future, lorsqu'il fait naître dans nos cœurs le désir de jouir de lui, lorsqu'il nous enseigne tout ce qui est bon; mais, dans tous les aveux subtilement imaginés pour éluder le seul aveu qu'il aurait fallu faire, on ne voit rien qui n'appartienne à la loi ou à la doctrine, rien qui puisse être le don nouveau dont Jésus-Christ voulait nous enrichir; aussi le docteur de la grâce était-il bien loin de s'en contenter. Entendez-le, coup sur coup s'écrier: Nous voulons que Pélage reconnaisse une grâce qui ne donne pas seulement des leçons ou des conseils, sur ce qui est bon, mais qui nous fasse pratiquer avec amour ce qui est bon. Oui, telle est la grâce que Pélage doit reconnaître s'il veut non-seulement porter le nom de chrétien, mais l'être réellement.

Au surplus quand on entend le Psalmiste s'écrier: *O Dieu! j'ai couru dans la voie de vos commandements, après que vous avez eu dilaté mon cœur* (*Psal.* CVIII, 32), peut-on nier que la grâce, qui dilatait à un tel point le cœur du Prophète, ne fut identiquement la charité? Peut-on encore nier que la grâce qui faisait dire à saint Paul: *Je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur,*

(*Ephes.*, III, 16), ne fût la charité elle-même? et quand saint Augustin a dit que la charité est, par excellence, le don de facilité pour tout précepte à observer, n'est-ce pas de la vraie grâce de Jésus-Christ qu'il l'entendait? n'est-ce pas encore à raison de cette même grâce qu'il est écrit que les commandements de Dieu ne sont point pesants: ***Mandata ejus gravia non sunt?*** (I *Joan.*, V, 3.) Eh! comment seraient-ils pesants avec cette bénédiction de douleur qui allége tout en faisant aimer tout ce que la loi commande? Non, chrétiens, rien n'est pénible, rien n'est onéreux à l'amour, pas même les opprobres, pas même les tourments; quoi de plus facile, en effet, quoi de plus doux que d'aller là où nous porte le mouvement ou le poids si entraînant de notre cœur? Aussi Jésus-Christ nous assure-t-il que son fardeau est léger; son fardeau n'étant, à le bien comprendre, autre chose que sa grâce ou bien la charité elle-même; *charitas est sarcina ipsa.* C'est le mot de saint Augustin : et voilà ce que le concile de Trente semble avoir eu dessein de nous enseigner, lorsqu'en parlant de la facilité des commandements de Dieu, il n'en donne pas d'autre raison que l'amour qui nous fait enfants de Dieu, comme s'il eût dit que l'amour rend tout aisé, aplanit tout, et que rien ne lui coûte : nouvelle preuve que la vraie grâce de Jésus-Christ consiste dans l'inspiration même de cette charité qui rend savoureux et délectable tout ce dont une injuste cupidité nous dégoûtait : *Suave facit quod non delectabat.*

Après tout, chrétiens, qui ne voit que la grâce accordée aux enfants de la nouvelle alliance doit consister dans ce qui manquait à ceux de l'ancienne? Or, que manquait-il, à ceux de l'ancienne alliance? c'est Dieu même qui nous l'apprend, lorsqu'après que les Hébreux l'eurent souscrite, il dit à Moïse : Qui donnera à ce peuple un cœur, afin qu'il me craigne? Qui donnera à ce peuple un cœur? eh! qui mieux que vous, ô mon Dieu! pouvait le donner, ce cœur? n'est-ce pas vous qui donnez tout? et si ce n'est pas vous qui donnez le cœur dont vous parlez, pourquoi le Prophète vous le demande-t-il avec tant d'instance, en vous disant de créer en lui un cœur pur? Ah! Moïse ne se trompa point sur le sens mystérieux de vos paroles : il comprit que ce qui manquait à l'alliance dont il était le médiateur, vous le donneriez un jour dans une autre alliance à laquelle déjà il appartenait, lui qui, bien que ministre de l'Ancien Testament était d'avance héritier du Nouveau. Ainsi, chrétiens, ce ne sont pas les choses commandées qui font différer les deux alliances; c'est le secours puissant donné dans l'une, et dans l'autre non donné, qui les distingue éminemment; et par conséquent la vraie grâce de Jésus-Christ doit consister, non dans une simple connaissance de la loi, mais dans la charité qui fait seule accomplir la loi en l'écrivant dans le cœur, c'est-à-dire en rendant le cœur souple et flexible pour accomplir la loi.

O charité! vous qui nous faites aimer la loi et trouver notre bonheur à l'observer, vous sans laquelle on demeure dans la mort, par conséquent dans le péché, vous que l'on ne connaît bien que lorsqu'on vous possède, venez, venez régner dans nos âmes, détruisez-y ce vieux levain qui nous porte sans cesse à l'injustice, faites-y se sécher cette séve maligne dont la funeste fécondité ne produit que des fruits de rebut et de mort : c'est vous qui êtes la vraie grâce de Jésus-Christ, vous le vrai fruit de sa croix, vous le vrai feu qu'il est venu allumer sur la terre, vous le cœur selon Dieu, ce cœur vraiment nouveau, unique et nécessaire condition d'une alliance nouvelle, où il est tout à la fois indispensablement exigé et gratuitement donné.

Je vous ai dit, chrétiens, que la vraie grâce de Jésus-Christ nous fait pratiquer avec amour tout ce que nous connaissons de nos devoirs, et de là, évidemment, l'empire qu'elle a sur les cœurs : je veux dire cette efficacité qui lui appartient par essence et qui est si clairement révélée, si universellement sentie, que d'après saint Augustin, on ne peut se refuser à la croire que par un excès de délire ou d'impiété. L'Eglise, en effet, n'en demande pas d'autres : ce sont toujours des grâces qui fassent croire, qui fassent agir, qu'elle implore, et jamais de ces grâces auxquelles tout intérieures, tout excitantes qu'elles sont, nous résistons cependant par notre propre obstination. Ah! cette mère tendre connaît trop bien nos vrais besoins pour ne pas soupirer après les grâces qui triomphent de notre propre obstination, après ces grâces fortes qui, sans porter atteinte à notre liberté, se la soumettent merveilleusement et la poussent vers le bien. Entendez-la demander à Dieu qu'il lui plaise de changer nos cœurs aussi puissamment qu'il change les dons offerts sur l'autel au corps et au sang de Jésus-Christ. O Dieu! dit-elle ailleurs, vous la cause de nos mérites, conservez dans nos âmes les dons que vous y versez, afin que vous trouviez de quoi couronner : *Custodi quod tribuis ut invenias quod corones.* Or, puisque ses oraisons sont autant de règles de notre croyance, qu'y aura-t-il de plus solidement établi que l'intrinsèque efficacité de la grâce chrétienne? eh! n'est-ce pas un secours puissant par sa propre vertu que sollicitait Jérémie en disant à Dieu : Guérissez-moi, et je serai guéri? N'est-ce pas encore un secours puissant par sa propre vertu que sollicitait Mardochée, quand il disait : Qui pourra, Seigneur, contrarier votre volonté si vous avez résolu de sauver Israël? N'est-ce pas enfin un secours puissant par sa propre vertu que saint Paul sollicitait pour les Corinthiens quand il leur écrivait : Je prie Dieu afin que vous ne fassiez aucun mal. L'Ancien Testament et plus encore le Nouveau nous fournissent des exemples nombreux de pareilles prières, auxquelles évidemment l'Eglise n'a fait que se conformer dans les siennes.

Ainsi, chrétiens, l'empire absolu que Dieu exerce sur le visible univers n'est pas le seul qui nous fasse connaître la magnificence de sa gloire, les livres saints nous découvrent encore dans un ordre plus élevé un autre empire, d'autres merveilles, d'autres effets, mais des effets bien plus ravissants de la divine puissance : c'est quand elle agit sur les cœurs, et l'Apôtre ne pouvait en donner une plus haute idée, qu'en la comparant, comme il l'a fait, dans son *Epître aux Ephésiens*, à la puissance même qui a ressuscité Jésus-Christ.

Quelle est, en outre, de toutes les perfections de Dieu, celle qui s'offre comme d'elle-même à nos esprits, si ce n'est sa toute-puissance ? les symboles sacrés de la foi la font toujours marcher la première : Dieu lui-même se plaît à la manifester sous ce magnifique attribut : il n'ordonne, il ne révèle rien qu'en se disant le souverain Seigneur de toutes choses: *Ego Dominus*. (*Exod.*, XX, 2.) Son nom est le Tout-Puissant, disait Moïse. O Dieu ! s'écriait Josaphat, la force et la puissance sont dans vos mains, et nul ne peut vous résister. Gardons-nous donc de penser que celui qui peut tout puisse jamais souffrir quelque empêchement de la part de l'homme, ou qu'il veuille un événement sans pouvoir le produire ; gardons-nous encore de supposer en lui des volontés purement conditionnelles, car puisque tout est sous sa main, qui ne voit qu'il dispose en souverain des conditions mêmes? non, il ne les attend pas, il les donne, et tout acte de sa part est un acte absolu comme son décret. Il ne dit pas telle circonstance ou telle occasion sera propre à ménager une heureuse issue à ma grâce, je prendrai à cette fin mon temps et mes mesures. Il dit : Je braverai l'occasion, je ferai mon œuvre de la manière qu'il me plaira, je changerai s'il le faut les obstacles en moyens, je ferai même vouloir, et vouloir de plein gré ce qu'on s'obstinait à ne vouloir pas, et en quelque temps que j'envoie ma parole elle ne reviendra pas vers moi vide et sans effet. Oui, dit saint Prosper, quoique le Seigneur veuille faire, tous les temps lui sont égaux, et rien ne peut suspendre son action ni en rendre le succès incertain : *Non causis suspenditur ullis*. C'est ainsi qu'il fit soudainement se courber sous le sceptre de Saül celles d'entre les tribus qui ne voulaient pas le reconnaître ; c'est ainsi qu'au sacre si étrange et presque dérisoire de Jéhu il en transforma les fiers rivaux en sujets pleinement soumis ; c'est ainsi qu'à la prière d'Esther il changea la colère d'Assuérus en bénignité : donc, on ne dit pas trop quand on dit que Dieu est encore plus le maître de nos volontés que nous ne le sommes nous-mêmes; qu'il fait ce qu'il veut de notre libre arbitre, alors même que notre libre arbitre agit le plus selon son gré; qu'il change quand il lui plaît les vases de boue en vases d'élite, et que, lorsqu'il veut convertir un pécheur, il agit sur lui de manière à le rendre voulant de non voulant qu'il était : *Volentes de nolentibus*.

Voyez, en effet, Saul que pousse vers Damas une rage homicide ; ivre du sang d'Etienne, il ne respire que la menace et la fureur. Quel homme pour en faire un évangéliste zélé de la doctrine qu'il s'acharnait à combattre ! Aurait-on même pensé qu'il fût possible de changer en colombe douce et pacifique un oiseau de proie si cruel ? mais tout est possible à la grâce : elle ne fait que lancer un trait, et miraculeusement renversé, l'ardent persécuteur se relève tout à coup intrépide apôtre. Suivez-moi, dit Jésus-Christ, à ceux qui venaient de jeter leurs filets sur sa parole, suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes : mais, quoi? il n'a pas encore ni dit, ni prouvé qu'il était le Messie ; il n'importe, sa grâce vient d'agir : c'est assez, sa puissante motion tient lieu de tout. Voyez encore, chrétiens, voyez comme en un clin d'œil tout s'exécute dans la vision d'Ezéchiel : le souffle du Seigneur est à peine appelé que les morts sont remplis de vie, image énergique de la manière dont tout devait se passer dans la rapide conversion de l'univers au christianisme : « Voici, voici, dit saint Bernard, une parole très-courte, mais, quoique très-courte, elle est pleine en tant que sortie de la bouche du Très-Haut : il a dit aux enfants des hommes, Soyez convertis, et ils ont été convertis. » « Alors tout se fit, dit saint Chrysostome, à la manière dont les cieux et la terre furent créés : *Virtute jubentis*, » ou, pour me servir de la comparaison de saint Paul, à la manière dont Dieu fit sortir le jour du sein des ombres ; et puisque toute la tradition, tous les Pères nous autorisent à juger de la puissance que Dieu exerce sur les âmes par celle qu'il exerce sur les corps, comment douter de la souveraine efficacité de la grâce? de cette grâce dominatrice des volontés pour si mauvaises qu'elles soient, ou à quelque degré qu'elles aient résolu de porter leur malice ?

J'ai dit pour si mauvaises qu'elles soient: et si vous demandez pourquoi Dieu, qui ne peut être l'auteur des volontés mauvaises, en dispose comme il lui plaît, je répondrai avec saint Augustin que Dieu n'a pas fait non plus les ténèbres, ce qui n'empêche aucunement que Dieu n'exerce sur elles un pouvoir souverain. Non, Dieu n'avait point fait la haine des enfants de Jacob contre Joseph, mais il la gouvernait selon les vues qu'il avait sur Joseph. Dieu dit aux méchants comme aux flots de la mer : Vous irez jusque-là, et ils s'arrêtent là. De sorte que non-seulement ils n'opèrent pas au dehors tout le mal qu'ils voudraient, mais qu'ils ne l'opèrent pas même au dedans de leur âme, leur malice ne pouvant s'échapper que par où Dieu le leur permet : ainsi voyons-nous l'eau qu'une digue arrêtait s'échapper par l'ouverture qu'on lui laisse libre en fermant toutes les autres. Or voici comme je raisonne en continuant la suite de mes preuves : si Dieu fait concourir à l'exécution de ses

desseins les méchants mêmes dont il n'a pas fait la méchanceté, faut-il s'étonner qu'il opère dans ses élus tout le bien qu'il veut, lui qui, de mauvais qu'ils étaient, les a rendus bons?

Je ferai, nous dit le Seigneur, *je ferai que vous marchiez dans la voie de mes commandements : Faciam ut ambuletis.* (*Ezech.*, XXXVI, 27.) Je ferai que vous marchiez ! l'entendez-vous? s'écrie ici le docteur de la grâce en interpellant les pélagiens ? oh ! comment des paroles si tonnantes peuvent-elles ne pas vous éveiller, et pourquoi vous enflez-vous encore? C'est nous, il est vrai, qui marchons lorsque nous marchons ; c'est nous qui agissons lorsque nous agissons, mais c'est Dieu qui nous fait marcher et agir, *agis et ageris*, et voilà ce que c'est que la vraie grâce de Jésus-Christ, cette grâce qui nous change et qui nous rend bons : *Hæc est gratia bonos faciens nos.*

Et qu'on ne craigne pas pour le libre arbitre, en le mettant ainsi sous l'action de son Dieu ; puisqu'au contraire l'action de Dieu sur lui ne sert qu'à le rendre plus dégagé, plus fort, plus libre, pour ainsi dire, car quand l'Eglise demande à Dieu qu'il change nos volontés, elle ne demande rien qui nuise à notre libre arbitre, elle en demande au contraire le bon usage à celui qui le tient sous sa main, et de ce que c'est le Tout-Puissant qui alors le fait agir, je dois inférer que l'œuvre qui se fait a toutes les propriétés qui lui sont relatives, que par conséquent, en nous faisant agir pour notre salut, Dieu nous fait agir avec toute la liberté nécessaire au mérite : de sorte que, pour si forte que soit la grâce qui fait agir l'homme saintement, il peut toujours y résister et n'y pas consentir : ainsi, par exemple, Barnabé, en apportant aux pieds des apôtres le prix entier du champ qu'il venait de vendre, aurait pu comme Ananias, en retenir une portion, et la grâce qui le fit agir avec tant de droiture ne lui ôta point un tel pouvoir; comme à peu près quand Jésus ressuscita Lazare, il bannit la mort sans ôter le pouvoir de mourir, il redonna la vie en laissant la mortalité : Disons donc, disons, qu'en faisant passer notre volonté du mal au bien, Dieu ne la fait agir que par son propre choix ou selon sa propre pente, car s'il est écrit que Dieu dirige les pas de l'homme, il est encore écrit que sous la divine direction l'homme choisit et veut librement sa voie, *et viam ejus volet.* (*Psal.* XXXVI, 23.) Eh quoi ! dit saint Fulgence, ne pourrait-il ce grand Dieu influer sur notre vouloir sans l'anéantir? ne pourrait-il manier les ressorts de notre liberté sans les endommager ou les rompre ? et en la créant n'aurait-il fait que se créer un obstacle ou posé une borne à sa toute-puissance? nous ne sommes pas surpris qu'un habile artisan fasse mouvoir des ressorts fragiles, qu'il ajuste après les avoir faits, et nous serions surpris que Dieu conduise son propre ouvrage sans y causer aucun désordre ? oh ! combien cette idée serait indigne de sa grandeur et de notre piété !

Apprenez, chrétiens, apprenez qu'il est deux écueils opposés que l'Eglise nous enseigne à éviter ; l'un, de porter atteinte au libre arbitre en voulant défendre la grâce de Jésus-Christ ; l'autre, de porter atteinte à la grâce de Jésus-Christ, sous prétexte de maintenir le libre arbitre : or, la vérité qui marche entre ces deux écueils, nous découvre une route assurée dans la réunion même de ces deux articles, je veux dire en ne professant notre liberté qu'en professant aussi notre dépendance, de sorte que, quoi qu'il soit très-vrai que Dieu nous laisse toujours entre les mains de notre propre conseil, il n'en est pas moins très-vrai qu'il demeure toujours le maître souverain de nos volontés : car, dit saint Augustin, nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres, non par cette création qui nous a faits hommes, ce que nous sommes déjà, mais par cette création que demandait celui qui, étant déjà homme, disait cependant à Dieu, créez en moi un cœur pur.

Je sais, chrétiens, car pourquoi le dissimuler, je sais qu'il est difficile de concilier notre liberté avec une grâce efficace de sa nature : mais qu'importe que je n'aperçoive pas la liaison de l'une avec l'autre, si toutes les deux ont un même degré de certitude; comment Dieu agit-il sur mon âme par la force de sa grâce ? c'est ce dont il a pu se réserver le secret sans me faire tort : il me suffit là-dessus de savoir ce qui est utile à mon salut, et je n'ai rien à désirer quand je sais d'un côté que je suis libre, et de l'autre, que Dieu sait régir ma liberté ; car le premier de ces deux sentiments suffit pour me porter à veiller sur moi-même, tandis que l'autre suffit pour m'empêcher de me croire indépendant ; et si nous y prenons garde, nous trouverons que toute la religion, toute la morale, tous les actes de piété reposent sur ces deux grandes vérités; de sorte que nous devons bien plutôt prendre soin de mettre à profit la connaissance que nous en avons que de chercher à les concilier. Hélas ! ce fut toujours au détriment de l'une ou de l'autre qu'on inventa je ne sais combien de systèmes : ah ! disons humblement avec saint Paul que Dieu produit en nous la volonté bonne, la pieuse affection, la sainte pensée, que de plus, il nous applique à tout bien, faisant lui-même en nous tout ce qui lui est agréable; disons encore avec le Sage que Dieu se fait obéir des êtres libres en disposant tout avec autant de force que de douceur : disons enfin avec cent évêques de l'Eglise de France, et je n'ai fait que me conformer à leur sainte doctrine, disons que Dieu sait exercer les droits de sa puissance sans blesser les droits de notre liberté, parce qu'il tourne à son gré les cœurs sans leur faire violence, ni les nécessiter; et craignons d'autant moins pour notre liberté de la force de sa grâce que nous croyons sa volonté plus puissante, ses voies

plus sûres et ses secrets plus profonds.

Celui, dit Jésus-Christ, qui entend la voix du Père et a appris de lui vient à moi : paroles remarquables, qui font voir à la fois, et l'exercice de notre libre arbitre, et l'efficacité du secours divin; car évidemment, c'est par son libre arbitre que chacun vient ou ne vient pas : mais le libre arbitre est seul, dans celui qui ne vient pas; tandis que dans celui qui vient, il est aidé par la grâce. Ainsi, lorsque le Seigneur enseigne, non par la lettre de sa loi, mais par l'onction de son esprit, on pratique point par point tout ce dont on est enseigné : d'où il suit que, pour si habile que soit un ministre évangélique, son travail sera toujours infructueux si Dieu n'opère efficacement dans le cœur de ceux qui l'écoutent. Eh ! que sont après tout les plus éloquents évangélistes, sinon de simples envoyés de celui en qui on a cru : J'ai planté, dit saint Paul, Apollon a arrosé; mais celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; Dieu seul a fait germer, et croître et mûrir, et par conséquent, tout vient de Dieu.

Oui, Seigneur, en moi tout vient de vous, c'est votre miséricorde qui me prévient, qui m'accompagne, qui me suit pour me faire marcher devant vous : depuis le premier pas jusqu'au dernier, chacun de ceux que je fais dans la voie de vos commandements est dû à votre gratuite impulsion; et ma liberté ne mérite vraiment ce nom que lorsque vous la délivrez par votre grâce : ô Dieu ! mettez dans mon cœur une oreille qui vous écoute : enseignez-moi votre volonté, mais enseignez-la-moi de manière que je la fasse et non pas simplement afin que je la connaisse; vous m'avez ordonné de garder vos préceptes, eh bien, que ce que vous m'avez ordonné me soit fait : opérez vous-même dans mon âme tout ce que vous en exigez par votre sainte loi; donnez-moi ce que vous commandez, *da quod jubes :* et vivifiez-moi dans votre justice, parce que je n'ai de mon fonds que ce qui me donne la mort.

A mesure, chrétiens, que j'ai successivement expliqué et la nature et la force de la grâce, vous m'avez entendu citer souvent saint Augustin : Eh ! pouvais-je faire autrement, quand c'est lui que, par préférence à tous les autres docteurs, l'Eglise veut que nous consultions touchant le dogme sacré de la grâce; quand il est universellement convenu et pour ainsi parler proverbialement reçu que là où est Augustin là est aussi l'Eglise; quand dans les célèbres congrégations auxquelles de nouvelles opinions donnèrent lieu, il fut avant tout solennellement statué de prendre ponctuellement saint Augustin pour régulateur, pour maître et pour flambeau; quand de grands papes, tels qu'Innocent, Boniface, Hormisdas, Célestin, Félix, Clément ont déclaré hautement que les écrits de saint Augustin contre les pélagiens étaient d'une orthodoxie irréprochable; quand enfin l'un des plus savants entre les souverains Pontifes, a vivement protesté qu'il ne souffrirait jamais que la sainte Eglise romaine, après avoir reçu la doctrine de saint Augustin comme un bien héréditaire, fût privée en aucun temps d'une aussi riche succession : Allez à Joseph, disait-on autrefois à ceux qui venaient en Egypte chercher le froment qui leur manquait; et voilà ce que l'Eglise dit aussi à ceux qui sont affamés du froment évangélique : Voulez-vous en être pleinement rassasiés, allez à Augustin : à Augustin qu'on a toujours regardé comme l'organe et la plume du catholicisme; c'est de lui que saint Jérôme a dit qu'il remit en honneur la doctrine antique; cette doctrine sainte, que l'Eglise n'a jamais cessé, que jamais elle ne cessera d'enseigner; que par conséquent on ne pourra jamais ébranler pour tant qu'on s'efforce de conspirer contre elle : *Inconcussa dogmata.* Ce sont les mots d'Alexandre VII et de Benoît XIII; allez à Augustin, auquel les plus exacts, les moins suspects, les plus doctes théologiens ont décerné tant d'éloges, le proclamant à l'envi comme le second apôtre de la grâce, la langue de la vérité, l'arsenal de l'Eglise, le marteau des hérésies; c'est vers lui que sitôt que Pélage parut, tous les évêques, tant en Orient qu'en Occident, tournèrent les yeux, comme pour le charger, par un suffrage commun, de défendre la cause apostolique : allez à Augustin qui n'a cessé pendant plus de vingt années de combattre les ennemis de la foi avec une supériorité de science, de précision, d'énergie et de clarté qu'on ne peut se lasser d'admirer, et dont, entre je ne sais combien de conciles, ceux de Carthage, d'Orange, de Valence, de Florence, de Trente ont canonisé les décisions jusqu'à se servir dans leurs divins décrets de ses propres paroles; allez à Augustin qui semble avoir été inspiré d'en haut pour nous instruire, et de la doctrine duquel on ne peut s'écarter sans péril d'erreur, comme l'ont fait judicieusement observer Baronius et Bellarmin. Je ne pouvais donc choisir un guide plus sûr soit quant à la matière dont je viens de traiter, soit quant à celle qui me reste encore à traiter dans une seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Gratuité de la grâce, nécessité de la grâce, voilà, chrétiens, ce dont il s'agit maintenant de vous bien instruire pour compléter la doctrine sainte que j'ai eu dessein d'exposer. Premièrement gratuité de la grâce; mais gratuité prise dans toute la rigueur du terme, c'est-à-dire par exclusion à toute exception ou réserve; l'homme, en effet, n'a ni ne peut avoir aucun droit à la grâce qui perdrait son nom si elle n'était pleinement libre du côté de Dieu, ou qui ne serait plus grâce en aucune manière si elle ne l'était pas en toute manière ! de sorte que c'est la rejeter tout entière que de ne pas la recevoir ou la professer tout entière : *Tota repellitur nisi tota suscipitur :* ce n'est point une dette. Hélas ! chrétiens, hélas ! la seule chose qui nous était due en toute vérité c'est la réprobation, c'est le supplice; il s'en

faut donc bien que la grâce soit une dette, c'est une faveur ; mais une faveur qui ne présuppose aucun titre, aucune avance de notre part : mais une faveur qui, selon saint Paul, nous échoit comme par sort; c'est-à-dire, sans que nous puissions y avoir la moindre influence, sans qu'elle trouve rien en nous qui puisse nous y disposer ou lui servir de préparatifs et moins encore l'attirer ou la faire descendre sur nous. Saint Augustin en fournit pour exemple et pour preuve le Chef adorable des élus, Jésus-Christ dont certainement l'humanité n'avait rien fait qui lui méritât d'être uni hypostatiquement au Verbe éternel ! Et vous, ô Abraham, qu'aviez-vous fait de plus que le reste des hommes pour mériter de leur être préféré; hélas! Dieu vous trouve pécheur comme tous les autres, par conséquent tout fut gratuit dans votre vocation; Dieu, par pure bonté, daigna vous choisir pour qu'ensuite vous le choisissiez et il vous fit miséricorde, non parce que vous étiez fidèle, mais afin que vous le fussiez. Donc, pouvons-nous conclure avec saint Prosper, donc, c'est une impiété que de prétendre donner lieu à aucun mérite avant la grâce, comme si le Sauveur n'eût pas dit pour tous : *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire.* (*Joan.*, VI, 44.)

Non, avait dit saint Paul, la grâce ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui a pitié de celui dont il daigne avoir pitié selon son bon plaisir; *pro bona voluntate* (*Philip.*, I, 15.) ; c'est uniquement par sa miséricorde que nous allons vers la miséricorde, et quand il couronne nos propres mérites, il ne fait que couronner ses propres dons, de sorte qu'il n'est pas moins l'auteur de ce que nous faisons pour lui avec lui que de ce qu'il fait pour nous sans nous : autrement dit, ce que nous lui donnons n'est pas moins à lui que ce qu'il nous donne, et même il ne peut accepter de notre part, rien n'est digne de lui être offert que ce qu'en nous prévenant il nous a lui-même donné, et cependant, ô bonté, ô gratuité vraiment ineffable, et cependant il daigne recevoir comme venant de nous ce qui pourtant ne vient que de lui, se constituant, pour ainsi dire, le débiteur de tout ce dont il nous a enrichi, afin, est-il dit dans la lettre à Demetriade, vulgairement attribuée à saint Léon, et cela afin que dans ce qu'il nous donne nous reconnaissions à la fois et le bienfait tout gratuit du donateur et le droit de propriété que nous y avons : *Et gratiam donatoris et jus proprietatis agnoscas.*

Mais rien de plus péremptoire, ni de plus beau, que ce qu'enseigne saint Paul touchant cet article de notre foi : car, après avoir dit que la mort est la solde du péché, il ajoute par une espèce d'opposition, mais la vie éternelle est une grâce de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous faisant de la sorte sentir que la vie éternelle qu'il a déjà regardée comme la plus juste des rétributions est encore, à l'entendre le plus signalé des bienfaits, et nous apprenons à concilier comme lui, deux choses qui semblent s'exclure ; ce qui fait dire à saint Bernard, que la récompense et le mérite sont deux robes que nous devons également attendre de Dieu et qui sont faites l'une pour l'autre; celui qui a la robe de mérite a droit, sans contredit, à la robe rémunératrice ou de gloire ; mais d'où tient-il la robe du mérite, si ce n'est de la pure libéralité de son Dieu? Voilà pourquoi il est écrit que la Jérusalem d'en haut est une cité que la miséricorde a bâtie : *Misericordia ædificabitur in cœlis.*

Toutefois, chrétiens, quoique la vie éternelle soit une grâce, il ne faut pas la confondre avec les grâces qui nous font bien agir pour la mériter, car elle est, d'après l'Evangile, une grâce pour grâce : *Gratiam pro gratia ;* ce qui veut dire que la vie éternelle est tellement une grâce qu'elle est encore une récompense et, à l'envisager sous le second rapport, l'Apôtre aurait pu dire que la vie éternelle est la solde du mérite, parce que celui qui meurt étant juste peut vraiment dire à Dieu, acquittez ce que vous devez en vertu de votre promesse, *redde quod promisisti;* mais il a mieux aimé dire que la vie éternelle est une grâce, la comparant ainsi à ces dons bien mérités qu'un roi victorieux distribue à ceux qui l'ont suivi dans les combats, nous faisant de la sorte souvenir des paroles si belles du Psalmiste quand il dit : C'est Dieu qui vous couronne dans sa grande miséricorde : *Qui coronat te in miserationibus.* (*Psal.* CII, 4.) Comme si Dieu disait à ses élus : Vous êtes couronnés, et c'est ma justice qui a décerné vos couronnes ; mais vos couronnes que sont-elles ? sinon autant de tissus de mes grâces, de mes faveurs, de mes bienfaits : *In miserationibus.*

Et si à ce propos on en venait jusqu'à me demander pourquoi la grâce est accordée à tel grand pécheur plutôt qu'à tel autre ; ou pourquoi la persévérance est accordée à tel juste, plutôt qu'à el autre, je répondrais, à l'exemple de saint Augustin, que de pareilles questions dépassent mon intelligence, que les jugements de Dieu sont un abîme qu'il n'est pas possible de sonder, que de plus, pour demeurer dans les saintes limites de la foi, il me suffit de professer humblement que la grâce est donnée aux uns, par miséricorde et qu'elle n'est point donnée aux autres par justice; et pleinement convaincu de la profondeur d'un tel mystère, il me serait permis d'ajouter que tout système où l'on se vante de l'expliquer porte un caractère évident de fausseté, en cela seul qu'on y entreprend de rendre raison de ce que le grand Apôtre, tout ravi qu'il fût au troisième ciel et que les plus saints, les plus doctes défenseurs de la grâce ont toujours regardé comme incompréhensible.

C'est de la grâce que nous tenons tout, dit un très-saint concile, et celui qui pense avoir quelque chose qui n'en vienne pas, ou il n'est pas vrai qu'il ait ce qu'il croit avoir, ou ce qu'il a lui sera ôté : *Aut vere*

non habet, aut quod habet auferetur ab eo. (*Matth.*, XXV, 29.) Doctrine admirable qui est le fondement des vertus chrétiennes, de la prière, en nous apprenant qu'il n'est rien, dans l'ordre du salut, qu'il ne faille demander à Dieu, ou dont il ne faille lui rendre grâces; de la confiance, en nous indiquant et sur quoi et sur qui, nous devons la fonder; de l'humilité en nous faisant sentir, comme l'enseignait saint Cyprien; et puissions-nous en être aussi vivement pénétrés que ce grand docteur, en nous faisant, dis-je, sentir qu'il ne faut se glorifier en rien: *In nullo gloriandum;* ou qu'il ne faut se glorifier que dans Jésus-Christ.

Et ici, chrétiens, observez que ceux à qui la grâce n'est pas donnée, ne peuvent alléguer pour se disculper l'absence de la grâce, car il faudrait à cette fin que Dieu se fût astreint à joindre toujours la grâce au précepte; que par conséquent le précepte étant indistinctement imposé à tous, la grâce fût aussi indistinctement donnée à tous, devenue aussi commune que la nature. Or, c'est ce qui répugne à la notion que nous devons avoir de la grâce. Nous qui étant chrétiens et catholiques, par la miséricorde de Dieu, sommes obligés de savoir que la grâce n'est pas donnée à tous, et cela, dit saint Augustin dans sa lettre dogmatique à Vital, c'est-à-dire au nom de toute l'Eglise, et cela par un jugement de Dieu très-juste, quoique très-caché; mais d'où vient au pécheur privé de la grâce l'impuissance où il est de garder la loi? elle vient, dit saint Anselme, de ce que le pécheur ne peut recouvrer de lui-même le bien que de lui-même et par sa propre volonté il a perdu; c'est donc une impuissance qu'il s'est causée à lui-même, une impuissance par conséquent qu'il doit à lui-même s'imputer, de sorte qu'il est coupable de ne pas faire ce dont pourtant il s'est rendu incapable, par suite de son péché ou même en punition de ses péchés précédents.

Car, dirai je en passant, il y a deux sortes de délaissements de la part de Dieu: l'un de miséricorde, par lequel Dieu ne soustrait momentanément sa grâce que pour la redonner ensuite avec une plus grande effusion, ne laissant les chutes s'effectuer que pour l'utilité de ceux qui tombent, permettant leurs fautes non pour les perdre, mais pour les sauver, et les faisant, dit saint Grégoire, redevenir justes avec d'autant plus de solidité que c'est avec plus d'humilité: *Eo verius quo humilius.* De sorte qu'alors, et c'est ce qu'il fit autrefois pour David, c'est ce qu'il fit encore pour saint Pierre, de sorte qu'alors on pourrait dire que Dieu se servit du péché pour détruire le péché lui-même. Mais il est un autre délaissement qui est vraiment pénal et qui vient de la volonté que Dieu a de punir, comme il fit, par exemple, à l'égard de Pharaon, et lorsque Dieu endurcit pour punir, ce n'est pas en donnant la malice, qui ne peut venir de lui, mais en ne donnant pas la miséricorde qu'il n'est pas tenu de donner: *Non impertiendo malitiam sed non impertiendo misericordiam.*

Je reprends donc, chrétiens, et je dis que le défaut de grâce est un malheur, mais non pas une excuse; car, si c'en était une et qu'elle fût valable, l'homme alors ne serait pas délivré du péché par miséricorde, puisqu'il le serait par la validité de son excuse, et dès lors, sans contredit, ne serait plus grâce. Au surplus, qui ne voit que d'après une aussi étrange opinion plus Dieu se retirerait d'un pécheur dans sa colère moins le pécheur la mériterait, et que l'aveuglement infligé pour punir son crime en serait l'absolution? Qui ne voit encore que nous aurions besoin de la grâce pour pécher et que nous n'en aurions pas besoin pour ne pas pécher, puisque ne l'ayant pas on ne pécherait point? Qui ne voit enfin que, au lieu de dire avec l'Ecriture que la loi sans la grâce est une lettre qui tue, il faudrait dire, au contraire, que la loi sans la grâce ne peut tuer, puisque sans la grâce nulle transgression n'est imputable; donc, encore une fois, et rien n'est plus clair dans l'Ecriture que le silence imposé au pécheur quand il entreprend d'alléguer l'absence de la grâce; donc, encore une fois, le défaut de grâce n'est pas une excuse, et l'homme a très-certainement tort quand il enfreint la loi à laquelle évidemment il était obligé indépendamment de toute grâce, ou avant d'en recevoir quelqu'une.

Ecoutez, chrétiens, nous devons à pleine bouche confesser que, soit pour le bien, soit pour le mal, nous avons en toute vérité le libre arbitre, c'est-à-dire un pouvoir très-réel de nous décider pour l'un ou pour l'autre, mais nous devons aussi à pleine bouche confesser, d'après le concile de Trente, que le libre arbitre a été incliné, et vers quoi, si ce n'est vers le mal; que par conséquent, pour réduire en acte le pouvoir de faire le bien, ou que pour faire le bien en effet, nul n'est vraiment libre d'une liberté d'exercice et d'action que celui que le Fils a daigné délivrer. Telle est, dit saint Augustin, la foi indubitable, la foi des prophètes, la foi des apôtres, la foi dont le saint docteur reprochait aux pélagiens de s'écarter. Vous reconnaissez, leur disait-il, ainsi que nous, le libre arbitre, et ce n'est pas en cela que vous êtes pélagiens; mais vous ne reconnaissez pas que le libre arbitre tout seul et sans secours ne peut de lui-même en venir jusqu'à fabriquer le bien comme il faut, et c'est en cela que vous êtes pélagiens. Décision claire et précise qui foudroie à la fois tous les ennemis de la grâce, tant ceux qui méconnaissent l'urgent besoin que nous en avons, que ceux qui exigent qu'elle soit présente pour que les préceptes soient vraiment obligatoires, ou pour que les péchés soient imputés.

Mais avançons, chrétiens, et pour achever de vous instruire touchant la grâce de Jésus-Christ, faisons voir en dernier lieu l'urgent besoin que nous en avons, prouvons que sans elle, dans l'ordre de notre salut,

nous sommes incapables de tout, tandis qu'au contraire avec elle il n'est rien dont nous ne soyons capables, selon cette parole de saint Paul : *Je puis tout dans celui qui me fortifie.* « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (*Philip.*, IV, 13.) *Sans moi*, dit Jésus-Christ, *vous ne pouvez absolument rien faire.* (*Joan.*, XV, 5.) Parole tranchante et décisive qui comprend tout, sans exception, et plus on en est convaincu, non par l'esprit, mais par le cœur, plus on devient riche en bonnes œuvres, plus on tient un cep de la vraie vigne, plus on participe à sa fécondité. Quoi de plus simple, en effet, ou de moins ambigu que cette doctrine ? Tout y est réduit à ces deux mots : Rien et sans moi. Rien et sans moi, tel est en abrégé tout le symbole de la grâce; c'est de ces deux mots que découlent tous ses attributs ; voilà par conséquent tout ce que nous devons croire; oui, nous devons humblement confesser que nous n'avons de notre propre fonds que le péché et le mensonge ; qu'abandonnés à nous seuls nous ne pouvons, nous n'avons rien, pas même une bonne pensée, ni à plus forte raison un bon désir.

Si quelqu'un, sans l'inspiration provenant de l'Esprit-Saint, pense pouvoir, par ses seules forces naturelles, se porter à quoi que ce soit de bon par rapport à la piété, ce quelqu'un est séduit par l'esprit d'erreur et d'hérésie ; voilà ce que l'Eglise a défini; elle a dit *à quoi que ce soit*, embrassant ainsi, pour n'excepter rien, le peu comme le beaucoup, coupant court par son décret à toute évasion pélagienne et fixant à jamais comme article invariable de sa foi que la grâce est absolument nécessaire pour quelque œuvre de piété que ce soit, grande ou petite, facile ou non facile, au point que, d'après le saint Pape Innocent Ier, sans la grâce nous sommes vaincus par les plus légères tentations, tandis qu'au contraire avec elle il n'est point de tentation, pour si violente qu'elle soit, dont nous ne sortions avec un plein succès.

Ah ! ne pensez pas, dit saint Augustin, que lorsque le secours divin se retire de vous, vous puissiez, quoiqu'avec plus de peine ou d'effort, accomplir ce que la loi commande, comme si quelqu'un disait : Nous arriverions à ce lieu à force de ramer, mais si nous avions un vent favorable, nous y parviendrions plutôt ou plus aisément. Non, le secours divin n'est pas de cette nature ; il est tel que s'il ne vous est pas donné vous ne pouvez absolument rien faire : *Prorsus si defuerit nihil boni agere poteris.*

Et qu'on ne dise pas que par les seules forces de la nature on peut au moins aimer Dieu comme auteur de la nature ; car aimer Dieu, ne fût-ce que sous ce rapport, c'est vraiment l'aimer tel qu'il est, et prétendre que par des forces purement naturelles nous pouvons, je ne dis pas l'aimer jusqu'à un certain point, mais seulement commencer de l'aimer, ou encore faire un premier pas vers ce grand Dieu ; c'est tomber dans l'erreur, ou du moins c'est ne pas s'éloigner assez de l'erreur des semi-pélagiens, qui pensaient pouvoir se donner à eux-mêmes le commencement de la foi. Saint Augustin confesse ingénument avoir été quelque temps dans cette fausse croyance, mais qu'un seul texte de l'Apôtre le détrompa, le ramenant à la doctrine sainte qu'il a depuis si victorieusement défendue, en faisant voir que la foi, non une foi quelconque, mais la foi chrétienne, étant la racine de toute espèce de mérite, est nécessairement antérieure à toute espèce de mérite, et par conséquent doit précéder toute bonne œuvre de notre part ; donc, c'est s'écarter des vrais principes du christianisme que de reconnaître un amour naturel de Dieu comme auteur de la nature ; et si l'on dit que cet amour, quoique bon, est néanmoins inutile pour le salut, qu'on se souvienne de la malédiction lancée contre le figuier stérile, et l'on demeurera persuadé que ce n'est pas être bon que de l'être sans aucun fruit.

Dailleurs, chrétiens, et c'est de Bellarmin, qui traite à fonds cette question, que j'emprunte ce que je vais dire ; d'ailleurs, qui ne voit que toutes les conditions de la vraie charité conviennent à l'amour par lequel on aimerait Dieu comme auteur de la nature ; car à moins de n'être pas tel qu'on le suppose, cet amour, tout naturel qu'il est, ne doit souffrir dans le cœur aucune affection déréglée, et, puisqu'il n'en faut pas davantage pour plaire à Dieu, on pourrait dès lors plaire à Dieu sans avoir sa grâce, ce qui, d'après le docte et pieux cardinal, est une erreur manifestement pélagienne, tant il avait eu raison de soutenir qu'on ne peut s'écarter de la doctrine de saint Augustin sans s'exposer à tomber dans quelqu'une des erreurs que ce grand docteur a combattues avec tant de succès.

Cela posé, je dis que pour faire de la grâce une confession vraiment orthodoxe on doit sans détour déclarer que sans elle on ne peut ni rien entreprendre ni rien faire de tout ce qui appartient, de près ou de loin, à cette justice, à laquelle on ne parvient que par la foi ; de sorte que lorsque l'Ecriture a dit que le juste vit de la foi, elle a voulu nous faire entendre que la foi est le mobile surnaturel de toutes les actions du juste. Ah ! heureux celui qui vit de ce principe vraiment vital. O Dieu ! augmentez-la dans nos cœurs, cette divine foi, faites que de jour en jour elle devienne plus agissante par la charité, afin que nous vivions en vrais disciples de Jésus-Christ, en ne vivant que de la foi par laquelle nous le sommes.

Maintenant, chrétiens, puisque nous ne devons pas hésiter de croire que nous ne pouvons rien sans la grâce, nous devons encore moins hésiter d'attribuer à la grâce ce qu'il y a de plus considérable ou de plus marquant dans nos œuvres, je veux dire notre consentement à la grâce, car autrement il faudrait savoir gré, non à Dieu, mais à notre volonté, de l'œuvre qu'elle aurait fait éclore ; et dès lors, puisque nous pourrions de nous-mêmes incliner nos cœurs, aurions-

nous raison de demander à Dieu de les incliner comme nous le lui demandons si instamment avec le Psalmiste. Donc, la grâce précède et produit le consentement à la grâce. *Prævia non pedissequa.* Consentement toutefois qui, bien qu'il ne vienne pas de nous, ne peut pas néanmoins s'opérer sans nous, comme dit excellemment saint Bernard, *si non ex nobis, non jam sine nobis*, et tout le dogme est compris dans cette courte maxime. Observez, en effet, chrétiens, que l'homme créé dans la rectitude se fit pervers de bon qu'il était, ou puisqu'étant bon il ne sut pas se conserver tel, comment pourrait-il, de mauvais qu'il est, se faire bon en acquiesçant de lui-même à la grâce ? et si, par son propre mouvement, il peut en effet y acquiescer, n'est-il pas évident que c'est alors de lui seul que partira le coup décisif de son salut éternel; que par conséquent il faudra que dans toutes les actions de piété à produire, il faudra, dis-je, que Dieu attende que l'homme soit décidé ou consente à les vouloir ? Or, c'est ce qui certainement n'est pas conforme à la foi apostolique, le concile d'Orange ayant clairement défini que Dieu n'attend pas que nous voulions, mais qu'au contraire c'est lui qui prépare notre volonté, afin que nous voulions ; car il n'en est pas de nous comme il en fut d'Adam innocent; celui-ci, plein de force et de santé, pouvait faire le bien sans que la grâce l'y déterminât, tandis que nous avons besoin, et c'est en cela que consiste la différence des deux états, tandis que nous avons besoin que la grâce nous détermine au bien en nous redonnant cette bonne volonté primitive que nous n'avons plus; or, puisque le consentement à la grâce est, à le bien prendre, non-seulement une bonne volonté, mais, si je puis dire ainsi, la meilleure, la plus parfaite de toutes les bonnes volontés, ne sera-t-on pas forcé de convenir que cet heureux consentement est un bienfait très-signalé de la grâce?

Dirai-je, chrétiens, que c'est là dessus que roulait toute la dispute entre les catholiques et les ennemis de la foi. Les pélagiens, disait saint Augustin, et il faut se souvenir que d'après ce grand maître le bon vouloir actuel ou habituel n'est autre chose que la charité actuelle ou habituelle, les pélagiens, disait saint Augustin, ont gagné leur cause si la charité vient des hommes, mais si la charité vient de Dieu nous avons vaincu les pélagiens; que l'apôtre saint Jean soit donc notre juge, qu'il ferme la bouche à celui des deux partis qui a tort ; mais le voilà qui prononce ouvertement pour nous, en assurant, non une fois, mais cent fois, que la charité vient de Dieu. *Dilectio a Deo est.* (I *Joan.*, IV, 7.) Dieu nous l'inspire, cette charité, non en attendant, et ce sont les paroles des saints évêques exilés pour la foi en Sardaigne; non en attendant que notre volonté commence, mais en donnant un commencement de vie à notre volonté pour qu'elle commence, et cela, dit saint Prosper, afin que Dieu soit le premier en tout, afin qu'il soit le premier aussi bien dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature, parce que tout est par lui, tout vient de lui, tout est en lui, à lui seul soit la gloire dans tous les siècles.

Je finis, chrétiens, en vous exhortant à mettre à profit les vérités saintes que je viens d'exposer; que de votre entendement elles passent dans votre volonté, pour en régler les mouvements, influer sur toutes vos actions et en être le principe; faites-les servir à vous enraciner dans l'humilité, à augmenter votre ferveur dans vos prières, à fortifier votre confiance en Dieu; soyez surtout intimement convaincus de votre néant, de votre impuissance à tout bien, afin que ne comptant plus sur votre libre arbitre, plus débile, hélas ! qu'un roseau, vous attendiez tout de cette divine grâce, dont avec son secours je vous ai successivement expliqué et la nature et la force, et la gratuité et la nécessité. Vous, justes, demandez à Dieu les secours actuels dont vous avez à chaque instant besoin pour persévérer dans la justice, et craignez d'être abandonnés de votre Dieu après avoir eu le malheur de l'abandonner les premiers; vous, pécheurs, demandez-lui avec componction qu'il jette sur vous cet œil puissant qui convertit ceux qu'il regarde; dites-lui, dans l'amertume de votre âme, ce que le modèle des pénitents lui disait dans ses confessions : O Dieu ! je me sens lié non par un fer étranger, mais par ma propre volonté, devenue plus dure que le fer; je sens qu'il m'est plus avantageux de vivre selon vous que de vivre selon mes passions, mais mes passions me tiennent puissamment enchaîné. Hélas ! je me suis vendu au péché pour en être l'esclave; daignez donc, vous le Dieu fort, daignez me délivrer, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, faites agir sur mon cœur quelqu'une de ces grâces de choix qui ne manquera pas d'en opérer la conversion; elle fera succéder à ce funeste amour des créatures, qui m'a perdu et qui me perd, ce chaste et céleste amour qui ne peut être en moi s'il ne me vient de vous par Jésus-Christ; amour transformateur qui me fera devenir ce qu'il faut que je sois pour vous plaire et mériter le prix que vous réservez à ceux qui, rentrés par vous dans les voies de la justice, y persévèrent jusqu'à la fin.

DISCOURS XXIV.

SUR LA PASSION.

Si posuerit pro peccato animam suam videbit semen longævum. (*Isa.*, LIII, 10.)

Si le Christ donne sa vie pour le péché il verra une postérité longue.

Je vais raconter les miséricordes d'un Dieu mourant à des hommes qui en sont l'objet; j'exposerai le dogme du salut dont la promesse vint consoler le premier prévaricateur; je dirai le grand événement, préparé de si loin, annoncé par tant d'oracles, figuré par tant d'emblèmes, sollicité par tant de vœux, et, pour mieux vous rendre attentifs à l'œuvre du Messie, je ne m'écarterai point

du plan si simple et si beau que l'histoire sainte m'a tracé; je suivrai, avec l'évangéliste, notre divin Sauveur partout où le conduisit son amour; je vous le montrerai, dans le cénacle, à Gethsémani, dans Jérusalem, sur le Calvaire. Heureux si j'excite en vous des sentiments dignes du grand objet que vous allez contempler.

Croix adorable! soyez seule aujourd'hui toute ma force et toute mon éloquence; c'est à vous de me révéler votre sublime théologie; c'est à vous de préparer de consommer le succès de mon auguste ministère; c'est à la vertu qui sort de votre bois vivifiant qu'il appartient d'animer, d'enflammer toutes mes paroles. Ah! puissent devenir vos disciples tous ceux qui vont entendre l'attendrissant récit, la pathétique explication du grand sacrifice dont vous fûtes l'autel et qui vous ensanglanta... *O crux, ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les délais de la réparation du monde sont expirés; il est sur le point de se consommer le mystère de la réconciliation des hommes. Encore un instant, et, au règne universel du péché succédera le règne universel de la justice. Tout sera pacifié dans les cieux comme sur la terre. Déjà s'immole, pour être proscrit sans retour, l'agneau judaïque; emblème infructueux, qu'il disparaisse devant l'Agneau rédempteur; assez il en a prédit la future oblation, assez il a rendu témoignage au prodige qui fit tomber les fers de la nation sainte; c'est par un tout autre monument que va se perpétuer la délivrance du nouveau peuple; c'est d'un tout autre sang que les élus de Dieu seront marqués; c'est à la suite d'un chef bien plus grand que Moïse que va s'ouvrir le passage trop longtemps fermé dont celui des Hébreux était la figure; enfin, c'est sur nos invisibles agresseurs que la colère du Très-Haut va se déployer. Comme autrefois, avant que le joug des Egyptiens fût brisé, se célébra l'ancienne pâque, ainsi avant que s'affranchisse le véritable Israël se célèbre aujourd'hui la pâque eucharistique. Cette pâque, oh! combien Jésus désirait de la manger avec ses disciples! Combien tardait à son impatience le moment d'en ordonner les apprêts! ne perdons rien, mes frères, du spectacle à jamais heureux que pour la dernière fois il va nous offrir; adorons-le d'abord, plantant au milieu de nous l'arbre de vie, substituant à une cène figurative la cène même du ciel, se subrogeant lui-même à de vides symboles; hostie et prêtre, convive et banquet tout ensemble, par où pouvons-nous mieux commencer sa passion que par le sacrement qui tous les jours la renouvelle? Ne serait-ce pas en tronquer l'histoire que d'omettre l'ineffable action où d'avance elle se consomme, et, quand il s'agit de raconter l'immolation sanglante du Calvaire, la non-sanglante immolation du cénacle pourrait-elle être un fait étranger? Non, vous ne serez pas oublié, sacrifice adorable! vous le trophée éternel des victoires de l'Homme-Dieu! vous l'auguste mémorial de ses opprobres! vous l'incompréhensible abrégé de toutes ses merveilles! vous le gage des biens que nous assure son testament! vous, celui de ses bienfaits qui les a tous surpassés! vous, sacrifice non moins réel quoique bien plus caché que celui de la croix!

Dans un secret encore plus profond que celui du temple, sur un autel sublime interdit pour toujours aux successeurs d'Aaron; sans autre pompe extérieure que celle d'un festin préparé pour des amis: avec cette simplicité majestueuse qui accompagna l'œuvre de la création, Jésus dégage enfin sa grande promesse: il excite sa puissance, il dit: et les substances qu'il a bénies ne sont plus, le pain devient sa chair, le vin son sang, son amour prévient ainsi le cruel ministère de ses ennemis: en vain, pour le retrancher du nombre des vivants, ils ont armé leurs mains impies, ils seront trompés dans leur criminelle attente, et malgré eux le Christ habitera parmi eux: immolé sans être égorgé, il donne la vie avant de la perdre; avant qu'on ait pu le détruire, il reconstruit le temple de son corps; sous le glaive de sa propre parole, il meurt en effet d'une manière mystique, ou plutôt il prend une nouvelle vie que rien ne pourra plus lui ravir: O abîme de charité! où est l'entendement assez étendu pour vous comprendre! où est le cœur assez élevé pour avoir des sentiments dignes de vous? C'est peu, mes frères, oui, c'est peu de nous racheter: Jésus nous donne encore à manger le prix immense de notre rachat, et non content de confirmer par sa mort l'alliance évangélique, lui-même il veut en être la coupe ineffable; comme autrefois Abraham, il sépare par anticipation la victime du traité, ce que les circonstances de sa mort l'avaient empêché d'exécuter sur la montagne, il l'exécute avec toute facilité dans le cénacle; tel que l'ancien médiateur sur les douze colonnes, il fait sur les douze apôtres l'invisible aspersion de son sang: et pour la première fois, événement très-remarquable, mes frères. Oh! comment douter de la pleine justification des pécheurs, quand par la victime ils ne font plus qu'un avec le Dieu qu'ils ont offensé, et pour la première fois l'homme communie à l'hostie expiatoire.

Vous serez donc affermis contre le scandale de sa passion, vous qu'il vient de revêtir de sa force en vous nourrissant de son corps: oh! quels périls n'allez-vous pas braver à sa suite; non, rien ne pourra plus vous séparer de la charité de Jésus-Christ; et s'il faut mourir avec lui, vous en aurez le courage. Mourir avec lui! vous! on le dirait sans doute à vous entendre: vos bruyantes protestations nous en assurent; mais que vous êtes encore loin de tant de vertu! que cet effort généreux est au-dessus de votre âme! qui? vous? mourir avec Jésus-Christ! Hélas! un seul instant verra se démentir vos résolutions téméraires: tels que les Juifs au pied de Sinaï, vous avez

trop compté sur vous-mêmes, et tels que les Juifs, vous servirez d'exemple aux présomptueux. Ensevelis bientôt dans un lâche sommeil, vous y consumerez un temps qu'auraient dû remplir la vigilance et la prière ; vous y perdrez le souvenir de vos serments; vous y laisserez cette vigueur pour le bien qui vous anime encore, votre esprit n'en sortira que plus prompt, votre chair plus faible, et le réveil qui viendra l'interrompre sera marqué par votre défection : oui, au premier coup qui frappera votre pasteur, brebis timides, la fuite vous dispersera toutes : et toi, qu'on ne peut nommer sans horreur ; toi, qui par un trafic sacrilége as vendu le sang innocent : vil apostat, de quel front es-tu venu t'asseoir à la table de ton Maître? Comme autrefois Caïn, as-tu pensé cacher ton crime à celui qui sonde les cœurs? Ah ! sors enfin, d'un lieu que souille ta présence : retourne auprès de ceux que ta noire perfidie a fait tressaillir et dont tes délais irritent l'impatience : va les assurer de leur proie; que leur jalouse fureur trouve en toi son plus ardent ministre ; seul, oui, seul tu pouvais les surpasser en scélératesse, et par l'action que tu vas consommer leur déicide ne sera pas le plus horrible des forfaits.

Il est sorti, ne respirant que la haine, et tout entier à son exécrable projet, poussé par le démon de l'avarice, il ne balance plus de préférer à celui qu'il trahit le salaire infâme de la trahison. Quelle barrière ne franchira-t-il point? quels excès hésitera-t-il de commettre, lui qui, pour mieux enhardir sa fureur, pour aborder son Maître avec plus d'audace, pour se faire un front incapable de rougir, est venu teindre exprès ses lèvres du sang de l'Agneau, le malheureux! il ne présumait pas assez de sa malice qu'il craignait de voir chanceler au moment de l'action, il lui fallait un essai qui pour ainsi dire pût rassurer sa main, il lui fallait un essai qui lui servît comme de degré pour atteindre au plus grand des crimes, à ce crime, le dernier effort, ou plutôt l'étonnement de l'enfer. Et par où pouvait-il mieux seconder sa détestable ambition? par où pouvait-il mieux l'exciter à perdre le Sauveur qu'en foulant d'avance à ses pieds la victime du salut. Vous l'entendez, mes frères, en fait de crime tout est possible au sacrilége communiant : osez donc, osez encore avec un cœur où fermentent les passions vous approcher de la table sainte.

Mais l'heure marquée est venue, et Jésus s'est élancé dans la carrière qu'il désirait de fournir. A la vue des travaux qui lui sont réservés, il a tressailli tel qu'un géant (*Psal.* XVIII, 6), dit le Prophète. Vainement se seraient efforcés de le retenir dans le cénacle ces hommes qui déjà ne le suivent qu'en tremblant et dont il sera contraint de ménager la faiblesse en leur cachant ses premières douleurs; et quels succès auraient-ils pu espérer de leurs instances? quel aurait été le fruit de leurs plus pressantes sollicitations ? Des motifs humains pouvaient-ils exercer sur le cœur d'un Dieu quelque empire? et la voix de la chair serait-elle écoutée quand il s'agit d'expier tout ce que ses fatales suggestions ont enfanté de désordres? Loin, loin, les timides conseils; c'en est fait, dit l'Ecriture; l'homme par excellence est sorti pour accomplir son œuvre, *exivit homo ad opus suum.* (*Isa.*, XXVIII, 21.) Cet œuvre s'accroîtra par les obstacles mêmes, rien ne pourra plus en suspendre le cours; c'est pour tracer ce sillon qu'il doit ensanglanter que le Sauveur a mis la main à la charrue: ira-t-il regarder derrière soi, lui dont l'exemple a toujours confirmé la doctrine?

Cependant il arrive à ce jardin de prédilection que sa présence avait tant de fois consacré, jardin plus cher à ses yeux aujourd'hui que jamais, parce qu'il y fera le préparatif de son baptême, parce que son sang commence d'y couler, jardin de douleur, dit saint Cyrille, mais aussi jardin de salut, où par le plus soumis des adorateurs va s'expier l'ancienne désobéissance, et où nous allons recouvrer les droits, hélas! trop peu conservés, que, dans un jardin de délices, l'orgueil avait aliénés.

Car, mes frères, il n'en sera pas de notre second chef comme il en fut du premier ; non, ne craignons pas qu'à l'exemple d'Adam Jésus laisse échapper les biens qu'il s'est chargé de nous transmettre : en lui, tout est ferme et constant, rien qui puisse être en péril, rien d'incertain; ce n'est pas un fonds possédé par grâce, c'est un fonds possédé par essence qu'il surveille avec cette infatigable attention qu'en vain les piéges environnent, et que tous les artifices, toutes les ruses de l'ancien serpent ne sauraient tromper. Ah ! sans doute j'avais à me défier d'un dépositaire tel qu'Adam : son peu de précaution, son inexpérience, cette liberté, dont il pouvait faire, et dont il ne fit que trop le plus funeste essai ; en lui sur mon sort, tout m'alarme et m'inquiète, mais en Jésus-Christ, tout me rassure; il porte mes biens dans sa main qui les a créés, dans son sein qui en est la source, il les fait reposer sous l'abri de sa toute-puissance, et par opposition au chef qui perdit sa famille en se perdant lui-même, pas un, non, pas un des enfants qui lui sont confiés ne périra; c'est donc lui seul, conclut Tertullien, c'est donc Jésus-Christ seul que le Créateur avait en vue quand il produisait le dernier de ses ouvrages : oui, c'est uniquement du nouvel homme qu'il était occupé, quand il formait celui dont il avait prévu la disgrâce, et voilà pourquoi l'argile qu'il pétrissait fixait tant son attention. Ah ! c'est qu'elle était entre ses mains bien plutôt un second Adam qu'un premier, bien plutôt celle qui devait tout réparer que celle qui devait tout perdre, bien plutôt un gage de salut qu'un sujet de condamnation.

Un gage de salut ! qu'avons-nous dit, mes frères? et ce beau témoignage que nous venons de rendre au Sauveur lui-même en ce moment ne semble-t-il pas le contredire? Accablé de tristesse et d'ennui, je l'entends

gémir, soupirer, se plaindre, et fatiguer pour ainsi dire le ciel de l'importunité de ses désirs. Trois fois il demande avec instance l'éloignement du calice fatal, et trois fois humilié par un refus il retombe affaissé sous le poids de l'indignation divine. Sa voix, que le Prophète appelle un rugissement, n'est plus néanmoins qu'une voix expirante; saisi de frayeur, il tombe sur ses genoux affaiblis, sa défaillance est extrême, et l'auteur, l'inspirateur de toute consolation a maintenant besoin d'un consolateur. Etait-ce donc, ah! était-ce au vainqueur de la mort d'en redouter ainsi les approches? était-ce au Dieu des vertus de se laisser abattre avec un tel découragement? Quoi? Moïse aura pu désirer d'être anathème pour son peuple, et Jésus n'a pas la force de s'y résoudre? Alarmé comme il est de l'affreux avenir qu'on lui prépare, ne dirait-on pas qu'il porte à regret le nom de Sauveur, et que, trop onéreux pour lui, son titre de médiateur l'importune?

Ici, chrétiens, va se dévoiler un secret, de tous ceux de la passion de notre adorable chef le plus consolant, comme aussi le plus important à connaître: Jésus est la caution des pécheurs, il faut donc qu'il se mette en tout à leur place, il faut qu'il observe strictement leurs plus pénibles devoirs: ainsi, tous les sentiments dont ils devraient se pénétrer, il s'en pénètre; il est saisi de leur crainte, il se couvre de leur confusion, leurs angoisses lui sont communes; comme eux, il frissonne à la vue des jugements de Dieu, comme eux, il voudrait en écarter la désolante idée, et comme ils auraient dû le pratiquer s'ils en eussent été capables, il prie avec larmes, il offre le sacrifice d'un cœur contrit. Pontife compatissant il fait, avant d'en obtenir la cessation, l'expérience de nos misères, de nos misères dont il ne pouvait mieux nous prouver qu'il en était au plus haut point attendri qu'en les portant lui-même avec tout le dégoût, avec toute la répugnance que nous en avons. Ah! puisque de la sorte il daigne ouvrir son âme à l'affliction, combien ne se rendra-t-il pas accessible aux affligés? que ne fera-t-il pas pour essuyer nos pleurs, puisqu'il en verse lui-même avec tant d'abondance? et quelle confiance n'aurons-nous pas pour nous appuyer sur lui, puisqu'il s'incline assez pour être inférieur à nous? O condescendance ineffable! il se met entre le poids et nous pour nous aider à le porter, entre nous et le péril, entre nous et le torrent, pour que nous osions les dépasser. Tout ce que nos passions ont de légitime, il ne l'éprouve que pour nous mériter la grâce de résister à ce qu'elles ont de vicieux; il a fixé notre inconstance par la sienne, ses frayeurs ont dissipé les nôtres, sa tristesse nous a consolés, et par cela seul qu'il est entré dans toute notre infirmité, nous sommes entrés dans toute sa puissance; ne venez donc plus opposer à Jésus-Christ épouvanté le martyr que rien n'épouvante. Le martyr! et qu'aurait-il fait si la timidité de Jésus-Christ n'eût banni la sienne? quel courage eût-il montré si pour lui Jésus n'eût été faible, si pour lui Jésus n'eût été chancelant? comment aurait-il bravé la mort, si pour lui Jésus n'en eût surmonté la crainte? et nous-mêmes où en serions-nous, si toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ n'étaient que pour les forts, si rien n'y ressemblait à notre impuissance? Où irai-je me cacher si mon pasteur n'avait rien qui me rassurât? s'il rougissait de mon indigence? de quelle utilité serait pour moi son exemple séparé de sa compassion? et quelle consolation pourrai-je recevoir d'une vertu qui réduirait au désespoir ma faiblesse? Ah! laissons la sagesse humaine s'offenser du spectacle de Gethsémani. Pour ne point dissimuler la sensibilité de son âme, l'héroïsme de Jésus-Christ en est-il moins étonnant? ou plutôt ne l'est-il pas sans comparaison davantage? Non, jamais il n'a paru plus grand que lorsqu'il a fait céder sa grandeur à sa commisération envers les hommes; jamais sa majesté n'a eu tant d'éclat que lorsqu'elle a daigné s'envelopper des ombres de notre bassesse; à l'entendre parler, on croit n'entendre que le pécheur, et fallait-il bien qu'il représentât le pécheur; mais ce que de lui-même le pécheur ne pouvait et n'aurait jamais fait, Jésus termine sa prière par l'obéissance, il s'écrie: *O Dieu! que votre volonté se fasse et non la mienne* (*Luc.*, XXII, 42), et tout à coup le pécheur a disparu. Jésus-Christ resté seul reprend dès lors toute la dignité de chef, il n'a plus désormais à soutenir que son propre caractère; le voilà revêtu de toute sa force, il se lève et avec lui se lève tout le genre humain.

Voyez, comme d'un pas intrépide il s'avance au-devant des soldats envoyés contre lui; avec quelle douceur il s'adresse au perfide apôtre, et combien sont tendres les reproches qu'il fait à ses ennemis. Avant de se livrer à leurs débiles mains, par combien de prodiges ne fait-il pas éclater sa puissance? il laisse échapper quelques traits de sa gloire, et la frayeur les a saisis; il parle, et ils sont renversés; il guérit à l'instant celui d'entre eux qu'un disciple indiscret a frappé; il enchaîne, il maîtrise à son gré leur malice; ils ne pourront que ce qu'il voudra, et forcés de l'écouter tout le temps qu'il plaît à sa haute sagesse, ils attendent qu'il daigne enfin souscrire à sa propre détention, en fixer le moment, en donner le signal: ô Dieu! je m'expose moi-même, mais sauvez ma famille, que la haine de mon frère m'immole, mais sauvez de ses mains l'espérance de ma postérité; ainsi prédit Jacob; ainsi commande Jésus-Christ pour qu'on laisse aller ses disciples: hélas! ils ne comprirent point le sens d'une parole qui leur permettait de se retirer avec humilité, d'attendre en paix, loin du péril, la consommation de toutes choses; à une retraite moins fondée sur l'obéissance, ils préférèrent une fuite honteuse pleine de trouble et de confusion; enfin, il était temps que le vrai Samson s'abandonnant à une épouse infidèle, lui révélât son secret et renonçât lui-

même à sa force; et quel fut le triomphe de ces Philistins nouveaux, quand ils purent enchaîner celui qui leur avait paru si terrible? en combien de manières ils exerceront sa patience, ils insulteront à sa douleur, et combien l'impunité va servir à redoubler les outrages.

Mais, tandis que devenu leur captif, il s'achemine avec eux vers Jérusalem, puis-je ne pas insister un moment sur le rapprochement si beau qui vient s'offrir à ma pensée, et dont il réveille en moi l'attendrissant souvenir: Adam sans doute lui ressemblait, lorsque se tenant encore debout, il prenait soin de conserver son innocence; mais combien plus il lui ressembla, lorsque sous un vêtement d'humiliation et de pénitence, déchu de sa gloire par justice, comme Jésus l'était de la sienne par miséricorde, il sortit du jardin fortuné que son péché venait de souiller, et que son péché devait lui fermer pour jamais, et qu'avec raison s'adressèrent à lui ces profondes paroles du Créateur: Voilà qu'Adam s'est rendu vraiment semblable à l'un d'entre nous; sachant le bien, éprouvant le mal, souffrant tout ce que souffrira son médiateur, homme comme lui, Dieu comme nous; hélas! chrétiens, bientôt, dans ce Dieu médiateur, dans cet homme le plus beau de tous, selon l'expression du Psalmiste, nous chercherons en vain quelques traits, quelques linéaments de l'homme; que dis-je? il faudra même l'appeler de ce nom pour nous apprendre que c'en est un; eh bien, tel se montre aux yeux de la foi le vieil Adam, tant le péché l'avait dégradé, tant le péché l'avait fait déchoir de sa majesté primitive! le péché! oh! combien nous allons le haïr, à l'aspect de tout ce que pour l'expier notre divin Sauveur va souffrir dans Jérusalem.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour bien juger du premier tribunal devant lequel Jésus va comparaître, rappelons avec l'historien sacré, le conseil dont la résurrection du Lazare fit presser la convocation, non pour rendre gloire à celui qui, par les plus grandes merveilles, faisait éclater sa puissance, non pour en évangéliser le règne et reconnaître en tout la divinité de sa mission, mais pour conjurer sa perte, mais pour le retrancher du milieu d'un monde qu'entraînait sa doctrine ainsi que ses vertus. Conseil de tumulte et de sang, près duquel ne sont plus rien ni celui d'Absalon contre David, ni celui de Jésabel contre Naboth; conseil qui surpasse en iniquité tout ce que dans leurs attroupements ténébreux, les méchants les plus pervers ont pu former d'intrigues, et dans les affreuses dispositions de ses membres, dans leur sacrilége délibéré, je vois jusque dans les moindres détails s'accomplir ce que jamais on n'aurait osé présumer de la malice humaine, si les livres saints n'en eussent prédit de tels excès; enfin conseil où, contre le Christ, toutes les passions s'enflamment, où la haine marque, pour bientôt l'égorger, la victime, et où par un renversement inouï de toutes les lois, un mépris de toutes les bienséances, sous les plus odieux prétextes, avec tout l'emportement d'une fureur qui depuis longtemps brûlait de s'assouvir, on condamne le Sauveur sans le citer, sans l'entendre, sans accusateurs, sans témoins, sur l'évidence de ses miracles, sur l'impuissance où l'on était d'en effacer l'impression, parce qu'il avait trop d'ascendant sur les cœurs, trop d'éclat dans sa réputation, trop de sainteté dans ses œuvres; en un mot, et par conséquent, en avouant, bien que sans le vouloir, qu'il était le Messie.

Néanmoins, chose étonnante, mes frères, néanmoins, c'est dans ce conseil que le grand prêtre prophétisa: ô Dieu, quelle immobilité dans vos promesses! un sacerdoce de cette sorte avili, vendu chaque année au plus offrant, et dont au gré de ses caprices, dispose un peuple étranger à votre alliance, un sacerdoce que se disputent tour à tour des Caïphes, n'a pas encore perdu son efficacité, parce qu'encore il n'est pas transféré; ce n'est donc point de l'indignité de vos ministres que vous faites dépendre vos dons, ils ont coulé dans l'ancienne Eglise, ils couleront dans la nouvelle, quels qu'en aient été, quels qu'en soient les dispensateurs, et si jamais des chrétiens indociles osent quitter votre bercail, révoltés des scandales que souvent, pour punir le troupeau, vous laisserez croître parmi les pasteurs, leur désertion, si injurieuse à la fermeté de votre parole, ne vous fera pas moins d'horreur que les crimes qui en auront été et qui n'en pouvaient être le motif.

Le grand prêtre prophétisa: oui, mes frères, il prophétisa; mais son oracle fut le dernier cri de la Synagogue expirante, le signe de son entier délaissement, et l'époque fixe où cédant sa place à un esprit de vertige l'abandonna, pour souffler ailleurs, l'Esprit qui jusqu'alors ne l'avait point quittée; il prophétisa, mais sans comprendre le sens élevé des paroles qu'il proférait, mais en détestant la vérité dont, sans le savoir, il était pour un moment l'organe; il prophétisa, mais en désavouant le Dieu des prophètes, mais avec le double malheur de ne rendre sa prophétie que comme un airain retentissant, et de ne servir à son accomplissement que pour des crimes. La grâce, dit saint Chrysostome, s'arrêta sur ses lèvres, elle ouvrit sa bouche sans atteindre son cœur; il me fait souvenir du prophète qui venait maudire les Hébreux, gagné par les offres d'un prince envieux de leur gloire; Balaam s'agite en vain pour remplir cette fonction sinistre, les accents de sa voix trompant les vœux de son cœur, il voudrait ne vomir que des anathèmes, et pour ainsi dire, il s'exhale en bénédictions: tel, contre son intention, Caïphe annonça le salut; il crut ne dévoiler que son infâme politique, et il dévoila pleinement le grand secret du Très-Haut; jamais encore, non jamais, ni avec autant de clarté, ni avec autant d'énergie, il ne s'était parlé du mystère

de la rédemption, tant il est vrai que là où se tramait contre la Sagesse le plus noir des complots, présidait invisiblement la Sagesse elle-même, dictant ses oracles, intimant ses volontés, ramenant tout à sa fin, et faisant du conseil le plus manifestement injuste, le conseil le plus propre à justifier Jésus-Christ.

Il s'était séparé ce conseil ; liés entre eux, par un serment de ne plus varier, ses membres cherchaient à l'envi l'occasion d'exécuter par eux-mêmes, s'il en était besoin, leur sentence, de magistrats devenus meurtriers. Quels hommes ! Ah ! peut-être que le temps aura calmé tant de rage ; peut-être qu'ennemis déclarés de celui dont ils ont juré la mort, ils n'oseront plus se montrer assis sur un tribunal que la probité la moins scrupuleuse se serait interdite ; peut-être qu'ils s'abstiendront d'une cause dans laquelle on vient de les entendre si ouvertement préjuger. Eux s'abstenir? les voilà qui se rassemblent plus forcenés que jamais.

Je le sens bien, mes frères, on est tout à coup révolté de voir, dans les dépositaires si privilégiés de la promesse, tant d'acharnement à proscrire celui qui en était l'unique objet ; mais l'Esprit-Saint avait si souvent, si clairement énoncé cette circonstance étonnante, que sans elle Jésus-Christ n'aurait pas été conforme au Messie attendu, car il eût dès lors manqué à son tableau un des traits les plus propres à le caractériser. Dès lors, reçu comme il l'aurait été par son peuple, nous aurions été fondés à ne pas le recevoir ; et il n'aurait pas été la pierre angulaire, si ceux qui bâtissaient ne l'eussent éminement distinguée en la plaçant avec honneur à la tête de l'angle. Ainsi, loin de nous ébranler, l'incrédulité des Juifs nous rassure davantage ; plus elle nous surprend, plus notre croyance en est consolidée, l'événement s'adaptant par eux à tout ce qui en était prophétisé. Oui, à tous les faits qui nous font voir dans Jésus-Christ un Homme-Dieu, ils ajoutent celui qui nous paraissait le plus incroyable et le moins possible, ils impriment sur le front de Jésus un dernier sceau qui met dans tout son jour sa qualité de Messie, qualité que, malgré la haine acharnée à la lui ravir, on ne manque jamais de lui attribuer. Et quand je le vois expirer, couronné du titre qu'avec tant d'obstinations on s'est efforcé de méconnaître, que peut-il être à mes yeux, sinon le roi prophétisé? Dès lors, tout ce qui semblerait un obstacle à ma foi, en devient le plus ferme appui ; elle s'accroît du scandale même qui devrait l'éteindre.

Cependant, chargé de fers, tel qu'un coupable dont l'évasion serait pour l'Etat d'un danger trop grand, on avait traduit le Sauveur du tribunal d'un pontife sans autorité, au tribunal d'un pontife indigne d'exercer un reste de puissance. Là, comme autrefois les vils détracteurs de la chasteté de Suzanne, Caïphe et ses collègues se disputent l'affreux honneur de lui porter les plus grands coups. Quoi qu'il en soit de la célébrité de son innocence, ils présument tout de leurs moyens pour la noircir. n'eussent-ils que le venin d'aspic caché sous leurs lèvres impures. A peine interrogé sur ses disciples, on l'interroge sur sa doctrine ; de question en question, on voudrait le contraindre à s'accuser lui-même, embarassé dans les piéges qu'avec tant d'artifice on sème sous ses pas ; inculpations, mensonges, parjures, tout est employé ; rien ne coûte à ces hommes de sang. Tour à tour délateurs, juges, parties, on les voit d'une oreille avide écouter les bruits qu'ils ont eux-mêmes répandus, s'asseoir sur le tribunal, en descendre, y remonter selon que, plus ou moins contents du succès de leurs suggestions, ils ont à recueillir ou à inventer quelque accusation nouvelle ; tantôt, scélérats raffinés, ils colorent le fiel que leur bouche distille ; l'intérêt des autels est leur grand prétexte ; vous les prendriez pour autant de Phinées qu'inspire et fait agir le zèle de la religion ; tantôt plus audacieux, plus emportés que Séméi, ils font pleuvoir sur le nouveau David les injures par torrents ; tous leurs procédés sont violents, toutes leurs voies tyranniques ; ils laissent lire sur leur front l'impunité des outrages dont on accablera le Sauveur ; ils vont même jusqu'à les insinuer tant leurs passions gardent peu de mesure ; et en effet, conçoit-on, s'ils n'en eussent été les instigateurs, la licence horrible de l'esclave du grand prêtre? N'est-ce pas sur un coup d'œil d'Achab, qu'un faux prophète osa frapper l'envoyé du vrai Dieu? Et, à moins que de tels excès ne soient ouvertement autorisés, en existe-t-il un exemple dans le sanctuaire des lois, devant le glaive de la justice, toujours prête à réprimer les violateurs d'un asile où les malfaiteurs, même convaincus, doivent être respectés.

Oh ! quelle différence entre Abraham humilié devant Melchisédech pour en être béni, et les enfants ingrats de ce patriarche qui traitent en esclave le roi dont Melchisédech n'était que la figure, qui repoussent avec des frémissements de rage, celui après l'avénement duquel leurs ancêtres avaient soupiré avec tant d'ardeur. Ah ! que ne sont-ils de ses jours mortels les arbitres suprêmes ! Comme ils brusqueraient toute formalité ! Comme ils se hâteraient d'immoler leur victime ! Mais, subordonnés au magistrat romain, ils ont à fonder un corps de délit ; à ne prononcer que sur des accusations, en apparence au moins, capitales ; à ne pas intervertir l'ordre judiciaire ; à donner en un mot quelque ombre de justice à leurs sentence, et voilà ce qui les fait recourir à l'un de ces moyens infernaux qui supposent l'immoralité portée à son comble, je veux dire à des hommes vendus à la calomnie, dont toutefois les témoignages, mal concertés, se détruisent, ne laissant aux scribes et aux pharisiens que la honte de les avoir employés.

C'en est trop, ô Jésus ! C'en est trop. Prenez enfin votre défense. Confondez l'injustice de tant de sacriléges accusateurs, à la discrétion desquels vous êtes livré, vous

qui, les foudroyant d'un seul de vos regards, pourriez anéantir avec eux leurs complots déicides. Quand ils vinrent vous dénoncer la femme adultère.... Mais qu'allais-je dire ? et où m'emportait un cœur dont vous vouliez alors guérir l'impatience ; que sont, ah! que sont, près du silence que vous gardez, les plus pompeux discours des philosophes? Que de leçons il renferme ! Que de grâces il nous prépare ! De combien de vertus n'est-il pas le modèle ! et que le motif en est généreux !

Ce silence, chrétiens, gardons-nous de l'imputer à la faiblesse; car il est, dit un Père, la force même du Très-Haut. Que ceux qui craignent de succomber cherchent à se défendre ; Jésus n'en a pas besoin ; Jésus à qui peut s'appliquer cette belle parole du Prophète : *Vous vaincrez quand on vous jugera : « Et vincas cum judicaris.* (*Psal.* L, 6.)» S'il eût d'ailleurs vengé ses intérêts, il eût abandonné les nôtres; s'il eût dit ce qu'il avait droit de dire, jamais nous n'eussions osé parler; jamais nous n'aurions poussé vers notre Dieu le cri filial, et pour peu que le Sauveur eût soutenu sa cause, c'en était fait de la nôtre. C'est parce qu'il ne réplique pas à des accusations fausses, que les vraies qui sont contre nous ne nous sont point imputées, tant il fallait pour nous justifier que lui-même ne se justifiant point, joignît l'innocence la plus parfaite à l'humiliation de garder un silence profond : silence adorable, silence expiatoire et des criminelles excuses d'Adam et de nos criminelles excuses. Enfin silence que semble produire la confusion, puisqu'il représente celui qui nous aurait été imposé pour toujours : mais silence victorieux qui déconcerte à la fois les témoins, les accusateurs, le pontife lui-même.

Désespéré de voir contre la patience muette du Sauveur tous ses efforts se briser, il appelle toute son astuce, il ramasse tout son venin, il s'environne de toute son hypocrisie ; et se levant, en apparence effrayé des nombreuses dépositions qu'il vient d'entendre, au nom du Dieu vivant, que va-t-il dire ? et comment ne craint-il pas que, du sein de l'abîme entr'ouvert sous ses pieds, il ne sorte des feux qui l'embrasent? O Dieu ! ah ! il est donc vrai que vous êtes éternel, puisque vous êtes patient à un degré si incompréhensible : Au nom du Dieu vivant je vous adjure, moi, successeur d'Aaron, moi chargé de discerner le vrai du faux Messie, je vous adjure d'avouer si vous êtes le Christ. S'il est le Christ? et s'il ne l'était pas, affecteriez-vous tant de le méconnaître ? S'il ne l'était pas, vous efforceriez-vous de l'obscurcir en le chargeant de tant d'opprobres? Oh ! quel juge que celui qui, au lieu d'asseoir son jugement sur des preuves préliminaires, ne s'applique à inventer, à fabriquer des preuves que pour asseoir un jugement anticipé!

Maintenant, chrétiens, il ne s'agit plus ni de témoins ni de délit; l'information déjà faite, on la réprouve comme étant sans consistance. Le conseil se fixe à la seule question du grand prêtre. C'est sur la qualité de Messie, justement ou injustement prise, qu'on va sans délai prononcer : quel moment ! Ah ! paraissez et venez être confondus, vous, sages fastueux dont on ose à tout propos nous vanter l'héroïsme : quand Jésus a gardé le silence au milieu de tant de mensonges qui pouvaient l'opprimer, dites : auriez-vous eu le courage de vous taire? et, quand sa réponse va dicter l'arrêt de sa mort, dites : auriez-vous eu le courage de parler?

Cependant, toujours soumis à la puissance de ceux-là même qui en abusent, et nous laissant ainsi l'un de ses plus beaux exemples à imiter, Jésus obéit au pontife, dont la bouche a proféré le nom terrible du Très-Haut, ou plutôt, il tonne en effet sur cet impie ennemi du Très-Haut : « Oui, je suis le Christ et prophète de ma propre gloire ; je vous annonce qu'un jour vous me verrez assis sur les nuées du ciel. » Caïphe, à ces mots, s'agite avec fureur; on l'entend crier au blasphème, lui pourtant le seul qui alors osa en prononcer un qu'aucun autre blasphème n'égala, et dont sur l'heure il est, sans le savoir, épouvantablement puni; car, invisiblement dégradé par le Prêtre éternel qu'il condamne, voici la fin du ministère lévitique; invisiblement dégradé par le Prêtre éternel qu'il condamne, ce pontife, le dernier de ceux qui ont précédé Jésus-Christ, déchire ses vêtements, et avec eux, dit saint Hilaire, le voile obscur des cérémonies légales : *Velamentum legis abrumpens.* Tout à coup une voix unanime de proscription se fait entendre. L'orage éclate et fond sur la tête de Jésus; il est jugé digne de mort : *Reus est mortis.* (*Matth.*, XXVI, 66.) Digne de mort ! ô Dieu ! vit-on jamais à verser le sang innocent promptitude pareille ? Caïn, oui, Caïn médita plus longtemps le meurtre de son frère, c'est avec plus de lenteur qu'il s'y porte ; et vous..., monstres ! allez maintenant embellir les tombeaux des prophètes, osez nous dire que vous n'eussiez point été coupables de leur mort si leur génération vous avait vus naître. Dès ce moment, chrétiens, l'enfer déchaîné déploie sur Jésus toute sa rage; chaque instant voit naître de nouveaux tourments; abandonné à la fureur des satellites, il en éprouve tout ce que des hommes habitués au carnage peuvent pratiquer d'horreur : ah! périsse cette nuit de crimes ! *Pereat nox!*

Que faisait cependant l'apôtre que nous avons vu se traîner à la suite de son Maître? Hélas ! mes frères, trois fois infidèle il avait trois fois désavoué son Dieu : l'imprudent ! Et que pouvait-il se promettre en demeurant si longtemps assis parmi ces impies? comment aurait-il évité le piége qu'il s'était lui-même procuré avec tant d'impéritie et contre tout espoir d'en triompher : oh ! comme il fut trompé dans ses téméraires calculs ! hélas ! il pensait pouvoir braver la mort, et sans en être menacé il ne résiste pas à la voix d'une esclave. Voyez avec quelle

rapidité se consomme sa défection, un déclin n'attend pas l'autre : d'abord il renonce le Sauveur, bientôt il enchérit sur le renoncement : enfin il ajoute le parjure au mensonge, les imprécations au parjure, surpassant en faiblesse ceux qu'il a surpassés en présomption. O nature que vous êtes infirme! jusques à quand méconnaîtrons-nous vos impuissants efforts pour le bien? C'en était fait, chrétiens, du premier des apôtres, si, pour rentrer dans les voies de la justice, il n'eût eu d'autre ressource que sa volonté, qui se serait de plus en plus pervertie; mais l'œil créateur du repentir vint le relever de sa chute : par une miséricorde autant gratuite que puissante, Jésus regarda l'apôtre, et l'apôtre versa des larmes saintes. Tandis que, comme autrefois Achitophel, Judas expire dans le désespoir, tandis que, s'endurcissant de plus en plus, importunant le magistrat romain de leurs clameurs homicides, les Juifs pressent la consommation de leurs iniquités.

Qu'ont-ils fait? Ils ont consenti à ce que celui qui faisait toute leur gloire passât de leurs mains à celles d'un peuple étranger; ils ont vendu Joseph aux Egyptiens après avoir ensanglanté sa tunique. Oh! à quelle affreuse misère ils vont dès lors être réduits! Le temple et l'autel, les lois et les prophètes, le sacerdoce et l'empire, ils perdront tout, dit saint Léon. Leurs solennités et leurs fêtes vont se changer en un deuil éternel. Ah! sauvez-les du moins de leur délire, vous qui venez de rendre à l'innocence du Sauveur un témoignage si décisif, si authentique; faites-les rougir de leur féroce injustice. Soyez plus fervents dans le bien qu'ils ne sont ardents pour le mal. Loin de vous effrayer de leurs menaces, qu'ils entendent les vôtres. Tonnez sur cette populace insolente, et vous la verrez, souple à vos ordres, abandonner ses détestables projets.

Qu'ai-je dit, chrétiens, qu'ai-je dit? Ah! l'eussions-nous cru, que sitôt, avec tant de pusillanimité, le gouverneur romain se serait démenti? Mais, au seul nom de César, on l'a vu se troubler, et César sera l'idole à laquelle il finira par immoler Jésus-Christ. Je le vois déjà plus sensible à la crainte qu'à son devoir. Peu à peu ses plus beaux sentiment dégénèrent, bientôt son propre instinct parle plus haut que sa conscience, dont enfin il étouffe la voix. De protecteur timide il devient persécuteur, il se plie à toutes les passions des ennemis de Jésus-Christ, s'abaissant jusqu'à tenter de les fléchir, eux qui auraient dû le trouver inflexible.

Quel affreux moyen de sauver l'innocence que de la mettre, comme il vient de faire, au niveau du crime! que de l'abandonner ainsi avilie au choix des méchants, c'est-à-dire au choix de ceux qu'elle fait tant rougir et qui sont intéressés à l'avilir encore plus! Dans la fermentation que sa faiblesse a rendue plus grande, a-t-il pu présumer qu'un insigne brigand ne l'emporterait pas sur le juste par excellence? Le lâche, il veut sauver la vertu, et il la couvre d'opprobre; pour satisfaire la vengeance de tant d'atroces accusateurs qu'il devrait punir, il punit le juste qu'il devrait venger. Ah! j'étais d'abord tenté de le plaindre, sa bonne volonté m'intéressait; mais, depuis que, esclave de son ambition, il compte pour rien la justice, depuis que chacun de ses ménagements est un supplice à Jésus-Christ; quand je le vois plus cruel dans ses égards que les Juifs dans leur fureur, ordonner de sang-froid la flagellation, je l'abhorre et avec lui ses infâmes et trop nombreux imitateurs. Qu'avance-t-il en protestant qu'il ne peut se résoudre à condamner le roi des Juifs? lui, notre roi? Nous le désavouons, qu'il périsse! *Crucifigatur!* (*Matth.*, XXVII, 23.) Tels sont les cris mille fois répétés qu'on lui oppose et auxquels enfin il cède, se couvrant ainsi d'une honte dont tout ce qu'il allègue pour la détourner ne fait qu'aggraver le poids.

Vous venez d'entendre, chrétiens, et c'est de la bouche même des Juifs qu'il est parti, l'arrêt de la proscription du Messie. Les malheureux, eh bien! ils n'ont fait que prononcer contre eux-mêmes l'arrêt de leur proscription. Oui, dès ce moment, tout est fini pour eux; dès ce moment, les biens qu'ils possédaient sont arrachés de leurs mains déicides pour devenir le partage d'un peuple nouveau enté sur la tige ancienne. O profondeur des jugements de Dieu sur les hommes! Arrêtons-nous, chrétiens, à cet instant si décisif où, sans rompre la chaîne de la foi, le Seigneur en transpose le flambeau, révélant aux uns par miséricorde ce que, par justice, il veut que les autres ignorent. Quoi? c'est dans les branches de l'olivier sauvage que va circuler la sève qui nourrissait l'olivier franc, la racine abandonne ses rameaux naturels pour vivifier des rameaux qui lui sont étrangers? C'est nous, mes frères, qui sommes les enfants d'Abraham selon l'esprit par préférence à ses enfants selon la chair. Environués de lumière, ils ne l'ont point vu, et nos yeux en ont été frappés, nos yeux qu'obscurcissaient les plus épaisses ténèbres; tandis que le sang retombé sur Israël les poursuit sans relâche, tandis que, plus nombreux que jamais, il existera dispersé sous le plus terrible des anathèmes. C'est nous qui sommes les citoyens de la patrie, les convives du grand festin, les bénis du Père céleste : *Fracti sunt rami ut ego inserar.* (*Rom.*, XI, 19.) Quelle prédilection! quelle grâce! ah! gardons-nous de nous en glorifier si ce n'est en Jésus-Christ. Que d'ailleurs le secret qui nous a été révélé concernant les Juifs nous fasse craindre de notre incrédulité pour nous les mêmes suites de la leur pour eux. Un jour viendra, et s'il faut en juger par nos crimes, s'il faut en juger par je ne sais combien de figures ou de circonstances qui étonnent les yeux de la foi, non, mes frères, ce jour n'est pas loin. Un jour viendra où, faisant tomber le bandeau qui les aveugle, le Dieu de Jacob en rappellera dans son temple tous les descendants; ils viendront

jouir des biens que la plupart nous aurons mérité de perdre; ils seront la gloire du bercail où nous introduisit leur exclusion, et dont, par une alternative effrayante, notre exclusion leur ouvrira l'entrée. Je vous laisse cette réflexion et je passe à ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Courbé sous sa croix (jamais prince, dit Tertullien n'avait ainsi porté son sceptre); courbé sous sa croix, se traînant à peine, Jésus allait, suivi d'une foule immense, au lieu fixé pour son immolation, lorsque, regardant autour de lui, il vit couler des pleurs, faible et seul tribut qu'un peuple impuissant pouvait payer à son innocence. Tout à coup, suspendant sa marche et reprenant sa dignité, il élève la voix avec force, il improuve une pitié stupide qui déplorait son oppression sans connaître ses augustes destinées; il dédaigne, dit saint Léon, une tristesse de lamentation, un deuil si mal assorti à sa victoire et qui ne faisait que supposer une défaite humiliante là où se trouvait caché le plus glorieux des triomphes. Aussi quelle fut sa réponse? Une parole accablante sur Jérusalem! tant il rejetait une compassion excusable, à la vérité, dans ceux qui la lui témoignaient, mais d'ailleurs très-offensante, puisque, sans aller jusqu'au Dieu, elle s'arrêtait à l'infirmité de l'homme, déshonorant les travaux et la médiation, la personne et le sacrifice de l'Homme-Dieu; compassion qui, loin de le soulager, ne faisait qu'accroître sa douleur en ajoutant à ses opprobres; enfin compassion qui, bien que affectueuse et sincère, n'en laissait pas moins le Sauveur sans consolateurs, comme il s'en plaint par son prophète.

Loin donc, mes frères, loin de nous cette manière de nous attendrir à l'aspect du Sauveur. Ce n'est point sur le poids énorme de sa croix, c'est sur nos péchés, qui en ont formé la pesanteur, qu'il nous faut pleurer.; et malheur à moi! si, dégradant mon ministère, j'aspirais à vous émouvoir par tout autre motif. Ah! commençons d'abord par nous élever jusqu'à la cause des souffrances de Jésus-Christ, jusqu'à la charité d'un Dieu qui livre pour nous son Fils unique, jusqu'à la grandeur de nos crimes que la mort de ce Fils pouvait seule expier. Pour bien connaître la miséricorde qui pardonne, pénétrons-nous bien de la justice qui condamne. Etudions-la, cette justice, dans la victime elle-même de notre salut, dans les blessures qui en ont émoussé les traits, sur la divine chair où s'est brisé son glaive, sur la croix, monument public de ses rigueurs. Disons dans l'amertume de nos âmes : C'est pour éclairer nos yeux que Jésus a voulu qu'on bandât les siens; c'est pour nous arracher à nos tyrans invisibles qu'il s'est livré lui-même à des soldats inhumains, il fut dans les liens pour briser les nôtres. Des épines ont percé sa tête pour que la terre ingrate de nos cœurs cessât d'en porter; c'est pour nous revêtir de sa sagesse qu'il se laissa traiter en insensé; il s'est chargé de nos humiliations pour nous faire part de sa gloire, et ce sont nos iniquités qui l'ont cloué sur la croix. Ainsi disposés, mes frères, avec de tels sentiments, faisons couler nos larmes, ou plutôt, adressons-nous à celui qui seul, frappant la pierre de nos cœurs, peut les tirer de nos yeux avec abondance. Larmes heureuses! il n'en est point de plus agréables à Jésus-Christ; au lieu de déparer son sacrifice, elles en sont le fruit et l'ornement; elles unissent l'action de grâce, l'admiration, la louange à la componction, à la pénitence, à la tristesse selon Dieu. Larmes sublimes, elles sont dignes d'arroser les pieds de la croix, et sans elles on contemple en vain le mystère si étonnant dont je vais reprendre et abréger l'explication.

Il fallait, observe un grand docteur, que le sacrifice de Jésus-Christ eût un autre sanctuaire que celui du temple, dont l'usage borné aux figures avait cessé, un autre lieu que la cité déicide dont la ruine était inévitable; d'autres spectateurs que les enfants charnels d'Abraham qui venaient de s'en interdire la participation. Qu'un tabernacle ait suffi à un médiateur tel que Moïse, à un pontife tel qu'Aaron, leurs devoirs comme leurs fonctions, circonscrits dans un seul peuple, n'en exigeaient pas davantage. Mais le Prêtre universel, mais le Médiateur du monde ne doit être entouré d'aucune enceinte. Il faut, pour ainsi dire, que de partout on puisse entendre ses supplications, que de partout on puisse être témoin de son œuvre, il faut que son autel soit exposé à tous les regards avec la victime offerte pour tous les temps et pour tous les hommes. Ainsi, en chassant hors de Jérusalem le Messie, les Juifs perdaient, sans le savoir, le lieu de leurs priviléges auquel ils tenaient le plus. Ils allaient eux-mêmes planter l'étendard, ils allaient montrer au grand jour le signe autour duquel devaient se rassembler tous les peuples, et en se préparant à le faire couler, du haut d'une montagne, attester hautement que le sang dont ils avaient obtenu l'effusion allait désormais pacifier toute la terre, et que toutes les nations auraient un droit égal à s'en approprier, à s'en appliquer par la foi les mérites infinis.

A chaque pas qu'ils ont faits nous les avons vus accomplir quelque oracle ou réaliser quelque figure; il en sera de même à chaque pas qu'ils vont faire. A mesure que se développe leur malice, les événements prédits se succèdent; ils n'ont plus qu'à lever un coin du voile, et tel qu'il était dépeint dans le tableau prophétique de la loi, ils nous montreront en grand, avec tous ses traits, le Messie sur lequel, pour notre pleine instruction, ils vont exercer leurs dernières fureurs. On dirait qu'ils n'ont gardé le dépôt des Ecritures que pour confronter chacun de leurs mouvements avec tout ce qui en était d'avance indiqué : leurs cris, leurs blasphèmes, les malédictions dont ils ont

charge le Sauveur, les clous dont ils vont le transpercer, le fiel dont ils l'abreuveront, le moment de son exaltation, celui de sa mort, tout était annoncé; point de circonstance qui ne fût prédite; point d'action surtout qui ne signifiât les plus grandes choses. Par exemple, que de mystères cachés dans le dépouillement du Christ, dont la nudité pouvait seule couvrir la honteuse nudité d'Adam. Dans le partage de ses vêtements, cédés en entier aux gentils, comme un gage de leur prochaine vocation; dans le sort jeté sur sa tunique, image de l'Eglise à laquelle les Juifs renoncent, lui préférant la tunique usée du prophète, image de la synagogue.

Ils n'ont vu dans le supplice de la croix que le plus infâme des supplices; mais quel autre genre de mort aurait-il été mieux assorti au ministère du Sauveur? Prêtre et victime, il avait à mener de front les deux fonctions; il fallait que le pontife intercédât tout le temps que l'agneau respirait sur l'autel. Temple d'une construction nouvelle, il était défendu d'en briser les colonnes en brisant ses os; il fallait que dans sa destruction même il préservât sa structure ainsi que son intégrité. Juge, il fallait à Jésus-Christ un tribunal; docteur, il lui fallait une chaire; roi, il lui fallait un trône; vainqueur, il lui fallait un trophée. Or, toutes ces conditions, quel autre instrument de mort eût pu mieux les remplir qu'une croix? C'est de là que, vrai serpent d'airain, il guérit nos blessures; qu'il prie, ainsi que Moïse, les bras étendus; qu'à la manière de Jonas, il apaise la tempête. Ajoutons que, pour montrer jusqu'où s'étend l'efficacité de sa médiation, il n'est point de symbole plus expressif qu'une croix; il est vrai, ses dimensions ont aux yeux de notre corps des limites; mais point aux yeux de notre esprit; mais point dans le dessein de Dieu; mais point aux yeux de la foi. Conciliatrice universelle, elle rapproche, elle réunit tout; arbre immense, elle couvre, elle ombrage tout: elle s'élève jusqu'aux cieux, elle s'enfonce jusque dans l'abîme, sa largeur embrasse l'univers. Enfin, il n'est pas jusqu'à la montagne où l'on a conduit le Sauveur, qui n'ait avec lui les rapports les plus admirables, tant à cause des sacrifices qui s'y sont offerts pour figurer le sien, que parce qu'elle renferme la dépouille mortelle de celui qui fut le premier pécheur comme aussi le premier pénitent.

En effet, chrétiens, fondés sur une tradition imméinoriale, les Pères nous ont appris, et on aime à croire avec eux, un fait d'ailleurs si digne du mystère d'amour que nous célébrons; fondés sur une tradition immémoriale, les Pères nous ont appris que le Calvaire avait été choisi pour être le lieu de la sépulture d'Adam: et aussi est-ce sur le Calvaire que le Sauveur a voulu être immolé, afin, dit saint Irénée, de ramener l'ancien prévaricateur avec toute sa race, au premier chef qui est lui-même; afin, dit Origène, que comme tous furent condamnés en Adam, tous fussent justifiés en Jésus-Christ; afin, dit saint Athanase, que la peine du péché finît là où elle avait commencé; afin, dit saint Basile, que la mort perdît son aiguillon là où elle avait blessé le premier coupable; afin, dit saint Chrysostome, que Jésus élevât le monument de sa victoire là où la mort avait posé le monument de la sienne; afin, dit saint Epiphane, que le sang de Jésus, tombant sur les restes du premier homme, commençât par les prémices de la masse pour la purifier tout entière.

C'est donc ainsi, oui c'est ainsi que le bon pasteur est venu chercher la première de ses brebis, et avec elle tout son troupeau; c'est ainsi que la rédemption a, pour ainsi dire, commencé par le rachat du premier captif; c'est ainsi que la miséricorde est venue effacer l'inscription que la justice avait gravée sur le tombeau de la nature. Oh! qui me donnera de sentir tout ce que renferme en soi de beau, de sublime, de touchant, le rapprochement des deux chefs, ou, si j'ose le dire, l'entrevue qui se ménage entre l'Adam tombé et l'Adam réparateur; et surtout l'aspect de la croix s'élevant sur le lieu privilégié où reposait le premier crime, et où, comme pour l'indiquer, la religion avait rassemblé tous les genres de sacrifices, en montrant ainsi, par un dessein bien marqué, dans un même espace réunis le péché et son expiation, le mal et le remède, les figures et la vérité de la victime, les figures et la vérité du sacerdoce, les figures et la vérité de l'autel.

Levez-vous donc, vous qui dormez, s'écrie l'Apôtre: « *Surge qui dormis.* » (*Ephes.*, V, 14.) Qu'en s'imbibant du sang de votre Créateur, vos cendres enfin se raniment: sortez du sein d'une poussière humiliante, et contemplez le grand combat qui se livre sur votre tombeau; voyez-le tourner contre votre ennemi les mêmes armes qu'il avait employées pour vous perdre; vous étiez à juste titre son esclave, parce qu'il vous avait vaincu; mais, vaincu à son tour, il sera forcé de rompre vos fers et de rendre avec vous tous ses captifs légitimes pour avoir eu l'audace d'attenter aux jours de l'auteur même de la liberté; vous le voyez maintenant substituer la férocité du tigre à l'astuce de l'ancien serpent; mais ne craignez pas, il sera vaincu dans la victoire même qu'en apparence il remportera, et vous cesserez d'être en sa puissance au moment même où votre libérateur tombera sous ses coups.

Cependant le tumulte augmente aux environs de la croix: le vrai Cham outrage avec fureur l'ivresse du véritable Noé; les insultes les plus piquantes, les plus basses invectives, les plus indignes reproches sont adressés, non aux deux criminels justement condamnés dont on respecte le supplice, mais au Fils de Dieu, dont on craint de ne pas assez multiplier les opprobres; au Fils de Dieu qui, n'écoutant que sa clémence, interpose entre ses ennemis et le courroux céleste sa puissante médiation.

O longanimité ineffable! il s'attendrit sur leur aveuglement, il excuse leur fureur, il voudrait, les cachant à l'ombre de sa croix, les dérober tous à la justice de son Père et pour mieux obtenir leur pardon. Oh! quelle pathétique et grande leçon, mes frères! Vindicatifs, où seront vos excuses? en auriez-vous qui puissent tenir contre l'exemple si entraînant de l'Homme-Dieu? en avez-vous qui puissent tenir contre un précepte promulgué du haut de la croix, au milieu des flammes de l'amour divin? en aurez-vous enfin que ne doive consumer le feu qui sort du vrai buisson?

Mais approche le moment auquel se rapportaient tous les siècles. Déjà, préludant au mystère de la séparation des élus, Jésus a couronné ses propres dons dans celui des deux criminels que sa grâce a prévenus; déjà, pour prouver qu'il daigne entrer en communion avec les pécheurs, il a trempé ses lèvres dans le breuvage amer qu'ils ont présenté; déjà il a manifesté sa volonté dernière en donnant, pour en être ainsi remplacé, le fils de Zébédée à Marie, qui dès lors entre plus que jamais dans les desseins de Jésus-Christ pour les hommes, dans son zèle pour leur sanctification, dans le désir de mourir pour ceux dont elle enfanta le premier-né. Tandis que les ennemis de Jésus-Christ attendent un miracle vraiment impossible à son amour; un miracle qui aurait anéanti le fruit de tous les autres en rendant vaine la rédemption, il se prépare à leur donner le miracle bien plus heureux que figura celui du prophète enseveli trois jours sous les flots. Pour nous faire bien sentir cette miséricorde immense qui va jusqu'à abandonner le plus aimant des fils pour lui préférer le plus ingrat des serviteurs, Jésus se plaint de son délaissement. Enfin il prononce cette parole décisive : *Tout est consommé*, après laquelle, jetant un grand cri, sans éprouver par conséquent ni le déclin de la nature, ni le terme de sa défaillance, il baisse la tête, il meurt..... Il meurt, écrasant sous le poids de son humanité la mort même, et brisant ses homicides traits. Il meurt dans le temps du second holocauste, après avoir été immolé dans le temps du premier. Il meurt, et pour montrer qu'il a détruit le mur élevé entre le ciel et la terre; que seul digne d'être exaucé entre tous les pontifes, il pénètre avec son sang dans le sanctuaire incréé, il fait entrer le jour dans un sanctuaire créé. Le voile du Temple se déchire. Il meurt : et à ce moment où finit la puissance des rois de la terre, la sienne se montre dans tout son éclat : la terre tremble couverte de ténèbres; toute la nature se trouble, et dans ce bouleversement universel, comme autrefois l'arche sur les eaux, la croix de Jésus-Christ est contre la colère du Seigneur l'unique asile.

O Dieu! vous n'avez point voulu que ce nouvel homme fût seul; vous attendiez qu'il s'endormît pour tirer de ses flancs son épouse qui, aussi pure que son époux, n'a ni tache ni ride, et qui, destinée à enfanter le peuple nouveau, n'aura point à subir la disgrâce de celle qui enfanta le peuple ancien. Les cieux passeront, les montagnes seront ébranlées, mais l'Eglise, mais l'auguste fille de la croix subsistera toujours, sainte, immobile au milieu des révolutions qui vont se succéder. C'est donc dans son sein que les Juifs renaîtront; c'est elle qui leur dispensera le froment réservé dans les greniers du vrai Joseph; c'est elle qui leur montrera la croix; la croix cette gerbe adorable dont la fécondité se communique à tout ce qui l'environne, et par laquelle il leur sera donné de réparer la stérilité de tant de siècles.

Le grand testateur vient d'expirer, mes frères; son testament est donc irrévocable. Nous voilà ses héritiers sans retour. Jésus-Christ, ses grâces, son sang, ses mystères, son esprit, tout est à nous. Ne parlons plus de proscription et d'anathème; plus de cédule qui soit contre nous, plus de décret de condamnation; l'ancien titre qui nous asservissait au prince de l'abîme, le pacte honteux que nous avions fait avec lui, le sang de Jésus-Christ a tout effacé, tout aboli. Cette loi sévère et jalouse qui imposait le précepte, sans donner la force de l'accomplir, n'aura plus de criminels à poursuivre, clouée elle-même sur la croix et mourant sous les pieds du Sauveur. Oh! qu'ils sont grands, qu'ils sont précieux de tels avantages! Mais, chrétiens, pour en jouir pleinement, il faut s'incorporer à celui qui nous les a mérités; ne pas entrer en part de ses souffrances, ne pas continuer en nous sa passion, c'est le désavouer pour chef, c'est renoncer au bienfait de sa croix réparatrice. Car en vain aurait-on recours à l'étendard de Jésus-Christ, tandis qu'on abandonne sa milice, et la croix ne peut devenir dans nos mains la terreur des puissances infernales, qu'autant qu'elle s'imprime dans nos cœurs; mettons-y donc, sans délai, ce sceau redoutable; pour en être toujours protégés, soyons-en les inséparables amis. Hélas! assez nous avons vécu pour nous-mêmes, vivons enfin, vivons désormais pour l'agneau immolé en notre nom; destinés à le suivre, que notre gloire consiste à lui ressembler, et que notre joie ne soit parfaite que lorsque, en retour de son immense charité à notre égard, nous aurons rempli cette mesure d'amour dont nous sommes capables par sa grâce et par les bénédictions qu'il épanche pour nous du haut de sa croix.

DISCOURS XXV.

SUR JÉSUS-CHRIST DOCTEUR.

Magister vester unus est Christus. (*Matth.*, XXIII, 10.)
Vous n'avez qu'un maître, qui est Jésus-Christ.

Pour démontrer avec plus d'énergie la hauteur ainsi que la beauté de la doctrine qu'ils professaient et pour en combattre avec plus de succès les adversaires, les premiers défenseurs du christianisme s'ap-

pliquèrent surtout à le comparer aux systèmes religieux qu'avait inventés la sagesse du siècle ; pleins de cette noble confiance qu'inspire la vérité bien connue et bien sentie, ils n'hésitèrent point de descendre dans l'arène avec tout ce que le paganisme fournissait de savants ; ils opposèrent Jésus-Christ, ce précepteur unique du genre humain, aux frivoles sophistes qui n'avaient fait que séduire ; et la simple exposition de ce contraste les fit toujours triompher des plus insidieux apologistes de l'idolâtrie.

Or, ils m'ont tracé, chrétiens, la marche que je dois suivre dans ce discours, où évidemment je ne puis rien faire de mieux que de me conformer à leur plan, d'ailleurs si simple, si naturel, si facile à saisir, comme également si propre à bien développer mon sujet, et à fixer votre attention dans une matière qui est pour vous de la plus haute importance ; je vais donc essayer de vous faire sentir la supériorité de la morale évangélique d'abord sur celle des anciens sages, premier point ; ensuite sur celle des prétendus sages modernes, second point ; j'opposerai, ainsi que Lactance, les maximes de la science selon Dieu, aux maximes de la science selon les hommes ; heureux si en vous dégoûtant de celles-ci je vous détermine à la pratique des autres ; et si, en vous inspirant une juste et profonde vénération pour l'enseignement de Jésus-Christ, je viens à bout de vous résoudre à l'écouter et à le préférer à tout autre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, mes frères, qu'à voir ces hommes étonnants dont le paganisme a élevé la gloire jusqu'aux cieux, il semble que leurs efforts auraient pu suffire à la guérison de notre ignorance ; que n'ont-ils point entrepris pour élever la nature à son degré suprême, pour exercer toutes ses facultés, pour mettre en action toutes ses forces ; mais l'événement n'a que trop constaté l'impuissance de leurs leçons, la vanité de leurs recherches ; livrés à un esprit de vertige et d'erreur ils se sont évanouis dans leurs propres pensées ; et par conséquent ce n'est point eux, dit l'Ecriture, que le Seigneur a choisi pour éclairer leurs semblables : *Non hos elegit Dominus.* (*Baruch.*, III, 27.)

Cette auguste fonction, à qui devait-elle être confiée, demande saint Bernard ? Quel est celui dont la voix forte et magnifique se fera entendre des plus sourds, en guérissant leur surdité spirituelle ? Quel sera le pasteur capable de rompre à tous les peuples le pain de la parole ? *Quis franget ?* Ce sera vous, ô Jésus ! Seul vous pouvez commander à l'étoile du matin de se lever sur nos âmes ; et seul vous pouvez nous donner cet entendement qui règle une conscience pure.

Appliquez-vous, mes frères, en suivant le parallèle ou pour mieux dire l'opposition que je vais établir entre la doctrine de Jésus-Christ et celle des anciens sages. A mesure que nous presserons ce contraste, la beauté de l'Evangile vous frappera de plus en plus, vous ne pourrez vous empêcher d'être ravis d'admiration, et de convenir que soit quant à la manière dont elle est enseignée, soit quant aux vérités qu'elle enseigne, sa doctrine est infiniment supérieure à tous les systèmes religieux.

Et d'abord, mes frères, observez avec quelle sagesse il se met à la portée de ses auditeurs, lors même qu'il révèle les dogmes les plus élevés ; si d'une part il en interdit l'examen, de l'autre il en établit la certitude ; de sorte que sans exiger de nous une crédulité superstitieuse qui déshonorerait la raison, il nous sauve des écueils où la raison viendrait échouer si elle était livrée à elle-même ; entreprendre de faire discerner la doctrine à force de raisonnements, c'eût été supposer, à l'exemple des anciens sages, que nous sommes capables d'en sonder les profondeurs ; n'employer pour l'établir que la voie d'une mission sans preuve ; c'eût été, ainsi que Mahomet, refuser à l'homme une force intérieure dont, malgré sa dépravation, il conserve encore quelques débris ; il fallait donc ménager à la fois et la dignité de notre être et son infirmité ; s'accommoder tout à la fois à nos lumières et à nos ténèbres ; il fallait, d'après saint Jérôme, nourrir les âmes selon la mesure qui leur convient : *Audientium considerare personas*, et voilà ce que Jésus-Christ a effectué d'une manière admirable ; il ne nous a point dit, comme les philosophes païens, discutez ce que j'enseigne avant d'y souscrire ; il ne nous a point dit, comme l'imposteur de la Mecque, obéissez, je le veux ; quiconque oserait seulement penser, ne saurait être né pour me croire ; mais, il nous a dit : pensez vous-même, qui que vous soyez, les motifs que je vous propose et n'acquiescez à ma doctrine qu'après vous être convaincus de leur évidence : or, mes frères, ces motifs produisent la plus forte conviction ; de plus leur nature est telle que chacun peut s'assurer de leur évidence ; donc, l'enseignement de Jésus-Christ n'est pas moins précautionné contre l'erreur qu'assorti à notre faiblesse.

Combien donc, combien le ministère de Jésus-Christ devait être intéressant pour les hommes ; suscité du milieu d'entre eux pour leur indiquer ses propres sentiers, c'est surtout en faveur des moins intelligents qu'il les trace et les aplanit ; en maître industrieux et fécond, il présente ses maximes sous le voile des paraboles ou avec le secours des comparaisons qui toutes, faciles à faire, entraînent et subjuguent ceux qui les entendent. O charme ineffable de sa parole ! Elle fait oublier le premier de nos besoins, et Jésus-Christ ne suspend ses instructions que pour en prouver la divinité en rassasiant une foule immense qui avait tout quitté pour les entendre.

A l'école des philosophes ce n'était qu'après de longues épreuves et à la suite

d'un travail opiniâtre que se communiquaient les connaissances; à l'école de Jésus-Christ sans autre préalable que la bonne volonté de s'instruire on apprendra bientôt et sans effort ce qu'il importe le plus de savoir; Jésus-Christ rendait sensible la vérité en la montrant sous les dehors les plus simples; les philosophes en faisaient souvent perdre l'idée à force de subtilités et de détours; d'ailleurs, nul d'entre eux ne prenait intérêt à elle, et tous lui préféraient leurs propres opinions; plus soigneux d'orner la route qu'ils avaient frayée, que d'examiner si elle était bonne, ils s'efforçaient de cacher à leurs disciples l'inutilité de leur marche, de les attirer sinon par l'évidence des choses du moins par le charme des expressions; peu soucieux de leur offrir du poison, pourvu qu'ils eussent pris soin de couronner de fleurs la coupe qui le contenait, et ce fut ainsi qu'ils abusèrent, pour le malheur des hommes, du génie et des talents que leur avait donnés le Créateur.

Démasquez donc, ô Jésus! les artifices de l'éloquence humaine, et faites-en cesser le prestige; opposez enfin l'humilité de la foi à l'orgueil de la science; montrez à tous ces frivoles déclamateurs que le moyen qu'ils emploient ne peut conduire à la sagesse; et que la vérité ne devait point être inculquée à leur manière; non chrétiens, non, ce n'est ni par des métaphores étudiées, ni par des figures de rhéteurs qu'il fallait la persuader; car la doctrine qui règle les actions, n'a pas besoin des raffinements de l'art pour s'insinuer dans les âmes. Hélas! chrétiens, on l'énerve au contraire on la défigure quand on tâche de l'embellir; riche de son propre fonds, brillant de sa propre splendeur, elle se fait sentir dès qu'elle se fait connaître, et loin d'accélérer son accroissement les ornements étrangers lui apportent le plus grand obstacle: plus ingénieuses que vraies les leçons que donnaient les philosophes, supposaient dans leurs disciples une sagacité exquise; pour en assurer le succès il leur fallait des auditeurs d'une intelligence mûre et consommée, d'une pénétration vive et profonde, tandis que les premières lueurs de l'entendement suffisent pour apprécier les leçons de Jésus-Christ. « Oui, disait Tatien, quiconque veut philosopher avec lui, le peut en toute confiance, car sa doctrine est intelligible aux méditatifs comme aux distraits, aux adultes, aux enfants même comme aux vieillards; il n'est pas moins donné au peuple qu'aux savants d'en admirer la perfection, parce qu'indépendante de l'ignorance des uns et que ne venant point du savoir des autres, elle a d'intimes rapports avec chacun d'entre eux; comme la manne du désert, elle prend toutes sortes de saveurs, elle satisfait tous les goûts, sublime sans spéculation et simple sans bassesse; il n'y a rien de trop grand, ni de trop petit pour elle dans la société. » Elle est, dit saint Clément, le patrimoine commun de tous les hommes; tous peuvent se ranger autour de la chaire où Jésus-Christ la distribue indistinctement, tant elle est adaptée à l'inégale facilité de nos conceptions; tant elle est analogue à tous les différents ordres d'esprits; prérogative étonnante qui assure à notre divin docteur un avantage infini sur les sages du paganisme, si enveloppés, si peu méthodiques dans leurs divers systèmes qu'à peine ils se mettaient à portée de leurs plus subtils disciples.

Mais avançons, mes frères, et mettons dans tout son jour la beauté de la doctrine chrétienne, en la confrontant de plus près avec la doctrine des anciens philosophes, celle-ci, vous le savez, n'est établie que sur des conjectures; tout y porte l'empreinte du bras de chair qui en a élevé l'édifice; si toutefois on peut appeler édifice un assemblage informe de parties discordantes qui ne peuvent concourir à former un tout solide et régulier; dans la doctrine de Jésus-Christ, les diverses parties se soutiennent par leur accord réciproque se portant un mutuel secours et composant un tout non moins inébranlable sur sa base que merveilleux dans sa proportion; c'est la cité du Dieu fort assise sur les montagnes saintes, tout y est grand, tout y est sensiblement divin; un même principe en est la source, un même fondement en est la base, une même fin en est le motif; ce ne sont point ici quelques maximes détachées ou disparates, jetées au hasard parmi une infinité d'autres qui les affaiblissent ou contrarient; c'est une suite de vérités si fortement enchaînées, qu'on ne peut en rejeter une seule sans contredire toutes les autres, et qu'on est obligé de les admettre toutes dès qu'on est convaincu d'une seule d'entre elles; disons mieux, c'est une vérité unique, développée dans toutes ses conséquences, et présentée sous autant de rapports différents qu'il a été nécessaire d'en établir pour la rendre plus intelligible; or, mes frères, puisqu'il est vrai que la plus grande difficulté en morale ne consiste point à connaître tous les articles qu'elle enseigne, mais à les unir, mais à trouver, selon l'expression de la Sagesse, un juste tempérament qui les allie et les conserve, quels éloges ne mérite point la doctrine de Jésus-Christ, où toutes choses sont si admirablement combinées et ramenées à leur centre commun avec autant de force que de douceur.

De là son immuable uniformité et sa constante perpétuité tandis que la philosophie changeait d'un jour à l'autre, au gré d'une imagination sans principe; car, qui ne sait que les systèmes philosophiques presqu'aussitôt détruits qu'enfantés, n'avaient qu'une existence éphémère et fugitive? qui ne sait que ceux qui les avaient mis en crédit, les voyaient souvent tombés en vétusté ou contredits par de nouveaux systèmes; oui, souvent l'opinion qui avait fait le plus de de bruit du vivant de son inventeur était précisément celle qu'on traitait avec plus

de mépris après sa mort. Le disciple inconstant avait bientôt perdu de vue son premier instituteur pour tourner ses regards vers celui qui le remplaçait, à moins que l'impulsion de son génie ne le fît entrer dans de nouveaux sentiers, en lui inspirant quelque erreur nouvelle et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que toujours incertains sur la route qu'ils devaient suivre, sans cesse emportés loin du vrai par le moindre vent de la doctrine, les hommes se seraient égarés sans retour, si votre Fils, rentrant avec eux dans un saint commerce n'eût confondu la sagesse des sages et rendu vaine la science des savants.

En effet, chrétiens, choisissez tel philosophe qu'il vous plaira, parmi ceux que l'antiquité païenne a pour ainsi dire divinisés; désignez-en quelqu'un à la suite duquel, comme à la suite de Jésus-Christ on ait pu marcher sans risquer de se perdre; désignez-en quelqu'un dont la doctrine, comme celle de Jésus-Christ, soit à couvert de tout reproche; et s'il est vrai, au contraire, qu'en approfondissant leurs opinions les plus sensées, on les trouve toujours mêlées de quelque erreur; s'il est vrai encore que dans les questions du plus grand intérêt, la plupart ont eu des idées moins saines que le peuple, de quel poids, de quelle utilité pouvaient être leurs leçons? Or, examinez par exemple les pensées de Platon sur l'Etre suprême: certes, c'est alors surtout que s'élevant et planant pour ainsi dire au-dessus de l'espèce humaine, il laisse bien loin derrière lui les sages qui l'ont précédé; mais si nous observons, avec saint Clément, qu'il avait dérobé des livres saints, quelques étincelles du feu sacré qu'ils renferment; si nous observons encore que nonobstant les attributs qu'il donne à la Divinité, il ne la regarde pourtant que comme un simple ordonnateur qui a exercé sa puissance sur une matière préexistante et qui lui était coéternelle, nous jugerons combien est défectueux son système dans ce qu'il paraît avoir de plus conforme à la saine raison.

Eh! que penseriez-vous de ce philosophe, mes frères, si, comme saint Cyrille, j'étalais à vos yeux tout ce qui déshonore ses écrits; où est la pudeur qui ne s'alarmerait point des maximes scandaleuses qu'il insère dans ses dialogues? Eh quoi? la honte qu'il avait de les prononcer, ne devait-elle pas lui défendre de les faire dire à ses graves interlocuteurs? Avec l'institution du mariage, il abolit les noms et les droits paternels, il autorise le mensonge, il permet de boire avec excès à certaines fêtes, de paraître indécemment dans les jeux publics; or, d'aussi perverses maximes pouvaient-elles servir à rendre les hommes meilleurs, et le peuple, malgré sa stupidité, n'avait-il pas sur ces objets des notions bien plus exactes?

Portez votre vue sur les autres sages du paganisme, et voyez quelle affreuse discorde entre eux sur l'essence de la Divinité, sur l'immortalité de l'âme, sur le souverain bien. O scandale! quoiqu'ils fussent la plupart intimement convaincus de l'unité du grand Etre ils n'osaient confesser cet article de leur croyance commune, et par un désordre inconcevable ils alliaient avec la connaissance du vrai Dieu, un culte politique des fausses divinités; témoin, ce philosophe athénien, réputé le plus sage des hommes qui, malgré son aversion pour les idoles, suivait la multitude dans les temples où il adorait ce qu'il méprisait, et pratiquait ce qu'il condamnait : *Quod damnabat adorabat.* Donc, poursuit saint Augustin, ces philosophes n'étaient point nés pour éclairer le monde : *Non sic isti nati erant.*

Que dirai-je de ces législateurs dont les plus fameuses républiques adoptèrent les institutions? N'étaient-ils pas eux-mêmes la pierre d'achoppement de ceux qu'ils voulaient diriger. Hélas! toujours circonscrit dans les limites de sa patrie, chacun regardait son peuple comme étant seul sur la terre ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre; et, à l'exception de quelques maximes politiques, toujours stériles pour la réformation des mœurs, ils n'effleurèrent pas même les principes qui en sont la base; que dis-je ils n'effleurèrent pas? Ils s'efforcèrent d'en effacer l'empreinte. Lycurgue encense le vol et souffre la prostitution; Solon laisse à Athènes tous ses vices; il ne fait que leur tracer des limites; d'autres, n'ont pour but dans la discipline qu'ils introduisent, que d'exciter les vertus militaires, ou d'inspirer le fanatisme atroce des conquêtes; et tous, tant philosophes que législateurs, s'en rapportaient au peuple en fait de doctrine; consacrant ainsi les préjugés qu'il leur fallait détruire et accréditant les erreurs qu'il leur fallait extirper : donc ils n'étaient point nés pour éclairer le monde : *Non sic isti nati erant.*

C'est moi, dit Jésus-Christ, qui suis venu pour rendre témoignage à la divinité, non comme un simple législateur, dont les lois sont justes sans qu'il puisse les graver dans les âmes, non comme une lumière qui luit dans les ténèbres, sans que les ténèbres la comprennent, mais comme ayant le pouvoir d'asservir l'esprit et le cœur, en leur donnant un être nouveau, par une création nouvelle : *Ego in hoc natus sum.* (*Joan.*, XVIII, 37.)

Ici, mes frères, qui pourrait dire les grands effets de sa prédication : déjà tout a changé de face dans l'univers : persuasive et triomphante, la parole incarnée attire tout après elle; rien ne résiste à l'efficacité de ses opérations : semblable à un fleuve dont le souffle du Seigneur agite les eaux, ou à un torrent débordé, elle fait adopter partout ses dogmes et ses préceptes : vous disparûtes devant son éternelle splendeur, épais brouillards, vapeurs obscures dont nos esprits étaient effrayés, erreurs; illusions, incertitudes, préjugés, qu'êtes-vous devenus devant l'astre sorti de Jacob? Il vous dissipa comme un tourbillon, et, libre

de votre joug, l'intelligence humaine s'éleva jusqu'aux vérités les plus sublimes ! ô Jésus ! ô consubstantielle émanation de la lumière incréée, vos regards vivifiants dissipent l'épaisseur des ténèbres. L'homme, assis dans l'ombre de la mort, entendit votre voix, leva la tête, fixa les grandes choses que vous offrîtes à sa contemplation, et souscrivit à la belle doctrine dont vous lui ordonnâtes l'observance.

Eh quelle doctrine, mes frères ! en est-il de plus conforme à votre nature, et de mieux assortie à vos besoins? Consultez ce que vous devez à Dieu, à vous-mêmes, à vos semblables, et voyez si, dans le détail de ses préceptes, l'Evangile en cite aucun qui ne concourre ou ne se rapporte à ce triple objet.

Partout il vous présente un Dieu jaloux de votre culte, qu'il vous est ordonné d'adorer en esprit, d'aimer sans mesure, sans partage, de toutes vos forces et par-dessus toutes choses; grâce à l'Evangile ce Dieu, jusque-là si peu connu, vous le connaissez enfin tel qu'il est, immense dans ses attributs, immuable dans son être, libre dans ses conseils, éternel dans sa durée, infini dans son existence, illimité dans son pouvoir ; plus vous le contemplez, en suivant de près le jour que l'Evangile vous fournit, plus vos lumières s'accroissent, plus vos devoirs se développent; vous apprenez à ne soustraire aucune créature à sa Providence, aucun pécheur à sa miséricorde, aucun péché à sa justice, aucun mouvement de piété à sa grâce, aucune action à son jugement; vous apprenez à l'aimer dans les biens dont il vous comble, dans les calamités dont il vous frappe, dans les amis qu'il vous ménage, dans les ennemis qu'il vous suscite, dans tous les hommes quels qu'ils soient, parce qu'ils sont tous les enfants d'un père commun, qui est dans les cieux.

C'est l'Evangile qui, après vous avoir élevés jusqu'à l'Etre des êtres, vous fait redescendre en vous-mêmes, et vous introduit dans votre propre fonds : là, en vous dévoilant le vice de votre première naissance, il vous donne le dénoûment de la grande énigme qui avait fait imaginer tant de faux systèmes. Si, pour principe de votre dégradation, il révèle la faute qui vous est inhérente, et personnelle à chacun de vous, ce n'est que pour vous en montrer, pour vous en fournir le remède.

Hélas ! chrétiens, depuis la chute originelle, les sens, qui vous obéissaient, vous asservissent. Tout ce qui vous était soumis vous domine, et tandis qu'une voix secrète vous rappelle malgré vous à votre devoir, les passions, plus impérieuses, vous en détournent, au mépris de la loi. Comme vous portez dans chacun de vous deux hommes différents, dont l'un désapprouve le mal que vous faites, et l'autre vous incline vers le mal que vous désapprouvez, eh bien ! dit Jésus-Christ, portez le fer et le feu dans la partie intérieure de vous-mêmes, c'est là qu'est votre ennemi, c'est là qu'il faut le combattre; la palme n'est promise qu'au vigoureux athlète qui aura combattu jusqu'à la fin ; or, je vous le demande, ce précepte n'est-il pas un précepte incréé, à l'invention duquel notre sagacité n'aurait pu atteindre. De là l'humilité, l'humilité, cette vertu qui n'a pas même de nom parmi les païens, et que leurs philosophes n'ont jamais enseignée. Vous-même, ô législateur des Hébreux, vos lois morales sont très-sages, très-sages, et je les admire, mais montrez-m'en une qui attaque directement notre orgueil ; montrez-m'en une qui guérisse cette enflure, qui nous est si naturelle; ou convenez que la législation des chrétiens est plus parfaite que la vôtre.

Par la doctrine de Jésus-Christ, tout devient pur et sacré dans le commerce des hommes, sa morale inspire aux souverains de la tendresse pour les peuples, et aux peuples de l'amour pour leurs rois : elle forme le juge équitable, le maître doux, le serviteur docile, le citoyen utile et désintéressé ; que sais-je? tous les hommes doivent à l'Evangile les vertus propres à leur condition respective ; donnez-moi quelqu'un, s'écriait Lactance, livré à toutes les passions, ah ! sans doute ! il faudrait désespérer de son retour à la justice, s'il n'avait d'autres maîtres que vos philosophes ! mais qu'il s'inscrive avec nous, qu'il vienne à l'école de Jésus-Christ, et bientôt il sera transformé en homme vertueux, tant l'influence de la doctrine céleste est puissante. *Tanta divinæ sapientiæ vis est.* Qu'ai-je dit, mes frères, et cette assertion, autrefois sans réplique, le serait-elle aujourd'hui si, comme les anciens apologistes, les orateurs chrétiens en appelaient à vos mœurs, pour justifier l'excellence de votre doctrine? pourraient-ils dire aux sophistes modernes ainsi qu'Athénagore aux sophistes de son temps, Cherchez ailleurs que parmi les disciples de Jésus-Christ des hommes vicieux et méchants, nul d'entre eux ne mérite ces titres infamants. *Nemo christianus malus.* La désappropriation, la concorde, le goût de la prière, l'humilité, l'amour de la justice, voilà, voilà leur crime, si toutefois il faut leur en imputer; n'aurions-nous, mes frères, d'autres reproches à vous adresser, et ne serait-ce qu'au défaut des actions mauvaises que vos bonnes œuvres seraient censurées ; si de votre conduite je déduisais l'excellence de l'Evangile..... mais je vous laisse à cette humiliante réflexion, pour passer à ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce fut, chrétiens, un spectacle bien étonnant pour l'univers que de voir l'empereur Julien, devenu controversiste, entrer en lice avec les défenseurs du christianisme, et sans appesantir sur sa puissance, tâcher de les convaincre par ses raisonnements, de les éblouir par ses objections ; mais, pour en montrer la faiblesse, saint Cyrille n'eut besoin que de les produire au grand jour : ainsi par Origène avaient été

pleinement réfutées les vaines subtilités de Celse : ainsi Porphyre et Jamblique avaient vu repousser tous leurs traits ; ainsi, mes frères, verriez-vous s'évanouir les sophismes de la part des soi-disants philosophes d'aujourd'hui, si les bornes d'un discours me permettaient de les étaler à vos yeux.

Car, je vous le demande (et je commence par ceux d'entre eux qui, dans leur impiété, n'ont gardé aucune mesure ; pour finir par ceux qui du moins ont su en garder quelqu'une), car je vous le demande, quelle consistance pourraient avoir en elles-mêmes toutes les contradictions accumulées dans certains livres de nos jours, où avec tant d'audace on dénature les notions les plus simples, on fronde les vérités les plus palpables, les plus généreuses. O doctrine de Jésus-Christ, non, vous n'avez pas même à soutenir le choc et moins encore la comparaison de ces opinions ténébreuses que le sens commun rejette au premier aspect, et dont la fausseté est si frappante; vous n'avez pas même à vous défendre contre ces hypothèses absurdes où l'on confond avec le monde la suprême intelligence qui le régit, où l'on attribue au hasard la production de toutes choses, où la Divinité est regardée comme un fantôme idéal que la crainte a fait naître, où l'on divinise indistinctement tout ce qui existe, pour en faire une substance unique, un seul grand tout, mélange informe d'esprit et de matière, simple et composé tout ensemble, doué d'attributs incompatibles, quoique essentiellement un.

Ecoutez, chrétiens ; l'idolâtre antiquité tout ignorante qu'elle était témoigna le plus grand mépris pour les paradoxes bizarres de combinaison fortuite, de monde animé, de matérialisme de toute espèce ; là où tous les genres d'erreurs étaient toléré, le seul soupçon d'athéisme enflammait l'indignation publique, tant la pluralité des dieux, quelque insoutenable qu'elle fût le paraissait bien moins sans contredit, que l'impie assertion qui n'en admet aucun ; de là naquit parmi les anciens athées l'affreuse distinction de deux doctrines ; de deux doctrines ! Ce délire si inconcevable de l'esprit humain et pourtant si universellement reçu parmi les sectes païennes, la nécessité de se soustraire aux imprécations du peuple fit couvrir du manteau du déguisement l'opinion la plus insensée ; on résolut de désavouer en public ce qu'on avait professé dans les ombres de l'école, et, tel que les mystères infâmes de quelques divinités, l'athéisme ne sortait, pour ainsi dire de son secret, qu'après avoir fait jurer aux initiés un silence inviolable sur leur manière de penser et une conduite extérieure tout à fait opposée à leurs principes; tant il était timide et réservé dans des circonstances néanmoins, où l'absurdité de l'idolâtrie aurait pu favoriser ses progrès, si lui-même il n'eût été bien plus absurde ; et aujourd'hui, qui le croirait? aujourd'hui, il a déposé tout honte : armé de quelques vains sophismes, suivi de quelques partisans, on le voit se produire en plein jour, souffler partout la révolte et l'anarchie, et presser insolemment les hommes de secouer le joug de la religion, assez et trop longtemps appesanti sur leurs crédules esprits.

La religion ! mes frères, la religion ! ah ! laissez-moi saisir cette occasion d'en parler. La religion ! dont à tant de titres la société réclame l'existence, dont nous sentons si vivement le besoin, qui seule place le supplice à côté du crime, aussi puissante dans l'obscurité de la solitude qu'à la clarté du jour, aussi redoutable à celui qui peut tout qu'à celui qui habite sous le chaume : frein nécessaire, frein universel ; toujours supérieur aux efforts des emportements d'un peuple mutiné, cent fois couvert d'écume par le tyran, surpris de trouver une action supérieure à la sienne : que pourraient, à son défaut, les lois civiles, seraient-elles une assez forte barrière à l'impétuosité de nos penchants, à la fougue de nos passions? elles empêcheraient peut-être ces agressions hardies qui affrontent la lumière, mais les forfaits inaccessibles à l'œil du juge, seraient-ils moins chers à la corruption du cœur? que deviendraient la foi des promesses, la sainteté des serments, le lien des paroles, si l'homme n'avait à craindre que la sévérité de la justice humaine, si la religion ne lui montrait sans cesse un témoin inévitable, un vengeur inflexible?

O présent de la divinité ! source intarissable de notre bonheur, l'ingratitude de ceux qui vous méconnaissent, pourrait-elle nous faire oublier vos bienfaits ? vous faites naître, vous consacrez ces devoirs mutuels dont l'observance est l'appui du trône et le gage de la félicité commune. C'est à vous que la vertu doit ses plaisirs, le vice ses remords, les lois leur sanction, la société son harmonie, les mœurs une règle infaillible et constante qui les corrige et les maintient ; seule vous sympathisez avec la noblesse de nos désirs, seule vous remplissez nos âmes, vous vous transformez pour ainsi dire, en autant de secours que nous avons de besoins, et nos intérêts nous ramènent toujours à vous lorsque nous savons les connaître : vous êtes, dit-on, une erreur qu'il est important d'extirper; mais s'il en est ainsi, d'où vient qu'on ne peut vous rejeter sans introduire tous les désordres; d'où vient que lorsqu'on tâche de vous anéantir dans vos principes, on est forcé de vous admettre dans vos conséquences; d'où vient que vous avez tant de rapports avec cet arbitre intérieur, qui se fait entendre dans le calme de nos sens ?

Certes, chrétiens, quelle étrange espèce d'erreur, que celle que tout concourt à établir, que rien ne peut effacer; qui, plus forte qu'un rocher, subsiste sans interruption en se jouant des efforts de ses adversaires? quelle étrange espèce d'erreur que celle qui se fonde sur des preuves incontestables et qui n'exige pour être persuadée que d'être connue et sentie : Erreur ! eh bien ! erreur soit ! Mais, ô erreur précieuse, erreur sublime ! erreur, dirai-je, adorable, avec

quelle force vous subjuguez nos esprits, avec quel charme vous entraînez nos cœurs, et combien vous l'emportez sur ces vérités prétendues qui vous remplaceraient. Oui, tous les peuples devraient vous sceller de leur sang, puisque vous ne les auriez trompés que pour les rendre heureux et tranquilles.

Dites, mes frères, qui de vous pourrait sans horreur les entendre seulement nommer, ces productions trop célèbres qu'une curiosité criminelle fait rechercher avec tant d'avidité et qui répandent partout le poison le plus funeste; qu'ont-elles donc opéré de si heureux pour nous, pour contre-balancer à nos yeux l'Evangile et pour nous en faire secouer l'aimable joug. Oh! plutôt qu'il règne sur nos esprits, qu'il ne cesse de les éclairer, qu'il les sauve ainsi des progrès d'une philosophie anti-religieuse, qui n'aspire à rien moins qu'à chasser le Créateur de l'univers, qu'à bouleverser l'ordre social, en nous rendant méchants et méchants par principes; et quel peut être après tout, quel le résultat des systèmes tels que ceux où l'on dévoue au néant l'homme tout entier, où l'on traite sa liberté de chimère, où l'on détruit la moralité de ses actions, où l'on regarde comme arbitraires les liens qui l'attachent à ses semblables, où la volupté est censée être le bonheur suprême, où l'on ne reconnaît comme plaisirs solides que les plaisirs des sens? de bonne foi, chrétiens, ne serait-ce pas insulter à la doctrine de Jésus-Christ, que de la mettre en parallèle avec d'aussi horribles impiétés, et faudrait-il que j'insistasse encore sur les écrivains forcenés qui évidemment n'ont eu d'autre but que de déchaîner toutes les passions, que d'enhardir tous les vices. Ah! passons sans plus tarder à ces autres écrivains, qui du moins gardant quelque mesure, ont paru se rapprocher le plus de la droite raison, et voyons combien ils sont eux-mêmes petits à côté de notre divin Maître.

Je pourrais d'abord dire d'eux avec fondement, ce qu'autrefois saint Justin disait de leurs pareils, que leurs progrès dans la science des mœurs, ils les doivent à l'Evangile, et que par conséquent, opposer leurs plus droites leçons aux leçons de Jésus-Christ, ce serait opposer à celui-ci ses propres bienfaits : *Quæcunque apud alios prædari, dicta ea nostra sunt christianorum.* Mais, qu'ai-je besoin d'insister sur les nombreux larcins qui font tout le prix de leurs ouvrages; quand, si riches qu'ils soient de leur propre fonds, ils n'en servent pas moins, ou plutôt ils n'en servent que mieux au triomphe de l'Evangile. Hélas! n'eût-on d'autre reproche à leur adresser que d'avoir presque tous affecté de séparer les principes moraux des principes religieux; n'en est-ce pas assez pour dégrader à jamais leur doctrine, quelques applaudissements qu'elle ait pu mériter? Séparer les principes moraux des principes religieux, quelle chimère! ô philosophes! et j'emprunte maintenant contre vous-mêmes le langage de l'un d'entre vous : nous avouerons de plein gré que vos lois morales sont très-sages; mais montrez-nous-en la sanction, que vous sert d'avoir enseigné tout ce qu'a de plus beau, de plus élevé la loi naturelle, si, en l'isolant comme vous faites, vous lui ravissez à la fois son appui, sa défense, son attrait, sa vigueur? Dites-nous à quoi peut aboutir toute la sublimité de vos préceptes, si vous n'y joignez la force impérieuse des motifs; et de quel poids seront vos leçons, tant que vous les priverez des ressorts puissants dont Jésus-Christ ne manque jamais d'accompagner les siennes? n'eût-il donc, au-dessus de vous que cet inestimable avantage, quelle comparaison de vous à lui serait-il raisonnable d'établir!

O l'étrange procédé que le leur! mes frères, en fut-il jamais de plus inconséquent, de plus contradictoire? ils ne cessent de s'extasier sur la beauté de l'Evangile, ils lui décernent à tout propos les plus magnifiques éloges; de leur aveu tout ce qu'il a prévu, réglé, conseillé, surpasse infiniment les efforts réunis des intelligences créées; c'est, à les entendre, une législation qui n'a pu émaner que d'un Dieu, et cependant ils en sont ouvertement les destructeurs; la plume qu'ils semblaient avoir consacrée à son apologie, ils la font servir à le charger de leurs invectives; ils s'en prennent, qui plus est, à la perfection même, et s'arment contre Jésus-Christ de tout ce qu'il a enseigné de plus élevé; ils l'accusent de décourager l'homme en poussant trop loin le rigorisme : le rigorisme? lui qui frappe d'un anathème égal, et le libertin qui entreprendrait d'altérer la sainte sévérité de ses instructions, et le novateur qui voudrait se parer d'une justice exagérée. Oui, dans ses adorables documents, le point précis de la perfection est toujours atteint sans que jamais il soit dépassé; et pour que nous sachions garder un juste milieu, il nous prescrit la sobriété, même dans la sagesse : *Sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII, 3.) Voyez comme Jésus va au-devant du crime par le soin même qu'il prend à l'attaquer avant qu'il soit consommé, par l'attention qu'il se donne à le poursuivre jusque dans ses desirs vagues et obscurs, qui en sont comme la première ébauche; c'est, pour ainsi parler, c'est à la tige de nos pensées, c'est à l'entrée de notre cœur qu'il a voulu que la loi se plaçât, pour en éclairer facilement tous les replis, pour en surveiller sans effort tous les mouvements. Ciel! quel est donc ce législateur étonnant qui vient à bout d'asservir l'intention elle-même, et quel autre qu'un Dieu a pu dicter cet admirable commandement : *Vous ne désirerez point :* « *Non concupisces.* » (*Rom.*, VII, 7.)

Que de maximes je pourrais citer ici, touchant lesquelles on interroge en vain les sages de nos jours, et dont aucun d'eux, quoiqu'il les eût sous sa main, n'a pas même songé à partager la gloire avec l'Evangile. N'est-ce pas, en effet, une idée absolument nouvelle que de proportionner le mérite de nos actions au rapport qu'elles ont avec nos ressources;

que d'assigner la même récompense et aux essais de la faiblesse, et aux efforts de l'homme puissant; au modique denier de la veuve comme aux plus grands sacrifices de l'opulence? N'est-ce pas encore une idée absolument nouvelle que d'interdire le faste et l'ostentation dans les bonnes œuvres, que de remplir ainsi la vie entière d'actions modestes et sans éclat, d'autant plus utiles à la société qu'elle en fournit à chaque instant les occasions, d'autant plus agréables au Très-Haut, qu'il en est le seul témoin, le seul juge, le seul rémunérateur. N'est-ce pas enfin une idée absolument nouvelle que de nous éloigner de tout esprit d'aigreur, de précipitation, d'injustice dans nos jugements, en ne fixant pour nous d'autre mesure, au dernier jour, que celle où nous aurons mesuré nos semblables; et peut-on lire sans émotion la leçon adressée aux dénonciateurs de la femme adultère? Ah! chrétiens, pendant que Jésus-Christ multiplie ainsi parmi nous les moyens de mériter l'approbation divine, que dirai-je de celui qu'il nous offre de la recouvrer par la sincérité même du regret de l'avoir perdue. Hélas! dans les moments trop fréquents où la chaîne qui nous unit à notre Dieu s'échappe de nos mains, que deviendrions-nous, s'il ne nous restait l'espérance de la ressaisir; si, tant de fois criminels, nous ne pouvions aspirer à redevenir innocents; si, plongés dans l'abattement du remords, nous n'avions pour nous relever, pour nous soutenir, pour nous encourager, que les tristes conseils, que les accablantes consolations de nos plus sensés philosophes; et combien ne doit pas l'emporter sur la leur, la doctrine qui, au repentir dont nos cœurs sont brisés, assure de la part de Dieu, l'entier oubli de nos offenses.

Mais n'y eût-il dans l'Evangile que le précepte si nouveau de la charité, ce précepte qui, jusque dans nos ennemis, nous fait remarquer tant de titres à notre bienveillance, tant de traits dignes de notre amour; quel droit n'a pas Jésus-Christ de se concilier notre admiration, éclipsant à jamais tout ce qu'a pu marquer de plus parfait la sagesse du siècle. Oh! qui me donnera de faire passer dans vos âmes les sentiments qui agitent la mienne : à peine a-t-il inculqué le premier commandement de la loi, que le Sauveur ajoute : et le second, qui lui est semblable, est d'aimer le prochain comme soi-même : le second qui lui est semblable! quelle simplicité! quelle étendue dans cette expression! est-il rien de plus touchant, de plus sublime, que de mettre le devoir qui nous lie à nos semblables, au niveau du devoir qui nous unit à l'auteur suprême, que d'établir entre eux une relation telle que le premier ne peut subsister sans le second, ni celui-ci être observé sans que celui-là soit accompli. Pouvait-on resserrer dans un moindre espace tout le tableau de nos obligations? pouvait-on mieux les simplifier, mieux les consacrer qu'en offrant sans cesse à nos esprits, l'idée d'un Dieu prenant sur lui la reconnaissance des malheureux. Dites, chrétiens, où chercher, où trouver un principe de morale dont l'influence puisse égaler jamais une aussi grande, une aussi féconde pensée? Oserait-on lui comparer cette froide philanthropie que la philosophie élève si haut, bien que de toutes parts limitée, bien qu'au fonds, malgré ses belles apparences, toujours circonscrite dans le cercle étroit de l'intérêt personnel : ô perfection dont rien ne peut approcher! Où sont, pouvons-nous dire avec l'Apôtre, où sont les sages? où sont les docteurs qui ne soient convaincus de folie, par le simple exposé de ce précepte ineffable? Ainsi donc, ainsi le pauvre, quel que soit son état, quelle que soit sa bassesse, peut correspondre aux bienfaits que la main la plus généreuse lui départ avec toute la munificence d'un Dieu auquel Jésus l'identifie; il s'environne, aux yeux de la foi, d'une auréole sacrée, dès que l'amour de l'humanité n'est autre que l'expression de l'amour que nous portons au Créateur; dans l'immensité duquel, et pourquoi ne le dirai-je point, dans l'immensité duquel nous cessons de nous perdre, dès qu'il nous est donné de le visiter, de le nourrir, de le consoler dans chacun de ses membres souffrants; disons mieux, dès qu'il nous est donné de l'adorer sous les haillons *divinisés* de l'indigence.

Mais quoi! tandis que le Seigneur n'est descendu au milieu de nous que pour être à la fois notre bonheur et nos délices; tandis qu'il ne fut placé au milieu de la société que pour en rapprocher les diverses parties devenir leur commun lien, lorsque tout ce que séparent les préjugés et les opinions, les erreurs et les vices, c'est sa doctrine qui l'embrasse et tend à le réunir par cette douce et vive charité qui ordonne à tout prix de haïr l'erreur, mais qui défend à tout prix de haïr, où plutôt, qui ordonne à tout prix de chérir celui qui erre : faut-il qu'on ait pu l'oublier jusqu'à intenter contre lui l'accusation d'intolérance! d'intolérance! contre lui, l'inspirateur, l'apologiste assidu de tous les sentiments doux et indulgents, de toutes les affections tendres et modérées; contre lui, qui ne cesse de recommander à ses disciples de se faire tout à tous, tant il était loin d'aspirer par eux à tyranniser les consciences! Et qui sera donc tolérant, si ce ne sont les enfants de celui qui du haut de sa croix ne prononça sur ses meurtriers que des paroles de paix, de pardon, de clémence? Qui sera donc tolérant, si ce ne sont les disciples d'une loi qui, au lieu de semer l'épouvante, n'a subjugué les cœurs que par la patience, par la commisération, par l'amour; qui sera donc tolérant, si ce ne sont ceux que doit sans cesse animer cet esprit de bonté, de compassion, de superbe apanage, heureux caractère distinctif du christianisme, auquel on ne peut reprocher les excès qu'il déplore et proscrit sans se souiller de la plus noire des calomnies. Vous, ses injustes détracteurs, dès là que vous lui imputez d'avoir armé l'homme contre l'homme, d'avoir porté la

dissension dans les empires, pourriez-vous nous citer quelqu'une de ses lois qui commande le trouble ou favorise la sédition; quand, au contraire, il est le frein puissant de toutes les passions antisociales et perturbatrices; quand il fait autant de devoirs religieux de tous ceux que l'ordre civil nous impose; quand enfin, il n'appartenait qu'à lui de régler, de sanctifier cette tolérance; qui, après tout, et la France ne l'a que trop éprouvé, qui, après tout, n'est qu'un vain nom dans vos écrits, bien inférieurs à l'Evangile, sous le rapport même qui vous semblait devoir leur donner sur lui tant d'avantages.

Heureux donc celui que vous avez enseigné, ô Jésus! heureux l'homme, heureux le disciple dont vous avez été l'instituteur et le maître : *Beatus quem erudieris Domine* (*Psal.* CXLIII, 12), que de lumières, que de ressources ne trouve-t-il pas dans votre doctrine ; ensemble merveilleux de tout ce qu'il importe le plus de savoir, elle étale dans le plus grand jour toutes les connaissances relatives au salut.

Oui, mes frères, tout y est prévu, tout y est détaillé, point de morale aussi sublime, point de code aussi parfait; tout ce qu'on pouvait extraire des plus beaux écrits philosophiques, languit et disparaît, rapproché de l'Evangile; les vérités, ailleurs très-rares, s'y présentent en foule sans mélange d'aucune erreur, et en adopter une, c'est les adopter toutes : vérités qui portent le jour dans les plus secrets replis du cœur de l'homme; qui percent et dissipent les ténèbres dont le mensonge s'enveloppe, qui enrichissent l'entendement humain jusqu'à ajouter à sa primitive science; vérités enfin de tous les temps, de tous les lieux, de tous les genres: *Quæcunque vera.* (*Philip.*, IV, 8.)

Dans l'Evangile, la chasteté se montre avec tous ses charmes et dans toute sa perfection. Là, sont proscrits avec sévérité les moindres désirs, les moindres mouvements contraires à cette vertu; tout ce qui peut la rendre vigilante et circonspecte, attentive et précautionnée, tout ce qui peut en fortifier l'habitude, en assurer le triomphe, en augmenter le prix, fuite d'occasions, retraite intérieure, mortification des sens, sacrifices de toute espèce, c'est l'Evangile qui l'expose de point en point. Oui, mes frères, la modestie et la pudeur y trouvent toutes les règles qui les concernent : *Quæcunque pudica.* (*Ibid.*)

J'aime à voir sans doute les anciens philosophes s'occuper de faire entendre à l'homme ses vrais intérêts, enseigner même certains devoirs analogues à la justice et dont la société ne peut se passer; mais quel est celui qui, comme Jésus-Christ, a suivi jusque dans sa dernière conséquence le précepte de l'équité naturelle! Ah! lorsque prosternés à nos pieds vous vous en déclarez les infracteurs, quelle est la règle qui nous guide et qui vous condamne si ce n'est l'Evangile, et quand nous vous disons qu'il faut être intéressé dans ses vues, ennemi de toute acquisition injuste, de tout émolument suspect, de tout gain illicite; quand nous vous disons qu'il faut s'abstenir de tout ce qui peut nuire au prochain, que ses biens, sa réputation, sa personne sont inviolables et sacrés, que vous devez le garantir et le défendre contre l'injustice et l'oppression, c'est dans l'Evangile que nous avons puisé ces leçons admirables, il ordonne donc, tout ce qui est juste : *Quæcunque justa.* (*Ibid.*)

Ce n'est point assez, et que servirait d'éviter le mal sans faire le bien; dans l'Evangile l'omission des bonnes œuvres rend coupable celui qui aurait pu les pratiquer : car, mes frères, il ne suffit pas d'être exempt de défauts, il faut avoir des vertus pour être saint. O doctrine de Jésus-Christ! c'est vous qui les prescrivez ces vertus par vos conseils, par vos préceptes; c'est vous qui nous indiquez non-seulement ce qu'il faut fuir, mais encore ce qu'il faut faire; sainte et sanctifiante tout ensemble, en vous celui qui désire d'être saint trouve tous les moyens de le devenir : *Quæcunque sancta.* (*Ibid.*)

Pourquoi, mes frères, suis-je maintenant obligé de terminer ce discours et que n'aurais-je pas à vous dire sur les qualités sociales dont l'Evangile embellit ses vrais disciples, qualités utiles, qualités indispensables qui tendent visiblement au bonheur de ceux qui en sont décorés : aménité dans les mœurs, honnêteté dans la conduite, douceur dans les manières, constance dans l'amitié, activité dans la bienfaisance, circonspection dans les propos, décence dans le maintien, prévenances, égards, attentions, services, que sais-je, et que n'inspire pas l'Evangile? vertus pacifiques, sentiments généreux, motifs d'affection, tout ce qui peut nous concilier l'estime et l'amour de nos frères, tout ce qu'il y a d'aimable et d'attrayant dans le commerce des hommes, c'est l'Evangile qui le prescrit : *Quæcunque amabilia.* (*Ibid.*)

Mais, serait-ce en vain que tant et de si belles leçons vous auraient été communiquées; n'auriez-vous appris tout ce qui est vrai, tout ce qui est chaste, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable que pour vous rendre plus criminels aux yeux de votre adorable instituteur? Ah! chrétiens, qu'il n'en soit pas ainsi et revenez de vos égarements : convertissez-vous au grand docteur qui, bien mieux que tous les sages anciens ou modernes, vous a élevés dans les principes de la vraie sagesse; souscrivez dès aujourd'hui à son ineffable doctrine et formez-vous sur ses exemples, afin que le Seigneur soit avec vous dans le temps pour vous faire marcher devant lui par sa grâce; dans l'éternité pour couronner ses dons et vos mérites. Ainsi soit-il.

DISCOURS SUR LA MORALE.

DISCOURS PREMIER.

SUR LA LOI NATURELLE.

Lex Domini immaculata, testimonium Domini fidele. (*Psal.* XVIII, 8.)

La loi du Seigneur est sans défaut ; rien de plus vrai ni de plus certain que son témoignage.

Non, chrétiens, la loi de Dieu ne ressemble point à celles que les hommes établissent, elle ne se prête en aucun sens à leurs préjugés, elle ne favorise point leurs passions, elle ne tolère de leur part ni prétextes ni excuses, elle condamne jusqu'aux plus secrets désirs pour peu qu'ils soient désordonnés. C'est une règle essentiellement fixe, que rien ne peut changer ou qu'on ne peut fléchir. Il faut, pour être juste, se conformer point par point à ce qu'elle ordonne, il faut, à tout prix, s'abstenir de ce qu'elle défend, parce qu'elle a prévu tout le bien que nous avons à faire, comme aussi tout le mal que nous avons à fuir : *Lex Domini immaculata.* Et quand le Prophète ajoute qu'elle ne cesse de rendre un témoignage fidèle : *Testimonium fidele*, il veut surtout nous faire sentir que nous serons un jour confrontés avec elle, afin d'être jugés selon ce qu'elle déposera pour ou contre nous. Oh! qu'elle est admirable cette loi ! et de quel trésor nous avons été enrichis quand Dieu daigna la graver dans nos âmes en y imprimant la lumière de sa face. Seule elle nous tient lieu de tout, point de perte qu'elle ne compense, point de revers dont elle ne console, point de vrais plaisirs qu'elle ne procure. David ne trouve rien de comparable aux délices qu'il goûte en la méditant, et s'il ne tarit point sur son éloge, c'est parce qu'il trouve en elle une source intarissable de bienfaits. Or, c'est de cette loi immuable que j'entreprends, aujourd'hui, de vous parler, et à cette fin j'en démontrerai d'abord les principes, je ferai voir qu'elle établit entre le bien et le mal moral une distinction nécessaire, sujet de mon premier point; j'exposerai ensuite les motifs qui, en nous détournant de l'un, doivent nous engager à pratiquer l'autre, je ferai voir qu'il existe un avenir où nous serons jugés selon nos œuvres, sujet de mon second point. En deux mots, il existe une loi naturelle, cette loi a pour appui des promesses et des menaces, qui ne peuvent manquer d'avoir leur effet; tel est le plan ainsi que le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour peu que l'homme rentre en lui-même, pour peu qu'il examine sa nature, ou qu'il consulte ses facultés, il se sent lié à un ordre moral, source universelle de ses devoirs, auquel tout le presse de se conformer, et qu'il ne peut intervertir sans se rendre évidemment criminel. Oui, chrétiens, il est, n'en doutons point, il est un ordre qui préside aux esprits, comme il en est un qui préside aux corps. Et quand je vois régner avec tant d'éclat celui-ci parmi les êtres qui m'environnent, quand je les vois tous s'acheminer constamment vers la fin propre à chacun d'eux, tous s'enchaîner, se combiner, se suivre pour concourir à l'envi, autant qu'il est en eux, à la beauté de l'ensemble, dont ils sont les parties, puis-je ne pas céder à l'induction qui dès lors vient naturellement s'offrir à ma pensée? puis-je ne pas reconnaître aussi, eu égard aux intelligences créées, des lois non moins propres à les régir? et si jamais l'analogie a dû me conduire à la vérité, n'est-ce pas surtout quand elle en étale à mes regards d'aussi radieux caractères ?

Quoi ! je n'observerais de tous côtés dans ce visible univers que proportions, concert, harmonie, j'y remarquerais partout unité de plan, justesse des rapports, convenance des moyens; et, dans l'univers intellectuel, je pourrais présumer que tout marche à l'aventure, que tout est conduit sans règle comme sans dessein ! O Dieu ! que nous servirait donc la prééminence de notre être, si dans la manière de nous gouverner vous nous confondiez avec les autres créatures. Doués d'une intelligente volonté, susceptibles, comme nous le sommes, de devoirs et de bonheur, serait-ce en vain que nous aurions reçu d'aussi glorieux priviléges? quoi ! votre sagesse aurait pu se démentir, par une administration assez bizarre pour que la portion de votre empire la plus noble n'intéressât pas plus spécialement votre providence?

Convenez-en, chrétiens, penser ainsi de notre Dieu, ce serait en avoir des notions bien contradictoires? Oui, ce serait le supposer sans amour pour ses attributs, sans intérêt pour sa gloire, n'ayant ni d'opposition pour le crime, ni d'égard pour la vertu; n'ordonnant rien, pas même de le reconnaître; ne défendant rien, pas même de le blasphémer. Agissant, en un mot, à l'aveugle et par caprice, et tel tout au plus que ces apathiques divinités, qu'une secte impure imagine, bien moins sans doute pour leur attirer nos hommages, que pour les offrir à nos dérisions. Ah! loin de nous d'aussi détestables idées, un Dieu qui, étranger au monde moral, laisserait aller au hasard le plus parfait de ses ouvrages, n'est pas un Dieu que la raison puisse avouer. Autant vaudrait l'anéantir, que de lui supposer ce qui dérogerait le moins du monde à sa nature. Ah ! disons plutôt que, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut, il ne peut

néanmoins rien vouloir qui ne soit conforme à ses immuables idées! disons que tout libre qu'il est de créer des esprits, il ne l'est point de leur refuser sitôt qu'il les crée des lois analogues à leurs facultés, il ne l'est point surtout d'approuver ce qui porte atteinte à ces lois.

Or voilà, chrétiens, incontestablement d'où dérive le droit naturel, il n'a rien moins que la justice éternelle pour principe; c'est sur la nature même de Dieu qu'il repose; c'est dans un ordre à jamais subsistant qu'il faut en fixer l'origine; antérieur, dit un ancien, à toutes les institutions, ce droit est écrit, non sur des tables, ni sur des colonnes, mais en caractères indélébiles dans l'entendement incréé, avec lequel il s'identifie. Il n'est point tel parce que Dieu le veut, mais Dieu le veut parce qu'il est tel; d'où il suit que, de même qu'il y a des choses essentiellement vraies, il y en a aussi qui sont essentiellement bonnes; que, puisque ce qui est évidemment faux ne peut jamais être vrai, ce qui est évidemment un mal ne peut jamais être un bien; que par conséquent il existe une loi qui sépare la justice de l'iniquité par une barrière aussi immobile que Dieu même. Non, chrétiens, nos ténèbres, nos erreurs, nos vains systèmes ne peuvent rien contre cette loi inéluctable; ce qu'elle ordonne est bon, quand tous les hommes se réuniraient pour l'enfreindre; ce qu'elle défend est vicieux, quand tous s'obstineraient à le justifier. C'est à elle qu'il faut rapporter tout ce que les législations d'ici-bas ont de rectitude, et le silence que touchant ce qu'elle prescrit garderaient les codes humains, n'excuse point ses violateurs.

De là, chrétiens, de là les applaudissements que les méchants les plus pervers sont contraints, à tous propos, de lui rendre. Oui, c'est en elle qu'ils cherchent toujours, sinon la règle de leur conduite, du moins un asile assuré contre la violence de leurs semblables. C'est elle qu'ils invoquent à grands cris quand on l'enfreint à leur préjudice! entendez cet audacieux qui la traite de chimère : s'arrêter à ce qu'elle ordonne ou défend, c'est, selon lui, le plus vain des scrupules, mais qu'un usurpateur vienne lui enlever le fruit de ses travaux, il crie aussitôt à l'injustice, il dénonce le ravisseur au tribunal de la nature, rendant ainsi un hommage non suspect à la règle même qu'il ne cesse de combattre ou de méconnaître. L'homme le plus corrompu blâme toujours les désordres de ses pareils, dès qu'il en souffre quelque lésion, l'injustice qu'il vient de commettre de sang-froid, il ne peut la souffrir dans les autres. Violent, il voit avec mépris celui que la colère transporte; homicide, il déteste l'assassin; adultère, il tire le glaive contre celui qui vient de le déshonorer par un semblable forfait; le crime, dont il faisait l'apologie quand il en recueillait le fruit, trouve en lui le plus âpre des censeurs quand on le commet contre lui-même.

Et qu'on ne vienne pas nous proposer l'éducation comme étant la cause de tels sentiments. L'éducation, ah! sans doute, elle peut en arrêter le développement, elle peut même en fortifier l'habitude, mais le germe en est dans nos cœurs. Ils sont nés, ils croissent, pour ainsi dire, dans le sol de la nature; un maître intérieur, dont l'école se trouve partout, les enseigne indistinctement à tous les peuples. C'est en prêtant l'oreille à ses leçons que des barbares, des Scythes se trouvent fondés en reprochant à Alexandre, comme la plus évidente des injustices, l'invasion dont il menaçait leur pays. Abordez le plus sauvage des Indiens qu'on vint à bout d'asservir à l'ancien monde, ne l'entendez-vous pas s'exhaler en imprécations contre ceux qui les subjuguèrent; donc tout sentiment de justice n'est point effacé en lui; tant il doit l'être encore moins là où la nature a souffert moins d'altération.

Ce n'est pas, chrétiens, toutefois, que l'ignorance et les préjugés n'aient précipité quelques nations dans de grandes erreurs sur le droit naturel. Mais que s'ensuit-il de cet aveu en faveur de l'impie, n'est-il pas vrai qu'au milieu de ce chaos d'opinions insensées, d'usages honteux, de lois absurdes ou barbares, la loi qui sépare le bien du mal n'en subsistait pas moins dans sa force. On se trompait sur son application, sans pourtant cesser de la reconnaître. Chaque peuple suivait, si l'on veut, une route fausse et d'égarement, mais tous partaient du même point; pas un qui ne vénérât quelque vertu, pas un qui n'eût en horreur quelque vice, pas un qui fît marcher de pair, par exemple, la perfidie et la bonne foi, la piété et le sacrilége. Nulle part les premiers principes ne sont totalement inconnus, ils ne le seront pas tant que l'homme conservera quelques vestiges d'intelligence; et, le fussent-ils chez quelque individu malheureux qui en serait venu jusqu'à un tel degré d'abrutissement, qu'en résulterait-il au détriment de notre cause, ne sait-on pas assez que les monstres ne doivent pas plus prouver contre l'ordre moral qu'ils ne peuvent prouver contre l'ordre politique?

Et ici, chrétiens, que de preuves se présentent à l'envi pour écraser de leur poids nos adversaires! Peuvent-ils, s'ils sont de bonne foi, me nier que je dois reconnaître ma dépendance de mon Créateur à la manière dont un effet dépend de sa cause; peuvent-ils encore me nier que, puisque ma nature est d'être raisonnable, il ne peut être indifférent que j'agisse ou que je n'agisse pas, selon la raison; peuvent-ils enfin me nier que le désir le plus enraciné de tous dans mon cœur, c'est le désir d'être heureux? Or s'il est certain que pour un sentier qui conduit au bonheur, il en est cent qui en détournent, il ne peut m'être aucunement égal de me perdre dans ceux-ci ou de me sauver en suivant celui-là; tant de passions, qui tour à tour m'agitent en me tourmentant, en m'éloignant du but auquel j'aspire incessamment, je pourrais les croire aussi propres à m'y conduire

que le soin vertueux de les réprimer et tout ce que l'ambition, l'avarice, l'envie enfantent de cuisants chagrins, balancerait à mes yeux les heureux fruits de la douceur, de la modération, de la bienfaisance.

En vérité, chrétiens, je rougis d'exposer à vos regards des impiétés si horribles, et comment oser mettre en question s'il existe une règle des mœurs, sans mettre également en question s'il faut justifier les plus détestables excès, ou s'il faut applaudir aux plus détestables maximes? Ils n'auraient donc rien fait qui ne méritât les suffrages de la raison, ces hommes au seul nom desquels nous frémissons encore, et par qui tous les moyens de nuire au genre humain furent horriblement employés; vous les infâmes calomniateurs de la plus chaste des épouses, vous auriez donc à nos éloges un droit égal à celui de son généreux défenseur? et toi, ô David, toi dont on ne peut se lasser d'admirer l'héroïsme, quand tu sauvais la vie à ton persécuteur devenu ta proie : tu le vois enseveli dans un sommeil profond; la solitude, l'obscurité de la nuit favorisent ta vengeance, le seul guerrier qui t'accompagne offre de prendre sur lui l'horreur de l'exécution pour t'en laisser tout le fruit; un seul coup, non moins sûr que facile, peut te délivrer d'un ennemi puissant, mettre fin aux dangers d'une vie errante et t'assurer une couronne. Cependant d'aussi pressantes considérations ne te touchent point, la présence de ton Dieu, arrête ta main, tu pardonnes. Eh bien, dans ce comble de gloire où ta clémence à jamais célèbre t'a fait parvenir, tu ne serais pas plus grand à nos yeux que lorsque par la bassesse de tes artifices, par l'indignité des moyens qui concourent à ton double forfait, non content d'avoir déshonoré le plus brave de tes sujets, tu n'hésites point encore d'attenter à ses jours, et que, joignant la plus horrible cruauté et la plus atroce perfidie, tu le rends lui-même le porteur de son arrêt de mort.

Vous frissonnez, chrétiens, et ne présumant pas que des hommes qui se disent nos réformateurs aient pu jusqu'à tel point pousser la licence du paradoxe, peut-être m'accusez-vous de faire violence aux principes d'où je les déduis; mais au poids d'une saine raison, pesez-les vous-mêmes, ces principes; vous faudra-t-il les méditer longtemps pour sentir la justesse de mes inductions? Non, dès lors plus de différence réelle entre l'homme officieux qui protége l'orphelin et le brigand qui le dépouille, entre l'ingrat qui trahit sa patrie et le héros qui s'immole pour elle; dès lors, certes, dès lors ne songeons plus à nous observer sur rien, puisque rien ne mérite au fond et dans la réalité ni improbation, ni louange; il nous importe aussi peu de dégrader notre être que de l'ennoblir; repousser ou secourir les malheureux, c'est une même chose; dès lors plus de blâme à redouter, plus de censure à craindre : l'abus que je fais de mes biens ou de mes talents n'est pas plus répréhensible que leur bon usage; les trahisons les plus noires, les dissolutions les plus inouïes, les mensonges, les parjures les plus criants, n'ont rien par eux-mêmes de répugnant ni au bon sens ni à la nature; en un mot, et c'est l'expression même de nos adversaires que j'emploie, tant je songe peu à leur attribuer des excès étrangers à leur doctrine, en un mot l'homme moral n'est qu'une chimère ; on ne doit reconnaître en effet que l'homme physique, dont les passions sont la suprême loi sans autre frein pour les contenir que l'impuissance de les satisfaire.

Ah ! chrétiens, avant les jours d'horreur qui souillèrent à jamais nos annales, il eût peut-être été permis de douter des funestes effets du système affreux que je combats. On eût pu croire que, trop absurde pour pouvoir être pernicieux, il ne porterait aucune atteinte à la société; réduit à n'être tout au plus qu'une simple erreur de spéculation. Mais depuis la longue expérience des malheurs qui en ont été la suite, quand, après s'être propagé au sein de nos foyers et jusque sous le toit du laboureur, nous l'avons vu, brisant d'un même coup tous les liens politiques, nous plonger dans ce déluge de calamités auquel il est si étonnant que la France ait pu échapper, nous siérait-il de ne pas en redouter la sinistre influence, de ne pas en regarder les auteurs comme les vrais fléaux du genre humain?

Quels sont, en effet, si ce ne sont les leurs, les principes que nous avions à repousser? N'est-ce pas leur doctrine en action qui a tout bouleversé, tout détruit, et s'il existe encore tant de méchants parmi nous, par quoi le sont-ils, si ce n'est par leurs maximes? N'avons-nous pas entendu des coupables fameux leur imputer le supplice qui les faisait périr, en leur imputant les crimes qui l'avaient encouru, et qu'ils avouaient n'avoir appris que dans leurs livres ou à leur impie école? Ils nous opposent les mœurs de quelques-uns d'entre eux pour affaiblir l'horreur qu'inspire leur système. Mais si pour avoir des mœurs, mais si pour être vertueux, il fallait, comme vraiment il le faut, que le plaisir ne l'emportât jamais sur le devoir, s'il fallait, comme vraiment il le faut, que le devoir fût toujours rempli, au prix même des plus pénibles efforts, et malgré les plus grands obstacles; s'il fallait, comme vraiment il le faut, ne violer jamais ni les lois de la pudeur, ni les lois de la justice, être toujours fidèle époux, ou célibataire continent, quels seraient ceux de nos adversaires dont, avec quelque confiance, on pourrait vanter les mœurs ou la conduite? Ah ! leurs principes sont trop licencieux pour que leurs mœurs ne soient pas suspectes; ils ont trop écrit en faveur du vice pour qu'ils aient agi, comme on le prétend, sans jamais blesser la vertu; et quelle vertu, quelle probité pourraient exercer les ennemis jurés de tous les devoirs, ces hommes qui n'admettent pour règle de leurs actions que le plaisir ou la douleur, et qui vont même jusqu'à ériger l'intérêt en appréciateur de la vertu?

L'intérêt, appréciateur de la vertu, y pense-t-on, mes frères ? l'intérêt, lui qui, presque toujours, est l'amorce ou l'appât du crime ; l'intérêt, appréciateur de la vertu, ô blasphème ! Ainsi donc, ainsi le plus noir forfait cesse d'être tel quand il est avantageux ; ainsi les larcins, les usures, les concussions trouveraient dans leur utilité leur apologie; c'est le succès qui en fera des vertus. Ainsi il doit passer pour vertueux cet homme qui garde ou viole sa parole au gré des circonstances, et selon qu'il en a besoin pour réussir dans ses ambitieux projets ; ainsi il ne faut taxer de criminel que le fourbe maladroit qui n'aura su ni choisir, ni mettre en œuvre à propos les moyens de nuire; plus actif ou plus rusé, il eût été juste, il eût été vertueux et sans reproche et toute son improbité n'aurait été que dans l'écueil où vinrent échouer ses projets.

L'intérêt appréciateur de la vertu ! mais en quoi suis-je intéressé à tant de faits anciens auxquels pourtant je ne puis m'empêcher de prendre part et qui me font horreur ou plaisir comme s'ils se passaient sous mes yeux ? Oui, que me font à moi les crimes des Phalaris, des Caligula, des Néron? ai-je peur d'être leur victime ? et puisqu'ils me font frémir sans qu'ils puissent me nuire, qu'est-ce donc que je hais en eux si ce n'est leur méchanceté ?

L'intérêt appréciateur de la vertu ! mais, de bonne foi, ne sommes-nous pas souvent forcés d'estimer des actions qui nous blessent, comme aussi d'en mésestimer d'autres, dont pourtant nous recueillons tous les fruits ; et d'où vient que ce coupable qui, pour sauver ses jours a corrompu son juge, ne peut cependant s'empêcher de le blâmer intérieurement ?

L'intérêt appréciateur de la vertu ! mais peut-on ignorer que, dans tout état de choses, il est mille occasions de faire le bien sans aucun espoir de récompense comme aussi le mal sans avoir à craindre aucun châtiment? Or, qu'on me dise si, dans ces deux cas, en prenant pour règle et pour motif l'intérêt, tout homme qui sera conséquent ne sera pas fondé à s'abstenir d'un bien infructueux, pour lui préférer un crime qui serait utile?

Enfin, comment nier l'existence d'une loi dont notre conscience est la continuelle expression ? N'est-il pas vrai qu'il existe un sens moral qui, étant en nous indépendamment de notre volonté, nous instruit en quelque sorte malgré nous-mêmes sur toutes nos actions, nous forçant soit à nous juger coupables par les unes, soit à nous applaudir de pratiquer les autres, aussi peu libre, en effet, que ne l'est la respiration. Or, que veut dire cet interne censeur qui, de tout temps, est en possession de témoigner, de prononcer, de sévir contre nous-mêmes ? quel est ce juge incorruptible dont nous ne pouvons éluder les arrêts? quelle est cette lumière qui luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne peuvent obscurcir ? appellerons-nous injustice ce qui condamne l'injustice? croirons-nous voir l'effet de nos passions dans ce qui parle toujours contre elles? et quelle autre preuve nous faudrait-il pour sentir que le juste est essentiellement opposé à l'injuste, que le mal diffère essentiellement du bien, ou, ce qui revient au même, qu'il existe une loi qui, par essence, est la règle des mœurs, comme je m'étais proposé de le démontrer. Il s'agit maintenant de faire voir qu'il existe un avenir où nous serons jugés d'après cette loi et selon nos œuvres. C'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Que servirait, chrétiens, d'avoir prouvé qu'il existe une loi naturelle, si l'on ne prouvait aussi qu'elle a, pour se faire obéir, les moyens les plus efficaces ; qu'en imposant le devoir elle en garantit puissamment l'observance, et que loin d'être un simple conseil auquel on ne serait pas tenu de se conformer, on ne peut ni la garder sans fruit ni la violer impunément. Il faut donc, il faut, pour ne pas en faire un document stérile ou une règle sans action, il faut qu'assez lumineuse pour diriger, elle soit encore assez impérieuse pour contraindre, et puisque rien de tout ce qui s'offre ici-bas ne peut suffire à cette fin puisque, ni les lois civiles, ni le remords, ni la satisfaction que la vertu fait éprouver, ne garantissent point assez l'observation de la loi dont je parle, ce n'est pas dans le monde présent, c'est dans un monde futur qu'il faut de toute nécessité lui chercher un appui ou des motifs dignes d'elle. Oui, c'est dans l'avenir qu'elle aura son vengeur ou son rémunérateur, ses châtiments ou ses prix; or, voilà ce dont vous allez convenir avec moi si vous êtes attentifs aux preuves que je vais donner touchant l'insuffisance des trois moyens qu'on se borne à proposer.

Et en premier lieu, quant aux lois civiles, qui ne sait qu'elles s'intéressent peu aux devoirs qui n'ont pas avec l'ordre public un rapport immédiat ; que leur but est par conséquent toujours rempli quand elles ont réussi à former des citoyens, quelle que soit leur moralité en tout autre sens ? Non, ce n'est jamais l'homme en tant que seul, c'est toujours l'homme en commerce avec ses semblables qu'elles ont en vue ; ses domestiques obligations n'entrent presque point dans leur plan ; on dirait qu'elles s'en sont même interdit la surveillance, ou plutôt qu'elles ont compté sur une surveillance et plus active et plus imposante que la leur. Or, en ne donnant au droit naturel qu'un aussi débile appui, que peut-on croire avoir fait pour le garantir assez, ou plutôt n'est-ce pas l'abandonner à nos caprices, et dès lors que de devoirs essentiels seraient inobservés !

Car, mes frères, si nous devions nous restreindre aux seules vertus dont les codes humains font mention, combien le nombre en serait petit, que l'objet en serait rétréci, que l'exercice en serait rare ou défectueux ! vous surtout, que vous seriez froide et peu empressée, si toutefois on vous connaissait, ô charité ! qui pourtant vivifiez l'état social

par votre heureuse influence. Hélas! après vous avoir cherchée en vain dans les législations politiques, je n'ai pu vous trouver que dans les codes religieux, parmi lesquels il n'en est qu'un, et combien à ce titre seul ne doit-il pas être adorable! il n'en est qu'un qui fait de vous sa plus chère instruction, sa leçon de préférence, qui pour mieux vous recommander concentrera en vous tous les préceptes et qui ne promet rien moins qu'une éternité de bonheur à vos services les plus légers. Dites-nous donc, dites-nous contre quels biens vous échangez les biens que vous versez à tous moments sans mesure, et dont vous savez ainsi vous déprendre? Irez-vous en demander compte aux législateurs humains, leurs trésors seront-ils ceux que vous avez eu dessein de conquérir en épanchant les vôtres; ne serait-ce qu'à leur approbation que vous auriez aspiré quand vous avez pris tant de soin de vous soustraire à leurs regards? Et vous, dont les célestes yeux ne voient qu'avec dédain tout ce qui passe, vous la preuve la plus pathétique d'un avenir, vous dont le front ne réfléchit que des rayons éternels, quelle récompense auriez-vous espéré des lois temporelles?

Mais, que dis-je, chrétiens, récompense quand on ne les voit s'avancer que pour punir, quand ce n'est qu'à la poursuite des forfaits qu'elles portent leur attention, quand elles sont si loin, même sous ce rapport, d'appuyer suffisamment les lois nouvelles; oui, combien de délits qui, souillant l'homme privé sans troubler l'ordre public, n'ont rien à redouter de la justice humaine! la dureté des pères, l'ingratitude des enfants, l'abandon des serviteurs, où sont les règlements qui aient eu pour but de les réprimer? quelle peine ont-ils infligé aux trahisons en amitié, aux conseils perfides, aux insinuations calomnieuses? et ne pourrais-je pas citer mille détestables actions qui, n'ayant aucune désignation dans nos lois, n'appréhendent rien de leur glaive?

Ah! je conçois qu'on peut être bien méchant sans donner prise aux lois humaines en les observant même à l'égal des citoyens les plus exacts. Eh! n'est-il pas méchant à l'excès celui qui, non content de nier un riche dépôt confié sans précaution, vient encore à bout de faire soupçonner d'improbité celui-là même qui le confia? Cependant, contre un pareil scélérat, que peuvent les lois civiles, et même ne doit-on pas le justifier s'il ne faut s'abstenir que des crimes qu'elles poursuivent? Mais de plus, que pourraient les mêmes lois sur ceux de la volonté desquels elles sont si dépendantes, qui se croient dispensés de fléchir devant elles, toujours prêts à les modifier, à les assouplir ou du moins à les énerver par leur peu d'exactitude à les garder, ou quelle digue assez puissante arrêterait leurs plus sanglants projets s'ils croyaient n'avoir pas à compter un jour avec celui qui n'aura égard à leur rang que pour les traiter avec plus de rigueur s'ils ne l'ont illustré par plus de vertu?

Enfin, mes frères, que peuvent tout au plus, quelle qu'en soit la perfection, les lois humaines, si ce n'est attaquer ce qui est criminel sans réprimer ce qui est malhonnête, influer sur l'acte extérieur sans influer sur le sentiment, arrêter la main sans étouffer le désir; mais, de bonne foi, qu'importe à la loi naturelle qu'on s'interdise au dehors certains excès si le cœur est toujours en proie aux plus injustes désordres, s'il nourrit les plus funestes desseins, s'il n'attend pour les exécuter que l'impunité et les ténèbres? Ne serait-il jamais question de régler ni le principe ni le motif de nos œuvres; ne faudrait-il exiger de nous que le pur matériel de nos actions; compterait-on pour rien les mœurs, les mœurs pourtant bien plus utiles à la société que les lois, et croirions-nous avoir rempli tous nos devoirs, comme il convient de les remplir, quand nous aurions su nous composer assez pour sauver toutes les apparences?

Je conclus donc, chrétiens, et je dis qu'un moyen qu'on peut si facilement éluder, qui n'embrasse pas tous les délits, qui ne s'étend pas à tous les coupables, qui ne peut s'appliquer à tous les cas; un moyen d'ailleurs sujet à tant de caprices, exposé à tant de vicissitudes, est un moyen trop défectueux pour appuyer suffisamment le droit naturel; il faut, il faut l'investir d'une autorité qui lui suffise pour tous envers tous et toujours, et c'est évidemment l'avilir ou le désarmer que de circonscrire ici-bas son influence. Ah! il s'agit d'intimider le méchant par tout ce qu'un avenir inépuisable en fléaux peut lui faire entrevoir d'objets épouvantables; c'est un Dieu vivant, terrible, inexorable, qu'il faut lui montrer; il faut qu'il tremble à l'aspect d'un Dieu qui le suit jusque dans les détours les plus secrets de ses déguisements, il faut le faire frémir au seul penser de la balance où ses forfaits auront pour contre-poids des supplices et des supplices éternels; dites, chrétiens, si malgré cette sanction formidable il n'arrive que trop souvent à l'homme de se laisser entraîner par ses criminelles passions, que n'arriverait-il pas si ses passions venaient à bout de s'affranchir d'une crainte aussi nécessaire ou d'un frein aussi puissant?

Vainement, et voici le second moyen proposé par mes adversaires, vainement pour les contenir, ces passions, voudrait-on faire intervenir le remords: car sans examiner s'il peut en exister ou non dans la supposition qu'on met en avant, sans même relever l'absurdité d'assigner au crime un supplice qui, à mesure que le crime augmenterait irait lui-même en diminuant, n'est-il pas étrange, chrétiens, qu'on ose alléguer contre l'existence ou la nécessité d'un avenir, ce qui en est la preuve la plus concluante? et en effet, puisqu'il est convenu que l'homme se reproche intérieurement ses actions, n'est-on pas forcé de convenir qu'il s'en croit vraiment responsable? Or, envers qui? si ce n'est envers celui à la censure duquel il n'a pu échapper, n'ayant pu en éviter les regards,

ni par conséquent la justice : donc ses remords sont à la fois l'indice irrécusable, et d'un maître offensé dont il redoute le châtiment, et d'un tribunal bien supérieur à ceux dont il ne craint pas ici-bas les poursuites, ou devant lesquels il est pleinement sûr de ne pas comparaître ; d'un tribunal où il frémit d'être appelé pour y être jugé d'après le témoignage que déjà même il rend et à la loi, et aux actes divers qui en sont l'infraction, d'un tribunal enfin, dont malgré lui il anticipe les arrêts, perpétuellement agité d'une sentence qui, venant de tout autre que de lui, ne peut évidemment rester sans effet : et comment le pressentiment d'un avenir ne ferait-il point partie essentielle du remords, quand par l'expérience il est démontré qu'il devient plus actif dans l'homme au moment où il devrait cesser d'en avoir s'il provenait de toute autre cause?

Maintenant, chrétiens, en troisième lieu, dira-t-on qu'au moins la vertu peut tenir la place de tous les ressorts par le plaisir qu'elle procure, et garantir par conséquent autant qu'il le faut le droit naturel? Mais n'est-ce pas s'avouer vaincu que de reproduire ainsi contre nous les rêves tant de fois réfutés des soi-disant sages du Portique? Car qui peut ne pas voir que loin d'être le terme auquel nous tendons, la vertu n'est proprement que le moyen sûr de l'atteindre? Qui peut ne pas voir que, destinée uniquement à nous conduire au souverain bien, la vertu ne peut en aucune sorte en tenir lieu? Oh! que si l'on voulait être conséquent, on raisonnerait d'une autre manière! qu'on se hâterait d'avouer que l'espoir seul des biens futurs peut engager l'homme à être vertueux par l'immense intérêt qu'il a de l'être; qu'au lieu de borner la vertu à la seule satisfaction qu'intérieurement elle éprouve, on nous la montrerait planant déjà dans l'avenir, s'y reposant déjà sur ses glorieux trophées, et pour ainsi dire essayant déjà sa couronne.

Mais de plus, chrétiens, à remonter jusqu'à la source de nos plaisirs, qui de nous peut se dissimuler que sans cesse et comme par instinct nous portons nos regards en avant? Oui, tout est en lointain, tout est en perspective dans notre existence intellectuelle, et c'est l'avenir qui vient toujours se mêler avec le présent pour composer notre bonheur actuel; or, s'il est vrai que nous ne puissions jouir que par le doux espoir de jouir encore, si l'avenir fait à lui seul l'enchantement, les délices du présent, pourquoi n'entrerait-il pas dans la satisfaction sainte que fait éprouver la vertu? pourquoi d'ailleurs rétrécir son horizon, quand c'est elle qui plus que tout a le droit de l'étendre? et quels seraient ses attraits si nous étions pleinement certains qu'elle ne peut germer, s'accroître, subsister qu'en deçà des limites au delà desquelles notre imagination se plaît tant à nous transporter? Lui supposerions-nous des vœux pareils à ceux du crime? croirions-nous que la vue du néant fût aussi consolante pour elle que pour lui? ou plutôt quel refuge lui resterait-il contre une pensée aussi accablante? comme nous verrions bientôt se ralentir son zèle ou défaillir son courage, comme elle s'attristerait de son erreur, comme elle gémirait sur la vanité de ses fatigues, tant son bonheur n'a de réalité que par un motif bien différent de celui qu'elle trouverait à se complaire en soi-même!

Ah! que le vœu du néant soit trompé dans le méchant qui voudrait le voir s'accomplir, c'est un châtiment qui s'adapte avec toute justice à son impiété : il a cru que le tombeau l'engloutirait tout entier, réduit à n'être pour toujours qu'une cendre insensible, il a pensé ne vivre plus, le malheureux! eh bien! il vivra; son désir seul doit périr, dit le Prophète: *Desiderium impiorum peribit.* (*Psal.* CXI, 10.) Mais que le vœu d'un avenir sans fin soit trompé dans le zélateur constant de la vertu; mais que le fidèle observateur de la loi soupire vainement après le trône où il espère un jour être assis; mais que le glorieux dédommagement dont l'homme juste croit que ses travaux seront suivis ne soit qu'un dédommagement illusoire; mais que tant de soupirs poussés vers le ciel par ceux qui pleurent, par ceux qui souffrent, par ceux qu'on opprime, ne soient que des soupirs perdus; quelle idée, ô Dieu! faudrait-il moins que vous anéantir, pour seulement le soupçonner?

Et comment, surtout, comment ne pas voir que dans le monde il n'est point de gloire analogue à l'excellence de la vertu? comme il n'est point d'opprobre attaché au vice à proportion de son énormité? Comment, de plus, ne pas voir que si Dieu ne devait exercer qu'ici-bas ses jugements, autant vaudrait qu'il ne les exerçât d'aucune manière? A quoi bon, en effet, examiner dans le plus grand détail nos actions, si bientôt le terme, égalant tout, doit tout plonger indistinctement dans l'oubli? croirait-on digne du Très-Haut d'entrer avec nous dans une discussion que la mort rendrait inutile, ou d'élever entre le vice et la vertu une barrière que le néant viendrait renverser? Serait-ce les distinguer en Dieu que de borner le supplice de l'un aux seuls maux de cette courte vie; ou à de périssables faveurs, les prix que l'autre a mérités? Quoi! un juge, un rémunérateur éternel, n'aurait en main pour punir ou pour récompenser que des fléaux ou des bienfaits d'un moment? Non, chrétiens, cela ne se peut, et j'ose défier qu'on puisse adapter une aussi défectueuse économie avec tout ce que la raison nous dit de l'Etre souverain. Or, puisque dans la supposition même où le vice et la vertu seront ici-bas distingués autant qu'ils peuvent l'être, on sent néanmoins pour l'un ainsi que pour l'autre la nécessité d'un discernement futur; combien plus ne doit-on pas sentir cette nécessité-là, à les voir maintenant si scandaleusement confondus par le plus révoltant des désordres. C'est un principe évident, que Dieu ne peut s'empêcher d'approuver l'une en désapprouvant l'autre. C'est une vérité

de fait, qu'il ne donne cependant durant nos jours mortels aucune marque de son aveu ni de son désaveu ; donc il demeure évidemment prouvé qu'il s'en est réservé la nécessaire manifestation après nos jours mortels.

Et s'il n'en devait être ainsi, ô mon Dieu ! comment auriez-vous pourvu à l'observance de votre sainte loi? Serait-ce en mettant sous nos yeux les revers de ceux qui la suivent, ou les succès de ses infracteurs, que vous nous inviteriez à la garder? serait-ce en traitant le juste comme s'il était criminel, et le criminel comme s'il était juste, que vous nous porteriez à fuir le crime en pratiquant la justice?

Ainsi, chrétiens, point de milieu ! ou nier l'existence d'un Auteur suprême, ou reconnaître un jugement futur; ainsi tout ce qui sert à prouver qu'il existe un Dieu, en prouvant également sa justice, prouve par conséquent aussi une sentence de sa part à prononcer quand le temps en sera venu ; sentence nécessaire. Dieu ne pouvait être indifférent à ce qu'il doit au crime, à la vertu, à la vérité, à l'ordre universel, à lui-même. Sentence, au surplus, dont la raison, par ses propres efforts, a bien pu découvrir la certitude, mais qu'il n'appartenait qu'à la révélation de mettre dans tout son jour; sentence enfin, dont le propice délai n'a d'autre but que de nous exciter, pendant qu'il en est temps encore, à ne rien négliger pour nous la rendre favorable, et à pratiquer fidèlement les devoirs dont elle doit couronner l'observation.

Eh ! quels devoirs, chrétiens? Ah ! vous le savez, la sagesse humaine, malgré sa pénétration, n'avait fait que les obscurcir ou les méconnaître. Il a fallu que la sagesse d'en haut vînt elle-même nous en instruire ; et tandis qu'ils sont épars ou mutilés partout ailleurs, nous ne les trouvons dans toute leur belle intégrité que dans l'Evangile, où ils sont développés avec une force, une simplicité, un charme, une onction, une perfection, des attraits que tout autre législateur qu'un Dieu n'aurait pu leur donner.

Devoirs envers Dieu..., envers Dieu, de qui nous tenons tout, auquel, par conséquent, nous devons tout rapporter, et qu'il faut que nous servions de toutes les forces qu'il nous a données, de toutes les facultés dont il nous a doués; concentrant en lui nos pensées, nos affections, nos mouvements, nos désirs. Ah ! il peut seul épancher sur nous les biens dont nous avons besoin, seul il peut détourner loin de nous les malheurs qui nous menacent, seul il peut faire notre félicité. C'est donc lui seul que nous devons invoquer, c'est lui seul que nous devons craindre et par-dessus tout, c'est lui seul que nous devons aimer; oui aimer, mais d'un amour qu'aucun autre objet ne vienne point partager; d'un amour sincère, persévérant, actif, qui remplisse notre cœur, qui sanctifie, en le réglant, tout notre être, pour l'offrir sans réserve et tout entier à celui qui doit en être l'unique fin après en avoir été le principe unique.

Devoirs envers nous-mêmes... C'est un amour de soi bien ordonné qui les retrace tous à qui veut sincèrement les garder, et tous sont compris dans celui de travailler sans relâche à notre perfection pour tendre par elle au bien suprême. Ainsi donc, soigner notre corps, mais, au lieu d'ajouter à ses besoins, en retrancher, s'il se peut, quelque chose, pour que de la sorte allégé il soit d'un moindre poids à notre âme ; conserver nos jours comme un présent du ciel et s'abstenir de je ne sais combien d'excès qui pourraient en abréger la durée ; être sobre, modéré, chaste, frugal, tempérant; veiller sans cesse sur nos sens pour les soumettre à la raison, soumise elle-même à la foi; s'étudier pour se bien connaître, combattre avec ardeur en nous tout ce qui nous incline vers le mal; régler nos penchants, dompter nos passions, réprimer notre humeur, fixer nos désirs, cultiver nos talents, enrichir nos facultés, embellir de plus en plus notre être et le polir de plus en plus : tel est, chrétiens, en raccourci le tableau de nos devoirs envers nous-mêmes.

Devoirs envers nos semblables... Oui, mes frères, appelés à vivre parmi eux, nous devons entrer à leur égard dans le plan que, de concert avec la religion, nous a prescrit la nature. Qu'ils soient l'objet constant de notre bienveillance comme nous devons l'être aussi de la leur. N'en exceptons aucun de nos bienfaits, puisqu'aucun ne peut nous excepter des siens sans injustice; et par cela seul que nous ne craignons pas d'en faire jamais trop pour nous, ne craignons pas non plus d'en faire jamais trop pour eux. N'oublions pas surtout que le précepte de les aimer, quels qu'ils soient, est d'un avantage trop réel pour qu'il cesse un seul instant d'être obligatoire, ou que, sous aucun prétexte, il soit susceptible d'exception ; que, par conséquent, les motifs que nous alléguerions pour l'enfreindre envers nos ennemis doivent céder aux grands motifs qui nous le rendent plus urgent alors même pour le bonheur commun, pour notre propre bonheur, pour plaire à celui qui, repoussant l'inimitié loin de ses autels, a juré de n'accorder le pardon qu'à la clémence qui pardonne. Et envers qui pourrions-nous avoir de la haine, si nous savons nous pénétrer de notre haute destination, si nous savons surtout fixer nos regards sur la permanente patrie où nous sommes attendus pour n'y former qu'un seul corps sous un chef unique qui est Jésus-Christ? Enfants d'un même père, héritiers d'un même royaume, comment l'esprit de dissension pourrait-il donc se glisser parmi nous ? Ah ! mes frères, soyons bons chrétiens, et nous aurons tout fait pour nos semblables ; soyons bons chrétiens, et nous aurons tout fait pour la société; soyons bons chrétiens, et nous ferons de l'intérêt public notre intérêt propre. Nous aimerons la patrie comme il nous importe de l'aimer ; nous obéirons à qui mieux mieux aux

lois civiles, ne les regardant toutefois que comme des règlements provisoires, destinés à prévenir ou à terminer les différends entre des voyageurs qui ne font que passer. Hélas! quand ces lois auront disparu avec les sociétés qu'elles gouvernent, quand elles ne seront ni ne pourront plus rien, la loi naturelle pourra tout, armée tout à la fois et de la justice et de la puissance du grand Législateur, devant lequel ne sont rien tous les autres. Ah! puissions-nous paraître avec confiance devant lui après avoir constamment marché ici-bas en sa présence!

DISCOURS II.

SUR LA FORCE.

Prêché à Saint-Paul-Saint-Denis, 1824.

Confortentur manus vestræ et estote filii fortitudinis. (II *Reg.*, II, 7.)

Que votre courage se ranime et montrez-vous comme autant d'enfants de la vraie force.

Il fut un temps, et c'est ici l'une des plus belles preuves de la divinité du christianisme, il fut, dis-je, un temps où de quelque côté que l'Eglise tournât ses yeux, elle ne voyait que tortures préparées, qu'échafauds dressés, que glaives tirés contre elle. Tout ici-bas conspirait à sa ruine; une tempête en appelait une autre; les calamités se succédaient sur elle à mesure que se succédaient les tyrans. Mais efforts inutiles, qui ne purent arrêter un seul instant le cours de ses augustes destinées. O prodige! elle trouvait un puissant moyen de se propager dans le sang même de ses disciples avec tant de profusion répandu; plus il en périssait par le fer, plus elle en enfantait par l'Evangile; la cruauté même exercée envers les uns servait d'attrait vainqueur pour en attirer beaucoup d'autres; de sorte que, semblable à un or ductile et pur, l'Eglise allait s'étendant à l'infini sous les coups redoublés du marteau sans cesse en action pour la frapper, et que sans rien faire autre chose que de voir ses membres périr, elle recevait de jour en jour des accroissements incroyables. Aussi quels ne sont pas ses transports quand il s'agit de célébrer cette grande nuée de témoins qui firent autrefois sa richesse et sa gloire! Entendez-la, chrétiens, entendez-la exhaler son admiration dans les hymnes de victoire qu'elle chante en leur honneur; elle met leurs actes dans toutes les mains, leurs louanges dans toutes les bouches; ce ne sont de sa part que des cris poussés vers eux pour obtenir leur intercession. Mais, parmi cette foule de héros qui ont illustré sa fécondité virginale, il en est qu'elle se plaît à distinguer entre tous les autres, leur triomphe ayant été ou plus laborieux ou plus éclatant, et ce sont évidemment ceux qui, à la palme du martyre, ont ajouté la palme de l'apostolat. Or, de ce nombre est sans contredit saint Denis, saint Denis, que le vénérable clergé de cette église a choisi pour patron et pour modèle. Oh! que j'aime à voir notre invincible martyr, fidèle à la mission que Rome venait de lui confier, s'élancer dans la carrière qu'il avait à fournir, inspirant partout le mépris des idoles, partout dissipant les ténèbres de l'erreur, faisant de nos Gaules sa conquête de prédilection, heureux de sceller enfin de son sang les grandes vérités qu'avec tant de succès il avait enseignées! Je voudrais, chrétiens, ne vous entretenir aujourd'hui que de son éloge; mais, à défaut d'un discours qu'il ne m'a pas été loisible de lui consacrer, ne sera-ce pas l'honorer dignement que de lui former parmi vous des imitateurs en faisant briller à vos regards la vertu qu'il porta à son plus haut point, et dont il vous sera facile de lui appliquer les plus beaux traits? C'est la force que je veux dire. Oui, la force qu'il s'agit maintenant de vous enseigner non-seulement à bien connaître, mais encore à bien demander, en vous montrant d'abord sa nature, ensuite son origine. En quoi consiste la force chrétienne? Vous le verrez dans mon premier point. Quelle est la source où nous devons la puiser? Vous le verrez dans mon second point. C'est tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est, chrétiens, deux excès entre lesquels je trouve la vertu dont il s'agit de vous entretenir. C'est dans le milieu justement pris entre l'audace et la timidité qu'à proprement parler elle existe; ne s'éloignant pas moins de la crainte qui saisit l'un que de la fougue qui entraîne l'autre, et dégénérant toujours à proportion qu'elle dépasse ou n'atteint pas ses vraies limites; d'où il suit que sans aimer ni rechercher hors de propos les dangers, ce qui caractérise l'audace, sans non plus les fuir, ces dangers, ni s'en effrayer à contre-temps, ce qui n'appartient qu'à la timidité, la force les affronte ou s'y soutient avec tout ce qu'elle doit contre eux déployer de ressources; ne péchant ainsi ni par trop ni par trop peu de confiance, ne faisant jamais ni plus ni moins qu'il ne convient, et par conséquent n'entreprenant ni ne supportant jamais que ce qu'il faut, pour la fin qu'il faut, quand il le faut, de la manière surtout qu'il le faut. Je dis n'entreprenant ni ne supportant, par où, chrétiens, entre tant d'autres rapports, je désigne les deux principaux sous lesquels, pour en discourir avec précision, j'ai cru que la force a dû s'envisager ;, ne pouvant mieux en développer la notion qu'en faisant contraster les deux manières qu'elle a de s'exercer, qu'en vous la montrant tantôt se déployant pour attaquer, tantôt se concentrant pour se défendre; là, marchant droit à ses ennemis; ici, rendant vaine leur irruption; là, surmontant les difficultés; ici, n'en étant pas accablée; en deux mots, venant à bout de tout par la magnanimité, ensuite sachant tout souffrir par la patience. Suivez-moi.

J'appelle, avec saint Augustin, magnanimité, cette vive impulsion qui nous porte à braver les plus alarmants périls, et qui, la nécessité de les vaincre une fois bien con-

nne, vous les fait aborder avec résolution, surmonter même sans trop d'efforts, comme si, tout formidables qu'ils sont, ils n'étaient pour elle cependant qu'un simple jeu. Vertu vraiment ravissante, elle aspire à tout ce qui fait le plus frémir la faiblesse humaine, dédaignant de s'exercer dans ce qu'entreprendraient avec succès des forces trop communes. De grands travaux, de grands obstacles, de grands ennemis, voilà, voilà son ambition, ou, pour mieux dire, son élément. Nous avons, disait aux siens Jonathas, nous avons en face l'ennemi, au delà comme endeçà de nous, le Jourdain; ce ne sont de toutes parts que des marais, des bois qui rompent notre armée; jamais danger ne fut plus grand; mais notre courage le rendra nul : avançons, la victoire est à nous. A ces mots, qui s'exhalent d'un grand cœur, toute crainte a disparu; chaque soldat, transformé, brûle de l'enthousiasme de son chef, et le succès le plus inattendu couronne coup sur coup la plus hardie des entreprises. Dites, chrétiens, ne sentez-vous pas votre âme s'agrandir à d'aussi magnifiques traits? Oui, vous ne voyez, vous n'entendez, vous ne suivez que Jonathas, saisis de cette admiration qui laisse à peine respirer; mais, revenus de la profonde extase où il vous a plongés, demandez à ce héros d'où venait en lui, contre tout espoir, tant d'assurance de triompher. Il vous répondra, comme autrefois Jephté à ceux d'Ephraïm : J'ai possédé mon âme, et voilà pourquoi j'ai vaincu. J'ai possédé mon âme! expression sublime qui nous peint d'un seul trait la magnanimité, à quelque difficulté qu'on l'applique ou quelque occasion qu'elle trouve de s'exercer.

N'allons pas toutefois, chrétiens, la confondre ici avec la vertu militaire, qui, sans doute, a des droits réels aux plus magnifiques éloges, mais qui ne peut ni ne doit les concentrer tous qu'autant qu'elle s'allie à d'autres vertus, aux vertus surtout d'empire sur soi-même. Qu'importe, en effet, que Samson triomphe avec tant de gloire des Philistins, s'il est honteusement le jouet de sa propre cupidité? Non, ce n'est pas assez pour être grand, je ne dis pas selon les hommes, mais selon Dieu. Et de quelle autre grandeur moi, orateur chrétien, viendrais-je parler à des chrétiens? Non, ce n'est pas, dis-je, assez pour être grand que de prendre des villes ou de gagner des batailles. Le guerrier vaillant qui, à force de projets concertés, de fatigues endurées, d'obstacles détruits, plante son étendard dans une place ennemie, n'a pas encore, non, il n'a pas encore tout fait pour être un vrai héros; je ne connais à la rigueur comme tel que celui qui s'attaque lui-même avec courage, qui, harcelé par ses passions, les réduit et les dompte, qui, pour ainsi dire, se refondant, change en inclination vers le bien sa pente funeste vers le mal; qui, peu inquiet du jugement qu'on en portera, s'occupe uniquement de la moralité de ses actions, dont, supérieur à toute autre crainte, il ne craint que le souverain juge; enfin, celui qui, au prix des plus assidus combats, garde au fond de son âme une vertu sans reproche. Voilà, chrétiens, le héros de l'Evangile, et voilà, par conséquent, mon héros. Ah! il commence par cueillir les lauriers qui ne se flétrissent pas, avant de cueillir les lauriers qui se flétrissent. Que dis-je? Il rend ceux-ci éternels en se séparant plutôt de ceux-là, et puisqu'il a su obtenir les premiers, c'est presque sans effort et comme par surcroît qu'il obtient les seconds.

Ainsi, vous êtes magnanimes, vous qui, lancés dans la carrière des Josué, des Gédéon, aussi vertueux dans vos camps qu'ils savaient l'être dans les leurs, faites sentir à vos soldats combien peu vous coûteront les plus difficiles victoires par celles que vous remportez sur vos propres cœurs. Combien peu tiendront devant vous les ennemis de l'Etat, par le peu que vous ont résisté vos ennemis intérieurs, ces ennemis de tous les plus formidables! Vous êtes magnanimes, vous qui, forcés de choisir entre le crime et l'échafaud, croiriez vous avilir que de balancer un seul instant, trop peu effrayés de celui-ci pour daigner seulement songer à l'éviter en vous souillant par celui-là. Vous êtes magnanimes, vous qui, à l'exemple des Jaddus et des Léon, peu émus à l'aspect d'un féroce vainqueur, l'abordez avec sérénité pour changer en pacifiques projets ses projets sanguinaires, pour lui faire sentir la supériorité que votre grande âme a sur la sienne, lui persuader ou plutôt lui commander la clémence, et sauver de sa fureur tout un peuple qu'elle consternait. Vous êtes magnanimes, vous qui, tels que les Elie, les Daniel, les Jean-Baptiste, zélateurs courageux de la vérité, ne craignez point de l'annoncer aux rois, la faisant retentir avec d'autant plus d'éclat sur leurs têtes qu'ils sont moins disposés à l'entendre. Vous êtes magnanimes, et vous l'êtes au plus haut point, vous, martyrs généreux, vous que ni l'exil ni la mort n'ont pu séparer de cette adorable vérité. Que dis-je? Ah! je dois encore vous appeler de ce nom, vous qui pûtes un instant l'abandonner, éblouis par des opinions mensongères, mais qui, bientôt ramenés dans son sein par un très-saint repentir, la glorifiâtes autant par votre retour que ses plus persévérants amis l'avaient glorifiée; bien dignes, en effet, par l'héroïque désaveu de votre retour, d'être mis au niveau de ceux qui toujours s'en préservèrent. Enfin, pour conclure et le dire en peu de mots, enfin, on est magnanime selon Dieu quand on se relève, quand on se soutient par de grands efforts, quand on s'avance à grands pas vers un grand but au prix des plus grands sacrifices.

Je vous ai vus, chrétiens, et cet exemple aura tout dit, car quand on veut parler de magnanimité, la mettre en action c'est en parler éloquemment; je vous ai vus, chrétiens, savourer par anticipation la vengeance qu'enfin David pourra tirer de Saül, si jamais celui-ci tombe inopinément dans ses mains. Eh bien! la voilà, si l'on veut, sur

le point de se consommer, cette vengeance que d'ailleurs la nécessité semble commander. Tant de malheurs à terminer ou encore à prévenir, et cela par un seul coup non moins sûr que facile ! Ah ! qui doute qu'on va le frapper, ce coup si important, si décisif, duquel d'ailleurs un riche diadème est le fruit ? Oui, que Saül meure, et David est roi. Mais venez, ô magnanimité ! c'est maintenant votre heure; non, jamais vous n'eûtes plus belle occasion de vous signaler, vous qui aimez à vous montrer ce que vous êtes, quand le devoir se montre en toute sa rigueur, la vertu dans toute son austérité !

Déjà peut-être, chrétiens, vous croyez que le sang de Saül a coulé, ne pensant pas qu'on puisse triompher d'un courroux, à votre avis, aussi juste, et regardant comme immanquable un événement dont vous ne jugiez que d'après vos passions. Mais David a su les réprimer, ces passions, et les réprimer à tel point que là où vous pensiez que sa fureur devait abonder, c'est sa douceur qui surabonde. Ciel ! que fait-il? O éloquence ! eussé-je tous vos pinceaux, me prêtassiez-vous toutes vos couleurs, serais-je assez expressif pour rendre une scène aussi touchante que sublime ! Exploits guerriers qui avez le plus illustré David, comme vous êtes éclipsés par celle de ses actions qu'on ne cite jamais qu'avec ravissement, et qui tient sans contredit le premier rang dans la liste des hauts faits ! Non, le vainqueur de Goliath n'est rien, comparé au plus magnanime des libérateurs. David coupe simplement le bord du manteau de Saül; le lambeau qu'il en a retranché, voilà son trophée, qui encore lui coûte des regrets. Ah ! pourtant, il ne voulait que manifester en quelles mains était tombé celui que l'auguste manteau décorait; il se bornait à prouver ainsi avec quelle facilité ayant pu aller jusqu'au vêtement, il eût pu aller jusqu'à l'homme, ne prétendant laisser des vestiges de son glaive que pour laisser un monument de son étonnante modération. Que ferez-vous, avec la rage qui vous transporte, contre celui des jours duquel votre chef a répondu sur ses jours? Pourra-t-il moins sur vos cœurs pour les calmer qu'il n'a pu sur le sien propre? N'aura-t-il pas l'art de vous maîtriser, lui qui a porté si haut l'art de se maîtriser lui-même? Ah ! soyez à votre tour sa conquête; devenez les compagnons de sa générosité, de complices que vous eussiez été de sa vengeance. Ce n'est pas tout : contraint de fuir devant le plus monstrueux des ingrats, il erre encore quelque temps de périls en périls, en butte à des calamités que son propre bienfait n'a servi qu'à redoubler, et il ne surprend une seconde fois son ennemi que pour une seconde fois déployer le même héroïsme. L'offre que lui fait Abisaï, il la repousse avec horreur. Vive Dieu ! s'écrie-t-il, non, je ne porterai point mes mains sur son christ; est-ce à moi de châtier l'abus qu'il a fait de ma clémence? Ah ! dussé-je encore me conserver un meurtrier dans Saül, laissons-le jouir de la vie. Quels sentiments, mes frères, et en qui ? Dans le disciple d'une loi qui permettait de demander œil pour œil, tandis que parmi des chrétiens.... Ah ! pourquoi faut-il qu'on ne cite jamais qu'à leur confusion de tels exemples? Pourquoi faut-il qu'on les trouve toujours si étrangers à la vertu qu'ils devraient le plus exercer?

J'ai peint la force en tant que magnanimité, c'est-à-dire comme attaquant les ennemis intérieurs ou extérieurs qui triompheraient de notre faiblesse ; il faut maintenant vous la peindre en tant que patience, ou, pour mieux déterminer ce second rapport, en tant que faisant front aux événements désastreux ou difficiles, affligeants ou douloureux ; en un mot, à tout ce qui, fondant sur nous, pourrait nous ébranler ou nous abattre.

C'est la science de souffrir, c'est l'art d'opposer au malheur une force toujours croissante qu'il s'agit maintenant d'exposer, et pour vous en parler d'une manière conforme à votre vocation, pour vous en instruire comme chrétiens, je ne m'arrêterai pas à divers principes ou motifs que la raison toute seule pourrait me fournir : je ne vous dirai point que vos découragements dans les douleurs ne font qu'en aviver le feu, en aiguiser la pointe à votre propre détriment ; qu'en ajoutant les secousses de l'impatience aux secousses des afflictions vous aggravez d'autant celle-ci, dont on ne peut diminuer l'âcreté qu'à proportion qu'on sait s'y soumettre ; que d'ailleurs vous n'avancez rien par vos murmures; que tous vos efforts pour arracher le trait qui vous blesse ne peuvent aboutir qu'à l'enfoncer plus avant ; qu'enfin, loin de cicatriser vos plaies, vos dépits, vos chagrins, vos emportements, ne font que les élargir en les aigrissant encore plus. Non, tous ces motifs, ainsi que tant d'autres que la sagesse d'ici-bas a pu d'elle-même découvrir, ne sont pas, il s'en faut bien, à votre niveau. J'ai, dans ce genre, à vous développer une doctrine bien plus haute sans comparaison, et ce n'est pas pour vous parler un langage purement humain que je suis vers vous l'envoyé de votre Dieu, de votre Dieu, qui veut que, chargé de vous apprendre aujourd'hui à alléger vos peines, je vous propose un moyen où des yeux charnels ne verraient que celui de les aggraver. Oui, c'est en vous arrachant tout ce qui naturellement vous semble une consolation que j'entreprends de vous consoler; disons mieux, c'est en ne vous parlant que de celui qui fait couler vos pleurs que je vais pleinement vous instruire du grand secret de les tarir.

Ainsi, chrétiens, élevons-nous en esprit jusqu'à l'ineffable distributeur des maux ; sachons que, non moins sage dans leur dispensation que dans la dispensation des biens, autant soigneux de pourvoir à nos besoins par les uns que par les autres, soit qu'il nous accable des premiers, soit que sur nous il verse les seconds, nous lui devons un même tribut de reconnaissance et dès lors

fortement persuadés que nous ne souffrons que parce qu'il le veut, que de plus il ne le veut que parce qu'il nous aime, que verrons-nous dans nos malheurs, sinon, ah ! je craignais de l'énoncer, mais vos cœurs y sont préparés, déjà même elle y retentit la vivante parole que je vais dire : que verrons-nous dans nos malheurs, sinon des bienfaits; mais des bienfaits d'autant plus exquis que ces malheurs auront été plus grands? Nous croirons même y savourer la volupté du Seigneur, se changeant ainsi en amour pour eux, la répugnance même que nous en avons.

D'après cela, chrétiens, vous sentez combien est monstrueuse l'erreur qui entreprend de justifier la bonté de Dieu aux dépens de sa sagesse, qui, pour nous présenter un Dieu à l'abri de nos murmures, ne nous fait voir qu'un Dieu digne en effet de nos mépris. Oh ! que la religion en accorde bien mieux, sans les obscurcir, les attributs ineffables! Seule elle a su, et c'est ici que rayonne de tout son éclat la divinité; non, de toutes les preuves de sentiment, il n'en est pas en sa faveur de plus victorieuse; elle est, elle est vraiment fille du ciel, la religion qui, faisant descendre du ciel sur nous les souffrances, n'y fait remonter de notre part que l'encens de nos actions de grâces ; seule, dis-je, notre sainte religion a su nous montrer dans notre Dieu le meilleur des pères, alors même que nous croirions ne voir en lui qu'un maître de tous le plus dur; seule elle a su faire briller plus que partout ailleurs sa miséricorde là où cette miséricorde nous paraît le plus en défaut.

Homme ! vous dit par elle le grand Dieu, où chercheriez-vous la source de vos afflictions ailleurs que dans mes trésors infinis, desquels, hormis le péché, dérive sans exception tout ce qui destiné tantôt à le punir, tantôt à l'expier, ne peut sembler un mal qu'à vos louches regards? Que parlez-vous de chances de fortune, de sort, quand tout n'arrive que par moi, le Créateur, l'Ordonnateur de toutes choses? Eh quoi! dans la sévérité que j'exerce envers vous, pourriez-vous ne pas soupçonner quelque arrière-pensée? Ah ! sachez que bon, magnifique, généreux comme je suis, ce n'est pas en vain que je vous attriste, que si j'ai des tribulations à épancher, j'ai aussi de grands dédommagements à offrir, sachez surtout qu'il ne faut rien moins que l'heureuse issue de vos afflictions, rien moins que les fruits immortels qu'elles font éclore et mûrir pour que je me décide à vous affliger ; oui, oui, j'ai pitié de vos larmes, mais malgré vos larmes ne dois-je point couper en vous jusqu'au vif, tout ce qu'il vous importe d'en retrancher pour me plaire? Or, si vous entendez vos intérêts, comment pourrait vous être odieux le glaive réparateur qui achève de vous embellir; pécheurs, qui ne tiendriez plus devant moi, si je n'écoutais que ma justice, y pensez-vous de vous élever contre moi, quand je n'écoute que ma bonté? Ma bonté, ah! venez rougir d'avoir pu un seul instant la méconnaître. Sur cette montagne est un gibet, et à ce gibet, suspendu pour vous servir de propitiation, qui? l'un d'entre vous sans contredit; mais aussi l'un de nous trois dans l'unité de mon éternelle nature; c'est mon Fils : tout juste qu'il est par essence, il a subi le châtiment qui n'était réservé qu'aux injustes; je l'ai frappé au lieu de vous, à cause de vous et pour vous, or si j'ai pu à tel point l'oublier, si j'ai pu vous préférer à lui... Chrétiens, à ces mots, vous vous hâtez de répondre à votre Dieu, tant vos cœurs ont pressenti tout ce qu'il allait dire : non, plus d'horreur pour les souffrances, plus de murmures contre la patronesse main qui les épand; tout autre don de sa part vous serait suspect, toute autre manière de vous traiter peu favorable; il vous faut, il vous faut des humiliations, des revers, des infirmités, des opprobres; vous portez une sainte envie à ceux qui en sont plus abondamment pourvus. C'est à qui mieux saura s'en réjouir, à qui mieux s'en glorifier, nul qui ne prétende à être marqué de leur sceau réparateur, nul qui n'aspire à s'en rassasier comme en fut rassasié l'Homme-Dieu, nul qui ne veuille boire du torrent où le grand médiateur a bu.

Je vous entends de concert vous écrier : Oui, Seigneur, il nous est bon d'être affligés; frappez, achevez votre ouvrage, dussent nos cœurs saigner des plaies les plus profondes, n'en épargnez pas la sensibilité; dut notre raison chanceler de vos atteintes, redoublez-les, confondez-la, que notre endurcissement s'amollisse au feu vraiment propice des tribulations; augmentez nos maux pour augmenter ainsi notre mérite. Nos maux ! et en existera-t-il, si nous les aimons tous, excepté le mal qui ne peut jamais devenir un bien; ah ! désormais nous n'en connaîtrons qu'un, celui de vous déplaire, celui de ne pas adorer votre bienfaisante rigueur, toujours quel qu'en soit le degré, en vînt-elle jusqu'à s'exercer sur les objets de nos affections les plus chères.

Car alors même, chrétiens, quel sujet de plus aurions-nous de nous plaindre, quand nous n'avons qu'un sujet de plus de bénir? Serait-ce donc à nous de tracer à notre Dieu le plan de nos épreuves, serait-ce à nous de verser dans la coupe où nous devons boire autant de fiel qu'il en faut pour nos divers besoins? Ah! plutôt laissons-lui le soin de le déterminer, à lui qui, bien mieux que nous, connaît à la fois, et la nature de nos infirmités et leur respectifs remèdes; non, ce n'est point pour autoriser nos murmures, c'est pour donner à notre patience plus de prix qu'il nous a fait sensibles, et quoiqu'il condamne l'usage immodéré de la douleur, il n'en condamne pas le sentiment; au contraire, il nous défend de nous roidir sous sa poignante action. Ne pas la sentir ou la trop sentir, voilà ce qui l'offense, il veut que nous la supportions avec docilité, mais avec courage, ne péchant ni par excès en nous roidissant contre elle, ni par défaut en y suc-

combant, humiliés sous son poids, mais pleins de force pour le porter.

Et s'il fallait maintenant exciter votre émulation, quel exemple à cette fin plus pressant que celui de Job! Voyez comme au milieu de tant de coups si accablants, si imprévus, si promptement redoublés, il sait contenir ses plaintes, immoler tout au seul désir de plaire à son Dieu ! Oh ! quelle odeur de vie, quelle santé parmi tant de plaies, que de grandeur, que d'élévation sur un vil fumier transformé par celui qui l'honore en un trône, de tous le plus resplendissant ; entendez la forte voix qui sort du sein de la plus épouvantable des infortunes. Qu'ai-je perdu, qui me soit propre, de tous les biens qui m'ont été ravis? Dieu a repris ce qu'il m'avait donné, Dieu ! dont la volonté essentiellement juste ne peut déplaire qu'aux injustes. Est-ce donc que mes devoirs envers lui ne seraient plus les mêmes, parce que ma situation ne l'est plus? En est-il moins ce qu'il est, parce que je suis tombé dans l'infortune? ou dois-je cesser de le servir, parce que mes prospérités ont cessé? Après tout que m'importent des biens passagers, quand je sais que des biens éternels m'attendent? qu'importe que ma chair tombe en lambeaux, si l'homme intérieur qui doit la glorifier demeure invulnérable? N'est-ce pas dans la santé de celui-ci que consiste la vraie santé? et que me manque-t-il, ou plutôt que n'ai-je point si elle est mon heureux partage ? ainsi, chrétiens, s'énonçait le héros de la patience, ainsi du sein de vos afflictions vous devez, comme lui, exhaler envers Dieu votre amour; ainsi faut-il que vous soyez non moins courageux à supporter les choses qui vous surviennent, qu'à entreprendre celles dont il s'agit de triompher, patients ou magnanimes au besoin, pour de la sorte embrasser tout ce que la force a d'étendue. Vous venez de voir en quoi elle consiste, voyons maintenant quelle en est l'origine et d'où elle nous vient.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'aurai-je avancé, chrétiens, en faisant agir devant vous la véritable force si, me bornant à vous développer ses caractères ou me contentant de vous enseigner en quoi elle consiste, je vous laissais ignorer d'où elle vient, et par quel propice canal. Suffirait-il pour votre pleine instruction qu'on vous pressât d'entrer en lice avec vos ennemis; d'employer pour les vaincre une force au-dessus de la leur, si l'on ne vous apprenait encore d'où cette force peut dériver et ne pas vous en indiquer la source, ne pas diriger vos regards vers les montagnes mystérieuses d'où le prophète l'attendait; ne pas surtout vous pénétrer de l'idée que vous en avez un urgent besoin, ne serait-ce pas vous laisser dans le plus funeste aveuglement, ne serait-ce pas même ajouter à votre faiblesse au lieu d'y remédier?

A qui donc faut-il avoir recours pour s'investir de la vraie force? la possédons-nous en propre ou comme un don qui nous est fait gratuitement? est-elle pour ainsi dire à nos ordres, ou faut-il qu'elle nous prévienne en descendant sur nos cœurs? en un mot, la devons-nous à nos efforts ou bien est-elle au-dessus d'eux? Au-dessus d'eux ! quelle question, répond aussitôt la sagesse du siècle; et de quel autre que de lui seul le héros pourrait-il tirer les lauriers dont il se couvre ou la vertu qui le rend tel? Ne serait-ce pas l'avilir que de chercher ailleurs que dans son sein le foyer de la vive chaleur qui l'anime? et tout ce qu'il fait de merveilleux, à quoi peut-on l'attribuer si ce n'est à sa propre énergie, à sa naturelle vigueur, à la trempe excellente de son âme, à cette mâle volonté inséparable de son être et dont le bon usage est à lui? Non, le ciel n'a rien à réclamer dans ses plus étonnantes actions : valeur, constance, magnanimité, vous êtes son ouvrage; et l'intrépidité qui le ferait se tenir debout au milieu des ruines de l'univers s'écroulant, il ne la devrait qu'à lui seul.

Ainsi, chrétiens, s'énonçaient autrefois les sophistes du Portique ; ainsi ils se perdaient dans la description de leur sage imaginaire ; ainsi, plus soigneux de l'éblouir que de l'enseigner, ils invitaient l'homme à se voir avec une superbe complaisance, à se regarder comme l'artisan de sa propre élévation; ainsi, ô mon Dieu ! ils vous dérobaient tout ce qui peut le plus vous honorer dans vos productions en faisant germer et croître sans vous la vertu. Ainsi ils ne voyaient en vous qu'un spectateur étonné de l'héroïsme qu'ils déployaient, que dis-je? Ah ! leur orgueil était trop arrogant pour ne pas les pousser à de plus horribles blasphèmes : entendez-les se glorifier de vous surpasser, vous pourtant leur infini créateur, en cela seul qu'ils avaient pu devenir par choix ce que vous êtes immuablement par la nécessité de votre nature.

Mais, chrétiens, quoi de plus décisif contre leurs prétentions que leurs propres égarements ! L'écrivain, par exemple, d'entre eux qui a le plus haut élevé les forces de la nature, ne se méprend-il pas le plus sur le choix de son héros? et devrait-on regarder pour tel celui qu'avec tant de confiance il propose à notre admiration ? Oui, Caton se donnant la mort, voilà selon lui le plus parfait de tous les modèles; c'est autour de cet homme, à son avis, si étonnant que sont par lui appelés tous les dieux qu'il nous représente extasiés à l'aspect de tant de vertu, allant jusqu'à insinuer que la leur en dut être éclipsée. Cependant de quoi s'agissait-il si ce n'est d'une mort que la raison place au rang des crimes; car, dirai-je, en passant, nos jours, non, mes frères, nos jours ne sont pas comme une propriété dont nous puissions disposer, c'est à Dieu, c'est à nous, c'est à nos semblables que le bon usage en est dû, le compte seul qu'il faut en rendre établit la nécessité de ne les finir, quelque rigoureux qu'ils soient, que lorsqu'il plaît à celui qui les fit commencer : tels que des sentinelles commandées, nous sommes tous obligés de garder ici-bas nos postes respec-

tifs jusqu'à ce que vienne le moment d'en être relevés, et de même qu'une longue prospérité ne doit jamais nous faire oublier la patrie, ainsi la plus dure adversité ne doit jamais non plus nous faire presser la sortie de notre exil. Je reprends. De quoi s'agissait-il, à propos de Caton, si ce n'est d'une mort que la raison place au rang des crimes, ou tout au moins d'une action que certainement n'inspira pas le vrai courage ? Donnez en effet à ce Romain célèbre une force analogue au poids de sa disgrâce, faites-lui voir sans envie les triomphes de son rival, qu'il sache en supporter l'éclat avec résignation, en viendra-t-il à commettre un suicide? et le philosophe qui a pu voir la plus héroïque des actions dans un forfait de cette nature, quelle confiance mériterait-il qu'on eût dans ses fastueux discours contre lesquels déposent trop ouvertement les faits pour qu'ils aient de quoi nous séduire?

Je vois au pied de Sinaï les Hébreux avec tremblement, attentifs aux préceptes qu'on leur impose; ils n'ont, disent-ils, besoin que de les connaître pour les pratiquer. Aveugles, ah! que ne demandez-vous, avec l'instruction qui éclaire, la force absolument nécessaire pour agir. Dites-nous le fruit que vous pourrez tirer d'une loi qui, vous trouvant toujours rebelles, vous asservira sans vous changer; qui, par les barrières qu'elle opposera à vos penchants, ne fera que les irriter, se bornant tout au plus à marquer vos écarts au lieu de redresser vos pas? Aussi, que sont déjà devenus vos serments, où en est la condition que vous avez si solennellement souscrite? Hélas! faute de l'avoir humblement demandée, vous la violâtes presque en l'énonçant; de sorte qu'à peine souscrite, l'alliance de Sinaï n'eut plus en vous que des infracteurs à punir.

Il entrait donc, grand Dieu, dans vos desseins, de faire bien sentir à l'homme, ou ce qu'il peut sans votre loi, ou ce qu'il peut sans votre secours avec elle : longtemps vous l'abandonnâtes à ses ténèbres; longtemps après avoir dissipé ses ténèbres vous l'abandonnâtes à ses seuls efforts et dans ce double état il méconnut son impuissance, tantôt croyant se suffire avec ses lumières, tantôt avec sa propre volonté. Hélas! votre loi ne fit qu'éclairer la hideuse stérilité de son fonds; téméraire assez pour essayer de l'accomplir tout seul, il voulut forcer, tel qu'un malade, sa faiblesse, et son premier pas fut un pas de défaillance qui le fit retomber sur lui-même avec plus de langueur, avec plus d'inanition que jamais, tant il avait à comprendre encore qu'en se fondant sur sa volonté il se fondait sur un appui qui ne pouvait que plier sous le poids ou se briser sous la main, tant il avait à se persuader que nul ne peut édifier sans vous; nul, si vous ne l'attirez, parvenir jusqu'à vous; et nul, si vous ne le renforcez, être vraiment fort selon vous.

Disons-le donc, chrétiens, en établissant un des points capitaux de la doctrine évangélique, l'homme tombé ne peut se relever de lui-même; c'est à Dieu de commencer, de continuer, d'achever de le réformer; Dieu seul peut lui donner cet énergique ressort, cette vitale chaleur, cette force, en un mot, qui, l'arrachant à sa naturelle infirmité, le transporte puissamment dans un ordre surnaturel, par une opération digne en effet de celui duquel tout relève dans l'univers, qui, transformant quand il lui plaît la rébellion même en libre obéissance, les cœurs de pierre en des cœurs de chair, fait merveilleusement tout ce qu'il veut dans les cieux comme sur la terre.

Entendons-nous, pourtant, entendons-nous dans l'exposé de cette doctrine, nous gardant à la fois d'en croire, et ceux qui, sous prétexte de rapporter à Dieu tout le bien que nous faisons, y méconnaîtraient notre libre coopération, et ceux qui, pour sauver notre libre coopération y méconnaîtraient cette action divine à laquelle on ne doit enlever absolument rien; ne faisons pas de l'homme, avec les uns, un instrument purement passif, mais avec les autres non plus n'en faisons pas un agent sans dépendance, et substituant contre les premiers à une vraie impuissance de mérite un mérite propre et réel, substituant contre les seconds à un mérite trop hautain un mérite respectueux, disons, pour ne rien outrer, que tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, de Dieu qui le fait en nous avec nous, selon cette parole de l'Apôtre : *Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi* : « *Gratia Dei mecum* » (I *Cor.*, XV, 10) : par où, chrétiens, sans y penser, je vous indique en raccourci avec la source où gît la vraie force, l'infaillible moyen d'en être investi ; elle est, cette force, là haut dans les trésors de Celui de qui dérive tout don parfait; ainsi, afin qu'elle descende sur vous, demandez la, priez; oui, priez, mais priez bien ; et pour bien prier, priez, non par vous, mais par Celui qui est descendu jusqu'à vous, mais par Celui sans lequel vous auriez beau prier, n'alléguez d'autre titre à la bonté de votre Dieu que celui de n'en avoir aucun; qu'il vous entende, ce Dieu, à tout moment lui protester que vous n'êtes qu'un vide, un besoin universel, un total dénûment, un absolu démérite; en un mot, dites-lui par d'ineffables gémissements que vous êtes un pur néant : il donnera tout à coup à ce pur néant la bonté, la solidité de l'être, il y versera de sa plénitude, il en fera son homme nouveau.

Qui, moi, me charger de délivrer Israël du joug d'un ennemi puissant? moi le plus petit de la moindre famille de ma tribu? Tel est, chrétiens, le premier cri que fait pousser à Gédéon l'auguste mission qu'on lui confie; plus on se plaît à l'élever, plus on le voit se replier sur son néant; ah! il pourra tout dès là qu'il croit ne pouvoir rien; le sentiment profond de son indignité fait en lui surabonder la vraie force; il en est rempli comme une coupe de libation, dit l'Écriture, et la destruction de Madian ne sera qu'un jeu pour le héros qui porte ainsi un juge-

ment au plus haut point rabaissé de lui-même. Tels, par la grâce qui le leur dictait, tels successivement l'ont porté d'eux les Jacob, les Moïse, les David, tous ces hommes si merveilleux que Dieu se plaisait à rendre forts ou grands selon qu'ils savaient se sentir faibles ou petits : tel vous ne le portâtes pas, ô vous le premier des apôtres. Hélas ! vous avez présumé au lieu de prier, et dès lors que vous manque-t-il pour déchoir que de paraître dans le lieu où doit se consommer votre chute ? Oh ! comment se peut-il que devant le réparateur de votre volonté vous en ayez si peu reconnu l'impuissance? Eh quoi! n'est-ce pas vous qui naguère l'avez adoré, ce réparateur, comme étant le Christ, Fils du Dieu vivant? Or, un Christ, un Dieu descendu jusqu'à vous pour vous relever, qu'annonçait-il, sinon l'impossibilité de vous relever par vous-même? et puisque, bien plus, il a fallu qu'un Dieu portât votre faiblesse pour vous en délivrer, quel degré de force avez-vous pu penser que vous trouveriez en vous-même?

Un Dieu porter notre faiblesse pour nous en délivrer! un Dieu par sa faiblesse devenir le principe de la force comme aussi le propice canal par où la force descend sur nous : dites, chrétiens, vous attendiez-vous à un mystère de ce genre, et oserais-je vous en parler s'il ne s'adaptait avec toute justesse au plan sublime de notre salut? Ah! ne vous arrêtez pas à ces magnifiques rapports sous lesquels sans doute on aime à se représenter la divine puissance, laissez les Juifs ne s'en pénétrer que lorsque bouleversant l'univers elle prodigue les miracles; vous, mes frères, vous les disciples de Jésus-Christ, initiez-vous avec moi dans le plus important des secrets; heureux si vos cœurs se laissent émouvoir par une doctrine où l'onction se fera d'autant mieux sentir que je mettrai moins d'art à l'exposer.

Sachez donc, sachez qu'à l'exception du péché, il fallait que notre médiateur se chargeât de tout ce dont nous avions besoin d'être déchargés, et en tant que péché, et en tant que peine du péché; jusque-là, dit saint Paul, qu'il n'a été puissant pour soulager nos misères que parce qu'il a daigné les éprouver; entrant ainsi avec nous dans un commerce où, selon l'expression de saint Léon, il obvie à nos maux en les prenant, en les appliquant sur lui-même, en les échangeant contre ses biens : *Nostra recipiens, sua retribuens;* de sorte que nous devons à ses tentations notre fermeté, à sa crainte notre confiance, à sa timidité notre courage, à sa nudité nos mystiques vêtements, à l'abandon même dont il se plaignit le privilége heureux de notre adoption, en un mot, à l'infirmité de sa chair toute la force de la nôtre. O moyen vraiment ineffable et qui sans doute ne pouvait ni être inventé, ni être mis en œuvre que par un Dieu; élevez, chrétiens, vos esprits à la hauteur du plus consolant des mystères, oui, c'est parce que le Christ repoussa dès le premier abord le calice qui lui fut offert que nous ne l'avons point repoussé; il nous en inspira l'amour par l'horreur même qu'il en témoigna, et si nous avons fini par dire avec lui que la volonté du Seigneur soit faite, c'est parce qu'il daigna plutôt emprunter la voix de notre volonté qui s'y opposait.

Il est donc bien vrai, ô Jésus ! que de même qu'on doit regarder comme sagesse éternelle en vous tout ce que le monde y taxerait de folie; ainsi, tout ce qu'il y taxerait de faiblesse, nous devons, nous, l'adorer comme étant la vertu, la force même du Très-Haut; car, de nous guérir par vos meurtrissures, de fermer nos plaies en ouvrant les vôtres, de nous donner la vie en subissant la mort, à quel autre appartenait-il qu'à un Dieu? à quel autre qu'à un Dieu de s'affaiblir, pour ainsi dire, à l'infini pour alors même déployer à l'infini sa puissance? à quel autre qu'à un Dieu de nous donner la plus grande idée de sa force dans ce qu'on peut s'imaginer de plus incompatible avec elle, et quelle pathétique leçon vous nous donnez de devenir forts, dirai-je, comme vous, par notre intime association à tout ce que vous avez souffert d'infirmité, de faiblesse, de défaillance pour nous ?

Dès lors, mes frères, oui, dès lors je m'attends à tout de la part du chrétien; il n'est magnanimité qu'il ne déploie, patience qu'il ne mette en œuvre, courage dont il ne s'enflamme, péril qu'il ne brave, difficulté qu'il n'aplanisse, tentation dont il ne sorte avec un plein succès; dès lors, je ne m'étonne plus si, au sein de la plus vive affliction, il montre une fermeté sans faste, une supériorité sans orgueil, de la sensibilité sans faiblesse, de la tristesse même sans abattement; sa situation venant à varier, son cœur demeure invariable; toujours égal, quelle que soit envers lui la fortune, toujours en usant comme il faut en user, ne sachant ni plier sous son poids quand elle est adverse, ni s'enfler quand elle est propice. Dès lors, je ne m'étonne plus s'il dédie un souverain mépris à tout ce qui suit le vol du temps, s'il ne voit dans le théâtre de la vie, quelque enchanteur qu'il paraisse à des yeux fascinés, qu'une décoration passagère, une scène puérile, une perfection trompeuse qui n'ayant de réel pour ainsi dire que sa vaine frivolité ne mérite pas même un seul de ses regards, tous constamment dirigés vers les seuls biens qui en méritent le nom pour être en toute vérité les seuls grands et solides. Dès lors je ne m'étonne plus de le voir ardemment désirer les souffrances, les embrasser, les choisir, les préférer à tout, s'attrister de ne pouvoir en grossir à souhait le trésor, les chercher avec soin s'il le faut, courir après le glaive qui semble le fuir, voler partout où l'appelle un sanglant trépas, ne se consoler d'avoir échappé à la persécution dans un lieu, que par l'espoir de périr sous ses coups, là où elle frémit encore. Dès lors, enfin, je ne m'étonne plus s'il affronte tout, s'il ne redoute rien, son chef ayant pour lui vaincu tout ce qui pourrait

l'affaiblir par la séduction, ou le consterner par la terreur.

Mais ce dont je ne puis assez m'étonner, c'est que sous l'influence d'un tel chef il existe aujourd'hui si peu de ces héros, autrefois si multipliés; ce dont je ne puis assez m'étonner, c'est de l'extrême disproportion qui existe entre vous, mes frères, et vos premiers aïeux, c'est de voir que presque tous vous soyez si faibles pendant que presque tous ils étaient si forts; car d'où peut venir une aussi étrange différence? L'efficacité de la croix aurait-elle subi quelque altération? La séve de ce bois réparateur se serait-elle épuisée? ou bien, circulant avec moins d'abondance, ne pourrait-elle suffire à un nombre égal de rameaux? Un Dieu n'y serait-il monté que pour en épancher des faveurs de jour en jour sujettes à décroître, ou qui n'auraient à durer qu'un temps très-court? Est-ce donc que Jésus-Christ ne serait plus aujourd'hui ce qu'il fut autrefois, et tandis que son sang a pu rejaillir ou refluer jusqu'à l'origine des siècles ne pourrait-il pas, par sa vertu, en atteindre la consommation? Ah! chrétiens, je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage; la cause, hélas! de la rareté des fruits de la rédemption, quoique vous la sentiez peu, ne vous est cependant que trop connue, c'est de son côté, on ne peut en disconvenir, la même puissance, la même efficacité qu'autrefois, mais de votre côté on ne peut non plus en disconvenir; non, ce ne sont plus les mêmes hommes, et sans doute la croix reproduirait encore parmi vous beaucoup de vrais héros, si elle trouvait encore parmi vous beaucoup de vrais disciples.

Hâtez-vous donc, chrétiens, hâtez-vous de venir y chercher la même influence, en y portant la même foi que dans les jours anciens; vous avez le même empressement que vos pieux ancêtres, venez y recevoir la guérison de vos langueurs; venez y clouer comme eux votre faiblesse, pour qu'elle vous revête à son tour de la force que vous ne cessez d'admirer en eux, venez en extraire aussi la ferme piété qui les distingua, venez y puiser ces courageuses résolutions, ces sublimes élans, ces généreux transports, cette rapide activité qui maîtrise fortement les passions et qui fait de ces dangereux instruments de perdition autant de moyens de salut. Venez en un mot vous y transformer par elle en ce qu'il faut que vous soyez, pour être vraiment forts selon Dieu et mériter ainsi le prix destiné à l'athlète vainqueur que Dieu ne couronnera de ses mains que pour le faire asseoir avec lui sur son trône ineffable. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LA TEMPÉRANCE.

Cum 'ejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus postea esurit. (*Math*, IV, 2.)

Jésus ayant jeûné quarante jours et quarante nuits eut faim ensuite.

C'est donc, chrétiens, d'après l'exemple de Jésus-Christ que l'Eglise soumet à la loi d'un jeûne long et rigoureux tous ses enfants. Non moins attentive à multiplier les moyens de leur salut, qu'à en diminuer les obstacles, elle veut que durant ces jours de pénitence et d'expiation, ils attaquent la concupiscence avec plus de vigueur que jamais; elle veut que plus que jamais ils mortifient leur corps; afin que, de la sorte allégé, il soit d'un moindre poids à leur âme, et que celle-ci, bien moins asservie à celui-là, ou plutôt reprenant sur lui son empire n'en soit que plus libre en ses nobles opérations, et, si je puis de la sorte parler, plus agile en prenant son essor vers le ciel. Ce n'est pas tout: il est, il est une vertu que les chrétiens pratiquent si mal ou si peu, quoiqu'elle soit indispensable en tout temps et sans doute encore plus dans celui que nous commençons; or, c'est à cette vertu que l'Eglise a dessein de les ramener par la sainte institution du jeûne quadragésimal; elle exige qu'ils y soient austères par précepte, pour mieux réussir à les rendre austères par conseil, ou du moins toujours sobres par devoir; elle ne leur impose maintenant la privation de certains mets ou de certains repas qu'afin que lorsqu'ils pourront en user ils n'en mésusent point et qu'en se tenant ainsi en deçà des limites de la tempérance ils s'habituent à ne jamais les dépasser.

Car, de quels avantages précieux cette vertu n'est-elle point la mère? Entendez le Sage avec délices les dénombrer, ne pas se lasser de les décrire, et après les avoir mille fois célébrés en venir à l'induction qui les renferme tous, puisque tous y sont classés ou distingués selon le double but que l'homme doit se proposer eu égard à sa double nature, et que ceux qui sont relatifs à notre corps n'y sont pas moins compris que ceux qui sont relatifs à notre âme. Instruisez-vous donc, chrétiens, sur une vertu dont je vais d'abord, dans mon premier point, vous retracer les caractères, ensuite dans mon second point, vous expliquer les effets, et pour me circonscrire en un sujet, qu'un seul discours pourrait à peine effleurer si je lui donnais toute son étendue, je ne l'envisagerai point comme embrassant à la fois la chasteté et la sobriété; j'ai cru qu'il fallait me borner à tout ce qu'ordonne ou défend la seconde, qui, plus spécialement encore que la première, a retenu le nom de tempérance; je vais donc, me restreindre à ce genre de jouissance ou de privation, dont je puis aujourd'hui vous entretenir sans déroger ni à la sainteté de ce lieu, ni à la majesté de mon ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A ne considérer la tempérance qu'en elle-même ou selon sa plus stricte notion, je sais qu'il faut dès lors la restreindre à l'usage modéré des seuls plaisirs permis; les autres, en effet, n'ayant aucun besoin ni de son art, ni de ses précautions, puisqu'on ne peut sans crime les aborder; mais, et en cela je me laisse guider par les moralistes les plus savants, comme aussi les plus pieux; mais à considérer la tempérance par son op-

position, au vice qu'elle exclut, elle doit dès lors avoir pour objet ce qui fait le double désordre de celui-ci, et conséquemment embrasser non-seulement les plaisirs dont il faut qu'elle s'abstienne sans réserve, mais encore les plaisirs dont, jusqu'à un certain point, elle peut user sans péril, s'interdisant à tout prix les uns, ensuite réglant avec proportion les autres ; ceux-là comme ne pouvant jamais se concilier avec elle, ceux-ci comme devant s'adapter à sa mesure, être pesés dans sa balance, être soumis à ses justes lois, en deux mots, plaisirs illicites à proscrire, plaisirs permis à modérer ; tel est, chrétiens, le double but de la vertu dont il s'agit de vous entretenir : c'est à ces traits distinctifs que vous allez pleinement la connaître, pour la pratiquer sans aucune erreur dans toute son étendue.

Je dis donc, en premier lieu, que la tempérance exclut sans exception tous les plaisirs illicites ; et quoique vous soyez, hélas! trop éloignés de la piété que présuppose votre vocation, vous ne l'êtes cependant point assez pour ne pas convenir avec moi d'un principe aussi frappant par son évidence et à la preuve duquel je n'ai, par conséquent, pas cru qu'il fût nécessaire de m'arrêter ; non, vous ne donnez pas dans le système infernal où le vice et la vertu sont réputés indifférents, qui, préconisant toutes les passions, applaudit sans pudeur à leurs plus criants désordres, et n'admet d'autre frein pour les contenir que l'impuissance de les satisfaire ; vous repoussez avec indignation de pareilles maximes ; persuadés que la tempérance n'est pas un vain nom, vous dites anathème aux plaisirs qui la frondent ouvertement, tous ces excès avilissants, dont saint Paul fait avec tant d'horreur l'énumération, sont à vos yeux comme aux siens également abominables.

Vous proscrirez surtout celui d'entre eux où la raison trouve son tombeau ; la raison, sans contredit le plus magnifique présent dont le Créateur ait pu orner la créature? Car quel est cet être abruti qu'on ne sait presque plus dans quelle classe ranger, tant au dehors comme au dedans de lui tout est confusion et désordre? Hélas! hélas! c'est l'homme, naguère libre, intelligent, mais qu'un fatal breuvage a rendu méconnaissable, en le dénaturant ; vous, son frère, vous, son ami, ah! redoutez ses frénétiques emportements, craignez, oui craignez le poignard qu'une aveugle fureur a mis dans sa main, et n'oubliez pas que la mort, donnée à leurs plus chers confidents, par ses pareils, n'est pas sans exemple ! Cependant, bientôt après ses genoux chancelants se dérobent sous lui, le voilà plongé dans la plus stupide apathie, tel que les idoles des gentils, il a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, ce ne sont plus en lui que les tristes débris de son humanité qui n'est plus.

Vous proscrirez encore ce jeu effréné, passion funeste que des revers continuels enflamment de plus en plus au lieu de la refroidir et de l'éteindre ; est-il, dites-vous, démence égale à celle du forcené qui la suit? Voyez-le d'une main tremblante, aventurer les restes de sa fortune, pour courir après tout ce qu'il vient d'en retrancher ; son cœur frissonne et palpite d'effroi, chaque moment le déchire et le tue ; non, ils ne sont pas plus consternés que lui, deux criminels, dont l'un doit périr, quand ils plongent leurs mains dans l'urne fatale ! Oh ! comment peut-il trouver quelque appât dans une aussi cruelle torture !

Vous proscrirez de plus ce vice affreux que je n'ose nommer par égard pour les chastes oreilles ; vous proscrirez enfin... mais je sens, qu'à votre avis, j'ai poussé assez loin la liste des plaisirs que, d'accord avec moi, vous regardez en effet comme illicites ? Ah ! il en est d'autres qui vous sont trop chers pour les envisager sous des rapports si odieux ; avec quelle vivacité n'en prenez-vous pas le parti, quelle force, quelle chaleur dans l'apologie que vous, en faites ! Hélas ! c'est ainsi que, parce qu'on aime certains plaisirs on se figure qu'ils sont honnêtes, ou que même, à force de les croire tels, on s'en fait une conviction.

Je n'en veux citer pour exemple qu'un seul en faveur duquel vous vous déclarez si ouvertement, étonnés qu'on puisse avec quelque raison le soupçonner d'être illégitime : ce sont les spectacles que je veux dire ; les spectacles qu'à tout prix vous avez résolu de justifier, et dont vous regardez les proscripteurs comme ennemis ou du moins comme exagérateurs outrés des vrais principes. Aveugles ! oh ! que de progrès n'a pas faits en vous la corruption ! Eh quoi ! là où tous les dangers sont réunis, vous pourriez justement présumer qu'il n'en existe aucun? vous pourriez n'avoir à craindre aucune séduction là où tout concourt à séduire? Quoi ! parce qu'on s'est efforcé d'y rendre le vice moins hideux, vous auriez cessé de l'entrevoir, ou il cesserait de vous déplaire? Que parlez-vous de décence, de mœurs sur nos théâtres? quand alors même, et vous savez qu'il n'en est jamais ainsi, quand alors même ils n'en sont qu'un plus sûr écueil pour vous? Celui qui prépare une boisson mortelle songe-t-il à détremper le poison dans l'absinthe ou dans le fiel? n'a-t-il pas soin de cacher, au contraire, la mort sous l'appât d'une douceur perfide? Eh bien ! ainsi vous amorce-t-on, ainsi vous fascine-t-on, vous qui faites si grand bruit des leçons qu'on peut puiser dans nombre de spectacles. Des leçons, bon Dieu ! des leçons ! Eh ! vous verrait-on les suivre avec tant d'assiduité, seraient-ils à un tel degré de votre goût, si on se bornait à vous y donner des leçons? en feriez-vous vos habituelles délices si l'auteur n'avait su peindre assez vivement les passions pour vous les inspirer? Ah ! dans ceux-là même où, à vous entendre, on fait triompher la vertu, qu'il serait aisé par vos propres cœurs de prouver que cependant vous n'avez pas conclu pour elle !

Mais au lieu de m'attacher à réfuter directement votre opinion, je veux bien la supposer ici de quelque poids, et la mettant en balance avec la constante opinion des sages de tous les temps, je dis qu'au moins il demeure douteux si de tels plaisirs sont permis, qu'au moins dès lors ils doivent passer pour suspects; que, dès lors, par conséquent, on doit sévèrement se les interdire. Ainsi, pour reprendre, chrétiens, quand j'ai dit plaisirs illicites, j'ai entendu les plaisirs mêmes que vous ne regardez point pour tels, éblouis par des motifs qui ne sauraient les rendre légitimes, et pour ne pas vous y méprendre, pour ne pas vous faire illusion sur la nature de certains d'entre eux que masquent trop souvent des dehors honnêtes, il ne faut qu'analyser l'impression qu'ils ont faite sur vous : si vous avez senti que par eux vos affections pour le bien se sont ralenties, s'ils ont ébranlé votre âme assez pour la faire sortir de son assiette, si vous y avez perdu le souvenir de votre fin suprême ou de quelqu'un de vos devoirs essentiels, s'ils vous ont asservi tout entiers ou soulevé contre vous des passions que vous deviez toujours tenir sujettes, dès lors, oui, dès lors, n'en doutez pas, ils sont tous foncièrement criminels, quelque innocents qu'ils puissent vous paraître; dès lors vous devez tout conséquemment les fuir, quoi qu'il en soit des prétextes ou des raisons qui vous porteraient à leur sourire. J'ajoute que, quand même ils seraient innocents, vous devez encore les fuir, dirais-je comme criminels, si pour vous l'abus en est infaillible, n'y ayant évidemment pour vous dans ce cas d'autre moyen de ne pas en mésuser que celui de n'en user pas.

Eh! que serait-ce donc que la tempérance? à quels éloges aurait-elle droit d'aspirer? pourrait-on même lui donner le nom de vertu s'il suffisait pour la pratiquer de s'abstenir des plaisirs grossiers ou de certains révoltants excès, qui ne supposent de sa part presque point d'effort, ni par conséquent presque point de gloire? Ah! gardons-nous de lui donner d'aussi étroites limites, que tous les mouvements qu'excite en nous la cupidité soient soumis à son inspection réprimante : pour être également de son ressort, qu'elle ait surtout pour objet les plaisirs en apparence les moins criminels si nous voulons efficacement nous sevrer des plaisirs qui le sont le plus.

Car, mes frères, de ceux-là à ceux-ci la pente est on ne peut plus rapide : à mesure qu'on s'habitue aux premiers, décroît l'horreur qu'on a des seconds; l'illusion que nous avons su prêter aux uns, nous saurons bientôt la prêter aux autres, et nous descendons jusqu'au dernier de tous par la glissante voie que nous a ouverte le premier.

Par exemple, chrétiens, quelle apparence qu'Azaël pût jamais se souiller des forfaits que lui prédisait Elisée, forfaits que nul indice en lui ne donnait lieu de présumer? Voyez comme il repousse avec horreur le sinistre présage : Que suis-je donc, s'écriait-il, pour en venir à des crimes si grands? Cependant, bientôt après, l'oracle entier se vérifie, Azaël, de déclin en déclin...... Ah! tremblez! vous qui tels que lui répondez si hardiment de vous-mêmes : engagés dans un premier plaisir défendu, vous voilà mûrs pour un second; vous voilà de l'un à l'autre, les parcourant tous jusqu'à vous plonger dans celui dont naguère vous assuriez que l'abord vous était vraiment impossible.

Enfin, pour le dire en un mot, enfin Jésus ne se contenta pas de n'être pas ouvertement répréhensible; donc vous ne devez pas non plus vous en contenter, donc puisqu'après tout sa vie est la règle invariable de la vôtre, donc pour être vraiment tempérant vous devez l'être à sa manière. Le modèle est élevé, je l'avoue, mais l'est il trop pour ceux qui sont appelés à retracer les perfections divines, mais l'est-il trop pour des chrétiens? Le modèle est élevé, mais serait-il arbitraire? Etes-vous libres d'en choisir, ou peut-on vous en proposer un autre? Le modèle est élevé, mais de quoi vous plaindriez-vous quand vos moindres efforts pour l'imiter vous sont tenus en compte, quand le seul désir de l'imiter vous le fait presque atteindre, quand, enfin, pour suppléer à votre impuissance, il vient lui-même s'imprimer en vous! Le modèle est élevé! eh bien! eh bien! raison de plus pour ne pas vous permettre des plaisirs qu'un modèle moins parfait rendrait excusables.

Des plaisirs, chrétiens, des plaisirs! Ah! si le don de Dieu vous était mieux connu, en chercheriez-vous d'autres que ceux qu'il vous est non-seulement permis, mais encore ordonné de chercher. Oh! qu'ils sont préférables aux plaisirs que par un malheureux choix vous leur préférez, et en est-il, quels qu'en soient à vos yeux les attraits, qui ne soient éclipsés par ceux que la charité multiplie avec tant de variété, et qu'elle sait préparer avec tant d'industrie? Offrir une main secourable à l'infortune, visiter la maison du deuil, porter la consolation là où gémit la douleur, nourrir en le cachant celui qui fait de son indigence un secret profond, ne couver des yeux un riche superflu que pour d'avance y savourer le bonheur de le répandre, réussir même à faire pour autrui ce que nos fonds épuisés ne peuvent plus en faveur des pauvres, pouvoir dire, en terminant chaque jour : J'ai réparé des malheurs, j'ai essuyé des larmes, je me suis attendri sur le sort de mes semblables, j'en ai su rendre quelques-uns heureux. Ah! où sont, cœurs sensibles, répondez-moi, où sont les plaisirs qu'on puisse comparer à des plaisirs de ce genre? où sont ceux qui, pour être aussi purs, aussi ravissants, nous fassent tressaillir d'autant de joie en nous couvrant d'autant de gloire? où sont enfin ceux dont la tempérance ait moins à s'occuper, puisque leur excès même est en eux un degré de plus de mérite ou de vertu, et qu'en ajoutant à leur saveur, à leur délicatesse, à leur durée, à leur intensité, il ne fait qu'ajouter à leur perfection?

Ce n'est pas tout, chrétiens : il est, il est plusieurs autres plaisirs qui sont dans l'ordre de Dieu même ; il est un repos opportun qui dispose le corps à un plus grand mouvement; il est une utile dissipation qui prépare l'esprit à une application nouvelle ; il est des repas sobres où la piété abonde encore plus que les mets, où les mets, assaisonnés autant qu'il le faut, n'irritent point la concupiscence ; et où, au milieu d'une joie douce, on ne manque pas de se souvenir que le Seigneur est présent ; il est d'agréables conversations, où si l'on sait à l'envi se distraire, on sait aussi à l'envi s'édifier ; des diversions, en un mot, qui, loin de mettre obstacle à notre avancement spirituel, ne font, au contraire, que l'achever ; que d'innocents plaisirs le Créateur n'a-t-il pas mis à notre portée, et combien sont doux, combien délicieux ceux que la nature, en mère tendre, a tant de soin de nous prodiguer ! mais il en est aussi parmi eux qui, bien que permis, cessent de l'être à l'heure même où l'on cesse de les régler, dans lesquels, par conséquent, nous péchons tantôt légèrement, tantôt grièvement, mais toujours à proportion de l'excès.

Le sommeil, par exemple, est de ce nombre ; le sommeil, où vous croyez avoir tout fait, quand vous en avez mesuré la durée, et dont peut-être, à la rigueur, vous auriez encore à mesurer de plus, pour ainsi dire, la profondeur. Ah ! toutes les fois que vous serez contraint de vous y livrer, déplorez la nécessité d'y consumer un temps, hélas ! vraiment perdu pour qui sent le besoin de travailler sans relâche à son salut. Image expressive de la mort, que le sommeil, par ses périodiques retours, vous habitue à vous y préparer. Songez, oui, songez qu'il peut n'être pas suivi du réveil, et cette grande pensée en sera le puissant correctif ; elle en remplira saintement le vide ténébreux, ou plutôt elle en rendra les ténèbres aussi lumineuses que le jour ; elle y tiendra, pour ainsi parler, votre âme en haleine ; par elle, enfin, après vous être reposés en paix, vous vous éveillerez sans effort, non moins libre au sortir d'un nécessaire sommeil que vous avez su l'être en y entrant, le quittant à propos sans aucun regret, pour vous y être à propos livré sans aucune attache.

Car telle est, chrétiens, concernant les plaisirs permis, la grande maxime à suivre, l'attache que nous avons pour eux, voilà ce qui les corrompt tous plus ou moins, voilà le mal qu'il s'agit d'en écarter. Ainsi, par exemple, obligés, comme nous le sommes, de réparer tous les jours les ruines de notre corps par certains aliments, et attirés, en outre, par le plaisir dont le Seigneur a assaisonné ces mêmes aliments, c'est précisément de ce plaisir que nous devons soigneusement nous détacher. Non, il ne faut pas jouir de la délectation que nous font éprouver les mets, il faut seulement en user, et cela parce que dans la rigueur des termes, en jouir, ce serait se la proposer pour fin. Or, c'est en quoi consiste le péché ; tandis qu'en user, c'est la prendre comme en passant en tant que véhicule ou moyen pour arriver à la fin ; or, c'est en quoi consiste la vertu ; la vertu qui, se continant toujours dans l'espace que le devoir doit borner, ne manque jamais de discerner le point fixe où elle doit s'arrêter, en discernant le point où cesse en effet le besoin.

O Dieu ! enseignez-nous à faire ce difficile, mais nécessaire discernement ; et puisqu'il faut que nous sustentions le corps par les mets, ou modérez l'attrait du plaisir que nous trouvons dans les mets, ou donnez-nous la force habituelle d'en triompher. Oh ! que nous serions heureux, s'il en était des aliments comme de l'air qui nous est, à un titre au moins égal, nécessaire ; nous ne prenons de celui-ci, en le respirant, qu'autant qu'il en faut pour ne pas mourir ; nous ne prendrions aussi de ceux-là, qu'autant qu'il en faut pour continuer de vivre, et nous n'y trouverions plus cette trompeuse douceur qui devient pour nous la plus dangereuse des tentations.

Résumons-nous, chrétiens, et finissons en fixant brièvement, d'après saint Augustin, la nature de la tempérance ; ce n'est proprement ni dans la qualité, ni dans la quantité des mets, ni même dans leur juste proportion avec nos différents besoins, que consiste cette vertu ; tout cela, sans doute, en dépend immédiatement ; tout cela doit être indispensablement déterminé par elle ; tout cela réclame instamment sa sollicitude ; mais cela ne la fait point. Elle consiste principalement dans ce flegme toujours égal, dans cette noble indifférence que nous savons maintenir à l'égard des mets dans lesquels, dès lors, nous cherchons bien moins leur attrait que leur utilité, bien moins leur assaisonnement que leur juste mesure, bien moins à nous complaire en leur faveur qu'à y trouver notre soutien ; d'où je puis évidemment inférer qu'on doit user des mets sans cupidité, selon la nécessité, et autant qu'on le peut, en se laissant toujours guider par l'amour de Dieu ou la charité. Trois choses qu'il faut soigneusement distinguer pour bien saisir et mettre en œuvre la belle doctrine que je viens d'exposer : la cupidité, comme étant contraire à la tempérance ; la nécessité, comme s'y conformant ; la charité, comme la faisant, pour ainsi dire, elle-même se surpasser. La première est ce dont il faut toujours se préserver ; la seconde, ce que jamais il ne faut exagérer ; la troisième, ce à quoi nous devrions toujours aspirer. Elles ont toutes trois la volupté pour objet, mais en diverses manières : la cupidité en est la fin, la nécessité son appui, la charité son ennemie ; d'où il suit, pour première induction, que la cupidité est le déréglement de notre nature ; que la nécessité en est le règlement, que la charité en est l'éminente perfection ; et, pour la seconde induction, qu'en vivant selon la cupidité, nous menons une vie charnelle ; qu'en nous conformant à la nécessité, nous menons une vie commune, et que par la charité, nous

menons une vie parfaite. Oui, parfaite, puisque non-seulement on y prend le plaisir avec modération, mais qu'encore on s'y prive d'un plaisir, même innocent, pour ne rien céder à la cupidité, s'obstiner à la combattre en tout, et faire avec elle un total divorce. Ah! chrétiens, si la tempérance à tel point portée alarme notre faiblesse, si nous désespérons d'atteindre à la hauteur de ses sublimes conseils, du moins gardons avec fidélité ses préceptes, qu'elle nous fasse user avec modération des plaisirs permis, après nous avoir entièrement sevré des plaisirs illicites, car, tels sont, vous venez de le voir, ses radieux caractères, voyons maintenant quels en sont les fruits.

DEUXIÈME PARTIE.

La santé de notre corps, comme aussi l'embellissement de notre âme, tels sont, chrétiens, les fruits qui naissent de la tempérance; tels les deux effets qu'elle est destinée à produire, tels les deux motifs ou intérêts qui nous pressent à la fois de l'exercer, et malgré la disproportion de l'un à l'autre, quoique dans le fonds le premier ne soit rien comparé au second, lequel devrait maintenant m'occuper tout seul; moi dont le ministère n'a pour but que la sanctification de vos âmes, j'ai néanmoins jugé qu'il convenait de les embrasser tous les deux, ne fût-ce que pour faire sentir que la religion n'omet rien de tout ce qui peut concourir, ici-bas même, au bonheur de l'homme, et que, loin d'improuver les leçons que donne à cet égard une saine philosophie, elle se plaît au contraire à les confirmer par la bouche de ses ministres, ou encore à les consacrer en les marquant de son sceau.

Je dis donc, en premier lieu, que la tempérance est le plus sûr garant de la santé de nos corps, et je crois qu'entreprendre au long de prouver un principe si clair, ce serait vous supposer étrangers à l'expérience commune, à votre propre expérience. Non, pas de plus efficace moyen de faire ici-bas fleurir la portion terrestre de nous-mêmes, que d'user avec modération de tout ce qui sert à la sustenter, que de la tenir constamment dans l'ordre établi par le Créateur, que de la sauver des abus qui tourneraient à son détriment : ainsi l'ont enseigné de concert tous les moralistes anciens; ainsi l'a dicté à chacun de nous la nature; ainsi en mille endroits la révélation; car tant de règlements qui désignaient aux Hébreux les aliments défendus ou permis, n'avaient pour but, j'entends immédiat, que de les préserver des maux auxquels, soit en usant des uns, soit en mésusant des autres, ils n'auraient pas manqué d'être exposés.

Voyez, en effet, chrétiens, voyez comme l'art de guérir n'a presque pas à s'exercer sur l'homme sobre et frugal; voyez-le prospérer et reverdir à la manière d'un bel arbre planté le long du cours des eaux; seul il jouit d'une santé robuste et parfaite, seul il coule, exempt d'infirmités, une vie où il voit plusieurs générations se succéder, et sa fin, que rien ne trouble, est comme le soir d'un beau jour.

J'en appelle à ces patriarches du désert : chrétiens, tout dignes qu'ils sont d'être imités, je ne prétends pas rigoureusement vous y astreindre. Non, ce ne sont ni leurs jeûnes perpétuels, ni leurs abstinences austères que je viens maintenant vous prêcher, et combien vous me trouveriez dur à entendre, si je vous entretenais de leurs célestes maximes, si je vous parlais, tantôt du sublime courroux qui les enflammait, lorsqu'à des légumes grossiers ils voyaient se mêler un assaisonnement quelconque, un assaisonnement, toujours à leur avis, superflu, quoiqu'il ne fût que rigoureusement nécessaire et presque jamais suffisant; tantôt, de leur sainte industrie, à se rendre sourds au cri du besoin, différant d'autant plus le moment d'y pourvoir, qu'ils auraient été en droit de l'anticiper davantage; tantôt, de la manière si étonnante dont ils distribuaient les heures du jour et de la nuit, manière où l'on eût dit que le temps du sommeil et du repas n'était pas compté, tant la prière et le travail avaient su en entier s'en approprier la durée. Oh! que diriez-vous, si je vous les montrais là, s'excitant à l'envi à qui saurait le mieux se passer des choses dont on peut se passer le moins; ici, avec encore plus de précipitation que les Hébreux quand ils mangeaient l'agneau du passage, ou tels que les trois cents soldats de Gédéon, prendre à peine, en voyageurs pressés, et dans le creux de leurs mains, de quoi sustenter rapidement leurs forces. Ah! je sens que tant de vertu excite en vous une admiration mêlée de trop d'effroi pour vous la proposer comme objet nécessaire d'imitation, et je me hâte de vous rassurer en vous disant qu'on peut être tempérant sans atteindre à leur perfection; mais leur exemple est trop démonstratif de la vérité que j'établis pour que je néglige de l'invoquer.

J'en appelle, dis-je, à ces patriarches du désert qui, se refusant presque tout, ne vivaient, pour ainsi dire, que de privations; à les voir si peu ménager leur chair, ou encore, la traiter comme s'ils eussent voulu se dégager promptement de son poids, qui ne croirait qu'ils vont sensiblement rapprocher le terme de leur existence, et cependant, au contraire, ils ne font que le reculer, et cependant leur carrière va se prolongeant à proportion des efforts de leur part, qui devraient, ce semble, l'abréger. O effet vraiment prodigieux de la sainte sévérité de leur conduite, l'âge le plus avancé les trouve encore animés de la force de leurs jeunes ans; leur vieillesse verte et robuste, ou plutôt leur longévité, aborde encore sans s'en effrayer, les travaux qu'à peine ils purent supporter quand ils en tirent les premiers essais, tant leur vigueur croissait sous les pénibles austérités qui paraissaient devoir l'éteindre.

D'après cela, chrétiens, il en est ou ne peut pas plus facile de sentir que, pour bien soigner notre corps, il faut que la tempé

rance préside à son entretien, il faut conséquemment le retenir dans les bornes du strict nécessaire, ou même lui donner un peu moins, de peur de lui donner beaucoup trop. Oui, le grand art d'y faire avec éclat briller la santé, est tout compris dans une maxime de saint Chrysostome qui dit que le besoin est le père de la santé du corps : *Mater sanitatis egestas.* Car il s'agit d'en faire un serviteur actif mais docile; d'avoir pour lui, si l'on veut, des égards, mais de savoir s'en défier; il faut, il faut entretenir sa force en réprimant son audace; tantôt l'attaquer, tantôt le défendre, le ménager à propos, comme aussi à propos le châtier, le traiter, en un mot, de manière à n'être ni son esclave, ni son tyran.

Et voilà, sans aucun doute, en quoi consiste l'amour bien ordonné que nous devons en avoir; je veux dire cet amour non moins sage qu'éclairé, en vertu duquel nous aimons notre corps autant qu'il doit être aimé, ou autant qu'il est permis de l'aimer, amour conséquemment qui non-seulement est conforme à la loi divine, mais dans lequel encore saint Augustin ne voit qu'un véritable amour de Dieu, qui fait que l'homme ne chérit ou ne soigne son corps que dans l'intention de plaire à Dieu et de se conserver ainsi tout entier pour son Dieu : *Amorem Dei sese integrum servantem.*

J'ai dit, amour qui nous porte à aimer notre corps autant qu'il nous est permis de l'aimer; ce qui va me suffire à vous donner la vraie notion, non d'une tempérance telle qu'on pourrait se la figurer en ne suivant que les lumières de la raison, mais d'une tempérance chrétienne, et par conséquent, à vous enseigner dans quel esprit vous devez obéir à l'Eglise quand elle vous prescrit certains jeûnes, ou l'abstinence de certains aliments. Suivez-moi, chrétiens, je n'ai jamais traité de matière plus importante, ni jamais non plus, expliqué une doctrine à laquelle il soit plus nécessaire de se conformer. Sachez donc, sachez qu'une tempérance telle que vulgairement on l'entend, ou qui supposerait l'homme dans l'état de sa primitive innocence, n'est pas certainement ce qu'il faudrait qu'elle fût pour que l'homme pécheur en fît sa règle et se bornât à la pratiquer : ce serait, j'en conviens, déjà beaucoup de sa part, mais évidemment ce ne serait pas encore assez; il faut qu'il aille, en outre, un peu plus loin : pourquoi? si ce n'est, et retenez bien ce que je vais dire, si ce n'est parce qu'il doit, non-seulement se proposer d'éviter l'excès dans les soins qu'il prend de son corps, mais parce qu'il doit encore sentir la peine infligée aux infirmes enfants d'Adam; autrement dit, qu'il doit surtout se regarder comme étant déchu du droit d'user des choses relatives à l'entretien de son corps, ou comme étant obligé d'en expier le criminel abus, au point que tout ce qu'il fait ou ferait sans se mortifier, ou sans l'incommoder plus ou moins, le laisserait trop en deçà de ce qu'il est obligé de faire, eu égard à sa triste situation. On ne se borne donc pas à exiger simplement de lui la tempérance qu'on exigeait de l'homme encore plein de son originelle vigueur, on en exige une tempérance, moins libre, plus gênante, plus circonscrite, telle à peu près, qu'on l'exigerait d'un homme encore malade ou qui serait à peine convalescent; ce sont des privations, des retranchements qu'il doit subir pour rentrer dans l'ordre d'où le péché l'a fait sortir; privations d'ailleurs, ou retranchements qui tous se trouvent compris dans la loi du jeûne, lequel, dit saint Thomas, à le considérer généralement, est censé appartenir au droit naturel : *Jejunium in communi cadit sub præcepto legis naturæ.* Or, que fait l'Eglise en le prescrivant, sinon ce que fait un médecin habile en traçant le régime à suivre par celui qu'il conduit pas à pas à une pleine guérison? elle nous permet tout ce qui tend à réparer nos forces, mais sans les excéder; elle nous mène par le sentier moyen, entre ce que nous fûmes et ce que nous sommes; elle nous traite comme à demi malades, ou comme ne jouissant tout au plus que d'une demi santé; elle fixe le temps ainsi que la manière de remplir un devoir auquel nous sommes naturellement astreints; elle nous instruit, touchant la tempérance, que nous devons pratiquer, nous, pécheurs; elle nous en trace les règles pour nous préserver des illusions ou des abus auxquels notre propre choix pourrait donner lieu. Ce n'est point une obligation nouvelle qu'elle ajoute à nos autres obligations; ce n'est pas non plus une surcharge qui rend plus onéreux notre joug; c'est, au contraire, un soulagement, un aide, un soutien qui en allége le fardeau; de sorte qu'en violant le jeûne, nous péchons à la fois, et contre l'autorité à qui appartient de le prescrire, et contre l'amour réglé de nous-mêmes, tant nous devons, selon la parole de Jésus-Christ, le garder avec joie, et nous bien pénétrer des motifs qui ont déterminé l'Eglise a nous en faire un précepte.

Oh! que ne puis-je, chrétiens, vous en faire sentir tous les avantages! Car sans vous dire combien il est agréable à Dieu, combien il est puissant pour apaiser le courroux céleste, ou combien Dieu se rend propice à ceux qui le pratiquent; sans vous dire, avec saint Basile, que c'est vraiment un trésor qui nous est venu de nos premiers ancêtres, que tous les saints l'ont reçu les uns des autres comme un patrimoine de pénitence et de piété; que par conséquent le rejeter ou s'en dispenser c'est ne pas vouloir entrer en part de l'héritage promis aux saints; sans vous dire enfin qu'il n'est rien de plus expressément recommandé, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament; que n'aurai-je point à vous dire de la grande utilité du jeûne, eu égard même à notre corps, dont il guérit toutes les blessures, dont il réprime les mouvements, qu'il rend plus agile et plus dispos, que, pour ainsi dire, il spiritualise; qu'après tout il ne fait que ranger sous les lois de la tempérance évangélique dont la nature de mon discours exigeait que je vous

entretienne quelques instants! Reprenons.

J'ai prouvé, chrétiens, que la santé de notre corps est évidemment due à la tempérance; mais, n'en fût-il pas ainsi, ne fût-ce qu'au détriment de nos corps que nous exercerions cette indispensable vertu, faudrait-il plus pour nous résoudre à la pratiquer que les avantages précieux qu'elle fait refluer sur notre âme? et pourrions-nous assez peu tenir à cette supérieure portion de nous-mêmes pour ne pas lui dédier tous nos soins, quoi qu'il dût en coûter à notre inférieure portion; car, dès là que tout ce que nous voyons de l'homme n'est point l'homme; dès là encore que c'est l'homme par-dessus tout qu'il s'agit de perfectionner, ne suit-il pas évidemment que j'attache à cultiver ce qu'il n'est pas de manière à négliger ce que proprement il est; c'est la plus déraisonnable des méprises, c'est, pour le dire avec un ancien, c'est se montrer stupidement jaloux des instruments d'un art, tandis qu'on serait peu soucieux de l'art lui-même. Ah! soyez l'unique objet de notre application, vous qui donnez tout son prix à notre nature, vous par qui nous sommes si grands; et puisque la tempérance étend et fortifie excellemment nos facultés, puisque les faisant aller toutes en harmonie elle maintient entre elles un si bel accord que cette auguste vertu soit le but de nos efforts continuels.

Maintenant, chrétiens, il me serait sans doute aisé de prouver que le génie et les talents doivent à la tempérance leurs plus beaux succès, qu'elle en favorise puissamment les divers essors, que tous les grands hommes dont nous admirons tant les écrits en ont été, avec plus ou moins d'ardeur, les disciples; que selon qu'on est plus fidèle à pratiquer cette vertu on pénètre aussi plus avant dans le sanctuaire des sciences, et vous déduiriez forcément de tous ces faits la vérité, dont j'ai dessein de vous convaincre; de tels arguments, auxquels d'ailleurs je n'ai pas besoin de recourir, destinés à figurer dans un discours profane, ne doivent tout au plus qu'être indiqués dans un discours chrétien, où l'espace qu'ils occuperaient sera bien mieux rempli par des arguments d'un autre ordre. Apprenez donc, chrétiens, apprenez combien notre âme doit s'améliorer sous l'abri de la tempérance; là, rien ne la distrait, rien ne la trouble : en elle-même concentrée, elle peut déployer à son gré tout ce qu'elle a d'énergie, choisir sans erreur les objets qui répondent le mieux à sa grande attente, ne prendre pour ainsi dire que pour soi, grossir à souhait le trésor que la rouille ne ronge point, vivre, en un mot, de la véritable vie, en ne vivant que pour le Créateur.

En effet, chrétiens, qui ne voit que plus elle garde exactement la tempérance, moins elle se répand au dehors, que moins elle se répand au dehors, plus elle gagne au dedans, que plus elle gagne au dedans plus aussi elle s'épure, plus elle s'embellit. Non, on ne peut ni apprécier ni compter les fruits que la tempérance fait naître : à sa voix s'apaisent tout à coup les flots tumultueux de nos terrestres appétits; nul désordre, nulle confusion sous son régime; elle exclut et les sombres chagrins de l'envie et les sinistres accès de la colère, et les soins turbulents de l'ambition, devenant au besoin tantôt une digue pour arrêter, tantôt un frein pour diriger nos penchants divers; c'est elle qui nous rend doux, modestes, graves, discrets, bienveillants : que sais-je? mes frères, elle met tout en son lieu; elle classe, elle arrange, elle dispose tout, dit saint Prosper; elle fait plus, ajoute ce docteur, elle maintient fortement l'ordre établi, *ordinata corroborat;* elle taille, elle façonne, elle polit de jour en jour notre être, elle ouvre, elle aplanit, elle rend droit le sentier qui conduit au bonheur, ou plutôt nul bonheur comparable à celui dont ici-bas même elle fait jouir ceux qui la pratiquent, et en est-il, en est-il d'aussi riche, d'aussi complet, d'aussi délicat, que de jouir de cette paix, de ce calme enchanteur qui, selon saint Paul, surpasse tout sentiment? Est-il bonheur aussi grand que de maintenir la raison dans tous ses priviléges, que de lui conserver cet air d'empire avec lequel elle est née, cette intérieure majesté qui en impose aux plus fougueuses passions? Est-il bonheur aussi grand que celui de ne dépendre en rien de tout ce qui doit dépendre de nous, que de demeurer constamment les arbitres de nous-mêmes en ne relevant que du Créateur? Tel, dans le délicieux Eden, tel fut sans contredit le bonheur du premier homme, tel, par la tempérance, il l'eût conservé, tel il le perdit en négligeant cette vertu, et tel, en la pratiquant, il nous est donné de le recouvrer.

Mais le chef-d'œuvre de la tempérance est de nous rendre sages avec mesure, c'est-à-dire ni plus ni moins qu'il ne faut, obviant ainsi à des désordres qui se glissent ou s'enracinent d'autant plus facilement qu'ils sont en apparence autorisés par le motif qui les produit; car, par exemple, qui ne croirait, en réfléchissant sur chaque vertu, qu'elles sont toutes à tout moment nécessaires, que par conséquent il faut les mettre en œuvre à tout moment. Or, voilà l'erreur que la tempérance nous apprend à réformer, en nous disant que les vertus ne sont toutes nécessaires que du côté de la disposition du cœur, c'est-à-dire qu'il faut toutes les aimer sans exception, mais qu'elles n'ont toutes ni le même temps ni le même lieu; qu'il ne faut ni les outrer, ni les déplacer, ni les exercer par caprice ou comme au hasard; que c'est manquer leur but que de préférer les plus remarquées quand il s'agit d'exercer celles qui le sont le moins; qu'enfin c'est les avoir toutes alors même qu'on n'en a qu'une seule, pourvu qu'on l'ait à propos et avec cette mesure qui répond à la sainte sobriété prescrite par l'Apôtre : *Sapere ad sobrietatem.*

Ce n'est pas tout : entendez l'homme tempérant s'écrier, avec les saints transports du même apôtre : Ce que j'ai me suffit; eussé-je plus, eussé-je moins, n'eussé-je rien, je ne tiendrai pas d'autre langage; toujours,

dans la sincérité de mon cœur, je saurai dire c'est assez. Or, quel art que celui d'être content de ce qu'on possède ou de se borner avec joie au peu que l'on est! quel art que celui de tenir la puissance et la volonté dans un parfait équilibre? en est-il, ou même en conçoit-on de plus exquis, de plus avantageux, et la vertu qui le porte à un si haut degré de perfection aurait-elle besoin d'autre éloge? Art vraiment préférable à toutes les richesses, puisqu'il donne à lui seul la satisfaction qu'il n'est pas en leur pouvoir de donner, puisque, bien plus, il apprend à les posséder sans, pour ainsi dire, les avoir; non, il ne manque rien, même dans l'indigence, à celui que l'indigence trouve inaccessible à tout désir immodéré; disons mieux, il est un fonds plus riche que les autres de tout ce qu'il a de moins qu'eux, la disette ne consistant point dans la privation des choses, mais dans le sentiment trop vif que nous avons de cette privation. Ah! sachons strictement nous borner à ce que requiert la nature, et alors, sans avoir l'aspect de l'abondance, notre pauvreté même en aura la réalité ; alors tout ce dont il semble que nous sommes dépourvus ne sera pour nous qu'un vrai superflu, qu'il nous importera aussi peu d'avoir que de n'avoir pas : car, que font, à tout prendre, les grands biens, sinon produire de plus grands besoins. Hélas! chrétiens, la soif qu'ils semblaient devoir étancher n'en devient par eux que plus brûlante ; on dirait même, on dirait que leur monceau va décroissant à proportion des soins qu'on se donne pour l'augmenter; on dirait que le vide qui les engloutit, au lieu de se remplir à mesure qu'il les reçoit, n'en devient au contraire que plus spacieux, au point, et ce n'est pas un paradoxe, au point que peut-être le meilleur moyen d'acquérir les choses dont on manque c'est de s'en retrancher quelqu'une de celles qu'on a. Doctrine vraiment sublime. Ah! heureux celui qui a des oreilles pour l'entendre et s'en bien pénétrer! le voilà tout à coup initié dans ce qu'a de plus élevé ou de plus profond la tempérance, qui dès lors n'a plus d'autre secret à lui révéler.

Oh! combien l'esprit s'élève au-dessus de lui-même en pratiquant cette belle vertu: oui, vous croiriez qu'il ne tient déjà plus à la terre et qu'il vit par anticipation dans le ciel, livré tout entier aux plaisirs intellectuels: plaisirs, dirai-je ineffables? ah! je n'en veux pour appréciateurs que ceux-là même qui, durant leur vie, en ont fait l'objet de leurs plus sanglantes divisions. O démence! disent-ils, pressés par un trop tardif repentir, ô erreur à la fois abjecte et révoltante! quoi! nous avons cru qu'on vivait sans plaisir pour les transporter du corps où il n'en est aucun de réel, à notre âme, où ils sont tous solides. Ah! c'est bien nous qui sommes les insensés: *Nos insensati*. (*Sap.*, V, 4.)

Car qu'attendre, après tout, mes frères, qu'attendre d'une âme qu'asservit le joug si déshonorant de la volupté? quel essor, quel vol au-dessus des sens la verrons-nous prendre ou par quels difficiles travaux saura-t-elle se signaler? O Dieu! serez-vous invoqué avec ferveur, servi avec fidélité, aimé plus que tout par l'homme sensuel qui ne songe à rien moins qu'à vous ou qui, tel que la matière au sein de laquelle il est plongé, ne sort jamais de son inertie avilissante? Saura-t-il se résoudre à ne marcher que devant vous, à ne soupirer qu'après vous, à fixer en vous tous ses vœux, lui qui, bassement soumis à la cupidité, ne pense ou n'agit que par elle?

Maintenant, chrétiens, il ne me reste plus que de vous exhorter à pratiquer la vertu dont je viens de vous retracer les fruits ainsi que les caractères. Plus vous en serez les zélateurs, plus vous verrez s'accumuler sous son abri les biens dont il vous importe de vous enrichir, et vous ne pouvez la négliger sans porter préjudice à la fois et à votre corps, dont le Créateur a commis à vos soins la conservation, et à votre âme, dont il faut par-dessus tout que vous avanciez l'embellissement, soit par l'entière privation des plaisirs illicites, soit par l'usage modéré des plaisirs permis, desquels encore, puisqu'il faut tout dire, on ferait bien mieux de ne pas user, pour se dégager plus promptement des liens du vice, pour marcher avec moins de peine ou avec plus de rapidité dans le sentier vivant que nous trace l'Evangile.

Ah! mes frères, quant aux plaisirs non défendus, les premiers chrétiens, de peur de s'y méprendre, trouvaient plus sûr de s'en abstenir, ou plutôt ils les remplaçaient par le plaisir encore plus doux de les mépriser, et ils s'en privaient avec d'autant plus de joie qu'ils y trouvaient le moyen de prouver à leur Dieu combien peu le désir de lui plaire était équivoque. Or, de là quelle induction à tirer, quel contraste à établir entre ceux qui, bien qu'innocents, renonçaient aux plus innocents plaisirs, et ceux qui, bien que pécheurs, vont jusqu'à s'indigner, soit contre la barrière qui les circonscrit, soit contre la mesure qui les règle. Toutefois, chrétiens, je ne me dédis point d'une indulgence qui, pour n'être pas à la rigueur dans le sens de l'Evangile, n'est pas cependant directement contraire à ses divines lois; usez donc, à la bonne heure, usez des plaisirs que vos ancêtres dans la foi s'interdisaient, et qu'on veut bien par condescendance vous permettre, mais usez-en comme, sans aucun doute, ils en auraient usé, je veux dire avec modération, sans trop vous délecter en eux, ou, pour le dire avec saint Augustin, sans vous y laisser prendre. N'oubliez point que si le chemin qui mène à leur but peut être droit en ne faisant pas tout ce qu'ils ont fait, il mène à coup sûr à la mort en ne faisant pas tout ce que strictement ils ont dû faire; que s'ils allaient en fait de tempérance à la hauteur du conseil, au moins devons-nous à cet égard ne pas demeurer en deçà du précepte ; qu'enfin, par cela seul que vous croyez tout ce qu'ils ont cru, par cela seul que vous espérez tout ce qu'ils espérèrent, ce ne peut être aussi ou'en

les imitant de tous vos efforts que vous obtiendrez leur couronne.

DISCOURS IV.

SUR LA PRUDENCE.

Si inclinaveris cor tuum prudentiæ.... tunc intelliges timorem Domini. (*Prov.*, II, 3.)

Si vous soumettez votre cœur à la prudence vous comprendrez ce que c'est que la crainte du Seigneur.

La prudence dont je vais parler, est la science des choses que nous devons désirer ou fuir : c'est, dit saint Augustin, une heureuse disposition d'agir dans toutes les situations avec la plus parfaite convenance, et tout ce qui peut intéresser notre bonheur ou notre sûreté, est proprement de son ressort; ainsi, discerner avec précision les objets pour ne pas s'y méprendre et pour en faire un juste choix, ne marcher qu'avec précaution dans le vrai sentier pour ne perdre aucun de ses pas et parvenir à un but à la fois honnête et certain, connaître encore la nature de nos passions pour prévenir leurs assauts et les gêner dans de sages limites, pressentir surtout les conséquences de nos actions pour nous interdire en tout temps les unes, et pratiquer à propos les autres, tirer enfin ses conjectures du passé pour régler le présent et prévoir l'avenir; voilà, chrétiens, ce dont s'occupe la prudence, et où brille éminemment son habileté. C'est elle qui prépare, examine, avance, mûrit, consomme, affermit nos desseins; s'ils ont une favorable issue, on la doit à son étude, à sa lenteur, à ses recherches; elle surveille incessamment les autres vertus, les éclaire dans leurs fonctions, les redresse dans leurs écarts, les soutient dans leur décadence, les protége dans leurs efforts, devenant à la fois leur boussole et leur gouvernail, ou encore, selon l'expression d'un ancien, leur garant et leur directrice : *Auriga virtutum*. Elle est, si je puis dire ainsi, le sel, le lustre, l'assaisonnement de notre conduite, l'art de vivre avec poids, avec mesure, avec discrétion; en un mot, l'œil qui voit tout, afin de tout ordonner. Combien, donc, n'est-il pas important de vous initier dans la connaissance de cette vertu! combien de vous en inspirer la pratique; or, c'est à quoi je consacre aujourd'hui ce discours, dont voici le plan : j'exposerai d'abord les moyens par la prudence employés dans ses opérations, premier point. Je dirai ensuite à quelle fin la vraie prudence doit aboutir, second point. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Bien consulter et délibérer, bien décider et résoudre, bien conduire et exécuter, tels sont, mes frères, les procédés ou les moyens au défaut desquels nous nous promettrions en vain de réussir dans nos diverses entreprises, parmi lesquelles il en est une qui doit les ramener toutes à soi; j'entends l'entreprise qui a pour objet notre salut éternel; je dis d'abord bien consulter et délibérer; c'est le premier avis, la première leçon que dicte la prudence; elle veut que tout ce que nous avons d'intelligence et de sagacité, de justesse et de pénétration, se porte vers nos projets, dont évidemment le succès est plus ou moins prompt, plus ou moins heureux, selon qu'avec plus ou moins d'intention on s'est appliqué à les concerter; de sorte que si nous les voyons échouer, malgré tout ce que nous avons mis de zèle à les pousser jusqu'au bout; c'est à l'incurie, à l'irréflexion qui en ont fait négliger l'examen, que toujours nous devons nous en prendre.

O Dieu! serait-ce pour agir comme si nous agissions par instinct, que nous aurions reçu de vous la raison en partage, et pourriez-vous applaudir à une aveugle précipitation, qui ne prévoyant, qui ne calculant rien, s'engage indiscrètement dans les plus graves entreprises? ah! puisque nous ne pouvons pas plus en conserver sans vous que contre vous, puisqu'il faut toutes vous les offrir comme à leur unique moteur et consommateur, puisque vous invoquer ou vous consulter sur tout est un de nos plus indispensables devoirs, ne serait-ce pas vous offenser, ne serait-ce pas du moins vous tenter, que d'en exposer quelqu'une à vos regards, sans en avoir fait l'objet de nos plus sérieuses pensées, ne fût-ce que pour la peser non dans la balance, hélas! trop souvent fausse de notre propre intérêt, mais dans la balance qui ne peut varier de votre éternelle justice?

Qu'arrive-t-il, chrétiens, au constructeur de la tour dont il est parlé dans l'Evangile? l'imprudent! à peine en a-t-il jeté les fondements qu'il est contraint de s'arrêter, honteux de voir tarir sitôt des ressources qu'il avait négligé de calculer, ou dont il ne sentait pas la disproportion, et laissant ainsi, au lieu de l'édifice fastueux dont il aimait à repaître son orgueil, un éternel monument de sa folle imprévoyance; ah! détournons une pareille confusion, en donnant à nos projets l'étude ou l'application qui doit leur correspondre, et surtout, jetant un œil défiant sur nos propres lumières, invoquons avec docilité les lumières d'autrui.

Car, on reconnaît l'insensé à la satisfaction qu'il a de lui-même, au lieu que le soin de consulter, caractérise l'homme prudent. C'est, chrétiens, Salomon qui n'hésite point de s'énoncer de la sorte, Salomon, toutefois, que la science et la vertu avaient enrichi de tous leurs trésors, Salomon, par conséquent, qui plus que tout autre, aurait pu prétendre à se suffire : oh! combien m'enchante et me ravit sa modestie; elle suppose évidemment une sagesse portée à son plus haut point; il faut, il faut sans doute en avoir beaucoup, pour sentir ainsi qu'on n'en a pas assez; disons mieux, on est digne de l'enseigner, quand on se rabaisse au point de s'en croire trop dépourvu, et rien ne rehausse plus celle qu'on a que de la compter pour bien peu, en recourant humblement à celle qu'on croit n'avoir pas. Voulez-vous marcher d'un pas ferme et constant devant le Seigneur? marchez avec un

guide sûr, qui vous mène ou qui vous précède; ainsi parle à son fils le plus sensé, le plus méditatif des vieillards; selon lui, ne rien faire sans conseil est le conseil par excellence; c'est là sa maxime de prédilection, maxime universelle; observez qu'on n'y distingue point les qualités ni des personnes, ni des actions, qu'on y parle à tous indistinctement pour toutes sortes de rencontres; que par conséquent c'est toujours trop peu que de nos seules lumières, qu'il faut de plus ne pas manquer de nous prémunir d'un conseil éclairé.

Oui, chrétiens, d'un conseil éclairé; mais ce conseil, qu'il est difficile de l'obtenir, quand nous le demandons bien moins pour nous y conformer que pour le contredire; quand au lieu du désir de le recevoir, tout annonce en nous la prétention de le dicter; quand, de peur qu'il ne s'oppose à nos vœux, nous supprimons tout ce qui pourrait l'inspirer; eh quoi! nous croirions que la vérité puisse répondre à de frauduleux exposés qui l'outragent? nous croirions qu'essentiellement droits comme ils sont, ses oracles pourtant s'adapteront à nos obliques détours? et qu'espérer, après tout, d'un conseil qui, par tant de soins qu'on s'est donné pour le comprendre, n'a pu être que ténébreux, ou n'a pu que porter à faux? Oh! qu'ils sont loin de consulter sagement, ces hommes. (Je dédaigne ici de parler de ceux dont la stupide impiété les fait recourir aux plus sacriléges moyens: les malheureux! quelle est donc l'illusion qui les égare? et que peuvent-ils se promettre en cherchant, comme ils font la lumière au sein des plus épaisses ténèbres? La vérité pourrait-elle sortir du mensonge, ou la sagesse être le fruit des plus abominables pratiques? Ah! chrétiens, anathème aux imitateurs de Saül, mille fois l'Ecriture a foudroyé et les devins, et ceux qui s'y fient; horoscopes, augures, pronostics, divinations, tout cela, reste impur de l'idolâtrie, est inexcusable devant le Seigneur.) Qu'ils sont loin, dis-je, de consulter sagement, ces hommes qui, peu ingénus ou trop réservés, ne présentent les objets à éclaircir, qu'avec des réticences qui les tronquent, ou avec des additions qui les surchargent et les dénaturent.

Enfin, mes frères, quand nous consultons, qui consultons-nous? Ne sont-ce pas des amis complaisants, accoutumés à de lâches égards, ou de perfides flatteurs habitués à lire sur nos fronts les réponses que nous voulons entendre? Hélas! ainsi que l'imprudent Achab, nous n'appelons autour de nous, nous n'interrogeons que de faux prophètes, tandis que vous êtes seul écarté, vous le seul pourtant qui ne devrait point l'être, ô sincère et vertueux Michée. Ah! sans doute, il serait trop dur de s'en rapporter à vous; vos discours feraient trop frémir des passions qu'on est résolu de satisfaire; non, vous ne sauriez ni dissimuler, ni tenir captive, ni trahir la vérité dont vous êtes le sacré vengeur, et l'on ne prend tant de soin de vous éloigner que parce qu'on appréhende trop votre inflexible droiture.

En nommant, chrétiens, le prophète auquel le monarque aurait dû préférablement s'adresser, j'ai désigné le vrai voyant, le ministre selon Dieu, qui, avec franchise interrogé, doit sur vos desseins prononcer avec toute franchise; et sitôt qu'il a parlé, banissez toute incertitude; n'hésitez pas de vous résoudre après lui, ni de vous décider d'après sa décision. C'est le second moyen que prescrit la prudence et dont il n'est aucun de vous qui ne sente la nécessité; car enfin, quel terme aurait l'indétermination, si les motifs qui sont faits pour en triompher ne pouvaient rien sur elle, ou si un ferme propos n'était le fruit des mesures qu'on a pris pour le former sciemment? Celui qui observe les nuages ne fera jamais la moisson; c'est-à-dire, ajoute le Sage en s'expliquant, que celui qui veut trop s'assurer n'agit point: à force de chercher, de délibérer, il se confond dans ses pensées, incapable alors de prendre une solide résolution. Vous avez, tels que Roboam, suivi en consultant la marche que vous deviez suivre. Ce sont les anciens d'Israël que vous avez interrogés: qu'y aurait-il donc de plus pressé pour vous que de souscrire à leur parole, que de plier sous le joug de l'oracle qu'ils ont rendu? Iriez-vous encore, à l'exemple de ce prince, errer de conseil en conseil, vous perdre en mille vagues projets, toujours en proie à votre inconstance, toujours flottants entre divers partis; tantôt repoussés par les inconvénients de l'un, tantôt par les inconvénients de l'autre, ou tour à tour attirés par leurs avantages respectifs.

Ah! sachez que le devoir de se décider n'est pas moins urgent que le devoir de délibérer a pu l'être, que celui-ci vous étant imposé quand vous cherchiez la vérité, celui-là vous est encore imposé quand vous l'avez trouvé; qu'enfin la confiance doit avoir son temps après que la défiance a eu le sien. Ainsi, que ce qu'une docte et pieuse langue a prononcé vous détermine invariablement: loin de vous ces timides irrésolutions qui vous replongeraient dans les ombres dont vous avez dû vous dégager. N'ayez, vous dit un prophète, n'ayez une oreille ouverte aux saints avis que pour les embrasser de cœur avec une volonté franche et entière, et fiez-vous sans réserve au Dieu qui, seul inspirateur des bons conseils, n'en a promis le succès qu'à la patiente docilité qui les suit. Oui, laissez appréhender l'erreur à qui négligea tout pour l'éviter, serait-ce à vous de craindre d'y tomber, à vous qui, soit par votre dit, soit par le dit d'autrui, avez tout fait pour éclairer la fraude ou vous garantir de ses piéges; et d'ailleurs ne serait-ce que pour vous tenir en suspens dans la plus pénible indécision, qu'un savant conseil aurait fait briller sur vous sa lumière, ou de quoi pourrait-il vous servir si vous refusez de vous mettre en harmonie avec lui, si, de plus, vous n'avez pas la sagesse d'en profiter.

Au reste, chrétiens, ce n'est point par impulsion, c'est par choix qu'il s'agit de vous

décider : le conseil qu'on vous donne, il faut que vous l'embrassiez très-volontairement et de manière à faire sentir que vous sauriez le rejeter s'il était suspect ou perfide, imitant ainsi Néhémias qui n'hésita point d'appeler à sa propre droiture du conseil qu'on lui donnait. Que vos yeux précèdent vos pas, dit l'Ecriture (*Prov.*, IV, 25), et ne marchez pas tel qu'un aveugle en vous laissant conduire, mais vous-même, une fois bien informés, conduisez-vous, rendant ainsi à la vérité, que vous cherchiez, un hommage d'autant plus glorieux qu'il aura été de votre part libre et réfléchi. Mais, hélas! cette vérité après laquelle, avec tant d'ardeur nous courons, ne se rend pas toujours à nos vœux ; or, que faire quand elle se cache ou qu'elle s'obscurcit, et que néanmoins il s'agit de prendre alors même une juste détermination? A cela, chrétiens, je réponds que lorsque la vérité demeure en tout ou en partie enveloppée, il est nécessaire au moins d'adopter l'opinion qui en approche le plus, l'opinion par conséquent la plus riche en preuves, ou, comme on dit, en probabilité, au point que lui préférer celle qui en a le moins, c'est volontairement s'avancer dans un sentier perfide au bout duquel, dit l'Ecriture, on ne peut trouver que la mort. J'ajoute que dans le cas où l'entière certitude est refusée à mes désirs, je ne puis me décider prudemment qu'en me décidant pour le parti plus sûr; car autrement je me livre avec connaissance au péril de mal faire, je choisis, contre l'intime conviction où je suis que je m'expose à faire un mauvais choix; je vais, qui plus est, directement contre ma conscience, en qui la moindre apparence de mal doit jeter l'alarme, et que le moindre soupçon d'erreur doit lier. Après tout, chrétiens, serait-ce tendre vers le bien avec une droite intention que de pencher vers le côté où l'on a tout lieu de soupçonner qu'il peut ne point être? Voudrait-il donc sincèrement me guérir celui qui, connaissant le remède le plus décisif, ferait choix à cette fin d'un remède qui le serait moins? Quoi! je doute, par exemple, si tel contrat est permis ou défendu; si telle acquisition est juste ou injuste; si je malverse ou non dans telle entreprise ; je sais pourtant que m'en abstenir n'entraîne aucun risque avec soi, et au mépris de la pleine sécurité que me présente ce dernier parti, je pourrais, sans me rendre coupable, adopter le parti contraire, et j'appellerais prudence un choix si désordonné? Ah! chrétiens, prudence, si vous voulez, mais prudence fausse, insidieuse, prudence, ajouterai-je avec Innocent III, qui ne fait que bâtir pour l'enfer.

Reste, chrétiens, maintenant à examiner le dernier moyen dont la prudence exige l'entremise, et quel regret n'ai-je point de ne pouvoir que rapidement l'effleurer, quand j'aurais dû lui réserver la plus ample discussion. Il consiste, ce moyen, dans le maniement réglé de nos projets : c'est-à-dire qu'après les avoir bien conçus, bien médités, bien préparés, après en avoir fait, pour ainsi dire, l'essai par cette prévoyance exquise qui en a suivi tous les détails et apprêté tous les résultats, il faut les aborder avec précaution, les diriger avec art, les poursuivre avec persévérance. Oh! que de projets avortés faute d'avoir pris certains soins dont on croyait pouvoir se passer! Demandez, en effet, à cet architecte fameux, pourquoi de sa part tant de rigueur à exiger qu'on se conforme en tout à son plan? Il vous répondra qu'on ne saurait trop en surveiller la littérale exécution ; qu'un rien peut sensiblement en tronquer l'ensemble, en altérer les dimensions, en déranger la symétrie; que le moindre écart peut tout confondre et bouleverser; qu'enfin, pour si légère qu'on la fasse, une méprise entraîne souvent de bien grandes erreurs. Et que sert, en effet, quand la pratique est en défaut, la plus savante théorie? qu'importe que dans ses hautes conceptions, un statuaire ait vraiment saisi le beau idéal, si son faible ciseau n'en produit qu'une informe ébauche, ou s'il le défigure en l'exprimant? Cessez donc, cessez de prétendre à une heureuse issue, vous en qui l'aptitude à bien exécuter n'égale pas l'aptitude à bien concevoir; vous dont les procédés n'ont presque point de proportion avec les desseins, et qui ne savez en suivre aucun avec le diligent souci qui les fait tous prospérer. Ah! n'aspirez à réussir qu'autant qu'imitateurs de la sagesse d'en haut, vous irez d'un point à l'autre avec mesure, disposant tout comme il convient pour compléter ainsi l'opération de la prudence.

Mais peut-être, chrétiens, voudriez-vous, pour mieux encore la sentir, voir en action cette doctrine? eh bien! vous transportant en esprit au palais d'Assuérus, jetez avec moi les yeux sur le pieux Mardochée : oh! quel projet à exécuter que le sien! quel modèle pour y réussir que sa conduite, et cependant quelle position que la sienne! entouré comme il est de tant d'ennemis acharnés à le perdre, ou du moins intéressés à l'observer de près ; quel n'est point son art pour éluder ou tromper leurs efforts; pour les pénétrer tous, impénétrable lui-même à chacun d'eux; voyez comme, en dépit de tout ce qui pourrait entraver son opération, il sait néanmoins la maîtriser; vous diriez que les événements lui sont subordonnés, tant il sait les préparer avec justesse, les faire éclore à point nommé et selon qu'il en a besoin, pour en venir, avec plus ou moins de célérité, au dénoûment qu'il médite. On ne le voit jamais ni s'effrayer d'un obstacle, ni s'alarmer d'un contretemps que sa haute prévoyance a su calculer; en lui, pas une action hors de saison, pas un mouvement rétrograde; chacun de ses pas l'approche de son but, chaque instant lui fait compter un progrès de plus, et chaque progrès en amène un autre. Est-il question d'employer de subalternes agents, il n'en est aucun dont il n'ait réglé à propos la nécessaire intervention. O Esther! vous, qu'un zèle égal au sien animait, avec quel abandon vous vous

livriez à sa direction savante! avec quelle ponctualité vous suiviez ses profonds conseils, heureuse de devenir entre ses mains l'instrument sacré de son héroïque entreprise! Cependant le moment décisif arrive; à l'aspect de l'orage affreux qu'on entend gronder sur les Juifs, qui ne croirait que leur nation va sans retour disparaître? mais Mardochée à tout prévu, sa prudence va tout sauver, et l'orage, au lieu de fondre sur ceux qu'il menaçait, en écrase les seuls ennemis. Pourquoi, si ce n'est parce que le héros a su bien conduire et exécuter, comme il a su bien consulter et délibérer, bien décider et résoudre; faire agir, en un mot, tous les moyens que dicte la prudence et que je viens d'expliquer? Voyons maintenant la fin qu'elle doit se proposer.

DEUXIÈME PARTIE.

De même, chrétiens, qu'aucun vent n'est propice au pilote imprudent qui ne se dirige vers aucun port : ainsi tous les efforts sont nuls pour celui qui ne se propose aucun terme ou qui, selon l'expression de saint Paul, court au hasard sans aucun dessein; ses actions sont comme un vase perdu, comme un vase sans destination, dit le Prophète, et l'on ne peut mieux le comparer qu'à un peintre qui s'agiterait à préparer des couleurs sans avoir en vue aucun tableau. D'où vient que l'insensé nous est représenté dans l'Ecriture avec des yeux toujours errants, si ce n'est parce que manquant de but il n'a aucun point fixe où il puisse les arrêter? tandis que les yeux du sage, au contraire, ayant toujours un but déterminé, s'y reposent avec délices. Dédaignant tout ce qui pourrait les en distraire ou les faire indiscrètement divaguer sur quantité d'autres objets, d'où, par une induction naturelle, il sait que pour agir conséquemment, pour se conduire avec prudence, il faut se pénétrer d'un motif, il faut tendre vers une fin préalable, absolument nécessaire, au défaut duquel tout est incohérent, puéril, ou même encore vicieux dans nos œuvres dont évidemment la raison ne peut s'honorer qu'autant qu'elles ont pour mobile une intention qui les ennoblit, une fin qui les rectifie; mais, chrétiens, toute fin ne convient pas à la vraie prudence; toute fin n'a pas, à son estime, un droit égal; parmi je ne sais combien d'entre elles qui se disputent à l'envi son choix, elle n'en voit qu'une à poursuivre; trop instruite de ses intérêts, trop jalouse de sa gloire pour s'avancer vers un but qui la dégraderait par son peu d'importance, ou qu'elle aurait à mésestimer en y parvenant.

Non, vous n'êtes pas digne de fixer son choix, vous qui faites mouvoir ici-bas la prudence du siècle : car, qu'aurait le vrai sage à faire de vous quand vous avez si peu de proportion avec ses espérances, si peu de rapport avec ses désirs; quand, au lieu de rassasier son cœur vous y laissez un si grand vide, quand à peine acquis il faut qu'il vous quitte, ou quand, malgré sa sollicitude à vous conserver vous lui échappez à chaque instant; à chaque instant vous dépérissez dans ses mains; ah! il pourra bien, sans s'y arrêter, user de vous avec modération, mais s'il ne peut vous transformer en moyen de posséder un jour l'immense objet de ses vœux; mais s'il craint que vous ne traversiez sa marche ou que vous n'en suspendiez la rapidité, dès lors, son œil prudent ne se porte sur vous que comme sur autant de chimères qui ne sont dignes que de son mépris, ou que comme sur autant d'écueils dont il doit scrupuleusement se garder.

Et si je sais entendre, ô mon Dieu! la voix de mon cœur, que ne me dit-il pas sur le sort glorieux que vous me réservez, vous qui m'avez fait assez grand pour que rien ne paraisse grand à mes yeux, excepté vous-même; excepté vous, le seul trésor qui puisse me suffire en comblant mes insatiables désirs? irais-je donc me limiter dans la sphère étroite de tout ce qui périt, moi qui me sens impérissable? moi, dont la vie ici-bas n'est qu'un instant dans la durée infinie de mon être, irais-je donc borner mes vœux aux biens fragiles que le temps mesure ou qui passent avec lui, et je trouverais assez d'attraits dans ces biens pour perdre le souvenir de ceux que vous devez un jour verser par torrents, non pour un temps mais à jamais dans une permanente patrie. Oh! que je les plains ces hommes sans élévation! qui, par un monstrueux renversement de l'ordre primitif restreignent à de vils objets cet amour qui ne devrait se diriger que vers vous, son unique et suprême fin. Ah! soyez l'éternel charme de mon âme, qu'elle s'attache à vous par toutes les facultés qui la rendent semblable à vous, et malheur à moi si, étouffant le sentiment de la préférence que je vous dois, je me proposais, en agissant, tout autre fin que vous-même.

Voilà donc, chrétiens, le principal ou plutôt le seul modèle de l'homme prudent, son auguste destination; n'ayant des yeux, en effet, que pour elle, il ne sent, il ne connaît aussi d'autre ambition que de la remplir; pas un mouvement, pas un dessein, pas un acte de sa part qui ne l'achemine vers elle. Avant tout, quoiqu'il fasse, en quelque situation qu'il se trouve, il en est profondément occupé. Entendez-le s'écrier avec le Christ : une seule chose est nécessaire; le monde entier, sans elle, importe peu; tout est perdu si on la perd; tout est gagné si on la gagne fût-ce même au détriment de tout; parole à la fois réelle et sublime, qu'a-t-il besoin que de la méditer pour se tenir toujours dans l'ordre, toujours en présence de son Dieu; toujours tourné vers cet ineffable trésor; toujours en posture de s'en emparer; en un mot, toujours tel qu'il faut qu'il soit par l'excellence de sa nature? De sa nature! oh! comme il s'étudie à la connaître! comme il s'applique à peser aux poids de la raison les deux portions qui composent son être; et comme une fois assuré de leur prix respectif il donne à regret à l'une quelques

soins dont il craint de frustrer l'autre, et qu'il voudrait tous les concentrer! La parer, l'embellir comme la future épouse d'un Dieu, c'est là son affaire unique à laquelle, par conséquent, il subordonne toutes les autres, peu soucieux d'échouer dans celles-ci, pourvu qu'un plein succès couronne celle-là.

Comme on voit, dit saint Basile (et je puis sans doute, après lui, me servir d'une comparaison que sa plume, autant brillante que solide, a su d'ailleurs si bien ennoblir), comme on voit, dit saint Basile, un expérimenté chasseur viser d'abord au but qu'il veut atteindre pour ensuite y accommoder son arc, sa flèche, son attitude, sa main, ainsi, le sage, dont nous parlons, s'ajuste à sa suprême fin; ainsi, il fait conspirer, pour y parvenir, tout ce qu'il a d'adresse ou de moyens, de prévoyance ou de ressources; ainsi, il s'applique à régler, sur cet intérêt, toutes ses démarches. Rappelez, poursuit l'éloquent docteur, tout ce qu'une palme passagère faisait exécuter de travaux aux anciens athlètes: est-il fatigue, est-il privations qu'ils n'eussent à supporter pour se rendre aptes et dispos dans leurs jeux? l'arène en vit-elle jamais triompher un seul qu'un exercice aussi long que dur n'eût d'avance, ou pour ainsi parler, façonné à la victoire? or vous en faudrait-il moins pour remporter une palme immortelle? Or vous en faudrait-il moins pour être couronné dans le noble pugilat de la vertu? vous en faudrait-il moins pour sortir vainqueur du combat dont votre grand Dieu doit être le prix? et sous l'emblème des devoirs que prescrivaient les lois athlétiques, ne sentez-vous point ceux, qu'eu égard à votre salut dans la milice où vous êtes inscrits, vous impose la vraie prudence? ah! si vous êtes lâches, indolents, endormis, de quel front prétendriez-vous à l'honneur du triomphe? il faut, pour l'obtenir, tout employer, n'omettre rien; il faut être actif, éveillé, toujours sur pied, toujours en haleine; il faut tantôt faire face à vos ennemis, tantôt échapper à leur poursuite; opposer tantôt violence à violence, et tantôt astuce à astuce; savoir parer ou porter des coups au besoin, ne donner, en un mot, aucune prise à vos adversaires. Ah! il en est un, le plus rusé, le plus redoutable de tous, c'est l'homme intérieur que nous portons avec nous, ennemi toujours en action qui ne nous donne aucune trêve, qui revient sans cesse à la charge et qui, sans cesse, fait tous ses efforts pour nous entraîner loin du grand but vers lequel, cependant, on ne saurait trop se hâter.

Et quand je dis, chrétiens, se hâter, j'entends se hâter avec mesure, se hâter avec précaution, ne pas s'avancer au delà de ce qu'il faut, ne pas s'exposer à courir en vain, moins encore à tomber dans des piéges qu'on ne peut sans péril dépasser qu'en les prévoyant d'assez loin avec ce coup d'œil judicieux qu'évidemment ne saurait avoir une activité à l'excès empressée. Voyons-nous, en effet, le prudent navigateur ne songer qu'à voguer avec toute vitesse comme s'il n'était question pour lui que de franchir en moins de temps de vastes intervalles, ou comme s'il n'avait aucun risque à courir en s'abandonnant sans réserve à la rapide action des vents? n'est-il pas vrai qu'autant il était attentif à tenir ses voiles déployées quand il ne s'agissait que d'aller en avant, autant l'est-il à les serrer quand il s'approche de certains écueils contre lesquels il se briserait si, pour mieux la gouverner, il ne tempérait le mouvement de sa nef? or, n'est-ce pas ainsi que nous devons nous conduire, entourés comme nous le sommes de tant de dangers, et l'heureuse issue uniquement promise quelquefois à une sage lenteur, comment l'obtiendrions-nous par une ardeur inconsidérée?

Saül, a reçu l'ordre exprès de se tenir tranquille dans son camp, durant l'absence de Samuel, et malheur à lui si, quelque motif qu'il puisse en avoir, si quelque près d'expirer que soit le délai qu'on lui prescrivit, il ose rien entreprendre avant le retour du prophète, cependant il se laisse aller à son impatience: Insensé! qui a pu croire ou que Dieu n'a pas été sage pour prévoir l'inconvénient dans lequel il se trouve, ou pas assez puissant pour y remédier; il prend sur lui d'offrir, avant de livrer bataille, un sacrifice à Samuel réservé, et son téméraire empressement consomme sa réprobation. Oh que de méprises! que d'erreurs! que de regrets n'est pas capable de causer une activité mal entendue et hors de propos! que de succès ne peut-elle pas changer en revers! que de vertus dénaturées ou détruites!

Hélas! chrétiens, hélas! nous marchons dans la vie morale entre les deux dangers, ou de ne pas atteindre la perfection, ou de l'outrer, et de n'être jamais ce qu'il faut pour être toujours tantôt moins, ou tantôt plus qu'il ne faut; car où commence l'excès, la vertu finit, et le vice s'étend au delà comme en-deçà des limites qui circonscrivent la vertu; je sais que s'il est par exemple ordonné de ne jamais trahir la vérité, il est souvent ordonné de la taire; que je puis par conséquent être indiscret en poussant trop loin ma sincérité; comme aussi n'être pas assez discret, si je ne suis pas assez sincère; je sais que dire vrai hors de propos, c'est toujours pécher contre la charité; je sais encore que ne pas dire vrai à propos, c'est toujours pécher contre la justice: or, qui m'apprendra à être sincère ou réservé selon les occurrences? A être véridique mais circonspect, à ne publier les vérités utiles qu'en retenant celles qui ne le seraient pas; à servir constamment Dieu, moi-même, le prochain, tantôt par ce que je dis, tantôt par ce que je ne dis pas? qui m'apprendra à porter mes actions à ce point de maturité qui fait qu'elles ne sont jamais ni au-dessus ni au-dessous de ce qu'il faut qu'elles soient pour être vraiment méritoires?

O prudence! à vous seule appartient de me l'apprendre; à vous de me faire garder ce juste tempérament qui distingue si bien

les vertus chrétiennes, et sans lequel presque toutes pécheraient, ou par défaut, ou par excès : c'est vous qui servez de frein ou d'aiguillon au zèle religieux, toujours blâmable, toujours sans effet, si vous n'êtes son guide ou sa modératrice ; c'est vous qui, pour qu'on les ouvre ou qu'on les ferme à propos, mettez un sceau sur les lèvres; vous qui sans jamais le laisser pénétrer, rendez le secret inviolable ; vous qui dictez les réponses dont la douceur brise la colère et en apaise toujours les flots; c'est vous qui nous formez dans la science des saints, dans cette science, la seule utile, qui enrichit le cœur sans l'élever, ou qui l'élève sans le corrompre; c'est vous qui dirigez la simplicité évangélique, vous qui la rendez confiante ou défiante avec discernement ; en retour de tout ce qu'elle tient de vous pour sa perfection, vous en recevez tout ce qui sied à la vôtre, et votre mérite, ainsi que le sien, présuppose toujours le céleste accord de vous avec elle; vous enfin, qui accompagnez inséparablement la charité, vous qui rendez invisible sa main, vous qui multipliez, en les économisant, ses ressources; et cette sublime vertu vous doit ses plus ingénieux procédés, ses plus opportuns services.

Aussi, chrétiens, était-ce à porter la prudence à son plus haut point que s'appliquaient profondément ces hommes, l'orgueil et la gloire du désert toujours si justement admirés, bien que toujours, hélas ! trop peu imités : oh ! que j'aime à les voir, dans Cassien, disputer entre eux sur l'enchaînement des vertus, sur la manière de les classer eu égard à leur respective importance : ô Antoine, c'est devant vous qu'ils agitaient un jour cette grande question ; et tandis que chacun donnait le prix à la vertu dont il faisait ses délices, vous jouissiez de leur pieux embarras ; vous aimiez à les voir s'égarer innocemment dans leurs pensées, s'ouvrir alternativement à toutes les vertus, tour à tour attirés par leurs appâts respectifs, Hélas ! en en dénombrant plusieurs, ils omettaient la vertu qui fait la garde autour des autres et qui, par conséquent, doit tenir entre elles le premier rang. Entendez-les ! oui, entendez-les applaudir à votre belle décision sitôt que vous avez nommé la prudence. O moment vraiment délicieux pour votre piété, aussi sublime dans ses jeux que dans ses travaux : vous les vîtes saintement confus d'avoir pu ne pas y songer, eux, en qui tout concourait dans la solitude à en retracer l'idée ; eux qui en avaient fait leur bouclier; eux qui la portaient pour devise, car quelle habitude n'en avaient-ils point ? quel soin, quel moyen négligeaient-ils de s'y perfectionner? eux qui s'élançant hors des barrières de la loi, marchaient à si grands pas dans la voie des conseils; des conseils, qui sont vraiment tout ce que la prudence d'en haut a de plus exquis. C'est la prudence qui leur dictait, la prudence qui leur faisait observer les plans sublimes de conduite où tous les degrés par lesquels on s'élève vers le ciel sont si bien inspirés, si bien déterminés. Et qui mieux qu'eux aurait pu en donner de pathétiques leçons, quand au lieu de chercher jusqu'où l'innocence peut aller sans se perdre, ils croyaient ne mettre jamais assez d'intervalle entre elle et le moindre risque de la ternir.

Mais que fais-je? et pourquoi vous parler de tout ce que la politique du ciel a de plus beau, de plus noble, de plus élevé, à vous qui êtes si loin d'en pratiquer les devoirs, même les plus communs? Car, où est votre prudence, chrétiens, lorsqu'à votre avis il n'est pour vous de danger nulle part; lorsque les plus manifestes écueils sont précisément ceux que vous voyez ou que vous craignez le moins : lorsqu'à mesure que vos précautions devraient s'augmenter, vous ne daignez même en prendre aucune, et que vous êtes sans défiance là où l'on vous dit que vous ne sauriez en avoir assez.

Par exemple, on vous dit, et ce détail ne pouvait mieux venir pour me résumer en achevant ce discours, par exemple on vous dit, que les assiduités trop marquées, que les trop fréquentes entrevues seront fatales à votre vertu, à votre vertu, hélas ! toujours si chancelante, quelque enracinée que vous la supposiez, et bien plus encore, dans des commencements de conversion : on vous dit qu'en se livrant sans cesse au péril, on ne peut sans cesse être sur ses gardes ; que la pudeur ne saurait toujours résister aux assauts toujours renouvelés de la licence ; que pour si fermes que vous vous fassiez, vous pouvez laisser à la longue échapper le secret de votre cœur ; révéler, à votre détriment, le mystère de votre force, et tomber comme les Samson et les David dans quelque moment de faiblesse ou d'inapplication : on vous dit qu'une simple curiosité, comme autrefois la curiosité de Dina, peut avoir pour vous les plus funestes suites; que vous ne sauriez trop en réprimer les mouvements, ni trop vous garder de tout ce qui peut lui servir d'appât, la piquer ou la satisfaire ; que par conséquent, les spectacles où vous prétendez assister sans péril n'eussent-ils que celui de vous trop attacher ou distraire, et combien d'autres n'en offrent-ils pas ? mais n'eussent-ils que celui de vous trop attacher ou distraire, en ont toujours un assez grand pour vous déterminer à les fuir. On vous dit que dans certains livres, qu'avec tant d'ardeur vous lisez, votre âme ne peut que s'amollir, votre imagination se dérégler, votre volonté se pervertir, vos mœurs déchoir et se corrompre; que le vice, y étant peint avec des couleurs qui l'embellissent, n'y devient que plus séduisant pour vous, que plus ils vous font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils vous en imposent. Enfin on vous dit que partager, comme vous faites, votre vie entre des périodes de dévotion et des périodes criminelles, prétendre réunir les récompenses de la vertu avec les plaisirs du vice, vous figurer que pour quelques moments donnés à la piété, vous êtes en droit de lui refuser tous les autres, c'est la plus dangereuse des

illusions : oui, tels sont les salutaires avis qu'on ne cesse de vous donner; cependant, que faites-vous pour vous y conformer, ou plutôt que ne faites-vous point pour vous en écarter?

O imprudence qu'on ne saurait assez ni faire sentir, ni charger de confusion ! Vous, mes frères, il n'est rien que vous ne fassiez pour conduire à sa fin la plus vaine de vos entreprises, et vous ne donnez aucune attention à l'entreprise par excellence? et vous ne paraissez même y songer que pour rendre plus saillant le mépris que vous en faites. Ah ! c'en est trop, ou renoncez à vous sauver, ou prenez-en les efficaces moyens : ne parlez plus de votre auguste destination, ou tâchez de ne pas y déroger; sachez soutenir la dignité dont vous aimez à vous glorifier par l'excellence de vos œuvres. Oui, dès aujourd'hui, prouvez-nous ce que vous désirez d'être un jour en nous montrant ce que vous êtes ; faites l'objet principal de vos soins de ce qui, à vous entendre, est l'objet principal de vos vœux : que nous jugions du terme auquel vous aspirez bien moins par vos discours que par le sentier même où nous voyons que vous marchez; et que chacun de vos pas annonce par sa direction le grand but qui, s'il faut vous en croire, ne cesse de vous occuper.

Prenez garde à vous, chrétiens, vous dirai-je avec saint Basile, à qui ces paroles de l'Apôtre ont inspiré tant d'éloquentes exhortations ; prenez garde à vous, c'est-à-dire à ce qui est proprement vous, et non à ce qui est simplement à vous ou à l'entour de vous, les honneurs, les richesses, les plaisirs, votre corps même ainsi que vos sens, tout cela n'est point vous, tout cela doit passer avant vous. Votre âme, votre âme qui ne passera point, vôtre âme seule est vous-même, et lui préférer tout ce qui n'est point elle, c'est le comble de la déraison : Prenez donc bien garde à vous, ne vous reposez pas sur votre lance, de peur que le sommeil ne vienne vous surprendre; ayez l'œil tendu, l'oreille attentive, écoutez, observez, prévoyez; vivez chaque jour comme si le jour suivant devait terminer tous les autres, et que le temps ne soit pour vous qu'une préparation continuelle à l'éternité. Ah ! cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, pendant que la lice est encore ouverte, empressez-vous d'y entrer : hélas ! peut-être en différant trop, elle se fermerait sans retour, vous enlevant ainsi l'espoir de la victoire en vous ôtant l'occasion du combat : loin, loin de vous encore cette prudence de la chair qui n'est qu'un piége pour ceux dont il semble qu'elle est l'appui ; ayez cette prudence selon Dieu, sans laquelle on n'est point apte à son royaume ; cette prudence vraiment sainte, qui, nous faisant marcher avec sécurité, travailler avec ardeur, délibérer avec sagesse, entreprendre avec résolution, diriger avec art, poursuivre avec persévérance, avec succès consommer, nous sauve puissamment des écueils de cette vie orageuse pour nous conduire au port du salut que je vous souhaite, etc.

DISCOURS V.

SUR LA JUSTICE.

Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo... qui operatur justitiam (*Psal.* XIV. 1.)

Seigneur, quel est celui qui habitera dans votre saint tabernacle ? ce sera celui qui pratique la justice.

La justice a, sur les autres vertus, le grand avantage que les règles, qui servent à la diriger, déterminent exactement toutes les actions qui ont rapport à elle, et que par conséquent le trop de scrupule à garder ces règles, lequel souvent est un défaut, quand il s'agit des autres vertus, n'en est jamais un, quand il est question de la justice qu'on remplit toujours, d'autant mieux qu'on est rigide, ou littéral à la pratiquer.

Hélas ! on se trouve si souvent sans y penser chargé du bien d'autrui, la cupidité qui est en nous sait si bien saisir tant d'occasions de se satisfaire ; nous sommes si fort portés à chercher dans un fonds étranger le supplément de ce qui manque à notre fonds que nous nous prêtons volontiers à toute illusion qui tend à colorer nos prétentions ou nos désirs; au point, que tandis que nous avons des yeux de lynx pour voir l'injustice d'autrui envers nous, nous nous aveuglons sur notre injustice, envers autrui, injustice pourtant qui nous est beaucoup plus funeste ; car c'est un plus grand mal de tromper que d'être trompé, et nous devons beaucoup moins être attentifs à nous préserver de la mauvaise foi de nos semblables, qu'à les préserver eux-mêmes de notre mauvaise foi ; tout est donc, chrétiens, de rigueur dans la vertu dont il s'agit de vous entretenir; aussi vais-je m'appliquer à ne rien omettre de tout ce qui peut efficacement concourir à la recommander avec le plus d'empire ou à mieux en éclairer la pratique ; et, me bornant à l'envisager sous le rapport des obligations qu'elle nous impose envers nos semblables, je vous en montrerai, d'abord la nécessité : sujet de mon premier point; ensuite je vous en exposerai succinctement les devoirs, sujet de mon second point. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il, chrétiens, abus plus révoltant que celui qui nous fait secouer comme arbitraire un joug auquel pourtant nous voulons que les autres soient asservis, et dont tout nous semble démontrer la nécessité, quand il s'agit de l'imposer, mais que nous regardons comme inutile ou tyrannique aussitôt qu'il faut le subir ; est-il rien de plus monstrueux que de laisser aux autres tous les devoirs afin d'y trouver notre sûreté; mais de n'en garder nous-mêmes aucun, sitôt qu'il est question de notre avantage, dénouant ainsi pour nous seuls des liens que de plus en plus nous réservons pour nos semblables; réclamant à tout propos la justice de leur part, et cependant à tout

propos nous dispensant de la leur rendre.

Oh! qu'il connaît peu ses vrais intérêts, celui qui se détermine à les obtenir, n'importe à quel prix, fallût-il blesser directement les intérêts des autres! peut-il, en effet, ne pas voir qu'il s'expose à souffrir de leur part tout ce que, de la sienne, il leur fait souffrir; qu'ils lui rendront guerre pour guerre, astuce pour astuce, que tout ce qu'ils ont à redouter de son action il doit le redouter de leur réaction, étant par son exemple même autorisés à entreprendre contre lui tout ce qu'il entreprend contre eux. D'où il suit que pour se former une exacte notion de la justice, pour se convaincre pleinement de son urgente nécessité, il suffit à l'homme de s'envisager non comme étant seul, mais comme étant en commerce avec ses semblables. Il n'a besoin que de mesurer ce qu'il leur doit sur ce qu'à son tour il en exige, ou bien de compter ses obligations par celles qu'il croit devoir leur imposer, les uns ayant évidemment pour contre-poids les autres, et ne pouvant ni subsister, ni se concevoir, si elles ne sont en effet mutuelles; de sorte qu'on peut envisager la justice comme une vraie balance, où les droits ainsi que les devoirs sont scrupuleusement pesés; on peut encore l'envisager comme un niveau qui ramasse tout à soi, selon son ordre ou son rang. Dirai-je enfin, qu'on peut l'envisager comme un aplomb auquel l'édifice social doit à la fois et la justesse de ses proportions, et la solidité de son ensemble, et la stabilité de son assiette.

En effet, chrétiens, que serait-ce que la société au défaut de la justice? conçoit-on qu'il puisse en exister entre des individus toujours portés à se repousser les uns les autres, ou qui, n'ayant aucun point de contact, ne pourraient sous aucun rapport, ni par aucun moyen se rapprocher? Rien de plus merveilleux sans contredit que l'ensemble social quand les vertus bienveillantes en cimentent l'union; mais ces vertus sans lesquelles je conviens qu'il ne peut ni prospérer, ni fleurir, n'en sont cependant, à la rigueur, ni l'essentiel support, ni le nœud indispensable; ô bienveillance affectueuse! ô tendre et prévenante charité! quelle ne serait pas votre influence, quels parmi nous vos effets, si nous gardions tous avec fidélité vos saintes lois; c'est vous qui, en dirigeant toutes nos affections vers l'intérêt commun, banniriez du milieu de nous l'intérêt privé, source fatal de tant de désordres; c'est vous qui du genre humain entier ne feriez alors pour ainsi dire, qu'un seul homme; par vous, nous y verrions se réaliser tout ce que les poëtes nous ont tracé de cet âge d'or, la plus belle de leurs fictions, celle où l'antique vérité a reçu, de leur part, le moins d'atteinte; mais quelque précieux que soient les avantages que l'ordre social reçoit de votre intervention, il pourrait néanmoins jusqu'à un certain point se maintenir sans vous et cela par le seul appui de la justice.

Ainsi, chrétiens, n'existât-il, ce qu'à Dieu ne plaise, ce que je ne me permets de supposer que pour donner plus d'énergie à ma preuve, en faisant mieux ressortir la nécessité de la justice, n'existât-il dans une association ni générosité, ni amour réciproque, tous les liens n'en seraient point pour cela rompus; il en existerait encore un d'assez fort qui du moins unirait les individus par l'échange intéressé des services et l'attention que chacun aurait de ne faire que ce qu'on a droit d'exiger, les maintiendrait tous dans un état social, très-défectueux j'en conviens, mais qui cependant pourrait à tout prendre, en porter le nom; d'où je conclus, avec un ancien, que la justice est pour la société, comme un sel conservateur qui peut seul l'empêcher de se dissoudre.

De là, tant de moyens mis en œuvre par les lois pour réprimer fortement ces attentats contre la justice; non; elles n'ont rien tant à cœur que de la faire observer, bon gré ou mal gré, fallût-il épouvanter ceux qui les auraient violés par les supplices les plus effrayants.

Hélas! chrétiens, je le sais, quand l'atroce violateur de la justice est sur le point de subir son terrible sort, quand l'insolence de son forfait s'abat sous l'effroi du châtiment qui s'approche; alors tout ce que dans un moment de colère il nous avait inspiré d'indignation, semble en entier s'évanouïr; n'étant plus pour nous un objet de crainte, il devient un objet de pitié; nous oublions tout ce que son délit a fait souffrir en pensant à ce qu'il va souffrir lui-même: que dis-je? ah! nous voudrions même le soustraire au glaive qui va le frapper! ou encore, taxant de cruauté la loi qui frappe du glaive certains forfaits, nous voudrions que de même qu'il n'en est point d'inexpiables devant Dieu, il n'en fût point non plus d'inexpiables devant les hommes, qui devraient, ce nous semble, effacer de la liste des châtiments la peine capitale; mais pour peu que nous songions ensuite à l'intérêt général de la société, pour peu que nous considérions cet ordre public dont l'impunité du crime amènerait le bouleversement, pour peu enfin que nous sachions balancer les mouvements d'une humanité fausse et mal entendue par les mouvements d'une humanité plus ferme et plus éclairée, nous finissons par ne voir dans la sévérité envers un seul qu'une bienfaisance réelle envers tous, et tout portés que nous sommes à déplorer son malheur nous n'en rendons pas moins gloire à la justice qui le retranche du milieu de nous, justice dont alors plus que jamais nous sentons l'extrême nécessité.

Mais de plus, chrétiens, quelle preuve n'en avons-nous point à n'écouter que les inspirations de notre conscience. O Dieu! quel infatigable moniteur vous avez installé au fond de nos âmes où sans doute il siége à votre place, où il nous parle en votre nom, interprète assidu de vos saintes lois? Serait-ce donc à nous qu'il devrait son

existence, à nous qu'il réprimande sans ménagement, à nous dont il comprime les passions avec d'autant plus de sévérité qu'elles nous sont chères? Est-ce de nous qu'il tiendrait cette forte voix qui nous remplit de tant de terreur, quand elle s'élève contre nos désordres? Ah! malgré notre corruption il va toujours se conservant incorruptible, comment y méconnaîtrions-nous l'empreinte de votre sainte main; comment n'y sentirions-nous pas et la nécessité de nous conformer à la rectitude et la nécessité d'une justice dont il est l'infatigable proclamateur.

Non, chrétiens, rien de plus démonstratif de la vérité que j'établis que cet intérieur magistrat dont nul ne peut décliner les arrêts. Voyez comme il marque avec justesse nos écarts; comme il nous instruit sans erreur sur chacune de nos œuvres; par lui nos désirs, à peine éclos, sont sur l'heure aperçus, sur l'heure notés, et jusque dans les replis les plus ténébreux de nos cœurs il sait faire briller son radieux flambeau, flambeau sans doute importun au méchant, mais qu'il ne peut toutefois ni repousser ni éteindre. O justice! un juge, un censeur pareil, un agent si merveilleux, comment pourrions-nous l'expliquer si vous n'étiez qu'une chimère, si vous ne présidiez par essence au gouvernement du monde moral?

Ici, chrétiens, je ne puis que m'élever avec mon sujet en sollicitant de votre part pour me suivre une attention plus profonde. Je dis que cette justice, sans laquelle on ne conçoit plus ni droit, ni obligation, est la justice éternelle, qui ne subsiste que par loi antécédente à toutes les conventions; oui, la loi d'où elle émane existait avant qu'on l'eût tracée; tous les codes humains l'ont trouvée en vigueur: n'en eussent-ils pas fait mention, l'eussent-ils même combattue elle n'en aurait pour cela rien perdu ni de sa resplendissante beauté ni de sa force obligatoire; du temps de Tarquin, par exemple, il n'existait contre l'adultère aucune loi positive; cependant nous savons que le fils de ce prince en attentant à la chasteté de Lucrèce commit aux yeux des Romains un crime affreux; or ce crime en quoi peut-on le faire consister, ou comment expliquer l'horreur qu'il inspira, s'il n'eût existé une loi qui, empreinte dans tous les cœurs, n'avait pas besoin d'être promulguée, tous y souscrivant, pour ainsi dire, par acclamation comme étant la loi constante de la nature, disons mieux, comme étant coéternelle à l'éternel législateur; ou encore comme étant, ah! frémissez, vous qui n'hésitez pas de l'enfreindre, ou encore comme étant l'éternel législateur lui-même.

Oh! comment se peut-il qu'on en soit venu jusqu'à nier l'existence de cette immuable loi, comment se peut-il qu'on en soit venu jusqu'à soutenir que le juste et l'injuste ne sont tels que par nos caprices ou selon nos intérêts? Vous, les propagateurs forcenés de cette horrible doctrine; dites-nous donc, dites-nous pourquoi toujours vous oubliez vos systèmes à l'aspect de l'innocence opprimée ou pourquoi vous en regardez avec indignation l'oppresseur que pourtant vos systèmes justifient; dites-nous d'où vient qu'alors une heureuse disposition vous rend à la nature et que le sophiste ayant disparu, l'homme reparaît tout entier; assez heureux quelquefois pour proscrire l'erreur que le sophiste avait imaginée.

Témoin, au rapport d'Eusèbe, un philosophe païen qui, traitant sans pudeur la justice de chose vaine, s'applaudissait de voir prospérer ses détestables leçons; l'insensé! que pouvait-il espérer de ses disciples en les supposant conséquents. Enchaînera-t-il par ses bienfaits ceux qui ont appris de lui qu'être ingrat ou ne l'être pas c'est dans le fond une même chose. Cependant, à peine est-il vivement outragé par l'un d'entre eux qu'on l'entend éclater en reproches amers; il dénonce le coupable à cette justice, objet naguère de ses dérisions; et, sans craindre la confusion d'un désaveu, il abjure ouvertement ses chimériques systèmes, heureusement ramené à cette primordiale vérité dont tous ses efforts n'avaient pu effacer la profonde empreinte.

Est-il, chrétiens, en effet, un homme assez perdu qui, malgré les soins qu'il prend de démentir au dehors ce dont néanmoins il a dans son âme une pleine conviction, ne laisse échapper son secret dans certains moments où il n'est pas assez en garde contre lui-même. Or, faut-il plus pour établir mon assertion qu'un assentiment de ce genre: assentiment d'ailleurs qui se manifeste bien mieux quand il s'agit de prononcer sur les actions d'autrui. Oui, ceux-là même qui vont jusqu'à persécuter la vertu qui les blesse de son éclat ou qui fait trop ressortir leurs vices ne peuvent cependant s'empêcher de lui rendre gloire; ainsi le magistrat romain publia l'innocence de Jésus-Christ alors même qu'il le condamnait; et combien n'est-il pas de méchants qui, tout en opprimant les zélateurs de la justice désirent pourtant comme Balaam de mourir de leur mort! Que dis-je? ah! si vous voulez voir se porter à l'excès la sévérité contre tel ou tel crime, ne déclinez point la décision de celui-là même qui s'en est souillé et faisant sous un nom emprunté son portrait, demandez-lui ce qu'il en pense?

Un prophète paraît devant David, non tel que longtemps après parut devant Jéroboam celui qui, plein du Dieu dont il était le redoutable envoyé, s'exhala dès le premier abord en véhémentes imprécations et contre un autel d'apostasie et contre le prince qui l'ayant lui-même érigé croit encore y exercer un culte sacrilége, destiné à remplir un ministère de clémence et de pardon. Nathan se garda bien de tonner sur celui vers lequel il était miséricordieusement député. Oh! avec quel art il sait ménager la délicatesse d'un prince en qui sans doute abonda t le délit, mais dans lequel aussi vont surabonder les regrets; voyez comme il use à propos du voile officieux de la fiction! un

médecin compatissant n'est pas plus soigneux de cacher à son malade le fer qui doit en ouvrir la plaie que Nathan ne l'est de cacher la main qui doit s'appesantir sur le monarque adultère. Hélas ! avant de juger le coupable il voulait qu'il se jugeât lui-même en jugeant autrui, et à peine le prophète achevait-il de s'énoncer, que de la bouche même du criminel sort la parole qui le foudroie. Vive le Seigneur! s'écrie aussitôt David : l'homme qui a fait l'action dont vous parlez mérite la mort. Or, observez comme la loi qui bornait le châtiment du vol à la restitution du quadruple est beaucoup trop douce aux yeux du prince irrité contre l'avarice du riche enlevant la brebis du pauvre, il lui décerne avec serment la peine capitale ; je crois, mes frères, de preuve en preuve être parvenu à vous démontrer la nécessité de la justice, il s'agit maintenant de vous en exposer les devoirs.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour procéder avec méthode en expliquant succinctement les devoirs de la justice, je dis, chrétiens, que ces devoirs sont fondés les uns sur les mutuelles obligations que le Créateur impose à tous les hommes considérés uniquement en tant qu'hommes, les autres sur ce qui a été convenu, promis, ou ratifié par eux; ceux-là, qui sont au nombre de deux, sont par leur nature absolus, tandis que ceux-ci, réduits à un nombre égal, sont par leur nature conditionnels et sans contredit on les embrasse tous en les classant de cette manière.

Le premier devoir absolu c'est de ne faire de mal à personne, devoir incessamment urgent que chacun a droit d'exiger, que chacun doit par conséquent rendre comme étant le plus nécessaire de tous à la société, et comme étant aussi le plus facile de tous à pratiquer ; par lui sont indistinctement défendus tout attentat au bonheur de nos semblables, toute soustraction ou détention de leur bien, et s'il nous autorise à poursuivre sans relâche notre intérêt personnel, ce ne peut être jamais que sauf l'intérêt d'autrui; il tend à mettre en sûreté non-seulement tout ce que nous tenons immédiatement de la nature comme nos jours, nos corps, notre liberté, mais encore tout ce qui s'acquiert en vertu de quelque travail, industrie, ou convention. Oh! de quelle harmonieuse tranquillité ce devoir est le père! à combien de maux il obvie, et de quels désordres n'est-il pas le puissant préservatif! c'est lui qui sauve de toute invasion la propriété quel qu'en soit le genre, ou quelle qu'en soit l'étendue; la propriété qui nous rend si chère une patrie et le plus fort des liens qui nous attachent à l'état civil, la propriété, ce droit en vertu duquel chacun peut, soit jouir, soit disposer de ce qu'il a par exclusion et indépendamment de tout autre, au point que l'enlever ou l'endommager, en ôter même l'usage ou total ou partiel de quelque manière que ce soit, directe ou indirecte, médiate ou immédiate, on viole alors évidemment la justice qui, dès lors, astreint sévèrement le délinquant à réparer l'injure ou le tort dont il a osé se rendre coupable.

Œil pour œil, disait la loi aux Hébreux, par où, chrétiens, s'entendait et la nécessité de réparer l'outrage, et ce à quoi il fallait mesurer la réparation, que la justice pesait au poids même de l'offense; loi imparfaite, j'en conviens, mais loi d'ailleurs foncièrement bonne en tant que proportionnée à un peuple qui était encore dans l'enfance de l'état social; oh! combien peu on entre dans son sens, quand on ose en faire un reproche au code mosaïque; car, dit saint Augustin, Dieu la prescrivit, non pour allumer la colère, mais pour la réprimer, ne rendant justice à l'offensé qu'en opposant une barrière à son courroux, et de peur que tout ne fût confondu en laissant à chacun le droit de venger sa propre cause. Le talion n'avait lieu chez le Juif qu'en présence du magistrat, présumé sans passion comme la loi dont il était le ministre; la force n'étant dès lors autorisée à repousser la force que dans le cas où le recours au vengeur légal de toute oppression devenait impossible. Hélas ! la charité n'avait pas encore enseigné la plus belle de ses maximes, elle n'avait point encore dit combien, au lieu de punir la haine, il était beau de la vaincre ou de l'adoucir par les bienfaits; l'homme ne savait point encore qu'au lieu de demander la satisfaction due à un premier outrage il devait au contraire s'offrir de plein gré à un second pour en faire la double offrande à celui qui préfère le pardon à tous les sacrifices.

D'où, chrétiens, il suit évidemment que, si nous ne pouvons refuser à autrui ce qui lui est dû, nous pouvons toutefois lui accorder davantage. Or, c'est là que commence en effet la bienfaisance qui n'a d'ailleurs un mérite réel que lorsqu'en cédant à la justice, elle est attentive à ne pas la blesser, et conséquemment à ne pas violer non-seulement le premier devoir absolu que je viens d'expliquer, mais encore le second devoir qui consiste à ne pas rompre la sainte égalité que la nature a mise d'homme à homme.

Oh ! qui me donnera de vous faire sentir ce devoir, en vous sauvant des absurdes préjugés qu'il proscrit et qui n'en sont que le stupide abus; car, mes frères, par l'égalité qui sert de base au second devoir, j'entends seulement une égalité de droit, c'est-à-dire une égalité qui, loin d'attenter à l'inégalité civile, en est au contraire le plus ferme appui, et je soutiens que malgré tout ce qu'on peut concevoir de différence entre ces hommes, quelque prééminence que les uns puissent avoir sur les autres, par la naissance, par la fortune, les dignités, les talents; que ces souverains qui commandent et ces sujets qui obéissent, que ces riches qui épanchent leurs largesses et ces pauvres qui les reçoivent, que les grands qui protégent et les petits qui sont protégés, qu'enfin tous, quels qu'ils soient et sans cesser d'être ce qu'ils

sont, doivent agir entre eux selon cette égalité, noble et religieuse, que leur prescrit le droit naturel et dans laquelle ils viennent tous se rencontrer, dit l'Ecriture : *Obviaverunt sibi*, (*Psal.* LXXXIV, 11.)

J'ai dit, sans cesser d'être ce qu'ils sont. Job a-t-il, en effet, besoin de quitter le nom de maître ou de roi envers ceux qui lui sont soumis pour les traiter comme ses semblables? Oh! que sa méthode est à la fois généreuse et sublime, et qu'elle est peu imitée! car il n'entend commander aux siens qu'afin de les servir mieux, bien plus attentif à ce qu'ils ont de commun avec lui devant Dieu qu'à ce qui l'en distingue devant les hommes, et il ne garde intérieurement l'amour de l'égalité qu'afin que l'inégalité extérieure tourne tout entière à l'avantage de ses inférieurs. Dites, chrétiens, ferait-on entrer dans la construction d'un édifice une pierre qui, par sa configuration, occuperait trop d'espace, ou qui, ne pouvant être, à cause de sa dureté, ni taillée, ni aplatie, ne présenterait aucune face analogue à celle des pierres adjacentes; or, le choc qu'elle produirait dans le bâtiment n'est-il pas celui que le dur, le farouche violateur de l'égalité produirait dans l'architecture sociale? Et qui n'est saisi d'indignation à voir un prêtre, un lévite, méconnaître leur égal dans le malheureux étendu sur le chemin de Jéricho, tant l'orgueil qui les remplit de la supériorité de leur rang avilit à leurs yeux des soins qu'ils devraient rendre en tant qu'hommes et dont ils devraient le plus s'honorer. O Jésus! ô vous que figurait le Samaritain généreux qui oublia tout pour ne se souvenir que de sa qualité d'homme envers un homme à secourir, pouviez-vous plus énergiquement nous prouver combien nous sommes tous égaux qu'en vous rendant l'égal de ceux-là mêmes que nous croyons le plus surpasser. Serait-ce donc à nous auxquels, par le plus incompréhensible des abaissements, vous avez donné la plus incompréhensible des élévations, serait-ce, dis-je, à nous qu'il conviendrait d'attacher le moindre prix à des distinctions vides et passagères; et qui, mieux qu'un chrétien, doit sans cesse avoir dans sa bouche comme dans son cœur la maxime que les païens mêmes ne pouvaient entendre sans tressaillir. Ah! je suis homme, ainsi rien ne m'est étranger de tout ce qui intéresse un autre homme.

Au surplus, pourrait-on ne pas voir que la gloire de l'homme ne consiste point en ce qu'il est grand, en ce qu'il est riche; mais qu'elle consiste uniquement en ce qu'il est homme; or telle est la base du devoir dont il s'agit, il assure à chacun ce qui le rend l'égal de tous dans l'ordre naturel, quelle que soit son infériorité dans l'ordre politique, lequel n'empêche aucunement que ceux qui entrent dans sa composition, y étant reçus avant tout, et plus que tout, en tant qu'hommes, ne soient excellemment égaux; égaux en essence, l'Eternel les ayant tous faits avec les mêmes facultés : égaux en dépendance, tous relevant d'un Père commun, tous devant être cités au même tribunal, en présence d'un même juge. O mort! dites-nous si quelqu'un d'entre eux se rendit jamais invulnérable à vos bras! dites-nous si quelqu'un d'entre eux peut se placer assez loin ou assez haut pour n'être plus à votre portée; et que sont-ils, au fond, les uns plus que les autres, quand après les avoir indistinctement renversés, vous leur avez donné la poussière pour niveau? Egaux enfin, égaux en destination qui ne se réglera point sur les rangs qu'on occupe ici-bas, mais sur la vertu qui peut seule ennoblir les rangs, lesquels eux-mêmes, quoiqu'inégaux, ne le sont point, eu égard au but vers lequel ils acheminent et dans lequel ils seront tous confondus; ou même encore intervertis, et dans quel terrible sens, si la charité, qui aura sanctifié les plus obscurs, n'a pas sanctifié les plus brillants, se vérifiant alors, pour venger l'égalité méconnue, le déplacement des premiers, forcés de céder la place aux seconds; ou encore se vérifiant, la parabole du pauvre au sein d'un éternel repos et du riche à jamais tourmenté.

Maintenant, chrétiens, c'est à vous de suppléer les détails que le temps ne me permet pas de parcourir; à vous de tirer du second devoir des inductions qu'il serait trop long de déduire : hélas! dans le peu d'espace qui me reste à fournir, à peine pourrai-je effleurer la seconde classe de devoirs que nous prescrit la justice, je veux dire un devoir conditionnel, et pour bien en sentir l'importance, il ne faut qu'observer avec moi que du seul principe de l'humanité, quelle qu'en soit l'étendue, on ne saurait tirer de quoi porter les hommes à faire les uns pour les autres autant qu'ils le peuvent en effet; qu'il fallait conséquemment de plus que, par des échanges réciproques les uns pussent acquérir les choses qui leur manquaient, en offrant de leur part celles dont ils pouvaient se passer; que même ils pussent, à cette fin, se lier par des nœuds sacrés; régler à ne plus varier ce que les uns seraient tenus de faire envers les autres, ou ce qu'ils devraient en attendre à leur tour; or c'est à quoi il leur est libre de s'astreindre, tantôt par des promesses, tantôt par des conventions, que la justice ordonne de garder, en fixant les devoirs qui leur sont relatifs.

Ainsi, chrétiens, je dis en premier lieu que tout ce que la promesse requiert pour être valide une fois posé, elle devient stable aussitôt, et l'on ne peut s'en dégager qu'en l'effectuant dans tout ce qu'elle autorise à réclamer : vous aurez vu de ces nuages désastreux desquels sort l'ouragan dévastateur au lieu des propices eaux qu'ils semblaient faire espérer; eh bien! telles sont les violations de leurs promesses : O mon fils, en donnant votre main à l'étranger, vous êtes tombé dans les siennes. (*Prov.*, VI, 2, 3.) Or, ajoute Salomon, quel autre parti prendrez-vous que de vous racheter vous-même, en offrant à titre de rançon tout ce que vous

avez promis volontairement : loin les cavillations, les détours, lesquels, quoiqu'il en fût de la force des engagements, les rendraient tous illusoires ; eh quoi ! prétendriez-vous assimiler vos paroles à ces oracles ambigus que la fraude ne combinait avec tant d'art que pour en faire sortir au besoin tout ce qu'il s'agissait d'y trouver.

O véracité ! vous, sans laquelle il n'existerait plus de confiance réciproque, ni par conséquent de nœud social, vous foudroyez ces indignes palliatifs ; ces subterfuges odieux, à la faveur desquels on ne saurait plus ni à quoi s'en tenir, ni sur quoi compter, et comment cet auguste envoyé oserait-il entrer dans un camp ennemi, s'il ne savait que par vous il y serait respecté comme s'il était dans son camp? que lui servirait d'avoir souscrit, au nom des siens, la trêve ou la paix, si de retour parmi eux et tandis que, sur la parole qu'on lui donne, ils ont posé leurs armes, on venait tout à coup les assaillir, sans autre fondement que des interprétations captieuses? Ah ! chrétiens, vous avez beau supposer plusieurs sens aux expressions qui ont énoncé vos promesses, il en est un que vous ne pouvez sans crime altérer ou intervertir : c'est le sens qui a été généralement entendu comme étant le seul qui se présente naturellement, de sorte que, pussiez-vous réussir à l'éluder, votre évasion, qui ne séduit pas plus les autres que vous-mêmes, ne peut servir qu'à vous diffamer davantage, devenu par elle encore plus criminel que par la plus manifeste perfidie.

Ce n'est pas, chrétiens, qu'on ne puisse restreindre ou expliquer une promesse dont le sens trop confus ou trop étendu heurterait quelque devoir plus sacré, mais à de pareilles exceptions près, tout arbitraire tempérament est injuste, la promesse demeure toujours : toujours ! eh quoi ? faudrait-il même garder les promesses par la force ou par la ruse extorquées ? Est-ce donc que la bonne foi serait due aux détestables procédés de la mauvaise foi? A cela, chrétiens, sans hésiter, je réponds affirmativement, et j'ai pour garant de ma décision Josué dans sa conduite envers les Gabaonites, saint Louis dans la sienne envers les Sarrasins ; cent exemples auxquels c'est toujours avec transport qu'on applaudit, pour peu qu'on soit délicat en fait d'engagement. Je ne dois rien, sans doute, non je ne dois rien à l'injuste exacteur qu'au contraire il faudrait punir, mais ne dois-je rien à ma propre loyauté, et à moins, ce que je ne suppose qu'avec horreur, car plutôt la mort que le mensonge, et à moins que ma parole n'ait pas été sincère, croirai-je ne rien devoir à cette auguste vérité, qui la marque de son sceau? Que dis-je, hélas ! peut-être que celui qui me l'arracha par un crime était attendri au moment où je la remplis envers lui ; peut-être que, faisant plus que s'étonner de mon scrupuleux attachement à la foi promise, il ira jusqu'à sentir le prix de la vertu qui me détermine à la garder, et que, peut-être, il se laissera entraîner par le plus pathétique des exemples ! Ah ! chrétiens, il n'est qu'un genre de promesses qu'on ne doit pas tenir, ce sont celles qu'on n'a pas dû faire, pour porter sur des objets qui sont défendus, et le serment, car le nom de Dieu ne peut être un lien d'iniquité, et le serment qui viendrait à l'appui de ces injustes promesses étant lui-même un parjure affreux, ce serment, dis-je, ne pourrait, tel que le serment d'Hérode, ne pourrait être évidemment rempli que par un parjure encore plus affreux.

J'ai prouvé, chrétiens, que tout engagement qui n'est pas illicite, est sacré de sa nature, et ce principe, trop fécond pour ne concerner que les seules promesses, n'embrasse pas moins les contrats qui, comme elles, sont gratuits, c'est-à-dire à l'entier profit de l'une des parties, que les contrats appelés onéreux pour asservir les deux contractants à une charge réciproque; mais au principe que ceux-ci ont de commun avec ceux-là, s'en joint un autre qui les en distingue, et qu'il est d'autant plus important d'exposer que c'est celui sur lequel on se fait souvent le plus d'illusion.

Ainsi je dis, en second lieu, que dans toutes les conventions, pour garder la rigoureuse égalité qui leur sert de base, on doit recevoir autant que l'on donne, ou donner autant qu'on reçoit ; principe simple, universel, qui, pour être senti, n'a besoin que d'être énoncé, tant l'évidence en est rayonnante. Oh ! que de malversations, que d'iniquités il éclaire ! Où ira le dol se cacher? Quel asile, quel retranchement trouvera-t-il pour se soustraire à un principe qui le suit, qui l'atteint partout, quels que soient ses travestissements, ses subtilités, ses détours. N'est-ce pas ce principe, en effet, qui ordonne à la franchise d'avouer les défauts connus dans la chose dont on traite, avec l'intention de réparer ceux qui ne sont pas connus? N'est-ce pas encore ce principe qui nous dit qu'on pèche évidemment contre la justice, quand on se sert d'un double poids, ou quand on interroge avec un seul poids, tantôt une balance infidèle, tantôt une balance qu'on incline? N'est-ce pas enfin ce principe qui nous dit qu'on pèche contre la justice, soit en altérant l'objet stipulé dans la convention, soit en offrant pour le même objet un prix en apparence équivalent, mais en effet inférieur au prix convenu? Maxime immuablement vouée, que par conséquent, dit un ancien, ne peuvent abolir ni les caprices du peuple, ni les décisions du sénat, et de laquelle il suit incontestablement, que prétendre s'acquitter en donnant à cette fin des valeurs en plein discrédit ou trop au-dessous de leur titre, c'est tout au plus s'acquitter de tout ce que ces valeurs ont de réel, demeurant éternellement à payer, ou à compenser tout ce qu'elles avaient de nul ou de factice, à quoi se porte pour le moins le dommage dont rien ne peut autoriser la réparation, pas même les lois politiques.

Oh ! l'étrange erreur de se figurer que

toute obligation doit cesser là où n'existe plus d'obligation civile, ou que, par exemple, une dette que rend nulle au for extérieur, le défaut de certaines formes, le soit également dans le for intérieur par ce seul défaut. Ah! chrétiens, ne vous y trompez pas; quand même les formes en viendraient jusqu'à emporter le fond; quand même il s'ensuivrait un jugement définitif sur la nullité de la dette, elle n'en serait pas moins réelle au tribunal de la conscience, parce que le mal demeure toujours mal, l'injuste toujours injuste. Et vous, qui vous applaudissez d'un succès sur lequel vous devriez gémir; vous, qui à force d'astuce avez su donner à votre cause une couleur d'équité; oui, sachez que vous avez bien plus perdu en la gagnant que si vous l'eussiez en effet perdue doublement responsable et du bien que vous détenez, et de l'incalculable mal qu'a pu causer votre funeste adresse à détourner, sur le juste réclamateur de son droit, le coup qui aurait dû s'appesantir sur vous seul. En vain, en vain, prétendriez-vous par le laps du temps, posséder à titre légitime ce que vous savez, de science certaine, n'être point à vous. Qui? Vous? Vous, inique ravisseur, pouvoir jamais invoquer pour protectrice la prescription? La prescription qui repousse avec horreur vos pareils; la prescription, ce droit auquel votre insigne mauvaise foi vous rend à jamais inhabile.

J'ai nommé, chrétiens, le seul cas où le bien d'autrui demeure avec justice dans ma main; c'est quand j'en ai joui de bonne foi, sans opposition, sans interruption, durant l'espace prescrit par la loi. Et observez que cette manière d'acquérir, tout étrange qu'elle nous paraît, à n'envisager que le droit naturel, se fonde néanmoins sur le même droit, lequel, ayant surtout l'ordre social pour objet, doit dès lors autoriser tout moyen de maintenir imperturbablement l'ordre social, et par suite, le moyen de pourvoir à la stabilité des biens, qu'on ne possède le plus souvent que par le titre seul de la possession. Que parlez-vous de nouvelles bornes à poser, quand il en est de si anciennes? Est-ce donc qu'il serait possible d'ébranler ce que trois cents ans de jouissance ont consolidé? Ainsi Jephté n'alléguait en sa faveur que la prescription contre le roi des Ammonites, tant il croyait justement posséder tout ce qu'un tel moyen lui avait transmis. Ainsi, vous-même, ô Tertullien! vous dispensant d'entrer avec les ennemis de la foi dans la discussion de leurs dogmes, et dédaignant pour ainsi parler d'employer contre eux des armes offensives, vous vous bornez à inutiliser leurs efforts en leur opposant comme un mur d'airain la prescription. Ainsi, par un droit égal, ainsi quand il s'agira parmi nous de doctrine, ce sera toujours sans erreur que nous adopterons ce que partout, ce que de tout temps l'on aura cru, et ce principe, si propre à dissiper tous les doutes, à terminer tous les différends, à triompher de tous les novateurs, ce principe avec tant de force établi et mis en avant par Vincent de Lérins, ce principe, quel est-il? sinon le principe inattaquable de la prescription.

Je finis, chrétiens, avec le regret d'abandonner une carrière dans laquelle il me faut laisser tant d'espace devant moi, et où je n'ai fait que traverser rapidement l'espace que j'avais à parcourir; mais les bornes du temps sont passées, et je ne puis que vous exhorter à garder les leçons, à observer les préceptes qu'autant qu'il a été en moi j'ai dû vous exposer, en vous parlant de la quatrième vertu cardinale; préceptes, d'ailleurs, ou leçons, qui se réduisent toutes à savoir tenir entre vous et le prochain une balance exacte; une balance qui toujours sera dans vos mains ce qu'elle doit être, si vous prenez soin d'écarter tout ce qui pourrait en troubler le nécessaire équilibre. O intérêt personnel! c'est de vous qu'il faut se défier, c'est contre vous qu'il faut s'armer pour ne pas la faire pencher au détriment de nos semblables. Ah! heureux celui qui s'habitue à se regarder comme étranger à sa propre cause pour en juger impartialement, ne s'attribuant ni plus ni moins que ce qu'on lui doit, aimant encore mieux céder, s'il le faut, de ses droits, que de blesser en aucune manière ceux d'autrui! Heureuse l'âme timide qui se croirait trop au-dessous de ses devoirs si elle pouvait seulement douter de les avoir remplis, ou qui, dans le doute, s'attache prudemment et de plein gré au plus sûr parti, fallût-il sur ce point en venir à des sacrifices qu'un peu moins de délicatesse ne ferait pas ou pourrait désapprouver! Heureux vous-mêmes, chrétiens, si vous commencez à réformer, par de justes calculs, tous ceux de vos calculs précédents, qui vous paraissent faux ou suspects; car c'est alors, oui, c'est alors, qu'au lieu d'un héritage d'iniquité, qui ne passerait, chargé de rouille, à vos enfants, que pour rapidement disparaître avant eux, vous leur transmettrez un héritage qu'ils transmettront eux-mêmes à la génération qui les suivra! Un héritage qui, fût-il modique et pauvre, est toujours grand et riche étant sans reproche; un héritage enfin, où la probité n'ait à remarquer rien qui ne porte son sceau, rien qui ne mérite son approbation. Que l'équité, vous dirai-je avec l'Écriture, que l'équité soit votre vêtement, et la justice votre manteau. Marchez, en un mot, dans la droiture, afin de parvenir au trône où conduit son divin sentier; je veux dire à ses tabernacles éternels qui ne sont préparés que pour ceux qui pratiquent scrupuleusement la justice : *Quis habitabit in tabernaculo tuo qui operatur justitiam.*

DISCOURS VI.

SUR LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Laudabitis nomen Dei vestri qui fecit mirabilia vobiscum, et scietis quia in medio Israel ego sum. (*Joel.* II, 26.)

Vous bénirez avec reconnaissance le nom du Seigneur votre Dieu qui a fait pour vous tant de merveilles, et alors vous saurez que j'habite au milieu d'Israël.

Lorsque les Juifs provoquaient la colère céleste par les pratiques d'un culte idolâtre,

les ministres du Seigneur venaient leur reprocher l'énormité de leur crime, en exposant à leurs yeux le tableau frappant des bienfaits qu'ils avaient reçus; leur étonnante multiplication dans la terre de Gessen; la vocation extraordinaire de leur libérateur, leur sortie d'Egypte, au milieu de tant de prodiges; le passage de la mer Rouge, à travers ses flots divisés; le mont Sinaï tout en feu; la loi écrite sur la pierre; les merveilles sans nombre du désert; la défaite miraculeuse des ennemis; la présence visible du Seigneur dans le tabernacle; Jacob, devenu l'héritage du Très-Haut, préféré à toutes les nations pour conserver la pureté de son culte et la vérité de ses oracles; l'esprit de prophétie successivement transmis à ceux qui étaient chargés d'instruire le peuple; tels étaient les traits dont les prophètes se servaient pour ramener les Israélites dans le sentier de la justice; ainsi, ils tonnaient au fond de leur âme où ils excitaient puissamment, l'horreur de l'ingratitude; ainsi, ils brisaient la dureté de leur cœur, et faisaient enfin couler de leurs yeux les larmes de la reconnaissance.

Vous m'ordonnez, ô mon Dieu, d'exercer aujourd'hui le même ministère, daignez m'accorder le même succès; je veux montrer à ce peuple que votre providence paternelle a comblé de ses dons, et la nécessité et la manière de les reconnaître; animez de votre souffle créateur toutes les expressions de ce discours, et surtout signalez votre miséricorde en le rendant utile au salut de ceux qui m'écoutent; que les ingrats rougissent à la vue de vos bienfaits, et que les cœurs sensibles apprennent à les reconnaître. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les préceptes que le doigt de Dieu a gravés dans le cœur de l'homme, il n'en est point de plus indispensable que le précepte de la reconnaissance; ce fut le premier mouvement d'Adam vers son créateur, comme aussi le premier tribut qu'il lui présenta du sein des richesses auxquelles d'ailleurs il savait ne point s'attacher, pour n'y voir que la main qui les lui avait prodiguées; car, tant qu'il demeura dans sa rectitude originelle, il usait de tout sans abuser de rien, sans, par conséquent, rien détourner de la source ou du principe auquel il faut tout rapporter; non, l'orgueil n'avait point encore fait un ingrat du premier homme; en lui, tout était sentiment, et dans l'effusion de son âme, il fit à son Dieu l'offrande de tous les biens qu'il en avait reçus, heureux de les posséder, plus heureux de les reconnaître; il en remercia l'auteur au nom de toutes les créatures.

Alors naquit la religion; alors s'établit ce commerce merveilleux, ce lien auguste qui, en nous unissant à notre Dieu de la manière la plus intime, nous fait rendre avec ferveur, avec empressement, et nos hommages à sa grandeur, et notre action de grâce à ses bienfaits.

Et, en effet, chrétiens, en enrichissant des qualités les plus précieuses les êtres raisonnables, en leur donnant un cœur tendre et affectueux, qui ne voit que le Seigneur aurait peu consulté les règles de sa justice, s'il n'eût exigé l'hommage des biens qu'il verse avec autant de magnificence que de profusion? Tel est donc, tel est l'ordre absolu de sa volonté souveraine: il faut que nos actions de grâces l'honorent, moins pour ajouter à sa gloire qui en est totalement indépendante, que pour nous préparer de nouveaux dons, si nous sommes fidèles à remplir ce devoir. Ah! ce n'est point pour lui, c'est pour nous, qu'il en sollicite l'observation; libéral par essence, on lui rend un culte digne de lui, quand on l'invite, en les reconnaissant, à multiplier ses bienfaits; alors il en ouvre le trésor avec un épanchement ineffable, et si l'ingratitude l'afflige, ce n'est point qu'elle altère sa félicité qui de soi est immuable, mais parce qu'elle arrête le cours de ses grâces.

Voulez-vous donc, chrétiens, attirer sur vous de jour en jour des faveurs plus signalées, brûlez souvent sur l'autel de celui qui les dispense, l'encens de la reconnaissance la plus vive; dirai-je que la nature elle-même vous en fait une obligation, qu'elle vous presse, pour ainsi dire, de mêler vos hymnes à ses hommages muets, vous qui jouissez le plus de tous les trésors qu'elle renferme, et auxquels elle n'offre partout que des sujets d'attendrissement et de gratitude.

Et quelle raison, mes frères, pourrait vous dispenser d'un devoir si rigoureusement exigé? S'il était vrai, comme le prétendent les partisans du fatalisme, que le Seigneur abandonne au hasard la destinée du monde, j'avoue que nous pourrions lui refuser l'hommage des biens que sa main n'aurait pas répandus, et que dans les malheurs dont un sort inévitable serait la cause, loin d'avoir à bénir un Dieu qui n'afflige que pour consoler, nous pourrions maudire de plein droit le Dieu qui nous verrait souffrir avec la plus cruelle indifférence; oui, indigne dès lors de reconnaissance et d'amour, le seul culte qu'il faudrait lui rendre devrait être un culte de mépris et d'imprécation; ce sont les paroles que Lactance adressait aux sophistes de son siècle. Un Dieu, ajoutait-il, qui n'a rien de commun avec nous, ou qui ne prend aucun intérêt à nous, ne mérite de notre part aucun hommage: *Nullus honor haberi potest nihil curanti et ingrato.*

Mais, grâce aux sentiments de la nature et de la religion que les paradoxes monstrueux d'une philosophie licencieuse ne pourront jamais étouffer, nous savons que, bien différent des dieux indolents et sourds du paganisme, le Dieu qui gouverne le monde dispose de tout, avec poids, avec nombre, avec mesure, préparant les événements selon l'ordre de sa miséricorde et de sa justice, veillant sur le plus vil atome comme sur le monde entier, sans que ce soin bienfaisant excède ses forces, ni par-

tage son attention. Il dit, et à sa voix tout est créé; à sa voix le chaos se débrouille, les cieux s'étendent et se peuplent, la terre s'embellit ; l'univers est formé; l'harmonie, les proportions président à l'arrangement de toutes ses parties, l'ensenble est organisé avec justesse, tout se meut avec une précision admirable.

Arbitre souverain de nos destinées, le Seigneur fixe et détermine à son gré le nombre de nos jours ; les vêtements qui nous couvrent; la nourriture qui nous soutient, la lumière qui nous éclaire, l'air que nous respirons, nous les tenons de sa bonté paternelle. Par lui nous naissons, par lui nous mourons, il conduit aux enfers et il en retire selon l'expression de l'Ecriture ; il apauvrit et il enrichit, il abaisse et il élève, il frappe et il guérit, en un mot, il fait tout ce qu'il veut dans les cieux comme sur la terre; la naissance, la chute, la gloire, la décadence des empires sont autant d'effets qui n'ont d'autre cause que sa volonté, à laquelle sans doute l'homme peut toujours servir d'instrument, mais sans pouvoir suspendre ou empêcher son action, toute-puissante? Ah! mes frères, que n'avez-vous les yeux de la foi, que n'êtes-vous accoutumés à contempler Dieu dans ses œuvres, et au lieu de méconnaître sa providence en attribuant au hasard les événements qui agitent le monde, vous seriez toujours attentifs à bénir la main qui les produit et les ordonne au gré d'une sagesse infinie; rappelez en effet tout ce qu'elle fit en faveur d'un peuple, d'un peuple assez malheureux pour ne savoir pas jouir des biens qu'il était chargé de vous transmettre.

Il n'existait pas encore, et cependant sa place était marquée dans la région de Chanaan dont tout, jusqu'aux obstacles, devait concourir à lui assurer la possession : je le vois en Egypte se multiplier contre toute espérance, tromper les efforts d'une politique barbare, acharnée à sa destruction; déjà le climat qui l'a vu naître ne peut plus suffire à le nourrir, déjà il réclame l'héritage de ses pères, déjà il s'apprête à le conquérir, et bientôt tout est mis en action à cette fin, les cieux et la terre s'ébranlent, la nature entière obéit au conducteur d'Israël, Pharaon seul s'obstine et s'endurcit au milieu des prodiges qui l'accablent. Insensé! qui pour avoir osé lutter contre le protecteur des Hébreux, va trouver sa perte là où il croyait assouvir pleinement sa vengeance.

Cependant la mer fuit devant le peuple élu, le souffle du Seigneur a desséché l'abîme, et les enfants de Jacob ont dressé leurs tentes dans un désert aride. C'est là, ô mon Dieu! que vous ouvrîtes tous les trésors de votre miséricorde; c'était peu d'y faire naître l'abondance du sein de la stérilité, peu d'y faire pleuvoir du ciel un pain délicieux, peu d'y faire jaillir du rocher une source désaltérante, tous ces miracles qui démontrent sans doute la force de votre bras et combien vous êtes magnifique dans vos dons, devaient encore être éclipsés par des miracles d'un ordre bien supérieur. Le sommet de Sinaï s'enflamme et d'abord une loi est promulguée, un culte est prescrit, un sanctuaire est édifié, une ordre civil est établi, le peuple a ses magistrats, les autels ont leurs ministres, le Seigneur est proclamé roi d'Israël et sa gloire habite parmi les Hébreux ; non, jamais on ne vit de la part de Dieu une présence plus sensible, une protection plus spéciale, des bienfaits plus signalés, des prodiges plus éclatants! O chrétiens! toutes ces grandes choses, c'est pour vous qu'elles furent faites, oui, ce peuple en faveur duquel Dieu semblait oublier les autres nations, n'était au fond que le préparateur de vos voies et comme l'évangéliste de votre propre bonheur : suivez-le dans tous ses périodes, parcourez son histoire de siècle en siècle. Si, toujours mésusant de la révélation qui lui fut confiée, il en garde néanmoins le dépôt avec tant de scrupule, ce n'est que pour former avec la suite des patriarches, cette grande nuée de témoins qui tous ont perpétué la tradition de la promesse dont vous êtes pourtant les riches héritiers. Or, dans un plan si bien ordonné, exécuté avec tant de force, pourrait-on méconnaître le souverain moteur des esprits, qui fait servir même leur malice à l'exécution de ses desseins; et quel autre en effet que lui pourrait varier à son gré les scènes du monde, substituer un peuple à l'autre, donner aux rois ces grandes et terribles leçons qui leur font adorer sur le trône le dominateur dont ils relèvent, ce dominateur qui préside à leur conseil, qui est l'auteur de leur sagesse, qui tient leur cœur dans sa main, qui les conduit comme le cours des eaux pour en faire, quand il lui plaît, les ministres de sa colère ou de sa bonté.

Lui seul, oui, lui seul confie à Cyrus la foudre qui doit réduire Babylone en cendres et châtier les oppresseurs d'Israël. Pour humilier l'orgueil des Perses, il tire Alexandre du sein de la Grèce, dissipe devant lui de nombreuses armées, met en ses mains les dépouilles des rois et des royaumes, et déjà l'Hidaspe, l'Indus, le Gange, coulent sous les lois de ce rapide conquérant ; veut-il briser comme un vase d'argile le colosse de cette puissance? Il la divise en quatre monarchies rivales qui se heurtent, qui s'entre-choquent jusqu'au dernier dépérissement de leurs forces; Rome s'enrichissant de leurs débris, imposant son joug à toutes les nations, ne fait qu'exécuter les ordres de sa haute providence, et si du haut du Capitole elle voit l'univers devenu romain, jouir enfin d'une paix universelle et profonde, c'est parce que dans ses éternels décrets, cette paix étonnante devait fixer et caractériser l'époque de la naissance du Messie.

Mais il sera détruit cet empire immense qui vient d'engloutir tous les autres ; déjà s'avancent les peuples que le Seigneur a désignés pour briser les fers des provinces captives. Des essains de barbares sortent impétueusement des froides régions du

Nord, et après avoir fait tomber sous leurs coups redoublés la plus formidable des puissances, après avoir conquis et désolé l'Occident, ces peuples! ô fragilité! ô néant des conquêtes! ces peuples disparaissent à leur tour et trouvent leur tombeau dans ces mêmes contrées qui avaient été le théâtre de leurs victoires. C'est ainsi que le doigt de Dieu est empreint dans toutes les révolutions qui agitent le monde; c'est ainsi que les vues et les passions humaines entrent dans l'ordre invariable de ses décrets, toujours infiniment justes, quoique souvent impénétrables; s'il se plaît à cacher ses opérations sous le voile des causes secondes, c'est pour exercer notre foi et rendre méritoire l'hommage de notre soumission.

Dieu des armées il verse dans le cœur des soldats, tantôt la bravoure et la confiance, présages du triomphe, tantôt la terreur et la crainte, avant-coureurs des plus funestes revers; les préparatifs immenses, les troupes innombrables ne sont pas toujours les garants de la victoire; voyez Xerxès, ce roi qui se disait le souverain de la nature, qui prétendait asservir et punir les éléments, il compte avec une présomptueuse et folle assurance les milliers d'hommes qu'il traîne à sa suite; ô prince aveugle, que vous connaissez peu la puissance du Dieu des combats! hélas! bientôt vous répandrez des pleurs sur les tristes restes, sur les honteux débris de cette armée, dont le dénombrement vous enfle de tant d'orgueil. En sera-t-il ainsi du guerrier que le bras du Seigneur fortifie? Ainsi? Non, mes frères, Gédéon renverse les autels de Baal: les Madianites en fureur veulent venger leur religion outragée; vains efforts, le Seigneur combat pour Israël, et trois cents hommes détruisent les forces réunies de Zeb et de Salmann.

S'agit-il de porter le dernier coup à l'idolâtrie, et de faire enfin asseoir la religion sur le trône des Césars? ce grand Dieu protége visiblement les armes de l'un d'entre eux, il désigne à Constantin l'étendard qui doit le mener à la victoire et la déroute entière des troupes de Maxence vérifie le pronostic resplendissant, que son vainqueur a lu dans les cieux. Vous-même, ô Clovis! lorsqu'à la journée de Tolbiac, vous défîtes les Germains, à quel autre qu'au Dieu fort rapportâtes-vous la gloire d'un succès si prodigieux? eh! qu'auraient pu pour vous secourir les idoles qui vous suivaient? ces bustes insensibles auraient-ils fait pour vous ce qu'ils ne pouvaient point pour eux-mêmes? auraient-ils appelé la victoire dans votre camp, eux qui subissaient toujours le sort des combats et que vous eussiez vus enchaînés à un char de triomphe, si vous n'eussiez abjuré leur culte, en invoquant le Dieu de Clotilde?

Quel jour, mes frères, quelle époque pour la France! ah! n'en perdez jamais la mémoire et ne cessez de célébrer les miséricordes d'un Dieu qui, vous appelant des ténèbres à son admirable lumière, vous a comblés sans mesure de tous les dons surnaturels; ces dons, quoiqu'il ne soit pas en mon pouvoir de vous les retracer par des expressions dignes de leur excellence, j'oserai pourtant crayonner un aussi magnifique tableau. Un orateur chrétien ne serait-il pas le plus odieux des ingrats si, dans un discours spécialement consacré à rendre gloire à la Providence, à raconter ses soins paternels ou sa munificence envers nous, il passait sous silence les biens qui sont les seuls vrais, comme étant les seuls dignes de remplir l'immense capacité du cœur de l'homme? Puissé-je, en vous les retraçant, porter dans vos âmes la douce impression de l'éloquence évangélique, les embraser du feu de la charité, en y allumant celui de la reconnaissance la plus affectueuse.

Ils ne sont plus, ces jours désastreux où la terre peuplée par la postérité d'un père coupable, ne renfermait presque plus que de sacriléges adorateurs, que des victimes d'exécration; admirable dans ses voies, infini dans ses ressources, le Seigneur a vengé sa justice en épuisant les richesses de son amour; les cieux se sont ouverts, le réparateur ineffable, celui qui est la réalité des figures, l'accomplissement des promesses, l'attente des nations, le Sauveur du monde est venu, sa main, aussi miséricordieuse que puissante, a gravé de nouveau, sur la face de l'homme, les traits de sa majesté primitive; les vestiges de l'ancienne prévarication sont effacés; aux titres honteux de la servitude succèdent les nobles priviléges de la nation sainte, par l'auguste médiation du Verbe incarné; tout est pacifié dans les cieux comme sur la terre, une alliance nouvelle est contractée, le vrai sacrifice est consommé, et l'homme, purifié par l'aspersion du sang de la vraie victime, peut enfin offrir avec confiance à son Dieu, les hosties spirituelles de son cœur.

Disparaissez, ombres et figures de l'Ancien Testament, votre sacerdoce, votre sacrifice, votre autel, que sont-ils devant une religion qui a pour pontife, pour autel, pour hostie, le seul Dieu digne d'être adoré? non, ce ne sera plus dans votre sanctuaire figuratif que s'exerceront les fonctions de la nouvelle sacrificature, le prêtre des biens futurs a pénétré les cieux, il est entré dans le tabernacle vraiment saint, dans ce tabernacle incréé où il exauce les vœux qu'il daigne lui-même inspirer, et où hostie toujours vivante bien que toujours immolée, il ne cesse de faire entendre la voix énergique de son sang. Oh! qui me donnera de célébrer les prodiges opérés par son intercession puissante! déjà le voile de l'erreur se déchire, le soleil de la vérité éclaire toutes les nations, la loi de l'Evangile est annoncée à tous les peuples; la morale la plus pure est enseignée, les dogmes les plus sublimes sont révélés, les trésors de la plus haute sagesse, ouverts.

Mais, évidemment, c'était trop peu pour Jésus-Christ d'avoir montré aux hommes les vérités du salut, afin de leur laisser un

moyen de les conserver sans mélange, il fonde une société qui en est l'incorruptible dépositaire, l'Eglise s'élève sur les débris de la Synagogue, maison de salut, édifice mystérieux qui s'accroît et s'affermit de ses propres ruines; le sang de ses martyrs crée et rassemble autour d'elle des disciples que rend de jour en jour plus nombreux, la fureur même, acharnée à les immoler; bientôt glorieusement défendue par ses apologistes, elle étend de plus en plus, ses conquêtes. Invariablement fixe dans sa doctrine, elle voit naître et périr toutes les sectes corruptrices de sa foi; vains obstacles de l'idolâtrie, vous servîtes à sa propagation, et vous, novateurs audacieux, vous vous briserez contre elle, avec tout le faste de votre érudition, avec tout ce que votre malheureuse sagacité aura pu accumuler d'invectives ou de sophismes.

Que vous dirai-je encore, mes frères, qui ne vous saisisse d'étonnement? Le sacrifice de la croix perpétué sur vos autels, le pain des anges devenu votre nourriture, la grâce exerçant sur vos cœurs son efficacité merveilleuse, des sacrements destinés à vous sanctifier, et qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les dons et les faveurs qu'ils renferment, entretiennent votre vigilance, soutiennent votre exactitude, augmentent votre amour, deviennent pour vous le sanctuaire de la sagesse et l'école de la vertu.

Vous m'avez entendu, chrétiens, et que ne pourrais-je pas vous dire encore? Mais, répondez-moi : le distributeur libéral de tant de bienfaits ne pourrait-il pas vous adresser les reproches qu'il adressait autrefois à l'insensible Jérusalem? Vous voyez tout ce que j'ai fait pour vous, ma toute-puissance elle-même a fait son dernier effort; oui, j'ai tari la source de mes dons pour en épancher sur vous la plénitude, et cependant l'autel de Baal est encensé, et cependant vous prostituez votre culte à vos passions divinisées. Qu'y a-t-il donc de commun entre moi et les idoles? *Quid mihi ultra idola?* Et jusqu'à quand mes bienfaits, qui devraient tant multiplier mes adorateurs, ne feront-ils parmi vous que des idolâtres ou des ingrats? Soyez donc pénétrés, mes frères, de la nécessité de l'action de grâces. Serait-il si difficile d'ouvrir vos cœurs à la reconnaissance, lorsque tout concourt à vous pénétrer de ce sentiment délicieux, et ne serait-ce qu'envers le Seigneur que cette vertu, d'ailleurs si douce à exercer envers le prochain, cesserait d'être un devoir, ou que la pratique en deviendrait pénible? Ah! réglez mieux les mouvements de votre sensibilité, et puisque les remords qui vous reprochent l'ingratitude sont si déchirants, quand elle a les hommes pour objet, ne soyez point assez dénaturés pour vous y livrer, quand elle offense directement l'Etre suprême; mais le devoir de l'action de grâces dont je viens de vous montrer la nécessité, n'est pas toujours rempli d'une manière agréable au Seigneur; il n'accepte l'hommage de notre reconnaissance que lorsqu'il est consacré par le bon usage de ses bienfaits. C'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour remplir dans toute son étendue le devoir de l'action de grâces, ce n'est point assez de reconnaître que le Seigneur est la source de tous les biens, il faut encore, et je me borne à cette seule réflexion, il faut encore en régler l'usage sur les desseins de sa providence, il faut se conformer aux lois saintes qui en fixent la destination. C'est alors, dit saint Chrysostome, ce n'est même qu'ainsi que votre offrande sera parfaite : *Hæc est oblatio perfecta.*

Pourquoi Dieu avait-il tant en horreur les hommages de ce peuple dont les livres saints attestent d'ailleurs la scrupuleuse exactitude à pratiquer l'extérieur du culte religieux, mais dont la raison, esclave des sens, n'allait jamais au delà de l'écorce, ou de la lettre des observances légales, si ce n'est parce que ses actions de grâces n'étaient point vivifiées par l'esprit qui aurait dû toujours les animer. *Cor autem ejus longe est a me.* (*Isa.*, XXIX, 13.)

Ah! ce n'était pas sans doute ainsi que reconnaissait les dons du Seigneur cet Israélite fidèle dont l'Ecriture exalte avec tant de complaisance la charité; s'il devint agréable aux yeux de Salmanazar, si, tandis que les tribus schismatiques gémissaient sous un joug de fer, Tobie est comblé de richesses et d'honneurs, c'est par leur bon usage qu'il en honore le dispensateur suprême : il visite, il console, il soulage ses frères captifs. Semblable à l'astre du jour, qui répand en tous lieux sa lumière, Tobie fait sentir son heureuse influence à tout ce qui l'environne; son cœur s'étend et se dilate sur tous les malheureux pour s'émouvoir de leurs plaintes, essuyer leurs larmes, partager leurs douleurs; les prosélytes, les étrangers même ont droit à ses bienfaits; la vaste enceinte de Ninive ne borne point sa tendre et compatissante charité; Ragès, vous en éprouvâtes les effets salutaires, et vous, Jérusalem, vous le vîtes venir tous les ans dans votre temple offrir les prémices de ses biens, et apprendre ainsi à toute la Judée la vraie manière de reconnaître les dons du Seigneur.

C'est leur bon usage qui fait tout le mérite de l'action de grâce; je dis plus : semblable à cette chaleur vivifiante qui développe et multiplie les productions de la nature, l'emploi légitime des bienfaits en augmente l'effusion : il les fait remonter, dit saint Bernard, vers leur source, d'où ils retombent ensuite avec plus d'abondance : *Ad locum unde exeunt revertuntur flumina gratiarum ut iterum fluant.* L'abus sacrilége des faveurs célestes en arrête au contraire le cours, c'est lui qui forme ces nuées d'indignation qui roulent sur nos têtes, c'est lui qui ouvre les trésors de la divine colère; si les éléments s'altèrent, si les saisons se dérangent, si l'influence brûlante du soleil dévore nos moissons, si tant de fléaux s'accumulent sur

nous, n'en cherchons point d'autre cause; le ciel ne lance sur la terre que les foudres dont la terre elle-même, par ses sinistres vapeurs, a fourni la matière, ainsi Dieu ne laisse choir sur nous que les châtiments que l'abus de ses dons arrache à sa justice malgré sa miséricorde.

Voulez-vous donc, mes frères, détourner loin de vous ces fléaux qui vous menacent, voulez-vous que vos actions de grâces soient agréables au Seigneur, ne les bornez pas au stérile aveu des bienfaits reçus, mais glorifiez-en l'auteur, en vous conformant aux motifs qui en ont déterminé la dispensation. Loin, loin de vous cet orgueil qui ose attribuer à la justice de Dieu ce qui n'est dû pourtant qu'à sa miséricorde; anéantie devant la majesté suprême, la vraie reconnaissance confesse avec humilité qu'elle n'est rien que par la grâce; éclairée et judicieuse, elle sait apprécier les dons du Seigneur, les objets sensibles et périssables ne lui font point illusion, mais elle en use, comme n'en usant point, selon l'expression de l'Apôtre; dans ses nobles et vifs transports, elle s'élance avec les ailes de la charité dans le sein même de son bienfaiteur où elle prend une nouvelle énergie, où elle acquiert cette fécondité surnaturelle qui produit des fruits immortels, et ses hommages sont toujours agréables au Seigneur, parce que le cœur les offre et que la vertu les consacre.

Ouvrez les fastes de l'Eglise, remontez jusqu'à ces jours heureux où presque tous les fidèles étaient encore animés de l'esprit qui venait de les former, vous y verrez comment ces hommes vraiment chrétiens reconnaissaient les dons du Seigneur. S'ils avaient été revêtus de la robe d'innocence, nourris du pain des forts, élevés dans une discipline sainte, affermis par les maximes du christianisme, que ne faisaient-ils pas pour correspondre à d'aussi grands bienfaits? Quelle idée, au surplus, n'avaient-ils pas de la grandeur de leur vocation, et à quels sacrifices ne se dévouaient-ils pas pour la soutenir avec cette haute dignité dont la grâce les rendait capables? Hélas! instruits par leur divin Maître que l'univers ne devait être la conquête du christianisme qu'après avoir été inondé du sang de ses martyrs, ces illustres athlètes se préparaient à ce rude combat dès leur plus tendre enfance; et, impatients de voir naître le jour de leur sacrifice, le temps qui devait s'écouler jusqu'à sa consommation était toujours trop long. L'arrêt de leur mort, ô héroïsme qui nous étonnerait bien moins si nous étions un peu plus dans le sens du christianisme, l'arrêt de leur mort était pour eux l'époque de leur félicité, et leur supplice même un avant-goût de la béatitude éternelle!

Religion auguste, vous êtes descendue sur la terre pour y former de vrais adorateurs. Eh bien! vos vœux sont comblés. O prodige! bien que persécutés sans relâche, vos premiers disciples ont su vous ériger des autels, mais des autels jamais solitaires, toujours encensés, quoi qu'il en fût du péril de les environner, leur charité, plus industrieuse que la cruauté des tyrans, se creusait des asiles sacrés au sein même de la terre : dans ces temples souterrains, moins magnifiques que les nôtres, mais jamais profanés, ils célébraient vos divins mystères avec toute la ferveur de la reconnaissance la plus tendre; des cœurs purs y recevaient Jésus-Christ, des lèvres pures en chantaient les louanges, des mains pures faisaient couler le sang de l'Agneau, et tous s'associaient à l'immolation de la victime. Alors vos lévites étaient dévorés du zèle de la maison de Dieu; alors ils consacraient à votre gloire leurs travaux et leurs veilles, et vous trouviez en eux des apôtres infatigables, des apologistes savants : les Celse, les Porphyre, les Julien furent confondus par l'éloquente solidité de leurs écrits; et si l'humilité de la foi triompha de l'orgueil de la philosophie païenne, c'est parce que celle-ci ne put jamais reprocher ni à vos disciples, ni à vos défenseurs, l'opposition des mœurs et de la doctrine : tous les chrétiens, mes frères, ne formaient, dans ces temps heureux, qu'un même corps, animé d'un même esprit.

« O prince! écrivait Pline à Trajan, connaissez enfin ces hommes que vous avez résolu de détruire; sachez que leur commerce est exempt de tout crime, que leur conduite donne au monde les leçons de la morale la plus sublime; sachez qu'ils s'obligent par serment à s'abstenir de tout vice, à rester fidèles à leur souverain, et à mourir pour leur patrie comme pour leur religion. » Or, quels hommes que ceux qui arrachaient à leurs ennemis de pareils éloges! Non, les rivalités odieuses, les basses jalousies, les perfidies ténébreuses ne troublèrent jamais leur union; ce sont les vertus contraires qui la cimentaient, et la société des premiers fidèles surpassait, aux yeux des païens étonnés, cette république parfaite dont un de leurs sages avait conçu l'idée et prescrit les lois. Le riche usait de son opulence en la versant dans le sein du pauvre, et c'est ainsi qu'il en remerciait le Seigneur; le pauvre se réjouissait d'être conforme à son divin chef, il se glorifiait de son indigence, et c'est ainsi qu'il en remerciait le Seigneur; les dons surnaturels qui éclairent l'esprit, fortifient la volonté, purifient le cœur, les premiers chrétiens les faisaient servir à leur salut, au salut de leur prochain; ils ne comptaient pour rien les distinctions du siècle : la naissance, le rang, les dignités n'étaient à leurs yeux que de nouveaux titres pour donner plus d'activité à leur bienfaisance; la foi leur découvrait le néant de la grandeur qui n'a point l'humilité pour base, et c'est ainsi qu'ils en remerciaient le Seigneur.

Que les temps sont changés! O chaste épouse du Rédempteur, soyez plongée dans la douleur la plus amère; ne vous félicitez plus d'avoir été féconde pour enfanter de vrais adorateurs, gémissez plutôt d'avoir donné le jour à des ingrats qui déchirent

votre sein, qui outragent votre divin Epoux! Entendez, mes frères, entendez les horribles blasphèmes que des chrétiens vomissent contre ses dogmes, ses lois, sa tradition, ses ministres ; leur impiété ose se produire à la face du soleil dans des ouvrages sérieux ou frivoles, parmi les épines d'une absurde métaphysique ou à la faveur des images obscures du plaisir. Ainsi, la science, les talents, la pénétration d'esprit qui firent autrefois triompher la religion, servent aujourd'hui à en saper les fondements.

O vous, les scrutateurs téméraires de la majesté du Très-Haut, que ne respectez-vous le voile sacré qui couvre nos mystères! Eh quoi! vous admettez dans la nature des secrets que votre sagacité ne peut point expliquer! Ces clartés que le Nord fait de temps en temps briller sur son horizon, la cause qui fait décrire aux corps célestes des orbites immenses, règle leurs révolutions, entretient leur force et leur éclat, cette heureuse invention qui, en rendant la navigation plus assurée et plus audacieuse, rapproche tous les climats, rend le commerce plus actif et plus étendu, tant d'autres phénomènes aussi impénétrables qu'ils sont communs, vous forcent d'avouer votre insuffisance! Les objets même que vous connaissez le mieux ont un côté ténébreux dont il ne vous est point donné d'éclairer l'obscurité, et vous refusez de vous anéantir devant nos mystères! Est-ce en abusant ainsi de votre raison que vous prétendez en rendre grâces au Seigneur? *Hæccine reddis Domino?* (*Deut.*, XXXII, 6.)

Les richesses qui devraient couler dans le sein de l'indigent, ouvrir les prisons, essuyer les pleurs de l'infortuné, sauver la pudeur des écueils qui l'environnent, servir d'appui à la froide et tremblante vieillesse; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes qui préfèrent la mort à la honte de la mendicité, les richesses dont l'usage devrait honorer l'humanité et faire les délices des cœurs bienfaisants; les richesses, votre luxe les dissipe, votre cupidité les engloutit, votre avarice en fait une idole! Est-ce ainsi que vous en rendez grâces au Seigneur? *Hæccine reddis Domino?*

La pauvreté, cet état si désirable aux yeux de la foi, parce qu'elle aplanit les voies du salut, la pauvreté, qui ferme l'entrée à tant de vices et qui l'ouvre à tant de vertus, vos murmures, vos plaintes, les désaveux secrets que vous faites de la Providence, vous en font perdre tout le fruit. Est-ce ainsi, etc.?

Vous que distinguent parmi vos semblables la naissance et les dignités, vous daignez à peine jeter un regard sur les malheureux dont vos besoins factices dévorent la substance; un égoïsme barbare étouffe dans vos cœurs les sentiments de l'humanité, et votre grandeur, qui devrait être modeste et attentive au bien public, votre grandeur, qui, pour être agréable à celui dont elle est l'image, ne devrait éclater que par des bienfaits, votre grandeur est orgueilleuse et malfaisante. Est-ce ainsi que vous en rendez grâces au Seigneur? *Hæccine*, etc.

Il est un genre de bienfaits dont l'homme charnel ne fait jamais un bon usage, parce que, ne sachant pas les apprécier, il les regarde pour ainsi dire comme le scandale de la Providence. Souffrir sous un Dieu bon, mettre au rang de ses faveurs les fléaux dont il nous frappe, envisager la mesure de nos calamités comme la mesure de notre bonheur, et, tels que les trois enfants dans la fournaise, chanter au milieu des tribulations le cantique de l'action de grâces, c'est ce qu'il est donné à très-peu d'oreilles d'entendre, à très-peu d'esprits de concevoir, à très-peu de cœurs de sentir. Hélas! mes frères, cette morale sublime n'a presque plus de zélateurs, et les chrétiens, les chrétiens sont les premiers qui s'en offensent, eux qui furent enfantés sur le Calvaire, eux dont la croix fut le berceau; je les entends éclater en murmures, quand un Dieu, désireux de leur salut les rapproche de leur modèle, leur offre, comme à son Fils, un calice de bénédiction par cela seul qu'il est amer. Encore si leurs plaintes pouvaient engager le Sauveur à désavouer son exemple, à ouvrir une autre route, à fournir d'autres moyens de sanctification; ils pourraient sans crime et sans péril en désirer le succès, mais elles sont trop injustes pour être exaucées, et Jésus-Christ ne saurait être contraire à lui-même : il a juré de n'associer à sa gloire que les compagnons de ses douleurs, de ne communiquer sa vie, en tant que chef, qu'à ceux qui subiraient sa mort comme étant ses membres, et, tout rebutant qu'il est aux yeux de la nature, ce parti est néanmoins le seul qu'il faut embrasser. Vous le savez, chrétiens, toute la morale évangélique porte sur cette maxime : il est impossible de la dissimuler, elle est écrite en caractères de sang sur le corps même de notre législateur; vous-mêmes, qui plus est, avez solennellement promis de la mettre en pratique. Cependant, lorsque le Seigneur daigne vous affliger, vous accusez sa providence, vous en maudissez la sévérité paternelle, vous voudriez qu'oubliant vos vrais intérêts, elle aimât en vous l'homme terrestre qui passe, et non l'homme spirituel qui durera toujours. O fatale séduction du monde! avez-vous pu jeter dans les esprits assez de nuages, avez-vous pu causer assez de dépravation dans les cœurs pour porter les chrétiens à abuser ainsi des plus grands bienfaits?

Car, mes frères, le temps, ce trésor inappréciable qui ne vous est donné que pour travailler à votre sanctification; le temps, cette durée passagère qui s'enfuit et dont vous devriez être saintement avares, parce qu'une éternité doit en couronner le bon usage; le temps, vous le consumez dans l'indolence, vous le prostituez à de vils plaisirs, vous le prodiguez dans les intrigues de l'ambition. Ah! écoutez et soyez confondus : la perte d'un jour rendit un empereur païen inconsolable, et vous, vous, tout chrétiens que vous êtes, combien de jours ne perdez-vous pas sans vous en attrister, sans en témoigner

le moindre regret? Ingrats, pouvez-vous ainsi tourner contre Dieu même ses propres bienfaits? pouvez-vous ainsi rendre inutiles les grands moyens qu'il vous offre de vous sauver?

Qu'importe, en effet, que le sang d'un Dieu ait racheté vos âmes, si vous les vendez à l'iniquité? qu'importe que vous ayez reçu une naissance toute divine, si vous dégénérez par une vie toute charnelle? qu'importe que vous ayez un signe de salut, comme autrefois les Israélites dans le désert, si les grâces qui en découlent n'opèrent point votre conversion? que vous sert enfin d'avoir au milieu de vous l'arche du Seigneur, le dépôt précieux de la foi, si, bien différent du lévite vertueux dont il est parlé dans l'Ecriture, vous changez la destination des biens qu'elle attire?

Voici la menace que l'Esprit de vérité faisait à l'ange d'Ephèse : Puisque vous vous efforcez de l'éteindre, je transporterai ailleurs le flambeau divin qui vous éclaire; vous abusez des lumières de la foi, elle ne sera plus votre guide : *Movebo candelabrum tuum.* (*Apoc.*, II, 5.) Menace terrible, mes frères, et pour que vous puissiez bien sentir à quel point les suites en sont épouvantables, jetez les yeux sur les dix tribus qui, après avoir rompu la sainte unité, fondèrent le royaume d'Israël, vous y verrez cinq cent mille hommes tués à la journée de Seméran, la maison de Jéroboam entièrement détruite, l'impiété toujours assise sur le trône, le peuple livré, après la mort de Joas, à toutes les horreurs de l'anarchie, dispersé parmi les nations étrangères sans aucun espoir de réunion ni de retour, et les prophètes qui annonçaient tous ces malheurs les attribuaient toujours au schisme de Samarie.

Daignez donc, ô mon Dieu, étendre sur nous les ailes de votre protection, ne nous privez pas du moyen unique de vous connaître, de vous aimer, de vous servir, préservez cette terre comme autrefois celle de Jessen des ténèbres qui enveloppèrent l'Egypte. N'oubliez point que la France est l'ancien héritage de votre Eglise, que nos premiers aïeux commencèrent par adorer Jésus-Christ, et qu'ils formèrent sous les auspices de la religion la plus florissante de toutes les monarchies. N'oubliez point qu'au milieu de cette révolution qui changea la face de l'Europe chrétienne, tandis que les nations voisines renonçaient à votre alliance, renversaient vos autels, vous fermaient leurs sanctuaires, la France vous jura un attachement inviolable. Souvenez-vous, au contraire, de vos anciennes miséricordes, renouvelez au milieu de nous cet esprit de soumission qui assure la perpétuité de la foi, réprimez cet esprit de révolte qui s'efforce d'en secouer le joug salutaire; son flambeau peut seul nous éclairer sur l'usage des biens que vous répandez sur nous; il peut seul nous faire sentir et la nécessité et la manière de les reconnaître; mais, comme il n'appartient qu'à la charité d'épurer nos actions de grâces, faites, ô mon Dieu, qu'elle embrase nos cœurs, qu'elle anime toutes nos œuvres pour les rendre dignes d'une couronne éternelle. Ainsi soit-il!

DISCOURS VII.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo. (II *Cor.*, V, 20.)

Nous faisons la charge d'ambassadeur pour Jésus-Christ; c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche; ainsi nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec lui.

Il est donc vrai, mes frères, que la même consécration qui nous dévoue au service du Seigneur, pour être vos intercesseurs auprès de lui, nous établit encore ses ambassadeurs auprès de vous, pour vous inviter à marcher dans la voie de ses commandements. Prêtre et docteur tout ensemble, Jésus-Christ n'a point voulu séparer dans ses ministres ces augustes dignités; après nous avoir transmis la première, il a daigné nous élever à la seconde; avec le pouvoir de reproduire son corps, il nous a confié celui de prêcher sa parole, afin que, jusqu'à son avénement, sa mort, incessamment renouvelée, fût de même annoncée incessamment, et que, tandis que son sang coulerait sans interruption sur l'autel, la chaire, où nous tenons sa place pût, retentir de jour en jour de sa doctrine.

Semblables à ces anges que Jacob vit monter et descendre le long d'une échelle mystérieuse, à l'autel, nous sommes vos envoyés vers Dieu; dans la chaire, les envoyés de Dieu vers vous : là nous chantons l'hymne de la paix en présence de la victime qui expire pour la cimenter; ici, vous prescrivant les conditions de cette paix, nous vous conjurons de l'accepter au nom de la victime qui s'immole. Là, nous levons nos mains au ciel, pour qu'il vous fasse triompher des ennemis de votre salut; ici, nous vous montrons ces ennemis, nous vous pressons de les combattre, nous vous apprenons l'art de les vaincre, en un mot, à l'autel comme sur la chaire, sans jamais vous arrêter à l'homme trop souvent, hélas! indigne d'y paraître, vous devez rendre hommage au double caractère dont nous sommes revêtus et n'envisager que Jésus-Christ dans ses diverses fonctions, que nous remplissons par son ordre.

De ces fonctions, mes frères, il en est une qui vous intéresse trop pour la désavouer : tant que nous demeurons dans le sanctuaire pour exposer vos besoins aux yeux du Seigneur, vous nous y voyez avec joie, vos vœux conspirent même avec les nôtres pour le succès d'une médiation qui doit attirer sur vous les dons célestes; mais si, prenant en main la cause de Dieu, nous sortons du sanctuaire pour vous reprocher vos prévarications, pour porter la cognée à la racine de vos vices; dès lors, oui, dès lors on dirait que vous nous méconnaissez, que même vous nous regardez comme des censeurs importuns qui, sans aucun titre, s'arrogent le droit de contrarier vos penchants, de réprimer vos passions; tels que Jéroboam, vous dédaignez l'ambassade du prophète, dont

bientôt vous êtes forcés de réclamer l'entremise; réformons, s'il se peut, aujourd'hui un abus si pernicieux, établissons d'abord dans le premier point de ce discours l'autorité du ministre de la parole, et fixons ensuite dans le second point la disposition que cette parole présuppose. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si Jésus-Christ n'eût perpétué son ministère, en laissant après lui des héritiers de son autorité ; si, par des ministres envoyés comme il l'était lui-même, il n'eût point conversé avec les générations qui devaient suivre la sienne, les ténèbres que sa parole avait dissipées envelopperaient encore le monde entier; l'ignorance et l'erreur, ces deux plaies qu'il venait de guérir, affligeraient encore le genre humain; excepté le peuple que sa propre bouche aurait enseigné, tous les autres seraient restés dans l'ombre de la mort; les seuls témoins de ses travaux en auraient recueilli les fruits, les seuls auditeurs de sa doctrine en auraient été les disciples; semblable au Jourdain, le fleuve du Seigneur, resserré dans la Palestine, n'aurait point inondé l'univers, et dès lors le grand événement annoncé de si loin, prophétisé par tant d'oracles, figuré par tant d'emblêmes, sollicité par tant de vœux, n'aurait qu'une influence faible et passagère.

Dès lors, grand Dieu ! tout est manqué dans le plan de vos desseins sur les hommes. La promesse qui les concernait, cette promesse faite avec serment et tant de fois renouvelée, n'est plus qu'une promesse illusoire : le signe brillant autour duquel ils devaient se rassembler disparaît à leurs yeux, un nuage obscur leur cache le soleil de justice, et le temple auguste où vous deviez les introduire leur est fermé pour toujours ; vous-même, oh! que ce malheur serait accablant! vous-même effacé de leur souvenir, échappant sans cesse à leurs recherches, non, vous ne seriez jamais l'objet de leur culte ; car, ô mon Dieu, n'ayant parmi eux aucun évangéliste de votre nom, comment leur serait-il possible de vous connaître? et ne vous connaissant pas, comment pourront-ils vous invoquer! *Quomodo invocabunt?* (*Rom.*, X, 14.)

Ainsi, chrétiens, il ne suffisait pas à Jésus-Christ de montrer au monde les vérités que le monde ignorait, il lui fallait encore susciter des ministres chargés de les conserver avec soin, d'en rappeler le souvenir, d'en persuader la pratique, des ministres persévérants dans la fraction du pain, placés au sein même de l'abondance, pour être incessamment à portée d'en ouvrir sur les âmes les canaux réparateurs, distribuant ainsi dans les membres d'un même corps la séve essentielle à l'accroissement de chacun, et enrichissant leurs semblables sans s'appauvrir eux-mêmes, dit saint Augustin; des ministres, en un mot, tels qu'ils existent dans l'Eglise, séparés du reste des hommes pour former entre eux une sainte hiérarchie dont les degrés invariablement déterminés avec subordination des uns aux autres, composent un apostolat toujours subsistant, organe et colonne de la vérité, arbitre et promulgateur de la foi, juge et dispensateur de la doctrine qui, relevant, répandant sans cesse les dons de l'Esprit-Saint, propage la révélation par les moyens qui d'abord eurent la force de l'établir.

Apostolat, mes frères, que l'alliance de Sinaï annonçait depuis longtemps à la nôtre : lisez ce qui en est écrit de page en page, ou plutôt examinez cette alliance qui par sa constitution si proportionnée à sa fin, retrace et promet tout ce qui devait éminemment convenir au pacte évangélique : vous y verrez d'une part un tribunal suprême, gardien vigilant de la révélation, modérateur des différends en fait de doctrine ; de l'autre, une suite d'hommes surnaturellement envoyés pour porter les volontés du Seigneur, effrayer ou consoler son peuple, censurer ses désordres, rétablir la discipline et les lois, à mesure que leur force venait à s'énerver; là, une chaire toujours visible, d'où partaient l'enseignement public, l'interprétation des saints oracles; chaire infaillible dans tout ce qui la concernait qu'il était ordonné de consulter en toute confiance, et sur laquelle jusqu'à la translation devaient s'asseoir, d'âge en âge, les docteurs qu'il fallait écouter; ici, un ordre successif de ministres dont la mission, évidemment prouvée, était pour les Juifs un moyen sûr de connaître les vrais sentiers, de professer dans l'unité de la foi les véritables dogmes.

Or, je vous le demande, tant et de si sages précautions pour sauver de tout péril le culte et la doctrine mosaïque, n'étaient-elles pas le pronostic de celles que le Seigneur prendrait un jour dans la nouvelle alliance, qui seule, étant le terme de l'ancienne, devait en posséder les avantages dans un degré bien plus parfait, à moins qu'on ne veuille refuser à la réalité, ce qui convenait même à la figure, et détruire la conformité de l'une à l'autre en les rendant dissemblables dans le plus intéressant de tous leurs rapports. Quoi ! pour ne conserver que d'infirmes éléments et des signes sans consistance, les plus puissants secours auront été fournis, et les choses même signifiées en seraient dépourvues ! rien n'aura pu chez les Hébreux prévaloir contre la révélation qui leur fut faite, et la révélation faite aux chrétiens aurait à craindre de tomber dans l'oubli ! grâce au ministère institué chez les Juifs, ils auront pu, de chacune de leurs générations, remonter jusqu'à la première de toutes, confronter la croyance d'Adam avec la leur, partir de cette grande époque pour voir la parole de Dieu, circulant toujours pour passer de bouche en bouche dans la postérité de Seth ; sauvée avant la mort de Sem du naufrage qui la menaçait, transmise après le déluge de patriarche en patriarche, écrite enfin par Moïse pour qu'un grand peuple en fût l'incorruptible témoin; et nous, mes frères, nous les héritiers des promesses, nous auxquels, dès l'origine du monde, le dépôt de la foi était directement et principalement

adressé, nous ne l'aurions point reçu de nos premiers ancêtres privés eux-mêmes de la ressource nécessaire, qui en assure l'intégrité, et ne pouvant recourir au grand moyen qui seul pouvait dans l'Eglise perpétuer le baume mystérieux dont celui de Galaad était la figure ?

Que voulaient donc dire les prophètes, lorsqu'adorateurs de cet esprit qui, dans les derniers temps, devait être envoyé aux hommes, ils le voient toujours présent dans la cité sainte, divisant et variant ses dons selon son bon plaisir ; se reposant d'abord sur le docteur du genre humain, consacrant ensuite, par son onction, les premiers évangélistes de la paix ; se communiquant de proche en proche à leurs successeurs, pour, jusqu'à la fin des siècles, faire entendre la parole à ceux qui sont doux, publier la réconciliation du Seigneur, étendre son royaume, relever les anciennes ruines, remplir d'édifices les lieux déserts, agiter le fleuve sorti de Sion, en épancher les eaux sur toute la terre, et le maintenir à jamais dans ses heureux débordements ? Que voulait dire, dans les anciens oracles, le soleil qui ne connaît pas de couchant, les nuées transportées d'un pôle à l'autre, ces pasteurs qui ne se taisent jamais, ces hommes jetant à pleine main la semence évangélique. N'était-ce pas évidemment nous promettre des docteurs sans fin reproduits, remplissant les mêmes chaires d'une même doctrine, n'était-ce pas nous promettre des ministres bien supérieurs aux prédicateurs du judaïsme, aux prophètes eux-mêmes ?

Je sais, chrétiens, qu'à voir ces derniers changeant à leur gré l'ordre des choses, conversant avec le Très-Haut dans l'intimité la plus étroite, souvent agités par l'esprit qui les remplissait et comme exhalant les sublimes vérités qui leur étaient inspirées, il semble que rien de plus grand ne pouvait paraître sur la terre ; qu'excepté son propre Fils, le Seigneur ne susciterait point des ambassadeurs plus recommandables. Non, jamais on n'avait vu réunis tant de lumière et de science, tant de zèle et de courage, tant de force et de fermeté : tantôt ils répriment l'impiété des rois dont ils remplissent les palais de terreur et d'épouvante ; tantôt ils renversent les autels de Baal, ils en brisent les idoles, ils en confondent les prêtres, ils en dissuadent les adorateurs. Seuls, contre une infinité d'ennemis et pourtant supérieurs à la crainte, ils vengent la cause du Dieu vivant, quelque effrayants que soient les supplices qui les attendent. Toujours libres, même dans les fers, du sein des cachots où on les tient enfermés, du fond des puits où on les jette, leur voix, comme un bruyant tonnerre, parvient jusqu aux oreilles de leurs oppresseurs, accumulant sur eux les châtiments réservés à leur malice. Tout tremble, tout s'abaisse devant les prophètes : à leurs yeux le tableau de l'avenir se déroule presque en entier ; ils voient tomber autour de Jérusalem Damas, Ascalon, Ninive, Tyr, Memphis, Babylone. Initiés dans les plus impénétrables secrets, ils en instruisent toutes les générations ; dans l'impatience de leurs désirs, que ne peuvent-ils abréger l'intervalle qui les sépare du Messie ! Cependant ils en sont déjà les évangélistes, ils le voient naissant à Bethléem, adoré par les mages, fugitif en Egypte, glorifié sur le Thabor, trahi par son peuple, défiguré par ses plaies, mourant sur le Calvaire où il enfante son Eglise. Peintres sublimes de ces mystérieux objets, les prophètes emploient pour les retracer les plus riches métaphores, les plus expressives images. Quelle force, quelle pathétique, quelle élévation dans leurs discours ! et quels hommes que ceux qui réunissaient d'aussi brillants caractères ! Quels ministres que ceux dont les ossements mêmes prophétisaient !

Toutefois, chrétiens, ne vous arrêtez pas à des dehors si magnifiques, et avec les yeux de l'Apôtre, observant le côté défectueux du ministère dont vous venez de contempler tout ce qu'il avait de majestueux, sachez apprécier celui que nous exerçons pour votre salut, ce ministère qui à tous les priviléges de l'ancien, en joint un inappréciable, celui d'être puissant en œuvre, celui d'éclairer les esprits en échauffant les cœurs. Privilége éloquemment exprimé par le voile dont notre face n'est jamais couverte, dit saint Paul, et dont Moïse était contraint de couvrir le sien, tant sa prédication, bien inférieure en ce point à la nôtre, avait peu d'influence sur les cœurs, était plus propre à guérir l'aveuglement pénal auquel ses successeurs ne pouvaient, non plus que lui, porter aucun remède. Inhabiles à communiquer l'esprit qui donne la vie, et simples déclarateurs de la lettre qui tue, leur parole, frappant toujours des oreilles incirconcises, allait se briser contre des cœurs de pierre, auxquels Dieu n'avait point encore substitué des cœurs de chair. Durant le règne des ombres légales, au milieu des ténèbres qui enveloppaient tout entendement, ils jetaient leurs filets sans rien prendre. Le dirai-je ? ils soufflaient en vain sur les cadavres épars qu'il était impossible à la loi de vivifier, parce que le prodige dont la vision fit tressaillir Ezéchiel était réservé aux ministres de la loi nouvelle.

Et certes, mes frères, ce n'est point aux prophètes, c'est aux apôtres que Dieu a dit : Je vous appelle à l'ouvrage de la conversion du monde : vous l'entreprendrez sur ma parole et vous le consommerez par l'assistance indéfectible de ma grâce. Que les vaines fatigues de ceux qui vous ont précédés ne vous découragent point ; je vous ferai moissonner le froment qu'ils ont semé ; seuls vous recueillerez les fruits que leurs sueurs n'ont pas même fait éclore, et vous entrerez dans tous leurs travaux : *Et vos in labores eorum introistis.* (*Joan.*, IV, 38.) Que faites-vous le long d'un rivage qui semble fixer des limites à votre mystérieuse profession ? Désormais elle n'en aura plus : osez, sur la nef qui vous porte, braver les dangers d'une

mer orageuse ; avancez en pleine eau, et devenus pêcheurs d'hommes, voyez-les se prendre en foule dans vos rets que mes bénédictions ne cesseront de remplir.

En effet, mes frères, les apôtres n'ont point encore achevé leur course, et déjà l'Evangile est célèbre dans l'univers. Porté sur les ailes du matin, dit un prophète, il vole de climat en climat ; de jour en jour, tout ce qui respire devient chrétien. Entendez l'Eglise se récrier d'admiration sur sa propre fécondité : Comment, dit-elle, ai-je pu donner la vie à cette multitude d'enfants ; des extrémités du monde ils me viennent en foule ; je ne fais que de naître, et je suis mère d'un peuple immense ; mes plus terribles persécuteurs me nourrissent ; j'ai toutes les nations pour héritage. Où sont les débris de cette statue immense dont la vue inspirait tant d'effroi ? Assitôt mise en poudre que frappée, elle a disparu dans un clin d'œil ; là où elle existait on ne voit plus que la pierre qui en brisa les pieds.. Pierre mystérieuse ! qui l'eût cru, que, d'imperceptible qu'elle était, ses rapides accroissements en feraient une montagne étonnante dans toutes ses dimensions. Et cette montagne, c'est moi ! l'univers entier est ma base, ma cime se perd dans les cieux. O mes ministres ! quoi, vous n'avez fait que vous montrer, et vous avez vaincu, et je règne. Vous êtes donc les envoyés de mon Epoux, vous agissez en son nom, il vous a revêtus de sa force, c'est son pouvoir que vous exercez.

Maintenant, mes frères, pour les reconnaître à des signes certains, ces ministres, voyez-les se succéder les uns aux autres dès l'époque de leur institution ; concentrant dans ce seul caractère l'ensemble des titres qui constatent leur autorité ; n'ayant besoin pour la prouver, comme autrefois les descendants d'Aaron, que de montrer leur tige commune, et formant ainsi une chaîne où tout est lié, tout est continu ; vainement y chercherait-on un vide, une interruption contraire à sa nature : la même force qui fonda l'édifice le conserve et le soutient ; toutes les pierres qu'on y ajoute sont taillées de la même roche, le même ciment les unit, les mêmes ouvriers les polissent.

Il fut un temps, je le sais, de tribulations et de larmes où l'Eglise, en proie à la rage des tyrans, n'osant point encore se montrer en plein jour, sans asile, sans protecteur et comme étrangère dans son propre héritage, courait se cacher dans des antres pour y chanter le cantique du Seigneur ; mais sa visibilité, mais la perpétuité de son ministère, n'en était pas moins frappante. Traînés devant les tribunaux, ses apôtres y portaient le témoignage de son Epoux ; tous les prétoires retentissaient du nom de son Epoux ; les tables même de sang où cette inconsolable Rachel lisait les pertes qu'elle allait faire, étaient comme autant de voix éloquentes qui publiaient sa surnaturelle propagation ; ses pasteurs, qui venaient de mourir pour la foi, étaient remplacés par des pasteurs impatients de voler au martyre. Ce n'était presque, il est vrai, que du sein des tourments et sur les échafauds que leur prédication se faisait entendre ; mais prédication irrésistible. O prodige ! les derniers regards qu'ils jetaient sur les témoins de leur supplice, sur leurs bourreaux eux-mêmes, les voyaient souvent transformés en autant de prosélytes, parmi lesquels ils apercevaient ; ils désignaient quelquefois leur immédiat successeur qui, nouvel Elisée, avec le manteau du prophète prêt à s'envoler dans les cieux, en recevaient l'esprit, le courage, la doctrine, les vertus. Et c'est ainsi que sous le tranchant même du glaive, le corps mystique de Jésus-Christ allait se conservant toujours entier, toujours un, toujours égal à lui-même dans son immuable conformation. Corps immortel, corps incessamment rajeuni, ni le temps avec ses ravages, ni l'enfer avec ses fureurs, ne saurait en déranger l'harmonie ou en ébranler la solidité. Les autres Eglises, dit Tertullien, peuvent bien avoir un ministère, mais par usurpation, mais par attentat. Dès là qu'il commence par une date moins ancienne, dès là qu'il sort de la vraie succession, il n'a point de part aux biens invisibles qui s'y transmettent, il est faux, ou tout au moins dégénéré. Le ministre légitime doit remonter jusqu'au chef duquel, par le canal de ses prédécesseurs, dérive sa mission ; extraordinaire dans les premiers évangélistes, il fallut des prodiges pour la confirmer ; ordinaire dans leurs successeurs, ces prodiges lui sont superflus, sa divinité se rendant palpable dans la généalogie exacte de ceux qui l'exercent. Si donc, en dénombrant les générations qui nous sont antérieures, vous les voyez toutes, comme autant de branches d'un même tronc, aboutir à Jésus-Christ ; arrêtez-vous à cette preuve, et souscrivez à notre autorité, nous sommes dès lors les ambassadeurs du Dieu vivant, les vicaires de Jésus-Christ. C'est de sa plénitude que nous avons reçu, selon la mesure de notre sacerdoce qui, pour être subordonné à la puissance épiscopale, ne nous établit pas moins les représentants de l'Homme-Dieu, surtout lorsque du haut de la tribune sainte, nous nous efforçons de vous ramener dans ses voies, de vous inculquer ses préceptes, de vous enfanter en lui par la vertu de sa parole.

Combien donc, combien notre ministère est grand en lui-même, et tout semble intéressant pour vous ! Ecoutez, chrétiens, les apôtres entrèrent avec Jésus-Christ dans le plan du salut des hommes comme Jésus-Christ y était entré avec Dieu, et nous entrons dans le même plan avec les apôtres comme les apôtres y étaient entrés avec Jésus-Christ. A leur exemple, et pour continuer leur ouvrage, nous avons même dépôt à garder, mêmes vérités à enseigner, mêmes menaces à dénoncer, même félicité, même gloire à promettre. De là toutes ces grâces, dont l'imposition des mains a ouvert sur nous les trésors : grâces que nous n'avons reçues que pour la sanctification de vos âmes,

grâces qui ne sont en nous que pour couler sur vous, grâces qui tenaient moins à notre élévation qu'à la vôtre, et auxquelles par conséquent vous ne pourriez porter envie sans être jaloux de votre propre bonheur. Car, après tout, chrétiens, quel fruit pourriez-vous retirer de nos fonctions si celui qui nous envoie eût été envers nous d'autant plus avare de ses dons que nous en avions besoin pour accomplir son œuvre, si, comme autrefois sur Saül, l'huile sainte eût coulé sur nos têtes avec épargne et mesure; supposez-nous moins de titres à votre vénération, en serons-nous plus propres à vous intimer les volontés de notre maître, et vous-mêmes, avec moins de déférence à notre ministère, en seriez-vous plus disposés à être nos disciples?

Au surplus, que deviendrait dans une telle supposition ce zèle intrépide et ferme, cette liberté courageuse qui nous fait vous reprendre à temps et à contre-temps, nous entendriez-vous patiemment tonner contre vos vices, éclater en reproches, vous parler en un mot avec tant de force et d'empire si vous pouviez méconnaître le sceau dont nous sommes empreints, s'il ne vous était ordonné de plier sous le joug du ministère divin dont nous sommes revêtus, quelque onéreux qu'il vous paraisse? Onéreux! eh! peut-il l'être, lui que tant de grâces accompagnent, qui nous prévient de tant de faveurs, qui nourrit, qui féconde vos âmes; lui dont tous vos besoins spirituels réclament si hautement l'exercice, lui enfin que rien ne peut suppléer, pas même la lecture approfondie des livres saints. Car, après tout, chétiens, ce n'est point pour s'être exercé dans les Ecritures, c'est pour avoir cru qu'on est sauvé, et cela parce que l'ouïe est le sens de la discipline, que le commencement de l'intelligence c'est la foi, et qu'au jugement de l'Apôtre la foi ne vient pas de ce qu'on a lu, c'est-à-dire de nos affections, de nos efforts, de nos recherches, mais de ce qu'on a entendu, c'est-à-dire de l'instruction publique, du ministère extérieur des prédicateurs envoyés : *Fidei ex auditu.* (*Rom.*, X, 17.)

En effet, mes frères, en vain, en vous remplissant de ces livres, vous prétendriez vous élever jusqu'à la science qu'ils renferment; cette voie, d'ailleurs très-sûre et qu'on ne saurait trop recommander, quand on y est précédé par un guide ou par un interprète établi de Dieu, égare infailliblement le présomptueux qui veut la suivre sans autre flambeau que sa propre raison. Et que sont vos lumières pour vous diriger dans cette pénible recherche? d'après quels principes, avec quelles ressources vous promettriez-vous d'y réussir? La majestueuse obscurité des livres saints n'a-t-elle pas cent fois humilié votre entendement? cent fois ne vous a-t-elle pas démontré que les pensées du Seigneur sont bien différentes de vos pensées? qu'il faut avoir la clef de David pour entrer dans le sanctuaire où elles se cachent, et que sans le fil officieux qui vous est offert dans l'enseignement des pasteurs, vous vous perdriez dans l'Ecriture même comme dans les détours d'un labyrinthe inextricable? Ah! si pour aplanir les difficultés qu'elle présente les forces de l'esprit pouvaient suffire, quel autre qu'Augustin en aurait triomphé avec plus de succès? Cependant, dès l'entrée de la carrière, la sagacité de ce beau génie est déconcertée, il marche pour ainsi dire à tâtons, il chancelle à chaque pas, les moindres obstacles l'arrêtent, les plus simples paraboles étonnent sa pénétration, et si reprenant le livre dont de lui-même il n'avait pu lever les sceaux, il en devint bientôt le plus éloquent, le plus sublime interprète, ô Ambroise! ce sont vos prédications qui lui donnèrent cette facilité merveilleuse. Ainsi que le soleil, elles éclairent à ses yeux tous les objets, et par leur propice influence les textes les plus obscurs développés parurent dans tout leur jour. Tel, chrétiens, oui, tel Philippe, autrefois instruisant l'eunuque de Candace en ouvrit les yeux sur des vérités que ce prosélyte de l'ancienne loi étudiait sans les comprendre, sans en soupçonner la liaison avec les grandes choses qui frappaient ses regards.

Que lorsqu'il s'agit des sciences humaines, une étude approfondie devance toujours notre assentiment pour qu'il soit judicieux, à la bonne heure; cette méthode est juste, parce que les sciences dont elle est la voie sont livrées à la discussion de ceux qui les embrassent, et que dans ce qui est du ressort de la raison il est indispensable d'en suivre la marche. Mais, pour se remplir de la science de Dieu, mais à l'école de la révélation il faut suivre une route opposée. Il faut, dit Tertullien, bien connaître ce qu'on est obligé de professer avant de l'avoir appris par un examen laborieux, c'est alors surtout que la simplicité de la colombe doit prendre la prudence du serpent; en fait d'éducation surnaturelle, ce n'est point le travail, c'est la croyance qui forme le disciple, croyance dont la fermeté dépend moins de la conviction qu'on acquiert par soi-même que du secours extérieur qu'elle présuppose, tant l'élève de Jésus-Christ est peu ressemblant aux élèves des philosophes.

Ainsi, chrétiens, laissons les détracteurs du saint ministère s'épuiser en subtilités pour en méconnaître l'importance; qu'ils substituent une insubordination anarchique à l'ordre admirable qui règne dans l'Eglise; sans autorité sur les disciples de leur secte, que pourront-ils pour les continuer dans la profession d'une même foi? Comment conserveront-ils invariable un corps de doctrine d'après des principes qui en favorisent l'altération? et que penser d'une société sans harmonie dont chaque membre, emporté par le vent de son système, est toujours divisé d'opinion d'avec tous les autres, ne suivant jamais d'autre impulsion que celle de son propre esprit, ne souscrivant à d'autre juridiction qu'à la sienne; que penser d'un plan de religion dans lequel l'incrédulité même a droit de marcher tête levée, ou ne peut être

proscrite sans trouver dans sa condamnation un nouveau moyen de s'insinuer avec moins d'obstacle : témoin un événement trop public pour être ignoré. Du sein de la réformation prétendue évangélique la voix du déisme se fit entendre; un philosophe, d'autant plus dangereux qu'il avait l'art de présenter ses sophismes avec toutes les grâces du style, avec toute la séduction de l'éloquence, osa porter une main ennemie à l'édifice de la révélation; approbateur éternel de la morale de l'Evangile, il ne craignit point d'en réprouver les dogmes, et comme si d'un seul coup il eût voulu terrasser le christianisme, il s'efforça d'anéantir les miracles ou faits surnaturels qui le démontrent; son livre, malheureusement trop célèbre, fut pour tous ses concitoyens un sujet de scandale, et pour en empêcher la contagion, les foudres de Genève furent lancés. Foudres impuissants, l'incrédule n'en fut pas même atteint; et s'étayant de cette liberté d'opinion que les principes de sa secte autorisent, il couvrit de confusion ses inconséquents proscripteurs. Oh ! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux besoins de son Eglise en lui donnant des ministres tels que je vous les ai montrés, tout à fait dignes de se concilier la confiance et la vénération des peuples par l'autorité dont il les a revêtus, par les promesses qu'il leur a faites, par la mission qu'ils ont reçue d'en haut, par l'excellence de leur caractère; enfin, par l'efficacité de leur parole, qui ne manque jamais de fructifier dans les cœurs, quand on vient l'entendre avec les dispositions qu'elle exige.

DEUXIÈME PARTIE.

En exerçant le ministère de la prédication parmi les peuples, nous exerçons, au jugement de l'Apôtre le sacerdoce de l'Evangile de Dieu pour la consommation des élus, c'est-à-dire, chrétiens, que du haut de la chaire où nous a placés le Sauveur, nous agissons sur son corps mystique avec le pouvoir ineffable qu'il nous a transmis sur son corps naturel, continuant par son ordre en sa personne et dans sa personne l'œuvre qu'il avait commencée, sanctifiant chacun de ses membres par la vertu de sa doctrine, et remplissant ainsi les fonctions d'une sacrificature, à la vérité bien différente de celle qui sur nos autels fait couler le sang de l'Agneau, mais également auguste, également redoutable. C'est par elle, en effet, que nous changeons les vases de colère en vases d'élection, que nous faisons mourir le vieil Adam pour ressusciter le nouveau, que nous reproduisons dans les cœurs le Dieu rendu présent dans l'eucharistie; c'est par elle que, comme autrefois l'ancien pontife envers les victimes qu'il dévouait à la mort, nous prenons possession de ceux qui nous écoutent, nous les consacrons spécialement, nous les égorgeons en effet, d'une manière invisible pour en faire, par cette mystérieuse immolation, autant d'hosties spirituelles, dont l'offrande est toujours acceptée.

Il était écrit que le docteur du genre humain s'élancerait sur l'iniquité comme sur sa proie; qu'il terrasserait, qu'il immolerait le pécheur du souffle de ses lèvres. *Spiritu labiorum suorum interficiet impium.* (*Isa.*, XI, 4.) Or, que peut dénoter cette grande image, sinon que, dans un sens profond et sublime, la prédication serait elle-même un sacrifice qui pour victime aurait tous les péchés du monde, pour prêtre la sagesse enseignante, et pour oblation le monde converti par les discours de cette sagesse ?

Il est vrai, ajouterai-je avec saint Chrysostome, il est vrai que dans cette action de notre apostolat, les yeux charnels n'aperçoivent pas tout l'appareil, toutes les qualités d'un sacrifice ordinaire, on n'y voit point un bûcher, une flamme, un couteau, un autel; mais aux yeux de la foi il n'est pas besoin de tant de choses et, l'Esprit-Saint les suppléant toutes, j'assure, avec le même saint docteur, que la prédication est un sacrifice. *Prædicatio mactatio est.*

Je sens bien, mes frères, qu'en déduisant de ce principe dans quelles dispositions vous devez nous entendre, peut-être je ne consulte assez ni vos forces ni les miennes; trop faibles, vous pour entendre et moi pour expliquer des vérités de cette élévation, j'aurais dû peut-être recourir à ces emblèmes des Ecritures, qui sont on ne peut pas plus familiers, et surtout me bornant à la parabole de l'Evangile, à cette parabole si éloquente dans la bouche de Jésus-Christ, j'aurais dû vous montrer ce qu'il faut que vous soyez envers sa doctrine, sous l'image d'une terre qu'on n'ensemence jamais en vain, et dont la culture est toujours suivie de récoltes abondantes, terre excellemment préparée, dans laquelle le grain, caché aux oiseaux qui le dévoreraient, n'a point à craindre de se sécher sur la pierre, d'être foulé par les voyageurs, d'être suffoqué par les ronces, moins encore de croître avec l'ivraie que l'homme ennemi voudrait sursemer. Cette méthode, insinuante s'il en fut et tout à la fois populaire, vous eût appris sans effort que pour produire des fruits immortels la divine parole exige un cœur simple et bon, attentif et docile, contrit et pénitent; que dans un cœur insensible et dur, distrait et sans application, préoccupé des choses terrestres ou dominé par de criminels penchants, souvent elle tombe sans prendre racine; quelquefois elle prend racine sans fructifier, et lors même qu'elle fructifie, ce qui est très-rare, ce que l'inadvertance de votre esprit, l'inconstance de votre volonté, l'ascendant que le monde a sur vos âmes ne savent que trop presque toujours empêcher; lors même qu'elle fructifie, on ne la voit porter que des fruits précoces, des fruits qui meurent sur leur tige avant le temps marqué pour les cueillir. Oui, telle est peut-être la voie que j'aurais dû suivre pour mieux vous faciliter l'intelligence de vos devoirs; mais, grâce aux soins de tant d'éloquents orateurs, cette voie ne vous est pas inconnue, et j'oserai m'en écarter aujourd'hui. Tâchons, chrétiens, tâchons, autant qu'il est

en nous, de bien saisir la belle pensée de l'Apôtre, entrons dans ce qu'il a voulu nous faire entendre quand il nous a parlé du sacerdoce de l'Evangile de Dieu. Si, par le secours de celui qui m'envoie, je viens à bout de vous en pénétrer, le glaive de la parole sainte n'aura point en vain brillé à vos yeux; tout ce qu'il s'agit d'extirper en vous tombera bientôt sous son tranchant, parce que dès aujourd'hui, convaincus de votre qualité de victime, vous accepterez avec résignation, vous subirez avec amour le sacrifice mystique institué pour votre salut.

Je dis d'abord avec résignation : c'est le premier pas de la victime; elle doit s'immoler en esprit et en vérité, tout entière et sans réserve, dans son entendement que préoccupe l'erreur, dans sa volonté que dégrade le vice, dans ce qu'elle a reçu d'un père criminel, dans ce qu'elle est de son propre fonds, en un mot, dans tout ce que la parole sainte a besoin de détruire pour achever son ouvrage, pour enfanter sa nouvelle créature. Tel que le feu du temple de Zorobabel, celui que cette parole a la vertu de reproduire ne se montre jamais dans les âmes qu'après la consomption de l'eau bourbeuse où il s'est éteint; il faut souscrire d'avance au retranchement des choses qui pourraient l'amortir : que votre cupidité cède à son action vivifiante; qu'enfin, puisqu'il s'allume à la voix du Seigneur, vous soyez pleinement résignés à tout ce que le Seigneur exige de vous par la voix de ses ministres.

Entendez le premier cri des auditeurs de Pierre, de ces hommes dont la conversion suivit de si près le prodige du cénacle. O apôtre! c'en est assez, votre triomphe est complet, tous vos traits ont porté, désormais nous n'avons plus de volonté propre, hélas! nous n'en avons que trop suivi les mouvements déicides, et nous nous abandonnons à vous avec la soumission d'un enfant, avec la confiance d'un frère, ordonnez, que nous faut-il entreprendre? *Viri fratres, quid faciemus.* (*Act.*, II, 37.) Exemple de résignation d'autant plus mémorable que ceux qui le donnent avaient à sacrifier les plus grands intérêts, un temple, un autel dédiés au vrai Dieu, un culte qui faisait toute leur gloire, un code qui depuis si longtemps avait assuré leur bonheur; mais que n'auraient-ils point fait pour être embrasés de l'Esprit consolateur qu'ils avaient vu descendre. Et cependant, vous, chrétiens, que faites-vous pour l'attirer sur vos âmes, instruits d'ailleurs, comme vous l'êtes, que c'est la prédication qui le répand dans les cœurs dociles? Ah! n'oubliez point la maxime que je me suis proposé de vous enseigner, et sachez que pour glorifier avec un plein succès l'Evangile, il faut le recevoir comme un glaive sous lequel, sans exception, doivent tomber vos iniquités, auquel d'ailleurs il faut vous offrir avec d'autant plus de courage qu'il peut seul vous guérir par ses incisions, avec d'autant plus d'empressement que s'il n'est, durant cette vie, un glaive de salut pour séparer l'âme du péché, il sera un jour un glaive d'anathème pour la séparer des biens invisibles.

Grand Dieu! donnez-nous des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir, des grâces pour pratiquer d'aussi sublimes leçons. Lorsque, après avoir menacé les juifs de les châtier, par vos prophètes, de les immoler par les paroles de votre bouche, ils opposèrent la roideur du fer aux coups dont vous les frappâtes, ah! sans doute, ils n'avaient point compris le motif paternel de votre conduite envers eux; aveugles qu'ils étaient, ils ne virent point le signe de votre miséricorde dans ce qui semblait être l'expression de votre colère, et peut-être désirèrent-ils de détourner comme un fléau, ce qu'il leur eût fallu invoquer comme un bienfait. Loin, loin de nous des sentiments si peu conformes à vos desseins sur nous, la menace qui, mal entendue, fit frémir l'ancien peuple, daignez en révéler le sens au peuple nouveau, daignez surtout l'effectuer à l'égard de ceux qui m'écoutent; qu'ils entrent dans le plan que vous avez conçu en leur envoyant vos ministres, qu'ils apprennent que l'heure de la prédication est l'heure d'un sacrifice, ou, s'il se pouvait, tout ce qu'ils ont de charnel doit être retranché, et duquel seul dépend l'entier renouvellement de leur âme.

En effet, chrétiens, que pensez-vous être à nos yeux lorsque vous environnez la tribune sainte? et quel spectacle pensez-vous nous offrir quand vous vous assemblez pour nous entendre? Ah! puissé-je, vous instruisant sur ce point, vous forcer enfin de déposer devant nous cette qualité de censeur ou de juge, si peu conforme à votre situation. Suivez-moi. Nous lisons dans les *Actes*, qu'avant de porter ailleurs que chez les juifs le flambeau de l'Evangile, le ciel s'ouvrit dans une vision aux yeux de Pierre, que tout à coup descendirent aux pieds de l'apôtre des reptiles sans nombre, qu'il lui fut ordonné d'égorger pour s'en nourrir. Or, cette vision, cette vision, hélas! mes frères, c'est vous-mêmes, c'est vous qui tous les jours la retracez à nos regards. Oui, vos vices, vos passions, confondus ensemble, ne réalisent que trop le mélange impur, dont le chef des disciples fut épouvanté. Héritiers, comme nous le sommes, de sa mission, sinon en tout, du moins en partie, nous avons sans contredit la même tâche à remplir. Oui, nous dit saint Grégoire, il faut que vous vous revêtiez de ses armes. Vos auditeurs, que sont-ils, sinon une proie que Dieu vous annonce? frappez-les sans distinction, sans ménagement; détruisez, en eux, tout ce qu'ils sont par leur malice, et faites-en ce qu'ils doivent être par celui que vous représentez : *Occide in eis quod sunt, et fac eos quod tu es.* Si, sous le glaive qui vous est confié, ils expirent comme autant de brebis d'immolation; si, au lieu d'une résistance obstinée, vous trouvez en eux la résignation qui doit caractériser des victimes, dès lors vous les avez incorporés à l'Eglise; dès lors, certes, dès lors vous les avez man-

gés spirituellement : *Ecclesiæ incorporasti, manducasti.*

En vain donc, prétextant l'efficacité de la parole sainte, on voudrait se dispenser des préparatifs qu'elle réclame. Elle peut, je le sais, briser les cèdres, fendre les rochers, ébranler le désert, tonner sur les eaux, renouveler le miracle du chemin de Damas, convertir les persécuteurs en apôtres, mais dans le cours ordinaire de ses opérations, sa vertu est bien moins prompte, ses victoires bien moins rapides. Alors elle n'agit que par degrés, avec mesure et sous certaines conditions, ne visant point à subjuguer d'un seul coup les volontés rebelles, mais réservant son influence aux volontés soumises, de sorte que vous n'en obtiendrez jamais votre transformation tant que vous fournirez contre elle des armes au vieil homme, tant que vous mettrez vos péchés à l'abri de ses atteintes, tant que les ennemis qui vous tyrannisent seront, pour ainsi dire, d'intelligence avec vous.

Voyez David : il se complaisait dans son crime, un prophète a parlé, et son crime n'est déjà plus, parce que, bien différent de Saül, il s'est courbé sous la parole sainte, non avec une résignation apparente et simulée, mais avec une résignation intérieure et profonde, généreuse et parfaite, dit saint Ambroise. Oh ! qu'il s'en faut bien que vous marchiez sur ses traces ! qu'il s'en faut bien, qu'à son exemple, vainqueurs par nos discours, vous vous hâtiez de mourir à vous-mêmes, de perdre ainsi votre âme pour la sauver. Où sont parmi vous ces hommes de bonne volonté, empressés autour de l'évangélique sacrificateur qui doit les immoler? Ce sacrificateur, de quoi pourra-t-il composer son offrande, si les victimes lui manquent, s'il n'en trouve jamais que d'involontaires? Dites, chrétiens, n'est-il pas vrai que le précepte d'exercer le ministère de la parole suppose essentiellement le précepte de s'y soumettre? Mais, qu'importe que nous remplissions le devoir qui nous est propre, si vous enfreignez celui auquel par conséquent vous êtes vous-mêmes astreints? qu'importe que nous soyons fidèles à notre vocation, si vous ne songez pas même à la vôtre? Et que nous sert enfin de crier de toutes nos forces, si vos oreilles sont incirconcises, si, non contents de nous fermer toutes les avenues de votre âme, vous craignez encore que la vérité ne fasse malgré vous quelque irruption dans votre cœur?

Quoi donc! pour inviter au crime, ou pour détourner de la vertu, un perfide ami n'a souvent besoin que de sa présence, un geste, un coup d'œil de sa part vous ébranle et vous persuade; la crainte de lui déplaire vous soumet presque sans effort à tout ce que vous présumez qu'il exige, et vous êtes toujours armés, toujours prêts à vous défendre contre les plus pathétiques exhortations? Vous palpitez à la lecture d'un roman, on vous voit sortir d'un spectacle profane l'œil humide des pleurs que vous y avez versés, et vous venez à nos discours aguerris contre nos instances, toujours en garde contre les coups que nous vous portons. Ah! mes frères, peu s'en faut que, cédant à l'indignation qui m'anime, je ne termine ici mon discours, et serez-vous dignes d'entendre ce qui me reste à vous annoncer? Le sacrifice que vous n'acceptez pas même avec résignation, comment pourrai-je vous résoudre à le subir avec amour? et quand je dis avec amour, je n'entends pas avec un amour parfait et consommé, car alors nous n'aurions plus besoin ni de vous exhorter ni de vous instruire, j'entends avec un amour au moins commencé, tel qu'il est exigé dans toute œuvre de piété qu'on veut rendre agréable à Dieu, et qui doit l'être, à plus forte raison, dans une œuvre qui, entre toutes les œuvres saintes, doit, sans contredit, tenir le premier rang.

En effet, chrétiens, si notre ministère était un ministère de terreur; si les prodiges les plus effrayants accompagnaient toujours l'exercice de notre mission, la parole sainte vous trouverait sans doute respectueux, soumis, résignés, et nous n'aurions pas besoin de vous inviter à l'être. Dès lors, tremblants et consternés devant nous, vous vous garderiez bien de résister à nos ordres ; notre voix ferait alors sur vous l'effet du tonnerre, et nous verrions vos fronts humiliés dans la poussière. Mais à quoi viendrait aboutir un aussi formidable appareil? quel serait le fruit d'une résignation que la frayeur aurait inspirée? Vous le savez, chrétiens, après n'avoir formé que des esclaves parmi les juifs, elle n'arracherait aux chrétiens que des protestations forcées; vous le craindriez comme votre maître, vous ne l'aimeriez point comme votre père; contraints de plier sous son joug, vous l'écouteriez avec tremblement, sans être fidèles à sa doctrine, et votre cœur serait loin de lui au moment même où, de peur de mourir, vous promettriez avec serment de garder son alliance.

Ah! ce ne sont pas de tels disciples que Jésus-Christ avait dessein d'enfanter par sa prédication, et serait-il venu tel qu'un roi plein de douceur, sans autre cortége que ses vertus, sans autre ascendant sur les âmes que celui de ses exemples, pour ne traîner à sa suite que des proscrits saisis d'effroi, dont il aurait moins gagné les cœurs qu'asservi les esprits. O le plus compatissant de tous les pasteurs, vous n'auriez donc cherché la brebis égarée avec tant d'empressement et de sollicitude, vous ne l'auriez portée avec tant de joie sur vos épaules, vous n'auriez célébré sa rentrée dans votre bercail par tant de fêtes, vous ne l'engraisseriez tous les jours du pain sacré de votre doctrine que pour la voir, redoutant votre aspect, sans aucune tendance vers vous, n'éprouver d'autre sentiment que la crainte?

Qu'ils rampent, à la bonne heure, qu'ils rampent aux pieds de Moïse ceux que sa face éblouissait, auxquels un ange foudroyant annonçait les divers oracles et qu'une en-

ceinte redoutable écartait de la montagne où leur médiateur paraissait en leur nom ; mais vous, mais vous, qui pour entendre votre médiateur, ne vous approchez plus, comme autrefois les Hébreux, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur, du son d'une trompette alarmante, d'une voix si terrible que ceux dont elle frappait les oreilles furent contraints de supplier qu'elle ne parlât plus ; vous que tant de promesses rassurent, que tant de faveurs ont prévenus, et pour qui la parole d'un Homme-Dieu doit avoir tant d'attraits ; vous qui trouvez dans cette parole non une loi de rigueur et sans vertu, mais une loi douce et sanctifiante, la grâce avec la vérité, l'instruction qui éclaire avec la force qui fait agir. Ah ! gardez-vous, gardez-vous bien d'imiter le peuple auquel vous avez succédé ; demandez, sollicitez un don plus parfait que la crainte : *Æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.) Aspirez plus haut qu'à être les esclaves de la vérité, devenez ses enfants, devenez ses amis, devenez ses époux, et n'oubliez point que ni la crainte, ni la résignation qui en dérive, ne sauraient satisfaire un Dieu qui vous a parlé par son propre Fils, par son propre Fils, lequel a daigné se rabaisser jusqu'à vous et devenir l'un d'entre vous exprès pour vous instruire ; d'ailleurs ce n'est que pour cimenter votre alliance avec Jésus-Christ que la prédication vous immole à sa manière par Jésus-Christ ; d'où je conclus que votre immolation doit avoir pour motif un sentiment conforme à l'esprit de cette alliance : or cette alliance ne respire que l'amour, donc le sacrifice mystique en vertu duquel on entre, on s'établit dans cette alliance, il faut l'accepter, le consommer avec amour.

De plus, et je finis, de plus il n'est qu'un caractère distinctif des vrais disciples de Jésus-Christ, et ce caractère trop bien marqué dans l'Evangile pour s'y méprendre, ce caractère c'est l'amour ; l'amour qui seul fait savourer délicieusement la manne évangélique ; l'amour, ce grand principe de l'observation de la loi, qui non-seulement en inspire l'intelligence, mais qui de plus en donne la pratique, et qui, pour le dire avec saint Paul, en est la plénitude ou la complète observation ; l'amour, l'amour, dont le Prophète faisait éclater les transports dans ce cantique de feu en s'extasiant sur les merveilles de la loi divine, il voit au prix d'elles les choses d'ici-bas comme un vain songe ; l'amour, l'amour enfin qui devrait seul dévorer, seul purifier la victime présentée à Dieu par le ministère évangélique, victime que la résignation ne prépare, que l'amour ne consume, que la résignation et l'amour n'élèvent à un si haut point de perfection qu'afin que nous puissions l'offrir avec confiance à l'auteur de toute sainteté.

Heureux, mes frères, si de semblables victimes se multipliaient au gré de nos désirs, à proportion de nos travaux et selon la mesure des grâces dont notre ministère est la source ! mais quel espoir nous donnez-vous ? et comment, d'après le peu d'impression que nos discours font sur vos âmes, pourrions-nous présumer que vous serez un jour notre couronne, vous qu'aucun désir de salut ne conduit dans nos temples, vous dont les passions parlent toujours plus haut que la voix du Seigneur, vous qui, jusque dans le sanctuaire où, la proscrivant partout ailleurs, vous l'avez contrainte de se réfugier, osez dédaigner, outrager même la vérité dès qu'elle se montre à vous sans faste et sans parure ; oh ! que vous vous trompez sur la nature et la fin de l'éloquence chrétienne. Eh quoi ! nos chaires seraient-elles donc des tribunes profanes, du haut desquelles il s'agirait moins de vous montrer les voies de la justice que d'intéresser votre curiosité, de charmer vos oreilles, de satisfaire un goût frivole auquel, n'en déplaise à vos préjugés quels que soient vos principes, non, nous n'asservirons jamais la sainte gravité de notre ministère ; apprenez, apprenez que les armes de notre milice ne sont point charnelles ; apprenez que ce n'est point l'esprit du monde, mais que c'est l'esprit de Dieu que nous avons reçu ; l'esprit de Dieu, cet esprit qui rend ses envoyés aussi brûlants que la flamme, qui remplit de véhémence les évangélistes de la paix, qui seul peut donner à l'orateur chrétien une voix forte et magnifique. Répondez, mes frères, l'art serait-il fait pour ceux dont l'Esprit-Saint dirige les mouvements et dans la bouche desquels il a promis de mettre ses oracles ; après tout, n'est-ce pas du froment que vous venez chercher ? Eh bien ! que vous importe alors la main qui le dispense, et que voulez-vous de plus que l'exposition des vérités saintes avec le zèle de les persuader ? victimes, que voulez-vous de plus qu'un glaive, toujours aussi brillant qu'il doit l'être quand il est assez tranchant, pour achever votre immolation ? en fallut-il davantage aux premiers fidèles ? et dans l'histoire qui nous a transmis leurs vertus, voyons-nous qu'ils se soient récriés sur ce qui fait l'éternel sujet de vos censures ? Oh ! qu'un soin bien différent les préoccupait. Il me semble les voir rangés devant leur pasteur, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, se nourrir, se rassasier du pain de la sagesse : hélas ! ce pain que le malheur des temps rendait si rare et dont les ombres du secret cachaient aux yeux païens la distribution ; ce pain, ils étaient venus le chercher au travers de mille dangers, et tout entiers au bonheur d'y participer, ils n'entendaient point frémir autour d'eux la haine de leurs persécuteurs, ils oubliaient qu'il existât des tyrans sur la terre ; que dis-je ? ils oubliaient, ah ! chrétiens, au contraire c'est de ce souvenir, si cher à leur mémoire qu'ils étaient vivement pénétrés à l'école de Jésus-Christ, à l'école de Jésus-Christ qu'ils regardaient comme le principe de leur force, comme le vrai moyen d'aguérir leur courage ; à peine le ministre qui les rassemble a-t-il cessé de parler qu'ils brûlent de sceller de leur sang les vérités qu'ils ont entendues, l'amour les a fait expirer sous le glaive de la parole, l'amour leur fera bra-

ver les supplices et à la suite de leur pontife je les vois déjà voler au martyre.

Mes frères, si votre intérêt vous touche, si votre salut vous est cher, si vous n'avez point résolu votre perte, rendez-vous à nos instances et ne laissez point dépérir le céleste fruit de nos lèvres, nous vous en conjurons par Jésus-Christ : *Obsecramus pro Christo*. (II *Cor.*, V, 20.) Que notre ministère soit pour vous un ministère de réconciliation avec Dieu qu'il triomphe des résistances de votre esprit, des oppositions de votre cœur, afin que la sacrificature que nous exerçons pour votre salut, trouvant dans chacun de vous la victime qui lui convient, vous transforme en autant de créatures nouvelles dont un bonheur sans fin couronnera la persévérance. Ainsi-soit-il.

DISCOURS VIII.

SUR LA MORT.

Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière.

Breves dies hominis sunt; constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt. (*Job*, XIV, 5.)

Les jours de l'homme sont abrégés; vous avez marqué les bornes de la vie et il ne pourra point les passer.

Il n'est rien, mes frères, que les hommes oublient autant que leur condition mortelle, quoiqu'il n'y ait rien dont il leur soit plus facile et plus important de se souvenir. Ils sont tous persuadés qu'ils mourront, ils savent tous que de la disposition du cœur où la mort les trouvera dépend leur destinée éternelle ; que ce dernier moment les placera dans le terme et fixera leur sort à jamais : cependant bien peu y pensent, bien peu y pensent comme il faut, bien peu en ont une idée conforme à l'esprit du christianisme; et tandis qu'aucun d'eux ne voudrait mourir sans y avoir bien pensé, presque tous, en se flattant d'avoir le temps, ou en différant de jour en jour d'y penser, prennent toute leur vie le parti de n'y penser point; de sorte que, bien que la mort s'offre à leurs yeux de tous côtés, sous mille formes différentes, elle n'est toutefois jamais présente à leur esprit : il leur arrive à peu près ce qui arrive à ceux qui, jetant leur vue au loin, n'aperçoivent pas les objets qui les avoisinent.

Quand il s'agit de leurs intérêts temporels, ils ne manquent jamais de réfléchir sur l'incertitude de la vie, ils font tout pour parer aux inconvénients d'une mort inespérée ; mais quand il s'agit de leurs intérêts éternels, ils étouffent la plupart toute crainte; au lieu de songer à la briéveté de leurs jours, ils agissent comme s'il était en leur pouvoir de les prolonger, ou comme s'ils étaient pleinement sûrs que la mort ne les surprendra point; c'est en vain que nous leur disons que les morts subites qui furent si fréquentes de tout temps le sont encore bien plus aujourd'hui où les causes qui doivent naturellement les amener se sont multipliées à proportion que nous nous sommes éloignés de la simplicité de nos aïeux, et où, à des usages conservateurs de la santé, nous n'avons fait que substituer des abus qui la détruisent. De tels avis ne font sur eux aucune impression ; ils n'en sont, hélas! ni mieux précautionnés ni plus sages ; on dirait que, par un privilége spécial, ils se croient à l'abri de tant d'accidents imprévus dont chaque jour ne manque jamais de fournir quelque exemple, ou que le fil de leur vie n'a pas la fragilité de ceux que la mort a soudainement tranchés. Faisons, chrétiens, cesser aujourd'hui un prestige aussi funeste, non-seulement en vous pénétrant de la crainte, sujet de mon premier point, mais encore en vous enflammant, s'il se peut, du saint désir de la mort, sujet de mon second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas, dit un auteur non moins pieux que savant, ce n'est pas seulement de la mort des martyrs qu'on peut assurer que, par une grâce admirable du Sauveur, la peine du péché est devenue l'instrument de la vertu; car on peut le dire également de la mort de tous les hommes; elle serait pour eux un des plus puissants moyens de leur salut comme aussi l'un des plus grands remèdes à leurs maux, si, de ce châtiment que la justice du Seigneur exerce à leur égard, ils savaient retirer les fruits que sa miséricorde a eu dessein de leur procurer. On ne meurt, en effet, que parce qu'on a péché, et il suffirait, pour ne plus pécher, de bien penser que l'on doit mourir; nous avons pour garant de cette importante vérité l'Ecriture elle-même, qui nous découvre le secret de la bonté de Dieu envers les pécheurs dans la pensée elle-même de la mort qu'ils ont à subir, en leur disant en termes si formels : Souvenez-vous de votre fin et vous ne pécherez jamais: *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII, 40.)

Il faut donc, chrétiens, penser à la mort ; il faut la craindre et surtout la craindre avec fruit, en la craignant de manière à s'y bien préparer; car on peut la craindre en trois façons différentes, ou en tant qu'elle nous sépare des objets de notre cupidité, ou en tant qu'elle consomme la dissolution de notre être, ou en tant qu'elle est décisive de notre sort; dans le premier cas, cette crainte est un mal; dans le second, elle n'en est point un ; dans le troisième, elle est, au contraire, un bien ; d'où il suit que nous devons repousser la première et sanctifier la seconde en nous pénétrant de la troisième. Développons successivement ces trois réflexions qui, de l'une à l'autre, vous conduiront au terme où j'ai résolu de vous conduire, et qui, en vous écartant de tout ce que vous avez à éviter dans la pensée de la mort, vous apprendront à la rectifier pour la rendre utile autant qu'elle doit l'être ou qu'elle peut le devenir.

Je dis donc, en premier lieu, que c'est un mal de craindre la mort en tant qu'elle nous sépare des objets de notre cupidité ; car alors

c'est ajouter à l'amour criminel qu'on a de ces objets le désir non moins criminel de s'y éterniser ; c'est ouvertement préférer les choses d'ici-bas aux choses d'en haut; c'est ne connaître d'autre félicité que celle des sens ; c'est craindre le châtiment en rebelle qui maudit celui qui l'a infligé ; c'est ne vouloir vivre que pour pécher ; en un mot, c'est redouter la mort en réprouvé qui déjà n'a plus d'espérance. Ainsi la craignit Agab, ainsi encore Antiochus; Antiochus dont la bouche priait pendant que le cœur blasphémait; Antiochus à qui la mort ne causait tant d'effroi que parce qu'elle allait mettre un terme à sa malice en lui ôtant pour toujours le pouvoir de nuire.

Ah! pourquoi la mort vient-elle empoisonner des plaisirs dans lesquels j'aime tant à me concentrer! Faudra-il donc toujours que la douleur d'avoir à m'en séparer mêle son amertume à la douceur que me fait éprouver leur jouissance? Honneurs, richesses, puissance, crédit, tout abonde autour de moi : *Abundant mihi ista ;* que vient-on me parler de changer de sort quand je fais mon bonheur de celui qui m'est échu en partage : *Bene mihi est.* Oui, me dire qu'il ne peut être permanent, c'est porter dans mon âme une désolation qui la désespère; oh! qu'il m'est formidable et odieux le moment où je ne serai plus rien pour des objets qui sont tout pour moi. Langage impie, ajoute avec indignation saint Augustin, langage que l'athée oserait à peine proférer, tant il doit être en horreur, je ne dis pas seulement à tout chrétien, mais à tout homme en qui le flambeau de la raison jette encore quelque lueur, ou qui n'en est pas venu à un oubli assez total de sa destination pour ne craindre que la perte des biens qui n'ont aucun rapport ou qui sont un obstacle à cette même destination.

Oh! comment peut-on s'avilir au point de faire la matière de ses regrets de ce qui n'en mérite aucun, ou d'envisager comme un bonheur ce qui nous rend si profondément malheureux ! Est-il rien de plus déshonorant qu'un travers semblable, et ne devrait-il pas être sans exemple, ou du moins aussi rare que malheureusement il est commun parmi les chrétiens. Hélas ! tout nous avertit de ce que sont, par rapport à nous, les objets sensibles, ou bien de ce que nous sommes par rapport à eux ; tout se dissipe, tout fond, tout s'écroule autour de nous, et cependant c'est autour de nous que nous croyons trouver de solides appuis ; notre main qui les sent se briser à mesure qu'elle va les saisissant, n'en passe pas moins toujours de l'un à l'autre comme pour essayer si enfin il s'en trouvera quelqu'un de vraiment solide, et cela sans que l'expérience de leur fragilité nous rebute jamais. O fascination ! c'est sur un terrain qui s'éboule ou qui fuit à chaque instant sous nos pieds que nous prétendons bâtir une maison stable; nous nous flattons de marquer d'un sceau permanent des ombres sans réalité ; de vains objets qui s'effacent devant nous ou devant lesquels nous nous effaçons ; nous nous promettons, en un mot, de fixer la mobilité elle-même, d'opposer une digue au torrent qui nous pousse irrésistiblement devant lui, et toujours avec d'autant plus de violence que nous faisons d'efforts pour nous opposer à son cours ; de sorte que ce qui devrait le plus nous détromper nous trompe davantage, et que notre illusion se nourrit de tout ce qui devrait le plus concourir à la dissiper. Or, est-il rien de plus désordonné, rien de plus immoral que d'aimer une illusion pareille, ou d'appréhender que la mort ne la fasse malgré nous s'évanouir? Car, si ce que dit saint Augustin est vrai, que pour encourir l'éternelle réprobation, il suffit de se complaire dans les commodités de la vie, à combien plus forte raison ne doit-on pas l'encourir, cette réprobation, quand, au sentiment de s'y complaire, on joint la volonté de ne jamais s'en déprendre, autrement dit, quand on ne craint la mort que parce qu'elle doit trancher de coupables nœuds.

Mais il est une crainte de la mort qui produit en nous le désir, qui nous est si naturel, de vivre, destinés, comme nous l'étions par un privilége originel, à ne point mourir : car l'homme tombé ne perdit pas en entier le souvenir de la prérogative qu'il avait avant sa chute ; il garda, tout soumis qu'il devint à la mort, la même répugnance qu'il en avait avant de l'avoir méritée, et nous sommes les héritiers de cette répugnance. Nous frissonnons en nous figurant que bientôt l'univers périra pour nous, et, que bientôt notre corps s'anéantira, décomposé comme la poussière dont on l'aura couvert. Notre imagination frappée exagère les pertes que la mort doit nous causer, et pour comble d'irréflexion, nous ne pensons point à tout ce qui doit compenser de pareilles pertes; nous ne pensons point que si, au moment de la mort, Dieu ne nous manque, rien non plus ne pourra nous manquer.

Toutefois, chrétiens, la frayeur qu'à cet égard nous inspire la mort n'est pas imputée à crime, elle n'est proprement qu'une infirmité de notre nature que Jésus-Christ a daigné prendre sur lui pour nous en guérir. Car, hélas ! c'est nous, ce sont nos terreurs qu'il représentait lorsque, jusqu'à trois fois, il repoussa le calice qui lui fut offert. On le vit même, on le vit profondément s'attrister sur la mort d'un tendre ami. Les larmes qu'elle faisait couler de tous les yeux, il ne refusa pas de les ennoblir en y mêlant les siennes ; il s'alarme, il soupire, il frémit en s'approchant du sépulcre de Lazare ; tous les sentiments humains que le tombeau inspire, il ne les éprouve en tant qu'homme que pour les rectifier en tant que Dieu. Lui, dit saint Augustin, qui pouvait, selon son bon plaisir, quitter la vie ou la reprendre, lui encore qui est par essence la vie. Mais, en ne dédaignant pas de se soumettre à la mort, il n'a pas non plus dédaigné d'en avoir l'horreur que nous en

avons. Pontife à l'infini compatissant, il est descendu jusqu'au fond de notre misère; il a voulu, dit saint Paul, goûter la mort selon toute l'amertume que nous y trouvons : *Ut pro omnibus gustaret mortem.* Et afin de nous faire bien sentir qu'il était puissant pour obvier ou remédier à la frayeur, dont, comme nous, il se montrait saisi, c'est sur le point de prouver qu'il était lui-même la résurrection, qu'il permet à la mort d'imprimer dans son cœur l'épouvante.

Que faut-il donc? chrétiens, que faut-il que nous fassions quand la mort imprime aussi dans nos cœur l'épouvante? Ah! je sens que nous avions besoin à cette fin bien moins encore d'une grande leçon que d'un grand exemple; car entreprendre de nous calmer en insistant sur la loi qui assujettit à la mort tout ce qui respire, ce serait peut-être nous alarmer encore plus, nous qui fûmes créés pour une condition plus heureuse, et dont, par conséquent, le sort des autres êtres ne saurait adoucir la disgrâce. Mais, dans vos frissons mêmes, ô Jésus! quel moyen n'avons-nous pas de tempérer, ou mieux, de bannir les nôtres? Faut-il plus que vous voir trembler aux approches d'une mort volontaire pour que nous ne tremblions pas, nous, aux approches d'une mort que nous devons nécessairement subir? et la frayeur que vous avez pris de nous par puissance, ne doit-elle point suffire à guérir la frayeur dont nous sommes si souvent saisis par faiblesse? Disons-le donc, chrétiens, avec saint Augustin : le vrai moyen de ne pas nous troubler en pensant à la mort, c'est de nous unir au trouble ineffable du Sauveur, c'est de nous voir nous-mêmes en notre divin chef alors qu'il se laisse troubler : *Nos ipsos in ipsius perturbatione videamus, ut quando turbamur, non desperatione pereamus.*

Ce n'est pas tout, mes frères, Jésus, en se troublant pour nous au seul penser de la mort, nous apprend encore à aimer la vie, mais à l'aimer comme il l'aima, ou, comme Adam, encore debout, aima la vie dans laquelle on venait de le créer; car l'un et l'autre n'aimèrent la vie que tout autant qu'elle était agréable à Dieu : donc ce n'est non plus qu'autant que notre vie est agréable à Dieu que nous pouvons l'aimer nous-mêmes : et point d'autre condition, point d'autre motif qui puisse en autoriser l'amour. Ce qui fait dire à saint Augustin : Aimons la vie, à la bonne heure! mais choisissons la vie : *Ametur vita, sed eligatur vita.* Aimons la vie innocente et pure; ou encore, puisque notre condition de pécheurs nous en fait un devoir, aimons la vie pénitente et mortifiée. Aimons la vie, mais en la rendant telle que chacun de ses instants porte son fruit; aimons la vie présente, mais pour la remplir de ces actions que récompensera le bonheur de la vie future. En un mot, aimons la vie qu'a aimée Jésus-Christ et non celle dont il est venu expier l'amour; ou plutôt n'aimons la vie que pour nous y préparer à bien mourir, et craignons la mort, non de la crainte dont il est venu nous préserver, mais de cette crainte que la grâce inspire et qui nous sépare efficacement du péché.

Car il n'en est qu'une qui nous soit salutaire, il n'en est qu'une qui nous prépare dignement à la mort : c'est celle qui nous fait sentir la vanité de nos passions en nous faisant sentir la vanité de leurs objets, et qui nous place à ce point de vue heureux où tout est aperçu comme il doit l'être, et sans erreur estimé pour ce qu'il est. C'est celle, pour vous la montrer en action, c'est celle dont fut saisi Ezéchias lorsque, à la seule idée d'être bientôt transféré ailleurs de même qu'on transfère la tente d'un berger, ou de voir dans peu le fil de ses jours coupé ainsi qu'une trame à demi tissue, il crie vers son Dieu comme les petits de l'hirondelle, ou il gémit comme la colombe, en repassant, dans l'amertume de son cœur, toutes les années de sa vie. Or je dis que, dans l'ordre moral, cette crainte est un grand bien. Qu'on cherche en effet, pour nous détourner du mal, un moyen plus puissant qu'elle, ou un motif plus fort pour nous ramener à la vertu. Et aux yeux de celui qui en est pénétré, est-il rien ici-bas qui soit capable de le séduire, rien qui mérite un seul de ses regards? N'est-il pas vrai que c'est par la plus funeste des illusions que nous nous attachons à tout ce dont tôt ou tard nous avons à nous détacher? Mais la terreur sainte qu'imprime la mort suffit pour rompre un charme de cette nature, et nous laisser voir dans toute leur inconstance les choses qui le produisaient.

O Dieu! vous avez fait mes jours mesurables et ma substance n'est rien devant vous. Hélas! à chaque instant je m'écoule comme l'eau, à chaque instant je sens que je passe comme une ombre, et que loin de moi tout fuit, tout est emporté par un mouvement qui m'entraîne moi-même, quoi que je fasse pour le ralentir. Oui, tout n'est que néant pour l'homme, qui, lui-même n'est que néant; et il l'est encore plus par cette vanité qui le rend si vide, si frivole, si nul, que par celle qui rend ses jours si passagers, si rapides. Ah! la vanité serait hors lui, si, en la voyant telle, il savait ne point s'y attacher; mais il l'aime, il s'y attache et il devient tout ce qu'elle est : préservez-moi donc, d'une erreur aussi funeste qu'elle est commune; enseignez-moi combien terrible est celui de mes jours qui doit terminer tous les autres, afin qu'à chacun d'eux je m'efforce d'acquérir ce qui me manque pour vous plaire : *Notum fac mihi, Domine, finem meum, ut sciam quid desit mihi.* (*Psal.* XXXVIII, 5.)

Tels sont, chrétiens, les sentiments que la crainte de la mort inspirait au Psalmiste : tels seront ceux qu'elle ne manquera pas de vous inspirer, si, à son exemple, vous regardez la mort comme étant la fin de toute œuvre méritoire, ou comme étant l'entrée de l'éternité; car alors rien de temporel ne vous paraîtra grand, ni rien d'éternel petit; alors vous

n'attendrez plus, pour connaître le prix du temps, à ce moment dernier où il est pleinement inutile de le connaître, et quel saint usage n'en ferez-vous pas pendant que vous l'avez, pour n'avoir pas à le regretter en vain quand vous ne l'aurez plus? Alors quelque long intervalle que vous supposiez entre le temps présent dont vous jouissez et le terme où vous tendez; cet intervalle, vous le réputerez pour rien eu égard à l'avenir sans fin que le même terme doit commencer; alors de quelque genre que soit le trépas qui vous est réservé, lent ou prompt, violent ou tranquille, pour n'avoir pas été imprévu il vous trouvera précautionné. Alors vous serez convaincu pleinement qu'il ne peut au fond exister d'autre différence réelle entre les hommes que celle que le tombeau ne peut ôter; que, par conséquent, on doit être bien moins frappé des inégalités fugitives qui précèdent la mort que de l'effrayante inégalité qui la suit; que bien qu'en effet très-passagers nous-mêmes, néanmoins, de tout ce que nous faisons, rien ne passe, écrit dans un livre éternel; que rien non plus ne doit être remarqué dans les choses d'ici-bas que le danger qui les accompagne; qu'en un mot, tout doit nous être indifférent hormis la fin où nous sommes attendus.

Aussi, et c'est une bien grande leçon pour nous, mes frères, que l'exemple que je vais citer; aussi, dit saint Clément, était-ce toujours auprès des tombeaux que les païens tenaient leurs conseils, tant cet aspect leur semblait propre à imprimer le recueillement, à contenir la précipitation, à inspirer le ferme dessein de délibérer avec poids, avec sagesse, avec maturité! Là, en interrogeant, pour ainsi dire, la mort, ils en recevaient des réponses bien plus sûres que lorsqu'ils interrogeaient leurs oracles mensongers: là, ils étaient solennellement avertis de la fin qu'ils devaient se proposer dans leurs assemblées; là, s'amortissait en eux tout esprit de cabale ou de parti; là, en voyant le sort commun qui les attendait, ils n'en devenaient que plus attentifs au bien commun, et en pensant à la mort ils ne prenaient que des résolutions modérées.

Car, je vous le demande, chrétiens, comment l'intérêt, l'ambition, la cupidité pourraient-ils aveugler celui que rend si clairvoyant la crainte de la mort? Aura-t-il de ces projets vastes et sans mesure qui ne feraient que l'inquiéter; instruit comme il est qu'une seule chose étant nécessaire, tous ses efforts doivent se porter vers elle en bannissant de son cœur tout ce qui l'empêcherait de l'obtenir; voyez comme d'avance désenchanté de tout prestige qui le tromperait, il s'attache uniquement au parti dont on ne se repent jamais; voyez comme il entre dans les affaires auxquelles il est obligé de prendre part avec les dispositions où il voudrait se trouver si à l'instant même on le citait devant son souverain Juge; voyez comme au lieu de s'épuiser en moyens de mourir plus tard, il entreprend tout ce qui doit lui mériter de ne mourir jamais; et comme en ne craignant que de cette sorte la mort, il en fait peu à peu le saint apprentissage, peu à peu il s'apprivoise avec elle, peu à peu il en vient jusqu'à se rassurer contre ses terreurs; et ne sait-il pas que la plus grande peine qu'on aura au dernier moment ce sera de n'en avoir pas fait le sujet continuel de ses pensées, ou d'avoir mis un trop long délai à y penser. Ah! heureux ceux qui, se formant ainsi à l'école de la mort et qui en sont à tel point les disciples; quels progrès ne font-ils pas dans l'art de bien vivre, ne fût-ce qu'en s'exerçant dans l'art de bien mourir; non, ils ne pensent, ils n'agissent que selon les règles de l'éternité; et d'avance détachés de tout ce qu'ils auront à quitter, ils meurent, dit l'Ecriture, comme si la mort les eût atteints sans les blesser, ou comme si, exprès pour eux, elle eût émoussé la pointe de ses traits: *Non tanget illos tormentum mortis.* (*Sap.*, III, 1.)

Je méditerai la mort, dit saint Bernard, je la savourerai parce que je sens combien elle a d'empire sur les facultés de mon âme; car il sort du fond des tombeaux un air sombre et lugubre, mais salutaire et vraiment vital, que tout chrétien devrait respirer; la mort nous apprend à faire l'essai de cette nouvelle vie qui nous est réservée après celle-ci; elle étend sur l'univers comme un crêpe funèbre qui nous invite à dédaigner les choses d'ici-bas; elle affadit tellement les plaisirs que nous ne les voyons plus qu'avec indifférence, elle nous dégage tellement de notre corps que nous sommes toujours prêts à le délaisser.

Eh! qu'on ne vienne pas, dit saint Chrysostome, objecter que la crainte habituelle de la mort serait capable d'aliéner la raison? D'aliéner la raison! mais est-il raison plus saine que celle de se résoudre à n'agir que raisonnablement, en rapportant sans cesse nos actions à leur fin dernière? Est-il raison plus saine que celle de prendre toujours garde à soi, que de se tenir toujours comme en sentinelle autour de soi pour en écarter tout ce qui pourrait gâter l'esprit ou corrompre le cœur; suivez quelque temps ces hommes qui s'étaient fait une loi de ne s'appeler, de ne s'aborder qu'en poussant le cri de la mort; ces hommes qui portaient la mort empreinte sur leur corps par le vêtement funèbre dont ils se tenaient enveloppés comme pour être toujours prêts à s'ensevelir. Ces hommes qui, pour ne jamais oublier la mort, en avaient multiplié sans fin les inscriptions et les images, surtout aux environs de leurs tombeaux respectifs, que tous les jours ils allaient si saintement creuser; pressez l'oreille à leurs entretiens, écoutez surtout celui d'entre eux que la mort est sur le point de frapper, entendez les paroles que du seuil même de l'éternité il adresse à ses fervents compagnons, et voyez si jamais on déploya plus de raison, de prudence, de sagesse? Voyez si jamais on pensa plus fortement

ou si jamais on enseigna une plus haute philosophie? Hélas! on évite de penser à la mort pour ne point s'attrister, et cependant elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront point pensé; mais c'est assez parler de la crainte, passons maintenant à cet heureux désir de la mort dont je vais m'occuper dans ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

De même, chrétiens, qu'à une crainte de la mort qui est un mal, j'en ai opposé une qui est un bien, ainsi je pourrais maintenant opposer un saint désir de la mort à un autre désir qui est vraiment très-criminel; mais, qu'ai-je besoin d'insister sur celui-ci, quand, plus coupable encore que la crainte dont j'ai fait sentir l'injustice, il doit de lui-même inspirer tant d'horreur? Faudrait-il donc vous prouver que se dégoûter de la vie, ou la haïr parce que de grands revers ou de grands chagrins la traversent, c'est la haïr par l'endroit même qui devrait le plus la faire aimer, pour peu qu'on fût dans le sens du christianisme qui, ne regardant comme un vrai malheur que le péché, change par conséquent en vrais biens tous les maux qui ne sont que la peine ou l'expiation du péché? Faudrait-il encore vous peindre les suites de cet affreux désir qui n'enfante que l'iniquité, selon l'expression du Prophète, et dont l'issue est le désespoir? Faudrait-il enfin vous inviter à l'étouffer, ou vous montrer dans tous les symptômes de la frénésie le malheureux qui en suit l'impulsion? Là, maudissant le jour qui l'a vu naître; ici, se déchaînant en insensé contre une Providence à laquelle il ose attribuer sa propre perversité; tantôt, se livrant à ces noires pensées, qui repoussent la consolation et aggravent la douleur; et tantôt..... vous sentez, chrétiens, ce que j'allais dire, et vous me pressez de détourner vos regards d'une scène sanglante qu'il aurait fallu cependant vous offrir, si j'eusse entrepris de parler de ce désir de la mort que tout concourt à proscrire.

Je passe donc, pour m'en occuper uniquement, à ce désir qu'il serait pour vous si heureux d'avoir; lequel, bien qu'il n'ait que la mort pour objet, fait le charme de cette vie, d'où non-seulement, à l'égal de la crainte, il bannit le péché, mais qu'il remplit encore de ces actions que la charité a coutume de produire; tant il est lui-même inspiré, soutenu par la charité; et pour bien le suivre en ses progrès, je le prends au point même où il ne fait que de naître; je veux dire à ce point où la crainte, se perfectionnant de plus en plus, a fini, dit saint Augustin, par se changer en confiance et céder sa place à des sentiments plus élevés. De sorte, poursuit le saint docteur, que c'est la crainte qui a préparé le désir, comme c'est la foi qui a préparé la crainte. Oh! qu'on aime à suivre les pas de celui qui, naguère pécheur, cesse enfin de l'être; qui, une fois rentré dans le chemin qui mène à Dieu, s'achemine de plus en plus vers lui, sans un seul instant s'arrêter ni se détourner. Hélas! trop faible encore dans son retour, encore débile enfant, pour ainsi dire, il craignait que Jésus-Christ ne vînt et ne trouvât en lui un impénitent à condamner : *Timebat ne Christus veniret, et inveniret impium quem damnaret.* Soudain, la douleur a brisé son âme, déjà il commence à revivre intérieurement, de jour en jour il grandit dans la justice, il passe ainsi graduellement de la crainte à l'espérance qui, à son tour, s'anime, s'affermit de plus en plus, et le voilà qui désire enfin que Jésus-Christ vienne pour trouver en lui un juste à couronner : *Unum desiderat, ut Christus veniat, quia invenit pium quem coronet.*

Dès ce moment, chrétiens, il n'est plus en contradiction avec lui-même, quand il demande que le règne du Seigneur, ou quand il chante avec l'Église que le dernier jour tant désiré tarde trop : *Moraris heu nimis diu.* Non, il ne dément point ses prières par les dispositions de son cœur; mais plutôt il confirme, il soutient les unes par les autres; il sait que, pour être plus longue, la vie n'en est pas toujours plus sainte; que les années, en se multipliant, au lieu de nous rendre meilleurs, ne font souvent que nous rendre pires; et qu'à tout prendre, il vaut mieux, avec tant de périls de tomber, il vaut mieux, dis-je, vouloir mourir pour ne plus pécher, que de vouloir vivre pour se repentir d'avoir péché, ou encore que de vouloir vivre pour acquérir une plus grande perfection; la plus grande perfection ne consistant, en effet, que dans le plus haut degré d'amour de Dieu, comme le plus haut degré d'amour de Dieu ne consiste, non plus, que dans le plus brûlant désir de posséder le plus tôt que l'on peut le Dieu qu'on aime.

Ce n'est pas, chrétiens, toutefois, et saisissez bien la doctrine que je vais exposer : ce n'est pas, chrétiens, toutefois que le désir dont je parle exclue absolument toute crainte de la mort; nous savons que quelque véhément qu'il soit, il ne peut jamais assez nous distraire de la vue des jugements de Dieu, pour qu'il n'en laisse toujours exister en nous une crainte plus ou moins vive; car, dit saint Augustin, il en est de la mort, eu égard aux sentiments qu'elle doit exciter en nous, comme il en est exactement de Dieu même; Dieu est tout ensemble aimable et terrible, en tant qu'aimable il veut être aimé, en tant que terrible il veut être craint; il veut qu'on soit effrayé de ses menaces, bien qu'il exige par-dessus tout, qu'on espère en ses promesses. Donc, conclut le saint docteur, donc, la mort étant, sous l'un de ses aspects, effrayante, étant sous l'autre consolante, il faut sous le premier que nous la redoutions, il faut sous le second que nous la chérissions; autrement dit, nous devons en avoir une crainte mêlée d'amour, ou bien un amour mêlé de crainte; la craindre en l'aimant, l'aimer en la craignant; mais, de même que Dieu veut être plus aimé que craint : ainsi, nous devons plus aimer la mort que la craindre, de sorte que quelque partagés que

nous soyons entre la crainte et l'amour, celui-ci doit toujours l'emporter, toujours être prédominant, et cela pour nous rendre avec mesure confiants ou défiants : je veux dire, pour nous préserver soit d'une crainte trop pusillanime, soit d'un désir trop peu réfléchi, ou mieux pour nous inspirer avec une crainte sans abattement, un désir sans présomption.

Ah! dit saint Cyprien, qu'il craigne de mourir, celui qui ne veut pas se réunir avec Jésus-Christ ou qui n'espère pas de régner avec lui! qu'il craigne une mort temporelle, celui qui en mourant doit passer à une mort éternelle! qu'il craigne de mourir, celui qui n'ayant point eu de part à la croix du Sauveur, n'en aura point non plus à sa gloire; mais quel motif n'a pas de la désirer celui qui compte fermement sur les promesses d'en haut, et qui ne voit ici-bas que des obstacles à leur exécution. Oui, il salue, à l'exemple des patriarches, il salue d'avance les biens futurs, il tend vers eux de tout le poids de son amour. Ce n'est plus un esclave tremblant qu'il faut emmener, malgré lui, aux pieds de son maître; c'est un enfant plein de tendresse, qui brûle du désir de se jeter dans les bras paternels; et tel est, chrétiens, le désir dont le Psalmiste était enflammé quand il disait : Et vous, Seigneur, jusques à quand tarderez-vous? *Et tu, Domine, usquequo?* (*Psal.* VI, 4.) Il gémissait d'un délai qui semblait trop se prolonger : *Gemebat differri*, dit saint Augustin, tant il est vrai, poursuit le saint docteur, et admirez avec moi l'exquise beauté de sa pensée, tant il vrai que si la crainte de la mort fait mourir avec patience, bien plus parfait, sans comparaison, le saint désir de la mort fait vivre avec patience, pour nous faire mourir délicieusement : *Delectabiliter moriuntur.*

Il y a donc, chrétiens, dans la mort, de quoi la désirer ardemment quand nous sommes justes, puisqu'elle hâte pour nous la possession de ce dont nous n'avons ici-bas que l'espérance, puisqu'elle est, en outre, le terme de notre exil, la délivrance des dangers qui nous environnent, le temps de la moisson après le travail, la fin d'une guerre longue, l'époque de l'arrivée du céleste Epoux, le moment de notre introduction dans la permanente patrie? Quel est celui qui a dit qui me délivrera de ce corps de mortalité, si ce n'est celui qui a sincèrement déploré le malheur d'être à la fois soumis à la loi de Dieu, selon l'esprit, et à la loi du péché, selon la chair? assez asservi par celle-ci, pour ne pas faire le bien qu'il voulait, en faisant le mal qu'il ne voulait pas, ce qui l'obligeait à demander instamment, avec le Psalmiste, d'être enfin délivré d'une condition si désastreuse : *De necessitatibus meis erue me* (*Psal.* XXIV, 17) : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24); car nous savons, poursuit-il, que si cette maison de boue, que nous habitons, vient à se dissoudre, Dieu nous réserve dans le ciel une autre maison dont l'éternité fixera la durée, et c'est l'espoir d'y être un jour introduit, qui nous fait tant soupirer sur la terre, de sorte qu'au lieu d'être une perte, la mort est un profit, mais un profit de tous le plus grand à mes yeux : *Et mori lucrum.* (*Philip.*, I, 21.)

Oh! comme je languis, s'écriait David (*Psal.* XLI), comme je languis dans l'espoir d'habiter un jour cette maison ineffable. Non, jamais le cerf altéré ne courut avec plus d'ardeur à la source des eaux vives, que mon cœur ne court après vous, ô mon Dieu! car je suis tout brûlant de la soif que j'ai de vous posséder. Oh! quand irai-je, quand paraîtrai-je en votre présence! ah! mes larmes ont été mon pain toutes les fois qu'on m'a dit, où est ton Dieu? Seigneur, Dieu des vertus, quand amènerez-vous le jour de mon éternel rassasiement; ce jour, où dégagé de tout lien, je jouirai de vous sans mesure, comme sans obstacle! Oui, mon âme se fond à cette ravissante idée, et c'est l'ardeur de son désir qui la fait tomber en défaillance. O Dieu! mon cœur et ma chair sont dans de saints transports, quand je pense que je verrai un jour vos biens dans la terre des vivants, que j'entrerai dans le lieu du tabernacle admirable, que je goûterai les délices dont sans mesure abonde toujours le temple éternel. Hélas! Seigneur, que mon exil est long; habiterai-je toujours parmi les habitants de Cédar; mon âme toujours sera-t-elle étrangère? Abrégez donc, abrégez ma course, terminez mon trop long voyage, cessez de vous montrer à moi, ou de trop loin, ou sous les ombres trop épaisses qui vous cachent encore à mes regards; montrez-vous enfin à mes yeux d'aussi près que je le désire; montrez-vous dans toute votre gloire, avec tout ce que votre face a de resplendissant : *Ostende faciem tuam.* (*Psal.* LXXIX, 4.)

O Dieu! s'écrie encore saint Augustin; car mes frères, tous les élus, avec les mêmes sentiments, ont fait retentir les mêmes paroles; tous ont parlé ici-bas l'idiome enflammé du désir pour n'en parler que mieux là-haut, l'idiome de la patrie, la langue de l'éternité! O Dieu! puisse mon cœur ne cesser de tendre vers vous durant mon pèlerinage sur la terre; puisse-t-il s'exhaler en cantiques d'impatience et d'amour; puisse-t-il ne palpiter que pour vous tant qu'il demeurera loin de vous; puisse-t-il soupirer à chaque instant, et après la Jérusalem, ma patrie, et après vous qui êtes son roi, son soleil, ses délices! Ah! chrétiens, celui qui s'exprimait ainsi, pouvait-il ne pas mériter la bénédiction promise à ceux qui pleurent? pouvait-il n'être pas marqué du sceau dont le Seigneur ordonne, à l'un des sept ministres qui le servent, de marquer ceux qui gémissent? Et n'est-ce pas conséquemment avec raison que saint Jérôme a dit que l'un des caractères les plus marquants, les plus décisifs de notre heureuse prédestination, c'est le saint désir de la mort : désir qui, dans le sens du christianisme, est tel, que quand même le Fils de Dieu ne nous aurait point appris à le former, nous n'en serions pas moins venus à le former comme de nous-mêmes. Nous,

dit Tertullien, qui ne sommes un peuple à part que par le regret que nous aurions d'avoir encore à demeurer longtemps sur la terre, tant nous devons être embrasés de cet amour vainqueur, de cet amour plus fort que le trépas, qui, nous faisant mourir à chaque instant, ne laisse plus rien à faire à la mort quand son heure est arrivée.

Qu'est-ce, en effet, qu'un chrétien qui vit selon l'esprit de l'Evangile, sinon un homme déjà mort à la vie des sens? Or, qu'est-ce qu'être mort à la vie des sens, sinon vivre déjà de la véritable vie, et, par conséquent, déjà commencer par nos désirs, la vie qui doit couronner nos désirs? C'est s'envisager comme un voyageur pressé, qui n'a rien tant à cœur que d'atteindre à tout prix le but unique, faisant à cette fin toute la diligence dont il est capable. Ah! c'est pour s'être affligé de s'en voir trop éloigné qu'il y jouira des biens promis à ceux qui n'ont eu que lui en vue. J'ai dit, comme un voyageur pressé, et que ce mot est profond! qu'il est riche! surtout quand on le fait partir du fond de l'âme, et qu'il exprime le plus sublime des regrets! Qu'il fut expressif, qu'il fut sentimental dans la bouche de Jacob, interrogé par Pharaon sur son âge : Mon âge? ah! il n'a été que trop long, c'est depuis cent trente ans que je suis errant loin de ma patrie, objet constant de mes vœux; c'est depuis cent trente ans, que la mort, se refusant à mes désirs, prolonge mon attente.

Après tout, chrétiens, qui ne voit que Jésus-Christ ne couronnera que ses disciples; or, comment se dire ses disciples, si l'on n'aime la mort comme il l'a aimée? Comment la vaincre à son exemple, comment en arracher l'aiguillon, si l'on ne soupire sans cesse après elle? Nous, dit saint Paul, qui avons reçu les prémices de l'esprit pour être délivrés de l'esclavage de la corruption, quels souhaits ne devons-nous pas former après l'heureux moment qui verra briser nos fers, en mettant le comble à notre gloire? Non, vous n'aimez pas encore votre Dieu, dit saint Augustin, si vous ne franchissez, par vos désirs, l'intervalle qui vous en sépare : *Nondum es amator Dei.* Car quel étrange amour de Dieu, que celui qui n'en sentirait pas la trop longue privation, ou qui pourrait s'estimer heureux, bien qu'il eût à rester longtemps sans le posséder? Ah! sachez que quiconque ne gémit pas ici-bas comme étranger, ne se réjouira point là-haut comme citoyen : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.*

Ecoutez, chrétiens, on dit à l'homme au commencement : Si vous péchez, vous mourrez; maintenant, ajoute saint Cyprien, maintenant on lui tient un contraire langage; maintenant on lui dit : Si vous ne mourez, vous pécherez; donc, conclut le saint docteur, donc la mort est pour les élus, un baptême bien supérieur à celui qui les introduisit dans l'Eglise; hélas! celui-ci ne les empêcha pas de pécher, tandis que la mort est un baptême après lequel on ne pèche plus : *Baptisma post quod nemo peccat.*

Et certes, vit-on jamais un captif s'attrister à l'aspect du messager qui lui apportait sa délivrance? et au contraire, à quels transports ne se livre-t-il pas aux approches de son libérateur? eh bien, tels aux approches de la mort devraient être aussi les transports de notre âme, que la mort dégage des liens qui la retenaient ici-bas, loin de sa haute destination. Après tout, la mort est si l'on veut un naufrage, mais un naufrage qui équivaut à la plus heureuse des navigations, puisqu'il nous fixe dans le port où nous sommes attendus.

Oh! combien le saint désir que nous en avons nous procure d'avantages! Par lui, nous imitons la charité de Jésus-Christ, nous faisons en quelque sorte pour Jésus-Christ la même chose qu'il a faite pour nous; il nous donna volontairement sa vie, nous lui donnons volontairement la nôtre; nous devenons les victimes de sa gloire, comme il a été la victime de notre salut; nous lui rendons, si j'ose le dire, nous lui rendons bienfait pour bienfait, sacrifice pour sacrifice, nous nous mettons par sa grâce à son niveau; nous allons, en un mot, vers lui avec la même ardeur qu'il est venu vers nous; et voilà ce qui détermine l'Eglise à donner tant de pompe aux cérémonies funèbres. Ah! elle ne saurait, dit saint Chrysostome, assez honorer, dans ceux que le tombeau va garder en dépôt, le saint désir qu'ils en eurent; voyez-la se complaire à répéter les gémissements qu'ils poussèrent durant leurs jours mortels : *Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est.* (*Psal.* CXIX, 5.) Ah! elle est bien loin de supposer la moindre lâcheté dans ceux qu'elle dressa elle-même aux combats; ils sont tous à ses yeux autant d'athlètes triomphateurs dont elle chante les victoires; tous sont morts à ses yeux avec courage, par le seul désir qu'ils ont eu de la mort, subissant ainsi le genre glorieux du martyre auxquels sont appelés tous les chrétiens; non que je prétende qu'ils doivent tous porter le désir à son plus haut point de perfection, car c'est là, dit saint Augustin, le caractère des grands justes, mais je veux dire que si tous ne l'ont point dans la même perfection, ils doivent tous du moins y aspirer en se détachant des biens d'ici-bas, en donnant toujours la préférence aux biens d'en haut, et en tâchant de mériter soit par une bonne crainte de la mort, soit par de fréquents élans vers elle, que Dieu leur en inspire un désir tel que celui dont maintenant je viens de vous parler.

Désir qui, à l'exemple de saint Jérôme, nous fait envisager la mort, bien moins comme une ennemie à redouter, mais comme une amie à la fois tendre et compatissante, de laquelle dépend notre consolation ainsi que notre bonheur. Oh! combien sont vives les instances qu'il lui fait, et combien sont pressantes les paroles qu'il lui adresse! O vous, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, venez, ah! venez enfin, et ne différez plus de vous rendre à mes vœux : *Veni, sponsa mea.* (*Cant.*, IV, 8.) Car la seule

chose qu'il m'importe de connaître, ou plutôt la seule que je veux savoir, c'est vous qui en avez le secret, et il n'appartient qu'à vous de me la révéler. Hélas! c'est mon trésor par excellence que je cherche; c'est mon souverain bien, c'est Jésus-Christ, qu'à tout prix je désire de trouver; ne différez donc plus de me conduire vers lui, ménagez-moi l'ineffable bonheur de jouir à jamais de sa personne: *Indica mihi quem diligit anima mea.* (*Cant.*, I, 6.) Oh! que j'aime les ténèbres dont vous vous couvrez, et qu'elles ont de charmes à mes yeux; à mes yeux qui, par elles, vont s'ouvrir enfin à une lumière éternelle. Ah! elles ne sont épouvantables, ces ténèbres, que pour l'impie en qui tout sentiment d'un avenir est éteint; mais le juste en fait ses plus chères délices, il n'en parle qu'avec transport, il les voit s'approcher avec allégresse, il s'y plonge avec une pleine confiance, parce qu'à l'instant même où il s'y plonge, il les voit se dissiper et devenir l'aurore d'un jour sans déclin. C'est la grâce, etc.

DISCOURS IX.

SUR LA SECONDE FIN DE L'HOMME : LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Ce n'est pas sans raison, chrétiens, que l'Eglise nous propose plusieurs fois à méditer le dogme terrible de ce dernier jour, où se fera solennellement la manifestation des consciences, et où le juste ainsi que le pécheur, irrévocablement jugés, verront se fixer leur sort respectif sans aucun espoir pour l'un, sans appréhension pour l'autre d'en changer. Cette mère tendre n'a rien tant à cœur, que d'exciter en nous le sentiment d'une crainte qui, par degrés, nous conduise à l'amour. Et quand nous la voyons recommencer l'année sainte par un évangile pareil à celui qui vient de la terminer, faisant dans l'un ainsi que dans l'autre, retentir à nos oreilles la trompette du jugement dernier, c'est surtout pour nous persuader que nous devons commencer et terminer nos œuvres dans la vue du dernier jugement, et qu'obligés, comme nous le sommes, à une pénitence continuelle, ce grand objet doit être aussi continuellement devant nos yeux.

Entrons donc, chrétiens, dans le dessein que l'Eglise a sur nous; assistons en esprit à ce dernier jour si heureux pour les élus, si calamiteux pour les réprouvés, et du marchepied du tribunal devant lequel nous devons comparaître, contemplons, puisque nous le pouvons encore avec fruit, tout ce qu'il en serait de nous, si nous y étions à l'heure même appelés, ainsi que tout ce qu'il en sera s'il nous trouve impénitents; tâchons surtout de nous bien convaincre de la nécessité d'un jugement universel, afin de demeurer bien persuadés de la nécessité de nous y préparer. Nécessité du jugement universel pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due; vous le verrez dans mon premier point; nécessité du jugement universel pour rendre à l'homme la gloire, ou pour le couvrir de la confusion qu'il mérite selon ses œuvres; vous le verrez dans mon second point; c'est tout mon dessein.

Ah! chrétiens! pendant que je vais exposer à vos regards tout ce qui doit se passer au dernier jour, pourrai-je assez vaincre ma propre frayeur pour vous en parler comme il convient? Hélas! menacé comme je le suis, ainsi que vous, d'une alternative dans laquelle, ainsi qu'à vous, il ne me sera plus loisible de choisir; puis-je assez en éloigner l'idée, assez en suspendre le sentiment, pour que rien ne se ressente en mon discours du trouble de mon âme? Eh! comment raconter les justices du Seigneur, moi qui ai tant de sujet de les redouter, si, tout envoyé que je suis à cette fin, je n'étais fortement soutenu par la grâce de mon ministère? O Dieu! puisqu'il faut que je l'exerce aujourd'hui, ce ministère, daignez séparer un instant ma cause de celle des pécheurs, remplissez-moi de l'esprit de vos prophètes, donnez à ma voix la force et l'éclat de la voix que feront retentir les saints anges que vous enverrez; tonnez par elle au fond des cœurs endurcis, qu'elle triomphe de leur déplorable sécurité, les ramenant ainsi, des funestes sentiers où ils s'éloignent de plus en plus de vous, dans le sentier vivant qui seul peut les conduire jusqu'à vous. Implorons-le, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, et c'est en tant que Verbe incarné, Dieu nous a faits, Dieu nous a rachetés; nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang; par la création ses sujets, par la rédemption ses enfants; il faut donc, sous ces deux rapports, que toute gloire lui soit rendue avec toute solennité; et voilà, chrétiens, sur quoi se fonde incontestablement la nécessité d'un jugement universel. Non, ce n'est pas assez de ce jugement particulier que chacun de nous subit après sa mort, dans lequel nous paraissons successivement seuls devant Dieu seul, pour, une fois justifiés ou condamnés, être fixés sans retour dans une éternité de malheur ou de bonheur, de châtiment ou de récompense; il faut de plus un jugement universel et dernier, qui, sans rien changer quand au fond à l'arrêt porté par celui-là, l'investira de la forme ainsi que de la majesté qu'il doit avoir, étant, comme il le sera, prononcé devant tous les hommes assemblés; de sorte qu'afin que tous les hommes en reconnaissent l'équité, Dieu y révisera devant eux la même cause qu'il aura irrévocablement jugée en secret, il les prendra pour ainsi dire à témoin de sa justice à leur égard, bon gré ou mal gré, il leur fera ratifier la sentence qu'ils auront entendue, et ce que chacun d'eux lui aura dit à part, tous unani-

mes dans ce seul moment, tous le lui diront en présence de tous, quoi qu'il en soit du sort respectif de chacun: *Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua.* (*Psal.* CXVIII, 75.) Or, je dis que c'est là ce qu'essentiellement le Verbe incarné se doit d'abord comme Créateur, ensuite comme Rédempteur.

Car, en premier lieu, comme Créateur, ne faut-il pas que tout ce qu'il a fait le glorifie avec éclat à sa manière? que, doués ou privés de la raison, ses ouvrages, quels qu'ils soient, grands ou petits, plus ou moins parfaits, visibles ou invisibles, créés comme ils le furent par lui, attestent sa puissance et proclament sa grandeur? qu'en un mot, le monde moral lui rende gloire ainsi que le monde physique? Ah! chrétiens, celui-ci n'a pas cessé de la lui rendre à mesure qu'il a duré; d'instant en instant il a publié la sagesse ainsi que la force de son auteur, et par lui, sans la moindre interruption, le jour l'a raconté au jour suivant. Que dis-je? il la rend, cette gloire, avec toute énergie à son Dieu, aujourd'hui par sa destruction même. Hélas! il n'est déjà plus. Dieu a dit, et tout à coup les astres se sont éteints, le soleil a refusé sa lumière, les cieux ont disparu avec plus de rapidité que ne s'échappent à nos regards les figures d'une toile qu'une main légère se hâte de rouler; les éléments se sont confondus; tous les corps s'entre-heurtant, sont tombés les uns sur les autres; l'univers sous leurs vastes ruines est redevenu le chaos; le voilà qui se perd en fumée en un instant, dévoré par le plus merveilleux des embrasements; ainsi tout s'est évanoui, dit l'Ecriture, à la manière d'un torrent dont on n'aperçoit plus la trace quand il s'est précipité au fond des vallons, et les êtres matériels, au moment qui les voit s'effacer, rendent un dernier mais solennel hommage au Très-Haut. Ils confessent de la sorte énergiquement qu'ils ont rempli la destination qu'ils devaient remplir; que leur abus et leur bon usage en sont venus à leur terme, qu'ils avaient tous commencé, puisqu'ils finissent tous également; qu'enfin, au lieu d'avoir l'existence de leur fonds, ils ne la tenaient que du Dieu qui la leur donna pour en faire durer ou cesser le bienfait selon son bon plaisir: *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* (*Psal.* XCIX, 3.)

Mais, sera-ce également par sa destruction que le monde moral rendra gloire à l'Auteur suprême? Non, sans aucun doute, chrétiens au contraire, il est, le monde moral, destiné à durer toujours. Le temps, en effet, n'ayant point suffi pour le porter à sa perfection, ni par conséquent pour la mesurer, on lui réservait une existence qui, elle-même, n'aurait point de temps; et de ce principe bien senti, vous allez voir jaillir la terrible vérité dont je désire de pénétrer vos cœurs dans un degré égal à celui de la conviction qui va subjuguer vos esprits. Suivez-moi.

J'ai vu, dit l'*Ecclésiaste*, un désordre étrange sous le soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas toujours, il s'en faut bien, ni la course aux plus agiles, ni le maniement des affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux. J'ai vu que tout arrive également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème. J'ai vu l'impiété à la place du jugement, et l'iniquité dans le rang que devait occuper la justice. Or, de là, quelle induction à tirer, si ce n'est l'induction que voici et que Salomon lui-même a tirée? Ah! il est donc vrai que Dieu jugera le juste et l'impie; il est donc vrai que le temps de toutes choses viendra: *Tempus omnis rei tunc erit* (*Eccle.*, III, 17): le temps de toutes choses, c'est-à-dire le temps non-seulement de chacun pris à part, mais de chacun mis en rapport avec tout: le temps de toutes choses, c'est-à-dire le temps où nous paraîtrons dans l'intégrité de la nature humaine, où par conséquent notre âme, unie à notre corps, sera pour toujours récompensée avec son compagnon en fidélité, ou punie avec son complice en désobéissance: le temps de toutes choses, c'est-à-dire le temps où tout sera manifesté, tout appelé en jugement, tout pesé dans la balance d'en haut, tout estimé selon son prix, tout disposé, assorti, ordonné comme il doit l'être; le temps en un mot, où il n'y aura plus de temps, où par conséquent Dieu le terminera en dévoilant tout ce qui se sera passé durant son décours, et où, à la face du genre humain, lui sera pleinement rendu tout ce que les scandales passagers qui se seront fait remarquer ici-bas auront pu lui ravir de gloire.

Après cela, chrétiens, ne puis-je pas vous exhorter avec le Psalmiste à ne jamais envier le sort des méchants: *Noli æmulari in malignantibus* (*Psal.* XXXVI, 15); car si leur punition paraît lente à votre impatience, c'est parce que ceux-ci n'envisagent le temps qu'en lui-même ou sans aucun égard à l'éternité; mais associez-vous au Dieu devant lequel tout passe en un clin d'œil, et ce qui vous semblait trop tardif, vous semblera plus rapide que l'éclair: *Subjunge te Deo et tibi cito erit.* N'est-il pas vrai que durant la saison des frimas on ne peut distinguer l'arbre mort de l'arbre qui est plein de vie? que, par conséquent, pour s'assurer de leur extrême différence, il faut attendre la saison à qui seule appartient de la mettre dans tout son jour: or, voilà dit saint Augustin, voilà comme durant l'hiver plus ou moins long que mesurent vos jours mortels, il en est exactement de vous-mêmes, à côté du méchant; comme lui, vous ne donnez aucun signe extérieur de végétation; comme en lui, tout paraît mort en vous. Arbre mystérieux, la charité qui vous remplit ne vous fait encore pousser pour ainsi dire qu'en dedans, tout se passe encore sourdement dans vos racines qui, cependant, gagnent de plus en plus en force ainsi qu'en profondeur, et il faut, pour vous montrer chargé de fruits immortels, il faut pour que votre gloire apparaisse, que la gloire du Christ qui est votre âme, votre cep, votre suc, ait

plutôt elle-même apparu : *Cum apparuerit Christus vita vestra, tunc et vos cum ipso apparebitis in gloria.* (*Col.*, III, 4.)

D'ailleurs, chrétiens, quelle idée auriez-vous de votre Dieu si, le supposant dominé, comme hélas ! presque toujours vous l'êtes, par la rapidité de l'occasion, vous pensiez qu'il doit ainsi que vous se hâter de la saisir. Ainsi que vous se hâter de la saisir ! lui qui ne peut jamais la perdre, lui qui la voit toujours présente, ou à qui elle vient s'offrir quand il le veut, lui qui la prépare, la suspend, l'accélère ou la retarde à son gré ; lui qui, de toute éternité, la tient dans sa main, et son moment, quels qu'en soient les délais, ne sera-t-il pas le moment de son triomphe universel ? n'en serait-il pas au moins de lui ce qu'il en serait d'un roi puissant qui, informé d'un complot dont il n'a rien à craindre, au lieu de l'étouffer comme il le pourrait, dès sa naissance, en observe avec tranquillité les progrès, pleinement sûr de les arrêter quand il le voudra. Cependant il suit de l'œil ses conspirateurs obscurs, il compte à loisir chacun de leurs pas, il les laisse à souhait s'applaudir du succès de leurs intrigues ; les voilà qu'ils n'ont plus qu'un dernier coup à porter, qu'ils allaient même avec confiance frapper, lorsque subitement éclairés et démasqués, ils se trouvent pris dans leurs propres conseils. Eh bien ! tel Dieu attend son heure ; tel, mais infiniment plus terrible, il se montrera au dernier jour.

Chrétiens, il vous arrive quelquefois de voir de beaucoup trop près certaines perspectives, et vous êtes dès lors choqués de je ne sais combien d'irrégularités dont vous n'apercevez ni les rapports, ni les combinaisons, ni le but ; mais à mesure qu'on éloigne de vous ces mêmes perspectives, ou à mesure qu'on vous fait reculer vers le lieu où il s'agit de vous placer pour en bien juger, la confusion disparaît, les traits se ramassent et se composent, les couleurs prennent leurs teintes ainsi que leur assortiment, et vous admirez un magnifique tableau où vous n'osiez pas même en soupçonner un. Or, c'est ainsi que dans la perspective des choses d'ici-bas, tout nous paraît difforme et confus tant que nous n'avons pas soin de nous situer comme nous devons l'être ; toujours on les voit de beaucoup trop près, quand on ne prend pas le point de vue hors de l'espace qui les circonscrit, ou si on ne se transporte par la pensée à ce dernier jour, dont nous parlent en mille endroits les livres saints : *Tempus omnis rei tunc erit.* (*Eccles.*, III, 17.)

Oui, ô mon Dieu, tous ces détails qui, trop peu observés, nous paraissent aujourd'hui si défectueux, vous nous en ferez sentir la proportion et la justesse au jour que vous avez destiné à les déployer tous dans le vaste ensemble où ils sont compris, et que votre gloire exige que vous dérouliez dans sa totale universalité. Alors, en abaissant ceux qui s'élevaient, en élevant ceux qui s'abaissaient devant vous, vous redresserez, pour ainsi dire, les torts qu'on osait imputer à votre providence : alors, arrachant l'ivraie sans péril d'arracher le bon grain, vous nous apprendrez pourquoi vous laissez mûrir l'un et l'autre jusqu'à la moisson ultérieure ; alors vous nous ferez entrer dans le secret de votre patience envers les impies, comme aussi dans vos desseins sur les élus que vous éprouvez, et l'éternité qui les séparera nous rendra raison de leur mélange durant le temps : alors nous saurons assez tôt si nous avons été fidèles, trop tard si nous ne l'avons point été. Vraiment la vengeance n'appartient qu'à vous, parce que tout autre ne vous vengerait qu'à demi, ou même ne vous vengerait point ! parce que vous seul pouvez être juste dans votre vengeance. Que dis-je ? Ah ! cette vengeance appartient encore à nous, si nous savons l'exercer ici-bas contre nous-mêmes : oui, si nous savons maintenant ne pas nous épargner, vous vous complairez à nous épargner, vous aimerez à nous faire grâce, en voyant que nous nous faisons justice : c'est notre inflexibilité à notre égard qui nous sauvera de la vôtre ; en un mot, vous ne nous jugerez qu'autant que nous n'aurons pas su nous juger avant de paraître devant vous, et dans ce cas, ce jugement universel dont tout démontre la nécessité à n'envisager que la gloire qui vous est due en qualité de Créateur, combien plus n'en sentirons-nous pas la nécessité, si nous envisageons la gloire qui vous est due en qualité de Rédempteur.

Car, mes frères, ne faut-il pas qu'en qualité de Rédempteur, le Fils de Dieu se dédommage des opprobres dont on n'aura cessé de le couvrir, au mépris des motifs sans fin qui devaient lui concilier tant d'hommages ? Caché si longtemps, si longtemps outragé sous la forme de serviteur, ne faut-il pas qu'il se montre en maître souverain, favorisant ses amis, régnant sur ses ennemis, appréciant les œuvres, jugeant les justices, décernant aux vertus leurs couronnes, aux vices leurs flammes, ouvrant ou fermant l'abîme, donnant ou refusant le ciel, condamnant sans qu'on puisse justifier, justifiant sans qu'on puisse condamner : Dieu de force et d'autorité, de majesté et de puissance. Ah ! il fut un temps où tout pouvoir sur lui sembla avoir été donné au monde, où l'on put oser attribuer les prodiges de sa droite aux prestiges de la séduction : donc il faut de toute nécessité qu'il vienne un temps où il confondra ses vils calomniateurs. Alors, certes, il ne sera plus un signe de contradiction, comme à chaque instant il l'aura été sur la terre ; alors il achèvera tout ce que sa mission n'aura pas achevé, alors tout ce que les passions auront mis d'obstacles à son ministère sera levé par l'épouvantable opération qui le terminera, alors ceux qui auront refusé de le reconnaître à ses bienfaits le reconnaîtront à sa colère ; alors enfin l'empire qu'il n'aura pas établi par sa mansuétude, il l'établira par tout ce qu'un

sceptre de fer peut faire éprouver de rigueur.

O Dieu ! ne gardez pas à mon égard un silence qui tournerait trop à ma confusion ; c'est à vous maintenant de soutenir ma cause, à vous de me glorifier en me faisant rendre universellement la louange qui m'est réversible : *Deus, laudem meam ne tacueris*, (*Psal.* CVIII, 2.) Ainsi a prié pàr son prophète celui qui est nécessairement exaucé, ou qui ne peut manquer de l'être au jour fixé pour obtenir le plein succès de sa prière, et conséquemment au jour appelé par excellence, le jour de sa force, où, dans toute sa pompe, avec tous ses attributs, la principauté sera vraiment avec lui au milieu de la splendeur des saints, et où il exercera la magistrature ineffable qui n'appartient en propre qu'à lui, d'après la solennelle cession que son Père lui en a faite : *Omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V, 22.)

Mais, quoi? sera-ce en sa qualité de rédempteur qu'il aura le droit d'exercer la fonction de juge? lui qui n'aura cessé de plaider notre cause? en pourra-t-il venir jusqu'à la juger? oui, chrétiens, jusqu'à la juger, et même il n'aura le droit de la juger que parce qu'il l'aura plaidée, de sorte que ce qui vous semble donner l'exclusion à son pouvoir d'absoudre ou de condamner, est précisément ce qui le fonde et le corrobore. Bien plus : ah ! s'écrie un docteur, c'est pour avoir eu envers nous l'excessive bonté qui nous fait le redouter moins, qu'il n'en sera que plus redoutable : *Quo suavior, eo formidabilior.*

Car, en vain compterions-nous sur son titre d'Agneau pour ne voir en lui que notre avocat, ou du moins pour espérer quelque adoucissement dans sa sentence ; hélas ! ce titre autrefois si doux, ne sera plus qu'un titre d'épouvante dont nous voudrions que Jésus ne se fût jamais investi. Que veulent dire, en effet, les cris que l'auteur de l'*Apocalypse* met dans la bouche des réprouvés. Pourquoi tant d'instance de leur part de la soustraire à la colère de l'Agneau, si ce n'est parce que rien ne sera plus intolérable pour eux que cette colère, rien de plus embrasant que les feux qui en sortiront? Non, ils ne craindront rien tant que la bonté du Sauveur outragé, rien tant que sa miséricorde qui ne sera plus alors que justice; et c'est d'être frappés par la main qui épanchait sur eux tant de bienfaits ; c'est d'être exclus du bercail par le pasteur si bon qui aura tant de fois couru après eux pour les y porter; c'est d'être obligés de rendre gloire par des tourments à celui auquel ils auraient pu rendre gloire par des couronnes, qui mettra le comble à leur désolation.

Déjà le tonnerre de sa voix a retenti dans l'univers, et tout à coup la poussière des tombeaux a repris la vie, tout à coup les cendres éparses des corps humains ont reçu leurs formes premières que le temps ne pourra plus désormais ni entamer ni désorganiser; non, rien ne s'est perdu, rien ne s'est égaré de leur argile pulvérisée, merveilleusement ramassée ou repétrie ; elle se montre en chaque individu la même ainsi que tout entière, formant, selon l'expression de Job, les mêmes yeux, les mêmes organes qu'auparavant, Dieu la recomposant telle qu'il la composa ; Dieu auquel évidemment il ne sera pas moins facile de la rappeler des éléments divers qui se la seront appropriée, qu'il ne le fut de la créer au commencement. Ah! puisqu'il sut la trouver quand elle n'existait pas, douterons-nous qu'existante il ne la trouve partout où elle est? Quel est d'ailleurs celui qui dit aux tombeaux de s'ouvrir, si ce n'est ce Jésus qui, de lui-même ayant ouvert le sien, ne pouvait mieux nous garantir l'ouverture à venir de tous les autres, et que nous faudra-t-il pour affermir sur ce point notre foi, si ce n'est point assez de la plus expresse de ses paroles? O prodige ! Ainsi donc, nos âmes n'auront abandonné quelque temps leur terrestre habitation, que pour la reprendre un jour embellie et renouvelée ; ainsi le sépulcre n'aura été pour nos corps qu'un simple asile de passage ; ainsi, en les enfantant derechef à la vie, il démentira l'impie inscription qui, le supposant toujours fermé, l'assimilait au néant. Mais la résurrection commune à tous ne se fait pas en tous ni en un même temps, ni d'une égale manière; les justes en sont les premiers-nés, viennent ensuite les pécheurs ; ceux-ci comme ceux-là reprennent leurs corps, mais changés dans les uns, non changés dans les autres, glorieux dans les premiers, ignominieux dans les seconds. Oh ! quelle différence a mis entre eux leur réveil ! Hélas ! ils ne vont se voir un moment que pour jamais ne plus se revoir,

Cependant tel, et sans contredit bien plus resplendissant que durant sa transfiguration au Thabor, assis majestueusement sur un nuage lumineux, environné de toute la céleste cour, se montre dans le ciel le Fils de l'Homme, arbitre souverain de nos destinées, la croix est portée devant lui avec une pompe ineffable ; la croix qui fut si lontemps un sujet de scandale, et qui maintenant opprime de sa gloire tous ceux qui s'en sont scandalisés ; la croix qui servit ici-bas d'instrument au supplice d'un Dieu, et qui là-haut, pour ainsi dire divinisée, est le trophée éternel d'un Dieu, c'est le magnifique étendard de la victoire : *Vexillum victoriæ.* Ah! elle est aussi la règle du jugement : *Norma judicii.* Oui, il faudra, pour être couronné, l'avoir portée avec courage, l'avoir désirée avec ardeur. Naissance, crédit, richesses, piété même, tout cela ne sera plus rien s'il n'est marqué du sceau de la croix, toute doctrine qui aura dégénéré de la doctrine de la croix sera taxée de mensongère, toute vertu qui n'aura point été abaissée par l'humilité de la croix, épurée par les épreuves de la croix, ennoblie par l'amour de la croix ne sera qu'une vertu stérile, une vertu vaine pour le ciel; en un mot, à la croix seule est réservé de décider irrévocablement de tout, par cela seul qu'il n'était réservé qu'à la croix de réparer, de sanctifier tout.

Après cela, chrétiens, doit-on s'étonner

d'entendre dire à saint Grégoire que la pensée du jugement l'empêchait de respirer ; à saint Ephrem, qu'il éprouvait, en se la retraçant, une défaillance, un tremblement dans tous ses membres; à saint Bernard, que ses yeux se fondaient en pleurs pour peu qu'il se figurât et le concours, et l'appareil, et le tribunal, et le Juge, et la sentence du dernier jour. Ah! si croyant être du nombre de ceux qui avaient besoin d'en être effrayés, tous les saints ont pris tant de précautions pour ne pas s'en distraire, si on les vit s'enfoncer la plupart plus avant dans le désert, pour mieux se tenir en esprit devant le souverain Juge, en mieux écouter les interrogations, et mieux entrer dans le saint embarras de ne savoir que lui répondre; si, vertueux comme ils l'étaient, et d'autant plus vertueux qu'ils s'affligeaient de ne l'être pas assez, ils appréhendaient tant de paraître devant celui qui trouve des taches dans les plus purs esprits, combien ne devrions-nous pas l'appréhender, nous qui marchons courbés sous le poids de tant d'iniquités, et que penser, je ne dis pas des chrétiens nombreux qui vivent dans un total oubli du dernier jour, mais de ces chrétiens qui font tout pour en détourner l'idée, ou qui font consister leur spiritualité à lui substituer des idées et plus douces et plus consolantes, allant jusqu'à s'étourdir sur le jugement qui punit pour ne voir que le jugement qui absout? J'ai déjà prouvé contre eux la nécessité d'un jugement universel, pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due, voyons maintenant la nécessité du même jugement pour rendre à l'homme la gloire, ou pour le couvrir de la confusion qu'il mérite selon ses œuvres, sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

J'ai vu, dit saint Jean, dans l'*Apocalypse* (c. VII), j'ai vu l'Agneau assis sur son trône; il était environné des nations qui couvraient la terre; en leur présence ont été ouverts les fastes du genre humain, depuis son premier jusqu'à son dernier instant. Dans l'attente de l'issue où doit se terminer une aussi étonnante convocation, doit-il être possible d'exprimer les sentiments de ceux qu'elle a fait renaître pour en devenir à la foi les objets et les témoins? Non. Pas un mouvement, pas un souffle; tout se tait devant celui qui tient la balance éternelle où seront pesés tout les sorts. Des deux côtés se prolongent et se déploient toutes les générations que sa main ordonnatrice a merveilleusement classées; les voilà qui, devant lui, se partagent en deux peuples qu'il va, scrutateur à l'infini perçant, l'un avec l'autre confronter, pour les marquer d'un sceau de colère ou d'amour, pour leur rendre en récompense ou en châtiment, la rétribution respectivement due à chacun d'eux; se complaire dans le premier, avoir horreur du second; adopter l'un, repousser l'autre avec une égale solennité, par une sentence irrévocable, aussi permanente que le Dieu de la bouche duquel on va l'entendre sortir.

Il vous devait ce genre de manifestation, vous, apôtres de tous les temps, qui ne respirâtes que le zèle de son royaume, et par les travaux desquels il fut en tant de lieux connu et adoré. Oui, vous paraîtrez devant lui tout brillants de vos trophées, le front paré de lauriers immortels, avec la gloire que vous ont acquise vos nombreuses conquêtes. Oh! quelles distinctions il vous destine! Ah! il craindrait de ne pas vous honorer assez, vous, la fleur de son troupeau chéri; vous que sa grâce a bien plutôt rendus ses émules que ses disciples; vous élus, pour ainsi dire, entre les élus; il craindrait de ne pas vous honorer assez, s'il ne partageait avec vous sa fonction de juge; si vous n'étiez ses compagnons ou ses assesseurs dans la cause du genre humain; s'il ne vous donnait en spectacle, je ne dis pas à la tourbe impure des méchants, mais encore à la multitude des autres saints, qui porteraient envie à un tel degré de faveur, si la charité, dont ils sont pleins, ne les rendait inaccessibles à tout mouvement d'amour-propre.

Et vous, qui cimentâtes de votre sang les murs de la nouvelle Sion: vous qu'aucune attaque ne put entamer, aucune secousse ébranler, aucun appât éblouir, aucune menace effrayer; vous qui, peu émus à l'aspect du glaive prêt à vous frapper, sembliez avoir acquis sur la mort la supériorité de Dieu même; vous, athlètes si étonnants, quoi! le Christ que vous avez si généreusement confessé devant les hommes, ne vous confesserait pas à son tour devant eux? Il ne rendrait pas témoins des bénédictions dont vous êtes comblés, ceux qui vous chargèrent de tant de malédictions durant votre supplice! Et n'est-il pas juste au plus haut point, qu'on voie se changer en autant de trônes glorieux, les échafauds sur lesquels, avec tant d'intrépidité, vous montâtes?

Et vous, qui vous montrâtes si dignes d'avoir le Sauveur pour chef, par votre persévérance à marcher sur ses pas, par votre empressement à tout quitter pour vous ranger sous son étendard, par votre fidélité à garder scrupuleusement les lois de la milice; vous, les magnanimes triomphateurs du monde ainsi que de vous-mêmes; vous, si nobles dans vos vues, si sages dans vos précautions, si grands dans vos épreuves, qui, pour bannir de votre cœur les terrestres soins, pour mieux planer au-dessus des choses visibles, fermâtes sur vous toutes les portes de vos sens, et sûtes si prudemment vous dégager de tout ce qui aurait pu retarder votre essor vers la céleste patrie; vous, les fervents amis du Rédempteur, qui l'attendîtes comme un captif sa rançon, un exilé son rappel, une brebis son pasteur, un enfant son père. Quoi! il ne couronnerait pas, à la face de l'univers, vos mérites, en couronnant de la sorte ses propres dons? Hélas! vous n'eûtes, durant vos jours mortels, d'autres marques de sa prédilection que la cendre et le cilice; il ne vous donna d'autre préférence que celles des plus violents combats à soutenir, des plus dangereuses ten-

tations à vaincre, d'une plus pénible patience à exercer : tels que Moïse à l'égard de Séphora, il ne fut pour vous qu'un époux de sang ; il ne fut que le Dieu du Calvaire. Eh bien ! ne faut-il pas qu'il soit maintenant pour vous le Dieu du ciel ? Ne faut-il pas qu'il proportionne là-haut votre élévation à l'abaissement qui fut ici-bas votre partage ? Ne faut-il pas que tant de victoires difficiles, tant de douloureuses privations, tant de jours passés dans le travail, tant de nuits dans la prière, tant d'actions couvertes du voile de l'humilité, paraissent dans tout leur éclat, avec des éloges d'autant plus mérités de la part de Dieu, que vous y aurez moins recherché les éloges des hommes ?

Et comment, chrétiens, comment ne pas convenir que, sans cela, il eût manqué évidemment quelque chose à la gloire des élus ? Car enfin, dès là qu'ici-bas on ne connaît de leurs œuvres que la surface et les dehors, n'est-il pas de toute justice qu'on en connaisse un jour le fond, ainsi que la perfection, dans les désirs qu'ils ont contenus, dans les passions qu'ils ont captives, dans les intérêts qu'ils ont sacrifiés ? N'est-il pas de toute justice que tant de vertus modestes et naïves qu'on aura soupçonné d'être simulées, que tant d'intentions droites qu'on aura mal interprétées sortent de derrière les ombres qui les cachaient, comme le soleil de derrière un nuage ? N'est-il pas de toute justice que le corps mystique de Jésus-Christ, glorifié dans son chef, le soit encore dans chacun de ses membres vivants, et que tout ce que ceux-ci auront soufferts en supplément de sa passion, se change alors en supplément de sa gloire. N'est-il pas enfin de toute justice qu'on oppose la fidèle pratique des commandements à leur rebelle infraction ?

Voyez, voyez, comme les chrétiens paresseux se plaisent à exagérer les difficultés de l'une pour mieux réussir à se faire pardonner l'autre. Soins du monde, oppositions d'état, occasions dangereuses, bienséance, humeur, passions, tempéraments, que sais-je ? tout par eux est mis en avant pour s'autoriser à vivre dans l'inobservation de la loi. Eh bien ! comment se figurer que Dieu n'anéantira pas des prétextes pareils, en montrant les justes qui l'auront été dans tous les états, malgré les obstacles respectifs qui en étaient inséparables, ou plutôt à la faveur de ces mêmes obstacles qu'ils auront su transformer en autant de moyens de salut, étalant ainsi, dans leurs diverses manières de se sanctifier, quoi qu'il en fût de la condition, du caractère, de l'âge, du sexe, des talents de chacun, le ravissant aperçu de cette intéressante et mystérieuse variété, d'où l'Eglise devait tirer son plus magnifique ornement : *Circumdata varietate.* (*Psal.* XLIV, 10.)

Ah ! venez, les bénis de mon père, montrez-vous, avec tous les attributs de votre permanente royauté, à ceux dont vous pûtes exciter les mépris. Soyez admis au grand festin des noces éternelles. Vases d'élection, devenez l'ornement de mon indestructible palais. Puis-je vous devoir moins que de vous faire entrer dans toute ma joie, à vous qui, malgré l'abjection dont je m'enveloppais, me rendîtes un culte si tendre ? à vous, desquels je reçus la nourriture quand j'avais faim, le vêtement quand j'étais nu, la la visite quand j'étais prisonnier, la consolation quand j'étais affligé ; oui, tout ce que vous avez fait envers le pauvre, c'est envers moi que vous l'avez fait ; et la foi qui vous fit en lui, reconnaître et adorer un Dieu, quel autre prix pourrait correspondre à vos mérites et les couronner, que l'entière possession de Dieu même ?

Ici, chrétiens, tandis que les célestes chœurs applaudissent au rémunérateur magnifique de la charité, et qu'ils s'honorent d'avoir pour compagnons ceux qu'elle a transformés en vrais enfants de la lumière, tandis qu'ils chantent les cieux repeuplés, les places que l'orgueil avait fait vaquer par de nouveaux anges remplies, et qu'ils accompagnent de leurs acclamations la marche triomphale des élus, commence pour les méchants une douleur non encore éprouvée. Entendez-les d'abord se reprocher une méprise dont l'heureux choix des justes fait alors plus que jamais ressortir la stupidité. Les malheureux ! ils n'ont pas encore entendu leur arrêt, et déjà, cependant, ils disent aux montagnes de tomber sur eux pour les dérober à la face de celui qui est sur le trône ! Oh ! comment soutiendront-ils ses regards, et qui leur enseignera à se débarrasser des fortes mains entre lesquelles il est si horrible de tomber ?

Vous qui avez dit que tout marche à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans premier moteur ; vous qui, au sein même de l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, au milieu de ses bienfaits, avez désavoué son existence, ne faut-il pas que vous la confessiez alors avec désespoir ? Non, il n'aura point suffi que la vérité ait foudroyé dans le secret votre abominable doctrine ; l'outrage qu'elle a fait à celui par lequel vous existiez a été trop atroce, il faut qu'elle soit exposée à l'universelle dérision ; il faut que tous, sans en excepter les plus pervers, insultent à votre démence ! Et vous qui, bien qu'avouant l'existence de votre Dieu, avez pu néanmoins vous le figurer comme étant trop grand pour se tenir offensé par un néant tel que vous ; ah ! sans doute il vous aura seul à seul fait sentir combien votre doctrine était impie ; vous aurez su, mais trop tard, que ce qui fait l'énormité du péché est précisément ce que vous alléguez pour l'amoindrir ; mais ne faut-il pas que, cette doctrine, vous ayez encore à vous l'entendre ouvertement reprocher ; et dès là qu'accumulant outrage sur outrage vous avez cru que rien n'était digne du courroux de votre Dieu, ne faut-il pas qu'on le voie, ce courroux, se déployer sur vous avec une rigueur non-seulement proportionnée à vos offenses, mais encore à l'absurde prétention qui vous faisait leur donner l'impunité pour abri ?

Et vous qui, de siècle en siècle, avez agité

l'Eglise par tant d'orages, vous les apôtres du mensonge et de l'hérésie; vous encore les hardis et trop accrédités corrupteurs du dogme et de la morale, ne faut-il pas que soient établis en plein jour et l'indocilité de votre science, et les transports de votre haine, et la licence de vos calomnies, et les ressorts qui firent mouvoir vos intrigues? Conviendrait-il de céler cette présomption qui fit naître vos aveux, cet artifice qui les déguisa, ces passions qui les propagèrent? Quoi! vos impiétés auront reproduit les ténèbres là où brillait le jour le plus pur, elles auront perverti je ne sais combien de peuples, chaque génération qui aura suivi la vôtre aura trouvé en vous une pierre d'achoppement, c'est jusqu'à la fin des temps que votre doctrine aura exercé sa désastreuse influence, et vous n'auriez point à paraître devant les hommes de tous les temps pour y être non-seulement jugés, mais encore connus selon toute la noirceur de votre démérite? Et vous qui aurez fait tant de mal sous les dehors si spécieux du bien; vous, sépulcres blanchis qui aurez dérobé au jour tant d'abominations; vous, hypocrites odieux, ne faut-il pas qu'on perce la muraille derrière laquelle vous vous cachiez, ne faut-il pas que vous ayez à rougir, non-seulement de vos vices secrets, mais de vos vertus apparentes? Vous tous enfin dont les scandales auront, par leurs excès, étonné le monde même, où cependant abondent les scandales, ne faut-il pas que la primauté que vous avez ambitionnée dans le crime, vous l'ayez et dans la manière dont on le punira, et dans la manière dont on le fera connaître? Dans la manière dont on le fera connaître! ah! c'est ici que mon imagination, qui ne peut plus rien se retracer, demeure comme enchaînée par la stupeur et se perd dans l'immensité des moyens qui serviront à glorifier la divine justice à ce jour dernier appelé dans l'Ecriture le jour horrible et grand!

O Dieu! pardonnez-moi les fautes qui, n'étant connues que de vous seul, me sont cachées à moi-même: *Ab occultis meis munda me.* (*Psal.* XVIII, 13.) Ne m'imputez pas celles de mes frères dont, sans le savoir, j'ai été la cause et l'occasion: *Et ab alienis parce servo tuo.* C'est en ces mots, chrétiens, que le Psalmiste exhalait sa perplexité en pensant à ces péchés auxquels pourtant nous pensons si peu, ou auxquels nous nous croyons trop étrangers. Ah! malheur à nous s'ils sont encore vivants devant Dieu! Un homme éveillé par des serpents sur lesquels il s'est endormi n'est pas, il s'en faut bien, si effrayé que nous le serons à ce moment d'étonnement et de terreur où les mêmes péchés fondront sur nous de toutes parts à l'improviste, et comme s'ils sortaient, dit saint Bernard, d'une embuscade inaperçue: *Quasi ex insidiis.* Ah! chrétiens, si d'après un oracle sorti de la bouche même de notre Sauveur toute parole, même oiseuse, aura son tour dans la liste de nos prévarications, que penser de tant de médisances, de tant de calomnies, de tant de malins propos, de tant de discours si peu mesurés sur les mœurs, sur la religion, sur les plaisirs mondains? Les croirons-nous effacés par notre oubli ou justifiés par nos excuses, et la confusion qui en résultera pour nous ne sera-t-elle pas d'autant plus accablante que nous aurons peu craint d'en être accablés, ou que nous aurons pensé l'avoir peu méritée?

Qu'est-ce, en effet, chrétiens, que la confusion, sinon un jugement équitable rendu par la conscience, en vertu duquel le pécheur, ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi en fait d'intérêt ce qu'il y a de plus grand, se regarde comme indigne de paraître, honteux au plus haut point de ce qu'il est par opposition à ce qu'il devrait être? Voyez, voyez comme il fait tout pour se cacher; mais voyez aussi comme la gloire du Très-Haut, qui remplit tout, ne laisse en son pouvoir que de se montrer davantage, d'autant plus en proie à la honte qu'il a pris plus de soin pour s'y dérober. Tel voyons-nous Adam s'enfoncer dans l'ombre, en entendant la voix de son Dieu. Mais ô inutilité de ses précautions! hélas! dans le lieu même où il croit s'être le plus éloigné de son juge, il le rencontre assis sur son tribunal, et sa fuite, en aggravant sa honte, n'a fait que lui préparer un supplice de plus.

Ici, chrétiens, qu'il me soit permis d'insister sur le rapprochement qui vient s'offrir à ma pensée, et qui m'a paru propre à pénétrer vos cœurs d'une terreur salutaire. Ainsi donc, ainsi l'arbitre suprême aura deux fois appelé devant lui le genre humain tout entier, l'une au commencement presque des temps, l'autre à leur consommation; l'une après cette première iniquité qui nous est échue en héritage, l'autre après tout ce qu'on aura commis d'iniquités; l'une où Adam et Eve comparurent seuls au nom de tous, l'autre où ils comparaîtront encore avec leur immense postérité. Mais l'arrêt qui, dans l'une, en punissant le péché, épargne, pour ainsi dire, le pécheur, punira dans l'autre le pécheur de tout le châtiment de son péché. Là se versait par anticipation un sang qui demandait grâce et bien digne de l'obtenir; ici, le même sang demandera vengeance et on ne pourra la lui refuser; là, intervint un médiateur qui soutint notre cause au total détriment de la sienne; ici, plus de médiateur; mais qui? qui? un implacable ennemi qui plaidera sa propre cause au total détriment de la nôtre. Dans le premier jugement, le Seigneur exerce sa justice en y laissant intervenir sa miséricorde; dans le second jugement, il n'exercera que sa justice, uniquement en tant que justice, sans aucun mélange de miséricorde. Celui-là qui ouvrit la porte au repentir ne pouvait qu'être passager; celui-ci qui fermera la porte au repentir ne pourra que durer toujours. Non, plus d'appel de l'arrêt qui sera prononcé, plus de changement de sort dans l'immobile éternité que le dernier jour ouvrira, plus de fin au supplice de ceux dont l'impénitence

finale, ayant fait voir en eux une volonté comme éternelle de pécher, a dû conséquemment encourir l'éternelle aversion de Dieu.

Mais, demande saint Augustin, comment concilier à leur égard ces deux paroles de l'Ecriture, dont l'une assure qu'ils verront Jésus-Christ, l'autre qu'ils ne le verront point? Que veut dire que, d'une part, on les oblige à voir le Sauveur, tandis que, d'autre part, on les en empêche? *Excitatur impius ut videat, tollitur ut non videat.* Ah! répond le saint docteur, c'est que dans Jésus-Christ, en vertu de sa double nature, il y a la forme de Dieu avec la forme d'esclave. La forme de Dieu, il n'appartient qu'aux élus de la voir, et ce sera leur plus grand bonheur. Quant à la forme d'esclave, c'est la seule que les méchants verront, et ce sera leur plus grand malheur : *Quia visurus est formam servi.* De même que pour convaincre un meurtrier de son attentat on lui présente le corps sanglant de celui qu'il fit expirer sous ses coups, ainsi on leur présentera le corps sanglant du Rédempteur; ainsi on les forcera d'en compter, d'en sonder les plaies; ainsi on leur dira, comme au temps de sa Passion on le leur dit : Voilà l'homme, voilà, voilà celui que de jour en jour vous avez rendu si méconnaissable; voilà, voilà celui dont par vous les traits sont devenus si hideux, et que vous avez réduit à être réputé bien moins pour un homme que pour un ver : *Vermis et non homo.* (*Psal.* XXI, 7.) Ainsi ils ne verront que sa tête couronnée d'épines, son sang ruisselant sur son front, sa face horriblement défigurée, ses pieds et ses mains transpercés, son corps que la plus cruelle des flagellations a mis en lambeaux; en un mot, ils ne verront que son humanité telle qu'ils l'ont faite. Disons mieux avec Origène : ils ne verront en Jésus-Christ que tout ce que leur pinceau inspiré par le crime, trempé dans les couleurs du crime, y aura tracé de difformités : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 37.) Or, où sont les expressions qui puissent rendre un tel supplice, surtout quand on y joint l'épouvantable malédiction qui fait tant d'horreur à répéter, tant on en aura à l'entendre : *Ite, maledicti.* (*Matth.*, XXV, 41.) Allez, maudits, retirez-vous loin de moi; vous m'avez chargé de mépris quand vous auriez dû le plus m'honorer, vous m'avez méconnu sous les haillons de l'indigence; eh bien! fuyez-moi, à mon tour je ne vous connais plus : *Nescio vos.* (*Ibid.*, 12.) O paroles atterrantes! ô exil funeste et sans retour! ô séparation éternelle de tout bien! ô relégation dans les flammes parmi les anges pervers! Qui ne doit sécher de frayeur à votre seule idée?

Ah! chrétiens, prévenons l'irréparable malheur d'en être saisis malgré nous, en la méditant volontairement, tandis qu'il nous est encore donné de la méditer avec fruit; craignons assez tôt le jugement dernier pour n'en être pas réduits à le craindre trop tard; écoutons ce que le Seigneur nous dit maintenant dans sa bonté pour n'être pas forcés d'écouter ce qu'alors il nous dira dans sa colère. Nous venons de voir que de son côté, ainsi que du nôtre, il est nécessaire qu'on nous juge; eh bien! faisons tout pour être jugés favorablement. Soldats, animons-nous pour combattre; voyageurs, éveillons-nous pour marcher; marchons, faisons route vers le ciel à la faveur de l'Evangile, par la grâce qui fait marcher; et puisqu'une main divine écrit tout ce que nous faisons, comme aussi tout ce que nous manquons de faire, pratiquons tout ce qu'il aura fallu ne point omettre, omettons tout ce qu'il aura fallu n'avoir point fait, afin que cette même main n'écrive de notre part que des actions qui, en méritant l'approbation de Dieu, mériteront conséquemment de faire pencher en notre faveur sa balance, et surtout n'oublions pas que le grand moyen de ne pas redouter la présence du souverain Juge, c'est de l'attendre en marchant ici-bas même en sa présence.

Ecoutez-moi, chrétiens : si nous avions plusieurs morts à subir, et qu'une seconde mort pût réparer le malheur d'une mort première, nous pourrions peut-être aventurer celle-ci; mais nous n'avons qu'une mort à subir, et si elle nous surprend sans repentir dans le péché, c'en est fait, il n'y a plus de ressource. Hâtons-nous donc, chrétiens, hâtons-nous, l'heure présente est l'heure propice. Hélas! peut-être celle qui vient après.... Ah! détournons un aussi effrayant désastre, ne laissons pas passer le temps de la clémence et du pardon en supposant à chacun des jours que nous nous flattons de parcourir un lendemain qui pourtant doit manquer au dernier d'entre eux, lequel n'étant plus que le lendemain de la mort, ne sera conséquemment non plus que le lendemain de la miséricorde, et conséquemment encore le jour éternel de la justice. Gardons-nous d'espérer la victoire de nos passions d'un délai qui, dût-il même nous être accordé, n'aura servi qu'à les fortifier; mettant dès ce moment la main à la seule œuvre nécessaire, travaillons toujours, puisque le maître qui veut nous rencontrer dans le travail peut à chaque instant venir; vivons enfin de manière à paraître avec confiance devant le tribunal de notre Dieu et à mériter qu'on y prononce en notre faveur une sentence de gloire et de bénédiction qui nous fixera pour toujours dans la patrie où nous serons éternellement heureux. Ainsi soit-il.

DISCOURS X.

SUR LA QUATRIÈME FIN DE L'HOMME. — LES PEINES A VENIR.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche est mort et a été enseveli dans les enfers.

Telle est, chrétiens, la déplorable fin du riche de l'Evangile; après s'être fait des liens qui l'attachaient fortement ici-bas, il ne les voit se rompre malgré lui, que pour passer dans un esclavage dur à l'infini, il ne

trouve, après ses jours mortels, qu'un abîme où il s'engloutit sans espoir d'en sortir jamais; tombant ainsi d'une mort dans une autre qui lui fait sentir qu'il y a un Dieu, s'il en a douté, et que ce Dieu est juste, s'il a cru pouvoir abuser impunément de sa miséricorde. En vain il ne cessera de demander qu'on ait pitié de lui, plongé comme il est, dans un océan de malheurs; éternellement on lui répondra : Vous avez été heureux jusqu'au moment de votre mort, vous avez eu tout à souhait durant le cours de votre vie; vos crimes ont prospéré pendant que la vertu gémissait dans l'affliction; les maux temporels ont été pour les justes, et les biens temporels pour vous; il faut maintenant que ce scandale soit réparé, il faut que tout rentre dans l'ordre, il faut que votre malheur présent glorifie une Providence que votre bonheur passé semblait obscurcir; il faut que vous soyez puni, tandis que ceux que vous opprimiez auront leur récompense : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Luc.*, XVI, 25.)

O épouvantable sort! ô disgrâce dont il n'est point donné de sonder la profondeur! Je voudrais, chrétiens, pouvoir me dispenser de vous en parler; mais c'est un devoir du ministère évangélique, et je suis trop pressé du désir de votre salut, pour ne pas le remplir, ce devoir, quoi qu'il en coûte à votre sensibilité ainsi qu'à la mienne; heureux si, en faisant retentir à vos oreilles le tonnerre de la colère du Seigneur, je viens à bout de porter la terreur jusqu'au fond de vos âmes, d'y exciter une sainte haine du péché par l'effroi du châtiment destiné à punir le péché; heureux si, en imprimant dans vos cœurs la crainte de l'enfer, je vous détermine à ne plus marcher dans la voie funeste qui y conduit, et à revenir au contraire, sur vos pas, pour prendre et suivre désormais la voie vivante qui conduit au ciel. Or, c'est à cette fin que je prouverai d'abord, la grandeur des supplices des réprouvés, premier point; ensuite l'éternité de ces supplices, second point. Vierge sainte, vous ne serez plus ni le refuge ni la protectrice de ceux qui seront morts dans leurs péchés, mais vous le serez, mais vous l'êtes de tous ceux qui auront sincèrement détesté leurs péchés. Ah! je voudrais, et mes vœux conspirent avec les vôtres; je voudrais transformer en autant de pécheurs pénitents tout ce qui existe de pécheurs impénitents et endurcis, parmi ceux qui m'écoutent. Eh bien! signalez aujourd'hui la puissance de votre intercession, demandez à l'Esprit-Saint, pour moi, cette éloquence apostolique et forte qui, en brisant la pierre du cœur, fait couler des yeux les larmes saintes du repentir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dès là que l'homme adhère à l'existence d'un Dieu, et que la nature n'a point cessé de lui enseigner son auteur, il ne peut sans l'inconséquence la plus révoltante, avoir le moindre doute, sur l'existence d'une vie à venir. Méconnaître ou nier une aussi palpable vérité, c'est méconnaître ou nier Dieu lui-même; la croire, c'est croire un dogme aussi clairement démontré, que le dogme d'un Créateur; car, si le Maître du monde n'est pas juste, s'il ne se montre pas l'ami de la vertu en la récompensant, l'ennemi du vice en le punissant, dès lors il n'est pas Dieu comme on conçoit qu'il doit l'être; dès lors, par conséquent, il n'est pas, la foi de son existence n'est qu'une illusion, et les timides mortels se prosternent devant un fantôme. Donc, par cela seul qu'on reconnaît un Dieu infiniment parfait, c'est un point de toute évidence, que le juste et le méchant, confondus pendant la vie, éprouvent après la mort un sort essentiellement différent. Or, la nécessité d'un tel discernement une fois démontrée, sitôt qu'il demeure incontestablement vrai que dans une vie à venir, chacun recevra selon ses œuvres; que de plus, c'est Dieu qui décernera les prix, Dieu qui décernera les supplices, quelle idée ne doit-on pas se former de la grandeur des uns et des autres, du bonheur dont jouiront les élus, par opposition au malheur qui fondra sur les réprouvés? De sorte que ce qu'on a dit du premier, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que l'esprit de l'homme n'a point conçu ce qu'il est lui-même, on doit, en un sens parfaitement contraire, le dire également du second, à la description duquel je vais maintenant me borner; et pour vous le faire sentir autant qu'il m'est possible, sans me livrer à tout ce que mon imagination pourrait me fournir de traits, je m'en tiens à ceux que me fournissent les livres saints, je m'en rapporte uniquement à l'Ecriture qui deux fois nous a tracé avec détail le déplorable sort d'un réprouvé, en l'introduisant pour ainsi dire sur la scène, accablé des maux qu'il souffre, et en proie à son désespoir; Dans l'une, c'est un roi, le plus puissant de ceux qui ont régné sur la terre, mais aussi l'un des plus fameux par ses cruautés et ses injustices; dans l'autre, c'est un riche voluptueux, auquel les plaisirs étaient devenus aussi nécessaires que la vie; ils sont l'un et l'autre châtiés proportionnellement à leurs démérites; aussi a-t-on soin de les faire agir diversement à nos regards, car au milieu des reproches déchirants de toutes parts dirigés contre le premier, il garde un profond silence, tandis que le second s'exhale en plainte, dont on daigne lui prouver l'injustice ainsi que l'inutilité. Appliquez-vous, pendant que je vais successivement en parler; c'est le puits de l'abîme qui va s'ouvrir à vos yeux, ah! ne perdez rien des effrayants secrets qu'il va révéler, et à l'aspect d'une justice implacable dans son courroux, quand on ose la braver jusqu'à la fin, ne différez plus de recourir à une miséricorde infinie, toujours prête à pardonner.

Voyez d'abord tout l'enfer se troubler à l'arrivée du grand roi, dont nous parle

Isaïe : Les géants se sont levés, dit le prophète, pour aller à sa rencontre; il a fait sortir de leurs siéges douloureux, tant les rois des nations que les princes de la terre (*Isa.*, XIV, 9); tout dans l'abîme est en mouvement pour donner à sa réception la pompe qu'elle exige, ou plutôt la pompe de toutes la plus horrible, et qui par son contraste avec la pompe que naguère il étalait, ne sera pour lui qu'un vrai surcroît de douleur, qu'un raffinement de supplice; elle commence à le distinguer de ceux dont il voulait tant se distinguer, lesquels eux-mêmes sont puissamment tourmentés, selon que, sur la terre, ils ont eu de puissance ou qu'ils ont eu en mains de quoi contenter leurs passions : *Potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7.)

Mais, avant d'aller plus loin, concluons qu'il existe une demeure où les esprits vivent pendant que les corps ne sont plus; qu'il y a une prison ténébreuse où sont relégués les méchants ; qu'il est une société détestable dans laquelle on n'annonce jamais que la venue de quelque homme vain et superbe, et que cette société n'a nul commerce avec les humbles et les saints; mais que dis-je? société! dois-je donc appeler ainsi la souveraine désunion, où quoique dans un même lieu, sous la même clef, sous les mêmes chaînes, chacun de ceux qu'elle tient enfermés, j'aurais pu dire amoncelés, sans éprouver aucune compassion pour autrui, n'en inspire non plus aucune pour lui-même; ennemi de tous ses compagnons, qui, à leur tour, sont les siens, armé contre eux, comme ils sont armés contre lui, tous, ayant au plus haut degré le pouvoir de se nuire; tous l'exerçant avec fureur pour leur mutuel détriment, et tous concourant ainsi à leur respective misère. C'est l'orgueil qui parmi eux marque les rangs ainsi que les supplices. Celui qui en eut le moins, y est par suite moins tourmenté; quiconque y descend plus superbe que les autres, y est plus profondément humilié : il a vraiment la primauté dans cette affreuse hiérarchie, et on lui cède sans répugnance une place où nul ne doit l'égaler en malheur. Voilà pourquoi on nous fait entrevoir des trônes dans les enfers; des trônes dans les enfers! certes, chrétiens, que doivent-ils être ces trônes, là où la plus commune ignominie est à son comble? là où les moindres maux sont extrêmes? Quel odieux privilége que celui d'être enfoncé plus avant dans l'abîme ou d'avoir sur soi plus de charbons accumulés et qu'une pareille prééminence renferme de tourments de plus!

Car, mes frères, n'allons pas nous figurer qu'y ayant tant de différence du paradis à l'enfer, il y en ait peu d'enfer à enfer; l'Ecriture enseigne évidemment le contraire : elle nous dit que de même que les degrés de clarté sont distingués entre eux, eu égard aux élus, ainsi, eu égard aux réprouvés, sont avec la plus exacte précision, distingués les degrés des ténèbres, lesquelles sont plus ou moins tristes ou lugubres, plus ou moins vastes et profondes, selon que plus ou moins on a excellé en malice; ainsi, chrétiens, concevons-nous que lors de la neuvième plaie, dont Moïse frappa les ennemis de son peuple, les ténèbres, quoique très-épaisses pour les Egyptiens, durent l'être encore plus pour les mages, et encore plus pour les sinistres conseillers de Pharaon, et encore plus pour Pharaon lui-même, dont l'endurcissement avait attiré un aussi effrayant fléau; de sorte que, dans l'enfer, tel ou tel réprouvé est, pour tel ou tel autre, un objet d'envie, comme le fut, pour le roi dont il s'agit, chacun de ceux qui lui fut, sur la terre, inférieur en malice.

Cependant, le voilà ce prince, au milieu d'un cortége, en effet très-propre à le punir de ceux dont il aimait à s'environner durant sa vie; car ce ne sont plus de ces bas adulateurs, si ingénieux à l'élever, ce sont d'implacables censeurs, plus ingénieux encore à le rabaisser, ou plutôt, ce sont ces flatteurs mêmes, punis de l'avoir été, qui, sans aucun ménagement, insultent à sa disgrâce : quoi! c'est donc vous qui partagez notre sort désastreux, vous, qui disiez dans votre cœur : Je monterai au ciel, je me placerai au-dessus des astres, je prendrai rang à côté du Très-Haut! Eh bien! dites-nous, ce qu'il en est maintenant de vous, après tant d'enflure; ah! maintenant toute votre magnificence a disparu, tous vos titres sont effacés, vos délices ne sont plus que douleur, votre puissance que faiblesse, vos richesses que pauvreté, il ne vous reste d'autre grandeur que celle de votre misère. Homme ridiculement vain, qui pensiez n'avoir point d'égal, vous voilà donc l'inférieur de tous, vous voilà frappé comme nous, mais pour être réduit à un état pire que le nôtre, et l'orgueil, par lequel vous vous éleviez si haut, n'a servi qu'à vous précipiter beaucoup plus bas, dans le plus profond des abîmes : *Detracta est ad inferos malitia tua.*

Vous frémissez, chrétiens, en entendant les reproches dont les réprouvés accablent l'un d'entre eux ; non, jamais, dites-vous, on ne fut abreuvé de plus de fiel, et vous pensez à cette lie, dont il est écrit que les pécheurs boiront, sans jamais pouvoir l'épuiser : *Bibent omnes peccatores terræ.* (*Psal.* LXXIV, 9.) Oh! qui peut, en effet, concevoir tout ce que la vengeance d'en haut leur a réservé de tortures; ah! chrétiens, si dans le siècle présent, où Dieu, en s'irritant, se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où, pour ainsi dire, il ne frappe que d'un bras qu'il retient, nous ne pouvons néanmoins supporter la rigueur de ses coups, lui disant alors avec le Prophète, que la pesanteur de sa main nous fait tomber en défaillance : *A fortitudine manus tuæ ego defeci* (*Psal.* XXXVIII, 12); où en seront les pécheurs quand Dieu déploiera, pour les punir, toute la force de son bras?

Et quand je dis, chrétiens, les pécheurs, je n'entends pas seulement ces coupables fameux, que de plein gré vous dévouez, ainsi

que moi, aux tourments à venir; j'entends, encore, j'entends les coupables censés tels, soit par le mal, plus ou moins grand, qu'ils ont fait, soit par le bien, plus ou moins grand, qu'ils ont omis de faire, ce qui les comprend tous sans exception, depuis celui qui l'est le plus, jusqu' à celui qui l'est le moins, mais assez pour avoir encouru l'inimitié de son Dieu ; j'entends, de plus, j'entends ces coupables, qui à vos yeux peut-être ne le sont pas, ou dont la conduite, en se rapprochant plus de celle que vous tenez, vous semble mériter la même indulgence que vous avez pour la vôtre, et vous vous obstinez à ne pas la voir dans l'enfer, de peur de voir la place qui vous y attend si, vivant comme eux, vous mourez comme eux dans l'impénitence. Oh! quelle illusion que la vôtre ! quoi donc ! vous auriez oublié que l'arbre qui n'a que des feuilles subira le sort de l'arbre déraciné ; que se présenter devant le Sauveur, les mains vides, c'est encourir de sa part, la malédiction dont il ne frappe pas moins l'inutile serviteur, que le serviteur infidèle. Hélas ! parmi les esprits que l'archange apostat, entraîna dans sa chute, combien ne dut-il pas s'en trouver qu'il eût fallu, selon vous, excepter de la commune disgrâce ! combien qui auraient voulu pouvoir concilier les intérêts du ciel avec ceux de leur parti, auquel peut-être ils ne tenaient que faiblement, et qui, sans autre crime que l'indécision, étaient, puisqu'il faut le dire, innocents à votre manière ! Cependant ils furent tous exclus de leur séjour natal, pour être sans retour, précipités dans l'éternel abîme ; que dis-je ? ah ! puisque les enfants que le bain réparateur n'a point lavés, sont dévoués à une réprobation éternelle, sur quoi fonderiez-vous l'espoir de vous y soustraire ? à moins que, par la plus funeste des illusions, vous ne pensiez que l'indulgence, qui vous rend justes à vos propres yeux, vous rend également justes aux yeux du souverain Juge ; ah ! ne vous y trompez pas, et retenez bien la parole que je vais dire : Toute vie qui n'est pas digne du ciel, n'est digne, par cela seul, que de l'enfer ; oui, là seront tous les indolents trop préoccupés de leurs plaisirs; là, seront tous ceux qui auront cherché leur consolation sur la terre, et qui du lieu de leur exil auront fait le lieu de leur repos et de leurs délices; là, seront tous ceux qui auront prétendu servir deux maîtres à la fois, en conciliant les maximes du monde avec les maximes de l'Evangile ; là, seront tous ceux qui auront été vicieux; en un mot, là, seront tous ceux qui, dans le fond, auront été aussi vides de vertu que le mauvais riche, dont le Sauveur ne trace à nos regards, avec tant de détail, le sort désastreux, qu'afin que nous fassions tous nos efforts pour ne pas lui ressembler.

Car voilà que son supplice a commencé dès l'instant qu'il a cessé de vivre. Oui, tandis qu'on rend les honneurs funèbres à son corps, tandis qu'on en rehausse le néant par des inscriptions ou par des monuments qui ne flattent que la vanité de ceux qui lui survivent, son âme trouve dans l'abîme un tombeau que ses prévarications ont creusé. *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.* (*Luc.*, XVI, 22.) Oh ! quel changement de scène, et quelle interversion de sort, dit Tertullien, quel état, et quel état ! le pauvre a passé de la mortification de la vie aux plaisirs ineffables du ciel; le riche, des plaisirs de la vie aux douleurs incompréhensibles de l'enfer; voyez, comme soudain transporté d'un monde riant dans un vide affreux, il parcourt d'un œil épouvanté cette odieuse région qu'on lui avait peinte d'après Job comme un séjour de trouble et d'agitation, où l'ombre de la mort habite,et où on ne voit plus que le péché avec tout ce que ses emblèmes ont d'horrible et de hideux. C'est de là que, tournant vers le ciel des regards qu'il en avait toujours détournés pendant sa vie et que, voyant Lazare enveloppé du même tourbillon de gloire qu'Abraham, je crois l'entendre s'écrier : Le voilà donc, le voilà tout rayonnant de splendeur cet homme que je ne daignais pas même honorer d'un seul de mes regards ; ses larmes sont essuyées, ses maux ne sont plus, un bonheur toujours nouveau sera son partage, tandis que moi... Oh ! qu'il est maintenant pleinement vengé de mes criminels dédains, qui n'ont fait qu'augmenter son mérite en aggravant mon malheur.

Ainsi, plus il approfondit sa disgrâce, plus il se lamente et se désespère. Le souvenir de son état passé rend encore plus horrible son état présent; il compare la pourpre et le lin qui couvraient son corps au vêtement de feu qui l'environne, les délices dont il s'abreuvait à la soif qui le consume, il souffre en un mot autant de tourments qu'il avait goûté sur la terre de plaisirs, et pour comble de calamités, tous les biens qu'il a comptés pour peu ici-bas, lui sont montrés dans tout ce qu'ils ont de riche et d'inappréciable. Voyez comme il prend l'essor pour s'élancer vers eux, et comme à tout moment on le fait retomber sur lui-même; oui, tout son être, tous ses efforts ne le poussent vers Dieu que pour qu'il en soit repoussé, de sorte qu'à la fois pressé et par un amour impuissant et par une haine infructueuse, il ne peut s'approcher de ce qu'il aime, ni s'éloigner de ce qu'il abhorre. Or, est-il tourment pareil à celui de la pleine connaissance de ce qu'on aime, unie à la pleine conviction de ne pouvoir jamais l'obtenir. Et quel supplice dès lors, quel supplice que celui qu'on appelle par excellence le supplice du dam, lequel, tant il est grand, a donné son nom à ceux qui le subissent ! « Quelle peine, dit saint Augustin, que de tendre sans cesse vers Dieu, bien que sans cesse privé de Dieu, bien que sans cesse hors de Dieu · » *Penitus extra Deum.* Hors de Dieu ! oh ! qui me donnera de vous expliquer cette parole si simple, mais si profonde et qui dit tout? Hors de Dieu, c'est-à-dire hors de l'Etre par excellence hors de celui qui donna l'être, ou plutôt en opposition

avec l'Etre, ou mieux encore au-dessous du néant, puisqu'il vaudrait mieux n'être pas ; hors de Dieu, c'est-à-dire sans aucun titre à la possession de Dieu, châtiment incompréhensible, dit saint Bernard, qui ne peut se mesurer que sur l'infinité de Dieu, puisqu'il est l'absence totale de Dieu même, que par conséquent il est grand à proportion que Dieu est grand : *Hæc enim tanta pœna quantus ille.* Ah! chrétiens, j'assure que rien n'est plus formidable dans les trésors de la divine colère, j'assure qu'avec toute sa puissance Dieu ne peut punir par un plus grand mal, comme au contraire il ne peut récompenser par un plus grand bien qu'en se donnant lui-même sans réserve: *Ero merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) Hors de Dieu, c'est-à-dire, et j'emprunte ici les expressions du Chrysostome français, hors de Dieu, c'est-à-dire qu'à l'instant même où Dieu dit au pécheur impenitent : Retirez-vous, il se dépouille des droits qu'il a sur le pécheur qui, à son tour, perd les droits qu'il a sur son Dieu ; dès lors, dès lors plus d'alliance entre l'un et l'autre : tout lien, tout rapport, toute correspondance ont disparu; il existe entre eux un divorce plein; Dieu n'appartient plus au pécheur, le pécheur n'appartient plus à Dieu. Le pécheur n'appartient plus à Dieu! je me trompe, hélas! tout hors de Dieu qu'il est, le pécheur appartient encore à Dieu, mais sous un rapport qui met le comble à sa disgrâce; car tandis que Dieu n'est plus ni son père, ni son protecteur, ni son ami, il est son juge inexorable, il est son implacable ennemi. Ainsi le réprouvé est à la fois malheureux et d'avoir un Dieu et de n'en avoir point, d'avoir un Dieu sans cesse armé contre lui, de n'avoir plus un Dieu propice et favorable, de l'aimer tel qu'il ne l'aura jamais, de le haïr tel qu'il l'aura toujours présent. Or, qu'est-ce que ce perpétuel conflit de haine et d'amour, de désir et d'aversion, d'éloignement et de poursuite d'un objet infini, sinon l'enfer, autant que par la révélation il est possible de le concevoir. Maintenant, chrétiens, je devrais vous entretenir de tous les genres de tourments dont la privation de Dieu est accompagnée, mais je laisse un détail qu'il vous sera facile de suppléer, et après vous avoir parlé de la grandeur des tourments à venir, je passe à leur éternelle durée, sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelque grands que soient les tourments de l'enfer, ils pourraient néanmoins avoir un adoucissement dans leur durée elle-même si celle-ci devait finir, et l'espoir de les voir plus ou moins tard cesser les rendrait sans contredit infiniment plus supportables. Dites-nous, en effet, vous, âmes saintes, qui gémissez dans un asile de passage où vous achevez de vous embellir en acquittant de jour en jour ce que vous devez encore à la divine justice ; oui, dites-nous ce qui vous anime et vous soutient au sein de vos tourments expiatoires, si ce n'est leur cessation future, quelque longs qu'en soient les délais; mais, chrétiens, nul délai, point de terme aux tourments de l'enfer ; ils sont de leur nature infinis : atterrante vérité si clairement exprimée soit dans l'Ecriture, soit dans la tradition, qu'on est forcé de convenir qu'elle appartient au dépôt sacré de la foi évangélique; disons mieux, elle n'est pas même un mystère, n'étant pas moins du ressort de la raison que du ressort de la foi, et nos philosophes mêmes, au lieu de la combattre, en seraient sans aucun doute les défenseurs zélés, s'ils voulaient, autant qu'il le faut, réfléchir, soit sur la nature du péché, soit sur la perverse volonté qui enfante et commet le péché, soit sur la justice inévitable qui juge et punit le péché.

Et d'abord, chrétiens, pour partir d'un point fixe, et procéder avec ordre, et d'abord, qu'est-ce que le péché? C'est évidemment une abjuration, un mépris de la divinité, c'est une injure, un affront fait à Dieu, c'est un attentat, une révolte contre Dieu; en un mot c'est le souverain mal, puisqu'il s'oppose en tout au souverain bien. Mettez d'un côté les hautes idées que la raison nous donne de la majesté divine, mettez de l'autre côté l'audace de l'homme qui s'en prend à cette divine majesté, comparez l'offenseur à l'offensé, jugez enfin, par la distance de l'un à l'autre, de l'énormité du péché, et vous aurez la mesure de celle-ci, ou plutôt vous la regarderez comme étant sans mesure.

Que fallut-il, d'ailleurs, pour que Dieu pardonnât le péché? Ah! c'est ici que vous allez sentir, autant qu'il est possible, tout ce qu'il a de noirceur. Il fallut, pour pardonner le péché, que Dieu néanmoins en tirât une vengeance infinie ; il fallut que Dieu le punît sur son égal, sur son Verbe incarné, Dieu comme lui : non! pas d'autre moyen de proportionner la réparation à l'offense, offense par conséquent qui doit s'estimer au prix de la réparation. Oh! quel châtiment a dû mériter le péché, puisque, pour le détourner loin de nous ce châtiment, il a fallu qu'un Dieu eût à le subir. Vous, proscription du genre humain entier, pour punir la faute d'un seul homme, vous encore, déluge uiversel qui engloutîtes les enfants d'Adam, ah! vous n'êtes cependant que de faibles crayons des châtiments dus au péché. Un Dieu mort pour l'expier, voilà ce qui peut seul en donner une exacte idée, de sorte que la croix est, si je puis ainsi parler, la seule échelle propre à graduer l'énormité du péché, ou bien, pour le dire avec l'Eglise, la balance juste qui, par le poids immense qu'elle porte, indique, on ne peut mieux, le poids immense à contre-balancer; donc, la malice du péché est de sa nature infinie, donc elle mérite des tourments infinis; mais, et voici le principe d'où suit naturellement l'éternité des peines de l'enfer; mais sur la croix un instant de supplice a suffi pour apaiser le céleste courroux ; pourquoi? parce que c'est un Dieu qui a subi cet instant de supplice. Or, qu'on me dise l'époque où le supplice d'un homme quelconque égalisa celui d'un Dieu, pour qu'alors il soit pleinement quitte

envers la justice inexorable qui le poursuit? n'est-il pas vrai qu'à chaque instant son supplice, quelque grand qu'on le suppose, est pourtant, par essence, limité dans sa grandeur; donc, par l'invariable loi des compensations, donc il faut nécessairement qu'il soit illimité dans sa durée, autrement dit, il doit avoir, ce supplice, en durée ce qu'évidemment il ne peut avoir en grandeur.

De plus, si le péché du réprouvé ne finit point, la peine du péché ne doit non plus finir jamais. Or, dans le séjour de l'impénitence la plus consommée où serait le moyen de faire cesser le crime en l'expiant? N'est-ce pas l'Esprit-Saint qui a dit que l'arbre une fois coupé se fixe après sa chute, qu'il tombe soit à l'orient, soit à l'occident, soit du bon, soit du mauvais côté, et que là où il tombe il demeure ce qu'il est, sans pouvoir prendre jamais aucun accroissement et privé de tout suc vital, de tout principe de végétation; donc l'âme, en se séparant du corps à ce moment décisif qui sépare le temps de l'éternité, demeure toujours ce qu'elle est alors, c'est-à-dire pour jamais dans l'amour ou dans la haine de son Dieu, et pour jamais récompensée ou punie : *In quocunque loco ceciderit, ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 2.)

Non, il ne peut y avoir de rédemption aux enfers ; tout est lié dans le méchant, tout est puissamment enchaîné : plus de pieds pour courir au trône de la grâce, ou pour fuir la divine justice; plus de mains pour pratiquer les bonnes œuvres, ou pour expier les mauvaises; plus de désir de conversion, plus d'aversion du mal, plus de retour vers le bien, en un mot, plus de repentir; car sans doute on ne peut appeler de ce nom les pleurs que versent, ou les soupirs que poussent les réprouvés au dire de l'Ecriture. Eternellement ils pleureront, éternellement ils gémiront, mais éternellement sans aucun succès, n'ayant, ni ne pouvant avoir le principe qui seul peut sanctifier ou les gémissements ou les pleurs; de sorte que leur grand supplice, le supplice qui les aggrave tous, c'est de persévérer dans les coupables sentiments dont ils sont punis. Hélas! tandis qu'ils parcouraient le sentier de la vie, ils conservaient au milieu même de leurs crimes un certain goût pour la vertu : leur pente au mal n'était pas invincible, et au fort de leurs plus grands désordres ils se sentaient libres de retourner vers le bien auquel ne cessaient de les ramener tantôt des inspirations, tantôt des avis salutaires; mais dans l'enfer ils ne sentiront, ils ne conserveront que l'attachement qu'ils ont eu au péché dont ils ne pourront d'aucune manière se départir. Affreuse immutabilité qui ne sert qu'à redoubler leur rage. Dans les enfers point de repentir, donc point de rédemption, donc point de fin non plus aux tourments.

Vainement, chrétiens, et c'est ici l'objection dont on fait le plus de bruit, vainement se figure-t-on qu'il n'est point de proportion entre la faiblesse d'un moment et une éternité de supplice; car, accuse-t-on la justice humaine de ne garder aucune proportion, lorsqu'elle punit le forfait d'un moment par la perte irréparable de la liberté ou de la vie? Que fait-elle cependant alors, sinon infliger une peine en quelque sorte éternelle, une peine, dit saint Augustin, dont l'effet ne passe point, quoique le sentiment en soit passager. Or, puisque nous applaudissons à la sagesse des lois qui frappent certains forfaits de la peine capitale, y pense-t-on d'oser censurer l'inflexible, mais juste rigueur de la divine loi? ou comment trouverions-nous trop sévère un Dieu qui, après avoir annoncé aux impénitents une vengeance interminable, les voit encore du haut de son trône assez ennemis de leur bonheur pour braver ouvertement d'aussi épouvantables menaces; et la patience avec laquelle il supporte ici-bas leurs outrages! comment l'expliquerions-nous, si nous ne savions avec toute certitude qu'il en sera un jour le vengeur éternel! *Patiens quia æternus.* Ah! chrétiens, si la crainte des tourments de l'enfer, tout éternels qu'ils sont, font néanmoins sur les hommes si peu d'impression, si elle n'est pas un frein assez puissant pour les arrêter dans la poursuite de leurs désirs criminels, si l'effrayant aperçu d'un malheur sans fin n'est pas capable de les contenir, qu'on me dise l'influence que pourraient avoir sur eux des tourments qui ne seraient que passagers.

Ajoutons, pour pousser au second rapport sous lequel la pensée doit s'envisager, ajoutons que la volonté qui le produit, et qui, jusqu'à la mort y persévère, est vraiment éternelle dans son essor, dans ses dispositions, dans son désir : dans son essor, puisqu'elle s'en prend de telle sorte à son Dieu qu'elle ne craint pas de l'avoir pour ennemi, ou qu'elle saurait au besoin rendre courroux pour courroux; dans ses dispositions, car le pécheur qui consent à mourir ennemi de son Dieu, consent par là même à l'être toujours, de sorte que si au delà du tombeau il pouvait ce qu'il a pu, avant d'y descendre, il le ferait encore avec acharnement, par conséquent avec une volonté éternellement disposée à le vouloir. Dans son désir; c'est trop peu, en effet, que du temps, pour qu'elle puisse assez dilater sa malice; voyez comme elle en franchit les étroites limites, avec un élan, une impulsion qui la fait ne s'arrêter à aucun point; ne donnant à son désir aucun terme, et lui faisant ainsi longer toute l'éternité. Il est vrai, observe saint Bernard, que l'acte de la volonté est fugitif de sa nature, mais la volonté qui le fait ne l'est pas. Au contraire, elle est ferme en sa perversité qu'elle éternise en s'y obstinant; de sorte que le pécheur ne voudrait toujours vivre, qu'afin de pécher toujours : *Semper vivere vellet ut semper peccare posset.* Or, que peut mériter celui qui ne voudrait point vivre sans pécher, sinon de ne vivre jamais sans souffrir? *Nunquam careat supplicio qui nunquam voluit carere peccato.*

Au surplus, chrétiens, si nous ne croyons pas le dogme dont je parle, que croirons-nous? puisqu'il n'est rien de plus croyable, rien de plus expressément révélé par la pa-

role divine, rien de plus clairement enseigné par tous les Pères, rien de plus solidement fondé sur la raison, rien dont la croyance nous soit plus nécessaire, pour nous retenir dans les bornes du devoir. Et à quoi peut aboutir de ne pas le croire, ou de ne le croire qu'imparfaitement? En sommes-nous pour cela plus à couvert? le doute même que nous en aurions nous sauvera-t-il de ses funestes conséquences? Et s'il se trouve vrai, quoique nous en ayons douté, où en serons-nous? Quoi! nous ne négligeons rien pour éviter un mal incertain, sans autre motif que celui de son incertitude, et dans l'incertitude où nous serions s'il existe des supplices qui n'auront point de fin, nous ne ferions rien pour les éviter? Après tout, qui ne sait que la grandeur d'un mal, n'eût-il même, n'eût-il qu'un seul degré de probabilité, doit, pour ainsi dire, suppléer les degrés de probabilité qu'il n'a pas, et vous faire agir comme s'il les réunissait tous; or, cela posé, voulez-vous, chrétiens, voulez-vous donner aux sophismes de l'impie autant de force qu'ils en ont peu? eh bien! soit : les voilà tels qu'il les faut, je ne dis pas seulement pour balancer, mais encore pour surpasser, et même de beaucoup, les preuves que la foi nous fournit de l'éternité des tourments; en sommes-nous pour cela plus avancés, bien que, par une supposition telle qu'on ne saurait en trouver de plus favorable à la cause de nos adversaires, en sommes-nous, dis-je, plus avancés? Non, chrétiens, non, assurément, puisqu'alors même tout se réduit encore à deux partis, dont la plus commune prudence exige évidemment qu'on choisisse le plus sûr; or le plus sûr, sans contredit, est celui de régler nos mœurs de manière à éviter des tourments éternels, soit qu'ils existent, soit qu'ils n'existent pas, puisque dans ces deux cas, et quoi qu'il en soit des preuves dont l'un ou l'autre peuvent s'environner, il est clair que ces tourments, on n'a pas à les craindre, et je défie l'incrédulité la plus astucieuse de pouvoir répliquer à un argument de ce genre.

Mais quoi! toujours souffrir, nous dit-on, et en souffrant toujours, ne rien acquitter, et en souffrant toujours, demeurer cependant toujours insolvable, toujours également criminels! Comment concilier un dogme si effrayant avec l'immense bonté de notre Dieu? Non, sans doute, chrétiens, on ne pourrait concilier un tel dogme avec l'immense bonté de notre Dieu, si en effet notre Dieu n'était que bonté, s'il n'était vraiment que miséricorde; mais, dit Tertullien, notre Dieu est encore, et à un degré pleinement égal, est en outre sainteté, il est en outre justice; or, une sainteté, une justice toujours subsistantes, et c'est ici le troisième rapport sous lequel on doit envisager le péché : or, dis-je une sainteté, une justice toujours subsistantes, que sont-elles toujours, sinon les implacables ennemies du péché, que, par conséquent, elles doivent toujours poursuivre, toujours punir, si le péché dure toujours? Donc, puisqu'il n'y a rien dans l'enfer qui abolisse le péché, il n'y aura rien non plus qui en arrête ou qui en fasse finir le châtiment de la part du pécheur, comme je l'ai déjà prouvé, mais encore de la part de Dieu, qui ne peut se départir du droit qu'il a de se venger du péché; car n'allons pas diviser ce grand Dieu par nos abstractions ou précisions mentales, en ne le considérant, pour ainsi dire, qu'à moitié; n'allons pas non plus le mettre en opposition avec lui-même, lui, dit saint Paul, qui ne peut ni se nier, ni se contredire : *Seipsum negare non potest* (II *Tim.*, II, 13). Reconnaissons qu'à la vérité, sa miséricorde est infinie, mais que les effets de cette miséricorde ont des bornes que sa sagesse ne manque pas de poser. N'oublions jamais qu'il n'est pas moins juste que bon, *dulcis et rectus.* (*Psal.* XXIV, 8.) Sachons que bien qu'il puisse pardonner, en tant que bon, il ne le peut néanmoins en tant que juste : et que, bien qu'en pardonnant il ne fasse tort à personne, il ferait cependant tort à lui-même, en cela seul qu'il blesserait son inviolable justice : ce qui fait dire à saint Augustin que le prix décerné au vice ne concourt pas moins à la perfection des œuvres du Très-Haut que le prix décerné à la vertu; autrement dit : que l'enfer, que Dieu a creusé pour le supplice des méchants, ne tend pas moins à le glorifier que le ciel qu'il a ouvert pour la félicité des élus; Dieu est aussi grand dans l'un que dans l'autre; s'il déploie dans le premier tout ce qu'il a de puissance pour tourmenter, c'est qu'il y punit tout ce qu'on a employé de puissance à l'offenser; s'il déploie dans le second tout ce qu'il a de moyens pour rendre heureux, c'est qu'il y récompense tout ce qu'on a mis de zèle ou de fidélité à le servir. Ils sont donc respectivement ce qu'ils doivent être, Dieu se montrant dans chacun tel qu'il doit s'y montrer, et, par suite, recevant de chacun la gloire que chacun doit lui rendre à sa manière; de sorte que, quel que soit celui des deux que vous envisagiez, ou l'enfer ou le ciel, vous avez également à y admirer le Dieu créateur, ordonnateur souverain de toutes choses, et que l'ensemble qui en résulte demeure toujours beau : *Ut quodlibet elegeris semper pulchra sit universitas.*

Au surplus, comment veut-on que la justice de Dieu finisse les peines des réprouvés? faudra-t-il que, par un miracle contraire à la simplicité de ses voies, il détruise une âme immortelle pour n'exercer sa justice que sur le néant? ou bien veut-on qu'après une certaine période il mette de niveau la sainteté avec le péché, la vertu avec le vice? car c'est là qu'il faut en venir si l'on méconnaît l'éternité des peines de l'enfer : mais donnez à ces peines telle étendue qu'il vous plaira; multipliez, entassez les millions de siècles. Dès que l'éternité n'y est point, tous les millions de siècles ne sont plus rien; ils seront, à mesure qu'ils s'écouleront, comme le jour d'hier, et à l'époque où ils auront disparu, il sera vrai de soutenir que les mé-

chants, rétablis dans l'amitié de leur Dieu, pourront s'asseoir à côté des bons! Caïn, par exemple, à côté d'Abel; Caïn! le plus détestable des meurtriers, à côté d'Abel, la plus innocente des victimes; Caïn, mais quoi! tant de siècles écoulés n'ont pu rien changer dans l'horreur qu'il inspire; le sang dont il se couvrit fume encore et crie aussi fortement que jamais, ou comme s'il n'eût été versé que d'hier sous nos propres yeux; son crime, toujours vivant devant nous, semble, pour ainsi dire, destiné à ne jamais vieillir, toujours nous sommes spontanément portés à lui demander ce qu'il a fait de son frère; aujourd'hui même si, comme ils le furent autrefois, ses descendants étaient, à certains signes reconnus, nous frémirions d'être abordés par quelqu'un d'entre eux; nous, aux yeux desquels tout homme, que les lois ont flétri, semble ne plus appartenir à l'espèce humaine, et nous pourrions nous figurer qu'un jour... Ah! chrétiens, ma bouche se refuse à proférer un tel blasphème : *Quod istius modis quoque scelus est.*

Après tout, chrétiens, que veut dire, s'il ne signifie une éternelle réprobation, cet immense chaos dont nous parle Abraham du haut de sa gloire; ce chaos, qui sépare à jamais les justes des méchants, et Lazare du mauvais riche? Maintenant, est-il dit à celui-ci, maintenant : *nunc*, c'est-à-dire aujourd'hui; mais, de cet aujourd'hui, qui n'appartient à aucune période, et qui, au contraire, les embrasse toutes en dépassant toute mesure; de ce fixe et immuable aujourd'hui dont rien ne marque les heures, ou plutôt dans lequel un immobile cadran n'indique jamais que la même heure, l'heure de l'éternité. Aujourd'hui et toujours, vous serez tourmenté, parce que aujourd'hui et toujours vous serez un coupable impénitent : *nunc autem cruciaris.* (*Luc.*, XVI, 25.) O désolation qu'aucun langage humain ne peut rendre; non, chrétiens, l'espérance qui adoucit tout, n'adoucira jamais le sort des réprouvés; la grâce qui, seule, pourrait calmer leurs tourments, sera toujours sans action, la vengeance qui les aura décernés, agira sans cesse, sans cesse elle fera gronder son tonnerre, et voilà ce cri épouvantable dont le Seigneur menace les méchants dans Isaïe; ce cri, que le zèle de sa gloire lui fera pousser contre eux; ce cri qui, bien différent de son silence, sera éternel.

O Dieu! parlez, pendant qu'encore il en est temps, à notre âme; parlez-nous maintenant dans votre miséricorde, de peur qu'après avoir abusé de votre silence nous ne soyons forcés d'entendre le cri de votre colère; faites-nous salutairement frémir à l'aspect du tourment réservé aux coupables imitateurs du mauvais riche, et ne permettez pas que nous soyons engloutis par les flots de votre courroux. Hélas! jusqu'ici, nous nous sommes endormis sur les bords du gouffre dans lequel même nous allons tomber, si, en nous éveillant nous ne faisons tout pour l'éviter. Ah! Seigneur, sauvez-nous et ne perdez pas notre âme avec les impies : *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam.* (*Psal.* XXV, 9.) Délivrez-nous de ce funeste aveuglement qui, en nous cachant nos propres infirmités, nous empêche d'y remédier; éclairez nos yeux afin que nous ne soyons pas surpris par un sommeil de mort : *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte* (*Psal.* XII, 4); préservez-nous surtout de ces fatales distractions qui nous font sitôt oublier vos menaces; faites-les ces menaces retentir sans cesse à nos oreilles, et que la crainte, qu'elles sont si propres à exciter, nous ramène, par degrés, à la confiance en vos promesses. O Dieu! embrasez-nous du feu que vous êtes venu allumer sur la terre et qui consume le péché, pour que nous évitions le feu que vous allumez dans l'enfer et qui punit éternellement le péché. Eh! qu'y aurait-il, ô mon Dieu! de difficile en la pratique de votre sainte loi, si nous pensions, d'une part, aux supplices que vous réservez à ses infracteurs, si nous pensions, d'autre part, aux biens infinis que vous promettez à ses observateurs. Ah! faites que dès ce moment nous prenions la ferme résolution de ne rien négliger, et au contraire de tout entreprendre pour nous soustraire aux uns et mériter les autres; c'est la grâce, chrétiens, que je vous souhaite, etc.

DISCOURS XI.

SUR LE CIEL.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se. (I *Cor.*, II, 9.)

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Pratiquer la vertu sans aucun intérêt, ni sans aucun égard à notre bonheur présent ou à venir; c'est courir plutôt après une une belle idée qu'après un bien solide et réel : aimer la vertu uniquement pour notre plaisir actuel, c'est évidemment l'estimer trop peu, c'est par conséquent sur quoi on ne peut fonder une obligation morale assez forte, assez étroite pour la pratiquer habituellement; d'ailleurs il s'en faut bien que le plaisir et la vertu soient ici-bas toujours réunis, et quand même ils le seraient, il y aurait trop loin de l'un à l'autre, trop de disproportion entre un plaisir momentané et une vertu longuement éprouvée pour que celle-ci bornât sa noble ambition à n'aspirer qu'à la possession de celui-là; il n'appartenait qu'au christianisme, et c'est ici l'une des plus belles, des plus touchantes preuves de sa divinité; il n'appartenait qu'au christianisme d'animer, de soutenir la vertu par un motif près duquel ne sont rien les autres motifs qu'on lui offrirait ici-bas; c'est un prix immense, ce sont des biens infinis que la religion fait briller à nos regards; en nous disant que nous sommes créés pour Dieu, elle nous garantit la pleine possession de Dieu si nous marchons devant Dieu, si nous vivons selon Dieu; et le seul tressaillement que nous cause une récompense avec tant de justesse adaptée à nos vastes

désirs en démontre incontestablement la vérité.

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point conçu ce que Dieu promet à ceux qui l'aiment : admirable gradation qui pour ainsi dire dans trois pas nous met en face du bonheur suprême, et qu'il suffit de bien méditer pour avoir du bonheur d'en haut la plus exacte notion ; car que de magnifiques objets ne voit point notre œil ; objets pourtant qui ne sont presque rien eu égard à ceux que nous connaissons par l'entremise de l'ouïe, lesquels eux-mêmes ne sont rien eu égard à ceux que notre esprit peut concevoir, et ceux-ci, quelque riche ou féconde que soit la conception qui les multiplie ou les agrandit, ne sont rien non plus, comparés aux biens qui nous sont promis dans l'éternité ? O Dieu ! je sens que, pour en parler dignement, il faudrait que j'eusse été initié dans le sanctuaire qui les cache ; mais suppléez la vision que je ne puis en avoir par cette vive foi qui les rend en quelque sorte présents ; faites que je sois éloquent à force de les croire ou mieux encore à force de les désirer : appliquez-vous, chrétiens, c'est des vraies délices que nous goûtons ici-bas, que je prétends vous élever aux délices que nous goûterons là-haut : délices de l'esprit, délices du cœur ; délices de l'esprit, par la pleine connaissance qu'il aura de la vérité souveraine, vous le verrez dans mon premier point ; délices du cœur par la pleine possession qu'il aura du souverain bien, vous le verrez dans mon second point ; c'est tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Notre esprit étant par sa nature destiné à connaître la vérité, il ne peut évidemment être heureux que par la connaissance qu'il en a, et conséquemment il n'est plus ou moins heureux qu'à raison des degrés de cette connaissance ; car que fait l'Evangile, en comparant l'état de Marthe avec celui de Marie, sinon, graduer le bonheur de chacun de ces deux états, selon que, plus dégagée des terrestres soins, la vérité y est mieux méditée, et il ne se décide si ouvertement en faveur du parti que Marie a préféré, que parce qu'elle y peut à souhait, avec moins d'obstacle, se nourrir de la vérité qu'elle y contemple avec autant de facilité que de loisir ; mais quelque favorisé que notre entendement puisse être ici-bas, soit par les lumières naturelles, soit par les lumières qu'il reçoit d'en haut, il est hors de doute, chrétiens, que les notions qu'il a maintenant de la vérité sont toujours très-circonscrites, que par conséquent le bonheur qui en résulte pour lui est très-imparfait? Eh bien ! ce bonheur, quoique très-imparfait surtout eu égard à celui qui nous est réservé après cette vie, peut nous en donner une assez juste idée ; si nous savons assez réfléchir d'abord sur la joie qu'il cause à notre entendement quant aux vérités qui sont du ressort de la raison, ensuite sur la joie qu'il nous causerait quant aux vérités qui sont du ressort de sa foi si celle-ci ne les couvrait point de ses ombres.

N'est-ce pas, en effet, la vérité qui le ravit et qui l'enchante ? N'est-ce pas elle qui fait son charme ainsi que sa délectation? Ce vieillard dont les conseils ou les leçons ont pour vous tant d'attraits, n'offre, dit saint Augustin, aux yeux de notre corps rien qui leur puisse plaire : des membres courbés, une tête chauve, un front ridé, des yeux presque éteints, des mains sans force, des pieds chancelants, voilà tout ce qu'au dehors vous voyez de lui ; qu'est-ce donc qui a pu lui concilier de votre part tant d'admiration? D'où vient que vous le trouvez si beau, si attachant, si agréable à entendre? Si ce n'est par la vérité de ses maximes qui a frappé l'œil intérieur que vous avez en vous : *Intus est oculus unde videatur pulchritudo justitiæ.*

C'est de cet œil, ô Jésus ! mais que vous-même aviez ouvert, que vous voyait cette multitude si empressée, à qui le pain de la vérité faisait oublier cet autre pain dont sa défaillance annonçait le besoin? Ah ! pour peu que l'homme estime son intelligence ou qu'il en sente la destination, c'est après la vérité qu'il soupire, après la vérité qu'il court, il est même inquiet jusqu'à ce qu'il la trouve ; et quand il l'a trouvée, il plante un pieu, dit l'Ecriture, auprès d'elle, il en fait son appui solide, elle devient son repos, il la contemple, il la savoure, il s'en nourrit, le voilà qui, tel que la veuve dont l'Evangile nous peint la joie, quand la drachme qu'elle cherchait s'est montrée à ses yeux ; le voilà, dis-je, qui ne peut contenir la sienne ; avec quel zèle il fait briller aux regards d'autrui la vérité qui a brillé aux siens, on dirait qu'il en réfléchit la gloire :

Ainsi, voyons-nous David s'enflammer d'un saint enthousiasme en la méditant, ne point tarir sur son éloge, la montrer sous tous ses aspects, en parler de mille manières et toujours avec de nouveaux transports : tantôt il la cache dans son âme, tantôt il en fait retentir le temple saint, elle est sa consolation, son amour, son espérance ; à mesure qu'il l'entend, il désire de l'entendre, et il reconnaît que l'entendre, c'est un don de Dieu, il s'y attache par tout son être, elle brûle, elle consume ses facultés, elle le fait se fondre en un torrent de larmes de plaisir ; or, si telle est la joie qu'elle procure ici-bas, que sera-ce de celle qu'on éprouvera quand on la verra toujours dans toute sa plénitude, quand on la verra, non dans des ruisseaux troubles ou dans des images défigurées, mais dans sa source même, dans sa beauté, dans sa grandeur, dans sa richesse? Ah ! si la plupart maintenant sont peu touchés du bonheur d'en jouir, c'est qu'ils la connaissent bien peu ; c'est qu'attentifs uniquement aux objets qui frappent leurs yeux, le charme invincible de la vérité leur échappe, et comment pourraient-ils s'empêcher de s'en laisser entraîner, quand

elle gagne tous ceux qui la voient avec un œil simple, quand c'est elle qui découvre tout ce qui est beau, étant elle-même le plus beau des objets qu'elle nous découvre ; je n'en veux d'autre preuve, chrétiens, que ce qui se passe entre vous et moi pendant que je vous parle, car qu'est-ce qui vous rend si attentifs à mes paroles, si ce n'est la vérité dont elles nourrissent votre entendement. N'est-il pas vrai, en effet, que son charme supplée à tout ce qu'il ne m'est pas donné de vous dire à sa louange, tant vous la trouvez ravissante, tant vous aimez à vous rendre à ses divers attraits, lesquels pourtant ne sont qu'une très-faible ébauche de ceux qu'un jour elle étalera à vos regards, lorsque les vapeurs trop épaisses qui obscurcissent encore votre entendement, se seront pleinement dissipées ?

Maintenant, chrétiens, parcourons avec saint Augustin certains degrés, lesquels enchérissant les uns sur les autres, finiront par vous donner de la bienheurese vision, une assez approchante idée. Et d'abord, pour faire avec vous un premier pas, n'est-il pas vrai que le simple aspect de la nature vous émeut et verse avec profusion la joie dans votre âme, surtout lorsque devançant l'aube du matin et qu'encore émerveillé de la beauté sublime du firmament, vous la voyez peu à peu s'effacer aux approches du jour qui déjà commence à paraître ? vos yeux tournés vers l'orient y sont de plus en plus attirés par la variété, la grandeur, l'agrément des scènes qui s'y succèdent ; vous le voyez d'instant en instant s'éclairer, se colorer davantage ; bientôt la route que vous admiriez n'est plus qu'un vaste désert où un astre doit régner seul ; enfin, le voilà qui paraît cet astre majestueux, il n'a montré qu'un point de son disque, et tel, pour ainsi parler, que l'œil à l'infini perçant du Créateur, ce point que j'allais appeler immense, mais qui du moins est sans contredit la plus belle image de l'immensité, ce point d'un bout à l'autre a pénétré l'espace, tout en est subitement embrasé ; cependant, éblouis de la gloire du soleil et ne pouvant plus le fixer, vous fixez les objets divers qu'il éclaire en modifiant exprès pour vous ses rayons ; vous portez vos regards tantôt autour de vous, tantôt sous vos pieds, et partout des phénomènes ravissants vous font sentir la plus vive joie, sans en avoir pourtant, par la supposition, d'autre connaissance encore que celle que vos simples regards ont pu rapidement saisir.

Mais, n'est-il pas vrai que votre joie augmente selon que vous connaissez un plus grand nombre des parties de la nature, ou que vous savez mieux les méditer ? N'est-il pas vrai encore que votre joie serait à son plus haut point, si vous pouviez sans exception les comprendre toutes, saisir les rapports qu'elles ont soit entre elles, soit avec leur tout, et que cette vaste connaissance vous ravirait d'autant plus que son contraste avec l'ignorance où vous êtes plongés la ferait ressortir.

Car, hélas ! le fond des êtres nous échappe, la plupart de leurs relations se dérobent à nos regards ; nous ne voyons ni la main qui balance les astres, ni la force qui les pousse et les retient dans leurs orbites ; à peine même effleurons-nous la surface des objets qui nous avoisinent, ils s'enveloppent tous d'un voile qui les dérobe à nos yeux ? Eh bien ! figurez-vous que ce voile se déchire ; figurez-vous que tout se déploie à vos sens selon vos désirs, que votre entendement saisit à la fois les effets et les causes, l'ensemble et les parties de tout ce que renferme l'univers : figurez-vous que vous connaissez à fond ces vastes globes échappés des mains du Créateur comme autant d'essais de sa puissance, leurs masses, leurs grandeurs, leur vitesse, leur cours avec tous les phénomènes qui en dérivent ; figurez-vous que vous savez les lois, la contexture du corps, le mélange si bien combiné des éléments, la variété presque infinie des êtres inanimés et vivants, et si vous voulez la nature entière, dans son mouvement général, dans ses opérations particulières, dans ses plus intimes secrets ; figurez-vous en un mot que le Créateur n'a plus rien de caché pour vous, et ces riches notions qui vous raviraient tant si vous les aviez, vous feront sentir en quelque sorte le bonheur de ceux qui les ont, et dans une étendue, et dans un degré qu'il n'est pas possible de se retracer.

Mais, pour conclure avec saint Augustin, si Dieu a tant fait pour orner votre séjour de passage, s'il a tant embelli le lieu de votre exil, que n'aura-t-il point fait dans la patrie où vous êtes attendus ; s'il a tant fait là où il se cache, que n'aura-t-il point fait là où il se manifeste et où par conséquent tout doit s'assortir à la magnificence de sa manifestation ; si l'escabeau de ses pieds est si richement paré, que sera-ce de son trône ? Si, de plus, c'est un spectacle dont on ne peut rendre l'impression que de voir toutes les créatures, que de les voir avec cette lumière qui découvre tout, avec cette évidence qui exclut toute confusion, que sera-ce que de voir le Dieu même des créatures? *Si hæc magna sunt quantus ipse est.* Que sera-ce que de voir Dieu lui-même ; sa nature infinie, son unité nécessaire, ses perfections sans limite ; son éternité sans succession, son immensité sans étendue, son pouvoir qui fait tout, sa providence qui gouverne tout, sa prescience qui prévoit tout; et de voir tous ces ineffables objets sans erreur, sans difficulté, sans travail, d'un simple regard et toujours, toujours ; non, dans le ciel notre soleil n'aura point de couchant, c'est-à-dire que la vérité y luira toujours sur nous, et jamais nous ne serons déçus, jamais surpris, jamais détournés, jamais prévenus, jamais préoccupés par des apparences mensongères, notre esprit s'enfoncera dans la substance même de la vérité ; et cette radieuse vérité, cette admirable lumière, ô mon Dieu ! cette lumière qui ne laisse point d'ombre et par qui tout œil est ouvert, nous la verrons dans votre lumière elle-même :

In lumine tuo videbimus lumen. (*Psal.* XXXV, 10.) En un mot, chrétiens, nous verrons la vérité telle qu'elle est, et c'est en dire sans comparaison plus que tout ce qu'on pourrait en dire.

Jusqu'ici, chrétiens, je ne vous ai entretenus que de la connaissance que nous aurons de la vérité dans ses rapports avec le monde physique, je n'ai parlé que de la vision que les élus auront de Dieu en tant que Dieu de la raison, mais quel ne sera pas le bonheur que leur fera éprouver la vision qu'ils en auront en tant que Dieu de la foi, et qui suis-je, pour oser en tracer une ébauche quelconque, tout éclairé que je suis des lumières de la révélation. Hélas! chrétiens, les objets que nous enseigne la foi sont placés par rapport à nous, comme dans un lointain nébuleux où nos efforts ne sauraient atteindre; ils sont tous derrière un voile épais, lequel ne doit un jour se déchirer que pour ceux qui plient humblement sous le joug imposé à leur entendement; animés de cette vive foi qui, s'appuyant sur la parole du Seigneur, ferme son œil et n'ouvre que l'oreille aux grandes choses qu'on lui dit; alors nous les verrons, ces grandes choses, au grand jour de l'éternité; alors tout ce qui se cachait ne sera plus caché; alors, plus d'obscurités, plus de secrets, plus d'énigmes, plus de mystères; alors Dieu n'aura plus pour nous d'autre vêtement que la lumière même qui lui sert de manteau: *Amictus lumine sicut vestimento* (*Psal.* CIII, 2); alors nous ne croirons pas, nous verrons.

Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, tous trois un seul Dieu dans une même nature: fécondité nécessaire du premier, génération ineffable du second, procession éternelle du troisième, sans aucune prééminence dans l'un ou dans l'autre des trois, tous trois réellement distingués entre eux sans la moindre inégalité dans les rangs; consubstantiels par essence, le Père demeurant dans le Fils, le Fils dans le Père, et tous les deux dans le Saint-Esprit, qui lui-même demeure en eux sans se confondre ni cesser d'être réellement distincts, tous trois également parfaits, quoique le premier engendre, que le second soit engendré, que le troisième procède des deux autres: paternité, filiation, procession, vous ne serez plus un secret pour nous. Le langage si mystérieux, si profond, où l'on nous dit qu'entre les trois personnes il y a tout à la fois, distinction et identité, nombre et unité, origine et indépendance, ne sera plus au-dessus de nos conceptions; nous comprendrons tout ce qu'il signifie et qui plus est, nous verrons tout ce qu'il signifie.

Chrétiens, vous vous étonnez, quand on vous dit que la Trinité sainte s'est retracée en vous, mais dans quelle extase ne serez vous point lorsqu'à la face du Dieu qui a daigné se peindre en vous, il vous sera donné de confronter ce que vous êtes avec ce qu'il est, et de sentir toute la grandeur de l'inscription que vous portez: *De qui est cette image?* (*Matth.*, XXII, 20.) Ah! vous pouvez bien dans les opérations de votre âme en entrevoir ici-bas quelques traits confus; mais dans le ciel tous ces traits seront lumineux, vous verrez le trois fois saint qui vous a fait dans la triple conformité de votre nature avec la sienne; et la parole si glorieuse pour vous, cette parole qui se prononça un peu avant de vous créer, cette parole dont les fonts sacrés retentissent encore et qu'on a répétées en vous régénérant, n'aura dans son magnifique sens rien qui ne vous soit pleinement connu.

Alors nous connaîtrons cette conception éternelle de Dieu qui elle-même est Dieu; cette parole substantielle qui porte en soi toute l'immensité de celui qui la profère et qui l'engendre en la proférant; cette parole incompréhensible que le silence n'a pu ni suivre ni précéder; ce rayon par essence égal à son foyer, cette lumière qui sort de la lumière, Dieu vivant, d'un Dieu vivant; alors nous connaîtrons le lien éternel qui unit le Père avec le Fils. Ce souffle incréé, ce feu créateur, ce torrent infini de flammes, cet amour qui lui-même est Dieu, les opérations, la distribution gratuite de ses dons, la diffusion de sa charité dans les cœurs, l'action surtout de la grâce qui tourne à son gré nos affections sans les nécessiter, qui nous fait toujours librement agir sous la motion de sa toute-puissance; voilà ce que nous verrons à découvert.

Economie admirable de la rédemption, vous que l'Apôtre a exposée avec une magnificence qui nous ravit tant, mais qui elle-même est si inférieure à ce que vous êtes; vous qui surpassez infiniment nos pensées, vous ne les surpasserez plus, nous connaîtrons l'ineffable bonté du Père qui l'a porté à livrer pour nous son propre Fils; et vous, humanité sainte du Sauveur, vous la gloire de notre nature, vous par qui nous touchons le trône d'où les séraphins eux-mêmes se tiennent écartés, nous vous verrons dans toute la splendeur de la divinité qui réside en vous, et vous, aurore, qui avez enfanté le soleil de justice, vous par qui la lumière éternelle est penchée sur l'univers, vous à la fois épouse, fille, mère de votre Dieu, nous verrons toutes les richesses que votre éternel époux vous a apportées en dot, et qui vous ont rendue sainte entre tous les saints, comme vous êtes vierge entre toutes les mères; et vous, dont le doigt sacré désigna le Rédempteur, vous plus grand que les prophètes, ne fût-ce que par le privilége à vous seul réservé de l'indiquer, de le proclamer présent, nous vous verrons tressaillir encore sous l'action de la grâce qui, avant que vous vissiez le jour, fit de vous le plus grand des hommes; et toi dont les hymnes enchanteurs font le charme de notre exil, toi par qui, à force de chanter la patrie où nous sommes attendus, nous croyons déjà l'habiter; toi, ô David! nous te verrons accorder ta harpe divine avec celle des célestes chœurs, faire aller de pair tes cantiques avec leurs cantiques pour à l'envi les uns des autres, rendre toujours plus ravissant le concert de l'é-

ternité et chanter à jamais les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Psal.* LXXXVIII, 2.)

Nous verrons le Dieu à la fois victime et sacrificateur continuant dans le ciel le sacrifice par excellence qui a repeuplé le ciel ; nous le verrons toujours vivant, bien que toujours immolé, et lui-même, étant l'autel de son propre holocauste, il ne sera plus pour nous une manne cachée, il ne s'enveloppera plus des voiles eucharistiques, où plutôt, et laissez-moi le conjecturer ainsi, de ces voiles glorifiés et rendus merveilleusement transparents, il ne restera que ce qu'il faut pour nous en laisser parcourir à souhait les replis, et en pénétrer le secret naguère si impénétrable. Nous serons, dit saint Augustin, comme abîmés dans la face du Sauveur; nous le verrons dans toute sa gloire, plein de grâce et de vérité versant par torrents sur nous tous les trésors de sa science et de sa sagesse.

Enfin rien ne pourra nous manquer dans la connaissance des vérités qui sont du ressort de la raison ou du ressort de la foi, unis comme nous le serons à la vérité substantielle ; alors s'accomplira sur nous cette parole de Jésus-Christ, vous ne m'interrogerez plus sur rien parce que vous saurez tout : *Non me rogabitis quidquam.* (*Joan.*, XVI, 23.) Non, point de hauteur, point de profondeur qui nous soit inaccessible, rien de ténébreux, rien d'obscur, tout sera lumière pour les enfants de la lumière; ils seront si intimement pénétrés de la vérité, si vivement éclairés par ses rayons qu'il ne restera plus en eux que la vérité qui les sanctifie : *Sanctificati in veritate.*

J'ai osé, chrétiens, vous parler des délices de l'esprit en les séparant toujours des délices du cœur; mais, qu'ai-je fait? et comment ai-je pu me flatter de vous inspirer assez d'intérêt en ne m'adressant qu'à celle de vos facultés qui est sans action, sans m'adresser jamais à celle de vos facultés qui est toute action, sans laquelle, par conséquent, il n'est point de bonheur; ah ! qu'allez-vous donc dire, quand il va s'agir des délices du cœur dont il me reste à vous entretenir dans ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je voulais, chrétiens, me prescrire un plan en vous parlant des plaisirs du cœur réservés aux bienheureux; mais ces plaisirs viennent en foule se presser devant ma pensée; je ne sais par lequel d'entre eux commencer : ils me ravissent en les prenant chacun à part, tant mon âme se perd dans le bonheur indicible de leur jouissance; ah ! il faudrait pouvoir les envisager de sang-froid pour en parler avec la méthode qu'on exige dans un discours, mais au défaut de cette méthode que ne pourra point le sentiment lui-même que j'éprouve et dont malgré la faiblesse de mes expressions je vais tâcher de vous pénétrer? suivez-moi.

Il est impossible de voir Dieu sans l'aimer, comme il est impossible de l'aimer parfaitement sans le voir; car la lumière que Dieu communique à ses élus n'est pas une lumière sèche et sans onction ; elle est, dit l'Ecriture, à la fois brûlante et brillante, sa splendeur est vraiment ardeur; elle échauffe en éclairant : *Lucerna ardens et lucens.* (*Joan.*, V, 35.) Quand le Seigneur dit à Moïse, je vous connais, il voulait dire : je vous aime, et ce n'est que dans ce sens que l'Evangile assure que le bon pasteur connaît ses brebis ou que ses brebis le connaissent ; d'où nécessairement il suit que la connaissance que les élus ont de Dieu, n'est pas simplement une connaissance purement spéculative qui se bornerait à demeurer en soi pour ne se repaître que d'elle-même; c'est pour ainsi parler une connaissance de sentiment et d'action qui se fond tout entière en amour.

Nous verrons, et tout à la fois nous aimerons, dit saint Augustin : *Videbimus, amabimus;* ou, comme chante l'Eglise en adoptant les paroles de ce grand docteur : *Videre te, amare te;* la connaissance ira donc alors de pair avec l'amour, l'amour avec la connaissance; celle-ci ne fera qu'aviver celui-là, celui-là ne fera qu'agrandir celle-ci : l'un l'autre ils s'exciteront, ils se nourriront à l'envi, pour tous les deux composer l'ineffable bonheur dans lequel, puisqu'il faut le dire, les plaisirs du cœur seront ceux de l'esprit, les plaisirs de l'esprit ceux du cœur.

Et pour vous en parler avec toute la dignité dont je suis capable, pour vous les faire apprécier ou sentir autant qu'il est possible, me siérait-il d'insister sur la comparaison des biens d'ici-bas avec les biens d'en haut, ou pourriez-vous sans indignation me voir établir entre eux le moindre parallèle? Oh ! que doivent-ils être les biens d'ici-bas, quand leur possession n'ajoute rien, quand leur privation n'ôte rien de réel à l'homme? Que doivent-ils être les biens d'ici-bas quand Dieu les abandonne à ses plus grands ennemis, quand il les transforme le plus souvent en autant de fléaux de sa colère; après tout, quels qu'ils soient ou qu'on prétende les faire, il demeure toujours vrai qu'on n'en jouit que très-peu de temps. Or, qu'est-ce qu'une jouissance courte et bornée, qu'est-ce qu'une ombre de jouissance en la comparant à celle que Dieu épand sur notre âme en y entrant par la gloire? Quand, à la manière d'un fleuve, il l'inondera de délices quand, de peur que l'homme ne suffise point à tant de bonheur, il en élève, il en élargit puissamment le cœur, il en proportionne la capacité à l'affluence des trésors dont il se plaît à le combler.

Oui, pour rendre l'homme susceptible du bonheur qu'il lui prépare, pour le mettre en rapport ou en harmonie avec la félicité du ciel, Dieu le fera monter à un tout autre état; il donnera, pour ainsi parler, un nouveau tour à ses facultés, une perfection nouvelle à son être; il le façonnera sur un plan nouveau, et, comme s'il jugeait que c'est trop peu de n'avoir qu'un homme pour adorateur, il en fera... je n'ose, chrétiens, me servir d'une expression que pourtant sem-

blerait autoriser sa toute munificence envers l'homme, j'allais dire qu'il en fera un Dieu ; mais non, et je dis qu'il le rendra semblable à lui d'une manière si haute, si incompréhensible, que tout ce que son âme a d'humain périra pour être elle-même toute divine : *Perit quodammodo mens humana, et fit divina;* c'est le mot de saint Augustin : et en effet, si notre corps, ce fidèle compagnon de nos travaux, cet instrument de nos mérites sur la terre, aura besoin d'être totalement changé pour entrer en part du bonheur de notre âme; si, pour s'en rendre digne, il faudra qu'il cesse d'être poussière, que devons-nous penser de la transformation qui se fera dans nos âmes pour en assortir les facultés à la pleine possession de Dieu, en qui nous trouverons tout; qui seul nous tiendra lieu de tout, par qui en un mot nous ferons tout, et que nous aimerons d'un amour aussi immuable que celui dont il aime éternellement son essence infinie?

Non, chrétiens ; dans le ciel notre amour ne pourra ni se lasser, ni changer ; car ce qui fait que nous changeons tant durant cette vie, c'est que tout ce que nous y voyons étant borné, nous allons toujours au delà de ses bornes, nous y désirons toujours ce qu'il n'a pas, et qu'en y désirant ce qu'il n'a pas, nous y trouvons toujours de quoi nous mécontenter : ainsi vous, richesses, honneurs, grandeurs d'ici-bas, je me dégoûte bientôt de vous, parce qu'il vous manque ce que je cherche, parce que n'ayant rien de fixe ni de stable, je ne puis ni me fixer ni demeurer en vous; je ne change à votre égard que parce qu'à mon égard vous changez ; ce sont vos limites qui me lassent et qui me rebutent; ah! évidemment, par cela seul que je puis vous mesurer vous n'êtes pas à ma hauteur ; par cela seul enfin que vous êtes hors de moi, vous ne pouvez remplir ce qui est en moi, et conséquemment ce n'est point à vous que mon cœur doit s'attacher : aussi ne me causez-vous aucun regret quand vous me quittez, aussi est-ce toujours sans regret que je vous laisse l'une après l'autre et que mon premier soin, quand je vous possède, est de chercher à vous remplacer !

Mais quand on vous possède, ô mon Dieu ! non, on ne peut ni se séparer de vous, ni s'en distraire, parce qu'on ne peut trouver en vous ni défectuosité, ni circonscription, parce que vous êtes invariablement, surabondamment tout ce qu'on désire, parce que toujours égal, toujours infini, vous êtes le plein rassasiement des cœurs, parce que toujours épris de votre éternelle beauté nous trouverons toujours en vous de quoi vous dire et vous redire toujours, avec l'un de vos plus grands saints : Vous seul, vous seul nous ravissez, vous seul faites notre joie, nous ne voulons ni en connaître ni en éprouver d'autre : *Tu refulges et places.*

De là vient, mes frères, de là vient que la charité n'aura point de fin; non, certes, non elle n'aura point de fin, parce qu'elle est elle-même la fin de toutes les vertus, comme elle en est le principe, la forme, la perfection, le mérite, et que par conséquent, dit saint Bernard, elle en sera aussi la couronne : *Ipse meritum, ipse præmium.*

Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, voilà, chrétiens, le précepte : or quel sera le prix de ceux qui l'auront bien gardé? Le prix? Point d'autre que le précepte lui-même observé dans toute sa perfection ; et par conséquent avec tout ce qu'il fait savourer de délices. Hélas ! que sommes-nous maintenant tout au plus, dit l'Ecriture? sinon une ébauche, une faible commencement de l'homme d'en haut, de la créature à venir : *Initium aliquod creaturæ ejus.* (*Jac.*, I, 18) De sorte qu'à quelque degré que se porte ici-bas notre amour, combien n'est-il pas inférieur au degré dont il brûlera dans le ciel, où il sera vraiment dans sa plénitude, parce qu'il y possédera tout ce dont il n'a maintenant que l'espérance : *Nunc, cantat amor esuriens, tum cantabit amor fruens.* Eh ! comment la charité pourrait-elle cesser, quand c'est elle qui est le culte, l'encens, le sacrifice, l'holocauste du ciel pour glorifier le Dieu de l'éternité, par conséquent éternelle comme lui ; non, les prophéties, les sciences, les langues ne serviront de rien là où il suffira d'aimer, là où l'on ne saura, où l'on ne dira jamais autre chose, sinon que Dieu est grand, que Dieu est tout, que Dieu est Dieu ! O charité, qui êtes la science unique, la science par excellence, la science qui sanctifie, la science qui béatifie, la science de l'éternité, comment les hommes vous abandonnent-ils pour courir après une science vaine qui périt, hélas ! avec eux, ou qui se dissipe après un peu de bruit.

Et ici, chrétiens, observez que la foi et l'espérance, bien que très-propres à nous aplanir la voie du ciel, disparaissent au moment même où le ciel s'ouvre pour nous ; l'une se perd dans la claire vision, l'autre dans la possession effective : ce sont, il est vrai, des vertus et de très-grandes vertus, mais des vertus de voyageurs qui ne conviennent plus à des citoyens ; la route à parcourir les rendait nécessaires ; le terme une fois atteint les exclut : elles nous font ici-bas hâter vers la patrie qu'elles ne cessent de proposer à nos efforts, mais sans pouvoir y entrer, la charité seule y entre triomphante pour y voir ce qu'elle a cru par la foi, et y jouir de ce à quoi elle n'a cessé d'aspirer par l'espérance ; tant il est vrai que la foi sans la charité est une foi morte, comme sans la charité toute espérance est inutile ; la première pose le fondement de la vie chrétienne, la seconde en élève de plus en plus l'édifice mystérieux, mais c'est la charité qui en pose le faîte en l'achevant, et la gloire qui n'est promise ici-bas qu'à la charité, ne couronnera là-haut que les œuvres qui en sont les fruits immortels.

Eh ! quelle couronne ! chrétiens ! ah ! c'est peu de ne plus éprouver dans le ciel les nécessités de la terre ; peu de n'y avoir plus

à subir ni craintes, ni tentations, ni douleurs, ni dangers, tout cela qui forme déjà une assez grande masse de bonheur n'est pourtant du bonheur d'en haut qu'une bien petite partie. Non, ce n'est pas assez que la tristesse en soit bannie avec les maux qui la causaient, il faut que la joie s'y montre dans toute sa sainte ivresse, avec les biens qui sont faits pour l'inspirer et la maintenir dans sa plénitude inaltérable : vous désirez de me voir, disait autrefois le Seigneur à Moïse : eh bien! sans vous montrer ma face, que vous ne verrez que lorsque le temps en sera venu, je vous placerai dans un lieu où je serai ; là, je vous couvrirai de ma main, et vous ne me verrez que lorsque ma gloire sera passée. Or, si l'on ne peut rendre l'impression qu'une vue aussi imparfaite de Dieu dut causer, combien moins rendrait-on l'impression qu'elle causa sur le Thabor, et combien moins rendrait-on l'impression qu'elle causera dans le ciel sur des yeux immortels et glorifiés. Demandez-moi, chrétiens, quelle est la plus belle parole qui ait jamais été prononcée ici-bas en genre de bonheur : je vous répondrai que sans contredit c'est celle de l'Apôtre quand il s'écrie : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; mais j'ajouterai que cette parole, malgré tout ce qu'elle a de beau, de riche, de sublime ou de profond, n'exprime encore que très-faiblement le bonheur des élus.

O ravissements! ô transports! j'ai vu le Seigneur, dit Isaïe, assis sur un trône sublime; les séraphins étaient au-dessus de l'estrade; ils criaient l'un à l'autre, ils se disaient . Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ; et voilà, chrétiens, notre éternelle fonction dans le ciel; nous ne cesserons point de louer celui que nous ne cesserons point d'aimer : *Amabimus, laudabimus;* et, pour analyser autant qu'il est en nous le plaisir qui naîtra d'une aussi belle fonction de notre part, supposons-nous doués comme, en effet, nous le serons, supposons-nous doués d'une attention sans fin, en face d'un objet qui épuisera toujours notre attention; qui, par conséquent, tiendra toujours notre admiration en haleine ; ou plutôt qui, nous faisant passer d'admiration en admiration, ne nous fera vivre que d'admiration, ne nous laissera d'autre sentiment de notre existence que le sentiment à jamais prolongé de cette même admiration ; n'est-il pas vrai que la louange qui sortira de nous comme par explosion, exprimera les délices que nous fait éprouver celui qui en est l'objet, ou encore, n'est-il pas vrai que notre louange ne sera autre chose que la surabondance même du rassasiement causé par la divinité : *Laus Domini eructatio saturitatis illius.* Ah! j'en appelle à ceux dont le cœur sait si bien garder la mémoire des bienfaits, qu'ils nous disent le plaisir que leur fait savourer la louange qu'avec tant de reconnaissance ils donnent à leurs bienfaiteurs.

Après tout, qu'est-ce que louer le souverain bien? sinon le savourer, le sentir, applaudir à ses épanchements sans mesure, s'applaudir de les recevoir; avoir, s'il est permis de le conjecturer ainsi, avoir à l'aspect du souverain bien autant d'extase ou d'action qu'il en faut pour que l'un et l'autre aient toujours leur perfection respective et conséquemment tout le charme, tout l'attrait, toute la délectation qui peut en résulter, de sorte que, loin d'être un effort, notre louange sera une pente, ou mieux un besoin à chaque instant satisfait pour à chaque instant se reproduire.

De là cette paix. Oh! qui me donnera de vous en parler; car, mes frères, à la bien entendre, elle comprend toute la félicité des élus ; de là cette paix dont il est si doux, si enchanteur de jouir; être en paix avec Dieu par une parfaite soumission à sa volonté ; avec soi-même, par l'équilibre constant des facultés de l'âme; avec autrui, par l'union de toutes la plus sainte, n'avoir tous qu'une pensée, une parole, un sentiment; ah! chrétiens, c'est vraiment un bonheur qu'aucun langage humain ne peut rendre, c'est celui par lequel Dieu lui-même est heureux ; car quand il sort de son secret pour créer un monde, soit physique, soit moral, que fait-il? sinon exprimer avec plus ou moins d'énergie au dehors la paix qui règne au dedans de lui-même entre ses adorables perfections; il en avait tracé une faible esquisse dans l'ordonnance des corps célestes, dans la période constante de leurs révolutions, dans la force qui les fait se mouvoir en harmonie et toujours dans le sens et avec la mesure ou le degré qu'il faut; mais quelle image n'en traça-t-il pas dans celle qu'il fit régner entre les esprits qui composaient la cour avant la formation de l'homme, et ne faudrait-il pas le pinceau de l'un d'entre eux pour la décrire?

O Eglise! à vous seule, malgré tant d'orages qui vous agitent au dehors, à vous seule était réservé de nous en tracer la plus belle image par la paix qui règne imperturbablement dans votre sein, et que votre fondateur vous légua comme étant son plus précieux héritage : il voulait donc vous bâtir sur le plan de la cité éternelle ; *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas.* (*Psal.* CXXI, 3.) Oui, toutes les choses qui sont en grand dans celle-ci vous les possédez vous-même en petit; que dis-je en petit? Ah! il en est, sauf le voile qui les couvre, qui sont en vous substantiellement les mêmes que là haut, de sorte qu'en nous promettant des biens infinis, vous pouvez nous en donner et même vous nous en donnez un gage qui les balance et n'est pas d'un moindre prix ; un même lien, une même hostie, un même sacrificateur, les mêmes vœux, les mêmes hymnes, le même chant, un même calice, une même table, un même pain, quels nœuds pour entretenir parmi vos enfants cette paix qui fait de vous le paradis de la terre et comme le ciel d'ici-bas. Ah! dois-je être surpris si mille acclamations interrompirent saint Augustin, au moment où, avec tant d'éloquence, il expliquait les paroles du Prophète : Dieu a établi la paix jusque dans

vos confins : *Qui posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXLVII, 14), et que faisant sentir, oh ! que n'ai-je le même succès, et que faisant sentir cette céleste paix qu'il sentait si bien lui-même, il communiqua son enthousiasme à tous ceux qui l'entendaient ; demandez, en effet, au Psalmiste ce que seront nos plaisirs dans le ciel, il vous répondra que ce seront des plaisirs que rendra à l'infini délicieux une multitude, une abondance de paix : *Delectabuntur in multitudine pacis.* (*Psal.* XXXVI, 11.)

C'est dans le paradis (car pourquoi le mutuel épanchement des cœurs, quand Dieu s'est plu à le sanctifier sur la terre, ne serait-il pas glorifié dans le ciel ; au seul nom d'ami qu'il prendra lui-même envers ses élus, ceux-ci pourraient-ils ne pas se souvenir de ceux qui, sur la terre ayant été les leurs, sont investis dans le ciel de la même gloire), c'est, dis-je, dans le paradis que l'amitié trouvera sa pleine jouissance ; les défiances, les soupçons ne pourront ni la suspendre, ni l'affaiblir. Hélas ! chrétiens, pour si vive qu'elle soit ici-bas, elle peut, sans que même la charité en soit blessée, elle peut se refroidir. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, ces deux fervents amis que toujours on cite pour modèles d'une parfaite intimité, ont eu pourtant quelques moments nébuleux ; mais dans le ciel il est impossible de les avoir ces moments fâcheux : alors nul besoin, entre les Jonathas et les David, d'aucun serment pour raffermir leur union ; alors nul besoin non plus de sonder les cœurs qui, tout à découvert, ne montreront que les sentiments qu'on désire ; vous, amour paternel qui sur la terre inspirez tant de joie quand vous êtes selon Dieu, et vous, amour filial qui nous causez tant de transports, qui pourrait dire ou sentir tout ce que dans le ciel vous ferez éprouver de délices ? O bonheur suprême ! ô souverain bien ! ô bien des biens ! vous prendrez donc toutes sortes de saveurs ; des saveurs sans nombre, des saveurs sans fin pour contenter tous les goûts, et chacune de vos saveurs sera exquise à l'infini.

N'exceptons rien, nous le pouvons, mes frères : tous les sentiments honnêtes et doux qui nous auront charmés ici-bas, pour être là haut sans comparaison bien plus vifs, nous charmeront bien davantage. Oui, là-haut tout ce que la charité envers le prochain nous aura fait prodiguer de services ou fourni de secours se reproduira pour nous en ajoutant aux délices qui nous auront comblés de joie ici-bas, des délices nouvelles ; il nous en restera, pour ainsi dire, un arrière-goût que l'éternité ne verra ni décroître ni s'altérer ; en un mot, tous ces essais du vrai bonheur, qui ne sont maintenant que comme des gouttes de rosée, se changeront dans le ciel en océan ; chacun y poussera ce cri d'ineffable allégresse, tous les trésors sont à moi ; ils sont à moi pour toujours ; la main qui me les prodigue est inépuisable, elle aura toujours à mon égard une munificence uniforme, sans mesure comme sans fin.

Il est vrai que les élus n'auront pas tous un même degré de bonheur, mais tous seront contents de leur bonheur respectif, lequel sera complet dans chacun, bien que différent, car la charité égalera tout au milieu même de la diversité des rangs ou des mérites : convives de l'éternel festin tous y seront rassasiés, chacun selon sa mesure, et chacun y possédera tellement le don qu'il aura reçu, qu'il aura encore le don de n'en pas désirer de plus grand ; ils régneront tous ensemble et quel royaume que le leur ! Il est non-seulement éternel, mais il rend éternel ceux qui le possèdent ; il est possédé par des rois sans nombre, lesquels, au lieu de diminuer la puissance les uns des autres l'augmentent au contraire, en la partageant, ou plutôt en la concentrant dans celui par lequel ils sont rois, et devant le trône duquel ils ne cessent de jeter leurs couronnes.

Oh ! que de choses glorieuses j'ai racontées de la cité de Dieu, et combien ne pourrais-je point en raconter encore ! mais vous, qu'elles ont fait tressaillir, que faites-vous pour les mériter, ou plutôt que ne faites-vous point pour en être à jamais privés ? et que nous sert de vous montrer la voie qui y conduit, si vous refusez d'y entrer, ou si, à peine y étant entrés, vous n'avez pas le courage d'y persévérer ? Car cette voie exige, dit saint Augustin, des hommes qui sachent y marcher sans pause comme sans détour : *Via ista ambulantes quærit.* Or, où est votre empressement ? où sont vos efforts ? quel désir avez-vous d'en atteindre le terme, et quelles vertus ce terme aura-t-il à couronner tant que vous en resterez au point où vous en êtes ? O enfants des hommes, jusqu'à quand resterez-vous accroupis dans un lieu d'exil sans pousser jamais un seul soupir vers la patrie ? Jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il appesantir par de terrestres désirs : *Filii hominum usquequo gravi corde.* (*Psal.* IV, 3.) Ah ! laissez-vous toucher par votre propre intérêt, et au lieu de vous roidir contre nos instances par une obstination qui tournerait tout entière à votre détriment, rendez-vous à des invitations qui n'ont que votre éternelle félicité pour objet ; un prix immense vous attend ; eh bien ! qu'il vous anime de ce courage persévérant auquel rien ne résiste, qu'en enflammant vos désirs, il serve de règle à vos actions ; que tout cède à votre noble émulation de le remporter ; efforcez-vous, marchez, pressez-vous, ou plutôt courez de manière à le ravir : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX, 24.) C'est la grâce, etc.

DISCOURS XII.

SUR LA CHARITÉ.

Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis eius volet nimis. (*Psal.* CXI, 1.)

Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui met son amour dans ses ordonnances.

C'est donc, chrétiens, à ne pas en douter,

c'est l'amour, ainsi que la crainte, qui font notre bonheur ou notre malheur ici-bas, parce qu'ils sont évidemment la cause de tout le bien, comme aussi de tout le mal que nous faisons ici-bas : de tout le bien, quand ils sont l'un et l'autre dans l'ordre; de tout le mal, quand ils n'y sont pas ; lorsque, par exemple, nous aimons, ou lorsque nous craignons ce que nous ne devons ni aimer ni craindre. J'ajoute que lorsque notre cœur aime vraiment ce qu'il faut aimer, il craint aussi tout ce qu'il doit craindre ; que, par conséquent, alors il est droit et bon ; mais que s'il se retourne sur lui-même, s'il tremble à l'aspect d'un mal qui n'en est pas un pour l'âme, si, au bien immuable qui est Dieu, il préfère tout autre bien, dès lors, il s'écarte de la voie droite, il se dégrade, il se pervertit : et voilà, poursuit saint Augustin, voilà ce qui distingue éminemment ceux qui bâtissent pour l'éternité de ceux qui ne bâtissent que pour le temps; un amour désordonné des créatures anime ceux-ci, tandis que ceux-là sont animés de cet amour céleste qui nous porte à jouir de Dieu pour lui-même, et de nous ainsi que du prochain pour Dieu : définition claire et juste que tous nos catéchismes ne font que répéter unanimement, tant on l'a jugée propre à nous donner l'exacte notion d'une vertu qui est la troisième ainsi que la plus haute des vertus théologales; et pour vous la montrer dans tout son jour, je ne puis évidemment rien faire de mieux que de la mettre d'abord en contraste avec la cupidité qu'elle combat et qu'elle exclut, ce sera le sujet de mon premier point; ensuite de la comparer avec cette crainte qu'elle n'exclut pas, mais qu'au contraire elle rectifie et qu'elle perfectionne de plus en plus, ce sera le sujet de mon second point. C'est tout mon dessein; implorons les lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne vois pas, chrétiens, de moyen plus propre à vous bien instruire de ce que la charité est vraiment en elle-même que de la mettre en opposition avec le mal qui nous est inhérent, je veux dire avec la concupiscence qui demeure en nous et dont nous n'éprouvons que trop les funestes effets. Elle se fait d'abord sentir, cette concupiscence, elle flatte, elle pousse, elle sollicite, et jusque-là point de péché. Non, mes frères, jusque-là point de péché, lequel ne commence et n'a lieu que lorsque notre assentiment le fait naître, ou lorsque nous cessons de résister. Telle est donc, chrétiens, la contagion dont, par le péché que nous avons commis en Adam, toute notre âme est infectée; tel est le charme fatal qui nous entraîne incessamment vers les choses inférieures ; telle est, en un mot, cette chair que saint Paul oppose à l'esprit contre lequel, d'instant en instant, elle se soulève : ce qui revient à ce que notre Sauveur avait dit des deux maîtres qu'on ne peut l'un avec l'autre concilier, entre lesquels, par conséquent, la neutralité ne saurait avoir lieu.

D'où il suit, et c'est l'induction que saint Augustin, saint Léon, saint Fulgence, saint Grégoire le Grand, tous les Pères ont inférée de ces paroles si décisives du Sauveur et de son grand Apôtre ; d'où il suit qu'il y a deux sources, deux racines d'où partent soit en bien, soit en mal, les mouvements divers de notre volonté, autrement dit, qu'il y a deux principes des actions humaines, lesquels principes sont comme deux poids opposés, qui entre eux se balancent, et dont chacun tend à entraîner le cœur de son côté; l'un qui le dirige vers le ciel, l'autre vers la terre ; l'un vers la vie, l'autre vers la mort; l'un de liberté, l'autre de servitude ; l'un de bonheur, l'autre de misère; l'un qui nous pousse de plus en plus vers Dieu, l'autre qui nous en éloigne de plus en plus; celui-ci est appelé amour du monde, parce que le monde comprend tout ce dont l'usage ou l'abus nous rend ennemis de Dieu ; parce que tout ce que le monde renferme est, selon saint Jean, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, de sorte que, tandis que la charité est indivisible comme son objet, la cupidité se divise en autant d'espèces qu'il y a d'objets capables de la fomenter. Toute notre gloire ici-bas consiste à nous laisser régir par le premier de ces deux principes, tout notre opprobre à suivre l'impulsion du second ; et nous n'avons pas de plus important devoir à remplir que de les bien discerner, pour n'obéir qu'aux inspirations de l'un en nous rendant sourds aux instigations de l'autre; par le premier nous appartenons à la cité des justes, par le second à la cité des méchants. Nous avons maintenant le choix ou de nous inscrire parmi ceux-là, ou de nous ranger parmi ceux-ci. Il nous est libre encore, encore il dépend de nous, ou de devenir tout charnels en nous attachant par la cupidité aux choses de la terre, ou de devenir tout spirituels en nous attachant par la charité au souverain bien. Or, pour quiconque désire avec ardeur s'unir au bien souverain, est-il rien de plus désastreux que d'avoir sans cesse à combattre un amour déréglé des biens terrestres. Entendez l'Apôtre s'en plaindre, entendez-le s'écrier : Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps mortel? qui m'affranchira de sa tyrannie? car je sens dans mes membres une loi de rébellion toujours contraire à la sainte loi de l'esprit, et qui me fait pencher à chaque instant vers l'injustice. Hélas! je suis comme vendu au péché pour en être l'esclave : *Venundatus sub peccato.* Non, je ne fais pas le bien que je veux, tandis que je fais avec toute facilité le mal que je ne veux pas : qui donc, qui me délivrera d'un redoutable ennemi qui ne me donne aucune trêve, et que je porte sans cesse avec moi : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus? (Rom.,* VII, 14, 23, 24.)

O Apôtre! ô âme vraiment sainte qui ne s'afflige que de ce qui met obstacle à la perfection de sa sainteté! Ah! chrétiens, si un juste aussi grand que saint Paul s'exprimait de la sorte, que devrions-nous dire? nous

qui voulons si imparfaitement le bien, nous qui haïssons si imparfaitement le mal, et qui, au lieu de diminuer de plus en plus la concupiscence, l'augmentons au contraire de plus en plus, en cédant à ses perverses convoitises, tant la grâce nous est nécessaire pour opposer à ce funeste amour de nous-mêmes, qui va jusqu'au mépris de Dieu, le saint amour de Dieu, qui va jusqu'au mépris de nous-mêmes; tant la grâce nous est nécessaire pour que la charité l'emporte en nous sur la cupidité, l'homme nouveau sur le vieil homme. Hélas! quoi qu'on fasse pour se dépouiller en entier de celui-ci, il en demeure toujours quelques restes impurs que de notre part tout concourt à favoriser, puisqu'ils sont en nous comme dans leur lieu natal, tandis que les prémices de l'homme nouveau nous sont comme étrangères. Oui, et remarquez bien cette énorme différence, tandis que la cupidité vient de nous, la charité n'en vient pas; il n'appartient qu'à Dieu de la créer, de la conserver dans nos âmes, et celui-là seul a pu nous ordonner de l'aimer, qui nous a aimés alors même que nous ne l'aimions pas, de sorte qu'il a fallu que Dieu nous aimât le premier pour que nous pussions l'aimer à notre tour; il a fallu que Dieu commençât non-seulement à cause de notre impuissance, mais encore à cause de sa grandeur, étant de la majesté du premier être d'avoir l'initiative en tout ce qui est agréable ou bon devant lui. Ah! n'oublions pas qu'une volonté qui se suffirait pour se donner l'amour de Dieu, se suffirait évidemment pour tout, puisqu'on est capable de tout, quand de soi-même on est capable d'aimer Dieu; n'oublions pas surtout que c'est s'exclure de la grâce que de retrancher quelque chose de la plénitude ou des besoins que nous en avons pour tout, principalement pour dompter cette concupiscence injuste qui nous incline vers les créatures au préjudice de l'amour que nous devons au Créateur. Aussi est-ce par là que saint Paul termine le beau chapitre où il a peint la cupidité avec des couleurs si vives et si vraies; il avait dit : Qui me délivrera du joug accablant de mon corps? Et bientôt, plein de confiance, il ajoute : Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Gratia Dei per Jesum Christum.* (*Rom.*, VII 25.)

Ce n'est pas, chrétiens, toutefois, qu'il ne vous soit permis d'aimer les créatures, mais ce doit être seulement d'un amour qui ne fasse que passer par elles pour s'élever par elles jusqu'à leur auteur. Non, nous ne vous disons pas de n'aimer rien ici-bas, nous vous disons uniquement de ne pas attacher, de ne pas borner votre amour aux choses d'ici-bas, qui seraient pour vous ce qu'une glue perfide est aux oiseaux, et vous empêcherait de vous élancer vers votre Dieu. On peut sans contredit aimer les créatures, on le peut; mais avec la modération qui se borne au simple usage, non avec la passion qui s'absorbe et se concentre en elles, ou qui se fait un bonheur de les posséder. Ah! si leurs diverses beautés, qui ne sont qu'un faible crayon de l'éternelle beauté, vous ravissent, combien plus est digne de vous ravir, celui qui en est le tout-puissant Créateur? Vouloir jouir de ce dont on doit simplement user, voilà, chrétiens, le désordre, et c'est le propre de la cupidité; s'unir inséparablement au seul bien qui ne passe pas, et n'user qu'en passant des biens qui passent, ou mieux en user comme n'en usant pas : *Tanquam non utentes* (I *Cor.*, VII, 31), voilà ce que j'appelle être dans l'ordre, et c'est le propre de la charité; et puisque nous ne faisons que voyager ici-bas, quel autre empressement pourrions-nous avoir, que de nous avancer de plus en plus vers la patrie? de sorte que tout ce que nous rencontrons sur notre passage, nous devons le regarder comme un secours pour nous aider à presser nos pas, et non comme un charme qui nous donnerait envie de nous arrêter en chemin : *Viaticum itineris, non illecebra mansionis.*

Et que serait-ce de nous, chrétiens, si, livrés à l'amour des créatures, nous ne faisions qu'errer de l'une à l'autre, ne pouvant jamais demeurer dans aucune, parce qu'aucune n'a les mêmes caractères que nos désirs, qui de leur nature sont infinis. Ah! elles peuvent bien nous tromper avant que nous en fassions un premier essai, mais bientôt cet essai nous instruit de notre erreur, et quand l'espoir de faire un meilleur choix nous fait abandonner les unes pour en chercher d'autres, ce nouveau choix, causé par la même illusion, est suivi des mêmes regrets, tant il est vrai que nous ne pouvons mettre en dépôt nos désirs que là où gît un trésor fait pour combler nos désirs; tant il est vrai que l'infini seul peut remplir un cœur dont la capacité exige tant, et dont l'avidité est insatiable, de sorte qu'en nous ordonnant de l'aimer, Dieu n'a fait que nous ménager le seul moyen d'assurer notre bonheur même ici-bas; car, c'est comme s'il nous eût dit : Vous désirez d'être heureux, et je ne puis qu'approuver un désir que j'ai moi-même inspiré; mais, où, dans quel temps, comment voulez-vous que ce désir soit satisfait? est-ce dans le lieu de votre exil? Mais quel bonheur vous promettriez-vous de goûter hors de la patrie? est-ce durant le court espace de vos jours mortels? mais voudriez-vous n'être heureux qu'un moment? est-ce pour votre attachement à des créatures qui, d'instant en instant, vous échappent, ou que dans peu il faudra que vous quittiez? mais est-ce à des nœuds si fragiles, si passagers, que tiendrait votre béatitude? Puis-je, d'ailleurs, céder à autrui la gloire qui m'est due? puis-je applaudir à la préférence que vous donneriez sur moi à mes propres ouvrages? et ne serait-ce que pour vous induire à m'oublier, que je les aurais produits? Puis-je, enfin, en aucune manière, leur céder mon rang? Vous-même, pourriez-vous déchoir du vôtre sans faire brèche à votre bonheur? Sachez donc, sachez apprécier un commandement qui fait votre gloire, et qui n'est, au fond, qu'une défense que je vous fais de vous avilir.

D'après cela, chrétiens, où trouver une opposition plus directe et plus marquée que celle qui existe entre ce qui nous rend heureux, même ici-bas, et ce qui nous y rend si malheureux; entre ce qui épaissit nos ténèbres et ce qui tend à les dissiper ; entre ce qu'a planté le céleste vigneron et ce qu'a planté l'homme ennemi? Qu'est-ce que la cupidité, selon saint Augustin? sinon un arbre mauvais qui ne produit que de mauvais fruits. Qu'est-ce, au contraire, que la charité? sinon un arbre bon qui ne produit que de bons fruits. Or, puisque tous nos efforts doivent tendre à arracher celui-là, pour ne laisser croître et pousser que celui-ci, comment concevoir un contraste plus saisissant que celui qui s'observe entre l'un et l'autre? Nous savons, chrétiens, que notre charité ne sera parfaite que dans le ciel; puisque toujours ici-bas elle a quelque obstacle à vaincre, puisque toujours ici-bas quelque mouvement de cupidité se fait sentir, même aux plus justes, dans lesquels, d'après le concile de Trente, elle demeure encore pour y être l'occasion d'un combat, comme aussi d'un mérite continuel; pour tenir autant leur humilité que leur vigilance en haleine, pour les porter à demander sans cesse et instamment la grâce qui fait combattre et triompher? et c'est ainsi que si nous ne pouvons pas abolir en entier la cupidité qui nous obsède maintenant, nous pouvons du moins l'affaiblir de plus en plus. C'est ainsi que nous pouvons lui faire perdre, à chaque instant, quelque lambeau de son terrain par une lutte persévérante, ou tandis qu'elle nous empêche, hélas! de faire tout le bien que nous voudrions, nous l'empêchons, à notre tour, de faire tout le mal qu'elle voudrait. C'est ainsi, qu'à force de l'attaquer ou de lui résister, nous finissons par la tenir sous le joug et que nous allons, de jour en jour, nous embellissant, selon que nous venons à bout d'effacer quelques rides du vieil Adam.

Ce qui fait voir, chrétiens, que la différence entre les justes qui sont sur la terre et les justes qui sont dans le ciel, consiste en ce que les uns se renouvellent, tandis que les autres sont renouvelés; ceux-là sont parfaits voyageurs, ceux-ci parfaits possesseurs. Dans les premiers il y a toujours quelque vide que l'amour de Dieu ne remplit pas, toujours quelque désir, quelque œuvre, quelque parole qui ne va pas à son vrai but; toujours quelque petit ruisseau qui se perd en s'écartant dans sa direction. Dans les seconds, rien ne se perd, pas le moindre vide, pas le moindre écart, tout reflue ou remonte vers la source immense; en eux, tout est enflammé, tout est plein d'amour, ou plutôt tout leur être n'est qu'amour. Dans le ciel la vertu triomphe, sur la terre elle combat; là haut elle se repose, ici-bas elle travaille. Plus de cupidité, charité consommée : voilà, chrétiens, la radieuse devise des bienheureux; charité croissante, cupidité décroissante : voilà, chrétiens, la belle devise de ceux d'entre vous qui sont saints ou qui s'efforcent de le devenir. Les bienheureux chantent les louanges du Seigneur, leur chant vient de la surabondance de leur joie, et leur joie de la perfection de leur amour. Mais, si l'amour qui jouit a son chant, l'amour qui espère, a le sien. Oh! qui me donnera les ailes de la colombe pour m'envoler et me reposer! quand verrai-je les biens du Seigneur dans la terre des vivants! voilà ce qu'elle chante ici-bas ; son cantique est encore un cantique d'allégresse, quoique par intervalles on y entende quelques gémissements. Ce sont encore, si l'on veut, de ces mélancoliques airs, que suspend, quelquefois, le regret de n'être pas là où l'on voudrait être, d'avoir encore à languir sur les bords du fleuve de Babylone, ou à passer de trop longs jours parmi les habitants de Cédar. Mais le silence même que cause un tel regret enchérit sur tout ce que la bouche a entonné dans l'effusion du cœur : c'est comme une pause bien ménagée qui n'en fait que mieux ressortir les hymnes qu'on a chantés; et quels hymnes que ceux dont le chantre lui-même est le sujet! Oui, poursuit saint Augustin, vous êtes vous-mêmes le cantique, vous êtes la louange de Dieu si vous vivez bien : *Laus ipsius estis, si bene vivitis.*

Or, qu'est-ce que vivre bien? sinon être dans la disposition de plaire à Dieu en toutes choses, de le préférer à tout, principalement à soi-même; de vouloir, sans exception, tout ce qu'il veut, et, sous aucun prétexte, de ne vouloir jamais ce qu'il ne veut pas; car il n'exige pas seulement que nous l'aimions par-dessus tout, il exige encore que nous n'aimions rien que pour lui et par rapport à lui. Aimer quelque autre objet conjointement avec lui, c'est dérober à l'amour que nous lui devons tout ce que cet autre objet en retient pour soi. Dieu est le souverain bien, donc il doit être aimé souverainement; il est le bien unique, donc il doit être aimé tout seul, pour lui-même, en vue de son immense bonté, comme auteur de tous les biens. C'est un orgueil injurieux à Dieu que de vouloir, sous prétexte de perfection, l'aimer, pour ainsi dire, comme un être isolé et sans aucun rapport à nous. Oui, c'est une manifeste erreur que de soutenir qu'en aimant Dieu, comme devant être un jour notre récompense infiniment grande, on déroge le moins du monde à l'amour très-pur, puisqu'on l'aime alors comme il nous ordonne de l'aimer, et comme les plus grands saints l'ont aimé; puisque, en outre, une telle récompense, loin de faire perdre à notre amour rien de son prix, en est, au contraire, l'amélioration et le perfectionnement : *Merces perficiens.*

O Dieu! si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage, afin que je me jette avec confiance dans vos bras et que je ne m'en sépare jamais; rendez plus vive ma foi, fortifiez de plus en plus mon espérance, en augmentant de plus en plus mon amour. O charité sans bornes! ô amour

qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre! ô amour immense qui êtes mon Dieu! embrasez-moi de plus en plus de vos flammes réparatrices. Ainsi, chrétiens, priait saint Augustin; ainsi devons-nous prier pour passer, à son exemple, d'un degré de charité à l'autre, et ne dire jamais : c'est assez. Car chaque degré de charité, à quelque hauteur qu'il nous élève, loin d'être envisagé comme un point d'arrêt, ne doit être pour nous qu'un point de passage et nous faire monter plus haut. Oui, nous devons aspirer, sans relâche, à une plus grande perfection, et cela parce qu'on maîtrise la cupidité avec d'autant plus d'empire qu'on a plus de force à lui opposer en lui opposant plus de charité, laquelle, par conséquent, a divers états, selon que nous aimons plus ou moins Dieu. Ce qui veut dire qu'il y a une charité commencée, une charité avancée, une grande charité; et dans chacun de ces états, fût-ce même dans le premier, elle a tous les attributs de son être, quoiqu'elle n'en ait pas toute la valeur : tel un seul grain d'or a toutes les qualités de ce riche métal; tel encore un homme est vraiment homme autant dans l'âge le plus tendre que dans l'âge le plus vigoureux, avec cette différence remarquable qu'une fois parvenu à l'âge le plus vigoureux, l'homme décroît par degrés et vieillit insensiblement; tandis que, au contraire, la charité se renforce toujours davantage et rajeunit de plus en plus. Non, elle ne saurait éprouver ni caducité, ni décrépitude; on ne la perd point peu à peu, comme on l'a acquise peu à peu. Hélas! un seul péché mortel suffit pour l'éteindre et redonner au fort armé, qui évidemment n'est autre que la concupiscence, et redonner, dis-je, au fort armé plus d'empire encore qu'il n'en avait auparavant. Je viens, mes frères, d'opposer la charité à la cupidité; tâchons maintenant, pour mieux connaître cette belle vertu, de la mettre en parallèle avec la crainte; c'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il semble, chrétiens, que, puisque les livres sacrés nous font remarquer deux sortes de craintes, l'une dont il est écrit : *la crainte n'est pas dans la charité* (I *Joan.*, IV, 18); l'autre, dont il est écrit : *la crainte du Seigneur, qui est sainte, demeure éternellement* (*Psal.* XVIII, 10), il semble, dis-je, que je devrais successivement les faire entrer en parallèle avec la charité, mais sitôt que je vous aurai succinctement parlé de l'un des deux, vous comprendrez parfaitement que prétendre établir un parallèle quelconque entre elle et la charité, ce serait prétendre en établir un entre la charité et la charité elle-même; que par conséquent la comparaison ne peut avoir lieu qu'entre la charité proprement dite, ou bien entre la crainte qui ne vient que de la charité et une autre crainte qui n'en vient pas, laquelle crainte néanmoins est un secours on ne peut plus opportun que la foi fournit à la charité même la plus vive et la plus parfaite, surtout quand elle a de redoutables ennemis à vaincre, ou qu'il faut qu'elle demeure ferme en un pressant danger. Car la crainte de commettre le péché se renforce alors de la crainte du châtiment qu'il mérite; elle fait de cette seconde crainte une compagne assidue et puissante, dont elle sait au besoin se servir, sinon pour remporter, du moins pour faciliter la victoire.

J'ai toujours craint Dieu comme des flots suspendus sur moi, disait Job, et cependant de quel amour envers Dieu n'était-il pas rempli, lui qui craignait de l'avoir outragé jusque dans ses actions les plus saintes : *Verebar omnia opera mea.* (*Job*, IX, 28.) Nous savons que les martyrs eux-mêmes sentaient le besoin de vaincre en eux les deux craintes. Oui, tout embrasés qu'ils étaient du céleste feu, ils n'en pensaient pas moins au feu dévorant de l'abîme, dont ils s'exhortaient à se bien souvenir pour que l'aspect des tourments qu'on leur préparait ici-bas, ne ralentît pas leur courage. Mais, si la crainte d'offenser Dieu emporte avec soi la crainte de ses jugements, la crainte des jugements de Dieu se trouve souvent dans un cœur où n'est pas encore la crainte de l'offenser, et il s'agit maintenant de spécifier, avec saint Augustin, ce qui convient proprement à ces deux espèces de craintes.

Autre chose, nous dit cet incomparable docteur, autre chose est de craindre Dieu, de peur qu'il ne nous châtie; autre chose est de le craindre de peur qu'il ne se retire de nous. Une sainte appréhension de perdre l'amour de Dieu, ou d'en être abandonnés, après avoir eu le malheur de l'abandonner les premiers, voilà, poursuit-il, ce qui fait l'essence de la crainte chaste, qu'avec toute précision il qualifie ainsi, parce qu'il compare l'âme chrétienne, dont le Seigneur est l'époux, à une femme chaste, scrupuleusement soigneuse d'éviter tout ce qui peut déplaire à son mari, non par crainte d'en être punie, mais par la crainte de n'en être pas aimée. Ah! elle voudrait ne jamais le quitter, ni que jamais il se séparât d'elle; tandis que, par une crainte bien différente, la femme qui n'est pas chaste ne redoute rien tant que l'aspect ou le retour de son mari. La crainte dans les deux épouses a le mal pour objet : mais dans l'une, c'est le mal du péché; dans l'autre, le mal de la peine, et l'on ne pouvait les distinguer par une nuance plus tranchante.

La crainte chaste est appelée aussi crainte filiale, parce que, loin de ressembler à celle d'un esclave qui tremble devant son maître courroucé, elle ressemble bien plutôt et, en effet, à celle d'un fils à la fois tendre et respectueux, qui n'a rien tant à cœur que de s'interdire tout ce qui peut offenser un père auquel il est fortement uni d'affection, toujours prêt à vénérer en lui l'auteur de ses jours, à lui obéir en tout, à ne blesser en rien aucun de ses droits, à lui rendre, sans exception, ce qui lui est dû. Or, qui ne voit que craindre Dieu de la sorte, c'est l'aimer?

c'est, en faisant sa volonté, mériter qu'à son tour il fasse la nôtre, selon cette belle parole du Psalmiste : *Voluntatem timentium se faciet.* (*Psal.* CXLIV, 19.)

Craignez-vous tout ce qui s'oppose à la sainteté, parce que sans la sainteté nul ne verra Dieu? craignez-vous de perdre les vrais biens que vous propose la foi? Alors, sans contredit, vous craignez chastement. Supposons, par exemple, que Dieu vous dise, et ces paroles, que j'emprunte de saint Augustin, vont faire, on ne peut mieux, ressortir les beaux sentiments qui sont l'effet de la crainte chaste, supposons, par exemple, que Dieu vous dise : Vous voulez pécher? eh bien! péchez à souhait; vous n'avez rien à redouter de ma justice; non, je ne vous punirai point; au contraire, je vous comblerai de tous les biens qu'on peut désirer ici-bas; vous en disposerez en maître indépendant et absolu; vous en serez, qui plus est, l'éternel possesseur. Il n'est qu'un seul bien que j'excepte, il n'est qu'un bien que vous n'aurez jamais, et cet unique bien c'est moi-même. Supposons, dis-je, que votre Dieu vous parlât de la sorte; si, tout à coup, vous éclatez en plaintes affectueuses; si rien n'égale votre désolation; si vous repoussez, comme étant indignes de vous, des offres pareilles; si incontinent vous vous écriez : Ah! sans vous, ô mon Dieu! qu'y aurait-il pour nous dans le ciel même? ah! plutôt, reprenez vos dons, ôtez-nous tous les biens terrestres, et donnez-nous le seul bien que nous craignons de ne pas avoir. Seigneur, Dieu des vertus, nous n'appréhendons qu'une seule chose, c'est de ne pas voir votre face adorable, c'est de n'être pas du nombre heureux de ces élus qui la contemplent à jamais. Oui, chrétiens, si ces vives protestations partent du fond de votre âme, vous êtes, dès lors, dans le saint tremblement qui distingue les justes d'ici-bas; vous avez, dès lors, cette crainte qui suffit, d'après le Psalmiste, au bonheur de l'homme sur la terre, et qui attire, qui fait pleuvoir sur lui des bénédictions sans fin; vous avez, dès lors, cette crainte des enfants auxquels l'héritage est promis; vous avez, dès lors, cette crainte chaste qui naît de l'amour divin, ou plutôt qui, sous un autre nom, n'est autre chose que l'amour divin.

Et c'est précisément cette crainte dont le sage nous fait un si bel éloge en nous disant qu'elle est la véritable gloire, comme aussi la seule chose qui mérite qu'on s'en glorifie. Elle est, poursuit-il, une source de joie, une couronne d'allégresse, un trésor de salut, la parure ainsi que l'ornement de l'âme, et ceux en qui elle habite sont rassasiés de l'abondance de ses fruits. Crainte vraiment forte et courageuse, avec laquelle on souffre tout, avec laquelle on brave tout. David est de toutes parts attaqué : il craint, mais non ceux qui le menacent; il ne craint que le Dieu qu'il aime, il le craint sans comparaison plus que ceux qui tonnent au dehors. Ah! la seule chose qu'il craint, c'est de ne pas craindre ou de ne pas aimer assez. J'ai pu, et vous le savez, ô mon Dieu! j'ai pu éviter la mort présente, c'est donc très-volontairement que je vais maintenant la subir; mais, si je meurs, ce n'est ni par aucune vaine gloire, ni par aucun motif humain; si je meurs, c'est par le seul motif de votre crainte. *Propter timorem tuum libenter hæc patior.* (II *Mach*, VI, 30.) Ce sont les derniers mots d'Eléazar, et jamais la crainte chaste ne s'exprima si fortement ni ne se montra sous de plus magnifiques traits. Cette crainte sera éternelle, ainsi que la religion et la piété, digne émule de l'amour divin, si tant est qu'il faille en avoir une différente notion, elle ne commence ici-bas que pour être parfaite dans le ciel. Ici-bas elle croît à proportion que croît l'amour divin; parce que l'âme étant alors plus attachée à son Dieu, elle craint plus d'en être privée, non qu'elle pense avoir plus de raison d'en être privée, puisque, au contraire, elle n'en a aucune, mais parce qu'elle voit mieux le danger de le perdre, et qu'elle en est plus vivement émue, quoique d'une manière à la fois plus douce et plus tranquille.

J'ai dit que la crainte chaste sera parfaite dans le ciel; car, bien que les saints ne puissent plus craindre de perdre Dieu, ils n'en auront pas moins devant lui et en l'aimant au plus haut degré une crainte vraie, mais une crainte qui sera jointe à une sécurité parfaite, *timor securus*, laquelle, par conséquent, loin de porter la moindre atteinte à l'intégrité de leur béatitude, ne fera au contraire qu'y ajouter, parce que merveilleusement transformée en respect, en admiration, ou mieux encore en un extatique saisissement, elle sera sans inquiétude comme sans alarme, en tout semblable à celle des anges qui tremblent en adorant : *Trementes adorant.* (*Prières de l'Eglise.*) Et c'est l'ineffable union de deux sentiments que nos courtes lumières nous font voir si opposés, c'est le mélange éternel d'une pareille crainte avec l'amour le plus enflammé, qui formera l'ensemble ou la masse du bonheur réservé à l'une comme à l'autre.

Maintenant, chrétiens, il s'agit de comparer la charité avec la crainte qui n'en vient pas, mais qui, bien que toute seule, ébranle, agite, éveille le pécheur, et s'en laisser troubler ou pénétrer c'est déjà pour le pécheur un don de Dieu. Saint Clément compare cette crainte à un remède astringent qui prépare progressivement le corps à la santé, ou, avec plus de justesse, au soc de la charrue, lequel, n'étant ni la semence ni la racine des biens qu'on recueille, dispose pourtant le sol à recevoir, à féconder les biens qu'on doit ensemencer. De sorte que, bien que cette crainte nous laisse encore sous le joug de la cupidité, on pourrait presque, s'il m'est permis de hasarder un aperçu pareil, on pourrait presque la regarder comme un premier combat livré à la cupidité, ou encore comme tenant un milieu entre la cupidité et la charité, ou même, si l'on veut, comme une espèce de passage de la cupidité à la charité, parce

qu'en nous servant extérieurement de la première elle aplanit, elle rend plus facile ainsi le sentier qui mène à la seconde. Elle n'opère point encore cette sainte délectation que procure une conscience bonne, mais du moins elle empêche la cupidité de franchir les barrières de la pensée. C'est, dit ingénieusement saint Augustin, c'est la servante qui prépare le lieu que la maîtresse doit occuper; et nous devons envisager la crainte, quand elle est seule, du même œil dont saint Paul envisageait la loi de Sinaï, rapprochement d'autant plus juste que la crainte est le signe distinctif de la loi donnée aux Hébreux. Celle-ci, dit le grand Apôtre, était vraiment sainte, mais elle ne justifiait point; elle imposait le précepte de l'amour divin, mais elle ne donnait pas cette grâce de l'accomplir, qu'il était réservé à Jésus-Christ de donner : *Gratia autem per Jesum Christum.* (*Rom.*, VII, 25.) Eh bien! il en est ainsi de la crainte à notre égard : elle est utile, elle est bonne sans contredit, mais toute seule elle ne rend pas bon; elle dispose à la conversion, mais toute seule elle ne convertit pas; elle fait frémir à l'aspect des tourments réservés au vice, mais elle ne donne point le goût délectable de la vertu. En un mot, celui qui ne sent que les frissons de la crainte n'aime pas encore; et *celui qui n'aime pas*, dit saint Jean, *demeure dans la mort*, et par conséquent dans le péché : « *Qui non diligit, manet in morte.* » (I *Joan.*, III, 14.)

Regardez cette pierre sur laquelle on a gravé les dix préceptes de la loi, eh bien! n'est-elle pas toujours la même? a-t elle subi le moindre changement intérieur pour porter d'aussi saintes paroles? Or, il en est ainsi à notre égard de la loi quand elle ne fait qu'effleurer nos âmes par la frayeur, puisque, bien qu'avec cette frayeur on ne se déclare pas ouvertement contre la loi, on n'en demeure pas moins intérieurement l'ennemi; puisqu'en outre, si elle empêche la cupidité de lever la tête, ou que si même elle en coupe quelques branches, elle ne va jamais jusqu'au tronc; elle restreint, elle bride, elle étouffe, elle supprime au dehors sans qu'au dedans un seul désir soit arraché, sans que le cœur cesse d'être un cœur de pierre. Oui, chrétiens, dans celui qui se borne à redouter le châtiment la perverse volonté ne montre pas, il est vrai, ce qu'elle a de vie, mais elle n'en est pas moins vivante au fond de son cœur, mais la loi n'en est pas moins pour lui un fardeau pesant qu'il porte à regret et contre son penchant, puisqu'il voudrait qu'elle n'existât pas. A n'en juger que par l'extérieur, celui qui ne dérobe pas par la crainte du supplice est pareil, quant à l'action, à celui qui s'en abstient par amour de l'équité; mais le premier fait violence à son inclination, il n'agit que forcément et contre son gré, tandis que le second agit selon son gré et sans répugnance aucune : ce qui plaît à celui-ci est odieux à celui-là; ils sont l'un et l'autre égaux par l'œuvre que l'on voit, mais très-inégaux par la volonté qui ne se voit pas : *Pares opere, dispares voluntate.*

Saint Augustin compare le pécheur qui n'est retenu que par la crainte à un loup affamé qui n'ose aborder un bercail de toutes parts gardé soigneusement : ce loup, évidemment, n'a point cessé d'être ce qu'il était pour n'avoir causé aucun dommage, et, s'il se retire en tremblant, il a le même désir de nuire qu'il avait lorsqu'il s'avançait, ne respirant que le carnage. Rompez la digue, ôtez la peine qui suspend l'acte extérieur, ah! le péché ne tardera pas à reparaître, s'il ne reparaît tout à coup, tant il est vrai que l'affection qu'on a pour lui ne peut cesser que par une affection contraire, c'est-à-dire qu'il faut le haïr pour qu'il soit rigoureusement vrai qu'on ne l'aime point, tant il est vrai qu'on ne commence à se détourner du mal que lorsqu'on commence à se tourner vers le bien, effet principal et majeur qui, ne pouvant s'obtenir par la crainte seule, présuppose évidemment un commen ement de retour vers la justice ou un commencement d'amour de Dieu. Ce qui n'empêche pas, toutefois, que la crainte ne soit très-utile pour préparer les voies à l'amour, la foi nous apprenant qu'elle est bonne, juste, sainte, et anathème à ces novateurs qui osent la taxer d'hypocrisie, et soutenir que l'homme en est par elle plus méchant : car nous disons bien que l'homme n'en devient pas meilleur, mais nous disons aussi pour correctif que l'homme y trouve déjà un moyen de le devenir, parce qu'en diminuant l'habitude elle facilite la pratique du devoir. J'ajoute, avec saint Augustin, que cette crainte est un préalable absolument nécessaire à la conversion, jusque-là que dans un cœur qui en serait privé la charité elle-même ne saurait par quelle ouverture il lui serait possible d'entrer : *Si nullus timor, non est qua intret charitas.* Ce qui me donne lieu d'observer que la crainte des peines, envisagée en elle-même ou selon sa nature, loin d'être incompatible avec la charité, se concerte au contraire admirablement avec elle, et que la charité ne manque jamais de s'en accompagner parce qu'elle est un don de Dieu, et que les dons de Dieu ne peuvent ni se nuire les uns aux autres, ni s'exclure mutuellement. De sorte que si Jean a dit que la parfaite charité chasse la crainte (I *Joan.*, IV, 18), il n'a pas, comme l'explique saint Augustin, prétendu établir entre la charité et la crainte la même opposition qu'il établit entre la charité et la cupidité; il a seulement voulu faire entendre que le charité chasse en effet tout ce que la crainte a de servile ou de judaïque, alliage impur qui lui vient de nous, et qui demeure, par conséquent, dans la crainte sans amour, laquelle, il faut en convenir, et comme tout ce que j'en ai dit autorise à le penser, dispose sans aucun doute à la conversion, mais en dehors, mais de trop loin, ne pouvant dès lors suffire à recevoir le sacrement réparateur où nous devons retrouver la justice. Car, mes frères, et gardons-nous de nous faire illusion sur un

point qui est de la plus haute importance, car, mes frères, on convient unanimement, c'est même une vérité de foi, qu'il faut pour le sacrement une douleur qui exclue la volonté de pécher, et vous avez pu vous convaincre aisément que cette volonté de pécher, la crainte seule ne l'exclut pas.

Et certes conçoit-on qu'on puisse être justifié sans désirer la justice, et si jamais le précepte de la chercher a dû être obligatoire, n'est-ce pas surtout quand on va se plonger dans le bain destiné à laver les souillures qui ont suivi le bain premier, dans lequel on ne peut plus se replonger quand on s'y est plongé une fois? Dites, mes frères, est-ce trop exiger qu'on fasse spontanément pour la vertu ce qu'on a fait si spontanément pour le crime, et même n'est-ce pas le dernier degré de condescendance où l'Apôtre se rabaisse en considération de notre peu de vigueur? *Humanum dico propter infirmitates carnis vestræ.* (*Rom.*, VI, 19.)

De plus, chrétiens, il ne s'agit pas seulement d'une réforme extérieure dans les mœurs, ni d'une régularité sensible dans la conduite, ce que j'avoue que la crainte seule peut opérer, et les exemples en étaient communs chez les Juifs; il s'agit d'une componction vive et cuisante qui ait son principe dans le fond du cœur, et qui de là, comme du sein qui l'a conçu, aille rétrogradant vers les années antérieures pour les repasser avec des larmes d'amertume; ce qui ne peut partir que d'un amour de Dieu sinon justificateur, du moins digne d'avoisiner en quelque sorte la justification que la grâce du sacrement doit parfaire et consommer.

De bonne foi, chrétiens, pensez-vous que celui qui s'est rendu coupable de tant de préceptes violés, de tant de grâces offertes et rejetées, de tant de rechutes, de tant de prévarications, puisse en obtenir le pardon sans avoir quelque mesure d'affection envers le Dieu qui pardonne? Quoi! tandis que nous implorons le plus signalé de ses bienfaits, à ce moment même où, nous tendant les bras, il vient au-devant de nous, empressé de nous recevoir, on nous dispenserait de nous exhaler en regrets d'avoir trop tard connu le grand Dieu et de l'avoir aimé trop tard! Dès lors, certes, dès lors il serait vrai qu'on nous demanderait moins parce que nous aurions plus reçu, ou qu'on exigerait de nous des dispositions moins parfaites parce que nous serions plus criminels. Enfin, chrétiens, n'avons-nous pas lu dans l'Ecriture que, pour être repoussé avec indignation du palais d'Assuérus, il suffisait de s'y présenter avec l'habit d'esclave? et nous croirions être en droit d'aborder le tribunal miséricordieux de notre grand Roi avec les serviles dehors dont la crainte nous revêtirait!

O Jésus! quand la foi nous fait voir votre sang se mêler aux eaux de la vraie piscine, tant d'amour de votre part envers nous pourrait-il n'exciter en nous qu'une crainte sans confiance? Mais serait-ce en vous regardant, vous, ô agneau de propitiation, qu'on se flatterait de donner quelque poids à une pareille doctrine? serait-ce au pied de l'arbre sanglant sur lequel vous expirâtes qu'on s'obstinerait à disputer, soit sur le temps où l'on doit vous aimer, soit sur le plus ou moins d'amour qui vous est dû?

Après tout, chrétiens, n'est-ce pas à celui qui est vraiment pénitent que la réconciliation est promise? Or, pour être vraiment pénitent, ce n'est pas assez de croire, pas assez non plus d'espérer, ni à plus forte raison de craindre : il faut, d'après le concile de Trente, commencer d'aimer Dieu comme source de toute justice. Doctrine pure et sans tache que l'Ecriture, la tradition, tous les théologiens de quelque nom concourent à établir, et que ceux-là mêmes qui la combattent regardent comme devant fixer le choix de quiconque ne veut rien aventurer dans l'affaire de son salut.

Mais de ce que la crainte ne suffit pas pour rentrer en grâce avec Dieu, il ne faut pas, je le répète, en inférer qu'on doive la compter pour rien. Ah! c'est déjà sans doute quelque chose que de trembler en pensant aux maux qui puniront le péché, et ce n'est pas en vain que Jésus-Christ, les apôtres, tous les ministres évangéliques en font si fréquemment le tableau. Hélas, chrétiens, plût à Dieu que ceux qui n'ont point encore la crainte des enfants, c'est-à-dire la crainte d'offenser Dieu, eussent au moins la crainte des tourments réservés à ceux qui offensent Dieu! nous ne cesserions de leur dire, avec saint Augustin : Craignez l'enfer, oui, craignez-le; il n'est rien que vous deviez redouter davantage. A force de craindre d'être réprouvés, vous en viendrez peut-être à recourir au moyen de ne l'être pas; à force de vous abstenir du mal par la crainte, vous en viendrez peut-être à vous en abstenir par amour. Peu à peu vous en viendrez à goûter combien le Seigneur est doux; peu à peu vous en viendrez jusqu'à vivre justement, non parce que vous craignez la peine, mais parce vous aimez l'éternité.

La crainte, dit admirablement Bossuet, donne un tyran à notre cœur, l'espérance lui donne un maître, mais l'amour lui donne un roi : *Exaltabo te, Deus meus rex.* (*Psal.* CXLIV, 1.) Que dis-je, chrétiens, un roi? ah! laissons un titre qui, tout grand qu'il est, exprime encore trop faiblement la majesté du Très-Haut; parlons du titre de Dieu, et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient, pour ainsi dire, notre Dieu à nous que par l'hommage entier et libre de notre cœur, d'où saint Augustin conclut qu'on ne l'honore vraiment en tant que Dieu que par l'amour : *Non colitur nisi amando.*

Et voilà, ô mon Dieu! l'amour que je vous demande avec instance, ou bien cette crainte chaste qui en est au moins l'heureux fruit, si elle n'en est pas l'équivalent. Oui, je vous demande cette crainte dont le prophète désirait de se voir transpercé, et qui inspire l'amour de votre sainte loi; une crainte qui

ne ferait qu'effleurer mon cœur sans y produire aucun changement n'a pas évidemment de quoi me suffire; c'est d'une crainte qui le pénètre tout entier que j'ai besoin. Il me faut, ah! il me faut une crainte qui opère mon salut; il me faut une crainte qui me porte vers vous, qui m'unisse à vous, qui n'ait que vous pour objet, qui me fasse marcher devant vous; il me faut une crainte qui vienne de vous, car, hélas! celle qui vient de moi se ressent toujours de la corruption de mon fonds, celle qui vient de moi me fait persévérer dans l'injustice, tandis que celle qui vient de vous peut seule et me faire pratiquer la justice, et m'y faire persévérer pour obtenir le prix réservé à ceux qui vous craignent en vous aimant. Ainsi soit-il!

DISCOURS XIII.

SUR LA CHARITÉ.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV, 10.)
Si vous connaissiez le don de Dieu.

Quel malheur, chrétiens, que celui de ne pas connaître le don de Dieu! puisqu'en ne le connaissant pas on ne peut ni le désirer, ni le demander, ni par conséquent entrer dans le sentier vivant de la justice et du salut. Je viens aujourd'hui, autant qu'il est en moi, vous le faire connaître, ce don ineffable, ce don qu'aucun autre ne peut suppléer, avec lequel nous les avons tous et sans lequel, quelque riches que nous nous supposions, nous n'en sommes pas moins toujours très-pauvres, toujours très-dépourvus de tout, comme on ne manque pas de le faire sentir à l'ange de Laodicée; ce grand don, mes frères, c'est la charité: la charité! dont saint Paul nous donne la plus haute idée en la comparant avec les dons les plus exquis, qu'il semble n'avoir voulu, pour ainsi dire, entasser que pour mieux nous convaincre de leur nullité absolue si la charité ne se communique point à eux pour leur donner plus ou moins de valeur, plus ou moins de consistance.

Quand je parlerais, nous dit-il, toutes les langues des hommes et des anges mêmes; quand, avec le don de prophétie, j'aurais encore celui de pénétrer à fond tous les mystères, quand j'aurais une pleine science de toutes choses, eussé-je même cette foi qui va jusqu'à transporter les montagnes; quand, en outre, j'aurais distribué tous mes biens, aux pauvres; quand enfin j'en serais venu jusqu'à livrer mon corps pour être la proie des flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien; non, je ne suis plus dès lors qu'un airain bruyant, une cymbale retentissante, un vain son qui se perd et s'évanouit dans les airs. (I *Cor.*, XIII, 1 et seq.)

Vous l'entendez, chrétiens, et vous ne concevez pas qu'on puisse rien ajouter à d'aussi énergiques paroles; cependant l'Apôtre ne croit pas encore avoir assez dit à la louange de la charité: le voilà qui entre tout à coup dans le détail de ses radieux caractères, et en assurant que c'est elle qui est douce, patiente, sans envie, sans précipitation, sans orgueil, sans ambition, sans mauvais soupçons, qu'a-t-il voulu, au fond, nous apprendre? sinon qu'il n'appartient qu'à la charité de faire observer, comme il faut, les devoirs relatifs aux autres vertus: que la charité seule est vraiment utile au salut: qu'il n'est proprement donné qu'à la charité de réformer l'homme; que par conséquent le fruit principal de la rédemption, ou, pour mieux dire, que l'unique but de notre divin Sauveur c'est l'effusion de la charité dans nos cœurs, au point, dit saint Augustin, qu'il n'a été si indispensable que Jésus-Christ vînt qu'à cause de la charité: *Jesu non opus erat nisi propter charitatem.* Combien donc, chrétiens, n'est-il pas important d'achever de vous instruire à fond touchant cette sublime vertu? et comme, dans un autre discours, je vous ai parlé de ce qu'elle est en elle-même, il s'agit de vous enseigner, dans celui-ci, ce qu'elle est, eu égard aux autres vertus. A cette fin, je poserai pour principe, dans mon premier point, la nécessité du rapport de nos actions à Dieu, lequel rapport, évidemment, ne peut se faire que par la charité; et je poserai pour induction, dans mon second point, l'influence que la charité doit, par là même, avoir sur les autres vertus; c'est tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Rapporter à Dieu tout ce que l'on fait, c'est pratiquer la charité, c'est la charité elle-même en action, et je ne vais donner une assez vaste étendue à la discussion de cette maxime que parce que tout l'édifice de la morale chrétienne porte sur elle comme sur sa pierre angulaire; que, de plus, le christianisme en a fait sa maxime de prédilection; qu'enfin, une fois que je l'aurai pleinement démontrée ou que vous en serez pleinement convaincus, rien ne sera plus facile que de faire voir ce que seraient les autres vertus sans la charité, comme aussi l'absolu besoin qu'elles ont de son influence.

Ainsi, pour remplir le devoir de n'agir que pour Dieu, nous devons lui adresser nos actions par un rapport en vertu duquel elles soient faites pour sa gloire aussi réellement, avec autant de vérité que les actions que fait, par exemple, un avare en vue de s'enrichir, sont faites par le sordide amour de l'argent; et cela, dit saint Paul, parce que nous appartenons au Seigneur: *Domini sumus* (I *Cor.*, VI, 19), ou, comme le grand Apôtre le dit ailleurs, parce que nous sommes son ouvrage: *Ipsius factura* (*Ephes.*, II, 10); oui, chrétiens, en nous, tout est à lui, nous ne pouvons ni penser, ni agir, ni respirer sans lui: tout ce que nous avons, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, c'est de lui seul que nous le tenons; il influe, il nous aide en chacun de nos moindres mouvements; donc, nous devons bien nous garder de lui en dérober aucun; donc, nous devons les diriger tous vers lui; donc, par exclusion à toute autre fin qu'on préten

drait leur assigner, il doit être la fin ultérieure et suprême de toutes nos actions, et la sainte dilection, dit saint Augustin, ne connaît point d'autre règle : *Hæc est regula dilectionis*, règle par essence invariable, expressément recommandée en mille endroits de l'Ecriture et surtout dans les paroles si claires du grand Apôtre; *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (I *Cor.*, X, 31); paroles simples mais énergiques, où, sans qu'on puisse en éluder le sens, on est forcé de convenir que sont compris, non-seulement les actes les plus importants de la vie, mais encore les actes même qui sont les plus communs; *Faites :* voilà le précepte, et par conséquent on se trompe en n'y voyant qu'un simple conseil. *Tout :* voilà, chrétiens, évidemment toutes les exceptions, quelles qu'elles soient, retranchées, et par conséquent on se trompe quand on prétend qu'il existe des notions de leur nature indifférentes, ou qu'on peut n'être pas répréhensible en se proposant une autre fin dernière que Dieu : car, dirai-je en passant, pour si bonne que soit une fin, dès la qu'elle n'est pas la dernière, c'est un désordre, et par conséquent un péché plus ou moins grief de s'y arrêter. Quoi que vous fassiez, dit encore saint Paul, en parlant ou en agissant, faites tout au nom de Jésus-Christ en rendant grâces à Dieu le Père. O Dieu! que votre religion est sainte, avec quel soin elle surveille, elle inspecte l'homme intérieur, afin que rien ne s'y détériore, afin que tout y soit net et pur : et quelle grandeur que la nôtre si nos actions sont dignes de vous être offertes par Jésus-Christ comme notre prêtre, avec Jésus-Christ comme notre victime! en Jésus-Christ comme en votre temple; selon Jésus-Christ comme notre modèle; dans l'esprit, les dispositions et la fin de Jésus-Christ comme étant l'adorable chef dont nous sommes les membres qu'il vivifie et qu'il fait agir.

Vous aimerez votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. (*Matth.*, XXII, 37.) Voyez, chrétiens, voyez combien de mots joints ensemble par l'Esprit-Saint pour nous enlever tout prétexte de nous dispenser de rapporter à Dieu quelque action, quelle qu'elle soit; car il aime à se nommer le Dieu jaloux, c'est-à-dire le Dieu que la concurrence irrite et déshonore; c'est-à-dire le Dieu qui, attentif à ses droits, les exige tous à la rigueur sans réserve, sans restriction et jusqu'à la dernière obole. Oui, il exige que le feu de notre amour envers lui soit un feu perpétuel comme l'était figurativement celui qui brûlait sur l'ancien autel des holocaustes. Il veut demeurer le possesseur exclusif et plein de notre être; il veut que tout ce qui est en nous ou hors de nous concoure par nous à lui rendre hommage. Autrement dit, il faut que l'amour divin occupe et mette en exercice toutes nos facultés; que tout ce que notre volonté a d'affections ou de désirs, tout ce que notre âme a de vie ou de sentiment, tout ce que notre esprit a de lumière ou de pénétration; tout ce que notre corps lui-même a de force ou de santé se porte vers Dieu, dit saint Augustin, avec toute l'impétuosité d'un torrent. Il faut enfin, il faut que n'y ayant que Dieu qu'on puisse aimer pour lui-même; il faut, dis-je, que tout ce que nous avons d'action pour aimer se termine et se concentre en Dieu.

Tel est, chrétiens, le premier, le plus grand de tous les préceptes : le premier dans l'intention du Législateur, qui n'a donné tous les autres préceptes qu'en conséquence et en vue de celui-là; le plus grand, soit par son objet, qui n'est autre que l'Etre souverain; soit par son sujet, qui n'est autre que le cœur de l'homme, soit par sa nécessité : nul titre, nul motif qui nous autorise à y déroger, et sans lui nous garderions en vain tous les autres. Non, point de précepte qui lui soit égal, ni si étendu, puisqu'il ne laisse rien à la créature qui ne doive être agréable et, par conséquent, rapporté au Créateur; ni en fécondité, puisqu'il consomme, il abrége, il enfante les autres préceptes. Précepte, enfin, qui est tout à la fois ancien et nouveau : ancien, par le temps où il a été donné; nouveau, parce que, au lieu d'être gravé, comme il le fut autrefois, avec le burin sur la pierre, il a été gravé en traits de flammes dans nos cœurs. J'ajoute que ce précepte est aussi appelé nouveau, parce qu'il nous oblige à aimer d'un amour nouveau celui qui a porté le sien envers nous jusqu'à ne pas épargner son propre Fils pour nous sauver. Ainsi, chrétiens, il suffit de méditer avec quelque application le premier commandement pour sentir qu'il ne peut être rempli avec exactitude, en esprit et en vérité, que par le rapport continuel de nos actions à Dieu.

Et certes, mes frères, quelle a été la fin par excellence du Verbe incarné, si ce n'est de réformer l'homme? or en quoi l'homme avait-il besoin d'être réformé, si ce n'est principalement et plus qu'en tout autre chose dans son vouloir, lequel, par le premier péché, s'était incliné vers la créature? Il a donc fallu pour le redresser, pour lui redonner, si je puis ainsi dire, son ancien pli; il a fallu, dis-je, l'incliner en sens contraire en le faisant pencher vers le Créateur. Or, comment pourrait-il prendre ou conserver cette surnaturelle direction vers son Créateur, s'il ne lui rapportait, par la charité, tout ce que par la cupidité il rapporte à soi ou à tout autre objet inférieur à soi? Vérité fondée incontestablement sur l'immuable loi qui veut que tout ce qui peut aimer aime son auteur; que, par conséquent, tout se porte à sa manière d'abord vers la fin qui lui est respectivement prochaine ou propre, et par celle-ci vers sa fin dernière, laquelle évidemment mérite seule le nom de fin, parce qu'il est impossible d'aller au delà et qu'elle finit, qu'elle termine tout.

Ici, chrétiens, puisqu'il s'en présente l'occasion, observez que, tandis que le Seigneur nous ordonne de n'aimer que lui, il ne nous ordonne point de ne connaître que lui; il permet au contraire à notre entendement d'errer comme une abeille d'une chose créée à l'autre pour en extraire le suc, c'est-à-dire pour s'enfoncer dans ce qu'elles ont de plus intime et y contempler avec ravissement l'art infini qui les fit non-seulement bonnes en soi, mais bonnes encore les unes pour les autres; et cependant le même Dieu met un frein à notre volonté, dont il se réserve tous les mouvements au point qu'elle ne peut s'attacher innocemment qu'à lui seul. Or, d'où vient qu'il a établi par son précepte une aussi étonnante différence entre ces deux nobles facultés de notre âme? En voici, chrétiens, si je ne me trompe, la raison : l'entendement attire à lui tout ce qu'il examine; il s'en empare, il le garde puissamment, et il n'a pas bsoin de sortir de lui pour se l'approprier, tandis que la volonté est attirée ou entraînée dehors et sort en effet d'elle-même pour aller vers l'objet qui la sollicite et la préoccupe; d'où évidemment il suit que, puisque notre entendement s'approprie tout ce qu'il connaît, on n'avait nul besoin ni de le fixer ni de le circonscrire dans les choses qui sont naturellement de son ressort, au lieu que la volonté se répandant dans l'objet qu'elle aime, et devançant en quelque sorte ce qu'il est, il fallait, pour ainsi dire, l'empêcher de se mésallier, en s'attachant à des biens inférieurs au bien souverain; il fallait qu'on la soumît strictement, selon tout ce qu'elle a d'énergie ou d'action, à Dieu seul, afin que par elle tout fût soumis à Dieu seul.

Enfin, mes frères, qui ne voit que tous les êtres doivent tendre vers leur repos pour y demeurer; que, de plus, pour que tous les êtres demeurent dans leur repos, il faut que chacun d'eux soit à sa place respective. Or, évidemment, la place unique de notre cœur, c'est Dieu; car, ô mon Dieu! c'est pour vous seul que vous nous avez fait, et nous n'éprouvons que trouble, inquiétude, agitation, tant que nous sommes entraînés hors de vous. Donc, mes frères, donc notre cœur, pour trouver son repos, doit demeurer tout entier en Dieu, ce qu'il ne peut effectuer ici-bas qu'en se dirigeant de tout son poids et tout entier vers Dieu; nouvelle preuve de la nécessité du rapport de nos actions à Dieu.

Et si, à ce propos, vous me demandiez pourquoi, tandis que Dieu exige tout notre amour par un premier précepte, il nous en impose un second relatif au prochain qu'il veut que nous aimions comme nous-mêmes, je répondrais, et suivez-moi bien dans ce que je vais succinctement enseigner, je répondrais, dis je, que l'amour que Dieu nous prescrit envers le prochain n'est pas différent de celui qu'il nous prescrit envers lui-même. Non, l'amour fraternel n'est pas comme un partage qui se fait entre Dieu et le prochain; car il n'est au fond et à le bien prendre qu'une suite, une extension de l'amour que nous devons à Dieu. Autrement dit, l'amour du prochain se trouve dans l'amour de Dieu comme dans sa cause, et réciproquement l'amour de Dieu se retrouve dans l'amour du prochain comme dans son effet. En un mot, c'est par le même amour que nous aimons Dieu dans le prochain, ou le prochain en Dieu; ce qui fait dire à saint Jean que celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait, à plus forte raison, aimer Dieu, qu'il ne voit pas. Doctrine vraiment sublime et touchante, et qu'il n'était réservé qu'au seul christianisme d'enseigner; c'est donc, chrétiens, c'est l'amour de Dieu qui rectifie et celui que nous avons pour nous et celui que nous avons pour les autres; car ce n'est qu'autant que nous aimons Dieu plus que nous-mêmes, que nous pouvons aussi aimer le prochain comme nous nous aimons; notre amour allant alors droit à sa source, pour en descendre et se répartir avec égalité entre nous et le prochain. Aimer Dieu plus que soi-même, s'aimer soi-même pour Dieu, aimer le prochain, non pour soi, mais comme soi et pour Dieu seul : tel est, chrétiens, l'ordre invariable de la charité : c'est là que gît tout l'Evangile; c'est par là, c'est par le rapport de tout à Dieu que tout est puissamment ramené à l'unité finale et souveraine.

D'ailleurs, chrétiens, que devrions-nous penser d'une religion qui n'imposerait pas le précepte du rapport de nos actions à Dieu, ou qui en autoriserait l'interruption durant des intervalles plus ou moins longs? Ce seul défaut n'en rendrait-il pas la fausseté palpable? Quoi? il y aurait des temps où Dieu nous serait étranger, puisqu'il y en aurait où il nous serait permis de ne pas agir, de ne pas vivre pour lui? Quoi? pendant même plusieurs années on pourrait persévérer innocemment dans l'oubli de Dieu, ou se conduire à son égard comme s'il n'existait pas? Quoi? j'appellerais du nom de religion celle qui me dirait que je puis, durant tel ou tel délai, suspendre tout commerce avec mon Dieu, ou bien qu'en le suspendant, ce commerce, je suis parfaitement dans l'ordre? Qu'en dites-vous, chrétiens? et puisque vous avez en horreur une aussi perverse doctrine, pourriez-vous hésiter de convenir avec moi que nier la nécessité du rapport de nos actions à Dieu, c'est nier ce qui fait le fond, l'âme, l'essence même de la religion; c'est au moins nier une vérité fondamentale qui, par sa clarté, rivalise avec les principes les plus évidents; c'est enfin nier une vérité dont les païens mêmes ont été convaincus, en n'écoutant que la voix de la nature. Le souverain bien, dit l'un d'entre eux, est celui que nous recherchons pour lui-même et les autres choses pour lui. Il s'agit, dit un autre, de savoir quelle est la dernière fin que l'homme doit se proposer dans les devoirs de la vie; et il remarque, avec raison, que celui qui ne connaît pas le souverain bien ne connaît pas non plus la manière dont il doit vivre, puis-

qu'il ignore le but où ses œuvres doivent aller. Mais, au jugement de saint Augustin, les platoniciens sont ceux qui se sont le plus rapprochés de la vérité évangélique; car ils ont dit que la fin suprême, celle qui ramène à soi ou qui range autour de soi toutes les autres fins, qu'en un mot la seule fin à laquelle il faut rapporter toutes les actions humaines, c'est Dieu : d'où ils inféraient que philosopher, c'est aimer Dieu.

Nous lisons dans les *Actes* que, durant le séjour de saint Paul dans Athènes, plusieurs sophistes, dont les uns épicuriens, les autres stoïciens, vinrent conférer quelque temps avec lui ; époque à remarquer, puisqu'alors, pour la première fois, la sagesse humaine osa, pour ainsi dire, se mesurer avec la divine sagesse. Oh ! quel moment pour le grand Apôtre ! Et voici, selon saint Augustin, la décision qu'il dut prononcer pour établir la vérité dont les deux partis s'écartaient par des routes opposées : Vous, ô épicuriens, vous ne connaissez, dites-vous, d'autre but de vos actions que la volupté ; et vous, ô stoïciens, vous prétendez qu'il faut se complaire uniquement dans la vertu, comme en un terme au delà duquel il n'en est point d'ultérieur : Eh bien, vous vous trompez les uns ainsi que les autres : *Quant à moi, il m'est bon de m'attacher par tout mon être à mon Dieu. « Mihi autem adhærere Deo bonum est.* » (*Psal.* LXXII, 28.) Le Psalmiste avait dit autrefois les mêmes paroles, dont évidemment ce serait bien peu saisir le sens que de ne pas y voir l'indispensable nécessité de rapporter toutes nos actions à Dieu. Et la doctrine qui enseigne cette obligation, disent cent évêques de France, a de trop grands fondements dans l'Ecriture et dans la tradition pour souffrir que des auteurs téméraires osent la combattre.

Maintenant, chrétiens, que vous faut-il de plus pour sentir l'intime liaison du précepte de prier toujours avec celui qui nous ordonne de rapporter à Dieu toutes nos actions? oui, de celui-ci dérive évidemment celui-là ; car rapporter à Dieu toutes nos actions, c'est l'aimer dans toutes nos actions ; or, l'aimer de cette manière, c'est le prier, et par suite l'aimer toujours, c'est le prier toujours ;' c'est l'avoir sans cesse présent; dans le repos ou dans le travail, dans la douleur ou dans la joie, debout, assis ou prosterné; c'est, comme le Psalmiste, le bénir en tout temps. Savez-vous pourquoi, dit saint Clément, les chrétiens sont toujours graves? c'est qu'ils pensent toujours à Dieu, c'est qu'ils ont toujours les regards fixés sur Dieu : *Oculi mei semper ad Dominum.* (*Psal.* XXIV, 15.) Qu'est-ce, en effet, que la prière, sinon un saint désir? Or, puisque notre cœur peut toujours désirer, toujours avoir faim et soif de la justice, il peut conséquemment toujours prier, et conséquemment encore, en ordonnant de prier toujours, le Sauveur n'a fait que renforcer le précepte de rapporter à Dieu toutes nos actions.

Mais peut-on réduire en pratique une obligation d'une aussi vaste étendue, et ne semble-t-il pas que c'est imposer à l'homme un joug trop pénible à porter? Point du tout, mes frères, et si nous savons saisir dans quel sens le rapport non interrompu de nos actions à Dieu doit être entendu, nous serons bien loin de regarder le devoir comme un joug, et moins encore comme un joug pénible à porter, car en distinguant l'intention de l'attention, le précepte est toujours rempli par la première, quand même on n'aurait pas la seconde. C'est-à-dire que l'intention est toujours exigée, mais que l'attention ne l'est pas toujours ; et cela parce que le défaut d'attention ne détruit pas une intention qui subsiste encore en vertu d'un antérieur dessein qui n'a pas été révoqué; tel un homme qui s'achemine vers un terme sans s'arrêter ni se détourner est censé vouloir y arriver, quoiqu'il n'y pense pas à chaque pas qu'il fait; mais c'est assez, mes frères, je crois avoir suffisamment démontré le principe que j'avais résolu de poser, pour mettre dans tout son jour la doctrine on ne peut pas plus importante qui, d'un bout à l'autre, va remplir ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

J'ai prouvé, chrétiens, que le rapport de nos actions à leur fin suprême est pour nous un devoir d'une nécessité indispensable, non dans tel ou tel temps, mais dans tous les temps sans discontinuer, par une intention sinon toujours actuelle, du moins toujours, et sans qu'on puisse l'entendre autrement, du moins toujours véritable ; or, puisqu'on ne peut se diriger vers une fin que par l'amour qu'on a de cette fin, il demeure également démontré que le rapport de nos actions à Dieu ne peut se faire que par l'amour que nous avons pour Dieu ; que par conséquent, et voici l'induction sur laquelle, en second lieu, j'avais dessein d'insister, c'est par la charité que, sans exception, toutes les vertus, à les bien prendre, deviennent des vertus. Oui, chrétiens, c'est saint Thomas qui nous l'enseigne en termes formels, *sine charitate vera virtus esse non potest;* c'est la charité qui doit les régler ou les sanctifier toutes. Il faut qu'elles soient comme autant de branches d'un tronc qui seul a pu leur transmettre une séve pure et vivifiante; il faut que toutes entrent en part et de son onction céleste et de son feu séraphique; il faut, pour ainsi dire, que la charité les convertisse en or et les marque à son coin divin, sans quoi, dit saint Thomas, il n'en est aucune de vraie.

Et en effet, chrétiens, qui ne voit que la charité seule peut détacher le cœur de l'amour du monde, pour l'attacher uniquement à Dieu; que, de plus, la charité seule, en rendant l'œil de notre âme simple et pur, peut rendre aussi tout le corps de nos actions lumineux : que par conséquent elle n'est pas seulement une vertu forte et puissante, mais qu'encore elle est la force ainsi

que le nerf des autres vertus. Car, d'après saint Thomas, qui traite spécialement cette question, toutes les vertus se tiennent et s'entre-touchent, par un même point de contact; elles ont toutes une intime affinité, qui en fait pour ainsi dire autant de sœurs, dont chacune a son charme propre, il est vrai; mais ce charme, à qui le doit-elle, à qui, si ce n'est à la charité, que l'Apôtre appelle un lien de perfection, c'est-à-dire non-seulement un lien qui resserre et qui unit, mais encore un lien merveilleux, qui fait toute la beauté, tout le prix des choses qu'il unit ensemble? d'où néanmoins il ne s'ensuit pas que la charité soit toute vertu; mais il s'ensuit uniquement que toute vertu ne mérite d'en porter à tous égards le nom qu'autant que la charité en rehausse la forme, l'embellit et la soutient.

Ainsi, par exemple, chrétiens, la charité n'empiète aucunement ni sur les actes de l'espérance, ni sur les actes de la foi; ces deux vertus ont, pour ainsi parler, un ressort, un territoire à part; comme aussi des qualités individuellement propres, qui, en les distinguant réellement l'une de l'autre, les distinguent réellement aussi de la charité; mais je dis que ce n'est que par la charité que les actes de ces vertus sont ce qu'ils doivent être, et qu'en raison de son influence sur ces actes on peut la regarder comme une vertu générale dont aucune autre vertu ne peut se passer, toutes lui étant subordonnées, toutes relevant d'elles essentiellement, et toutes n'ayant rien qui soit digne d'être tenu en compte que ce qu'elles en ont reçu ou emprunté, de sorte, et remarquez bien ce que je vais dire, de sorte que la charité est tout à la fois la première et la dernière des vertus théologales; la première, en ce qu'il faut qu'elle fasse agir les deux autres; et à cet égard, les précédant en se précédant elle-même; la dernière, en tant que restreinte à son acte propre, ou en tant qu'enrichie des trésors qu'elle a su amasser en augmentant l'activité des autres vertus. Ainsi la foi et l'espérance ont besoin d'une force première qui les mette en action, et c'est la charité qui est cette force motrice et première, tandis que la charité est sa force à elle-même; pourquoi? si ce n'est parce que, fille de prédilection, comme elle est, de celui qui est éternellement la vie, elle en émane avec le privilége glorieux de la communiquer, armée, en quelque sorte, de la puissance même du Créateur; ou encore parce qu'elle est active et vivace de sa nature comme la flamme l'est par la sienne. Ainsi la charité n'est pas seulement le supplément de ce qui manque aux autres vertus, mais elle est proprement leur vie et leur support nécessaire, et rien n'est recevable devant Dieu que ce à quoi elle a communiqué sa chaleur.

D'ailleurs, chrétiens, vous savez que Dieu ne récompensera que ce qu'on aura fait en vertu de ce qu'il commande par sa loi. Or, toute l'Ecriture, ajoute saint Augustin, ne commande que la charité; oui, toute l'Ecriture nous dit ou tend à nous faire comprendre que la charité est l'unique fin de la loi; que la charité seule en est la plénitude, c'est-à-dire la totale et complète observation; qu'enfin la seule charité suffit pour être pleinement quitte envers la loi; la seule charité suffit; c'est le mot de saint Jean, et ce mot n'a jamais été dit que de la charité. C'est à ce grand mot que se réduit tout l'éloge qu'avec tant de pompe saint Paul a fait de cette vertu. La seule charité suffit donc, sans elle tout le reste ne suffit pas; donc, sans elle tout le reste est comme non avenu; et c'est de là précisément que saint Augustin a déduit les maximes, dirai-je proverbiales? tant elles sont universellement senties, que la charité seule opère le bien, que la charité seule veut le bien: que la charité seule ne pèche pas. *Charitas sola non peccat.* Ce qui veut dire évidemment qu'un acte de charité, quand il est vraiment tel, ne peut jamais être défectueux, tandis que les actes des autres vertus peuvent l'être et le sont en effet, s'il leur manque le rapport à Dieu, qui ne se fait que par la charité, et voilà pourquoi toutes les actions des saints ne sont pas saintes; voilà pourquoi encore toutes les actions des pécheurs ne sont pas des péchés, puisque les pécheurs, quelque grands qu'ils soient, peuvent, en revenant sur leurs pas, entreprendre leur conversion par des actes qu'un commencement de charité rend agréables à Dieu, et que les saints, à quelque degré de perfection qu'ils soient parvenus, peuvent pécher véniellement dans tel ou tel autre de leurs actes, produire sans aucun rapport au moins à Dieu ou sans cette charité qui, d'après saint Thomas, est la substance, le fonds réel de toute bonté morale, et par conséquent aussi la racine de tout mérite. *Radix merendi charitas.*

Ajoutons que, puisque c'est la charité qui met toutes les vertus en fonction, puisque c'est elle qui les épure dans son divin creuset, puisque c'est elle qui les tourne, les dirige, les pousse vers leur suprême fin; puisqu'en cela même elles n'ont de mérite que par elle, c'est à elle aussi que le prix de la vie éternelle appartient en premier. C'est ainsi, chrétiens, s'il est permis de comparer les choses célestes aux choses de la terre, c'est ainsi que, puisque la victoire est attribuée à un habile général, parce que c'est lui qui a commandé, qui a réglé l'ordre de la bataille, parce que tout ce que les soldats ont fait ils ne l'ont fait que sous sa direction, à son signal et par sa volonté; c'est aussi à la charité qu'on doit attribuer l'honneur de la victoire; c'est à elle, en un mot, que la récompense est due, au point que ce n'est qu'en son nom, par égard pour elle et de sa main que les autres vertus la reçoivent; car si elle se pare ici-bas des autres vertus, si elle aime à s'en revêtir ici-bas, ah! nous savons que ce n'est que pour s'en dépouiller quand enfin elle aura saisi la palme que tous ses efforts tendaient à ravir, de sorte que, de même que Moïse monta seul sur Sinaï, la charité monte dans le ciel sans

cortége et toute seule : toute seule elle se fixe éternellement dans la patrie où elle n'aura plus besoin de faire agir ni la foi ni l'espérance. Oui, dit ingénieusement saint François de Sales, telle qu'on vit l'arche entrer seule dans la terre de promission, la charité aussi entre seule dans le ciel, où la foi, que représentait la colonne du désert, et l'espérance, que la manne figurait, seraient à tous égards pleinement inutiles.

Il est hors de doute, chrétiens, que l'espérance et la foi auront aussi leur couronne, mais il n'en est pas moins certain qu'elles n'auront pu l'obtenir que par la charité, qui seule en aura fait des vertus à couronner; car de même que l'homme n'est réellement homme vivant qu'à raison de son âme, ainsi l'espérance et la foi ne sont des vertus vives que par leur âme, qui n'est autre que la charité. Mettre celle-ci à leur tête, ce n'est ni les dégrader, ni les détruire, c'est au contraire les ennoblir, c'est les tirer de leur néant pour les placer avec honneur dans le rang qu'elles doivent occuper. Il est, j'en conviens, de toute vérité que Dieu couronne aussi la foi, mais il est encore de toute vérité que ce n'est que lorsqu'elle opère, et il est enfin de toute vérité qu'elle n'opère avec succès que par l'amour divin; que sans l'amour divin elle est morte; que par conséquent c'est bien plus ce qui se trouve d'amour divin dans la foi que Dieu couronne que ce que la foi est uniquement par elle-même, et celle-ci ne perd rien de son mérite pour le devoir à la charité, comme les saints ne perdent rien du leur pour le devoir à la grâce.

Et n'avons-nous pas dit que les dons, même les plus excellents, on ne les compte pour rien lorsqu'ils sont séparés de la charité? *Nihil sum, nihil mihi prodest.* (I *Cor.*, XIII, 3.) Oui, mes frères, c'est trop peu que d'avoir les dons si on n'en use bien. Or, la charité seule en fait bien user; et non-seulement la charité seule en fait bien user, mais encore elle est entre tous les dons le seul dont on n'abuse pas. Qu'est-ce qu'avoir de la piété, dit saint Augustin dans une de ses lettres à saint Jérôme, sinon servir Dieu? Qu'est-ce encore que servir Dieu, sinon l'aimer? Quand on veut savoir, dit-il ailleurs, si un homme est vertueux, on ne demande pas ni ce qu'il espère, ni ce qu'il croit; on demande simplement ce qu'il aime. Donc, où il n'y a point d'amour divin, nulle bonne œuvre n'est imputée : ce n'est plus qu'une écorce vaine et desséchée? un or faux qui n'a point de cours, comme le dit saint Bernard, une lampe éteinte et sans huile.

Ah! conservez, nous dit saint Ephrem, conservez donc cette divine charité comme la prunelle de votre œil; avec elle rien n'est petit, tout est grand, et sans elle, au contraire, toute grandeur n'est qu'une enflure inconsistante. Qu'on réduise, en effet, s'il est possible, un homme à n'avoir pour son partage individuel que la charité, eh bien! dans cette espèce d'indigence universelle il semble n'avoir rien, et cependant il a tout, tandis qu'en lui donnant tout, hors la charité, autant ou mieux vaudrait qu'il n'eût rien, puisqu'il ne fera qu'abuser de tout; aussi l'Esprit-Saint se plaît-il à nous la montrer comme étant la seule chose nécessaire ou comme étant le seul bien qui en est proprement un ici-bas; aussi la compare-t-on dans l'Ecriture aux objets les plus agréables à l'odorat, au goût, à la vue, comme pour nous induire à penser que tout ce que ces objets ont d'exquis ou de beau dans l'ordre physique, la charité le possède au plus haut point dans l'ordre moral, et rien ne lui sied mieux que les saintes paroles qu'on lui fait dire : *En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité.* « *In me omnis gratia viæ et veritatis.* » (*Eccli.*, XXIV, 25.) Elle est tantôt une lumière vive qui échauffe, tantôt une onde pure qui désaltère, tantôt un aliment divin qui rassasie, tantôt un vin céleste qui enivre, et toujours ce qu'il faut que par elle nous soyons pour plaire à Dieu. N'entendez-vous pas le divin Psalmiste célébrer avec transport une bénédiction de douceur qui, en nous prévenant, nous fait savourer la loi sainte? Or, cette bénédiction de douceur, que peut-elle être, sinon la charité que l'Esprit-Saint répand dans nos cœurs?

Voulez-vous savoir, s'écrie encore saint Ephrem, à quel point elle est forte? Je vous dirai que, pour si difficile que soit la chose commandée, en aimant Dieu, vous l'avez faite, et tout s'est aplani pour que vous la fissiez. La charité est le courage et la dextérité des athlètes; elle n'est pas moins pour les combattants une arme offensive propre à attaquer qu'une arme défensive propre à résister : c'est elle qui fait vaincre et qui tout à la fois est la couronne des vainqueurs. Aimez et faites ce qu'il vous plaira, dit saint Augustin : *Ama, et fac quod vis.* Expression vive et rapide qui n'a pu s'échapper que de la plume d'un parfait amant, ou plutôt sortie, comme par explosion, d'un grand foyer d'amour divin, et qui vaut à elle seule un discours, si l'on sait en sonder la profondeur. La charité est aux autres vertus ce que la pluie du printemps est aux biens de la terre : elle arrose, elle féconde la volonté; elle en fait une tige bénite qui ne produit que des fruits immortels. C'est à l'ombre de la charité que l'obéissance croît et devient plus parfaite; c'est par elle que la patience est victorieuse de tous les maux. N'allez pas, ajoute le saint docteur, n'allez pas vous fatiguer en cherchant plusieurs définitions de la vertu; en voici une à la fois courte, claire et pleinement satisfaisante. La vertu n'est, au fond, autre chose que l'ordre même de l'amour : *ordo amoris;* lequel ordre consiste à aimer ce qu'il faut aimer; en savoir faire le choix, c'est ce qui s'appelle prudence; n'en pouvoir être détourné ni par aucun mal, ni par aucun plaisir, ni par aucun orgueil, c'est ce qui s'appelle force, tempérance, justice.

Ainsi, chrétiens, pour me résumer et fixer vos esprits sur une maxime qui est comme la fleur de toute la doctrine qu'il m'a fallu

exposer; ainsi, ne nous flattons pas de bien faire ce que nous ne faisons pas par amour: car évidemment il ne suffit pas que ce que l'on fait soit bon, il faut encore, et principalement, le bien faire; autrement dit il ne suffit pas de remplir tel ou tel devoir particulier, il faut encore le remplir, ce devoir, en observant le commandement premier, qui veut que dans tous nos autres devoirs nous agissions en vue de la fin suprême; car ce n'est pas seulement de l'office, mais c'est de la fin surtout que se prend la différence des actions entre elles: *non ex officiis, sed finibus.* Ainsi, par exemple, un magistrat qui se montre équitable dans ses jugements, un riche qui partage ses biens avec les pauvres, si c'est l'amour d'eux-mêmes qui les fait agir sans rapport à Dieu, ils agissent mal; l'objet de leur action est sans doute bon et légitime, mais leur intention ne l'est pas, et ils sont dignes de châtiment, non parce qu'ils ont fait une œuvre dont l'objet est bon, mais parce qu'il manque à leur œuvre le rapport direct à sa fin dernière. *Non debita ordinatio ad finem.* Et pour peu qu'on s'écarte de ce beau principe, on ruine par son fondement le système entier de nos devoirs religieux.

Après tout, chrétiens, et je finis, il faut qu'une action parte d'un cœur droit pour qu'elle ait une rectitude entière. Or, le seul amour divin rend le cœur droit, puisque le seul amour divin fait vouloir ce que Dieu veut, et qu'il faut vouloir ce que Dieu veut pour être pleinement dans l'ordre: *Qui sunt recti corde? qui hoc volunt quod Deus vult.* (AUGUSTIN.) Certainement, chrétiens, il n'est pas de meilleure œuvre que celle d'exercer le ministère de la prédication, et nul ne l'exerça jamais avec autant de zèle, avec des motifs plus élevés et plus purs que le grand Apôtre; pourquoi donc craint-il tant? Oh! que ses paroles me font trembler! pourquoi donc craint-il tant, après avoir annoncé le salut, d'en être exclu lui-même, si ce n'est parce qu'il craint de n'en avoir pas toujours rendu gloire à Dieu? Et c'est sur l'obligation de la rendre en tout à Dieu, cette gloire, qu'est fondé l'humble tremblement des justes d'ici-bas; la simple appréhension où ils sont que leur intention n'ait pas été droite, leur faisant dire sans cesse à Dieu, comme David: « Voyez si la voie de l'iniquité ne se trouve pas en moi, et ramenez-moi dans la voie éternelle: » *Vide si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna.*

O Dieu! qui ne pouvez aimer hors de vous que ce que vous rendez aimable par vos dons, créez en moi cet amour qui seul peut correspondre au vôtre; vous êtes le créancier mystérieux qui, en remettant les dettes, n'impose à ses débiteurs, pour qu'ils soient quittes envers lui, d'autre condition que de l'aimer. Eh bien, faites aussi, non seulement que je vous aime, mais encore que je vous aime beaucoup, afin que vous me remettiez beaucoup; remplissez mon cœur de cette charité qui, en me séparant de moi-même, peut seule me faire lutter avec succès contre cette funeste cupidité qui m'entraîne loin de mes devoirs ou qui me les fait mal observer. Ah! plus je suis persuadé que vous êtes le protecteur de ceux qui vous aiment, plus je me sens pressé de solliciter des grâces plus éminentes, afin de vous aimer plus éminemment; afin que ne regardant jamais derrière moi je ne pense qu'à ce qui est devant moi, et que toujours plus avide, alors même que je vous rends grâce de l'amour que vous m'avez départi, j'aspire encore à l'augmenter par de nouveaux progrès. O Dieu! cet amour n'est encore en moi qu'un arbrisseau frêle et délicat, que le moindre vent peut rompre ou déraciner; faites donc, faites qu'il devienne un arbre fort et noueux capable de résister au choc violent des tempêtes et des orages. Hélas! Seigneur, hélas! si j'ai pu de moi-même vous ravir mon cœur, il n'est que trop vrai que je ne puis vous le redonner de moi-même, puisque de moi-même je ne suis que mensonge et que péché; daignez donc, daignez encore le changer, ce cœur, et le rendre tel que vous puissiez le reprendre, en y faisant régner votre amour, afin que, redevenu votre conquête, il célèbre à jamais vos miséricordes dans l'éternité: *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Psal.* LXXXVIII, 2.)

DISCOURS XIV.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Diliges proximum tuum sicut teipsum. (*Matth.*, XIX, 19.)

Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Aimer les autres comme soi-même, les aimer en Dieu et pour Dieu; Aimer jusqu'à nos ennemis, oublier les injures, pardonner les offenses, vaincre le mal par le bien, être dans la joie avec ceux qui y sont, pleurer avec ceux qui pleurent; se faire tout à tous pour les gagner tous au souverain bien, éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, reprendre en secret et ramener avec douceur ceux qui s'égarent, ne pas juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes, consoler les affligés, assister de tout son pouvoir les malheureux, ne se considérer dans l'usage de ses talents et de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu et l'économe de sa providence. Tel est, mes frères, le précis des obligations qui vous sont imposées, obligations qui se rapportent toutes à la charité fraternelle dont je viens aujourd'hui vous montrer d'abord la nécessité, sujet de mon premier point; ensuite les caractères, sujet de mon second point. Puissé-je, aussi heureux que l'Apôtre, vous persuader la pratique d'une vertu qui est l'accomplissement de tous les préceptes, le principe et la fin de toutes les bonnes œuvres, le centre et l'abrégé de toute la foi, vertu que la nature inspire, que la religion prescrit, et dont les motifs les plus pressants réclament l'exercice. Puissé-je exhorter avec succès tous ceux à qui la Providence a daigné confier le dépôt des biens terrestres, à se conformer aux lois saintes qui en firent

l'usage et l'administration. Hélas! mes frères, à la honte de l'humanité, il existe des hommes qui en ont assez altéré les principes, assez étouffé les sentiments pour enfreindre sans remords le précepte de l'amour du prochain. Oui, il est de ces cœurs glacés qui, à force de se concentrer en eux-mêmes, sont venus, pour ainsi dire, à bout d'oublier qu'ils ont des semblables. Il n'appartient qu'à votre grâce, ô mon Dieu, de les attendrir; vous seul pouvez substituer à l'impitoyable dureté de l'égoïsme qui les dénature, cette heureuse sensibilité d'où découlent toutes les vertus sociales, et puisque la charité de l'orateur qui élève sa voix en faveur des malheureux est souvent récompensée d'une abondante bénédiction sur son ministère, assurez aujourd'hui l'efficacité de votre parole, faites que la grâce d'un sacerdoce de paix, de miséricorde et de fraternité, ne soit point stérile en moi. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne nuire jamais à nos semblables, leur faire au contraire tout le bien qui dépend de nous, c'est, chrétiens, un double devoir que la loi naturelle et l'Evangile imposent, de concert, à tous les hommes. Malgré les passions qui les entraînent, malgré les erreurs qui les subjuguent, ils ne peuvent s'empêcher d'en sentir la nécessité et de faire résulter leur bonheur de leur exactitude à le remplir. Tout, en effet, leur en retrace l'indispensable obligation : les rapports qu'ils ont entre eux, les liens qui les unissent, les besoins qui les rapprochent, tout leur prescrit le devoir de s'entr'aider, tout les invite à exercer la charité fraternelle; vertu sans doute très conforme à leur destination, puisque son influence assure l'harmonie de la société, dont elle est tout à la fois le nœud, le garant et l'appui, selon l'expression de Lactance : *Summum societatis vinculum est fraterna charitas.* Cet illustre défenseur de la vérité, cet orateur sensible et courageux qui, à la face même de Dioclétien, osa plaider la cause des disciples de Jésus-Christ, sans avoir embrassé leur doctrine, et qui dut peut-être sa conversion au sublime usage qu'il fit de son éloquence, comme le centenier de l'Ecriture, en fut redevable à l'abondance de ses aumônes; ce philosophe enfin, selon le cœur de Dieu, en réfutant les erreurs des anciens sophistes touchant la cause et l'origine de la réunion des hommes, s'applique surtout à démontrer que le précepte de la charité fraternelle dérive de la nécessité de s'associer, et que le penchant qui porte l'homme à l'état social, doit encore le porter à l'amour de ses semblables, « car ce n'est que pour cette fin que nous nous assemblons, disait saint Chrysostome, ce n'est que pour se rendre de mutuels offices de charité que les hommes s'entre-cherchent et s'attirent : *Propterea conjuncti inter nos sumus et congregati.*

Et certes, mes frères, que deviendrions-nous, si nous étions abandonnés à notre individuelle faiblesse? Hélas! les peines, les afflictions sont l'apanage de cette vie, les infirmités nous environnent comme un vêtement; ce n'est que par une gradation insensible que nous acquérons les forces relatives à notre conservation, et bientôt, par le déclin rapide et journalier de ces mêmes forces, nous sommes réduits à la triste, à la dure extrémité de ne pouvoir plus satisfaire par nous-mêmes à des besoins d'autant plus pressants que le sentiment en est douloureux. C'est pourquoi, s'écrie l'Ecclésiaste, il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul. Car deux hommes tirent un grand avantage de leur société mutuellement utile : ils se procurent tout ce qu'exige leur situation respective; les devoirs de l'un se multiplient à proportion que les besoins de l'autre augmentent, et il s'établit entre eux un commerce de secours et de bienfaits, d'affections et de services, de prévenances et d'égards qui peut seul suppléer dans l'homme social, tout ce que la nature refuse à celui qui se sépare de ses semblables. Malheur à l'homme seul, dit le Sage, *Væ soli!* (*Eccle.*, IV, 10.) Oui, malheur à celui qui ne vit que pour lui-même, qui, resserré dans les tristes limites de l'intérêt personnel, ne connaît rien au delà de la sphère de ses projets, de ses passions, de ses craintes, de ses espérances; qui, jouissant avec une espèce d'ingratitude des bienfaits que répand sur lui la société, déplore jusqu'aux moindres sacrifices qu'elle exige, détourne à son profit les sources publiques, en arrête l'utile circulation, les tarit ou les épuise, et dérange ainsi l'ordre de félicité commune. *Væ soli,* malheur à l'homme seul! Semblable à ces édifices isolés, qui, fondés sur un sable mobile, ne peuvent résister au choc des tempêtes, il ne laissera de son élévation que des ruines et des débris. *Væ soli quia cum ceciderit non habet sublevantem se!*

A Dieu ne plaise cependant, mes frères, que je prétende blâmer ici ces hommes, qui, supérieurs aux timides réflexions de la chair, et pour marcher plus avantageusement dans la voie des conseils évangéliques, brisèrent tous les liens du sang, et firent de la solitude le séjour de la pénitence, le temple de la prière! Leur désertion eût été sans doute criminelle, si la haine de leurs semblables en eût été le motif, et le ciel eût rejeté des victimes que la charité n'aurait point immolées. Oui, toutes vos vertus, ô Antoine! ces vertus qui faisaient, pour ainsi dire, l'admiration du Très-Haut, n'auraient été qu'un airain sonnant, si la charité n'en eût sanctifié l'exercice; elle seule vous fit aimer la retraite où, dans un profond oubli de vous-même, vous gémissiez, comme la colombe, sur les malheurs qui désolaient l'héritage de Jésus-Christ. Les vœux que vous formiez dans l'ardeur de votre charité, avaient pour objet le salut de vos frères. Le zèle du salut de vos frères vous engagea à intéresser la foi de Constantin dans la cause d'Athanase. Combien de fois le même zèle ne vous fit-il pas descendre à Alexandrie pour encourager au martyre les prisonniers de Jésus-Christ. Ah! si vous devîntes, dans la solitude, le

héros de la charité, c'était pour nous apprendre que la solitude doit surtout perfectionner la vertu sans laquelle toutes les autres sont vaines, et que notre union avec Dieu ne peut être intime, qu'autant que nous sommes unis à notre prochain par tous les liens de la charité.

D'ailleurs, mes frères, naturellement sensibles, et au plaisir que nous cherchons, et à la peine que nous fuyons, il nous importe sans doute d'intéresser nos semblables à notre bonheur, et en les chérissant comme nous-mêmes, en nous pénétrant à leur égard des mêmes sentiments dont nous désirons qu'ils soient pénétrés envers nous, nous sommes presqu'assurés d'exciter leur bienveillance. Qu'ai-je pu faire que je n'aie point fait pour vous, disait la femme de Jéricho aux deux Israélites, au mépris des ordonnances de mon roi, et contre les intérêts de ma patrie; je vous ai offert tous les secours de l'hospitalité la plus officieuse; ah! j'ai bien lieu d'espérer que votre reconnaissance égalera mes services. Jurez-moi donc maintenant, par le Seigneur, que, comme je viens d'user de miséricorde envers vous, vous en userez de même envers la maison de mon père.

C'est ainsi qu'en pratiquant la charité fraternelle, on en inspire l'exercice à ceux qui en ressentent les effets; c'est ainsi que par une généreuse dispensation des secours que nous pouvons offrir, nous recevons à notre tour ceux dont nous avons besoin; c'est ainsi que notre propre bonheur s'accroît de tout ce que nous en retranchons en faveur de nos semblables; hélas! il s'appauvrit de tout ce que nous croyons y ajouter au détriment du bonheur d'autrui. Pour en augmenter le prix, pour en jouir sans remords, il faut le communiquer à tous les êtres qui peuvent le partager, et la vraie manière d'en assurer la possession, consiste à la rendre intéressante à tous ceux qui nous entourent, par les bienfaits que nous versons sur eux. Pourquoi la prospérité du riche bienfaisant est-elle le vœu constant de tous les pauvres, si ce n'est parce qu'ils voient s'accroître avec plaisir des trésors qui ne seront point l'idole de l'avarice? oui, au lieu de les envier, ils voudraient qu'ils se multipliassent au gré de leurs bénédictions; ils voudraient ne voir jamais tarir les ressources d'une charité si attentive à les secourir, et dont la circulation bienfaisante justifie le partage inégal des biens terrestres.

Il n'appartient donc qu'à la charité fraternelle de fixer le bonheur parmi nous; c'est par elle que l'homme qui, dans la supposition affreuse d'un écrivain des derniers temps, n'aurait été à l'égard de l'homme, qu'un être féroce et cruel, devient envers son semblable une divinité officieuse et puissante, selon saint Thomas: *Homo homini Deus.* Gardons-nous, ah! gardons-nous de contrarier ses tendres inspirations, c'est le vœu de tous les cœurs sensibles et compatissants, mais surtout c'est le vœu de la nature qui, en destinant les hommes à la société, a voulu que la charité fraternelle en fût le plus puissant attrait, comme le plus fort lien.

Jusqu'ici, mes frères, guidé par les seules lumières de la raison, je ne vous ai montré la charité fraternelle que comme un devoir dont vos besoins physiques et moraux réclament l'observance; je n'ai encore fait entendre que la voix de la nature, écoutez maintenant la voix de l'Evangile; ah! s'il est une religion qui inspire et perfectionne la vertu que je traite, c'est sans doute celle qui doit sa naissance à l'amour infini d'un Dieu fait homme pour donner au monde les leçons ainsi que les exemples de la morale la plus sublime.

Vous le savez, la charité est l'âme et la substance de la religion chrétienne, tout y est consacré, tout y est vivifié par l'amour de Dieu et du prochain, c'est au double précepte qui le prescrit, que se rapportent en entier la loi et les prophètes; je veux la miséricorde et non le sacrifice, dit le Seigneur; j'ai en abomination l'encens qui n'est point offert par la charité, pourquoi venez-vous vous prosterner devant ma face, sans vous être réconciliés avec votre frère! vous me devez sans doute l'offrande de mes propres dons, vous me la devez: eh bien, le vieillard infirme, la veuve, l'orphelin, la recevront en mon nom; c'est dans leur sein comme sur mes autels, que vous devez en déposer l'hommage; annoncez donc, par le genre ou par la profusion de vos largesses, que c'est votre Dieu, votre Dieu qui daigne les recevoir; oui votre Dieu, qui pour mieux vous attendrir, n'a pas eu horreur de se subroger à l'indigent qui vous implore; tel est, mes frères, le langage fréquent de l'Evangile, or, en est-il de plus propre à vous enflammer de l'amour fraternel; ah! sans contredit, la nature peut bien en inspirer l'exercice, mais c'est la religion qui, plus que tout la soutient et l'encourage; c'est la religion qui étend, dirige, élève et perfectionne la sensibilité du cœur; elle multiplie entre les hommes les relations et les dépendances; elle resserre les liens qui les unissent, elle fait plus, elle ajoute à ces liens des liens plus sacrés qui les fortifient.

Vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens; vivez donc tous de l'esprit de Jésus-Christ, comme votre corps vit de son esprit; n'ayez tous qu'un même cœur comme tous vos membres n'en ont qu'un; régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Eglise, rachetés d'un même prix, destinés à la même fin, que de motifs pour s'entr'aimer! toute la religion vous lie et vous unit ensemble; les sacrements auxquels vous participez, le pain de bénédiction que vous offrez, la foi que vous professez, sont autant de symboles de l'union intime qui doit régner entre les disciples de Jésus-Christ. Faites donc en sorte que les intérêts des uns soient les intérêts des autres; soyez heureux par les avantages d'autrui, comme un fils l'est par ceux de son

père, et alors la société ne sera qu'une même famille, d'autant plus étroitement unie, que la charité égalera ce que les passions humaines distinguaient; d'autant plus heureuse que le bonheur de tous suivra le bonheur d'un seul, et le bonheur d'un seul le bonheur de tous; n'enviez ni les dons ni les talents du prochain, songez, songez seulement à bien user des vertus: les envier! qui, vous? mais quoi? vous auriez dès lors oublié que les dons ou les talents dont plusieurs de vos membres sont enrichis, vous appartiennent en effet, et font partie en toute vérité de votre patrimoine? oui, ils sont tous à vous par la charité, tous vous les possédez aussi dans cette parfaite unité, que la communion des saints établit et consolide; souvenez-vous que vous n'êtes le corps de Jésus-Christ que pour continuer sa vie, et quelle vie! chrétiens.

Dévoué au bonheur des hommes, il ne descend sur la terre que pour en être le législateur, le modèle, le réparateur; bon, sensible, compatissant, affable, généreux, clément, il est plein de miséricorde à l'égard de tous; il soulage tous les besoins, il se livre à toutes les bonnes œuvres; sociable, humain, populaire, tantôt il converse, il se plaît avec les enfants, tantôt il accueille, il convertit les pécheurs; toujours sa charité, aussi immense dans son étendue que sublime dans le sentiment, embrasse tous les hommes dans sa tendre sollicitude, l'aveugle de Jéricho, le paralytique de la piscine, la veuve de Naïm, tous les affligés, tous les malheureux éprouvent tour à tour ses bienfaits; les sourds, les muets, les lépreux sont guéris; les pauvres sont évangélisés; partout où il laisse la trace de ses pas, il laisse des vestiges de sa bienfaisance. O Jérusalem! insensible témoin d'une bonté à un tel point expansive; hélas! il versa des larmes sur ces malheurs qui devaient punir vos crimes, il déplora avec amertume le triste sort de vos déicides habitants; combien de fois il avait voulu prvenir leur dispersion, en les rassemblant sous les ailes de sa charité ineffable, mais indociles à sa grâce, ingrats envers son amour, les malheureux, ils devinrent les instigateurs, les instruments de son supplice.

Mes frères, montons ensemble sur la montagne sainte où se consomma le plus grand, le plus intéressant de tous les sacrifices; entendez les paroles qui en accompagnèrent l'oblation, et en adorant la croix où expire pour vous le médiateur et la victime de la nouvelle alliance, pratiquez la vertu dont elle exprime le triomphe; être anathème pour le salut du monde, offrir son sang pour ceux qui le répandent, solliciter la grâce de ses ennemis et de ses bourreaux, telle est l'excessive charité de votre Dieu, tel est le grand objet de votre culte.

Après avoir exposé à vos yeux la scène attendrissante du Calvaire, ai-je besoin de vous prouver que la religion que vous professez, doit par sa nature épurer et perfectionner l'amour du prochain? votre Dieu n'est que charité, vous dit-elle: *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Que doivent donc être ses disciples? que doivent être ses imitateurs? dès là que vous êtes chrétiens; où donc, où ailleurs que dans le Christ pourriez-vous prendre votre modèle? qu'est devenu le feu sacré qui embrasait les premiers zélateurs de la morale que j'enseigne; qu'est devenu le temps où tous les trésors étaient consacrés à Dieu par la désappropriation évangélique, et où tous les fidèles ne respiraient que la charité? Ennemis de cette âpre vertu, de cette intolérance farouche, si contraires à l'esprit de l'Evangile, ils accueillaient tous les malheureux, quels qu'ils fussent, avec douceur, avec commisération, au milieu des tempêtes qui agitaient mon berceau, ils oubliaient leurs propres périls, pour ne se souvenir que des infortunés qui réclamaient leurs secours, et dans mes temples, devenus pauvres pour soulager les pauvres, on n'entendait point les sanglots, on ne voyait point couler les larmes de l'indigence; aujourd'hui, ô contraste qui met le comble à ma désolation, aujourd'hui l'opulence insulte à la pauvreté, le luxe pervertit la destination du superflu, un égoïsme barbare étouffe presque dans tous les cœurs l'amour du prochain; l'avarice, l'intérêt, la haine, la vengeance, les divisent; où est donc le feu sacré qui embrasait les premiers zélateurs de la morale que j'enseigne? où est dans les chrétiens cette charité qui faisait toute ma gloire: *Ubi est honor meus?* (*Malac.*, I, 6.) Ah! si nos ennemis se multiplient, si leurs blasphèmes s'accréditent, si l'impiété m'accuse d'endurcir les âmes au lieu de les attendrir, c'est vous, c'est votre insensibilité qui en est la cause: *Vos arguitis me opprobriis meis.* (*Job*, XIX, 5).

Car, mes frères, il n'est que trop vrai que les ennemis de la religion osent se fonder sur la dureté de la plupart de ses enfants pour s'élever contre l'excellence de sa doctrine, comme si des mœurs que l'Evangile réprouve et des disciples qu'il désavoue pouvaient porter la moindre atteinte à la douceur, à la pureté de ses manières, comme si des chrétiens infidèles et parjures pouvaient dégrader la morale qu'ils professent par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes. Gémissons, pourtant, gémissons d'avoir été par notre conduite la source funeste d'un préjugé si contraire à ses principes; gémissons de lui avoir suscité tant d'ennemis, faisons cesser le scandale de leurs déclamations par la pratique des vertus chrétiennes, prouvons-leur, en pratiquant la charité fraternelle, qu'il n'appartient qu'aux vrais disciples de Jésus-Christ de l'exercer dans toute sa perfection, et vengeons ainsi le christianisme de leurs inculpations sacriléges. Vous venez de voir, mes frères, la nécessité de l'amour du prochain, voyons maintenant les caractères que doit avoir cet amour.

DEUXIÈME PARTIE.

Le modèle de notre charité est le plus par-

fait de tous les modèles ; appliquons-nous donc à saisir les traits principaux qui le caractérisent et fixons ainsi les conditions que nous devons remplir pour en exprimer la ressemblance universelle ; la charité de Jésus-Christ embrasse tous les hommes ; efficace, elle prévient, soulage leurs besoins par des secours réels et effectifs ; désintéressée, elle oblige même les ingrats, par conséquent notre charité doit être universelle, efficace et désintéressée : soutenez, mes frères, votre attention ; votre charité doit être universelle, parce que la loi qui en prescrit le devoir et l'objet est une loi générale, parce que tous les hommes sont membres d'un même corps, parce que le chef de ce corps veut être représenté par chacun de ses membres, parce qu'enfin il nous importe d'exercer dans toutes les occurrences une vertu sans laquelle toutes les autres sont vaines. *Omnia in charitate fiant.* (I *Cor.*, XVI, 14.)

Avant que le christianisme eût rapproché les hommes, divisés en plusieurs peuples, ils croyaient ne devoir leur affection qu'à ceux qui, soumis aux mêmes lois, composaient la même République, et les bornes de la patrie étaient le plus souvent celles de leurs bienfaits ; du haut du Capitole, le fier, le dédaigneux Romain versait à la fois l'opprobre et le mépris sur les étrangers de sa nation, et pour intéresser son humanité il fallait être son concitoyen ; mais depuis que ce préjugé féroce a cédé sa place à des maximes douces et bienfaisantes, depuis que le christianisme, en faisant tomber les barrières qui séparaient les hommes, leur a démontré que les liens de la nature et ceux de la grâce sont les seuls titres qui peuvent autoriser l'amour du prochain, désormais ils ne sont plus, aux yeux de la foi, qu'une société de frères dont les biens, l'esprit, le cœur doivent être communs ; tel est donc le caractère essentiel de la charité fraternelle : de tous nos rapports mutuels, elle ne forme qu'une même chaîne qui embrasse les individus de notre espèce dans une étendue dont leur nombre seul peut déterminer les limites et qu'il n'est point permis de restreindre au gré de nos passions ; nous sommes tous les objets naturels et nécessaires de l'amour de chacun ; la charité est une obligation que nous avons tous réciproquement contractée, obligation indispensable et constante qu'il nous importe de remplir toujours et envers tous selon cette parole de saint Augustin : *Charitas semper et omnibus.* Qui que vous soyez, s'écriait l'Apôtre, grec ou barbare, juif ou gentil, vous êtes dignes de mes soins, je vous dois mes services, je vous dois les fonctions de mon apostolat ; à Dieu ne plaise que je le déshonore par d'injustes exceptions ; à mes yeux, tous les rangs, tous les titres sont confondus ; à mes yeux, tous les hommes sont égaux, et je me dois à tous les hommes, parce que tous les hommes sont converts du sang de Jésus-Christ. (*Rom.*, I, 14 et seq.)

Quiconque donc, chrétiens, vous est offert par la Providence dans un état où il a besoin de secours a comme un droit à vos services et vous devez voler partout où vos œuvres sont nécessaires ; voici, voici la maxime des maximes. Ah ! gardez-vous de l'oublier, tout homme qui a besoin de vous est votre prochain ; le sang, l'intérêt, l'amitié, l'inclination peuvent bien former des liaisons particulières ; mais malheur à celles qui empêchent ou étouffent cette bienveillance générale que la religion inspire et prescrit, malheur à celles qui blessent la charité, cette reine des vertus, dont l'empire doit s'étendre sur tous les cœurs : ne savez-vous pas que votre miséricorde envers vos semblables sera la mesure de celle du Seigneur envers vous ? Ne savez-vous pas qu'il circonscrira ses bienfaits dans le cercle plus ou moins étroit qui aura circonscrit les vôtres ; que, par conséquent, vous avez le plus grand intérêt de donner à votre charité toute l'étendue dont elle est susceptible ?

Oui, vous en devez l'exercice à tous ceux qui l'implorent, à ceux-là mêmes qui vous en paraissent indignes : vérité d'ailleurs si frappante que les sages de l'antiquité l'ont sentie ; je suis homme, dit l'un d'entre eux, et rien de tout ce qui intéresse un autre homme ne m'est étranger ; ah ! mes frères, si je vous disais, avec saint Augustin, que cette maxime arracha des larmes à tous ceux qui l'entendirent, combien n'auriez-vous pas à rougir, vous, qui avez plus de lumière, avec une charité beaucoup moins étendue : Ecoutez, c'est encore un païen qui va vous instruire, un païen ! O Dieu ! que doivent être et que sont en effet les disciples de votre religion, lorsque les ministres de l'Evangile trouvent dans le paganisme des exemples ou des leçons propres à confondre des chrétiens ; je ne me réjouis que d'une chose, disait Marc Antonin, c'est de sentir que la plus noble portion de moi-même chérit tous les hommes, loin d'en détester un seul. Que vous dirai-je encore, mes frères, ou plutôt ne dois-je point en avoir assez dit pour vous prouver que nous devons exercer toujours et envers tous la charité fraternelle ? image de la miséricorde qui est en Dieu, la nôtre doit avoir comme une espèce d'immensité qui embrasse tous les hommes ; en excepter un seul, c'est enfreindre la loi qui prescrit de les aimer tous.

Mais j'entends frémir la haine au fond des cœurs ; qui, moi, verser mes biens dans le sein d'un ennemi indigent, moi le traiter en frère ? et la religion pourrait-elle m'ordonner un sacrifice aussi pénible, elle dont le joug est si doux, elle dont le fardeau est si léger ? Oui, mon frère, ce sacrifice, la religion vous l'ordonne, connaissez-en le véritable esprit : une religion qui ne consiste sur la terre que dans la réconciliation du Créateur avec la créature, une religion qui ne doit subsister au ciel que par la réunion des membres avec leur chef, une religion cimentée par le sang d'un Dieu mort pour ses meurtriers, enfin une religion qui ne respire que douceur, pardon, clémence, gé-

nérosité, désintéressement, abnégation de soi, une aussi magnifique religion pourrait-elle approuver la vengeance? La vengeance! Dieu seul a droit de l'exercer, Dieu seul; pourquoi, si ce n'est parce que pour peu qu'on veuille y penser on conviendra que dans toutes les offenses il n'y a proprement que Dieu qui soit l'offensé; vindicatifs, c'est vous surtout qui devez la craindre cette vengeance; c'est vous qu'elle menace dans sa fureur; en éternisant votre inimitié vous mettez le sceau à votre réprobation, et votre prière même, votre prière n'est qu'une imprécation horrible. Voici ce que dit le Seigneur: Haine pour haine, courroux pour courroux, je jugerai sans miséricorde celui qui n'aura point de miséricorde : *Judicium sine misericordia qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II, 13.) Est-il possible, ô mon Dieu! que nous ayons besoin de toute la terreur de notre ministère pour persuader une maxime dont vous avez donné l'exemple le plus parfait? Aimons nos ennemis, mes frères, devenons semblables à Jésus-Christ, il mit toute sa gloire à pardonner les siens, mettons aussi toute notre gloire à pardonner les nôtres, ou plutôt que le souvenir de leurs offenses soit un titre de plus à nos bienfaits; voilà en quoi consiste le Talion de l'Evangile, oui c'est ainsi que se venge un chrétien digne d'un tel nom; si pourtant ce commencement vous paraît dur, si ce précepte est pour vous rempli d'amertume, dites avec le Roi-Prophète : A cause des paroles qui sont sorties de votre bouche, ô mon Dieu! j'ai marché dans des voies dures; mais puisque notre miséricorde est le garant de la vôtre, faites-nous aimer ce que vous enseignez, faites-nous pratiquer ce que vous ordonnez, faites que notre charité soit universelle, faites encore qu'elle soit efficace.

Car, mes frères, que seraient les larmes que nous répandrions sur tous ces malheureux, si du sein de notre opulence nous ne songions point à leur distribuer des secours effectifs, que servirait de connaître leurs besoins sans en être attendris, ou d'en être attendris sans les soulager? est-ce donc que la vraie charité pourrait être infructueuse? Infructueuse! elle qui sans cesse en action se fonde pour ainsi dire tout entière en services; oui, peu satisfaite de désirer le bonheur du prochain, elle veut en être la source, elle veut en être la cause, et après tout on n'observe pleinement la loi en pratiquant cette vertu que lorsque cette vertu est opérante : *N'aimons pas de paroles ni de la langue*, disait saint Jean, *mais par des œuvres et en vérité.* (*I Jean.*, III, 18.) L'amour qui se borne à des souhaits est un amour stérile, une charité fausse et trompeuse qui, loin de nous justifier, irrite le Seigneur; de bonne foi, chrétiens, serait-ce avoir des entrailles que d'avoir envers nos frères une compassion terminée à de simples vœux, ah! celle qui n'est point efficace est une dureté réelle ou même une insulte à la misère de nos semblables qui l'exposent à nos yeux pour obtenir nos services et non pour exciter une vaine pitié.

Paraissez donc ici, vous que le spectacle de la misère afflige sans rendre votre sensibilité prompte à soulager vos frères; non, ne pensez point avoir rempli à leur égard le précepte de la charité. Ce sont des secours, des secours et non des pleurs qu'ils sollicitent; cependant si vous êtes sincères dans vos protestations de bienfaisance, venez que je vous apprenne à les effectuer; le malheur rend précieux tous ceux qu'il consterne et qu'il accable; empressez-vous donc de visiter les asiles où sa triste image se reproduit sous mille formes différentes, et variez les fonctions de votre charité selon la diversité des circonstances qui les réclament; ici consolez des cœurs brisés par la tristesse, là répandez l'onction de l'humanité sur ceux qui gémissent dans la douleur, marchez de travaux en travaux, descendez jusque dans ces antres ténébreux que creusa la justice humaine pour exercer sur le crime toute la rigueur de sa vengeance; abordez ces hommes que désespère tout à la fois le sentiment de leur état, le souvenir de leurs forfaits, l'horreur de l'avenir qui les attend, et adoucissez l'amertume de leur situation; allégez le poids de leurs chaînes par les soins officieux de votre charité: devenez l'appui, la consolation, la ressource de l'infortune, il est une pitié barbare qui détourne les yeux des maux qu'il faudrait soulager; mais la pitié, selon l'Evangile, les voit ces maux, les déplore et les guérit; rien ne peut lasser, rien ne peut déconcerter son zèle et sa patience, et loin de la rebuter, les objets les plus dégoûtants l'intéressent davantage; toujours fervente, toujours soutenue, toujours infatigable, elle saisit avec avidité toutes les occasions d'agir et de bien faire.

Vous êtes riches, mes frères, et vous savez que vous ne pouvez point vous approprier sur la substance commune tout ce qui va au delà de la vôtre, autrement dit vous savez qu'il est dans vos biens un superflu dont vous ne pouvez, sans vous rendre coupables, intervertir la destination; eh bien! à la manière d'un vase qui laisse tomber autour de lui tout ce qu'il reçoit de trop en liqueur, laissez tomber autour de vous tout ce que la Providence vous a départi de trop, épanchez tout ce qui est hors de votre mesure ou que votre capacité ne peut contenir, donnez abondamment de ce riche superflu, *abundanter tribue.* (*Tob.*, IV, 9); secourez le nécessiteux chancelant sous l'excès de la faim, forcez le pauvre impatient de son sort à rétracter ses murmures, sauvez les jours de ce fils qui cherche en vain dans le sein qui lui donna la vie un aliment tari par la douleur, refusez à des besoins imaginaires ce que vous devez à des besoins réels; érigez des monuments au bien public, relevez vos temples, donnez de la majesté au culte, dotez des vierges, fécondez nos campagnes, encouragez le travail, animez, protégez l'industrie et les talents, enrichissez la patrie, ces profusions ne valent-elles pas

celles du luxe qui ne font que vous préparer des plaisirs toujours au moins frivoles s'ils ne sont pas toujours illicites et toujours suivis de remords.

Vous êtes riches, mes frères, et vous voudriez, dites-vous, être bienfaisants; ah! pour vous en apprendre les moyens, est-il de maître plus parfait que la charité? Suivez, suivez ses mouvements; livrez-vous à ses transports; elle rend industrieux ceux qu'elle anime et vous aurez cette sagacité pénétrante qui ne se trompe jamais sur la nature, sur la réalité des besoins; tantôt elle vous fera arracher à une infâme prison ce malheureux qui, sans reproche devant Dieu, n'avait à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avait pu s'empêcher de contracter; tantôt elle vous placera au milieu de cette famille obérée et digne d'un meilleur sort; vous y verrez, ô spectacle déchirant et bien propre à faire violence aux cœurs les plus durs, vous y verrez les dangers qui environnent la pauvreté, et vous vous hâterez de sauver par vos largesses la pudeur, la probité, la religion sur le point d'expirer dans les horreurs de l'indigence; car, mes frères, à quels crimes ne pousse-t-elle point, et combien de fois les lois civiles perdraient leur force si des hommes qu'on ne saurait trop admirer ne trouvaient soit dans leurs propres ressources, soit en implorant les ressources d'autrui, les moyens puissants d'empêcher les délits qui troublent la société?

Mes frères, vous voudriez être bienfaisants, mais vous n'êtes point riches; rassurez-vous, je vais vous prouver que les aumônes ne sont qu'une partie des œuvres que la charité exige. En effet, les conseils, les soins, les amis, ne sont-ils pas autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut de l'opulence? Hélas! souvent les infortunés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes; il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qui leur est interdite. Qui ne sait que le ferme appui de la vertu peut lever les plus grands obstacles, et que l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer le crime au milieu de sa toute-puissance? Ainsi l'intrépide Daniel osa reprocher au roi de Babylone ses vexations et ses injustices; charitable même envers cet oppresseur de l'humanité, il daigna lui montrer le seul moyen de racheter ses forfaits: *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV, 24.)

Que de merveilles n'opère point la charité quand elle est agissante, et combien, mes frères, en obéissant à son impulsion, vous pourriez vous rendre utiles à vos semblables! Si les instruments, en apparence les plus faibles, ont contribué à fonder en faveur des pauvres tant d'établissements dont le seul projet déconcerte la sagesse humaine; si pour eux on a vu se multiplier ces vastes édifices qui servent d'asile aux malheureux, c'est qu'une charité d'exercice et d'action les animait; c'est que l'amour du prochain suggère toujours à ceux qui en sont embrasés les ressources les plus inespérées; il fait germer, pour ainsi dire, dans leurs mains charitables, ces biens, cet or dont ils dédaignent la possession pour eux-mêmes, et souvent on a vu, ô charité, voici de vos prodiges! et souvent on a vu les fonds d'un patrimoine médiocre se convertir en un riche trésor, lorsque le soulagement des pauvres devait en fixer la destination.

Ne vivez donc plus dans cette coupable apathie qui déshonore les disciples d'un Dieu dont la charité fut si efficace; hâtez-vous, dit le sage, de dispenser à votre prochain des secours réels et effectifs: *Recupera proximum tuum.* (*Eccli.*, XXIX, 27.) Mais en faisant son bien, songez à faire le vôtre, et n'oubliez point la fin qui doit sanctifier votre bienfaisance: *Memento finis.* (*Eccli.*, XXVIII, 6.) Réprimez les mouvements de cette passion qui voudrait s'approprier les dons célestes, et gardez-vous du levain des pharisiens; essentiellement ennemie de l'enflure, la charité préfère tout ce qui la voile et l'obscurcit à tout ce qui la découvre et la rend publique: *Non inflatur.* (I *Cor.*, XIII, 4.) Puisque vous n'avez qu'un juge et qu'un témoin dont vous devez ambitionner le suffrage, rappelez à sa véritable fin l'exercice de l'aumône; et alors, en opérant tout à la fois votre salut et le soulagement de vos frères, elle aura cette efficacité qui doit la caractériser; alors elle sera vraiment désintéressée, troisième et dernière condition expressément recommandée par ces paroles de l'Apôtre: *Charitas non quærit quæ sua sunt.* (*Ibid.*, 5.)

Je sais qu'à n'en juger que selon les principes de l'intérêt personnel, chaque homme doit s'aimer par préférence, et que les services qu'il attend de ses semblables sont toujours la mesure de ceux qu'il leur rend. Je sais que les prétentions à la gratitude sont les motifs naturels de la bienfaisance humaine; que, lorsqu'elle agit, c'est pour acquérir des droits sur les cœurs, c'est pour les faire servir à ses desseins; que, sensible à la reconnaissance, l'oubli des bienfaits la rend froide ou tardive, et qu'ils sont aussitôt reprochés que méconnus; mais il n'en est pas, il s'en faut bien, non, il n'en est pas ainsi de la charité évangélique: toujours officieuse, elle s'empresse de rendre heureux même les ingrats.

Les ingrats! ah! je sens qu'à ce seul nom votre courroux s'enflamme, et moi-même je ne puis m'empêcher de partager à leur égard votre indignation. Oui, oui, dirai-je avec vous de plein gré, de tous les vices qui déshonorent l'espèce humaine, il n'en est point de plus odieux que le leur; universellement abhorré, quoique très-commun, il est tel que le méchant le plus pervers ne peut en supporter l'imputation flétrissante; et je conviens que si jamais il pouvait être permis de justifier l'insensibilité, ce devrait être surtout quand elle a pour motif de désobliger les ingrats, tant leur malice est exécrable.

Mais, mes frères, que l'horreur qu'elle excite en vous ne vous fasse point illusion. Vous devez, même à ceux qui rendent le mal pour le bien, l'exercice de votre charité. Pourquoi? parce qu'elle ne cherche point ses intérêts : *Non quœrit quœ sua sunt;* parce qu'elle souffre tout ce qui les blesse : *Patiens est;* parce qu'elle est constamment bonne et bienfaisante : *Benigna est;* parce qu'elle ne s'aigrit jamais contre ceux qui l'implorent : *Non irritatur* (I *Cor.*, XIII, 5); parce qu'enfin l'ingratitude la plus détestable ne saurait l'atteindre : *Nunquam excidit.* (*Ibid.*, 8.) Eh quoi! ne voyons-nous pas la terre nourrir jusqu'aux herbes qui la brûlent? Eh bien! recevons aussi comme David, dans notre sein, ceux-là même qui, tels que Saül, sont toujours prêts à le déchirer. Persévérante dans son devoir, la charité ne se laisse pas vaincre par le mal; au contraire, l'ingratitude la rend plus abondante, et c'est précisément cette évangélique charité qui fait tout son héroïsme. Jusques à quand vos services ne seront-ils que des échanges intéressés, et pourquoi, au lieu de voler vers son éternel objet, votre bienfaisance languit-elle parmi les objets terrestres? Ah! examinez moins les fruits extérieurs que le produit, que ce que vous en espérez en l'exerçant, dit saint Augustin : *Noli attendere quod floret foris.* Point de ces réserves humaines, de ces secrets larcins qui ne font que déprécier vos œuvres; l'offrande doit en être pure et sans mélange. Songez donc, songez à sevrer votre amour-propre de ce qui fait ses délices; ayez une charité désintéressée, et que la crainte de faire des ingrats n'arrête point le cours de vos bienfaits.

D'ailleurs, chrétiens, l'Evangile, en vous défendant de chercher ici-bas votre récompense, réprouve par cela seul toutes les actions dont un intérêt temporel est le mobile. Que vous importe l'oubli de ce que vous faites pour vos semblables, ou que serait pour vous leur faible reconnaissance? Le vrai rémunérateur n'est-il pas dans les cieux? Donc vous vous trompez, et à votre plus grand détriment, lorsque vous cherchez sur la terre le prix de votre charité. Et que peuvent donner les hommes en compensation de tout ce qu'elle fait pour eux? C'est moi, c'est moi, dit le Seigneur, qui les écris au livre de vie, les actions généreuses dont je suis le principe et la fin. Ajoutez donc, chrétiens, ajoutez au sacrifice que vous faites celui de renoncer aux vains hommages d'une gratitude mortelle; attendez tout de celui qui peut tout donner, et ne fondez pas vos espérances sur des appuis fragiles et impuissants.

Les hommes sont ingrats, dites-vous, les hommes sont ingrats! Mais avant de les juger tels, jugez vos prétendus services; ils furent peut-être l'écueil de l'innocence, le piége de la vertu, les instruments de vos crimes, et vous osez en exiger la reconnaissance? Le chef de famille vous eût comblé de ses bénédictions si, en la soulageant, vous eussiez respecté le secret de son infortune; mais vous avez déchiré le voile qui la couvrait et en adoucissait le malheur; fastueux dans vos largesses, vous leur avez donné une orgueilleuse publicité : est-il étonnant que l'ingratitude en soit le prix? Les hommes sont ingrats, les hommes sont ingrats! Et vous-même, qu'êtes-vous à l'égard du souverain bienfaiteur? Jésus-Christ, ses grâces, son sang, ses mystères, où est l'usage de tous ces dons et la correspondance à tant de bienfaits? Les hommes sont ingrats, les hommes sont ingrats! Ah! mes frères, si la justice de ce reproche devait toujours fermer la main du bienfaiteur, ces biens qu'un vil espoir de retour vous fait répandre, ces biens que distribue une sordide cupidité plutôt qu'une charité pure et généreuse, en seriez-vous, en effet, les dispensateurs? Rendez-vous justice, chrétiens, ces biens seraient-ils réellement en votre pouvoir, si la miséricorde devait toujours se rendre inaccessible à l'ingratitude?

Imitez donc, dans l'effusion de vos largesses, celui qui, sans égard à votre indignité, ne cesse de vous combler de ses faveurs; que votre charité soit désintéressée, qu'elle soit efficace, qu'elle soit universelle, ces trois caractères, en exprimant l'image de la charité de l'Homme-Dieu, désignent les vrais observateurs d'un devoir que la nature et la religion vous imposent; abjurez les barbares préjugés qui en étouffent les saintes inspirations; aimez-vous les uns les autres; qu'on puisse dire de vous ce que les païens disaient des premiers fidèles : Voyez comme ils s'aiment : *Ut se diligunt.* Si quelque ambition les touche, si quelque émulation les presse, c'est d'affermir de plus en plus l'empire de l'amour fraternel; ils ne songent qu'à fortifier les nœuds qui les unissent, et l'on voit régner parmi eux, non cette égalité chimérique et anti-sociale que de faux sages avaient rêvée, mais cette égalité religieuse que leur charité vive et libérale ne cesse d'entretenir; voyez, voyez comme ils s'aiment : *Ut se diligunt* Aimez-vous aussi les uns les autres, c'est le commandement du Seigneur, et pourvu qu'on l'exécute il suffit; aimez-vous les uns les autres; issus de la même origine, pétris du même limon, animés du même souffle, tous également voisins du malheur et de l'infortune, tous également sujets aux mêmes misères, aux mêmes infirmités, quel devoir pourrait vous être plus cher que celui d'une charité officieuse et mutuelle; aimez-vous donc les uns les autres, encore une fois, et puis-je assez le répéter, à l'exemple de l'Apôtre qui réduisait à ces courtes paroles toutes ses instructions; aimez-vous les uns les autres, ne déchirez point par vos haines, par vos divisions, par votre insensibilité les entrailles de votre Père qui est dans les cieux; il aime à voir régner dans le cœur de ses enfants les sentiments que la charité inspire; qu'elle soit donc l'âme et le principe de toutes vos actions, le nœud de votre société sur la terre, pour être le garant de votre félicité dans le ciel.

DISCOURS XV.

SUR L'AUMONE.

Faciet Dominus judicium inopis et vindictam pauperum. (*Psal.* CXXXIX, 13.)

Le Seigneur jugera et vengera la cause du pauvre.

Le pauvre et le riche sont également à Dieu, il les a faits l'un pour l'autre, et tous les deux pour sa gloire; le premier ainsi que le second n'ont de ressources que dans la Providence, et la Provideuce supplée aux besoins de l'un par l'abondance de l'autre. Cet ordre merveilleux régnerait paisiblement sur la terre, sans le trouble qu'enfante à tout moment une injuste cupidité; le pauvre gémit et se plaint de son indigence, le riche d'autre part s'enorgueillit et abuse de ses richesses; dès lors plus d'harmonie entre eux ni plus d'accord, ils méconnaissent dès lors l'un et l'autre la règle ou l'ordre auquel ils devraient toutjours se conformer, Ce ne sont plus par là même que des sujets révoltés qui provoquent le jugement de Dieu et qui encourent sa vengeance : *Faciet Dominus*, etc. Ecoutons le pauvre : il ne tarit point en murmures qu'il fait retentir du fond de sa misère; écoutons le riche, il ne tarit point en prétextes qu'il met en avant pour justifier son insensibilité. Je ne connais plus, dit le pauvre l'auteur de mon être, à l'immense disproportion qu'il laisse exister entre le riche et moi. Je ne possède mes trésors, dit le riche, que pour en jouir tout seul à mon gré. C'est ma propriété, qui peut y prétendre? Or, qui jugera cette grande cause, si ce n'est le Seigneur? *Faciet Dominus*, etc. Attendez patiemment, dit-il à l'un, les secours que ma bonté vous a préparés; pendant que s'adressant à l'autre, il lui dit : *Je vous ordonne d'avoir toujours la main ouverte aux besoins de votre frère pauvre et dépourvu de tout.* « *Præcipio tibi ut aperias manum tuam fratri tuo egeno et pauperi.* » (*Deut.*, XV, 11.) Et voilà que par cela seul le jugement est porté soit contre les murmures du pauvre, soit contre la dureté du riche; c'est pourquoi je soutiens aujourd'hui que le précepte de l'aumône justifie pleinement la Providence contre les plaintes du pauvre, premier point; ensuite que le précepte de l'aumône justifie pleinement la Providence en obligeant le riche à se départir en faveur du pauvre de tout ce qui excède ses vrais besoins. O Dieu! qui m'envoyez vers l'un comme vers l'autre, faites prospérer la parole que je vais leur adresser en votre nom, qu'elle rende le premier plus résigné, plus soumis; le second plus tendre et plus compatissant, se conformant ainsi tous les deux à votre volonté souveraine, et rentrant dans l'heureuse voie où vous avez eu dessein de les faire marcher. Implorons. etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sans dire au pauvre impatient de son sort, que c'est Dieu qui abaisse et qui élève, Dieu qui ôte ou donne les richesses; sans lui dire qu'à la privation des biens d'ici-bas est attachée une grande facilité d'obtenir les biens d'en haut; sans lui dire enfin que le sujet de ses plaintes n'en serait point un pour peu qu'il sût comparer les choses qui lui manquent aux grandes choses qu'on lui promet, faut-il autre chose pour lui faire sentir l'injustice de ses murmures, que le précepte même de l'aumône, précepte, en effet, par lequel Dieu met d'abord la plus exacte proportion entre la disette et l'opulence; précepte ensuite par lequel Dieu donne au pauvre un économe, un tuteur dans la personne du riche : agissant ainsi avec bonté; précepte enfin par lequel Dieu promet au riche qui en est l'observateur ponctuel, une récompense infinie; trois motifs principaux qui tous pressent le pauvre de rendre à la Providence qu'il outrageait toute la gloire qui lui est due.

Et premièrement je conviens que si Dieu favorisait l'ambition des riches, l'attachement aux richesses, le soin turbulent de les conserver, la sordide avarice qui les entasse et n'ose y toucher, ou bien la fausse prodigalité qui les disperse à l'aventure, ne sachant en garder ni pour autrui ni pour lui, on pourrait ne voir que désordre dans l'inégale distribution qu'il laisse exister, et même s'en prendre à lui comme à l'auteur d'une aussi défectueuse économie; mais loin de favoriser, mais bien plus loin de tolérer des excès pareils, il prononce contre eux les plus accablantes paroles : Malheur, est-il écrit, malheur à vous qui joignez pour vous seul maison à maison, héritage à héritage; malheur à vous, riches inhumains, qui cherchez votre consolation dans les biens qui devraient servir à la consolation des pauvres, tout vous repousse du royaume dans lequel même il vous est impossible d'entrer, si vos entrailles, jusqu'ici de fer, jusqu'ici impitoyables, ne se changent en entrailles de miséricorde; si votre main ne s'ouvre aux besoins du pauvre, et votre oreille à ses cris. (*Luc.*, VI, 24 et seq.)

Donnez, dit le Sauveur, à celui qui vous demande, et n'oubliez pas qu'on n'est dispensé de ce commandement que par l'impuissance de l'accomplir, et qu'on y est plus ou moins obligé selon qu'on a plus ou moins de secours à offrir? Car celui qui vous demande par la voix du pauvre, c'est celui-là même qui vous a tout donné; comme riches, vous avez non-seulement ce qu'il vous faut, mais encore bien au delà de ce qu'il vous faut, tandis que le pauvre est bien loin d'avoir ce qu'il lui faut; or, afin de suppléer ce qu'il a de moins, vous devez sans aucun doute épancher dans son sein ce que vous avez de plus : *Abundantia vestra ipsorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII, 14.) Par cette heureuse compensation, le riche, quoique riche, ne vivra pas dans une somptuosité scandaleuse; le pauvre, quoique pauvre, ne périra point dans un triste abandon, et tout se réduira de la sorte à une parfaite égalité : *Ut fiat æqualitas.* (*Ibid.*) Le péché la détruisit, cette égalité; c'est le péché qui rendit l'iné-

gale distribution des biens nécessaire; mais cette inégalité, qui donne lieu à l'exercice de la plus haute des vertus, loin d'obscurcir la Providence, en est au contraire la plus belle preuve, et la fait briller à nos yeux de tout son éclat.

Ainsi, que ce que le péché a détruit la charité le rétablisse; que chacun, selon ses facultés, réponde aux desseins de Dieu; glorifions sa justice en pratiquant l'aumône, en regardant les biens de la terre comme une manne du ciel que le même Dieu fait tomber pour la nécessité de tous, non pour les délices d'un petit nombre. Sachons, d'après ce que nous dit l'Apôtre, sachons user de ces biens non en citoyens déjà établis dans leur patrie, mais en voyageurs qui ne font que passer. Craignons que de même que l'excédant de la manne se corrompait dans les mains de celui qui s'en surchargeait, ainsi l'excédant ou le superflu de nos biens ne se corrompe dans nos mains avares; et cela posé, je conclus que la Providence est pleinement justifiée envers le pauvre qui murmure.

Je dis encore que le précepte de l'aumône doit, qui plus est, porter le pauvre à bénir la divine Providence, puisque, par ce beau précepte, elle agit à son égard avec une bonté vraiment paternelle. En effet, chrétiens, voyez-vous ces différentes sources que, d'espace en espace, le Seigneur fait jaillir, afin qu'elles s'épanchent tour à tour sur les terrains divers qui sollicitent à l'envi le bienfait de leurs eaux? Quand une main sage se plaît à les distribuer, ces eaux, on ne les voit ni se perdre, ni couler en vain, moins encore croupir dans le sol qui les a vues naître; mais par elles, tout est arrosé, tout croît, tout se vivifie aux environs. Or, tel est précisément le but que Dieu s'est proposé en imposant le précepte de l'aumône; il a voulu que les biens dont les uns abondent, passassent de proche en proche à ceux qui manquent de ces biens; il a voulu que le riche, au lieu de les garder uniquement pour soi, en dirigeât la circulation de manière que le pauvre y eût à son tour quelque part. Ah! chrétiens, ce n'est donc point, non, ce n'est point pour vous seuls, c'est encore pour les indigents que vous êtes riches; c'est spécialement à votre officieuse tutelle que Dieu les a confiés; il entend que vous soyez à leur égard les ministres, les coopérateurs de sa providence, dont, pour ainsi dire, il se décharge en entier sur vous; et afin que vous ne puissiez prétexter aucun autre devoir plus sacré à remplir, tout le culte à lui rendre de votre part, il le fait consister dans votre zèle à le représenter auprès du pauvre : *Honora Dominum de tuā substantia*. (*Prov.*, III, 9.)

Et maintenant, chrétiens, je demande en quoi la bonté de Dieu pourrait être en défaut par rapport au pauvre. Celui-ci ne trouve-t-il pas ce qui lui manque dans ce dont on ordonne au riche de se départir en sa faveur? N'a-t-il pas autant qu'il le lui faut un patrimoine puissamment garanti par le plus urgent des préceptes? Tout ce que Dieu a jugé à propos de lui ôter, dans un sens, Dieu n'a-t-il pas eu soin de le lui rendre dans un autre? Les fonds, en un mot, relatifs à sa subsistance, ne sont-ils pas faits? et à moins d'exiger d'en avoir la propriété, ne les possède-t-il pas équivalemment, dès là qu'on ne peut les administrer que pour lui? Cependant, au lieu de bénir la Providence, il ose la taxer de dureté ou d'injustice. O ingrat que vous êtes! dites-nous donc, dites-nous pour qui la loi de l'aumône? pour qui la terrible sanction qui en garantit l'observance? N'est-ce pas vous qu'on eut en vue, quand on en fit au riche le plus indispensable de ses devoirs? N'est-ce pas à cette loi que vous devez, avec plus ou moins d'abondance, le pain de chaque jour? Et que vous manque-t-il, si vous êtes bons vous-mêmes, c'est-à-dire si vous êtes sans cupidité, si, pauvres comme vous l'êtes en biens, vous êtes pauvres en désirs? ou mieux encore, si vous êtes assez chrétiens pour ne voir dans la pauvreté qu'un moyen de plus de vous rendre agréables au Seigneur? Ah! ce n'est pas ainsi qu'en agissait cette veuve de Sarepta en qui Dieu nous fait admirer le sentiment de l'abondance au sein de la plus affreuse misère : entendez-la s'écrier : Je n'ai qu'un pain dans la maison, pour moi et pour mon fils, vive à jamais le Seigneur! Quoi! Dieu a supporté vos murmures les plus offensants, il ne s'est point vengé de vos impatiences criminelles, il a entendu sans les châtier les imprécations dont votre chaumière a retenti, et vous oseriez l'accuser de n'être pas bon? Ah! plutôt sachez ouvrir les yeux de la foi, et vous verrez la consolation surabonder là où vos yeux charnels ne voyaient abonder que les besoins et les disgrâces. Qui! moi! s'écriait Job, et voici votre modèle; qui? moi! maudire Dieu et mourir? moi, méconnaître dans ma position sa bonté? ou me siérait-il de l'outrager parce qu'elle se cache sous les dehors les plus propres à l'obscurcir? et ne dois-je pas sentir bien plutôt qu'elle ne se montra jamais plus radieuse ou plus propice?

D'ailleurs, chrétiens, d'ailleurs, comment cette bonté serait-elle en défaut envers les pauvres, à voir tout ce qu'elle a daigné leur ménager de protections ou de ressources? Là, des édifices spacieux leur sont ouverts, monuments publics de miséricorde, où vraiment la miséricorde est toujours en action; où pour s'adapter à tous les besoins, elle prend toutes sortes de formes, elle remplit toutes sortes d'offices; où, sans jamais se lasser, telle qu'on nous peint la Providence d'en haut, elle porte partout son œil ainsi que sa main; ici de nombreuses sociétés qui n'ont pris la charité pour devise que pour se dévouer sans réserve à tout ce que l'indigence exige de leur part de tendresse ou de soins. Vous, écoles gratuites, où des familles pauvres trouvent pour leurs enfants une éducation chrétienne; et vous, bureaux de charité, qui savez si bien subvenir à tous les besoins de l'infortune; et vous par qui l'au-

même passe dans les lieux où la pauvreté à honte d'elle-même, et regarde comme un bonheur de demeurer inconnue; vous qui vous plaisez à devenir ses confidents secrets; vous qui, loin d'attendre qu'elle vienne vous émouvoir par le spectacle de son triste sort, savez si bien la prévenir en faisant vers elle tous les pas qu'elle n'oserait faire vers vous; vous, les pasteurs zélés des troupeaux respectifs confiés à votre sainte sollicitude, vous les dignes ministres du Dieu qui n'est que charité, ou plutôt, vous ses anges sur la terre, que ne dites-vous point à la gloire de cette divine Providence, de cette bonté d'en haut qui, en vous donnant pour tuteurs ou pour ressource aux pauvres, ne pouvait mieux signaler tout ce qu'elle a de bonté, de tendresse pour eux?

J'ajoute, chrétiens, d'une Providence qui, par les récompenses qu'elle promet au riche bienfaisant, agit envers le pauvre avec toute sagesse, et afin que cette troisième vérité fasse en vous l'impression que j'ai lieu d'en attendre, je considère l'aumône, avec saint Thomas, autant du côté de celui qui la reçoit, que du côté de celui qui la donne, et sous ce double aspect, puis-je assez en admirer les effets merveilleux? Le riche se départ avec joie de son superflu en faveur du pauvre, et celui-ci à son tour se réjouit d'y trouver son nécessaire; le premier jette son aumône dans le sein du second, et le sein du second donne à l'aumône une incroyable fécondité; le riche sème et il moissonne; le pauvre accepte et il rend au centuple ce qu'il a reçu. Ah! quel heureux commerce, et qu'il est digne d'une Providence qui, attentive aux divers besoins de ceux qu'elle régit, a placé les biens de la terre entre les mains du riche, afin que celui-ci achète par eux les biens du ciel, qu'elle a daigné déposer entre les mains du pauvre.

Et ici, chrétiens, quel nouveau rapport se découvre à mes regards! sous quel auguste aspect se dévoile à mes yeux le mystère de l'indigence! Vous, pauvres, cessez de murmurer, et vous, riches, écoutez-moi, connaissez une vérité, la plus propre de toutes à vous intéresser aux besoins de vos frères infortunés. Apprenez, apprenez à respecter dans ceux-ci un privilége que vous n'avez pas, et par suite à les envisager bien plutôt comme vos protecteurs que comme vos protégés. Ah! chrétiens, depuis que le Sauveur a pris la pauvreté pour épouse, quels doivent être ses favoris, quels sont ses premiers-nés, si ce ne sont les pauvres? Les pauvres! oh! que vous êtes loin de nous les rendre aussi chers, vous qui nous parlez tant de bienfaisance, d'humanité, de philanthropie, et que vous êtes froids en comparaison de notre divin maître! Les pauvres auxquels, puisqu'il faut le dire, Jésus a confié la clef de ses plus riches trésors, et en déposant ainsi la portion spirituelle du riche entre les mains du pauvre, il ne pouvait évidemment garantir mieux la portion temporelle qui lui revient sur les fonds de celui-là. Or, n'est-ce pas avoir agi avec la plus profonde sagesse, que d'avoir non-seulement assigné aux observateurs du précepte de l'aumône les plus magnifiques récompenses, mais encore d'avoir voulu que les récompenses n'eussent d'autre distributeur que le pauvre lui-même, investi dès lors de toute la richesse, comme aussi de tout le pouvoir d'un Dieu pour en avoir toute la munificence?

Aussi, chrétiens, aussi est-ce beaucoup moins pour le soulagement des indigents que Dieu a ordonné l'aumône, que pour l'avantage de ceux qui la font; avantage tel que, quand même il n'existerait point de commandement touchant l'aumône, le riche aurait encore à la pratiquer comme se la devant, pour ainsi dire, à lui-même, à cause de l'immense profit qu'il en retirerait, tant il doit non-seulement toujours la faire, mais encore toujours la faire avec joie, c'est-à-dire en croyant qu'il reçoit toujours sans comparaison beaucoup plus qu'il ne donne; ainsi voyons-nous le laboureur tressaillir quand il jette à pleines mains dans son champ tout ce qu'il a de froment à semer, regardant comme un grand gain ce qui lui semblerait une perte, s'il ne dirigeait ses regards vers un avenir qui doit couronner ses travaux en comblant ses espérances.

Combien donc, ô pauvres de Jésus-Christ, combien votre condition est relevée à la voir des yeux de la foi, et quel sujet auriez-vous de murmurer ou contre la justice, ou contre la bonté, ou contre la sagesse de votre Dieu, quand par le précepte de l'aumône il ne pouvait mieux vous faire sentir l'influence de ces trois attributs, justifiant ainsi à tous égards sa providence envers vous, et de la sorte, exerçant sur vous le jugement dont il est fait mention dans le Prophète : *Faciet Dominus judicium inopis.* La justifiant encore, cette Providence, contre les faux prétextes du riche, dont il se vengera en faisant de la cause du pauvre sa propre cause : ***Et vindictam pauperum.*** (*Psal.* CXXXIX, 13.) C'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous sommes, dit le riche, les maîtres de nos biens, ce n'est donc, tout au plus, qu'un conseil de faire l'aumône; nos biens sont pour nous, donc nous ne sommes ni limités, ni gênés dans leur usage; nos besoins deviennent de jour en jour plus urgents, donc nous ne saurions trop y pourvoir par des réserves, des précautions que la prudence même autorise. Et moi, pour anéantir et les principes que le riche met en avant, et les conséquences qu'il en déduit, je soutiens d'abord que le précepte de l'aumône est une loi de justice qui conserve à Dieu son domaine souverain sur les biens du riche, première vérité; je soutiens, en outre, que le précepte de l'aumône, est une loi de justice qui met des bornes à la cupidité du riche, seconde vérité; je soutiens enfin, que le précepte de l'aumône est une loi de justice qui défend au riche de dépasser ses vrais besoins, détruisant ainsi tous les prétextes fondés sur des besoins exagérés ou factices,

troisième vérité. Appliquez-vous, pendant que je vais développer une doctrine aussi intéressante ; ouvrez surtout à ma voix l'oreille de vos cœurs, pour ne mettre aucun obstacle aux sentiments heureux que j'ai dessein de vous inspirer; si je n'ai pas craint de dire au pauvre devant vous les torts dont il se rend coupable, je ne dois pas craindre non plus de vous dire à vous, devant lui, vos propres torts. Commençons.

L'or et l'argent sont à moi, dit le Seigneur. Je suis le maître de mes biens, dit le riche. Or, à qui des deux faut-il s'en rapporter? Quoi! parce que dans l'excès de son orgueil l'homme aura dit : La terre où je suis m'appartient, le fleuve qui l'arrose est à moi : *Meus est fluvius ;* nous nous laisserions prendre à ces prétentions insensées. Je suis le maître de mes biens. Mais, dites-nous, ô riche! à quel titre? serait-ce pour les avoir vous-mêmes fait éclore ou produits? Est-ce vous qui avez fait se succéder les générations qui, l'une à l'autre, se sont transmis l'héritage que vous possédez? Montrez-nous les trésors que vous avez apportés en naissant; faites-nous voir ceux que vous emporterez à votre mort, et vous pourrez alors, en quelque sorte, vous glorifier d'en avoir pleinement une propriété indépendante et absolue.

Je suis le maître de mes biens? Oh! qui peut, excepté l'impie, oublier que les richesses sont un fonds destiné aux besoins de tous, quoique, dans l'ordre de la Providence, possédé, régi, administré par plusieurs ; elles sont pour ainsi dire à vous sans être à vous, elles sont à vous il est vrai parce que c'est vous ; et même vous seul qui pouvez en disposer sans qu'on puisse en aucune manière vous troubler dans leur possession ; parce que c'est vous seul qui en avez tout à la fois la propriété et l'usage, et que tout autre que vous ne pourrait, qu'en se rendant criminel, y toucher. Mais j'ajoute qu'elles sont à vous, sans néanmoins être à vous sous un certain rapport, parce que vous en devez compte à celui de la munificence duquel vous les tenez; qui, dès lors, ayant sur elles un plein droit a pu évidemment les charger d'une redevance ou d'un tribut à verser dans le sein des pauvres; et c'est, quoiqu'on puisse alléguer, c'est pour le riche un devoir si clairement énoncé dans l'Evangile, si fortement d'ailleurs recommandé par la nature, qu'il est vraiment inconcevable qu'on puisse en venir jusqu'à se le dissimuler. Mais puisqu'il s'en présente l'occasion, et pour obvier à des abus que de faux aperçus pourraient introduire, disons que le pauvre n'a aucune espèce de droit à l'aumône qu'il demande; que, par conséquent, il ne peut que l'implorer pour l'obtenir de la bonne volonté des riches, et disons à celui-ci que l'aumône est un devoir que l'équité naturelle impose à la conscience, de sorte que si ce n'est pas injustice c'est du moins toujours iniquité en lui que d'éluder cette obligation quand il peut la remplir. Disons-lui encore que moins on peut le contraindre à observer ce devoir, plus il doit se croire tenu à l'observer, parce que, de son côté, il doit envisager ce devoir comme une loi de justice qui conserve à Dieu son domaine souverain sur les biens qu'il daigne épancher. Cela posé, chrétiens, qui ne voit que prétendre ranger l'aumône parmi les conseils, ce serait tomber dans la plus funeste des erreurs. Parmi les conseils ! ah ! chrétiens, si l'aumône au fond n'est que de conseil, quelle garantie offrirons-nous au pauvre et d'où pourront lui venir des secours ? Trouvera-t-il beaucoup d'observateurs du conseil parmi tant de violateurs du précepte? Si l'aumône au fond n'est que de conseil, pourquoi le sein d'Abraham est-il fermé au mauvais riche? pourquoi d'éternels abîmes? pourquoi des flammes vengeresses ? pourquoi ce ver qui ne meurt point? Est-ce donc ainsi qu'on est puni ou même est-on puni pour ne manquer qu'à de simples conseils ? Quoi ! l'Evangile, dit saint Chrysostome à ce propos, ne marque d'autres chefs d'accusation dans les réprouvés que leur insensibilité envers les pauvres, toute la rigueur du dernier jugement ne portera que sur ceux qui auront négligé de les secourir, et l'aumône cependant ne serait que de simple conseil?

Mais, dit encore le riche, et je passe à la seconde vérité que j'ai à établir, mais du moins est-on forcé de convenir que nos biens sont pour nous. A cela, chrétiens, je réponds que je pourrais contester un principe évidemment faux tel que le riche l'entend, ne fût-ce que parce qu'il lui fait embrasser une trop vaste étendue ; mais en l'adoptant même dans son sens, je lui demande s'il est assez étranger à tout ce qui touche un autre homme, pour ne pas sentir que jamais nos intérêts ne sont plus les nôtres que lorsqu'ils deviennent ceux d'autrui; je lui demande s'il a jamais éprouvé la délicieuse émotion, le céleste bonheur de secourir un malheureux, et s'il l'a éprouvé une seule fois, osera-t-il mettre en avant son principe? Ou plutôt qu'en déduira-t-il? Sinon que ses biens ne furent jamais plus pour lui que lorsque sa main s'ouvrit pour s'en déprendre et les donner. Oui, sans aucun doute, vos biens sont pour vous, et même c'est la religion qui l'exige, car elle ne prétend point que vous vous exposiez à l'indigence pour soulager les indigents, ou du moins ce n'est qu'aux chrétiens parfaits qu'elle proposerait un aussi généreux sacrifice ; et ce motif que vous alléguez en vous classant dans une autre catégorie, obstinés comme vous l'êtes à refuser ce que vous devez, elle se garde bien de vous demander ce que vous ne devez pas ; elle ne vous prescrit que le sacrifice auquel la nature des choses vous astreint ; je veux dire que la religion ne vous prescrit que le sacrifice de tout ce dont vous pouvez évidemment vous passer ; elle vous dit que de même qu'à proportion de vos biens vous êtes justement taxés pour rendre à César ce qui doit revenir à César, ainsi à proportion de vos biens

vous devez scrupuleusement vous-mêmes vous taxer pour rendre à Dieu ce qui doit revenir à Dieu représenté par le pauvre; de sorte qu'elle ne fait que mettre à votre cupidité des bornes nécessaires.

Il ne s'agit donc plus que de savoir là et comment il faut poser ces bornes; or, puisque ces bornes ont a séparer ce qui vous est nécessaire de ce qui vous est superflu, je vous demande en quoi ce qui vous est superflu doit à la rigueur consister? Serait-ce dans ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos passions, à vos caprices? Mais alors plus vous aurez de passions ou de caprices à satisfaire, moins vous serez obligés à donner; alors vos excès qu'il vous faudrait néanmoins expier davantage en augmentant vos largesses, vous autoriseraient cependant à diminuer celles-ci; alors sur quoi porterait le grand précepte dont nous parlons; restera-t-il jamais rien d'une abondance, laquelle même ne pourrait suffire à qui ne veut rien se refuser; alors enfin, alors que deviendra la part du pauvre? Ah! le superflu notre religion l'entend d'une tout autre manière; elle veut, pour le dire en un mot, elle veut que tout ce qui sert à nourrir en vous la vie des sens, devienne la portion du pauvre. Ainsi retranchez de vos biens tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité chrétienne en doivent retrancher; soyez modeste dans vos meubles, dans vos vêtements, dans votre table, et vous trouverez au sein de votre aisance un superflu que sans de pareils retranchements il vous serait impossible d'y trouver: après tout, chrétiens, qui ne voit que le précepte de l'aumône une fois imposé, il a fallu conséquemment en déterminer la quantité ou la matière et que ce serait n'avoir rien fait que d'abandonner l'une ou l'autre à l'indiscrétion toujours croissante d'une insatiable cupidité.

Entrez, en effet, un moment dans les calculs du riche, et voyez ce que devient d'après ces mêmes calculs la portion du pauvre? Hélas! avant d'en venir à la fixer, si toutefois il s'en occupe, que n'imagine-t-il pas pour l'amoindrir? Ou même conçoit-on qu'il en demeure encore quelque chose, à voir sous sa plume se multiplier les objets qu'il a résolu, quoi qu'il lui en coûte, de se procurer; car tout est par lui dénombré avec le soin le plus scrupuleux, rien n'échappe à sa prévoyance et rien n'est omis de tout ce que peuvent exiger tant les nécessités que les agréments de la vie; cependant faisant toujours face à des plaisirs dont il a cru devoir se ménager la jouissance, il n'est pas encore au niveau de son revenu; et le voilà qui s'arrête indécis sur les moyens qu'il prendra pour en consumer l'excédant. Ah! sans doute est venu maintenant votre tour, ô charité jusqu'ici trop méconnue, et le calculateur si exagéré de ce qu'il lui faut, va calculer aussi le peu qu'il vous faut à vous-même? Mais quoi! Son cœur ne lui dit rien encore! Tout lui indique la part qu'il doit vous réserver; elle porte votre inscription, elle est marquée à votre coin, elle crie pour vous, et néanmoins il ne songe pas à vous la consacrer; c'est une autre destination qu'il lui cherche avec inquiétude; enfin de nouveaux désirs ont appelé de nouveaux besoins, je le vois s'applaudir d'absorber par un superflu... Malheureux, n'allez pas plus avant, et revenez sur des calculs dont vous auriez trop à rougir; il manque à votre liste un article que vous n'avez pu sans crime y oublier, ou qui aurait dû plus qu'aucun autre y figurer. Quoi! vous oseriez impitoyablement la fermer sans y avoir inscrit le pauvre? Le pauvre, déjà, pour ainsi dire, trop lésé dans les inutiles objets dont vous l'avez chargée et auquel du moins sans aucun doute vous deviez destiner le le mince excédant qui vous embarrassait.

Mais, chrétiens, pour vous présenter dans tout son jour la question concernant le superflu, je distingue, avec tous les moralistes, deux sortes de nécessaires: l'un absolu, qui consiste dans les choses dont on ne peut se passer sans risque de la vie ou de la santé, ou encore sans se mettre hors d'état de remplir ses propres devoirs; l'autre relatif, qui consiste dans des choses dont on pourrait absolument se passer, mais qu'on ne pourrait se refuser sans blesser les bienséances auxquelles on est astreint par la condition ou par la dignité. Et ce nécessaire, la religion n'entend pas non plus vous en priver; elle aime l'ordre, elle autorise tout ce qui sert à distinguer les états, et loin de confondre les rangs, elle se plaît à les voir chacun avec la pompe ou les dehors dont il doit s'environner. Mais évidemment, le superflu doit commencer là où finit le second genre de nécessaire, touchant la fixation duquel il faut se régler, non sur les maximes du siècle, toujours erronées, non sur les décisions de ces moralistes antichrétiens qui ont eu et qui peut-être encore ont tant de crédit, malgré le scandale de leur doctrine; non sur notre propre goût, que déprave si souvent cette cupidité dont tout nous presse de nous défier, mais sur la loi de Dieu, sur les principes invariables de l'Evangile, sur les exemples des saints qui tous ont été remplis de l'esprit de Jésus-Christ. Ah! pénétrez-vous bien de la situation de vos frères infortunés; comparez leur triste sort avec le vôtre, et pour déterminer la part que vous devez leur réserver de vos richesses, vous n'aurez besoin que de votre propre cœur; vous sentirez dès lors assez que le précepte de l'aumône est vraiment une loi de justice qui vous oblige à vous restreindre à vos seuls indispensables besoins.

Or, c'est ici que les prétextes de votre part ne manquent pas de se multiplier: des enfants nombreux à établir, des temps fâcheux à essuyer, des réserves à faire pour l'avenir; voilà, selon vous, d'assez plausibles motifs pour reculer à souhait les limites de vos besoins, ou encore pour vous dispenser de l'aumône; et moi, je dis, qu'au contraire, c'est ce qui vous en rend le de-

voir plus pressant. Troisième vérité, dont infailliblement doit vous faire convenir le détail rapide et succinct où je vais descendre en finissant.

Des enfants à établir : eh quoi ! vous regarderiez comme un obstacle à leur prospérité ce qui en est le plus sûr garant ? Avez-vous assez peu de foi pour ne compter pour rien les bénédictions du pauvre ! et les besoins spirituels de vos enfants ne doivent-ils pas l'emporter sur leurs besoins temporels ? Des enfants nombreux à établir ! Mais ne sentez-vous pas que plus ils sont nombreux, plus aussi vous avez d'individus à recommander à Dieu : plus aussi, comme Job, de consciences à purifier ; plus aussi de grâces à obtenir ; par conséquent, dit saint Cyprien, plus aussi d'aumômes à épancher.

Vous dites que vous avez nombre d'enfants à établir ; eh bien, comptez en un de plus, donnez-leur le pauvre ou plutôt Jésus-Christ pour frère ; leur nombre ainsi accru, loin de les diminuer, augmentera vos ressources. La part dont, en apparence, vous les aurez privés, ne fera que doubler la leur, et vous les aurez enrichis de tout ce dont vous les aurez dépouillés en faveur de l'indigence. Des enfants à établir ; mais votre âme vous est plus proche que vos enfants ; vous tenez à elle par des nœuds plus étroits ; elle a, sans contredit, le droit d'aînesse. Il faut donc, il faut qu'elle soit la première dotée ; il faut qu'elle soit l'objet de vos premiers soins ; procurez-lui d'abord une vie éternelle en l'achetant par vos aumônes ; après cela, et ce sera toujours assez tôt, ce sera toujours selon l'ordre de Dieu, après cela vous aviserez aux moyens de pourvoir à l'établissement de vos enfants.

Vous alléguez encore des temps fâcheux à essuyer ; mais y pensez-vous, et quel prétexte que le vôtre ! Ah ! de peur de dépasser les bornes que la prudence apostolique me prescrit, je ne m'arrête point à vous faire sentir tout ce qu'un tel prétexte a d'injuste et de cruel ; qu'il me suffise de vous en montrer l'inconséquence en le faisant valoir contre vous-même. Car enfin, de ce que les temps sont fâcheux, que pourriez-vous inférer, sinon que vous devez alors dilater plus vos entrailles, au lieu de les resserrer encore plus. Que pourriez-vous, en outre, inférer, sinon que vous devez alors en venir jusqu'à retrancher tout ce que, dans des temps plus heureux, il vous a été permis d'employer pour vous-même, et jusqu'à dire, s'il le faut, à tant d'objets qui ne sont que de pur ornement, de se changer en pain. Oui, alors, quoi qu on en dise, alors il faut, pour évaluer le superflu, un tout autre poids, une tout autre balance ; alors il faut que le nécessaire relatif, je veux dire le nécessaire dû à votre état, soit entamé ; c'est, n'en doutez pas, c'est vraiment le fond de réserve destiné à pourvoir aux besoins extraordinaires que les temps fâcheux ne manquent jamais d'amener.

O apôtre ! ne repoussez point la modicité de notre offrande ; laissez-la se confondre avec les riches offrandes qu'on a déposées dans vos mains ; ne nous privez pas du bonheur de concourir au soulagement des fidèles de Jérusalem. Or, qui sont ceux qui écrivent de cette manière à saint Paul ? Ce sont, mes frères, des Macédoniens pauvres, mais lesquels l'étant un peu moins que ceux qu'il s'agissait de secourir, se regardaient par cela seul comme étant assez riches pour donner : désir louable, inspiré par cette généreuse charité qui, jusque dans sa propre disette sait trouver le moyen de suppléer à la disette d'autrui. Ah ! heureux ceux qui, bien que pauvres, ne le sont plus à l'aspect de celui qui les surpasse en pauvreté ; c'est, si je puis dire ainsi, imiter Jésus-Christ, autant que par sa grâce il est possible de l'imiter. O Dieu ! que leur direz-vous au dernier jour, vous qui devez tant louer ceux-là même qui à vos yeux auront eu bien moins de mérite : et voilà ce qui portait autrefois les saints évêques, non-seulement à donner ce qu'ils avaient, mais à vendre même, dans les cas urgents, les objets dont le culte divin semblait ne pouvoir se passer : convaincus, dit saint Augustin, que le corps et le sang du Sauveur sont plus honorés par des vaisseaux d'argile que par des vaisseaux d'or, quand la charité fait servir l'or à revêtir ses membres. Eh quoi ! mes frères, vous osez alléguer le malheur des temps, quand ni vos plaisirs, ni vos passions n'en souffrent d'aucune manière ? quand votre luxe n'y perd rien ! Et comment se peut-il que ce qui devrait le plus vous attendrir ne produise cependant en vous qu'un surcroît d'inhumanité envers vos semblables ?

Enfin je vous entends prétexter des réserves à faire pour l'avenir ! Des réserves à faire pour l'avenir ? mais de quel avenir parlez-vous ? Si c'est de l'avenir que vous vous promettez ici-bas, pensez donc, pensez à sa brièveté, pensez à son incertitude, et je vous laisse à décider s'il exige de votre part tant de précautions à garder, tant de réserves à faire. Hélas ! chrétiens, cet avenir, malgré tout ce qu'il perd chaque jour de sa longueur, nous nous flattons cependant assez pour nous figurer qu'il demeure toujours égal ; oui, cet avenir, nous croyons à chaque instant le commencer en lui donnant à chaque instant la même étendue, et pour comble de malheur cette illusion nous tient fascinés jusqu'au dernier de ses instants, où les réserves qu'avec tant de soin nous aurons accumulées ne se montreront à nous qu'en nous causant le poignant regret de n'avoir pas su, quand nous le pouvions, en bien user, soit pour nous, soit pour les autres.

Mais si c'est d'un avenir sans fin que vous parlez, eh bien, que vos richesses soient marquées à son coin, qu'elles portent son impérissable sceau ; qu'elles ne consistent point en des trésors sujets à se rouiller, mais par ceux-ci achetez ceux qui ne se rouillent point, donnez-leur la sainte destination qu'elles doivent avoir, et que tout vous presse

de leur fixer, de peur, dit saint Augustin, qu'en vous réservant ce que vous appelez de quoi vivre, vous ne vous soyez en effet réservé de quoi mourir, et de quoi mourir éternellement : *Ne forte dum serves unde vivas, colligas unde moriaris.*

Des réserves! oui, on ne peut que les approuver, si vous n'usez comme Joseph d'une sage économie, dans les temps abondants, que pour avoir de quoi donner dans les temps disetteux; où si comme Salomon vous ne prenez sur la moisson de l'été que pour suppléer à la stérilité de l'hiver : mais enfouir pour ainsi dire vos biens, sans autre motif qu'une prudence cruelle qui, vous concentrant dans vos seuls prétendus besoins, vous rend insensible et sourd aux besoins d'autrui; avoir toujours l'inquiète activité de l'avarice ; vous perdre en mille vagues prévoyances qui n'ont d'ailleurs que vous, jamais le pauvre pour objet. Oh! qu'une pareille conduite est antichrétienne! et ne suffit-il pas de l'exposer pour vous en inspirer la plus grande horreur?

Ainsi plus de prétextes contre l'aumône ; elle va désormais sanctifier les richesses que le Seigneur n'a fait que déposer dans vos mains : richesses qui évidemment, comme je l'ai prouvé, ne sont pas pour vous seuls, et dont vous ne pouvez jouir que selon la mesure de vos vrais besoins; prévenant ainsi ou faisant cesser autant qu'il est en vous les murmures du pauvre auquel votre charité donnera lieu de bénir une Providence dont je lui ai fait sentir et la justice, et la bonté et la sagesse à son égard. Soyez l'un à l'autre unis par tout ce que le Seigneur à mis entre vous de rapports ou de liens : vous, pauvre, priez pour le riche, attirez sur lui les bénédictions du ciel; vous, riche, secourez le pauvre, qu'il partage avec vous les bénédictions de la terre : vous, pauvre, n'oubliez pas au nom de qui vous demandez; vous, riche, n'oubliez pas au nom de qui on vous demande; vous, pauvre, souvenez-vous que vous ne représentez Jésus-Christ que pour entrer dans ses sentiments ; et vous, riche, souvenez-vous que Jésus-Christ n'est représenté par le pauvre qu'afin que vous fassiez pour celui-ci tout ce que vous feriez pour lui-même à qui vous devez tout, et qui ne vous promet rien moins que des biens éternels en retour des biens passagers que vous aurez versés dans son propre sein, en les versant avec joie dans le sein des pauvres. C'est la grâce, etc.

DISCOURS XVI.

SUR L'ESPÉRANCE.

Benedictus vir qui confidit in Domino et erit Dominus fiducia ejus. (*Jer.*, XVII, 7.)

Heureux l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur et dont le Seigneur lui-même est l'espérance.

Il est, chrétiens, une espérance empreinte dans notre âme qui, à la manière d'un grand poids, nous entraîne invinciblement hors de nous-mêmes, nous portant sans cesse à diriger et nos regards et nos efforts vers le bonheur. Tant qu'indéterminée et vague, elle court pour ainsi dire au hasard, se laissant emporter à tout vent, je ne vois en elle qu'un aveugle instinct, dont évidemment nous ne pouvons nous applaudir, puisqu'il est, de sa nature, indélibéré, et que nous ne faisons que céder spontanément à son impulsion; reste précieux de notre grandeur passée, il la rappelle incessamment à notre souvenir. Oui, nous y remarquons surtout un trait caractéristique et principal qui, plus qu'aucun autre et malgré tout ce qu'il a perdu de son éclat, nous parle encore de ce que nous fûmes avant que l'orgueil nous eût dégradés; telle en s'élevant sur les ruines qui l'environnent une colonne à demi brisée nous instruit de ce que dut avoir de magnificence l'édifice qu'elle décorait.

Ah! si nous eussions conservé notre justice originelle, cette espérance aurait toujours pour ainsi dire visé droit à son but, et jamais nous ne nous serions mépris ni quant à la fin où nous devons tendre, ni quant à la route à suivre pour y arriver. Mais hélas! ce bel ordre a disparu avec notre première innocence, et depuis que le péché a troublé notre vue, nous ne voyons ni le terme qu'il faudrait atteindre, ni le droit sentier qui devrait guider nos pas; tantôt nous espérons ce qui excède notre condition, tantôt nous n'espérons pas ce qui s'adapte ou est relatif à notre condition; nous nous laissons presque toujours éblouir par de vains fantômes; la réalité nous touche peu, et tout ce qu'une espérance bien ordonnée devrait fuir ou dédaigner devient l'appât ou l'aiguillon de la nôtre. Il était donc de toute importance de la redresser, de la guider, d'obvier à son instabilité, de l'instruire sur ses vrais intérêts, en un mot, de lui donner les yeux de la foi, pour que, ne voyant que les seuls biens dignes de l'enflammer, elle n'eût de mouvement que pour eux, et se mît en mesure de les obtenir. Or, j'entreprends aujourd'hui de vous enseigner l'un et l'autre, en exposant d'abord quel est l'objet de l'espérance théologale, premier point ; ensuite sur quel fondement elle doit porter pour être ferme et immobile, second point; c'est tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne nous éclaire par la foi qu'afin que nous tendions vers lui par l'espérance, et c'est le second devoir qu'il nous prescrit : il veut que non-seulement nous désirions avec ardeur, mais encore que nous attendions avec confiance de sa part le bonheur auquel il nous a destinés. Ainsi, l'espérance chrétienne ou théologale a pour objet Dieu lui-même, avec tout ce qui peut nous conduire à Dieu ; elle se porte avant tout et principalement vers Dieu, ensuite vers les moyens d'en jouir, de sorte qu'elle comprend à la fois et les biens futurs, et les biens réels de la vie présente, les biens de la grâce ou spirituels en premier, les biens de la nature ou temporels en second, comme par accessoire, avec un entier abandon à tout ce qu'il plaira au Seigneur d'en ordonner, et surtout pour en consacrer l'usage, en le rapportant

à son unique et dernière fin. Cherchez premièrement le royaume des cieux, voilà pour la félicité d'en haut ; cherchez ensuite la justice, voilà pour le secours de la grâce, tout le reste vous sera donné comme n'étant pour ainsi dire d'aucun prix, ou à la manière d'un simple surcroît. Voilà pour les choses passagères d'ici-bas, et sans doute je n'ai pas besoin d'avertir qu'aspirer au royaume des cieux sans aspirer à la justice, c'est se bercer d'une espérance à la fois vaine et trompeuse, ou plutôt c'est n'en avoir aucune, puisqu'en ne voulant pas ce qui fait parvenir à une fin, on ne veut pas non plus cette fin.

Je dis donc en premier lieu que l'espérance, telle qu'on doit l'entendre, ou qu'il nous est ordonné de l'avoir, ne s'agite et n'a d'action que pour Dieu, au point que lui donner un tout autre but ce serait la dégrader, et que loin d'être alors une vertu théologale, elle ne serait pas même une vertu ; c'est donc vers Dieu, et vers Dieu seul qu'elle dirige son vol, Dieu seul est à la fois son centre, son foyer, son repos. Un voyageur pressé n'est pas plus occupé de son terme qu'elle n'est occupée du sien, dédaignant tout ce qui pourrait l'en distraire ou retarder la rapidité de son élan ; elle fait plus, elle franchit par son désir l'intervalle qui la sépare encore de l'objet dans lequel, à force de le fixer, elle s'absorbe tout entière ; on pourrait dire en un sens qu'elle a dressé ou transporté sa tente dans le vrai soleil : *In sole posuit tabernaculum suum.* (*Psal.* XVIII, 5.) Elle va même, elle va jusqu'à penser que le bien qu'elle attend est déjà son partage. Nous nous glorifions dans l'espérance des enfants de Dieu, nous nous regardons tous comme étant arrivés, nous sommes au delà des temps et de la mort, notre espérance nous a transportés là où sont nos couronnes, nous triomphons et nous nous considérons comme étant déjà sauvés par l'espérance : *Spe salvi facti sumus.* (*Rom.*, VIII, 24.) Expression sublime qui, d'un seul trait, nous fait sentir et la nécessité et l'excellence de cette vertu. L'Apôtre ne dit pas : Nous serons un jour sauvés ; mais ce qui est sans comparaison bien plus fort, nous sommes déjà sauvés par l'espérance, déjà nous appartenons à la famille éternelle de Dieu, si nous conservons dans nos cœurs la gloire de l'espérance : *Si gloriam spei retineamus.* (*Hebr.*, III, 6.) Sans doute on pouvait lui objecter qu'il ne possédait pas encore le salut, mais il répond aussitôt qu'il n'y a de différence que pour la vue, et qu'à cela près tout est déjà fait ; de sorte que quelque éloigné que soit le but où nous tendons, l'espérance nous le fait toucher, comme la foi nous le fait voir. Il semble que ces deux vertus qui n'existeront plus dans le ciel, veulent s'en dédommager ici-bas, en y jouissant par anticipation de tout ce dont on jouit dans le ciel; la foi montre le paradis, l'espérance en prend possession ; la foi dit : voilà les biens qui sont promis ; l'espérance dit : Ces immenses biens sont pour moi. Ajouterai-je que celle-ci parcourt d'avance la région d'en haut pour en cueillir et nous en appporter les fruits, comme les douze envoyés hébreux qui, après avoir d'un bout à l'autre parcouru la région de Chanaan, en revinrent chargés des riches productions de son heureux sol.

Et ici, chrétiens, observez la différence qui distingue éminemment les vertus théologales des vertus qui ne le sont point; celles-ci ne sont nécessaires qu'à certains temps, ou d'après certaines dispositions de notre âme ; les autres sont nécessaires en tout temps, et quoi qu'il en soit de nos intérieures dispositions, on peut les comparer à ces mets dont on nous prescrit un usage continuel, ou mieux encore à cet air vital dont notre respiration ne peut se passer ; car, s'il est écrit que le juste vit de la foi, il est encore écrit qu'il vit de l'espérance, et comme ce n'est pas seulement en certains temps de la vie, mais dans tous les temps, que le juste vit de la foi, c'est aussi dans tous les temps qu'il vit de l'espérance. Mon âme, disait le Prophète, est sans cesse tournée vers le Seigneur ; je l'attends avec plus d'impatience que les sentinelles qui sont de garde pendant la nuit n'attendent le lever de l'aurore. Comme eux, je tiens mes regards arrêtés sur le lieu d'où naîtra la lumière ; je me console dans ma veille comme ils se consolent dans la leur, par l'espérance qui ne me quitte point, que je verrai enfin le soleil apparaître.

Et certes, ne faut-il pas toujours prier ? donc, il faut toujours espérer, ce qui suppose évidemment que l'espérance doit, par sa nature, emporter avec soi un amour de Dieu au moins commencé; que bien qu'elle puisse exister, ou que bien qu'elle existe souvent sans une habituelle charité qui justifie, elle est morte, elle n'est plus rien si elle n'a pour le moins quelques degrés d'une actuelle charité. Qu'on me dise, en effet, ce que serait une espérance sans amour, et, s'il pouvait s'en trouver une de ce genre, qu'on me dise le mouvement qu'elle aurait, ou de quelle effort elle serait capable ? Un cœur qui n'aimerait pas en espérant ne serait-il pas un cœur sans palpitation, par conséquent, une chimère ? Le lierre, qui ne trouve point de support, que fait-il, sinon ramper et traîner ses débiles rameaux sur le sol où il a pris racine, mais sitôt qu'il peut embrasser un tronc propre à favoriser son essor, le voilà qui s'élève à l'égal de l'arbre opportun auquel il s'associe : eh bien ! telle aussi l'espérance qui ne pourrait que ramper si elle était seule, s'élève de plus en plus lorsque la charité lui sert d'appui.

Nous lisons, dans saint Paul (*I Cor.*, XIII, 5), que la charité croit tout, qu'elle espère tout. Or, qu'a-t-il voulu, par là, nous faire entendre, sinon que la charité doit faire agir l'espérance comme elle doit faire agir la foi, ou bien que la charité est, à tel point, l'âme de ces deux vertus; qu'à son défaut, l'espérance, quelle qu'on la fasse, et la foi en vînt-elle à transporter les montagnes, ne sont,

tout au plus, qu'un airain sonnant; d'où il est facile d'inférer que les trois vertus, bien que réellement distinctes, ont entre elles, pourtant, une liaison d'origine qui les fait réciproquement se soutenir, ou même entrer si bien l'une dans l'autre, que souvent elles paraissent n'en former qu'une. On dirait qu'ayant à créer l'homme nouveau qui est le chef-d'œuvre des trois personnes, elles ont aussi à nous laisser entrevoir et dans l'unité de leurs principes et dans la divinité de leurs actes respectifs, des vestiges radieux de la trinité adorable. Après que par l'infusion de la grâce on a commencé de croire on commence d'espérer; en espérant, on s'affermit dans la foi, qui, à son tour, augmente l'espérance : plus on espère, en croyant, plus on aime; plus on aime, plus on espère, aussi plus on croit. C'est, dit saint Ambroise, de l'une aux deux autres de ces trois vertus, une circulation perpétuelle, un flux et reflux sacré qui les fait se réunir et se fondre en un seul tout : *Sancto quarum circuitu refunduntur*. De sorte que, sans contredit, l'espérance la plus parfaite est celle qui a le plus de charité, parce qu'alors elle s'étend plus en avant, elle s'allonge davantage pour toucher de la main et ravir le prix éternel, et quand nous la voyons ne s'effrayer d'aucune difficulté, compter pour rien tous les obstacles, se soutenir merveilleusement contre elle-même, pénétrer dans le sanctuaire où Jésus-Christ est entré, en s'écriant, comme chaque martyr, par la bouche de saint Etienne : « Je vois, je vois les cieux ouverts. » C'est parce qu'une grande charité lui a prêté ses fortes ailes.

Telle fut, dans les premiers temps, l'espérance de ces hommes qui, bien qu'ils eussent à vivre des siècles sur la terre, y faisaient à peine les préparatifs d'un jour et dédaignaient de s'y bâtir des maisons, impatients d'habiter l'éternelle maison qui, sans cesse, les préoccupait. Telle fut encore l'espérance d'Abraham, d'Abraham qui n'espéra tout, malgré tout, au mépris de tout, supérieur à tout, que parce qu'il aime Dieu plus que tout.

J'ai vu, s'écriait David, j'ai vu quelquefois d'une hauteur mes nombreux ennemis rassemblés pour me perdre, et ils ne m'ont pas causé la moindre crainte, parce que j'ai senti qu'ils ne pourraient pas plus contre moi qu'ils ne pourraient contre celui qui est invincible. Fort de mon espérance en Dieu, j'ai osé même traverser leur camp, n'ayant que mon écuyer avec moi. Un rocher, qu'une grande armée entourait, devint un jour mon unique asile; et, dans ce danger, que tous les calculs humains auraient fait croire inévitable, mon espérance n'a point baissé; au contraire, j'en suis venu jusqu'à me convaincre mieux, que le moment où tout semblait désespéré, était précisément celui que Dieu s'était réservé pour faire, avec plus d'éclat, ressortir sa puissance, et c'est la grandeur même du péril qui a corroboré mon espérance : *Si consistant adversum me castra in hoc ego sperabo*. (*Psal.* XXVI, 3.) Or, dans des sentiments si beaux, si élevés, pourrait-on méconnaître le céleste feu qui s'en exhale de toutes parts?

Après tout, n'est-ce pas la charité qui rend la patience aisée, et, par conséquent, l'espérance forte, en faisant sentir le peu de proportion qui existe entre le moment si court des afflictions et le poids immense de la vie à venir; n'est-ce pas encore la charité qui sert de mur et d'avant-mur à l'espérance? Il est vrai que celle-ci est l'ancre qui retient le vaisseau, mais ne sait-on pas qu'au fort de la tempête, le vaisseau est à tel point agité, à tel point tourmenté sur ses câbles, que l'ancre elle-même peut être arrachée du fond ou elle se fixait. Or, que deviendrions-nous surtout devant le mystérieux sommeil de Jésus-Christ, si une ardente charité ne réchauffait notre espérance? Enfin, n'est-ce pas la charité, car c'est à elle qu'il faut toujours en venir quand on veut bien parler des autres vertus; n'est-ce pas, dis-je, la charité qui nous fait dire, avec un saint transport : Nous sommes un peuple à part; nous avons des organes, des sens qui nous sont propres; car nous ne voyons point ce que voient les autres hommes, et nous voyons ce qu'ils ne voient point. Les biens visibles nous ne les voyons point, mais les biens invisibles, par cela seuls qu'ils sont tels, nous les voyons, ou plutôt nous ne voyons qu'eux, et notre espérance, qui n'a point de bornes, ne peut s'élancer que vers un bien qui n'en a pas.

J'ai prouvé, chrétiens, que l'espérance théologale a Dieu pour premier objet; maintenant, je dis qu'elle a pour second objet les moyens d'arriver jusqu'à Dieu; oui, Dieu lui-même, en tant que source des grâces qui nous sont nécessaires, ou en tant que principe d'où nous vient l'acquisition du vrai bonheur. Voilà, selon saint Thomas, le second objet de l'espérance théologale, et il est bien peu de chrétiens qui s'en occupent sérieusement, quoiqu'à les entendre ils n'aient rien tant à cœur que la suprême béatitude; tous, hélas! tous voudraient mourir dignes du prix réservé à une sainte mort, mais combien sont rares ceux qui veulent mener cette sainte vie à laquelle est communément réservée une sainte mort. Combien sont rares ceux qui, tels que le Psalmiste, ne tournent leurs regards vers les collines éternelles que pour en faire descendre les secours qui, seuls, donnent la force d'y monter; car, mes frères, il n'en est pas de l'espérance du chrétien comme de celle d'un capitaine vaillant qui attend de l'équité de son roi la récompense due à ses services. La récompense vient du roi, mais les services qui la méritent viennent proprement de la bravoure ou de l'expérience du capitaine; non, il n'en est point ainsi de l'espérance dont il s'agit, elle comprend à la fois et les services et la récompense qui doit les couronner; disons même, elle ne voit, dans la récompense elle-même, qu'un pur don, une pure grâce, par cela seul que tout ce qui a servi à l'obtenir a été libéralement donné par une grâce qui n'était point due.

Qu'est-ce en effet, chrétiens, que la cité d'en haut, sinon une cité que la miséricorde a bâtie ? *Misericordia ædificabitur in cœlis.* (*Psal.* LXXXVIII, 3.) On n'y voit, il est vrai, que ceux qui ont été dignes d'y entrer, mais il n'en est pas moins très-vrai, que c'est Dieu qui les a rendus tels. Ils y ont été suivis de leurs propres œuvres, mais évidemment, leurs propres œuvres ont eu Dieu pour auteur. Voyez-vous cette pierre, dont on a fait le magnifique chapiteau de la colonne principale ; c'était là, sans doute, son lieu ; sa configuration, sa beauté le lui désignaient; mais n'est-ce pas à l'ouvrier qui daigna si bien la polir, si élégamment la façonner, qu'elle doit le haut rang où nous sommes ravis de la voir figurer? Or, il en est exactement ainsi des élus ; ils entrent, avec plus ou moins d'éclat dans la construction de la céleste Jérusalem, ils y tiennent tous leurs places respectives, mais quel autre que l'architecte souverain les aurait rendus propres à les remplir, de sorte que, s'ils ont eu plus de mérite, c'est parce qu'ils ont eu plus de grâces, et que la justice n'a trouvé plus à récompenser, que parceque la miséricorde a eu soin, avant tout, d'épancher plus de richesses.

Que font, en effet, les vingt-quatre vieillards en jetant leurs couronnes devant le trône de l'agneau, sinon rendre grâce à celui qui leur a donné la victoire; ils s'attendaient, sans doute, a être traités comme autant de vainqueurs, mais ils n'ont pas oublié le bras fort qui les a fait vaincre, et leur premier cri, en saisissant la palme qu'on met dans leurs mains, c'est de célébrer le grand Dieu qui dressa leurs mains à la bataille : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam.* (I *Cor.*, XV, 57)

Ainsi le vrai chrétien attend avec humilité de son Dieu, non-seulement la fin, mais les moyens ; non-seulement la gloire, mais la grâce ; non-seulement le prix des bonnes œuvres, mais les bonnes œuvres elles-mêmes; il connaît trop sa pente funeste vers le mal, pour ne pas sentir qu'il faut avant tout qu'on le détermine au bien ; que par conséquent, ce ne serait pas un moyen digne de ses vœux, que celui qui dépendrait en premier ressort de sa chancelante et débile détermination. Non, des grâces de pur équilibre ou qui n'auraient point la force de le sauver, ne sont pas faites pour borner son espérance. Ah ! il sollicite des secours moins versatiles et plus sûrs ; ce sont les secours qui font vraiment agir, qu'il implore, en un mot, il espère comme l'Eglise, dont toutes les oraisons n'ont pour but, que d'obtenir ce qui semble le plus dépendre de nous, en demandant de vouloir le faire, l'action, l'effet, l'accomplissement. Seigneur, accomplissez dans chacun de nous ce qui lui est utile, conduisez-nous vous-même à la perfection, dirigez vers vous toutes nos pensées ; et comme c'est vous, ô mon Dieu ! qui opérez tout en tous: *Qui operaris omnia in omnibus* (I *Cor.*, XII, 6), maintenez les bons dans le bien, faites que les méchants deviennent bons. Voilà, chrétiens, ce que de tout temps a demandé, voilà ce que partout demande l'Eglise ; elle en vient même, et, sans doute, elle ne se méprend pas sur la nature des secours relatifs aux besoins de ses enfants, elle en vient jusque demander à Dieu qu'il force à s'incliner vers lui nos volontés rebelles, non afin qu'il nous violente au point de nous faire pratiquer le bien malgré nous , mais afin, dit saint Augustin, afin que de non voulants que nous étions, il nous rende librement voulants : *Volentes de nolentibus.*

Prions que Dieu sème la crainte dans le cœur des catéchumènes ; or, qu'espérons-nous par cette prière, dit saint Chrysostome? serait-ce une crainte qui, tombant sur des cœurs de pierre, n'y prendrait point racine, ou ne produirait aucun fruit ? non, assurément, poursuit le saint docteur, car, ce serait une oraison dérisoire; nous demandons alors, évidemment, une crainte qui ouvre et sillonne le cœur. Il est vrai, et ce sont toujours les paroles de saint Chrysostome, il est vrai que le cœur ne s'ouvre point si, en effet, on ne veut qu'il s'ouvre, mais voilà précisément, voilà par-dessus tout ce qu'on demande, c'est par dessus tout le bon vouloir, c'est la grâce qui le commence, le continue et le consomme en nous, qui est l'objet de notre prière ; elle demande, en un mot, une grâce qui nous fasse aller vers Dieu.

Ah ! sachons que rien ne nous écarte autant de notre but, que de penser que nous pouvons, je ne dis pas, d'y arriver, mais faire vers lui, de nous-mêmes, le moindre pas. Sachons que rien ne nous empêche davantage d'être forts, que de ne pas sentir assez notre faiblesse, et que le grand art, d'abonder en moyens de tout obtenir, c'est de nous envisager comme étant dépourvus absolument de tout moyen ; avouons humblement que si notre salut dépendait de nous, à la manière, par exemple, dont le prétendent les semi-pélagiens , c'est-à-dire de manière que nous dussions en avoir l'initiative : nous serions perdus, puisque tout en nous s'oppose à notre salut ; puisque tout ami qu'il semble que nous soyons de notre propre bonheur, il n'est pourtant que trop vrai que nous en sommes les plus déclarés ennemis, et qu'alors même que nous voyons le bien qu'il faut faire, nous nous portons de tout notre poids vers le mal, qui doit donner lieu à notre condamnation; mais quand nous savons que notre salut dépend de ces grâces puissantes, qui produisent immanquablement le bon vouloir, une vive espérance nous relève, en nous animant; nous nous écrions aussitôt avec le Psalmiste, non, nous ne mettrons pas notre espérance dans notre arc, et nous nous gardons bien de penser, que nous viendrons à bout de nous sauver par notre seule épée. C'est vous, ô mon Dieu ! c'est vous, ô souverain moteur des esprits, qui nous en fournirez les moyens infaillibles, et ce sont ces moyens heureux, qui sont le second objet

de notre espérance ; oui, ô mon Dieu ! c'est de vous que j'attends tout, parce que vous seul pouvez commander à mon néant, de devenir quelque chose ; parce que dans le besoin que j'ai de tout, je me sens indigne, incapable de tout; mais que ne pourrai-je point, avec la grâce que j'espère, et que ne pourra pas ma volonté, si vous la préparez, si vous la rendez saine en la maîtrisant; hélas Seigneur ! tant que votre miséricorde ne me prendra point par la main, je ne me lèverai point pour aller vers elle ; qu'elle vienne donc la première sur moi, qu'elle me fasse marcher devant vous, afin que j'arrive jusqu'à vous. *Veniat super me misericordia tua.* (*Psal.* CXVIII, 41.) J'ai exposé, chrétiens, le double objet de l'espérance théologale; il s'agit maintenant de vous montrer quels en sont les fondements.

DEUXIÈME PARTIE.

La bonté toute-puissante de Dieu, ses promesses, la médiation de son Fils : tel est, chrétiens, le triple fondement de l'espérance théologale ; voilà ce qui en fait l'inébranlable fermeté. Premièrement la bonté toute-puissante de Dieu, et comment vous en donner une assez exacte notion, lorsque toutes les fois qu'on la voit se peindre elle-même dans l'Écriture, elle ne manque pas de nous avertir que, malgré les soins qu'elle prend de se dévoiler, nous sommes toujours très-loin de la connaître? Figurez-vous un père tendre qui oublie en un moment les torts d'un fils que les regrets ont ramené, ou bien un pasteur passionné pour son troupeau et qu'on voit courir après la brebis égarée ; figurez-vous une mère à la fois douce et facile qui ne se lasse jamais des fatigantes importunités de son enfant, ou encore un aigle qui garde ses petits comme la prunelle de son œil, qui tantôt les porte sur ses ailes et tantôt plane au-dessus d'eux pour diriger ou provoquer leur vol. Vous avez sans doute, en ces pathétiques images, tout ce que Dieu pouvait choisir de plus expressif ici-bas pour vous pénétrer de sa bonté : mais c'est lui-même qui vous dit qu'il n'en a encore tracé qu'une bien faible exquisse. Eh ! que sont près d'un vaste océan quelques gouttes de rosée? que sont près de l'Infini en bonté les créatures même les plus bienveillantes envers nous? Ah ! puisque Jésus-Christ lui-même repoussa le titre de bon, qu'on lui donnait sans croire à sa divinité, que devons-nous conclure avec lui, sinon qu'en toute vérité il n'y a proprement que Dieu qui soit bon? *Nemo bonus nisi unus Deus.* (*Marc.*, X, 18.)

Voyez-vous le prophète s attrister de la clémence exercée envers une grande cité dont il venait d'annoncer la ruine? Eh bien ! dans son chagrin mystérieux, il rend sans doute à cette clémence un hommage on ne peut pas plus authentique Mais, quand, au lieu de tonner sur son ministre, le Seigneur en vient jusqu'à s'expliquer avec lui en termes si doux, jusqu'à lui demander confidentiellement, à lui qui déplorait la perte d'un chétif arbrisseau, s'il a pu croire que la perte d'une immense population fût moins digne de ses regrets, on ne peut que s'écrier avec le Sage : O Dieu ! vous seul pouvez déployer une bonté à un tel point expansive; il n'appartient qu'à vous d'être bon envers tous, il n'appartient qu'à vous d'avoir pitié de tous, parce que vous seul pouvez toutes choses : *Misereris omnium, quia omnia potes.* (*Sap.*, XI, 24.)

Le Seigneur est grand : *Excelsus Dominus* (*Psal.* XLVI, 3); voilà, chrétiens, l'excellence de sa nature. Mais il regarde ce qui est petit : *Humilia respicit* (*Psal.* CXII, 6); voilà comme il est bon. Ce n'est pas pour devenir grand qu'il regarde ce qui est petit, mais afin que ce qui est petit cesse de l'être par son regard. Montrez-nous, ô grand Dieu ! que vous n'abandonnez pas ceux qui attendent tout de votre bonté. Ainsi priait le peuple de Béthulie, et l'on sait à quel point il fut exaucé. Seigneur, s'écriait David, faites paraître votre miséricorde selon l'espérance que nous avons en vous. Voyez-vous, dit saint Basile, avec quelle confiance il prie ; il fait de sa disposition la mesure de ce qu'il obtiendra, nous donnant de la sorte à penser qu'on obtient d'autant plus q'uon espère davantage, pourvu que ce soit d'une vraie espérance, c'est-à-dire pourvu qu'on soit humble en espérant ; car on n'est point humble quand on n'espère point, et on espère mal quand on n'est point humble. Mais, lorsque c'est d'un grand fond d'humilité que nous faisons partir notre espérance, nous ne saurions la pousser trop loin. Non, cette vertu, à l'envisager par son rapport à la bonté de Dieu, ne connaît point d'excès.

Et ne croyez pas, mes frères, que, pour être en droit d'espérer, il faille exactement supputer le bien que l'on trouve en soi, ou avoir senti quelque accroissement dans la piété. Tout cela, sans doute, peut aider à nourrir l'espérance en la rendant plus douce : mais tout cela ne peut en être jamais ni un assez ferme appui ni un motif suffisant. Non, on ne nous a point appris l'art d'espérer au poids de nos mérites, ou de n'avoir dans nos prières qu'une confiance de calcul. Dieu fait miséricorde en Dieu, par conséquent sans autre motif que la miséricorde ; et dès lors c'est de notre part l'outrager que de ne pas nous reposer sur lui en prétextant notre indignité. Eh quoi ! nous penserions que ce qui est précisément l'objet de la divine clémence puisse lui porter quelque obstacle ou le moins du monde la refroidir? Ah ! chrétiens, loin de nous une défiance pareille ! c'est un piége tendu par l'ennemi de notre salut, qui, plein comme il est de désespoir, ne cesse d'en souffler les impressions désastreuses. S'agit-il, en effet, de conseiller le crime, tout par lui est mis en avant, soit pour en amoindrir l'énormité, soit pour insinuer la facilité du pardon. Le crime est-il consommé, le voilà qui tout à coup avoue d'autres embûches. Tout ce qu'il déploya de

malice envers nos premiers parents, il le déploie envers nous; ce qu'il craignit de la part de ceux-là après leur chute, il le craint de notre part après que nous sommes tombés. Il craint que le repentir ne lui arrache sa conquête, et voilà pourquoi il ne songe qu'à faire entrevoir l'inutilité du repentir; et c'est ainsi, ô mon Dieu! qu'il nous porte à vous outrager ou par notre audace ou par notre découragement. C'est ainsi qu'il fait de vous tantôt une idole qu'on peut braver sans péril, tantôt un juge inexorable que les plus grands regrets ne sauraient fléchir; c'est ainsi que, après vous avoir montré comme un Dieu bon qui n'est pas juste, il vous montre ensuite comme un Dieu juste qui n'est pas bon. Ah! sans doute nous devons fuir le péché comme si vous deviez le châtier sur l'heure et pour jamais. Mais si, par cette faiblesse de notre limon que vous connaissez, nous en sommes venus jusqu'à le commettre, ne pas en espérer la rémission, c'est au crime que nous avons commis en ajouter un plus grand et même le seul qui devrait être irréconciliable, s'il pouvait en exister quelqu'un.

Hélas! chrétiens, ce qui nous trompe toujours, c'est que nous jugeons de la bonté de Dieu par la nôtre, et comme nous ne pouvons nous souffrir à l'aspect de l'affreux état où nous a réduits le péché, nous avons une peine extrême à nous persuader que Dieu veuille encore nous souffrir. Tant de crimes, disons-nous, que peuvent-ils nous permettre d'espérer d'un Dieu qui est la sainteté même? que peuvent tant de crimes nous faire espérer de notre Dieu? De notre Dieu? Rien, mes frères, non rien, tant que nous les aimons, ces crimes; tout, dès l'instant que nous commençons de les haïr; et si vous me demandez sur quoi doit porter alors notre confiance, je réponds qu'elle doit porter sur ce qui autorisait David à s'écrier: O Dieu! vous me serez d'autant plus propice que j'ai plus démérité à vos yeux, et vous me pardonnerez mon péché par cela seul qu'il est grand. (*Psal.* XXIV, 11.)

Ecoutez une parole de saint Pacien, qui va sans doute vous sembler trop hardie, mais qui n'en est pas moins juste et sainte, et très-propre à dilater les cœurs les plus resserrés par le sentiment de leur dégradation; il veut, quelque malade qu'on se croie, qu'on se souvienne encore plus du médecin qui guérit que de la maladie à guérir. Il veut, pour si vils que nous pensions être aux yeux du Très-Haut, qu'au lieu de laisser décroître et s'affaiblir notre espoir, nous lui donnions plus d'énergie, au contraire, parce que nous devons savoir que Dieu a besoin de nous pour donner un plus grand lustre à sa miséricorde. *Nemo de vilitate sua ita desperet ut se jam non necessarium Deo credat.*

Dirai-je que l'espérance, dans un grand pécheur, acquiert un je ne sais quel caractère de sublimité qui en rehausse excellemment le mérite; celui qui dit, avec la componction du publicain, point de misère égale à la mienne, mais elle n'en est que plus propre à s'attirer les regards à l'infini compatissants du Très-Haut; rien de plus désespéré que mon état, mais rien qui me fasse plus espérer du Dieu riche en clémence, pour qui les plus incurables mêmes ne sont qu'un jeu; celui-là, dis-je qui, avec la componction du publicain, profère ces mots brûlants, entonne à la gloire de son Dieu une louange au-dessus de toute louange; c'est un hymne que les anges font leurs délices de répéter; la divine miséricorde en est plus que jamais exaltée, le ciel même, le ciel semble en devenir plus beau, une joie nouvelle éclate sur le front des élus, et je ne dis rien de trop, puisque c'est là précisément ce que l'Evangile a voulu faire entendre quand il nous montre les bienheureux se réjouissant encore plus du repentir d'un seul pécheur que de la persévérance de cent justes.

J'ai fondé, chrétiens, l'espérance théologale sur l'immense bonté de notre Dieu, et vos cœurs ont tressailli au seul penser d'une perfection si expansive, et vous n'avez pas craint de conclure, avec saint Thomas, que vous pouviez espérer tout de la bonté de votre Dieu, comme on a lieu d'espérer tout d'un ami longtemps éprouvé: *Ut ab amico.* Mais ce n'est pas tout; non, le Très-Haut ne s'est pas contenté de laisser à votre raison le soin de lire dans ses attributs les motifs qui vous pressent de compter sur lui, il a daigné encore vous révéler combien il s'honore de votre espérance, à laquelle il fait les promesses les plus magnifiques. Celui, dit le Seigneur, qui par sa confiance habite sous mon abri, ne sera pas plus ébranlé que la montagne de Sion; il ne craindra ni la flèche qui vole durant le jour, ni la contagion qui se glisse durant la nuit; il criera vers moi, et je l'exaucerai, je le comblerai de biens et d'années; je lui montrerai ma face; il jouira de l'éternel bonheur que je destine à mes élus; il en jouira, n'eût-il d'autre titre à mes yeux que d'avoir mis son espérance en moi: *Quoniam in me speravit.* (*Psal.* XC, 14.) Oui, dit saint Bernard, en commentant ces rassurantes paroles, dont il fait pour ainsi dire le refrain de l'une de ses plus ferventes prières; oui, c'est assez que d'espérer en Dieu pour lui plaire; assez que d'attendre ses bienfaits pour s'en rendre digne et les obtenir; assez, en un mot, pour pouvoir se passer de tout autre mérite: *Hoc totum hominis meritum.*

O religion sainte! quelle preuve de votre divinité que les promesses faites à l'espérance! Ah! c'était vous montrer à nous sous le rapport qui vous met le plus en harmonie avec nous, et par l'attrait le plus capable de nous fixer; c'était nous dire de la manière la plus tendre non-seulement que vous êtes faite pour nous, mais encore que vous n'avez pu partir que de celui qui, étant le Créateur de notre âme, en connaît à fond tous les ressorts. En nous ordonnant d'espérer, vous n'avez fait que vous adapter au plus impérieux de nos penchants; mais dé-

cerner un bonheur éternel à un sentiment qui nous rend si heureux ici-bas, et qui semble ne coûter à notre âme aucun effort, c'est le comble de la munificence; Dieu seul, Dieu seul pouvait en agir ainsi, et par conséquent vous n'avez pu, vous, ô religion sainte, non, non, vous n'avez pu émaner que de notre grand Dieu.

L'espérance ne confond jamais, dit saint Paul. « *Spes non confundit.* » (*Rom.*, V, 5.) Pourquoi, si ce n'est parce que celui qui est la vérité lui a tout promis, si ce n'est parce qu'on lui a dit que chaque lieu où elle mettrait le pied lui appartiendrait; non, je ne vous quitterai point, moi qui ai promis d'être votre gardien jusqu'à ce que j'aie pleinement dégagé ma promesse; voilà ce que le Seigneur disait à Jacob; voilà, chrétiens, ce qu'il a dit à tous les vrais enfants de l'espérance.

Mais allons à la grande promesse, qui ellemême fut le prix d'une grande espérance; allons à la promesse où Dieu les a toutes comprises, en annonçant la bénédiction de tous dans un seul. Or, que fit-il pour mieux nous porter à nous y fier? Le voici, mes frères, et je ne fais que répéter les mots sacrés de l'Apôtre : n'ayant personne au-dessus de lui par qui il pût jurer, il jure par lui-même d'être fidèle à sa parole; eh bien! tâchez de définir ce que c'est que le serment d'un Dieu? et voyez si l'on peut trop compter sur la promesse qu'il garantit; promesse d'ailleurs qui, n'ayant ni limitation, ni réserve, n'embrasse pas moins tous les temps que tous les lieux, pas moins tous les périls que toutes les tentations; promesse, au surplus, dont les sacrements font sur nous une continuelle application; les sacrements, qui sont autant de liens sacrés par lesquels Dieu se lie à nous, ou autant d'heureux canaux qui versent à pleine effusion sur nous les grâces promises; et avec des gages pareils, si nous nous défions encore, ou si nous n'espérons que faiblement, ah! c'est que nous ne croyons pas.

Ici, chrétiens, je m'arrête un moment pour concilier deux vertus qui semblent contraires l'une à l'autre, mais dont on sent bientôt la liaison, pour peu qu'on veuille les examiner. C'est un précepte pour nous que d'espérer, c'en est encore un que de craindre. Tel est l'état où nous devons être durant nos jours mortels. Si notre espérance était sans crainte, elle produirait une assurance pernicieuse, qui finirait par nous endormir; si notre crainte était sans espérance, elle produirait un abattement qui aurait le désespoir pour issue. O Dieu! transpercez ma chair de votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur. Ce sont les paroles du Prophète dans un cantique où cependant il donne tant de latitude à son espérance; ah! chrétiens! joignons comme lui par une vive foi ce que notre infirmité sépare; espérons, mais craignons, et surtout usons de la crainte au profit non au détriment de l'espérance; qu'au lieu de s'entraver l'une l'autre, elles ne fassent que s'entr'aider en conspirant au même but; ne gênons pas notre espérance et laissons-la, pour ainsi dire, aller à son gré; mais gênons, mais comprimons non la crainte d'offenser Dieu, qui n'est pas celle dont je parle, et qu'on ne saurait pousser trop loin, mais la crainte des tourments réservés à ceux qui offensent Dieu, de sorte que lorsque celle-ci en vient jusqu'à nous décourager, n'étant plus par là même un don de Dieu, nous devons la repousser comme une tentation, et renforcer plus que jamais notre confiance; c'est alors que nous devons imiter ceux qui, ayant à marcher le long d'un précipice, en détournent leur vue et se penchent du côté opposé au précipice, de peur d'y être entraînés par l'éblouissement qu'ils auraient en le fixant trop. Ainsi, tandis que la crainte a une mesure, l'espérance n'en a pas. Et pourvu qu'elle ne perde point sa base, pourvu qu'elle garde son aplomb, elle ne saurait trop s'élever; tous les saints ont espéré, tous ont craint, mais tous en subordonnant leur crainte à leur espérance. Ils n'avaient pas une assurance téméraire de leur salut, mais tous portaient là-dessus leur espérance aussi loin qu'ils pouvaient la porter. Or, il doit en être ainsi de la nôtre qui d'ailleurs ne peut que s'accroître de plus en plus, si nous portons nos regards sur celui que nos péchés ont couvert de plaies, mais dont les devoirs divins effacent les péchés.

Or, c'est ici, chrétiens, le troisième fondement de l'espérance théologale, et rien de plus beau, rien de plus profond que la doctrine de saint Paul pour en démontrer la solidité. Si Dieu, nous dit-il, n'a pas épargné son propre Fils, si, nous mettant en parallèle avec son propre Fils, il a pu nous préférer, si toutes les malédictions qui pesaient sur nos têtes, il n'a pas hésité de les en détourner pour les accumuler sur la tête de son Fils, que ne devons-nous pas en attendre? (*Rom.*, VIII, 32.) Et qu'on me dise à quel prix on aurait pu acquérir notre confiance, si un Dieu qui, pour nous épargner, n'épargne pas son propre Fils, nous trouve encore défiants; qu'on me dise encore si, en déployant le châtiment que nous méritions sur celui qui ne le méritait pas, Dieu pouvait mieux nous témoigner à quel point, sans doute, il en voulait au péché, mais combien peu il en voulait au pécheur; qu'on me dise enfin ce qu'il aurait fallu qu'il fît, lui qui ne peut plus rien au delà de ce qu'il a fait; croirons-nous qu'infiniment sage, comme il est, il en serait venu à un tel excès d'amour envers nous, sans qu'il eût eu dessein d'en retirer quelque grand fruit; par conséquent au moins sans qu'il eût eu dessein de nous inspirer une pleine confiance; et la lui refuser, cette confiance, n'est-ce pas, après qu'il nous a tout donné, en agir à son égard comme si nous n'eussions rien reçu de sa munificence infinie? Ah! plutôt saisissons tous les motifs d'espérer qu'il fait luire à nos regards dans le plus consolant des mystères. Disons, avec un pro-

phète : *J'ai près de moi le Dieu qui me justifie*, dès lors, certes, dès lors, *quel contradiction aurai-je à redouter ? « Quis contradicat mihi ? »* (*Isa.*, L, 8.) Disons, avec saint Paul : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (*Rom.*, VIII, 31.) Est-il quelqu'un qui ose nous condamner, quand le seul juge qui en aurait le droit, nous absout?

Il est vrai, chrétiens, il est vrai que nous avions une justice implacable à craindre, et que nous ne pouvions rien pour la fléchir, mais ce que nous ne pouvions pas, un Homme-Dieu l'a pu, un Homme-Dieu l'a fait ; donc elle n'a plus rien, cette justice, à nous demander, plus rien qui l'autorise à proscrire ceux dont la foi les incorpore à Jésus-Christ. Ainsi, chrétiens, tant du côté du Père, que du côté du Fils, tout nous presse de concevoir une grande espérance. Du côté du Fils, ah! peut-on comprendre assez ce que c'est que d'avoir, auprès de Dieu, son propre Fils pour médiateur. Voyez se calmer la frayeur des Israélites, aussitôt que Moïse parlait en leur nom. Or, si le simple serviteur dans la maison inspirait tant de confiance à ceux pour lesquels il s'interposait, combien ne doit pas en inspirer le maître lui-même, alors qu'il s'interpose pour nous. Que fait-il, d'ailleurs, éternellement assis, comme il est, à la droite de son Père, sinon y exercer un sacerdoce glorieux, aussi réel, dit saint Paul, que celui du Calvaire, par conséquent d'un prix égal, d'une égale efficacité. Ah! ne vous laissez donc point élever en haut, ni tenir en suspens, comme incertain de quel côté vous allez tomber; laissez-vous, nous dit le Sauveur, laissez-vous doucement tomber entre mes bras protecteurs, que je tiens exprès tendus pour vous recevoir ; seriez-vous en peine de votre faiblesse quand c'est moi qui deviens votre force, ou de vos péchés, quand votre ferme espérance en moi les emporte et les efface tous ?

O Dieu ! donnez-moi cette riche espérance, qui bannit la langueur de l'âme, la servilité de la crainte, et tous les sentiments qui, en rendant vicieux le culte que je vous dois, me mettraient en danger de me perdre. Inspirez-moi cet acte de confiance, si simple, si étendu, qui vous livre, sans exception, tout ce que je suis; faites que mon espérance ne porte jamais ni en aucune manière, sur quoi que ce soit qui viendrait de mon fonds, mais que, ne comptant que sur votre grâce, elle croisse de plus en plus par la considération et de votre bonté, et de vos promesses, et de la médiation de votre Fils. Oui, ô mon Dieu ! c'est sur vous seul que je me fonde, c'est en vous seul que j'espère, c'est à vous seul que j'abandonne mon sort : *In manibus tuis sortes meæ.* (*Psal.* XXX, 16.) Je m'abandonne, sans réserve, à vos décrets éternels, connus ou inconnus, parce qu'ils sont justes; à votre toute-puissance, afin qu'elle me fasse marcher dans vos voies; à votre justice, en tant qu'elle transforme le pécheur, afin qu'elle me rende juste et saint; ce n'est qu'à votre justice, en tant qu'elle punit le crime, que je ne veux pas m'abandonner, car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite. Cependant, Seigneur, elle est sainte cette justice, comme vos autres attributs ; il faut donc aussi que je m'y abandonne, mais que sera-ce de moi, qui ne puis que la provoquer, si je n'ai auprès de vous un médiateur, qui la désarme et me rende quitte envers elle. Eh bien ! c'est par ce médiateur, c'est par Jésus-Christ que je me livre à votre inflexible équité; c'est avec Jésus-Christ que je m'approche d'un tribunal trop redoutable pour moi si j'y paraissais tout seul, mais qui ne peut que m'être propice à cause du Sauveur qui daigne y comparaître avec moi, et qui, par les mérites dont il me couvre, fera se changer en bénédictions éternelles les anathèmes dont, sans lui, j'aurais été frappé pour toujours.

DISCOURS XVII.

SUR LA PRIÈRE.

Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (*Rom.*, VIII, 26.)

C'est l'esprit lui-même qui prie pour nous avec des gémissements ineffables.

Quel bonheur pour nous, chrétiens, que l'Esprit-Saint daigne former dans nos cœurs nos prières, et que, par cela seul qu'elles émanent d'un tel principe, elles puissent de plein droit pénétrer jusqu'au trône de l'Eternel, pour en être favorablement écoutées. Car comment répondrions-nous à la sublimité de notre vocation, comment pourrions-nous mériter les biens immenses qui nous sont promis, nous qui ne savons pas même les désirer, et encore moins les demander, si Dieu, dans sa miséricorde, ne nous prévenait en nous inspirant des vœux dignes de lui être adressés ; en nous faisant lui-même soupirer et gémir, ou, pour mieux dire, en nous rendant aptes à prier. Il était écrit que Dieu répandrait sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière ; esprit, par conséquent, gratuitement donné, qui, dès le commencement, a formé l'Eglise dont, en vertu de sa promesse, il ne doit jamais se séparer, et par lequel nous prions quand nous avons quelque piété dans nos prières ; car sachons que la source de nos bons gémissements n'est point en nous. N'oublions pas que toutes nos affections, pour peu qu'elles soient dans l'ordre, ou pour peu qu'elles nous inclinent vers Dieu, c'est Dieu même qui les fait naître, ou qui les fortifie au dedans de nous, et que la prière elle-même, oui, la prière, à qui tous les dons sont accordés, est encore un don de la divine munificence. J'ai dit que tous les dons sont accordés à la prière : ce qui va me suffire maintenant, d'abord pour en établir la nécessité : sujet de mon premier point; ensuite, pour en tracer les qualités ou conditions, sujet de mon second point.

PREMIÈRE PARTIE

Dans la patrie on n'a plus besoin de prier, dit saint Augustin, parce qu'une fois qu'on a le bonheur d'y entrer, sitôt qu'on y demeure on ne manque de rien, on a tout, et qu'en y voyant ce qu'ici-bas on croyait, on y reçoit tout ce qu'ici on demandait : *Quod hic creditur ibi accipitur.* Mais, pour arriver à ce terme heureux, nous avons à parcourir, sans nous lasser, l'intervalle qui nous en sépare; nous avons sans cesse à nous attrister d'en être éloignés, et sans cesse à demander les moyens de l'atteindre, en persévérant dans la voie qui conduit vers lui. D'où il suit incontestablement que la prière est pour nous d'une nécessité indispensable. Or, chrétiens, cette nécessité nous la sentirons d'autant mieux que nous serons plus convaincus, premièrement, des besoins qui nous pressent et auxquels nous ne pouvons de nous-mêmes suppléer ; secondement, que pour suppléer à nos besoins, il nous faut de la part de Dieu des secours qu'il n'a promis qu'à la prière; deux importantes réflexions que je vais développer avec tout le soin, tout l'intérêt dont je suis capable.

Je dis donc premièrement, que pour demeurer bien convaincu de la nécessité de la prière, il faut bien sentir les besoins qui nous pressent et auxquels nous ne pouvons de nous-mêmes suppléer : car on ne demande que ce qu'on n'a pas, et les instances que l'on fait pour l'obtenir sont d'autant plus vives qu'on s'afflige plus d'en être privé; de sorte que, de tous ceux qui prient, celui-là prie avec le plus de succès qui entre plus avant dans son indigence, qui s'enfonce le plus dans sa bassesse, ou qui sonde le plus sa misère. Hélas! tous, dit saint Augustin, nous sommes les mendiants de Dieu. Dieu est, à notre égard, comme un grand père de famille à la porte duquel nous nous prosternons en demandant le pain qui comprend tous nos besoins. C'est donc en tant que mendiants, c'est donc en tant que pauvres que nous devons prier, ou encore à la manière d'un homme blessé à mort, en qui rien n'est sain, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui par conséquent ne saurait assez répéter, avec David : Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis malade et que mon infirmité s'aggrave de plus en plus: *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* (*Psal.* VI, 3.)

En effet, chrétiens, il est de foi, et retenez bien le dogme essentiel que je vais établir, lequel, en vous apprenant à ne compter sur aucune ressource propre, vous sauvera de la funeste présomption qui tend sans cesse à vous persuader qu'il vous en reste quelques-unes. Car nous naissons tous, pour ainsi dire, pélagiens, tous nous portons un secret penchant à croire que notre dénûment n'est point tel que la révélation nous enseigne à le voir; que si, à la vérité, nous n'avons pas en entier ce qu'il nous faut, nous en avons, du moins, quelque petite partie; qu'enfin, bien que de nous-mêmes nous ne puissions achever l'œuvre de notre salut, l'initiative en est pourtant dans nos mains, de sorte que, quoique peut-être il n'existe point d'erreur pareille à celle dont Pélage osa souffler le venin, il n'en est point non plus qui nous le paraisse moins, ni qui nous coûte plus de peine à ranger dans la classe des erreurs, illusion de toutes la plus fatale au succès de nos prières, et contre laquelle, par cela seul que vous ne sauriez trop vous prémunir, je ne saurais trop non plus vous instruire. Ah! ce n'est qu'en vous dévoilant, dans tout ce qu'elle a de hideux, votre indigence extrême, qu'avec la nécessité de la prière je vous apprendrai l'art de prier, qui lui-même est l'art de se bien voir, en se voyant d'aussi près ou le mieux qu'il est possible, pour n'en sentir que mieux l'admirable proportion que la prière établit entre notre grand Dieu, qui peut tout donner, et notre absolu néant, qui peut tout recevoir. Je dis donc, pour reprendre, je dis qu'il est de foi que tout ce qui a le moindre rapport avec mon salut, est au-dessus de mes seuls efforts; que, quelque fonds de vertu naturelle que je puisse avoir, je ne puis de moi-même ni parvenir à un but surnaturel, ni, qui plus est, faire le moindre pas vers lui : ma conversion, ma justification, tout, en un mot, depuis le premier souffle de vie jusqu'à sa perfection, depuis la plus faible ébauche de sainteté jusqu'au degré qui en fait la plénitude ; depuis la plus légère étincelle de l'amour divin jusqu'à sa flamme la plus active, est hors de mon pouvoir. Hélas! on demande tout pour moi, donc je manque de tout, donc je n'ai, je ne puis rien qui tourne à mon avantage spirituel, ou qui ait quelque proportion avec le moindre des célestes dons. S'agit-il, en effet, de commencer, j'entends le Sauveur qui me dit que *nul ne peut aller vers lui, si son Père ne l'attire* (*Joan.*, VI, 44); s'agit-il même de prier, j'entends l'Apôtre qui me dit qu'*il n'est pas même en mon pouvoir de prononcer comme il le faudrait le nom de Jésus* (I *Cor.*, XII, 3); s'agit-il de continuer, j'entends le Prophète qui me dit, que *si le Seigneur ne garde la cité, la sentinelle veille inutilement* (*Psal.* CXXVI, 2); s'agit-il enfin de persévérer, j'entends l'Eglise qui dit, au nom de tous : *Que votre grâce, ô mon Dieu! nous prévienne et nous accompagne jusqu'au bout.* (*Off. Eccles.*, XVI[e] dim. *post Pentecost.*)

Voyez-vous, dit saint Fulgence, errer loin du bercail cette brebis infortunée ? Hélas! d'elle-même elle ne peut que s'en éloigner de plus en plus, tant d'elle-même il lui est impossible d'y rentrer, tant il faut, qu'à cette fin, le pasteur miséricordieux coure après elle pour la ramener ou pour la porter. Ah! chrétiens, on nous a trop fait souvent sentir que le malheureux étendu sur le chemin de Jéricho, nous représentait, dans son impuissance, pour que, sous aucun rapport, nous puissions nous dissimuler la nôtre; éblouis par des forces en idée, ou qui n'existent, tout au plus, que dans les vains calculs de notre orgueil : tel un paralytique sans mouvement, croit pourtant pouvoir en imprimer

quelqu'un à des membres qu'il voudrait soulever et qui, malgré tous ses efforts, gardent leur immobilité.

Car, puisqu'il faut le dire, chrétiens, qu'est-ce que la maladie intérieure dont nous sommes frappés? Ah! voici, voici à quoi on ne pense pas assez comme aussi n'y pensèrent pas assez les semi-pélagiens réfutés avec tant de force par saint Prosper, dans son très-beau poëme contre les ingrats. Notre maladie intérieure est du genre de celles qu'on ne sent pas, ou même dans lesquelles on se complaît; or, puisque leur nature est de se faire aimer, qui ne voit que par conséquent nous ne saurions y remédier de nous-mêmes? qui ne voit en outre que, pour en sortir, il faut en concevoir une sainte horreur, laquelle est déjà un très-grand pas vers la guérison, qui même est dès ce moment presque achevée? Oui, presque achevée, mais par qui? si ce n'est par celui à qui nous disons avec le prophète Jérémie: *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri.* « *Sana me, Domine et sanabor.* » (*Jer.*, XVII, 14.) Ce n'est pas tout : oh! quelle situation que la nôtre! par cela seul que notre maladie intérieure est du genre de celles qu'on ne sent pas; notre santé intérieure est du genre de celles où l'on se croit toujours malade, toujours en péril; de sorte que pour la conserver ou l'affermir, cette santé, nous avons besoin de nos maux et que même nous en avons un besoin tel, que sitôt que nous pensons ne plus les avoir, nous retombons dans la maladie dont ils sont à la fois la cause et le remède, la cause quand nous les oublions, le remède quand nous savons nous en souvenir et les déplorer.

O Dieu! cette santé qui ne peut ni se recouvrer ni se maintenir que par le sentiment de la maladie, c'est à vous d'en faire l'objet de mes désirs. Non, ce n'est pas à mon détriment, c'est à mon grand profit que je suis malade, puisque pour l'être toujours moins il me suffit de sentir que je le suis beaucoup en gémissant devant vous de l'être autant que je le suis, puisqu'en outre chaque degré de plus dans la douleur que j'ai de mes maux en avance d'autant la guérison et donne plus de force à ma prière en me pénétrant mieux de sa nécessité.

Ainsi, chrétiens, pour peu que nous pensions au déplorable état où le péché nous a réduits, nous sommes forcés de convenir que nous ne pouvons rien pour nous de nous-mêmes, ou plutôt que de nous-mêmes nous ne pouvons rien que contre nous, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons que le péché; que d'ailleurs, penchés comme nous le sommes vers le mal, il nous faut, il nous faut avant tout une grâce qui commence notre salut en commençant de nous diriger vers le bien. Or, d'après le concile de Trente, cette grâce qui commence notre salut, n'est autre que la foi : *Fides prima datur.* Oui, la foi est le premier rayon qui brille d'en haut sur nos esprits, ou le premier mouvement imprimé d'en haut sur notre cœur; c'est par la foi que le jour commence à poindre ou à se lever sur nos âmes, la foi est le premier regard de la divine miséricorde, le premier essai de la Divinité sur nous, essai qu'évidemment nul de nos mérites ne peut produire, puisque sans exception tout mérite en dérive, que par conséquent tout ce qu'on ferait sans la foi on ne le ferait pas bien : *Quoniam quod non fit ab illa non bene fit.*

Quel n'est donc pas, chrétiens, quel n'est pas le prix qu'on doit attacher aux plus faibles lueurs de la foi! avec quelle sollicitude on doit en nourrir les plus imperceptibles commencements! car ils sont autant de germes précieux où tous les fruits sont renfermés, si l'on s'applique à leur donner le développement progressif qui doit un jour les faire éclore. Ah! n'oublions pas que c'est être ingrat envers Dieu que de ne pas cultiver ses moindres dons dans lesquels loin de mépriser rien il faut tout respecter, tout mettre à profit si l'on veut en recevoir de plus grands ou en plus grand nombre. Hélas! on attend des prodiges et on néglige ce qui le deviendrait s'il était mieux soigné; on espère des grâces qui attendrissent le cœur d'une manière vive et prompte et l'on ne veut pas correspondre à celles qui auraient le succès, si elles trouvaient plus de fidélité et de reconnaissance.

Augustin cède au premier mouvement qui le pousse vers le temple où Ambroise fait entendre sa voix, et de degré en degré le premier mouvement aura donné lieu à sa conversion; le voilà qui se laisse ébranler par la sainte éloquence dont il s'applique à ne rien perdre, en lui ouvrant toutes les avenues de son cœur devenu moins dur sous le marteau mystérieux de la parole sainte. Cependant il commence à sentir le poids de ses chaînes, bientôt il désire de s'en délivrer; il prie, en priant il obtient une foi plus ferme qui le fait retourner à la prière avec plus d'ardeur, et à mesure qu'il emploie tour à tour l'une et l'autre avec un succès toujours croissant, il arrive au point où la grâce l'attendait pour achever son ouvrage. Pécheurs, dans l'histoire d'Augustin vous verriez votre propre histoire; comme lui vous rompriez tant de nœuds qui vous attachent au monde ainsi qu'à vous-mêmes; comme lui vous passeriez des entraves de la concupiscence au libre essor de la charité, si vous étiez fidèles comme lui à tant de premières grâces que la prière seule peut porter au degré relatif à vos grands besoins.

Et quand je m'adresse aux pécheurs, ne pensez pas, chrétiens, que je croie que les besoins du juste étant moindres, la prière lui soit moins nécessaire qu'à ceux-là; car, je l'ai déjà dit, la pente au bien n'est pas la pente naturelle; toujours chancelant et débile, abandonné à lui seul il faut que la main qui l'a relevé le soutienne encore; or comment en sera-t-il soutenu s'il ne l'implore assidûment? Que d'assauts d'ailleurs, n'a-t-il pas à livrer! que d'ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, à combattre! enne-

mis toujours subsistants, toujours en action, quoique vaincus. Hélas! un moment, un oubli, une occasion peut les renforcer et les mettre en état de vaincre; donc, puisque pour le juste le péril est toujours imminent, la nécessité de prier est pour lui toujours urgente. D'ailleurs, ne faut-il pas qu'il aille toujours plus en avant dans la voie où, pour peu qu'on s'arrête on recule, et où certainement on s'arrête aussitôt qu'on cesse de prier.

Après tout, chrétiens, comment sans la prière supporter les peines, les fatigues ou l'ennui de notre exil? doit-il être pour nous, pour nous voyageurs ici-bas, rien qui nous soit à tous égards plus nécessaire que ce qui peut le plus faciliter notre marche ou accélérer nos pas vers la céleste patrie? Ah! qu'on me dise s'il serait possible de trouver cette consolation, dont le besoin se fait sentir à chaque instant de notre vie ailleurs que dans le Dieu de toute consolation? qu'on me dise dans le sein de qui nous épancherions notre cœur avec plus d'abandon que dans le sein du meilleur des pères! Enfin, compterions-nous pour peu le privilége si beau de nous tenir par la prière devant Dieu; ce privilége dans lequel les archanges les plus élevés font consister leur plus grande gloire et qui toujours est mis par eux en avant quand ils ont à nous faire sentir leur grandeur: *Ego sum Gabriel qui sto ante Deum.* (*Luc.*, I, 19.)

Maintenant, je passe à ma seconde réflexion, et je dis que pour suppléer à nos besoins il nous faut, de la part de Dieu, des secours qu'il n'a promis qu'à la prière; non, point de grâce à espérer de sa part, si préalablement on ne le prie; de sorte que soit le juste, soit le pécheur, et moins encore le pécheur que le juste, ne peuvent rien recevoir du Seigneur sans la prière; que toute confiance en Dieu, qui n'a point pour base ou que n'accrédite point la prière, est une confiance vaine, pernicieuse, criminelle. Pourquoi? si ce n'est parce que Dieu ne nous doit rien par justice, et que s'il nous fait quelque promesse par miséricorde, il ne s'engage à la tenir qu'autant que nous sommes assidus à le prier. Demandez, et vous recevrez; voilà, chrétiens, la promesse avec son indispensable condition, promesse constante et irrévocable, que renforce un serment solennel, afin de nous faire sentir que rien ne peut en suspendre l'effet, s'il est vivement sollicité par la prière; promesse universelle et sans exception pour le temps comme pour les personnes. Pour le temps, elle n'exclut aucun moment, Dieu ne pouvant avoir le moindre intervalle fâcheux; Dieu qui est toujours accessible, toujours prêt à nous écouter, et prenant pour ainsi dire notre heure, au lieu de nous astreindre à prendre la sienne. Pour les personnes, elle s'adresse à toutes, elle s'étend à tous leurs désirs, elle embrasse tous leurs besoins, parce que Dieu, créateur de tout, peut tout envers tous, souverainement riche en miséricorde. D'où saint Chrysostome conclut que ce que la prière n'est point d'homme à homme, c'est-à-dire que bien que d'homme à homme la prière n'établisse point le droit d'obtenir, elle établit le droit de l'homme à Dieu, quelle que soit la chose qu'on demande. Non, disait David, non, je ne crains pas mes ennemis, tout fiers qu'ils sont de leur nombre; ils comptent sur leurs chars, sur la rapidité de leurs coursiers, sur la bonté de leurs armes; et moi, je compte sur vous, ô mon Dieu. (*Psal.* XIX, 8.) Moïse étend ses bras pour prier, et Josué remporte une victoire signalée. S'agit-il encore d'obtenir quelque éclatant prodige, voyez, à la prière du même Josué, le soleil suspendre son cours; s'arrêter le feu de la fournaise, à la prière des trois enfants; les lions, prêts à dévorer Daniel, s'apprivoiser quand il prie. Pourquoi les fers tombent-ils des mains de Pierre? pourquoi un libérateur céleste a-t-il ouvert sa prison? ah! c'est que tous priaient pour lui avec la même ferveur qu'il priait lui-même pour tous. Donc, tout est promis à la prière par celui qui, pouvant tout donner, ne veut pourtant rien donner qu'à la prière.

Et certes Dieu, en commandant nous ordonne de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas; donc, bien que prévenus par lui pour faire ce que nous pouvons en vertu de sa grâce, il est pourtant des choses que nous ne pouvons pas, pour lesquelles par conséquent nous avons à demander de plus grandes grâces; or, nous dire de les demander, c'est nous dire qu'il ne les accorde qu'à nos demandes, de sorte que la prière, en les obtenant, rend possible ce qui sans elle ne l'aurait point été.

Et à ce propos, car j'ai résolu de vous bien instruire, et à ce propos, observez comme l'Eglise a su garder un juste milieu entre deux erreurs contraires l'une à l'autre. D'un côté, Pélage assure que sans la grâce, que par conséquent sans la prière, on peut remplir les préceptes de la loi: Luther soutient, d'autre part, que même avec la grâce, quelque prière que nous fassions, les commandements nous sont impossibles; or, qu'enseigne l'Eglise, en foudroyant l'une et l'autre impiété? le voici, chrétiens: elle enseigne la nécessité de la grâce contre les pélagiens, la force de la grâce contre les luthériens, sans ruiner comme les premiers la grâce par le libre arbitre, sans ruiner comme les seconds le libre arbitre par la grâce, et proscrivant ces deux erreurs de manière que n'en éviter qu'une c'est déjà n'être plus dans la vérité, puisque c'est ne plus garder le divin tempérament qu'il nous est ordonné de garder entre l'une et l'autre, n'étant pas moins de foi que nous ne pouvons rien sans le divin secours, qu'il est de foi qu'avec le divin secours nous pouvons facilement tout. Or, c'est en quoi précisément nous différons de ce peuple charnel qui ne voyait que l'action commandée, sans penser au secours absolument nécessaire pour agir. Les Juifs se contentaient

de dire à Dieu : Ordonnez, nous ferons ; nous, chrétiens, nous lui tenons un tout autre langage, nous chrétiens, nous disons à Dieu ; et voici les mots sacrés, les catholiques mots que Pélage ne pouvait entendre sans tomber dans quelques accès de délire ou d'aliénation ; nous chrétiens, nous disons à Dieu : Ordonnez, mais faites en nous et avec nous, ce que vous ordonnez : *Fac quod jubes.* Ceux-là pensaient que la justice nous vient de la loi ; nous, chrétiens, nous croyons qu'elle nous vient de la foi, qu'elle-même nous vient d'en haut, et par laquelle nous prions pour obtenir la force de pratiquer ce que la loi commande : *Fides impetrat quod lex imperat.* Il me semble, chrétiens, que j'ai suffisamment établi la nécessité de la prière, voyons maintenant quelles en sont les conditions.

DEUXIÈME PARTIE.

La prière, pour obtenir son plein succès, doit s'investir de trois qualités, ou se munir de trois conditions qui la rendent agréable à Dieu, en lui donnant la force ou l'ascendant dont elle est susceptible. Il faut la faire avec sincérité, avec confiance, avec persévérance : premièrement avec sincérité, c'est-à-dire qu'il faut vouloir ou désirer en effet ce qu'on demande, et cette condition, qui au premier coup d'œil paraît être on ne peut pas plus commune, est pourtant on ne peut pas plus rare, au point qu'elle manque presque à toutes nos prières qui, par ce seul défaut, sont au moins toujours inutiles, si elles ne sont en effet sacriléges. *Qu'il vous soit fait comme vous le voulez* (*Matth.*, XII, 28), dit le Sauveur à la Chananée. Il ne lui dit pas comme au paralytique : Voulez-vous obtenir ce que vous demandez? Pourquoi ? si ce n'est parce qu'il voit que, dans la prière qu'on lui adresse, la langue est parfaitement d'accord avec le cœur, et que c'est la volonté qui fait seule mouvoir les lèvres ; aussi, plus d'obstacle à cette prière, tout ce qu'elle sollicite est accordé selon cette belle parole du Prophète : *Voluntate labiorum ejus non fraudasti eum.* (*Psal.* XX, 3.)

Prier avec sincérité, dit un ancien, c'est prier avec une langue qui a sa racine, qui par conséquent, prend son mouvement dans le cœur ; ou plutôt c'est, à l'exemple de la mère de Samuel, épancher le cœur devant Dieu comme le recommande le Psalmiste, qui, lui-même, se promet avec toute assurance d'être exaucé par cela seul qu'il prie avec des lèvres exemptes de duplicité : *Non in labiis dolosis.* (*Psal.* XVI, 1.) O Dieu ! dit-il ailleurs, éprouvez-moi, éclairez les plus secrets replis de mon âme, entrez vous-même dans mon fonds, plus avant que je ne saurais faire, sondez les profondeurs qui me sont inconnues, donnez surtout à mon œil, cette simplicité qui fait qu'on se voit sans se rien cacher, pour se montrer à vous sans vous rien déguiser : *Proba me Deus et scito cor meum.* (*Psal.* CXXXVIII, 23.) Or, telle est la sincérité qui doit accompagner nos prières, et qui néanmoins les accompagne si peu : car, hélas ! on demande il est vrai, mais sans penser ou en pensant très-peu à ce qu'on demande, mais sans savoir si l'on veut ou si l'on ne veut pas ce qu'on demande : et que serait-ce, chrétiens, si le cœur était non-seulement étranger, mais encore opposé à ce qu'on demande? ah ! un aussi étrange travers n'est pas sans exemple. Demander ce que l'on craint d'obtenir, prier et coup sur coup rétracter sa prière, opposer sans cesse désirs à désirs, voilà ce dont saint Augustin fait l'humble aveu, et voilà peut-être ce qui n'est que trop commun parmi nous.

Quand vous êtes sur le point de prier, dit Jésus-Christ, entrez dans un lieu tranquille et retiré de votre maison, fermez la porte sur vous, priez dans le plus grand secret, et à l'aspect de ce qui se passe en vous, Dieu vous récompensera en vous exauçant. Or, pourquoi toutes ces précautions, si ce n'est afin de protéger la sincérité de la prière, ou afin que le recueillement nous place tout entiers devant Dieu comme autant d'hosties spirituelles dont on ne doit rien retrancher, et, pour le dire avec saint Paul, comme autant d'azymes de sincérité? (*I Cor.*, V, 8.) Car, poursuit le Sauveur, il ne s'agit pas de parler beaucoup de la langue, il s'agit, il s'agit de parler beaucoup du cœur, l'éloquence de la prière ne consistant ni dans un plus grand nombre de paroles, ni dans un meilleur choix de pensées, ni dans certains mouvements plus étudiés, mais bien dans la ferveur du désir, dans le cri perçant de la charité. Ah ! sans doute, chrétiens, quelquefois on dirait que le cœur est d'accord avec la langue et qu'on veut franchement ce qu'on demande ; mais, qu'arrive-t-il ? C'est qu'on ne le veut point sur l'heure ; on ne le veut que dans un âge plus avancé : dirai-je qu'on ne le veut que lorsqu'il ne sera plus temps de le vouloir? Quelquefois même il semble que toute la volonté s'incline et se porte vers l'objet qu'on sollicite ; mais voici l'illusion : on se fait tacitement des conditions qui sont un obstacle à la prière. Or, dans ces deux cas, on ne veut pas ce qu'on demande, puisque vouloir qu'on diffère d'accorder ou ne vouloir qu'à des conditions impossibles, c'est évidemment ne pas vouloir, c'est, par conséquent, n'être pas sincère en priant

A Dieu ne plaise cependant, chrétiens, que je veuille faire entendre ici que toute répugnance de la part du cœur rend la prière hypocrite et défectueuse ! car s'il en était ainsi, où en serions-nous, nous qui sommes toujours, pour ainsi dire, en contradiction avec nous-mêmes, nous en qui la chair se soulève toujours contre l'esprit? Mais si on la combat, cette chair, de manière à la réprimer ; si, au cri qu'elle pousse, on oppose des cris plus forts, qui ne voit que l'oraison en acquiert plus d'ascendant, plus de mérite, et que Dieu l'exauce avec plus d'intérêt? Qui ne voit surtout qu'elle est alors sincère autant qu'elle doit l'être, puisqu'on ne veut jamais rien tant que ce que l'on veut malgré tout ce qui nous porte à ne pas le vouloir,

on, pour ainsi parler, malgré soi-même? Ce malade, couvert de plaies, sait bien qu'il ne peut en être guéri que par l'application du feu et du fer; il frissonne sans doute en pensant à tout ce que le recouvrement de sa santé va lui causer de douleur; mais si, au lieu de céder au mouvement d'une sensibilité qui lui serait funeste, il s'arme, au contraire, d'une volonté plus déterminée à recourir, quelque horreur qu'il en ait, au seul moyen de sortir de son malheureux état, ne doit-on pas convenir que sa résolution a tous les caractères d'une vraie résolution, et que même elle est d'autant plus sincère qu'il était difficile de la prendre et de s'y fixer?

Or, chrétiens, que faut-il que nous fassions quand nous éprouvons dans notre âme une rébellion de ce genre? Ah! c'est alors que nous devons instamment demander les grâces du combat, ces grâces fortes qui, une fois accordées, attaquent puissamment la volonté rebelle pour la changer en volonté soumise. C'est alors que nous devons nous écrier : O Dieu! la première chose que vous avez à faire en nous, c'est de fléchir, d'incliner, de transformer nos cœurs! O l'étrange prière que nous vous adressons, car elle ne part pas de notre volonté, qui s'y oppose, mais du besoin que nous avons que vous domptiez, que vous assouplissiez notre volonté! Oui, c'est ce besoin qui crie maintenant vers vous, ô Dieu! c'est ce besoin que vous exaucerez et qui obtiendra de vous ce qu'il vous demande malgré nous, ou que nous n'avons pas la force de vous demander!

Vous le voyez, chrétiens, la prière que dicte la sincérité est inséparable de la confiance, et c'est la seconde qualité dont elle doit s'investir. Ne vous présentez pas devant le Seigneur, dit l'Écriture, avec la perplexité d'un homme qui doute ou qui est incertain si Dieu l'écoutera. Croyez, au contraire, que Dieu vous exaucera dans tout ce que vous demanderez conformément à sa volonté; par conséquent, dans tout ce qui est relatif à votre salut; par conséquent, toutes les fois que vous demanderez les seuls biens à demander comme étant les seuls vrais : *Quodcunque petierimus secundum voluntatem ejus audit nos.* (I *Joan.*, V, 15.) Ce qui fait dire à saint Thomas que des deux effets de la prière, dont l'un est de mériter et l'autre d'obtenir, de même que le premier dépend de la charité de celui qui prie, le second dépend de la fermeté de sa confiance; que, par conséquent, puisque le propre de la charité est de rendre notre âme agréable à Dieu, le propre de la confiance est de rendre Dieu propice à notre âme : la charité la faisant plus belle, pour être un plus digne objet de l'amour de son Dieu; la confiance plus puissante, pour obtenir ce qu'elle implore de son Dieu; et voilà par quel moyen nous expliquons la maxime de saint Chrysostome, qui dit que l'oraison bien faite a plus de prix devant Dieu, plus d'empire, plus d'ascendant sur lui que n'en aurait l'amitié même la plus intime : *Non tam valet amicitia apud Deum quam oratio.*

Ainsi, rien de plus propre que la confiance à glorifier le Seigneur, et même à le glorifier par-dessus toute autre louange. O Dieu! disait David, je mettrai ma confiance en vous, et jamais je ne vous aurai tant loué : *Et adjiciam super omnem laudem tuam.* (*Psal.* LXX, 14.) Mais autant la confiance honore le Seigneur, autant la défiance l'irrite et le déshonore, et cela quelque pécheurs que nous soyons ou quelque raison que nous ayons de nous défier. Car que fait le publicain quand il prie dans le temple? Le voyons-nous se livrer au découragement en pensant à ses péchés? Non, répond saint Augustin, il trouve dans le poids dont sa conscience est accablée comme un solide point d'appui dont il se sert pour donner plus d'essor à son espérance : *Conscientia premebat, spes sublevabat.*

Après tout, chrétiens, quelle prise aurait sur nous la défiance, pour peu que nous sussions réfléchir sur le dessein que Dieu s'est proposé dans la mission de son Fils? N'est-il pas vrai que ce divin Fils a été envoyé et en tant que pasteur vers les brebis perdues de la maison d'Israël, et en tant que médecin pour visiter et guérir les malades? Donc, ceux d'entre ces derniers qui le sont le plus ou celles d'entre les premières qui se sont le plus égarées ont attiré ses premiers soins en l'intéressant plus vivement que les autres. Et en effet, de plusieurs malheureux qui se présentent à nos regards, n'est-ce pas toujours celui qui l'est le plus qui nous attendrit davantage? Or, s'il a pu nous émouvoir mieux en étalant à nos regards une plus grande misère, nous siérait-il de douter que Dieu ne se laisse d'autant plus émouvoir à l'aspect de la nôtre qu'il la verra plus grande ou qu'il nous en verra plus attristés? Ah! sans doute, chrétiens, cette misère doit augmenter notre confusion; mais qui ne voit qu'à mesure qu'elle augmente notre confusion, elle doit augmenter notre confiance, puisque cette sainte confiance est l'ouvrage de la miséricorde qu'on sollicite, que par conséquent la confiance en doit acquérir plus de solidité? Que dis-je? et ne savons-nous pas que la gloire de Dieu reçoit un nouvel éclat de l'indignité de ceux qui éprouvent les effets de sa bonté : *Il vous attend exprès pour vous pardonner*, disait aux Juifs Isaïe : *Propterea exspectat ut misereatur vestri.* (*Isa.*, XXX, 18.) Mais encore quel peut être son motif en différant de punir pour pardonner? Son motif, le voici, mes frères, et ce n'est point d'après moi, c'est d'après saint Jérôme que je le dis; son motif, c'est pour en acquérir plus de gloire, pour en devenir en quelque sorte plus grand : *Exaltabitur parcens vobis.* O Dieu! c'est sans doute un bien grand pouvoir que vous déployez en châtiant les pécheurs; mais le pouvoir qui vous fait leur pardonner et les convertir l'emporte sans comparaison sur l'autre. Ce sont, chrétiens,

les paroles mêmes de l'Eglise dans l'une de ses plus pathétiques oraisons.

Jonas s'étonne et semble se scandaliser de ce que Dieu pardonne avec tant de promptitude à une ville aussi criminelle que Ninive ; tandis que bientôt après il déplore la perte du lierre miraculeux qui lui prêtait son ombrage. O prophète! lui dit alors le Seigneur en l'opposant à lui-même : Quoi! vous auriez voulu que j'eusse épargné un frêle arbrisseau qui n'était point votre ouvrage, et vous êtes fâché de ce que j'épargne tant de créatures qui sont sorties de mes mains; vous auriez désiré que j'eusse anéanti sans exception tout ce qui existe dans Ninive, mais quant à l'arbre officieux qui vous servait d'asile?... (*Jon.*, IV, 10-11.) Ah! chrétiens, pourriez-vous avoir peu de confiance en votre Dieu après un exemple, où il a eu dessein de vous en inspirer tant, et même trop s'il était possible? Je dis, et même trop s'il était possible, car comment le serait-il, quand dans cet exemple Dieu semble vouloir nous faire oublier totalement sa justice et qu'il n'y laisse voir sa miséricorde dans toute son immensité, qu'afin que nous nous plongions dans cet océan pour nous y perdre tout entiers en bannissant toute défiance?

Comment, en outre, comment serait-il possible de nous trop confier, quand il nous est donné de prier par l'Eglise, par l'Eglise, c'est-à-dire par la colombe de prédilection, dont les soupirs ou les vœux ne sont jamais nuls, et que, pour le dire avec saint Augustin, le Sauveur ne laisse jamais pleurer toute seule : *Solam enim flere non patitur Ecclesiam.* Ah! il est toujours à son égard, quand elle implore la conversion des pécheurs, ce qu'il fut à l'égard de Marthe et de Marie un peu avant la résurrection de Lazare. C'est lui qui gémit, dit saint Ambroise, avec sa bien-aimée, lui qui pousse d'ineffables regrets, lui enfin, et voici de quoi pleinement rassurer les pécheurs qui désirent ou qui, s'efforcent de ne l'être plus, lui enfin qui après les avoir rachetés par lui seul, a confié à son Eglise le privilége heureux d'en racheter un seul par tous les autres : *Ut unum per omnes redimeret.*

Mais, faut-il plus pour donner toute sa plénitude à notre confiance que de savoir qu'il nous est donné de prier par Jésus-Christ; par Jésus-Christ, ce qui dit tout et ne laisse plus rien à dire? Si par malheur nous avons péché, dit saint Jean, nous avons auprès du Père Jésus-Christ qui est un avocat juste (I *Joan.*, II, 1), un avocat juste, entendons-le bien, mes frères, un avocat juste, c'est-à-dire, non un avocat à la manière de tous les autres qui ne peuvent rien sur leur cause, laquelle est juste ou injuste, indépendamment de tous leurs efforts, mais un avocat qui avant de plaider notre cause a commencé par la rendre juste, mais un avocat qui avant de se déclarer pour nous a commencé par faire de nous autant de clients dignes de lui, de lui qui ne se rendit indigne de tout en prenant notre indignité, que pour nous rendre dignes de tout, en nous communiquant sa dignité. Enfin d'où pourrait venir de notre part la moindre défiance? est-ce que nous penserions que Dieu n'est pas assez bon pour vouloir tout ce qu'il peut, quand Jésus-Christ est venu, quand Jésus-Christ est mort, afin que ce grand Dieu voulût tout ce qu'il peut? Ah! si nous avions moins de confiance en nous-mêmes, nous en aurions bien davantage en notre Dieu ; c'est parce que nous croyons pouvoir quelque chose que nous nous défions de celui qui peut tout, de sorte que c'est l'orgueil qui nous rend défiants comme également c'est l'orgueil qui nous rend impatients ou qui nous fait manquer de persévérance en nos prières.

Oui, lui seul met obstacle à cette dernière condition, lui seul se lasse des retards et s'étonne ou s'irrite quand on diffère, mais l'humilité attend avec patience les moments du maître, elle sait qu'aucun de ses gémissements n'est perdu; que puisque Dieu connaît ceux qu'elle doit pousser pour en être écoutée, son plus grand soin est de n'en prendre aucun de trop empressé, ou de n'en avoir d'autre que de se reposer sur la fidélité de son Dieu. Ah ! sans doute, chrétiens, accablés comme nous le sommes par tant d'infirmités ou de besoins, il n'est pas de plus rude épreuve pour nous, que d'en voir se différer la cessation que nous voudrions obtenir aussitôt que nous la demandons; cependant il n'est pas, dit saint Augustin, de prétention plus injuste, à considérer qui nous sommes, quel est celui que nous prions, quel est le bien que nous demandons; car que sommes-nous, la misère, l'indignité même, toujours secrètement opposés à la volonté de Dieu, n'ayant droit à rien et cependant agissant comme si nous avions droit à tout; quel est celui que nous prions? c'est Dieu même, c'est une majesté, une justice, une sainteté infinie, mais une majesté, une justice, une sainteté que nous avons offensée ; quel est le bien que nous sollicitons? c'est un bien qui les comprend tous sans en borner aucun et hors duquel il n'en est point! Or, à considérer la prière sous ces trois aspects, nous croirons-nous autorisés à la cesser ou à la faire avec dégoût, quand elle n'est pas sur l'heure exaucée? Oh! que nous savons peu nous rendre justice et que nous sommes inconséquents dans notre conduite envers Dieu ; nous pensons à ce que nous devons attendre de lui et nous ne pensons pas à ce qu'il doit attendre de nous ; nous nous plaignons de ses délais, mais lui-même, quel droit n'a-t-il pas de se plaindre des nôtres ? combien de fois n'avons-nous pas résisté à ses plus tendres invitations? Or, puisque nous avons été si longtemps sourds à sa voix, devons-nous être surpris qu'il se montre quelque temps sourd à la nôtre?

Il faut, dit Jésus-Christ, *prier toujours et ne pas se lasser de prier* (*Luc.*, XVIII, 1.) Alors même que Dieu semble ne pas écouter nos prières, il faut, selon l'expression de *l'Ecclésiaste* (XIII, 9), supporter les retardements de Dieu, par conséquent l'attendre

en comptant sur sa promesse autant de temps qu'il en prend pour l'exécuter. Il est écrit dans l'Evangile : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés*, mais il est encore écrit : *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés* (*Matth.*, V, 5-6) ; or, puisque tant qu'on ne sera pas rassasié on ne sera pas consolé, puisqu'en outre la consolation de ceux qui pleurent est renvoyée après la mort, dirai-je trop en assurant qu'il faut que jusqu'alors notre prière ne soit pas interrompue et que pour ainsi dire elle nous tienne lieu de respiration?

D'ailleurs il s'en faut bien que les plus longs délais de Dieu soient autant de refus, car ils sont, si l'on peut de la sorte parler, comme un très-saint artifice de sa miséricorde qui ne diffère de nous exaucer que pour augmenter notre ferveur dans la prière. Cherchez, demandez, faites instance, dit saint Augustin, en demandant et en cherchant vous donnez à votre cœur plus d'amplitude ; il n'en sera que plus apte, il n'en aura que plus de joie à recevoir beaucoup; Dieu vous garde ce que vous sollicitez, mais il ne le donne pas incontinent, afin que le sollicitant encore, et encore, et encore et toujours plus vivement, vous sachiez l'apprécier davantage : car, après tout, qu'arriverait-il, si nous étions toujours exaucés à l'instant même? Si par exemple, aussitôt que nous formons un désir quelconque de sa justice, et à peine prosternés pour la demander, nous en étions sans délai et soudainement investis ; n'est-il pas vrai que son acquisition ne nous ayant coûté aucun soin, nous n'en mettrions non plus aucun à la conserver, et que nous craindrions peu de la perdre par cela seul que pour la recouvrer, un premier vœu, une simple instance de notre part suffirait : au lieu qu'en nous la faisant quelque temps ou même longtemps attendre, en exigeant que nous nous épuisions en efforts pour de nouveau la posséder, Dieu nous fait sentir combien, une fois acquise, il nous importe de ne pas l'aliéner, tant saint Grégoire de Nazianze a dit vrai, en disant que dans le retard que Dieu met à nous exaucer, il ne fait souvent que nous exaucer mieux : *In beneficium cadit non obvia misericordia.* Hélas! c'est toujours par impuissance que les hommes font attendre leurs bienfaits, tandis que Dieu fait attendre les siens par bonté, par sagesse, par amour ; afin surtout que nous sachions les attendre. S'il ne se hâte pas de les épancher, c'est parce qu'il veut les recommander mieux. Que dis-je ! ah ! son délai même est un secours, et quand il ne se rend pas sur l'heure à l'impatience du malade, ce n'est qu'afin de mieux pourvoir au rétablissement de sa santé. Il diffère, dit saint Augustin, non pour repousser nos demandes, mais pour exercer nos désirs, ou pour que nous en devenions meilleurs : *Non ut repellat pulsantes, sed ut exerceat desiderantes.*

Et en effet, si nous insistons à mesure qu'il résiste, que de vertu ne nous fournit-il pas l'occasion d'acquérir, de pratiquer ou d'épurer. L'humilité qui n'en devient que plus profonde et par conséquent plus parfaite ; la foi qui se fonde alors uniquement sur les divines promesses, et qui, de quelques nuages que se couvre le ciel, quelle que soit la fureur des vents et des tempêtes, malgré tant de secousses qui devraient l'ébranler, n'en demeure pas moins ferme à l'égal d'un roc immobile ; l'espérance qui, bien que semblable à un vaisseau sans agrès, n'en vogue pas moins que si elle les avait tous, ou qui, bien qu'ayant à lutter fortement contre elle-même, ne saurait néamoins chanceler : *In spem contra spem ;* la charité, qui s'élance alors avec d'autant plus d'impétuosité vers son Dieu, que son Dieu paraît la délaisser davantage. Oh! que de charmes et d'attraits, que de forces et de vivacité elle acquiert par les délais de Dieu, et faut-il s'étonner si, pour s'en ménager le spectacle, à ses yeux si ravissant, Dieu diffère exprès et suspend quelquefois l'épanchement de ses dons?

Car c'est littéralement le fait de la Cananée. Oui, on dirait que le Sauveur ne montre à cette femme un front si sévère, que pour donner lieu de s'accroître au tendre intérêt qu'elle inspire ; on dirait qu'il ne se rend sourd à sa voix que pour qu'elle en prenne l'occasion de la hausser davantage, de sorte que, de même qu'autrefois avec Jacob, il ne lutte avec la Chananée, que pour finir par s'en laisser vaincre, et que s'il fait durer le combat, ce n'est qu'afin qu'elle triomphe avec plus de gloire. D'abord un silence froid, toujours si accablant pour les âmes sensibles, fait présumer à celle-ci qu'elle n'attendrira point le Dieu qu'elle implore. Au silence bientôt succède le mépris, à celui-ci le refus, et loin de s'en ralentir, elle redouble ses instances en déployant dans les différentes situations auxquelles on la réduit, les grandes ressources de sa foi; car le moment où il semble qu'elle aurait dû le plus désespérer, est précisément le moment où elle espère davantage ; un mot foudroyant est sorti de la bouche de Jésus-Christ, il n'importe ; ce mot qui aurait atterré une confiance commune, ne sert qu'à raviver la sienne. O prodige ! elle ose aspirer au salut, elle ose compter sur le salut, dont l'auteur même du salut lui déclare qu'elle est exclue. Ah ! c'en est trop pour une bonté, qui, comme celle du Sauveur, est à l'infinie expansive. Le voilà qui, applaudissant à ses propres dons, finit par admirer un spectacle que ses délais ont ménagé, un spectacle néanmoins dont il se serait privé en se rendant tout à coup aux supplications de la Chananée, ou dont il se priverait, quand surtout nous le prions de tout notre cœur, s'il se rendait tout à coup à nos supplications.

Ah ! chrétiens, ne sortons pas d'un exemple non moins instructif que touchant, où brillent avec tant d'éclat les trois conditions de la prière, et où toute la doctrine que j'ai enseignée, en preuve de sa nécessité, est vraiment en action. Qu'un sentiment pro-

fond de nos besoins nous fasse humblement recourir à celui qui peut seul les satisfaire, et quand je dis un sentiment profond de nos besoins, c'est par-dessus tout, et même uniquement de nos besoins spirituels que je parle. Hélas! ce sont les seuls dont nous ne saurions ni assez ardemment désirer ni assez instamment solliciter la cessation. Mais telle est notre misère, ô mon Dieu! qu'il n'est pas même en notre pouvoir de vous les exposer comme il le faudrait, ces besoins; ce n'est qu'à vous, ce n'est qu'à votre grâce qu'il appartient, non-seulement de nous attirer au pied de vos autels, pour les mettre, ces besoins, devant vos yeux, mais de plus pour nous apprendre à les bien connaître, et mieux encore à les sentir. C'est à vous, à vous seul qu'il appartient de nous dicter ce qu'il faut que nous vous disions pour attirer sur nous votre miséricorde. Oui, c'est le don même de la prière que nous vous demandons; soyez à la fois et l'objet et la source de nos vœux, faites descendre sur nous cet esprit d'oraison qui s'exhale en gémissements ineffables, qu'il soit l'âme et l'inspirateur de toutes nos prières, afin que nos prières nous obtiennent ces grâces de conversion, de justification, de persévérance et de salut qui conduisent à la vie éternelle.

DISCOURS XVIII.

SUR LE SERMENT.

Sanctificetur nomen tuum.

Que votre nom soit sanctifié. (*Matth.* VI, 9.)

Entre les différentes manières de sanctifier le nom de Dieu et qui dérivent du premier commandement, il en est deux surtout qui se font remarquer par une opposition, touchant laquelle il est important de ne pas se méprendre : c'est en premier lieu la prière, c'est en second lieu le serment. Par l'une ainsi que par l'autre nous nous adressons directement à Dieu, mais sous des rapports très-dissemblables; car la prière l'honore en tant que souverainement bon, le serment en tant que souverainement vrai. Là nous l'invoquons comme notre père; ici, comme notre juge. Là pour qu'il ouvre sur nous les trésors de sa miséricorde; ici pour qu'il les ferme à jamais, si la vérité n'est pas dans nos discours. D'un côté, nous ne saurions trop fréquemment louer le Seigneur, célébrer ses perfections, chanter des hymnes à sa gloire, invoquer son saint nom, en le bénissant ici-bas, pour mériter de le bénir éternellement là-haut; de l'autre, au contraire, nous ne devons que rarement le prendre à témoin, invoquer sa justice; je veux dire que nous ne devons que rarement jurer, de peur de jurer en vain, ou à faux, provoquant ainsi la vengeance de celui qui a si expressément défendu l'un et l'autre.

Demandez toujours, et demandez ce que le ciel a de plus exquis; frappez, s'il le faut, par des coups redoublés, à la porte qu'on refuse d'ouvrir; ne craignez pas d'être importun; faites à votre Dieu la violence qu'il veut qu'on lui fasse, et à laquelle, il se rend toujours; ne cessez, comme Jacob, de lutter avec lui qu'après avoir obtenu sa bénédiction; que vos cris, non encore exaucés soit suivis de cris plus perçants. Tel est, chrétiens, le commandement relatif à la prière. Mais ne jurez qu'avec la plus grande réserve, ou plutôt, s'il est possible, ne jurez jamais; tel est le commandement relatif au serment. La prière a fait de tout temps les délices des saints; le serment en a toujours été la terreur. C'est du serment que je veux vous entretenir aujourd'hui, pour obvier, s'il se peut, au sacrilége abus qu'on en fait. Voici le plan que j'ai tenté : j'établirai d'abord de quelle importance, et combien redoutable est le serment. Ensuite je fixerai les conditions dont il doit être revêtu, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous jurons, dit saint Paul, par celui qui est plus grand que nous. C'est en attestant le Dieu qui ne peut tromper, que nous donnons à nos discours tout le poids qu'il est possible de leur donner. C'est en la faisant reposer sur la parole éternelle, que nous fondons notre parole sur une immobile fermeté, bannissant ainsi tout motif qu'on aurait de nous soupçonner d'imposture, et mettant fin, poursuit l'Apôtre, à nos disputes ou contestations, par le moyen le plus propre de tous à les terminer.

En effet, chrétiens, quand nous voyons un homme appelé solennellement à rendre témoignage, se tenant debout à la face des autels, ou devant un tribunal auguste, représentatif du tribunal dont les arrêts ne passent point; quand, dis-je, nous le voyons placé en présence de tout ce que la religion a de plus effrayant, sous la terrible surveillance de l'œil, sans cesse ouvert, qui voit tout, menacé par le glaive que la foi lui montre suspendu sur sa tête, levant une main qu'il consent à voir sécher tout à coup, s'il la lève en appui de la fraude, se dévouant enfin, lui et les plus chers objets de sa tendresse, à toutes les malédictions qu'il prononce, ou que le parjure est censé encourir; certes, nous ne présumons pas que sa malice aille alors jusqu'à nous mentir : nous nous sentons invinciblement poussés à le croire; on dirait qu'il acquiert sur nous l'ascendant de la Divinité qu'il invoque. Dès ce moment, ce n'est plus lui, c'est son Dieu que nous croyons entendre, et nous nous fions sans réserve à son serment, dernière et seule ressource qui nous restait, pour être pleinement sûrs de la vérité qu'il nous importait de connaître.

Mais tandis que nous ne doutons point de sa bonne foi, nous qui ne pouvons sonder les cœurs, combien lui-même ne se rend-il pas coupable envers le Dieu qui les sonde, si, abusant de notre confiance, il ne fait que lui tendre un piége en recourant au serment pour la tromper plus sûrement! J'assure, chrétiens, qu'il n'est point de crime égal à son crime, et que, pour devenir aussi commun qu'il l'est parmi nous, il n'a rien moins fallu que l'affreuse immoralité qui distingue

éminemment le siècle malheureux où nous vivons. Mais retenons quelque temps une indignation qui ne pourrait que troubler l'ordre auquel j'ai résolu de m'asservir, en exposant d'abord les deux préceptes qui ont eu pour objet le serment, l'un imposé aux Juifs qui leur défendait simplement de se parjurer, l'autre imposé aux chrétiens, qui leur défend de jurer d'aucune manière. Le premier semblait se borner à rectifier les serments. Le second, qui va bien plus loin, enseigne à ne jamais les interposer, s'il est possible. Celui-ci est un commandement nouveau qui enchérit sur l'ancien, à peu près comme le précepte de l'amour des ennemis, enchérit sur celui qui, en nous ordonnant d'aimer ceux qui nous aiment, semblait permettre de haïr ou du moins de ne pas aimer ceux qui nous haïssent.

Faire intervenir le Créateur dans les discours les plus familiers, l'invoquer à tout propos, sans sujet ou pour des sujets sans importance, jurer indistinctement, tantôt par les créatures, tantôt par les idoles; ne songer qu'à éluder la gravité du serment par je ne sais combien de subtilités ou de subterfuges, voilà, chrétiens, à quoi il s'agissait d'obvier, eu égard aux Juifs, et à quoi obviait admirablement le précepte qui leur ordonnait de ne jurer qu'à propos, en chose vraie, par le Dieu véritable. Il les écartait du parjure, en les pénétrant de l'énormité de ce crime; car, mes frères, par le serment, on prend Dieu à témoin, ou de la vérité de ce que l'on dit, ou de la stabilité de ce que l'on promet; on prend Dieu à témoin! oh! comment exprimer tout ce que cette action renferme en soi de formidable! Voulez-vous en effet savoir, et encore ne le savez-vous point assez, mais voulez-vous savoir ce que c'est que ce Dieu dont, par le serment, vous invoquez la justice? eh bien, demandez-le à la famille qui resta seule saine et sauve, durant le déluge universel où s'engloutirent toutes les autres; demandez-le à Lot préservé par miracle du vaste embrasement qui dévora Sodome et les autres villes d'alentour; demandez-le aux Bethsamites dont un si grand nombre fut frappé de mort pour avoir seulement regardé l'arche sainte; demandez-le aux Philistins dont cette arche redoutable ne parcourait les villes que pour y multiplier les fléaux.

Un nom rayonnait sur la tiare de l'ancien pontife : c'était le nom que Moïse entendit quand Dieu daigna d'un seul trait caractériser son essence infinie. Il ne pouvait être prononcé que par le grand prêtre, une seule fois dans l'année, et les Juifs ne manquaient pas de se conformer à une loi dans laquelle ils croyaient que Dieu n'avait eu pour but que de distinguer des autres noms que l'homme lui donnait, celui qu'il s'était donné lui-même. Mais cette loi avait un sens plus étendu, elle voulait surtout faire entendre avec quel saisissement de crainte on doit nommer, n'importe comment, celui à qui seul l'existence appartient, et entre les mains duquel il est horrible de tomber. *Sa colère*, dit le Psalmiste, *a monté comme un tourbillon de fumée, son visage a paru comme la flamme, son courroux comme un feu ardent; il a pris son essor sur les ailes des chérubins; les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon ténébreux que l'éclat de sa face a dissipé. Le Seigneur a tonné du haut des cieux : sa voix a retenti comme un orage brûlant; tout à coup les eaux ont été dévoilées dans leurs sources profondes, les fondements de l'univers se sont ébranlés* (*Psal.* XVII, 9 et seqq.) Or, mes frères, pensez-vous qu'on puisse impunément se jouer d'un Dieu pareil? pensez-vous qu'on puisse impunément l'appeler en témoignage du mensonge?

Je n'ose ici vous parler du crime qu'il semble que l'Ecriture n'ose elle-même nommer, à moins que ce ne soit pour en fixer l'épouvantable châtiment : c'est celui dans lequel la femme de Job voulait précipiter ce grand homme; c'est celui dont Sennachérib et Nicanor furent si effroyablement punis; c'est celui des vils adulateurs d'Hérode Agrippa, et dont il fut à l'instant même châtié pour y avoir intérieurement consenti.... Menez le blasphémateur hors du camp dans lequel il ne faut pas qu'on respire le même air que lui, et qu'il infecterait s'il y exhalait son dernier soupir; que ceux qui l'ont ouï mettent la main sur sa tête, se purgeant ainsi de la part qu'ils ont eue plus ou moins à son forfait, ensuite qu'il soit lapidé par tout Israël. Je sais, chrétiens, qu'il existe quelque différence entre le blasphème et le parjure; mais que penser de celui-ci quand, alors même qu'il est seul, on peut à peine le distinguer de celui-là?

Le volume que tu vois, disait un prophète à Zacharie, c'est la malédiction destinée à fondre sur la terre; quiconque prend Dieu à témoin sera jugé par ce volume, lequel entrera dans la maison de celui qui jure à faux, où il demeurera pour la consumer avec le bois et les pierres. (*Zach.*, V, 3, 4.) L'irrévérence envers le nom du Très-Haut, fait, dit le Sage, hérisser les cheveux et boucher les oreilles. On ne peut contenir le frémissement qu'on éprouve à l'aspect du méchant qui ne craint pas de se parjurer; car ou il croit à la vengeance qu'il brave, ou il n'y croit pas; s'il y croit, quelle démence que la sienne! s'il n'y croit pas, quelle idée a-t-il dès lors de son Dieu? le regarde-t-il comme une idole qui ne voit rien? ou bien, plus sacrilége encore, veut-il se l'associer pour complice? Or, en venir à un tel point, n'est-ce pas vraiment un excès dont on a lieu de présumer que les démons ne sont pas capables; et celui qui n'en sentirait point toute l'horreur, que pourrait-il désormais sentir, à moins que ce ne fussent les tourments de l'enfer?

Ah! chrétiens, plus je pense, d'un côté, à l'énormité du parjure, de l'autre à la facilité qu'on a de se parjurer, plus j'admire l'excellence du précepte de Jésus-Christ, qui ne pouvait plus efficacement nous sauver de ce crime qu'en nous ordonnant de ne jurer

jamais, sauf pourtant les rares exceptions qu'il nous donnera lieu de fixer. C'est ainsi qu'on défend de marcher trop près d'un précipice où l'on pourrait tomber au moindre faux pas. Qu'a fait Jésus-Christ, par son précepte? Il a ouvert devant nous un chemin spacieux que nous pouvons suivre sans péril en nous tenant éloignés de ses bords; pourquoi donc marcherions-nous le long de ceux-ci, nous dont les pieds sont si chancelants? Hélas! notre langue a tant de volubilité; elle est, dit saint Chrysostome, elle est placée en un lieu si glissant que nous ne saurions trop pourvoir à la fixer par la considération des dangers auxquels sa mobilité nous expose. Pensons, chrétiens, pensons à tant d'éblouissements, à tant de méprises, à tant de vaines conjectures, à tant de calculs erronés, à tant de fausses manières de voir, auxquels nous sommes sujets, et nous conviendrons que nous ne pouvons presque éviter le parjure qu'en nous sevrant, autant qu'il est en nous, du serment. Ah! si la seule crainte de proférer une parole inutile a pu commander le plus austère silence à des solitaires fameux, la crainte de nous parjurer aurait-elle moins d'ascendant pour nous empêcher de proférer un serment quelconque; donc il demeure évident que le grand art de ne prendre jamais Dieu à témoin du mensonge, c'est de ne le prendre jamais, s'il est possible, à témoin même de la vérité.

Il a été dit aux anciens: Vous ne vous parjurerez point; et moi je vous dis de ne jurer d'aucune manière. (*Matth.*, V, 33-36.) Ce sont, chrétiens, les propres expressions du Sauveur, dont saint Jacques ne rabat rien et que tous les Pères s'accordent à nous inculquer. Entendez saint Chrysostome éclater en reproches contre ceux qui exigent d'autrui un serment qu'il leur est à eux-mêmes défendu de prêter: Oui, vous qui obligez à une pareille action votre frère, vous en êtes le meurtrier, vous l'immolez sur l'autel même par lequel il jure, et, pour un intérêt de pur néant, vous perdez votre âme en perdant la sienne. A quoi donc, à quoi pensez-vous en mettant dans sa main l'Evangile? L'Evangile! insensé, ne voyez-vous pas que vous le faites jurer par la loi même qui défend le serment? *Tu vero legem prohibentem jurare juramentum facis.*

Et ne croyez pas, mes frères, que cette belle doctrine fût, avant que le Sauveur l'eût mise dans son jour, totalement inconnue; car les Esséniens, au rapport de Josèphe, en étaient déjà les scrupuleux observateurs; ils la gardaient ponctuellement à titre de conseil, avant que le Christ en eût embelli son code et exigé qu'on la gardât à titre de précepte. Que dis-je? ah! les païens même l'avaient pressentie: nous la lisons dans les écrits des plus célèbres d'entre leurs sages. Pythagore, Epictète en faisaient de temps en temps la matière de leurs leçons; quelques-uns même en avaient porté à un tel point l'observance, qu'ils ne paraissaient devant les tribunaux que pour y recevoir les applaudissements dus à leur véracité non commune et y jouir du privilége qui les dispensait d'ajouter le serment à leur témoignage qu'on n'avait pu jamais trouver en défaut.

Que fait Clinias, condamné à une amende qu'il peut, non en jurant faux, mais en jurant vrai, se dispenser de payer? Il s'obstine à ne pas jurer, dit saint Basile, agissant déjà comme s'il eût été informé de la sainte loi qui nous est imposée. Il s'élève entre Basilide et ses compagnons un différend que ceux-ci ne veulent terminer que par le serment de celui-là: Qui? moi, jurer? A Dieu ne plaise que j'en vienne à un tel excès; je suis chrétien, par conséquent du nombre de ceux dont le serment, à moins d'être forcé, ne devrait jamais ouvrir la bouche. Héroïque refus, qui incontinent lui mérita la palme du martyre. Après tout, que peuvent ajouter les serments à nos discours, quand notre conduite est irréprochable? Elevés et formés à l'école de la vérité incarnée, ne devons-nous pas toujours la porter sur nos lèvres? et alors ce doit être évidemment assez de notre parole; alors quel besoin aurions-nous de l'entremise du serment? Aussi n'en voyons-nous presque aucune trace aux plus beaux jours de l'Eglise; une sincérité à toute épreuve distinguait les premiers chrétiens; étant toujours ce qu'ils devaient être, ils se montraient toujours tels qu'ils étaient. Ils ne juraient point, parce qu'ils avaient les uns dans la franchise des autres, cette pleine confiance que Jésus-Christ avait dessein d'établir par son sublime commandement.

Jusqu'ici, mes frères, je me suis borné à vous en faire admirer la perfection; je n'ai parlé que du ravissant spectacle qu'il offrirait s'il trouvait dans les chrétiens d'aujourd'hui les vertus des chrétiens d'autrefois, ou si une égale piété lui ménageait parmi nous des observateurs non moins fidèles; mais, tel que je l'ai présenté, il suppose un ordre de choses qui, malheureusement, n'existe plus, et j'ai maintenant à prouver que, sans rien perdre de sa force ni de sa beauté, ou que, nonobstant son élévation, il s'accommode, pour ainsi dire, à notre faiblesse, il s'adapte parfaitement à l'ordre de choses qui existe. J'ai surtout, d'après ma promesse, à la concilier avec l'ancien commandement qui nous est tracé dans le Décalogue. Or, je dis que si ces deux préceptes ont l'un à l'autre des rapports d'opposition, ils ont aussi l'un à l'autre des rapports de convenance; l'un permet le serment, l'autre le proscrit: voilà en quoi le premier est en contraste avec le second; mais le second, bien entendu, admet les exceptions que la nécessité commande: je veux dire qu'en certains cas il autorise le serment que l'ancien précepte autorisait. Voilà en quoi ils sont concordants; c'est par là que se fait entre eux un rapprochement que le Sauveur n'a pas manqué d'indiquer par la restriction qui met son précepte en harmonie avec l'état actuel du christianisme. Ainsi, ana-

thème à ces novateurs qui, ne voyant dans la défense évangélique de jurer que l'absolue exclusion de tout serment, osent regarder tout serment, quelque juste ou pressant qu'en soit le motif, comme illicite. Imprudents qui vont échouer contre l'écueil opposé à celui qu'ils évitent; ils frappent au surplus d'un mépris égal et la tradition et la conduite des plus grands saints; ils font de l'Evangile une lettre qui tue; ils en outragent le divin auteur qui, lui-même, a si bien fixé le sens de sa loi en nous donnant l'exemple d'un serment dans sa réponse à l'adjuration de Caïphe.

Contentez-vous de dire : *Cela est, cela n'est pas, car tout ce qu'on dit de plus, vient d'un mauvais principe.* (*Matth.*, V, 37.) Paroles remarquables, dont les premières font sentir ce qui devrait suffire, les secondes, ce qu'il est permis d'ajouter, quand les premières ne suffisent point; et il s'ensuit : qu'on doit toujours s'en tenir à la simple affirmation ; toujours, à moins que, par exception, on ne soit forcé de passer outre, à cause de l'improbité des hommes, dont les uns sont défiants ou lents à croire, et les autres menteurs ou dissimulés, c'est-à-dire à cause de ce qui s'est glissé de mauvais parmi eux.

Les jurements, en effet, n'ont été mis en crédit, qu'au défaut des bonnes mœurs, c'est lorsqu'on n'a presque plus trouvé de témoignage assuré, parmi nous, qu'on a cru devoir appeler la Divinité même en témoignage ; et observez que le Sauveur ne dit pas, que tout ce qui excède le oui ou le non, soit un mal, il dit seulement, qu'un tel excès vient du mal, non de celui qui jure, mais de celui qui ne croit pas; de sorte que bien que le serment soit vicieux, par sa cause, il cesse d'être tel, dans les cas où il n'est pas possible de s'en dispenser. Ajoutons qu'alors, il devient même un acte religieux ; ne fût-ce qu'en ce qu'il rend à la vérité éternelle, un culte d'autant plus pur, qu'il part d'un cœur affligé d'être forcé de mettre en avant une garantie aussi formidable ; et c'est d'un culte pareil que saint Eloi nous donna le pathétique exemple, quand il ne répondit que par des larmes aux instances qu'on lui faisait de jurer. Hélas ! n'ayant, sans doute, aucun droit d'en être crus sur notre parole, et cependant quelquefois vivement intéressés à l'être, comment pourrions-nous y réussir, si la voie du serment nous était fermée? Saint Athanase, par exemple, comment aurait-il dissipé les calomnies, dont on l'avait noirci auprès de l'empereur Constance, s'il n'eût pu jurer qu'il n'était coupable en rien de tout ce dont on l'accusait? Voilà pour les serments offerts, et quant aux serments exigés.

Figurez-vous un instant la désolante perplexité où se trouvait saint Sophrone, ne pouvant quitter son troupeau et voulant tenter néanmoins un dernier effort contre l'impiété qui se propageait de plus en plus ; il confie ce difficile soin à l'un de ses plus doctes collègues. Ah ! s'il n'eût fallu s'en tenir qu'à des protestations, Sophrone en recevait de la part d'Etienne, auxquelles on ne conçoit pas qu'on pût ne pas céder; mais ce n'était point assez pour garantir solidement les grands intérêts que le premier mettait dans les mains du second; Abraham ne se contenta pas des protestations d'Eliézer, il en exigea un serment. C'est aussi un serment que Sophrone exige d'Etienne, et quel serment ! ils ont déjà tous deux gravi le Calvaire, sur lequel ils suivent pleins de foi les pas du Sauveur, pour s'arrêter dans le lieu même où sa croix fut plantée........ C'est ici que je voulais vous emmener, ici, où les Juifs firent couler le sang qui tombe sur eux et qui tombera sur vous, si vous faussez la parole qu'il va cimenter; jurez-moi donc, par la rédemption qui se consomma sur cette montagne, que vous aborderez Honorius ; que, s'il le faut, vous lui résisterez en face, comme autrefois Paul à Céphas ; que vous défendrez hautement contre lui la doctrine antique. Ainsi parla saint Sophrone ; or, ôtez à ce grand évêque le droit d'exiger le serment qu'il obtient, comment calmer les alarmes de son zèle ? ou quel gage aura-t-il de la fidélité de son envoyé ?

Ce n'est pas tout, chrétiens, il est nombre de circonstances, où pour que la parole humaine qu'on y fait intervenir ait un degré de vigueur suffisant, le serment doit la corroborer, c'est par le serment que les rois s'engagent à protéger les peuples, à conserver leurs droits, leurs priviléges, leurs usages respectifs; c'est le serment que les rois exigent à leur tour, pour l'intérêt, le bon ordre ou la sûreté de la patrie. Voyez-vous ces grandes assemblées, dont les membres animés d'un même esprit, n'ont pour but que la prospérité de l'Etat? eh bien, c'est un double serment qui les a liés et à la nation qui les envoie et au souverain qui la gouverne ; c'est le serment qui nous répond, là de l'intégrité du magistrat; plus loin du généreux dévouement du guerrier; c'est le serment qui veille au patrimoine de l'orphelin, et qui lui ménage un second père dans le tuteur que les lois ou le sang ont désigné. David ! Jonathas ! vous que tant de hauts faits illustraient, c'est un serment, qui, de vos grandes âmes n'en fit qu'une ; il vous fondit, pour ainsi dire, en un seul homme ; inspiré par l'enthousiasme de l'amitié, il partit du fond de vos cœurs, à la manière d'une explosion, et il n'en fut jamais ni de mieux gardé, ni de plus fécond en heureux fruits. Que vous dirai-je encore, mes frères, c'est le serment qui garantit les alliances ou les traités entre les couronnes, les capitulations des places, les trêves ou les armistices durant la guerre, la liberté du commerce durant la paix, en un mot, toutes les conditions qu'on stipule dans les contrats de grande importance ; on doit prêter le serment, quand on est interrogé en justice, quand il s'agit du bien commun, de la tranquillité publique, ou encore, du salut du prochain ; et tant s'en faut qu'il blesse alors en rien le beau précepte dont nous parlons,

qu'au contraire il en est l'accomplissement littéral.

Voici donc, en dernière analyse, à quoi se réduit la doctrine de Jésus-Christ : elle tend à faire envisager le serment comme une chose à redouter, non comme une chose à désirer, à laquelle par conséquent on ne doit pas spontanément se porter, mais se laisser entraîner malgré soi ; c'est un remède à la faiblesse humaine, il faut donc en user avec la modération, dont on use des remèdes relatifs au corps ; le Sauveur ne l'a si expressément défendu, que pour en rehausser la majesté, ou pour nous inspirer les sentiments, qui sont faits pour l'aborder, quand il doit avoir lieu. Ce n'est pas d'ailleurs à la crainte, c'est à l'amour qu'il adresse le commandement nouveau, c'est à l'amour qu'il en a confié l'observance ; à l'amour, qui sait si bien discerner les moments où la loi doit se taire, en saisir le véritable esprit, fixer les exceptions dont elle est susceptible ; et, si je puis dire ainsi, ne la violer en apparence, que pour mieux la garder en effet. Vous venez de voir, mes frères, de quelle importance, et combien redoutable, est le serment. Voyons maintenant les conditions dont il doit être revêtu.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est écrit : *Vous jurerez avec vérité, avec jugement, avec justice, en disant : Vive le Seigneur.* (*Jer.*, IV, 2.) La vérité, le jugement, la justice, doivent donc accompagner tout jurement pour qu'il soit dans l'ordre et méritoire devant Dieu ; premièrement, la vérité, car, ce n'est que pour l'honorer, et lui rendre gloire, que le serment doit avoir lieu : il n'a point d'autre but, que de la faire pleinement connaître, et même on ne peut justifier un aussi violent moyen de la découvrir, que, parce qu'en le mettant en œuvre, on la fera sortir de son secret, pour se montrer à nu, telle qu'on la cherche, ou qu'il est urgent d'en être informé. N'en doutez pas, chrétiens, on l'exige à tout prix de celui qui jure, il doit l'avouer, à quelque péril qu'il s'expose ; par la sincérité de son aveu, s'exposât-il même au péril de perdre la vie.

Je sais qu'on a osé enseigner, que, lorsqu'on ne peut dire la vérité sans qu'il en résulte la mort, on est dispensé de la dire, ou que du moins, le précepte qui nous y contraint n'oblige point sous peine de péché mortel. Maxime fausse, qui en établissant un seul cas, dans lequel il est permis de trahir la vérité, semble presque autoriser, ou même autorise en effet à la trahir toujours. Oui, chrétiens, si l'on peut sans crime en venir à un faux serment, par appréhension de la mort, dès lors il sera vrai que Dieu n'est point préférable à tout, il sera vrai qu'on doit craindre encore plus ceux qui ne perdent que le corps, que celui qui pour toujours perd à la fois le corps et l'âme ; or, est-il rien de plus directement contraire, je ne dis pas seulement à l'Evangile, mais à cette morale universelle et commune que tous les hommes professent de concert et comme par instinct ?

On ne peut donc, chrétiens, rien excepter ; il faut quoi qu'il en arrive, exprimer sans détour au dehors tout ce que la conscience dicte au dedans ; il faut s'interdire par conséquent les termes ambigus, les mots équivoques ou à plusieurs ententes ; comme aussi, toute réserve ou restriction qui donnerait au serment un autre sens que celui sur lequel on compte, et qui se présente naturellement, à moins, en effet, d'avertir de la valeur, ainsi que de l'étendue que nous donnons à nos expressions, altérer l'une ou restreindre l'autre intérieurement, avec dessein d'induire en erreur nos semblables, c'est nous parjurer, c'est encourir la malédiction dont l'Ecriture frappe les cœurs doubles, c'est avoir un poids et un poids, c'est imiter celui qui fait circuler une monnaie mensongère, c'est rompre l'intelligence qui doit régner entre la langue et le sentiment, c'est intervertir l'usage de la parole, présent du ciel, dont nous n'avons été enrichis que pour la manifestation de nos pensées, et dont on ne peut faire un plus coupable abus, qu'en le faisant servir à tromper le prochain.

Chrétiens, ne remarquez-vous pas avec quel franc abandon le laboureur jette dans son champ le grain producteur de la moisson prochaine ? eh bien, ainsi devons-nous jeter dans le cœur d'autrui, le froment de la vérité ; il faut que cette radieuse vérité se fasse jour comme d'elle-même, libre de toute entrave, et sans aucuns de ces palliatifs qui ne font que l'offusquer ou la dégrader ; il faut qu'elle s'écoule, par notre bouche comme une onde limpide par son canal. La troubler, pour peu que ce soit, en y mêlant quelque teinte de mensonge, c'est le crime du méchant, qui empoisonne la source où son voisin doit venir se désaltérer. O Dieu ! quel est l'homme qui sera reçu dans votre tabernacle ? quel sera l'habitant fortuné de votre montagne sainte ? si ce n'est celui qui ne parle point avec artifice, qui déteste les moyens contraires à une noble sincérité ; qui, forcé de recourir au serment, déploie en le prêtant son âme tout entière, et qui ne trompe jamais le prochain par des paroles insidieuses : *Qui jurat proximo suo et non decipit.* (*Psal.* XIV, 4.)

Que ferons-nous, disait saint Augustin, où irons-nous ? où nous cacherons-nous, pour nous mettre à couvert du courroux de la vérité, nous qui sommes assez hardis pour l'attaquer de front et l'interpeller contre elle-même ? quoi, mes frères, est-ce que nous pourrions ignorer qu'il ne peut jamais être permis, qu'on ne doit jamais conseiller de mentir ? Or, qu'est-ce qu'une restriction mentale, sinon un pur mensonge infernal ? défendue, alors même qu'on ne jure pas, à combien plus forte raison elle doit l'être, quand elle accompagne le serment. Et cela, quelque plausible ou officieux que fusse le motif de celui-ci, quelque grand

avantage temporel ou spirituel qu'on pût s'en promettre, puisque n'avoir pour l'obtenir, cet avantage, d'autre moyen que le parjure, c'est évidemment n'avoir aucun moyen. Croyez-vous que le parjure, sciemment commis, fût-ce même en faveur de l'Eglise ou de la foi, soit un péché mortel? Voilà ce que le saint concile de Constance faisait souscrire affirmativement, par ceux qu'on soupçonnait de tenir encore à quelques uns des articles de Wicleff.

Et certes, en nous disant de fuir toute apparence du mal, Dieu nous dit, conséquemment, que l'exercice même de la vertu doit cesser pour peu qu'il ait besoin de la concurrence du vice; car, qu'est-ce qui nous rend vraiment coupables, sinon la volonté de pécher? or, cette volonté n'est pas équivoque dans ceux qui disent : Faisons un mal, afin qu'il en résulte un bien; saint Paul, à qui des calomniateurs attribuaient cette maxime, ne daigna pas même la réfuter : Ceux qui la débitent, dit-il, se condamnent ouvertement, ils font Dieu contraire à lui-même, ils en font un législateur inepte et sans prévoyance, qui aurait imposé des lois dont on ne pourrait garder les unes que par la violation des autres; loin donc, loin de nous tous ces raffinements tortueux d'une morale antichrétienne. Il est un point au delà duquel on porte atteinte à la vérité. Eh bien, ce doit être pour nous un point d'arrêt; notre unique devoir est d'en demeurer là, un pas de plus nous rendrait coupables.

Eléazar n'aima-t-il pas mieux mourir que de donner lieu par une feinte, de penser qu'il eût mangé des viandes proscrites sans qu'en effet il en eût mangé? Combien de fois n'a-t-on pas sollicité les martyrs de faire extérieurement ce qu'on leur demandait bien qu'intérieurement, ils le refusassent? expédient affreux, dit Tertullien, suggéré par l'ange pervers qui, ne pouvant corrompre les chrétiens, s'efforçait de les séduire. Hélas! on n'est que trop fécond en moyens de se soustraire aux maux qu'entraîne après soi l'amour de la vérité! Une certaine crainte de Dieu fait qu'on ne l'offense point sans prétexte ou du moins sans se préparer quelque excuse; on ne se résout à agir contre les mouvements d'une conscience droite, qu'en se faisant peu à peu une conscience oblique, bientôt on en vient à se persuader que ce qui est le plus commode est aussi le plus juste; qu'on peut pratiquer sans déplaire à Dieu, ce qu'on ne saurait omettre sans déplaire aux hommes qu'alors même qu'une réticence altère en quelque sorte la vérité, on peut se la permettre officieusement, qu'enfin dans un serment quelconque, on n'est point lié par les paroles, qu'on n'est lié que par l'intention; or, voyez où peuvent mener de tels principes? voyez où ils nous ont menés? et croirait-on que des chrétiens aient pu les enseigner, ou s'en laisser éblouir quand ils ont été repoussés avec tant d'horreur par les païens mêmes? Oui, deux prisonniers sur les dix envoyés à Rome pour traiter de la rançon de tous, crurent s'être dégagés du serment qu'ils avaient fait de retourner dans le camp ennemi, parce que, de suite après en être sortis, ils avaient pris la subtile précaution d'y rentrer; or, on sait avec quel mépris ils furent accueillis du sénat, qui les renvoya chargés d'opprobre, là où leur serment les rappelait.

On n'est lié que par l'intention! Eh bien! soit; mais alors il faudra justifier les pusillanimes évêques de Rimini, qui, tout attachés qu'ils étaient au symbole de Nicée, approuvèrent néanmoins une formule qui l'altérait; il faudra justifier le pontife encore plus répréhensible qui, bien que professant dans son cœur la foi d'Athanase, se rangea du côté et prit part à la haine des persécuteurs de celui-ci; il faudra justifier les chrétiens connus sous le nom flétrissant de libellatiques, lesquels obtenaient des écrits où l'on déclarait qu'ils avaient sacrifié aux idoles, sans que pourtant ils leur eussent sacrifié; il faudra justifier cet impie Ebroïn, qui, n'osant jurer à faux par les restes sacrés dont il redoutait la présence, ne se faisait aucun scrupule d'étendre sa main sur le tombeau d'où il avait pris soin de les faire enlever. Enfin, il faudra justifier.... Mais ici l'indignation étouffe ma voix; je ne puis que me taire en pensant aux désordres sans fin que la direction d'intention ou les restrictions mentales ont introduits en les autorisant.

Toutefois, chrétiens, avançons, et pour passer à la seconde condition du serment, ajoutons qu'il faut le faire avec poids et maturité, c'est-à-dire avec tout le discernement qu'exige de notre part une œuvre que nous avons tant d'intérêt à bien faire et où la moindre négligence peut amener les plus sinistres résultats. Voulez-vous que le lien du serment ne vous porte aucun préjudice? Que la lumière marche devant vous, dit saint Ambroise, ayez recours à l'œil d'autrui si le vôtre est peu clairvoyant; préparez votre âme avant le serment, puisqu'il faut que vous la prépariez avant la prière. Ah! si vous preniez pour ne pas trahir la vérité autant de soins que vous en prenez pour la trahir quand il s'agit de colorer ou d'accréditer avec quelque adresse un mensonge vous auriez, si je ne me trompe, apporté au serment l'attention qui doit le précéder. Au reste, chrétiens, j'aime à croire que les parjures médités de sang-froid ou commis avec délibération ne sont pas communs, mais combien sont communs ceux que la précipitation fait commettre! Je ne parle pas de ces jurements affreux qui ne souillent que trop souvent la bouche paternelle, toujours si prompte à charger de malédictions des enfants que peut-être une parole onctueuse et douce ou une correction grave rendrait dociles. Je ne parle pas non plus de ces jurements avec tant de scandale prodigués dans des conversations, où, sans y penser, mais non sans offenser Dieu, on jure à chaque parole son Christ, sa foi, son âme, son salut; jurements que l'habitude aggrave au lieu de les excuser, et dont, pour peu qu'on pensât à l'oreille

jalouse qui les entend, on viendrait à bout, comme saint Augustin, de se préserver. Je parle de ces juremenis exigés ou offerts qui, de notre aveu, demandent au moins quelque application et auxquels pourtant nous n'en donnons aucune. Hélas! à peine on s'informe des faits qu'il s'agit d'attester, à peine on songe à se recueillir, à rentrer quelque temps en soi-même, à se pénétrer surtout de la grandeur du nom qu'on va invoquer; nous cédons à la première impulsion, un rapide aperçu nous fixe et la moindre lueur nous tient lieu d'un plein jour. Nous jurons, tantôt sur le témoignage d'autrui, tantôt malgré les ténèbres où le doute nous tient plongés; presque toujours sans fondement ou par des motifs imaginaires : est-il besoin d'une vérité qui n'a pas besoin de preuve ou que telle autre preuve que le serment pourrait établir, c'est à un serment qu'on a recours; s'agit-il d'un point indécis qu'on est libre de croire ou de ne croire pas, et qui par cela seul ne peut donner la moindre prise au serment, c'est encore un serment qu'on prononce. O Dieu! que d'appels à votre justice, que de provocations de votre vengeance, que de mains levées vers vous, que de bouches ouvertes pour vous prendre à témoin et qui ne font que fixer vos regards, qu'attirer vos châtiments sur autant de parjures.

Dirai-je ici les malheurs et les regrets dont les serments irréfléchis ont été la cause? Voyez, pour n'en rappeler qu'un seul exemple, voyez dans quel embarras l'inconsidération de Saül jeta les Israélites! Sans tenir le moindre compte de tout ce qu'un long combat leur avait coûté de fatigues, sans examiner jusqu'à quel point des mets abondamment offerts pouvaient tenter des hommes pressés par la faim, il jure de faire périr ceux de son armée qui auront mangé avant le soir; ordre inique et sanglant. En fût-il jamais de plus mal conçu, en fût-il jamais de plus téméraire? mais aussi en fût-il jamais de plus fatal à celui qui l'avait proféré? Hélas! son propre fils, le vaillant Jonathas en fut innocemment le seul infracteur, et ce héros allait être immolé si on ne l'eût arraché à une peine avec tant d'indiscrétion décernée.

Je pourrais, chrétiens, insister encore sur l'intérêt que nous avons à bien peser chacun de nos serments, mais quel succès aurais-je lieu d'attendre en un temps où l'on se vante d'en faire un jeu et où ce lien, qui devrait être si sacré, est censé ne plus l'être? Hélas! nous le comptons pour si peu, nous en avons tellement atténué l'influence, nous l'avons fait tant dégénérer de son institution, que, n'ajoutant plus rien au poids d'une affirmation quelconque, c'est presque un ridicule que de l'employer, tant c'en serait un autre que d'en faire l'objet du plus léger examen. Et quelle attention pourrait-il mériter de la part de ceux qui ne tiennent plus à la grande idée sur laquelle il repose? quelle attention pourrait-il mériter de la part de ceux qui blasphèment en méconnaissant le Dieu qu'ils y font comparaître? quelle attention enfin pourrait-il mériter de la part de ceux aux yeux desquels la religion n'est plus rien, ou qui se font, disent-ils, une religion à leur gré, une religion par conséquent propice au parjure, toutes les fois que le crime entrera dans les calculs de leur intérêt personnel. Oh! comment avons-nous pu descendre à ce dernier degré de malice, et que sera-ce de nous, dans quel abîme allons-nous tomber si nous ne revenons promptement sur nos pas?

Reste maintenant, chrétiens, à exposer la dernière condition du serment, qui veut qu'on le fasse avec toute justice, car il faut tenir ce que l'on jure, et l'on ne peut tenir que ce qu'il est permis de promettre. Quand on a, dit saint Grégoire, eu le malheur de s'engager par serment à commettre quelque crime, il faut rompre à tout prix le serment, soit parce que le nom de Dieu ne saurait être un lien d'iniquité, soit parce qu'il serait absurde qu'on pût s'imposer l'obligation d'être injuste. Hérode, en effectuant ce qu'il avait criminellement juré, n'en devint que plus criminel, successivement trompé, d'abord par le rapide élan d'une passion aveugle, ensuite par le faux honneur qu'il attachait à ne pas rendre vain ce qu'il croyait avoir promis. Jurer la mort d'un ennemi ou bien de s'en venger, de le poursuivre sans pitié, de ruiner sa fortune ou sa réputation, c'est se parjurer; en venir aux effets, c'est se parjurer encore plus, c'est prétendre honorer la sainteté du serment par des crimes, ou bien, si j'ose le dire avec un docteur, c'est vouloir pratiquer pieusement l'impiété. Tels on a vu des conspirateurs s'obliger par serment de s'entre-soutenir dans leurs complots homicides et s'applaudir alors d'avoir scellé du sceau de la religion les forfaits qu'elle abhorre le plus. *Putant scelera etiam religiose facturos.* O prince! ne parlez plus d'un serment que vous auriez dû vous interdire; que la parole que je vous adresse obtienne de vous ce que celle d'Abigaïl obtint d'un grand roi. Sachez que rien n'est plus agréable à Dieu que de corriger le mal où l'on a cru bien faire; sachez surtout qu'il est des cas où la loi même de la fidélité nous force en quelque sorte à être infidèles. Ainsi parlait saint Ambroise à Théodose, en le conjurant de révoquer le serment cruel prononcé contre la ville d'Antioche.

Disons-le donc, chrétiens, excepté l'injustice qui rend nul un serment, il n'y a rien qui doive ni qui puisse empêcher de le tenir quand il ne blesse point la justice. L'Ecriture est formelle en mille endroits sur ce point, qui d'ailleurs fait partie évidemment de la législation naturelle. On ne jure, en effet, par une chose immuable que pour faire sentir que ce que l'on jure ne changera point, rendu fixe autant s'il se pouvait que la chose attestée, par conséquent à l'abri de toutes les variations dont on pourrait nous soupçonner capables. Ah! si jamais on a dû se croire autorisé à violer un serment, c'est sans doute à violer celui que les Gabao-

nites extorquèrent par fraude ou bien celui qu'une violence injuste arracha à Sédécias. Or, ces deux serments en furent-ils moins obligatoires? Jugez de la fidélité due au premier par le fléau dont tout Israël fut frappé longtemps après qu'on l'eût enfreint; et quant au second, voici, chrétiens, ce que le Seigneur lui-même en a dit en menaçant de tout son courroux celui qui venait de le violer. C'est un traité fait avec moi que Sédécias a rompu en rompant le traité fait avec Nabuchodonosor, mon nom intervenu pour le consolider me l'a rendu propre, c'est à moi qu'il appartient: *Fœdus meum* (*Isa.* LIX, 21); c'est donc moi que ce prince a personnellement outragé, moi dont, sans respect pour la majesté de mon être, il a rendu vaine la garantie. Eh bien! je ferai fondre sur lui son serment, et tous les transfuges qui l'ont suivi tomberont sous le glaive, afin qu'on sache que c'est moi qui ai parlé. C'est à Babylone qu'il en sentira tout le poids. Tant il est vrai, conclut saint Jérôme, que c'est bien moins celui à qui nous jurons que celui par qui nous jurons que nous devons considérer dans nos serments. *Non considerandum cui sed per quem juraveris.*

Oh! que n'eurent-ils présent à leur souvenir un exemple aussi effrayant, les princes qui, vers le milieu du XVe siècle, conclurent avec Amurath une trêve de dix ans! que ne fermèrent-ils l'oreille aux perfides suggestions de ces politiques abhorrés qui, n'admettant que la raison d'Etat pour règle, la font supérieure à toute considération, quand même elle aurait à franchir les limites les plus sacrées ou à méconnaître les droits les plus forts. Trop jeune pour avoir eu le temps de se façonner au parjure, Ladislas résistait encore, encore la sainteté du serment parlait à son cœur; mais que ne fit-on pas pour le séduire? Tous les motifs qui éblouirent Sédécias furent mis en avant; on ne manqua pas de prétextes: et le recouvrement des provinces usurpées, et l'intérêt de la religion chrétienne, et surtout le favorable moment de fondre à l'improviste sur le territoire d'un ennemi qui avait porté ses armes ailleurs; enfin, pour frapper un dernier coup, on allégua le peu de cas à faire d'un serment qui allait être déclaré nul. Déclaré nul, par qui? à moins que ce ne fût par un Dieu supérieur en puissance à celui qu'on a invoqué? Hélas! on ne prouva que trop que malgré la dispense le serment existait encore, devenu entre les mains d'Amurath comme un marteau, sous lequel furent écrasés ses violateurs sacriléges. « O Christ! ai-je pu trop me fier à tes disciples? Voici le serment qu'ils ont fait en ton nom. C'est donc, c'est donc à toi de venger ta cause en vengeant la mienne. » Tels sont les terribles mots que de rang en rang faisait retentir l'infidèle, et l'on sait de quel désastre épouvantable ils furent suivis.

O Christ! dirai-je ici moi-même, en finissant, où sont tant de serments que vos disciples auraient dû garder? où est le plus inviolable de tous? où est celui de leur baptême? Ecoutez, chrétiens, et tremblez. Nous lisons dans saint Grégoire que de son temps encore il s'opérait aux tombeaux des martyrs des miracles éclatants, lesquels ne tendaient pas moins à remédier aux maladies de l'âme qu'à celles du corps; les pécheurs de tout genre y accouraient de partout, et souvent l'esprit de componction descendait sur eux; presque tous en devenaient meilleurs; ceux-là mêmes que le démon obsédait ne visitaient jamais les saints tombeaux sans être pleinement guéris. *Dæmoniaci veniunt et curantur.* Les parjures seuls s'y endurcissaient davantage, les parjures seuls y étaient plus puissamment tourmentés. *Perjuri veniunt et a dæmonio vexantur.* Mais quoi! n'y aurait-il plus de rémission pour le parjure? serais-je donc venu fermer la porte au repentir, moi dont le ministère n'a pour but que de l'exciter et surtout de l'encourager par l'espérance du pardon, quelque énorme que soit le crime à réparer, il n'en est point sans doute de plus grand que de prendre Dieu à témoin du mensonge; mais tout grand qu'il est balancerait-il l'immense contre-poids d'un Dieu mort pour l'expier? tout grand qu'il est, n'a-t-on pas dans le sang versé du haut de la croix un prix qui surabonde? tout grand qu'il est, pourrait-il borner une miséricorde encore plus grande? une miséricorde, en un mot, infinie, qui, à l'instant même où le regret suit l'offense, oublie en entier celle-ci pour accorder tout à celui-là. O Dieu! vous me remettrez mon péché, par cela seul qu'il est grand. Voilà ce que vous devez dire avec la douleur du Psalmiste, et dès lors vous repousserez dans l'amertume de vos cœurs tant de serments injustement faits et plus injustement gardés, tant d'autres justement faits, mais sacrilégement violés; dès lors, réglant sur l'Evangile votre conduite à venir, vous mettrez sur vos lèvres un sceau de circonspection, vous ne jurerez point, ou si vous jurez, ce ne sera qu'à propos, avec vérité, avec jugement, avec justice, pour sanctifier dans vos serments le nom de Dieu. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIX.

ÉDUCATION DES ENFANTS.

Et adduxit eum in domum Domini in Silo; puer autem erat infantulus. (I *Reg.*, I, 24.)

Anne conduisit son fils dans la maison de Dieu à Silo où l'enfant était encore très-petit.

Toutes les fois, chrétiens, que l'Ecriture se plaît à remonter jusqu'à l'enfance des grands hommes, ou plutôt des grands saints que le Seigneur destine à figurer dans l'histoire de son peuple, elle se plaît aussi à nous les montrer, tels que Jean-Baptiste ou Samuel, doués de ces talents heureux qui devaient leur donner tant d'ascendant sur leurs contemporains, et les rendre si supérieurs à leur siècle; elle se plaît, dis-je, à nous les montrer confiés à des parents vertueux, croissant en âge ainsi qu'en sagesse à la faveur des soins paternels, annonçant déjà ce qu'ils seront un jour, soit par leur

zèle à s'avancer dans la carrière qu'ils ont à fournir, soit par leur correspondance à la sainte culture qu'on sait à propos leur donner; de sorte que c'est vraiment un double modèle que l'Esprit-Saint propose à l'imitation, tant de ceux qui doivent diriger que de ceux qui doivent être dirigés; il a voulu tracer aux uns ainsi qu'aux autres, de grandes leçons, et ces grandes leçons il ne les accompagne de grands exemples que pour mieux nous faire sentir combien de la vigilance des parents, combien de la docilité des enfants il peut résulter de bonheur pour chaque famille, en portant le gouvernement domestique à son plus haut point de perfection.

Mais, comme un seul discours ne pourrait à la fois embrasser et les devoirs des enfants envers les pères, et les devoirs des pères envers leurs enfants, renvoyant à un autre jour le soin de vous bien développer les premiers, je me bornerai aujourd'hui à vous développer les derniers; c'est de l'éducation, mais de l'éducation chrétienne des enfants que je vais parler, et pour autant qu'il est en moi, remplir mon dessein avec quelque succès, je vous en ferai d'abord sentir l'extrême importance, ce sera la matière de mon premier point. Ensuite je vous en indiquerai les moyens, ce sera la matière de mon second point, et tout le plan de cet entretien. Esprit-Saint, aplanissez devant moi les difficultés de mon sujet, donnez à votre ministre ces paroles douces, touchantes et persuasives qu'il n'appartient qu'à votre grâce de faire prospérer, qu'elles transforment en autant de parents fidèles à remplir leurs sublimes fonctions, tous ceux qui jusqu'ici ne les ont, hélas! que trop négligées; je vous le demande par l'intercession de cette Vierge incomparable qu'on peut, sans contredit, proposer pour modèle à toutes les mères, comme son adorable Fils doit être proposé pour modèle à tous les enfants. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si, pour remplir à l'égard de vos enfants, les obligations qui vous sont imposées, il vous suffisait, mes frères, de les aimer, j'augure trop de votre cœur pour le croire étranger à ce sentiment, et je ne viendrais pas vous parler d'une éducation pour laquelle vous auriez tout fait en cédant à celui de vos penchants le plus impérieux comme aussi le plus doux; car enfin, quoi qu'on dise de la dureté de ce siècle, il est peu de ces parents apathiques ou cruels qui, trompant le vœu de la nature, regardent sans émotion comme sans intérêt les tendres rejetons qui croissent autour d'eux, et que deviendrait la société si chacun de ses membres naissants ne trouvait dans les auteurs de ses jours qu'une indifférence marquée, au lieu de cet amour que par tant d'endroits il doit inspirer? Mais cet amour que tout homme porte avec soi, trop commun, dit saint Augustin, pour s'en faire un mérite, et qui tout au plus n'est qu'un besoin de votre cœur; cet amour, dis-je, ne saurait pleinement vous acquitter envers vos enfants. Hélas! souvent leur éducation n'a pas à vaincre de plus grand obstacle, et ce n'est qu'au préjudice du plus saint des devoirs qu'on s'abandonne à son impulsion : en quoi, d'ailleurs, serait-il différent de la haine, si comme, ou peut-être plus que celle-ci, il accélère la perte des familles; si les mêmes désordres en sont la suite, s'il expose aux mêmes dangers, s'il vous rend également criminels; si, vous armant du même glaive, il vous fait achever sur vos enfants l'exécrable immolation dont parle l'Ecriture, d'autant plus funeste qu'il est aveugle. Ah! chrétiens, c'est contre lui surtout qu'il faut vous prémunir, puisqu'il ne ferme que trop vos yeux sur l'importance des fonctions paternelles. Apprenez donc à les connaître aujourd'hui, ces fonctions; sachez à quelle condition vous êtes pères, et jugez de la grandeur de la tâche que vous avez à remplir par le triple aspect sous lequel vous devez envisager vos enfants. C'est Dieu qui vous a confié vos enfants en dépôt, ils sont l'espoir de la société ou de la patrie; votre bonheur dépend des fruits que vos soins pour eux leur feront porter : trois motifs qui tous concourent à établir l'importance du devoir dont il s'agit de vous entretenir.

C'est Dieu qui vous a confié vos enfants en dépôt. Dieu par qui seul tout existe et se conserve; Dieu qui souffle où il veut et quand il lui plaît la vie ou la mort; Dieu qui exerce un domaine absolu sur toutes les générations, qui les ordonne, les enchaîne, les perpétue et les multiplie à son gré, donnant en dépôt la génération naissante à celle qui la précède, établissant de l'une à l'autre une intime correspondance pour lier ainsi tous les âges, et démontrer que de lui seul dérive toute paternité : *Ex quo omnis paternitas.* (*Ephes.*, III, 15.)

Vos enfants ne vivaient pas encore, et il fixait leur nombre, il marquait leur place, il comptait leurs jours, il les appelait par leur nom; c'est avant de les former dans le sein maternel qu'il mesurait les talents qui seraient leur partage, qu'il aplanissait devant eux leurs sentiers; regardant les uns dans sa miséricorde, comme Jacob, et les autres dans sa justice, comme Esaü; les suscitant quelquefois contre toute espérance, et quelquefois les refusant malgré tout espoir; fécondant la stérilité même; accordant à Sara ce que Michol demande en vain; n'exauçant les vœux de Rachel qu'après ceux de Lia; tantôt moissonnant autour d'une tige orgueilleuse les nombreux rameaux qui faisaient sa gloire, et tantôt destinant celui que le glaive allait retrancher, à devenir le père d'un grand peuple. Si, telle qu'une vigne abondante, votre épouse, au gré de vos désirs, a multiplié les fruits d'une sainte union, si vos yeux satisfaits voient vos enfants, comme autant de jeunes oliviers, se ranger autour de votre table, quel autre que Dieu vous aurait préparé ce bonheur? N'est-ce pas à lui que vous vous adressâtes lorsque, craignant de mourir sans postérité, aussi triste que la mère de Samuel, vous

demandâtes avec tant d'instance le fils qu'à la fin vous obtîntes. C'est donc à Dieu que vous le devez, ce fils; c'est envers Dieu que vous en êtes responsable; c'est Dieu qui vous en fera rendre un compte d'autant plus rigoureux que vous aviez intérêt de ne pas tromper son attente, de répondre à la fois, et au grand bienfait dont il vous favorise, et à la confiance dont il daigne vous honorer; car, il vous dit alors, comme autrefois le Sauveur au prince des apôtres: *Paissez, mes agneaux : « Pasce agnos meos. »* (*Joan.*, XXI, 15.) Vos enfants, c'est moi qui les dépose entre vos mains, qui les livre à votre tendresse, qui les soumets à votre autorité, qui les abandonne à votre inspection : je ne les ai marqués de mon sceau que pour vous rendre plus sacré le désir de faire autour d'eux une garde sévère; pour que les droits que j'ai sur eux, toujours connus de vous, en soient toujours respectés; pour que l'inscription qui les décore en vous montrant de quel maître ils relèvent, vous enseignent surtout à quel maître il faut les dédier.

Dites, mes frères, est-il rien de plus capable d'ennoblir à vos yeux les fonctions paternelles, ou de vous engager à les remplir, qu'un principe aussi lumineux qu'il est sublime? Oh! que ne ferez-vous pas pour ceux qui vous doivent le jour, si vous les regardez comme un dépôt qui porte une empreinte divine! Dès lors, sans doute, oui, dès lors vous les élèverez pour celui qui vous les a donnés, dès lors vous ne choisirez point parmi eux une idole et des victimes; vous n'aurez plus dès lors cette tendresse exclusive qui proscrit les uns en s'attachant aux autres; perdant ceux-ci par l'excès, ceux-là par le défaut d'amour. Dès lors, vous qu'entraîne loin de vos enfants le tourbillon de vos affaires, dont pourtant, quoi que vous en pensiez, la principale est leur éducation. Ah! du moins, pour vous remplacer auprès d'eux, vous choisirez un instituteur habile et sage qui puisse vous servir de caution, et répondre pour vous devant Dieu; et cet instituteur, cet autre vous-même, que ne ferez-vous point pour l'honorer? ou plutôt, pourrez-vous jamais assez l'honorer? Dès lors encore, non, dès lors vous n'érigerez plus au milieu de vous ce tyrannique tribunal dont la force et le caprice dictent les lois, où, contre leur volonté le sort de vos enfants se décide; vous aimerez à faire pour eux ce que vous avez aimé qu'on ait fait pour vous, et vous craindrez d'attenter aux droits de Dieu en disposant, sans le consulter, de son bien; dès lors, enfin, vous envisagerez votre fils comme un talent précieux que, de jour en jour, une sainte usure doit grossir.

Voyez la fille de Pharaon à l'aspect du berceau que le Nil est sur le point d'engloutir : c'est un homme à sauver, c'est un enfant à adopter que la Providence lui désigne : eh bien! rien ne sera pour elle plus sacré que d'entrer dans les vues de la Providence. Non, jamais de mère à fils on n'eut à admirer une tendresse plus prévenante, une attention plus exacte, des soins plus persévérants. Élevé dans toute la sagesse des Égyptiens, Moïse deviendra par la seule adoption, tout ce qu'il serait devenu si, par sa naissance, il eût eu droit d'y prétendre; il croît au sein de la gloire qui environne les enfants des rois en se formant aux vertus qui lui apprendront à ne pas s'en laisser éblouir. Voyez encore Joyada cachant avec précaution dans le temple ce Joas, sauvé du carnage de ses frères : ah! le pontife ne respire que pour le royal orphelin, il lui dédie une sollicitude égale presque à celle qu'exigent de lui ses augustes fonctions, et il n'attache pas une moindre gloire au ministère dont il s'est chargé envers l'héritier de David, qu'à celui dont il est chargé envers le Très-Haut lui-même. Or, d'après ces deux exemples, qui sont donnés par ceux qui n'étaient point parents à ceux que la nature a rendus tels, que penser de la négligence de ceux-ci? ou comment s'y prendraient-ils pour l'excuser? et si les premiers eussent été criminels en ne faisant pas ce qu'ils firent, les seconds seront-ils censés innocents en ne faisant pas ce que, sans comparaison, ils sont bien plus obligés à faire? Quoi! votre fils pourrait vous inspirer un intérêt moindre que celui qu'un étranger même inspire? Quoi! l'amour paternel ne pourrait pas envers lui ce que devrait même pouvoir ce vulgaire amour auquel il est enjoint d'embrasser tous les hommes, et vous seriez à son égard au-dessous même du précepte qui ordonne à chacun de veiller au salut du prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII, 12.)

Mais voici un second motif, lequel, lorsqu'il est selon Dieu, n'est pas moins fort que celui que je viens de presser pour vous faire sentir l'importance de vos devoirs envers vos enfants, c'est de les envisager comme appartenant bien moins à vous qu'à la société ou à la patrie, et conséquemment, comme étant destinés à y figurer à leur tour, en y portant chacun les fruits que ses talents bien cultivés ont donné lieu d'espérer. J'ai dit, lorsque ce second motif est selon Dieu; car, mes frères, ne pensez pas qu'oubliant le langage que je dois tenir à des chrétiens, je vienne étaler ici des maximes étrangères à la piété, ou qu'on pourrait soupçonner de n'être pas en entier dans son sens : je sais trop tout ce que les vertus publiques lui doivent non-seulement d'éclat, mais encore de solidité, pour que je songe à les en séparer comme l'ont fait certains instituteurs, lesquels aussi n'ont obtenu que des succès qui n'en avaient que l'apparence, ou qui, faute d'un solide appui, ne pouvaient être permanents.

Ah! sachons que les devoirs, même civils, ont besoin, pour être gardés à propos, d'un tout autre fondement que de celui qui, au premier coup d'œil, semble leur suffire; que l'avantage qui en revient à la société est d'autant plus grand que leur observation part d'un principe noble et élevé; qu'en un mot, ils dépendent tous de la religion à qui seule appartient de les soutenir par des mo-

tifs bien plus pressants que ceux qu'on offrirait sans son intervention. Qu'on me dise, en effet, si, lorsqu'il est question d'obéissance au prince, d'amour pour l'ordre public, de zèle pour le salut de l'Etat, l'homme vraiment pieux se laisse vaincre jamais par quelqu'un de ses pareils ou rivaux? s'il n'est pas toujours bon fils, bon frère, bon époux, bon magistrat, bon citoyen, tel, en un mot, que sa dignité, son emploi, son rang, ses fonctions doivent le montrer, quoi qu'il en soit de la science, des talents, de la vigilance, de l'intégrité qu'ils exigent pour être bien remplis. Aurai-je besoin de prouver que la société qui renferme le plus d'individus de son genre, doit être aussi la plus parfaite, comme aussi la plus heureuse? et puisque le nombre de ces individus est naturellement proportionné aux soins qu'on aura pris de les façonner de bonne heure à la piété, serait-ce agir prudemment que de s'écarter du plan d'éducation que dicte ou règle la piété?

Il est, chrétiens, un exemple auquel l'Esprit-Saint n'a pas dédaigné d'applaudir dans le *Livre des Machabées* : c'est celui de la république puissante qui fixa si longtemps l'admiration de l'univers, et qui ne dut sa grandeur qu'aux vertus dont ceux qui la composaient avaient su contracter l'habitude; je veux dire à la soumission aux lois, à la fidélité dans les conventions, à la persévérance dans le travail, à l'amour des uns pour les autres, à l'empressement de s'entr'aider dans un péril commun, au discernement dans le choix des magistrats, à l'intérêt qu'on prenait à leur gloire, au courage, à l'intrépidité, à la patience dans les combats, que ni les longs siéges, ni les marches pénibles, ni les expéditions éloignées, ni le poids des armes, ne pouvaient ni rebuter, ni affaiblir; et si l'histoire nous apprend que c'est en ordonnant qu'on inspirât de bonne heure aux enfants la crainte des dieux, que Rome obtenait d'aussi magnifiques résultats, douterons-nous qu'en inspirant la crainte du vrai Dieu on n'en obtienne de bien plus grands sans comparaison? N'est-ce point pour avoir été des prodiges de piété que les Josué, les Gédéon furent des prodiges de bravoure? N'est-ce pas la piété qui dressa les mains de David aux combats? la piété qui fit sortir de l'école paternelle de Mathatias les Juda, les Simon, les Jonathas, ces vraiment grands hommes, ces capitaines si vaillants dont les seuls noms font germer les vertus guerrières.

Oh! comment se peut-il que dans un siècle où l'on ne veut que des méthodes abrégées, on néglige celle qui l'est le plus, en offrant au plus haut dégré tous les avantages des autres sans avoir aucun de leurs inconvénients ou défauts; méthode, chrétiens, que l'expérience et la raison démontrent infaillible, qui a pour elle, évidemment, la sanction de tous les temps comme de tous les lieux, et qui, applicable à toutes les conditions, les rend toutes fidèles à remplir leurs tâches respectives, les faisant ainsi concourir, chacune pour sa part ou selon sa destination, à combler les vœux de la patrie.

Au surplus, chrétiens, qui ne sait qu'on est toujours par la piété, ce qu'à peine on est quelquefois sans la piété, que par elle on fait sans témoins les mêmes actions qu'on ferait si on avait l'univers pour spectateur : moralité pure, caractère grand, générosité, désintéressement, tels sont les fruits dont elle a d'abord jeté, dont ensuite elle a développé les germes pour les conduire progressivement à ce point de maturité où les attendait la patrie! Ah! si chacun aujourd'hui se fait le centre de tout, si les vues générales ne touchent personne, si le bien public est traité de chimère, et les sentiments d'honneur de faiblesse, si l'égoïsme fait de chaque famille un Etat à part, indifférent envers la chose publique, ou qui souvent même en est l'ennemi, n'est-ce pas dans le peu d'ascendant de la piété sur les cœurs qu'il faut en chercher la cause, et par conséquent, dans le peu de zèle qu'on a mis à l'inspirer aussitôt qu'il le fallait, pour que rien ne manquant à sa perfection, rien ne manquât non plus à l'intégrité de son effet.

Et certes, chrétiens, de quoi ne vient-on pas à bout pour l'intérêt commun quand on garde inviolablement dans la sincérité de son cœur la maxime de lui sacrifier toujours l'intérêt privé; or, cette maxime si féconde, si riche, et qu'on peut à juste titre regarder comme la mère des affections sociales; cette maxime qui, en inspirant l'abnégation de soi, redresse les écarts ou réprime les mouvements de l'amour-propre, en fait tomber le bandeau pour laisser voir le mérite d'autrui et produire ainsi toutes les affections bienveillantes; l'indulgence, le support, les prévenances, les égards, les procédés polis, les manières douces; cette maxime enfin qui, en apprenant non-seulement à faire tout le bien qu'on peut, mais encore à le faire le mieux que l'on peut, fait éclore, anime et maintient les vertus publiques, pourrait-on la montrer en action ailleurs que dans l'heureux nourrisson de la piété?

Et que deviennent, après tout, au moindre obstacle ou contre-temps les vertus dont elle n'est point la racine? Hélas! chrétiens, tant que la louange les nourrit, tant que le succès les encourage, on les voit briller d'un éclat qui va jusqu'à nous éblouir, mais pour peu que le sort change à leur égard, elles tombent et se flétrissent comme la fleur qui dure un seul matin, ou bien on les voit rapidement s'évanouir à la manière d'un vernis léger sur lequel presque il n'a fallu que souffler pour qu'il n'en restât plus aucun vestige : ainsi, chrétiens, rien de solide, rien de grand, rien de vraiment héroïque sans la piété; c'est sur ce fondement que doit porter, pour qu'il soit bon, tout système d'éducation ou publique ou particulière, au point que celui de tous les systèmes qui donne le plus d'influence à la piété, ou bien dans lequel la piété règne avec le plus d'empire sur les élèves à former, est aussi évidemment le plus propre de tous les sys-

tèmes à fournir des hommes tels qu'il les faut pour concourir au bonheur de l'Etat par tous les genres de services; j'ajoute tels qu'il les faut pour vous-mêmes afin d'assurer votre propre bonheur.

Et quand je dis, chrétiens, votre bonheur, je n'entends pas seulement votre bonheur ici-bas; je sais qu'insistant sur ce point, il me serait facile de vous retracer tout ce que les soins de votre part envers vos enfants vous promettent de leur part de prospérité sur la terre; je sais qu'il me serait aisé de prouver que vous recueillerez à proportion ou de ce que vous aurez semé ou de la culture que vous aurez donnée au sol que vous aviez à fertiliser, que la bénédiction promise dans le monde aux enfants tendres et respectueux retombera sur vous pour avoir su l'attirer sur eux en leur inspirant l'observation de leurs propres devoirs; mais serait-ce d'une bénédiction sujette à passer, ou qui ne sera plus rien après quelques moments que je serais venu vous entretenir; moi, ministre des biens futurs, aurais-je pu me borner à ne vous proposer que les biens prescrits? Ah! j'avais dessein d'offrir un tout autre encouragement à votre sollicitude à l'égard de vos enfants; en lui offrant un tout autre but, un tout autre terme; c'est d'un bonheur éternel que j'ai entendu vous parler, et j'assure que le bonheur dépend essentiellement de la stricte observance de vos devoirs envers vos enfants.

Car enfin, vous pères et mères (au reste j'avertis que je ne viens pas fermer la porte au repentir; que par conséquent, pour si coupable que soit la négligence des parents envers leurs enfants, il en aura sans doute résulté de bien grands malheurs, mais que cette négligence, de grands regrets pourront toujours l'expier), car enfin, vous pères et mères, vous ne pouvez vous sauver seuls ni comme des personnages privés; aux obligations qui vous concernent en tant qu'individus, s'en joignent d'autres qui vous concernent, en tant que chefs, et vous serez jugés sur celles-ci avec la même rigueur que sur celles-là : non vous n'êtes point à vous-mêmes, votre autorité est bien moins pour vous que pour ceux qui vous sont soumis; ministres de la Providence envers vos enfants il faut que vous les surveilliez avec des soins qui remplacent les siens et que pour ainsi parler votre inspection leur tienne lieu de la sienne. O Dieu! je vous ai glorifié ici-bas, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez chargé d'achever, j'ai fait connaître votre nom aux enfants que vous m'avez confiés. Ah! c'est pour eux que je vous prie avec instance, moi qui en votre nom les ai conservés sans en perdre aucun; sanctifiez-les dans la vérité; qu'ils recueillent les fruits du sacrifice où je m'offre moi-même pour eux, afin que là où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi. Telle fut, chrétiens, la prière de Jésus-Christ un peu avant d'expirer, tel le témoignage qu'il se rendit, et telle, ô parents, telle aussi doit être votre prière, tel le témoignage à vous rendre un peu avant que la mort vous sépare de vos enfants, de la conduite desquels vous êtes responsables sans contestation; vos vertus ne pouvant, dirai-je, exister sans leurs vertus, vos intérêts étant liés à leurs intérêts, votre mérite à leur mérite, votre salut à leur salut, au point que si vous n'avez tout fait pour les introduire avec vous dans le ciel, c'est vainement que vous espérez d'y entrer, à moins, et je ne connais point d'exception plus rare; à moins que rien n'ayant été négligé de votre part envers eux, leur réprobation n'ait été vraiment que leur propre ouvrage.

Car autrement, et à cela près, tout ce qu'ils ont pratiqué de mal pour la consommer, vous pouviez, vous deviez même l'empêcher: plus instruits, ils auraient été moins déréglés; mieux surveillés, les passions auraient eu sur eux moins d'empire; leurs crimes, leurs impiétés, leurs désordres, c'est vous qui les avez laissés croître, ou peut-être même inspirés; en un mot, ils ont péri par vous, donc, vous périrez avec eux. Et à qui, à qui imputerait-on le naufrage d'un vaisseau si ce n'est à celui qui a dû en tenir le gouvernail d'une main sûre et savante? Pilote imprudent, vous l'avez abandonné, le gouvernail, au fort de la tempête; pilote malhabile, vous n'avez pas eu l'art d'en combiner les mouvements selon les écueils entre lesquels ou le long desquels vous aviez à conduire votre nef, et quand elle est venue à se briser vous n'auriez point à vous reprocher un tel désastre? Ah! ne vous y trompez pas, quand même au jour de l'universelle rétribution vous porteriez devant l'ineffable tribunal la fuite généreuse du monde, la patience dans les disgrâces, l'usage réglé de vos biens et même autant qu'il vous plaira de bonnes œuvres accumulées, tout cela qui suffirait sans doute à sauver un solitaire ne suffira point pour vous sauver, et si vos enfants se sont perdus par votre faute vous aurez leur sort à partager, leur perte entraînera la vôtre : vous donnerez âme pour âme, éternité pour éternité. Mais aussi tous les prix seront pour vous si, pressés par les motifs que je viens d'exposer, vous remplissez fidèlement la tâche paternelle, et votre gloire à venir sera proportionnée aux soins que vous aurez pris d'y associer vos enfants. Vous venez de voir, chrétiens, l'importance de l'éducation, voyons maintenant quels en sont les moyens.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est peu, mes frères, de sentir l'importance de l'éducation si vous ne connaissez, pour les mettre en œuvre, les moyens d'y réussir. Or ces moyens se réduisent à trois : l'instruction, la correction, l'exemple. Par le premier, vous montrez à vos enfants la voie qu'il leur faut suivre; par le second, vous les y ramenez quand ils s'en écartent; par le troisième, vous achevez de les y fixer en marchant vous-même à leur tête et prati-

quant devant eux les leçons que vous leur donnez. Il est donc surtout nécessaire de les bien instruire; mais en vain les instruiriez-vous si vous ne les corrigez; et les corriger sans les édifier, ce serait détruire d'une main l'ouvrage que de l'autre vous auriez construit. Ainsi pour les élever selon Dieu, vous devez les instruire sans relâche, les corriger à propos, enfin les édifier par une conduite exemplaire.

Les instruire d'abord sans relâche; car, enveloppés comme ils sont de ténèbres, malheureusement trop enclins vers le vice, jouets infortunés de l'ignorance et de l'erreur, c'est à vous de leur inspirer avec d'honnêtes penchants de solides connaissances, à vous de les nourrir assidûment du pain de la sagesse, à vous de leur inculquer les premiers éléments de la foi : guérissant ainsi la plaie que, sans le vouloir, vous leur avez faite, et, par vos paroles vivifiantes, les engendrant une seconde fois selon l'expression de l'Apôtre, c'est à vous de leur raconter les choses que vous tenez de vos pères afin qu'ils les racontent eux-mêmes à leurs enfants, et qu'ainsi les vérités du salut passent de bouche en bouche jusqu'aux dernières générations. *Narrabis filiis tuis.* (*Deut.*, VI, 7.)

Loin, loin de vous le paradoxe qu'une éloquence mensongère a pu rendre à certains égards éblouissant, mais dont bientôt le flambeau de l'expérience a éclairé la fausseté ; loin de vous, dis-je, le paradoxe qui, pour rendre les fruits de l'instruction moins précoces et plus mûrs en interdit les soins envers le premier âge. Dites, mes frères, la beauté d'un tableau ne dépend-elle pas de certains premiers traits que la main savante du peintre a jetés d'abord sur la toile? Or les heureuses ébauches que l'art conduit insensiblement à la perfection par des coups de pinceau réitérés, qu'annoncent-elles? sinon tout ce qu'on doit attendre, et des premiers soins qu'on se donne auprès des enfants en gravant en eux, fût-ce même, en effet, trop tôt, quelques traits de science et de vertu, et de la flexibilité de ces jeunes cœurs qui prennent si facilement toutes les impressions qu'on veut leur donner.

Voulez-vous que votre espoir ne soit point frustré, dit le Sage, préparez les fruits dans leur germe, cultivez l'arbuste naissant, instruisez votre fils dès l'entrée de la voie, épiez et saisissez le moment où la raison commence à poindre, formez ses premiers sentiments, emparez-vous de son esprit comme d'une terre encore inculte dont il faut défendre l'accès à tout ce qui pourrait en contrarier la fécondité; il pourra, si vous voulez, ne pas s'instruire encore, mais du moins il se façonnera, il prendra des plis, des inclinations, et quand son entendement lui dictera le bien qu'il doit faire, il en trouvera dans sa volonté le penchant.

Non, quoiqu'on dise, chrétiens, les années qui suivent de près notre berceau ne sont point à négliger; c'est alors que se gravent plus profondément les maximes saintes, c'est alors que s'enracinent les habitudes heureuses dont la fougue des passions peut bien, dans la suite, affaiblir, suspendre même l'influence, mais qui, tôt ou tard, comme un feu mal éteint, ressuscitent, et du plus loin qu'il fut égaré ramènent souvent l'homme dans le sentier de la vertu. Augustin nous en fournit une preuve bien frappante : Augustin! le plus obstiné, le plus scandaleux de tous les pécheurs. Déjà il a déployé pour le mal toute l'activité de son âme; déjà il en est venu jusqu'à rougir d'un reste de pudeur, et comme s'il eût craint de ne pas combler assez tôt la mesure de ses excès, il s'attribue avec ostentation ceux-là même qu'il n'a point commis. Ah! c'en est donc fait du fils de Monique; poussé comme il est avec tant de violence vers l'abîme, je ne vois aucun frein qui puisse l'empêcher d'y tomber. Aucun frein! je me trompe, il en est un, il en est un bien puissant; ce sont les saintes leçons dont on eut soin d'allaiter son enfance; car en vain il s'étourdit sur ses devoirs puisés à l'école maternelle, plus il en repousse l'idée ou le souvenir, plus il en est importuné; c'est même au milieu des plus bruyants plaisirs qu'il en garde la sainte impression, tant les semences de bien qu'on jeta dans son cœur encore tendre y croissaient, y mûrissaient obscurément pour l'instant marqué par la grâce pour en faire un jour, non-seulement l'un des plus grands saints, mais encore l'un des plus grands docteurs, le docteur par excellence de l'Eglise!

Ah! sans doute, chrétiens, il faut savoir se mettre au niveau des enfants; il faut adapter à leur faiblesse la doctrine; choisir et préparer leurs aliments; les leur fournir avec mesure; étendre insensiblement leur raison; les conduire pas à pas d'une vérité bien sentie à une autre qui l'est un peu moins; ne leur présenter qu'avec le détail ou avec le jour qui convient les objets dont l'ensemble ou l'obscurité étonnerait trop leur sagacité, et peut-être émousserait pour ainsi dire leur pénétration. Hélas! tout en eux est naissant et délicat, donc, en employant tout, il faut ne rien forcer; il faut, à l'exemple d'un prophète, se raccourcir, s'accommoder à leur stature; en un mot, ne pas dépasser les limites de leur intelligence. Et quelles ressources n'a-t-on pas, soit dans ces divins catéchismes où la concision va de pair avec la clarté, et où la religion fait ses délices de converser avec les enfants, se parant exprès pour eux de toutes les grâces de l'enfance; soit dans ces livres élémentaires que la charité leur dédia, où à force de travail et d'application elle est venue à bout de graduer leur faiblesse en bégayant leur langage. Oh! que j'aime à me représenter ses tendres soins, sa diligente industrie à écarter de l'instruction tout ce qu'elle aurait de trop rebutant ou de trop épineux, à n'en pomper, pour ainsi dire, que la fleur pour la rendre à la fois savoureuse et délectable, attrayante et sentimentale; que j'aime à me figurer son application maternelle à ne laisser entrevoir la sagesse que dans son sourire, à la couvrir

quelquefois du voile à demi transparent de l'apologue ou de la fiction ; à la communiquer avec cet abandon qui instruit d'autant mieux qu'il semble avoir moins le désir d'instruire. Ah ! héritière de l'intérêt que Jésus-Christ prenait au premier âge, la charité n'a rien omis de tout ce qui peut le mieux instruire les enfants en excitant le plus leur curiosité, transformant exprès pour eux en autant de mets légers les plus solides aliments, et leur rendant familiers les plus difficiles objets en les leur présentant sous des aspects toujours faciles à saisir.

Oh ! que ne sont-ils bons comme d'eux-mêmes, ou dociles par inclination ! alors, certes alors, il suffirait de les bien instruire et tout se réduirait à jeter dans leur âme une semence de choix, laquelle en tombant toujours sur un sol heureusement fertile, s'y développerait toujours au gré des vœux paternels ; mais le germe fatal de cupidité qui leur est venu de leur vicieuse origine, et que la grâce baptismale n'a pu entièrement étouffer, ne prend que trop souvent en eux le dessus en déployant une vigueur funeste qui rend infructueux les plus saints avis.

Car, hélas ! chrétiens, s'ils offrent des principes heureux à cultiver, ils en offrent aussi de malheureux à retrancher. Oui, à côté du jet fortuné sur lequel la vertu doit porter ou laisser mûrir son fruit, croissent des ronces ennemies, qu'il faut indispensablement, mais qu'on ne saurait sans quelque peine ni même sans beaucoup d'effort arracher, surtout dans ces naturels difficiles à dompter, assez rétifs quelquefois pour se roidir, non-seulement contre le joug auquel pourtant il est nécessaire de les asservir, mais contre les menaces ou invitations qui devraient les porter à l'embrasser. Eh bien ! c'est alors que, par amour pour eux, vous devez rentrer dans les droits que vous a donnés la nature ; c'est alors, et parlant à des chrétiens, je n'ai pas besoin d'expliquer mon expression ; c'est alors que vous devez les haïr évangéliquement ; c'est alors qu'invoquée à propos, maniée avec poids, votre autorité doit agir malgré eux à leur propre avantage ; c'est alors enfin qu'ôtant de naissantes épines qui deviendraient, en les laissant croître, des piquants trop durs, vous devez sans ménagement les couper, dit le Psalmiste : *Priusquam intelligerent spinæ vestræ rhamnum.* (*Psal.* LVII, 10.) Ah ! vos enfants sauront mettre un jour au rang de vos plus grands bienfaits ce qui, de votre part, ne leur semble aujourd'hui qu'un abus trop cruel de votre absolu pouvoir ; soyez donc, soyez scrupuleusement soigneux de les courber pendant qu'ils sont flexibles encore, châtiez-les tandis qu'ils sont enfants, de peur que, s'endurcissant de plus en plus, ils ne deviennent incorrigibles, et que votre âme ne soit percée de la plus amère douleur.

Effrayé des désordres de ses enfants, Héli (oh ! qu'il eût été grand si par son trop d'indulgence envers ceux qui lui devaient le jour il n'eût été vraiment mauvais père), effrayé des désordres de ses enfants, Héli se résout enfin à les leur reprocher ; mais, censeur trop faible ou trop tardif, il ne peut plus rien contre des penchants que sa négligence a rendus plus impétueux ; sa voix qu'il a beau élever, n'est plus entendue au milieu du bruit de tant de passions qu'il a laissées grandir et pulluler ; le voilà qui se consume en regrets de ne pouvoir plus détourner un mal que, dès le principe, il eût pu si facilement détourner : bientôt il meurt brisé comme une pierre de scandale, à jamais déshonoré par deux fils, de crime en crime devenus l'horreur, le fléau de toute leur nation. Or, faudrait-il vous dire, chrétiens, que le même sort vous est réservé, si, comme lui, vous fermez sur vos enfants un œil que vous devez tenir sans cesse ouvert, ou si, comme il le fut dans sa main, le sceptre paternel est sans force dans la vôtre ? Non ; il n'est point de chagrin que ne vous préparent vos enfants, à cet âge surtout où les passions qui donnent tant de peine à contenir dans les cœurs bien nés en donneront dans les leurs, sans comparaison beaucoup plus. Hélas ! enhardis par l'impunité, d'instant en instant, ils se pervertiront davantage ; d'instant en instant, ils iront s'engageant dans les plus pénibles embarras, et qui sait si vous ne les verrez point encourir la flétrissante animadversion des tribunaux, obligés même de fuir devant le glaive vengeur des méfaits, et peut-être..... Oh ! comment dénombrer les sinistres résultats que le défaut de correction peut amener, ou ceux encore que peut amener une correction mal entendue.

Car, mes frères, quand l'Esprit-Saint a dit que la correction donne la sagesse, il n'a parlé que de la correction qui elle-même est selon la sagesse, c'est-à-dire de la correction qui, pour faire agir l'autorité sans la compromettre, allie heureusement la fermeté avec la douceur, punit non les fautes légères, mais les grandes ; non par emportement, mais par raison ; ne se fondant pas moins sur la charité que sur la vérité, les tempérant ou les renforçant l'une par l'autre : compatissante comme la première, inflexible comme la seconde. Oh ! quel art que celui d'employer à propos la menace ou le châtiment, de les rendre l'un et l'autre ou publics ou secrets, selon les occurrences, pour qu'appliqués avec justesse ils inspirent le regret de les avoir encourus, comme aussi la résolution de ne plus les encourir ! Quel art que celui d'être à la fois juge et père ; d'être, pour ainsi dire, indulgent avec sévérité, ferme avec ménagement, impérieux avec condescendance ! quel art que celui de donner au reproche un ton de bonté, de censurer avec amour, de corriger enfin avec cette mansuétude qui ramène le coupable sans l'irriter, qui l'humilie sans le dégrader, qui l'adoucit sans le flatter, qui le guérit sans le blesser, qui le pénètre, s'il le faut, jusqu'au vif sans le désespérer, et qui, lorsqu'il est question d'en venir à ces moyens, les derniers de tous où la sévérité doit se montrer seule afin que le châtiment ne soit pas sans fruit, laisse encore entrevoir, com-

me dans un lointain nébuleux, le regret d'en être venu à une dure extrémité que la nécessité commandait l Art, sans contredit, le plus important de tous les arts; art qu'on peut appeler l'art des arts, et dont il n'appartient de tracer ou de faire garder les règles qu'à la grâce d'en haut qu'il faut instamment demander. Ah ! chrétiens, cette grâce, quel moyen n'avez-vous pas de l'obtenir dans l'innocence même de vos enfants? Oui, apprenez-leur à bégayer pour vous, en s'unissant à vous, la prière à qui doit s'accorder la science de les bien conduire, faisant ainsi de vos propres besoins une matière de leçon pour eux.

Mais, chrétiens', l'art de corriger qui, de tout temps, par lui-même, a été si difficile, combien plus ne le devient-il pas aujourd'hui? Aujourd'hui où la supériorité des parents n'est plus reconnue à des procédés respectueux; aujourd'hui où une tendresse mal entendue a introduit entre le père et le fils le langage de deux égaux, et où ce qu'aurait dû réformer les plus communs aperçus de la raison, se maintient néanmoins en dépit de la raison, au préjudice des plus saintes lois de la nature' hélas ! car j'aime à croire que cet usage, tout funeste qu'il est, a eu d'assez plausibles motifs pour séduire l'amour des parents. Hélas ! on a cru que la familiarité augmenterait la confiance, et cependant, cette confiance, la familiarité n'a servi qu'à l'affaiblir, surtout depuis l'avilissement de l'autorité paternelle : ainsi aux obstacles déjà si nombreux qui entravaient le succès d'une bonne éducation, s'en est joint un nouveau, qui, presque insurmontable à lui seul, rend encore plus insurmontables chacun des autres, et, à en juger par les ravages qu'un aussi étrange abus a fait parmi nous depuis le peu de temps qu'il est en crédit, quels ne sont pas ceux qu'il fera si l'on ne se hâte de le réformer, en redonnant toute sa vigueur au gouvernement domestique, en faisant rendre par le langage à qui l'honneur, l'honneur, à qui le respect, le respect.

Cependant, chrétiens, à mesure que j'approche de mon terme en vous parlant des moyens qu'une bonne éducation doit faire agir, je sens que je vous ai peut-être effrayés ou même découragés par la difficulté de les employer; mais il me reste à vous en proposer un sans lequel ne sont rien les deux autres, et qui est capable à lui seul d'obtenir, avec le plus prompt, le plus facile succès, ce qu'on tenterait en vain d'obtenir sans lui par ceux-là, à quelque degré de perfection qu'on les fasse monter : c'est l'édification, c'est l'exemple. Oui, l'exemple que vous exigez avec tant de rigueur de ceux qui vous instruisent, et que, par conséquent, ceux que vous instruisez ont droit d'exiger de vous; l'exemple, à qui seul appartient d'aplanir, d'élargir, même en l'abrégeant, la voie qu'il s'agit de suivre, et que vous ne pouvez mieux recommander qu'en y marchant vous-même le premier; l'exemple, à l'empire duquel tous les âges sont soumis, et plus encore l'âge de l'enfance, qui, ne pouvant juger du fond des choses, en juge bien mieux parce qu'elle voit que par ce qu'on lui dit; bien plus portée à imiter qu'à croire, et dont le cœur se laisse toujours bien plus entraîner par les actions que par les paroles; l'exemple encore qui remplit toute une maison d'un parfum céleste, faisant ainsi respirer aux enfants, dirai-je, une atmosphère de piété; l'exemple, enfin, qui est comme un enseignement en tableau où, pour ainsi dire, personnifié, le précepte entre lui-même en scène au lieu d'être exposé, agit au lieu de parler; se faisant bien mieux sentir que connaître, ou plutôt ne se faisant connaître que pour se faire sentir, et qui ne vise, dès le premier abord, à subjuguer la volonté que parce que la volonté une fois subjuguée, tout est fait, on n'a plus dès lors à vaincre d'autre obstacle.

Car, après tout, chrétiens, qu'importe que vous instruisiez si vous agissez contre vos maximes? ou comment réussirait une éducation dont les principes seraient démentis par les faits? Qu'importe que vous tonniez contre le vice, si vous le justifiez en vous y livrant, et le discrédit que vous vous efforcez de lui donner par les imprécations dont vous le chargez, balancera-t-il le crédit que vous lui donnez par votre conduite? Oh ! quelle erreur de vous flatter que vos enfants s'en rapporteront plus à votre doctrine qu'à vos mœurs, et qu'ils sauront toujours discerner ce que vous dites de ce que vous faites. Malheur ! dit Jésus-Christ, malheur à celui qui aura scandalisé l'un de ces petits ! il vaudrait beaucoup mieux que cet homme ne fût pas né..... Or, si cela est vrai du scandale donné à des enfants étrangers, quelle malédiction n'encourt point un père qui le donne à ses propres enfants ! Quoi ! c'est vous qui les poussez plus avant dans le crime, vous qui les engagez dans des sentiers perdus, vous qui donnez plus d'activité à leurs passions, vous qui les conduisez à ces spectacles, à ces fêtes, à ces bals, à ces jeux où tant de fois vous trouvâtes vous-même un écueil; vous enfin qui leur offrez toutes les occasions imaginables de se pervertir, et vous prétendriez les ramener par de simples avis, dont, hélas ! ils ne savent que trop graduer l'ascendant par celui qu'ils ont eu sur vous. De bonne foi, chrétiens, serait-ce en vous écartant de plus en plus de la vertu que vous pourriez espérer de la rendre plus recommandable à vos enfants? ou comment sentiraient-ils la nécessité d'opposer une digue à leurs penchants, à vous voir n'en opposer aucune à l'impétuosité des vôtres? Mettez donc, mettez à profit l'attention qu'ils ont à vous imiter en étalant à leurs regards des actions dignes d'être imitées; soyez leur Evangile; portez écrite sur vous la loi que vous leur prêchez, qu'elle parle encore plus haut dans vos œuvres que dans vos paroles, et que vos exemples, en renforçant toujours vos leçons, les fassent toujours prospérer. Hélas ! de même qu'il ne faut que quelques gouttes de fiel, qu'un peu

d'absinthe pour changer la plus douce liqueur en liqueur amère, ainsi il ne faut non plus qu'un simple oubli de votre part pour changer les plus utiles instructions en instructions infructueuses, j'aurais pu dire en instructions nuisibles, et vous aurez perdu le fruit de mille soins par l'omission de l'unique soin qui devait tous les rendre efficaces en les accompagnant.

C'est dans le fils, dit l'Esprit-Saint, qu'on reconnaît le père; oui, je n'ai besoin que de voir l'héroïque soumission d'Isaac pour sentir ce que dut être la foi d'Abraham. Et vous ô jeune Tobie, vous dont on aime tant à suivre les pas dans la carrière que vous illustrâtes par tant de vertus, vous qui fûtes successivement tout ce que la plus soignée éducation annonçait que vous seriez; quels traits nous réfléchissez-vous si ce ne sont les traits d'un père, que sans contredit on peut proposer pour modèle à tous les autres ? Ah! je m'attends à trouver des prodiges de pudeur parmi les filles de la femme forte, mais je ne suis point surpris que David adultère ait un fils incestueux, ni que les crimes de Jézabel se reproduisent dans Athalie.

N'allez pas cependant, chrétiens, vous figurer que je veuille vous faire entendre qu'essentiellement liée à une bonne éducation, la piété se transmette comme un héritage du père aux enfants, car alors peut-être on perdrait Dieu de vue, alors peut-être on serait tenté de penser qu'indépendante de son secours, la vertu n'est que le fruit des efforts humains; et s'il inspire quelquefois le goût de la piété à certains enfants malgré les exemples de leurs pères, ou que si quelquefois il permet que la plus sainte culture dégénère en impiété, c'est afin que toute bouche confesse humblement la gratuité de ses dons; mais il n'en est pas moins vrai que, dans le cours ordinaire de la Providence, la piété du père garantit presque toujours la piété du fils; que celui-ci marche presque toujours dans le sentier de celui-là, et qu'enfin, selon que le vice ou la vertu domine dans le premier, l'un ou l'autre également domine dans le second.

Ainsi donc, chrétiens, que l'exemple échauffe vos leçons; qu'il donne à la correction tout son ascendant, à l'instruction toute son utilité; soyez irrépréhensible pour reprendre avec succès, pieux pour inspirer la piété, fidèles, en un mot, au dépôt que Dieu vous a confié, qui fait l'espoir de la société ou de la patrie, et à la garde duquel est attaché votre bonheur. Usez de votre autorité de manière à la rendre assez forte pour se faire craindre, assez douce pour se faire aimer, et maniez par elle à propos les ressorts qui font mouvoir les jeunes cœurs. Sachez, d'abord vous contenter de peu pour avoir plus; louez quelquefois ce qui est commencé; au lieu de blâmer ce qui est défectueux, excusez même s'il le faut pour donner du courage; dissimulez pour ne pas trop sévir; applaudissez de temps en temps à l'apparence du succès pour mieux en obtenir la réalité; attendez surtout ce que l'âge doit mûrir de peur de le faire avorter par un zèle trop impatient. Vicaires de Jésus-Christ dans vos familles, soutenez cette haute dignité par la pratique des devoirs sacrés qu'elle impose, soyez pères selon Dieu, et vous souvenant toujours que la Providence n'a mis si près de vous vos enfants qu'afin qu'ils ne puissent ni échapper à vos regards, ni se soustraire à votre sollicitude; ne donnez aucun relâche à celui-ci, ne détournez jamais ceux-là, soit pour les fixer dans les vrais sentiers, soit pour les y ramener quand peut-être, hélas! c'est vous qui les en avez détournés; préparant ainsi et pour la postérité une génération plus parfaite, et pour vous mêmes une source intarissable de joie et de délices. Or voilà ce que le Prophète avait en vue quand, à propos des enfants qu'une sage éducation fait prospérer, il les compare à autant de flèches de choix dont un homme courageux sait se servir, et qu'il s'extasie sur le bonheur de celui qui a su en remplir son carquois : *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis.* (*Psal.* CXXVI, 5.) Ne vous laissez point effrayer par des obstacles qu'un grand ouvrage à consommer doit naturellement offrir; plus ils vous paraissent difficiles, plus ils doivent exciter en vous l'ardeur de les surmonter, plus vous faire instamment demander la grâce qui les aplanit, plus vous faire sentir combien le prix réservé à ceux qui les auront vaincus sera magnifique, plus enfin, vous faire compter sur la gloire promise au serviteur fidèle et diligent que le Seigneur a établi chef de sa famille, auquel sont donnés tous les biens du ciel pour avoir bien rempli sa tâche sur la terre : *Super omnia bona sua constituet eum.* (*Matth.*, XXIV, 47.)

DISCOURS XX.

DEVOIRS DES ENFANTS.

Et dixit adolescentior patri : Pater da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (*Luc.*, XV, 12.)

Le plus jeune des deux fils dit à son père : Mon père donnez-moi la portion de mon patrimoine qui me revient.

Il n'est, chrétiens, aucun de vous qui ne blâme ou ne déplore la conduite d'un fils assez peu sensé pour envisager comme l'époque de son bonheur l'instant qui le dérobera pour toujours à la vigilance de son père; assez dénaturé pour en faire à celui-ci la proposition révoltante; assez malheureux pour que le père consente à une séparation qui va plonger le fils imprudent dans le plus bas degré de l'indigence et de l'infortune. Un peu moins de condescendance dans l'un, un peu plus d'amour du joug paternel dans l'autre aurait sans doute épargné à tous les deux de bien cuisants chagrins, en leur ménageant les plus solides jouissances; ils auraient goûté dans le sein d'une famille bien ordonnée tous les plaisirs réservés à la pratique de leurs mutuelles obligations, et au milieu de cette joie pure que font naître à l'envi, la tendresse, l'amour, la satisfaction

réciproque, ils auraient coulé des jours sereins que n'auraient point troublé les orages causés par l'oubli de ces mêmes obligations. Or comme j'ai traité ailleurs celles qui concernent les pères envers les enfants, je traiterai aujourd'hui celles qui concernent les enfants envers les pères; obligations saintes, devoirs sacrés, hélas! maintenant trop négligés pour ne pas dire trop méconnus au sein même du christianisme, qui pourtant les recommande avec tant de force et les persuade avec tant d'onction. Pour mieux développer ces devoirs, je les réduis, avec tous les moralistes, au nombre de quatre, lesquels vont à la fois diviser et condiviser mon discours; c'est d'abord du respect comme aussi de l'obéissance due aux parents que je vous entretiendrai dans mon premier point; c'est ensuite de l'amour, comme aussi des soins qui leur sont dus, que je vous entretiendrai dans mon second point; voilà chrétiens, le plan que je me suis tracé et que je vais remplir avec le secours de l'Esprit Saint que j'implore, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le respect, ensuite l'obéissance, voilà, chrétiens, les fruits que les parents ont eu le droit de se promettre de la part de leurs enfants: tels sont les premiers devoirs indispensablement prescrits à ceux-ci envers ceux-là. Premièrement le respect: car comment en refuser le tribut pour peu qu'on remonte à la source de l'autorité paternelle, ou pour peu qu'on sache apprécier ce qu'elle est: ***J'ai possédé un enfant par la grâce de Dieu***, s'écria la première femme (*Gen.*, IV, 1), à qui déjà Dieu lui-même avait dit: *Vous serez sous la puissance de votre époux et il sera votre chef.* (*Gen.*, III, 16.) Paroles remarquables en vertu desquelles tout est réduit à l'unité dans le gouvernement domestique. L'enfant qui vient de naître appartient à la mère, qui elle-même appartient à son mari, dont le pouvoir s'étend par conséquent sur tous les fruits de l'union conjugale; d'où il suit que l'autorité paternelle est la plus ancienne, comme aussi la plus vive image de l'autorité du Très-Haut, puisqu'elle naquit avec le premier fils accordé aux vœux du premier père; non, il n'en est aucune ici-bas, ni d'aussi forte, ni qui date d'aussi loin, toutes étant, à son égard, de création postérieure, toutes en ayant fait leur modèle ou encore toutes ne tendant qu'à la représenter et toujours d'autant plus parfaites qu'elles en sont plus rapprochées; éloge, en passant, rendu à la monarchie, c'est-à-dire au gouvernement d'un seul, lequel, dès le principe, ne fut autre que le gouvernement paternel.

Ah! si l'homme eût conservé son originelle vertu, s'il eût pu voir une postérité éclore et se propager autour de lui avec l'héritage précieux de son innocence; qu'y aurait-il vu par-dessus tout dominer, sinon sa propre autorité invariablement, continuellement dominer et toujours également respectée? L'Eden, en se peuplant de nouvelles familles, les aurait vues constamment, s'enchaîner, s'assortir, se combiner les unes avec les autres, se courber sous leurs chefs respectifs, qui eux-mêmes se seraient courbés sous le chef universel: un seul sceptre aurait alors régi l'univers, un seul trône aurait été le point central où tout serait venu retentir, et l'on aurait admiré sur la terre la hiérarchique subordination qui tient en harmonie et réunit les célestes chœurs. Mais le premier délit qui survint dérangea tout, une funeste indépendance en fut la déplorable suite: il fallut dès lors contenir des passions qu'importunait un joug très-légitime, et conséquemment donner aux parents sur leurs enfants un empire plus absolu, empire qui, chez certains peuples, s'étendait jusqu'au droit de vie et de mort; tant, au lieu de l'affaiblir, le péché n'a fait que le renforcer en le rendant plus nécessaire.

D'ailleurs, chrétiens, d'ailleurs quel a pu être le dessein de Dieu en distinguant le quatrième commandement de tous les autres, ou qu'aurait-il voulu nous faire entendre en l'investissant d'une spéciale promesse, sinon combien il avait à cœur de consolider l'autorité paternelle? Mais autant il en récompense les observateurs ponctuels, autant il en punit les infracteurs sacriléges: témoin le peuple issu de Cham, sur lequel de jour en jour ne pesèrent tant de fléaux, que pour châtier l'impie dérision dont ce même Cham s'était rendu coupable envers Noé. Vous qui hardis contre vos parents, levez en leur présence un front superbe, comme pour les défier ou braver leur courroux en leur rendant menace pour menace? Ah? tremblez en écoutant la malédiction destinée à fondre sur vous; voici, mot pour mot, ce que dit l'Esprit-Saint: *Que l'œil qui insulte à son père et qui méprise l'enfantement de sa mère soit arraché par les corbeaux des torrents, et dévoré par les enfants de l'aigle.* (*Prov.*, XXX, 17.)

Celui qui outrage de paroles son père ou sa mère sera puni de mort, est-il ordonné dans la loi. (*Exod.*, XXI, 17.) Ce n'est pas tout, ajoute saint Chrysostome, et remarquez avec lui cette circonstance effrayante, la loi a voulu que le père lui-même conduisît le fils criminel au milieu de la ville, et que là, au lieu de n'être que les spectateurs de son supplice, les assistants en fussent eux-mêmes les ministres; afin que, lorsque chacun regarderait la main qui aurait lancé la pierre contre le coupable, il se souvînt de ne pas tomber dans un aussi atroce délit; ou encore afin de nous prouver que celui qui outrage ses parents fait injure à tous les hommes; tous punissant de leur propres mains parce qu'ils sont tous offensés, et que bien que n'ayant rien à démêler ni avec celui qui a fait l'outrage, ni avec celui qui l'a reçu, ils n'en doivent pas moins s'enflammer d'une indignation unanime, et regarder le fils irrespectueux comme un monstre horrible, ennemi déclaré de Dieu, de la nature, des lois, de tout le genre humain.

Je sais, chrétiens, qu'à proprement parler, il n'y a que Dieu qui soit dans le vrai sens notre père ; je sais que c'est ainsi qu'il nous ordonna de l'invoquer lorsqu'il nous instruisit par son propre Fils, lequel même nous défend d'appeler de ce nom personne autre ici-bas : *Patrem nolite vocare vobis super terram.* (*Matth.*, XXIII, 9.) *C'est vous*, dit Isaïe, *ah! c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes notre Père, car Abraham ne nous connaît pas et Israël ne sait qui nous sommes.* (*Isa.*, LXIII, 16.) Hélas! nos pères ne portent ce nom que parce que vous en avez fait les instruments de votre puissance pour nous enfanter, et comme c'est vous seul qui nous avez formés dans le sein maternel, vous seul qui avez protégé la faiblesse de notre enfance, vous seul qui avec notre âge avez fait croître notre corps, développé nos facultés et mûri notre raison, à quel autre qu'à vous offrirons-nous l'hommage de tant de signalés bienfaits? Mais nous savons aussi que cet hommage ne peut arriver jusqu'à vous sans qu'il ne passe préalablement par les mains de nos parents, puisque vous avez laissé tomber sur eux un rayon de votre majesté souveraine, et qu'ayant mis en eux, comme étant en quelque sorte nos créateurs, une image de la puissance par laquelle vous avez tout fait, vous avez mis également en eux, pour l'exercer en votre nom sur nous, une image de la puissance que vous exercez sur vos œuvres, afin que les voyant toujours à ce haut degré d'élévation où vous avez daigné les placer, nous ne manquions jamais au respect qui leur est si justement reversible.

Et certes, chrétiens, ce respect, l'Ecriture vous ordonne de le rendre envers ceux-là même qui ne vous sont rien, mais que leur âge a mis si fort au-dessus de vous. Elle veut que vous leur offriez le tribut de vénération qui leur est dû par tant de titres, ne fut-ce que par celui de vous avoir devancés de beaucoup dans la carrière de la vie, d'avoir, par conséquent sur vous en lumière, en prudence, en raison, l'avantage ou l'ascendant qu'une longue expérience a dû leur donner; car, bien qu'ils soient au terme de leur existence, quelle supériorité sur vous n'ont-ils point par le genre de leurs méditations et de leurs pensées? Ah! n'eussiez-vous fait que remarquer en eux l'amélioration de leur âme à mesure que leur corps allait s'affaiblissant, de quels sentiments ne devriez-vous pas vous pénétrer à leur aspect? *Lève-toi devant ses cheveux blancs*, dit le Seigneur, *honore le vieillard et crains ton Dieu, je suis l'Eternel.* (*Levit.*, XIX, 32.) Précepte à la fois riche et sublime, qui ne semble au premier aperçu qu'être un précepte religieux, mais dans lequel, pour peu qu'on le médite, il est aisé de sentir ou d'entrevoir une des plus belles institutions politiques, car il perpétue au milieu de nous l'idée de respect, cette idée primordiale si universelle parmi les peuples, et adhérente évidemment à l'organisation sociale : ce beau précepte, en fixant les droits que donne la suprématie des ans, gradue aussi et classe les âges différents; il établit entre eux la plus ravissante harmonie ; l'âge mûr dès lors préside à l'adolescence, l'adolescence à l'enfance, la vieillesse à l'âge mûr, la longévité à la vieillesse; tout se lie et se tient, chacun demeure dans l'ordre ou le rang qui lui est prescrit, et vénère dans ses devanciers une surveillance tutélaire qui tourne tout entière à son avantage.

Précepte au surplus, et c'est ici que vous avez à m'écouter avec plus d'attention, c'est ici que vous allez vous initier dans le sens profond de cette parole du Psalmiste : *Ma chair alors brillera dans sa première fleur :* « *Et refloruit caro mea* (*Psal.* XXVII, 7); précepte, dis-je, au surplus, qui nous fait vivement sentir que ce que le vieillard tient caché sous les rides que le temps a gravés sur son front, ne saurait évidemment passer avec le temps, ni avoir le temps pour mesure. Non, ce n'est pas à une herbe défaillante qui se fane pour tout à coup se sécher, ce n'est pas non plus à une poussière ignoble qui sera bientôt le jouet des vents, que l'Ecriture nous prescrit de décerner le respect : en nous disant de vénérer ce vieillard, elle veut que nous le regardions comme subissant déjà la glorieuse transformation qu'un avenir sans fin doit amener et consommer, ou encore comme tout rayonnant déjà de cette heureuse immortalité qui sera notre commun partage.

Précepte enfin, et conséquemment de l'importance duquel nous ne saurions nous préserver assez. Voyez, comme pour mieux en obtenir l'observation, le Créateur daigne se mettre à côté de ceux qu'il veut qu'on honore, nous donnant de la sorte à penser que le respect à rendre au vieillard doit tenir du respect que l'on doit à Dieu même, et afin que nul ne puisse se glorifier de l'espace qui lui reste à parcourir pour atteindre au dernier âge, le Seigneur ajoute ces paroles : *Je suis l'Eternel :* comme s'il disait : Quelque vaste que vous supposiez l'intervalle qui vous sépare du vieillard, cet intervalle ne compte point devant mon éternité ; ceux qui n'ont plus l'avenir que votre adolescence vous promet, l'eurent autrefois comme vous, il n'est plus maintenant pour eux que comme le jour d'hier : tel bientôt il sera pour vous, surtout si vous le circonscrivez ici-bas ; car les jours vraiment longs ne sont que pour le juste : l'homme juste est celui qui ne vieillit point, parce qu'il est le seul qui, rajeunissant de plus en plus en vertu, peut trouver dans sa fin le plus beau des commencements. *Levez-vous* donc *devant les cheveux blancs, honorez-moi dans le vieillard , je suis l'Eternel : « Coram cano capite consurge et honora personam senis, ego Dominus.»* (*Levit.*, XIX, 32.)

Or, mes frères, si ce précepte est à tel point urgent, eu égard à ceux qui ne vous sont supérieurs que par leur âge, combien plus ne l'est-il pas eu égard aux auteurs de vos jours? C'est donc un profond respect que vous leur devez, un respect inviolable, en

tout temps ou en quelque situation que vous vous trouviez, eussiez-vous même atteint cet âge où l'on vous autorise à être vos propres arbitres : car, qui vous conduira s'ils ne vous conduisent, eux qui sont vos guides, vos phares naturels, eux qui ont de plus en sagesse par leur âge tout ce que vous en avez de moins par le vôtre? Mais surtout supportez-les avec patience, quels que soient les avantages que vous pensez avoir sur eux, ou quel que soit le rapport sous lequel vous croiriez les surpasser. Et nulle dispense sur ce point à raison des vertus ou des qualités qui vous sont personnelles, nulle non plus à raison de votre mérite ou de vos talents, nulle enfin non plus à raison de la dignité même la plus haute. Ah! celle-ci ne servit qu'à rendre plus solennel, plus profond le respect de Joseph envers Jacob. Supérieur à tous ses frères par le rang qu'il tient, il est leur modèle dans le rang où il se place eu égard à leur père commun. Non, rien de plus touchant, ni de plus pompeux que l'accueil qu'il fait au saint patriarche ; il s'environne alors, il est vrai, de toute sa grandeur, mais c'est uniquement pour donner plus d'éclat au respect dont il est pénétré envers son père. Tel, dans la suite, se montre David ; David en qui l'onction de Samuel ne fit que renforcer les vertus qui avaient embelli son enfance ; David qui, bien que désigné roi, n'en demeura pas moins, pour attendre son heure, simple berger, le plus grand, mais toujours le plus respectueux des fils d'Isaï. Et vous, ô Esther! pour être assise sur le premier trône du monde, en fûtes-vous moins respectueuse envers celui qui, vous tenant lieu de père, en avait eu à votre égard toute la sollicitude ? cessâtes-vous jamais de rendre à Mardochée la vénération, la déférence, l'honneur dont votre enfance lui avait été tributaire?

Maintenant, chrétiens, pour passer par induction du premier au second devoir, je dis que l'un des caractères distinctifs de la filiale piété, le caractère sans lequel le respect ne serait qu'une action dérisoire, le caractère qui, à le bien prendre, suit naturellement du respect, c'est celui que le Seigneur, par l'organe de Jérémie, a lui-même tant célébré dans les enfants de Jonadab (*Jer.*, XXXV); c'est l'obéissance quand elle est selon Dieu, c'est-à-dire quand on la rapporte à celle que l'on doit à Dieu ; obéissance dès lors pleine et intérieure, qui n'est pas seulement d'honnêteté ou de pure bienséance, mais de devoir, mais de religion, et que par conséquent on doit rendre à tout homme que la Providence a placé au-dessus de nous, à toute puissance qui vient de Dieu, de quelque ordre qu'elle soit, temporelle ou spirituelle ; car, que serait-ce qu'une autorité qui ne pourrait commander, ou à laquelle on ne serait pas tenu d'obéir? Ne serait-elle pas un vain privilége, si les inférieurs qu'elle doit régir pouvaient sans crime éluder ses arrêts, ou se soustraire à son joug? De bonne foi, chrétiens, serait-il quitte envers ses parents celui qui, tel qu'Esaü leur prodiguerait au dehors tout ce qu'il leur doit de vénération, mais qui, tel que ce fils rebelle, oserait braver leurs ordres les plus sévères, ou leur désobéir dans les choses les plus graves? Ah! puisqu'il est juste de dépendre de ceux à qui les lois humaines, le sort des armes, ou notre propre détermination nous asservissent, combien plus juste n'est-il pas de dépendre de ceux à qui Dieu, la nature, tout ce que nous sommes nous soumettent. Donc, rien de plus strictement exigé à leur égard que l'obéissance à leur volonté, et cela, à tout âge, en tout temps, en toutes choses, comme à Dieu même, ou dans l'intention de plaire à Dieu. Par conséquent, dit saint Bernard, sans balancer, ni répliquer, ni différer, ayant toujours les yeux ouverts pour considérer, toujours les oreilles attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains prêtes pour travailler au premier signal de l'autorité paternelle. Enfants, obéissez à vos parents, dit saint Paul (*Coloss.*, III, 29); vous n'avez pas de moyen plus sûr pour plaire au Seigneur qui préfère l'obéissance à toutes les victimes, c'est-à-dire à tout ce que vous offririez sans elle, ou que vous regarderiez comme pouvant en tenir lieu. En quoi juge-t-on de la puissance du centenier de l'Evangile? si ce n'est que tout s'ébranle à sa parole et que tout ce qu'il dit s'exécute comme il l'a dit : or, c'est ainsi qu'on doit juger de la puissance de vos parents sur vous. N'admirez-vous pas avec quelle ponctualité les familles patriarchales obéissaient à leurs chefs? O promptitude! ô fidélité de leur soumission! Et quels fils que les Isaac, et les Jacob! Les ordres souverains de leur père une fois énoncés, c'était à qui s'empresserait le plus de les remplir, exigeât-on, comme on l'exigea du premier, le sacrifice de leur vie.

Mais qu'ai-je besoin de vous rappeler des exemples éclipsés par celui de l'Homme-Dieu? Que lisons-nous dans l'Evangile? Et Jésus leur était soumis : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.) Ainsi donc, ainsi la sagesse éternelle était soumise à ceux qui pourtant n'avaient de sagesse que ce qu'elle avait daigné leur en communiquer. Ainsi, le Fils unique de Dieu reçoit le commandement d'un homme, il s'abandonne à la direction de ceux-là même qu'il dirige; lui, le suprême ouvrier, il se courbe devant son ouvrage, il rend à sa créature une obéissance qui, tant il voulait la recommander ou l'ennoblir, il rend, dis-je, à sa créature une obéissance qui, selon saint Ambroise, était bien plutôt un enseignement donné dans ce que son humanité pouvait déployer de vertu, qu'un rabaissement de sa divinité ou une diminution de sa toute-puissance : *Magisterium virtutis humanæ non divinæ imminutio potestatis.* Or, comment trouver odieux ou difficile un joug que le Sauveur lui-même a porté, ou qu'il a sanctifié et allégé par la céleste onction de sa grâce? Ah! chrétiens! si vous croyez qu'il est indigne de vous d'imiter les exemples des hommes, le serait-il d'imiter les exemples d'un Dieu?

Et puisque vous ne pouvez le suivre partout où il va, c'est-à-dire puisque vous ne pouvez imiter de lui les ineffables perfections qui le tiennent à l'infini éloigné de vous, imitez du moins les perfections qui le mettent si près de vous. Oui, marchez du moins après lui dans la pratique des vertus qu'il a eu la condescendance de pratiquer exprès pour vous, lorsqu'il devint l'un d'entre vous : *Dignare vel sequi quo tibi condescendit.*

Toutefois, chrétiens, ne pensez pas que j'entende vous parler ici d'une obéissance aveugle aux ordres même injustes de vos parents ; loin, loin de vous une dépendance aussi vile, sachez que nul ne doit être obéi au préjudice des droits de Dieu, et que même hésiter dans le choix serait un crime. Ah ! c'est alors que la menace doit tonner en vain ; c'est alors qu'il faut avoir le courage de s'affranchir d'une puissance qui cesse elle-même d'être juste en exigeant ce qui ne l'est pas ; c'est alors que plus que jamais nous devons sentir qu'il est en nous une chose à l'abri de la violence d'autrui et que la violence d'autrui ne doit jamais pervertir ; c'est alors qu'on doit s'écrier avec la sainte énergie des apôtres qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* (*Act.*, V, 29.) J'ajoute qu'alors c'est mettre le comble à l'obéissance que d'y manquer, car, ce que vous devez à vos parents doit être réglé sur ce que vous devez à Dieu, de qui relève l'autorité de vos parents, lesquels, par cela seul qu'ils prescrivent quelque action désordonnée, n'étant plus eux-mêmes dans l'ordre, ne sont plus dignes d'être écoutés. Souvenez-vous, en effet, de Jonathas ; examinez la position pénible de ce prince, et voyez s'il fut jamais plus avantageux d'obéir ou plus périlleux de désobéir ? Cependant, que purent sur ce même Jonathas les suggestions, les exemples, les ordres mêmes paternels ? Le vit-on s'écarter d'un point de la voie d'où son père le pressait de se détourner ? et ne va-t-il pas jusqu'à s'exposer au ressentiment d'un roi injuste pour offrir au prince persécuté tous les secours de l'amitié la plus empressée, heureux de désobéir quand l'obéissance devenait un crime ?

Si un magistrat subalterne m'ordonnait quelque chose de contraire à ce qu'a ordonné le proconsul, je lui désobéirais, dit saint Augustin, pour obéir au proconsul ; et si le proconsul m'ordonnait ce qui est défendu par l'empereur, je désobéirais au proconsul pour obéir à l'empereur. Ainsi, en s'élevant par degrés de la moindre autorité à la plus haute, il demeure démontré que celle-ci ne peut jamais souffrir de concurrence et doit toujours l'emporter. Jésus ne connaît que les devoirs imposés par sa mission tant qu'il s'agit des intérêts de son Père, tels les enfants ne doivent connaître que leurs vrais devoirs tant qu'il s'agit des intérêts de Dieu, à l'autorité duquel l'autorité de leurs parents est subordonnée, et, dans les cas où ils sont forcés de désobéir, que de ménagements de leur part à garder ! que de sages précautions à prendre ! que de regrets à manifester de ne pouvoir plier sous le joug d'une autorité qui se méprend et qui s'égare ! Les réponses douces, les observations modérées ; ces avis modestement indirects qui ne sont jamais sans fruit ; un je ne sais quel art de céder, pour ainsi dire, en résistant ; voilà ce qu'un enfant bien né doit avoir soin de mettre en avant. Il faut que dans sa conduite ainsi que dans ses discours tout se ressente du respect, rien de la rébellion ; il faut que l'inflexibilité qu'on exige de lui sous un rapport ne blesse en rien la flexibilité qu'on exige sous tous les autres ; enfin, il faut que si, tel que Salomon, il est obligé de désobéir à sa mère, il sache du moins désobéir comme ce prince avec tous les égards de l'obéissance. Mais c'est assez vous avoir entretenus des deux premiers devoirs imposés par le quatrième commandement, il en renferme encore deux autres qu'il s'agit d'expliquer, et qui vont remplir ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE

De même, chrétiens, que tous nos devoirs sont remplis envers Dieu quand notre cœur est plein de l'amour que nous avons pour lui ; ainsi l'amour que nous avons pour nos parents nous acquitte envers eux de tout ce que nous leur devons ; c'est le plus haut degré de la piété filiale, il en fait toute la perfection, et sans cet amour le respect lui-même le plus profond, comme aussi l'obéissance la plus empressée ne seraient pas, il s'en faut bien, d'un assez digne prix, et nous laisseraient trop en deçà des obligations que le quatrième commandement nous impose. Séparez, nous dit un saint docteur, séparez du soleil les rayons qui l'environnent, il est sans éclat ; le ruisseau de sa source, il n'est plus ruisseau ; l'arbre de ses racines, il se dessèche ; ôtez à un fils l'affection envers son père, ce n'est déjà plus un fils : *Jam non erit filius.* Aussi quand Tobie ordonne à son fils d'honorer sa mère, il ne se contente pas de lui proposer les motifs qui sont faits pour exciter le respect, il lui propose encore, et préférablement à ceux-là, les motifs qui sont faits pour exciter l'amour : ce sont les soins assidus, les travaux continuels d'une mère, ce sont ses alarmes, sa sollicitude ; tant de vœux, tant de soupirs échappés à sa vive tendresse, les pleurs même qu'elle a versés ; en un mot, tout ce qu'elle a fait ou souffert pour le fruit de ses entrailles ; voilà ce que le saint vieillard ne manque pas de mettre en avant : *Memor esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te.* (*Tob.*, IV, 4.) O Dieu ! quand pour mieux exprimer votre bonté envers nous, vous daignez vous comparer à une mère qui ne respire que pour le fils qu'elle nourrit de sa substance après l'avoir porté dans son sein, vous ne pouvez sans doute vous montrer à nous sous un aspect plus attendrissant, ni parler à notre cœur un langage plus pathétique. Oh ! combien chère

doit être à un fils, celle dont les soins ont pu rivaliser avec les soins que vous prenez vous-même, et quel amour ne lui devons-nous pas puisque, par le sien envers nous, elle a pu si énergiquement nous retracer le vôtre!

En effet, chrétiens, ce fut sans songer même à aucun retour de votre part que des parents sensibles entourèrent votre berceau, qu'ils subirent tant de privations, qu'ils s'exposèrent à tant de périls; avec quelle précaution ils écartaient loin de vous tout ce qui aurait pu nuire à votre frêle existence, et combien de fois vous avez dû la vie à l'activité de leur diligence, à la sagacité de leur protection! Hélas! ils ne voyaient, ils ne connaissaient que vous; leurs délices étaient d'être avec vous; c'est en vous qu'ils avaient placé leur trésor, tout leur être vous appartenait, leur vie avait passé en entier dans la vôtre. A mesure que vous croissiez, vos grâces, vos manières, qui, de plus en plus, se développaient, remplissaient leur âme de joie. Et quel moment, pour eux, que celui où vous commençâtes à leur sourire, à bégayer leur tendre nom; mais aussi, à ce moment, de nouveaux soins, de leur part, envers vous, commencèrent, et encore quels soins! Ah! sans eux, tous les autres n'auraient point porté ou même auraient été des soins funestes. Comme on voit un sage agriculteur préparer assidûment le sol qu'il doit ensemencer, ne rien épargner pour le rendre fertile au gré de ses vœux ou autant qu'il peut le devenir : ainsi, on les vit se livrer tout entiers à la culture de votre âme; vous inspirer l'amour de la sagesse, faire éclore en vous la vertu, diriger vos affections vers le bien, perfectionner de plus en plus en vous l'image du Créateur, vous instruire, vous façonner peu à peu; enfin, ne rien négliger de tout ce qui peut assurer le succès d'une bonne éducation. Telle est la grande tâche qui toujours les a tenus en haleine; tel, le travail qui les a occupés durant vos premières années. Ah! le respect serait bien froid si on se bornait à l'offrir en retour de tant de généreux sacrifices : c'est l'amour qui peut les payer, l'amour seul y correspondre, et pour mieux l'aviver ou l'entretenir cet amour, il ne faut jamais les oublier : *Memor esse debes quæ et quanta pericula passa est propter te.*

Eh quoi! mes frères, vous ne connaissiez pas encore la reconnaissance, que vous en aviez toute l'expression : oui, sans pouvoir encore la pratiquer comme vertu, vous vous livriez à son impulsion; dirai-je par un instinct qui se serait prolongé au delà de votre adolescence si vous eussiez gardé le souvenir des temps qui la prévinrent; de même que par l'une des constantes lois de la nature, l'arbuste naissant se tourne sans cesse vers le soleil, vous vous tourniez sans cesse vers les auteurs de vos jours; vos yeux cherchaient impatiemment les leurs; vous sembliez n'avoir de mouvement que pour leur plaire. Ingrats! n'auriez-vous donc grandi sous les yeux de vos parents que pour décroître en amour envers eux? et comment a-t-il pu arriver que l'instant où ils mirent le comble à leurs bienfaits par des sacrifices qui ont consacré votre indépendance, soit devenu l'instant fatal où vous avez cessé de sentir tout ce qu'ils ont fait pour vous?

Oh! qu'il est malheureusement commun parmi les jeunes gens, l'oubli de la tendresse ou des soins dont ils furent pourtant l'unique objet! Hélas! ils font rarement entrer dans le calcul de leurs obligations leurs premières années; on dirait qu'ils pensent avoir été créés dans la maturité de l'âge ou que tels qu'Adam ils n'ont pas eu à passer par les accroissements successifs de l'enfance; l'époque seule où leurs intérêts de fortune ont été réglés est le point où ils s'arrêtent; tout ce qui se trouve avant ce point est censé nul à leurs yeux, ou, s'ils prêtent l'oreille au récit qu'on leur en fait, ce n'est que pour assister en souvenir au commencement d'eux-mêmes; funeste amour-propre qui, en les fascinant de la sorte, leur cache les saints devoirs qu'ils ont à remplir, et les dénature en les portant sans cesse à s'isoler.

Ah! chrétiens, loin, loin de vous ses conseils perfides et mensongers; cédez, au contraire, à de plus délicieux sentiments : que ceux qui vous consacrèrent toute leur tendresse reçoivent à leur tour l'hommage entier de la vôtre. Ils mirent toute leur complaisance en vous quand vous étiez à l'aurore de votre âge; mettez aussi toute la vôtre en eux quand ils sont au crépuscule de leurs jours; faites refluer sur eux la bienveillance qu'ils vous prodiguèrent; que votre cœur soit embrasé du même amour dont le leur fut embrasé : amour qui, de leur part, ne mit aucune borne à leurs bienfaits, et qui, de votre part non plus, n'en doit mettre aucune à votre reconnaissance. N'entendez-vous pas le Sage ouvertement vous défier de leur rendre jamais équivalemment tout ce que vous en avez reçu? Eh bien! rendez-leur du moins tout ce qu'il est en votre pouvoir de leur rendre, empressement pour empressement; sollicitude pour sollicitude; amour pour amour. Ah! quelque insolvables que vous soyez, vous cesserez de l'être à leurs yeux si vous les aimez tendrement.

Mais, comment concilier le précepte de l'amour de nos parents avec celui par lequel on nous ordonne de les haïr? *Je suis venu*, dit Jésus-Christ, *pour séparer le fils d'avec le père; la fille, d'avec la mère.* (*Matth.* X, 35.) Ailleurs, au prétexte allégué de rendre les derniers devoirs à des parents chéris, il répond, je dirais presque avec indignation : *Laissez les morts ensevelir les morts.* (*Matth.*, VIII, 22.) *Si quelqu'un vient à moi*, dit-il encore, *et ne hait point son père et sa mère, il ne peut être mon disciple* (*Luc.*, XIV, 26); or, n'est-ce pas là proposer un second commandement incompatible avec le premier?

Point du tout mes frères, ces deux commandements sont entre eux dans une parfaite harmonie, ou plutôt il ne font, en toute vérité, qu'un seul commandement que le Sauveur a voulu présenter sous un double

aspect afin d'en faciliter l'intelligence et fixer, dans tous les cas, la manière de le remplir : c'est l'ordre à observer dans la charité qu'il s'est plu à nous prescrire selon cette parole des *Cantiques : Il a réglé en moi la charité : « Ordinavit in me charitatem »* (*Cant.*, II, 4); et la haine envers nos parents, dont il nous parle, en l'entendant comme il l'entend, n'est autre chose que l'amour ' comme la guerre sainte qu'il est venu allumer parmi nous n'est autre chose que la paix. C'est, avons-nous déjà dit, c'est obéir à nos parents que de leur désobéir quand il s'agit d'obéir à Dieu : donc, c'est vraiment les aimer beaucoup que de les aimer moins quand il s'agit d'aimer bien davantage notre Dieu. Jésus repoussant avec force les instances de Pierre et le traitant alors en ennemi, ou bien le martyr demeurant ferme au milieu de tout ce que la tendresse paternelle peut faire agir de moyens pour l'ébranler : voilà, chrétiens, en action, la doctrine que, sans doute, je n'avais pas besoin, mais que je prends un vrai plaisir à exposer, ne fût-ce que pour vous montrer l'amour de Dieu dans son plus beau point de vue, je veux dire, lorsqu'il triomphe du plus fort, du plus légitime de nos penchants. Nous devons aimer Dieu sur toutes choses, plus que nos parents, plus que nous-mêmes; nous devons le préférer à tout, malgré tout, au mépris de tout : nous devons arriver jusqu'à lui, quelque effort, quelque prix qu'il en coûte, fallût-il même, comme Abraham, en venir à quelqu'un de ces grands sacrifices que notre cœur repousse le plus : *Per calcatum perge patrem.* Mais, après Dieu, dans l'amour que nous devons au prochain, nos parents doivent être et sont en effet, non-seulement les premiers, mais éminemment les premiers; c'est-à-dire qu'aucun autre de ceux que le sang nous lie ne peut leur être comparé, car Dieu seul est au-dessus d'eux, et dans la chaîne, dont nos proches forment les chaînons, ils sont bien au-dessus de ceux-là même qui les suivent de plus près. Aimer beaucoup nos parents, pour aimer bien davantage notre Dieu, voilà, chrétiens, la maxime par excellence qui doit régir tous les enfants; maxime où viennent se réunir les deux préceptes que j'ai expliqués, lesquels dès lors se fondent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre, se réduisant, comme je l'ai déjà dit, à un seul.

Ce n'est pas tout, et pour que vous sachiez mieux sentir l'admirable unité de la doctrine évangélique, il faut que vous observiez avec quelle sagesse le Sauveur se hâte de réparer la brèche qu'il semble avoir faite au quatrième commandement, en le préservant des préjugés introduits ou favorisés par une piété hypocrite; car le même zèle qu'il a fait éclater contre ceux à qui l'amour des parents mal entendu faisait trahir la cause de Dieu, il le fait éclater contre ceux à qui une religion mal entendue faisait abandonner la cause de leurs parents. Vous accusez disait-il aux pharisiens, et c'est ici que commence l'explication du quatrième devoir à remplir envers les parents, il ne fut jamais exposé avec plus de force, jamais on n'en mit dans un plus grand jour l'indispensable nécessité, ni jamais ses interprètes malveillants ne furent couverts de plus de confusion ; vous accusez mes disciples de transgresser les traditions des anciens dans des pratiques de peu d'importance, ou qui ne blessent en aucun sens la loi de Dieu : mais vous, ne la violez-vous pas, cette loi, pour suivre votre tradition? car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère : tous, cependant, vous prétendez que celui qui dit à son père et à sa mère, toute oblation que je fais en votre nom vous sera utile, est pleinement quitte à leur égard, quoiqu'en agissant ainsi, il soit bien loin de les honorer, donc, c'est vous qui par votre tradition avez rendu le commandement divin inutile : *Vos irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.* (*Matth.*, XV, 6.)

Or, chrétiens, d'après un texte aussi clair, qui ne voit que priver les parents de ce qui leur est dû sous prétexte de l'offrir à Dieu, c'est vraiment un sacrilége au lieu d'être un sacrifice, car Dieu abhorre de tels présents : non, il ne reçoit pas de la main de ses prêtres ce qu'il ne veut recevoir que de nous par la main de nos parents; de nos parents, qui sont comme nos prêtres, nos députés naturels vers lui, pour le remercier des biens temporels dont il a daigné nous combler, et qui, en usant pour leurs propres besoins de l'offrande tout entière, ne font que lui donner sa véritable destination ; ou même, en cela seul qu'elle passe par eux, la rendre plus riche, plus méritoire devant Dieu. Si vous soulagez, dit l'Esprit-Saint, votre père durant sa vieillesse, Dieu vous établira dans la justice, il se souviendra de vous au temps de l'affliction, et vos péchés se fondront comme la glace en un jour serein. Voulez-vous trouver la joie dans vos enfants, que votre père la trouve en vous ? Oh ! qu'il est méchant, celui qui aigrit sa mère en ne l'assistant pas, et combien est infâme le fils qui abandonne son père : *Quam malæ famæ est qui derelinquit patrem !* (*Eccli.*, III, 18.)

Tel est d'ailleurs, chrétiens, tel est l'ordre indiqué par la Providence qui, après avoir confié les enfants à la sollicitude des pères, confie ensuite les pères à la sollicitude des enfants, afin que la vieillesse de ceux-là trouve dans la jeunesse de ceux-ci, des secours proportionnés à des besoins que l'âge ou les infirmités ont dû faire naître, et que le fils devienne à son tour le protecteur affectueux de ceux qui, avec tant d'intérêt et d'affection, protégèrent son enfance. Admirable et touchante réciprocité, qui fait régner la concorde, la paix, le bonheur dans les familles, où sans elle on ne voit plus que trouble, mésintelligence, division.

Ah ! que n'est-il fidèlement observé, ce devoir dont je parle, et auquel tant d'heureux fruits sont attachés ! que ne sont-ils communs, les Tobie, qui sont l'œil de leur père aveugle, ou qui, du travail de leurs mains, sustentent leurs parents décrépits. Réduite à

glaner pour secourir une belle-mère dont elle a résolu de ne jamais se séparer, Ruth, au lieu de s'en plaindre s'en fait gloire; elle a même si peu de répugnance pour un travail qui la confond avec tout ce qu'il y a de plus pauvre dans Bethléem, qu'elle s'offre d'elle-même à le remplir, mais avec quel art, avec quelle déférence! ah! elle craint de blesser en autrui, la délicatesse dont elle a su triompher; pour l'amour d'autrui, elle s'insinue avec ménagement dans le cœur de Noémi; elle va jusqu'à demander comme une grâce, ce que peut-être on était sur le point de demander comme un service: Souffrez, agréez que j'aille dans quelque champ voisin, et je ramasserai les épis qui échappent aux moissonneurs.

O Jésus! vos regards expirants se tournèrent vers votre Mère; vous vous attendrîtes sur le délaissement auquel votre mort allait la réduire. Au milieu des opprobres de la croix, pendant que pour ne vous occuper que de nous, vous sembliez ne plus vous occuper de vous-même, vous vous souvîntes pourtant de celle qui vous avait enfanté, vous lui ménageâtes un consolateur non moins tendre qu'assidu, vous cependant, qui n'aviez pu en rencontrer aucun. Non, ce ne fut point assez pour vous, des soins qui durant vos jours mortels, signalèrent votre amour envers Marie; vous voulûtes encore chercher un moyen de les perpétuer, ces soins, en vous reproduisant dans un autre vous-même, et vous n'eûtes rien de plus empressé que d'inspirer envers votre Mère, au plus chéri de tous vos disciples, vos propres sentiments, nous laissant ainsi dans vos derniers adieux, avec la plus belle des leçons, le plus pathétique des exemples.

L'Évangile se tait, chrétiens, sur le détail des soins dont saint Jean dut s'honorer envers la mère de l'Homme-Dieu. Il nous laisse à présumer ce qu'ils durent être, soit à cause de celle qui en était l'objet, soit à cause de celui qui était chargé de les rendre. Ah! le premier-né des fils adoptifs de Marie, ne dut sans doute omettre rien, pour répondre à un privilége aussi glorieux, et le disciple qui se fondait pour ainsi dire en charité, et le disciple qui n'avait toujours le mot sacré de charité à la bouche que parce qu'il en avait la flamme dans le cœur, en aurait-il manqué lui-même envers la Mère du Dieu qui n'est que charité? Mais combien sont rares ses imitateurs! car, puisqu'il faut le dire, chrétiens, sauf un petit nombre d'enfants d'élite en qui tout ce que la piété filiale a de plus tendre, de plus fort, de plus élevé est devenu une habitude, ou plutôt un besoin, sauf, dis-je, un petit nombre d'enfants d'élite qui n'ont rien de plus cher ni de plus doux, que de pourvoir sans relâche aux besoins de leurs parents, combien n'en est-il pas qui les oublient ou les méconnaissent! Hélas! c'est presque toujours des mains d'un bienfaiteur étranger, qu'un père reçoit les secours obstinément refusés par un fils, lequel n'a pas honte de se décharger sur autrui, des soins qui pourtant ne concernent que lui seul, ou dont il devrait le plus s'honorer. Que rencontrons-nous à chaque pas, si ce n'est des parents délaissés, qu'afflige encore plus l'indifférence ou l'insensibilité de leurs enfants, que la situation même à laquelle ils se voient réduits; n'est-ce pas de leurs plaintes que retentissent à chaque instant nos tribunaux? Parents infortunés, qui leur eût dit qu'ils seraient à tel point trompés dans leurs plus douces espérances; qui leur eût dit que des enfants dont ils se promettaient tant de consolation, ne vivraient cependant que pour les désoler? Oh! que de chagrins ils se seraient épargnés, si, dociles au conseil de l'Esprit-Saint, ils ne se fussent point départis de l'autorité qu'ils avaient en main, et surtout s'ils eussent attendu au jour de leur mort pour transférer la propriété de leurs biens. Mais, que pouvaient, que peuvent de tels avis contre une bonté qu'il est toujours facile de surprendre, ou qui, malgré les puissants motifs qu'elle a de se contenir, ne désire rien tant que de s'épancher. Hélas! ce que l'amour paternel devrait toujours le plus appréhender, est toujours ce qu'il appréhende le moins; là où on lui dit qu'il ne saurait prendre assez de précaution, il se plaît à se persuader qu'il n'a besoin d'en prendre aucune; tout soupçon, toute défiance qui l'attristerait, il a soin de les écarter; enfin, le voilà qui, ne se réservant rien lorsqu'il devrait tout se réserver, croit consommer son propre bonheur, en consommant le bonheur d'un fils dans lequel il met toutes ses complaisances; tandis qu'alors il ne fait que mettre le comble au malheur qu'il n'a pas su prévoir, et que souvent le lendemain du jour où il a cru se signaler par une magnificence portée à un tel excès, entend ses regrets de n'avoir pas su la modérer.

O vous, s'il en est dans cette assemblée, ô vous qui les causez, ces accablants regrets, comment ne sentez-vous pas, car vous serez père un jour, comment, dis-je, ne sentez-vous pas que l'exemple que vous aurez donné dans votre jeune âge déposera contre vous-mêmes, et vous laissera sans défense contre ceux de vos enfants qui peut-être en auront été les témoins? Dites-nous la force que vous aurez pour exiger ce qu'on exige en vain de vous-mêmes? ou si vous pouviez invoquer la nature ainsi que la religion, en appui de vos droits, vous qui les aurez si ouvertement frondées quand elles vous astreignaient à des devoirs pareils à ceux auxquels vous voulez qu'ils soient astreints envers vous? Non que je prétende induire ou enhardir votre fils à vous refuser ce que vous refusez à votre père; non que je prétende l'autoriser à vous faire subir l'abandon que vous faites subir à son aïeul. Ah! malheur à lui s'il a pu mériter de servir d'instrument à la justice qui poursuit l'ingratitude filiale; malheur à lui s'il oubliait un seul instant qu'il est votre fils, que par conséquent, quel que vous soyez envers ceux

de qui vous reçûtes le jour, il n'en doit pas moins reconnaître le bienfait de l'avoir reçu de vous-même; que vous êtes à son égard tout ce que le Seigneur a voulu que vous fussiez; qu'en un mot, car la morale est immuablement fixe, elle ne peut ni se plier à nos caprices, ni s'adapter à nos priviléges, ni admettre autant d'exceptions qu'il nous plaît d'en imaginer, qu'en un mot, votre fils est redevable envers vous de tout ce dont vous êtes redevable envers votre père; par conséquent, tout ce que le précepte que je viens d'expliquer lui ordonne de vous rendre, je veux dire le respect, l'obéissance, l'amour, les soins, devoirs indispensables et sacrés, dont vous l'instruirez bien mieux par vos exemples que par vos leçons ou par vos discours.

Eh! bien, mes frères, eh! bien, si jusqu'ici vous avez imité l'enfant prodigue, en ses égarements, imitez-le dans son retour. Portez à votre père un cœur où, au lieu des sentiments qui lui auront causé tant de tristesse, il ne trouve que des sentiments propres à le combler de joie. O Dieu! c'est à vous de nous les inspirer ces délicieux sentiments; c'est à vous d'établir, de consolider par eux l'harmonie et la paix au sein des familles, et de faire ainsi de chaque maison un temple où votre saint nom soit à jamais béni. Ah! ce n'est que d'une vraie piété envers vous que la piété envers nos parents peut tirer toute sa perfection; c'est à votre grâce qu'il appartient de nous apprendre à les aimer selon vous, en nous apprenant que c'est vous que nous devons aimer en eux, ou bien que nous devons les aimer en vous; faites que les bienfaits que nous avons reçus de leur part, tiennent sans cesse en éveil notre reconnaissance, et que notre reconnaissance, toujours active, toujours libérale, soit toujours aussi, proportionnée à leurs besoins. O Dieu, exaucez leurs prières pour nous, comme aussi nos prières pour eux; rendez-nous dignes, enfin, de leur bénédiction, qui sera pour nous comme un gage de la bénédiction dont vous avez accompagné le quatrième commandement: bénédiction que vous n'avez promis de prolonger sur la terre que pour ensuite ne lui donner aucun terme dans le ciel. C'est la grâce, etc.

DISCOURS XXI.

(Premier sur la pénitence.)

CONTRITION ET SATISFACTION.

Vir sanus fieri? (*Joan.*, V, 6.)
Voulez-vous etre guéri?

Tout est mystérieux, chrétiens, dans les choses et les secours qui concourent à la guérison du paralytique de l'Evangile, et je vais en déduire une instruction pour vous sans contredit très-importante: je vais en prendre occasion de parler de votre propre guérison, en vous traçant les vrais moyens d'y réussir. La piscine située près la porte des victimes représentait celle que l'Eglise offre aux chrétiens dans le sacrement de la pénitence. Les malades nombreux qui se pressent autour de la piscine ancienne sont la figure des pécheurs qui, dans ces jours de salut, s'empressent autour du bain médicinal dans lequel ils doivent déposer les infirmités de leur âme. Le paralytique, étendu sans pouvoir descendre lui-même dans la piscine, exprime on ne peut mieux l'impuissance où est l'homme de recouvrer par ses propres efforts la santé. L'ange qui descend pour remuer les eaux nous indique évidemment notre divin Sauveur, qui imprime au sacrement la vertu de purifier les âmes; enfin l'homme officieux dont le paralytique attendait l'entremise désigne le ministre par qui le malade spirituel est plongé dans la piscine de grâce et de salut.

Vous voici, chrétiens, au bord de la piscine où vous avez tous le plus grand intérêt à être plongés. Mais voulez-vous être guéris? *Vis sanus fieri?* Du côté de l'Eglise tout est prêt: descente de l'ange, agitation de l'eau, ministre pour vous y plonger, rien ne manque de sa part; mais de votre part tout est-il prêt? avez-vous horreur de votre maladie? désirez-vous sincèrement d'en être délivré? êtes-vous dans les dispositions d'un cœur touché et attendri, d'un cœur franc et sans duplicité, d'un cœur résolu à expier le péché, trois sortes de dispositions qui se rapportent aux trois parties de la pénitence, que nous appelons les actes du pénitent, actes évidemment sans lesquels le pécheur ne pourrait être justifié par un sacrement où l'on exige de sa part la contrition qui déteste le péché, la confession qui avoue le péché, la satisfaction qui punit le péché; et voilà ce dont il s'agit maintenant de vous instruire s'il était possible de traiter à fond ces trois règles dans un seul entretien. Renvoyant donc à un autre jour le soin de vous instruire, touchant l'un d'entre eux, j'insisterai uniquement aujourd'hui sur les deux autres, c'est en premier lieu de la contrition, c'est en second lieu de la satisfaction que je vais parler, avec le secours de l'Esprit-Saint, que j'implore, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'acte par excellence du pénitent, et en même temps le plus nécessaire, l'acte sans lequel ne sont rien les deux autres, ou qui même à lui seul peut suppléer à leur défaut, lorsqu'il en renferme le désir ou qu'il est porté à un certain degré, c'est, chrétiens, la contrition, une vraie douleur d'avoir offensé Dieu, avec une ferme résolution de ne plus l'offenser. Voilà précisément en quoi elle consiste: ou, pour la définir comme saint Grégoire, elle consiste à pleurer sur les maux qu'on a commis, et à n'en plus commettre qu'il faille pleurer: *Mala perpetrata plangere et plangenda non perpetrare.* Non, ce n'est point assez, comme l'ont prétendu certains hétérodoxes, que le concile de Trente a foudroyés, ce n'est pas, dis-je, assez pour la contrition qu'elle nous fasse commencer une nouvelle vie, il faut encore, il faut avoir un douloureux souvenir de la vie ancienne; il faut, à l'exemple d'Ezé-

chias, en repasser les années avec amertume et componction. Il faut, dit saint Augustin, non-seulement se résoudre à ne plus faire le mal, mais encore se repentir de l'avoir fait, et pour me servir de la belle comparaison de saint Grégoire : De même que celui qui cesse d'écrire n'efface point ce qu'il a écrit, ainsi l'homme, qui cesse uniquement de pécher n'efface point les péchés commis dont il ne peut obtenir la rémission qu'en la sollicitant avec instance, ni la solliciter non plus avec instance qu'en se les rendant présents, comme David, par le plus poignant des regrets : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.)

Et quelle est chimérique, ou même encore blasphématoire, ô mon Dieu ! la doctrine qu'on nous oppose ! Quoi ! pour nous acquitter envers vous de nos dettes passées, il suffirait, en les oubliant, de ne plus en contracter de nouvelles ? Quoi ! sans aucune douleur de vous avoir offensé, nous pourrions concevoir le dessein fixe et généreux de ne plus vous offenser, ou bien serait-ce du besoin même du péché que pourrait sortir la bonne volonté de ne plus le commettre ? Et après de longues années, qui n'auraient offert qu'un tissu abominable d'iniquités, nous ne serions point tenus de vous offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié ?

Loin, loin de nous, mes frères, d'aussi monstrueuses erreurs ; il est de foi que le repentir seul peut nous ramener dans le sentier vivant de la justice, que la contrition embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir, c'est-à-dire que, par la contrition, le cœur du pénitent a trois mouvements, l'un de douleur, quant au passé; l'autre d'horreur, quant au présent; l'autre enfin de résolution, quant à l'avenir. Elle est parfaite ou imparfaite : parfaite, quand elle a pour principe une charité assez forte pour opérer la justification du pécheur avant qu'il reçoive le sacrement auquel, par sa définition même, elle n'est pas nécessaire ; imparfaite, quand elle ne peut justifier sans l'intervention du remède ou du sacrement, auquel, par conséquent, elle est une disposition si nécessaire qu'à son défaut le remède n'agirait point, le sacrement serait sans effet. Dans l'une, ainsi que dans l'autre de ces deux contritions, c'est le même amour qui agit, mais plus fort dans la première et plus faible dans la seconde ; elles diffèrent l'une de l'autre à la manière de deux flambeaux, dont l'un, plus grand, donne une clarté plus vive, l'autre, plus petit, une lueur plus sombre ; en vertu de la première, l'Esprit-Saint prend tout à coup possession du cœur où déjà il commence à régner; en vertu de la seconde, l'Esprit-Saint n'habite pas encore dans le cœur contrit : *Nondum inhabitantis*, mais il le meut, il l'aide à se frayer le sentier qui conduit à la vie : et toutes les deux ne sont ce qu'il faut qu'elles soient chacune qu'autant qu'elles ont les quatre caractères qui leur sont communs, je veux dire qu'autant que la douleur d'avoir péché est intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle.

Première condition, douleur intérieure : douleur du cœur, *animi dolor*, c'est-à-dire, non un repentir affecté, superficiel, ou qui ne serait que sur les lèvres ; mais un repentir vrai, mais un repentir qui afflige, qui remue, qui perce, qui déchire le cœur. Vous trouverez, disait Moïse, le Seigneur votre Dieu, si vous le cherchez de tout votre cœur, et dans la tribulation de votre âme. Voulez-vous rentrer en grâce avec le Très-Haut, s'écrie un prophète, eh bien ! brisez vos cœurs ; ce sont vos cœurs, non vos vêtements, qu'il faut que vous brisiez ; *Scindite corda vestra.* (*Joel.*, II, 13.) L'Ecriture ne tient pas aux pécheurs d'autre langage ; c'est toujours de leur part le changement du cœur qu'elle exige : au point qu'elle regarde comme nul tout ce qui se ferait sans cet essentiel préalable. Qui doute, en effet, chrétiens, qu'il faut réparer le péché par le moyen qui a servi à le commettre ? Or, c'est par le cœur qu'on l'a commis ; c'est le cœur qui est le grand, le premier, pour ne pas dire le seul coupable; donc c'est du fond du cœur que doit partir la contrition pour qu'elle soit dans l'ordre et qu'elle porte son fruit ; c'est là où est le mal, c'est là où est la plaie qu'il faut appliquer le remède ; c'est dans l'endroit où le crime a effacé l'image de Dieu qu'il faut que le pinceau réparateur de la pénitence en fasse revivre les traits. Et que servirait devant Dieu les marques extérieures de la plus vive douleur, si cette douleur manque ou si elle n'est pas sincère? Ah ! sachons, dit Tertullien, qu'il examine par-dessus tout la bonne volonté, et qu'il l'examine avec autant et plus de scrupule qu'un marchand, dans son négoce, examine l'or et l'argent qu'on lui apporte. Sachons que Dieu ne reçoit que l'or vrai, et qui est marqué à son coin, que par conséquent il ne peut se contenter d'une douleur fausse ou qui n'aurait que les apparences de la douleur.

David et Saül, dit saint Augustin, prononcent les mêmes paroles ; c'est la même voix qui se fait entendre dans chacun des deux : *Similis vox.* J'ai péché, disent-ils l'un et l'autre au prophète que Dieu leur envoie. D'où vient néanmoins tant de différence dans leur sort, si ce n'est de la différence de leur douleur, intérieure dans l'un, purement extérieure dans l'autre ? C'est le cœur de ces deux rois qui n'était pas, il s'en fallait bien, le même : *Dissimile cor.* Voyez surtout, chrétiens, voyez Antiochus, et convenez qu'il n'exista jamais de repentir plus exemplaire au dehors que le sien ; car rien ne semble suffire à ce prince en fait de protestations : il reconnaît son péché, il témoigne un vif regret de s'être livré à tant d'orgueil ; il promet de rétablir dans ses droits la ville sainte, de rendre les Juifs plus florissants que jamais, d'enrichir le temple de dons magnifiques, d'entretenir à grands frais le culte du Seigneur, et d'en publier à jamais la gloire. Dites, chrétiens, qui de vous n'est pas ravi de l'entendre ? Qui de vous, bien plus, ne

serait tenté de le proposer pour modèle à tous les pénitents? Cependant, que nous dit à son sujet l'Ecriture? Elle nous dit que ce prince n'était qu'un vil méchant, indigne d'être pardonné; son repentir prétendu n'était que sur ses lèvres, ou tout au moins dans une imagination puissamment effrayée.

Ainsi, chrétiens, la vraie douleur ne consiste ni dans des larmes, quoique très-utiles, mais signe trop incertain de la disposition du cœur: le bon larron n'en versa pas, Esaü en versa en abondance; ni dans des actes multipliés de contrition, lesquels, bien que très-bons en eux-mêmes, ne sont pourtant pas absolument nécessaires; la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ s'en fait bien mieux écouter par son silence que par les paroles qu'elle prononcerait; ni à frapper sa poitrine en prenant un extérieur abattu. Tout cela peut bien faire, en quelque sorte, présumer la douleur; mais elle peut exister sans de pareilles manifestations, comme elle peut n'être pas là où de pareilles manifestations semblent l'indiquer. En un mot, la douleur vraie ne consiste dans rien de tout ce qui paraît le plus l'annoncer sans être proprement elle-même. Des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches pénibles, une volonté forte, sincère, déterminée, un regret qu'il n'est possible de calmer que par la vue des miséricordes du Seigneur, voilà ce qui caractérise la contrition; de sorte que rien ne suffit de tout ce que nous faisons au dehors si le dedans n'est pas changé, si le cœur n'est point brisé, si notre douleur n'est point intérieure.

Si, en second lieu, elle n'est pas surnaturelle, ah! malheur à celui qui dirait que sans la grâce prévenante de l'Esprit Saint le pécheur peut se repentir avec assez de succès pour acquérir par ses propres efforts la justice. Il est de foi que nuls efforts, dans l'homme tombé, ne peuvent le relever de ses chutes; il pouvait, pour faire le mal et s'éloigner de son Dieu, pleinement se suffire à lui-même; mais pour détester le mal, mais pour se tourner vers son Dieu, il ne peut de lui-même absolument rien. Il a pu de lui-même se briser et se donner la mort; mais sans la grâce du Libérateur, il ne peut se donner la vie ni faire vers celui qui la donne le moindre pas. Non, mes frères, et rien n'est plus clair dans l'Evangile que cette incontestable doctrine; tous les Pères, tous les conciles n'ont qu'une voix pour nous l'inculquer; non, pas un soupir, pas une aspiration que l'homme à lui seul et de lui-même soit capable de pousser vers le bien qu'il a perdu; car évidemment il pourrait tout s'il pouvait la moindre chose en égard à son salut; et parmi les dogmes dont il doit soigneusement se pénétrer, il n'en est point pour lui de plus important à connaître que le dogme essentiel de son absolue impuissance.

Aussi, chrétiens, et je ne fais que transcrire les oracles sacrés du saint concile de Trente, aussi le premier effet de la grâce qui prévient le pécheur est un commencement de foi qui, en le faisant adhérer à toutes les vérités révélées, le porte encore à croire plus spécialement celle qui dit que la justification de l'impie est un don purement gratuit; qu'elle est le fruit de la rédemption que Jésus-Christ a daigné nous acquérir par l'effusion de son sang; que par conséquent c'est sur Jésus-Christ qu'il faut compter et non sur nous pour toute bonne pensée ou pour toute pieuse affection. L'Ecriture établit à chaque page cette fondamentale vérité; à chaque page elle nous fait sentir la nécessité où nous sommes d'attendre de Dieu, par Jésus-Christ, une de ces grâces fortes à laquelle néanmoins nous coopérons de plein gré; de sorte qu'il est également vrai que c'est Dieu qui nous convertit, et que c'est cependant nous qui nous convertissons, puisque le mouvement de notre volonté est sans nécessité et sans contrainte aucune, quoiqu'il nous soit inspiré par l'Esprit-Saint; puisqu'en outre la douleur ou contrition dont nous sommes pénétrés est vraiment de notre part très-libre et très-volontaire, quoiqu'elle nous vienne d'en haut et qu'elle doive être surnaturelle.

J'ajoute pour troisième et nécessaire condition qu'il faut qu'elle soit souveraine, c'est-à-dire la plus grande de toutes les douleurs, plus grande que celle que nous causerait la perte de ce que nous avons de plus cher au monde. Pourquoi? pourquoi? Parce que le péché nous a fait perdre le plus grand des biens en nous précipitant dans le plus grand des maux. Pourquoi encore, si ce n'est parce que le pécheur, pour se réconcilier avec Dieu, doit réformer ses sentiments sur ceux de Dieu? Or, Dieu déteste souverainement le péché; donc, point de réconciliation avec Dieu à espérer, si le péché n'est souverainement détesté. Non que je prétende que cette douleur doive être la plus sensible des douleurs, car elle peut être aussi grande au dedans qu'elle semble peu l'être au dehors; mais je dis qu'elle doit l'emporter sur toutes les autres douleurs. D'où il suit, et c'est une bien grande vérité que je vais établir, d'où il suit que la contrition nécessaire au sacrement de pénitence doit renfermer, par sa nature, au moins un commencement d'amour de Dieu en tant que source de toute justice: *Incipiunt diligere Deum tanquam omnis justitiæ fontem.*

Car enfin, mes frères, comment serait-il possible de haïr souverainement le péché, si on ne commence en quelque sorte et en effet d'aimer Dieu? Comment serait-il possible de changer une forte inclination vers le mal que par un certain degré de pente ou d'inclination vers le bien? Qu'avons-nous dérobé à Dieu par le péché, si ce n'est notre cœur? Donc, c'est notre cœur qu'il faut lui rendre. Or, qu'est-ce que lui rendre notre cœur, sinon et pour le moins commencer de l'aimer? Et de quel front, par exemple, un pécheur qui ne sent aucun mouvement d'amour pour son Dieu oserait-il porter sa main à l'arbre de

vie? De quel front oserait-il puiser à volonté dans les trésors de la grâce? De bonne foi, et j'en appelle à vous-mêmes, chrétiens, pourra-t-on se croire converti ou réconcilié avec Dieu quand on n'aura éprouvé en abordant son tribunal d'autre sentiment que la crainte?

A Dieu ne plaise, cependant, que cette crainte, je veuille l'exclure du sacrement de la pénitence, dont elle est vraiment la préparation, quoiqu'elle n'en soit ni l'âme ni le fond. Je sais qu'elle est le commencement de la sagesse, qu'elle est un frein puissant contre nos passions, qu'elle est d'ailleurs un don de Dieu; que, de plus, elle sert à troubler la fausse paix des âmes criminelles, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ nous devons, nous, ses ministres, montrer souvent les flammes vengeresses, afin d'exciter une salutaire frayeur. Mais pour la justification, il faut quelque chose de plus. Oui, et à pleine bouche nous le confessons, la crainte est bonne, elle va même jusqu'à disposer au sacrement; mais elle dispose de trop loin, mais il s'en faut bien qu'elle dispose assez. Car, en ne craignant que les menaces de la loi, si on ne rompt pas ouvertement, il s'en faut bien qu'on soit d'accord avec elle; elle est, cette loi, redoutable en tant qu'elle tonne sur celui qui l'enfreint, et sous ce rapport il faut la craindre; mais elle a son charme en tant qu'elle dirige, et sous ce rapport il faut l'aimer. Il faut se soumettre à son joug par une affection contraire à celle qui nous le fit secouer; en un mot, et après tout, il faut qu'un chaste amour domine là où a dominé l'amour impur des créatures, sans quoi le cœur n'est pas changé, ni la douleur qu'il a du péché digne d'être offerte en holocauste, puisqu'alors elle n'est pas souveraine.

Enfin, chrétiens, enfin, la contrition doit être universelle; autrement dit, elle doit s'étendre à tous les péchés, sans en excepter aucun. Car que serait-ce, en effet, si moins résolus à détester que soigneux de discerner vos différents péchés, sévères envers les uns, indulgents envers les autres, vous pouviez, proscrivant les premiers, épargner les seconds, et, au mépris de la loi qui les condamne tous, ne renoncer qu'à ceux qui vous déplairaient davantage ou qu'il serait trop infamant de commettre? Ah! ne vous y trompez pas, n'en existât-il qu'un que vous chéririez encore, n'en existât-il qu'un que vous refuseriez d'immoler, le sacrifice de tous les autres est un sacrifice d'exécration; et sachez, pour trancher le mot, que ne pas en détester un seul, c'est au fond n'en détester aucun. Rejetez loin de vous toutes vos iniquités, dit un prophète. Donc, point de réserve à faire; c'est en masse ainsi qu'en détail que vous devez haïr tous vos péchés, pour que votre contrition soit, dans la rigueur du terme, universelle. Or, mes frères, combien n'en est-il pas parmi vous dont, par le défaut de cette seule condition, la pénitence est toujours fausse? Hélas! on croit s'être converti parce qu'on s'est aperçu de quelque changement dans la conduite, mais changement défectueux par cela seul qu'il n'est point total, parce qu'à l'abri de ce changement même un péché vit encore et se maintient à l'ombre de certaines œuvres, en apparence, assez édifiantes: c'est tantôt un secret orgueil qui se préfère à tout, tantôt une subtile vanité qui recherche en tout l'estime des hommes, tantôt une obscure passion dont le cœur est encore épris et demeure l'esclave; on a, comme Saül, poursuivi avec courage l'armée ennemie; c'est la foule des soldats qu'on a fait tomber sous le glaive: *Omne vulgus.* (I *Reg.*, XV, 8.) Mais un Agab reste caché dans la prison du cœur; une inclination secrète, un péché prédominant est épargné, et une indulgence de cette nature ne conduit à rien moins qu'à la réprobation. Ainsi, chrétiens, comptez pour peu toutes les réformes qui ne s'étendront pas sur tout ce que vous avez à réformer; votre cœur est comme une place dont les ennemis sont les maîtres tant qu'ils y ont quelqu'un des leurs. Sachez que plus l'habitude que vous voulez conserver vous est chère, plus il vous importe de l'extirper; qu'après tout, si vous voulez régner sur vous-mêmes, il faut en bannir sans délai ce favori qui vous maîtrise et qui abuse de son injuste ascendant sur vous. Mais c'est assez, mes frères, je crois avoir suffisamment expliqué tout ce qui concerne la contrition, en démontrant qu'elle doit être intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle. Je passe maintenant à la satisfaction.

DEUXIÈME PARTIE.

En quoi consiste la satisfaction? quelle en doit être la mesure? Voilà, chrétiens, ce dont il s'agit maintenant de vous instruire: suivez-moi. J'appelle, avec tous les théologiens, satisfaction la réparation que nous faisons à Dieu pour les péchés que nous avons commis. Mais sommes-nous de nous-mêmes ou par nos seuls efforts en état d'offrir à Dieu cette satisfaction? Non, mes frères; et il a fallu, pour nous rendre aptes à satisfaire, non-seulement qu'un Dieu mourût, mais que de plus il daignât nous appliquer le fruit de sa mort, de sorte que séparer la satisfaction du Sauveur de celle que nous devons à Dieu, c'est rendre inutile la première; ne compter que sur la satisfaction qui viendrait uniquement de nous, c'est ne compter sur rien; et dès là que celle-ci ne peut avoir de prix que par celle-là, qui ne voit qu'il faut nécessairement les unir pour rentrer en grâce avec Dieu, en confessant néanmoins humblement qu'on ne peut les unir que par la grâce? Oui, chrétiens, il faut que nous mêlions nos larmes au sang de Jésus-Christ, mais avec l'entière et pleine conviction que nos larmes ne sont méritoires et saintes que par la vertu du sang de Jésus-Christ; d'où il suit que tant s'en faut que nos expiations particulières soient injurieuses à l'expiation surabondante de Jésus-Christ, qu'au contraire elles en démontrent la grandeur et l'efficacité;

car le fruit ne dégrade pas l'arbre qui le porte, et puisque c'est de l'Homme-Dieu que nous tenons ce bon vouloir de satisfaire, qu'on me dise le tort que nos expiations feraient à la sienne.

Voyez-vous ce débiteur qui naguère était insolvable, mais qui, subitement enrichi par les libéralités de son roi, n'a rien de plus pressé que de répartir entre tous ses créanciers les fonds plus que suffisants qu'on a mis dans ses mains? Or dirons-nous que, par un procédé aussi louable de sa part, il fait outrage à son bienfaiteur, quand, au contraire, en se conduisant ainsi, il ne pouvait en faire mieux éclater la haute munificence? Et voilà ce que l'Eglise a voulu nous enseigner en exigeant de nous des satisfactions qui, elles-mêmes nous sont miséricordieusement ménagées et ne sont que l'effet ou le fruit de la satisfaction offerte à Dieu par Jésus-Christ. Ce qui a trompé sur ce point essentiel nos adversaires, c'est qu'ils n'ont vu nos œuvres qu'en elles-mêmes, sans aucun égard à tout ce qui leur est donné de relief, ni à tout ce qui leur est imprimé de valeur ou de vertu par l'œuvre de la rédemption. Ils ont cru que Dieu les repoussait et devait même les repousser à cause de leur disproportion avec l'injure à réparer; ils n'ont pas voulu voir ce qui les relève et fait cesser leur disproportion; ils n'ont pas voulu voir qu'à la vérité la rémission des péchés ne s'obtient que par les mérites de Jésus-Christ, mais que dès là que ces mérites nous sont appliqués, ils impriment à nos œuvres leur sceau divin et les mettent par conséquent en rapport avec les péchés, quelque grands qu'ils soient, dont il s'agit d'offrir la réparation.

O bonté ineffable de notre Dieu qui change en un or très-pur et vraiment digne de lui être offert ce qui, uniquement pris dans notre fonds, n'aurait été qu'un plomb vil et de rebut! O bonté d'un Dieu qui nous donne ce qu'il veut que nous lui donnions, qui, selon une belle expression d'un prophète, nous fait acheter sans argent le vin et le lait de la grâce, et qui, en nous imposant l'obligation de payer nos immenses dettes, devient lui-même notre caution, se subroge lui-même à notre place et nous fournit gratuitement de quoi les payer.

Mais, chrétiens, n'oublions pas que, bien que Dieu veuille sauver les pécheurs, il ne veut néanmoins les sauver qu'en exigeant de leur part une expiation relative à leurs offenses; il pouvait sans aucun doute, il pouvait remettre en entier, soit par rapport au temps soit par rapport à l'éternité, la peine due au péché; et c'est ce qu'il fait dans le baptême reçu par les plus grands pécheurs, auxquels il remet tout sans se réserver rien. Mais, dans le sacrement de pénitence, il ne remet pas tout; il se réserve quelque chose: c'est un nouveau pacte à contracter, ce sont, par conséquent, de nouvelles conditions à souscrire, ce sont d'autres préalables à remplir. Dans le baptême, c'est une grâce qui régénère et reproduit. A peine a-t-il englouti dans ses eaux le vieil homme, que soudain il nous fait voir l'homme nouveau dans toute sa beauté. Vous y fûtes guéris sans rien souffrir, dit saint Ambroise: *Sanaris et non doles;* tandis que la grâce de la pénitence est une grâce qui répare, une grâce qui rétablit; que par conséquent la guérison ne s'y peut obtenir qu'avec la douleur inséparable d'une incision à faire ou d'un remède corrosif à appliquer.

Le baptême est vraiment la porte du ciel; il met l'adulte qui meurt, après l'avoir dignement reçu, au niveau de l'enfant dont cet ineffable bain a devancé la mort. Il n'en est pas ainsi de la pénitence: elle fait simplement rentrer dans la voie qui conduit au ciel, et il faut la suivre avec courage, cette voie, il faut surtout se faire violence en la parcourant. Dans le baptême, la justice est infuse tout à coup sans combat ainsi que sans travail; dans la pénitence, on ne redevient juste que par degré et en déployant de grands efforts. Celui-là donne sans restriction la liberté des enfants en rompant tous les liens de la servitude originelle; celle-ci dit au pécheur comme saint Ambroise à Théodose: Recevez le lien dont le Maître de tous les hommes a voulu que vous fussiez lié: *Capesse vinculum.* En un mot, dans les fonts sacrés la miséricorde agit toute seule; dans le sacrement réconciliateur, la miséricorde n'agit pas seule; Dieu veut encore y laisser voir sa justice en y partageant, pour ainsi dire, le pardon, et cela de peur qu'une indulgence trop pleine ou trop facile ne devînt par notre abus une source funeste de rechutes; il ne veut pas nous tenir quittes de tout, afin de nous faire sentir combien il en coûte de se relever quand on déchoit, ou combien une alliance qu'on a rompue est difficile à renouer; et c'est précisément dans ce qui nous reste encore à payer que consiste, au juste et en toute vérité, la satisfaction qu'on exige du pécheur sincèrement converti.

Voici donc, chrétiens, l'ordre constant que notre grand Dieu daigne suivre en nous redonnant la justice: il nous remet nos péchés et avec eux l'éternel châtiment qu'ils ont mérité; mais il veut cependant qu'ils soient punis, et il nous promet de ne pas les punir, si nous prenons soin de les punir nous-mêmes, de sorte que, ne voulant pas ou ne pouvant pas se départir de ses droits, il veut bien cependant nous les confier, et, si je puis dire ainsi, nous en laisser les arbitres. Non, il ne les vengera point pourvu que nous les vengions, c'est-à-dire qu'en nous jugeant nous-mêmes sans rémission, nous ne trouverons que rémission à son tribunal. Il nous absoudra en tout si, durant nos jours mortels nous avons su ne nous absoudre en rien. C'est la sentence que nous aurons prononcée contre nous qui nous rendra la sienne favorable, et rien de plus puissant pour nous préserver de ses bras que de nous châtier nous-mêmes par les nôtres; mais si de lâches ménagements nous empê-

chent d'exercer envers nous une salutaire et juste rigueur, il nous réserve toute la sienne.

Et comment, chrétiens, se persuader qu'en expirant sur la croix le Sauveur nous ait acquis le droit de vivre sans la porter ? ou que tout ce qu'il a souffert pour nos péchés nous ait pleinement dispensé de souffrir la moindre peine pour eux? Mais alors qu'aurait prétendu saint Paul, quand il disait qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ pour être glorifié avec lui ? (*Rom.*, VIII, 17.) Qu'aurait encore prétendu saint Augustin, quand il disait qu'un vrai pénitent est celui qui entre en colère contre lui-même : *Homo sibi irascens*. Mortification des sens, privation des plaisirs, pratiques austères, voilà ce qu'il doit s'imposer ; mais surtout les œuvres qui, en punissant le péché, ont encore l'avantage d'en préserver : Je veux dire des prières, des jeûnes faits dans l'amertume du cœur ; tantôt une fuite, une retraite qui séparent le pécheur des périlleuses occasions ; tantôt des aumônes abondantes qui tarissent en lui la source du luxe ou des commodités de la vie. En un mot, le vrai pénitent doit donner à sa satisfaction la mesure qui lui correspond.

Car, mes frères, la mesure de la satisfaction est aussi peu arbitraire que la satisfaction même; elle n'est suffisante que lorsqu'elle produit les dignes fruits dont les livres saints font mention. La pénitence, dit saint Cyprien, ne doit pas être inférieure au délit ; il faut soigneusement la mettre en balance avec celui-ci ; il faut que le prêtre, au lieu d'imiter le médecin, dont la main trop indulgente épargne la plaie, y porte au contraire le fer et le feu sans écouter les cris du malade, qui ne peut guérir que par cette bienfaisante rigueur. Vos œuvres expiatoires doivent égaler, ou, s'il est possible, surpasser vos prévarications, écrivait saint Ambroise à une grande pécheresse : car ceux qui se sont perdus par les plaisirs, ne peuvent guérir que par les douleurs, et ce n'est qu'aux pénibles actions des vertus contraires qu'il appartient d'extirper des vices enracinés ; vous vous êtes, par exemple, enrichi en ravissant le bien d'autrui; donc, pour satisfaire en vrai pénitent, vous devez non-seulement restituer le bien d'autrui, mais encore donner de votre bien propre ; vous avez médit de votre prochain ; donc, pour satisfaire en vrai pénitent, il faut non-seulement que vous sauviez l'honneur de votre prochain, fût-ce même aux dépens du vôtre ; mais il faut de plus que vous bénissiez, comme David, les Séméi qui médiront de vous. En un mot, à raison d'un tel ou d'un tel mal que vous aurez fait, vous devez non-seulement pratiquer le bien que vous auriez dû faire, mais encore vous punir d'avoir fait un tel ou un tel mal. Vainement prétexteriez-vous que la douceur et la clémence ont pris la place de l'ancienne sévérité : car les principes que je viens de poser sont de leur nature invariables ; ils sont de tous les temps comme de tous les lieux, et si la fatalité des circonstances a pu porter l'Eglise à tempérer une discipline qui faisait autrefois sa gloire, elle n'a pu nullement se départir des règles qui en sont le fondement. Non, jamais elle n'a prétendu faire la moindre brèche, ni pour peu que ce soit déroger à la doctrine imprescriptible qui exige du pénitent une satisfaction proportionnée.

Ah ! chrétiens, dans les époques même où elle paraît le plus se radoucir envers les pécheurs, et où elle se plaît à leur ouvrir, comme pour les leur prodiguer, tous les trésors spirituels qu'elle tient en dépôt, ce n'est point pour se prêter à leur indolence, ni pour les dispenser de s'armer de violence contre eux-mêmes ; elle veut surtout alléger la peine canonique à laquelle, autrefois, ils auraient été condamnés; mais par son indulgence même elle entend qu'ils redoublent leurs efforts au lieu de les diminuer ; elle entend qu'ils déploient toutes leurs forces en usant des secours destinés à les soulager, de sorte qu'alors même qu'elle daigne tempérer ou abréger les peines anciennes, elle ne manque pas d'en rappeler l'édifiant souvenir, nous apprenant ainsi que si elle a pu changer la pratique extérieure de la pénitence, elle n'a pu nullement en changer les principes. Ce sont en effet les mêmes motifs, les mêmes moyens de conversion qu'aujourd'hui elle propose aux pécheurs ; c'est par la même voie qu'elle les fait marcher, ne cessant de leur enseigner toutes les maximes saintes qu'elle enseignait autrefois, ne leur présentant jamais que la même croix à porter, leur expliquant dans toute son austérité le même évangile ; et combien n'a-t-elle pas, dans ces derniers temps, tressailli, quand elle a vu un grand évêque, animé de l'esprit de Dieu, triompher de tout ce que des abus ou des préjugés accrédités pouvaient opposer d'obstacles, et donner presqu'en entier la forme antique à la discipline de nos jours. Il est vrai, chrétiens, que l'Eglise n'impose plus maintenant aux pécheurs des satisfactions publiques, mais elle n'en est pas moins sévère à exiger qu'ils les exercent en secret ; elle ne les oblige plus à demeurer prosternés sur le seuil de la porte sacrée, mais sans les dispenser de s'y transporter en esprit, pour s'y tenir dans l'humiliation devant le Seigneur. Elle ne les prive plus de l'assistance aux saints mystères, mais elle veut qu'ils y paraissent avec le sentiment profond de l'indignité qui les en aurait autrefois exclus ; aujourd'hui comme autrefois elle veut que tous leurs sens portent la peine des péchés auxquels ils se sont respectivement livrés ; enfin, elle veut qu'on leur impose une satisfaction proportionnée à leur délit ; sans quoi, dit le concile de Trente, le ministre qui les absout devient leur complice au lieu de les délier.

Oh ! avec quelle prudence il doit, ce ministre, se défier et d'une rigueur outrée et d'une indulgence portée à l'excès. Combien ne doit-il pas être attentif, soit à ne pas trop rétrécir, soit à ne pas trop élargir la voie du salut, n'oubliant jamais qu'à la vérité les

sacrements sont pour les hommes, mais qu'aussi les hommes, de leur côté, sont tenus de se disposer à recevoir les sacrements : que c'est manquer leur but ; que même c'est les profaner que de les administrer à l'aventure ou sans le préalable discernement duquel dépend tout leur succès ; que surtout on ne doit ni alarmer, ni rassurer le pécheur qu'à propos et avec poids, avec mesure, le traitant comme on traite un malade ou trop débile ou trop fâcheux, qui ne peut supporter des remèdes trop violents. Hélas ! par une indiscrète facilité on imiterait ces empiriques fallacieux qui, en promettant de subvenir aux maux les plus graves sans causer la moindre douleur, ne subviennent pas même aux plus légers, tandis qu'au contraire, en se montrant trop difficile, on imiterait les médecins qui, peu versés dans leur art, ne savent l'exercer que par des moyens durs à l'excès. Il faut donc tempérer la sévérité par la douceur ou mettre un frein à celle-ci par celle-là : il faut, de peur de faire trop ou de ne pas faire assez, il faut, dis-je, que le ministre garde un milieu juste entre deux extrémités également vicieuses, et que, s'accommodant à la pratique du temps présent, il la rapproche autant qu'il peut de la pratique des temps anciens, à laquelle d'ailleurs il est tenu de se conformer, sinon dans ce qui a pu y être changé, du moins dans ce qu'elle a d'uniforme et d'invariable. Ah ! heureux le pécheur qui se rend assez de justice ou qui sonde assez la profondeur de ses plaies pour sentir combien les longues épreuves d'autrefois lui seraient utiles !

Heureux vous-mêmes, chrétiens, si vous assurez le succès de cette sainte instruction, en vous réglant sur les grandes vérités qu'elle vient de mettre dans tout leur jour : demeurant bien persuadés que ce n'est ni par des contritions prétendues qui ne changent point le cœur, ni par des confessions, inutiles pour n'être suivies d'aucun amendement, ni par des satisfactions vaines qui ne punissent point le péché, qu'on peut se flatter de rentrer en grâce avec Dieu ; mais qu'il faut à cette fin que chacun des actes que j'ai nommés soit tel que la pénitence qui résulte de leur concours puisse plaire à Dieu ; et pour qu'elle plaise à Dieu, voici, mes frères, un moyen qu'en finissant je n'ai pas voulu vous laisser ignorer. Pour que notre pénitence, quelque imparfaite d'ailleurs qu'elle soit, puisse plaire à Dieu, il faut qu'elle parte d'une profonde humilité. Oui, chrétiens, c'est une profonde humilité qui en couvrira tous les défauts. Je dis tous les défauts, puisqu'en effet nous n'avons qu'à bien sentir que nous sommes dans l'impuissance de satisfaire à notre Dieu autant qu'il le faudrait, pour réellement lui satisfaire autant qu'il le faudrait : à lui qui se tient payé de ses débiteurs, quand avec toute ingénuité ils se déclarent insolvables ; de sorte qu'on pourrait dire qu'il ne donne qu'une partie de ce qu'on lui doit, quand on croit qu'on peut lui en rendre une partie, mais que lorsqu'on croit qu'on ne peut lui en rien payer, il donne tout ; ainsi l'humilité obvie à la plus extrême indigence, et nous demeurons quittes envers Dieu si nous confessons avec sincérité que tout ce que nous faisons n'est pas capable de nous acquitter... Sortez donc, chrétiens, du déplorable état où vous a réduits le péché. Hélas ! c'est trop tarder que de différer un seul moment, quand il s'agit du salut : Venez, venez tous au trône de la grâce, empressez-vous autour de ces tribunaux de miséricorde où Jésus-Christ vous attend pour vous pardonner ; l'instant où je vous parle est vraiment l'instant propice. Non, il n'en est pas de plus favorable, saisissez-le. Ne perdez pas l'occasion où les eaux de la piscine vont s'agiter, pendant que vous avez un homme, et qui plus est un homme envoyé d'en haut, qui ne désire rien tant que de vous y plonger. Descendez-y pour y être guéri de cette paralysie spirituelle qui vous rend inhabiles à tout mouvement vers le ciel, et commencez enfin de marcher dans la voie qui conduit à la vie.

DISCOURS XXII.

Deuxième sur la pénitence.

LA CONFESSION.

Corde creditur ad justitiam, ore autem fit confessio ad salutem. (*Rom.*, X, 10.)

On croit par le cœur pour avoir la justice, et l'on confesse de bouche pour être sauvé.

Voilà, chrétiens, les divines paroles qui ont fourni à saint Grégoire l'une de ses plus belles instructions sur la pénitence, et de ces paroles il conclut que l'on ne confesse de bouche avec succès que lorsque l'on croit par le cœur, ou bien qu'une vraie confession ne consiste pas uniquement dans le simple aveu qu'on fait de ses fautes, mais encore dans la componction qui part du fond de l'âme, comme aussi dans les œuvres qui doivent la suivre ou l'accompagner. Ce qui peut à la fois servir de règle et aux pécheurs pour faire une confession qui soit selon l'esprit de l'Eglise, et aux prêtres pour ne pas se rendre coupables d'une facilité ou d'une indulgence inconsidérée : Tant ce grand docteur improuvait ceux qui pensent que c'est leur faire un insigne tort que de ne pas leur accorder l'absolution aussitôt qu'ils ont déclaré leurs péchés ; tant il était peu porté à penser que les ministres sont obligés d'ajouter foi à toutes les protestations qu'on leur fait, et d'absoudre indistinctement, en esclaves plutôt qu'en juges, tous ceux qui abordent le sacré tribunal. Ah ! il savait trop bien que la conversion du pécheur n'est pas l'ouvrage d'un moment : qu'on ne passe pas tout à coup d'une habitude vicieuse à une habitude contraire ; que, pour recouvrer le bien qu'on a perdu, il faut longtemps se faire violence et longtemps soupirer après lui : qu'enfin l'homme nouveau ne sort qu'avec douleur du combat à livrer ou à soutenir incessamment contre le vieil homme ; et c'est en vous supposant bien pénétrés de ces grandes vérités, que j'entreprends aujourd'hui de vous parler du second acte du pénitent, c'est-à-dire de la confession, dont je ferai d'abord sentir

la nécessité, premier point; dont ensuite j'exposerai les avantages, second point. C'est tout mon dessein, implorons, etc... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La nécessité de la confession se fonde sur le grand intérêt que nous avons à ce que nos péchés nous soient remis; et nos péchés ne peuvent l'être que par le moyen que Dieu a institué et prescrit; or c'est de ce moyen, si heureux pour nous, que les passages les plus formels de l'Ecriture ainsi que l'usage constant de tous les siècles démontrent la nécessité.

Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel, voilà, chrétiens, le mot de Jésus-Christ. Tel est le mot de ce Dieu sauveur, qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel comme sur la terre : mot tranchant et décisif, contre lequel viendront toujours se briser les sophistiques raisonnements d'un contradicteur quelconque : *Recevez*, dit encore Jésus-Christ à ses apôtres, *recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, comme également ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez* (*Joan.*, XX, 23) ; et sans passer plus loin, sans recourir à d'autres citations, qu'il me serait facile de multiplier, je demande, chrétiens, de quelles expressions Jésus-Christ aurait dû se servir pour marquer d'une manière plus exacte et plus précise un pouvoir illimité accordé sans restriction comme sans réserve? Aurions-nous le droit d'apposer des bornes ou des exceptions là où le Sauveur n'en a mis aucune? Et les hommes qui, pour établir leur foi, n'ont besoin, disent-ils, que de l'Ecriture, les hommes qui nous reprochent avec tant d'aigreur de lui substituer des traditions humaines, auraient-ils eux-mêmes le droit de lui substituer leurs propres visions, surtout lorsqu'elle s'exprime en termes si clairs, si manifestement péremptoires, et qu'évidemment elles ne sont susceptibles que du seul sens que partout on leur donne, et qu'on leur a toujours donné.

Donc rien de plus incontestable à tous égards que le pouvoir divinement conféré à l'Eglise, de remettre ou de retenir les péchés dans un tribunal à cette fin érigé, et au pied duquel le pécheur ne tient d'autre rang que celui d'un criminel dont la condamnation ou la grâce dépend du jugement à prononcer : jugement toutefois qui est pleinement volontaire du côté du pécheur, mais qui est de justice et de grâce du côté du ministre : je dis pleinement volontaire du côté du pécheur, puisqu'il y est tout à la fois l'accusateur, le témoin, le coupable, et qu'on s'en rapporte entièrement à lui dans ce qu'il dit de lui-même : je dis encore de justice et de grâce du côté du ministre, car s'il n'était que de justice, le pécheur n'y gagnerait rien, au contraire il y serait toujours condamné; s'il n'était que de grâce, il y serait toujours absous, toujours parfaitement réconcilié. Il faut donc qu'il tienne autant de l'une que de l'autre, il faut que le prêtre ne pardonne qu'en punissant; il faut qu'il juge avec discernement les coupables; que par conséquent les coupables paraissent devant lui tels que réellement ils sont. Oui, chrétiens, c'est devant lui que chacun doit instruire, à charge ainsi qu'à décharge, son procès et le plus exactement possible; il n'appartient qu'à lui de creuser dans votre intérieur, de sonder vos dispositions, d'éclairer tous les replis de votre âme; il n'est ni action, ni intention, ni motif de votre part; il n'est ni passion, ni penchant, ni désir, ni mouvement de votre cœur qui ne soit de sa compétence: « Judicature auguste, qui, bien que s'exerçant sur la terre, a son trône dans le ciel, » dit saint Chrysostome, et l'Ancien Testament nous en fournit une figure assez expressive dans les lévites, devant lesquels les lépreux étaient obligés de se présenter pour en attendre leur jugement : mais les lévites qu'étaient-ils, comparés aux ministres de la loi nouvelle? Hélas! ceux-là n'étant établis que pour examiner avec soin une lèpre extérieure sur laquelle d'ailleurs ils ne pouvaient absolument rien; leur ministère se bornant à déclarer si elle était guérie ou non, tandis que ceux-ci, agissant réellement, opèrent efficacement sur la lèpre intérieure, ils ne déclarent pas seulement que les péchés sont remis, mais en toute vérité ils les remettent; bien plus, ils ne demandent pas à Dieu d'absoudre le pénitent, mais en toute vérité, et en effet, par le pouvoir qu'ils en ont reçu, ils absolvent le pécheur : *Ego te absolvo :* il faut sans doute, il faut afin que l'absolution soit ratifiée et s'effectue, il faut, dis-je, que Jésus-Christ prononce comme son ministre : mais Jésus-Christ ne prononce qu'après son ministre, et la sentence de Pierre, dit saint Bernard, précède celle du ciel : *Præcedit sententia Petri sententiam cœli.*

Ce qui fait voir, chrétiens, la différence qui existe entre le baptême et la pénitence dans le baptême le prêtre n'agit pas en vertu du pouvoir des clefs, l'Eglise n'exerçant pas sa juridiction sur ceux qui ne lui appartiennent pas encore; mais quant à ceux qui sont les domestiques de la foi, comme étant déjà membres de l'Eglise, Dieu a voulu qu'ils comparussent devant son ministre pour être liés ou déliés par lui; dans le baptême, le prêtre exerce un ministère qui est vraiment tout entier de pure miséricorde envers le pécheur. Dans la pénitence il exerce un ministère qui est à la vérité de miséricorde, mais qui est de plus un ministère de justice, de sorte que le prêtre est encore par sa mission un juge aux pieds duquel le pécheur se prosterne et s'accuse. Le baptême ne peut se réitérer, parce qu'on ne renaît qu'une fois. Il n'en est pas ainsi de la pénitence où il ne s'agit pas de renaître, mais de guérir; de sorte qu'on peut y être guéri, c'est-à-dire absous non pas une fois seulement, mais autant de fois qu'on y a recours avec un repentir sincère et véritable. Combien n'est-il pas à craindre qu'on abuse des

paroles que je viens de proférer? combien qui, portés à se flatter, vont peut-être s'imaginer que la confession étant un remède proposé en tout temps à tous les pécheurs, ils l'auront toujours à leur disposition; toujours pour ainsi dire sous leur main, et que bien que retombant sans cesse ils y trouveront leur guérison toutes les fois qu'ils voudront se l'appliquer. O Dieu! s'écrie à ce propos un grand docteur, ne permettez pas que vos serviteurs entendent parler de la pénitence, si ce n'est pour concevoir une plus grande horreur du péché, car autrement il vaudrait mieux qu'ils ne la connussent pas; et ce n'est pas sans quelque espèce de regret que je montre à des chrétiens cette dernière ressource, dans la crainte que j'ai qu'ils ne croient que je leur ouvre une porte à la licence de pécheur, comme si la surabondante bonté de Dieu envers l'homme devait rendre l'homme plus hardi à l'offenser; or, mes frères, ce que ce docteur craignait pour les chrétiens de son temps, aurions-nous moins à le craindre pour les chrétiens de nos jours, assez irréfléchis pour séparer deux choses qui doivent toujours aller ensemble? Car si c'est une vérité qu'on est réconcilié avec Dieu par le sacrement toutes les fois qu'on y a recours avec un repentir sincère, c'est encore une autre incontestable vérité que le repentir est très-rare, surtout dans ceux que de fréquentes rechutes ont déshonorés et dont la vie n'est qu'un cercle impur de péchés et d'absolutions.

Au reste, chrétiens, la confession est comprise et se trouve dans la ferme volonté ou, comme disent les théologiens, dans le vœu que nous formons de nous confesser quand il n'est pas possible de remplir ce devoir; car c'est alors que, d'après la belle parole de saint Léon, oui c'est alors qu'un désir ardent de la justice réunit en soi toute l'autorité apostolique. C'est alors qu'on reçoit tout ce qu'on a vivement désiré : *Qui poposcit accipit.* Mais, à cette exception près, c'est au sacré tribunal qu'il faut recourir pour qu'une sentence de pardon nous y fasse recouvrer l'innocence; c'est au prêtre que, de même qu'on l'ordonna au lépreux de l'Evangile, il nous est ordonné de nous montrer, et cela de toute nécessité : *Vade, ostende te sacerdoti.* (*Luc.*, V, 14.)

Nécessité, pourtant, qui doit s'entendre uniquement des seuls péchés graves ou mortels, car quant aux péchés légers ou véniels, il est hors de doute qu'on peut ne pas les soumettre au pouvoir des clefs; mais, d'après ce que nous en dit le concile de Trente, l'usage de s'en accuser au tribunal est conforme à l'esprit de piété qui anima tous les saints : *Quod piorum hominum usus demonstrat.* C'est le mot du très-saint concile, et une telle règle en matière de mœurs ne peut point tromper, puisque l'esprit des saints est l'esprit de Jésus-Christ même; d'ailleurs on sait que le pouvoir conféré par Jésus-Christ à ses apôtres embrasse tous les genres de péchés sans distinction, sans se restreindre aux seuls péchés mortels; il leur dit : tout ce que vous remettrez. Donc, tout ce qui est péché, tout ce qui est injustice, soit grave, soit léger, les crimes comme les fautes, les talents comme les deniers, est soumis, ou peut être soumis à l'autorité de l'Eglise.

De plus, mes frères, combien ne sommes-nous pas exposés à nous méprendre sur le plus ou le moins de gravité de nos fautes, nous qui sommes si fort portés à les amoindrir, nous qui d'ailleurs ne connaissons pas assez la sainteté de Dieu pour pouvoir assurer jusqu'à quel point il est offensé par telle ou telle autre de nos fautes? eh! qui peut se flatter de bien séparer par des bornes précises les péchés qui ne font point perdre la justice de ceux qui la font perdre en effet? Pour moi, dit saint Augustin, je n'ai rien négligé dans l'espoir de trouver une règle propre à les discerner, et j'avoue que je n'ai pu en venir à bout. Or, les ténèbres que ce grand homme n'a pu percer n'enveloppent-elles pas certains péchés qui, pour ne point se produire au dehors, n'en demeurent pas moins au fond de notre âme? L'amour de soi-même, le plaisir de dominer, la confiance dans ses forces, le goût pour les louanges, ne peuvent-ils pas nous rendre très-impurs aux yeux de Dieu, sans néanmoins nous rendre tels à nos propres yeux? Ajoutons, chrétiens, ajoutons que sans une bonté spéciale de notre Dieu, le moindre de nos manquements pourrait avoir pour nous les plus funestes suites, parce qu'il est un premier écart de la justice, un premier pas vers le crime, un premier refroidissement de la charité, et que les plus justes n'ont en effet de leur propre fonds qu'une fatale disposition à s'égarer de plus en plus, tant nous sommes intéressés à nous avouer coupables de je ne sais combien de péchés que nous commettons par cette faiblesse qui nous est inhérente; et cela, ne fût-ce que pour nous rendre compte, en les accusant, de la vraie situation de notre âme; ne fût-ce encore que pour mieux apprendre à les éviter autant qu'il nous est possible; ne fût-ce enfin, et surtout, que pour nous dégager de l'affection que nous avons pour eux, tant nous devons être peu surpris de voir les plus grands saints en faire la matière de leur confession, heureux de trouver dans les avis qui partaient du divin tribunal autant de propices flambeaux qui, en les éclairant, les faisaient marcher à pas plus rapides et plus sûrs dans le sentier de la justice. Disons-le donc, chrétiens, oui on peut se dispenser de s'accuser des péchés légers, qui sont vraiment censés tels, mais, avec le concile de Trente, affirmons aussi qu'il est utile, qu'il est même pieux de s'en accuser.

Au surplus, chrétiens, comment les péchés non remis, quoique légers, ne seraient-ils pas une matière suffisante du sacrement, quand les crimes qui ont été pardonnés peuvent l'être et le sont en effet, si l'on juge à propos d'en réitérer l'ac-

cusation ? Et j'enseigne par là une vérité dont on ne peut disconvenir sans se déclarer contraire à l'esprit comme aussi aux prières de l'Eglise; je sais qu'on peut m'objecter qu'il n'y a plus rien à remettre dans ce qui a été totalement remis, mais quoi qu'il en soit de cette difficulté, quand même on ne pourrait point la résoudre, elle doit nécessairement céder à la constante pratique des plus saints pénitents, qui demandent pardon toute leur vie des crimes qui leur ont été néanmoins pardonnés. David était pleinement sûr que le sien était effacé, et cependant il ne cesse point de se le reprocher. Entendez-le s'écrier: O Dieu! vous m'avez remis la grande iniquité dont je m'étais rendu coupable, et cependant, pour obtenir le pardon, tout homme saint vous priera dans le temps favorable: *Pro hac orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno.* Ainsi, quoiqu'il ait été lavé, il demande à l'être davantage, *amplius lava me* (*Psal.* L, 4): prière admirable, qui explique tout ce qui peut se trouver d'obscur dans la doctrine que je viens d'exposer, et qui répond à tout ce qu'on pourrait alléguer contre elle; d'où il résulte, à tout prendre, que la confession, soit des crimes pardonnés, soit des péchés véniels, est pleinement libre du côté du pénitent; que par conséquent, ce n'est qu'eu égard aux péchés mortels non remis, qu'elle est à toute rigueur nécessaire, et par la loi qui en établit la nécessité, Dieu n'a pas moins manifesté sa justice que sa sagesse.

Je dis d'abord sa justice. Oui, chrétiens, en offrant aux hommes, par miséricorde, un moyen de prévenir son éternel courroux, il était au moins de la justice de Dieu, d'ériger sur la terre un tribunal où ses ministres, agissant en son nom et comme pour lui, exigeraient des pécheurs la déclaration de leurs offenses, et cette loi est si profondément gravée dans nos cœurs, que c'est toujours la première qui se réveille quand on veut se convertir. Le premier regret que David eut d'avoir péché en amena aussitôt la confession. Les retours de l'enfant prodigue sur lui-même firent naître sur l'heure, dans son cœur, la résolution de s'en accuser; et vous-mêmes, chrétiens, quand vous fîtes des avances pour votre conversion, n'éprouvâtes-vous pas une espèce d'impatience de vous faire écouter, de sorte que la même grâce qui formait en vous la douleur de vos péchés, vous pressait vivement d'en manifester le nombre et la malice; ce qui vient, sans contredit, de ce que la loi de s'avouer délinquant est éminemment juste, et que la justice en est si sensible, que le coupable qui se repent ne peut pas y résister.

Je dis au surplus que rien n'est plus sage que cette loi. Sans elle, en effet, que deviendrait le long et poignant souvenir que nous devons avoir de nos iniquités? Comment serait-il possible de leur infliger la peine qui leur correspond? D'où vient qu'Ephraïm n'enfante pas, dit un prophète, d'où vient que tous ses désirs sont stériles? ah! c'est que son péché demeure caché, *absconditum est peccatum ejus.* (*Osee*, XIII, 12.) C'est donc, chrétiens, faute de réfléchir sur la sagesse de la loi qui prescrit la confession, que vous la taxez d'être sévère; elle est trop dure, dites-vous? Elle est trop dure, mais combien n'est-il pas doux de s'entendre dire qu'on est absous? La loi est dure; ah! c'est comme si vous disiez que c'est un malheur pour vous qu'on ait trouvé l'art de guérir vos plaies par des remèdes sûrs, quoiqu'à un certain point douloureux. La loi est dure, mais trouvez-moi des hommes convertis qui aient prétendu s'y soustraire; prouvez-moi qu'on peut s'assurer de la rémission des péchés par tout autre moyen; osez même, à l'exemple de certains hétérodoxes, osez regarder la confession comme n'étant pas d'institution divine; osez encore, comme quelques-uns l'ont fait, soutenir qu'elle n'a été établie ou promulguée que par le concile de Latran!

Par le concile de Latran! Ah! mes frères, est-il rien de plus insoutenable qu'une pareille assertion? car quel fut le but du saint concile? sinon d'astreindre les chrétiens de s'acquitter, au moins une fois tous les ans, d'un devoir que la plupart tardaient trop à remplir, de sorte qu'en fixant, par son fameux décret, une période dont il défend de passer les limites, il ne fait que rendre gloire et à une pratique aussi ancienne que le christianisme, et à la divine tradition qui, parmi les fidèles, en avait perpétué l'usage. Pierre de Blois, Hugues de Saint-Victor, saint Bernard, saint Anselme, tous plus ou moins antérieurs au concile de Latran, n'ont qu'une voix soit pour la recommander, soit pour en tracer les règles. La confession, ou publique ou secrète, précéda toujours l'absolution qu'on donnait aux pécheurs, et lors même que l'Eglise était plus captive, lorsque de sanglantes persécutions semblaient devoir la forcer à tempérer sa discipline, elle ne consentit jamais à ce que les pécheurs fussent absous, à moins qu'ils n'eussent déclaré leurs péchés.

Et certes, mes frères, puisque d'après nos frères errants, la confession est d'institution nouvelle, il faut dès lors évidemment qu'il y ait eu un vaste intervalle où elle n'aurait été ni connue ni en usage parmi les fidèles; or, je demande en quel temps aurait pu s'opérer une innovation aussi marquante. Qu'on me dise à quelle occasion, dans quel lieu, chez quel peuple elle aurait pu naître et s'accréditer! Qu'on me dise comment on en serait venu jusqu'à la proposer, non-seulement comme un dogme essentiel à professer, mais encore comme un remède absolument indispensable pour guérir les blessures que font les péchés mortels? Qu'on me dise enfin d'où vient que nous la voyons en usage chez les schismatiques grecs qui, comme nous, en reconnaissent la nécessité, et puisque cette pratique est en vigueur chez eux de même que chez nous, n'est-on pas forcé de convenir qu'elle est antérieure à leur séparation d'avec nous; que par conséquent elle ne peut leur être venue qu'à la faveur d'un moyen qui leur est commun avec nous, c'est-à-dire

par une tradition qui n'a d'autre commencement que le commencement de l'Eglise. J'ai prouvé, chrétiens, la nécessité de la confession, voyons maintenant quels en sont les avantages.

DEUXIÈME PARTIE.

L'utilité de la confession a toujours été trop universellement reconnue pour qu'on puisse le moins du monde en douter. C'est par elle, quand elle est dans l'ordre et qu'elle est suivie de la sentence qui absout, que l'on opère, dans l'Eglise, la réconciliation du pécheur avec Dieu, ce qui déjà, d'un seul trait, en fait sentir tous les avantages. Dirai-je en passant que la confession a pour soi les suffrages même des ennemis les plus acharnés de notre sainte religion ; le meilleur des gouvernements, dit l'un d'entre eux, serait évidemment celui où l'on établirait le tribunal de la confession, en le supposant dirigé par des hommes vertueux. Ce tribunal, poursuit-il, tiendrait lieu à lui seul de toutes les lois pénales, et veillerait puissamment à la pureté des mœurs. Un autre philosophe, hélas! trop connu par les railleries qu'il n'a cessé de lancer contre nos plus saintes pratiques, ne peut cependant s'empêcher d'approuver celle-ci ; la confession, dit-il, est une chose excellente ; elle est très-propre à exciter au pardon les cœurs ulcérés par la vengeance ; d'où il conclut que les ennemis de l'Eglise romaine, en abolissant ce tribunal important, ont ôté aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs débordements. Voyez enfin cet autre incrédule s'attendrir en lisant les pathétiques inscriptions que portaient plusieurs tribunaux destinés à la déclaration des péchés; il sent l'influence que doit avoir un moyen si fécond en heureux fruits; il ne peut lui refuser son suffrage; il en fait l'éloge avec une pieuse complaisance.

Et comment, en effet, ne pas louer une institution qui est un infaillible moyen de cultiver les semences de piété dans les âmes bien nées, de ramener dans le vrai sentier ceux qui s'en écartent, de donner un appui, une sauvegarde à l'innocence, de réparer les déprédations du larcin, de renouer les liens de la charité fraternelle, d'entretenir l'amour de la concorde, de la subordination, de la justice, d'inspirer en un mot la pratique de toutes les vertus. J'entre donc en matière, et pour faire bien ressortir les avantages d'une confession conforme à l'esprit du christianisme, je dis que non-seulement elle est un moyen sûr de rentrer en grâce avec Dieu, mais qu'elle est encore un préservatif puissant contre tout ce qui tendrait à nous en faire déchoir.

Et d'abord, chrétiens, quand nous avons eu le malheur d'encourir la disgrâce de notre Dieu, combien ne devons-nous pas bénir le moyen qui nous est offert d'apaiser son courroux par la sincère déclaration de tout ce qui de notre part a servi à l'exciter? Est-il rien de plus avantageux que de pouvoir détourner toutes les accusations qu'on aurait droit d'intenter contre nous, sans que nous ayons d'autre préalable à remplir, que de nous accuser spontanément nous-mêmes. Car si la loi de la confession est une loi de justice, elle est encore une loi de grâce et de miséricorde! Oui, en vertu de cette loi, pour être absous d'un crime quelconque, il suffit de s'en accuser : je n'ai besoin, dit saint Augustin, que de confesser ce que je sais pour devenir ce que je ne suis pas. Ah! voici, voici un jugement bien extraordinaire et tout à la fois bien nouveau : si le criminel s'excuse il est condamné; s'il s'accuse il est réconcilié; mais réconcilié, de manière qu'il ne reste plus aucun vestige de ses torts précédents, et je demande, chrétiens, si, ailleurs que dans l'Eglise, il existe sur la terre un tribunal au pied duquel on ne se prosterne, chargé de crimes, que pour se relever en entier déchargé de leur poids accablant, tant la justice de Dieu est différente de la justice des hommes. Celle-ci ne punit que ce que l'on découvre ; dans la justice de Dieu on ne punit que ce que l'on cache : d'où il suit que notre confession ne peut que nous être avantageuse au plus haut point, car si Dieu l'exige de nous ce n'est point pour s'en prévaloir contre nous, c'est au contraire pour en prendre occasion de nous combler de ses plus insignes faveurs, comme si le culte que nous lui rendons par l'humble aveu de nos fautes l'emportait à ses yeux sur tous les autres cultes.

Mais, direz-vous, Dieu à qui tout est connu, ne connaît-il pas jusqu'au moindre détail nos péchés? oui, sans contredit, chrétiens, il les connaît. Ah! il ne les connaît que trop par lui-même, et notre intérêt n'est pas à ce qu'il ne les connaisse que de cette manière, mais il ne les connaît pas dans l'homme auquel il a confié son pouvoir pour la rémission des péchés; c'est là, ce n'est que là qu'il veut apprendre de nos désordres tout ce que nous en savons. Hélas! tandis que nous ne confesserions nos péchés qu'à lui seul, au mépris de l'ordre qu'il a établi, il ne pourrait nous entendre que pour nous punir, parce que sachant tout il ne peut aucunement rien apprendre de nous ; cependant, chrétiens, cependant il faut, pour nous pardonner, qu'il ne sache nos péchés que de nous-mêmes. Qu'a-t-il donc fait, pour concilier ces deux choses qu'il nous semble impossible de concilier? le voici, chrétiens, et admirez le mystérieux procédé que sa bonté a daigné mettre en œuvre. Ce grand Dieu a voulu en agir envers nous, comme s'il ne savait rien de tout ce que nous avons à lui déclarer, et pour cela il se fait représenter par un homme en qui il est censé l'ignorer ou même il l'ignore, en effet, nous fournissant ainsi l'occasion de lui dire avec autant de confiance que de vérité, comme autrefois le Prophète : *Je vous ai fait connaître, ô mon Dieu, toute la noirceur de mon péché et je ne vous ai rien caché de mon injustice :* « *Delictum meum cognitum tibi feci et injustitiam meam non abscondi.* » (*Psal.* XXXI, 5.)

Cela posé, chrétiens, ne parlons plus, si vous voulez, de devoirs; qu'il ne soit main-

tenant question que de votre intérêt lequel ne consiste pas évidemment à vous épargner en quoi que ce soit, puisque l'accusation seule et l'accusation franche est le gage ainsi que la condition du pardon : *J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon iniquité, et vous, Seigneur, vous me l'avez à l'instant pardonnée : Et tu remisisti* (*Psal.* XXXI, 5); ce sont les paroles du grand roi, qui fut aussi un grand pénitent, d'où, avec fondement, l'on peut inférer que l'avantage dont il s'agit ne peut s'obtenir que par une confession vraie, car tout aveu du crime n'est pas pour cela une confession vraie, ni par conséquent ne saurait remplir l'idée qu'on doit avoir de ce second acte du pénitent. Si vous ne sentez pas l'énormité de ce crime ; si, tandis que vous le confessez du bout des lèvres, vous l'aimez, vous le gardez encore au fond de votre cœur ; non, vous n'en faites pas un aveu tel qu'on l'exige dans le sacrement réparateur.

Ainsi, chrétiens, quoi que vous en pensiez, tout roule sur vos dispositions ; oui, oui, c'est d'après vos dispositions que nous sommes autorisés à vous absoudre ou non, à vous lier ou à vous délier, et vous conviendrez sans doute avec moi que, loin d'accélérer votre pardon, votre injuste empressement à le solliciter, ou peut-être même à l'exiger impérieusement, doit au contraire nous déterminer à le retarder davantage : c'est de la sorte que s'en expliquait autrefois Cyprien : N'est-il pas, disait-il, n'est-il pas juste au plus haut point que ceux-là témoignent quelque espèce de retenue en demandant l'absolution, qui ont péché sans retenue aucune ? Ah ! qu'ils veillent bien plutôt à l'entrée du camp céleste, mais armés de la modestie que doivent avoir de coupables déserteurs ; que leurs larmes et leurs gémissements intercèdent tout seuls pour eux et non leurs plaintes et leurs murmures.

Oh ! qu'est devenu le temps où le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime, où la sévérité des épreuves inspirait envers le sacrement un respect capable d'en éloigner les profanateurs, où, par conséquent, au lieu de cette confiance téméraire que nous avons tant de sujet de reprocher à nombre de chrétiens, on ne croyait jamais pousser assez loin la défiance de soi-même, ni jamais s'être assez éprouvé, et cela malgré la longueur des intervalles qu'on avait à parcourir avant d'être admis au bienfait tant désiré de l'absolution. Hélas ! chrétiens, hélas ! au grand regret de l'Eglise, cet heureux temps, ce temps si glorieux pour elle a cessé; non, ce n'est plus comme on les éprouvait autrefois qu'on éprouve aujourd'hui les pécheurs; mais si la manière de l'épreuve a pu varier, la nécessité d'y recourir, bien qu'en les modifiant ou en les tempérant, est toujours la même, parce que le sacrement qu'il s'agit de recevoir n'a pas changé ; parce que l'Eglise, en changeant ses actes extérieurs n'a pas changé ses sentiments ; parce que l'esprit de l'Eglise est par essence invariable, exigeant aujourd'hui les mêmes dispositions intérieures qu'elle exigeait dans les jours anciens, obligeant ses ministres à la même fidélité dans l'exercice de leur pouvoir, par conséquent à ne délier les pécheurs qu'autant qu'ils donneront ou qu'ils auront donné des signes assez rassurants d'une vraie conversion, et certainement ce n'en est pas un, non ce n'en est pas un de votre part que de vous en prendre aux liens dans lesquels un ministre sage a cru devoir quelque temps vous retenir. Ah ! chrétiens, loin de vous en prendre à eux, sachez bien plutôt, sachez que ces liens sont pour vous on ne peut pas plus profitables ; car ils font partie du sacrement de pénitence et ils reçoivent par cette raison seule une infusion de l'Esprit-Saint si pleine, si abondante, que les pécheurs en deviennent plus dignes d'être réconciliés. On peut les comparer à ces ligatures officieuses qui, en même temps qu'elles bandent les plaies, en opèrent la guérison, et vous devez les supporter avec d'autant plus de résignation , j'aurais dû dire avec d'autant plus d'amour, que vos rechutes fréquentes ont dû vous faire sentir le peu de succès qu'ont eu pour vous ou plutôt le mal que vous ont fait des absolutions trop précipitées.

Mais de plus, ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, avec quelle reconnaissance vous béniriez le prudent, le discret ministre qui n'a rien tant à cœur que de faire de vous un vrai pénitent, en jugeant de vos dispositions, non par vos paroles, mais par vos œuvres ; non par des feuilles, mais par des fruits. Que fait-il d'ailleurs, en vous tenant lié durant des intervalles plus ou moins longs ? Il fait qu'un tribunal, divinement établi, se saisit de votre cause, et, ce qui est bien plus heureux pour vous, c'est que la justice elle-même de Dieu est comme liée et suspendue tout le temps que votre cause est pendante au tribunal par lui-même érigé. C'est donc un précieux avantage qui nous est ménagé dans le pouvoir que l'Eglise a reçu de nous tenir plus ou moins longtemps liés, avantage d'autant plus grand, qu'elle ne nous lie que pour nous délier, et qu'elle ne nous juge que pour nous absoudre. Que dis-je ? Ah ! elle prie, elle sollicite instamment pour nous, elle fait sa cause de la nôtre, et, comme elle a en main tous les trésors de son Epoux, elle fournit largement à tous les frais, nous mettant ainsi, peu à peu, non seulement en état d'être jugés, mais encore en état de n'être jugés que favorablement.

Maintenant, pour passer à ma seconde réflexion, que je vais abréger, j'ajoute que la confession est encore un préservatif puissant contre tout ce qui tendrait à nous faire déchoir de l'amitié de notre Dieu. Oui, mes frères, si votre confession a été sans hypocrisie, si vous l'avez faite de manière qu'elle soit digne de sceller une vraie conversion : vous ne manquerez pas d'y trouver les ressources ou les secours que vos besoins spirituels sollicitent. Car, évidemment, ce serait trop peu si, en nous redonnant la santé, elle ne nous apprenait pas l'art de nous y main-

tenir, ou encore celui de l'augmenter en la fortifiant; et, pour cela, il fallait qu'elle eût la double vertu, et de guérir le mal passé, et d'empêcher le mal à venir; se partageant, de la sorte, entre deux soins, dont l'un a pour but de relever le chrétien de ses chutes, et l'autre, de prévenir les chutes du chrétien. Qui peut, en effet, ignorer que toute nouvelle conversion est encore mêlée avec les restes de la vie passée? qui peut ignorer que le vieil homme fait encore tous ses efforts pour reprendre le dessus et regagner le terrain qu'on a gagné sur lui en détestant ses convoitises? On est debout, il est vrai, mais on n'est pas encore assez ferme sur ses pieds; on commence à s'avancer, mais on chancelle encore; on a lutté avec succès contre le vice, mais il s'agit de ne lui donner aucune trêve et de lutter persévéramment contre lui : d'où il suit qu'il s'en faut bien que la confession ait tout fait en nous rétablissant, par l'absolution, dans tout ce que le péché nous avait fait perdre. Non, dirai-je avec Origène, non, ce n'est pas assez de s'être bien renouvelé une fois, il faut songer à se renouveler encore ; il faut renouveler le renouvellement lui-même : *Ipsa etiam novitas innovanda est.*

Et de quoi ne serez-vous point capable au sortir du tribunal de propitiation, si, avec un saint dévouement, vous avez écouté les avis lumineux qu'on vous y a donnés? Dès lors vous n'aurez rien de plus pressé que de vous séparer de tout ce qui put ou qui pourrait vous induire à offenser Dieu; dès lors, vous ne fréquenterez plus cet homme qui pourrait bien être utile à vos intérêts temporels, mais qui certainement était nuisible à vos intérêts éternels. C'est une main qui vous pousserait encore vers le crime, et qu'il faut vous résoudre à couper. Dès lors, vous aurez parfaitement senti la nécessité de renoncer à ces visites dangereuses, d'où vous reveniez tantôt avec un cœur gâté, tantôt avec une langue souillée, toujours avec quelque nouvelle plaie. C'est le pied que, d'après l'Evangile, on vous a ordonné de retrancher. Dès lors, vous ne lirez plus ces livres antireligieux ou immoraux, source funeste de vos désordres passés, et qui seraient encore pour vous le plus dangereux des écueils; dès lors vous ne garderez point, non plus, dans vos maisons ces statues, ces bas-reliefs, ces tableaux, quelque prisés qu'ils soient, que vous ne pouvez ou qu'on ne peut regarder sans péril; et voilà ce que veut dire l'œil que vous devez, quoi qu'il vous en coûte, arracher, si vous voulez entrer dans la gloire. Dès lors enfin, dès lors, vous fuirez non-seulement les occasions prochaines de péché, où tant de fois vous avez fait naufrage, mais encore les occasions de péché même éloignées, parce qu'on vous a dit qu'alors même que l'objet est très-loin par rapport à vous, la faiblesse de votre cœur ne le rapproche, hélas! que trop de vous, et ne le met que trop à votre portée. Que sais-je, mes frères? Non, il n'est rien de plus efficace, ni de plus fort, soit pour vous affermir dans le bien, soit pour vous prémunir contre le mal, qu'un assujettissement plein et volontaire au ministre établi de Dieu pour vous conduire, comme par la main, dans la vivante voie où il a su vous reconduire.

Eh! que ne pourra-t-il pas, par ses remontrances ou par ses conseils, lui qui est tout à la fois votre médecin, votre guide, votre pasteur; je dis votre médecin, afin de vous tracer le régime d'une sainte vie. Ah! il connaît trop bien tout ce qui vous a rendu malade, pour s'être mépris dans le moyen qu'il vous a offert de ne l'être plus; il connaît trop bien la force du poison qui vous a donné la mort, pour s'être trompé dans le choix de l'antidote vivifiant, dont il vous a recommandé l'usage. Je dis encore votre guide pour vous montrer le chemin que vous devez suivre, en vous faisant remarquer les divers écarts qui vous ont détourné; ah! puisqu'il a su vous y ramener, aurait-il ignoré l'art de vous y faire marcher avec la sainte précaution de n'y faire aucun faux pas, de ne pas surtout vous y arrêter, et, au contraire, d'y aller toujours plus en avant. Je dis enfin votre pasteur, pour vous éclairer dans vos torts, vous redresser dans vos égarements, vous ranimer dans vos défaillances, et vous nourrir d'une pâture toute céleste. C'est, chrétiens, en vertu de son divin ministère, qu'il réunit ces trois fonctions si intéressantes pour vous, et qui le font, pour ainsi dire, ne vivre, n'exister que pour vous. Ah! puisque vous trouvez tant de ressources dans un ami sincère et vrai, que la Providence vous a ménagé ici-bas, combien plus n'en trouverez-vous pas dans l'ami par excellence qui vous vient d'en haut, qui tient dans ses mains les clefs d'en haut, qui monte ou qui descend au gré de ses vœux le long de l'échelle qui s'élève jusqu'en haut, et auquel, pour si vaste que soient vos projets dans l'ordre et dans l'intérêt de votre salut, il ne manque rien pour vous en faciliter l'accomplissement.

Ainsi, chrétiens, pour conclure et me résumer, je dis qu'une vraie confession, autrement dit, que toute confession qu'une vraie douleur accompage ou précède, doit non-seulement guérir, mais encore préserver; non-seulement ôter les péchés, mais encore les empêcher de reparaître, et que si l'on croit la profaner en rendant nul le premier effet, l'irrévérence n'est pas moindre quand on ne vise pas à obtenir le second, parce qu'en pardonnant les pécheurs sans influer sur leur correction, elle ne ferait que flatter le vice, au lieu que par sa divine institution, elle doit l'extirper jusque dans ses racines. Mais que dis-je? quand la conversion est sincère, on est trop occupé à pleurer sur les maux qu'on a commis, pour qu'on ne soit pas résolu à n'en plus commettre qu'il faille pleurer, de sorte qu'à le bien prendre, c'est la contrition qui décide de tout dans cette confession dont je vous ai fait sentir la nécessité et les avantages. Oui, c'est la contrition qui doit régler et

animer les deux autres actes du pécheur converti ou qui entreprend de se convertir. C'est une douleur d'avoir offensé Dieu, par laquelle on commence au moins à l'aimer, qui doit précéder ou accompagner la confession, pour qu'elle soit dans l'ordre et que le jugement d'absolution qui la suit soit ratifié dans le ciel. Loin, loin de vous le préjugé, hélas! trop commun, qui vous ferait croire que tout est fait et fini quand on vient d'être absous. Ah! sachez au contraire que le moment même où vous avez reçu une absolution méritée, ne doit être pour vous que le commencement d'un travail qui a pour objet non-seulement l'expiation de vos fautes, mais de rectifier vos penchants, de réprimer vos passions, de vous façonner de plus en plus à la vertu ; de pratiquer, en un mot, une pénitence proportionnée à vos péchés, afin que Dieu proportionne un jour ses prix à votre pénitence.

DISCOURS XXIII.

SUR LA COMMUNION.

Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt.., ego sum panis vivus. (*Joan.*, VI, 31, 51.)

Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts; moi, je suis le pain vivant.

C'était sans doute avec raison, chrétiens, que les Juifs se glorifiaient d'avoir été l'objet d'une providence spéciale, et d'avoir vu exprès pour eux abonder les ressources de la vie là où tout leur annonçait qu'ils en seraient privés; mais, à les bien examiner, c'est-à-dire à les voir des yeux de la foi, que pouvaient être des ressources qui, n'ayant pour but que les besoins du corps, laissaient exister tous les besoins de l'âme, et pour ne parler que du pain miraculeux qui sustenta Israël durant les quarante années de sa vie errante dans le désert, qu'était-il ce pain, comparé à celui qui nous est présenté dans l'eucharistie? Ah! chrétiens, pour sentir l'immense disproportion de l'un à l'autre, il ne faut que méditer cette profonde parole de Jésus-Christ : Je suis le pain vivant; *Ego sum panis vivus.* Oui, par ce seul mot, nous connaissons pleinement tout ce qui manquait à l'aliment des Hébreux, eu égard à tout ce que renferme de vertu l'ineffable aliment des chrétiens. Hélas! le premier n'était au fond qu'une nourriture inanimée et passagère, qui n'empêchait pas de mourir d'une double mort ceux qui la mangeaient; c'était un mets stérile, dénué du suc mystérieux qui entretient la vie intérieure, tandis que l'eucharistie est le vrai pain, le pain par excellence, le pain auquel Dieu a si fortement attaché la vie des hommes, qu'il suffirait de le manger dignement une seule fois pour ne mourir jamais, et qu'il suffit de ne manger pas pour mourir éternellement. Pain adorable! formé, non comme autrefois, dans les airs pour être répandu sur la terre par le ministère des anges, mais formé avant les temps dans le sein même du Très-Haut, envoyé aux hommes par l'incarnation, merveilleusement reproduit sur nos autels, toujours vivant, toujours vivifiant, toujours communiquant la vie, tant à l'Eglise d'ici-bas qu'à l'Eglise d'en haut, qui s'en nourrit perpétuellement sans le consumer, sans s'en dégoûter, sans rien désirer davantage, avec des transports d'amour et de joie que l'éternité ne verra point finir. Mais, chrétiens, pour jouir du bonheur de le manger avec tant de délices dans le ciel, il faut l'avoir mangé avec fruit sur la terre. Or, c'est à vous enseigner les dispositions qu'il exige de votre part que je consacre aujourd'hui ce discours, et comme les vérités de notre sainte foi nous fournissent des conséquences qui doivent servir de règle à notre conduite, je poserai pour principe, dans mon premier point, l'excellence et la grandeur de l'eucharistie, et pour induction, dans mon second point, les dispositions qu'il exige à raison de sa grandeur : c'est tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que l'eucharistie, et quels en sont les effets? Voilà, chrétiens, ce qu'il n'appartient qu'à la révélation de bien nous apprendre, et notre foi, en abordant ces deux questions, ne saurait être ni trop simple ni trop ennemie de la curiosité, ni trop attentive à réprimer une inquiète philosophie, qui, à force de vouloir expliquer ce qu'elle croit, anéantit ce qu'elle doit croire, car il s'agit bien moins d'ouvrir les yeux du corps, qu'au contraire il faut tenir fermés, que d'ouvrir, en les demandant à Dieu, ces oreilles surnaturelles dont Jésus-Christ nous parle si souvent dans l'Evangile, et qui sont vraiment faites exprès.

Qu'est-ce donc, chrétiens, en premier lieu, que l'eucharistie? C'est, disent nos catéchismes, un sacrement qui contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin : le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ! Jésus-Christ tout entier! ô prodige! où il a voulu que rien ne frappât les sens, afin que tout y étant céleste et divin, notre esprit, en le contemplant, ne fût distrait par aucune des choses de la terre. J'ose même ajouter que la piété perdrait trop à voir Jésus-Christ sur nos autels des yeux du corps ; que de même qu'il fut plus avantageux pour les apôtres qu'il se dérobât à leurs regards, ainsi il nous est plus avantageux qu'il se dérobe aux nôtres, ne fût-ce que pour nous fournir la perpétuelle occasion de lui sacrifier toutes nos pensées.

Oui, je l'adore sous les dehors obscurs qui le cachent à mes regards; plus les voiles dont il s'enveloppe sont impénétrables, plus ils m'annoncent qu'il y est présent; moins il se montre, plus je le vois, heureux de sentir s'augmenter le mérite de ma foi à proportion des limites dont on a circonscrit mon intelligence, et de pouvoir, comme dit saint Hilaire, offrir une foi sans bornes au Dieu qui n'en a point, mettant ainsi la plus parfaite égalité entre mon hommage et son essence infinie : *Ut quantus intelligi non potest tantus et credi potest.* Oh! que ne puis-je m'incliner devant lui aussi profon-

dément qu'il s'incline devant mon néant! le trouver plus majestueux, plus digne encore, s'il était possible, du culte suprême dans son infini abaissement que dans son infinie élévation, et juger de la grandeur du sacrifice de nos autels, bien moins par la grandeur que par la bassesse même où s'y trouve réduit le Dieu dont l'amour, qui déjà l'avait fait s'anéantir dans son incarnation, a daigné encore nous prouver qu'il lui restait un moyen de s'anéantir davantage.

Observez, en effet, chrétiens, qu'en se couvrant du voile de notre nature par l'incarnation, il cachait à la vérité le Dieu, mais que du moins il le cachait sous les dehors du plus parfait de ses ouvrages. Que dis-je? ah! bien que de la sorte rabaissé, il manifestait encore plus le Dieu qu'il ne manifestait l'homme; car toutes ses actions portaient une empreinte de divinité, qui se faisait sentir même à ses ennemis; il sortait même de sa chair une vertu qui guérissait toute infirmité; et, sans parler de sa transfiguration sur le Thabor, où toute sa gloire apparut, où l'homme, devenu pour ainsi dire transparent, ne laissa voir, ne montra plus que le Dieu, n'est-il pas vrai que ses mystères les plus humiliants, en y comprenant même celui de la croix, laissaient transpirer ou comme entrevoir quelque chose du Créateur? Oui, tous, dit saint Augustin, étaient relevés par quelque signe de sa puissance, et sa divinité se faisait jour à travers même ce qu'il souffrait de plus infamant : *Signaculum quoddam eructabat divinitatis.* Mais, dans le sacrement de nos autels, nul trait, nul rayon qui annonce le Fils du Très-Haut; son amour y fait s'éclipser pour nous sa double nature; là, nulle marque de ce qu'il est par essence, ni de ce qu'il a daigné devenir; là nul vestige d'un Rédempteur tout-puissant; là non-seulement le Dieu, mais l'homme lui-même est profondément caché; d'où je puis, de plein droit, inférer que le Verbe est plus anéanti dans l'eucharistie que dans aucun autre mystère; que, par conséquent, il y est plus grand, et j'assure que tout langage humain est en défaut quand il s'agit d'exprimer un tel genre de grandeur.

Mais, pour vous la présenter, cette grandeur, sous un autre aspect, sachez que ce n'est pas seulement la grâce, comme les autres sacrements la contiennent, mais que c'est l'auteur même de la grâce que le sacrement de nos autels contient; ce qui fait dire à saint Thomas que l'eucharistie est vraiment la fin et tout à la fois le principe des autres sacrements. Non, pas un qui n'en tire sa force ou qui n'en soit à sa manière dépendant; elle influe efficacement sur tous, tous reçoivent de sa plénitude, elle est comme le cep, le tronc vital dont les autres sacrements ne sont que les branches ou les rameaux : « Au point, dit saint Fulgence, qu'il n'est pas jusqu'au baptême qui n'en emprunte la vertu, puisque ses eaux y sont teintes du sang qui coule dans l'eucharistie, que la vie spirituelle qu'il communique est un fruit anticipé de l'eucharistie; qu'enfin l'homme régénéré n'est tel que par le droit qu'il a de participer à l'eucharistie. » *Hoc ille fit regeneratione baptismatis quod est de sacrificio sumpturus altaris.* Et en effet, poursuit le saint docteur en expliquant sa belle pensée, quelle est la grâce que par-dessus tout produit le baptême, si ce n'est de faire entrer ceux qui le reçoivent dans le corps mystique de Jésus-Christ; or, qu'est-ce qu'entrer dans le corps de Jésus-Christ, si ce n'est vivre de la vie, et par conséquent se nourrir de l'angélique pain dont se nourrit le corps mystique de Jésus-Christ? Ce pain appartient à toute l'Église, il fait à lui seul l'abondance de cette mystérieuse maison; avec ce pain elle a tout, mais tout de manière que dans le ciel elle n'aura pas davantage; elle y trouve un gage assuré des biens immenses qu'on lui promit. Gage ineffable! Ah! qu'on en montre s'il se peut de pareils, car il donne ce qu'il garantit; il renferme à la fois le signe et la chose, les arrhes du salut avec le salut, la promesse avec son effet, c'est le sacré levain qui sanctifie et doit à jamais sanctifier la masse que nous composons.

J'ai dit que le sacrement de nos autels contient l'auteur même de la grâce : ce n'est donc pas seulement telle ou telle grâce, c'est toutes sortes de grâces; ce n'est pas seulement tel ou tel don, ce sont tous les dons; c'est le don qui est tout que nous recevons dans l'eucharistie où, prodigue à l'infini de sa substance, le Sauveur craindrait de se réserver quelque chose, s'il ne se donnait pas lui-même tout entier : tout ce qui est fini ou hors de lui ne pouvant suffire à sa libéralité infinie. Ciel! qu'a-t-il fait, et quel procédé que le sien! il a voulu, pour ainsi dire, essayer de plusieurs manières de se donner pour en venir à celle de toutes la plus analogue à son amour, comme aussi la plus merveilleuse; après s'être donné à nous comme notre chef dans l'incarnation, ensuite comme notre sauveur sur la croix, il se donne à nous comme notre pain dans l'eucharistie. Or, ce qu'il n'avait pas encore fait, il se donne à nous, non une fois seulement, mais autant de fois que nous le voulons et toujours avec de nouveaux avantages, de sorte qu'à bien réfléchir sur la marche qu'il a daigné suivre, on serait tenté et même on est en droit de penser que le bienfait de l'incarnation, tout immense qu'il est, n'était pourtant, dirai-je, que l'ébauche d'un ouvrage auquel le sacrifice du Calvaire a donné un plus haut degré de perfection et qui n'a eu son entier accomplissement que dans l'eucharistie. Or, qui suis-je pour raconter la grandeur d'un mystère qui enchérit à tel point sur tous ceux qui l'ont précédé et dont on peut dire avec fondement que l'incarnation et la mort d'un Dieu n'étaient que les préparatifs?

Aussi, rien de plus grand dans les livres saints que tout ce qui servait à le figurer ou à le prédire! Vous, dans les fruits duquel l'homme aurait savouré avec délices l'immortalité, vous, auquel nul autre arbre

du paradis ne pouvait se comparer, et qui les éclipsiez tous, ne fût-ce que par le feu d'éternité qui faisait pousser vos divins rameaux, n'étiez-vous pas une très-belle image de l'eucharistie? Je vois Abraham se courber et devant un pontife extraordinairement suscité, et devant une offrande extraordinaire dont pour la première et dernière fois il est fait mention dans les livres saints; or, qu'adora-t-il surtout, dans les substances mystérieuses dont il se nourrit lui et les siens, si ce n'est le Dieu qui devait un jour se couvrir de leurs voiles et se cacher sous leurs apparences? enfin, l'agneau pascal, la manne, l'arche sainte, le pain que Gédéon vit en songe, le pain surtout envoyé à Elie quand il fuyait la persécution de Jésabel; voilà, chrétiens, les emblèmes pompeux de l'eucharistie, et ces emblèmes ne sont tels que pour mieux retracer la grandeur d'un sacrement que pourtant ils ne faisaient que présager.

Car, que de mystères il renferme! oh! que n'ai-je été l'un de ces pasteurs fortunés qui furent les premiers témoins de sa manifestation dans notre chair; que n'ai-je accompagné le cortége de prédilection qui environna son berceau! comme j'y aurais adoré le Dieu devenu enfant, le créateur enveloppé de langes, l'éternel nouvellement né. Ah! chrétiens, je n'en disconviens pas, ces vœux sont le langage de la piété, mais d'une piété courte à qui les vastes aperçus de la foi sont peu familiers, ou qui ne s'enfonce pas assez dans les profondeurs de l'eucharistie, et toutes les fois que vous assistez au mystère de la renaissance de Jésus-Christ sur nos autels, n'assistez-vous pas au mystère de sa naissance? ne sont-ce pas toutes les scènes de Bethléhem qui se reproduisent à vos regards? n'est-ce pas à la simplicité des voiles qui le couvrent qu'il vous est donné d'adorer sa divine pauvreté? et sa profonde humilité pouvait-elle mieux se faire sentir que par la totale suppression de tout ce qui servirait à le faire connaître?

Que dirai-je du mystère de sa mort qui, dans l'Eucharistie, est plus vivement retracé qu'aucun des autres; car c'est celui dont il veut que nous gardions un souvenir auquel il borne tous ses commandements, persuadé qu'on ne pourra se défendre de l'aimer, si l'on se souvient de sa mort, surtout en réfléchissant sur l'ineffable moyen qu'il a mis en œuvre pour la reproduire, lui pourtant qui, l'ayant subie une fois, ne pouvait plus la subir de nouveau.

Enfin, quand on est sur le point de recevoir le Sauveur, ne lui parle-t-on pas comme à un Dieu plein de vie? n'est-ce pas le ravissant banquet d'Emmaüs qui se réitère à nos regards? Ah! c'est alors que, tel qu'il se montra aux saintes femmes, il se montre à nous vraiment ressuscité; c'est alors que, saisis de l'enthousiasme sacré de Madeleine, nous lui faisons cette brûlante et rapide confession de foi: O mon bon Maître, quoi, c'est vous? Ainsi, dans le sacrement de nos autels, tant il est grand, nous trouvons non un seul mystère, mais tous: tous y sont éminemment réunis; tous depuis l'incarnation du Verbe jusqu'à la résurrection de Jésus-Christ; en un mot, Jésus-Christ présent, avec tous ses mystères présents ou vivement représentés, voilà, chrétiens, l'Eucharistie. Jésus-Christ y étant à la fois le prêtre qui offre la victime offerte, l'autel qui porte l'offrande, le Dieu à qui tout est offert, le don que l'Eglise a reçu de lui comme aussi l'action de grâce qu'elle lui en rend, par le don lui-même, soit à cause de sa grandeur, soit à cause de ses effets, lesquels sont tous merveilleusement proportionnés à sa grandeur.

Et ici, chrétiens, que ne dirai-je point de l'influence de l'eucharistie sur nos corps, que déjà presque elle fait cesser d'être poussière, que d'avance elle glorifie, ou que du moins elle prépare excellemment à leur future glorification; car, serait-ce pour toujours que le tombeau les engloutirait, quand ils sont en intime, en perpétuel contact avec le triomphateur du tombeau, quand la touche de la divinité les a tous si puissamment consacrés? Voyez expirer le juste encore tout rayonnant de la gloire du Dieu qu'il vient de recevoir, et vous sentirez que non-seulement il ne meurt pas tout entier, mais encore que la dépouille qu'il laisse, est destinée à partager un jour la félicité dont il va jouir: que, marquée invariablement à son coin, il la reprendra quand le temps en sera venu; vous sentirez surtout combien la preuve que les Pères en ont déduite de la résurrection des corps, est tout à la fois belle et concluante; non, Dieu ne permettra pas que des yeux tout pétillants ici-bas de sa flamme, et ouverts sur lui avec tant d'amour, soient fermés pour toujours, et ne se rouvrent jamais; il ne permettra pas que le temple matériel que sa présence corporelle aura sanctifié soit à jamais détruit, et sans contredit, ce n'est que pour donner lieu à sa reconstruction à venir, qu'il l'aura laissé durant quelque temps enseveli sous ses propres ruines.

Mais, pour en venir à des effets sans comparaison bien plus grands, quels ne sont pas ceux que le sacrement de nos autels produit sur nos âmes! Hélas! chrétiens, nous opérons notre salut environnés d'ennemis sans cesse en action pour nous combattre; or, que ne peut point contre eux le céleste pain? en est-il un seul qui ne cède au chrétien nourri de la chair eucharistique? Séduction, menaces, dangers, tourments, échafauds, tout n'est-il pas nul pour celui qui porte en soi le Dieu des épreuves et des combats, comme aussi le Dieu de la victoire? l'eucharistie, il est vrai, n'efface point les péchés qui donnent la mort, mais elle empêche de les commettre; elle ne fait point entrer dans les voies de la justice, mais elle fait qu'on y persévère ou qu'on y marche à plus grands pas; et observez un prodige à elle seule réservé: vous savez que, dans l'ordre naturel, c'est toujours l'esprit qui vivifie le corps, tandis que dans l'ordre eu-

charistique et surnaturel, c'est au contraire le corps qui vivifie l'esprit : *Corpus Domini nostri Jesu Christi.* Et cet ordre, qui est pour nous un ordre de grâce, est pour le corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, n'y ayant que le corps d'un Dieu qui puisse opérer un semblable prodige. Ajoutons, pour montrer tous les effets de l'eucharistie dans un seul, ajoutons qu'elle incorpore l'homme à Jésus-Christ, le faisant de la sorte entrer en part de la vie dont Jésus-Christ est la source inépuisable.

Car, il n'en est pas de la céleste nourriture que ce divin Sauveur nous a préparée comme des aliments destinés à conserver notre vie mortelle; ceux-ci ne nous sont avantageux qu'autant qu'ils se changent en notre propre substance ; l'Eucharistie, au contraire, ne nous est avantageuse qu'en nous changeant en ce qu'elle est. D'où il suit incontestablement, que de même que le Verbe divin, en s'unissant à la nature humaine, lui transmet la vie qu'il reçoit de son Père, ainsi, en s'unissant à nous, par le don qu'il nous fait de tout lui-même, il nous rend participants de la vie qu'il transmit à la nature qu'il prit de nous; il nous fait, comme par une extension de son incarnation, les intimes associés de son humanité, et si je pouvais dire ainsi, les co-partageants de ses glorieux priviléges ; de sorte que, manger la chair de Jésus-Christ, c'est ne vivre plus que de Jésus-Christ, c'est être animé de son esprit, pénétré de sa substance, inondé de ses grâces; c'est n'être plus qu'un avec Jésus-Christ ; c'est être l'os de ses os, la chair de sa chair, c'est lui être uni par tout ce qu'on peut concevoir de plus intime et de plus fort, c'est être, en un mot, d'autres lui-même : *Christus facti sumus.* Il se donne à nous et vit en nous; nous nous donnons à lui, et vivons en lui ; il est notre plénitude, et nous sommes la sienne ; enfin, puisqu'il faut le dire, il croît, il grandit en nous comme dans ses membres, pour arriver progressivement à la glorieuse perfection que son corps mystique doit avoir : O Dieu! que ferez-vous de l'homme dans le ciel, puisque vous le rendez si grand sur la terre ? mais aussi, que ne doit-il pas faire sur la terre pour participer avec fruit à un sacrement si auguste ! Ah ! mes frères, cet adorable sacrement faisait les délices des premiers fidèles, de ces chrétiens si dignes d'un tel nom, dont vous admirez les vertus, et de la ferveur desquels vous avez tant dégénéré. Oh ! que n'ai-je des paroles assez énergiques, pour vous inviter à leur ressembler, pour vous porter à vous rendre dignes, comme eux, de vous approcher fréquemment de la table sainte, car s'il est vrai que l'on meurt en mangeant indignement la chair du Fils de Dieu, il n'est pas moins vrai qu'en ne la mangeant point, on ne saurait avoir la vie ; s'il est vrai qu'on périt en communiant mal, il n'est pas moins vrai qu'on meurt d'inanition en ne communiant pas; que s'approcher sans être pur, c'est un sacrilége, mais que ne point s'approcher, c'est une indifférence condamnable ; que par conséquent le seul parti à prendre, c'est de se rendre tels que l'exige un sacrement de la grandeur duquel je n'ai tâché de vous pénétrer, que pour mieux vous faire sentir les dispositions qu'il exige ; c'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Correspondre à Jésus-Christ par les sentiments dont il se montre pénétré envers nous dans l'eucharistie, voilà, chrétiens, en abrégé, dans quelles dispositions il faut s'en approcher, pour s'en approcher avec fruit; je veux dire pour lui être uni non-seulement corps à corps, mais de plus, cœur à cœur, esprit à esprit, et certainement ce n'est pas trop de demander à des membres qu'ils se conforment à leur chef, surtout quand, devenu leur pain, il s'incorpore à eux, ou qu'il se les incorpore ; non, ce n'est pas leur dire trop, que de leur dire avec saint Paul : Soyez envers Jésus-Christ tout ce qu'il est lui-même envers vous, que vos affections ne diffèrent point des siennes, que tout ce que son cœur a si vivement senti à votre égard, soit à son égard vivement senti par le vôtre : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.*, II, 5.) Car, dit ailleurs le même Apôtre (*Rom.*, VIII, 9), quiconque n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, ne peut être compté au nombre des siens, ni par suite être son convive, en mangeant la pâque avec lui; or, ne pas entrer dans les dispositions de Jésus-Christ, c'est évidemment ne pas avoir son esprit.

Ah ! sans doute, chrétiens, il y aura toujours une différence infinie entre les dispositions du chef, si saintes, si parfaites, si divines, et celles des membres où se mêlent toujours tant d'imperfections et auxquels toujours il manque tant de choses; mais telle est la vertu du modèle, à la fois vivant et vivifiant, qui nous est proposé, que plus nous sentons la distance où nous en sommes, plus nous nous approchons de lui : plus nous faisons de progrès dans l'art sublime de le copier, plus il s'imprime en nous profondément pour nous former à sa ressemblance, et que l'humilité, l'amour, ces deux dispositions dont par-dessus tout il veut qu'à son exemple nous soyons pénétrés, sont en nous d'autant plus parfaites, que nous savons en connaître l'imperfection et nous en affliger.

Je dis, d'abord, l'humilité : car, dit saint Jérôme, il faut être intérieurement robuste et fort pour manger le pain des forts; or on n'est fort qu'autant qu'on se sent faible, et par suite qu'autant qu'on est humble ; tel est, chrétiens, le vrai sens de la célèbre parole de saint Paul : *Cum infirmor tum potens sum.* (II *Cor.*, XII, 10.) J'ajoute avec saint Bernard, qu'on n'est humble qu'à proportion qu'on se connaît et qu'on ne se connaît qu'à proportion qu'on connaît Dieu ! Pourquoi ? si ce n'est parce que plus on connaît Dieu, plus on se confond devant sa grandeur infinie, plus on se trouve abject et petit, plus on a de mépris pour soi-même, plus on s'anéantit devant la majesté qui engloutit, qui

absorbe tout, plus, par conséquent, on a d'humilité; et nous ne saurions jamais porter assez loin cette disposition, surtout quand on est sur le point de recevoir celui qui nous a dit avec tant d'onction, qui du haut de ses autels ne cesse de nous dire encore : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29); de sorte, chrétiens, que puisque l'épreuve exigée avant le sacrement doit porter sur les vertus qu'une vraie conversion a dû nous faire acquérir; cette épreuve, à plus forte raison, doit porter sur la vertu qui consolide les autres, qui les garde, les garantit, et au sein de laquelle elles vont se perfectionnant de plus en plus : *Virtus in infirmitate perficitur.* (*II Cor.*, XII, 9.)

Hélas ! un seul regard de complaisance, même sur les dons de Dieu, les fait bientôt en nous disparaître, si tout à coup l'humilité ne le rectifie par un regard sur notre misère : O Dieu ! ce que je vous demande par-dessus tout, c'est que l'orgueil ne me renverse pas comme un athlète en renverse un autre : *Non veniat mihi pes superbiæ.* (*Psal.* XXXV, 12.) Car je crains encore plus les surprises de la vanité que les tentations les plus violentes; je crains, dans les soins même que par votre grâce j'ai pris de me purifier de plus en plus, d'en attribuer quelqu'un à mes seuls efforts et de vous en ravir la gloire. Je crains de penser que je fais quelques pas sans vous dans ceux que je forme vers vous : ah ! puisque je dois toujours vous glorifier par la pleine conviction de mon néant, combien plus ne le dois-je point à ce moment où vous daignez vous unir à moi pour faire cesser mon néant ? n'est-ce pas, ô divin Jésus ! n'est-ce pas alors plus que jamais que je dois vivre à vos yeux d'une mort entière à moi-même ? et tandis que vous oubliez le plus ce que vous êtes, ne dois-je pas me souvenir le plus de ce que je suis ?

Ainsi, chrétiens, n'en doutons pas, l'humilité est de toutes les dispositions la plus analogue à l'eucharistie; non, il n'en est point qui lui rende plus de gloire; point qui nous mette plus en rapport, plus en harmonie avec son ineffable grandeur : point de plus agréable à Jésus-Christ; point qui ait pour ce Dieu sauveur plus d'attraits, ou à laquelle il attache plus de prix : et cela parce qu'à ses yeux la plus belle de nos parures c'est le dépouillement total de tout ce dont notre orgueil voudrait se parer; parce qu'il n'a promis de nous remplir de lui que selon que nous serions vides de nous-mêmes; parce qu'enfin il ne veut nous tenir quittes de tout ce que nous lui devons que lorsqu'avec sincérité nous nous reconnaissons envers lui à tous égards insolvables, nous pénétrant alors de cette frayeur sainte qui, au lieu de nous porter à fuir ou de nous cacher comme Adam, nous pousse au contraire vers l'Homme-Dieu, ainsi que cette femme qui, songeant plutôt à lui dérober un miracle qu'à le lui demander, ne toucha la robe du Sauveur que par derrière, ou bien ainsi que la Chananéenne qui, loin de prétendre à l'honneur de s'asseoir à la table des enfants, ose à peine aspirer aux miettes mêmes qui en tombent.

Et certes, celui qui invite au festin nuptial est un Dieu pauvre, un Dieu souverainement humble; donc, les conviés doivent être tels; il faut qu'à son exemple ils soient empressés pour les derniers rangs ou qu'ils se disputent la place que l'orgueil dédaigne le plus; il faut, d'après l'avis du Sage, il faut qu'ils pensent à l'aliment divin qu'on va leur offrir, pour en rendre autant en imitant ce qu'ils reçoivent, c'est-à-dire qu'avant de manger l'Agneau, il faut qu'ils deviennent agneaux eux-mêmes : *Sapienter intellige quæ apponuntur tibi* (*Prov.*, XXIII, 1); il faut enfin qu'en s'étonnant du privilége glorieux qui leur est accordé, ils s'étonnent, s'il est possible, encore plus de leur démérite et qu'ils se rabaissent à l'aspect de la Divinité si profondément rabaissée; afin, dit saint Augustin, que cette même Divinité, les associant à sa force, les relève en se relevant : *Ut illa surgens levaret eos.*

Que fait le fils de Jonathas, devenu le commensal de David ? n'est-il pas vrai qu'au lieu de s'éblouir d'une faveur aussi peu méritée il la compare humblement à la disgrâce qu'il méritait ? ah ! il craint de ne pas s'anéantir assez devant un roi si clément, si généreux, et il ne cesse de mettre en opposition le sort glorieux auquel on a daigné l'appeler avec le triste sort qui aurait été son partage : *Tu autem posuisti me inter convivas mensæ tuæ.* (*II Reg.*, XIX, 28.) Or puisque Misphiboseth était si humble envers David, combien plus ne devons-nous pas l'être envers Jésus-Christ, surtout quand il nous presse de nous ranger autour de sa table, nous que tout devrait en exclure; car hélas ! à quelque degré de justice ou de perfection que nous soyons parvenus, il n'en est pas moins vrai que chacun de nous est cet ennemi qui, n'ayant fait que provoquer la vengeance du Seigneur, est pourtant élevé à tant d'honneur par sa miséricorde. Oh ! comment ne pas s'écrier alors tantôt avec Job : *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! pour que vous le destiniez à tant de gloire !* (*Job*, VIII, 17) et qui suis-je moi, ver de terre, pour me nourrir de votre divine chair ! tantôt avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, car je ne suis qu'un pécheur* (*Luc.*, V, 8); et tantôt avec le centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi.* (*Matth.*, VIII, 8.) Suivez-moi, chrétiens, tout ce que j'aurais à vous dire est renfermé dans ces belles paroles que l'Église fait répéter jusqu'à trois fois et que, suivant le conseil d'Isaïe, on ne devrait prononcer qu'avec le plus profond abattement, ou comme si on n'osait pas les faire entendre : *De humo audietur eloquium tuum.* (*Isa.*, XXIX, 4.) Ah ! on n'est jamais plus près de Dieu que lorsqu'on s'en croit le plus éloigné par la considération de sa propre misère, ou que lorsqu'on s'efforce de creuser de plus en plus dans son néant pour s'y enfoncer davantage; jamais on n'est plus sûr de désarmer la colère du Seigneur que lorsqu'on sent à quel point on l'a encourue : ô vertu puissante des paroles que je vais succinctement paraphra-

ser; elles opèrent, dit saint Augustin, un effet contraire à celui qu'elles signifient; elles font cesser l'indignité qu'elles apprennent à sentir; elles nous donnent, à l'égard du sacrement, un fonds de mérite que sans elles nous n'aurions point; et, par le plus merveilleux des secrets, elles nous rapprochent du but d'où elles semblent nous éloigner.

Non, je ne suis pas digne, ô mon Dieu! ou plutôt je suis indigne en mille manières de vous recevoir : indigne, par l'abjection de mon corps qui n'est qu'une vile poussière; indigne par les péchés dont mon âme s'est souillée; indigne, par le déréglement de ma volonté si constamment rebelle à vos saintes lois. Eh! quel mal ne trouverez-vous pas en moi si vous me comparez à votre sainteté infinie, si vous me jugez séparément de vos dons, si vous me regardez tel que je suis en effet, moi qui ne puis descendre plus bas que le rang que j'occupe; moi qui, par mes seuls efforts, ne puis ajouter aucun degré de plus, pas le moindre bien à cette portion d'être que vous m'avez départie. Hélas! tout dans ce que je suis par mon propre fonds, tout en moi ne peut que vous déplaire ou vous rebuter si vous ne me changez en me rendant tel que vous voulez me voir : *Domine, non sum dignus.* Mais si je ne suis pas digne d'aller vers vous, il était digne de vous de venir vers moi; de vous, qui mesurez vos grâces d'après votre immense grandeur et non d'après mon extrême bassesse. Oh! que ne manque-t-il pas à la maison que vous voulez habiter : qu'elle est petite pour un hôte que les cieux et la terre ne peuvent contenir, et surtout quel contraste, quelle disproportion entre son dénûment et votre magnificence : *Ut intres sub tectum meum!* Mais puisque vous ne dédaignez point d'y entrer, augmentez-la, étendez-la vous-même. Ah! elle tombe de toute part en ruine; eh bien, réparez-la de vos mains qui l'ont créée, consolidez un édifice que vous avez vous-même élevé; aplanissez les hauteurs de cet orgueil qui vous empêche de l'habiter, et donnez-lui pour fondement la vertu sans laquelle il s'écroulerait. O Sagesse! qui avez daigné, non-seulement vous faire chair, mais en outre chair d'enfant, mais de plus chair cachée sous les apparences du pain, donnez-moi votre enfance et votre petitesse! Hélas! je ne puis rien, et vous pouvez tout sur moi. Vous n'avez besoin d'aucun moyen : l'obstacle même, quelque grand qu'il soit, est pour vous un plus grand moyen quand il s'agit de faire grâce; et pour produire tout ce qu'il vous plaît dans les cieux comme sur la terre, il vous suffit de prononcer une parole : prononcez donc, prononcez en ma faveur cette parole à la fois douce et puissante. Dites à mon âme : Je suis ton salut, et il me sera fait selon tout ce que cette parole aura dit : *Sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.* (*Matth.*, VIII, 8.)

Mais, chrétiens, de tels sentiments, tout beaux, tout admirables qu'ils sont, ne seraient pas évidemment suffisants s'ils n'étaient produits que par la simple conviction de notre misère. Non, ce n'est pas assez, dit saint Bernard, d'une humilité purement spéculative et sans chaleur, il faut de plus, pour le sacrement, une humilité que la charité enflamme et vivifie.

Et en abordant, chrétiens, cette seconde disposition, puis-je ne pas sentir combien peu il me convenait de la traiter, tant je suis nul; car, hélas! ai-je donc assez de part au feu divin que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et dont nos autels sont autant de fournaises d'où il s'épanche par torrents; suis-je assez embrasé de la flamme du céleste amour pour en pénétrer ceux qui m'écoutent, et ne dois-je pas craindre, en parlant de la charité, de n'être moi-même ici qu'une cymbale retentissante? O Dieu! qu'il n'en soit pas ainsi : élevez maintenant votre ministre à la hauteur de son ministère, échauffez puissamment son cœur; ou plutôt créez en lui un cœur uniquement plein de vous, afin que tous reçoivent abondamment de sa plénitude.

Vous le savez, chrétiens, l'Eucharistie est le Nouveau Testament par le sang de Jésus-Christ. Oh! que de choses, que de bienfaits, que de pressants motifs d'aimer dans ce peu de paroles; on ne peut les dire sans tressaillir, et à peine a-t-on commencé de les méditer, qu'on se perd dans leur immense profondeur. L'Eucharistie est le testament de qui? d'un Dieu; de quoi? de tout. Pourquoi? dites, chrétiens, serait-ce avoir un cœur que de ne pas se fondre en amour en répondant à cette seule question?

L'Eucharistie est le Testament Nouveau; qualification très-simple en apparence, mais expressive au plus haut point, et qui déjà nous initie dans tout ce que l'amour du Sauveur pouvait pratiquer de plus tendre. Il voulait que son alliance fût irrévocable, et, à cette fin, il lui donna la forme d'un testament; mais d'un testament nouveau; c'est-à-dire d'un testament comme il n'en fut jamais. Ah! écrit comme il est avec le sang de celui qui l'a dicté, combien ne doit-il pas l'emporter sur le testament lévitique, testament qui ne fut écrit qu'avec un sang étranger au testateur, et qui, par conséquent, en laissant l'homme dans son impuissance, ne pouvait en aucun sens le rendre habile à hériter. Non, il n'en est pas ainsi du testament nouveau. Pourquoi, pourquoi? parce qu'il lève l'obstacle ancien en faisant cesser notre servitude : *Jam non dicam vos servos.* (*Joan.* XV, 15.) Parce qu'en outre, la condition que de part et d'autre il présuppose, c'est l'amour du côté de Dieu, paternel, de notre côté, filial, de sorte que non-seulement il nous institue héritiers, mais qu'encore il nous rend dignes de l'être.

Ajoutons que, pour apposer un sceau inviolable à ce divin contrat, Jésus-Christ l'accompagne d'une prière qui fera toujours la consolation de ses vrais enfants. O mon Père! je veux, j'entends que là où je suis ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec

moi ; comme s'il disait : J'ai voulu, bien que me voilant à leurs regards, être au milieu d'eux sur la terre ; je veux aussi, mais sans aucun voile, être avec eux dans le ciel ; et puisque je les nourris de mon corps ici-bas, je veux, j'entends qu'ils en soient à jamais nourris dans la Sion céleste : *Volo ut ubi sum ego et illi sint mecum.* (*Joan.*, XVII, 24.) Or doit-il être possible de tenir contre tant d'amour? et faudrait-il insister sur la nécessité d'y correspondre, surtout à ce moment où cédant à l'impatience qui le presse, abrégeant tous les délais, anticipant l'avenir, notre divin testateur devient lui-même notre portion et nous installe dans notre héritage. Dites, chrétiens, serait-ce donc trop que d'aimer celui qui, nous ayant aimé le premier, nous a aimé au point de se léguer lui-même à nous dans un testament confirmé par sa mort, disons mieux, en devançant lui-même sa mort, dans un sacrement qui, exprès pour nous, doit à jamais la renouveler.

O calice tiré de la vraie vigne, c'est-à-dire du divin côté de mon Rédempteur, et qui êtes vous-même l'acte authentique où sont consignés mes droits à la possession du ciel, qui pourrait dire et tout ce que vous avez de bonté, et les merveilleux effets de la sainte ivresse que vous causez : *Calix meus inebrians quam præclarus es !* (*Psal.* XXII, 5.) O pasteur qui êtes vous-même le pâturage où vous nourrissez vos brebis de votre propre substance, en les abreuvant de votre propre sang! quel ne doit pas être mon amour aux approches du sacrement qui me fait, dès maintenant, jouir de tout ce que vous êtes, charmant ainsi mon exil par un avant-goût des délices de la patrie.

Mais, pour donner toute son étendue à la disposition dont je parle, je dis que l'amour que nous portons à notre divin Chef ne peut dignement l'honorer qu'autant que nous le faisons refluer sur tous ses membres et embrasser tous ceux qui sont les objets de son amour; l'Eucharistie étant un festin qui ne doit rassembler que des amis, lesquels, dit un docteur, doivent être entre eux comme les cordes d'une lyre, où rien n'est dissonant. Non, plus de haine, plus d'aigreur, plus d'intérêt propre parmi ceux qui vont manger l'Agneau à la même table. Et quel mur de division pourrait exister entre l'homme et l'homme quand le Christ fait tomber le mur qui existe entre l'homme et Dieu? qu'elle prise aurait l'inimitié là où l'on n'entend de toutes parts que ce cri séraphique : Paix et amour.

De plus, puisqu'il se cache encore sous les dehors de l'indigence, il ne faut pas se séparer de lui-même, et nous devons l'aimer partout où il veut que nous voyions des yeux de la foi : à l'autel, pour recevoir ses dons; dans le pauvre, pour les lui rendre; à l'autel, comme n'ayant pas besoin de nos biens; dans le pauvre, comme sollicitant nos biens et en ayant un besoin urgent; à l'autel, pour nous revêtir de lui; dans le pauvre, pour le vêtir de lui-même; là pour qu'il nous visite et nous console, ici pour le visiter et le consoler. Ah! si nous savons sentir tout ce que sur l'autel il fait pour nous, croirons-nous en faire jamais trop à son égard dans le pauvre, qui le représente? Comment l'aimerions-nous assez là où il nous inonde de ses bienfaits, si nous l'aimions trop peu là où il implore les nôtres?

D'ailleurs, chrétiens, d'ailleurs à quelle condition pensez-vous que Jésus-Christ vous engraisse de sa chair dans l'eucharistie, si ce n'est afin que vous soyez toujours prêts à lui sacrifier la vôtre, et qu'au sang qu'il verse pour vous sur l'autel vous ayez le courage de mêler le vôtre. C'est, dit saint Cyprien, c'est pour préparer des victimes au Seigneur que nous faisons manger la chair de l'Agneau victime, et quand nous faisons boire aux chrétiens le calice du salut, nous n'avons d'autre dessein que de les rendre assez forts pour boire le calice du martyre : *Ad martrii poculum idoneos facimus.* Or, quel degré d'amour ne présuppose point un sacrement préparatoire au martyre, qui lui-lui-même est le dernier effort, le plus beau triomphe de l'amour.

Ecoutez, chrétiens. Si malgré la perfection de l'amour dont Marie était spécialement embrasée, et qui la met sans contredit bien au-dessus des séraphins, l'Eglise, cependant semble s'étonner, et s'étonne en effet de ce que le Verbe n'a pas eu horreur de descendre en son sein virginal, croira-t-on, pour recevoir l'Homme-Dieu, être assez enracinés dans la charité, quand à peine on commence à l'aimer. Ah! dit saint Chrysostome, il faut à cette fin s'être dégagé de tout ce qui tient à la faiblesse de l'enfance ; il faut pouvoir se passer de ses langes et de ses lisières, il faut avoir cette mâle vigueur, cette robuste virilité qui porte à tout entreprendre pour le service du Seigneur; en un mot, il faut être grand en amour : car, poursuit le saint docteur, si le roi de Babylone, en choisissant parmi les captifs hébreux quelques enfants pour s'environner de leur intéressant cortége, n'en prit aucun qui ne fût d'une stature et d'un visage vraiment beau, au dire de l'Ecriture, combien plus sommes-nous obligés, en nous approchant de notre grand Roi, d'être nous-mêmes intérieurement beaux, mais de cette beauté dont il n'appartient qu'à la charité de graver, d'animer les sublimes traits.

Après tout, chrétiens, qui ne sait que l'eucharistie est le même pain qui se mange dans le ciel; que par conséquent il faut que l'amour de ceux qui s'en nourrissent sur la terre ait quelque proportion avec l'amour de ceux qui le savourent et s'en nourrissent dans le ciel, c'est-à-dire qu'entre la manière dont on s'en nourrit sur la terre et la manière dont on s'en nourrit dans le ciel, il ne devrait exister, autant qu'il est possible ici-bas, d'autre différence que celle qui se trouve entre la foi et la claire vision, entre la charité qui espère et la charité qui jouit, entre l'amour de l'exil et l'amour de la patrie, et

j'ai tout dit en finissant par cette belle maxime.

Oui, chrétiens, si nous aimons beaucoup nous avons un plein droit à l'eucharistie. Si nous aimons beaucoup ! et devrait-il en être autrement, lorsque de toutes parts l'amour de Jésus-Christ nous environne et nous presse, et quand tout brûle, quand tout, pour ainsi dire, est en feu autour de nous? Ah! que ne sommes-nous pénétrés des sentiments du Psalmiste, en nous écriant avec lui : *Paratum cor meum Deus! paratum cor meum.* (*Psal.* CVII, 2.) O Dieu ! oui, notre cœur est préparé, parce c'est vous qui l'avez préparé vous-même en l'inclinant tout entier vers vous, en y versant vous-même les parfums que vous nous ordonnez de vous offrir; et comment ne pas vous aimer ou comment vous aimer peu quand vous nous donnez tout, quand nous vous devons tout, quand d'ailleurs nous savons qu'on n'acquiert que ce qu'on vous donne et qu'on perd tout ce qu'on vous refuse. Ah ! puisque vous nous avez aimés quand nous étions vos ennemis, combien plus vous nous aimerez quand par notre amour nous répondrons au vôtre, quand votre amour, imprimant sur nous vos propres traits, n'y laissera que ce qui peut vous porter à nous aimer. O Verbe ! ô paix ! qui augmentez la vie en ceux qui vivent de vous, donnez-nous cet amour qui nous trouve justes, parce qu'il nous a prévenus, ou qui nous rend tels en nous prévenant. Venez, ô bon Jésus ! venez régner dans nos cœurs, oui, oui, venez y régner; mais faites que l'humilité vous y conserve et que la charité nous donne l'insatiable avidité de jouir de vous dans le temps, pour ne cesser jamais de jouir de vous dans l'éternité.

DISCOURS XXIV.

SUR LE RESPECT DU AUX TEMPLES.

Scriptum est, domus mea domus orationis vocabitur.

Il est écrit ma maison sera appelée une maison de prière.

Entreprendre de parler sur le respect dû à leurs temples à des chrétiens que tout invite à s'humilier devant le Dieu qu'ils y adorent, à des chrétiens qui viennent y implorer tant de secours, pour qui tant de moyens de salut y sont préparés, et en faveur desquels s'y offre incessamment la grande hostie; entreprendre, dis-je, de parler à des chrétiens sur le respect qu'ils doivent à leurs temples, ne semble-t-il pas que c'est vouloir leur faire injure, et qu'instruits, comme sans aucun doute ils le sont, de leurs devoirs dans le lieu saint, on ne devrait jamais soupçonner de leur part la moindre irrévérence? Ah ! mes frères, plût au ciel qu'il en fût vraiment ainsi; plût au ciel qu'on pût taxer d'inutile un entretien destiné à traiter un pareil sujet; plût au ciel que le recueillement de votre esprit, la ferveur de votre culte, la sincérité de vos hommages, pussent nous dispenser de vous rappeler ce qu'il faut que vous soyez dans la maison de Dieu, lorsque surtout vous assistez à la célébration des mystères qui, tous les jours, s'y renouvellent et s'y consomment. Mais vous-mêmes, rendez-vous justice, et voyez si la nécessité de vous exhorter sur ce point a jamais été pour nous plus pressante. Je vais donc, aujourd'hui, ajouter cette exhortation à tant d'autres qu'on vous adressa, qu'on ne cesse de vous adresser pour la même fin. J'établirai d'abord ce que le Seigneur est par rapport a nous dans son temple ; ensuite, ce que nous devons y être par rapport à lui : deux propositions simples qui, en partageant ce discours, étaleront à vos regards, avec la grandeur de l'objet de votre culte, comment et dans quel sens votre culte doit être rendu pour être en proportion avec la grandeur de son objet. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le temps était venu où la religion, cessant d'être captive, devait enfin lever la tête et se montrer dans toute sa pompe, lorsque du haut du Sinaï, au milieu d'un appareil comme il n'en fut jamais d'aussi imposant, d'aussi magnifique, le Seigneur prescrivit le culte qu'il fallait lui rendre. Un tabernacle fut préparé à cette fin ; sanctuaire auguste où le Très-Haut faisait entendre ses oracles et dictait ses volontés; tribunal majestueux autour duquel il convoquait les Juifs pour les condamner ou pour les absoudre; palais ineffable où son immensité, que les cieux ne peuvent contenir, était comme resserrée et circonscrite, maison portative destinée à suivre les Hébreux dans tous leurs campements, où Dieu ne dédaignait pas de voyager, pour ainsi dire, avec la nation sainte, jusqu'à ce qu'enrichie des dépouilles de Chanaan, tranquille au sein de la Palestine conquise, elle eût construit un temple aussi vaste que magnifique.

Or, chrétiens, c'est dès ce moment que le culte extérieur prend chez les Juifs une forme plus constante et tout à la fois plus auguste. Non, on ne les verra plus se disperser pour remplir leurs devoirs religieux. Bethel, Gabaon, Maspha, ne seront plus arrosés du sang des victimes; l'encens qui fumera sur les hauts lieux sera un encens d'abomination : Jérusalem devient la cité par excellence, le centre de la foi, la demeure du vrai Dieu, et toute sa gloire vient du temple élevé dans son enceinte. Assemblez-vous et frémissez autour d'elle, vous tous qui avez juré sa ruine. Israël n'en sera pas alarmé, il se prosternera devant les autels du Dieu des vertus, il demandera votre défaite, et vous fuirez à son approche comme la poussière qu'enlève un tourbillon. Qu'il paraisse devant les murs de Sion, ce rapide conquérant dont la terre étonnée a subi le joug ! D'où vient qu'il baisse la tête sous la main qu'il voulait enchaîner? D'où vient que, soumis et désarmé, il offre des hosties pacifiques là où il avait résolu de porter le ravage et la mort? Ah ! c'est que les Juifs ont crié vers celui qui apprivoise les tigres, qui, du sein même des alarmes, fait naître la sécurité, qui change quand il lui plaît la

colère en douceur, assoupissant ou réveillant à son gré les fureurs de la guerre! Que n'obtiendra point Israël humilié dans le temple saint? A peine il l'aura fait retentir de ses prières que la rosée du ciel et la graisse de la terre combleront ses vœux. Peuple étonnant! on dirait que son existence politique tient à l'existence du lieu saint; il sera désormais dans la joie ou dans l'affliction, dans la bonne ou mauvaise fortune, comblé de biens ou de maux, vainqueur ou vaincu, libre ou esclave, selon qu'il aura plus ou moins respecté la maison de son Dieu!

Aussi, que de châtiments pour en arrêter, que de précautions pour en prévenir la profanation! De quelque côté qu'on jette les regards, on n'y voit rien qui n'excite au recueillement, qui n'imprime le respect, qui ne concentre l'attention. Pas un objet, pas un emblème qui n'annonce le Dieu jaloux de la sainteté du séjour qu'il habite; le choix scrupuleux des victimes, cette mer d'airain dans les eaux de laquelle il fallait les purifier, l'autel d'or où doit couler leur sang, le feu sans cesse allumé pour les dévorer, la richesse des offrandes, le nombre infini d'adorateurs, les ténèbres du tabernacle, le silence des lévites, l'aspect imposant du grand prêtre, tout concourait à remplir l'âme de la majesté du Très-Haut, tout inspirait cette horreur qui enchaîne les sens et qui captive la volonté.

Mais que fais-je, et pourquoi m'arrêter dans un temple éclipsé par les nôtres, dans un temple aussitôt proscrit qu'élevé, parce que, presque toujours rempli d'adorateurs charnels, et ne fumant presque jamais que d'un sang inefficace, il ne pouvait attirer sur les suppliants les dons invisibles de l'Esprit-Saint? Qu'étaient d'ailleurs, pour se concilier tant de vénération, les choses qui le décoraient? Vous le savez, chrétiens, c'étaient des ombres vaines et des types impuissants. Oui, la verge d'Aaron, la manne, l'arche sainte, n'étaient que d'infirmes éléments et des signes sans consistance. Dieu lui-même, Dieu, dont la présence était alors si sensible, ne faisait pourtant qu'annoncer ce qu'il serait un jour dans les nouveaux temples. Si du fond de l'ancien sanctuaire il gardait les Hébreux comme la prunelle de son œil; s'il daignait intervenir dans tous leurs contrats, pourvoir à leurs besoins, veiller à leur défense, venger leur cause, assurer leur prospérité, prendre, en un mot, la qualité de souverain temporel, en avoir la sollicitude, en remplir la tâche, et, comme tel, réclamer leurs hommages, c'était afin de figurer les rapports sublimes sous lesquels il résiderait dans nos églises; c'était afin de présager que pour vous, bien mieux que pour les Juifs, il y serait roi; que pour vous, ce qu'il ne fut point pour les Juifs, il y serait père, roi magnifique et libéral, père miséricordieux et tendre. Appliquez-vous, chrétiens, et ne perdez rien des grandes choses qu'autant qu'il est en moi je vais maintenant exposer.

Il est enfin détruit ce mur de séparation élevé entre Dieu et les hommes; elle a disparu cette triple barrière qui environnait le Saint des saints. Au propitiatoire judaïque, c'est-à-dire à ce couvercle d'or que deux chérubins couvraient de leurs ailes, et du haut duquel le Seigneur faisait entendre sa voix, a succédé un propitiatoire en apparence moins brillant, mais en effet bien plus riche, bien plus fécond en ressources, et par conséquent bien plus utile à ceux qui s'en approchent. Il nous est permis de le contempler sans frayeur, de l'aborder sans hésitation, de le consulter avec confiance, parce qu'au lieu de menaces et d'anathèmes, comme autrefois, nous y trouvons la grâce et la vie, la miséricorde et la paix; dans l'arche qui lui sert de base, ne sont pas contenus de vides symboles, mais en substance tout ce que le ciel a de richesses. Il est lui-même un ciel abrégé, dit saint Chrysostome.

Par ce propitiatoire, ô mon Dieu! la terre est devenue votre adorable marche-pied, vous en avez fait le trône de votre royaume pour y être à jamais béni par un nouveau peuple d'acquisition; c'est sur ce trône que, fidèle à vos promesses, vous remplissez les conditions de l'alliance chrétienne, que vous maintenez dans une parfaite union ce corps mystique dont nous sommes les membres, que vous exercez enfin votre grande puissance, cette puissance de salut qui confond vos ennemis, soutient votre Eglise, éternise votre culte, venge vos autels, ouvre et ferme à son gré votre bercail. En prenant possession de ce trône, vous n'avez point renouvelé le spectacle qui frappa Ezéchiel, lorsqu'à votre approche les murs du lieu saint s'ébranlèrent jusque dans leurs fondements, l'autel trembla, les séraphins, saisis de crainte, se couvrirent de leurs ailes, le Prophète consterné cacha son front dans la poussière; non, ce genre de manifestation envers des hommes que le joug de la loi tenait asservis, ne devait plus avoir lieu envers ces hommes que votre grâce a délivrés, et en faveur desquels vous avez posé un sceptre de terreur pour prendre un sceptre pacifique et consolant: *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (*Psal.* XXII, 4.)

Ainsi, chrétiens, laissons les Juifs se glorifier à l'aspect de leur temple, laissons-les défier les autres nations d'entrer avec leurs divinités dans un commerce aussi intime qu'ils y entraient eux-mêmes avec leur dieu. Oh! combien leurs priviléges étaient inférieurs aux nôtres! car Dieu nous traite en affranchis, tandis qu'il les traitait en esclaves. Dans la nouvelle Sion domine un roi clément, toujours prêt à pardonner; dans l'ancienne Sion régnait un dominateur sévère, inaccessible à tout autre qu'au grand prêtre, et encore ce grand prêtre, pour pénétrer une seule fois tous les ans dans l'ancien sanctuaire, à combien d'observances, à combien de précautions n'était-il pas asservi? Vous, mes frères, ne craignez point:

tant d'effrayantes cérémonies n'existent plus, et Dieu ne veut régner dans les nouveaux temples que pour se rendre accessible, toujours, à toute heure, je ne dis pas au premier, mais au dernier de ses ministres, mais au plus obscur de ses sujets.

C'est surtout au pied de ses autels qu'il nous fait passer sous son sceptre, non pour recevoir des hommages forcés en nous retenant dans les entraves de la servitude, mais pour obtenir de la noble liberté qu'il nous laisse, cet hommage volontaire et généreux qui seul peut l'honorer dignement. Loin, loin de lui une domination stérile dont nous sentirions plutôt le poids que le fruit; sachons au contraire, sachons qu'il s'intéresse à notre félicité à proportion de l'intérêt que nous y prenons nous-mêmes. Que dis-je? Ah! il connaît trop le limon dont nous sommes pétris pour s'en rapporter à notre choix. En fait de bonheur, il sait que, livrés entre les mains de notre conseil, nous ne songerions point à lever les yeux vers les montagnes d'où découlent les biens solides; aussi s'empresse-t-il de nous les montrer, de les rapprocher de nous ces biens, et de peur que, trop timides, nous n'osions y prétendre, ou que, trop discrets, nous les demandions avec mesure, il s'engage à les accorder sans réserve. Avec le discernement qui les apprécie, il donne l'impatience de les posséder, la violence même qu'on lui fait pour les ravir augmente sa générosité; il excite, il agrandit, il enflamme nos désirs qu'il remplit toujours avec d'autant plus de surabondance qu'ils ont été vastes et véhéments.

Mais quel est ce sang répandu sans cesse au pied de son trône qui, rejaillissant jusqu'à lui tombe ensuite sur vous en imprimant sur vos fronts un caractère ineffaçable? Quel est ce sang à l'effusion duquel nos temples doivent toute leur gloire, dont l'aspersion vous reproduit et vous sanctifie, pour vous transformer en autant de temples vivants. Ecoutez, chrétiens, c'est maintenant que va se dévoiler à vos yeux le plus beau de vos priviléges, c'est maintenant que vous allez savoir à quel titre vous paraissez devant le Seigneur dans son temple, ou bien à quel titre il y réside pour vous. Ah! sans doute, vous n'en serez pas plus tôt instruits que, pesant vos devoirs au poids du nouveau sanctuaire, vous vous efforcerez de rendre votre culte aussi parfait que votre dignité l'exige, ou qu'il peut le devenir par les grâces dont vous avez été comblés. Non, jamais les hommes n'ont connu le Seigneur comme il vous est donné de le connaître, jamais alliance avec lui ne fut plus étroite, jamais temple n'a renfermé des adorateurs tels que vous. O Dieu! l'eussions-nous osé croire, si votre amour n'en eût multiplié sans fin les témoignages; l'eussions-nous, dis-je, osé croire que vous vous rendriez communicatif à notre égard, jusqu'à vous dépouiller de tout ce que votre grandeur a d'auguste, votre gloire d'éblouissant, votre puissance de terrible. Quoi! plus de sceptre, plus de diadème, plus de pompe, plus de majesté; vous cachez pour ainsi dire ces attributs de votre souveraineté en ne manifestant que des attributs bien plus doux; c'est donc bien moins en qualité de roi qu'en qualité de père que vous daignez habiter parmi nous; autant propice à ceux qui marchent constamment dans vos voies qu'à ceux qui, ramenés à vos pieds par un généreux repentir, s'empressent de vous confier leurs regrets d'avoir si longtemps erré loin de votre présence votre sourire paternel n'applaudit pas moins à l'amour que nous avons les uns pour les autres, qu'à celui dont vous êtes vous-même l'objet immédiat, et vous faites surtout vos délices de voir régner persévéramment parmi nous ces sentiments heureux qu'une sainte fraternité présuppose, ce céleste niveau qui élève ou abaisse les rangs, et qui seul peut maintenir dans une parfaite union tous les membres de notre famille.

Or, d'après cela, chrétiens, et puisqu'il s'en présente l'occasion, n'ai-je pas droit de vous demander sur quoi vous pourriez fonder ici la moindre prééminence, une prédilection marquée, une bénédiction spéciale? Un sceau particulier vous aurait-ils séparés de vos semblables? vous aurait-on dit : Montez plus haut que vos frères? Je sais que dans la maison du père de famille il existe des degrés plus ou moins élevés, mais sont-ce les victimes, sont-ce les dignités terrestres ou plutôt n'est-ce pas la vertu, n'est-ce pas la grâce qui les fixe, et là où Dieu seul est grand que viendrez-vous parler de distinctions et d'honneurs? Chrétiens, les mêmes eaux vous ont reçus, le même esprit vous a régénérés, le même trône vous porte, le même toit vous réunit, les mêmes besoins vous rassemblent : grands ou petits, riches ou pauvres, oui, oui, vous n'avez tous qu'un père commun qui est dans les cieux. O sainte et sublime idée de la Divinité! toujours sans doute et partout, vous devriez être présents à nos âmes; toujours et partout vous devriez absorber notre attention : mais dans le temple où tout vous retrace et vous imprime; mais dans le temple où il est si consolant de vous méditer; dans le temple où nos prières et nos hommages sont votre continuelle expression, comment se peut-il que nous vous perdions un seul moment de vue?

Au reste, chrétiens, ne pensez pas que le nom si glorieux pour nous, que nous donnons au Seigneur, ne soit qu'un nom vague ou d'exagération, car il en est de la qualification qu'il prend comme de celle qu'il vous attribue; et puisque, selon saint Jean, nous ne sommes pas seulement appelés, mais que nous sommes, en effet, ses enfants, lui-même il n'est pas seulement appelé, mais il est en effet notre père, de telle sorte, dit Tertullien, qu'il n'a point d'égal sous ce rapport : *Tam pater nemo;* s'il incline la hauteur des cieux c'est pour descendre au milieu de sa famille; il ne songe qu'à la félicité de son enfant; il s'attendrit sur les uns, il s'afflige sur les autres; il console ceux-ci,

il soulage ceux-là, il est père partout. Si, quelquefois il semble les fuir, voyez comme bientôt il se laisse atteindre en s'arrêtant pour les recevoir. Non, personne n'a porté si loin la tendresse paternelle : *Tam pius nemo.*

Que dirai-je maintenant, chrétiens, des nombreuses faveurs dont il a fallu que le Seigneur vous comblât pour fonder son autorité nouvelle; car, dans le temple où il vous rassemble, il pouvait ne point vous affranchir, et vous l'êtes : affranchis, vous pouviez n'être point ses enfants, et vous l'êtes; ses enfants, vous pouviez n'être point ses héritiers, et vous l'êtes; ses héritiers, vous pouviez n'être point participants de sa nature, et vous l'êtes. Or, ajoute saint Chrysostome, si le seul bienfait de votre adoption est, par lui-même, ineffable, que penser de cette suite, de cette gradation de bienfaits qui, des uns aux autres, vous font parvenir au comble de la gloire ? qui, pour tout dire en un mot, avec saint Basile, font un Dieu, un Dieu de chaque chrétien, en qui la grâce les réunit et les conserve : *Deus est quisque sanctorum.*

Tant de grandeur vous éblouit, mes frères, et peut-être vous en croyez-vous incapables; mais le prophète ne vous appelle-t-il pas les enfants du Très-Haut, mais Jésus-Christ n'a-t-il pas demandé, et par conséquent obtenu, que vous le fussiez? mais l'Apôtre ne lève-t-il pas là-dessus tous vos doutes : l'Apôtre, qui ne craint pas d'avancer que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont d'une même nature. Oh! qu'il en coûte cher à votre Dieu pour vous transformer ainsi, et qu'il fut douloureux l'enfantement qui vous a fait renaître : le Calvaire en gémit encore; le sang, dont il fut inondé pour vous réengendrer, c'est le sang d'un Dieu ; il coule encore réellement sur vos autels ce sang adorable : c'est de là que je le vois circulant de proche en proche, empreindre sur chacun de vous l'inscription, le sceau, le titre paternel de votre Dieu, et voilà le nouveau nom dont le temple devait sans cesse retentir dans l'alliance évangélique; ce nom, bien mieux gravé dans nos cœurs que sur des colonnes matérielles; ce nom, enfin, que Jésus-Christ fut empressé de révéler à ses disciples, devenus ses frères, et consommés avec lui dans une si parfaite unité qu'ils ne forment plus, aux yeux du Père céleste, qu'un seul Christ, qu'un seul Fils unique. Vous venez de voir, chrétiens, ce que Dieu est, par rapport à nous; dans son temple, voyons maintenant ce que nous devons y être par rapport à lui; c'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est Dieu même qui nous apprend que son royaume ne s'ouvrira point à ceux qui, se bornant à se confesser du bout des lèvres, l'auront fréquemment appelé Seigneur, Seigneur; il tient pour outrageants les hommages qui ne sont point sincères; il rejette, loin de sa face, les hypocrites adorateurs, et quand l'Ecriture nous le représente comme un Dieu jaloux : *Deus æmulator* (*Deut.*, VI, 24), c'est surtout pour nous faire sentir avec quelle exactitude il demandera compte de tout ce que nous devons être, à son égard, en retour de tout ce qu'il est pour nous. Fixons donc maintenant la nature de notre culte par la nature même des rapports sous lesquels celui qui en est l'objet a voulu se manifester, et puisque le Seigneur commande en souverain, puisqu'il agit en père dans nos temples, disons que pour nous le rendre propice et pour nous concilier sa bienveillance, nous devons, nous, l'adorer comme ses sujets, l'aimer comme ses enfants.

L'adorer d'abord comme ses sujets : c'est-à-dire que puisqu'on s'assemble en son nom, il faut se plaire dans ses tabernacles, se ranger avec respect autour de son trône, s'incliner devant son sceptre, écouter sa voix ; qu'il nous entende lui protester que nous sommes son peuple , sa possession, son royaume, que nous voulons que son palais soit un signe entre nous et lui, dans un sens encore plus sublime qu'il l'était pour les Hébreux, il faut n'avoir que son esprit pour guide , sa sainteté pour modèle, son bras pour appui, sa miséricorde pour refuge, ses promesses pour espoir. Il faut l'intéresser à nos vrais besoins, lui demander, non des biens terrestres, qu'il n'accorde souvent que dans sa colère, mais l'avénement de son règne, la sanctification de son nom, l'accomplissement de sa volonté, la participation de sa joie, la couronne de ses élus. Il faut n'être empressé que pour ses grâces, se pénétrer de sa grandeur, sentir tout le poids de sa gloire, lui consacrer nos affections, nos désirs, notre âme tout entière, s'abîmer en un mot, dans la contemplation de sa majesté.

Ainsi adora Jacob quand, frappé de la présence du Très-Haut, étonné de voir l'Invisible, il se prosterna saisi d'une sainte frayeur, ou lorsque repassant à Bethel, et craignant que parmi ceux qui le suivaient, il ne s'en trouvât quelqu'un dont le culte s'adressât encore à des divinités étrangères, il les fit toutes, sans exception, apporter à ses pieds : non, quelque riches qu'elles fussent, les dépouilles de Sichem, n'étaient point faites pour être épargnées, Rachel même eût en vain demandé que les idoles de Laban ne fussent point proscrites. Quand il s'agit du Seigneur, l'homme juste est inébranlable, il en venge les intérêts au mépris des réclamations les plus pressantes, et l'objet le plus précieux, n'a dans son cœur d'autre privilége que celui d'être immolé le premier; c'est devant son roi, que le patriarche va paraître : fait-il plus qu'il n'a dû faire, en ne s'associant que de vrais adorateurs, en élevant ses nouveaux prosélytes à la hauteur du premier de leurs devoirs? image vivante du Messie, il ouvrit un sentier de bénédiction à ses frères ; conquis à la justice, il préludait même au grand événement qui devait un jour renouveler toutes choses : les idoles qu'il venait d'enfouir étaient comme le prémice de celles qui tom-

beraient sous le glaive de l'Evangile et dans l'indignation qu'il fit éclater à leur aspect, c'est vous qu'il figurait, ô Jésus! vous, le Maître souverain du Sabbat, vous, plus grand que le temple même; oui, l'action de Jacob, prophétisait la vôtre, quand, armé d'une verge de fureur, dévoré du zèle de la maison de votre Père, vous y entrâtes pour en bannir toute profanation. Hélas! vous vouliez ainsi nous apprendre à combien de préparatifs, le service du Seigneur nous engage, tout ce que l'entrée de son sanctuaire présuppose de sainteté, avec quelle précaution il faut écarter et du lieu saint et de nos âmes, les objets qui pourraient souiller nos oblations, troubler nos sacrifices, intercepter nos vœux, détourner notre encens, partager nos hommages, et frustrer de ses droits le Dominateur suprême.

Nous lisons dans l'Ecriture, que toutes les fois qu'on faisait le dénombrement des enfants d'Israël, chacun d'eux était obligé de payer un tribut au temple, pour le rachat de son âme. Or, qui ne voit, dit saint Cyrille, que sous l'image d'une tribut sensible, c'était un tribut spirituel que Dieu voulait faire entendre : *In re temporali spiritale tributum describebat.* Tribut qu'il réclame partout, mais principalement dans son temple : tribut que rien ne peut suppléer, qui, seul remplit les mains de l'homme et au défaut duquel le métal le plus rare, se change en un plomb vil ; enfin, tribut que nous portons avec nous, qui, selon l'expression d'Origène, existe au fond de nos âmes où, bien mieux que le soleil dans les entrailles de la terre, la grâce forme à son gré l'or, c'est-à-dire l'adoration que le Seigneur demande: *Aurum requirit quod intra nos est.*

L'adoration, ce sentiment profond de notre bassesse, qui nous élève d'autant plus, jusqu'à l'Etre infini, qu'il nous fait davantage descendre en notre propre néant, rapprochant ainsi les extrémités les plus éloignées, et nous remplissant, si j'ose le dire, de la Divinité à proportion que nous savons nous désemplir de nous-mêmes; car, plus nous reconnaissons devant Dieu notre néant, plus nous en sortons, plus nous acquérons de consistance; ah! pour peu que l'homme, ose entreprendre de se comparer avec son Dieu, comment peut-il se voir, sinon comme un atome dans une immensité sans bornes, comme une vapeur qui s'évanouit au moindre souffle, comme un vide absolu que Dieu seul peut remplir, comme un besoin universel que Dieu seul peut satisfaire. Et, ne doit-il pas alors confesser avec Abraham, qu'il n'est que poussière et cendres ; avec David, que la substance n'est rien devant Dieu, disparaître en un mot, tout entier, devant l'Etre des êtres; cependant du sein de l'abîme où il se voit plongé, il crie avec confiance; le lieu profond d'où part sa prière en favorise l'essor ; tout à coup, elle est exaucée, parce que celui qui résiste au pharisien superbe, couronne les vœux du publicain anéanti, regardant avec complaisance ses serviteurs humiliés et faisant éclater d'autant plus en eux sa force, qu'ils ont une plus intime conviction de leur infirmité.

Car, ô mon Dieu! vous dont l'oreille écoute jusqu'à la préparation du cœur, que pourrez-vous refuser au chrétien, qui vous fait l'aveu de son extrême indigence, qui se détruit, qui meurt intérieurement dans la victime immolée ; qui se consume avec l'holocauste dévoré sur vos autels ; qui, afin de s'abaisser infiniment devant vous, s'incorpore à l'ineffable abaissement de votre Fils ; qui, pour mieux recevoir de votre plénitude, regarde avec dédain tout ce qui n'est pas vous ; qui vous honore enfin, par un continuel exercice d'anéantissement! Mais aussi, que peuvent espérer de vous, ceux qui osent entrer dans le lieu saint, avec des dispositions contraires ; vous l'avez dit, ô mon Dieu! votre sceptre brisera sans retour leur fragile image ; en vain, comme Jacob, ils embrassent vos autels, c'est là que vos flèches les atteindront, victimes de colère ils ne pourront pas même expier leurs sacriléges et peut-être que le sanctuaire, où ils auront cru se sauver, s'ouvrira pour les engloutir! Quel est, donc, le prestige qui vous séduit, mes frères, et comment là où vous devriez tant sentir la divine présence, en êtes-vous si peu pénétrés?

Que les païens fussent irrespectueux devant les idoles, il en devait être ainsi. Des divinités dont, en plein théâtre, on venait de dévoiler les infâmes désordres, pour être assises sur des autels, n'en étaient pas plus respectables; mais vous, devant votre Dieu, le regarderiez-vous comme ces bustes insensibles, qui n'ont ni des yeux pour voir les crimes, ni des mains pour les punir, dont la foudre imaginaire n'a de force que selon que lui en attribue un vain peuple : hommes inconséquents, composés et retenus devant les rois de la terre, vous fléchissez à leur aspect un genou tremblant, à peine osez-vous respirer dans le séjour qu'ils habitent, le froncement de leur sourcil, le moindre mouvement de leur part vous glace d'épouvante; devant eux, quelque nombreux que vous soyez, on dirait que vous ne formez qu'un seul homme. Est-ce donc, que leur palais vous paraîtrait plus auguste que celui de votre Dieu, ou leur grandeur plus redoutable que la sienne.

Dites, mes frères, de courtes et de rapides apparitions dans le temple, un culte rendu par habitude et sans dessein, une présence de corps que l'égarement de l'esprit désavoue, des lèvres qui ne prononcent rien qui parte du cœur, des prières inarticulées, des vœux mal adressés, des protestations feintes, un maintien quelquefois immodeste, souvent irréligieux, toujours peu relatif à la maison du Seigneur, seraient-ils des titres à sa miséricorde quand ils sont autant d'ombrages à sa majesté?

O Dieu! quand reverrons-nous la beauté des jours anciens! Siècle heureux, âge d'or du christianisme, bien plus éloignés de nous par la différence des mœurs que par l'intervalle des temps ; hélas! nous ne

trouvons presque plus de vos précieuses traces, il ne nous reste tout au plus de vous qu'un souvenir imparfait qui nous charme et qui nous confond.

Maintenant, mes frères, à qui pourrai-je adresser les choses, dont je dois encore vous entretenir? où est parmi vous le sage selon Dieu, qui comprendra pour le bien sentir ce que je vais dire, et puisqu'à peine vous entrez envers le Roi des rois dans les dispositions d'un sujet soumis, m'entendrez-vous tandis qu'il s'agit de vous enseigner ou de vous persuader une disposition bien plus parfaite.

Au reste je n'ignore pas, et je me hâte de l'avouer, je n'ignore pas, dis-je, que la piété n'a point fait un naufrage universel, je sais que l'irréligion n'a pas tout ravagé, je sais même qu'il est de foi que, fidèle à son serment, le Seigneur suscitera toujours des adorateurs en esprit, des hommes selon son cœur, de vrais enfants de la promesse qui lui rendront un culte sincère et pur, et sans eux que deviendrait l'Eglise sur la terre ? mais les chrétiens que l'esprit d'adoption conduit dans nos temples pour former en eux les sentiments, pour leur faire pousser le cri de tendresse filiale, ces chrétiens qui, empressés autour de leur père commun, se jetant avec amour dans ses bras, sollicitent sa bénédiction, se disputent ses plus tendres faveurs ; ces chrétiens furent-ils jamais moins nombreux? Ah! si de tels adorateurs étaient rares parmi les Juifs qui, toujours esclaves intéressés, ne voyaient dans le Seigneur que le Dieu des biens sensibles et dont les importunes clameurs n'assiégeaient son trône que pour lui demander d'abondantes moissons, si de tels adorateurs étaient rares quand le ciel n'accordait qu'avec épargnes et mesure la grâce qui les reproduit, devraient-ils être rares maintenant parmi nous, parmi nous, disciples de l'alliance, instruits par les leçons, formés sur les exemples, fortifiés par les secours de l'Homme-Dieu?

De quels transports, en effet, ne devrions-nous pas être animés dans un lieu où tout parle à nos sens comme à nos esprits avec tant d'énergie, où de toutes parts la charité du Christ nous environne et nous presse, où les cantiques les plus brûlants expriment si bien tour à tour les différentes situations de notre âme, où la plus attendrissante des oraisons, se répétant mille fois, offre à notre piété tant de moyens, tant d'occasions de s'exhaler, où les plus touchantes cérémonies nous font presque assister à tout ce que le Seigneur daigne faire pour nous dans l'immensité de sa miséricorde, dans un lieu en un mot où les plus pathétiques objets commandent la reconnaissance à un tel point qu'on pourrait presque assurer que l'ingratitude devrait être censée impossible. Là, sur un bain sanctificateur, les cieux exprès pour vous, firent abondamment pleuvoir leur rosée; vous y descendîtes enfants de colère, vous en sortîtes enfants de gloire, la foudre s'éteignit dans les eaux qui vous transformèrent et la robe dont on vous para vous fit grossir le cortége heureux de l'Agneau. Ici, l'on invoque sur vous l'esprit de vigueur et de force, athlète courageux, vous ne respirâtes dès lors que les combats du Seigneur, plus loin protectrice de votre enfance, l'Eglise vous prodigue le lait nourricier de ses premières instructions; là, devant des tribunaux de miséricorde, une sentence de pardon devint le fruit de vos regrets et dans vos cœurs brisés de repentir les plus cuisants remords se calmèrent ; ici, du haut de ces tribunes saintes, des messagers consolateurs vous annoncent la paix et font descendre sur vous les vérités célestes, partout le signe radieux de votre rédemption se montre à vos regards, partout cette ineffable croix qui étonne les cieux, cette croix sur laquelle un Dieu mourut pour vous donner la vie, et en y voyant cloué le médiateur qui vous réconcilie, le médecin qui vous guérit, le docteur qui vous éclaire, le pasteur qui vous conduit, le prêtre qui vous consacre, la victime qui vous sauve, le réparateur en un mot baigné d'un sang versé pour vous, doit-il être possible d'exprimer ce que vous devriez sentir et envers l'adorable instrument et envers le consommateur de tant de mystères?

Mais par-dessus tout, que ne dit point à nos cœurs le Dieu caché au fond de nos tabernacles ; ah ! disparaissez ténèbres de la foi, tombez voile obscur qui nous cachez l'Agneau, regardez, mes frères, et voyez si l'autel de la Jérusalem céleste a quelque avantage sur celui de nos temples ; dès lors, certes, dès lors, quel culte oserions-nous offrir à notre Dieu, si ce n'est un culte de tendresse, un hommage filial, celui, s'il se pouvait, celui des anges même confirmés en gloire, ou des bienheureux recueillis dans l'éternité et quand dans un seul de ses bienfaits il nous est donné de les savourer tous, quand devenu notre pain ce grand Dieu se change en notre substance pour nous transformer en la sienne, de quel autre feu pourrions-nous être embrasés si ce n'est de celui qu'il vient lui-même allumer sur la terre ?

Car, après tout, chrétiens, pourquoi serions-nous associés à la filiation de Jésus-Christ, si ce n'est afin que dans le temple, où il daigne avec nous cohabiter, nous puissions par lui, de même qu'en son nom, invoquer le Seigneur comme notre père, nous pénétrer à son égard, non de la crainte mais de l'amour ; de l'amour, sentiment sublime le seul qui évidemment convienne à de vrais enfants et qui sait distinguer éminemment leur culte, étant de toute vérité qu'un Père, bon à l'infini, ne peut être honoré que par l'amour : *Non colitur nisi amando.* J'ai tout dit, mes frères, en vous parlant de ce sentiment : en lui sont compris tous les autres, tous il peut abondamment les suppléer, tous il les épure, il les perfectionne, il les ennoblit; prière, hommage, adoration, sacrifice tout est compris dans l'amour divin ; aimons, nous voilà quittes envers

notre Dieu, nous avons accompli toute justice à son égard, comme à notre égard, nous avons tout fait pour notre bonheur, ainsi que pour sa gloire ; et sans recourir maintenant à des preuves, toujours trop froides pour émouvoir, que je vous retrace bien plutôt le tableau des fidèles du premier temps : plus éloquent que tous les discours il vous apprendra ce que la qualité d'enfants de Dieu exige de vous en sa présence, puisse-t-il vous enflammer d'une sainte émulation et quel cœur auriez-vous s'il vous trouvait insensibles?

Captive encore sous les chaînes, tremblante sous le glaive des tyrans, l'Eglise était contraite de cacher la célébration de ses divins mystères dans tout autre écarté, dans tout lieu souterrain qui pouvait lui servir d'asile. Elle rassemblait son troupeau, elle déposait le signe adorable de sa foi, le gage assuré de ses triomphes à venir, là, dans les ombres du secret, dans le silence de la nuit, sur un autel dressé à la hâte continuait de s'offrir le sacrifice de son Epoux ; une doctrine vivifiante éclairait les catéchumènes, des eaux fécondes multipliaient ses enfants, l'huile sainte fortifiait ses néophytes, l'imposition des mains perpétuait ses pasteurs, un pain mystique nourrissait, un calice de bénédiction abreuvait ses disciples, qui tous, dans un admirable concert de prières, de ferveur, d'invocations, de désirs, se livraient sans réserve au Dieu dont ils composaient la famille; sa face était pour eux un rassasiement de joie, ils épanchaient dans son sein leurs espérances et leurs craintes, et tandis qu'ils conversaient avec lui, tandis qu'ils recevaient ses communications les plus intimes, tandis qu'ils lui parlaient, pour ainsi dire, cœur à cœur, le temps coulait avec rapidité, la nuit entière ne leur semblait qu'un moment. Entendez-les se plaindre de voir l'aurore interrompre leurs plus longues veilles. Quelle unité de pensée ou d'action! quelle correspondance de sentiments ! Un même esprit les inspirait, une même volonté les faisait agir, n'ayant jamais qu'un même cœur, ils n'avaient aussi, pour s'adresser à un même père, qu'une même voix; cette voix de jubilation, de reconnaissance, de tendresse et d'amour qui, d'après les oracles saints, devait un jour retentir dans les tabernacles des justes : *Vox exsultationis et salutis in tabernaculis justorum.* (*Psal.* CXVII, 15.)

O vous qu'on vit gémir sur le seuil de la porte sacrée, lorsqu'enfin l'Eglise put se servir de son glaive contre les pécheurs, vous qu'une austère et longue pénitence écartait des premiers temples, et qui peut-être, sinon la plupart, du moins quelques-uns, seriez l'ornement des temples d'aujourd'hui, que penseriez-vous? ou plutôt quelle ne serait pas votre indignation si le Seigneur vous rappelait dans nos assemblées? Pourriez-vous ne pas éclater en reproches amers à l'aspect de ceux parmi lesquels vous auriez à vous mêler, surtout si vous les compariez à ces chrétiens fervents, du milieu desquels vous étiez sévèrement exclus? Ciel! diriez-vous, sans doute, où sont les saints dont la société nous était interdite? où est la postérité des justes, nos contemporains? Quel abus des sacrements, que de profanations ont succédé à la piété, à la ferveur antiques! N'est-ce donc plus le même Dieu qu'on invoque? n'est-ce plus la même foi qu'on professe? le sacrifice dont la privation était pour nous le plus grand des malheurs; ce sacrifice qui ne fixe et n'intéresse presqu'aucun des assistants, est-ce le sacrifice du Calvaire? Que veulent dire ces regards égarés, ces postures, ces conversations si irrévérentes? Sommes-nous devant un autel, ou devant un théâtre? O crime! que le plus coupable d'entre nous n'aurait pas même soupçonné être réservé peut-être à cette génération, et que la malice des derniers temps ne pourra pas surpasser. Quoi ! jusque dans le temple des piéges sont tendus à la pudeur? O chrétiens! que vous êtes loin de ressembler à vos pieux ancêtres! Qui? vous les nouvelles créatures du Seigneur, vous ses enfants! il vous appartient bien de vous décorer de ce titre, vous qui craignez si peu de lui déplaire, vous qui respectez si peu sa présence, vous qui répondez si peu à son amour. Ah! si vous ne voulez point encourir sa malédiction... Qu'allaient-ils dire? quelle foudroyante parole allaient-ils prononcer? Qui? vous, sortir du lieu de votre naissance! vous, n'avoir plus d'accès dans le temple de votre Dieu! Hélas! cette sentence de séparation qui ne retranchait autrefois que le plus petit nombre, en retranchant aujourd'hui le plus grand, nous obligerait presque à suspendre la prière publique, cet infaillible moyen de rentrer en grâce avec Dieu. Ah! plutôt, chrétiens, demeurez, et pleins de repentir, arrosez de vos larmes le pavé de la maison sainte! dans l'amertume de vos âmes réparez les outrages faits à un Dieu, votre roi! enfants du Très-Haut, retournez sincèrement vers lui : *Convertimini filii revertentes.* (*Jerem.*, XIV, 22.) Qu'une honte salutaire, dit saint Cyprien, vous fasse rougir d'avoir dégénéré du meilleur des pères : *Pudeat vixisse tanto patri degeneres.* Soutenez enfin votre dignité devant un Dieu qui, selon la belle expression de Lactance, est tout ensemble le roi de ses enfants, le père de ses sujets, afin qu'après l'avoir servi dans la sainteté durant le cours de votre vie, vous puissiez l'honorer un jour par des cantiques sans fin, et que les grâces dont il vous aura comblés dans ses tabernacles sur la terre, composent la couronne qu'il vous destine dans ses tabernacles éternels... Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE PREMIER.

LA SAINTE VIERGE.

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Prov.*, XXXI, 29.)

Parmi les filles d'Israël beaucoup se sont illustrées par leurs vertus, vous les avez toutes surpassées.

Nous ne connaissons, chrétiens, il est vrai, de l'histoire de la sainte Vierge, qu'un petit nombre de traits épars çà et là dans l'Evangile, mais ils sont si riches, si lumineux, si profonds, ils en renferment tant d'autres, qu'un seul d'entre eux, bien entendu, épuise notre admiration et devient pour Marie un éloge à la perfection duquel il est impossible de rien ajouter. Concevez, en effet, quelque genre de grandeur qui ne convienne à celle dont Jésus est le fruit béni; n'est-ce pas en avoir tout dit, que d'en avoir dit cette parole? Et quelle autre créature oserait-on lui comparer pour peu qu'on se figure une élévation qui, la rendant inférieure à Dieu seul, la met si fort au-dessus de tout? Oh! de combien de grâces il a fallu combler celle qui devait porter l'auteur de la grâce! est-il un seul don, parmi ceux que l'Ecriture appelle parfaits, qui ne soit descendu sur elle? et puisque nous les avons tous reçus par celui qu'elle a enfanté, ne doit-il pas être évident que tous, sans exception, auront été son glorieux partage, que, par conséquent, ce n'est qu'à elle que peuvent, en toute vérité, s'appliquer les belles paroles de mon texte: *Multæ filiæ*, etc. Eh! mais pour louer Marie autant que l'espace étroit d'un discours peut le permettre, et pour vous le rendre utile, ce discours, en ne vous proposant à admirer que ce que vous devez autant qu'il est en vous imiter, j'insisterai bien moins sur les priviléges glorieux dont le Seigneur s'est plu à la décorer, que sur tout ce qu'elle a fait pour les mériter ou pour en rehausser l'éclat; je me bornerai à louer en elle ces deux qualités qui sont la racine et le fondement de toutes les autres; je veux dire ces deux sublimes vertus, dont l'une fait sentir le néant qui vient de nous, et l'autre nous fait déployer la force qui nous vient d'en haut, vertus qui, au fond et à la rigueur, se réduisent à une seule, mais qu'il me sera permis d'envisager sous un double aspect, pour donner une assez vaste étendue à l'éloge que j'entreprends; c'est donc, dans mon premier point, de l'humilité, c'est ensuite, dans mon second point, de la soumission de Marie que je vais parler, avec le secours de cet adorable Esprit qui l'enveloppa de son ombre, et que j'implore par l'intercession de Marie elle-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est, dit saint Chrysostome, une nécessité que d'être humble sans aucun mérite, c'est un éloge que d'être humble avec quelque degré de mérite, mais être humble au plus haut point dans l'actuelle possession de tous les genres de mérite c'est, poursuit l'éloquent docteur, c'est, en fait de vertu, un miracle qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est même un miracle qui n'a pu s'effectuer que dans la mère d'un Dieu, puisque ce n'est que devant le mérite de la mère d'un Dieu que disparaît tout autre mérite créé, comme aussi toute humilité qui n'a pas eu à porter le poids d'un aussi étonnant mérite. Or, chrétiens, cette humilité, vous la sentirez d'autant mieux que vous méditerez plus profondément avec moi les grandes choses qui ont précédé, ainsi que celles qui ont suivi la maternité de Marie.

Et d'abord, sans arrêter vos regards sur ses premiers ans, sans vous dire que, croissant en âge ainsi qu'en sagesse, elle marquait chaque degré de plus de raison par un degré de plus de piété; que plus attentive à recueillir l'héritage précieux de la religion de ses ancêtres qu'à ramasser les débris de leur gloire et de leur opulence, elle s'embellissait de toutes leurs vertus, ou plutôt qu'à toutes leurs vertus elle en ajoutait d'autres qui seules pouvaient correspondre aux grands desseins pour l'exécution desquels Dieu la tenait si spécialement en réserve, je passe, chrétiens, sans délai à cet état de perfection où Marie a résolu de se fixer, lequel, bien qu'en apparence le plus contraire de tous à sa haute destination, n'en servit que mieux à l'y faire monter.

Car, quoi de moins propre selon les hommes, mais quoi de plus propre, selon Dieu, à préparer la divine maternité que la virginité elle-même, et cette virginité n'était-ce pas en avoir au plus haut point la gloire, que de l'embrasser par un choix qui n'avait eu encore aucun exemple, que d'être la première à en ouvrir le sentier, à en lever l'étendard, à en faire au Seigneur un serment jusqu'alors inconnu aux autres filles de Sion. Vous savez, chrétiens, en effet, que l'espoir de donner au monde le Libérateur promis, les faisait toutes aspirer à l'honneur de devenir mères; mais, ô vanité des conjectures d'ici-bas! ô illusion des désirs humains! Oh! combien les pensées du Seigneur sont loin de nos pensées! Hélas! nous ne voyons jamais un moyen partout où nous voyons un obstacle, et cependant c'est souvent l'obstacle que Dieu choisit pour en faire un moyen. N'entendez-vous pas, d'âge en âge, Israël retentir de bénédictions pour les femmes qui, par leur fécondité, peuvent prétendre à l'honneur d'enfanter le Messie? Et cependant, il n'y aura de bénie entre toutes les

femmes, que celle qui aura renoncé au privilége de l'enfanter.

Voyez comme, sitôt qu'on la laisse à son propre choix, elle va se chercher un asile à l'abri de la contagion des objets profanes, et confier à l'ombre de la solitude, avec le dépôt sacré de son serment, le dépôt non moins sacré de son innocence. O Dieu! quel hommage! quel culte elle vous y rendait! Non, jamais adorateur ne se présenta devant vous ni avec un cœur aussi grand, ni avec un cœur aussi humble; jamais, jamais non plus on ne poussa vers vous, ni des soupirs aussi ardents, ni des vœux aussi enflammés. Ah! je crois la voir à ce moment surtout où un rayon de la fécondité divine allait se détacher; je crois, dis-je, la voir se surpasser merveilleusement elle-même, se mettre, par la grâce, en rapport avec la hauteur où il s'agissait de la faire monter; donner à ses pensées un élan, à ses sentiments une exaltation dignes d'accompagner la plus heureuse des prières; cette prière que le don par excellence devait couronner, et que sans doute elle ne termine que pour s'entendre nommer, pleine de grâce!

Ainsi, chrétiens, autrefois, ainsi Daniel n'eut pas plus tôt fini sa fervente prière qu'il s'entendit nommer l'homme de désirs, qualification sublime, sans contredit, mais qualification qui, en l'élevant bien au-dessus de tous les justes de son temps, auxquels il est préféré, le laisse encore toutefois bien au-dessous de Marie, dont rien n'est plus propre à faire sentir la grandeur que l'ambassade même qu'on lui adresse, en la comparant à l'ambassade adressée au Prophète. Gabriel, en effet, n'aborde ou n'entretient celui-ci qu'à titre de supérieur, il prend à son égard le ton d'une bienveillance protectrice; mais envers Marie..... Ah! c'est ici que, représentés par le plus éminent d'entre eux, tous les célestes esprits tombent aux pieds de leur reine; c'est ici que, par le plus radieux de ses habitants, le ciel s'étonne à l'aspect du prodige nouveau qui va s'opérer sur la terre; mais, envers Marie, Gabriel sent l'extrême infériorité de son rang; tel et plus respectueux qu'Eliézer devant Rébecca, il s'incline devant l'épouse du grand Dieu, dont il ne fait qu'exécuter les ordres. Ainsi, là il est vénéré, ici il vénère; là, c'est son éclat qui éblouit, ici il est lui-même ébloui d'un éclat qui éclipse le sien; enfin, là, il ne fait que montrer au loin, mais dans un avenir déterminé, ce dont ici il annonce que l'heure est en effet venue, où sa salutation même dénotait déjà l'accomplissement, n'ayant pu dire à Marie, au jugement de saint Bernard, le Seigneur est avec vous, que parce que, dans Marie, il fut devancé par ce même Dieu qui l'envoyait vers elle; de sorte que, préludant alors même au ministère de Jean-Baptiste, c'est bien moins l'avenir que le présent qu'il prophétise.

Ah! chrétiens, pressé comme il est par son amour, d'oublier, pour ainsi dire, sa divinité et de s'anéantir en prenant une seconde naissance parmi les hommes, le Verbe a dû sans doute choisir entre toutes les créatures celle qui aurait le mieux senti son néant. Oui, pour enfanter le Dieu qui féconda le néant, il a fallu n'avoir point d'égal dans la science qui humilie, ou dans l'art de sentir qu'on n'est que néant; oh! cette science ou cet art, nul n'a su leur donner la perfection que Marie a su leur donner si éminemment; et voilà pourquoi, chose, chrétiens, on ne peut pas plus admirable, et voilà, dis-je, pourquoi elle a conçu, dans le temps, par la seule vue de sa bassesse, celui que Dieu engendre de toute éternité, par la seule vue de sa grandeur.

Non, lui dit l'ange, *ne craignez point, car c'est de vos hastes entrailles que naîtra un enfant, auquel vous donnerez le nom de Jésus; il sera grand, il s'appellera le Fils du Très-Haut, le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, il règnera sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin.* (*Luc.*, I, 32.) Ce n'est point à moi, chrétiens, d'entreprendre et peut-être que l'archange lui-même aurait vainement entrepris de détailler tous les genres de grandeur qui sont annoncés à Marie par ces pompeuses paroles; mais ces genres de grandeur la touchent moins que l'abaissement dont elle fait ses délices, un état plus humble attire ses regards par préférence à un état plus sublime. O divine maternité! qui croirait que Marie a pu vous comparer à tout autre honneur et ne pas vous choisir? qui? moi la mère de mon Dieu? Est-ce donc que le serment inviolable que je lui fis, pourrait être compatible avec le titre que vous m'annoncez? *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco?* (*Ibid.*, 34.)

Vous admirez, chrétiens, dans ce magnanime refus une grandeur vraiment supérieure à la maternité divine, et plus encore cette humilité qui pouvait seule en soutenir l'éclat : ainsi, puisqu'il faut le dire avec saint Bernard, ainsi, vierge avant de concevoir, elle demeure vierge après avoir conçu, elle croît, pour ainsi dire en virginité, ou encore, ajoute ce saint docteur, humble avant d'être la mère de Dieu elle est plus humble en le devenant, elle croît en humilité à proportion qu'elle croît en grandeur, et pour atteindre au faîte de celle-ci il ne lui faut rien moins que toute la profondeur de celle-là : de sorte que si, d'une part, il est très-vrai que la maternité de Marie, donne le plus grand lustre à son humilité, il est encore très-vrai d'autre part que son humilité donne le plus grand lustre à sa maternité : que par conséquent, et voici la réflexion qu'il s'agit d'imprimer bien avant dans vos cœurs, que par conséquent, à quelque degré de piété ou de perfection qu'on soit parvenu on ne peut s'y maintenir qu'en se tenant toujours rabaissé au point d'où l'on est parti pour monter si haut, ce qui fait dire à saint Augustin que l'humilité est quelque chose de si élevé que si Dieu, qui est à l'infini élevé, ne fût devenu humble, jamais nous n'eussions bien compris ce que c'est que l'humilité.

Et ne pensez pas, chrétiens, que cette su-

blime vertu exclue la connaissance des richesses dont on est comblé, au contraire, cette connaissance en est inséparable puisqu'il faut offrir au Très-Haut l'hommage des biens qu'on a reçus de sa munificence et qu'évidemment, pour avoir le mérite de se rabaisser, il faut sentir la hauteur d'où l'on doit sans cesse aspirer à descendre. Ainsi, Marie connaît tout le prix d'un honneur auquel nul ne fut, ni jamais non plus, ne sera appelé, mais c'est uniquement par rapport à Dieu ; elle n'y mêle aucun mouvement humain, aucun retour sur elle-même, elle ne s'en réjouit ni en soi ni pour soi, mais seulement dans le grand Dieu qui daigna être son Sauveur avant de devenir son Fils : *In Deo saluturi meo.* (*Luc.*, I, 47.) O perfection de son humilité ! elle sait que tous les prophètes ont associé sa gloire à celle de son Fils, elle sait que le Sage l'avait en vue lorsque s'élevant à la plus grande hauteur du beau idéal il traçait le portrait de la femme forte ; elle sait que les Esther, les Judith, les Débora, ces illustres libératrices du peuple juif, ne faisaient qu'ébaucher par la leur sa propre gloire, elle sait que la branche miraculeuse qui poussa une divine fleur, n'était qu'un emblème pompeux qui servait à la désigner ; enfin, elle sait que bien que fille du soleil, comme l'aurore, elle en sera pourtant la mère ineffable, qu'elle porte son créateur, que le Dieu de qui tout dépend, dépendra d'elle ; mais elle ne sait toutes ces grandes choses que pour y trouver autant de motifs de se confondre et de s'humilier, elle n'en conclut point qu'elle est grande et sainte, mais que Dieu est puissant et saint. Au lieu de s'éblouir de ce qu'on a fait à son égard, elle ne parle que de sa bassesse ; il n'a pas été possible d'être plus grand, il n'est pas non plus possible de se croire plus petit ; Marie est tout, et dans la sincérité de son cœur elle déclare qu'elle n'est rien, et lorsque de toutes les prérogatives qu'elle pouvait de plein droit étaler, je l'entends ne se réserver que le titre de servante du Seigneur, où sont les expressions qui pourraient dignement la célébrer ? ni rendre assez éloquemment l'admiration qu'elle excite ?

De là, je ne sais combien d'autres vertus qui ont accompagné ou suivi la maternité de Marie, lesquelles ayant eu la plus profonde humilité pour racine ont eu aussi le plus haut point qu'elles pouvaient avoir, d'une perfection, mais d'une perfection individuelle à Marie, car sachez que Marie est sainte entre toutes les saints, comme elle est vierge entre toutes les mères, ce qui veut dire, que puisque elle est vraiment seule entre celles-ci par sa virginité, elle est aussi éminemment seule entre ceux-là par un genre de sainteté qui lui est personnel ; elle est, disent les livres saints, elle est belle comme la lune : *Pulchra ut luna* (*Cant.*, VI, 9), elle ne brille que d'une lumière empruntée il est vrai, mais d'une lumière dont le foyer seul qui la produit surpasse l'abondance, mais d'une lumière qu'elle réfléchit avec d'autant plus d'éclat qu'elle en avoisine de plus près la source immense, ou que pour mieux m'exprimer en m'exprimant comme l'Eglise, ou que c'est de son sein virginal que cette lumière éternelle s'épancha sur l'univers : *Lumen æternum mundo effudit.*

Cependant Marie, après que l'archange eut achevé sa mission, avait déjà commencé la sienne ou plutôt celle de son Fils, en visitant Elisabeth. Et qui suis-je, pour raconter les fruits d'une entrevue on ne peut pas plus merveilleuse et telle qu'on n'en vit, telle qu'on n'en verra jamais, puisqu'elle se passa bien plutôt entre les deux invisibles enfants qu'entre les mères qui les portaient. Car alors se fit pour la première fois la communication du Verbe incarné présent, et ce fut pour sanctifier le plus grand des enfants des hommes. Un précurseur, c'est-à-dire le modèle de tous ses ministres à former, voilà, chrétiens, le grand, le principal, pour ne pas dire le seul but de la visitation du Verbe, caché dans le sein maternel ; le cri, l'étonnement d'Elisabeth, ses prophétiques transports, c'est lui qui les inspirait, c'est par lui qu'alors tout était mis en action, quoiqu'il parut être le seul sans action ; tel du sein de son éternel repos il conduit, il fait mouvoir toutes choses. O prévenance ! ô gratuité des célestes faveurs, Jean tressaille, envoyé pour ainsi dire avant de naître ; il s'émeut à la présence de son Sauveur qui vient à lui par Marie, et par la bouche d'Elisabeth il reconnaît, il adore son Sauveur. C'est, dit saint Ambroise, Elisabeth qui, la première entend la voix, mais c'est Jean qui le premier reçoit la grâce ; Elisabeth a sans doute vu la première arriver Marie, mais, sans y comparaison plus heureux, Jean a senti le premier l'avénement du Rédempteur : *Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum*, et quelles furent, ô Vierge sainte ! vos paroles à ce moment si fortuné. Non, l'Eglise ne se lassera point de chanter le cantique admirable que l'Esprit sut vous inspirer et qui n'est proprement que l'extase de votre humilité ; Dieu seul, Dieu seul y fait l'objet de vos chants sublimes, vous y publiez la gloire, la sainteté de son nom, la force de son bras, les merveilles de sa grâce, la stabilité de ses promesses ; vous y chantez le germe béni, le cep vital, l'Adam nouveau duquel tous ses pieux ancêtres sont vraiment nés, non selon la chair mais selon l'esprit, et duquel vous-même êtes né ; vous y chantez le vide affreux des biens présents, le fonds immense des biens futurs ; toute élévation abaissée, tout abaissement élevé, le rassasiement des affamés, la richesse des pauvres, la pauvreté des riches, la grandeur des petits et si vous y parlez de vous-même ce n'est que pour glorifier le Seigneur de ce que toutes les nations vous appelleront bienheureuse.

Bienheureuse ? Ah ! puisque de la sorte nous appelons celle qui fut pour nous un instrument de salut de quel nom appellerons-nous celle qui fut pour nous un instrument

de ruine? et pourrions-nous l'un après l'autre les comparer sans bénir avec transport cette sagesse d'en haut qui, dans le dessein de changer en autant de noms heureux, les noms alors pour nous si funestes, traçait le magnifique plan de notre réparation dans les causes mêmes de nos grands malheurs : prédestinant un autre homme ainsi qu'une autre femme pour nous relever, pendant qu'avec les premiers nous tombâmes. Hélas! chrétiens, hélas! quand nous voyons l'ancienne Eve errer si imprudemment loin de son époux et chercher, pour ainsi dire, les écueils contre lesquels elle n'avait pu se garder, combien ne sommes-nous pas alarmés du sort qu'elle nous prépare en se le préparant; mais aussi quand nous voyons la nouvelle Eve invariablement fixe à son poste, abîmée au sein d'un recueillement profond, n'écouter, n'adorer que le Dieu qu'elle a choisi pour époux, que n'avons-nous pas lieu de nous promettre du bonheur qu'elle nous ménage en se le ménageant? Oui, vous méritiez qu'un ange de ténèbres vous abordât, vous qui déjà commenciez à fuir la lumière; vous méritiez qu'on vous adressât une parole de mort, vous qui déjà ne preniez plus soin de garder en votre cœur une parole de vie, et lorsqu'à l'instant même où vous devenez la meurtrière de ceux qui naîtront de vous, je vous entends nommer la mère des vivants, puis-je ne pas sentir que ce n'est pas vous qu'on voulait désigner, mais bien plutôt celle qui devait avoir à notre réparation la même part que vous eûtes à notre disgrâce.

Car, remarquez-le, chrétiens, ce n'est que par orgueil qu'Eve crut au serpent. O fascination! elle crut que l'homme à lui seul, par ses propres efforts, pourrait s'élever jusqu'au niveau de son Dieu! mais c'est par humilité que Marie a cru à l'envoyé céleste; ô héroïsme de sa foi, elle pensa que le Dieu infiniment bon le serait par conséquent assez pour descendre et se rabaisser jusqu'au niveau de l'homme, obviant ainsi, dit Tertullien, au désordre affreux qu'une crédulité superbe avait introduit : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever ce contraste; Eve séduite a été contrainte de fuir de devant la face de son Dieu, tandis qu'inaccessible à la séduction Marie a été digne d'enfanter son propre Dieu; et cela, dit saint Irénée, afin que la vierge mère du Sauveur fut l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata.*

A ce titre, chrétiens, d'avocate, sous lequel nous aimons à l'invoquer et que son humilité a rendu si puissant, s'en joignent d'autres encore qui sont pour nous envers Marie une source inépuisable de louanges; oui, nous pouvons à souhait et de plein droit l'appeler tantôt le refuge des pécheurs, tantôt leur médiatrice; mais n'oublions pas que ces augustes qualités ne peuvent ni nous servir, ni l'honorer qu'autant que nous les restreignons à leur vrai sens. N'oublions pas que ce n'est que dans la gloire de Dieu que Marie peut trouver la sienne; que bien que de toutes les créatures la plus puissante auprès de son Fils, elle ne peut cependant rien par elle-même; que lorsque nous l'invoquons, ce n'est point pour qu'elle nous donne, mais uniquement pour quelle obtienne en s'interposant pour nous en demandant en notre nom que, par conséquent, lui adresser directement nos vœux, comme s'il ne tenait qu'à elle de les exaucer, c'est au moins les rendres inutiles s'ils ne sont en effet sacriléges.

Il n'y a, dit saint Paul, *entre Dieu et les hommes qu'un seul médiateur qui est Jésus-Christ.* (I *Tim.*, II, 5.) Médiateur nécessaire, absolu, tout-puissant, médiateur de satisfaction et de justice avec lequel par conséquent nul ne peut partager le bienfait et le mérite de la rédemption, puisque tous, excepté lui, ont eu besoin d'être rachetés; or voilà qui suffit pour fixer dans quel sens Marie est notre médiatrice, ne pouvant l'être évidemment que dans un sens impropre, ou, comme disent les théologiens, par simple voie d'impétration. Jésus-Christ donne en créateur, en maître souverain de toutes choses, c'est là son privilége incommuniquable; Marie a seulement recours à ce magnifique dispensateur des trésors d'en haut; mais en tant que sa mère elle peut en obtenir un épanchement ou plus copieux ou plus prompt, et de la sorte l'envisager, c'est ne rien outrer ni intervertir; c'est considérer Jésus-Christ comme étant la source du crédit de sa mère, c'est ne donner à celle-ci d'autre influence que par celui-là, c'est vraiment adorer l'un, c'est vraiment honorer l'autre, c'est rendre à chacun le culte respectif dont l'Eglise ne manque jamais de faire sentir la différence infinie en disant au premier : Ayez pitié de nous, à la seconde : Intercédez pour nous; ainsi quand nous l'appelons mère de miséricorde, ce n'est point pour opposer la compassion qu'elle a des pécheurs à la justice même de Dieu, comme si l'on pouvait appeler du tribunal de Dieu au tribunal de Marie. Car, hélas! quoi qu'on se promette de son secours elle ne peut ni ne doit protéger que les pécheurs pénitents et contrits, elle qui enfanta le Dieu qui exige à tout prix le brisement du cœur; et alors, remarquez bien ceci, mes frères, alors dis-je, de même que la prière du premier des martyrs pour saint Paul, fut l'effet de la divine miséricorde envers cet apôtre, ainsi la prière de la sainte Vierge pour les pécheurs est en toute vérité l'effet purement gratuit de la divine miséricorde envers les pécheurs.

Gardons-nous donc, chrétiens, gardons-nous de faire agir la tendresse de Marie, indépendamment de celle de son adorable Fils. Ah! ce serait renoncer à celle-ci que de ne compter que sur celle-là, et il n'est point d'outrage pareil à celui que nous ferions à la première, si nous la regardions comme un prétexte d'impunité. Que nos louanges envers Marie partent d'un cœur au moins contrit, s'il n'est pas innocent; qu'elles soient toutes dans la stricte vérité, toutes simples

et modérées, toutes sans aucune de ces exagérations qui dégradent au lieu d'honorer, toutes en un mot, dans les saintes limites de la foi ; qu'elles aient surtout pour objet les grandes choses qui ont précédé, ainsi que celles qui ont suivi la maternité de Marie, et pour les rendre agréables ces louanges, décernons-les à Marie en imitant d'abord cette humilité dont je viens de vous parler, ensuite cette généreuse soumission dont il s'agit de vous parler dans ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous savez, chrétiens, en quels termes une femme fit éclater son admiration envers les entrailles heureuses qui avaient porté le Sauveur; vous applaudissez même à ses transports et vous voyez en elle une vive image de l'Eglise, qui ne cesse de bénir en se servant des mêmes expressions la mère de l'Homme-Dieu; mais vous savez aussi de quelle manière Jésus la détrompa, sans improuver pourtant une louange, dont il était lui-même l'objet principal. Oh ! que vous entendez mal le bonheur de celle qui m'a enfanté, car ce n'est point parce qu'elle est ma mère qu'elle est heureuse, mais, c'est bien plutôt parce qu'elle a écouté avec une entière soumission la parole de Dieu et qu'elle a su la garder avec autant de fidélité que de courage : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* (*Luc.*, XI, 28.)

Car, ajoute saint Augustin, être la mère de Dieu, c'est sans contredit un privilége ineffable ; mais, c'est un privilége après tout que Marie a reçu, c'est ce qui lui est venu de la part de Dieu, c'est là proprement ce que Dieu a fait pour Marie, au lieu que s'abandonner en tout à la volonté de Dieu, entrer avec amour dans le plan de sa sagesse, marcher d'un pas assuré dans le sentier des contradictions, soutenir avec dignité les disgrâces, se soumettre aux ordres d'en haut quoi qu'il en soit de leur rigueur, voilà ce que Marie a, de son côté, fait pour Dieu : Voilà ce que Dieu a reçu de Marie, et voilà par conséquent ce que Dieu exalte plus que tout dans Marie : *Hoc in ea magnificavit quia fecit voluntatem Patris non quia caro carnem genuit.*

C'est donc, ici, chrétiens, la partie de son éloge qui vous intéresse le plus, puisque c'est ici qu'elle se rapproche le plus de vous pour être plus spécialement votre modèle, et vous enseigner non-seulement le culte qui peut de votre part l'honorer, mais envers son Fils ce genre mystérieux de parenté, qui, selon l'expression de Jésus-Christ, nous fait devenir, ou sa mère, ou son frère, ou sa sœur, et qui s'acquiert en se conformant à tout ce qui est parole de Dieu, ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu, je veux dire en imitant d'abord la simplicité, ensuite le courage de la soumission de Marie.

Simplicité de la soumission de Marie : elle se montre en tout son éclat, dans le trouble sacré qu'elle éprouve à la parole du céleste envoyé, trouble de grâce et de sainteté, de prudence et de précaution; elle pouvait, sans se rendre coupable de curiosité, entrer en discussion avec l'ange, et, de question en question, en obtenir enfin un éclaircissement conforme à ses vœux, ou tel que, selon notre manière de juger, nous croyons qu'elle aurait dû le solliciter, au point que nous serions tentés de blâmer ce qui pourtant donne tant de lustre à la simplicité de sa soumission, et qu'à la voir se borner à une seule question parmi tant d'autres, qu'à notre avis elle aurait dû proposer, peu s'en faut, pour ne pas dire plus, que nous ne la taxions d'une confiance trop indiscrète ou d'un abandon pas assez réfléchi,

Car, mes frères, et je ne puis m'empêcher de saisir l'occasion qui s'offre ici de vous parler du vice opposé à cette heureuse simplicité que j'ai entrepris de louer, car, mes frères, quand il s'agit de concilier tel ou tel précepte avec tel ou tel autre de nos penchants, nous ne savons point finir, nous accumulons doute sur doute, prétexte sur prétexte, incident sur incident. Tantôt nous croyons voir dans le commandement de quoi l'éluder, tantôt c'est en nous-mêmes que nous croyons voir de quoi éluder le commandement; là nous voudrions qu'on l'adoucît, ici qu'on nous en dispensât, tout ce qui tend à l'affaiblir nous plaît, tout ce qui le maintient nous afflige. Restitutions à faire, ennemis à pardonner, superflu à fixer ou à distribuer, abstinences ou jeûnes à garder, monde à fuir, plaisirs à proscrire, que ne faisons-nous pas pour nous dissimuler tout ce que ces devoirs ont à nos yeux d'austère et d'effrayant, ce que nos subtilités ne peuvent point contre eux, n'est-ce pas par nos déguisements que nous nous flattons de le pouvoir? Bien dignes, en effet, au dire d'un docteur, d'être comparés à ceux qui soufflant sur la poussière la font rejaillir sur leurs yeux, et s'en laissent aveugler. Hélas ! nous étions en face de la vérité, il ne tenait qu'à nous de la voir en jetant sur elle un œil simple; mais la simplicité de notre œil y aurait vu ce que nos désirs ne voulaient point y voir, il fallait, pour que nous n'en fussions pas trop alarmés, en intercepter quelques rayons : or c'est à quoi nous ne savons que trop réussir par je ne sais combien de contentions qui se mêlent à nos recherches. C'est à quoi encore n'ont su que trop réussir ces moralistes abhorrés, qui, au lieu d'opposer à nos penchants l'inflexibilité de la règle, semblent n'avoir eu pour but que de faire fléchir la règle en faveur de nos penchants. Ainsi, loin d'écarter avec soin tout ce qui empêche la vérité de se montrer à nous de front ou dans tout son éclat, on s'est efforcé, nous nous efforçons d'élever entre elle et nous de nouveaux nuages, nous aimons mieux ne la voir qu'à demi, obliquement et dans un faux jour. Insensés ! qui, de la sorte, oublions qu'elle nous jugera comme nous aurions dû la voir, et non comme nous l'aurons vue.

Mais quel docteur que la simplicité pour parvenir à la vraie science dont non-seulement elle indique, mais dont encore elle abrége le sentier. Le Sage avait dit qu'on

trouve Dieu quand on le cherche avec un cœur simple, c'est-à-dire avec un vrai désir de le trouver : donc le chercher avec un cœur double, c'est le fuir; c'est même le tenter, c'est vouloir en quelque sorte éprouver s'il démêlera ce qui est caché dans les replis obscurs et tortueux de notre âme, en un mot, c'est fronder sa volonté au lieu de s'en nourrir à l'exemple de Marie, qui, sans s'embarrasser des suites que son nouvel état pouvait lui faire présager, s'en repose en entier de tout sur son Dieu. Digne fille d'Abraham, elle imite, en la surpassant, l'étonnante simplicité de ce patriarche, lequel ne songea pas même à concilier l'immolation d'un fils unique avec la promesse d'une immense postérité, ne voyant aucun obstacle ou les regardant tous comme nuls quand le Seigneur fait entendre sa voix.

Tel, par opposition à la très-sainte Vierge que nous louons, tel ne fut point Zacharie qui allégua les empêchements naturels, quand c'est le Créateur même de la nature qui lui parlait, et qui osa demander au Tout-Puissant un gage de sa promesse; tel non plus vous ne fûtes point, vous, ô Moïse! vous qui vous figurâtes qu'il fallait frapper le rocher, auquel pourtant il vous devait suffire de parler comme vous en aviez reçu le commandement exprès. Oh! comment ne pas sentir le prix d'un abandon total aux ordres du Seigneur à voir le châtiment qui servit à punir une défiance qui nous semble en effet si excusable, une défiance dans laquelle nous n'eussions pas même entrevu une faute, si la révélation ne nous eût appris à la discerner.

O simplicité lumineuse et savante, qui nous découvre bien mieux, même les ordres d'en haut, que tant de raisonnements où s'égare et se perd toujours notre curiosité! Un ordre émané du Très-Haut appelle Marie à Bethléem pour se faire inscrire : eh bien, la voilà qui tout à coup s'empresse de le remplir sans invoquer aucun des motifs qui de sa part en auraient commandé justement la suspension. Cet ordre, c'est, sans contredit, la vaine gloire qui l'a dicté, il n'importe : résister à César ce serait résister à Dieu, lui obéir c'est, aux yeux de Marie, obéir à Dieu même. Aussi quels heureux fruits ne voyons-nous pas résulter de son obéissance. Dès lors, appliquez-vous, mes frères, dès lors, elle se place au point; elle prend la situation qu'il fallait pour que rien de tout ce qui était annoncé ne manquât; dès lors on dirait qu'elle s'est concertée avec tous les prophètes; dès lors tout marche, tout suit, tout s'ordonne au gré des oracles saints; dès lors Marie et Joseph, repoussés de partout, n'ont qu'une étable pour asile; dès lors ils se trouvent réduits à la crèche, à ce magnifique dénûment auquel étaient promis, duquel devaient jaillir tous les biens; dès lors enfin, une crèche reçoit le Fils de Dieu, la pauvreté le marque de son sceau, et tandis qu'il n'a pas sur quoi reposer sa tête, il donne à la ville où il prend naissance une illustration comme il n'en fut jamais : il remplit de la gloire de son nom le catalogue de l'univers, et cet Agneau rédempteur, cet Agneau pasteur se trouve enfin inscrit parmi les brebis qu'il vient racheter.

Maintenant, chrétiens, oserai-je tracer le pathétique tableau des vertus dont la simplicité est la mère, et qui se montrent dans Marie avec un charme si ravissant? Ah! ne pensez pas que des traits pareils, pour être en apparence moins brillants, aient un droit moindre à vos éloges. Ce que Dieu préconise au-dessus de tout ne doit-il pas plus que tout se concilier votre admiration? ou pourriez-vous n'être pas sensibles au détail de ces mœurs simples et naïves, de cette vie obscure et cachée en Dieu dont un triple modèle vous est offert, et dans votre Rédempteur et dans sa divine mère, et dans le plus chaste des époux? Là vous contemplez un Dieu enfant qui se plaît à cacher sa sagesse infinie sous les bornes apparentes d'une raison qui se développe par degrés; ici, tout ce que ce Dieu a pu communiquer de sainteté à ceux dont il daignait recevoir les tendres soins, ou plutôt les ferventes adorations sous le voile des tendres soins dédiés à son enfance. Oh! quelle famille ils composent, et cependant ils ne laissaient rien transpirer de tout ce qui en faisait la grandeur : édifiants sans affectation, ni trop négligés ni trop composés, ils n'omettaient aucune bienséance, ils pratiquaient tous les devoirs sociaux, soit dans la maison de Dieu, soit dans la leur; ils ne parlaient, ils n'agissaient, ils ne priaient que comme le reste des Juifs fidèles; doux, faciles, obligeants, ils se montrent toujours tels que leur état laborieux doit les montrer : ce sont au-dedans des vertus comme le Très-Haut n'en couronna jamais, ce sont des vertus qui semblent ne pas sortir de l'ordre commun. Plus Marie et Joseph sont intérieurement recueillis, plus ils se montrent communicatifs : on dirait que totalement désoccupés d'eux-mêmes, ils ne s'occupent que d'autrui, et tout leur art, s'il en est un, consiste à savoir oublier à propos; d'autant plus grands qu'ils sont simples, ou qu'ils sont pour ainsi dire étrangers à leur propre grandeur.

J'ai dit à savoir s'oublier à propos, et par là, chrétiens, j'ai désigné l'un des traits qui caractérise le mieux, cette exquise simplicité que nous admirons en Marie, puisque, en cela même, cette belle simplicité s'allie à cette haute prudence qui fait qu'on n'est jamais que ce qu'il faut et qu'autant qu'il le faut; ainsi, bien que Marie eût des mystères de notre sainte foi une connaissance parfaite, on ne le vit jamais, ni dogmatiser, ni disputer avec les juges, ni mêler sa voix à celle des apôtres, qu'au contraire elle écoutait comme étant les envoyés de son Dieu, ou comme si elle eût eu besoin de se former à leur école; et combien ne pouvait-elle pas faire éclater de sagesse envers l'ange, envers les bergers, envers les mages? Que fait-elle cependant alors, sinon garder au fond de son cœur les grandes choses qu'elle aurait pu dire, nous laissant la plus pathétique des leçons dans un silence qui nous

étonne ou du moins qui nous édifie encore plus que ne l'auraient fait ses discours.

Et aussi, chrétiens, ne manquait-elle jamais de se soumettre aux différentes lois qui ne pouvaient sans aucun doute la concerner, mais dont la simplicité de sa soumission lui commandait l'obeissance et en faisaient pour ainsi dire un besoin à son cœur. Car, pourquoi par exemple subir cette purification que les autres femmes avaient à subir, elle qui n'était point comprise dans leur nombre, elle d'ailleurs qui en était si excellemment séparée par la plus riche des bénédictions? Pourquoi encore présenter au temple le Dieu auquel les autres mères présentent leurs enfants? Mais, imitatrice de ce même Dieu qui a voulu subir le joug dont il venait nous affranchir et qui afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, a daigné, bien qu'il fût le suprême législateur, se soumettre pourtant à la loi, Marie ne voit dans la dispense d'un précepte commun qu'un motif de plus pour s'y conformer, d'autant plus dépendant du commandement qu'elle aurait été autorisée à ne l'être pas, d'autant plus digne des priviléges qui la distinguent qu'elle sait y renoncer et ne pas en jouir: et n'était-ce pas assez pour elle d'avoir porté le Dieu obéissant jusqu'à la mort de la croix pour qu'elle n'eût rien tant à cœur que d'obéir dans les choses mêmes qui semblaient ne pas exiger de sa part cette soumission dont vous venez d'admirer la simplicité, et dont il s'agit maintenant d'achever l'apologie en vous prouvant que le courage de la soumission de Marie en a égalé la simplicité?

Hélas! au moment même où elle a présenté son Fils on lui annonce qu'il sera posé comme un signe auquel on contredira, que le Dieu Sauveur universel des hommes sera néanmoins, pour un grand nombre d'entre eux, une occasion de chute et de ruine, et qu'un glaive de douleur transpercera son sein maternel, quel oracle! chrétiens, en fut-il jamais de plus atterrant.

Mais aussi quelle intrépidité que celle de Marie! Semblable à ces montagnes dont la cime, inaccessible aux orages, conserve toujours la tranquille pureté de l'air qui l'environne, Marie ne connaît ni le trouble de la frayeur, ni les agitations de l'impatience, elle ne s'informe pas plus de l'avenir qu'elle ne se plaint du présent, soutenant celui-ci avec une force égale à celle qui lui fait envisager celui-là, et s'affermissant toujours à proportion du nombre ainsi que de la violence des secousses.

Mais le jour auquel se rapportaient tous les siècles est arrivé; livré à la licence des plus atroces passions, opprimé, calomnié, couvert d'opprobres, Jésus est conduit de tribunal en tribunal. Les accusations dont on le charge, les crimes qu'on lui impute, toutes les horreurs d'une nuit qu'il passe accablé d'insultes et d'outrages, son corps impitoyablement déchiré par la plus cruelle des flagellations, ne sont encore, eu égard à tant de tourments qui lui sont réservés qu'un bien faible prélude: pressé par les flots tumultueux d'une populace forcenée, se traînant douloureusement sous le faix de sa croix, il arrive au Calvaire; c'est là que l'ingrate Jérusalem consomme ses iniquités, déjà on l'a étendu sur l'autel de son sacrifice, le voilà qui, élevé entre le ciel et la terre, proclame par un grand cri leur mutuelle réconciliation; enfin la montagne sainte fume de son sang, il baisse la tête, il expire.

A la vue des souffrances de son Créateur, toute la nature s'ébranle consternée, l'épouvante et l'effroi règnent partout, mais le grand cœur de Marie est hors de leur atteinte, elle soutient le poids de sa disgrâce avec une majesté haute et dominatrice qui semble ne coûter à son âme aucun effort, quoiqu'elle fût de nature à les épuiser tous: de sorte que là où l'affliction ne pouvait pas plus abonder; puisqu'un prophète la compare à la mer, Marie a cependant fait surabonder son courage: Dirai-je que sa douleur se peint sur son front avec ces magnifiques traits qui dénotent sans doute à quel point on les sent, mais aussi à quel point on la maîtrise; ah! mes frères, c'est bien alors, c'est alors plus que jamais qu'elle se montra digne d'avoir fourni par sa maternité la victime du plus grand des sacrifices; car, disons-le, chrétiens, l'une des plus fortes preuves de la divinité de celui qui meurt, c'est sans contredit l'héroïsme, c'est la magnanimité de la Vierge-Mère qui le voit mourir; il est, il est vraiment le Fils du Très-Haut: *Vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII, 54); il est vraiment le Christ rédempteur, il est vraiment à la fois homme et Dieu, celui dont la mère se tient debout avec tant de sérénité en assistant à son immolation; non, il ne fallait rien moins qu'un sang d'une infinie efficacité pour communiquer à la soumission de Marie une constance aussi prodigieuse: on sent, on sent qu'un calme pareil, au fort d'une pareille tempête n'a pu être gardé que par la mère de celui qui commande aux vents et aux flots, et je ne crains pas d'avancer qu'après la passion de Jésus-Christ la passion de Marie est le plus grand de tous les miracles.

Je m'arrête, chrétiens, pour ne laisser parler que votre cœur, là, où d'ailleurs les expressions me manqueraient et où les choses parlent elles-mêmes si éloquemment; j'avais, en finissant, un mystère à développer; j'avais à vous expliquer un mystère pour vous le plus important de tous à connaître, puisqu'il établit vos droits à la protection de Marie; c'est le mystère qui, par un prodige réservé au glorieux vainqueur de la mort, vous fit devenir à la fois les héritiers et l'héritage, et qui se consomma quand, dans la parole de saint Jean, le Christ nous donna tous à sa mère; mais à quel prix elle nous acquiert! quel échange il a fallu qu'elle fît pour entrer dans les droits de sa maternité nouvelle: ah! nous n'en sommes devenus que d'autant plus chers à ses yeux:

ô fécondité on ne peut pas plus pénible, plus douloureuse ! c'est avec le glaive et le feu, c'est parmi les efforts d'une affliction sans mesure ; c'est à l'instant même où elle perd son propre Fils que nous sommes devenus par adoption ses enfants.

Or, c'est ici, chrétiens, dit saint Ambroise, que se découvrent entre Marie et l'Eglise, non des rapports d'opposition, comme nous les avons remarqués entre l'ancienne et la nouvelle Eve, mais des rapports de similitude qui font leur gloire ainsi que la nôtre; toutes deux en effet sont vierges, toutes deux épouses, toutes deux mères. Dans la première s'accomplit le mystère de notre rédemption, dans la seconde celui de notre renaissance; ce que Marie est au Fils de Dieu, l'Eglise l'est aussi envers ceux qu'à tout moment elle enfante; c'est le même esprit qui les rend fécondes l'une et l'autre, et notre filiation n'en est pas moins l'ouvrage que la temporelle filiation du Verbe incarné; mais ce qui, dans Marie, ne s'opère qu'une fois, s'opère dans l'Eglise autant de fois que chacun de nous reçoit le baptême, lequel n'est au fond qu'une extension de l'incarnation ; car, dit saint Augustin, la même grâce qui enfanta Jésus-Christ, enfante aussi le chrétien, et le même esprit qui fit naître le Fils unique fait renaître aussi les enfants adoptifs : *De ipso spiritu hic renatus de quo et ille natus.* Ces deux vierges mères sont très-puissantes pour solliciter, bien que dans un degré très-inégal, c'est-à-dire avec la différence que met entre elles leur maternité; car celle qui enfanta le chef a sans doute plus d'ascendant que celle qui n'enfante que les membres; et voilà pourquoi l'Eglise a tant de soin de recourir à l'intercession de Marie. Epouse du nouvel Adam, elle ne cesse d'invoquer celle qui en fut la mère ineffable.

Entrons donc, chrétiens, entrons en invoquant Marie dans l'esprit de l'épouse du nouvel Adam; mêlons nos soupirs à ceux que pousse l'Eglise en notre nom, pour notre bonheur, et pénétrons-nous de ses sentiments envers la mère de l'Homme-Dieu qui, à ce beau titre, est encore par adoption notre mère et par conséquent toujours prête à nous couvrir de sa protection, si, tout indignes que nous sommes de nous appeler ses enfants, nous nous efforçons de mériter d'en porter le nom en rentrant dans les voies de la justice. Prions-la instamment, mais avec une confiance capable d'attirer sur nous ses regards, mais avec un esprit de componction qui nous fasse détester nos péchés, mais avec l'humble connaissance de nos besoins, mais avec l'ardeur d'acquérir les vertus qui nous manquent, mais en un mot avec l'indispensable condition dont elle fait dépendre l'intérêt qu'elle prend à notre sort comme aussi le succès de son entremise ; prions-la, dis-je, instamment d'obtenir pour nous, de son Fils, ces grâces d'élite que nous n'oserions demander directement à celui-ci, je veux dire ces grâces fortes et puissantes qui produisent le bon vouloir, et qui, en nous rendant conformes à Marie ou à son Fils, nous mériteront un jour d'entrer en part de leur gloire.

PANÉGYRIQUE II.

SAINTE THÉRÈSE.

Venite, audite, et narrabo vobis quanta fecit Dominus animæ meæ. (*Psal.* LXV, 16.)

Venez, écoutez-moi, et je vous dirai tout ce que le Seigneur a fait en faveur de mon âme.

Ces paroles, chrétiens, qui semblent au premier aperçu déroger à l'humilité en sont pourtant le sublime langage, au point qu'elle n'en tient pas d'autre, même dans le ciel où elle a toute sa perfection, et qu'au surplus c'est de la sorte qu'elle s'exprime par la bouche de Marie, lorsque, s'extasiant sur les merveilles qui devaient en elle ou par elle s'opérer, elle n'en sentit l'ineffable grandeur que pour la rapporter tout entière à la grâce d'en haut, se souvenant d'autant plus de sa bassesse qu'elle savait mieux apprécier la hauteur où Dieu s'était plu à la faire monter. C'eût donc été, chrétiens, sans porter la moindre atteinte à son humilité, ou plutôt par l'inspiration même de son humilité, que Thérèse aurait prononcé ici-bas les pompeuses paroles de mon texte pour ensuite raconter, comme David, les insignes faveurs dont on l'avait prévenue, s'en réjouir dans la miséricorde infiniment riche de celui qui regarda son néant, et rendre ainsi publique sa reconnaissance en rendant publics les bienfaits de son Dieu. Mais elle savait que si Tobie approuve ceux qui révèlent en les célébrant les œuvres du Très-Haut, il applaudit encore à ceux qui ont soin de tenir caché le secret du roi; et puisque, préférant ce dernier parti, elle a gardé au fond de son cœur les grandes choses qu'elle aurait pu dire, n'est-ce pas à nous de les révéler, ces grandes choses, pour votre édification ?

Osons donc aborder un sujet si digne à tous égards d'intéresser votre attention, et puisque Thérèse vient d'abord s'offrir à mes regards, s'enfonçant dans la solitude, mon premier point comprendra les vertus qu'elle y acquiert en s'y perfectionnant de plus en plus ; mais ne vous la montrer que sous ce rapport, ce serait ne vous la montrer qu'à demi : il faut, de plus, il faut vous la montrer hors de la solitude, et mon second point comprendra les vertus qu'elle avait à déployer pour remplir les grands desseins auxquels Dieu la destinait. Tel est, chrétiens, le plan simple et naturel que je me suis proposé de remplir avec le secours de l'Esprit-Saint que j'implore par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En vous montrant d'abord, comme je m'y suis engagé, Thérèse dans la solitude, j'ai bien moins prétendu vous rendre attentifs aux vertus qu'on y voit communément fleurir qu'à la haute perfection qu'elle a su donner à ces mêmes vertus : macération de la chair, mépris de soi-même, silence des sens, vie intérieure, oubli du monde, prière

assidue, amour toujours croissant de Dieu, voilà ce que tous les saints que la solitude a cachés y ont pratiqué, et voilà ce qui les a rendus saints; c'est par une opposition constante aux choses du siècle qu'ils ont eu soin de s'en séparer; tous, avec plus ou moins de courage, ont marché dans la voie des conseils; tous ont pris pour modèle Jésus-Christ; tous s'en sont rapprochés selon la mesure des grâces qui leur étaient départies, tous en deux mots ont été animés de l'esprit de mortification et d'oraison, mais tous ne l'ont pas été à ce haut degré que quelques-uns d'entre eux ont fait éclater et que nous admirons dans notre sainte, qui pourtant s'avouait humblement inférieure à tous.

Car pour commencer, chrétiens, si je ne parlais de la mortification de Thérèse que de la manière ou avec les restrictions dont elle en parlait, ce ne seraient que des défauts, des imperfections que je vous y ferais remarquer, et vous en entendriez maintenant bien plutôt la censure que l'éloge, mais il s'agit de lui rendre un tout autre témoignage que celui qu'elle se rendait: il s'agit, pour faire mieux ressortir la vertu qui la portait à s'estimer si peu, d'exposer les vertus qui nous la font estimer tant, vertus qui durent leur lustre ainsi que leur solidité aux combats perpétuels livrés par elle à son propre corps pour le réduire en servitude; non, nul plus qu'elle ne connut l'art de lui refuser tout ce qui le rendrait redoutable; c'est à ses yeux une victime qu'il faut toujours tenir sur l'autel, toujours sous le couteau pour ne pas en discontinuer l'immolation et pour pouvoir dire avec l'Apôtre : Je meurs chaque jour à quelque partie de moi-même, chaque jour je fais à Dieu le sacrifice de tout ce qui en moi s'oppose à la loi de Dieu. *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV, 31.)

Vous savez, chrétiens, qu'à l'âge encore si tendre où l'on commence à peine d'avoir quelques faibles notions de la foi, notre sainte ose chercher l'occasion de déployer, en la scellant de son sang, tout ce qu'elle a d'héroïsme. Vous, ô Ambroise ! vous le panégyriste sublime d'Agnès, vous que sa force, comparée avec ses jeunes ans, remplissait de tant d'admiration, et qui disiez d'elle si éloquemment que n'étant pas encore d'un âge apte à souffrir, elle fut néanmoins apte à la victoire, qu'eussiez-vous dit de notre sainte à la voir, dans un âge bien plus tendre, aspirer aux mêmes lauriers en ambitionnant les mêmes combats? qu'eussiez-vous dit encore à la voir, au défaut de la prompte mort qu'on l'empêche de trouver dans les tourments, s'essayer d'avance à cette longue mort qui devait un jour donner tant de lustre à sa vie?

Qu'on aime, en effet, chrétiens, à se la représenter dans ces grottes solitaires où, comme par un instinct, présage heureux de sa vocation future, elle allait profondément se recueillir, se pénétrer de la présence du Très-Haut, chanter des hymnes à sa gloire et savourer avec délices le bonheur de lui décerner un culte, des louanges qui l'honorent ou l'intéressent au plus haut point, par cela seul que c'est la bouche des enfants qui les rend ou les prononce ; ainsi elle sut choisir la meilleure des parts ne sachant pas encore, pour ainsi dire, les comparer. Ainsi, déjà digne émule des Hilarion et des Pacôme, les privations, les austérités, les pratiques de ces grands saints décidèrent ses premiers goûts et furent ses premiers jeux ; souffrir ou mourir, voilà ce qu'un jour elle nous enseignera et voilà ce dont, par anticipation, elle nous donne maintenant l'exemple.

Mais, que dis-je ? Ah ! chrétiens, cet astre si brillant dans son aurore, cet astre ne conserva pas longtemps son éclat ; parvenue à un âge plus avancé, oh ! que de pleurs lui coûteront les jours d'oubli, de négligence, de tiédeur, pour ne pas dire les jours de péché ! quelle sainte vengeance elle en saura prendre ! Parvenue à un âge plus avancé je commençai, dit-elle, à trop sentir les talents naturels qui m'étaient échus en partage, et au lieu d'en rendre gloire à celui de qui descend tout don parfait, je ne m'en servis que pour l'offenser.

Arrêtons-nous, chrétiens, pour notre instruction, à un aveu qu'inspire le plus cuisant des repentirs; ne craignons pas de mêler quelques ombres à cet amas de lumières dont brille à nos regards celle qui ne se rendit si fameuse par la réforme du Carmel que parce qu'elle n'eut rien tant à cœur que de se réformer elle-même ; louer Thérèse en joignant au récit de ses vertus celui de ses faiblesses, c'est entrer dans l'esprit de l'Église qui en a gardé le double souvenir, c'est continuer la solennelle confession qui fait tant d'honneur à sa grande âme, c'est mettre sous vos yeux l'un des plus célèbres monuments que l'humilité ait élevés à la louange de la grâce.

Entendez-la donc raconter comment peu à peu elle en vint jusqu'à perdre le goût des choses saintes : ce fut d'abord par la lecture de ces livres, et c'est toujours dans des pièges pareils que tombe ou se laisse prendre l'innocence, tel est le commun péril que les parents ne sauraient assez écarter de leurs enfants ; ce fut d'abord par la lecture de ces livres où le vice est d'autant plus contagieux que, n'y paraissant que sous des voiles qui en déguisent la difformité, il n'en est que plus propre à s'insinuer dans les âmes. Ah ! s'ils ont pu blesser, quoique légèrement, un cœur aussi bien né que celui de Thérèse, quels seront les cœurs à l'abri de leurs atteintes? Au poison de ces livres corrupteurs se joignit bientôt celui des sociétés mondaines et c'en fut assez; il n'en fallait pas même autant pour affaiblir sensiblement la piété de Thérèse.

Oh! combien vous en fûtes affligé, vous le plus tendre des pères, vous qui la regardiez comme la fleur de votre famille et qui ne cessiez de la proposer pour modèle à vos autres enfants ! Ah ! il est donc bien rusé, l'homme ennemi, puisque nonobstant une vigilance à laquelle vous ne donniez aucune

interruption, il a pu néanmoins trouver son moment pour sursemer l'ivraie là où vous aviez semé le meilleur grain : mais aurait-il longtemps à s'applaudir de son succès quand je vois que, redoublant vos soins, vous redoublez avec plus de ferveur que jamais vos prières ; non, Thérèse ne tardera pas à vous consoler, bientôt elle sera aussi digne de fermer vos yeux qu'elle fut digne de fermer ceux de sa mère, et vos derniers regards l'auront vue atteindre par la force de son élan tout ce que la céleste Sion renferme de plus grands saints.

Je ne parle point ici, chrétiens, des violents assauts que Thérèse eut à soutenir contre elle-même. Hélas! c'est dans les riches qualités qui la décoraient qu'elle trouvait autant d'occasions de chutes et de rechutes : l'estime et l'admiration qu'elle excitait, un esprit qui se faisait à tout sans rien perdre de son élévation, un commerce facile et doux que la naïveté de son enjouement rendait si enchanteur, une persévérante ardeur pour ses amis, une sensibilité qui s'exhalait en reconnaissance au moindre service, voilà ce que la piété, qui perfectionne tout, ne sanctifiait point encore et qui donna lieu dans Thérèse à cette longue variété d'épreuves dont elle se laissait abattre autant de fois qu'elle en triomphait. Hélas! on la vit longtemps en proie à des désirs opposés; tantôt cédant aux obstacles et tantôt leur résistant, là se laissant entraîner par le charme vrai de la vertu, ici par le charme trompeur du siècle, oubliant aujourd'hui les résolutions qu'elle prit hier, en un mot ne se relevant que pour tomber encore, et, à l'entendre, se rendant coupable le soir des fautes qu'elle avait pleurées le matin. O vous que sans doute j'ai peints dans le tableau que je viens de tracer, ah! puissiez-vous, en y travaillant de tous vos efforts, vous rendre par la grâce ressemblants au tableau qui va suivre.

Un seul texte de l'Ecriture acheva de fixer les irrésolutions d'Augustin ; un seul coup d'œil jeté sur la croix fixa pour toujours Thérèse dans la justice. Et quel coup d'œil! non, il n'en fut jamais de plus vaste ni de plus perçant, ni jamais de plus fécond en sentiments généreux, et si à l'instant même elle s'arme de la forte volonté de s'appliquer les fruits de la croix, c'est qu'il en était sorti une vertu qui prépare sa volonté ; c'est que du haut de ce trône de votre miséricorde, ô Jésus, vous jetâtes sur elle un regard qui tout à coup rectifia les siens et rompit le charme fatal dont ils étaient fascinés ; c'est vous, c'est vous qui la prévîntes de ces bénédictions de douceur dont le fiel du Calvaire est la source, vous qui la fîtes clouer son cœur sur le bois où vous fûtes cloué, vous enfin qui la pressâtes de se revêtir, pour ne plus le quitter, du deuil spirituel de la mortification.

Dès ce moment, chrétiens, tous ses efforts ont un seul but, toutes ses facultés un seul centre, tous ses désirs un seul objet. La voilà qui s'occupe uniquement à recueillir les plus grands exemples, ne respirant que la sainte ambition de les surpasser s'il est possible, ou du moins d'en fournir à son tour de pareils. Oui, à peine a-t-elle parcouru l'histoire des saints fameux dont le désert s'honore le plus, qu'elle a saisi les traits propres à chacun d'eux, pour, de dispersés qu'ils étaient, en former le plus riche ensemble, et les ramasser tous en soi, composant de la sorte son trésor du suc de leurs différentes vertus, comme l'abeille son miel du butin de diverses fleurs. Ainsi, est-il question de se mortifier, c'est à la manière des Antoine, des Paul, ou encore à la manière des Pierre d'Alcantara, des Catherine de Cardonne, qu'elle se mortifie. Est-il question de se signaler par son obéissance, c'est à la manière de saint Maur qu'elle obéit, ne voyant, n'écoutant jamais que ses supérieurs, se dépouillant toujours devant eux de sa propre volonté ; ayant appris de saint Bernard que sans la propre volonté il n'y aurait point d'enfer : *Cesset propria voluntas et infernus non erit.* Enfin est-il question de pousser la pauvreté jusqu'à ses dernières limites, c'est François d'Assise qui est son modèle, allant comme lui jusqu'à se réjouir au milieu des alarmes de l'indigence, et méritant ainsi de voir dans Villeneuve se réitérer le miracle obtenu par la femme dont Elie honora la maison, par cette veuve hospitalière pour qui la modique provision d'un jour, reproduite le lendemain, devient celle des jours suivants.

Mais comme le bel édifice de tant de vertus ne pourrait subsister si, en lui donnant l'humilité pour base, on ne lui donnait la charité pour comble, que ne fait point notre sainte pour s'embraser de l'une en se pénétrant de l'autre ! Voyez-la tressaillir de ce que jamais ici-bas on ne peut assez aimer Dieu, afin d'ajouter efforts à efforts pour ne jamais cesser de faire ce qu'on ne peut jamais faire assez, ou bien en quoi on ne peut jamais faire trop ; s'enflammant ainsi de degré en degré d'un amour tel que bientôt il débordera de son cœur et s'épanchera de sa plume dans un des plus brûlants ouvrages que l'amour divin ait inspiré. Oh! à quel point Thérèse devait sentir le bonheur d'aimer Dieu, elle qui parmi les douleurs sans fin dont les réprouvés sont accablés, n'en trouve aucun de comparable au malheur de connaître, sans pouvoir l'aimer, le seul objet digne d'être aimé.

Et n'est-ce pas ce divin amour qui la fit si héroïquement enchérir sur les vœux prononcés au pied des autels, par le vœu, inouï jusqu'alors, de choisir toujours ce qui serait le plus agréable à Dieu : mouvement sublime auquel saint Paul n'aurait pas manqué d'applaudir, ravi d'y trouver en d'autres mots, quoique dans le même sens, le passage si beau où il presse les Corinthiens de ne jamais rétrécir leur âme, de lui donner toute son expansion quand il s'agit de demander à Dieu, afin qu'épanchant plus de son côté, ils puissent du leur lui plaire davantage, en lui offrant beaucoup plus : J'allais dire que parmi les traits dont l'Apôtre a composé son

tableau de la charité, celui de Thérèse aurait pu remplir dignement sa place. Comme sans doute entre les hymnes de David pourrait aussi figurer dignement ce cantique enflammé où tout est marqué du sceau de la divine inspiration, et où, semblable à celle du Psalmiste, la langue de Thérèse n'est que le docile instrument de cet esprit qui, n'étant par essence qu'amour, pouvait seul dicter des paroles dignes de l'adorable sacrement appelé par excellence le sacrement de l'amour.

Et après cela, chrétiens, instruits, comme vous devez l'être, que l'amour de Dieu est inséparable de l'amour du prochain, je vous laisse à juger du degré auquel Thérèse aura porté celui-ci. Oh ! quelle erreur serait la vôtre, si vous pensiez qu'il s'affaiblit ou s'évapore, cet amour, dans la solitude où au contraire il s'avive en s'épurant, où, sans laisser rien perdre à son ressort il en augmente la force en le débarrassant de tout ce que la cupidité lui suscite d'entraves. Et pour qui donc, pour qui, si ce n'est pour le prochain, tant de gémissements, tant de soupirs dont Thérèse fait retentir sa retraite ? Vit-on jamais quelqu'un s'oublier pour autrui aussi entièrement qu'elle s'oubliait? N'est-ce pas elle qui, parcourant en esprit d'un bout à l'autre l'univers, s'arrêtait par préférence sur les malheureuses régions qu'une profonde nuit enveloppe, invoquant sur elles instamment le jour de l'Evangile, s'indignant de ne pouvoir que prier quand il faudrait des pierres mêmes susciter des ministres de la parole ? Je voudrais être anathème pour le salut de mes frères, tel fut le désir de l'Apôtre; je voudrais souffrir les tourments expiatoires jusqu'au dernier jour, pour empêcher la réprobation d'un seul de mes semblables, tel est le désir de Thérèse.

Or, chrétiens, que peut-on inférer de pareils progrès dans la plus sublime dévotion, sinon qu'ils ont dû partir d'une cause on ne peut pas plus féconde en merveilles, et qu'elle même était dans son plus haut point d'activité ? Et cette cause, sans contredit, n'est autre que l'oraison. L'oraison ! ah ! je ne crains pas d'avancer que Thérèse en a porté l'art ainsi que l'exercice à son plus haut degré ; témoin les règles qu'elle en a tracées en écrivant sa propre histoire, qu'à l'exemple de saint Augustin elle interrompt, elle échauffe par des prières qui en sont le plus bel ornement, et qu'on ne peut lire sans en devenir meilleur; témoin encore ses doctes et touchantes méditations sur la prière du Seigneur, dont, comme autrefois saint Cyprien, elle fait si bien sentir la sublime beauté et d'où elle fait jaillir tant de richesses, nous prouvant ainsi qu'il n'appartient qu'aux grands saints de commenter dignement la prière qui fait les saints; est-il, en outre, est-il onction comparable à celle dont Thérèse accompagne toujours ses admirables documents ? Ah ! c'est qu'ils partent de son cœur, et que lorsqu'elle nous enseigne la manière de bien prier, elle ne fait que nous enseigner la sienne, en laissant échapper son propre secret; voyez comme, pour mieux s'adapter à l'intelligence commune, elle emploie ingénieusement une allégorie aussi juste que riante, où, sous l'emblème d'un sol stérile à cultiver, sa riche imagination trouve à souhait et notre néant sans la grâce et tout ce dont elle a besoin pour expliquer les états successifs par lesquels l'oraison fait passer notre âme, de sorte qu'en toute vérité on ne peut s'empêcher de lui décerner la palme en la comparant à tous les ascétiques écrivains. Oh ! comme elle sait mesurer ses pas sur la faiblesse ou l'inexpérience de ceux qui peuvent à peine en former quelqu'un. Comme exprès pour eux d'espace en espace elle ménage certaines pauses où ils reprennent haleine en se préparant à des efforts nouveaux, et c'est ainsi qu'à la manière de l'aigle qui, portant lui-même ses petits, les balance longtemps dans les airs pour qu'ils s'excitent peu à peu à se servir de leurs propres ailes, Thérèse animée, soutient ses lecteurs, protége leurs essais, jusqu'à ce que, prenant d'eux-mêmes leur essor, ils puissent enfin s'élancer vers la plus haute contémplation.

Et quand je dis la plus haute contemplation, à Dieu ne plaise que j'entende celle que de faux mystiques ont rêvée, et que l'Eglise a frappée de ses anathèmes ! Autant le ciel est éloigné de la terre, autant la doctrine de Thérèse est loin de leur doctrine. Non, jamais elle n'autorisa comme eux ces élévations outrées durant lesquelles, tant le rassasiement y est complet, on n'a plus besoin de prier, malgré l'exprès commandement qui ordonne à tous indistinctement, non-seulement de prier, mais encore de prier sans cesse ; jamais, jamais Thérèse non plus ne donna dans ces spéculations, dans ces abstractions vides, où, à force de raffiner sur ce qu'ils appellent amour pur ; à force de le rendre ou de le supposer désintéressé, ils en font un amour imaginaire, qui n'a ni modèle, ni exemple parmi les plus grands saints ; elle sait que les Abraham, les Moïse, les Daniel, ces justes si consommés, se fondaient pour ainsi dire en désirs, et attendaient impatiemment la bienheureuse espérance ; elle sait que le bonheur suprême est la seule chose que David demande, la seule dont presque à chaque verset il remplit sa bouche, la seule qu'il veut sans cesse redemander : *Unam petii hanc requiram.* (*Psal.* XXVI, 4.) Elle sait que l'Evangile ne propose partout la récompense que pour en faire naître ou pour en fomenter le désir, que par conséquent l'amour évangélique est d'autant plus pur que le désir de sa récompense est ardent, puisqu'alors il nous absorbe, il nous concentre davantage dans le Dieu rémunérateur que nous aimons. Ainsi le désintéressement, dont Thérèse nous parle et que les nouveaux contemplatifs ont si mal entendu, ne porta que sur les divers moyens de salut dans lesquels il faut s'en rapporter entièrement à Dieu ; mais elle est bien loin de faire porter le désintéresse-

ment sur le salut lui-même auquel on ne pourrait sans blasphème renoncer. O mes frères ! plaise à sa divine majesté que nous nous trouvions tous ensemble dans cette demeure éternelle où l'on ne cesse de louer Dieu ! Dites, chrétiens, ces mots un million de fois répétés dans les écrits de Thérèse, annoncent-ils le moins du monde son indifférence touchant l'élection ou la réprobation, et comment lui imputer de regarder du même œil l'un et l'autre, quand on la voit toujours, comme saint Paul, s'étendre si fort en avant, s'allonger de plus en plus pour toucher de sa main et ravir le prix de la vocation d'en haut. *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum.* (*Philip.*, III. 13.)

Ah ! heureuses les vierges dont elle devint la compagne ! plus heureuses si, s'enflammant de l'émulation qu'elle veut leur inspirer, elles savent marcher à l'envi sur ses pas et reproduire ainsi à ses yeux le Carmel qu'elle cherche en vain sur le Carmel même ! Car, hélas ! soit instabilité de l'esprit humain, qui ne peut longtemps se soutenir à un certain degré de hauteur, soit par un juste jugement de Dieu, qui punit souvent l'affaiblissement de quelques-uns par l'affaiblissement de tous et de la discipline commune, la retraite que Thérèse avait choisie n'en méritait presque plus le nom; ce n'était plus cette montagne autrefois si sainte où le double esprit d'Élie allait, se conservant à la faveur d'une règle austère que rien n'avait encore entrepris de courber. Alors, certes, alors c'était vraiment un séjour de bénédiction où le lait et le miel de la grâce coulaient en abondance. Oui, c'était alors qu'on y trouvait et ce port tranquille où l'on jouit d'un calme profond pendant que mugissent au loin les tempêtes, et ce jardin clos que le céleste Époux tient sous sa clef, et cette inexpugnable tour d'où l'on combat les ennemis du salut en s'y tenant à l'abri de leurs traits; et ce vaisseau mystérieux au fond duquel on descend avec Jésus-Christ pour y dormir comme lui d'un sommeil céleste; et ce ciel enfin, où l'on entre tout entier, dit saint Bernard, non-seulement par le corps, mais encore par l'esprit, pour les voir glorifiés par anticipation l'un et l'autre. Oh ! combien Thérèse dut s'attrister de ne rencontrer presque aucune de ces ressources là où elle avait espéré les rencontrer toutes ! Où sont-ils donc? où sont-ils, les grands avantages après lesquels je soupirais tant? Quoi ! tout assez ouvert aux choses du siècle là où elles n'auraient dû jamais pénétrer? Quoi ! des écueils dans un lieu qui devrait contre eux être le plus sûr asile? Que veulent dire les mitigations, vrais fléaux de la piété, et qui toujours, du moins, l'altèrent si elles ne la détruisent? Est-ce en effet une solitude qu'un séjour dont on peut à volonté franchir les barrières, ou dont le silence est si souvent troublé malgré les barrières saintes qui devraient lui servir de mur et d'avant-mur? O Dieu ! faites revenir les jours anciens, renouvelez parmi les vierges du Carmel leur ferveur première ; qu'il se rallume, le feu qui autrefois les embrasait ! Thérèse a dit : et la voilà qui, pleine de l'esprit qu'elle vient d'invoquer, n'aspire qu'à exécuter le grand dessein qu'alors même elle a conçu, et qui va lui faire déployer hors de la solitude les vertus dont elle vient de s'y enrichir.

DEUXIÈME PARTIE.

Les saints, dit l'Écriture, ont à mener une vie de travail, non-seulement tous les jours à cause de leurs désirs, qu'ils ont sans cesse à combattre, ou à cause du vieil homme qu'ils ont de plus en plus à détruire pour de plus en plus faire croître en eux l'homme nouveau, mais quelquefois encore à cause des desseins pour l'exécution desquels Dieu les tenait en réserve; se glorifiant de la sorte par eux et les glorifiant eux-mêmes, afin que leur vertu, perçant le voile dont ils la couvrent, se donne en spectacle aux hommes, et que ceux-ci, la voyant de plus près, soient plus sensibles à sa beauté, plus épris de ses charmes, par conséquent plus portés à marcher sur ses traces glorieuses. Samuel reste caché dans les ombres du sanctuaire tant qu'il n'est question pour lui que de travailler à son propre avancement dans la piété ; et sous l'œil du Dieu qu'il sert avec une fidélité sans égale, il y grandit en se remplissant de tous les dons spirituels qu'exigeaient de lui les fonctions saintes qui l'attendent, quand, après l'avoir tenu longtemps sous le boisseau, Dieu le placera sur le chandelier pour éclairer toute la maison d'Israël. Ainsi, chrétiens, ainsi avons-nous vu notre sainte se former de plus en plus dans le secret de la retraite, y acquérir ce riche fonds de vertus qui pouvait seul la mettre en rapport avec son importante destination ; ainsi allons-nous la voir aborder la plus difficile des entreprises pour en pousser l'exécution avec autant de prudence que de courage.

Et d'abord, si nous voulons bien connaître à quel point elle portait l'une de ces deux grandes vertus, transportons-nous à cette époque où, pour la première fois, elle sentit la nécessité, elle prit la résolution de réformer un ordre alors si célèbre, bien que déchu de sa primitive splendeur. Tout la portait sans doute à mettre en œuvre à l'instant même une aussi belle idée. Mais elle savait trop bien que plus cette idée était belle, plus il fallait profondément la méditer, et surtout plus se défier d'une impatiente précipitation, qui presque toujours manque son but pour trop se hâter de l'atteindre. Mais quel sera le premier confident de Thérèse? Ah ! c'est ici que brille en elle excellemment un art de discerner les esprits, art qui lui-même est le triomphe de la prudence.

Vous qui viendrez un jour solliciter l'honneur de vous ranger sous ses lois, et qui n'aurez besoin pour l'obtenir que d'apporter en dot la vertu, elle saura sonder vos plus secrètes dispositions; elle ira jusqu'à voir le mieux celles que vous manifesterez le

moins, et alors même que vous aurez fixé son choix, pressentir tout ce que vous ferez pour le justifier. C'est ainsi, chrétiens, qu'elle sut voir dans sa nièce une flèche d'élection, un cœur fait pour s'échauffer, quand il serait question d'agir; un cœur par conséquent digne de sa confiance, quand le moment serait venu de donner la première impulsion à son œuvre. Et vous, Jean de la Croix! non, vous n'échapperez pas non plus à la pénétration de son regard, quand il s'agira de ramener vos compagnons au point où elle a résolu de ramener ses compagnes : quelques moments d'entretien lui suffiront pour connaître à fond les grands talents qui, malgré les soins que vous prenez de les cacher ou de les obscurcir, vous appellent à partager ses sublimes travaux.

O nuit mémorable à jamais! où, tandis que de sacriléges novateurs dévastaient l'Eglise sous prétexte de la réformer, on concerta le projet de consoler cette Rachel si attristée, de lui faire gagner dans un sens tout ce qu'elle perdait chaque jour dans un autre, de construire autant de sanctuaires au divin Sauveur que l'impiété s'efforçait d'en détruire et de travailler à sa plus grande gloire, en multipliant les amis fervents de la croix à proportion que l'enfer s'efforçait d'en multiplier les ennemis.

Ecoutez, chrétiens : ce fut dans un de ces loisirs où, sous le voile d'un délassement permis à la nature, Thérèse savait si bien accélérer l'œuvre de la grâce; ce fut parmi les épanchements d'une sainte amitié que se fit jour le dessein dont Thérèse était sérieusement occupée; lequel, bien que, ne paraissant qu'un jeu dans son principe, acquit dans peu, tel que le grain de senevé, un accroissement qui nous semble être au-dessus de toute prévoyance, de sorte que ce que la piété devait avoir de plus austère naquit, passez-moi l'expression, du sourire même de la piété.

Ah! venez charmer les trop longs délais que son œuvre devait traîner après soi; saintes visions, transports sacrés, extases ravissantes, vous, vous surtout, révélations sublimes, remplacez enfin tant de dégoûts, tant d'aridités, que Thérèse a si longtemps éprouvés dans ses prières. S'élever jusqu'aux mystères les plus hauts, pour en pénétrer presque à fond le secret; voir face à face l'Invisible, converser familièrement avec les esprits célestes, ou encore, avec le Dieu Très-Haut, tantôt par les accents de la voix, comme on parle sur la terre, tantôt sans parole et sans voix, comme on se parle dans le ciel; s'élancer vers Dieu, se perdre en Dieu, entrer par anticipation dans la joie de Dieu; voilà, chrétiens, ces grâces de choix, ces faveurs d'élite que notre sainte a reçues, non une fois seulement, mais autant de fois que, jusqu'à un certain point, son oraison venait à s'enflammer.

Et si de pareilles opérations de la part de Dieu sur Thérèse passent votre intelligence, ou si vous craignez à cet égard une trop facile crédulité, souvenez-vous de ce que Dieu a fait, de ce que Dieu par conséquent peut faire dans tous les temps pour se rendre admirable dans ses saints; souvenez-vous des visions d'Hermas, de Satur, de sainte Perpétue, de saint Cyprien, comme aussi de tant d'autres que tous les siècles ont respectés.

D'ailleurs, chrétiens, celle qui a si bien caractérisé les fausses révélations, n'était point faite sans doute pour s'en laisser abuser : eh quoi! Thérèse, si précautionnée en tout, aurait manqué de précaution là où il était on ne peut pas plus important de n'en omettre aucune? Et tandis qu'elle ne se trompait sur rien, elle se serait précisément trompée là où elle devait le plus éviter toute erreur? Au surplus, la voyons-nous en aucune manière se glorifier de tant de faveurs si extraordinaires, n'en prend-elle pas au contraire l'occasion de s'en humilier davantage? Ne sont-ce pas toujours ses fautes, ses faiblesses, qui en sont à ses yeux le perpétuel contre-poids? O Dieu! souvenez-vous de mes péchés, afin de modérer envers moi une prédilection qui me confond, et que mon indignité rend si accablante. Hélas! parmi les saints que votre grâce a convertis, je n'en vois aucun dont l'exemple puisse me consoler, aucun qui, une fois rentré dans vos sentiers, s'en soit désormais écarté, comme tant de fois j'ai eu le malheur de m'en écarter moi-même. Or, chrétiens, est-ce dans une âme où règnent de tels sentiments, qu'on pourrait supposer un éblouissement quelconque, ou bien le désir de s'en faire accroire?

Mais reprenons, chrétiens, et tâchons d'apprécier, autant qu'il est en nous, la prudence exquise de Thérèse, par la succincte analyse de ceux de ses écrits où il fallait qu'elle déployât tout ce que cette vertu a de ressources et de lumières; oh! quelle expérience elle avait des voies de Dieu; que de sagesse, que de maturité dans ses conseils, ne faisant rien elle-même sans conseil, quoiqu'elle en donnât de si lumineux, et nous enseignant ainsi que, pour être prudent selon Dieu, il faut savoir se défier de sa propre prudence. Quel poids, au surplus, quelle mesure dans ses paroles, disant toujours assez, alors même qu'elle dit peu, et ne disant jamais trop, alors même qu'elle dit beaucoup; quel tact enfin que le sien, quelle sagacité, pour pressentir l'influence que peuvent avoir ou les changements que peuvent amener les moindres négligences; quelle attention à prévenir, quel soin à réparer les plus légères brèches; est-il abus qu'elle ne proscrive, alors même qu'il n'en a point l'apparence? Est-il piége qu'elle ne découvre, ou dont elle n'avertisse de se garder? Et ne dirait-on pas qu'elle est cette sentinelle dont parle David, qui ne dort ni ne s'assoupit jamais; non, rien n'échappe à l'activité de ses regards, et rien n'est petit à ses yeux, de tout ce qui, soit en bien, soit en mal, de jour en jour peut devenir grand. Souvenez-vous que vous ne devez avoir qu'un seul désir, celui de voir Dieu;

qu'une seule crainte, celle de le perdre; qu'une seule douleur, celle de ne pouvoir encore le posséder pleinement. Voilà, voilà, chrétiens, par où finissent les avis de sainte Thérèse à ses religieuses, et l'on est sans aucun doute forcé de convenir qu'on ne pouvait mieux couronner l'un des plus beaux plans de conduite ou d'instruction qui fut jamais.

Enfin, quel monument de sa prudence que ses lettres! ses lettres, dont le moindre éloge est de soutenir la comparaison avec tout ce qu'on admire le plus dans ce genre d'écrire; ses lettres, où avec tant de grâce, d'aisance, d'urbanité, d'abandon, elle a su donner les leçons les plus graves, et qui, bien que tombant pour ainsi dire de sa plume, étalent néanmoins tout ce que la plus profonde méditation peut faire éclore de grandes pensées. Ah! chrétiens, puisque la prudence est la directrice des vertus qui font marcher vers la perfection, dès là que Thérèse a si fort excellé dans l'art de tracer le chemin qui mène à celle-ci, à quel degré ne devait-elle point posséder celle-là, et faut-il s'étonner si, ravi de la beauté de ses ouvrages, un grand roi se plut tant à les honorer, en les plaçant à côté de ceux de saint Chrysostome et de saint Augustin; si les plus savants théologiens lui ont donné tant d'éloges, si les plus sévères examens qu'on en a faits, n'ont abouti qu'à les recommander mieux, si Grégoire XIV et Urbain VIII ont décoré celle qui les composa du titre glorieux, à elle seule réservé, de docteur de l'Église, qui elle-même vénère comme étant vraiment céleste la doctrine dont ils sont pleins: *Cœlestis doctrinæ pabulo.*

Cependant Thérèse, opposant son courage à des obstacles toujours renaissants mais toujours aplanis, avait déjà fondé le monastère de Saint-Joseph; quatre religieuses de son choix, qui en étaient comme les colonnes, l'embellissaient déjà des vertus que sa divine règle était destinée à produire, et tout en faisait présager la prospérité, lorsque survint une tempête... O Dieu! non, vous ne laisserez point prévaloir les desseins de vos ennemis contre vos desseins; vous ne permettrez pas qu'il soit anéanti, l'édifice bâti avec tant de zèle à la gloire de votre saint nom, et l'espérance qui n'a voulu avoir d'autre appui, d'autre fondement que vous, ne sera point confondue; c'est assez que Thérèse vous ait dit que le nouveau Carmel est votre ouvrage, pour que vous le gardiez comme la prunelle de votre œil; c'est assez qu'elle vous ait demandé, comme Jacob, de sauver sa famille, pour que sa famille subsiste malgré tout ce qui semble en faire présager la destruction, et pour que, bien plus, elle se multiplie à l'égal des étoiles du ciel.

En effet, chrétiens, jamais contre une entreprise on ne dirigea des efforts plus grands, ni jamais non plus des efforts plus nuls; semblable à une cité qu'on est sur le point de prendre d'assaut, Avila n'offre de toutes parts qu'agitation et tumulte; c'était le lieu où Thérèse avait reçu le jour, par conséquent, le lieu où elle a dû le plus être en butte aux traits envenimés de l'envie, et si la charité ne m'empêchait de suivre cette analogie, vous verriez les traits s'envenimer encore par là où la charité aurait dû les émousser ou les détourner tous; là d'où n'auraient dû partir que des bénédictions et des louanges, les grands comme les petits, les magistrats comme le peuple, les vrais comme les faux dévots, tous en un mot, sans excepter ses parents, ses amis, ses directeurs eux-mêmes se soulèvent contre notre sainte; mais que feront-ils ou que pourront-ils, contre celle à qui il suffira de pousser un seul cri vers le Dieu d'Elie. Les aveugles! hélas! ils ne savent pas que leurs succès mêmes, se changeant en revers, n'en amèneront que plus efficacement le succès de Thérèse, qui n'aura besoin que de les attendre d'en haut pour les obtenir dans leur temps, et pour que tout ce qu'on intente à son détriment, se tourne à son plus grand avantage.

Et n'est-ce pas le Seigneur qui lui a dit, comme autrefois à Gédéon: Je suis avec vous? Donc l'impossibilité apparente de son triomphe ne peut servir qu'à le lui garantir; donc l'opposition la plus universelle de la part des hommes ne fera que lui attirer une plus prompte ou plus forte protection de la part de Dieu: aussi, chrétiens, aussi rien ne l'ébranle ni ne l'étonne, d'autant plus confiante qu'elle aurait de motifs de l'être moins, et ne voyant, comme David, qu'un secours, le plus puissant de tous, dans la tribulation elle-même, c'est-à-dire dans la privation de tout secours: *Auxilium de tribulatione.* (*Psal.* LIX, 13.) En vain, on décrie ouvertement son projet; en vain, du décri de son projet on passe au décri de sa personne; en vain on la taxera d'erreur, d'impiété, de démence, d'hypocrisie; en vain, et comment le croire? en vain, on ira jusqu'à la charger de fers; en vain, faisant d'une chaire de la vérité le théâtre public du mensonge, un forcené profanateur de la parole sainte osera l'outrager en présence du peuple; on la verra toujours posséder son âme dans la patience, et, toujours maîtresse de ses passions, demeurer invulnérable à celles d'autrui, toujours sans émotion comme sans crainte; se souvenant du Sauveur, accusé, maudit, condamné par les siens, elle se réjouit d'en partager les opprobres. Heureuse de se voir posée, à son tour, comme un but de contradiction, se plaçant, quand il le faut, à la hauteur de David insulté par Seméi, et à celle de Joseph persécuté par ses frères; et plus l'orage gronde, plus les vents se déchaînent, plus elle reste immobile tant elle est profondément enracinée en Jésus-Christ: que chacune de ses fondations lui prépare les mêmes secousses, chacune de ses fondations la trouvera aussi avec un courage égal ou plutôt elle n'en sera que plus ardente à s'élancer vers de nouvelles entreprises, qui, par les difficultés mêmes dont

elles se hérisseront, l'inviteront plus puissamment à s'y engager, et cela sans se diviser ni se distraire; se montrant faite pour l'action quand la Providence l'y appelle, comme pour la contemplation quand cette même Providence l'y retient : sollicitant dans celle-ci les grâces nécessaires pour celle-là, les faisant l'une ou l'autre alternativement concourir à son but, vers lequel elle s'achemine sans jamais regarder derrière soi, et ne se laissant arrêter que par l'obéissance, parce qu'elle sait que l'obéissance est le plus sûr moyen de réussir alors même qu'elle semble nuire ou s'opposer le plus à la réussite.

Enfin le moment du calme arrive, mais pour être bientôt suivi de ce calme éternel, après lequel Thérèse ne cessait de soupirer et dont il lui fut donné de pressentir les approches, ou plutôt de jouir, en entrant dans l'extase qui termina ses jours mortels. Oh! quel prix on lui réservait dans la patrie, à elle qui s'illustra par tant de vertus, par tant de travaux durant son exil ici-bas; et puisque ce sont ces degrés divers de charité, dont les élus auront brûlé sur la terre, qui fixeront dans le ciel les divers degrés de leur gloire, douterons-nous que Thérèse n'ait mérité d'y briller dans les plus hauts rangs? Thérèse, en qui nous venons d'admirer un amour si tendre, si empressé, si vif, si soutenu; un amour qui, tour à tour renforcé, soit par la mortification, soit par l'oraison, se portait courageusement à tout ce dont une prudence consommée éclairait et dirigeait l'exécution; en un mot, un amour digne de cette épouse des Cantiques, dont Thérèse a si bien paraphrasé les pathétiques accents, par conséquent un amour tel que nous l'admirons dans les saints du premier ordre.

J'aurais pu, chrétiens, avant de finir, insister sur je ne sais combien de traits dont abonde son histoire, mais presque tous vous sont connus, et le temps, dont les bornes sont passées, ne m'en aurait point permis le détail que d'ailleurs peuvent si bien suppléer les grands exemples dont vous êtes ici les témoins : oui, tout ce que je vous dirais vous est encore bien mieux dit par les choses que le saint asile, qui vous rassemble, offre à vos regards; car, ici, en voyant tout ce qui s'y pratique, on ne peut qu'être bien instruit de tout ce que Thérèse enseigna, bien plus encore par ses œuvres que par ses leçons. Dirai-je qu'ici on croit assister à ces premiers moments, à ces moments de feu qui firent naître la réforme du Carmel, tant on y respire cette odeur, ce parfum de piété qu'on respirait dans le monastère de Saint-Joseph, tant est frappante la ressemblance entre les vierges que renfermait celui-là et les vierges que renferme celui-ci, entre l'ancienne Thérèse et la nouvelle; tant les unes comme les autres sont faites pour être l'objet de notre imitation, seul moyen d'honorer la sainte fondation. Efforçons-nous donc, ah! efforçons-nous de la suivre, sinon de près, ce qui n'est réservé qu'à de bien grandes âmes, du moins de manière à ne pas la perdre de vue en demeurant trop en deçà dans le sentier qu'elle nous a tracé et qui a pour terme glorieux cette béatitude que je vous souhaite, etc.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ABBÉ LAMBERT,

VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS.

—

LAMBERT (Louis-Amable-Victor), vicaire général du diocèse de Poitiers, né l'an 1766 à Cherbourg, se rendit à Paris après avoir fait ses études dans sa ville natale, et fut précepteur des fils de M. de Juigné, frère de l'archevêque. Au commencement de la révolution, il émigra avec cette famille et pendant son séjour en Allemagne, il entra dans la congrégation des Pères de la Foi. L'abbé Lambert s'adonna à la prédication avec beaucoup de succès. Le dévouement et le zèle qu'il montra auprès des prisonniers de guerre de toutes les nations et particulièrement des Français, avec lequel il affrontait les maladies contagieuses qui les décimaient, lui attirèrent le respect et l'admiration de tous. Il revint ensuite en France vers 1802, et par son talent dans la prédication il contribua beaucoup à ranimer les croyances religieuses. La congrégation des Pères de la Foi s'étant trouvée dissoute par suite du rétablissement de l'ordre des Jésuites, l'abbé Lambert s'attacha au diocèse de Poitiers, où il fut nommé chanoine, puis placé à la tête d'une mission, et enfin grand vicaire en 1820. Louis XVIII, en présence de qui il prêcha, le nomma son prédicateur ordinaire. A cette époque, le hasard lui ayant fait rencontrer deux soldats qui se battaient, il se jeta entre leurs sabres, et parvint à les réconcilier. Il mourut en 1831, laissant : *Oraison funèbre* de Louis XVIII, prononcée dans la cathédrale de Poitiers, le 24 septembre 1824, Poitiers 1824. *Oraison funèbre de Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux*, Poitiers 1827, in-8°; *Oraison funèbre de MM. de la Rochejaquelein, généraux en chef de l'armée vendéenne*, prononcée à Saint-Aubin de Beaubigné, le 28 juillet 1828, en présence de son A. R. Madame la duchesse de Berry, Poitiers 1828, in-8°; *la Providence*, discours prononcé dans l'Eglise métropolitaine de Saint-Etienne, Toulouse, 1828, in-8°; *Puissance de la Croix*,

discours prononcé à Migné, le jour anniversaire de l'apparition de la Croix, Poitiers 1828, in-8° ; *Triomphe de la Croix*, discours prononcé dans l'église de Saint-Etienne, le 23 mars 1828, Toulouse, 1828, in-8°. — Nous n'avons pu découvrir le sermon *sur le triomphe de la Croix*, et l'oraison funèbre de MM. de Larochejacquelein, n'étant que le récit rapide des batailles livrées par l'armée vendéenne, nous avons cru devoir l'omettre.

ŒUVRES ORATOIRES

DE L'ABBÉ LAMBERT,

VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS.

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

Prononcé à Migné le jour anniversaire de l'apparition de la croix.

PUISSANCE DE LA CROIX.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi ! (*Galat.*, VI, 14.)

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Monseigneur et Messieurs,

Saint Paul est ravi jusqu'au troisième ciel, et voit des merveilles que le langage des hommes ne peut exprimer; il opère d'éclatants prodiges, et semble dicter des lois à la nature; il prêche l'Evangile à tous les peuples, et soumet plus de royaumes à son Dieu que les héros les plus célèbres n'en ont conquis dans les combats. Le grand Apôtre ne met point sa gloire dans ces œuvres étonnantes, mais dans la croix du Sauveur : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !*

Que peut donc avoir d'honorable le vil instrument du supplice des esclaves? Que peut avoir de glorieux cet arbre de mort, où le Fils de l'homme succombe en présence de ses ennemis ? Interrogeons la sagesse éternelle; puisons la lumière dans la lumière même de Dieu, et nous verrons que la croix, symbole de faiblesse, est la vertu du Tout-Puissant : *Dei virtutem.* (II *Tim.*, I, 8.) C'est la croix qui a vaincu l'enfer, racheté le monde et soumis l'univers; c'est la croix qui a dompté les peuples barbares, civilisé nos pères, et rendu Rome le siége d'un nouvel empire plus étendu que l'empire romain. Les solitaires, qui ont préféré l'ombre des cabanes au marbre des palais; les martyrs, qui ont chanté des cantiques sur les échafauds sanglants ; tous les héros du christianisme doivent à la croix leurs vertus et leurs triomphes. Passons sous silence ces grands objets ; nous trouverons assez de gloire dans les miracles qui ont environné la croix. Son histoire, depuis le Calvaire où elle reçut les derniers soupirs du Fils de Dieu, jusqu'au jour mémorable où elle s'élèvera sur les ruines du monde, suffit pour nous montrer sa puissance : *Dei virtutem.*

Quelle touchante solennité ! Aujourd'hui, nous célébrons la mémoire d'un prodige qui étonne l'univers, qui fait l'honneur de ce diocèse, qui rend ces lieux si saints et si chers à notre foi (1); aujourd'hui nous posons les fondements d'un nouveau temple qui doit offrir l'image et porter le nom de la Croix (2); aujourd'hui le successeur de Pierre, le prince des pasteurs, enrichit cette église d'une portion du bois sacré sur lequel Jésus-Christ a répandu son sang pour le salut de tous les hommes (3). Oui, tout imprime un caractère auguste à cette cérémonie : l'anniversaire du miracle, la restaura-

(1) La croix de Migné est apparue le troisième dimanche de l'Avent, 17 décembre 1826. Par une ordonnance de Mgr l'évêque de Poitiers, le jour anniversaire de cet événement est fixé au troisième dimanche de l'Avent. Léon XII accorde une indulgence plénière à tous les fidèles qui, après avoir rempli les conditions d'usage, visiteront l'église de Migné dans cette solennité. — Il accorde aussi une indulgence de cent jours à ceux qui feront une prière auprès de la croix du cimetière.

(2) Mgr l'évêque de Poitiers a posé la première pierre du prolongement de l'église de Migné. L'église aura la forme d'une croix, et s'appellera désormais l'église de Sainte-Croix. Le conseil général du département de la Vienne, qui s'est toujours distingué par la sagesse de ses principes, a voté 1,000 francs pour la restauration de l'église de Migné.

(3) Léon XII a envoyé à Migné une croix d'or qui renferme du bois de la vraie croix. Mgr de Bouillé l'a fait enchâsser dans une grande croix en vermeil d'un très-beau travail.

tion du temple, le don précieux du chef suprême de l'Eglise, la présence des magistrats, des guerriers, d'un peuple immense, remplissent l'âme d'un saint saisissement (4).

Je vous salue, ô croix, vous qui êtes notre unique espérance; ranimez à ce foyer d'amour la ferveur des âmes fidèles; soyez pour les pécheurs le gage de la divine clémence. *O Crux, ave.*

Le Calvaire est le premier théâtre de la puissance de la croix. Jésus est attaché à l'instrument de son supplice. Un peuple, comblé de ses bienfaits, voit couler son sang avec une joie barbare, et les prêtres mêmes insultent à ses douleurs. La montagne sainte retentit de ces blasphèmes : *Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui; il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même.* (*Matth.*, XXVII, 42.) C'est au milieu de tant de tourments et d'outrages que le Sauveur du monde expire : *Inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Vous êtes étonnés de la faiblesse apparente de la croix; admirez plutôt sa force et son empire. Jésus meurt : aussitôt l'univers, qui avait paru insensible à ses souffrances, se trouble et s'ébranle; le voile du temple se déchire, pour apprendre à la Synagogue que la loi ancienne est abrogée ; les rochers se brisent de douleur pour attendrir un peuple rebelle ; les morts s'élancent de leurs tombeaux, et attestent par leur présence que la victime de la croix est la résurrection et la vie ; le soleil, selon la prédiction des prophètes et contre l'ordre de la nature, cesse de luire au moment le plus éclatant de sa course, et refuse sa lumière à cet affreux déicide. Au milieu de cette agitation des éléments, quels chants de victoire se font entendre ! A Jérusalem, le centenier et les soldats s'écrient : *Il était vraiment le Fils de Dieu : « Vere Filius Dei erat iste. »* (*Matth.*, XXVII, 54.) Dans la Grèce, un sage de l'Aréopage prononce ces paroles étonnantes : « Ou l'auteur de la nature souffre, ou le monde va s'écrouler : » *Vel auctor naturæ patitur, vel mundi machina dissolvitur.* Rome idolâtre, qui ignore la cause de ces prodiges, les consigne dans les fastes de son Capitole, pour servir de monument aux siècles futurs. Jamais la croix ne fut environnée de plus d'ignominie que sur le Calvaire; jamais la croix ne parut avec plus de gloire. A la mort, la puissance des hommes s'évanouit; à la mort, la puissance de Jésus commence : les princes meurent comme sujets de la mort, « Jésus meurt, dit saint Augustin, comme roi de la mort : » *Potestate mortuus est.*

La croix brille encore d'un vif éclat dans la conversion des Césars. Un spectacle ravissant, c'est le triomphe de la religion et la chute du paganisme, après un combat qui tint le monde attentif pendant trois cents ans. Douze hommes entreprennent de réformer les croyances et les mœurs, d'abolir les cultes superstitieux, de soumettre tous les hommes à une même loi, ennemie de toutes les passions Ils forment ce projet sans aucun appui, ni de la force, ni de l'éloquence, ni du raisonnement, malgré les persécutions des princes, la résistance des prêtres des idoles, le mépris des philosophes, les fureurs du fanatisme. Ils montrent aux nations l'instrument d'un supplice infâme, et leur disent : « Croyez, obéissez, mourez. » A la vue de la croix, tous les peuples courent au baptême, tous les chrétiens courent au martyre. « O mon Dieu ! s'écrie Bossuet, de quelles armes vous servez-vous pour triompher du monde ! Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les montagnes fondent comme de la cire. Je vois seulement une croix et une couronne d'épines; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Cette croix et cette couronne d'épines suffisent, et nous pouvons dire avec saint Augustin que vous avez vaincu le monde, non par le fer, mais par le bois : » *Domuit orbem, non ferro sed ligno.*

La croix avait dompté tous les peuples les plus barbares, mais elle n'avait pas soumis les grands de la terre : le moment de cette glorieuse conquête est arrivé. Constantin marche contre Maxence, qui, après avoir ruiné l'Afrique et l'Italie, veut le dépouiller de ses Etats. Lorsque le soleil est dans tout son éclat, il aperçoit dans les airs une croix lumineuse sur laquelle sont gravées ces paroles : *In hoc signo vinces :* Vous vaincrez par ce signe. Frappé d'un spectacle si extraordinaire, il cherche inutilement le précieux secret qu'il renferme. Son armée, témoin du prodige, partage son étonnement. Jésus-Christ apparaît à Constantin, lui ordonne de placer son nom sur les boucliers de ses soldats, de prendre la croix pour étendard, et lui promet la victoire. Le prince obéit, combat, triomphe, entre dans Rome en vainqueur. La capitale du monde élève une statue au libérateur de l'empire. Il rend un solennel hommage à la puissance divine, et veut qu'on le représente tenant dans ses mains la croix avec cette inscription : « Par ce signe salutaire, j'ai délivré votre ville du joug du tyran, et j'ai rétabli le sénat et le peuple dans leur ancienne splendeur. »

Quelle gloire pour la croix ! Elle sera désormais le plus bel ornement de la couronne des rois, elle décorera le front des pontifes, elle sera la plus noble récompense des guerriers qui auront défendu la patrie. Quelle paix pour l'Eglise après trois siècles de combat ! Les édits sanglants sont révoqués, les généreux confesseurs de la foi sortent de leurs cachots, les vénérables pasteurs sont rendus à leurs troupeaux étonnés. Partout on bâtit des temples au vrai Dieu, et partout auprès des temples on élève des asiles à l'humanité souffrante (5).

La pieuse mère de Constantin désire ar-

(4) Jamais l'humble paroisse de Migné n'avait vu une assemblée si brillante et si nombreuse. Les personnes les plus distinguées de la ville de Poitiers assistaient à cette pieuse cérémonie.

(5) La croix apparut à Constantin l'an 311. On peut lire sur cet événement l'*Histoire ecclésiastique*

roser de ses larmes le bois sacré que Jésus-Christ a inondé de son sang. Elle forme le projet de découvrir ce touchant monument de l'amour immense de Dieu pour les hommes : elle prépare un nouveau triomphe à la croix. Un âge avancé, les fatigues d'un long voyage, les difficultés de l'entreprise, rien n'est capable de ralentir l'ardeur de la courageuse Hélène. Par ses ordres, des ouvriers innombrables parcourent la montagne sainte, et cherchent partout dans les entrailles de la terre un trésor plus précieux que toutes les richesses du monde. Enfin, après les plus pénibles travaux, trois croix s'offrent aux regards d'un peuple étonné (6).

La crainte de rendre des honneurs publics à l'instrument du supplice d'un criminel, remplace bientôt la joie que cette heureuse découverte avait d'abord inspirée. Macaire, évêque de Jérusalem, adresse au ciel les vœux les plus ardents, et conjure le Seigneur de faire éclater sa puissance. Précédé des trois croix, et suivi d'un peuple nombreux, il entre avec confiance dans l'asile de la mort. Là une femme, illustre par sa naissance et sa piété, éprouvait les douleurs d'une longue agonie, et déjà le frisson mortel avait glacé ses sens. Le pontife étend inutilement deux croix sur ce corps expirant; la mort méprise le bois infâme où deux criminels ont expié leurs crimes : mais à peine a-t-il approché du lit funèbre la croix du Sauveur, que la mort, prête à frapper sa victime, fut épouvantée. Cette femme se lève à l'instant, tombe au pied de la croix, et témoigne à son Dieu sa reconnaissance et son amour. Tel on vit autrefois Lazare sortir de son tombeau, à la voix de celui qui commande au trépas comme au néant. A la vue de ce prodige, des cris de joie, des chants de victoire se font entendre; tous célèbrent la puissance de Jésus crucifié. Qui pourrait peindre les sentiments d'Hélène, qui admire les merveilles du Dieu qu'elle aime, et qui recueille les bénédictions d'un peuple entier (7)?

Nos pères avaient envié longtemps à l'Orient le bonheur de posséder cette relique divine, et les autres instruments de la passion qui furent trouvés auprès de la croix. La Providence avait réservé à saint Louis la gloire d'en enrichir son royaume, et de leur élever un temple au milieu de son palais (8).

Quelques années après la mort de Constantin, Dieu fit encore éclater le pouvoir du signe auguste du salut du monde. Lorsque l'Eglise célébrait la solennité de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, les habitants de Jérusalem aperçurent tout à coup dans les airs une croix lumineuse, qui éclipsait le soleil par sa clarté : elle s'étendait depuis le Calvaire jusqu'au mont des Olives. Ce ne fut point un éclat passager; il dura sans altération pendant plusieurs heures. A la vue de cette croix, des sentiments différents agitèrent tous les esprits : les uns pensaient qu'elle était le présage de nouvelles calamités, qui allaient déchirer l'empire; les autres admiraient la puissance de Jésus-Christ, qui donne des lois aux astres, à toute la nature. Les Juifs reconnaissaient la vérité des prophéties, et demandaient le baptême. Les païens avouaient la vanité des idoles et la grandeur du Dieu des chrétiens. Sur les places publiques, dans les temples, tous chantaient les louanges de l'Eternel. Vous admirez la force de la croix lorsque l'apôtre saint Pierre dit à un boiteux, à la porte du temple de Jérusalem : *Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez.* (*Act.*, III, 6.) Les nombreuses victoires qu'elle remporte dans la même cité, lorsqu'elle paraît dans les airs, doivent vous donner une plus haute idée de son pouvoir. Pourquoi? Elevons-nous au-dessus des sens, et nous comprendrons cette importante vérité. Il faut plus de puissance pour éclairer les esprits que

de Fleury. Il donne la description du *Labarum*, que l'empereur faisait porter à la tête de son armée. (Liv. IX, p. 686 et suiv.)

· On peut voir aussi l'histoire générale de dom Remi Ceillier, bénédictin. (Tom. IV, pag. 128 et suiv.)

Ce qui offre encore un plus grand intérêt, c'est la vie de Constantin par Eusèbe, évêque de Césarée. L'empereur lui avait raconté à lui-même avec serment toutes les circonstances du prodige.

Ipse victor Augustus nobis qui hanc historiam scribimus... id retulit; et sermonem sacramenti religione firmavit. (Eus., lib. I, *de vita Constant*, cap. 29.)

L'empereur avait aussi rapporté à Eusèbe que les soldats qui portaient la croix ou le *Labarum*, n'avaient jamais été blessés dans les combats, quoiqu'ils eussent à soutenir tous les efforts de l'ennemi. *Adjecit imperator... nullo unquam jaculo feriebantur qui hoc ministerium obibant.* (Eus., lib. II, cap. 8.)

(6) Sainte Hélène passa dans la Palestine l'an 326. Elle était âgée d'environ quatre-vingts ans. Pour trouver la croix du Sauveur, il fallait découvrir la place de son sépulcre ; car c'était la coutume chez les Juifs de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort était enterré, et d'y jeter tout ce qui avait servi à leur exécution. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du sépulcre de Jésus-Christ. Non contents de l'avoir caché sous une immense quantité de pierres et de décombres, ils avaient encore élevé au-dessus de lui un vaste temple qui était dédié à Vénus. Après des travaux incroyables, les ouvriers trouvèrent le sépulcre, et auprès du sépulcre trois croix. La couronne d'épines, les clous et les autres instruments de la passion étaient auprès des croix.

(7) Le miracle de la guérison subite d'une femme mourante, lorsque saint Macaire lui fit toucher la croix de Jésus-Christ, est rapporté par saint Cyrille, de Jérusalem (cat. 10); saint Paulin (épît. 31); saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, Ruffin, Théodoret, Socrate et Sozomène.

(8) L'an 1241, saint Louis obtint de l'empereur Baudoin une portion considérable du bois de la vraie croix et d'autres instruments de la passion. Ce pieux roi les déposa dans une magnifique chapelle qu'il avait fait construire dans son palais. Aujourd'hui la couronne d'épines est révérée dans l'église métropolitaine de Paris.

pour dissiper les ténèbres de la nature; pour rappeler les cœurs à la vertu que pour rendre les morts à la vie ; pour réformer le genre humain que pour faire jaillir le monde du néant (9).

La destinée de l'Eglise est d'essuyer des tempêtes. Après de longs combats, un empereur. devenu chrétien, lui avait rendu la paix ; un empereur qui abandonne la foi lui déclare la guerre la plus cruelle. La ruse, l'artifice, la cruauté, telles sont les armes qu'il emploie pour la renverser. Dieu, qui dissipe les complots des rois comme le vent disperse la poussière, se moque des efforts de Julien, en attendant qu'il lui parle dans sa colère, et c'est à la croix qu'il réserve l'honneur de la victoire. Jésus-Christ a prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple de Jérusalem. Pour montrer la fausseté de cet oracle, Julien forme le projet de rebâtir ce temple si célèbre, et destine des sommes immenses à cet emploi sacrilége. Les Juifs accourent de toutes parts, couvrent d'outrages les paisibles chrétiens de la cité sainte, et se persuadent que le temps du rétablissement de leur royaume est arrivé. Tous les sexes, toutes les conditions rivalisent de zèle pour le succès de l'entreprise. On voyait des femmes, distinguées par leur naissance, porter, dans des vêtements précieux, les matériaux du nouveau temple. La puissance de Julien, les efforts de l'intendant Alipius, la fureur des Juifs et des païens, plongent les disciples du Sauveur dans la douleur la plus profonde. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, les console et leur annonce que Dieu va déployer la force de son bras.

On arrache les fondements de l'ancien temple, et on accomplit la prophétie. On aperçoit un livre couvert d'une étoffe d'or ; on l'ouvre, et on lit ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) On veut élever le nouveau temple, et aussitôt des lobes de feu dispersent les matériaux et les ouvriers. Une croix éclatante brille dans les cieux, et des croix ineffaçables s'attachent aux vêtements des Juifs et des païens. On fait plusieurs fois de nouveaux efforts, et toujours les mêmes prodiges se renouvellent. Enfin la croix triomphe, et l'impiété frémissante abandonne ses projets criminels. La croix remporte une plus touchante victoire, elle voit tomber à ses pieds un grand nombre de Juifs et de païens, qui furent régénérés dans les eaux salutaires du baptême. Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui rapportent ces événements mémorables : Ammien-Marcellin, auteur contemporain, et Julien luimême, ont été forcés de rendre hommage à la vérité. Oui, le ciel et la terre passeront ; mais les paroles de Dieu ne passeront point (10).

C'est dans la France que la religion chrétienne reçoit les plus sanglants outrages : on l'insulte dans les cérémonies de son culte, devenues l'objet des railleries les plus indécentes; on l'insulte dans ses pontifes et dans ses prêtres, qu'on présente sans cesse aux peuples comme ennemis de leur repos et de leur bonheur: on l'insulte dans les prédicateurs de sa loi sainte, dont on empoisonne les intentions les plus généreuses. C'est dans la France que Dieu vient de faire éclater la puissance de sa croix (11). Je parle

(9) L'apparition de la croix de Jérusalem eut lieu le 7 mai 351. On ne lira pas sans intérêt la lettre que saint Cyrille, évêque de Jérusalem et témoin oculaire, écrivit à ce sujet à l'empereur Constance.

« Du temps de Constantin, votre père, d'heureuse mémoire, le bois salutaire de la croix fut trouvé à Jérusalem. De votre temps, les miracles ne viennent plus de la terre, mais du ciel. Car pendant ces saints jours de la Pentecôte, aux nones de mai, vers l'heure de tierce (neuf heures), une très-grande croix, composée de lumière, a paru au-dessus du saint Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne sainte des Olives. Elle s'est montrée très-clairement, non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce n'a point été, comme on pourrait penser, un phénomène passager; il a subsisté sur la terre pendant plusieurs heures, visible aux yeux et plus éclatant que le soleil. Aussitôt tout le peuple est accouru dans l'église avec une crainte mêlée de joie, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées, les chrétiens du pays et les étrangers, les païens qui étaient venus de divers lieux : tous d'une voix louaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui fait des miracles. »

(10) Julien l'Apostat voulut rebâtir le temple de Jérusalem l'an 363.

« Les Juifs, disent Théodoret et Ruffin, vinrent de toutes parts à Jérusalem. Leurs femmes se dépouillaient de leurs ornements les plus précieux pour contribuer aux frais de la construction du temple; elles y travaillaient de leurs mains, et portaient la terre dans les pans de leurs robes. On fit même faire pour ce travail des pelles et des corbeilles d'argent. Il n'est pas un fait historique mieux attesté... »

On peut lire, sur les circonstances du prodige, la lettre 40e de saint Ambroise, le second discours de saint Jean Chrysostome contre les Juifs, le second discours de saint Grégoire de Nazianze, la lettre 25e de l'empereur Julien.

Voici les paroles d'Ammien-Marcellin, admirateur et ami de Julien :

« Un feu divinement allumé repoussa les ouvriers : *Igne divinitus repellente.* »

(11) Le dimanche 17 décembre 1826, jour où on plantait une croix à Migné, à l'occasion du jubilé, dans le moment même où le prédicateur rappelait l'apparition de la croix à Constantin, trois mille personnes environ aperçurent une croix dans les airs. Cette croix était d'un blanc argentin nuancé d'une légère teinte de rose; elle ne s'élevait pas à plus de 200 pieds au-dessus des spectateurs. La longueur totale de la tige pouvait être de 140 pieds. Les bras de la croix étaient dans une parfaite proportion avec la longueur. Cette croix a conservé sa position, ses formes, sa couleur, pendant une demi-heure environ qu'a duré la cérémonie. Lorsque la croix parut, tout le peuple fut saisi d'admiration et d'un religieux respect. On vit les uns se prosterner spontanément devant ce signe du salut; les autres avaient les yeux mouillés de larmes ; ceux-ci exprimaient par de vives exclamations l'émotion de leur âme; ceux-là élevaient leurs mains vers le ciel en invoquant le nom du Seigneur. Des conversions nombreuses, des réconciliations sincères ont été

dans le lieu même où l'événement est arrivé, en présence des nombreux témoins qui l'ont vu, après une seule révolution annuelle de l'astre qui nous éclaire. Habitants de Migné, c'est dans ce moment même où l'on élevait parmi vous le signe sacré du salut du monde, que vous avez vu paraître au-dessus de vos têtes une croix dans les airs. Cette croix était d'une grande étendue, et toutes ses parties étaient entre elles dans l'harmonie la plus parfaite : cette croix n'a pas été formée par degrés successifs; elle s'est montrée tout à coup dans son éclat : cette croix n'a pas frappé vos regards pendant quelques instants rapides; elle a conservé sa position ses formes, sa couleur pendant toute la durée de la cérémonie sainte : cette croix n'a pas été un spectacle stérile; elle a opéré les plus heureux changements dans les cœurs. Oui, tout annonce l'action divine de celui qui a fixé les lois de la nature et qui les suspend à son gré. Les savants chrétiens qui ont étudié l'ordre du monde avouent qu'ils ne trouvent rien dans l'histoire des météores lumineux qui puisse expliquer cet étonnant phénomène. Les savants incrédules ont fait entendre des blasphèmes; mais, au milieu de leurs satires impies, on ne voit pas une objection sérieuse, une réponse fondée sur les lois de la nature. Dire que dans un jour calme et serein, sous les yeux d'innombrables témoins, on a élevé dans les cieux un grand corps de lumière, sans qu'on ait remarqué aucune trace d'imposture, c'est une supposition insensée (12).

Le doigt de Dieu est ici (*Exod.*, VIII, 19) : c'est le sentiment du chef suprême de l'Église. Il déclare qu'il ne voit aucune cause naturelle à laquelle on puisse attribuer cette apparition de la croix. Il ne craint même pas de dire que, d'après son jugement particulier, il est convaincu de la vérité du miracle (13).

Le doigt de Dieu est ici : c'est le sentiment du vénérable pontife qui gouverne ce diocèse avec tant de sagesse. Il vient d'annoncer à son peuple que cet événement est l'œuvre du Tout-Puissant. Il nous ordonne de faire retentir les voûtes de nos temples de nos hymnes et de nos cantiques, pour remercier le ciel de cet éclatant bienfait (14).

Habitants de Migné, souvenez-vous des douces émotions que vous avez éprouvées à la vue de la croix; n'oubliez pas les larmes de joie que vous avez répandues, les sentiments de contrition dont vos cœurs étaient pénétrés, l'ardent amour dont vous étiez embrasés pour Jésus crucifié. Ce n'est pas à Jérusalem, c'est à Bethléem que le Sauveur du monde a voulu naître; ce n'est pas dans la cité de nos rois, c'est au milieu de vous qu'il a manifesté sa grandeur : cette prédilection de Dieu demande de vous une reconnaissance éternelle.

Oublions ce que nous avons dit de la puissance de la croix : c'est à la consommation des siècles qu'elle paraîtra dans toute sa gloire. Dans ce grand jour, la croix ne se montrera pas à un seul peuple, mais à toutes les générations réunies ; elle ne sera pas un gage de clémence, elle viendra juger tous les humains; elle ne laissera pas à l'impie ses doutes et ses blasphèmes, elle lui arrachera l'aveu public de ses erreurs. O mon Dieu ! qui pourrait penser sans frémir à ce triomphe terrible de votre croix?

Le temps a terminé son cours : la parole qui fit sortir l'univers de son néant va l'y replonger; l'heure du jugement est arrivée. Aussitôt le firmament s'enfuit et disparaît avec tous les flambeaux dont il brillait; la terre s'écroule sous ses habitants consternés; les tombeaux s'ouvrent et vomissent les morts. Alors Jésus-Christ descend des cieux avec une grande majesté, et sa croix, éblouissante de lumière, s'élève au-dessus des ruines de tous les mondes : *Tunc parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 30.)

A la vue de la croix, quel profond silence règne dans cette immense assemblée ! quelle

les suites heureuses de cet événement. Un seul homme ne vit pas la croix qu'apercevait un peuple entier ; il fut touché de ce châtiment de Dieu, et le jour même il fit pénitence, en allant se jeter aux pieds de son pasteur.

(12) La supposition du cerf-volant de M. l'abbé de la Neufville n'est pas heureuse. Le jour de l'apparition de la croix de Migné, il n'y avait pas la plus légère agitation dans l'air. Il était donc impossible d'élever un cerf-volant de 140 pieds de longueur à 200 pieds de hauteur ; s'il y avait eu du vent, le cerf-volant ne serait pas resté dans la même position pendant une demi-heure : tous les témoins déclarent que la croix est restée immobile pendant toute la cérémonie. Le pied de la croix répondait au pignon de l'église ; le plus léger déplacement aurait été remarqué par tous les spectateurs. Un imposteur aurait dû faire paraître son cerf-volant sur une colline voisine. Il y avait un peu de folie à le placer pendant une demi-heure sous les yeux de trois mille personnes. Je conseille à M. l'abbé de la Neufville, de composer un cerf-volant avec tous les papiers dont il parle, de l'élever dans les airs à la chute du jour, et il verra que de son expérience ne sortira point la croix de Migné.

(13) *Istis profecto consideratis, quæ simul concurrunt, res est hujusmodi, ut causis naturalibus tribui non posse videatur.* (*Bref du pape du* 18 *avril* 1827.)

Nobisque ipsis, privato judicio nostro, ita sit persuasum. (Bref du 18 août 1827.)

(14) Mgr l'évêque de Poitiers, dans son Mandement du 28 novembre 1827, cite les brefs qu'il a reçus de Léon XII, et continue en ces termes, page 4 : « Appuyé sur une si grave autorité et sur de si puissants motifs, nous ne balançons plus à déclarer comme miraculeuse l'apparition d'une croix, qui a eu lieu à Migné, le 17 décembre 1826. »

Mgr l'évêque de Poitiers ne s'est pas contenté d'adresser au ciel des prières ferventes, de nommer des commissaires pour examiner toutes les circonstances de l'événement avec la plus scrupuleuse exactitude, de consulter des hommes pieux et éclairés, d'attendre les observations des savants, il a interrogé plusieurs témoins oculaires sous la foi du serment. C'est après avoir pris toutes ces précautions, dictées par la prudence, que ce sage pontife vient d'ordonner qu'un *Te Deum* soit chanté dans toutes les églises de son diocèse, à l'occasion de la croix qui a paru à Migné.

terreur s'empare de tous les esprits! Ici les anges, accoutumés aux merveilles de la sainte Sion, se couvrent de leurs ailes; là, les élus effrayés n'osent arrêter leurs regards sur cet objet de leur amour; les pécheurs, qui ont foulé aux pieds le sang de la nouvelle alliance, cachent leurs fronts humiliés dans la poussière; les impies, qui ont rougi de nos mystères, conjurent les montagnes de les ensevelir sous leurs débris : les Juifs qui voient la vérité des prophéties, les païens qui découvrent la vanité de leurs idoles, se livrent à toutes les fureurs du désespoir.

Consolez-vous, chrétiens, consolez-vous. Ce jour mémorable, qui sera le dernier de tous les jours, ne luit pas encore pour nous. La trompette fatale qui doit réveiller les morts ne fait pas entendre ses lugubres sons; la croix n'est pas placée sur ce trône formidable d'où ne sortiront que des foudres et des anathèmes. Aujourd'hui la croix est le signe touchant de la miséricorde divine; elle nous offre dans ses bras un Dieu qui est mort pour nous une fois sur le Calvaire, et qui meurt pour nous tous les jours sur nos autels. Elle ne demande au plus grand pécheur que quelques soupirs, quelques larmes, pour expier ses crimes. Tombons au pied de cette croix salutaire, et promettons-lui de l'étudier, de l'aimer, de la porter tous les jours de notre vie : alors elle sera notre espérance sur notre lit funèbre et protégera nos tombeaux; alors nous la saluerons avec joie dans la dernière scène du monde.

Seigneur, bénissez Léon XII, qui nous a donné cette portion sacrée du bois de votre croix; faites que, malgré les violentes tempêtes qui agitent le vaisseau de l'Eglise, il étende de jour en jour les conquêtes de la foi. Bénissez le pontife qui a déployé tant de zèle pour vous élever ce nouveau temple. Faites que ces généreux chrétiens, qui ont combattu si longtemps pour leur Dieu et pour leur roi, entendent sa voix paternelle et chantent avec nous dans nos temples le beau cantique de l'unité. Bénissez Charles X, qui ne voit dans la royauté que le devoir de rendre les peuples heureux. Conservez longtemps à la France un monarque si digne de notre amour. Bénissez ce peuple qui rend à votre croix un solennel hommage. Accordez-nous la grâce d'observer vos saintes lois dans les jours de notre exil, et de célébrer dans la céleste patrie vos miséricordes éternelles. *Amen.*

DISCOURS II.

Prononcé dans l'église métropolitaine de Toulouse, le 13 avril 1828.

LA PROVIDENCE.

Tua, Pater, providentia gubernat. (*Sap.*, XIV, 3.)

Votre providence, ô mon Père, gouverne l'univers.

Monseigneur,

La vie n'est qu'un tissu de disgrâces, qui se suivent les unes les autres comme les flots de l'Océan. L'homme en naissant semble avoir un pressentiment de ses malheurs, et se hâte de déplorer sa destinée. Les larmes qui arrosent son berceau ne se sèchent que dans la poussière du sépulcre. Un corps faible, qui ne se défend qu'avec peine contre le cours des ans; une âme tyrannisée par mille passions différentes qui s'en disputent l'empire; au dehors, des travaux continuels et des revers imprévus, voilà l'héritage de tous les hommes.

Consolons les infortunés humains en leur montrant une Providence qui veille sur eux, qui dirige tous les événements, qui ne permet les maux qui les accablent que pour accorder à leur patience une gloire immortelle. C'est surtout après les violentes tempêtes qui ont renversé les fortunes les plus florissantes, obscurci les noms les plus célèbres, brisé les sceptres et les couronnes, qu'il convient de parler de la Providence. Alors la main divine qui les excite pour punir les crimes, qui les arrête pour prouver sa bonté, qui en tire sa gloire pour montrer sa puissance, est plus sensible. D'ailleurs, après ces étonnantes convulsions des empires, le nombre des malheureux est immense; c'est un devoir d'essuyer leurs pleurs. Le dogme de la Providence, qui est la terreur du vice et l'appui de la vertu, le fondement des lois et la ressource du genre humain, éclate de toutes parts. La raison et la religion, ces deux flambeaux qui éclairent le monde, unissent ensemble leurs rayons pour attester son existence. *Tua, Pater, Providentia gubernat.*

Semblable au soleil, qui quelquefois est couvert de sombres nuages, la Providence a ses obscurités et ses voiles. L'inégalité des conditions, les révolutions des Etats, les triomphes de l'impie et les larmes du juste, voilà les mystères, et pour ainsi dire les scandales de la Providence. Dirons-nous avec le Sage : Seigneur, vous dont la science embrasse tout le plan de l'univers et tous les siècles, vos pensées ne sont pas nos pensées, et vos voies ne sont pas nos voies? Dirons-nous avec Jacob : Est-ce à moi qui sors du néant à intenter un procès à l'Eternel ? Est-ce à moi, qui vais descendre dans la tombe, à interroger le Tout-Puissant sur ses œuvres ? Dirons-nous avec l'Apôtre : O hauteur des conseils de Dieu ! je m'incline avec respect devant vous, je vous adore en silence? Le Seigneur condamne l'orgueilleux qui arrête sur sa majesté des regards téméraires; mais il approuve l'humble chrétien qui approche en tremblant de son trône pour découvrir la beauté de ses desseins. Ainsi, la vérité de la Providence, la sagesse de la Providence, tel est le plan et le partage de ce discours. *Tua, Pater, Providentia gubernat.*

Esprit-Saint, dans l'immense tableau de la Providence, accordez-moi la grâce de choisir les traits les plus sublimes. Puisse ma faible voix faire succéder les louanges et les bénédictions aux plaintes et aux murmures des aveugles mortels ! Je vous demande ces bienfaits par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

—

PREMIER POINT.

Il existe une Providence; l'ordre immuable de ce vaste univers la découvre à nos yeux. Que d'astres embellissent le firmament! Depuis le grand jour de la création, les étoiles, aussi nombreuses que les sables des mers, marchent sans confusion dans les espaces que le Seigneur leur a marqués. Le soleil, qui nous sert de flambeau, reparaît tous les jours au moment qui lui est assigné; nous pouvons annoncer aujourd'hui à quelle heure il se lèvera dans un siècle. Si le soleil s'était approché de cette terre que nous habitons, depuis longtemps elle serait réduite en cendres; s'il s'en était éloigné, nos campagnes, si fertiles, seraient couvertes d'une glace éternelle; si le feu qui le nourrit s'était éteint, nous serions plongés dans d'épaisses ténèbres. Qui a donc dirigé, depuis tant de siècles, les astres du firmament? Qui a retenu dans leurs sphères ces globes errants dans l'immensité des cieux? Qui a conservé l'équilibre parmi tant de corps célestes, dont le déplacement entraînerait la ruine de l'univers? La Providence. Elle conduit les astres qui roulent sur nos têtes, comme un berger vigilant conduit ses troupeaux.

Le fougueux Océan respecte les lois qui lui ont été données. Lors même qu'il élève jusqu'aux nues ses vagues orgueilleuses, il s'arrête au grain de sable placé sur ses bords. Si les fleuves avaient cessé de lui apporter le tribut de leurs eaux, il serait desséché. S'il avait reçu des eaux plus abondantes, il aurait englouti les empires. Qui met donc un frein à la fureur de l'Océan? Qui répare ses pertes avec tant de sagesse? La Providence. Le sentiment de cette Providence est tellement gravé dans les cœurs, que c'est sur les rivages de l'Océan que sont bâties les plus riches cités. Dans sa demeure, battue les ondes, l'impie lui-même se livre en paix au sommeil.

Si l'air que nous respirons s'élevait davantage, nous serions privés de la lumière; devenu plus impétueux, il renverserait les chaumières et les palais; toujours calme, il ne disperserait plus les germes de mort qu'exhalent nos cités. Qui a pu donner des règles à un élément si mobile? La Providence. Elle tire les vents de ses trésors et les enchaîne à son gré. La terre, chaque année, renouvelle pour nous sa brillante parure, et se couvre de riches moissons. Le laboureur lui confie avec sécurité le grain précieux qui nous nourrit. Depuis six mille ans, pas un arbre n'a changé ses fruits; pas une feuille sa forme et sa couleur; pas une fleur ses parfums. Qui a donné à la terre cette fécondité constante, que le temps ne peut altérer? La Providence. Rien ne peut épuiser sa tendresse et sa puissance.

Vous voyez de loin un vaisseau qui sillonne les mers; il évite les écueils, il attend le moment favorable pour entrer au port. Vous dites aussitôt : Il existe dans ce vaisseau un pilote habile, qui en règle les mouvements. Vous entrez dans un empire; partout règnent l'ordre, la paix et l'abondance. Vous dites aussitôt : Il existe dans cet Etat un prince et des magistrats qui veillent à l'exécution des lois. A la vue de l'ordre du monde, écriez-vous donc dans un religieux transport : Les cieux célèbrent la providence de Dieu, et le firmament publie ses merveilles. Le jour l'annonce au jour, et la nuit la raconte à la nuit. Oui, si la Providence ne gouvernait point cet univers, vous verriez les éléments se déchaîner contre les éléments, les astres se précipiter sur les astres, les mondes rouler avec fracas sur les mondes, la nature entière se dissoudre, et n'offrir que de lugubres débris.

Il existe une Providence, c'est le dogme de l'univers. Tous les climats, tous les gouvernements, toutes les religions reconnaissent un Dieu présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés. Des temples, des autels, des victimes, des hymnes sacrées, un culte; voilà ce que l'on trouve dans le monde ancien et nouveau. Or, tout cela serait non-seulement inutile, mais insensé, si la Divinité était indifférente à ce qui se passe sur la terre. Du milieu même des superstitions du paganisme sortait toujours la foi d'un Dieu maître et modérateur de tous les événements. L'impie peut dire dans son cœur : Il n'y a point de Providence; mais, surpris par la tempête, il rend hommage à cette vérité, en levant vers le ciel ses mains suppliantes, et ses yeux mouillés de larmes. Comment tous les hommes ont-ils les mêmes sentiments d'une extrémité de la terre à l'autre, et depuis l'origine des temps? Ce concert n'est pas l'ouvrage de l'ignorance; le savant découvre chaque jour de nouveaux traits de Providence, qui échappent aux regards du simple vulgaire. Ce concert n'est pas l'ouvrage de la crainte; ce n'est pas seulement au bruit du tonnerre que l'homme adore la Providence; il la bénit surtout lorsqu'elle le comble de bienfaits. Ce concert n'est pas l'ouvrage de la politique, car la Providence est reconnue des nations sauvages, qui n'ont point eu de législateurs. Le langage de tous les siècles et de tous les peuples ne peut jamais être une erreur. Ce langage est le signe le plus auguste de la vérité. Oui, c'est le Dieu qui a créé tous les hommes, qui a imprimé le sentiment de la Providence dans tous les cœurs.

Il existe une Providence : la conscience seule le démontre. Si Dieu, tranquille dans les cieux, abandonne à un aveugle hasard l'homme, cette créature intelligente, le plus noble des êtres du globe que nous habitons, il n'y a plus de différence entre le vice et la vertu. Le récit des actions les plus généreuses et des forfaits les plus noirs, les noms du charitable Vincent de Paul et du cruel Néron, doivent réveiller dans nos âmes les mêmes sentiments. N'entendez-vous pas les murmures de la conscience, qui repousse avec horreur cette affreuse doctrine? Vous êtes seul dans une vaste forêt. La nuit étend

ses sombres voiles sur la nature. Un profond silence règne autour de vous. Vous rencontrez un faible vieillard, qui réclame votre appui. Au lieu de le secourir, vous lui donnez la mort. Vous n'avez rien à craindre du ciel, puisque Dieu, dites-vous, n'abaisse pas ses regards sur la terre. Vous n'avez rien à craindre des lois, elles ne punissent pas les crimes secrets. Cependant, quel effroi s'empare de votre âme! Quelles lugubres images se présentent à votre esprit! Quelle voix cachée se fait entendre! Vous voulez étouffer le remords, et toujours le remords empoisonne vos plaisirs. Remords vengeur, jamais les orateurs les plus éloquents n'ont parlé comme toi de la Providence. Ah! s'il n'y a point de Providence, princes, opprimez vos sujets; magistrats, vendez la justice; guerriers, trahissez la patrie. S'il n'y a point de Providence, époux, violez vos serments; enfants, méprisez les auteurs de vos jours. S'il n'y a point de Providence, malheureux, arme-toi d'un poignard pour terminer tes disgrâces. S'il n'y a point de Providence..... Je m'arrête, je remplis cette assemblée d'horreur et d'effroi.

Mais c'est ramper trop longtemps dans les idées humaines. Elevons-nous à une plus vive lumière. Il faut que le témoignage divin de la révélation établisse le dogme consolant de la Providence. Dieu, dit Job, est sage dans ses pensées et puissant dans ses œuvres. Il marche sur les flots et commande aux étoiles. C'est lui qui multiplie les nations dans sa bonté et les frappe dans sa justice. Dieu, dit le Prophète-Roi, n'est pas comme les divinités des nations, qui ont des yeux, et ne voient pas; des oreilles, et n'entendent point. Il est le protecteur de tous ceux qui l'invoquent. L'homme qui espère en lui est aussi inébranlable que les montagnes de Sion. Tous les peuples, dit Isaïe, sont devant Dieu comme une goutte d'eau, tout l'univers comme un atome. Il souffle, et les empires sont emportés comme une paille légère. A la vue de cette grandeur, ne dites pas : Dieu ne voit pas mes actions. Celui qui vous a créés remplit tout de sa présence et ne peut pas vous oublier.

Ecoutons Jésus-Christ, qui éclaire tout homme venant au monde. Un père, dit-il, ne refuse pas à ses enfants les aliments qu'ils demandent. Votre Père, qui est dans les cieux, n'est donc pas insensible à vos gémissements et à vos larmes. Une mère n'oublie pas celui qu'elle a porté dans son sein. L'amour de Dieu pour vous est plus généreux et plus tendre. Sachez que le Seigneur a compté tous les cheveux de vos têtes, et qu'un seul ne tombe pas sans ses ordres. Voyez, dit-il encore, les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point; cependant Dieu les nourrit. Considérez les lis des champs; leur vêtement est plus beau que celui de Salomon dans les jours de sa gloire. (*Matth.*, VI, 26-29.) L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il pas plus digne des soins de son aimable Providence? O les divines paroles! L'homme qui les médite verrait sans effroi les astres se dissoudre, la terre s'écrouler. A la vue des ruines du monde, il se jetterait encore avec confiance dans le sein de la Providence.

On ne peut lire nos livres saints sans être attendri, en voyant les témoignages nombreux d'une Providence attentive à nos besoins. La mer Rouge donne un passage aux enfants d'Israël au milieu de ses flots; un pain céleste les nourrit dans un stérile désert. En leur faveur, le soleil s'arrête, les murs de Jéricho se renversent, le Jourdain remonte vers sa source. Quel hymne à la Providence! Joseph est vendu par ses frères barbares; il est chargé de chaînes dans un sombre cachot. Tout à coup il est élevé à la dignité la plus éclatante, et devient le sauveur d'un empire célèbre. Quel hymne à la Providence! Moïse est condamné à la mort en ouvrant les yeux à la lumière; son berceau est placé sur les bords du fleuve qui roule dans ses ondes les cadavres des enfants de Jacob. Il échappe au naufrage, et devient le libérateur de son peuple. Quel hymne à la Providence! Esther détruit l'arrêt fatal qui livre la nation sainte à la fureur de ses ennemis. Judith délivre Béthulie, qui n'attend plus que l'esclavage et la mort. Les jeunes Hébreux sont jetés dans les flammes, et n'en sentent point les ardeurs; Daniel est assis au milieu des lions affamés, et chante paisiblement les louanges de l'Eternel. Quel hymne à la Providence!

Chrétiens, reconnaissez tous la Providence, et rendez-lui de solennels hommages. *Venite, adoremus.* Grands du monde, adorez la Providence. Ce n'est pas le hasard, c'est le Seigneur, par qui les rois règnent, qui vous a élevés au-dessus de vos semblables. Pour entrer dans ses desseins, défendez le trône et l'autel. *Venite, adoremus.* (*Psal.* XCIV, 6.) Riches, adorez la Providence. Ce n'est pas le hasard, c'est le Seigneur à qui toute la terre appartient, qui vous a donné les trésors que vous possédez. Pour entrer dans ses desseins, essuyez les larmes du pauvre. Hommes obscurs, adorez la Providence. Ce n'est pas le hasard, c'est le Seigneur qui a marqué à un atome, comme au soleil, la place qu'il devait occuper dans la chaîne des êtres, qui vous a fait naître dans d'humbles chaumières. Pour entrer dans ses desseins, offrez au ciel vos privations et vos sueurs, et transmettez à vos enfants votre patience pour héritage. Mortels de toutes les conditions, adorez la Providence. C'est elle qui a arrêté le glaive de la mort qui voulait trancher le fil de vos jours. C'est elle qui a éloigné de vous les écueils contre lesquels votre innocence aurait fait un triste naufrage. C'est elle qui vous a donné mille fois des preuves sensibles de son amour. *Venite, adoremus.* C'est surtout dans ce royaume que la Providence se montre à nos yeux dans tout son éclat. Qui a enchaîné cette funeste anarchie qui, pendant tant d'années, a désolé la France? La Providence. Qui a rendu le trône de saint Louis à cette famille auguste,

qui a fait pendant tant de siècles le bonheur et la gloire de nos pères? La Providence. Qui nous a donné ce royal enfant, qui est l'objet de notre amour, et sur qui reposent les espérances de la patrie? La Providence. Oui, nous marchons au milieu des miracles de la Providence. Il existe une Providence; vous venez de l'entendre. Montrons la sagesse de cette Providence, en répondant aux reproches de ses ennemis.

SECOND POINT.

Si la Providence gouvernait cet univers, direz-vous, elle verserait également ses bienfaits sur toutes les créatures : on ne verrait pas parmi les hommes l'affligeant spectacle des richesses et de l'indigence, de la gloire et de l'obscurité. L'inégalité des conditions prouve que Dieu se repose dans les cieux, et abandonne la terre à un aveugle hasard.

Dieu, souverainement heureux en lui-même, n'avait pas besoin de chercher sa félicité dans ses ouvrages; il était parfaitement libre de nous donner l'être ou de nous laisser dans le néant. L'existence est pour chacun de nous un bienfait que nous tenons de sa seule libéralité. Si Dieu, sans injustice, pouvait ne pas nous donner la vie, il pouvait donc sans injustice nous créer dans un état plus ou moins parfait. Au lieu de murmurer pour les biens qu'il nous refuse, notre devoir est de le bénir pour ceux qu'il nous accorde. Dieu n'est pas assujetti à une rigoureuse uniformité dans la distribution de ses dons : l'inégalité des conditions ne détruit donc pas l'empire de la Providence.

Les sens et l'imagination nous égarent. Nous prenons pour le bonheur la pompe qui environne les puissants du siècle. Le Sage n'a-t-il pas dit, il y a trois mille ans : Vanité dans les plaisirs, vanité dans les richesses, vanité dans la science? Jésus-Christ, la sagesse éternelle, ne compare-t-il pas les biens de la terre à des épines qui ensanglantent la main qui les touche? L'expérience nous apprend qu'il y a plus de malheureux dans les cités et les palais des rois que dans les hameaux et les chaumières. Le pauvre, il est vrai, est privé des jouissances du riche; mais il est exempt des tourments de l'ambition; il ne se rassasie pas à une table somptueuse; mais il ne connaît pas les maladies qui assiégent la mollesse. Ceux dont nous envions la brillante destinée regrettent souvent la vie paisible qu'ils avaient dans l'obscurité. Oui, on n'est heureux ni par les dignités, ni par la fortune. Le bonheur est dans le témoignage d'une conscience sans reproches. Ce bonheur est au pouvoir de tous; il reste en nous, quand tout périt autour de nous. L'inégalité des conditions ne nous donne donc point le droit d'accuser la Providence.

Vous ne voyez que l'inégalité des conditions, et vous n'en considérez point les avantages. Dans le monde matériel, c'est la variété qui en fait un des plus touchants ornements; dans le monde moral, c'est la diversité des rangs qui en fait la beauté. Si tous les hommes étaient égaux, qui cultiverait nos champs fertiles? qui ferait fleurir le commerce? qui se livrerait à ces professions utiles qui se rapportent à tous les besoins des sociétés humaines? Vous admirez dans l'homme la générosité, le courage, la patience, la modestie. Dans le système d'une parfaite égalité, toutes ces qualités perdraient leur éclat. Sans l'indigence, que deviendrait la libéralité? sans la faiblesse, que deviendrait la protection généreuse? C'est dans les privations que se montre la patience; la modestie éclate dans la supériorité des talents. Toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité tiennent à ce plan d'inégalité qui humilie notre orgueil. Au lieu de nous plaindre de la conduite de la Providence, répétons plutôt ces belles paroles : *Vous êtes juste, ô mon Dieu, et tous vos arrêts sont remplis d'équité : « Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. »* (*Psal.* CXVIII, 137.)

Si la Providence présidait aux choses humaines, direz-vous encore, on ne verrait pas ces révolutions funestes qui changent les dynasties les plus anciennes, qui ébranlent les empires jusque dans leurs fondements, qui creusent des abîmes que le temps ne peut fermer.

La Providence a ses desseins dans ces chocs et ces bouleversements qui changent de temps en temps la face des nations. Tout bornés que nous sommes, nous pouvons entrevoir quelques-unes des raisons de sa profonde sagesse. Pourquoi des révolutions? C'est pour nous apprendre que Dieu, quand il lui plaît, fait mourir les royaumes comme les particuliers, et pour nous avertir de porter nos espérances au delà de cette terre, où tout n'est qu'agitation, qu'incertitude. Le tombeau d'un simple mortel nous apprend que tout n'est que vanité. Le tombeau d'un empire nous donne de bien plus éloquentes leçons. Pourquoi des révolutions? C'est pour châtier les nations criminelles. Les sociétés humaines n'existent que dans le temps; il n'y a plus que des individus dans la vie future; c'est donc dans le temps que Dieu doit punir les gouvernements qui l'outragent. Lorsque la mesure des vices, des désordres, de l'irréligion est à son comble, Dieu fait éclater sa vengeance : il retire sa main, et tout à coup le monde politique se déconcerte, les ressorts se brisent, l'édifice social s'affaisse et tombe sur ses bases ébranlées. Pourquoi des révolutions? C'est pour régénérer les peuples dégradés. Il en est de si profondément ensevelis dans le sommeil de l'indifférence, qu'ils ne peuvent se réveiller qu'au bruit de ces effroyables tempêtes. Quand les mauvaises doctrines ont prévalu, quand tous les principes conservateurs de la morale sont foulés aux pieds, quand tous se précipitent hors des barrières sacrées de la religion et de la vertu, où trouver le remède à cette maladie des esprits? Pour la guérir, il faut une expérience actuelle, frappante, sensible à tous. C'est du sein de l'anarchie que l'homme sent le be-

soin d'une autorité tutélaire; c'est du milieu des ruines que l'homme tourne ses regards vers celui qui commande aux flots de la mer. Ainsi la terre s'éclaire par ses calamités; elle se renouvelle par l'énormité de ses maux; des débris du monde écroulé sort une voix puissante qui crie au loin avec l'éclat de la trompette : Princes, faites respecter la religion dans vos Etats ; peuples, obéissez à vos rois : *Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.)

Si la Providence dirigeait tous les événements, direz-vous enfin, on ne verrait pas les triomphes de l'impie et les souffrances du juste.

L'Etre infini a des desseins infinis; l'Etre éternel a des desseins éternels. Les prospérités de l'impie nous apprennent que les biens de ce monde ne méritent pas notre amour, puisque Dieu les abandonne à ses ennemis. Les prospérités de l'impie sont la vaine récompense de quelques actions généreuses dont le Seigneur n'a pas été le principe et la fin dernière. Les prospérités de l'impie sont un moyen qu'emploie quelquefois la miséricorde divine, pour le rappeler à la vertu par le doux sentiment de la reconnaissance. Les prospérités de l'impie nous donnent la preuve la plus éclatante de la vérité d'un avenir. Si les disgrâces étaient toujours l'héritage du crime, nous serions tentés de croire que tout finit avec la vie. O profonde sagesse de la Providence dans sa conduite envers l'impie!

La Providence afflige l'homme vertueux; c'est pour effacer ses iniquités. Où est le juste qui a conservé sans tache la robe du baptême? Où est le juste qui a toujours résisté aux efforts redoublés des passions qui nous tyrannisent? La miséricorde ne veut pas remettre la vengeance de ses fautes à ce moment redoutable où elle sera forcée de se taire en présence de sa justice. Elle le frappe pendant la vie, pour l'épargner au delà du tombeau. C'est encore pour préserver l'innocence du juste d'un triste naufrage. Il est difficile dans les grandeurs de ne pas se livrer à l'orgueil; dans les richesses, de détacher son cœur de l'amour du monde; dans les plaisirs, d'enchaîner la volupté. Que fera la Providence pour soutenir le juste dans les sentiers de la vertu? Elle renverse sa fortune, et il élève ses vœux vers le ciel. Elle lui enlève des objets chéris, et il donne toutes ses affections à l'Eternel. Elle rend sa santé chancelante, et il soupire après l'immortalité. Joas oublie les lois de Dieu dans les honneurs; il les observe à l'ombre des autels. Jonas, dans le calme, est infidèle; la tempête le rend soumis à son Dieu. La Providence afflige l'homme vertueux. C'est pour donner un nouvel éclat à sa fidélité. Les arbres battus des vents jettent des racines plus profondes que ceux qui croissent dans les paisibles vallées. Les justes éprouvés par les orages s'affermissent dans la vertu. Abraham auprès de l'autel, où est étendu l'innocent Isaac, étonne l'univers par la grandeur de sa foi. Job, dans la perte de ses biens, montre toute l'étendue de sa patience. Les martyrs sur les échafauds sanglants ont aimé Dieu jusqu'à l'héroïsme. D'ailleurs un moment d'une tribulation légère opère dans les justes un poids immense de gloire immortelle. Heureuses croix! heureuses larmes! Honneur, bénédiction, actions de grâces à la Providence. Tel est le cantique dont retentit la Jérusalem céleste.

Divine Providence, vous n'entendrez plus nos plaintes et nos murmures. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons. Nous reconnaissons que vous embrassez tout dans vos soins, l'insecte qui rampe sous l'herbe, comme le soleil qui nous éclaire; le berger dans sa cabane, comme le monarque sur son trône. Nous confessons, ô mon Dieu! que vous êtes grand, quand vous frappez les nations dans votre justice; grand, quand vous les ressuscitez dans votre miséricorde; grand, dans le temps où vous ne nous montrez que les ombres de vos desseins; grand dans le siècle futur, où vous mettrez la dernière main à vos ouvrages.

Divine Providence, l'avenir est couvert d'un voile impénétrable; nous ignorons les événements qui nous sont réservés. Mais nous nous abandonnons à votre puissance et à votre tendresse. Si nous sommes heureux, nous vous ferons hommage de notre bonheur. Si nous sommes malheureux, nous dirons avec Jésus-Christ, à la vue du calice amer de ses douleurs : Mon Père, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. Dans les disgrâces de la vie, nos regards s'arrêteront sur la croix et sur le ciel. La croix nous découvrira la nécessité des souffrances; le ciel, les trésors infinis qu'elles renferment. La croix nous montrera la route précieuse qu'ont parcourue tous les élus; le ciel, le terme glorieux, où ils sont enivrés d'ineffables délices. La croix et le ciel expliquent les mystères de la Providence, rendent aimables les apparentes rigueurs de la Providence.

Divine Providence, protégez la France. Faites succéder à la discorde, la douce charité; à l'anarchie, l'amour du monarque et des lois; à l'impiété, le respect pour la religion sainte de nos pères. Donnez-nous ces vertus antiques, qui ont fait, pendant tant de siècles, la gloire de la patrie. Conservez le roi, qui n'est heureux que du bonheur de ses sujets; conservez nos princes, qui répandent sur nous tant de bienfaits; conservez ce royal orphelin, dont la naissance fut célébrée par tant de cantiques. O mon Dieu! puisqu'il faut que tout finisse, et que vous seul êtes immuable, faites que l'auguste dynastie des Bourbons ne s'éteigne qu'avec les astres. *Amen.*

ORAISONS FUNÈBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XVIII, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Fleverunt eum omnis populus (I *Mach.*, IX, 12.)
Tout le peuple le pleura.

Messeigneurs et Messieurs (15),

La France est plongée dans le deuil et la tristesse. Princes, pontifes, magistrats, guerriers, tous éprouvent le sentiment de la douleur. Les vœux ardents de tout un peuple n'ont point arrêté le glaive invisible de la mort suspendu sur la tête auguste du père de la patrie. Louis vient de descendre dans la tombe. Dieu l'avait choisi pour fermer l'abîme des révolutions, pour rendre à la religion son antique splendeur. Cette mission glorieuse était remplie. Le ciel le ravit à la terre pour couronner ses vertus. Pleurons : jamais un prince ne fut plus digne de notre tendresse et de nos regrets.

Libres et heureux sous le sceptre paternel de notre roi, nous ne pensions point à l'amour dont nous étions pénétrés pour lui. C'est auprès de son tombeau que nous en découvrons l'étendue : ce sont nos larmes qui nous révèlent les sentiments de nos cœurs. Telle est la nature de l'homme. Sans les ténèbres de la nuit, il oublierait les bienfaits de la lumière : sans les ombres du trépas, il ignorerait combien il aime un tendre père.

Depuis six lustres la France a vu plusieurs maîtres se disputer la puissance. Tous ont disparu, sans que ces chutes précipitées aient fait couler une seule larme. La même indifférence qui les avait accueillis à leur naissance, les a suivis à la mort. Nos princes inspirent des sentiments bien différents. Voyez la douleur profonde de tout un peuple à l'aspect du cercueil de son roi. C'est l'essence de la légitimité. Les Bourbons et les Français ne font qu'une famille.

Roi des rois, vous qui possédez seul l'immortalité, soutenez mon âme abattue. Ne permettez pas que le deuil affaiblisse mon zèle. Organe de la douleur de la patrie, je le suis aussi de sa reconnaissance. Mais comment louer dignement le prince que nous pleurons ? Jamais règne ne fut marqué par de plus grandes circonstances, et jamais Louis ne fut au-dessous d'elles. Au milieu des merveilles de ce règne étonnant, bornons-nous à deux pensées : Louis a sauvé la monarchie ; Louis a protégé la religion de ses pères. Tel est l'hommage funèbre que nous allons rendre à très-haut, très-puissant, très-excellent prince Louis XVIII, roi de France et de Navarre. Si notre faiblesse nous inspire un juste effroi, du moins nous n'avons pas à craindre qu'on dise de nous que la flatterie est venue se traîner à la suite des funérailles de notre roi.

Quand l'orgueil humain foule aux pieds tous les principes, outrage toutes les vertus, s'élève contre Dieu même, la vengeance divine est terrible. Le Seigneur dit alors : Mon esprit ne résidera plus dans l'homme ; je l'abandonne à ses propres ténèbres. *Non permanebit spiritus meus in homine.* Dieu se retire, et l'anarchie s'avance triomphante au milieu des nations : devant elle marche la mort, et l'enfer est à sa suite ; en sa présence, les autels tombent, les trônes s'écroulent, les générations disparaissent, et les morts eux-mêmes ne trouvent pas un asile assuré au fond des tombeaux. Nous avons vu ces jours de troubles et de discordes. Combien d'astres brillants souffrirent des éclipses ! Combien de sujets fidèles furent entraînés par le torrent des partis ! Hélas ! le pilote surpris par l'orage, quitte souvent la route qu'il voulait tenir, et s'abandonne au gré des vents.

Où était alors le prince qui est l'objet de nos regrets ? Il était où l'appelaient son nom et sa naissance ; il était dans les armées de l'illustre défenseur du trône de nos rois. Sa présence ranime l'ardeur de ces nobles guerriers qui n'avaient quitté la France que pour l'arracher au joug de ses tyrans. Inutiles efforts ! le jour de la puissance des ténèbres n'était pas encore écoulé. Il fallait que le meilleur des rois cueillît la palme du martyre ; il fallait prouver au monde que les prêtres et les pontifes savent mourir pour la défense de la foi ; il fallait laisser régner l'impiété pour l'instruction de tous les siècles. Louis adore en silence les décrets de l'Eternel. Plus touché des maux de sa patrie que de ses propres disgrâces, il hâte, par ses vœux et ses soupirs, le moment de son bonheur. Dans son exil, il console ses sujets fidèles et malheureux ; dans son exil, il réclame la pitié d'un souverain magnanime en faveur des Français échappés aux glaces de la Russie. Louis est errant et fugitif ; il ne reçoit partout qu'une hospitalité timide ; mais il repousse, avec dédain, des promesses qui le déshonorent. Un Bourbon peut perdre une couronne ; jamais on ne peut lui ravir l'honneur.

Enfin Dieu dit à l'esprit exterminateur : C'est assez de sang et de larmes : *Sufficit.* (II *Reg.*,

(15) Mgr l'évêque de Poitiers, Mgr l'ancien évêque, comte de Gap, et les autorités du département.

XXIV, 16.) La terre se repose et tressaille de joie : *Conquievit, et gavisa est.* Les anges de paix volent au delà de l'Océan, et ramènent ce bon roi, qui ne paraît au milieu de nous que pour pardonner. Quel concours! Quel empressement! Quelles acclamations autour de notre nouveau maître! Rappelez-vous avec quel enthousiasme unanime nous lui donnâmes le nom le plus glorieux pour un prince, le nom de Louis le Désiré. Ce n'est point le suffrage pompeux des cités qui lui décerna ce beau nom : c'est la voix libre de la nation tout entière. O tendresse immortelle des Français pour leurs rois, quand une froide et fausse sagesse n'a pas glacé leurs cœurs! Louis, dans ce touchant triomphe, n'oublie pas le Dieu qui brise et redresse les sceptres. Ses premiers pas sur le sol de la patrie le conduisent au pied des autels. Il appelle tous ses sujets dans nos temples, pour y chanter le cantique solennel de la reconnaissance.

Mais que de maux à réparer! Partout on n'aperçoit que des ruines. La France offre l'image du chaos qui régnait dans la nature avant la formation de la lumière. Il faut d'abord nous réconcilier avec l'Europe justement courroucée. Des guerres longues et sanglantes ont porté la désolation et la mort dans les contrées les plus éloignées. Les rois chassés de leurs Etats ont vu des hommes obscurs souiller les trônes, que les siècles et leurs vertus avaient environnés de tant d'éclat. Qui pourra calmer des ressentiments si légitimes? Louis XVIII. Sa sagesse, sa fermeté, sa fidélité à garder les traités, la gloire de son nom, l'empire de ses vertus font de tous les rois nos alliés les plus fidèles. C'est à lui que nous devons le rang élevé que nous occupons parmi les nations. Aujourd'hui la France préside à tous les mouvements de l'Europe. Les princes, dans les congrès, déposent leurs intérêts les plus chers au pied de ce même trône dont ils avaient conjuré la ruine.

Ce n'est pas tout encore. La France renfermait dans son sein deux peuples opposés: l'un nourri dans les antiques traditions de nos pères; l'autre élevé dans les nouveaux systèmes que les passions avaient fait éclore; le premier, qui avait sacrifié sa fortune et sa vie pour la défense de son roi; le second, qui avait amassé des richesses dans le cours de nos discordes civiles; celui-ci qui croyait avoir des droits à toutes les dignités, à tous les emplois; celui-là qui les possédait et qui voulait les conserver. La sagesse des institutions que Louis nous a données; sa patience, qui attend du temps ce que la violence ne pourrait pas obtenir; sa clémence, qui oublie les erreurs passées, quand le présent semble annoncer le repentir; son amour universel pour tous ses sujets, ont triomphé de tous les obstacles, et fait de tous les Français des amis et des frères. Le calme ne remplace pas tout à coup la tempête : le jour ne succède pas dans un instant à la nuit. Reprocherez-vous à votre roi d'avoir suivi l'ordre établi dans la nature? Le roi fut trop clément, direz-vous peut-être. Ah! ce n'est pas à nous, ministres de douceur, à censurer un excès de bonté. O France, puisses-tu n'avoir jamais d'autres excès à craindre de la part de tes maîtres!

Mais quel événement funeste vient troubler la paix de la France! L'anarchie, vaincue dans l'Italie, exerce ses ravages sur une nation voisine et généreuse. Louis se voit forcé de prendre les armes et d'acquérir un nouveau genre de gloire. S'il ne répugnait pas à notre ministère de célébrer les combats, que d'exploits glorieux nous aurions à vous raconter? Le courage du Dauphin, la bravoure de nos soldats, la rapidité de nos victoires, la reconnaissance d'un roi captif qui voit tomber ses fers, les bénédictions d'un peuple délivré de ses ennemis, présentent à l'esprit des tableaux riches et touchants. Louis n'est point ébloui par tant de succès : « C'est Dieu qui a tout fait, s'écrie-t-il. » Ces paroles sont le plus bel hymne en l'honneur du dogme sacré de la Providence.

Le règne de Louis s'agrandirait encore, si nous parlions des autres bienfaits qu'il a répandus sur la France. Il protégea les sciences, qu'il avait cultivées dès son enfance; il réforma l'instruction publique, d'où dépend l'avenir des Etats; il encouragea les arts, qui sont l'ornement des empires. L'agriculture, le commerce, sources fécondes de la prospérité publique, étaient souvent le sujet de ses méditations profondes. Enfin la France épuisée, écrasée par les guerres et tous les genres de calamités, respire : elle est sortie de sa longue et douloureuse infirmité : elle est la nation la plus heureuse de l'univers. Mais élevons-nous à de plus hauts objets.

La religion est le plus ferme appui des empires. C'est elle qui apprend aux souverains que leur puissance vient de Dieu, et qu'ils doivent être ses images par leurs bienfaits; c'est elle qui érige un trône aux monarques au fond des consciences de leurs sujets, et qui ennoblit leur obéissance. La religion est la consolation du pauvre et l'espérance du riche, l'égide des peuples et le frein des rois. Convaincu de cette importante vérité, Louis a fait de grandes choses pour elle, et en méditait de plus grandes encore. Il a rétabli le concert interrompu entre les deux autorités qui gouvernent le monde : il a donné de vertueux pontifes aux Eglises, veuves depuis tant d'années : il a proportionné le nombre des premiers pasteurs aux besoins des troupeaux : il a multiplié ces écoles précieuses, où les élèves du sanctuaire sont formés à la science et à la vertu. Louis avait reçu du ciel une âme naturellement chrétienne. Parmi les scandales de l'impiété, quel respect inviolable il conserva toujours pour les objets vénérables de la foi! Dans les cérémonies saintes, quel exemple il donnait à la cour et à son peuple! Chaque jour il assistait au sacrifice de nos autels; souvent il purifiait sa cons-

cience dans les eaux salutaires de la pénitence; dans nos solennités, il recevait le pain sacré qui fait les élus; toujours il fut, par la sincérité de sa foi comme par la prérogative de sa couronne, le roi très-chrétien: chose admirable! depuis le monarque qui courba le premier sa tête victorieuse sous le joug de Jésus-Christ, jusqu'à celui qui vient de monter sur le trône, la foi s'est conservée, sans interruption, dans le cœur de nos rois.

Nous désirions tous que la vie du roi fût aussi longue qu'elle avait été remplie de gloire et de sagesse; mais des symptômes effrayants annoncent l'approche du trépas. Ne craignez point que la terreur vienne abattre son âme; non, Français, non, votre roi ne dérogera point au courage de sa race auguste. Sur les champs de bataille, sur les échafauds, sur des lits de douleurs, les Bourbons ne meurent point comme les faibles ont coutume de mourir. Quel calme profond! quelle entière résignation à la volonté divine! quelle piété tendre! quel généreux mépris des grandeurs et de la vie! Louis fait au ministre de Dieu l'humble aveu des fautes échappées à la fragilité humaine; il reçoit dans le sacrement de l'amour le gage de l'immortalité; il présente aux saintes onctions ses membres languissants; il unit sa voix mourante à celle de l'Eglise. Les larmes, les soupirs, les sanglots, rien ne troublera la paix dont il est inondé. Il bénit sa famille d'une main défaillante, mais avec un front serein; il rappelle au ministre sacré les paroles des livres saints, que la douleur lui fait oublier. On récite, en silence, cette prière redoutable, qui annonce la fin du temps et le commencement de l'éternité. Il le remarque, et s'écrie: « Je n'ai pas peur de la mort; il n'y a qu'un mauvais roi qui ne sache pas mourir. » Oui, si la vie de Louis est admirable devant les hommes, sa mort fut précieuse aux yeux du Seigneur: *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (*Psal.* CXV, 15.)

Louis XVIII n'est donc plus! Quelle pensée lugubre! quel souvenir cruel! Mais à travers les ombres qui nous entourent, une douce lumière se découvre à nos yeux. Charles X est l'héritier de la couronne de son illustre frère et l'héritier de ses vertus. Il prépare à la France un heureux avenir. Ah! puisse le trône, où tant de monarques ont rencontré des tempêtes, être pour lui un lieu de repos! Juge suprême des vivants et des morts, nous vous adressons pour Louis le cantique funèbre d'Israël aux obsèques de David: Seigneur, souvenez-vous de notre roi, de sa foi, de sa piété, surtout de sa clémence: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI, 1.) S'il se trouve quelque tache dans une vie si belle, souvenez-vous de son amour pour son peuple, de cette bonté qui pardonna de si sanglants outrages: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* Accordez le repos éternel à cette grande âme, qui essuya tant de larmes, qui répara tant de malheurs, qui passa sur la terre en faisant des heureux: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.*

Pontife vénérable, montez à l'autel, offrez pour Louis la victime sainte: elle lui obtiendra ce bonheur qui ne se perd pas dans le tombeau des générations, mais qui s'élève jusqu'aux siècles des siècles, et que je vous souhaite. *Amen.*

II. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME CHARLES-FRANÇOIS DAVIAU DU BOIS DE SANZAY, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX, PAIR DE FRANCE, COMMANDEUR DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT.

Justus ex fide vivit. (*Galat.*, III, 11.)

Le juste vit de la foi.

Messeigneurs (16),

Il n'est plus ce vénérable pontife, l'amour de son peuple, la gloire de l'Eglise gallicane, l'honneur de cette cité. Il n'est plus ce juste dont la mort a excité tant de regrets, et dont les funérailles ont été l'hommage le plus éclatant que le monde pût rendre à la vertu. Mais si sa belle âme n'habite plus avec nous sous le soleil, nous avons les présages les plus consolants sur ses destinées éternelles. Il a conservé la foi; il a expiré au sein de la foi. *Justus ex fide vivit.*

Cette cérémonie lugubre réveille une douleur que le temps semblait avoir assoupie. Ce qui doit en adoucir l'amertune, c'est la pensée que nous possédons au milieu de nous la portion la plus noble de la dépouille mortelle de celui que nous pleurons. Son cœur, que le Seigneur se plaisait à enrichir de sa grâce; son cœur qui renfermait plus de merveilles que les œuvres visibles du Tout-Puissant; son cœur si doux, si tendre, si généreux, va reposer dans ce temple (17), qui fut si longtemps témoin des sentiments sublimes que lui inspirait sa foi. *Justus ex fide vivit.*

Dans tous les hommes qui ont honoré la religion par leurs vertus, il est une qualité qui brilla d'un vif éclat, et qui fut comme le principe de toutes leurs actions. Nous admirons dans André, la soif des souffrances; dans Xavier, l'ardeur de son zèle. Le nom de François de Sales rappelle la douceur; celui d'Augustin, les transports du divin amour. La foi, dont saint Paul fait un si pompeux éloge, fut la vertu chérie de celui dont la mort nous a déjà coûté tant de larmes C'est la foi qui le rendit invincible dans les épreuves, qui lui inspira tant de projets pour l'utilité de son peuple, qui le montra si compatissant envers les malheureux, qui lui donna tant de patience dans les infirmités les plus cruelles. Sa longue carrière dont

(16) Mgr l'évêque de Poitiers et Mgr l'ancien évêque de Gap.

(17) M. le chevalier Daviau a apporté de Bordeaux le cœur de son oncle, et en a fait présent à l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, dont Monseigneur a été chanoine.

tous les jours ont été pleins, selon l'expression des livres sacrés, n'a été qu'une vie de foi. Voyez-le dans les tempêtes de l'Eglise, voyez-le dans ces temps plus heureux où l'Eglise respire à l'ombre de la paix, vous le trouverez toujours grand par sa foi. Tels sont les deux objets du discours que nous consacrons à la mémoire d'illustrissime et révérendissime seigneur Charles-François Daviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, etc.

Daignez, ô mon Dieu, secourir notre faiblesse. Comment, sans votre grâce, pourrions-nous célébrer les vertus d'un pontife qui nous rappelle ces évêques illustres de l'Eglise naissante ? Nous vous la demandons pour votre gloire ; car, en couronnant ses mérites, vous avez couronné vos dons.

PREMIER POINT.

Nous ne parlerons point de la noblesse de la famille de l'archevêque de Bordeaux, où l'honneur et la vertu paraissent avoir fait une alliance éternelle ; des brillants succès qui accompagnèrent les études de son enfance ; du sacrifice qu'il fit au Seigneur des droits que lui donnait l'ordre de sa naissance, pour se consacrer au ministère des autels (18). Nous ne célébrerons point cette exacte fidélité à remplir le devoir de la prière publique qui lui était imposé, ce zèle ardent dont il était embrasé pour annoncer dans tous les lieux les vérités du salut, sa sagesse dans la direction des âmes, sa prudence dans l'administration de ce diocèse (19). Plusieurs de ceux qui m'entendent ont admiré cet esprit juste et prompt, dont le premier coup d'œil saisit la vérité ; cet esprit vaste et facile, qui sait embrasser, avec la science des détails, les grandes vues du gouvernement ; cet esprit actif et laborieux, qui veut tout voir et tout juger par lui-même. Ils ont admiré surtout des qualités plus précieuses que tous les talents de l'esprit et les dons mêmes du génie, les qualités de son âme, cette probité sévère, cette droiture inflexible, cet ardent amour du bien public, cet attachement inébranlable aux anciens et aux vrais principes, ce zèle de l'honneur, de la vertu, de la religion, cette élévation de sentiments, cette vigueur de caractère qui donnaient à l'Eglise de si hautes espérances. Ces traits suffiraient sans doute pour embellir une vie ordinaire, mais ils sont effacés par les actions généreuses que va lui inspirer sa foi.

Les vertus et les talents de l'abbé Daviau fixent les regards de ce prince infortuné que la religion rendit si grand dans ses malheurs. Il l'appelle à gouverner une Eglise illustre par les titres qui la distinguent dans l'ordre sacré. Toutes les âmes vertueuses applaudissent au choix du monarque. Lui seul est plongé dans la douleur : sa foi lui découvre toutes les vertus que demande l'épiscopat, et dont saint Paul trace un portrait si fidèle : son humilité aperçoit un intervalle immense entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être. Les annales de la religion lui montrent les Ambroise, les Grégoire de Nazianze, les Martin de Tours, se cachant dans les déserts pour se soustraire à l'empressement des peuples qui désiraient les avoir pour pasteurs. Les exemples de ces saints évêques, qu'honoreront tous les siècles, viennent encore augmenter sa terreur. Il refuse l'éclatante dignité qui lui est offerte. Jamais un ambitieux ne chercha plus de moyens pour parvenir aux honneurs, qu'il n'en employa pour vivre dans l'obscurité. Le monde, qui ne connaît pas les choses de Dieu ; le monde, qui ne considère que la pompe dont sont environnés les pontifes, ne comprendra pas une semblable conduite. Celui qu'éclaire le flambeau de la foi voit dans l'épiscopat un ministère plus élevé que celui des anges ; une charge qui rend responsable devant Dieu du salut d'une infinité d'âmes ; une royauté sacerdotale qui ne présente que des dangers et des écueils. Ce refus ne nous étonne pas, nous qui l'avons si souvent entendu répéter ces paroles, les yeux mouillés de larmes : « Ah ! si le Seigneur avait exaucé mes vœux, je n'aurais jamais été qu'un humble missionnaire. » La modestie de l'abbé Daviau est réglée par la sagesse, et respecte des limites. Le prince commande, et il obéit.

A peine l'archevêque de Vienne était-il assis sur son siége, et commençait-il à remplir les devoirs d'un pasteur selon le cœur de Dieu, qu'éclata cette révolution funeste qui a renversé les autels et les trônes, immolé les pontifes et les rois. Grand Dieu ! après des leçons si terribles, faut-il que nous voyions encore des peuples chercher le repos dans ces bouleversements d'empires, et le bonheur dans ces étranges calamités ! L'impiété cache ses projets perfides sous le voile du respect pour la religion : ce n'est pas la foi, ce sont les abus qu'elle veut détruire. Toujours même langage ; toujours même hypocrisie. Aujourd'hui même, c'est par zèle pour la religion qu'elle s'élève contre les missions, qui ont fondé le christianisme ; contre les associations, où l'on ne se réunit que pour prier et répandre des aumônes ; contre les envahissements du sacerdoce, qui ne s'occupe que du salut des âmes.

L'impiété compose avec art une constitution civile du clergé, qui renverse la discipline et les droits de l'Eglise : elle prescrit un serment sacrilége aux ministres des autels. L'archevêque de Vienne voit avec une affliction profonde les piéges tendus à la simplicité, à l'ignorance, aux passions ; il regrette, comme autrefois Hilaire, les temps des Dioclétien et des Néron, où le disciple de Jésus-Christ s'écriait : *Je suis chrétien !* et marchait au martyre. Il refuse avec cou-

(18) Monseigneur était l'aîné de sa famille.
(19) Monseigneur était chanoine et vicaire général de Poitiers.

rage le serment qu'on lui demande. O épiscopat français! reçois ici le tribut de notre admiration, de nos louanges! Parmi tant d'évêques, quatre seulement sont infidèles : la Providence a voulu laver la tache de leur apostasie dans le sang de quatre évêques martyrs. Tous les autres pontifes ont mérité le nom glorieux de confesseurs de la foi.

Avec les premiers pasteurs, le clergé se lève tout entier pour s'associer à tant d'honneur. L'univers étonné a vu cinquante mille prêtres préférer l'exil, les cachots et la mort, au malheur d'abandonner la foi. On ne peut pas plus effacer l'éclat d'un tel héroïsme que celui de l'astre du jour, qui sort plus radieux du sein des nuages. Les oracles de la chaire apostolique qui condamne les erreurs de la nouvelle Eglise, la constance du clergé, l'attachement des peuples à leurs légitimes pasteurs, tout excite la fureur des ennemis de la religion. Alors commence dans tous les lieux la persécution la plus cruelle. Le temps est arrivé de suivre le conseil que Jésus-Christ donnait à ses apôtres, de fuir d'une cité dans une autre cité; le temps est arrivé d'imiter Athanase, qui, pour ne pas attirer de plus grandes calamités sur son peuple, et conserver une vie qui pouvait lui devenir nécessaire, s'éloignait quelquefois de son troupeau.

Le clergé de France quitte une ingrate patrie en bénissant également l'impie qui le persécute et le fidèle qui le pleure. Où l'archevêque de Vienne trouvera-t-il un asile? Il a la vénération la plus profonde pour François de Sales, qu'il a choisi pour son modèle. Annecy possède les restes précieux de l'apôtre du Chablais. Le séminaire de cette ville sera le lieu de son séjour : c'est là que nous avons été témoin de la vie sainte du vertueux pontife. Méditer la loi de Dieu, offrir l'auguste sacrifice sur l'autel où repose la dépouille mortelle de l'évêque de Genève, annoncer la parole divine, diriger les consciences, édifier les jeunes lévites par ses entretiens et ses exemples : telles étaient les pieuses occupations qui remplissaient les jours de son exil.

Bientôt les armées françaises franchissent les frontières, et portent la dévastation et la mort dans la paisible Savoie. Rome, le centre de l'unité catholique, où se conserve sans altération le dépôt de la doctrine, est le nouvel asile que choisit le confesseur de la foi. Il fait à pied ce long voyage; il cache avec un soin extrême toutes les marques de sa dignité; mais la Providence, qui élève les humbles, trahit plus d'une fois le secret de sa modestie : il demande l'hospitalité dans une abbaye célèbre, comme le prêtre le plus obscur; on découvre que c'est l'archevêque de Vienne, et on lui rend les plus éclatants honneurs (19*). Il arrive enfin dans la ville éternelle qui étend plus loin son empire par la paix chrétienne que par ses conquêtes.

L'immortel Pie VI, inflexible contre l'erreur, invincible dans les disgrâces, était alors assis sur la chaire de Pierre. Avec quelle bonté reçoit-il un pontife qui joignait à l'élévation du rang la science la plus étendue, la piété la plus tendre, la foi la plus courageuse, et le malheur, si touchant ornement des vertus!

La magnificence des palais, le luxe des arts, la beauté des monuments antiques ne fixent point l'attention du pieux archevêque. Sa grande âme trouve dans Rome des objets plus dignes d'un chrétien exilé pour la religion de ses pères. Sur les tombeaux des apôtres, il demande les bienfaits de la foi pour son peuple et pour la France. Dans ces catacombes où reposent les ossements de tant de justes qui ont souffert la mort pour Jésus-Christ, il offre sa vie au roi des martyrs; dans ce temple auguste où étaient adorés tous les dieux du paganisme, et où sont maintenant honorés tous les saints, ses pensées et ses désirs ne sont plus que pour le ciel. Sa vertu jette un si vif éclat dans la capitale du monde, que c'est là qu'on lui donne un nom qui est au-dessus de tous les noms pour un être immortel, le nom de *saint archevêque*. Il a porté ce nom jusqu'à son dernier soupir; et les miracles qui s'opèrent sur son tombeau, et que nous soumettons avec respect au jugement de l'Eglise, nous font concevoir la douce espérance de le lui accorder, un jour, dans nos temples.

L'archevêque de Vienne goûte les plus touchantes consolations dans la cité sainte; mais il pense sans cesse au troupeau chéri que le Seigneur lui a confié. Il sait que, dans sa patrie, la profession du christianisme conduit à la mort; mais il sait aussi que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il part, il arrive; la France possède un apôtre. Qui pourrait décrire les œuvres de sa foi? Ici il offre la victime sainte au milieu des ténèbres, et distribue le pain des anges à un peuple attendri; là il répand les dons de l'Esprit-Saint sur l'enfance et la vieillesse; tantôt il annonce à des fidèles rassemblés à la hâte autour de lui, les vérités du salut; tantôt il élève de jeunes lévites au sacerdoce, et leur désigne les lieux de leur nouveau ministère. Une chaumière, un antre, les débris d'une église abandonnée; voilà souvent ses asiles pour échapper à la vigilance de ses ennemis. Qu'ils sont beaux les pieds de ce pontife parcourant les montagnes du Dauphiné, du Vivarais, du Forez, pour porter partout les secours et les consolations de la religion!

Enfin le calme succède à tant d'années de tempêtes. Un homme extraordinaire enchaîne toutes les factions à son gré, commande dans cent combats à la victoire, distribue les sceptres et les couronnes, montre dans sa personne toute la pompe des grandeurs humaines et tout le néant de leur fragilité. Cet homme propose au vicaire de Jésus-Christ de rendre à la religion ses prêtres et ses

(19*) A Einsidlen.

autels. Pie VII, que la postérité jugera mieux que nous, parce que, sans préjugés, elle comprendra que les règles communes ne sont pas établies pour des circonstances extrêmes, demande le sacrifice de leurs siéges aux confesseurs de la foi : aussitôt l'archevêque de Vienne et le plus grand nombre des évêques remettent ce dépôt sacré entre les mains de celui à qui le Fils de Dieu a confié la sollicitude de toutes les Eglises. Alors on voit ce concordat célèbre qui a éteint le schisme qui déchirait la France, qui a donné des pasteurs légitimes aux peuples désolés, qui a perpétué le sacerdoce près de disparaître, qui a sauvé la foi, et peut-être, avec la foi, la monarchie. L'archevêque de Vienne a été grand par sa foi dans les tempêtes de l'Eglise : il a été grand par sa foi dans la paix de l'Eglise, et ce n'est pas la partie la moins glorieuse de son éloge.

SECOND POINT.

L'ancien archevêque de Vienne édifie la ville de Lyon par ses vertus. Aussitôt la Providence l'appelle à gouverner cette Eglise antique, que les Delphin, les Amand, les Séverin ont rendue si célèbre. L'épiscopat n'offre plus que des travaux à supporter, que des contradictions à essuyer, que des ruines à réparer. Il accepte la charge nouvelle qui lui est imposée. Dans un sujet moins fécond, je vous parlerais des oraisons continuelles de ce vénérable pontife, de ses entretiens journaliers avec Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, de ses pénitences secrètes, qui soumettaient le corps à l'esprit ; de ses pieuses retraites, où il méditait dans le silence les années éternelles ; de ses visites pastorales, que les langueurs de la vieillesse ne pouvaient interrompre, et sur lesquelles le Seigneur se plaisait à répandre les bénédictions les plus abondantes. Mais arrêtons-nous aux plus grands traits d'une vie si précieuse, et suivons l'archevêque de Bordeaux dans les nombreux établissements qu'il a formés, dans son ardente charité pour les pauvres, dans cette infirmité cruelle qu'il a soutenue avec tant de patience, et qui l'a conduit au tombeau : nous admirerons partout la grandeur de sa foi.

Vous n'avez pas oublié l'état affligeant des diocèses, lorsque la religion fut rétablie dans notre patrie malheureuse : il ne restait plus dans tous les lieux que les débris de nos temples. La beauté de la maison de Dieu occupe les premières pensées du pieux pontife ; par ses soins, et avec des dépenses immenses, la basilique de Bordeaux est plus magnifiquement ornée que dans les jours de sa gloire. Ses exemples, ses écrits remplissent les pasteurs d'un saint zèle pour les sanctuaires du Dieu vivant. Dans peu d'années, sous la conduite de ce nouvel Esdras, tout est renouvelé, tout est créé. Mais à quoi serviraient nos temples sans la perpétuité du sacerdoce? En vain nous aurions des chaires et des autels, si de jeunes lévites ne venaient pas remplacer ces prêtres respectables, que les souffrances de l'exil et les travaux du ministère entraînent rapidement dans la tombe. Aussi, avec quel empressement répare-t-il un des beaux séminaires de France, où une jeunesse nombreuse, l'espoir de l'Eglise, est formée tout à la fois à la science et à la vertu ! Où sont donc les trésors de l'archevêque de Bordeaux? Sa foi lui montre la Providence qui nourrit les oiseaux du ciel, qui revêt avec tant de pompe les lis des champs, qui couvre chaque année nos campagnes de riches moissons. Sa foi lui montre la Providence, et cette aimable Providence acquitte les dettes de sa foi. Il met sa confiance dans la Providence, et je vois s'ouvrir une école ecclésiastique où l'enfance est exercée d'abord aux vertus chrétiennes, et ensuite, par degrés insensibles, aux vertus plus étendues que réclame le sacerdoce (20). Il met sa confiance dans la Providence, et il prépare une demeure honorable à ces anciens du sanctuaire qui, courbés sous le poids des ans, ne peuvent plus remplir les fonctions du ministère (21). Cet aimable pasteur ne veut pas que des prêtres qu'il aime si tendrement, et qui ont été longtemps les chefs des peuples, terminent leur vie dans les asiles publics de l'indigence. Il met sa confiance dans la Providence, et une maison de mission réunit ces ouvriers évangéliques qui éteignent les haines et réparent les injustices; qui tantôt attendrissent les âmes par le spectacle touchant des miséricordes du Seigneur, et tantôt renversent les cèdres mêmes aux éclats du tonnerre de sa justice (22). Il fallait encore que cette société célèbre, qui avait cultivé avec tant de soin son enfance, trouvât dans son diocèse un établissement florissant.

C'est par les soins de l'archevêque de Bordeaux que plusieurs villes appellent, dans leur sein, ces modestes frères des écoles chrétiennes, qui apprennent à la classe la plus délaissée la crainte de Dieu, l'obéissance au prince, le respect pour les auteurs de ses jours, l'amour de ses semblables. C'est par ses soins que les filles d'Ursule, de la Réunion, du Sacré-Cœur, instruisent gratuitement les enfants des pauvres, et donnent une éducation religieuse aux jeunes personnes distinguées par leur naissance. Par ses conseils et ses aumônes, les orphelines de Bordeaux ont un asile; par ses conseils et ses aumônes, les nombreuses pénitentes de la Miséricorde édifient, par leurs remords, une ville qu'elles avaient affligée par leurs scandales. Je fatiguerais votre patience si je nommais tant d'autres fondations dont il a été le principe ou l'appui. Il n'est pas jusqu'à ces humbles soli-

(20) Monseigneur a acheté l'ancien séminaire de Bazas, pour servir d'école ecclésiastique.

(21) Monseigneur a acheté l'ancienne abbaye de Verdelay, pour servir de retraite aux prêtres âgés.

(22) Monseigneur a acheté à Bordeaux une maison dans laquelle il a établi des missionnaires.

taires qui renouvellent ces pénitences que la Thébaïde vit autrefois exercer dans ses déserts, qui n'aient trouvé une demeure sous son ombre tutélaire (23). Comment un seul homme a-t-il opéré tant de prodiges? Par la foi, qui, selon l'expression du Sauveur, peut transporter les montagnes. Voulez-vous connaître, par un seul trait, la grandeur d'âme que lui inspirait cette vertu? Celui qui était assis sur le trône des fils de saint Louis, retient le vicaire de Jésus-Christ dans les liens de la captivité. Il réunit les pontifes, et espère étendre sur eux le joug d'airain qu'il fait peser sur la France. L'archevêque de Bordeaux paraît dans cette assemblée, et défend avec une sainte liberté les droits du siége apostolique : d'autres évêques tiennent le même langage, et sont jetés dans les fers. Il attend avec calme l'ordre de partager leurs chaînes; déjà il bénit le ciel de souffrir pour une cause si glorieuse. Nouvel Athanase, vos vœux ne seront point accomplis. « Il ne faut pas arrêter l'archevêque de Bordeaux, s'écrie-t-on dans le palais; sa piété est trop connue : ce serait révéler à la France que la religion est persécutée. » Rome vit autrefois Léon désarmer Attila par l'empire de ses vertus. Ce généreux défenseur de l'auguste dynastie des Bourbons ne prévoyait pas alors que bientôt il recevrait, dans sa métropole, l'héritier du trône, entonnerait, en sa présence, l'hymne de la reconnaissance, et ordonnerait aux anciens échos du temple de répéter ce vœu de tous les cœurs français : *Seigneur, sauvez le roi.*

Mais parlons de l'ardente charité du pontife envers les malheureux. La foi lui apprenait que les anges avaient conduit les pauvres à la crèche avant les princes de l'Orient; que la sagesse éternelle les avait préférés aux savants de la Grèce, pour porter aux nations la lumière de l'Evangile; que Jésus-Christ est caché sous leurs lugubres vêtements comme sous les voiles eucharistiques. La foi lui montrait les nombreux bienfaits que Dieu répand sur les âmes compatissantes, et les couronnes immortelles qui les attendent au delà du tombeau. La foi lui avait révélé toute la gloire et toutes les bénédictions de l'aumône. Aussi, avec quel empressement recevait-il les indigents! Avec quelle sensibilité écoutait-il le récit de leurs malheurs! Avec quelle générosité secourait-il leur infortune! Ah! ses douces paroles, ses yeux mouillés de larmes consolaient encore plus les affligés que ses dons. C'est surtout à l'égard de ceux qui avaient été autrefois dans l'opulence, que sa charité était plus abondante et plus affectueuse; il ne donnait pas seulement son superflu, il se privait de tout pour les pauvres : il fallait employer de pieux artifices pour lui procurer ce qui lui était nécessaire (24). Ceux qui ont vu son palais peuvent vous dire quel usage il faisait de ce qui lui était accordé, chaque année, pour l'embellir; tout était employé à nourrir les membres souffrants du Sauveur. On l'invitait, un jour, à fixer ses aumônes d'après les rèlges de la prudence humaine. « Si je comptais avec la Providence, s'écriat-il, je n'oserais plus offrir ce sacrifice d'amour, où Jésus-Christ se donne à nous tout entier. » Pour vous faire connaître toute l'étendue de sa charité, il suffit de vous dire qu'il a fallu payer ses funérailles. Aussi tous les malheureux l'appelaient leur père. Ce nom de *père des pauvres*, est plus illustre, pour un évêque, que tous les titres que peut accorder la puissance des rois.

L'archevêque de Bordeaux avait souvent désiré le martyre. Le Seigneur exauce en quelque sorte ses vœux. Une flamme secrètement allumée le dévore dans le lieu même où il goûtait les douceurs du repos. Il est si défiguré qu'on peut à peine le reconnaître. Son corps entier n'est plus qu'une seule plaie. O Dieu, dont la bonté égale la puissance, à quelles épreuves cruelles vous abandonnez quelquefois vos faibles créatures! Quelle calme! quelle sérénité! quelle élévation de sentiments dans cet événement terrible, auquel nous ne pouvons penser encore sans frémir! « Que le nom du Seigneur soit béni! » voilà ses premières paroles. Il souffre les douleurs les plus aiguës; ceux qui le voient sont attendris. « Consolez-vous, leur dit-il; je ne souffre pas encore assez. » Au milieu de ces crises violentes qui déchiraient ses entrailles, on lui demande s'il ne désire pas quelque chose : « Oh! oui, répond-il; je désire le salut de mon âme. » A mesure que l'homme extérieur se dissout, l'homme intérieur se renouvelle; son âme se fortifie des ruines de son corps; il devient puissant par son infirmité même. S'il entend retentir dans son corps souffrant une réponse de mort, il entend retentir dans la plus noble partie de lui-même le témoignage de l'immortalité. Prier sans cesse pour son troupeau, unir ses souffrances à celles du Sauveur, soupirer après la fin de son exil, purifier sa conscience dans le sacrement de la pénitence, recevoir Jésus-Christ dans le mystère de son amour, telles furent les saintes occupations de quatre mois d'une douloureuse agonie. Enfin le dernier moment est arrivé; le frisson mortel vient de glacer tous ses sens : il récite avec ceux qui l'entourent les prières des mourants; il achève même celles que la douleur fait interrompre : il jette un doux regard sur l'image de Jésus crucifié, et remet paisiblement son âme entre ses mains.

Au bruit de la mort de ce vénérable pon-

(23) Les trappistes ont une maison dans le diocèse de Bordeaux.

(24) Monseigneur n'avait plus de chemises, et ne voulait point en acheter. La supérieure de l'hôpital de Saint-André lui demande de l'argent pour un pauvre gentilhomme qui n'avait pas de linge; il donne aussitôt la somme qu'elle désire : elle acheta des chemises pour ce pauvre gentilhomme, qui était Mgr l'archevêque de Bordeaux.

tife, tout son peuple est plongé dans la douleur; chaque famille croit avoir perdu le plus tendre des pères. Il faut défendre ses restes inanimés des empressements de la vénération publique. Trois jours ne suffisent pas aux ministres de Dieu pour faire toucher à son corps les objets présentés par la piété. Enfin les magistrats, les guerriers, la ville entière suit son cercueil dans un recueillement profond. Dans cette multitude immense, on n'entend pas autre chose que des soupirs, des sanglots et les chants de la prière. Quelle différence entre les obsèques du chrétien, où l'Eglise demande pour lui le repos et la lumière de l'éternité, et ces pompes funèbres dont la religion est bannie avec ses espérances immortelles, et où l'on ne voit apparaître qu'un corps sans vie, une tombe et le néant!

Frère vertueux de l'archevêque de Bordeaux, qui servez Dieu avec fidélité comme vous avez servi votre roi, vous viendrez auprès de son cœur, que nous déposons dans ce temple, répandre de douces larmes et ranimer encore votre ferveur. Tendre neveu, qui lui avez prodigué vos soins jusqu'à son dernier soupir, vous viendrez auprès de son cœur avec vos enfants, et vous leur direz que l'honneur et la religion sont des devoirs que leur nom leur impose (25). Chrétiens, vous apprendrez auprès de ce cœur à aimer les pauvres et à supporter, avec patience, toutes les disgrâces de la vie. Nous, ministres du Seigneur, nous puiserons auprès de ce cœur une foi plus vive et un zèle plus ardent pour le salut de nos frères.

Tout nous annonce que celui que nous pleurons est dans la gloire. Nous aimons à penser qu'il prie pour nous, pour son peuple, pour cet apôtre qui, après avoir édifié le nouveau monde, par ses exemples et sa douce éloquence, fait revivre sur le siége de Bordeaux sa foi, sa charité, sa piété, toutes ses vertus. Mais qui oserait descendre dans les profondeurs des conseils de Dieu, qui juge les justices mêmes et trouve des taches dans les astres les plus purs? Peut-être est-il encore dans ce séjour d'expiation, où le Seigneur achève de purifier les âmes. Présentons donc pour lui, au juge suprême des vivants et des morts, nos prières, nos aumônes et nos sacrifices. Demandons donc pour lui un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Illustre pontife, qui avez été le coopérateur de son ministère (26), et qu'il aimait encore plus tendrement depuis que vous gouvernez avec tant de sagesse cette Eglise qui lui était si chère, montez à l'autel; offrez pour lui cette victime adorable, qui efface les péchés du monde et avance pour les élus le moment de leur bonheur. Faites, ô mon Dieu! que nous profitions des grands exemples qu'il nous a donnés; faites que nous nous préparions, avec la même foi, avec le même courage, à la mort et à l'immortalité. Ainsi soit-il.

III. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME FRANÇOIS-HENRI DE LABROUE DE VAREILLES, ANCIEN ÉVÊQUE, COMTE DE GAP, CHANOINE DU PREMIER ORDRE DU CHAPITRE ROYAL DE SAINT-DENIS, DOYEN DES ÉVÊQUES DE FRANCE.

In lenitate ipsius sanctum fecit illum. (*Eccli.*, XLV, 4.)
Dieu l'a sanctifié par la douceur.

Monseigneur (27),

Il n'est plus ce respectable pontife, l'honneur de l'épiscopat français par ses longues années et ses touchantes vertus! Il n'est plus ce pieux vieillard qui embellissait nos solennités par sa présence, qui nous charmait par la simplicité de ses mœurs et nous édifiait par ses exemples! Il n'est plus ce juste dont la mort a fait couler tant de larmes, et dont les restes inanimés furent l'objet de la vénération publique. Les sublimes espérances de la religion doivent adoucir nos regrets. Si sa belle âme n'habite plus avec nous sur la terre, nous avons la douce confiance que le Prince des pasteurs l'a reçue dans les tabernacles éternels.

Dans tous les hommes qui ont honoré le christianisme par leurs vertus, il est une qualité qui brilla d'un plus vif éclat, et qui fut comme le principe de leurs projets et de leurs actions. Nous admirons dans Paul, le zèle pour le salut des âmes; dans André, la soif des souffrances; dans Antoine, le mépris des biens de la terre. Le nom de Vincent de Paul rappelle la charité; celui d'Augustin, les transports du divin amour. La vertu chérie de celui que nous pleurons fut une douceur si inaltérable, une bonté si constante, qu'on peut dire que sa vie entière fut comme un jour sans nuages et sans tempêtes: *In lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

Vous ne verrez point ici de ces événements éclatants qui forcent l'orateur à parler des grandeurs humaines dans le lieu saint et en présence même de la mort: rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre; c'est du sanctuaire que nous tirerons les ornements de ce discours; c'est sur l'autel que nous cueillerons les fleurs que nous jetterons sur la tombe du ministre de Dieu: nous louerons l'innocence de ses mœurs, sa fidélité à tous ses devoirs, son affabilité, sa douceur, en un mot, cette bonté qui l'a fait chérir de Dieu et des hommes: *In lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

Je sais que les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens; que ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges paraît à peine digne de l'attention

(25) MM. Daviau père et fils, et les enfants du dernier assistaient à la cérémonie.

(26) Mgr de Bouillé a été vicaire général de Vienne.

(27) Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers.

des hommes : mais nous ne troublerons point, par des paroles profanes, le recueillement du pieux pontife qui offre l'auguste sacrifice, des prêtres assemblés autour de cet autel. Nous ne mêlerons point aux chants lugubres de Sion les cantiques de Babylone ; nous suivrons celui qui est l'objet de notre juste douleur dans les différentes époques de sa longue carrière, et toujours nous vous le montrerons comme un juste rempli de bonté : c'est la vertu qu'il fit paraître dans le gouvernement de son diocèse, dans son exil pour la défense de la foi, dans sa vie privée au milieu de nous. Tel est l'éloge que nous consacrons à la mémoire d'illustrissime et révérendissime seigneur François-Henri de Labroue de Vareilles, ancien évêque, comte de Gap, chanoine du premier ordre du chapitre royal de Saint-Denis, doyen des évêques de France (28).

Esprit-Saint, j'implore vos lumières.

PREMIER POINT.

Nous ne célébrerons point la noblesse de la famille de Vareilles, où la probité et l'honneur coulent avec le sang, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent ; nous parlons d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisédech, et les livres saints affectent de ne pas faire entrer, dans les louanges de ce prêtre du Très-Haut, la gloire de ses ancêtres (29). Celui à qui nous rendons ces lugubres devoirs, ne se repose point, comme les enfants des grands, à l'ombre des prétentions de la naissance ; il se rend digne de son origine et de ses destinées. Dès l'âge le plus tendre il fait paraître un vif amour de l'étude, une piété sincère, un attrait constant pour le ministère des autels. Ces heureuses qualités se fortifièrent sous la conduite de ces maîtres pieux, modestes et savants, qui sans éclat rendent à la religion des services immenses (30). A peine l'abbé de Vareilles est-il élevé à la dignité du sacerdoce, qu'il est nommé chanoine de cette Eglise, dont l'immortel Bossuet fut l'ornement et la gloire (31). Il ne remplit pas longtemps le ministère important de la prière publique. Le cardinal de Montmorency, évêque de Metz, qui connaissait ses talents et ses vertus, l'appelle auprès de lui, et lui confie la plus grande partie de l'administration de son vaste diocèse (32). La maison de Dieu n'offrait alors que des ruines et des sujets de douleur. Les habitants ne parlaient pas le même langage ; ils ne professaient pas le même culte ; ils n'étaient pas soumis au même souverain : tout s'opposait aux progrès de la foi dans ces lieux infortunés. L'abbé de Vareilles suit les sages conseils de son évêque, se sert de son crédit puissant, l'accompagne dans ses visites pastorales, seconde les efforts de son zèle pour le salut de son peuple. Alors tout change, tout se renouvelle ; et l'Eglise de Metz sort brillante comme l'aurore du sein des ténèbres. Mais quelle suite glorieuse de soins et de travaux ! Vigilant, rien n'échappe à la force de son esprit ; intrépide, rien n'ébranle la fermeté de son cœur ; infatigable, rien ne peut lasser sa patience ; aimable surtout, rien ne peut résister à sa douceur. Dix lustres n'ont pas effacé le souvenir de cette régénération précieuse : les noms du cardinal de Montmorency et de l'abbé de Vareilles seront toujours en vénération dans ces contrées. Céleste bonté ! tu es le plus beau des attributs de Dieu ; tu es aussi la première vertu des mortels : tout cède à ton empire, et tu ornes mieux un front que l'éclat du diadème.

La Providence, qui tire les pasteurs vertueux des trésors de sa miséricorde, destine l'abbé de Vareilles à gouverner l'antique Eglise de Gap, qui a été éclairée du flambeau de la foi dans les premiers siècles du christianisme (33). Tous applaudissent au choix du monarque ; lui seul est plongé dans la douleur : il voit dans l'épiscopat un ministère plus élevé que celui des anges, une royauté sacerdotale environnée d'écueils, un fardeau qui remplit les Ambroise, les Martin, les Augustin d'une juste frayeur : ce n'est qu'en tremblant qu'il se soumet aux ordres du ciel. Dans l'auguste cérémonie de son sacre, Dieu le remplit de tous ses dons : il lui accorda surtout son esprit de douceur, son esprit d'amour : *Spiritum dilectionis.* (II *Tim.*, 1, 7.)

Le concile de Carthage veut que l'évêque tienne le premier rang dans l'Eglise ; mais il lui prescrit de se montrer dans sa conduite le collègue des prêtres : *In Ecclesia sublimior episcopus sedeat ; intra domum vero collegam se presbyterorum agnoscat.* (*Conc. Carth.* IV.) Qui fût jamais plus prévenant, plus affable envers les coopérateurs de son ministère que celui que nous pleurons ? Son palais leur était toujours ouvert ; il ne retenait de sa dignité que le privilége d'être à chaque instant importuné. S'il accordait ses premiers égards à cette portion du clergé qui représente le sénat sacerdotal des anciens temps, il avait l'affection la plus tendre pour ces vertueux pasteurs qui exercent les fonctions les plus pénibles de l'apostolat ; il les accueillait avec amitié, il défendait leurs intérêts avec zèle, il les consolait dans leurs peines avec bonté. O combien il se plaisait

(28) Mgr de Gap est mort dans sa 98e année.

(29) M. L'abbé de Vareilles est né dans le château de Sommières, en Poitou, le 2 septembre 1734.

(30) M. l'abbé de Vareilles a fait ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice.

(31) M. l'abbé de Vareilles fut nommé chanoine de Meaux, à l'âge de 26 ans, par Mgr de la Marthonie de Caussade, qui avait été évêque de Poitiers.

(32) Le cardinal de Montmorency, allié de l'abbé de Vareilles, le nomma grand vicaire de Metz à l'âge de 28 ans.

(33) Le roi nomma l'abbé de Vareilles à une abbaye en 1770, et à l'évêché de Gap en 1784. Le cardinal de Montmorenci fit la cérémonie de son sacre. L'Eglise de Gap a reçu la foi au commencement du IVe siècle.

au milieu d'eux dans ces assemblées saintes, monument précieux de la discipline primitive, où ils venaient chaque année lui rendre compte de l'état de leurs Eglises ; il leur donnait ses conseils, et leur indiquait les moyens de régénérer leurs peuples : « L'amitié des curés, disait-il souvent, est le plus bel éloge des évêques. »

L'apôtre saint Paul ordonnait à Timothée de choisir avec discernement ceux qui devaient exercer les fonctions du sacerdoce : *Manus cito nemini imposueris.* (I *Tim.*, V, 22.) Dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, avec quelle prudence l'évêque de Gap imposa-t-il les mains et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ? Comme Samuel, dans la maison d'Isaï, il ne fit attention qu'à la volonté du ciel, quand il fallut choisir les princes d'Israël. Il aimait tendrement les jeunes lévites, qui, par leur science et leur piété, donnaient à la religion de douces espérances; mais il était rempli d'une sainte indignation contre les téméraires qui voulaient franchir les barrières du sanctuaire. Ici je devrais publier les généreux sacrifices qu'il s'imposa pour augmenter et embellir son séminaire; je devrais surtout célébrer cette fermeté sacerdotale qui éloigna de ce pieux asile des maîtres infectés de ces erreurs nouvelles qui ont si longtemps désolé la France; mais les bornes d'un discours nous obligent à nommer seulement ses vertus.

Les oracles éternels des livres saints, les lois vénérables de nos pères prescrivent aux pasteurs la résidence au milieu des peuples confiés à leurs soins. L'évêque de Gap connut cette obligation sacrée et la respecta toujours. Il savait que les pontifes sont les sentinelles de Jérusalem, les trompettes du peuple, les chefs des tribus; il savait que l'homme ennemi veille toujours, et n'attend que le départ du père de famille pour semer l'ivraie dans son champ : aussi on ne le vit jamais s'éloigner de son Eglise. Sa tendre affection pour ses proches et ses amis, les faveurs qu'on distribue dans les palais des rois, rien ne fut capable de lui faire abandonner cette chaste épouse qui lui était si chère. Il répondit à ceux qui lui reprochaient son inflexibilité : « Je suis pasteur, et un pasteur ne doit pas quitter son troupeau. » Quelle marque d'amour ne donna-t-il pas à son Eglise, lorsqu'il refusa de rompre les liens qui l'unissaient à elle, pour adopter une nouvelle épouse parée de plus de richesse et de beauté (34) !

Il ne suffit pas aux premiers pasteurs de veiller du haut de leurs chaires sur les diocèses qui leur sont confiés ; l'Eglise leur ordonne d'aller eux-mêmes au-devant de leurs peuples, et de parcourir toutes les contrées soumises à leur gouvernement. Dans les visites pastorales, ils doivent annoncer la parole de Dieu, répandre les dons de l'Esprit-Saint, maintenir l'intégrité de la foi; dans les visites pastorales, ils doivent rétablir la paix, consoler les affligés, pourvoir à tous les besoins de leurs troupeaux : ce sont des nuées saintes chargées de faire descendre dans tous les lieux des rosées salutaires. Combien cette obligation était chère au cœur sensible et généreux de l'évêque de Gap ! L'intempérie des saisons, la difficulté des chemins, les hauteurs des monts escarpés, rien ne pouvait empêcher ce tendre père de visiter ses enfants (35). Comme Fénelon, il entrait souvent dans les humbles demeures des habitants des campagnes, et leur parlait avec une aimable simplicité : c'était partout des transports de reconnaissance et d'amour, surtout dans ces lieux inaccessibles, qui n'avaient vu que rarement leur évêque.

Mais parlons de l'ardente charité du pontife envers les malheureux. La foi lui apprenait que les anges avaient conduit les pauvres à la crèche avant les princes de l'Orient; que la sagesse éternelle les avait préférés aux savants de la Grèce, pour porter aux nations les lumières de l'Evangile; que Jésus-Christ est caché sous leurs lugubres vêtements comme sous les voiles eucharistiques. La foi lui montrait les nombreux bienfaits que Dieu répand sur les âmes compatissantes, et les couronnes immortelles qui les attendent au delà du tombeau. La foi lui avait révélé toute la gloire et toutes les bénédictions de l'aumône : aussi chérissait-il cette maxime de saint Ambroise : « Les pasteurs sont les dépositaires des biens comme de la foi de l'Eglise ; les pauvres sont la première famille des évêques. » Quel touchant spectacle vient s'offrir à nos yeux ! Ici, c'est une veuve environnée de pâles enfants qu'il arrache au désespoir; là, c'est une jeune infortunée, qui balance entre le crime et la misère, dont il conserve l'innocence; tantôt c'est un malheureux qui fut autrefois dans l'opulence, et qui craint plus les regards des hommes que la mort, dont les tristes jours sont consolés. Combien d'épouses de Jésus-Christ lui doivent leur vocation sainte et leurs sublimes vertus ! Je ne finirais pas si je voulais raconter l'histoire de ses aumônes. Ne croyez pas qu'il n'employât au soulagement de ses frères que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs : il sut honorer le Seigneur de sa substance (*Prov.*, III, 9); c'est des sacrifices qu'il s'imposait à lui-même qu'il tira les trésors des pauvres.

L'évêque de Gap remplissait en paix les devoirs de son apostolat. Comme l'Apôtre, il s'était fait *tout à tous* (II *Cor.*, IX, 22), et tous le respectaient comme un père. Tout à coup éclate cette furieuse tempête qui a ébranlé la terre jusque dans ses fondements. En présence de l'anarchie les autels tombent, les trônes s'écroulent, les générations

(34) Mgr l'évêque de Gap refusa l'évêché de Nevers.

(35) Mgr l'évêque de Gap visitait à pied, avec de grandes difficultés, les paroisses placées sur les montagnes des Alpes.

disparaissent, et les morts eux-mêmes ne trouvent pas un asile assuré au fond de leurs tombeaux. O mon Dieu ! éclairez les peuples ; faites qu'ils ne cherchent plus le repos dans ces étranges bouleversements, et le bonheur dans ces épouvantables calamités.

L'impiété, encore plus ennemie de la religion que de la royauté, cache ses projets perfides sous le voile du respect pour la foi de nos pères. C'est par zèle pour le christianisme qu'elle compose avec art une funeste constitution civile du clergé, et prescrit un serment sacrilége. L'évêque de Gap et ses illustres collègues s'élèvent avec force contre l'erreur, et répandent dans de savants écrits des torrents de lumière. Pie VI, successeur de Pierre, confirme ses frères dans la foi, et fait entendre les oracles de la chaire apostolique. O épiscopat français ! ô glorieux confesseurs ! recevez ici le tribut de notre admiration, de nos éloges ! Vous avez donné au monde un spectacle plus étonnant que celui que nous présente la religion dans les jours des Athanase et des Hilaire. Parmi cent trente-deux évêques, quatre seulement sont infidèles, et la Providence a voulu laver la tache de leur apostasie dans le sang de quatre évêques martyrs. Avec les premiers pasteurs une grande partie du clergé se lève pour s'associer à tant d'honneur. Cinquante mille prêtres ont préféré l'exil, les cachots et la mort au malheur d'abandonner la foi. On ne peut pas plus effacer l'éclat d'un tel héroïsme que celui de l'astre qui nous éclaire. Considérons notre pontife sur une terre étrangère et dans sa vie privée, et nous verrons briller partout sa douceur et sa bonté.

SECOND POINT.

Le temps est arrivé de suivre le conseil que Jésus-Christ donnait à ses apôtres, de fuir d'une cité dans une autre cité. L'évêque de Gap aime si tendrement son peuple que, malgré les dangers qui l'entourent, il reste au milieu de lui pour le consoler et l'instruire (36); mais l'orage devient si violent qu'il faut quitter le diocèse sous des habits empruntés et au sein des ténèbres de la nuit. O liens sacrés de l'épiscopat, que vous êtes puissants ! Je vois ce bon pasteur braver la mort et errer encore autour de son cher troupeau (37). Enfin il abandonne une ingrate patrie, en bénissant également l'impie qui le persécute et le fidèle qui le pleure. Où le confesseur de la foi cherche-t-il un asile? Dans la paisible Savoie, si célèbre par la simplicité de ses mœurs et son attachement à la religion de ses pères. La marche des armées l'obligea bientôt après à fixer son séjour dans la terre hospitalière de l'antique Helvétie (38). C'est à Fribourg que nous avons été nous-même témoin de la vie sainte du vertueux pontife. Méditer la loi de Dieu, offrir l'auguste sacrifice de nos autels, assister aux prières publiques pour le bonheur de la France, animer les retraites ecclésiastiques par sa présence: telles étaient les occupations qui remplissaient les jours de son exil.

Quel lugubre spectacle vient s'offrir à nos regards ! De vénérables confesseurs de la foi, de charitables pasteurs, qui avaient si longtemps nourri les pauvres, sont réduits à la plus affreuse indigence. Les entrailles de nos évêques sont émues à la vue de leur misère. En France, nos pontifes avaient été nos guides dans la foi ; dans les climats étrangers, ils deviennent nos protecteurs et nos pères. Ils s'imposent les plus généreux sacrifices; ils sollicitent des aumônes auprès des princes, de ceux qui ne professent pas la même foi ; ils renouvellent les agapes des premiers chrétiens, en établissant une table commune, où viennent s'asseoir les prêtres indigents. Mais c'est l'évêque de Gap qui préside à cette œuvre de miséricorde; c'est lui qui est le dépositaire des dons de la piété; c'est lui qui, par son zèle, augmente tous les jours les précieuses offrandes de la charité. Nous l'avons vu souvent consoler ces prêtres infortunés et les servir de ses propres mains (39). Combien d'illustres malheureux, qui avaient été autrefois dans l'opulence, ont été secourus par cet ami de l'humilité qui semblait avoir l'âme de Vincent de Paul !

L'évêque de Gap remplit dans cette cité un ministère bien pénible à son cœur. Un pontife qui a gouverné le diocèse de Poitiers avec tant de sagesse, qui le premier, dans nos discordes civiles, a confessé la foi avec tant de courage, qui nous étonnait par son amour des pauvres, est aux portes du tombeau. Son tendre ami est plongé dans la douleur; mais il ne l'abandonne point dans ses derniers moments : il le console par les soins les plus touchants, il soutient sa belle âme par les sublimes espérances de la foi ; il reçoit enfin son dernier soupir et exécute ses pieuses volontés avec fidélité (40). Les événements qui se succédaient avec tant de rapidité, dans ces jours de tempêtes, le conduisent dans de nouveaux climats. L'électeur de Bavière, prince sage et religieux, le reçoit avec honneur dans ses Etats, et lui donne des marques éclatantes de son estime (41). C'est dans ces contrées surtout qu'il a donné l'exemple de toutes les ver-

(36) Mgr de Gap resta dans son diocèse jusqu'au mois de juillet 1792.

(37) Mgr de Gap ne put se résoudre à abandonner entièrement son peuple. Il se cacha pendant quelque temps à Grenoble et dans les environs de Lyon.

(38) Mgr de Gap, forcé de quitter Chambéry, se retira à Fribourg, en Suisse.

(39) A Fribourg, les évêques français établirent une table commune pour cent-vingt prêtres indigents. Mgr de Gap était trésorier de la caisse des secours; il inventait chaque jour de nouveaux moyens pour se procurer des aumônes; il allait souvent servir ces prêtres, qui pleuraient d'attendrissement à la vue d'une charité si touchante.

(40) Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire est mort à Fribourg, dans les bras de Mgr de Gap, qu'il avait nommé son exécuteur testamentaire.

(41) Mgr de Gap se retira à Munich en 179[illegible].

tus, jusqu'au jour heureux qui le rendit à sa patrie.

Dieu dit enfin à l'ange exterminateur : C'est assez de sang et de larmes : *Sufficit.* (II *Reg.*, XXIV, 16.) Le calme succède à nos longues agitations; la terre se repose et tressaille de joie : *Conquievit et gavisa est.* (*Isa.*, XIV, 7.) Alors l'évêque de Gap rentre dans une patrie qu'il avait toujours aimée, et dont la prospérité avait été l'objet constant de ses vœux (42). Ses vertus lui donnaient des droits à l'un des siéges les plus illustres de la France. On le presse, on le sollicite de recevoir ce fardeau sacré: sa modestie, bien plus que le nombre de ses années, s'oppose à son élévation. Il préfère à toute la pompe des grandeurs humaines le bonheur de méditer dans le silence les années éternelles.

L'Eglise de Poitiers était alors veuve et désolée : l'évêque de Gap la console et suspend le cours de ses pleurs. Il préside à nos solennités, il bénit les peuples avec joie, il répand sur les fidèles les dons de l'Esprit-Saint, il impose les mains à nos jeunes lévites, et donne des pasteurs à des troupeaux depuis longtemps abandonnés. Hélas! nous le vîmes, il y a quelques années, malgré la caducité de son âge et la vivacité de ses maux, recueillir ce qui lui restait de forces pour procurer à l'Eglise des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur (43).

Quel était le zèle de notre pontife pour la beauté de la maison du Seigneur! Les églises de Migné, de Montierneuf et de tant d'autres paroisses, peuvent raconter ses bienfaits; mais c'est surtout dans ce temple, où nous sommes rassemblés, que nous devons célébrer sa munificence : ces lustres, ces tableaux qui le décorent ; les vêtements sacrés qui servent dans nos cérémonies saintes; ces ornements lugubres dont nous sommes revêtus pour ses funérailles, sont des dons de sa piété.

Mais ce qui mérite surtout nos éloges, c'est sa tendre charité pour les pauvres. De jeunes personnes se réunissent pour procurer à des orphelines les bienfaits d'une éducation chrétienne : c'est l'évêque de Gap qui dirige cette œuvre de miséricorde (44). On donne chaque année une retraite aux femmes indigentes, pour leur apprendre à sanctifier leurs souffrances : l'évêque de Gap assistait à leurs exercices et les servait de ses mains (45). Dans nos saintes assemblées, notre pontife, soutenu sur nos bras, recueillait lui-même les offrandes de la charité. Quand il entrait dans nos temples, les pauvres formaient toujours son touchant cortége. Que de secrets honorables je pourrais vous révéler, si je perçais les ténèbres sacrées dont il aimait à couvrir ses vertus! Il se réjouit d'être nommé chanoine de Saint-Denis, parce qu'il pourra multiplier ses aumônes (46). Aussi quand la cloche funèbre annonça qu'il venait de quitter ce mortel séjour, les indigents s'écriaient en répandant des larmes : « C'est le père des pauvres qui vient de mourir. »

Tous les jours de la vie de notre pieux pontife furent *des jours pleins* (*Psal.* LXXII, 10), selon la belle expression des livres sacrés. Méditer les vérités du salut, assister au sacrifice de nos autels, lire des livres édifiants, entendre la parole sainte : tels furent les devoirs qu'il remplit avec fidélité jusqu'au tombeau. Mais c'est dans son testament si touchant que vous verrez son âme tout entière (47). Quelle soumission à tous les dogmes de la foi, *sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu!* (*Hebr.*, XI, 6.) Quel respect pour cette Eglise romaine, à laquelle nous devons nous attacher, si nous ne voulons pas être *emportés par tout vent de doctrine!* (*Ephes.*, IV, 14.) Quelle confiance dans les mérites infinis de Jésus-Christ, qui est l'*auteur de notre croyance!* (*Hebr.*, XII, 2.) Quelle dévotion envers Marie, qui nous adopta pour ses enfants sur le Calvaire! Quelle humilité profonde jointe au noble sentiment de sa dignité d'évêque!

La mort est l'écho de la vie. Une si sainte carrière devait donc être terminée *par une mort précieuse aux yeux du Seigneur.*

(42) Mgr de Gap rentra en France au mois d'août 1814.

(43) Pendant l'ordination, les souffrances de Mgr de Gap étaient si vives, que nous craignions à chaque instant qu'il ne pût pas la terminer.

(44) Mgr de Gap a dirigé, depuis 1817, l'association des Demoiselles, dont le but était de faire élever les orphelines.

(45) On donne chaque année, dans la communauté de l'Union-Chrétienne, une retraite à quatre-vingts femmes pauvres. Mgr de Gap assistait aux exercices, et servait ces pauvres femmes le jour de la communion générale.

(46) Mgr de Gap fut nommé chanoine de Saint-Denis en 1825.

(47) Au nom du Père, etc.

Je crois tous les dogmes qu'enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; je respecte sa discipline, et me soumets, de cœur et d'esprit, à toutes ses dispositions. Je veux et j'espère mourir dans son sein, en union et communion avec notre saint père le pape, successeur de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre et chef visible de cette Eglise.

Je remets mon âme entre les mains de mon Dieu, mon créateur et mon juge. J'implore la protection de la sainte Vierge : fasse le ciel qu'elle daigne présenter cette âme pécheresse à son divin Fils, mon Rédempteur et mon Sauveur. Je demande à cette sainte et immaculée Mère de Dieu, et je lui demande avec la plus vive instance et une entière confiance, son assistance dans mes derniers moments et à l'heure de ma mort, et j'espère que j'obtiendrai miséricorde auprès du trône de Dieu, non en vue de mes propres mérites qui ne sont rien, mais en vue des mérites infinis de Jésus-Christ, etc. Les cendres d'un pécheur tel que moi ne sont dignes que de mépris; mais les dépouilles mortelles d'un évêque méritent, aux yeux des peuples et de la religion, quelques marques de distinction et de considération. Autant une pompe funèbre, dont l'éclat extérieur pourrait flatter la vanité, serait contraire à mes intentions, autant une sépulture dépourvue de tout appareil paraîtrait indécente, etc.

Quel calme! quelle sérénité dans les derniers moments du vertueux pontife! Il sait que nous sommes des âmes, et que nos corps ne sont que nos vêtements. *Nos animæ sumus, corpora vestimenta sunt.* (AMBR.) Il sait que le sépulcre est le berceau de l'immortalité. *Tumulus corporis incunabulum resurgentis.* (AMBR.) Il sait qu'une couronne de justice, que les siècles ne peuvent flétrir, attend le chrétien dans la sainte Sion. *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 8.) Rempli de ces grandes pensées, il jouit de la paix la plus profonde au milieu des ombres du trépas. A mesure que l'homme extérieur se dissout, l'homme intérieur se renouvelle; son âme se fortifie des ruines de son corps: semblable à un flambeau qui jette un plus vif éclat lorsqu'il s'éteint, il devient puissant par son infirmité. Il demande lui-même les derniers secours de l'Eglise; il récite avec ceux qui l'entourent les prières des mourants; il médite avec une sainte joie les paroles touchantes du ministre de Dieu, il serre dans ses mains l'image de Jésus crucifié, et la presse contre son cœur. C'est au milieu de toutes les consolations de la religion que son âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de son amour et de sa fidélité (48).

Au bruit de la mort du pontife, toute cette cité est plongée dans la douleur; il faut défendre sa dépouille mortelle des empressements de la vénération publique; les magistrats, les guerriers, tout un peuple suit son cercueil dans un recueillement profond. Quelle différence entre les obsèques du chrétien, où l'Eglise demande pour lui le repos et la lumière de l'éternité, et ces pompes funèbres dont la religion est bannie avec ses espérances immortelles!

Que vous dirai-je, mes frères, à la vue de ce tombeau? Je vous dirai que ce monde n'est qu'une figure qui passe, que les royaumes s'usent comme un vêtement, que Dieu seul est immuable. Je vous dirai que votre vie n'est qu'une vapeur qui se dissipe, que le temps va bientôt finir pour vous, que l'éternité va dans un instant vous recevoir dans ses profondeurs. Je vous dirai que nos œuvres nous suivent, que le désespoir est l'héritage du pécheur sur son lit funèbre, que les plus douces émotions sont réservées au juste dans ses derniers moments..... Ah! j'aime mieux laisser à ce tombeau le soin de vous instruire, et ne point affaiblir par des réflexions la force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Juge suprême des vivants et des morts, exaucez les vœux que nous vous adressons dans le premier temple de ce diocèse; exaucez les vœux qui s'élèvent vers vous de toutes les Eglises de cette contrée pour l'éternel repos du pontife dont la dépouille mortelle descend aujourd'hui dans la tombe (49). Placez cet homme pacifique dans le séjour de la paix, accordez à cet homme doux et modeste l'héritage de la terre des vivants; ouvrez les portes de votre royaume à celui qui ouvrit toujours son cœur aux soupirs du pauvre; étendez votre miséricorde sur celui qui exerça la miséricorde pendant sa vie tout entière.

Tout nous annonce que celui que nous pleurons est dans la gloire. Il a soutenu les combats de la vertu, il a conservé la foi, il a souffert persécution pour la justice. Mais qui oserait descendre dans les profondeurs des conseils de Dieu? Cette majesté redoutable voit des taches dans les astres les plus purs; elle trouve de la malice dans les anges, ces premiers-nés de la création; elle juge les justices mêmes. Personne, dit saint Grégoire, ne sera sauvé que par le bienfait de ses miséricordes infinies. Implorons donc la clémence divine, et demandons pour lui un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Illustre pontife, qui avez si tendrement aimé cet homme juste pendant sa vie, qui vous plaisiez à l'honorer dans nos assemblées saintes, montez à l'autel, offrez pour lui la victime adorable qui efface les péchés du monde, arrosez ses cendres du sang de l'Agneau, marquez-en son sépulcre, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puissent nos prières, nos aumônes, nos sacrifices, avancer le moment de son bonheur et le faire entrer dans les tabernacles éternels! Ainsi soit-il.

(48) Mgr de Gap est mort le 25 novembre 1831. Par une décision royale du 30 novembre, il a été enterré dans la cathédrale de Poitiers.

(49) Mgr l'évêque de Poitiers a ordonné un service solennel dans toutes les églises de son diocèse, pour le repos de l'âme de Mgr l'évêque de Gap.

NOTICE SUR JEAN-BAPTISTE BOUDOT,

VICAIRE GÉNÉRAL DE PARIS.

Jean-Baptiste Boudot est né à Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne, dans le courant de 1765. Il vint de très-bonne heure à Paris, et il entra au séminaire du Saint-Esprit, où il fit ses études de théologie. A peine avait-il reçu l'ordre de la prêtrise, que la révolution éclata en France. Il fut du petit nombre de ceux qui purent se cacher dans la capi-

tale pendant la proscription du clergé, et il ne passa pas un jour sans offrir le saint sacrifice de la messe. Après les jours mauvais, il fut un des premiers à se faire entendre dans les chaires de la capitale, et dès lors il partagea son temps entre la prédication et la direction des consciences. M. l'abbé Legris Duval l'appelait le logicien des prédicateurs. Les services qu'il rendit, aussi bien que ses vertus, le firent bientôt appeler à partager l'administration du diocèse, en qualité de vicaire général. Il n'aimait pas l'étalage d'un style fleuri dans la chaire. Un jour, une dame lui disait qu'elle avait entendu un magnifique sermon ; vous en êtes-vous trouvée meilleure le lendemain, lui répondit-il. Je l'ignore, répliqua-t-elle ; alors, prenez-y garde, c'est par le fruit qu'on en tire, qu'on doit juger de la supériorité d'un sermon. L'abbé Boudot est mort dans Notre-Dame même, en descendant de l'autel, entre les bras de M. de Quélen, qu'il avait chargé de l'exécution de son testament, par lequel il léguait aux pauvres et à divers établissements de bienfaisance de Paris une somme de 100,000 francs.

ŒUVRES ORATOIRES DE J.-B. BOUDOT,

VICAIRE GÉNÉRAL DE PARIS.

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA CONFESSION.

Ite, ostendite vos sacerdotibus. (*Luc.*, XVII, 14.)

Allez, montrez-vous aux prêtres.

Le miracle que le Sauveur du monde fit autrefois en faveur des dix lépreux dont il est parlé dans cet endroit de l'Evangile, il est prêt encore à le renouveler pour vous, mes frères, qui êtes couverts d'une lèpre mille fois plus cruelle et plus fâcheuse, la lèpre du péché. Voulez-vous obtenir une pleine et entière guérison? Eh bien, allez, montrez-vous aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Vous avez perdu le précieux trésor de l'innocence, il vous est aisé d'en réparer la perte ; vous avez encouru la disgrâce de votre Dieu, il vous reste un moyen sûr de vous réconcilier avec lui ; vous avez profané la demeure de l'Esprit-Saint en suivant vos désirs corrompus, vous pouvez reconstruire ce temple et lui restituer sa beauté primitive ; vous avez porté le joug de la plus dure et la plus honteuse servitude, il ne tient qu'à vous de recouvrer cette aimable liberté des enfants de Dieu ; allez, montrez-vous aux prêtres, oui, chrétiens, tel est le langage que Jésus-Christ adresse à chacun de vous; pourquoi fermez-vous l'oreille à des invitations si tendres et si pressantes? Comme ce fameux courtisan du roi de Syrie, votre orgueil est choqué du remède humiliant qu'on vous présente, et vous ne sauriez vous résoudre à descendre dans cette eau si capable de laver les taches dont votre âme est défigurée. Quoi! nous dites-vous, se prosterner aux pieds d'un homme mortel et semblable à nous, lui découvrir toutes ses faiblesses, lui faire les aveux les plus tristes et les plus pénibles à la nature, que ce remède est amer, et qu'il en coûte pour s'y assujettir! Oui, mes frères, il en coûte; mais si Dieu fait dépendre le pardon de vos crimes de l'humble confession que vous en ferez, devez-vous balancer un instant? et ne sommes-nous pas autorisés à vous dire avec plus de raison que les serviteurs de Naaman ; que craignez-vous de vous plonger dans ce fleuve qui vous est indiqué? Si le Seigneur eût exigé de vous de plus grands sacrifices; si, pour vous guérir, il vous eût imposé des conditions plus gênantes, vous auriez dû les remplir : *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debueras.* (IV *Reg.*, V, 13.) A combien plus forte raison devez-vous lui obéir, lorsqu'il vous dit : Allez, montrez-vous aux prêtres : *Quanto magis quia nunc dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Quelque fier que fût Naaman, il se rendit enfin aux instances de ses serviteurs, il se lava sept fois dans le Jourdain, et sa chair, purifiée, devint, au sortir du bain, semblable à celle d'un enfant.

Hélas! mes frères, plus indociles ou plus rebelles que cet idolâtre, l'Eglise a beau vous découvrir l'importance et les avantages de la confession, elle a beau vous en faire sentir l'indispensable nécessité, vous presser sur cet article auquel se rattachent

vos plus grands intérêts, vous n'approchez de nos tribunaux, pour la plupart, qu'avec une sorte de contrainte, et plus souvent encore vous vous en éloignez. Cependant, on veut se tranquilliser sur la transgression d'une loi aussi rigoureuse et aussi positive, et pour cela, que ne dit-on pas? La confession, selon nos chrétiens philosophes, est une institution purement humaine, établie par l'orgueil et le fanatisme des prêtres, soutenue par la politique et l'ambition des grands, accréditée par l'ignorance et la crédulité des peuples; elle est le délire de la superstition, le comble de la stupidité, l'abus le plus révoltant du christianisme; et moi, chrétiens, prenez garde, je dis que le précepte de la confession est un précepte divin, qui a Jésus-Christ pour auteur; un précepte clairement renfermé dans les monuments les plus sacrés et les plus authentiques de votre foi; un précepte qui a toujours été religieusement observé dans l'Eglise et dans toute l'étendue de son empire; un précepte, en un mot, qui porte indistinctement sur tous les pécheurs, quelles que soient la hauteur de leur rang et la vanité de leurs prétentions; je vais encore plus loin, et je soutiens que toutes les difficultés qu'on nous oppose dans le monde pour anéantir ce dogme sacré, servent merveilleusement à l'établir; qu'elles prêtent à nos preuves un nouvel appui, qu'elles leur donnent un éclat plus vif et plus lumineux, et que la raison est forcée de convenir que l'établissement de la confession est l'ouvrage d'un Dieu. En deux mots, le précepte de la confession est un précepte divin, tous les monuments de la religion en font foi, vous le verrez dans ma première partie; le précepte de la confession ne peut être qu'un précepte divin dans son origine, c'est aussi le témoignage que la raison est forcée de lui rendre, vous le verrez dans ma seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un précepte que je trouve appuyé sur la parole même de Jésus-Christ, proclamé par la voix de tous les siècles comme une vérité dogmatique et fondamentale, reçu de tout le peuple chrétien avec une religieuse vénération, est sans contredit un précepte divin! Or, le précepte de la confession, quelque révoltant qu'il soit pour l'amour-propre, porte avec soi ces brillants caractères.

Et d'abord, il est fondé sur la parole même de Jésus-Christ. Ecoutez, mes frères, le langage que ce Dieu sauveur tenait à ses disciples, après leur avoir tracé les règles de la correction fraternelle. Si votre frère est sourd aux avis charitables que vous lui aurez donnés, leur disait-il, s'il est insensible aux justes réprimandes que vous lui aurez faites; s'il se révolte contre vous et contre les témoins secrets que vous aurez choisis pour le gagner, vous le dénoncerez à l'Eglise, et s'il ne l'écoute pas, regardez-le dès lors comme un païen et un publicain: c'est-à-dire, mes frères, qu'il faut l'abandonner à son malheureux sort, l'exclure de vos assemblées, et n'avoir plus avec lui aucun commerce de culte et de religion; car je vous l'assure, moi à qui toute-puissance a été donnée d'en haut, poursuit le divin Maître: *Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel:* « *Amen dico vobis, quæcunque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlis, et quæcunque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo.* » (*Matth.*, XVIII, 18.) Remarquez bien l'excellence et toute l'étendue de cette promesse, vous surtout, qui méprisez les foudres et les anathèmes de l'Eglise, parce qu'ils n'affectent pas cette masse de chair où votre âme est enveloppée; c'est pour abaisser la sûreté de vos pensées, c'est pour vous inspirer tout à la fois une terreur salutaire et une juste confiance, que Jésus-Christ a donné à ses apôtres, et dans leurs personnes, à tous ceux qui leur succèderont, un pouvoir aussi merveilleux, aussi magnifique, le pouvoir d'ouvrir ou de fermer le ciel aux pécheurs, selon les divers états de leur conscience. *Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel.* Que ces paroles sont simples et lumineuses! Oui, chrétiens, tous ceux que l'Eglise aura chassés de son sein comme des membres contagieux, ceux qu'elle aura retranchés de sa table sainte et des autres sacrements comme des profanes, ceux qu'elle aura laissés sous le honteux esclavage du démon, ceux qu'elle aura jugés indignes de rentrer en grâce avec Dieu, et d'avoir aucun droit à l'héritage céleste, ceux-là, dis-je, seront marqués du sceau de la réprobation, et tant qu'ils demeureront sous l'anathème, le ciel sera fermé pour eux. *Tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel.* O vous, mes frères, qui avez fait un triste naufrage en marchant dans les voies de l'iniquité, suspendez vos alarmes, vous aurez dans votre malheur une ressource bien précieuse. Tous ceux que l'Eglise aura fait rentrer dans le bercail, ceux dont elle aura bandé les plaies, ceux qu'elle aura arrosés du sang adorable de son divin Epoux, ceux qu'elle aura revêtus de la robe d'innocence, ceux-là seront purs et agréables aux yeux de Dieu; il sera leur père, ils seront ses enfants, et déjà leur place est marquée dans la céleste Jérusalem. Tel est, mes frères, le sens des paroles du Sauveur, et la promesse éclatante qu'il a faite à son Eglise.

En voici maintenant l'accomplissement. Jésus-Christ, dans un de ces fréquents entretiens qu'il eut avec ses apôtres, après sa résurrection, leur communique, dans les termes les plus exprès et les plus positifs, le pouvoir ineffable qu'il leur avait annoncé: *La paix soit avec vous*, leur dit-il, *je vous envoie comme mon Père m'a envoyé;* la puissance qui m'appartient, je vous la laisse, vous en userez non pas seulement pour instruire les hommes et les rendre enfants de Dieu par le baptême, mais encore pour les réconcilier

avec lui quand une fois ils auront provoqué ses vengeances : *Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis, et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés seront retenus.* Je m'engage à ratifier dans le ciel les sentences que vous aurez prononcées sur la terre : *Accipite Spiritum sanctum: quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.* (*Joan.*, XX, 23.) Prêtez les mains tant qu'il vous plaira aux fureurs de l'hérésie, secondez par vos coupables efforts les monstrueux attentats du libertinage, applaudissez par vos froides plaisanteries aux clameurs de l'impiété ; il sera toujours incontestablement vrai que l'Eglise a reçu de son divin fondateur les clefs du royaume des cieux et qu'elle a l'auguste privilége de lier ou de délier les pécheurs. Mais ce pouvoir si glorieux pour ses ministres, et si consolant pour ses enfants, comment l'exercera-t elle, si vous dites que la confession des péchés n'est pas de droit divin? Comment pourra-t-elle connaître ceux qui sont dignes d'amour ou de haine? comment distinguer avec une sage équité et les crimes qu'il faut remettre et ceux qu'il faut retenir? sur quelle base établir ce discernement si rigoureusement nécessaire, si le pénitent lui-même ne devient pas son accusateur? Vous venez vous présenter au tribunal de la réconciliation et vous demandez humblement au prêtre la grâce de l'absolution. Mais encore un coup, s'il ne connaît point l'état de votre âme, s'il ne sait ni le nombre ni la grandeur de vos crimes, s'il ignore vos dispositions présentes, prononcera-t-il témérairement au hasard ces paroles sacrées : Je vous absous : *Ego te absolvo?* Ah ! mes frères, Dieu confirmerait-il cette absolution inconsidérée, ce jugement précipité, cette sentence dérisoire, ce sacrilége? Quoi ! dans les tribunaux de la justice humaine, on prend tant de précautions pour s'assurer de l'existence, de la nature d'un délit ; on étudie les faits, on les discute, on pèse les diverses circonstances dont ils sont revêtus ; on interroge le coupable, on examine avec une scrupuleuse exactitude chacune de ses réponses ; on les confronte avec les dépositions des accusateurs, et l'on prononce après cela sur le sort de l'accusé. Et quand il est question de vos plus grands intérêts, quand il faut vous placer à la table des anges ou bien vous laisser à celle des démons, quand il s'agit pour vous du ciel ou de l'enfer, le prêtre va prononcer en aveugle sur votre destinée, sans nulle discussion, nul examen, sur les délits dont vous lui faites seulement une accusation vague et générale, en lui disant j'ai péché, et vos péchés seront effacés ! Quelle funeste et monstrueuse illusion !

Non, mes frères, non, le pouvoir que Jésus-Christ a laissé à son Eglise n'est point un pouvoir contraire au bon ordre et destructeur de la morale ; il est renfermé dans les bornes que lui prescrit une raison éclairée ; il est soumis à toutes les formes essentiellement requises dans une justice sagement administrée. Voulez-vous donc qu'elle use de son auguste ministère en votre faveur? montrez-lui votre âme à découvert et ne lui laissez rien ignorer de ce qui doit éclairer son jugement ; faites-lui connaître dans le plus grand détail tous les crimes dont votre conscience est chargée ; faites-lui connaître les coupables habitudes que vous avez contractées, la violence des penchants qui vous entraînent, les scandales que vous avez donnés, et les mesures que vous avez prises pour en arrêter les funestes effets ; sans cette connaissance préliminaire, l'absolution du prêtre serait une absolution nulle, parce qu'elle choquerait, en effet, les règles de l'équité, et même de la raison. En un mot, Jésus-Christ nous a constitués vos juges, dès là qu'il nous donne le pouvoir de lier ou de délier, de remettre ou de retenir vos péchés. C'est donc devant nous, quelque indignes que nous soyons d'un si saint ministère, que vous devez comparaître ; c'est donc entre nos mains que vous devez déposer les pièces relatives à l'instruction de votre affaire ; et quelles sont-elles, mes frères, sinon tous ces péchés griefs dont vous aurez souillé votre âme ; ces péchés honteux que vous avez dérobés à la connaissance des hommes, ces péchés de pensées, de désirs et d'attache sur lesquels vous voudriez vainement vous étourdir. C'est donc à nous qu'il faut en faire l'aveu sans dissimulation et sans feinte ; Jésus-Christ vous l'ordonne en nous disant : Les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous retiendrez seront retenus : *Quorum remiseritis peccata....*

Ouvrons maintenant les fastes de l'Eglise ! Quelle brillante nuée de témoins vient s'offrir à nos regards ! Tous attestent d'une voix unanime que la confession des péchés est un dogme de la foi catholique ; tous déposent éloquemment en faveur de cette incontestable verité ; tous nous la représentent avec des caractères de divinité si frappants qu'il est impossible d'en méconnaître ou d'en obscurcir la céleste origine. Parcourez tous les âges depuis Jésus-Christ jusqu'à nous ; interrogez les monuments les plus authentiques et les plus avérés ; consultez les plus célèbres écrivains de tous les siècles ; suivez la vaste étendue du monde chrétien, partout vous entendrez le même langage, vous trouverez la même croyance, vous rencontrerez les mêmes tribunaux.

Vous nous demandez des preuves de notre foi, philosophes impies, chrétiens infidèles, lâches déserteurs de la religion de vos pères! Eh bien ! venez nous entendre, et dites après cela que nous sommes des imposteurs ou de fanatiques ; mais quel nom donnerez-vous à la plus illustre, à la plus vénérable antiquité, à tous les Pères et les docteurs de l'Eglise, ces personnages si recommandables et par l'étendue de leurs lumières, et par leur attachement à l'Evangile? car je les vois tous réunis, dans la profession de la même foi, annoncer aux fidèles l'étroite obli-

gation de confesser leurs péchés, sans en excepter les plus secrets et les plus monstrueux, établir cette obligation rigoureuse sur la volonté même de Jésus-Christ et le témoignage des Ecritures; mettre au nombre des hérétiques ces esprits superbes et téméraires qui refusent de s'y soumettre. Quel nom donnerez-vous à vos premiers pasteurs, à tous vos pontifes, à ces hommes que le Fils de Dieu a choisis pour gouverner son Eglise, auxquels il a dit : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise.* (*Luc.* X, 16.) Car je les vois souvent assemblés en conciles, non pour imaginer ou introduire parmi les chrétiens le dogme de la confession, mais pour étendre leur vigilance sur l'exacte observation de cette même loi; établir des règlements, porter des ordonnances, infliger des peines et frapper les rebelles des plus terribles anathèmes? Quel nom donnerez-vous à tous ces maîtres de la terre? car je vois les rois et les empereurs, aussi bien que le simple peuple, courber humblement la tête sous le joug austère de la confession. Paraissez donc, intrépides défenseurs de la religion de Jésus-Christ; vous que les fidèles écoutèrent autrefois avec tant de respect et de vénération, paraissez et rendez un nouveau témoignage au dogme sacré que nous professons.

J'ouvre d'abord l'Epître de saint Clément aux Corinthiens, et ce pontife contemporain des apôtres, dont le nom, selon saint Paul (*Philip.*, IV, 3), était écrit au livre de vie, adresse à tous les fidèles cette touchante exhortation: «Tant qu'il nous reste un souffle de vie, nous dit-il, gémissons dans l'amertume de notre cœur sur nos iniquités; le Seigneur pourra s'y laisser fléchir, parce que le temps présent est celui de la miséricorde. Mais quand nous aurons quitté le lieu de notre exil, nous ne pourrons plus confesser nos péchés ni les laver dans les larmes de la pénitence.» Je consulte saint Irénée, cet évêque si voisin des temps apostoliques, et dans son *Livre des hérésies*, il nous apprend que de malheureuses femmes, ayant été séduites par le magicien Marc, se rendaient à l'église fondant en larmes; qu'elles venaient y confesser leurs fautes, et soumettre au pouvoir des clefs la passion honteuse qu'elles avaient conçue pour cet infâme corrupteur. J'interroge Tertullien, et il me dit que le crime est un poids dont la conscience ne peut être déchargée que par la confession; qu'elle est la marque d'une âme repentante, et la dissimulation celle d'un cœur endurci; plus loin (*De pœnit.*, 9) il ajoute que les pécheurs qui, par une honte meurtrière, s'éloignent des tribunaux, courent les risques d'une éternelle réprobation; il les compare à ces malades qui, ne pouvant soutenir les regards d'un médecin, dévorent en secret la douleur qui les mine, et périssent enfin victimes d'une malheureuse timidité. J'écoute le savant Origène (hom. 3 *in Luc.*), et je l'entends qui déclare aux fidèles que s'ils confessent leurs péchés, non pas simplement à Dieu, mais encore à ceux qui peuvent guérir leurs plaies, leurs péchés seront effacés par celui qui a dit : *Je dissiperai vos péchés ainsi que les nuées* (*Isai.*, XLIV, 22); et dans l'homélie 2 sur le psaume XXXVII, il dit : Ceux qui dérobent aux prêtres la connaissance de leurs péchés sont semblables à ces personnes dont l'estomac est fatigué du poids d'une nourriture indigeste; elles demeurent en proie aux douleurs les plus violentes, tant qu'elles retiennent ces funestes aliments; mais si le pécheur vient s'accuser lui-même, s'il se jette humblement aux pieds du prêtre, il arrache aussitôt la cause de son mal, et son âme est soulagée. Je demande à saint Cyprien (*serm. de lapsis*) ce que je dois penser de la confession, et ce grand homme développe toutes les forces de son éloquence pour m'en faire sentir l'importante nécessité : «Que chacun, nous dit-il, confesse sa faute pendant qu'il est encore en ce monde, pendant qu'on peut recevoir sa confession, pendant que la satisfaction qu'il fera sera de quelque mérite aux yeux de Dieu.» Il nous assure que de son temps une malheureuse fille fut frappée d'un coup du ciel pour n'avoir point avoué sa faute avant de participer aux saints mystères; que l'on voyait tous les jours des pécheurs impénitents possédés par des esprits impurs, parce qu'ils ne confessaient pas le secret de leurs péchés; qu'on ne se moque pas de Dieu impunément, qu'il voit tout, qu'il pénètre tout, et que rien n'échappe à ses regards de tout ce que la dissimulation voudrait couvrir. En suivant, mes frères, les annales de l'Eglise selon l'ordre des temps, les preuves et les exemples se multiplient sous mes yeux; je vois un saint Basile avançant, comme une maxime incontestable, qu'il faut nécessairement confesser ses péchés à ceux qui ont reçu la dispensation des mystères de Dieu. Un saint Grégoire de Nysse (*De pœnit.*, lib. III) exhortant les pécheurs à découvrir sans déguisement, au dépositaire de leur conscience, tout ce qu'ils ont de plus intime, à lui faire connaître le fond de leur âme comme ils montreraient au médecin une maladie honteuse et cachée. Un saint Ambroise ouvrant les trésors de la grâce aux plus grands criminels pourvu qu'ils détestent leurs péchés dans toute la sincérité de leur cœur, et qu'ils en fassent une confession humble et entière. Un saint Augustin réfutant, avec cette force de raisonnement qui lui est si naturelle, ces mêmes prétextes dont vous vous autorisez, mes frères, pour vous éloigner de nos tribunaux; que personne ne dise, je fais pénitence en secret et Dieu me voit; c'est assez que celui qui doit me donner ma grâce connaisse le fond de mon cœur; c'est donc en vain, reprend le saint docteur, que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* C'est donc en vain que les clefs ont été confiées à l'Eglise. Quoi! nous prétendons frustrer l'Evangile de son effet? nous rendrons vaines les paroles du Fils de Dieu, et nous oserons promettre ce qu'il n'a jamais prétendu nous accorder? O mes frères, que de graves autorités ne pour-

rais-je pas accumuler encore, si je ne craignais pas de fatiguer votre patience par la multitude des citations et des témoignages! Je vous montrerais un saint Pacien, un saint Léon, pape, un saint Grégoire le Grand, un saint Jean Climaque, un saint Anselme, un saint Bernard, et tant d'autres dont la doctrine est si précise, marchant sur les traces de leurs prédécesseurs, et faisant retentir à vos oreilles le bruit de leurs prédications; mais les bornes de ce discours ne nous permettent pas d'épuiser une aussi riche matière.

Résumons-nous donc et concluons que, de toutes les traditions vraiment apostoliques, il n'en est pas de plus sensibles et de plus frappantes que celle qui regarde la nécessité de la confession; qu'elle n'a tiré son origine d'aucune ordonnance de l'Eglise; que nous la voyons établie dans les siècles les plus reculés comme un usage qui a pris naissance avec le christianisme; que les Pères qui nous l'ont transmise ne citent aucune loi ecclésiastique pour le fondement de cette obligation; qu'ils la trouvent écrite dans l'Evangile en caractères immortels, et qu'enfin ils lui attribuent une vertu que ne saurait lui donner une institution purement humaine : le pardon des péchés, l'abolition des plus noirs attentats : donc elle prend sa source dans la volonté de Jésus-Christ, et c'est le témoignage authentique que lui rend la plus religieuse et la plus vénérable antiquité. Dès le troisième siècle, on regarde l'usage des clefs pour absoudre les pécheurs, après s'être humblement confessés, comme un caractère distinctif de la véritable Eglise : « Il faut savoir, dit Lactance, l'homme le plus éloquent de son temps, il faut savoir que l'Eglise véritable est celle où se trouve la confession et la pénitence qui guérit efficacement les plaies auxquelles nous expose l'humaine fragilité. »

Mais la confession, (demanderez-vous, n'a-t-elle pas été regardée comme un simple conseil, une pratique salutaire, et non comme une obligation rigoureuse à laquelle on doive s'assujettir? ou bien, n'a-t-on jamais cru dans l'Eglise qu'il y eût pour les pécheurs, indépendamment de la confession, une autre planche après le naufrage, un autre moyen de rentrer en grâces avec Dieu? Non, mes frères, non, le précepte de la confession a toujours été généralement et rigoureusement observé dans le christianisme. On ne pensait pas même qu'il fût possible d'éteindre les feux de l'enfer par les larmes de la pénitence, lorsque ces larmes ne conduisaient pas le pécheur aux pieds de nos tribunaux. Il faut parcourir une longue suite de siècles pour rencontrer quelques-uns de ces esprits superbes qui aient tenté d'arracher aux fidèles ce dogme précieux, les premiers qui conçurent ce projet impie ne paraissent que vers la fin du VIIIe siècle, mais ils ne forment aucun parti; les peuples s'attachent fortement à la foi de leurs pères, ils repoussent avec indignation le levain empoisonné que leur offrent des mains perfides; et cette profane nouveauté serait ensevelie depuis sa naissance dans un éternel oubli, si l'auteur le plus célèbre de ce temps ne nous en eût conservé la mémoire. Six siècles entiers vont s'écouler encore, et l'usage de la confession sera maintenu dans tout l'empire chrétien comme un dépôt sacré, une tradition divine, un devoir indispensablement nécessaire; il était réservé aux malheureux auteurs de la prétendue réforme, de s'élever avec tant d'impudence et d'amertume contre une loi si constante et si positive. Et plusieurs d'entre vous, mes frères, ne rougissent pas de renouveler dans le sein de l'Eglise les horribles blasphèmes de Luther et de Calvin. O honte! ô douleur! vous êtes chrétiens, nous dites-vous, et vous anéantissez le pouvoir des clefs, vous méconnaissez les droits que Jésus-Christ nous a confiés, vous fuyez cette piscine salutaire où viennent s'ensevelir les plus longues et les plus fâcheuses infirmités; mais cette religion dont vous portez encore quelque livrée, vous l'avez reçue de vos pères, et vos pères venaient invoquer le ministère des prêtres, et leur confesser les fautes dont ils se trouvaient coupables.

Ouvrez, en effet, l'histoire de l'Eglise, et vous verrez les évêques, devenus d'abord ministres de la réconciliation, se décharger ensuite d'une partie de ce fardeau sur les simples prêtres, pour subvenir à cette foule de pénitents dont ils étaient comme assiégés. Vous verrez un saint Ambroise accueillir avec une bonté si touchante tous les pécheurs qui venaient lui découvrir leurs faiblesses, s'attendrir vivement sur leur état, et les forcer en quelque sorte de mêler leurs larmes avec les siennes; un saint Cyprien exhorter son peuple à la pénitence, et ranimer son ardeur par l'exemple de ces âmes droites qui déclaraient aux prêtres non-seulement les actions criminelles qu'elles avaient faites, mais jusqu'aux pensées les plus secrètes de leur cœur. S'agit-il d'approcher de la table sainte et de se nourrir du pain des anges? il faut s'y préparer par la grâce de la confession, c'est la pratique de tous les temps. Quoi de plus pressant sur ce sujet que les exhortations d'un saint religieux du VIe siècle : « Si vous aviez les mains sales, s'écriait Anastase de Sina, vous n'oseriez toucher les vêtements d'un roi, et comment oserez-vous recevoir le Roi des rois dans un cœur souillé par le péché? Confessez donc vos péchés à Jésus-Christ par les prêtres; condamnez vos actions, et ne soyez pas le jouet d'une malheureuse et cruelle timidité. » Vous nous demandez, mes frères, si les chrétiens autrefois se confessaient, mais ces formules d'examen qui portent sur elles-mêmes l'empreinte de la plus haute antiquité, ces formules d'examen qu'on laissait entre les mains des fidèles pour soulager leur mémoire dans la recherche de leurs péchés, et les préparer au sacrement de la réconciliation; ces anciennes liturgies où le prêtre semble à chaque instant interrompre le sacrifice pour intercéder

plus spécialement auprès de l'auguste victime en faveur des âmes dont ils avaient la confiance ; ces sages précautions que prenaient les premiers pasteurs pour satisfaire les besoins des malades ; ces règlements et ces ordonnances que portent les conciles, soit pour déterminer le temps de la confession, soit pour en développer les avantages ou les dispositions, soit pour en prévenir les abus ; tout cela ne démontre-t-il pas que le précepte de la confession a toujours été regardé, toujours été observé dans l'Eglise de Jésus-Christ comme un précepte vraiment divin ? Transportez-vous dans le palais des princes, et vous voyez ces dieux de la terre déposer humblement le faste de la grandeur et se présenter comme les derniers de leurs sujets devant ces tribunaux que vous nous peignez sous des couleurs si fausses et si odieuses. Le fait est consigné dans l'histoire de leur règne ; dans les camps mêmes, et malgré la licence des armes, nous voyons des prêtres établis par le concours des deux puissances pour entendre les confessions des soldats et leur imposer une pénitence qui répond à la gravité de leur délit. (LABB., t. VI, p. 1534.)

Après des autorités si respectables et des preuves si convaincantes, que faut-il penser, mes frères, de ces prétendus esprits forts que nous avons vus naître du sein même de l'Eglise, et qui s'élèvent avec une témérité sacrilége contre le dogme que nous professons ? Ils nous regardent avec une insultante pitié, et vous les entendez qui déplorent dans leurs livres et dans leurs discours notre aveugle crédulité. Mais le précepte de la confession n'est-il pas appuyé sur la parole même de Jésus-Christ, proclamé par la voix de tous les siècles comme une vérité dogmatique et fondamentale, reçu de tout le monde chrétien avec une religieuse vénération ? C'est donc un précepte divin, puisque tous les monuments de la religion en font foi ; vous venez de le voir. Montrons maintenant que ce précepte ne peut être que divin dans son origine, car c'est aussi le témoignage que la raison est forcée de lui rendre.

DEUXIÈME PARTIE.

A voir cette licence effrénée qui règne aujourd'hui dans les discours du monde sur les matières religieuses, cette présomptueuse légèreté avec laquelle on se moque de notre attachement à la foi et de notre soumission aux ordonnances de l'Eglise, cette hardiesse de décision qui tranche d'un seul mot sur les questions les plus épineuses et les plus délicates, ne dirait-on pas, mes frères, que le monde ne fut jamais plus éclairé sur ses devoirs que dans ce siècle de corruption et de scandale ? Et quand on prête une oreille attentive à ces prétendus oracles, on rougit de l'ignorance des uns, on est extrêmement choqué de l'orgueil des autres, et l'on verse des larmes amères sur l'aveuglement criminel où presque tous sont plongés. Vous les avez entendus, sans doute, ces chrétiens impies, plaindre, avec un sourire dédaigneux, la simplicité de nos pères, et condamner ouvertement l'usage de la confession sacramentelle : imbus des maximes d'une éducation vicieuse, ils avouent s'être confessés dans leur enfance ; mais, éclairés bientôt par des lumières plus sûres, ils ont secoué hardiment un joug si honteux pour la raison. Et la confession, nous disent ces beaux discoureurs, ils l'ont rangée dans la classe des vieux préjugés que le fanatisme et l'ignorance entretiennent parmi nous ; et quelles sont donc ces raisons si lumineuses qui les ont détrompés ? Les voici, mes frères ; et vous persuaderez-vous que l'impudence puisse dicter encore de semblables discours ?

Les hommes aux pieds desquels on veut nous traduire, s'écrient-ils, sont sujets aux mêmes passions que nous ; ils sont faibles comme nous, pécheurs comme nous ; de quelle autorité peuvent-ils être revêtus pour effacer des souillures que peut-être ils ont contractées les premiers ? Nous avons la servitude en horreur, et nous ne sommes pas assez stupides pour nous soumettre aux volontés de ces vils ambitieux qui ont entrepris de dominer sur les consciences ; car la confession est certainement l'ouvrage des hommes, et les prêtres ont abusé de l'ascendant qu'ils avaient sur les âmes pour leur en faire un devoir religieux. On ne se confessait pas dans les premiers temps ; aujourd'hui même il existe des peuples innombrables chez lesquels cet usage est parfaitement ignoré, vont-ils pour cela hors de la voie du salut ? Mais combien parmi nous qui, n'approchant pas du sacrement de la pénitence, ne laissent pas que d'être des personnages fort estimables ? Ils sont justes, patients, charitables, sensibles à tous les besoins de leurs frères, et d'une probité dont rien ne saurait faire fléchir la droiture. Vous en voyez, au contraire, qui passent des heures entières aux pieds d'un confesseur, et qui sont durs, hautains, capricieux et insupportables à tout le monde. Ne voit-on pas d'ailleurs les abus inséparables d'un ministère qui donne aux prêtres une si grande autorité sur les personnes dont ils ont gagné la confiance ? Est-il rien de si sacré dans les familles dont ils ne puissent avoir une connaissance claire et détaillée ? Enfin, mes frères, que ne dit-on pas ? Vous en êtes tous les jours peut-être les tristes témoins, et peut-être plusieurs d'entre vous ont applaudi quelquefois à ce langage impie.

Et c'est avec des assertions aussi vagues, des accusations aussi dénuées de preuves, des craintes aussi méprisables, que l'incrédule prétend renverser un précepte évidemment contenu dans la sainte Ecriture, appuyé du suffrage de tous les Pères, autorisé par la pratique de tous les siècles, et soutenu par l'usage universel de l'Eglise. Mais si nous établissions nos dogmes sur des motifs aussi frivoles et des fondements aussi ruineux, avec quelle audace ne s'élèveraient-ils pas contre nous ? Enivré par l'éclat de son triomphe, ne crierait-il pas de toutes ses for-

ces à l'imposture! au fanatisme! Quelle étrange manière de raisonner, mes frères! Au lieu d'étudier les monuments de la foi pour fixer avec sagesse l'objet de votre croyance, vous consultez vos passions, et c'est d'après le cri qu'elles font entendre que vous effacez de l'Evangile le dogme sacré de la confession. Enfants de ténèbres, descendez dans la corruption de votre cœur; vous y trouverez tous les motifs de votre incrédulité; oui, dans la corruption de votre cœur; car, soyez ici de bonne foi, chrétiens, et dites-nous la malheureuse époque où vous commençâtes à vous éloigner de nos tribunaux. L'Eglise vous voyait autrefois avec tant de satisfaction fréquenter les sacrements, et déposer dans le sein de ses ministres jusqu'aux moindres inquiétudes dont votre conscience était agitée: la confession n'était point alors un tourment pour votre âme; vous y puisiez des secours abondants de grâces précieuses; elle était pour vous une source féconde des plus douces consolations. Ah! mon cher frère, c'est que votre conduite était régulière et vos mœurs innocentes; vous n'aviez pas d'intérêt à contester à l'Evangile ni ses dogmes ni sa morale, et vous n'aviez garde, sans doute, de dépouiller encore la confession du sceau de cette divine autorité dont elle vous paraissait revêtue. Mais quand vous fûtes tombés dans certains déréglements, et que le vice eut pour vous de flatteuses amorces, vous ne pûtes vous résoudre à découvrir aux prêtres les plaies profondes dont votre âme était envenimée; vos coupables habitudes se fortifièrent avec le temps, le pardon de vos crimes était attaché à des conditions trop dures et trop onéreuses, vous dédaignâtes le pouvoir des clefs, et la confession ne parut bientôt à votre esprit aveuglé que l'ouvrage de l'orgueil et de la politique. Oui, mes frères, voilà la source de votre incrédulité: c'est dans la dépravation de vos mœurs que vous avez puisé ces déplorables raisonnements qui vous séduisent, et cette prétendue force d'esprit qui vous écarte de nos tribunaux.

Reprenons, en effet, ces raisons si triomphantes que vous nous opposez. Les ministres de la réconciliation, nous dites-vous, ne sont point à l'abri des misères de l'humanité. Ils sont faibles comme nous, pécheurs comme nous. Mais, s'ils étaient des anges, vous craindriez de ne pas les trouver assez compatissants à vos maux; et, parce qu'ils sont hommes, leur fragilité vous scandalise. Quelle funeste disposition! Mais Dieu veut que vous soyez conduits par des hommes, éclairés par des hommes, formés par des hommes, réconciliés par des hommes. Mais vous condamnez le plan que la Providence a choisi pour le gouvernement du monde. Il nous confie sa puissance et nous constitue ses lieutenants sur la terre.

Nous avons la servitude en horreur, ajoutez-vous, et nous rompons une chaîne qui nous paraît trop pesante. Vous avez la servitude en horreur! Eh bien! secouez le joug humiliant que le démon vous impose, comprimez la violence de vos passions tyranniques, faites un divorce éternel avec ces damnables habitudes qui vous déshonorent, cessez d'être les esclaves du péché. Voilà la plus vile et la plus odieuse servitude, et le ministère des prêtres vous en affranchit.

La confession est l'ouvrage des hommes, poursuivez-vous, et les prêtres ont abusé des pouvoirs qu'ils exerçaient sur les peuples pour leur en faire une loi. Raisonneurs frivoles!... Arrachez donc du saint Evangile ces paroles mémorables que nous avons citées, dites que les apôtres vous ont indignement trompés, et que la Divinité, de concert avec ces vils imposteurs, secondait par des prodiges leurs criminels efforts; dites que l'Evangile est un tissu de fables et de mensonges; que cependant il a changé la face de l'univers, et qu'il ne s'est trouvé personne qui ait pensé dire, comme vous, que la confession était l'ouvrage des hommes.

On ne se confessait pas dans les premiers temps, continuez vous, et même à présent il existe des peuples sans nombre chez lequels cet usage est parfaitement inconnu. O, mes frères, oserez-vous le dire encore qu'on ne se confessait pas dans les premiers siècles, et les nombreux témoignages que vous avez entendus n'ont-ils pas détruit cette misérable prétention? S'il existe des nations où cette pratique ne soit point observée, ah! c'est qu'elles se sont plongées dans les ténèbres de l'hérésie, ou que le flambeau de la foi n'a point encore lui sur ces malheureux peuples. Lorsque des hommes apostoliques ont eu le bonheur de pénétrer dans ces contrées et de leur présenter les premiers éléments de la foi, avec quelle reconnaissance et quelle docilité n'embrassèrent-elles pas une religion dont les pratiques vous semblent si pénibles.

Nous objecterez-vous encore l'injurieux parallèle de vos vertus et de vos vices? Quoi! depuis que vous n'approchez plus du sacrement de la pénitence, vous êtes devenus des hommes parfaits, et, dans le commerce de la vie, il n'est pas un défaut que l'on puisse vous imputer avec justice; et nous, à la honte du christianisme dont nous faisons profession, nous sommes durs, hautains, capricieux et insupportables à tout le monde. Si ce reproche est fondé, mes frères, car je ne prétends point vous ravir ce glorieux tribut d'éloge que vous vous décernez avec une si douce complaisance; si ce reproche est fondé, Dieu saura venger un jour l'abus sacrilége que nous aurons fait de ses grâces; mais vous, vous expierez dans les flammes le mépris audacieux que vous en avez conçu.

Enfin, votre délicatesse est effrayée des abus criants qu'entraîne avec soi le ministère de la confession, et vous prétendez qu'il n'est rien de si sacré dans les familles qui ne parvienne aussitôt à la connaissance des prêtres. Mais ces abus que votre irréligion grossit à son gré, l'Eglise les a rendus presque impossibles; sa sagesse les prévient, sa sainteté les condamne et sa justice les punit avec une inflexible rigueur. Pour vos secrets domestiques, renfermez-les dans l'enceinte de vos familles, et s'ils n'ont rien qui puisse alarmer vos consciences, ne prolongez pas

des confessions qui sont aussi fatigantes pour l'auditeur que pour le pénitent.

Voyez maintenant, chrétiens, ce qu'il faut penser de cette foule de difficultés qu'on nous oppose dans le monde pour anéantir le dogme de la confession? Ne servent-elles pas plutôt à l'établir; et, loin d'affaiblir nos preuves, n'ai-je pas eu raison d'avancer qu'elles leur donnaient une nouvelle force et un nouvel éclat? Mais ne nous bornons point à répliquer à nos adversaires et montrons-leur encore, en finissant, qu'à ne consulter ici que les lumières de la raison, tout homme sensé est forcé de convenir que l'établissement de la confession est l'ouvrage d'un Dieu.

O vous donc qui prétendez que cette pratique, si constamment et si universellement reçue dans l'Eglise, n'a pas Jésus-Christ pour auteur, montrez-nous sa véritable origine et déchirez enfin le funeste bandeau qui nous aveugle. S'il faut la mettre au nombre de ces institutions purement humaines, quel est donc le grand politique qui lui a donné naissance? dans quel siècle, dans quel climat et de quelle manière s'est-elle établie parmi nous? a-t-elle trouvé des contradicteurs, sinon dans le peuple grossièrement avide de nouveautés, au moins dans les savants, dans les hommes éclairés et dans ceux qui se piquent d'une éducation mieux cultivée? ou bien a-t-elle été reçue avec un religieux respect et sans aucune réclamation? Sont-ce les rois ou les prêtres, qui les premiers, en ont donné l'idée? les uns pour enchaîner les peuples à leurs sceptres, et les autres pour exercer sur les consciences le plus affreux despotisme? Ah! de grâce, dissipez le charme qui nous enchante. Mais vous ne répondez rien que de vague à ces questions importunes; vous n'alléguez rien de précis, rien d'authentique; vous ne citez aucun fait qui soit capable de répandre quelque jour sur toutes ces obscurités. Donc vous demeurez sur tout cela dans une ignorance profonde; donc vos imputations sont téméraires et calomnieuses' donc il est faux que la confession soit l'ouvrage des hommes. Rassurez-vous, hommes de peu foi, la religion de vos pères est établie sur des fondements trop solides pour être jamais ébranlée par les clameurs de l'impiété. Donnons, en effet, à notre raisonnement toute la force et l'évidence dont il est susceptible, et nous ferons sentir à l'incrédule que la raison voit clairement l'œuvre de Dieu là où sa superbe philosophie n'aperçoit que le fruit de l'ambition et de la politique. Rendez-vous attentif à ces deux propositions: nul homme sensé n'a jamais pu former le projet impie d'asservir ses semblables par le lien de la confession, et si cette folle entreprise eût flatté son orgueil, vainement il eût tenté d'en poursuivre l'exécution. Et d'abord, mes frères, comment concevoir la pensée d'appesantir le joug de l'Evangile par une pratique aussi dure et aussi révoltante? Il fallait donc faire descendre du ciel une loi monstrueuse et inconnue jusqu'alors à toute l'Eglise, la présenter aux peuples comme un ordre émané de Dieu, et lui donner en apparence les caractères d'une tradition vraiment apostolique. Il fallait imposer silence à l'univers et lui faire goûter un précepte qui choque toutes les idées, révolte toutes les passions, qui soulève tous les esprits, et qui, par cela seul, était fait pour déconcerter les faibles efforts de la sagesse humaine. Il fallait, en violant à la fois toutes les convenances, en frondant tous les préjugés, en sacrifiant tous les intérêts, en forçant toutes' les lois, qui régissent les hommes dans l'ordre moral, mêlant tous les sexes, tous les âges, confondant dans la même classe les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les prêtres et les laïques; il fallait, dis-je, obliger tous les chrétiens à se prosterner devant des hommes, et à leur découvrir toutes les plaies de leur âme, et jusqu'aux plus sombres replis de leur cœur. Quelle étrange conception, mes frères! quel est le mortel assez téméraire pour oser suivre une pareille entreprise? Est-ce là le plan que les novateurs ont suivi dans les diverses attaques qu'ils ont portées à la religion de Jésus-Christ? N'ont-ils pas mieux étudié la trempe générale de l'esprit humain, pour abuser ensuite plus aisément de son aveugle crédulité? N'ont-ils pas constamment flatté les passions, au lieu de les irriter et de les aigrir? n'ont-ils pas surtout épargné la multitude, toujours prompte à seconder leurs coupables efforts? Mais ici quel contraste! Ils obligent les époux à déclarer ces crimes honteux qu'ils commettent à l'ombre du mariage; les vindicatifs à montrer au dehors ce mortel venin dont leur cœur est gonflé, les ambitieux à dévoiler ces mouvements inquiets qui les agitent et ces démarches rampantes qui les déshonorent, les usuriers à découvrir ces voies iniques et tortueuses dont ils se servent pour accumuler des richesses, les avares à exposer cet amas d'or et d'argent qu'ils prennent tant de soins de dérober à la connaissance même de leurs amis et de leurs proches, les libertins à faire le récit humiliant des horribles excès auxquels ils s'abandonnent, les faux amis à s'accuser de ces noires trahisons et de ces cruelles perfidies qui sont la honte et l'opprobre de l'humanité, les hypocrites à se dépouiller du masque trompeur qui couvre leur honteuse nudité; tous les hommes, en un mot, à se montrer à découvert avec toutes leurs passions et tous leurs vices. Voilà la confession, mes frères, c'est de toutes les observances religieuses la plus contraire à la nature et la plus accablante pour l'amour-propre. Donc, à parler humainement, elle est aussi la plus absurde et la plus impraticable, aux yeux du philosophe; donc il n'aurait jamais conçu le projet insensé de l'établir sur la terre.

Mais supposons qu'il se soit trouvé quelqu'un de ces esprits audacieux que les difficultés ne font qu'enhardir davantage, et que cet homme ait entrepris d'introduire dans l'Eglise cette profane nou-

veauté, pensez-vous, mes frères, qu'il aurait eu quelque succès? Quelle étrange révolution n'aurait-il pas opérée dans les esprits! quelle dissonance dans les idées! quel soulèvement dans toute l'étendue du monde chrétien! Tous les fidèles ensemble auraient-ils accepté sans murmure une pratique qui, selon vous, met les consciences à la torture? auraient-ils béni la main qui venait encore aggraver leur joug, au lieu d'en adoucir la rigueur? ou plutôt les enfants n'auraient-ils pas dit à leurs pères : que la confession des péchés était un dogme inouï chez les chrétiens, et qu'ils n'avaient rien vu de semblable dans les monuments de la foi? Les évêques auraient-ils pu garder un silence opiniâtre et négliger ainsi le soin de leurs troupeaux? les simples prêtres seraient-ils restés neutres dans ces conjonctures alarmantes? les docteurs auraient-ils abandonné lâchement les intérêts de la religion et retenu la vérité captive entre leurs mains? et tous les peuples chrétiens n'auraient-ils pas élevé la voix pour repousser la tyrannie?

Que vous connaissez peu le caractère de l'espèce humaine, ô vous qui prétendez que dans un point aussi délicat que celui de la confession, il est si facile aux novateurs d'en imposer aux fidèles et d'abuser ainsi de leur humble simplicité! Mais quand une main téméraire osa porter atteinte au dépôt de la foi; quand un Arius, un Nestorius, un Eutychès dans les premiers siècles; quand un Wiclef, un Luther, un Calvin, dans ces derniers temps; quand de nos jours mêmes de prétendus réformateurs, apôtres zélés de l'ancienne discipline, commencèrent à propager leurs déplorables systèmes, on a pris feu dans l'Eglise, on a sonné l'alarme; des milliers de voix se firent entendre, et ces nouveautés sacriléges furent bientôt marquées du sceau de l'anathème. Et quand il est question d'un précepte qui porte l'effroi dans le secret des consciences, d'un précepte auquel on ne s'assujettit qu'avec une violence extrême, tous les chrétiens l'auront admis avec une docilité respectueuse et sans faire éclater la moindre réclamation. Quel monstrueux paradoxe! et quel renversement dans toutes les idées!

Mais il est possible, dira-t-on, qu'une pratique, libre et volontaire dans son origine, suggérée d'abord par une pieuse dévotion, accréditée bientôt par le zèle et la ferveur des premiers chrétiens, soit devenue par le laps des temps une obligation générale et indispensable à tous les fidèles. Les prêtres auront habilement profité de ces heureuses dispositions pour transformer en précepte un simple conseil. Il faut avouer, mes frères, qu'elle a des caractères de divinité bien frappant, la religion sainte que nous professons, puisque l'incrédule est réduit à se renfermer dans des conjectures si vaines et si frivoles. On a recours à des *peut-être* pour anéantir le symbole de notre foi; mais nos preuves ne viennent-elles pas encore se reproduire elles-mêmes avec toute leur force? Quoi! les apôtres du mensonge pourront impunément confondre les opinions avec les dogmes, les préceptes avec les conseils, et personne ne découvrira cet horrible attentat; quel funeste enchantement. On imagine des suppositions; mais des suppositions toutes gratuites tiendront-elles aussi contre cette foule de monuments que nous fournit la plus haute et la plus respectable antiquité. Depuis les apôtres jusqu'à nous, la confession a toujours été regardée dans l'Eglise comme un article de foi; l'Eglise a toujours cru, toujours enseigné que ce n'était point assez de confesser à Dieu ses péchés, mais qu'il fallait aussi les confesser au prêtre, non pas seulement en général, mais d'une manière détaillée et clairement circonstanciée; non pas simplement pour exercer un acte d'humilité ou pour apaiser les remords d'une conscience agitée, mais pour remplir une obligation rigoureuse, un précepte divin. Voilà, mes frères, le cri de tous les siècles.

Ouvrez donc les yeux à la lumière; courez vous jeter enfin dans les bras de votre Dieu, âmes infortunées qui avez été trop longtemps le triste jouet d'une fausse et cruelle philosophie; rétablissez maintenant la grande affaire de votre salut, et déchargez-vous du poids énorme de vos iniquités, et les déposez, avec une humble et entière confiance, dans le sein de ces ministres que vous avez outragés. Avec quelle touchante consolation ne verseraient-ils pas sur vos plaies le sang adorable de Jésus-Christ! Car vous l'avez vu, mes frères, la raison est forcée de convenir que l'établissement de la confession est l'ouvrage d'un Dieu; jamais, non jamais un homme sensé n'aurait conçu le projet impie d'asservir ses semblables par le lien de la confession; et si cette folle entreprise eût flatté son orgueil, vainement il eût tenté d'en poursuivre l'exécution. Vous nous opposez, ou plutôt la passion dans vous nous oppose ces sophismes trompeurs; ils fortifiaient donc nos preuves au lieu de les affaiblir. Ajoutez au témoignage de votre raison les monuments les plus incontestables de votre foi : l'Ecriture, les Pères, une possession de dix-huit siècles, et vous rendrez d'immortelles actions de grâces à votre Dieu qui vous laisse entre les mains un moyen si puissant pour vous réconcilier avec lui, et rentrer dans vos droits à l'heureuse immortalité que je vous souhaite.

DISCOURS II.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

PREMIÈRE PARTIE (1).

C'est dans la personne adorable de Jésus que nous devons étudier la personne de Marie, et les grandeurs de l'un serviront à nous donner une idée des grandeurs de l'autre. Oui, mes frères, il faut avoir les yeux

(1) Le manuscrit ne contient ni texte ni exorde.

constamment attachés sur cet Homme-Dieu pour trouver un portrait fidèle de sa très-sainte mère. On ne me propose pas seulement de monter sur une montagne ou de pénétrer au-dessus de la sphère de l'air et des étoiles, disait un saint évêque des premiers siècles, en faisant l'éloge de Marie, il faut que la grâce de l'esprit qui m'accompagne m'élève au-dessus des chœurs des anges ; il faut que j'efface la splendeur des trônes et la puissance des principautés et des vertus ; il faut que je surpasse la vivacité des chérubins, l'agilité des séraphins qui se balancent sur six ailes, et la perfection des autres créatures, s'il en est encore de plus parfaites. Quand je serai parvenu jusqu'à cette hauteur, il ne sera pas encore temps de m'arrêter : il faudra que je porte mes regards sur la gloire même de la Divinité, afin qu'étant pénétré de cette splendeur éternelle, je puisse parler dignement de la mère de Dieu. Ainsi parlaient nos pères et nos maîtres dans la foi. Tout ce que je dirai de la personne de Jésus, je pourrai donc le dire avec une juste proportion de la personne de Marie : les richesses de l'un deviendront en quelque façon les richesses de l'autre. Ainsi, parce que Jésus est, sans contredit, ce qu'il y a de plus élevé au ciel et sur la terre, étant le fils d'un Dieu, Marie ne sera-t-elle pas, après lui, la plus grande et la plus élevée d'entre toutes les créatures étant la mère d'un Dieu ?

Suspendez vos craintes, ô vous qui m'accusez peut-être en secret d'une imprudente exagération. Quand je compare ici Marie à Jésus, je n'ignore pas qu'il y aura toujours une distance infinie entre le fils et la mère : le fils est Dieu, la mère est une pure créature ; le fils a par lui-même tout ce qu'il a, il est riche de son propre fonds ; la mère n'a rien par elle-même, elle n'est riche que des biens de son fils, elle n'a de vertu et de mérites que par la vertu et les mérites de son fils. Mais que dis-je ? Je parle ici devant l'auditoire le plus instruit et le plus éclairé. Eh ! qu'ai-je besoin de justifier une comparaison autorisée par l'Esprit-Saint lui-même, et souvent employée par l'Eglise son épouse, cette colonne de la vérité contre laquelle viennent se briser toutes les nouveautés et les erreurs. L'Esprit-Saint l'autorise, cette comparaison, en s'appliquant, si j'ose le dire, à nous montrer l'inséparable union que la sagesse éternelle a établie entre Jésus et Marie, et l'Eglise, fidèle interprète de ses oracles, s'empresse d'en faire ressortir tous les traits, en nous développant à son tour les caractères de ressemblance qu'elle aperçoit entre le fils et la mère.

Je dis d'abord que l'Esprit-Saint semble s'être appliqué à relever à nos yeux cette union merveilleuse que la sagesse divine a établie entre Jésus et Marie, union vraiment digne de l'admiration des anges et des hommes, dont on ne trouve la source que dans les profondeurs de l'éternité. Si nous portons, en effet, nos pensées au delà des temps, nous verrons Marie unie avant tous les siècles à Jésus-Christ, son fils, dans les conseils du Très-Haut, car le premier objet que s'est proposé la sagesse incréée dans ses ouvrages, n'est-ce pas Jésus-Christ et avec lui Marie sa mère ? Les livres saints nous annoncent qu'elle est sortie la première de ses idées éternelles ; qu'elle a été conçue lorsque les abîmes n'étaient pas encore, que Dieu l'a possédée dès le commencement de ses voies, qu'il l'a prédestinée de toute éternité, qu'elle avait part à la formation des cieux et qu'elle présidait en quelque sorte à tous ses ouvrages : *Cum eo eram cuncta componens.* (*Prov.*, VIII, 30.) Je sais, mes frères, que ces expressions si pompeuses regardent proprement le Verbe éternel : mais l'Eglise, toujours dirigée par l'Esprit-Saint, les applique souvent à Marie dans ses divins offices. Mais pour nous peindre Marie, elle se sert des mêmes traits, des mêmes couleurs dont s'est servi l'Esprit-Saint pour nous peindre le Verbe de Dieu, et pourquoi, mes frères ? Parce que, dans les desseins de la très-sainte et très-adorable Trinité, tout ce qui se faisait pour le fils regardait aussi sa divine mère : parce que, selon le plan arrêté dans les conseils éternels, la rédemption des hommes qui devait être le fruit des mérites de Jésus, devait être aussi dans un sens véritable le fruit des mérites de Marie, unis inséparablement aux mérites de son fils. Ils devaient concourir et chacun d'une manière proportionnelle à sa nature au grand ouvrage du salut du monde. Un homme et une femme avaient perdu le genre humain ; la sagesse divine a voulu qu'un homme et une femme le sauvassent. Qu'elle est admirable, qu'elle est auguste cette union du fils et de la mère ! Je les vois exercer l'un et l'autre un domaine universel sur toutes les créatures ; une influence commune dans l'ordre du salut et de la grâce : domaine et influence dont il est parlé dans mille endroits des livres saints, et que l'Eglise attribue hautement à Marie aussi bien qu'à Jésus-Christ.

Si du sein de l'éternité nous descendons à la naissance des temps, elle se montre à nos regards sous des couleurs plus sensibles, l'inséparable union de Jésus et de Marie. Après la chute de nos malheureux parents, Dieu leur promet un rédempteur ! Jésus est ce rédempteur : mais Marie n'est-elle pas clairement annoncée dans ces paroles à jamais mémorables ? *Je mettrai mes inimitiés entre toi et la femme ; elle t'écrasera la tête : « Inimicitias ponam inter te et mulierem ; ipsa conteret caput tuum.* » (*Gen.*, III, 15.) Rappelez-vous, mes frères, les magnifiques promesses que fit le Seigneur aux saints patriarches, relisez les oracles des prophètes, parcourez tous les symboles dont l'Ancien Testament est rempli ; vous verrez Marie promise partout, annoncée partout, figurée partout avec son fils. La première figure de Jésus-Christ c'est Adam, et la première figure de Marie c'est Eve. Tous les hommes illustres de l'ancienne loi furent les figures de Jésus-Christ, et toutes les femmes illustres, les figures de Marie. Mille symboles

mystérieux ont représenté Jésus-Christ, et mille symboles mystérieux ont représenté Marie ; c'est le langage de tous les Pères.

Mais laissons là, si vous le voulez, les ombres et les figures ; considérons l'union intime de Jésus et de Marie dans la plénitude des temps. Oh ! qu'elle éclate d'une manière bien plus ravissante encore, et qui pourrait en expliquer les merveilles ? Le Verbe divin, renfermé pendant neuf mois dans les entrailles de Marie, ne fait plus avec elle, si je puis ainsi parler, qu'une même chose; il passe entre ses bras toute son enfance, il repose sur son sein virginal, il se nourrit de son lait, et la substance de la mère devient la substance du fils : *Caro Christi, caro Mariæ.* Jusqu'à l'âge de trente ans, Jésus n'a point d'autre société que celle de Marie. Même habitation, même repas, même fortune, mêmes exercices, mêmes inclinations, mêmes sentiments ; elle eut part à toutes ses épreuves, à tous ses travaux, à tous ses opprobres, à toutes ses douleurs, à toutes ses joies. Union de tendresse et d'amour, union de zèle et de charité, union de désir et de volonté sur la terre, et maintenant dans le ciel union de bonheur et de gloire.

Mais de là, mes frères, quelle conformité, quelle ressemblance entre Jésus et Marie ! celle-ci devient pour le ciel un objet d'admiration, et les anges étonnés la contemplent avec des transports ineffables. Quelle est cette incomparable Vierge ? s'écrient-ils : *Quæ est ista?* Jésus lui communique sans réserve tout ce qui lui est propre, il se plaît à l'orner de toutes ses grâces, à la combler de tous ses biens, à la rendre en un mot sa plus vraie, sa plus parfaite image sur la terre. O le riche tableau ! que ne puis-je vous en dessiner tous les traits, vous en découvrir toutes les beautés, et présenter à vos regards tous les caractères de ressemblance qui éclatent entre le fils et la mère ! Ressemblance dans les perfections et les vertus, dans les qualités et les titres, dans les distinctions et les priviléges, dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire, et enfin dans les honneurs que l'Eglise rend au fils et à la mère. Et d'abord ressemblance dans les perfections et les vertus. Je vois et j'adore dans Jésus le magnifique assemblage de toutes les perfections divines et incréées. Bonté souveraine, sagesse ineffable, puissance sans bornes, miséricorde infinie ; ne reconnaissez-vous pas à ces traits l'adorable Jésus ? Mais je vois et j'admire dans Marie l'heureuse réunion de toutes les perfections créées : tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant elle ; elle est le plus grand prodige du monde. Jésus est la sainteté par essence; Marie participe en quelque sorte à ce divin attribut, parce qu'elle est la plus excellente et la plus parfaite de toutes les créatures. Jésus est la sagesse même. Marie a mérité d'être appelée le siége et le trône de la sagesse : *Sedes sapientiæ.* Jésus est le père des pauvres ; Marie est proclamée la mère des pauvres : *Mater pauperum.* La puissance de Jesus est sans bornes; celle de Marie l'est aussi. Son fils l'a rendue la maîtresse et la dispensatrice de tous ses dons ; sa prière est toute-puissante auprès de lui : *Omnipotens supplex;* c'est l'expression d'un Père.

Ressemblance dans les qualités et les titres. Jésus est notre roi, Marie est notre reine; Jésus est notre Seigneur, Marie est notre Dame ; Jésus est notre père, Marie est notre mère; Jésus est notre avocat, notre médiateur, Marie est notre avocate, notre médiatrice; Jésus est notre espérance, notre secours, notre refuge, notre consolation, notre vie, Marie est l'espérance, le secours, la consolation, le refuge et la vie des chrétiens. Jésus est la voie pour aller au ciel, Marie est la porte du ciel ; Jésus est notre guide, notre lumière ici-bas, Marie est l'étoile qui nous dirige et nous conduit au port du salut ; Jésus est l'auteur de la grâce, Marie est la mère de la grâce. Ressemblance dans les distinctions et les priviléges. Si Jésus, par le droit de sa personne divine, est entré dans le monde avec la justice originelle, Marie, par un privilége unique, n'a-t-elle pas été préservée de la contagion qui infecte la masse commune des enfants d'Adam ? Si Jésus fut impeccable par sa nature, Marie ne l'a-t-elle pas été par la grâce de sa conception ? Si le nom de Jésus est le plus beau, le plus auguste, le plus divin de tous les noms, le nom de Marie n'est-il pas après lui celui que nous révérons davantage ? Suivez toujours cet intéressant parallèle, vous verrez Jésus et Marie exempts de la corruption du tombeau ; vous les verrez tous deux, vainqueurs de la mort, ressusciter au troisième jour et monter au ciel au milieu des plus vives acclamations des esprits bienheureux. Jésus est assis à la droite du Père, Marie est assise à la droite du fils. Ressemblance dans les richesses, dans la puissance et dans la gloire. Jésus est le maître de tous les biens, le roi de l'univers, le Seigneur du ciel et de la terre; Marie est la maîtresse du monde, la reine des anges et des hommes, la distributrice de toutes les grâces. Toute puissance a été donnée au Fils par le Père, et toute puissance a été donnée à la mère par le Fils. Tout genou fléchit devant Jésus au ciel, sur la terre et dans les enfers, et tout genou fléchit au nom de Marie, les anges, les hommes et les démons vont respectueusement s'incliner devant elle.

Ressemblance enfin dans les honneurs que l'Eglise rend à Jésus et à Marie. L'Eglise unit toujours ces deux noms, jusque dans ses plus augustes cérémonies ; elle veut que les prières et les louanges qui regardent Marie soient toujours mêlées avec les prières et les louanges qui regardent Jésus ; que, dans tous ses temples, il y ait un autel élevé à la gloire de Marie; que l'on apprenne aux enfants, dès là qu'ils commencent à bégayer, à prononcer le nom de Marie avec celui de Jésus. De là les pratiques sans nombre autorisées par l'Eglise pour accréditer, soutenir et perpétuer la dévotion à

cette illustre vierge ; de là tant d'ordres religieux, tant de pieux établissements, de saintes associations auxquels l'Eglise accorde les plus beaux priviléges, les plus magnifiques indulgences. Comme elle célèbre par des solennités particulières tous les mystères du fils, depuis son incarnation dans le sein de la vierge, jusqu'à sa triomphante ascension, elle célèbre aussi tous les mystères de sa mère, depuis sa conception jusqu'à sa glorieuse asomption ; vous ne trouverez pas une fête, pas une dévotion, pas une pratique établie à la gloire de Jésus, que vous n'en remarquiez une semblable à la gloire de Marie. Il semble que comme le Père céleste a voulu que l'Eglise ne lui demandât rien que par les mérites de son fils, le fils a voulu que l'Eglise ne lui demandât rien que par les mérites de sa mère.

O Vierge sainte, que le Seigneur a comme inondée des torrents de sa grâce, vous êtes donc le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse, de sa miséricorde ; en vous prédestinant pour être un jour la mère de son fils, il vous a rendue vraiment digne de lui, et toutes les prérogatives attachées à cette ineffable dignité, vous les avez réunies sans exception et sans partage ; devenue la mère de Jésus, vous participez donc éminemment à ses perfections et à ses grandeurs. Telle est, chrétiens, cette vierge étonnante dont nous honorons la mémoire dans les mystères de ce jour ; les neuf chœurs des anges la célèbrent aussi par des ravissements inexplicables, unissons-nous à ces esprits immortels et mêlons nos cantiques avec les leurs. La mère de Jésus mérite bien, sans doute, nos respects et nos hommages, puisqu'elle partage ses perfections et ses grandeurs. Faisons voir qu'elle participe également à son amour et à sa bonté pour les hommes : c'est ma seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Si la mère de Dieu, comme nous l'avons dit, partage les perfections et les grandeurs de son fils, elle partage également son amour et sa bonté pour les hommes : c'est donc sur la bonté du cœur de Jésus que nous devons mesurer, mes frères, la bonté du cœur de Marie ; avec cette différence cependant, ajoute saint Bernard, que la confiance qui nous porte vers le fils est toujours mêlée de quelque crainte. Jésus-Christ est plein de bonté, sans doute ; il est la bonté infinie, universelle ; mais l'éclat de sa majesté est bien capable de nous intimider et de nous causer quelque effroi. Jésus-Christ est véritablement un homme, mais il est aussi véritablement Dieu, et sous cet aspect n'est-il pas souverainement redoutable à de faibles mortels ? Jésus-Christ est notre père, et quel père encore ! le plus tendre, le meilleur de tous les pères, mais il est aussi notre juge, et le plus sévère, le plus éclairé de tous les juges. Quel sujet de trembler pour nous tous, malheureux enfants d'un père proscrit et dégradé ! Dans Marie c'est la bonté seule qui nous invite et nous attire, on ne voit rien en elle qui l'oblige d'agir par d'autres principes que ceux de la clemence, tandis qu'il est temps encore de l'exercer : *Nihil in ea austerum, nihil terribile, tota suavis.* C'est son divin fils qui lui a donné cette bonté qui nous touche et nous captive, cette âme si bienfaisante, si généreuse qui la fait appeler dans l'Eglise universelle la mère de la parfaite charité : *Mater pulchræ dilectionis.* Oui, la mère de Jésus a toute la tendresse et la bonté de son divin fils ; et comme l'amour qu'elle a pour lui est essentiellement le principe et la mesure de celui qu'elle a pour nous, jugez vous-mêmes, mes frères, jusqu'où doit s'étendre votre confiance dans cette puissante médiatrice ; car où trouver des expressions qui répondent à l'immensité de son amour pour la personne adorable de Jésus-Christ ? Qui pourrait seulement s'en former une idée ? Jamais, non, jamais personne ne le porta si loin qu'elle. Les séraphins eux-mêmes et tous les ordres des esprits bienheureux ne contemplent qu'avec étonnement les divines ardeurs dont elle est embrasée.

Marie ne faisait plus sur la terre qu'un même esprit et un même cœur avec Jésus-Christ. Ses pensées, ses affections et ses sentiments se confondaient avec les pensées, les affections et les sentiments de Jésus-Christ. Elle s'identifiait en quelque sorte avec Jésus-Christ lui-même ; et puisque cet Homme-Dieu nous a portés tous dans son cœur ; puisqu'il n'a rien que pour nous, qu'il n'a souffert que pour nous, qu'il n'est mort que pour nous, Marie n'est-elle pas entrée tout entière dans ses miséricordieuses dispositions à l'égard des enfants d'Adam ? Ah ! nous étions l'objet de ses plus ardentes sollicitudes ; quel zèle pour notre bonheur ! quel empressement pour nos intérêts ! quelle soif pour le salut de nos âmes ! C'est par Marie que la vie est entrée dans le monde, dit saint Epiphane, afin que cette heureuse vierge, enfantant l'Auteur de la vie, devînt la mère de tous les vivants. O puissant motif ! reprend ici saint Bernard, ô refuge assuré pour les pécheurs ! la Mère de Dieu est la nôtre. Oui, chrétiens, elle est notre mère, et c'est peut-être de tous les titres que nous lui donnons celui dont son cœur est le plus jaloux ; elle n'ignore pas qu'elle n'a été mère de Dieu que pour nous. Eh ! comment se montrerait-elle insensible à nos maux ? ou plutôt, comment ne serait-elle pas toute de feu pour nos intérêts propres ?

Est-il besoin, mes frères, de rappeler à votre esprit les prodiges de son amour ? Instruite par le ciel même, cette vierge magnanime sait qu'elle ne peut sauver les hommes qu'en sacrifiant son fils. Eh bien ! son Fils sera sacrifié, et les hommes seront sauvés. Digne héritière de la foi d'Abraham, dont le sang coule dans ses veines, elle dispose sa victime en attendant que Dieu lui montre l'autel où elle doit l'immoler. Elle s'arrache avec violence à son aimable Jésus ; elle nous abandonne sans réserve et sans retour tout ce qu'elle a de plus cher au monde, et rien n'est capable de ralentir les

vives ardeurs de sa charité pour nous. Vous la voyez qui persévère jusqu'à la fin dans ses dispositions héroïques. Hélas! sa vie tout entière n'est donc qu'un martyre continuel de douleur et d'amour. Quelles durent être, en effet, les angoisses de cette incomparable mère, quand elle jetait les yeux sur son fils bien-aimé, quand elle pensait que cet objet si digne de sa tendresse serait un jour pour elle la source de tant de soupirs et de tant de larmes; quand, se plaçant en esprit sur le théâtre de sa douloureuse passion, elle le voyait en butte à la haine des pontifes, à la jalousie des prêtres, à la fureur d'un peuple ivre de ses bienfaits; quand elle le voyait, surtout, chargé de chaînes comme un criminel, traduit honteusement devant les tribunaux, accablé d'injures, couvert de plaies et de sang, rassasié d'opprobres et d'ignominies, expirant sur une croix? Son âme ne fut-elle pas transpercée d'un glaive de douleur au seul aspect de cette affreuse image? Douleur d'autant plus vive, d'autant plus amère qu'elle était continuelle et qu'elle acquérait chaque jour un nouveau degré d'accroissement.

Or, vous qui savez ce que c'est que d'être mère, représentez-vous, s'il se peut, le trouble et la désolation du cœur de Marie. Elle soutient avec une patience invincible et pendant plus de trente années ce terrible combat. Elle fait plus encore, cette reine des martyrs; ô excès d'amour! ô héroïsme de la charité! elle assiste elle-même au sacrifice de son fils. On la voit debout aux pieds de la croix, elle y préside en quelque sorte à l'exécution cruelle de cette victime publique de tous les pécheurs. Elle partage tous ses opprobres, elle souffre toutes ses peines, elle voit couler tout son sang. Que de tourments à la fois pour la plus tendre et la plus sensible des mères! Ne croyez cependant pas qu'elle s'abandonne uniquement à la violence de ses maux, ou que, méconnaissant le sacrifice fait sur le Calvaire à la majesté de Dieu, elle ne voit dans la croix de son fils que l'opprobre dont il est couvert et les tourments qu'il endure. Non, mes frères, non, Marie représente ici l'Eglise universelle, elle immole son fils à Dieu par le sacrifice sanglant de la croix, comme l'Eglise l'immole et l'immolera jusqu'à la fin des siècles par le sacrifice non sanglant de l'autel. Elle l'immole en se soumettant aux ordres rigoureux de la Sagesse éternelle, en entrant surtout dans les vues adorables de cette justice inflexible qui exige un si grand sacrifice; elle l'immole pour réparer dignement la gloire du Très-Haut, pour réconcilier la terre avec le ciel et rétablir la race d'Adam dans la grâce de l'adoption divine. Comme elle partage les souffrances de son fils, elle partage aussi ses généreux sentiments, et tandis que ses entrailles sont déchirées à la vue de ce fils unique, qui réunissait toutes ses affections, le dirai-je, mes frères, elle sent avec une joie secrète qu'elle devient la mère du genre humain.

Qu'il est glorieux et consolant pour nous, mes frères, d'avoir dans Marie une mère si sensible à nos intérêts! elle nous chérit tous comme ses enfants, elle nous porte tous dans son cœur, et nous lui avons coûté trop cher à cette mère de douleur pour n'être pas éternellement l'objet de ses charitables soins. Quand elle daigne jeter sur nous quelques regards elle nous voit tout couverts encore du sang de son divin fils, elle nous voit marqués, pour ainsi dire, de son sceau; comment pourrait-elle nous méconnaître à des traits si sensibles, si frappants? Elle n'a point oublié que le dernier soupir du Sauveur fut un soupir d'amour pour nous; elle n'a point oublié ses dernières volontés, et les paroles si touchantes qui les accompagnèrent sont imprimées dans son âme en caractères immortels; elle n'a point oublié que Jésus mourant a remis entre ses mains le salut des hommes, qu'il a réclamé pour eux tous sa tendresse, qu'il a voulu qu'elle leur transportât les sentiments dont elle fut toujours pénétrée pour sa personne, et qu'elle les reconnût enfin pour ses propres enfants. Je sais, lui dit-il, combien il est affligeant pour votre cœur de perdre un fils qui vous aime; mais ce disciple fidèle qui vous accompagne, voilà celui que vous regarderez désormais comme votre fils : *Ecce filius tuus*. Il représente ici tous les hommes, et tous les hommes sont mes frères. Ce fut alors que Jésus s'écria : *Tout est consommé: « Consummatum est »* (*Joan.*, XIX, 26, 27), comme s'il eût voulu nous faire entendre que toutes les richesses de son amour se trouvaient épuisées, après nous avoir mis entre les bras de Marie. Je dis plus : Dieu semblerait s'être réservé la vengeance à lui seul pour ne laisser à Marie que sa clémence et sa bonté; elle connaît les sentiments de son fils, elle sait qu'il ne punit qu'à regret, que c'est un besoin pour lui de pardonner; quelle joie pour son cœur! quels ravissements! quels transports quand elle lui ramène de ces brebis égarées dont ce bon pasteur avait déploré la perte! Elle se présente tantôt devant le trône de sa miséricorde pour en obtenir les grâces qui nous sont nécessaires, tantôt devant le trône de sa justice pour en prévenir les arrêts. Aussi puissante que miséricordieuse, elle est sûre d'être exaucée; car si, comme nous n'en pouvons douter, son amour pour son fils est la mesure de sa tendresse pour nous, l'amour de son fils pour elle n'est-il pas la mesure de son pouvoir auprès de lui? Au-dessous de Dieu seul, elle est au-dessus de toutes les créatures. Médiatrice du ciel et de la terre, n'a-t-elle pas abattu le mur de division qui les séparait, et donné par ce triomphe la paix à l'univers? C'est par elle que les hommes sont devenus semblables aux anges, et qu'ils sont appelés les serviteurs, les amis et les enfants de Dieu; c'est par elle qu'ils approchent de son trône, c'est par elle que la croix brille dans toutes les contrées de la terre, que la mort est vaincue, que l'enfer a été dépouillé, que les idoles ont été brisées, et que la connais-

sance du vrai Dieu a dissipé les ténèbres épaisses où l'univers était plongé.

Quelles louanges pourrons-nous lui donner qui répondent à son élévation? Vous êtes, ô Vierge sainte, la plus parfaite image de Jésus. Oui, vous participez éminemment à ses perfections et à ses grandeurs, vous participez encore à son amour et à sa bonté pour les hommes. Vous êtes donc souverainement digne de nos respects et de nos hommages, souverainement digne de notre confiance et de notre amour. Profitons, mes frères, avec une vive reconnaissance d'une ressource si précieuse dans nos dangers, dans nos afflictions, dans nos perplexités. Pensons à Marie, invoquons Marie, qu'elle soit toujours dans notre bouche, qu'elle ne s'éloigne jamais de notre cœur; quand nous la suivrons, nous ne nous égarerons point; quand nous la prierons, nous ne nous désespérerons point; quand elle nous soutiendra, nous ne tomberons point; quand elle nous protégera, nous ne craindrons point; sous sa conduite, nous ne fatiguerons point, et par le secours de sa puissante protection nous parviendrons au port de la bienheureuse éternité que je vous souhaite.

DISCOURS III.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. (*Isa.*, LX, 1.)

Lève-toi, sois éclairée, Jérusalem, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi.

Les oracles que le Seigneur a rendus tant de fois par l'organe de ses prophètes vont enfin s'accomplir, les temps marqués dans ses décrets éternels pour la redemption du monde sont écoulés, et l'homme ne sera donc plus le triste jouet de ses erreurs et sous le honteux esclavage du démon. O vous, mes frères, qui connaissez le prix de la grâce qui vous transfère de la puissance du prince des ténèbres en la puissance du père des lumières, des ombres de la mort dans le sein de la vie, de quelle reconnaissance vos cœurs ne doivent-ils pas être pénétrés pour le bienfait inestimable dont cette auguste solennité vous rappelle le souvenir? Malheureux héritiers d'un père prévaricateur, hélas! nous étions ici-bas comme des criminels dans une prison, dont nous ne devions sortir que pour être à jamais les déplorables victimes des vengeances de Dieu. Déchus de notre grandeur primitive, dépouillés de la robe d'innocence, maudits du ciel avant que de naître, blessés dans l'entendement et la volonté, ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance la plus monstrueuse; nous étions, comme malgré nous, courbés vers la terre; sans pouvoir fixer les regards vers le ciel, en proie à toute la fureur des passions, déchirés par nos propres désirs, malheureux esclaves de Satan et du péché, nous marchions d'abîmes en abîmes, de précipices en précipices. Mais, ô merveilles! ô prodiges! quel sujet de joie pour nous, mes frères, et quelle surprise pour le démon, quel coup de foudre pour l'enfer! lève-toi, sois éclairée Jérusalem, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi : *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est.* Une fille d'Adam, déchirez le voile qui dérobait à nos yeux les vérités les plus nécessaires au salut; elle arrache au démon son sceptre, renverse son trône, anéantit son empire. Marie est celle qui va donner au monde un Rédempteur, devenir le temple de la Majesté divine, la mère de son Dieu. Marie la mère de son Dieu! que de titres en un seul pour mériter nos respects et nos hommages! que de puissants motifs pour nous consacrer à son service! rien donc de plus solidement établi que le culte que nous lui rendons. Vérité certaine, incontestable, que nous allons mettre ici dans tout son jour. Mais avant de commencer, adressons-nous à Marie elle-même, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Guidé par un zèle plus indiscret qu'éclairé, je ne viens point ici, mes frères, établir les fondements d'une dévotion nouvelle et tout à fait arbitraire. Le culte que nous rendons à Marie est aussi ancien que le christianisme même; ouvrez, en effet, les fastes de l'Eglise, remontez, à l'aide du flambeau de la tradition, jusqu'à la plus haute et la plus vénérable antiquité; parcourez les écrits des plus vertueux et des plus savants hommes de tous les âges; consultez les anciennes liturgies, qu'y trouverez-vous? Partout, les monuments les plus sacrés et les plus authentiques de la dévotion envers la très-sainte Vierge. Tous les Pères, et les docteurs de l'Eglise, ces fidèles dépositaires de la croyance de leurs siècles ont signalé leur zèle pour accréditer cette dévotion; leurs ouvrages sont pleins des sentiments de la vénération la plus profonde, de la piété la plus tendre, de la confiance la plus entière envers ce digne objet de notre culte. Ils semblent même avoir épuisé toutes les richesses de leur éloquence pour louer dans Marie l'éclatante dignité dont elle a été revêtue, pour célébrer ses grandeurs, défendre ses prérogatives et développer les titres nombreux qui doivent éternellement lui assurer nos hommages. Delà ces éloges pompeux et magnifiques, ces titres d'honneur, ces qualités éminentes et surtout ces privilèges si propres à rehausser l'idée de la divine maternité. Tantôt c'est cette montagne de la maison du Seigneur, annoncée tant de siècles auparavant, par le prophète Isaïe, cette montagne visible à tout l'univers, dont le sommet touche les cieux, et devant qui toutes les autres devaient s'aplanir et disparaître, pour ainsi dire, de dessus la surface de la terre; tantôt c'est cette puissante médiatrice qui devait porter jusqu'au pied du trône de la majesté de Dieu, les vœux et les besoins de ses créatures, inviter la sagesse éternelle à descendre ici-bas, et rapprocher ainsi le ciel de la terre. Ici c'est cette incomparable héroïne par qui le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, la créa-

ture coupable élevée jusqu'au ciel, et la connaissance du vrai Dieu établie sur les ruines de la superbe idolâtrie; ici c'est ce jardin fermé où le serpent n'entra point, cette fontaine scellée qui n'a jamais été souillée, ce lis admirable croissant au milieu des épines; ailleurs c'est un astre toujours lumineux dont la douce et bénigne influence se fait sentir dans toutes les contrées de la terre, ce qui porte la sérénité jusque dans ces régions ténébreuses dont parle l'Ecriture, et dans l'ombre de la mort; en un mot, Marie est partout une créature unique dont l'état sublime est trop au-dessus des pensées des faibles mortels pour qu'ils puissent en parler dignement.

Qu'elles sont vraies, mes frères, qu'elles sont sublimes ces idées que les premiers hommes de notre religion se sont formées des grandeurs de Marie! aussi ne voyaient-ils rien au monde après Dieu, qui fût plus digne de leur confiance et de leur amour, ils la regardaient comme la mère commune de tous les chrétiens, et dans cette vive persuasion, ils lui adressaient les prières les plus tendres et les plus affectueuses. Du plus haut des cieux où vous résidez, s'écriait saint Basile, n'oubliez pas, ô Vierge sainte! les infortunés que vous avez laissés sur la terre, soutenez-nous au milieu des écueils qui nous environnent de toutes parts, faites nous marcher heureusement dans les sentiers de la justice, et quand viendra le moment de comparaître au tribunal redoutable du souverain Juge, nous nous y présenterons sous vos auspices avec confiance, avec intrépidité, pour recevoir la couronne immortelle que votre puissante intercession nous aura méritée : *E cælo propitia nos respiciens nunc quidem pacifice perducito, postea vero ad judicialem thronum securos ac nullo confusos pudore sistens stationis ad dexteram participes effice.* Mère de miséricorde, disait le grand Athanase, soyez notre avocate auprès de votre fils; vous êtes toute puissante au ciel et sur la terre, la reine des anges et des hommes, la mère de Dieu : *Intercede, hera, et domina, et regina, et mater Dei, pro nobis.* Demandez à Dieu qu'il nous sauve, s'écriait saint Jean Chrysostome : *Supplica Deo ut animas nostras salvet.* Sainte mère de Dieu, laissez-vous fléchir à la vue de nos misères, et prêtez-nous une main secourable : *Sancta Maria, succurre miseris,* c'est la prière de saint Augustin. Et saint Bernard, avec quel zèle et quelle ardeur ne pressait-il pas, ne forçait-il pas les chrétiens de son temps, de se dévouer au service de Marie! Baisons chacun de ses pas, leur disait-il, et jetons-nous à ses pieds avec un cœur contrit et tout brûlant d'amour : *Amplectamur Mariæ vestigia et devotissima supplicatione beatis illius pedibus provolvamur.* Sollicitons en cet état ses bénédictions et ses faveurs, et ne la laissons point aller qu'elle n'ait jeté sur nous un regard de miséricorde : *Teneamus eam nec dimittamus donec benedixerit nobis.*

Tels étaient envers Marie les sentiments de ces colonnes du christianisme, de ces grands personnages non moins recommandables par la vaste étendue de leurs lumières que par leur attachement à la foi. Tels ont été jusqu'à nos jours ceux des vrais chrétiens de tous les âges, de tous les états, de tous les sexes, des grands et des petits, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants. Qui pourrait compter les pèlerinages entrepris en son honneur, les sacrifices offerts en sa mémoire, les offrandes élevées sur ses autels! L'Eglise est dans son enfance, le glaive de la persécution fume encore du sang des chrétiens, et déjà les temples retentissent de toutes parts de ses éloges. En vain Nestorius, ce monstre d'impiété si fameux dans les premiers siècles du christianisme, veut dépouiller Marie de ses plus illustres prérogatives en refusant de la reconnaître pour la mère de Dieu, la ville de Constantinople est alarmée au seul bruit de sa doctrine; l'étonnement ou plutôt l'indignation paraît sur tous les visages; les laïques eux-mêmes ont le courage d'élever la voix et de prendre hautement la défense de sa divine maternité, et bientôt l'Eglise, rendue à leurs désirs, terrasse l'impie en foudroyant sa doctrine. En vain, dans ces derniers temps, de nouveaux hérésiarques, plus audacieux encore que les premiers, entreprennent de lever l'étendard de la révolte; en vain ils déclarent à la face de l'univers une haine implacable à la mère de Dieu; qu'ils la poursuivent donc, les impies, jusque dans ces asiles redoutables aux anges mêmes, et que dans les transports de leur aveugle fureur ils profanent ses temples, renversent ses autels, foulent aux pieds ses images, et s'abandonnent à ces excès dont le souvenir est encore si douloureux. Marie est l'écueil où viennent échouer leurs sacriléges entreprises, et les fondements de son culte, loin d'en être ébranlés, n'en deviennent que plus solides. En vain de nos jours mêmes, sous le masque trompeur d'une piété plus éclairée, certains esprits toujours prêts à faire naître des doutes sur les grandeurs de Marie, semblent craindre de déshonorer le fils en honorant la mère; en vain ils s'efforcent d'arracher de nos cœurs les sentiments tendres et respectueux qui nous rendent si chers les intérêts de sa gloire, leurs efforts impuissants ne servent qu'à rendre son nom plus auguste et ses victoires plus éclatantes. Prodigue de fêtes pour elle, l'Eglise semble canoniser toute sa vie; elle craint même d'en laisser échapper quelque circonstance sans la consacrer à la vénération des fidèles. De là ce grand nombre de solennités qui nous rappellent les merveilles opérées dans Marie ou par Marie. Ce n'est point encore assez; il y aura chaque semaine un jour consacré spécialement à l'honneur de la très-sainte Vierge. L'Eglise n'offrira point de prières à Dieu qu'elle ne les commence, qu'elle ne les termine par la médiation de Marie. Elle ne bâtira point de temple qu'elle n'y élève un autel sous l'invocation de Marie; elle ne laissera passer aucun jour sans que les fidè-

les soient avertis jusqu'à trois fois de se recueillir pour saluer humblement Marie. Indulgences, confréries, scapulaires, congrégations, rosaire, tout est mis en usage pour autoriser, soutenir et perpétuer cette dévotion.

C'est ainsi, ô vierge sainte, que se vérifie l'oracle que vous avez prononcé dans ce beau cantique, monument éternel de la plus vive reconnaissance envers le Dieu qui daigna, par le plus grand des prodiges, se renfermer dans votre sein. Vous serez à jamais louée, à jamais révérée dans tous les coins de l'univers; les traits enflammés que l'hérésie lancera contre vous seront toujours sans vigueur; les flots orageux que le démon soulèvera viendront se briser à vos pieds; les nations entières célébreront à jamais vos grandeurs; les rois eux-mêmes, ces maîtres du monde, se dépouilleront de leur souveraineté pour vous en revêtir, et viendront avec joie déposer entre vos mains leurs sceptres et leurs diadèmes : vous triompherez, et l'enfer frémira de rage : *Beatam me dicent omnes generationes.*

Mais avançons, et voyons les motifs de notre confiance et le principe de notre piété envers la très-sainte Vierge. La dévotion à Marie est fondée sur son grand crédit auprès de Dieu. Ne suffit-il pas, en effet, de considérer l'éminente dignité dont elle a été revêtue pour dissiper ici toutes nos alarmes? Marie est mère de Dieu; je m'arrête à cette pensée, et dès-lors mes idées s'agrandissent; je vois s'éloigner, ou plutôt disparaître devant moi les limites de sa puissance. Tous les droits qu'une mère a sur son enfant se présentent en foule à mon esprit, mes craintes s'évanouissent, ma confiance se ranime, et quelque criminel que je sois aux yeux de Dieu, je sens que si j'ai Marie pour médiatrice, elle désarmera infailliblement son bras peut-être déjà levé pour me frapper.

O vous, qui seriez tentés de contester à Marie le plus beau de ses priviléges, celui d'obtenir des grâces, représentez-vous cette mère, aux pieds de son fils, armée de tout l'ascendant que lui donne sa maternité, et sollicitant sa clémence en faveur d'un serviteur infidèle dont il veut tirer vengeance. Que ses paroles sont touchantes, et que son langage est éloquent, quand elle lui montre celle qui, pendant neuf mois, l'a porté dans ses entrailles, quand elle lui parle du sang qui coule dans ses veines, quand elle lui découvre le sein qui l'a nourri! Quel vif intérêt n'inspire-t-elle pas quand, les yeux baignés de pleurs, elle lui rappelle tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a souffert pour lui; les soins sans nombre qu'elle a pris de son enfance, les larmes qu'elle a si souvent mêlées avec les siennes, la satisfaction dont elle jouissait en le serrant tendrement entre ses bras; quand elle lui retrace, en un mot, toutes les sollicitudes de la tendresse maternelle. Que ses sollicitations sont vives et pressantes, qu'elles sont impérieuses, quand elle lui dit d'une voix si capable d'émouvoir un cœur, que ses joies et ses douleurs furent toujours les siennes, que toutes ses pensées, que tous ses désirs, que toutes ses affections, n'eurent jamais d'autre objet que son bonheur, et que sans cesse elle s'identifiait en quelque sorte avec lui-même. Lorsque pour fléchir la colère d'un juge on met en œuvre des titres aussi sacrés et aussi respectables, n'est-on pas en droit d'en attendre le succès avec confiance, et ne regarderiez-vous pas comme un monstre celui dont l'âme serait assez dure, assez insensible pour n'être pas ébranlée par des attaques aussi puissantes? Mais, dites-moi, je vous prie, quelle mère eut jamais pour le fruit de ses entrailles un amour aussi pur, aussi tendre et aussi parfait que Marie! et quelle mère encore en fut plus tendrement aimée! il n'appartient qu'à vous et à votre divin fils, ô Vierge sainte, de nous parler le langage du véritable amour, parce que vous seule en avez ressenti vivement tous les traits. La chair et le sang n'eussent jamais allumé dans vos cœurs le feu sacré dont ils étaient embrasés; il fallait qu'un Dieu se fît homme, pour établir entre le fils et la mère une aussi parfaite union.

Mais je reviens à mes pensées, et je me dis à moi-même : Marie est mère de Dieu; je considère encore cette importante vérité, je m'efforce d'en bien pénétrer le sens, et j'entrevois les vues bienfaisantes et miséricordieuses d'un Dieu qui me donne un libre accès auprès de sa majesté sainte. Il sait que la vue de mes infidélités me fera plutôt apercevoir en lui l'inflexibilité d'un juge que la tendresse compatissante d'un père, et pour éloigner de moi cette image effrayante, pour s'accommoder à ma propre faiblesse, Dieu, toujours inépuisable dans ses miséricordes, m'a choisi lui-même une médiatrice, par qui je solliciterai plus efficacement ses grâces et ses faveurs. Et d'où viennent, en effet, ces heureuses dispositions de tous les chrétiens à l'égard de Marie, et qui pourrait ne pas reconnaître ici les admirables desseins d'une sagesse toute divine! Voyez avec quels sentiments de joie, d'admiration et de respect ils contemplent le titre auguste de mère de Dieu; avec quel zèle et quel accord ils publient les glorieux priviléges dont elle est favorisée, avec quel empressement et quelle avidité ils volent se ranger sous ses drapeaux, avec quelle confiance et quelle sécurité ils s'abandonnent à sa conduite! Ce n'est pas, mes frères, dans les cloîtres seuls qu'il faut chercher des âmes pénétrées de ces sentiments; nous les trouvons, quoique bien altérés sans doute, au milieu du monde, dans les chrétiens les plus imparfaits, dans ces pécheurs qui, au sein de l'abondance et de la prospérité, rougiraient de paraître dévots devant Marie. Mais, quand un accident fâcheux menace leur fortune; quand une maladie grave vient de frapper un protecteur, un père, une épouse chérie, quand une longue sécheresse porte avec soi la désolation et la stérilité dans les campa-

gnes, vous les voyez alors, ces mondains, s'adresser avec confiance à la mère de Dieu, et comme par un instinct naturel à tous, ils se rendent en foule dans ses temples, se prosternent devant ses images, invitant les ministres de la religion à célébrer les saints mystères sur ses autels. Alors les prières, les offrandes, les neuvaines et toutes les pratiques de piété établies à sa gloire, et qu'ils dédaignaient avec tant de hauteur, n'ont plus rien de petit et de méprisable à leurs yeux. Ils les embrassent avec une respectueuse docilité, j'ai presque dit avec une sorte de superstition. Mais si Marie ne peut rien sur le cœur de Dieu, d'où vient donc ce penchant toujours victorieux qui nous porte à l'invoquer dans nos besoins? Si, malgré ses sollicitations et ses prières, elle ne peut rien obtenir pour vous auprès de son fils, d'où vient donc cette confiance où nous sommes qu'elle peut tout obtenir? Enfin, si dans la grande affaire de notre salut, elle ne peut nous prêter aucun secours, d'où vient donc cette fausse persuasion qu'une âme vraiment fidèle à son service ne périra jamais? C'était la pensée de saint Bernard : elle s'est établie dans tous les esprits et tous les cœurs.

Il était dans l'ordre, il était nécessaire que Marie eût une grande part à la distribution des grâces, puisque Dieu lui avait donné tant de part au grand œuvre de notre rédemption. Elle a brisé la tête du serpent séducteur de nos malheureux parents, elle a remporté sur le démon la victoire la plus complète, la plus éclatante, et la haine dont elle le poursuit doit durer autant que sa maternité. Quelle apparence, après cela, qu'elle ne puisse nous faire triompher des attaques de l'enfer, elle qui en a subjugué toutes les puissances? quelle apparence que Dieu, toujours adorable dans ses conseils, permette encore au prince des ténèbres de nous livrer les plus violents assauts, et qu'il refuse impitoyablement à la reine des cieux la précieuse faculté de voler à notre secours? quelle apparence, en un mot, que la mère de Dieu ne puisse sauver des âmes dont le père du mensonge a résolu la perte! Ah! loin de nous des sentiments si contraires au cœur de Jésus et si injurieux à sa mère! Tant qu'elle sera dans le ciel, Marie recevra de son fils les mêmes honneurs qu'il lui rendit sur la terre, et lorsque, sensible à nos maux, elle s'intéressera pour nous auprès de lui, elle entendra de sa bouche cette réponse si consolante : Demandez, ma mère, ou plutôt ordonnez ce qu'il vous plaira, il ne m'est pas permis d'être sourd à vos vœux : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertaris faciem tuam.*

Le second motif, avons-nous dit, qui doit nous faire embrasser avec confiance la dévotion à Marie, c'est qu'elle a pour nous des entrailles de miséricorde. En effet, mes frères, sans parler ici des rigueurs de la pauvreté qu'elle a si vivement ressenties, des cruelles alarmes que lui causa la violente persécution d'Hérode, de sa fuite en Egypte et de l'espèce d'exil où elle vécut après son retour par la crainte d'Archélaüs, que n'a-t-elle point fait, cette Vierge pure et sans tâche pour le salut des hommes? Si, d'un côté les promesses de miséricorde que Dieu lui-même avait fait retentir aux oreilles de son peuple, sollicitaient l'avénement du libérateur attendu depuis tant de siècles, ne peut-on pas dire en un sens que l'éminente sainteté de Marie l'invitait et le pressait également de descendre sur la terre? Son inviolable pureté d'âme et de corps, son humilité profonde, son parfait dévouement à la loi du Seigneur, lui donnent un éclat que ne sauraient donner aux puissances du siècle les sceptres les plus brillants; elle attire toute l'attention du ciel, fixe les regards du Tout-Puissant, et bientôt le Verbe divin que le Père engendre de sa substance dans les profondeurs de l'éternité vient avec une sorte de complaisance se renfermer dans son sein. Marie devient donc mère de Dieu. Qui pourrait exprimer ici ce qui se passa dans son âme en jetant la vue sur ce divin enfant! De quel amour ne fut-elle pas embrasée! de quels transports de joie ne fut-elle pas saisie! Avec quel soin, dit saint Bonaventure, cette sainte mère de Dieu ne veillat-elle pas sur son fils! avec quel respect ne touchait-elle pas celui qu'elle savait son Seigneur et son Dieu! avec quelle tendresse et quelle vénération ne l'embrassait-elle pas! Eh bien! mes frères, ce digne fruit de ses entrailles, ce fils unique, ce fils plus aimable lui seul que tous les enfants des hommes, à peine est-il né qu'elle consent à l'immoler pour le salut du monde. Elle prendra plaisir, selon l'énergique expression d'un Père, d'engraisser, pour ainsi dire, cette victime, et de grossir de son lait les veines de Jésus-Christ, afin que l'effusion qu'il fera pour nous de son sang en soit plus abondante : *Ut copiosior sit sanguinis effusio.* Concevez, s'il est possible, un amour plus grand et plus généreux.

Que n'a-t-elle point souffert, cette mère généreuse, pour coopérer au grand mystère de notre réconciliation avec Dieu! Y eut-il jamais des tourments comparables à ceux que lui firent endurer les pharisiens altérés du sang de son fils? Rappelez-vous ici les principales circonstances de la passion et de la mort du Sauveur, et fixez vos regards après cela sur Marie; transportez-vous en esprit sur la montagne du Calvaire, ce théâtre des souffrances et du fils et de la mère : *Attendite et videte* (*Thren.*, I, 12); de quelle douleur son âme ne fut-elle pas déchirée, en voyant cet objet si cher à son cœur devenir le jouet d'une vile et infâme populace, tout couvert de plaies et de sang, rassasié d'opprobres et d'ignominies, expirant sur une croix! Elle était comme ensevelie et tout abîmée dans un océan d'amertume; cependant parce qu'elle sait que les prières, les larmes, les gémissements, le sacrifice même de toutes les créatures ensemble ne peuvent apaiser la colère de Dieu, et qu'il ne faut rien moins que le sang de son fils pour ré-

parer l'outrage fait à la majesté divine par l'homme prévaricateur, émouvoir les entrailles de sa miséricorde, ouvrir le ciel et l'enfer, elle se soumet aux ordres incompréhensibles de la sagesse éternelle, elle soutient sans se troubler ni se plaindre les plus tristes, les plus dures, les plus cruelles épreuves où puisse être mise la tendresse maternelle. Que dis-je? ô excès d'amour! ô héroïsme de la charité! comme un autre Abraham, elle eût égorgé de sa propre main cette adorable victime, si le salut des hommes eût exigé d'elle une si sanglante exécution : *Parata erat occidere filium suum.* Voilà ce que Marie a fait pour vous, pouvait-elle vous donner des marques plus éclatantes de son amour?

Allez donc vous jeter à ses pieds, vous qui gémissez sous le poids intolérable des maux qui vous oppressent, et rendez-la dépositaire de vos peines, elle veut bien les partager avec vous. Aurait-elle oublié, cette mère de bonté, depuis son entrée dans le séjour de la gloire, qu'elle n'a été mère de Dieu que pour nous, qu'elle a porté dans ses chastes entrailles le Sauveur de tous les hommes, et qu'étant les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ nous sommes véritablement ses enfants? Quoi! cet Homme-Dieu épuiserait toutes les ressources de son amour pour nous inonder de ses bienfaits; toujours attentif à nos besoins, il placerait à nos côtés des bains salutaires où nos âmes, infectées par la contagion du péché, iraient laver leurs plaies, se purifier de leurs souillures, et recouvrer ainsi leur beauté primitive; il forcerait toutes les lois de la nature pour venir lui-même nous soulager dans nos maux, nous consoler dans nos afflictions, nous fortifier dans nos faiblesses et nous soutenir dans nos langueurs; son sang précieux coulerait tous les jours sur nos autels à la voix d'un prêtre, et comme si c'était encore trop peu, cette victime adorable, suspendue pour ainsi dire entre le ciel et la terre, s'humilierait et s'anéantirait sans cesse jusqu'à la consommation des siècles devant la majesté de Dieu, son Père, pour arrêter le glaive que sa justice tient levé sur nos têtes, et Marie, qui ne vit que de la vie de Jésus-Christ, dont tous les sentiments se confondent avec les sentiments de Jésus-Christ, serait insensible à nos maux! Quel étrange et monstrueux paradoxe, et peut-on faire à la fois plus d'outrages au sacré cœur de la plus tendre des mères!

Ne perdons jamais de vue l'idée si consolante de la mère de Dieu, et nous aurons toujours pour Marie les sentiments de la plus tendre dévotion. Nous l'avons vue prendre naissance avec le christianisme et partager toutes ses conquêtes, traverser comme lui l'immense étendue des siècles, braver tous les efforts de l'hérésie et parvenir enfin jusqu'à nous marquée du sceau de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu. Envisagée dans ses motifs, qu'elle confiance ne nous inspire-t-elle pas! Nous avons la Mère pour avocate auprès du Fils, et le Fils pour médiateur auprès du Père. O le ravissant spectacle! la Mère présente au Fils le sein qui l'a nourri, et le Fils présente au Père ses plaies et son côté ouvert.

A voir cependant la conduite que tiennent aujourd'hui la plupart des chrétiens, ne dirait-on pas que Marie leur soit comme étrangère? Quelle froideur pour elle, quelle indifférence, quel mépris pour tout ce qui concerne son service! Où sont-ils maintenant les hommes qui ne rougiraient pas de se revêtir de ses livrées, de porter sur un chapelet, de prononcer affectueusement son nom dans un cercle profane? Hélas! le soupçon seul d'être dévots à la mère de Dieu a pour eux une tache dont il faut se laver; c'est une calomnie, c'est un crime qu'il faut repousser avec force. Il semble, à les entendre, que cette dévotion est celle des âmes vulgaires, des petits esprits, des ignorants, des pauvres, des femmes désœuvrées, et l'aveuglement en ce genre est devenu si général, que je ne crains pas d'avancer qu'il nous faut à nous comme une sorte de courage pour soutenir les sarcasmes amers et les plaisanteries indécentes de ces prétendus esprits forts. Mais expliquez-nous donc, âmes viles et superbes, l'étrange opposition où vous êtes vous-mêmes. Quoi! pour conduire avec sagesse l'affaire la plus délicate et la plus intéressante, vous refusez d'adresser humblement quelques prières à la plus noble, la plus glorieuse, la plus puissante des créatures, et pour obtenir un bien qui n'en mérite pas même le nom, vous allez tous les jours, comme de lâches adulateurs, courber vos têtes orgueilleuses devant les êtres les plus méprisables. Le ridicule dont vous prétendez nous couvrir ne retombe-t-il pas tout entier sur vous-mêmes? Les voilà pourtant ces hommes qui se rient de notre simplicité et qui s'applaudissent en secret de l'étendue de leurs lumières. O mère de bonté! ne les abandonnez point encore, ces enfants ingrats et dénaturés, éclairez-les plutôt, changez-les, détournez les maux qui les affligent, montrez que vous êtes leur mère, et souffrez qu'ils soient encore au nombre de vos enfants: *Monstra te esse matrem.* Engagés dans les liens du péché, comment pourraient-ils en secouer le joug accablant si vous-même ne veniez à leur secours? Oubliez donc, ô mère des grâces et des miséricordes, oubliez les outrages qu'ils vous ont faits jusqu'ici, nous vous en conjurons par ce glaive de douleur dont votre âme fut percée pour notre amour: *Monstra te esse matrem.*

Pour nous, mes frères, resserrons les liens si doux qui nous unissent à cette tendre mère, et quand nous lui aurons présenté nos besoins personnels, ah! demandons-lui qu'elle fasse disparaître du milieu de nous cet esprit de révolte et d'indocilité qui nous donne un souverain mépris pour la loi de Dieu et les ordonnances de son Eglise, cet esprit d'irréligion et d'impiété qui semble avoir gagné tous les âges, tous les états, tous les sages; cet esprit d'orgueil et de mensonge qui a remplacé l'humble simpli-

cité de nos pères, et qui nous attache aveuglément à toutes les nouveautés et les erreurs; cet esprit de tolérance et d'accommodement qui protége également toutes les doctrines et qui nous fait allier la justice avec l'iniquité, la lumière avec les ténèbres et Jésus-Christ avec Bélial ; cet esprit de condescendance et de pusillanimité qui nous inspire un religieux respect pour les idées reçues dans le monde, dans ce monde profane que le Sauveur a frappé de tant d'anathèmes ; cet esprit d'une trompeuse et perfide sagesse qui nous persuade que le siècle présent est par excellence celui des lumières, comme s'il fallait mesurer les progrès de la science sur les progrès de l'iniquité ; cet esprit de paix dont on nous parle sans cesse, mais de cette fausse paix qui n'est pas fondée sur la vérité ; de cette paix cruelle et meurtrière qui flatte le pécheur, qui le plonge de plus en plus dans l'ordure du péché et qui ne ressemble que trop au sommeil de la mort ; cet esprit de suffisance et de témérité qui s'empare de tout, qui décide de tout et qui tranche d'un seul mot sur les questions les plus graves et les plus délicates ; cet esprit de petitesse et de vanité, pour ne rien dire de plus, qui caresse toutes ses idées, qui se complaît dans tous ses jugements, et qui s'applaudit de son ignorance même ; car n'est-ce point là, mes frères, le caractère propre du siècle où nous vivons? Hélas! c'est une sorte d'épidémie lamentable qui porte partout la contagion, et qui fait encore parmi nous de terribles ravages. Mais ce qui la rend plus funeste encore, c'est que nous ressemblons à ces malheureux qui prennent la maladie pour la santé, qui regardent leur médecin comme leur ennemi et dont les ris font pleurer les sages, et comment sortirons-nous de cet abîme, si vous ne venez vous-même à notre secours, ô mère de grâce et de miséricorde! Laissez-vous fléchir à la vue de nos misères, brisez les chaînes honteuses qui nous attachent à l'empire de Satan, et rendez-nous cette aimable liberté des enfants de Dieu, la seule qui sera notre consolation sur la terre et notre gloire dans la bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

NOTICE HISTORIQUE SUR GUILLON,

ÉVÊQUE DE MAROC.

—

GUILLON (Marie-Nicolas-Silvestre), évêque de Maroc, naquit le 1er janvier 1760 à Paris, d'une famille pauvre et chrétienne. Il fit ses études au collége du Plessis, grâce d'abord à la protection de plusieurs personnages éminents, et ensuite parce qu'il fut assez heureux pour obtenir une bourse au concours. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il entreprit une *Histoire universelle de l'apologue*, qui fut favorablement accueillie de l'académie des inscriptions sur le rapport de M. Brecquigny, et qu'il refondit plus tard dans son *Commentaire des fables de La Fontaine*. Le jeune Guillon termina ses études au collége de Louis le Grand; puis, se destinant à l'enseignement, il se fit recevoir agrégé pour la rhétorique ; mais ses protecteurs lui procurèrent la place de lecteur de Madame de Lamballe, vacante par la mort de M. Gabon, docteur et procureur de la maison de Navarre, puis celle de premier bibliothécaire, qu'il conserva jusqu'au mois de septembre 1792. L'abbé Godescard se l'adjoignit comme collaborateur pour son *Orator sacer*, et ce fut alors que la pensée vint au jeune Guillon de publier en français une *Bibliothèque choisie* des Pères. C'est alors aussi que sa vocation ecclésiastique acheva de se prononcer. M. de Juigné, archevêque de Paris, lui conféra avec le sacerdoce la première place dans l'établissement des Eudistes de la rue des Postes, et presque en même temps il fut nommé aumônier de Madame de Lamballe. Lorsque la constitution civile du clergé fut proposée au serment des prêtres, l'abbé Guillon refusa le sien. Les écrits qu'il publia sur ce sujet lui attirèrent des persécutions. Des perquisitions furent faites à son domicile en vertu des ordres du comité de section du Luxembourg, et l'on y saisit un prêtre qui, jeté aux Carmes, y périt dans les massacres du 2 septembre. L'abbé Guillon passa les années les plus orageuses de la révolution à Sceaux, où il exerçait la médecine sous le nom de *Pastel*. Après le 9 thermidor, il alla dans les environs de Meaux, puis il revint à Paris, où il s'occupa de nouvelles publications dont nous donnons les titres plus loin. Se voyant menacé de nouvelles persécutions, il prit encore le parti de s'éloigner, et il se retira chez l'ancien président de Brevannes, non loin de Paris. Quelques notes sur le concordat et les élections populaires, qu'il écrivit pour les membres du chapitre de Rouen, qui l'avaient consulté sur la question de faire revivre l'ancienne pragmatique-sanction pour le choix d'un archevêque, après la mort du

cardinal de Larochefoucauld, le firent arrêter par Fouché; mais il recouvra promptement sa liberté. Nommé par le cardinal de Belloy chanoine honoraire de Notre-Dame et bibliothécaire de l'archevêché, il fut chargé, à ce dernier titre, de ramasser dans les deux vastes dépôts des Cordeliers et de Saint-Louis de quoi former un ensemble de 18,000 volumes. Après avoir professé un instant la rhétorique au collége de Bruxelles, il fut attaché au cardinal Fesch comme auditeur théologien de la légation française. On lui a reproché d'avoir, dans des sermons qu'il prononça vers cette époque, donné trop d'éloges à Napoléon. Fontanes lui confia la chaire de rhétorique du Lycée Bonaparte, puis il le nomma professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie, avec le titre de doyen; mais l'abbé Guillon fit rendre ce dernier titre à Burnier-Fontanel, qui avait commencé à en exercer les fonctions sans émolument, et Fontanes, en dédommagement, le nomma aumônier du collége Louis le Grand. En 1830, il s'éleva une discussion entre lui et M. l'abbé Cailleau sur l'authenticité de certains sermons nouvellement publiés sous le nom de saint Augustin; celui-ci eut le tort de ne pas garder dans cette circonstance toute la modération qui convient à l'homme de lettres, et plus encore à l'ecclésiastique. L'abbé Guillon s'était aussi beaucoup occupé d'une *Histoire ecclésiastique;* il avait communiqué son ouvrage à Frayssinous, Barruel et Emery, et il y mettait la dernière main dans sa maison de campagne de Montfermeil, lorsque sa bibliothèque fut incendiée avec tous ses manuscrits lors de l'invasion de 1815. Il fut nommé inspecteur de l'université sous le ministère de Frayssinous; mais il quitta bientôt cette place pour se charger de l'instruction religieuse des enfants du duc d'Orléans. La duchesse d'Orléans le fit son aumônier, et il prêcha en cette qualité le carême aux Tuileries, en 1824. En 1825, il fut nommé chanoine honoraire de Saint-Denis et membre de la légion d'honneur. Il avait été nommé, en 1831, évêque de Beauvais, et il attendait ses bulles de Rome depuis six mois, lorsqu'il fut appelé à assister le fameux Grégoire, ancien évêque de Blois, dans ses derniers moments. Sa démarche donna lieu à des plaintes si vives, que l'abbé Guillon crut devoir porter aux Tuileries sa démission de l'évêché de Beauvais; il écrivit à Rome pour se soumettre d'avance au jugement du pape, et plus tard il publia une rétractation. Il fut fait évêque de Maroc *in partibus infidelium*, puis officier de la légion d'honneur, et fut enfin nommé doyen de la Sorbonne, à l'âge de 80 ans, après M. Lemercier; mais il donna sa démission sur la demande de M. Affre, qui s'occupait de reconstituer la Faculté de Sorbonne. Mgr Guillon est mort à Montfermeil en 1847. On sait que Louis-Philippe avait fait construire à Dreux une chapelle gothique dont les caveaux devaient recevoir les restes mortels des membres de sa famille. Mgr Guillon était doyen du chapitre qui y fut établi. Voici sous deux chefs la liste de ses ouvrages. LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES : *Mélanges de littérature orientale*, Paris, 1788, 1 vol. in-12; *Mémoires* insérés dans le *Journal encyclopédique*, dans les *Mélanges de littérature étrangère*, etc., sur divers objets de critique et d'érudition; *La Fontaine et tous les fabulistes, ou Commentaire critique, historique et littéraire des Fables de La Fontaine*, Paris, 1803 et 1835, 2 vol. in-8° et in-12; *Promenade savante au jardin des Tuileries, ou Description de ses monuments*, 1 vol. in-8° et in-12; *Mémoires sur les maladies nerveuses*, dans le *Journal encyclopédique*, et séparément; *Du respect dû aux tombeaux et de l'indécence des inhumations actuelles*, an VII (1795), 1 vol. in-8°; *Entretien sur le suicide, réfutation des doctrines de J.-J. Rousseau, Montesquieu, Madame de Staël et d'autres*, Paris, 1802, in-12; 1836, in-8°. Cet ouvrage fut écrit à l'occasion de la tentative de suicide d'un jeune homme dans l'âme duquel l'auteur réussit à réveiller le sentiment du devoir; une édition des *Leçons de la nature*, par Sturm et Cousin-Despréaux, 4 vol. in-12. RELIGIEUX ET ECCLÉSIASTIQUES : *Méditations eucharistiques par Madame Louise de France, carmélite de Saint-Denis; Collection ecclésiastique, ou Bibliothèque raisonnée des écrits publiés pour et contre la Constitution civile du clergé*, Paris, 1791 et 1792, 12 vol. in-8°; *Parallèle des révolutions*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage avait d'abord paru dans le quatrième volume de la *Collection* que nous venons de citer; *Collection des brefs du pape Pie VI*, avec la trad. en regard, 1798, 2 vol. in-8°; *Discours du pape Pie VI sur la mort de Louis XVI*, trad. du latin en français, avec notes, 1 vol. in-8°; *Essai critique et historique sur la pragmatique, le concordat et les élections populaires*, 1 vol. in-8°; *Dissertations de Bossuet sur les Psaumes*, trad. du latin en français avec notes, Paris, 1822, 1 vol. in-8°; une édition des *Sermons du P. Lenfant*, 8 vol. in-12; *Eloge de M. de Lamothe-d'Orléans*, avec notes, couronné par l'académie d'Amiens, Paris, 1809, 1 vol. in-8°; *Discours sur l'autorité de l'Eglise romaine*, prononcés dans l'église de Saint-Sulpice, 1802, 1 vol. in-8°; *Panégyrique de saint Louis, roi de France*, prononcé en présence de l'Académie française, 1815, in-4°; trois *Discours* prononcés à l'occasion du sacre de l'empereur, 1806, 1807 et 1808; *Discours sur le rétablissement des études en Sorbonne;* autres *Discours* prononcés dans les séances d'ouverture de la Faculté de théologie, 1813-1828; *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine, ou Cours d'éloquence sacrée*, 1822, 26 vol. in-8°; *Exposé de ma conduite auprès de M. Grégoire à ses derniers moments*, Paris, 1831, in-8°; *Histoire de la nouvelle hérésie du* XIX*e siècle, ou Réfutation de M. de Lamennais*, Paris, 1835, 3 vol. in-8°; *Œuvres complètes de saint Cyprien*, traduction nouvelle avec des notes, Paris, 1837, 2 vol. in-12; *Modèles de l'éloquence chrétienne en France depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, ou Choix des prédicateurs de second

ordre, rédigé dans l'ordre de l'année apostolique, précédée de l'*Histoire de la prédication française depuis saint Bernard jusqu'aux temps modernes*, Paris, 1837, 2 forts vol. in-18; *Observations critiques sur les nouveaux Sermons inédits attribués à saint Augustin*, Paris, 1838; *Discours sur l'attentat du 28 juillet* (1835); *Discours funèbre sur la mort de la princesse Marie; Discours latin et français sur la nécessité de la langue latine dans l'enseignement de la théologie*, nouvelle édition, 1841; *Examen critique des doctrines de Gibbon*, *de Strauss et de Salvador*, 2 vol. in-8°.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

SYLVESTRE GUILLON,

ÉVÊQUE DE MAROC

—

DISCOURS DIVERS.

—

DISCOURS PREMIER.

SUR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE ROMAINE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

L'oracle du XVII[e] siècle, ce grand évêque de Meaux, que ses contemporains, anticipant sur les hommages de la postérité, plaçaient avec orgueil parmi les Pères de l'Eglise; Bossuet, développant devant une illustre portion du clergé de France les principes, les caractères et les fruits de l'unité catholique, montrant le lien et le centre de cette unité dans l'Eglise romaine, s'écriait avec l'enthousiasme des prophètes antiques: « C'est là cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi... l'Eglise mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises, le chef de l'épiscopat d'où part le rayon principal, la chaire unique, en laquelle toutes gardent l'unité (1). » Il prenait à témoin de sa doctrine *un saint Cyprien, un saint Optat, un saint Augustin*, et les docteurs et les conciles, et toutes les Eglises du monde chrétien; c'étaient *l'orient et l'occident unis ensemble*, qui semblaient assis à ses côtés, inspirer le sublime orateur, et féconder son génie. A sa voix tous les cœurs étaient émus, toutes les âmes dans un religieux recueillement; toutes les bouches répétaient à la suite de l'éloquent évêque, ce cantique auguste : « Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère des fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir les enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles : *Si je t'oublie jamais*, Eglise romaine, *puissé-je m'oublier moi-même. Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir; si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance* (2). » (*Psal.* CXXXVI, 6.)

La foi de Bossuet, cette foi qu'il appuyait sur les plus respectables fondements, pouvait-elle n'être pas la vérité? Etait-elle l'œuvre de l'homme, par conséquent de l'illusion et de l'erreur? Loin de nous, chrétiens, un doute qui serait un blasphème! Demander si un point de doctrine justifié par la croyance des siècles apostoliques, scellé par le sang des plus généreux confesseurs, confirmé par l'assentiment unanime des siècles chrétiens, proclamé par l'enseignement uniforme des conciles tant généraux que particuliers, reconnu nécessaire par les plus ardents ennemis de l'autorité, avant qu'ils eussent été poussés hors de toute règle par l'esprit de révolte, sorti victorieux des combats qui lui furent livrés dans tous les temps par le schisme et l'hérésie; demander si un tel point de doctrine est vrai, ce serait paraître douter de la vérité des promesses faites par Jésus-Christ à son Eglise, ce serait mettre en problème l'infaillibilité divine.

Certes, chrétiens, s'il avait été au pouvoir des hommes, il y a longtemps qu'il serait

(1) *Sermon sur l'unité en* 1681, pag. 494 et 495, tom. V, éd. in-4°, Paris, 1743.

(2) *Même disc.*, p. 519.

péri comme tous les ouvrages des hommes. Mais non; les triomphes passagers accordés au prince des ténèbres, ce monde avec ses vicissitudes, ce XVIIIe siècle avec ses nouveautés, l'enfer tout entier avec ses prestiges et ses fureurs, n'ont pu ébranler la foi de l'autorité romaine. C'est encore l'orient et l'occident qui nous prêtent leur voix dans la profession de ce dogme : *De fide est*; et la génération actuelle promet aux générations à venir le même tribut d'hommages et d'obéissance à cette Eglise, dont il est écrit que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* (*Matth.*, XXI, 18.)

Mais quelle bouche pourra dignement célébrer tant de grandeur, demandait autrefois saint Jean Chrysostome? Oh! si les glorieux apôtres qui fondèrent cette Eglise romaine, arrosée de leur sang, apparaissaient à nos regards, comme ils se sont montrés à saint Ambroise, à la réformatrice du Carmel!... Nous n'avons plus ici de vœux à former. Six cent trente évêques réunis à Chalcédoine s'écrièrent tous d'une voix : C'est Pierre qui s'est fait entendre à nous, c'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon : *Petrus per Leonem locutus est* (3). Pierre et Léon vivent dans leurs successeurs. Organes de l'Eglise, ils en sont la lumière et l'oracle; ce sont eux qui nous parlaient par la voix du vénérable Pie VI; eux qui commandent notre obéissance et notre soumission aux décrets émanés de cet auguste tribunal. Et voilà, chrétiens, le fruit que vous devez recueillir de ce discours. Si la puissance de Pierre est grande, notre vénération doit être profonde; cette conséquence naîtra d'elle-même des principes que je vais établir en l'honneur de l'Eglise romaine. Quels sont les titres de sa grandeur? Jusqu'où s'étendent ses droits à notre obéissance? Voilà tout mon plan. Les oracles de l'Ancien et du Nouveau Testament écrits par le doigt de Dieu, les témoignages de la tradition proclamés par la voix de l'Eglise, voilà mes autorités. Vous le voyez, rien d'humain, rien d'arbitraire dans ce que vous allez entendre. Commençons sous les auspices de la Reine des apôtres et des pontifes.

PREMIÈRE PARTIE

Les titres de sa grandeur, je les fonde sur la divinité de son institution, prouvée premièrement par l'accord des anciennes prophéties avec ses principaux caractères; en second lieu, par l'histoire de son établissement; troisièmement, par les oracles du Nouveau Testament en faveur de Pierre.

1° Je dis en premier lieu, que la divinité de son institution est prouvée par l'accord des prophéties avec ses principaux caractères.

Transportons-nous aux temps antérieurs à l'avénement du Messie, au milieu de ce peuple dont les annales liées à celles de la religion, nous font voir un christianisme déjà existant avant le christianisme même. La loi ancienne n'était, vous le savez, chrétiens, que la figure et l'histoire anticipée de la nouvelle loi. Qu'y voyons-nous? Un ministère d'hommes inspirés, voyant l'avenir avec la même clarté que nos yeux découvrent les choses présentes, et les décrivant avec la sévère précision de l'histoire. « Alors que les temps seront accomplis, » que les époques déterminées par eux tant de siècles auparavant se seront développées, conformément à leur parole; alors commencera un empire qui ne doit connaître de limites ni dans son étendue, ni dans sa durée, s'établissant comme au sein d'une profonde paix, malgré les luttes sanglantes et opiniâtres « des nations et des rois frémissants autour de son berceau, » s'élevant bientôt par-dessus les collines, comme une « montagne immense vers laquelle tous les peuples accourent en foule; » c'est là, c'est sur le sommet de cette montagne, qu'est bâtie la cité céleste, sans cesse éclairée des rayons du soleil de justice. Les prophètes le voient, le roi de cet empire, après qu'il aura choisi une croix pour son trône, un tombeau pour son lit nuptial avec son Eglise, et son sang pour onction, devenu pontife dans un second temple que la main des hommes n'aura point fait, ange et médiateur d'un Nouveau Testament, briser l'encensoir dans la main de Lévi, le sceptre dans celles de Juda, ordonner une loi nouvelle, et remplacer par une oblation pure, sans tache, universelle, ces antiques sacrifices qui n'étaient que des ombres fugitives et passagères. Pénétrant avec Dieu même jusque dans les splendeurs des saints, David entend le Seigneur confirmer par un serment solennel l'alliance sacrée : *Tu es prêtre, tu l'es pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.* (*Psal.* CIX, 4.) C'est particulièrement à ce titre qu'il est non-seulement la gloire d'Israël, un seul peuple ne serait pas un héritage digne de lui; mais « la lumière qui doit éclairer les nations; » juge et monarque suprême, « il recevra les clefs de la maison de David, » ces clefs souveraines « auxquelles seules il est donné d'ouvrir et de fermer. » A la vue de ce symbole de la puissance, « tout genou doit fléchir devant lui, et toute langue reconnaître son autorité (4). »

Oh! comment s'opéreront ces prodiges? Le moyen que ce monde, scène si mobile, éternellement disputée par les passions et les discordes, théâtre, s'il faut en croire aux sages du siècle, abandonné aux caprices du hasard, le moyen qu'il se compose, qu'il s'asservisse à des combinaisons précises, à une correspondance régulière avec des

(3) *Conc. Chalced.*, act. 2, 3, t. IV *Conc.*, ed. ult. Paris. *Relat. ad Leon.*, *ibid.*, etc. — BOSSUET, *Serm.* p. 488. — Même acclamation en l'honneur du pape Agathon, au troisième concile de Constantinople, VIe général., act. 18, t. VI *Concil.*

(4) *Apoc.*, III, 7; *Isa.*, XLV, 24. Les autres citations de l'Ecriture sainte seront facilement vérifiées dans le texte ou dans la Concordance. Quant à l'analogie de ces prophéties avec les faits, elle est dans tous les apologistes de la religion chrétienne.

plans qu'il ignore, où qu'il ne connaîtra que pour combattre? Depuis quand les visions (5) d'un captif tel qu'un Daniel, un Isaïe, sont-elles des arrêts de proscription contre de vastes royaumes, contre de superbes conquérants? *Allez*, Daniel (6), dit l'Esprit-Saint, *allez* : c'est-à-dire laissez agir la promesse de ce Dieu qui ne sait point jurer vainement; car « ces paroles sont fermées et scellées jusqu'aux temps prescrits. » Aussi à peine ils sont arrivés, que tout s'émeut, tout s'ébranle dans l'univers; voilà que les empires de la terre s'écroulent les uns sur les autres; voilà que de leurs débris s'est formé cet empire universel promis à l'ancien des jours, au père du siècle futur (7), à mon roi pontife. Il n'auront vécu, tous ces royaumes, si forts et si durables en apparence, que le temps nécessaire pour acquitter les prophéties, et pour amener le règne du Fils de l'homme, l'objet et le terme de tant de révolutions: il arrive avec les divers caractères sous lesquels il a été de si loin montré à l'attente des nations; prince de la paix, oracle de la justice, conducteur du peuple, flambeau allumé sur le sommet de la montagne sainte, qui est l'Eglise, pour dissiper toutes ténèbres, et diriger toutes les nations dans la voix du salut; dépositaire des clefs de la maison de David (8). Durant le cours de la semaine convenue, le Christ a été mis à mort, et de son sang il a cimenté l'alliance nouvelle. Les ombres de l'ancienne sacrificature ont été remplacées par un sacerdoce bien autrement efficace, de ces sacerdoces, selon l'ordre, non plus d'Aaron, mais de Melchisédech, où l'on sacrifie par le glaive de la foi, *pontificem fidei;* où l'on offre en tous lieux au nom du Seigneur une oblation enfin digne de ses regards (9); et voilà que tout est consommé; voilà que le sacrifice véritable a commencé pour tous les siècles, et qu'il reçoit les adorations, non d'un peuple élu, mais de l'infidèle Assyrie, mais de l'idolâtre Egyptien, mais des îles les plus reculées, et de ces fiers potentats, soumis comme tout le reste, après trois siècles entiers de révolte et de combats.

Or, telle est, chrétiens, la source de l'autorité apostolique dont nous recherchons les principes. Son institution est la même que celle de son sacerdoce; ses éléments étaient déposés dans les germes féconds de l'ancienne loi, dans les ébauches encore imparfaites du premier sanctuaire. Son caractère essentiel existe dans sa représentation avec le modèle auguste, ineffable qui s'est fait voir sur la montagne sainte. *Exemplar e cœlo.* Saint Bernard s'était demandé avant nous quelle était cette montagne mystérieuse, cette Jérusalem nouvelle, ce sanctuaire de la véritable alliance. Ecoutez sa réponse, chrétiens: Que l'homme s'évanouisse à vos yeux, que le dernier des lévites disparaisse pour faire place à l'ange de l'Eglise gallicane, au saint abbé de Clairvaux; chrétiens, ne dédaignez pas d'avoir pour maître celui qui fut le maître des papes, le docteur des conciles et la lumière de son siècle. Que dit-il donc? « Cette montagne sainte, c'est l'Eglise, tous les Pères en conviennent; or, Jésus-Christ a formé son Eglise d'ici-bas d'après l'Eglise du ciel, *exemplar e cœlo;* le Fils n'a rien fait que ce qu'il a vu faire à son Père; et parce que l'Eglise du ciel compose sa hiérarchie des ordres, des anges, des chérubins et des autres intelligences distribuées successivement sous la domination suprême d'un seul chef, qui est Dieu; de même il lui a plu de graver les divers ordres du sanctuaire sous l'autorité et la dépendance d'un seul pasteur, soumettant ainsi sous la houlette de Pierre, les patriarches, les évêques et les autres prêtres; *exemplar e cœlo* (10). »

Jésus, avait dit saint Paul, *ne fut que précurseur.* (*Hebr.*, VI, 20.) Que veut dire qu'il n'était que *précurseur*, lui qui a envoyé au-devant de so[i] cette nuée d'anges et de prophètes? C'est que le premier il devait ouvrir le tabernacle de la première alliance, et qu'après lui avoir imprimé le sceau de son immortalité, il devait se faire des successeurs, et parmi eux, un héritier universel, un vicaire spécial associé par l'éminence de ses prérogatives à la suprématie de son sacerdoce royal, réfléchissant comme lui et avec lui tout l'éclat des oracles anciens, représentant par l'immobilité de sa constitution, toujours la même depuis l'origine des siècles jusqu'à leur consommation, l'éternité que Jésus-Christ a promise à son pontificat: *Pontifex factus in æternum* (11). Cer-

(5) *Visio Isaiæ*, etc. *Daniel somnium vidit, visio autem capitis*, etc. (*Dan.*, VII, 1 et seq.)

(6) *Vade, Daniel, quia clausi sunt signatique sermones usque ad præfinitum tempus.* (*Dan.*, XII, 9.)

(7) *Donec venit antiquus dierum.* (*Dan.*, VII, 22.) *Pater futuri sæculi.* (*Isai.*, IX, 6.)

(8) *Isa.*, XXII, 22.

(9) *Hebr.*, III, 1. *Offertur nomini meo oblatio munda.* (*Malac.*, I, 12.)

(10) « Exemplar habet e cœlo. Neque enim Filius potest facere quidquam, nisi quæ viderit Patrem facientem, præsertim cum ei sub Moysi nomine dictum sit : *Vide omnia facias secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (*Exod.*, XXV, 40.) Viderat hoc qui dicebat : *Vidi civitatem sanctam Jerusalem novam, descendentem de cœlo, a Deo paratam.* (*Apoc.*, XXI, 2.) Ego enim propter similitudinem dictum reor, quod sicut illic seraphim et cherubim, ac cæteri quique usque ad angelos et archangelos ordinantur sub uno capite Deo; ita hic quoque sub uno summo pontifice primates vel patriarchæ, archiepiscopi, episcopi, presbyteri vel abbates et reliqui in hunc modum. » (S. BERNARD., *De consider.*, lib. III, cap. 4, col. 433, ed. Mabill.

Ce qui a pu fournir cette belle pensée à saint Bernard, c'est, après l'Ecriture sainte, une comparaison toute semblable dans saint Grégoire. (*Epist.*, lib. IV, ep. 52.) Peut-être encore ces paroles de Ratramne : « Quoniam Christus Jerusalem cœlestis in dextera Patris considens, Rex et Dominus honoratur angelorum et sanctorum omnium famulatu, sic Petrus et Paulus Jerusalem peregrinantis obtinent principatum, subjectis sibi per totius orbis latitudinem Christi Ecclesiis. » (*Contr. oppos. Græc.*, lib. IV, cap. 8.) Bossuet a imité tout cela dans son fameux *sermon* de 1682, p. 485, t. V; éd. in-4°.

(11) *Præcursor pro nobis introivit Jesus secundum ordinem Melchisedech, pontifex factus in æternum.*

tes, un maître qui s'est fait annoncer de si loin et avec tant de solennité, un roi qui a signalé son avénement par tant de merveilles, un pontife tel que le nôtre, saint, innocent, sans tache, qui comble l'intervalle du ciel et de la terre, ne pouvait laisser à sa place un substitut sans pouvoirs, ou asservi à des moyens vulgaires. Non, l'œuvre de Dieu ne saurait déroger, parce qu'elle a toujours le même appui, la même base, Dieu lui-même. Moïse, figure imparfaite, a été honoré des éloges de l'Esprit-Saint, pour s'être montré économe fidèle dans la maison du Seigneur; celui-là méritera-t-il moins d'honneur, que Dieu a délégué dans sa propre maison pour y gouverner en son nom? Oh! *si le pontife est si grand*, ajoute l'apôtre saint Paul, *qu'il est assis dans le ciel à la droite du trône de la souveraine majesté* (*Hebr.*, I, 8), est-ce trop ici-bas du premier trône spirituel, pour celui qui en est l'image? « Non, non, reprend saint Léon, l'autorité apostolique et la dignité épiscopale de saint Pierre n'est rien moins que le sacerdoce même de Jésus-Christ.» Les ombres passent, les hommes meurent : le sacerdoce chrétien a commencé pour ne plus finir. Ce sera toujours Pierre, au nom de Jésus-Christ; Jésus-Christ sous le nom de Pierre.

Qu'importe ici, comme on ne manquera de nous l'objecter, que ces promesses anciennes, et les prérogatives de la nouvelle alliance s'adressent à l'Eglise tout entière; comme si l'Eglise pouvait être jamais séparée de son chef; comme si, dans un corps bien organisé, les membres divers pouvaient s'isoler sans se détruire. Parce que l'*Eglise sera bâtie sur le fondement des apôtres et des prophètes*, ne doit-il pas exister dans l'économie de l'édifice *une pierre angulaire* (12) qui en soutienne la masse, en lie les parties diverses? Le collége des prophètes et de tout le sacerdoce lévitique reconnaissait bien au-dessus de lui, pour dernier terme de sa hiérarchie, une autorité supérieure en dignité et en juridiction; il en est ainsi des apôtres prophètes de la nouvelle loi. Des mêmes éléments constitutifs de leur ministère, sortira un ordre de puissance surémiente en honneur et en droits. Aussi tout ce qui a été dit à l'Eglise, Jésus-Christ l'a dit à celui qu'il a choisi pour être le fondement de cette Eglise, et rien n'est assuré aux apôtres en commun, qu'un d'entre eux, Pierre, ne l'ait reçu en particulier (13). C'est Pierre, Pierre toujours subsistant dans ses successeurs (14), qui est investi de la souveraine majesté, si bien représentée par la puissance des clefs auxquelles seules il appartient d'ouvrir et de fermer (15); c'est de Pierre que les autres évêques les recevront, dit l'Eglise d'Afrique par l'organe de saint Optat, de saint Augustin (16). C'est Pierre qui, au nom et à la place de Jésus-Christ, est constitué roi sur la montagne sainte pour répandre par toute la terre le précepte de sa loi (17); nouveau David, assis entre la paix et la justice sur sa chaire éternelle, inaccessible aux efforts des enfers (18), lumière éclatante dont les rayons se répandent dans tout l'univers (19), pontife très-grand, très-saint (20), le premier des successeurs du Christ, dans qui commence le sacerdoce de la nouvelle alliance (21). Telle est la pensée de saint Bernard, lorsque, réunissant sous un même point de vue le Sinaï et le Thabor, Rome et Jérusalem, il contemple dans la personne du vicaire de Jésus-Christ tous les grands hommes de l'Ancien Testament, Abel et sa primauté, Noé et son gouvernement, Aaron et sa dignité suprême qui en fait le prince des prêtres et de tout le peuple, le chef visible de l'Eglise, un Moïse et son autorité, un Samuel et sa juridiction, un Jésus, par les droits de son éternelle consécration (22).

2° Le règne de Jésus-Christ établi sur la terre, quel en sera le siége? A quelle con-

(*Hebr.*, VI, 20.) — *Quem constituit hæredem universorum* (*Hebr.*, I, 2.) — *Regale sacerdotium.* (I *Petr.*, II, 9.

(12) *Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum ipso summo angulari lapide Christo.* (*Ephes.*, II, 20.) — Aaron, prince des prêtres, et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise. (Bossuet, *Serm. sur l'unité.* Exorde.) — « Hæc sedes Petri, id est Petra in qua Moyses residet. Petrus cellens. » (*Epist.*, lib. VI, ep. 23.)

(13) Bossuet. supr., p. 493 et 494; Osius, *in conc. Nicæn. et Sardic.* : « Ad Petrum locutus est Dominus, ad unum, ideo ut unitatem fundaret ex una; mox dipsum in commune præcipiens, » etc.

(14) « Qui fidem Petri et sedem tenes. » (S. Hieron., *Ep. ad Damas. pap.*, tom. IV, part. II, p. 19. — « B. Petrus qui in propria sede vivit et præsidet. » (S. Petr. Chrysol., *Ep. ad Eutych.*, act. 1, *conc. Chalc.* — Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles; c'est Jésus-Christ qui l'a dit, etc. (Boss., *Serm.*, p. 488.)

(15) « Hæc est sola sedes quæ clausit et nemo aperuit, aperit et nemo claudit. » (Otho Frising., *De gest. Frid. Ænob. Cæs.*, lib. I, cap. 57.)

(16) « B. Petrus et præferri omnibus apostolis meruit, et claves regni cœlorum cæteris communicandas solus accepit. » (S. Optat. Milev., ep. 7, cap. 3, *contr. Novat.* et lib. II *cont. Parmen.*)

(17) S. Bernard, passim. *De consid.*, lib. III, cap. 5. Bossuet, *Serm.*, première partie : « Ad nos quasi ad caput æque ac apicem episcopatus. » S. Innoc. (*Epist. ad Felic. episc.*) : « Vos a Deo electa civitas ad salutis refugium. » Theodor. Studita, ap. Gennad., *Def. conc. Flor.*, cap. 5.

(18) Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle (Bossuet, supr., p. 490) : *Portæ inferi non prævalebunt.* Vide S. Gregor. Magn., lib. IV, epist. 20, p. 748. — *Conc. Chalced.*, act. 29, *in Prosph. ad Marc. imper.* — S. August., *in Psal. contr. part. Donat.*

(19) « Cujus sedes in omnem terrarum orbem primatum tenens refulget. » (*Epist. Adrian pap. in conc. Nic.* II, ann. 787.) *Vos estis lux mundi.* (S. Hieron., *Ad Damas. pap.*, ep. 57, al. 14.)

(20) « Sanctissimum et beatissimum archiepiscopum magnæ Romæ Leonem. » (*Conc. Chalced.*, act. 34, p. 426.)

(21) « In Novo Testamento, post Christum sacerdotalis ordo a Petro apostolo cœpit, ipsi enim primum datus est pontificatus in Ecclesia Christi. » (Isidor. Sevil., *De offic. eccl.*, lib. II, cap. 5.)

(22) « Tu princeps episcoporum, tu hæres apostolorum, tu primatu Abel, gubernatu Noe, patriar-

trée, à quelle ville l'honneur en est-il réservé? Les témoignages de l'histoire vont expliquer ici les oracles de la prophétie.

Parmi les plus célèbres cités de l'univers, il en est cinq qui se disputent la prééminence.

Témoin des prodiges du Sauveur, toute baignée de ses sueurs et trempée de son sang, gardienne pour tous les temps de son sépulcre glorieux, que de titres Jérusalem semblait offrir à la prédilection! Mais les mêmes témoignages qui m'ont parlé de sa gloire, m'annoncent ces humiliations. Elle a méconnu celui qui la visitait; elle a trempé ses mains dans le sang des prophètes; elle a demandé que le sang innocent retombât sur elle et sur ses enfants (23). Ses homicides vœux ont été exaucés. « Du côté des quatre vents, une voix s'est fait entendre, qui crie : Malheur à Jérusalem! malheur à son temple! Ce temple, s'il s'émeut, on dirait qu'il se fait peur à lui-même (24). » Terribles et trop fidèles pressentiments! Le capitaine étranger et son peuple victorieux sont là, ils vont tout perdre : c'en est fait, l'abomination de la désolation siége dans le lieu saint (25), dernière et irrémédiable désolation du peuple ingrat et déicide. Temple réprouvé, écroule-toi, disparais avec ton sacerdoce, et fais place au tombeau de Pierre, au sanctuaire de la loi nouvelle.

De Jérusalem, passons aux villes d'Alexandrie et d'Antioche, ces deux reines de l'orient, qui l'eussent été du monde, si l'empire du monde eût pu se partager. Toute l'antiquité les nomme des Eglises apostoliques (26); mais d'où leur vient ce nom? d'où leur viennent les droits qui y sont attachés? Jean Chrysostome répond que la source en est dans la primauté de saint Pierre, comme ayant fondé par lui-même l'église d'Antioche, et celle d'Alexandrie par son disciple saint Marc (27). Astres éclatants, mais secondaires, puisque leur lumière est d'emprunt, ce n'est point par leur propre essence, mais par émanation; non par un droit originaire, mais par l'effusion d'une autorité supérieure, que leur vient cette éminente dignité qui les élève par-dessus tous ces vastes départements que vous savez : *Horum omnium habeat potestatem* (28). Que la juridiction de ces patriarcats fût étendue, toujours avait-elle ses bornes : indiquer les domaines, c'est fixer les limites.

Après ces villes, nous avons à vous parler de Constantinople, et il faut bien satisfaire à votre attente, chrétiens, quelque douloureuses images que ce nom réveille dans nos âmes. L'orgueil de l'égalité a tout perdu. Ce prestige décevant, vous n'aurez pas de maîtres, *vos eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5), pouvait-il ne pas troubler la terre, lorsqu'on le voit, dès l'origine des temps, armer les anges même contre la majesté suprême? Saint Grégoire l'avait bien prévue, cette fatale division, qui a causé à l'Eglise des plaies encore saignantes, lorsqu'il opposait toute la vigueur sacerdotale aux usurpations naissantes de ce siége de Constantinople. Dans les essais encore timides de l'ambition de ses patriarches, qui se faisaient forts de l'appui du sceptre impérial, il avait vu les germes des hérésies qui devaient pulluler en foule au sein de cette Eglise (29). Non moins clairvoyante que son chef, l'Eglise tout entière avait élevé la digue contre laquelle devait se briser ce torrent, si sujet à passer ses bornes. « L'évêque de Constantinople, avait dit un concile œcuménique, aura l'honneur de la primauté, mais après l'évêque de Rome (30). » Voilà toute la déférence à laquelle on puisse consentir en faveur de cette Rome nouvelle, posée sur les limites des deux hémisphères d'alors. Tout ce qui excède cette restriction rigoureuse, n'est plus qu'usurpation, attentat, soit sur les droits du métropolitain spécial, soit sur la prééminence de l'évêque de Rome, sur le seul évêque universel, ainsi que le reconnaîtront solennellement le concile

chatu Abraham, ordine Melchisedech, dignitate Aaron, auctoritate Moyses, judicatu Samuel, potestate Petrus, unctione Christus.» (*De consid. ad Eugen.*, lib. II, cap. 8, p. 422, ed. Mabill.)

(23) *Erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isa.*, XI, 10.) — *Sanguis ejus super nos et super filios.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

(24) JOSEPH., *Guerre des Juifs*, liv. VII, ch. 12; RAB. JOH. ben Zachar., *Tract. de fest. expiat.*

(25) *Et non erit populus qui eum negaturus est, et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo.* (*Dan.*, IX, 26.) — *Abominationem desolationis*, etc (*Matth.*, XXIV, 15.)

(26) *Voy.* BEVEREG., *Codex canon.*, lib. I, cap. 5, p. 236 et 236; THOMASSIN, *Discipl. anc. et mod.*, tom. I, ed. de Paris, 1724, ch. 8.

(27) CHRYSOST., hom. 2 *in Act.*, n° 6, tom. III, p. 70.

(28) *Conc. Nicæn.* I, can. 6. — *Voy.* DUGUET, *Confér. Ecclés.*. tom. II, dissert. 57, p. 345 et suiv.

(29) « Scitis quanti non solum hæretici, sed etiam hæresiarchæ de Constantinopolitana ecclesia sint egressi » (*Epist.*, lib. VI, ep. 24 ed Anast. Antioch.)

(30) « Constantinopolitanus episcopus habeat primatus honorem post Romanum episcopum.» (*Concil. Constant.* I, can. 3.) Encore est-il constant que le canon même éprouva les plus vives oppositions dans l'Occident. (*Voy.* THOMASSIN, t. I, pag. 81.) Le canon 28 du concile de Chalcédoine eut également à combattre l'autorité la plus imposante : Saint Léon ne consentit jamais à l'approuver, comme on le voit dans ses lettres à l'empereur, à l'impératrice Pulchérie, au clergé de Constantinople, à Julien de Cos, son légat, et particulièrement au patriarche Anatolius. Il ne fut point inséré dans l'ancienne collection grecque des canons, ni dans celle que fit Théodoret, quoiqu'il fût un de ces évêques d'Orient qui le procurèrent. Anatolius lui-même parut regretter qu'il eût été porté, et se défendait d'y avoir contribué. Quoi qu'il en soit, « il n'est donc pas vrai que la prééminence des papes ait toujours été contestée par les patriarches d'Alexandrie, de Constantinople et de Jérusalem : tous l'ont reconnue même en plein concile. On en peut voir les preuves dans les auteurs les moins favorables au saint-siége. » (BERGIER, *Apologie de la Relig. chrét.*, t. II, pag. 203)

de Chalcédoine, les rescrits des empereurs, l'adhésion de tous les siècles catholiques (31).

Il existe donc parmi les cités un nom plus illustre encore que tous ceux-là : oui, le nom de cette Rome qui les a subjuguées, ou qui les a vues naître ; de cette Rome, principauté la plus puissante de toutes, comme parle un écrivain grec (32), de Rome, le terme de toutes les révolutions humaines; aussi voyez comme tout s'y rapporte. Jérusalem, la cité du Seigneur, n'a été que la prophétie de ce nouveau tabernacle. Antioche, Alexandrie, n'ont été élevées à tant de grandeurs, que pour servir de degrés à la grandeur romaine. Constantinople, avec l'éclat de la jeunesse et de la beauté, ne pourra faire oublier la majesté de l'antique Rome : à peine en avions-nous parlé, et déjà ses rayons jaillissaient de toutes parts. C'est le soleil caché derrière les montagnes; on ne le reconnaît qu'à la lumière du jour dont il éclaire tout l'horizon. O Rome! conquérante et maîtresse du monde; ces titres fastueux achetés au prix de tant de sang et de trésors, sont trop au-dessous de tes destinées. Avant toi, Babylone et Ninive furent aussi les souveraines de l'univers; le bruit de leur chute a retenti plus au loin que celui de leurs victoires ; toi, deviens la ville éternelle. Ce n'est pas en vain que tes sibylles et tes oracles t'en ont donné l'espérance. Le Dieu qui dirige les paroles de Balaam, ce Dieu des armées qui, sur les ruines des plus puissantes monarchies, amenait ton empire de fer, brisant et réduisant tout en poudre (33), c'est celui-là qui s'est chargé d'en accomplir la promesse. Ville superbe, tu as vaincu tous les peuples divers, et après avoir attaché à ton char jusqu'à leurs dieux, tu t'es fait à toi-même ta propre divinité (34). Tombe, tombe de ce char de triomphe aux pieds du Dieu inconnu : deviens la conquête d'un pêcheur, que ta défaite ne t'humilie point : l'univers tout entier y viendra après toi. Elève donc tes portes éternelles à l'approche de ton nouveau Roi. Simon-Pierre s'avance.... Eh! quel est ce Simon-Pierre? un malheureux pêcheur des bords du lac de Génézareth ; si faible, qu'on l'a vu pâlir à la voix d'une servante; si pauvre, qu'il a fallu un miracle du Tout-Puissant pour acquitter sa part du tribut dû à César. Et voilà, chrétiens, la force du Tout-Puissant, voilà le prodige de la sagesse du Très-Haut ; ce pauvre pêcheur, ce roseau du désert battu par le vent, c'est là l'instrument dont il va se servir pour confondre, pour abattre tout ce qu'il y a de plus fort. Aussi la nouvelle Jérusalem refuse-t-elle de le reconnaître; et comme si elle avait à redouter dans un Juif obscur un ennemi plus fort que toutes les phalanges étrangères, la voilà qui s'agite et qui se travaille : dans son effroi, elle s'arme de toutes pièces, elle cherche des renforts parmi les bourreaux, comme dans ses périls extrêmes elle avait armé les bras de ses esclaves ; elle invoque à son aide tous ses dieux, qui n'avaient pas su se défendre eux-mêmes (35); elle se ligue avec les puissances de l'enfer : aveugle! qui ne sait pas combien elle serait malheureuse de triompher! enfin elle est vaincue ; elle a baissé la tête : ébranlée jusque dans ses fondements, en punition de sa longue résistance, la ville de Mars, de Quirinus cède aux efforts des Barbares; la ville de Pierre, purifiée par le sang même des martyrs qu'elle fit couler à grands flots, vit immortelle, et sans cesse renaissante sous les coups des révolutions, des hérésies, des mauvaises mœurs. En vain dans l'ivresse de la rage qui les anime contre le christianisme, un empereur mettra de sa main le feu à la ville, pour le barbare plaisir d'en accuser les chrétiens : la flamme de l'incendie, pas plus que la calomnie et ses fureurs, ne pourront détruire ce germe d'immortalité que Pierre a déposé dans ses murs. En vain un autre empereur transportera la capitale de l'empire sur un rivage étranger : pour n'être plus la ville des Césars, Rome n'a pas cessé d'être la ville des apôtres! En vain, à diverses reprises, un Bajazet, un Attila, et ces fléaux de Dieu, sous le nom de conquérants, viendront inonder ses provinces, renverser ses remparts, porter le fer et la torche dans l'enceinte de ses murailles, faire subir à ma Jérusalem nouvelle tous les maux de l'ancienne captivité de Babylone, arracher du pied de ses autels et traîner de prison en prison son pontife pauvre, infirme, rassasié d'opprobres et de douleurs; orages passagers, châtiments paternels! Le corps glorieux de deux apôtres, rempart pour Rome plus solide que ses forteresses, la défend contre de longues usurpations, sauve ou rétablit son indépendance; et tandis qu'autour d'elle tout s'écroule, tout change, tout meurt, elle, vous la voyez toujours sub-

(31) « Comme il n'y a eu que le pape qui ait exercé cette autorité sur les patriarches, et sur tous les patriarches, avec un droit incontestable, on peut aussi dire qu'on n'a pu donner qu'à lui la qualité d'*œcuménique*. (THOMASSIN, *Discipl. anc. et mod.*, tom. I, fol. 80.) Le concile de Chalcédoine donna plusieurs fois le titre d'œcuménique au pape saint Léon. (Act. 3 et 16.) Le pape Agapet le reçut du concile de Constantinople. *Papa dicitur, quia pater patrum. Hic universalis dicitur quia universæ præst Ecclesiæ.* (HUG. A S. VICTOR., lib. I *De sacr.*, cap. 43, pag. 369.) Quelle peine ce mot peut-il faire à des catholiques, lorsque Leibnitz lui-même ne le refuse pas au pape? (Voy. *Esprit de Leibn.*, t. I, ch. 17.)

(32) S. IREN., lib. III, cap. 3. — « Ad hanc Ecclesiam propter potiorem [*alias* potentiorem] principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam. »

(33) *Dan.*, XI, 40.

(34) Colitur nam sanguine et ipsa
More Deæ; nomen quæ loci ceu Numen habetur.
(PRUDENT., *Adv. Symmach.*, lib. I, p. 214. Amstelod. 1631.)

(35) Numina quæ patriis cum mœnibus eruta nullum
Præsidium potuere suis afferre sacelli.
(PRUDENT., *Adv. Symmach.*, pag. 234.)

sistante, toujours reine, renouveler sa jeunesse par ses combats : le tombeau de Pierre en a fait le trône du monde ; il a soumis à son empire plus de contrées que n'en parcoururent jamais ses armes victorieuses, et il semble avoir associé à la gloire immortelle de son triomphe, la ville même qui fut arrosée de son sang (36).

Que si nous voulons approfondir le motif de cette prédilection, un Père de l'Eglise grecque va nous l'apprendre : il fallait à la plus magnifique ville du monde le plus généreux des apôtres ; et puisqu'il entrait dans les desseins de la Providence d'ordonner quelque proportion entre la cité et l'apôtre qui doit en être le premier évêque, Rome, sans doute, méritait d'être choisie ; mais une Rome nouvelle, une Rome purifiée par le sang des martyrs dont elle va s'enivrer. Et c'était une œuvre digne de la main du Tout-Puissant, de placer le règne de Jésus-Christ là où le démon avait placé son trône (37) ; d'établir les conquêtes de l'humilité, de la pauvreté, de la vérité de Jésus-Christ, dans ces mêmes lieux, témoins si longtemps des triomphes de l'orgueil et du mensonge ; enfin de cet antique boulevard de la superstition, en faire le plus ferme appui de la foi catholique (38).

La voilà donc qui se découvre à tous les regards, cette Eglise romaine, centre et dépôt des promesses, lien des deux Testaments, mère féconde dès sa naissance, enfantant toutes les autres Eglises, les nourrissant du lait de ses inépuisables mamelles, et non contente d'enfanter, donnant encore à ses filles la force de l'enfantement (39) ! Eh quoi ! mes frères, n'y aurait-il donc point de différence entre la mère et les filles ; entre ce qui donne la vie et ce qui la reçoit ; entre le sein fécond qui nourrit de sa substance et les membres délicats qui en ont besoin ? Ecoutez, chrétiens, la foi de tout l'univers : Je vois l'Eglise romaine, à ses commencements, supérieure à toutes les autres Eglises ; l'autorité des patriarches, si étendue, s'éclipse et s'efface devant celle du siége romain (40). Cette dignité, si respectable dans l'Eglise chrétienne, n'est pas encore assez relevée ; pourquoi ? Parce qu'elle supposerait des égaux à cette chaire suprême, une avec l'Eglise catholique tout entière, mais éminemment supérieure à chacune de ses parties (41). C'est la doctrine de saint Grégoire, de saint Léon, de ces pontifes vénérables, que l'on n'accuse pas d'avoir exagéré les prérogatives du siége romain. Et cette doctrine, elle avait ses racines dans la tradition primitive des siècles apostoliques (42). Les pieux conquérants de l'univers la sèment partout sur leurs pas, et l'impriment sur le berceau des Eglises naissantes. L'Evangile laissé par eux entre les mains de tous les peuples, *prædicabitur in universo orbe*, découvrait à tous les yeux la charte solennelle de la suprématie de Pierre, l'inébranlable fondement de cette Eglise à laquelle ils étaient appelés (43). Des apôtres et des premiers disciples, cette doctrine passe à leurs successeurs, et de leurs mains elle descendra de siècle en siècle, pure et inviolable jusqu'à nous ; pourquoi ? Parce qu'il est impossible que l'Eglise change, diminue, ajoute rien à la foi qu'elle a reçue : *Nihil permutat, nihil minuit, nihil addit* (44). Libre sous la hache des Néron, comme elle le sera sous le diadème de Constantin, l'Eglise entre aussitôt en possession de sa hiérarchie ; mais une hiérarchie, que serait-elle autre chose qu'un vain nom, si elle ne se composait que de membres assujettis à un chef ? Et ce chef suprême, dont les oracles soumettent déjà l'occident et l'orient, est-ce l'ambition qui a créé les titres de sa grandeur ? est-ce l'adulation qui les encense ? Ah ! pendant trois cents années, le plus brillant privilége de l'Eglise romaine sera d'être de toutes les Eglises la plus violemment persécutée. Durant cette laborieuse jeunesse vous la voyez plus puissante, plus respectée peut-être qu'elle ne le fut dans les âges subséquents ; c'est la remarque de notre Bossuet (45) : répandre ses rayons du couchant

(36) « Isti sunt (S. Petrus et S. Paulus), qui te ad hanc gloriam provexerunt, ut per sacram B. Petr. sedem, caput orbis effecta, latius præsideres religione divina quam dominatione terrena... Minus est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod pax christiana subjecit. » (S. Leo, serm. 80, cap. 1, pag. 164.) — Tout le monde connaît les beaux vers de saint Prosper : *Sedes Roma Petri quæ pastoralis*, etc.

(37) « Clementissima Dei providentia fortissimum ac maximum inter apostolos Petrum, et virtutis merito reliquorum omnium primum ac patronum, Romam perducit. » (Euseb., *Hist. Eccl.*, lib. II, cap 14.)

(38) Thomassin, *Discipl. anc. et mod.*, tom. I, col. 64 ; Rainald., ann. 1344, n° 58 et seq.— « Pulchre igitur eadem urbs antea fuit caput mundi, quæ postmodum futura fuit caput Ecclesiæ. » (Otto Frissing., *Chron.*, lib. III, Prolog.)

(39) *Mater et nutrix*, ont dit Eusèbe d'Emesse, Hincmar, saint Bernard, Bossuet, toute la tradition qui fait voir dans l'Eglise romaine la fondatrice de toutes les autres Eglises. Nous avons suffisamment établi ce droit du saint-siége apostolique, tant dans notre discours préliminaire de la *Collection française des brefs de Pie VI* (pag. 73 et suiv.), que dans notre ouvrage sur le Concordat (pag. 110 et suiv. Chez Laurent, imprimeur, rue St-Jacques).

(40) « Aliorum potestas certis arctatur limitibus ; tua extenditur et in ipsos qui potestatem super alios acceperunt. » (S. Bernard., *De consid.*, lib. I, cap. 1, p. 427, ed. Mabill.)

(41) « Parem super terram non habes. » (S. Bern., *De consid.*, lib. I, cap. 1, pag. 417, ed. Mabill.)

(42) Voyez-en la preuve au chapitre 9 du liv. I de Thomassin, *Discipl. anc et mod.* ; dans Duguet, *Confér Ecclés.* tom. II, in-4°, pag. 331 ; dans le *Mandement* de Mgr l'évêque de Vence, en 1791 ; v. XIII, pag. 381, etc.

(43) « Fundamentum Ecclesiæ. » (Sergius Metrop. Cypr., *Lect. conc.*, pag. 833.) — « A Christo constitutum fundamentum fixum, et immobile, et columna fidei. » (S. Chrys., *hom. in ps.* L, *et hom. de Petr. et Elia*, etc.)

(44) Vincent. Lirin., *Commonitor.*, cap. 22 ; *Epist.* Agathon, pape, *Conc. general.* vi, pag. 634. Sic et Augustinus, etc.

(45) Autrefois le saint-siége possédait une autorité si étendue, qu'aujourd'hui, je le dis hardi-

à l'aurore, envoyer jusqu'aux extrémités du monde les prédicateurs de l'Evangile, comme un puissant monarque ses ambassadeurs, s'exercer en souveraine, présider les conciles, en confirmer les saintes ordonnances par sa sanction déclarée nécessaire, abattre par l'autorité de ses jugements toute hauteur qui s'élève contre la foi de sa chaire apostolique. De même, par une déférence regardée universellement, non comme un hommage libre et volontaire, mais comme la dette de la soumission, vous voyez toutes les Eglises, celles-là même que l'on nous dit avoir été les plus jalouses de leur liberté, déférer à son tribunal toutes les causes qui intéressent la foi et les mœurs, se diriger par ses traditions, confondre toutes les hérésies par un simple appel à la foi romaine (46), réclamer d'elle dans les calamités qui les affligent, les secours qu'une mère tendre doit à ses enfants opprimés; les monarques les plus fiers, les empereurs même païens, les hérétiques les plus opiniâtres, reconnaître en elle la source et le domicile de la foi chrétienne. Les plus sublimes génies abaisser l'orgueil des conceptions humaines, déposer humblement à ses pieds le tribut de leurs veilles, réformer à sa voix leurs erreurs, tenir à gloire leur obéissance, et proclamer que du moment où Rome a parlé, plus de discussion, plus d'examen : la cause est finie (47). Voilà, chrétiens, l'histoire de l'Eglise romaine dès son origine, et dès son origine jusqu'à nous; voilà le tableau de ses dix-huit cents ans.

3° J'ai dit en troisième lieu que la divinité de son institution est prouvée par les oracles du Nouveau Testament.

Le premier des apôtres, dit l'Evangile, *est Simon qui s'appelle Pierre*. (*Matth.*, X, 2.) Rappelons sommairement l'histoire de cette glorieuse promotion.

Jésus interrogeant ses apôtres sur ce qu'on le croyait être, Simon prend la parole et lui dit : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui t'ont révélé ceci; mais mon Père, qui est dans le ciel; et moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, etc. Ailleurs, après sa résurrection, *Jésus lui ayant demandé : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Seigneur, lui dit-il, vous connaissez toutes choses : vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis.* Et il lui annonça par quelle mort il devait glorifier Dieu (48).

Voilà la charte arrêtée solennellement entre le souverain Législateur, et le disciple dont il a fait choix; voilà les titres de l'alliance sacrée qui unit le ciel à la terre, Jésus-Christ à Pierre, Pierre à l'Eglise, l'Eglise à l'éternité. Celui qui parle, ne donne pas plus qu'il n'a reçu; c'est le même qui, envoyant ses apôtres prêcher la foi aux nations, leur avait dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*. Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succéderez à un aussi saint ministère; moi, le vainqueur de la mort et de l'enfer, je vous ferai triompher de l'une et de l'autre; ma parole, qui soutient le monde, qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Eglise : *Ecce ego vobiscum sum* (49). Et quels sont les témoins de cet engagement? Ses apôtres, ces mêmes conquérants de l'univers, chargés d'y soumettre toutes les nations à sa doctrine, représentant dans leurs personnes les vastes provinces désignées à leur apostolat; apôtres jaloux de la prééminence, au point qu'il fallut un jour l'autorité du maître pour comprimer les rivalités; et toutefois pas un ne murmure, pas un ne réclame : ni André, qui le premier de tous a suivi le Sauveur; ni Jacques, dont l'honneur qu'il a d'appartenir à Jésus-Christ semble lui offrir un droit à son héritage; ni ce disciple que Jésus aimait tant, et qui puisa sur le sein même du Rédempteur ces ineffables lumières répandues dans son Evangile. Ce sont, au contraire, deux de ces mêmes apôtres qui nous transmettent l'acte de leur infériorité, rédigé dans les mêmes termes; tant la primauté de Pierre est un fait reconnu! Le même témoignage qu'ils doivent à Jésus-Christ, partout ils le rendront à celui-là, qui est plus grand qu'eux (50). Ont-ils pu cependant oublier et sa faiblesse, et sa vaine présomption, et son triple reniement, et ses lâches parjures? Ah! nous-mêmes, ne parlons point de ses fautes, Simon fut pécheur, Pierre est converti (51). Simon renia son Maître; Pierre, rompant le silence où se tiennent ses collègues, confesse le Sauveur : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant*. (*Matth.*, XVI, 16.) Par cette haute prédication, il s'attire l'inviolable promesse qui fait le fondement de l'Eglise (52). La suite ne démentira pas cet heureux essai de

ment, elle paraît plutôt être diminuée qu'augmentée. (Boss., *Défense de la Déclar.*, *Append.* ch. 1, g. 252 de la IIIe partie

(46) Nous en avons exposé les preuves dans le Discours préliminaire de notre *Collect. des brefs du pape Pie VI*, page 50 et suiv. — *Voyez* aussi saint Bernard, ep. 188; «Ventum est ad commune refugium,» etc., page 198, ed. Mabill.

(47) Témoin MM. de Fénelon, de Marca, le cardinal de Noailles. — BOSSUET, *Sermon*, page 491. — Quant au développement du mot célèbre de saint Augustin *Causa finita est*, voyez les témoignages des évêques français, dans l'ouvrage intitulé : *De suprema Romani Pontificis auctoritate*, 2 vol. in-4°, Avenione, 1747, tome I, cap. 5, page 51 et 127.

(48) *Matth.*, XVI, 16; *Luc.*, XXII, 31.

(49) *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) *Voy.* BOSSUET, 2° *Instruction sur les promesses et sur les paroles : Ecce ego vobiscum sum*, tom. VIII, 4e *sermon du jour de Pâques*, pag. 188.

(50) *Illum discipulum quem Jesus amabat.* (*Joan.*, XVI, 20.) — *Facta est et contentio inter eos quis eorum videretur esse major.* (*Luc.*, XVII, 24.) — *Qui major est in vobis.* (*Luc.*, XVII, 26.)

(51) *Exi a me, Domine, quia homo peccator sum.* (*Luc.*, V, 8.) — *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XVII, 32.)

(52) BOSSUET, *Sermon sur l'unité*, pag. 188.

la force surnaturelle qui vient de lui être donnée. Nouvelle-Babylone, tu l'entendras au milieu de tes impures divinités, proclamer hautement le nom du seul Dieu, juge des vivants et des morts, dispensateur souverain de la gloire et de l'empire! Néron, tu le verras annoncer jusque dans tes palais la loi du Seigneur, sans être ni confondu par l'éclat de la pompe qui t'environne, ni intimidé par l'appareil terrible des plus affreuses tortures (53).

Au témoignage de la foi, il faut que Pierre ajoute le témoignage de l'amour. « Aussi vous qui connaissez toutes choses, dit-il, vous savez que je vous aime. » Oui, sans doute, Jésus n'en doutait pas, et ce n'était pas pour s'en assurer qu'il en faisait la demande; mais pour manifester à tous les hommes celui qu'il leur laissait pour légataire de son amour envers eux. Divine association! prodige nouveau de l'amour de Dieu pour les hommes! il avait quitté le ciel pour venir sur la terre y montrer Dieu sous une forme humaine : *Sic Deus dilexit mundum*, il ne quittera la terre qu'en laissant à sa place un suffragant, un interprète de son amour. Jésus dans le ciel, Pierre sur la terre, chrétiens, c'est un seul et même empire réuni par la chaîne de l'amour : *Sic Deus dilexit mundum.* Foi et amour, tel est le double fondement de l'Eglise ; et Pierre, rendant avant tous les autres ce double témoignage, a mérité d'être préféré à tous les autres (54).

Il est donc vrai de dire que l'élévation de Pierre, bienfait sans doute gratuit de la part du Sauveur, était aussi la récompense de son amour et de sa foi. Bienheureux apôtre, au jugement du Seigneur, ce n'étaient point les inspirations de la chair et du sang qui lui avaient révélé cette profession sublime, mais le Père qui est dans le ciel, l'entendez-vous? Ce n'est plus un disciple vulgaire ; il s'est élevé au-dessus des forces humaines, il est entré en possession des secrets du Très-Haut. Saint Paul, c'est au troisième siècle qu'il ira les apprendre ; lui, c'est le Père céleste qui daigne de lui-même les lui révéler. Aussi, n'est-ce plus le même homme : tout en lui est changé, tout jusqu'à son nom. *Simon, fils de Jean*... Cette généalogie est humaine; par là, il remonte à Adam, esclave du péché et de la mort ; dépouille ce nom du vieil homme, *tu es Pierre;* par ce nom nouveau tu remonteras droit à Jésus-Christ de qui tu le tiens.

Ainsi lorsque ce même Dieu voulut faire avec Abraham un traité qui l'établit père des croyants, il commença par changer son nom. Ainsi Jean-Baptiste, consacré à Dieu par une adoption spéciale, reçut dès le sein de sa mère un nom particulier. Combien ici le symbole est plus parfait que tous ces autres noms qui se sentent encore de l'ombre figurative (55)! Le nom de Pierre s'explique de soi-même : emblème naturel de la force et de la durée, seule matière capable de résister à tous les éléments, seule arrêtant l'effort de la tempête, seule présentant une base solide aux habitations des hommes. Mais quittons ces terrestres images, pour reconnaître ici le nom même de Jésus-Christ. Le *Christ*, a dit saint Paul, était *la pierre;* et les prophéties, tant de siècles auparavant, l'avaient montré sous ce type à la vénération des hommes (56). Or, pourquoi ce procédé du Sauveur, qui n'impose des noms que pour les plus graves motifs? Pourquoi, demande saint Jean Chrysostome? si ce n'est pour déclarer qu'il établit à sa place Pierre, fondement et base de son Eglise (57)? En vain les portes de l'enfer mugiront contre ce roc immobile. Pierre est là, placé sur la terre, entre le ciel et les enfers pour ouvrir l'un et fermer l'autre. Ce sera là désormais son nom propre constitutif : *Tu es Petrus.*

Fondement de l'Eglise, Pierre en est aussi le pasteur, mais pasteur commis à la tête de tout le troupeau du Seigneur : *Pasce.* D'abord ce sont les agneaux, ensuite les brebis, et les petits, et les mères, et les pasteurs eux-mêmes; pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre,

(53) *Voy:* M. de TILLEMONT, *Mém.*, tom. I, in-4°, pag. 176 et 180.

(54) « Beatus Petrus, qui omnibus quidem discipulis prælatus, solus vero qui majus omnibus testimonium habuit et Beatus declaratus. » (S. BASIL., hom. 7 *in hexaemer et in Isa.*, c. VII, et *hom. de judicio.*) — « Hic est Petrus qui respondit præ cæteris apostolis, imo præ cæteris, et ideo fundamentum dicitur. » (S. AMBROS., *Lib. de Incarn.*, c. 4, in fine. — Un écrivain italien est entré dans la sublime profondeur de ces mystérieuses paroles de Jésus-Christ à saint Pierre, et de la réponse du premier apôtre; c'est Jean de Palafox, dans son ouvrage *Dell'excellenza di S. Pietro*, 3 vol. in-4. Roma, 1788, vol. III, cap. 4, 6 et 7.

(55) « Non est autem magnum quia Dominus dixit cujus filius esset iste ; omnia enim nomina sanctorum suorum sciebat quos ante constitutionem mundi prædestinavit. Illud autem magnum, quia mutavit ei nomen et fecit de Simone Petrum : Petrus autem a petra ; petra vero Ecclesia. Ergo in Petri nomine figurata est Ecclesia » (S. AUGUST., tom. III, tract. 7 *in Joan.* I, pag. 174, ed. Paris, 1689.)

(56) *Petra autem erat Christus.* (I *Cor.*, X, 2.) — *Pastor egressus est lapis Israel.* (*Gen.*, XLIX, 44.)

(57) « Subjicit Petrum illum apostolorum verticem fundamentum immobile, Petram stabilem, et quæ frangi non posset. » (S. JOAN. CHRYSOST., *Homil. in SS. apost. Petr. et Paul.* — « Il nome di Pietro e mirabile in ordine, alle sue virtu. Porta seco per natura la durazione il valore. Dovecche ogn'altra delle creature o cose inanimate e insensibili dura per poco tempo e presto finisce. L'acqua toglie al fuoco la sua attivita : il vento inquieta l'acqua, la terra da se medesima si disfa ; l'aria e la stessa leggezeza. Solo la pietra non puo essere consumata dal fuoco, ne danneggiata dalla verra, ne contrastata dal mare, ne intaccata dal vento. La più pretioza materia tra le create, secondo l'estimazione degli uomini, e la pietra. La pietra più di totto e necessaria per mantenere quanto e quaggiu transitorio, per difendere gli uomini d'all'inclemenza de tempi per riparare l'anni che essi minnacciano ai regni ai papoli, e per conservare la nostra vita ed il nostro individuo. » (PALAFOX, *Supr.*, tom. I, pag. 12.)

ajoute l'oracle du clergé de France, c'est-à-dire, pasteur de tous (58) ; car si vous ôtez de l'Eglise et les agneaux et les brebis, il n'y a plus de troupeau. Or, je vous le demande, chrétiens, est-il un apôtre qui ait reçu de semblables pouvoirs, ou qui en ait reçu d'aussi étendus, d'aussi illimités? En effet, ce sublime attribut de pasteur, Jésus-Christ semblait se l'être réservé à lui-même; il en est jaloux : ce n'est qu'en faveur de Pierre, d'un autre lui-même, qu'il le partage. Ses autres disciples seront le sel de la terre, la lumière du monde, les juges des douze tribus d'Israël. Pierre tout seul obtient de la bouche du Sauveur le titre de pasteur : c'est de Pierre que les disciples l'obtiendront à leur tour (59) : ce que lui donna Jésus-Christ, c'est de Pierre qu'ils doivent le recevoir.

Aussi ne craignez pas qu'une seule fois Pierre oublie sa primauté, ni que ses collègues la méconnaissent. Suivez-le dans l'exercice du ministère pastoral : partout Pierre se montre le premier, partout chef de la conduite et de la parole, partout recueillant en cette qualité les hommages de ses frères. Paul, un si grand apôtre, tient à honneur d'être venu à Jérusalem le voir, c'est-à-dire avec saint Jean Chrysostome (60), le contempler, l'étudier : non content de le voir, il séjourne dans sa maison, de peur qu'une simple curiosité n'imprimât point dans son âme un souvenir assez profond de ce qu'il a vu et entendu de cet apôtre, que leur maître commun aimait à interroger. Forcé de s'éloigner pour accomplir la mission qui lui est imposée, il le laisse à Jérusalem, parce que c'est là le premier titre de famille, l'apanage spécial de l'héritier de Jésus-Christ, envoyé particulièrement vers les brebis égarées de la maison d'Israël (61). L'élection de Paul l'appelle auprès des gentils; la prérogative de Pierre lui donne tout ensemble et les Juifs el les gentils. Paul travaillera plus que tous les autres apôtres, cela est vrai, puisque c'est lui qui nous l'apprend. Pierre, chargé du gouvernement, laissera voir moins d'action, peut-être parce que la tête qui ordonne présente moins de mouvement que le bras qui exécute, assis comme Jésus-Christ sur le tillac de la barque, tandis que les disciples manœuvrent. Ensemble ils consacreront l'Eglise romaine, ensemble ils féconderont de leur sang la semence de la sainte parole. Tels que deux superbes triomphateurs, portés sur un même char de victoire, ils monteront au ciel pour y recevoir la récompense de leurs combats, en un même jour, dans le même lieu, sous les coups de la même tyrannie (62). Mais, ô divin Paul ! n'en soyez point jaloux, le genre de votre mort sera différent. Image vivante de Jésus-Christ, Pierre seul mourra de la même mort que son maître. Voyez-vous comme Jésus s'est identifié avec son vicaire ! c'est Jésus qui se rendait à Rome pour y être crucifié de nouveau (63). Jésus, Pierre, sont-ils devenus un seul et même nom (64) ? Crucifié, *crucifigatur*, parce que son maître l'a été; il ne tenait qu'à lui que la ressemblance fût complète par le mode de la position, comme par l'instrument du supplice; crucifié à Rome, la capitale du christianisme, comme Jésus le fut à Jérusalem, la capitale du peuple juif; crucifié sur les hauteurs de Rome, hors de son enceinte, parce que Jésus avait subi sa première mort hors de Jérusalem, sur une de ses montagnes. Poussons jusqu'au bout la différence. Paul meurt, sa commission extraordinaire expire avec lui : la parole de Jésus-Christ prévaut, Rome ne sera pas la chaire de saint Paul (65). Pierre meurt; mais c'est surtout par sa mort qu'il élève Rome à ce comble d'autorité et de gloire, semblable jusqu'à la fin à son divin modèle, qui avait dit de lui-même : Et moi, *quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (66).

Ainsi, chrétiens, la divinité de l'institution de l'Eglise romaine demeure prouvée. La lumière des anciennes prophéties a rejailli jusque sur son berceau; le fil des premières histoires nous y a conduit; l'autorité des divines Ecritures nous en a montré le fondement : montrons par l'étendue de sa puissance l'étendue de nos obligations envers elle. C'est ma seconde partie.

(58) BOSSUET, *Serm. sur l'unité*, pag. 491. — D'après saint Bernard : « Habent illi sibi assignatos greges, singuli singulos; tibi universi crediti, *uni unus*. Nec modo ovium, sed et pastorum *tu unus omnium pastor.* » (*De consid.*, lib. III, c. 8, pag. 422, ed. Mabill.) Pascit igitur Petrus agnos, pascit et filios, pascit et matres; regit et subditos et prælatos omnium igitur pastor est; quia præter agnos et oves in Ecclesia nihil est. » (S. EUCHER. Lugdun., *Serm. Vigil. S. Petr.*)

(59) *Pascite qui in vobis est gregem* (I *Petr.*, V, 2), surtout en vertu du droit de confirmation qu'il exerce comme fondateur et comme chef préposé à la garde du troupeau universel.

(60) *Comment.*, in *Epist. ad Gal.*, c. II· dans Bossuet, *Serm.* pag. 489.

(61) *Matth.*, XV, 24. — S. Paul ne prend nulle part le titre d'apôtre des Juifs; c'est pourquoi il ne met point son nom à son *Epître aux Hébreux*, laissant, disent les commentateurs, à Jésus-Christ l'honneur d'être l'apôtre des Juifs. (FLEURY, *Hist. Eccl.*, lib. XI, n. 7.)

(62) « Non sine causa factum putamus, quod una die, uno in loco, unius tyranni toleravere sententiam; una die passi sunt, ut ad Christum pariter pervenirent, uno in loco, ne alteri Roma deesset; sub uno persecutore, ut æqualis crudelitas utrumque constringeret. » (MAXIMUS TAURINENS., *Homil. de apost. Petr. et Paul.*)

(63) Saint Pierre était déjà à la porte de Rome, lorsqu'il vit Jésus-Christ qui entrait par la même porte; il lui demanda : Seigneur, où allez-vous ? Je viens à Rome, lui répondit Jésus-Christ, pour être crucifié de nouveau. (TILLEM., *Mém.*, tom. I, pag. 174; PLATINA, *De Vit.*, *pont. rom.*, cap. 1, pag. 8, ed. Colon. 1611.

(64) « Ipsos apostolorum summos Petrum et Paulum, *imo ipsum Christum in vobis solo* se habere gloriabitur orbis terrarum. » (PETR. CLUNIAC., *Epist.*, lib. IV, ep. 18.

(65) BOSSUET, *Serm.*, pag. 490.

(66) *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.)

SECONDE PARTIE.

L'Italie, au VIe siècle, était tombée sous la domination des Barbares. Cédant à la crainte trop légitime des violences d'un ennemi qui ne connaissait d'autres droits que ceux de la victoire, le saint pape Agapet était sorti de Rome, ayant à redouter à la fois et les fureurs de Théodat, et les équivoques promesses de Justinien, et la ligue déclarée du schisme et de l'hérésie, soutenus par la toute-puissance du sceptre impérial. Le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, fuyait, emportant dans sa personne, à travers les hasards, Rome tout entière, et avec elle le lien des antiques traditions et les espérances immortelles attachées au siége apostolique.

Cependant l'eutychianisme triomphe et fonde sur les malheurs du pontife les plus coupables espérances. Que va faire Agapet exilé et dans la situation d'un suppliant (67)? Il rappelle et confirme de sa pleine autorité les jugements déjà portés contre la secte impie, en foudroie les partisans, prononce la déposition de l'évêque Anthyme, ordonne à sa place le patriarche Memsant. En vain l'hérésie murmure : « Qu'est-ce que ce pouvoir étranger qui prétend donner des lois dans nos églises? Que l'évêque de Rome jouisse de la primauté d'honneur, à la bonne heure ; mais a-t-il une primauté de juridiction pour trancher, comme il fait, du souverain, et créer des évêques ou les destituer? Ne peut-on être membre de l'Eglise sans être le sujet de l'évêque de Rome? » C'est ainsi, mes frères, que le schisme et l'hérésie ont parlé dans tous les temps. En vain l'on essaye par tous les moyens de la séduction ou par l'appareil de la terreur (68), de vaincre le saint vieillard, chargé d'ans et d'infirmités. « César, répondra-t-il, peut tout sur ma vie, rien sur mon autorité. » Le ciel intervint dans la cause de son pontife, et l'Eglise tout entière, par l'approbation solennelle donnée dans plusieurs de ses conciles à tout ce qu'avait statué le pontife souverain de la grande chaire apostolique : *Quæcunque decerneret summus pontifex magnæ sedis apostolicæ*, l'Eglise a marqué la règle pour tous les âges, en reconnaissant dans la chaire de l'évêque de Rome la puissance universelle, la puissance législative, la puissance coercitive, la puissance suprême, quatre grands caractères qui lui assurent de notre part une pleine et entière soumission.

1° Puissance universelle : De qui tout ressortit, tout, mes frères, et la foi et la discipline, et les personnes et les choses : *Cui datum est judicare de universis* (69). Les Eglises les plus jalouses de leurs libertés, les plus fiers chrétiens (70), les plus beaux génies, ces sublimes écrivains, les rois de l'opinion, les conciles œcuméniques, tous reconnaissent dans cette puissance la maîtresse qui doit être consultée de partout, avant tout, et encore après tout, la chaire de la science contre laquelle ni Jérôme, ni Augustin ne savent point défendre leur opinion (71). O Pierre, tu es le pêcheur de toute la terre ! ô Pierre, tu es le pilote tenant en main le gouvernail pour diriger la barque à travers les tempêtes! Vogue en pleine mer, *duc in altum* (72), c'est-à-dire sonde les profondeurs des mystères pour en rapporter les richesses de la vue de Dieu, de la connaissance de son Verbe. Tu es encore l'oracle dans les doutes, la lumière brillant sans interruption dans les ténèbres, la règle de la discipline, et par là ayant droit à la plus entière soumission pour tous les changements que sa sagesse ordonne ou permet ; un réservoir inépuisable où se ramassent avec abondance et se conservent avec une inaltérable pureté les eaux vives qui tombent de la source même du ciel ; et ce qui n'est pas moins beau, le port de toutes les infortunes, l'asile de tous les opprimés (73). Vous avez vu l'immortel évêque de Meaux, qui connaissait si bien tous les offices et toutes les franchises, charger sans nulle mesure ni ménagement le premier pontife de porter le poids de toutes les Eglises (74). Et voilà l'autorité que l'on nommait un pouvoir étranger. Le pontife universel, un pontife étranger! A qui donc le serait-il? Au ciel? il en a reçu les clefs. Aux enfers? par la prédication de la foi, il a retiré les hommes du fond de l'erreur et de l'abîme des enfers, pour les élever au ciel. A la terre? le monde entier lui fut donné pour conquête et pour domaine, *totius orbis episcopum* (75). Le

(67) Le pape Agapet, quoique exilé et dans la situation d'un suppliant, etc. (Boss., *Défense de la déclar.*, tom. III, pag. 254, ed. 1745.)

(68) « Augusta clam promittente munera multa, et rursus papæ minas intentante. » (Liberat., *Brev.* cap. 21.)

(69) S. BERNARD, ep. 213, pag. 198, ed. Mabill.

(70) Nom que les Sarrasins donnaient à saint Louis, leur prisonnier.

(71) Voyez la reconnaissance solennelle qu'en ont faite les évêques français, dans notre *Collect. Ecclés.*, tom. XIII. — « Cujus contra auctoritatem nec Hieronymus, nec Augustinus, nec aliquis sacrorum doctorum suam sententiam defendit. » (S. THOMAS., 2-2, *quæst.* 11, a. 2 ad 3.)

(72) « Hoc est in profundum disputationum. Quid enim tam altum, quam altitudinem divitiarum videre, scire Dei filium, et professionem divinæ generationis assumere? » (S. AMBROS., serm. 15, vel *in Evang. Domin. 4 post Pentecost.*)

(73) Les citations de détail seraient trop longues à rapporter ici. Suppléez par celles de Burigny lui-même dans les premiers chapitres du *Traité de l'autorité du pape*, où il pose des princip s qui détruisent ses conséquences; celles de l'abbé Pey, *Autor. des deux Puissances*, tom. II, pag. 236, etc.

(74) De même M. de Marca : « Pontificem Romanum portare onera gravia cum plenitudine potestatis. » (*De conc.*, pag. 754.) — « In terris itaque positus, cœlum aperuit, inferos clausit. » (S. AMBROS., *in verb. Psal.* XI.

(75) S. BERNARD., ep. 240, p. 238, ed. Mabill. — Ailleurs le même saint docteur dit qu'il faut sortir des limites du monde, pour trouver un lieu sur lequel la sollicitude du pasteur universel ne doive pas s'étendre. *Orbe exeundum ei qui forte volet explorare quæ non ad tuam pertinent curam.* (*De consid.*, lib. III, cap. 1, pag. 425, ed. Mabill.)

pasteur peut-il être étranger à son troupeau? le père à ses enfants? Ainsi, grâce à ces doctrines perverses, tout s'immole autour de nous; ces cœurs, que l'Apôtre des nations voulait voir se dilater, s'agrandir dans les saintes effusions d'une charité fraternelle, ils ne savent plus goûter les célestes jouissances des affections filiales. La scène du monde n'offre plus à nos regards qu'étrangers, qu'ennemis : les droits de l'adoption spirituelle sont méconnus, la grâce est sans force, la religion sans vertu, la nature elle-même est muette; et le moment était venu, où sans un miracle du Tout-Puissant, la France n'était plus tout entière qu'un champ hideux, couvert d'ossements arides.

2° Puissance législative : l'Eglise gallicane nous a prévenu dans sa profession de foi : Les jugements du saint-siége sont, dit-elle, des dogmes auxquels il faut se soumettre de cœur et d'esprit (76). Digne commentaire de ces paroles de l'un de ses Pères : Pontife romain, vous retracez à nos yeux Moïse, législateur des Hébreux, *potestate Moyses;* et bien plus que Moïse, auteur d'une loi qui devait passer, vous retracez celui dont Moïse fut l'image, l'auteur d'une loi qui ne passera jamais; le Dieu qui est la loi vivante, essentielle, *unctione Christus* (77). Et voyez : quels législateurs attachèrent à leurs constitutions un caractère de sagesse aussi profond que les papes saint Léon, saint Grégoire, Innocent III, et tant d'autres, en imprimèrent aux leurs! Aussi, comme le Créateur du monde, contemplant son ouvrage, en loue les formes et les proportions; ainsi à la vue de cette admirable constitution, qui régit l'Eglise par les lois de ses pontifes, un d'eux ne craint pas de faire retentir dans l'univers ce chant de triomphe : C'est d'ici, de notre chaire apostolique, que vient tout ce qu'il y a de sage et de raisonnable. Faut-il s'en étonner, chrétiens? L'homme n'est pour rien dans cette œuvre. Là où est Pierre, là est l'Eglise, dit saint Ambroise, et avec l'Eglise, l'Esprit-Saint et ses oracles (78). Maintenant que l'autorité des constitutions apostoliques ait besoin, pour obliger les fidèles, du concours d'une autre puissance, ou bien que l'indéfectibilité promise à Pierre par Jésus-Christ, emporte avec elle l'accession nécessaire de l'épiscopat; questions plus curieuses qu'utiles, plus subtiles que vraiment édifiantes, questions où la foi n'est pour rien, tout le monde en convient. Que ceux-là qui nous attendent à cette controverse, d'ailleurs étrangère à notre sujet, nous permettent cette simple demande : Vous parlez des conciles, et vous avez raison d'en exalter l'autorité sainte : et nous aussi, laissez-nous donc croire à ces mêmes conciles, lorsque, confirmant les hommages rendus de tout temps au siége de Pierre, ils prononcent que « leur esprit est particulièrement rassemblé dans la chaire apostolique, investie de droit divin du pouvoir de porter les lois ecclésiastiques, d'en surveiller l'exécution, et d'en être la dispensatrice (79). »

3° Puissance coercitive : La puissance de lier et de délier, donnée à Pierre, est vaine; la nécessité d'obéir incertaine, illusoire, s'il n'existe pas une action qui fasse respecter et craindre l'autorité, qui assure l'obéissance, et prévienne ou punisse les infractions. Il n'y a plus à nos yeux de législateur, plus de roi, plus de juge dans ce fantôme sans voix et sans âme; spectateur passif de désordres qu'il ne peut réprimer. L'univers se sera donc menti à lui-même, dans les magnifiques surnoms qu'il a donnés à Pierre? Car, dites-moi, qu'est-ce qu'un pasteur dont il sera indifférent que le troupeau entende ou méconnaisse la voix? Qu'est-ce que ce gardien du domicile de l'unité et de la vérité, comme parle saint Cyprien, s'il n'a pas de quoi écarter les voleurs? qu'un chef égal à ses inférieurs par la stérilité de ses pouvoirs, et bientôt le dernier par l'humiliant contraste que présente la pompe de ses titres avec la nullité de ses droits? O vous qu'un malheureux esprit d'orgueil ou de cupidité retient dans les liens du schisme, frères égarés, mais toujours enfants chéris, ah! revenez, revenez au sein de la famille, pourquoi vous exclure du festin de l'Agneau, de cette arche, hors de laquelle il n'y a point de salut? Les dignités du monde valent-elles le royaume des cieux? Esprits relevés, génies sublimes, ayez tout ce qui éblouit. Qu'importe tout cela, vous crie saint Jérôme, si vous n'êtes pas en communion avec Pierre (80), si Pierre n'a pour vous que des anathèmes? Un père dénoncer à l'anathème ses enfants! un père qui n'a plus de bénédiction à donner à ses enfants! obligé même de les maudire! O père désolé! plus malheureux enfants! il n'est plus pour vous de père! vous n'avez plus de droit à l'héritage! Et l'Eglise, elle n'est plus votre mère; l'Eglise, elle n'a plus pour vous que des foudres! Savez-vous bien ce que c'est que la malédiction d'un père? Ah! c'est un feu dévorant qui appelle les colères du ciel, qui dessèche jusqu'aux dernières racines du bien, et fait du remords même le lien du crime, et non l'instrument du repentir. Que

(76) Jésus Christ a obligé les fidèles orthodoxes à lui rendre toute obéissance, et à se soumettre à ses décisions et décrets : chaque évêque doit compter entre ses plus essentiels devoirs de respecter le pape comme son supérieur, et de lui jurer obéissance. (*Ass. du clergé de* 1620. *Procès verb.*) — La soumission que nous avons accoutumé de rendre au saint Père est comme l'héritage des évêques de France. (*Lettre circul. des évêq. de l'Ass. de* 1662. *Procès verb. du* 2 *octobre.*)

(77) S. BERNARD., *De consid.*, lib. II, cap. 8, p. 422.

(78) « Ubi Petrus, ibi Ecclesia, ibi nulla mors, sed vita æterna. » (S. AMBROS., *in verb. Psal.* XL.)

(79) *Voy.* MARCA, *De conc.*, lib. V, cap. 12.

(80) « Quicunque cum romano pontifice non colligit, spargit... Quicunque extra hanc domum agnum comederit, profanus est. » (Ep. 47, *ad Damas.*; al. ep. 14, tom IV, part. II, pag. 19, 20.)

si vous persistez à braver sur la terre ces sentences de l'autorité, ne croyez pas leur échapper pour tous les temps. Pécheurs, riez de ces foudres spirituelles ; malgré vous, elles vous atteindront, elles s'imprimeront dans vos âmes, et quand vous comparaîtrez par-devant le juge des vivants et des morts, malheur à vous ! Le Verbe de Dieu vous attend dans l'éternité pour venger son image, et la justice divine a tracé votre arrêt dans ces paroles adressées à Pierre : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 18.)

4° Puissance suprême : Si elle ne l'est pas, quel sera donc le nom qui appartiendra à une autorité à qui il faut se soumettre, dût-elle, disait un grand empereur (est-ce là un homme du commun ?) un Charlemagne (est-ce là un petit génie ?), que disait-il donc ? dût-elle imposer un joug insupportable (81). Nous n'avons pas, mes frères, à les redouter, ces écarts d'une autorité qui connaît ses devoirs. Si elle ne l'est pas, pourquoi ne verrez-vous pas un seul concile qui ne soit convoqué, présidé, éclairé ou confirmé par elle ? Pourquoi cette loi sacerdotale, comme s'exprime un écrivain grec (82), qui annule tout ce qui se fera contre l'avis de l'évêque de Rome, approuve sans examen tout ce qui en émane, et cela de la plus haute antiquité, dès la première origine, suivant, ajoute-t-il, l'exemple de l'ancienne tradition ?

Puissance suprême. Qu'il vienne à s'élever de ces questions importantes, mais difficiles, lesquelles, semblables à des nuages orageux, troublent la clarté du jour et trompent les yeux les plus clairvoyants ; quel guide implorer au milieu de cette profonde nuit ? Les évêques ? La foudre les a dispersés. Les conciles ? Le monde tout entier, comme au temps de l'arianisme, de l'eutychianisme, et plus récemment encore, s'ébranle, menaçant d'engloutir à la fois les autels et leurs défenseurs. Cependant, que deviennent les promesses d'un Dieu qui a garanti par son sang l'indéfectibilité de l'Eglise pour tous les jours de sa durée ? *Ecce ego vobiscum sum cunctis diebus.* Chrétiens, le ciel y a pourvu : le tribunal divinement institué pour présider l'Eglise de Jésus-Christ, est investi des pouvoirs qui doivent le faire chérir et respecter : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel*, a-t-il été dit à Pierre. Voilà le titre de sa puissance suprême ; pas d'autres restrictions que celles posées par les saintes règles (83). Que ce tribunal cesse d'être souverain, l'erreur gagne et triomphe ; la vérité n'a plus d'organe ; Arius, Luther, Calvin, peuvent braver la sentence qui les condamne, et le démon venir impunément s'asseoir sur le trône de Dieu même.

Indépendamment de toute autorité, la raison seule invoque cette plénitude de puissance en faveur d'une chaire principale. L'hérésie elle-même lui a plus d'une fois accordé cet honorable aveu. La suprématie du siége aposolique tient à son essence, et ses attributs découlent de sa nécessité. Pourquoi, en effet, un apôtre a-t-il été élevé par-dessus tous les autres ? C'est, répondent tous les Pères et la simple raison avec eux, pour prévenir, par l'établissement d'un chef, toute semence de schisme et de division. De schisme, cette lèpre, contre laquelle le bienheureux Paul sollicite toute la vigilance des médecins spirituels, plus perfide que la mortelle hérésie, et qu'il faut se hâter de reléguer bien loin par delà le camp d'Israël, parce qu'elle gagne, parce qu'elle corrompt tout ce qui l'approche. De la division, qui appelle au sein des Etats les haines, la guerre et la désolation, et de la maison du Seigneur ferait le siége du démon. Or voilà les maux dont il faut couper jusqu'à la racine : *Ut schismatis tolleretur occasio* (84). Développons cette pensée : O Paul ! descends du troisième ciel pour nous apporter ces brillantes images que tu a puisées au sein de l'éternelle lumière. De même que les diverses parties du corps, quelque bien organisées qu'on les suppose, demeurent sans vie, du moment où elles se trouvent séparées du chef ; de même les membres du corps mystique sont frappés de mort, si on les détache de celui qui s'élève par-dessus pour les dominer et les régir : *Vos estis corpus Christi et membra de membro.* (I *Cor.*, XII, 27.) Organe de la lumière, vainement tu perces les plus épaisses ténèbres, tes fibres languissantes se dessèchent et se flétrissent, quand elles ne tiennent plus à la tête. Interprète de la pensée, fusses-tu Chrysostome, tu n'es plus rien quand tu ne tiens plus à la tête. Pieds qui vous vantez de porter sur les montagnes l'Evangile de la paix, vous n'êtes plus qu'une masse inerte, si la tête n'est plus là pour

(81) *Voy.* Bossuet, *Serm.*, pag. 505. — Fénelon s'est depuis appliqué ces paroles à lui-même, dans sa fameuse lettre où il rend compte à un de ses amis de ses dispositions à l'égard du jugement qui se préparait à Rome sur son livre des *Maximes.* (*Lettre du 3 août* 1697.) « Rendons simplement compte de notre foi, dit cet ange de paix, laissons-nous corriger si nous en avons besoin, et souffrons la correction, *quand même nous ne la méritérions pas.* »

(82) Sozom., *Hist. Eccl.*, lib. X, cap. 10.

(83) Il ne nous appartient pas de mettre en question la célèbre controverse de la supériorité respective des conciles et du souverain pontife. Cet objet, d'ailleurs, nous est absolument étranger. L'autorité du pape, telle que nous l'avons envisagée dans ce Discours, est inséparable du concours de l'Eglise. Le langage à tenir dans ces sortes de discussions, lorsque malheureusement elles viennent à s'élever, nous est, je crois, dicté par l'Eglise universelle, par ces paroles du concile de Chalcédoine au pape saint Léon : « Honorez par vos décrets notre jugement, et comme nous ajoutons au chef l'ensemble et l'harmonie, de même donnez aux enfants l'ornement et la plénitude qui leur manquent. »

(84) Saint Jérôme. — « Quia ex hoc confusio sequi poterat, ideo Dominus hoc prævidens contulit Petro pro se et suis successoribus auctoritatem disponendi ministros Ecclesiæ, et determinandi jurisdictionem. Et ita in Petro fuit ista plenitudo potestatis quam tamen postea divisim aliis dedit, vocans eos in partem sollicitudinis. » (Petrus de Alliaco, inter Opera Gerson., pag. 898, ed. 1706.)

animer et diriger vos mouvements. Plus d'unité, plus de vie. Et la dépendance où les membres sont de leur chef, voilà comme parle saint Cyprien (85), le lien, le sacrement de l'unité, le nœud nécessaire, indissoluble de la concorde. Livrée à l'indépendance de ses opinions, à la fluctuation de ses caprices, chaque parcelle du tout a droit de se faire son tout à elle-même; et que résulte-t-il, bon Dieu! de cette étrange confusion? quel ordre eût pu s'établir jamais dans la construction d'un édifice dénué de fondement? Comment pouvait se maintenir, dès ses commencements, cette admirable uniformité dans une doctrine jusque-là si nouvelle, parcourant dès sa naissance toutes les contrées de ce vaste univers, aussi parfaitement une que si ces contrées diverses n'eussent formé qu'une seule et même maison; s'il n'y eût eu, répond Tertullien (86), un intendant de la maison, ce vicaire de Jésus-Christ, qui ne pouvait négliger sa mission jusqu'à permettre que ces Eglises eussent une autre doctrine que celle enseignée par Jésus-Christ à ses apôtres? Le moyen qu'elle se conserve pure, intègre, inaltérable, à travers le torrent des siècles, la mobilité des langues, les luttes des passions, les ruines des empires, les chocs des révolutions, et tout ce déluge de maux dont l'espèce humaine est sans cesse travaillée? Qui défendra le champ de la doctrine sainte contre la contagion de cette ivraie des erreurs que l'homme ennemi doit y semer pendant les heures de l'obscurité (87), contre ce levain des hérésies que l'oracle a révélé devoir être inévitable (88)? Ah! comment ne finira-t-il pas par corrompre toute la masse (89)? Et si dans le ciel même, à côté du trône de l'éternelle vérité, le père du mensonge réussit autrefois à élever les vapeurs de l'orgueil et de l'ambition, que ne fera-t-il pas sur cette terre de cupidité, d'orgueil et d'ignorance, où souvent il se montre transformé en ange de lumière (90)?

Et voilà tout le secret de ces éternelles conspirations contre l'autorité du souverain pontife: elle n'est importune, que parce qu'elle est redoutable; odieuse à l'orgueil humain, que parce qu'elle réprime et ces mouvements altiers qui la jettent dans les nouveautés dangereuses, et cette fière indépendance qui, livrée à ses propres écarts, ferait de la société chrétienne un chaos. Pécheurs, ce frein vous arrête, brisez-le. Cette autorité entrave vos fougueuses passions, foulez-la sous les pieds. Certe, le démon aurait acquis bien peu d'expérience, depuis tant de siècles qu'il fait la guerre à Jésus-Christ, s'il ne savait pas encore que, pour mieux surpendre l'Eglise, il faut l'isoler de son chef, comme pour dissiper le troupeau, il suffit de frapper le pasteur (91). Aussi, tel a été dans tous les temps le manifeste du schisme et de l'hérésie: ses premiers coups vont droit au centre de l'unité; le reste ne tiendra pas, lorsqu'une fois la clef de l'édifice sera abattue. La cité sainte tombera bientôt tout entière au pouvoir de l'ennemi maître une fois de cet arsenal, inaccessible à l'erreur, et d'où s'échappe la foudre qui doit le frapper. Saint Cyprien nous l'apprend (92), et l'expérience nous en convaincrait, si notre Eglise n'eût été vraiment divine. Le schisme et l'hérésie ne sont que des essais, que des commencements; c'est un masque qui cache de plus profonds desseins. Lesquels? La ruine de la foi, l'extinction totale de la vérité. C'en est fait de l'Eglise tout entière, disait saint Jérôme, si l'autorité du premier évêque est méconnue. Secouons le joug de cet évêque étranger, criait Luther. Le joug est secoué; encore un moment, et les conseils évangéliques, et les traditions les plus sacrées, les dogmes même les plus universellement crus, ne sont que formalités vaines, qu'artifices menteurs, que coupable idolâtrie. Quand le roi Henri VIII commença son imprudente réforme, assurément il n'était pas entré dans sa pensée que les choses dussent jamais aller si loin (93). Mais bientôt l'ivresse d'une passion adultère, mais l'attrait d'une liberté impatiente de nouvelles conquêtes, le précipitent par delà ses propres desseins: Qu'avons-nous besoin de cette autorité étrangère, s'est-il écrié tout à coup? Loin de nous ce joug importun: *Excutiamus a nobis jugum.* (*Psal.* II, 3.) Ne peut-on être catholique sans dépendre de l'évêque de Rome? Orgueilleux réformateurs, ils ne savent donc plus que le Très-Haut s'est réservé à lui seul la puissance de dire au torrent débordé: *Tu viendras jusqu'ici, et là tu briseras ton onde en fureur!* (*Job*, XXXVIII, 11.) Vainement il s'agite, il se travaille dans tous les sens, pour contenir sous un même étendard son royaume qui se débande de toutes parts: vainement pressé par la nécessité qu'il y ait un chef dans l'Eglise, il s'est

(85) *Voy.* tout le chap. XII de la Ire *Epître aux Corinth.* — S. GREGOR. MAGN. epist. 84, cap. ult. S. CYPR., *De unitate seu simplicit. fidei*; initio. — De his verbis adi D. Abely, episc. Rhod., in suo tractatu *De obedientia debita R. P.* pag. 54.

(86) *De præscript.*, cap. 21. — *Voy.* sur la nécessité de la suprématie romaine une excellente réflexion de Nicolle (*Prétend. réformés conv. de schisme*, VIIIe part., ch. 13). « Dieu n'a point abandonné le gouvernement de son Eglise, » etc.

(87) *Matth.*, XIII, 24.—*Venit inimicus et super seminavit zizania*, etc. (*Ibid.*, 26.)

(88) *Oportet et hæreses esse.* (I *Cor.*, XI, 19.)

(89) *Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit?* (I *Cor.*, V, 6.)

(90) *Ipse Satanas transfigurat se in angelum lucis.* (II *Cor.*, XI, 14.)

(91) *Percutiam pastorem et dispergentur oves.* (*Matth.*, XXVI, 31.)

(92) Non aliunde hæreses obortæ sunt, aut nata schismata, quam inde quod *sacerdoti Dei* non obtemperatur, nec unus in Ecclesia... judex vice Christi judicatur. (S. CYPR., *De unit. init.*)

(93) Voyez-en la preuve dans toutes les histoires, et particulièrement dans celle des *Variations*, lib. VII. On peut consulter aussi l'article III de notre *Parallèle des révolutions*, où nous avons suivi la progression des erreurs de Henri VIII et de Luther

constitué le pape de son Eglise nouvelle ; il appelle à grand cris et ses docteurs et ses écrivains, et jusqu'à ses satellites; tour à tour il supplie et menace; il confond dans une même proscription amis et ennemis ; il emprisonne, il égorge, il attise la flamme des bûchers, il donne à une nouvelle religion des échafauds pour autels, des bourreaux pour apôtres, lui qui n'a pas voulu de la chaire romaine pour soutien. Fureurs impuissantes? c'en est fait ! l'Angleterre est bien perdue pour le siége apostolique; mais aussi, malgré tous les efforts de son roi, la foi catholique est perdue pour l'Angleterre. Il a voulu, l'imprudent monarque, bâtir sur l'abîme; il est écrit : *L'abîme en appelle un autre.* (*Psal.* XLI, 8.) Et voyez, dans ce tourbillon de doctrines humaines, quelle confusion ! quel chaos ! Tout se fait prédicateur et ministre, tout est culte, excepé le seul culte véritable.

Chrétiens, si j'ai appelé vos regards sur des images lugubres, c'est afin que les leçons du passé, les leçons terribles de l'expérience, ne soient pas perdues pour nous. Il faut reconnaître les écueils, pour apprendre à les éviter : il faut qu'à l'aspect de ces calamités étrangères, et plût à Dieu qu'elles ne nous eussent pas été personnelles à nous-mêmes ! notre postérité du moins demeure bien convaincue que les hérésies, ces enfants de l'orgueil et de l'esprit d'indépendance, sont des tourbillons impétueux (94) qui soulèvent les flots de la mer, excitent les tempêtes, ouvrent des précipices sans fonds, sèment la mort, mettent en défaut tout l'art des matelots; et que, comme le disait un des plus beaux génies du IVe siècle, il n'y a de port qu'auprès de la roche immobile de Pierre (95).

Sauvés, par les bienfaits de la miséricorde divine, du naufrage où nous périssons, élevons nos yeux vers la montagne sainte, où, dans la personne de Jésus-Christ, chef de l'apostolat, se rassemble la succession auguste des pontifes qui ont gouverné son Eglise depuis saint Pierre jusqu'au digne successeur de Pie VI. Là, semblables aux vieillards de l'*Apocalypse*, chantant le cantique éternel en l'honneur de l'Agneau, se découvrent à nos regards les Pères de nos Eglises de France, ces brillantes lumières de l'Occident, comme les appelle un grand évêque (96), donnant à tous les siècles la forme et le modèle de l'obéissance due au centre de l'unité ; un saint Irénée, un saint Bernard, un saint François de Sales, un Fénelon, prouvant par l'autorité de leurs exemples, autant que par leur doctrine, que le respect dû au souverain pontife doit être universel comme sa puissance : *Omnimodam* (97). Non un respect purement extérieur, mais sincère, mais véritable ; nous ne pouvons pas plus être sauvés, si notre cœur dément notre langage, que si notre langage était en contradiction avec notre cœur. Non un respect qui ne soit qu'intérieur, saint Paul demande que la confession de bouche suive l'adhésion du cœur; et Tertullien veut que l'on sache, s'il le faut, mourir pour la confession de sa foi : *Debitricem martyrii fidem.* Respect filial ; l'hommage de la reconnaissance et de l'amour envers l'Eglise, mère et nourrice qui nous a engendrés au salut et nourris de la substance même de la vérité (98). Respect, enfin, « absolu, qui soumet l'esprit aux oracles de Jésus-Christ, que le pontife romain représente. » Ce sont les paroles du grand archevêque de Cambray ; c'est là, chrétiens, la doctrine de tous les saints. Héritiers de leur foi, puissions-nous l'être aussi de leurs mérites et des récompenses éternelles dont ils jouissent au sein de la cité céleste ! Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE ET DE LA NAISSANCE DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI DES FRANÇAIS.

Posuit rex diadema regni in capite ejus. (*Esther.*, II, 17.)

Le roi posa le diadème royal sur sa tête.

Messeigneurs et Messieurs,

Au moment où la Mère du Sauveur fut dégagée des liens de cette vie terrestre, une vertu divine ranimant son corps virginal, sanctuaire auguste du Verbe fait chair, le transporta dans le ciel à côté de son divin Fils. A l'approche de leur souveraine, les chœurs des anges accourent, ils s'empressent autour d'elle; les harpes d'or font retentir l'hymne du triomphe; l'Eternel, abaissant son trône pour l'y placer à ses côtés, pose sur sa tête le diadème, symbole de son éternelle royauté: *Posuit diadema regni in capite ejus.*

Dès lors le culte de Marie a commencé pour tout l'univers. De toutes parts s'élèvent en son honneur des autels et des temples magnifiques; partout et les gémissements de la prière et les accents de la reconnaissance proclament en elle la médiatrice des fidèles, le canal des grâces, l'espérance et le soutien de l'Eglise, la ressource des empires; et les plus puissants monarques, vainqueurs enfin des ennemis étrangers ou des factions domestiques, croyaient avec raison ne s'être montrés jamais ni plus justes ni plus grands que quand ils venaient, en présence de tout le peuple, consacrer à cette reine du ciel leur personne et leur

(94) THEODOR., *Hist. eccles.*, lib. V, cap. 39.

(95) S. JÉRÔME, *Ep. au pape Damase.*, ubi supra.

(96) ALCIM. AVIT., *Ep. ad Clodov.*, tom. I *Conc. Gall.* : In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat.

(97) Dicet aliquis : Debitam ei reverentiam exibeas; et nihil amplius. Esto, fac quod dicis, quia si exibeas debitam, et omnimodam. (S. BERNARD, pag. 140, ed. Mabill.) Ces paroles ne sont que la traduction de ce mot du grand Osius, au concile de Sardique : « Sachons honorer comme il faut la chaire du Prince des apôtres. »

(98) BOSSUET, *Défense de la déclar.*, etc. Appendix, ch. 1, pag. 277.

royaume : *Posuit diadema regni in capite ejus.*

Comment ces jours de gloire s'étaient-ils éclipsés? Quel nuage sombre, enveloppant, comme d'un linceul funèbre, les antiques monuments de la piété envers Marie, en avait repoussé de nos yeux les images saintes, et glacé dans nos âmes jusqu'aux souvenirs? Pompe touchante de nos solennités! fêtes pieuses où les acclamations de la terre allaient se mêler aux concerts des anges! institutions vraiment nationales, où le peuple, tout entier, marchait en triomphe à côté de son souverain, sous l'étendard de Marie, qu'étiez-vous devenues?

Quand à cette fête de son exaltation la céleste patrie retentissait des hymnes de l'allégresse, notre France muette ne portait plus aux autels de Marie le tribut accoutumé de ses louanges.

Chrétiens! Français! apprenez quelles ont été les vengeances de votre mère, quelles ont été les représailles de Marie. Si nous avons pu oublier l'alliance sacrée qui nous fit ses sujets, elle n'oubliera pas la portion chérie de l'héritage qui lui fut donné. Telle qu'une puissante reine se plaît à signaler, par de plus somptueuses largesses, le jour solennel de son couronnement; telle, la souveraine des cieux va marquer, par le plus magnifique présent, l'anniversaire du jour qui vit sa glorieuse entrée dans ses domaines. Vierge sainte! protectrice généreuse! Ce n'était point, dirai-je, sans un conseil particulier de la divine Providence; ou plutôt, non, ce ne fut point sans un témoignage spécial de votre influence toute-puissante auprès de votre Fils, qu'à la première de vos solennités, devait être attachée la naissance du grand Napoléon. Vous avez demandé à Dieu grâce pour cet empire, et Dieu a voulu que votre glorieux sépulcre enfantât pour la France le héros destiné à la régénérer.

Ainsi, lorsque, dans ses décrets immortels, le Dieu de qui dépendent et tous les temps et tous les empires, a fixé le terme où finira l'oppression de son peuple; magnifique dans ses miséricordes, autant que terrible dans ses vengeances; des abîmes de l'avenir, il appelle le conquérant qui doit briser les fers d'Israël, il le nomme par son nom, et le marque d'un sceau divin, comme étant son envoyé, son christ (99); il l'a pris par la main, et le montrant de loin aux nations, armé de l'épée des combats et couronné du royal diadème, il abbat à ses pieds et cités et peuples et royaumes, relève par ses bras les autels dispersés, et les colonnes de l'Etat tombées en ruines. Ainsi, le même Dieu des armées suscitait, si longtemps avant sa naissance, le grand Alexandre ; de ses regards perçants, il le voit qui, dans sa marche rapide ne touchant pas la terre, s'avance, brisant sous ses bonds impétueux tout ce qui lui résiste, et faisant taire le monde entier en sa présence (100). Et toi, ô mon prophète ! toi, le ministre des oracles du ciel, ta mère n'avait pas encore senti tressaillir dans son sein le fruit de ses entrailles; je te voyais, dit le Seigneur, je te connaissais : *Priusquam te formarem in utero, novi te* (*Jer.*, I, 5.) Déjà tes glorieuses destinées avaient été tracées par son doigt immortel : c'est lui, lui, le Très-Haut, qui t'avait établi par-dessus les peuples et les royaumes pour abattre et édifier, pour dissiper et rebâtir (101), lui, le maître des événements, dont l'intelligence infinie, embrassant ce qui n'est pas comme ce qui est, soumettant également à ses impénétrables décrets la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, prépare les effets dans leurs causes les plus éloignées, fait servir à ses fins les instruments mêmes qui paraissent les combattre, toujours adorable, toujours digne de nos hommages, soit que d'un souffle, il renverse le superbe potentat qui se croit immortel, soit que, du milieu des contradictions d'un vain peuple, il choisisse David pour l'établir chef de la nation (102), et le marquer du sceau de l'onction sainte.

Telle a été, sans doute, la pensée de notre invincible empereur, lorsque, réunissant sous une même solennité la fête de sa naissance et la fête de Marie, il a rapporté le bienfait à sa source, et rendu à la patronne de cet empire, l'hommage d'un événement qui devait un jour réparer tant de maux, et ouvrir une si brillante carrière de prospérités. Déjà, ô grand prince ! vous en avez fait la publique reconnaissance, lorsque, dans ce même temple consacré à Marie, au pied de ces mêmes autels, vous êtes venu recevoir des mains du premier des pontifes, le sceau de votre consécration, et mettre sous les auspices de la religion le sceptre que vous portez si glorieusement.

Souvenirs augustes ! souvenirs immortels ! qu'ils viennent embellir encore cette fête, et se mêler à tous les sentiments qu'elle inspire. Guerriers accourus des champs de la victoire, de qui Napoléon féconda l'héroïsme par ses exemples, en même temps qu'il le dirigeait par ses savantes leçons, princes de l'empire et de l'Eglise, sénateurs, magistrats qu'il a distribués comme autant d'astres pour éclairer la France de vos lumières, pontifes dont il a relevé les autels, et récompensé les travaux par un éloge à jamais mémorable, citoyens de tout ordre, c'est en votre nom que ma faible voix essaye d'acquitter la dette de la patrie et la dette de la religion.

Dieu des empires, Dieu de Charlemagne, mettez sur mes lèvres des paroles dignes de la majesté de mon sujet.

(99) *Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram,* etc. (*Isa.*, XLV, 1.)

(100) *Non tangebat terram... Cumque appropinquasset, efferatus est* (*Dan.*, VIII, 5), etc. — *Et siluit omnis terra in conspectu ejus.* (*Mach.*, I, 3.)

(101) *Ecce constitui te hodie super gentes, et super regna, ut evellas et destruas, et disperdas et dissipes.* (*Jer.*, I, 10.)

(102) *Eripies me de contradictionibus populi; constitues me in caput gentium.* (*Psal.* XVII, 44.)

PREMIÈRE PARTIE.

Messeigneurs et Messieurs,

Lorsqu'en parcourant les annales de notre monarchie française, on vient à s'arrêter sur le règne de Charlemagne, quelle foule d'impressions à la fois vives et profondes saisit et occupe l'âme tout entière ! On se croit transporté dans un monde nouveau, loin du cercle des événements ordinaires, par delà même ce théâtre brillant où les héros et les conquérants semblent s'élever si fort au-dessus du commun des hommes. Ce ne sont pas seulement les siècles héroïques que l'on croit voir se justifier ou se renouveler ; mais comme si les siècles héroïques, comme si la nature elle-même, n'eussent pas été capables de produire ce composé vraiment inouï de tant de qualités diverses, on se demande au fond de son cœur, si en effet Charlemagne ne fut qu'un seul homme, et si plutôt les écrivains de ce temps-là n'auraient pas accumulé dans une seule vie les exploits de plusieurs grands hommes, et ramassé dans un petit nombre d'années les événements d'une longue succession de temps.

Les frontières de l'empire français reculées si loin, des milliers d'ennemis, comme autant de Goliath, mais de Goliath qui semblent se reproduire plus redoutables encore après leur défaite qu'avant le combat, toujours vaincus et domptés à la fin par un nouveau David; des villes défendues par des peuples entiers, d'imprenables citadelles, de vastes contrées, ne formant, par le concert de leurs opérations, qu'une seule forteresse, tombant à l'aspect d'un seul homme : *A facie terroris unius* (103), comme les murailles de Jéricho, à la voix du chef hébreu ; tous les obstacles de l'art et de la nature soumis et changés en instruments de victoire; un royaume si étendu et toujours en guerre, gouverné comme au sein de la plus profonde paix ; le génie du législateur rehaussant le génie du héros guerrier ; les plus vastes conceptions de la politique achevant l'ouvrage toujours incertain des conquêtes; l'Europe, devenue presque tout entière un seul empire dirigé par ses lois ou par l'influence de sa renommée ; et l'avenir associé aux bienfaits répandus sur les générations présentes; il faut l'avouer, Messieurs, tout, dans ce règne merveilleux, semble tenir de la fable ou du prodige. Jamais spectacles plus imposants ne s'étaient offerts à l'admiration des hommes. L'éloquence épuiserait vainement ses plus riches couleurs, pour retracer ce long triomphe de tout un règne, ce magnifique tissu d'événements extraordinaires; la poésie, accoutumée, dans son essor hardi, à franchir les bornes du monde, à se répandre dans une nature nouvelle pour en rapporter son merveilleux imaginaire, pourrait à peine égaler le simple récit des faits que l'histoire nous raconte du règne de Charlemagne. Mais point ici de surprise faite à la reconnaissance des contemporains, au légitime orgueil d'un grand peuple encore agrandi par un tel monarque, à la crédulité des siècles suivants. A défaut d'écrivains, vous auriez pour garants les immortels souvenirs qui les attestent; ces vastes souvenirs répandus sur la surface du monde, tels qu'ils s'en attacha toujours aux grandes catastrophes, qui, en changeant la terre, ont déposé dans la mémoire des siècles leurs plus sûres archives, et se sont donné l'univers entier pour historien. Ils en seront à jamais les témoins, et ces rochers des Alpes traversés tant de fois par ses invincibles légions avec la rapidité des aigles qui tombent sur leur proie, et ces fleuves, barrières que la nature et l'art opposent vainement à sa marche triomphante, et cette Italie où il lui suffisait, ainsi qu'autrefois la terre promise à Josué, de mettre le pied (104), pour qu'elle reconnût en lui son vainqueur et son maître, et cette Germanie antique, géant aux cent bras, tour à tour enchaîné par sa valeur ou désarmé par sa sagesse.

Attestées par tant de trophées, ces merveilles, nous l'avons dit, Messieurs, passeraient toute croyance, si c'était sur la terre qu'il en fallût chercher le principe. Mais non, admirateurs du plus grand roi qui fut jamais, non, vous ne vous trompez pas, de chercher ailleurs que dans les forces humaines le secret de tant de gloire.

Celui-là qui tient dans ses mains les destinées des empires et les cœurs des rois, le Dieu des armées, qui, dans tous les temps, a su faire des révolutions humaines l'instrument de ses profonds desseins, a choisi, parmi les peuples de l'Europe, un peuple pour être son héritage de prédilection, et parmi ce peuple, il veut se donner un prince *selon son cœur* (105), qu'il marquera d'un sceau particulier, qu'il conduira par la main dans le désert, sur les cîmes des montagnes, au fond des abîmes, à travers les traits et les feux et partout, faisant marcher devant lui son esprit de terreur qui souffle les tempêtes sur les royaumes, attaque ses ennemis jusqu'au plus profond de leurs cœurs, en y imprimant l'épouvante : voilà, Messieurs, ce que le Seigneur avait résolu; et Charlemagne fut donné à l'univers.

Héros de la patrie, héros de la religion, que la gloire de tes vertus comme de tes exploits élève si fort au-dessus des autres hommes et de tous les rois, sors de la foule des monarques ! Toi qui distribues les honneurs avec tant de magnificence, n'y aura-t-il donc point pour toi de récompense ? Quand ton autorité est sans bornes, pourquoi en mettre à la reconnaissance publique ? Avec l'onction sainte, reçois de la patrie le titre suprême dont elle-même s'ennoblit. Reçois de la religion un hommage qui manifeste aux yeux des peuples l'œuvre de

(103) *Mille homines a facie terroris unius.* (*Isa.*, XXX, 17.)

(104) *Terra, quam calcavit pes tuus, erit possessio tua.* (*Josue*, XIV, 9.)

(105) *Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum.* (I *Reg.*, XIII, 14.)

Dieu. Voilà que le grand prêtre de la nouvelle alliance, un autre Joad t'apporte, avec le diadème impérial, le solennel témoignage de ta consécration. Ce Jésus dont ton bras a étendu l'empire et protégé les autels, t'envoie son vicaire, pour imprimer sur ton front auguste le sceau de l'adoption sacrée qu'il a faite de ta personne. Sois, ô Charlemagne! l'empereur des Français.

Le temps, en parcourant le cercle des siècles, a ramené parmi nous, Messieurs, les mêmes événements. Quand on disait que la nature avait épuisé sa force créatrice sur le règne mémorable du fils de Pépin, c'est qu'on n'avait pu prévoir, qu'après s'être reposée de ce glorieux enfantement durant plusieurs siècles, elle dût retrouver sa merveilleuse fécondité pour produire un nouveau Charlemagne.

Dans l'esquisse rapide qui vient de vous être présentée, déjà vous avez cru entendre le récit des glorieux événements dont nous avons été les témoins; et la vie du vainqueur des Lombards et des Germains ne pouvait avoir de plus digne commentaire que la vie du nouveau triomphateur de l'Italie et de l'Allemagne. Français! vous l'avez vu, s'ouvrant, à travers les Alpes, une route nouvelle, s'élancer sur leurs cîmes et de là rouler sur l'ennemi comme les torrents qui s'échappent du flanc de leurs montagnes. Rien ne l'arrête, ni ces déserts glacés où tout est mort, ni les fleuves qui en traversent les profondes solitudes, ni les abîmes qui s'enfoncent jusqu'aux enfers, ni les cités courageuses, vainement défendues et par ces remparts naturels et par l'élite des guerriers combattants sous les yeux de leurs mères et de leurs épouses, ni les armées étrangères abondamment pourvues de tout ce qui manque à notre héros; mais c'est à la victoire à tout réparer; c'est l'ennemi qu'il a chargé de lui faire et ses munitions et ses arsenaux. Arbelles, Issus, noms immortels! éclipsez-vous devant les noms d'Arcole, de Lodi, de Millésimo; car ici du moins le nouvel Alexandre eut des rivaux dignes de lui. Suze, Alexandrie ont été forcées de se rendre; Milan a capitulé; Mantoue devient le prix de trois batailles vivement disputées; Venise a subi le joug du vainqueur; la mer Adriatique s'étonne d'obéir à de nouveaux maîtres; deux fois, Vienne menacée frémit sous son aigle tremblante; le moment n'est pas loin où vous la verrez s'abbatre aux pieds de Napoléon, appelant en vain au secours de ses remparts et ses soldats tremblants et son empereur qui fuit, traînant après lui les lambeaux de son empire vieilli, et ces troupes étrangères venues des glaces du Nord, pour assister aux funérailles de l'Allemagne. Ici, tombe un empire; là, un autre naît ou se recompose : vous diriez que dans ses mains reposent les clefs de la vie et de la mort. Chaque victoire n'est que le prélude d'une victoire nouvelle; le prodige de la veille est surpassé par le prodige du lendemain; et quand le bruit des combats ou les chants du triomphe cessent de retentir à votre oreille, c'est que lui-même il a mis un terme à ses victoires, et que le héros arbitre ou conquérant de l'Europe veut en être le pacificateur.

Dès lors, il avait été facile de prévoir les hautes destinées qui attendaient un héros de vingt ans. Dans la lutte sanglante des partis qui déchiraient alors notre France, si glorieuse au dehors, si malheureuse au dedans, tous nous nous ralliâmes au consolant espoir que, du sein des armées, sortirait le réparateur de tant de maux, le restaurateur de l'ordre public. Et si, dès les commencements, Napoléon, livré aux inspirations du génie sublime qui lui ouvrait la terre des Sésostris, des Ptolémées, ne se montra point encore à nos regards comme l'astre protecteur destiné à fermer le chaos où la France était tombée, c'est que la Providence, pour mieux assurer son ouvrage, le travaillait dans le silence avec autant de force que de douceur; c'est qu'elle voulait que l'excès des maux épuisant les ressources humaines, il ne restât plus dans la pensée des hommes des doutes sur le caractère des moyens dont elle se proposait de les guérir; elle voulait que dans l'immense patrimoine de gloire, commun à tant d'illustres généraux, des exploits d'un ordre particulier et des événements plus que naturels signalassent celui à qui elle réservait la plus noble des récompenses, et que la restauration fût moins encore l'ouvrage des armes que la conquête de la paix. Ce secret de la Providence, l'immortelle journée du 18 brumaire, et la victoire de Marengo l'ont révélé au monde. Je ne devancerai point, Messieurs, ni les récits de l'histoire ni les descriptions du panégyrique. Eh! quels récits encore, quelles descriptions atteindront jamais la hauteur des résultats qui ont couronné l'un et l'autre de ces événements? Le monstre des discordes civiles enchaîné, l'hydre des factions abattue; les vertus et les talents naguère proscrits, appelés aux emplois publics, aux honorables distinctions et bientôt aux récompenses; une constitution digne enfin du peuple français, remplaçant les essais informes qui nous amenèrent à de si honteuses calamités; les parties diverses de l'administration vivifiées; le champ de l'instruction rendu à la morale; la justice replacée sur ses anciennes bases; un gouvernement sage et par là même vigoureux, travaillant par de continuels efforts, par des succès journaliers, à mériter la confiance des peuples, acquérant à la fois le droit de se faire obéir : tels furent les les premiers bienfaits qui signalèrent le retour inespéré de Napoléon; telle a été, du moment où il fut appelé au gouvernement, l'aurore du beau jour qui n'a cessé de luire sur la France.

Par quelle reconnaissance la patrie s'était-elle acquittée envers son généreux libérateur?

Ce n'était point assez d'avoir prorogé pour lui la magistrature consulaire, jusqu'à une époque déterminée; toute dignité dont on

entrevoit le terme, appelle bientôt, comme une succession ouverte, les intérêts opposés, les craintes, les espérances, et tient par là suspendu sur la tête de la patrie le glaive des factions. Trop peu encore d'avoir étendu la jouissance du consulat jusqu'aux limites d'une vie qui serait immortelle, si elle se mesurait sur sa gloire; mais en lui laissant des collègues. Toute dignité qui se partage s'énerve et se dégrade. Que l'émule de Charlemagne en devienne le successeur. Français! pourriez-vous craindre d'environner d'une sanction trop vénérable celui dont votre propre élection et l'éminence de sa prérogative ont fait un bien public, le lien et le fondement de la félicité générale? Non moins que les intérêts de la majesté souveraine, les droits de la liberté des peuples réclament l'hommage de cette solennelle consécration. La patrie le lui décerne: que la religion achève son ouvrage. Arrêtons encore un moment nos regards sur le tableau que présente ici l'alliance de la religion avec la patrie.

SECONDE PARTIE.

Nous lisons dans nos saintes Ecritures que Josué, se disposant à traverser le Jourdain, avant d'entrer dans la terre promise, rassembla les prêtres pour leur dire: Prenez l'arche de l'alliance, et marchez en avant du peuple. En même temps la voix du Seigneur se faisant entendre au conducteur des Hébreux: Voici, dit-il, le jour où je vais faire éclater ta puissance, et manifester à tout Israël que je suis avec toi (106).

D'après l'ordre qu'ils ont reçu, les prêtres s'avancent, portant l'arche sainte; le fleuve s'arrête, les flots se partagent, ils reculent suspendus en un double rempart, et laissent au religieux cortége un libre passage. Le peuple suit, le Jourdain est traversé. Confondus à la vue du prodige, les rois des Amorrhéens tremblent; ils sentent tomber à la fois leurs forces et leur courage, et fuient à l'aspect du Dieu qui combat pour Israël. (*Josue*, III, 16; V, 1.)

Admirable correspondance entre le Dieu des armées qui donne la victoire, et le ministre fidèle qui fait à Dieu hommage de son triomphe!

C'est ainsi, Messieurs, que sur le champ de bataille, en présence des flots de tant de peuples qui s'agitent et frémissent, notre magnanime empereur a conçu la résolution de rappeler au sein de la patrie les ministres du Seigneur. Venez, s'est-il écrié, rapportez l'arche de l'antique alliance, mutilée, sanglante, dépouillée de ses ornements! n'importe, elle n'a pas perdu sa vraie richesse, le Dieu qui en a fait son sanctuaire.

Le vœu du conquérant législateur a retenti jusqu'au ciel. L'ange de la victoire accourt; il vient se placer à ses côtés. Votre heure est venue, ô Dieu des Constantin et des Clovis! où vous allez témoigner, à la face de tout le peuple, que vous êtes aussi le Dieu de Napoléon: *Ut sciant quod sicut cum Moyse fui, ita et tecum.* (*Josue*, III, 7.)

En effet, reportons-nous, Messieurs, sur les principales époques de sa brillante carrière, et voyons ce que le Dieu des armées a fait pour lui, ce qu'il a fait pour le Dieu des armées.

Né au sein d'une tribu lointaine, étranger à tous les partis, il vivait, comme le premier roi des Hébreux, dans le silence de la retraite et des études austères qui ont absorbé sa jeunesse: *Ecce absconditus est domi.* (I *Reg.*, X, 22.) Quelle main invisible l'a saisi pour le conduire à travers les ruines et les tombeaux sous l'étendard de la victoire et du commandement? Quelle vertu supérieure à tous les hasards éloigne tous les dangers, écarte tous les traits, le dérobe aux trames criminelles de tant d'ennemis conjurés, et ne permet pas à la plus légère atteinte du mal d'approcher de sa personne (107)? Quelle voix puissante ordonnait à l'aquilon d'apaiser ses homicides tourmentes, alors que sur le continent ou sur les vagues des mers il bravait les menaces des éléments, ou durant son séjour dans les déserts de l'Egypte et de la Syrie, commandait à la brûlante haleine des vents du Midi de détourner de cette tête sacrée ses poisons pestilentiels? *Dicam Aquiloni: Da, et Austro: Noli prohibere.* (*Isa.*, XLIII, 10.) Et lorsque le pressentiment impérieux des maux de la patrie le ramène sur un faible esquif, à travers les écueils et les flottes ennemies, le ciel avait-il préposé à sa garde un de ses anges, pour le couvrir de ses ailes? Dites-nous qui a fait tout cela? N'en doutez pas, chrétiens. Le Dieu qui seul opère les miracles (108), ce grand Dieu qui distribue la puissance comme la vie, c'est lui qui, des trésors de sa miséricorde, a fait sortir les prodiges que nous avons vus; il est jaloux de son ouvrage, il s'en glorifie, il ne permettrait pas qu'on lui en disputât l'honneur. *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 18.) Et voyez par quelle immense chaîne d'événements extraordinaires il liait à la longue catastrophe de la révolution, l'heureux dénoûment auquel nous assistons. N'en demandez point le nœud secret à la politique humaine. Non, Dieu seul et ses oracles peuvent nous l'expliquer. Semblables à ces orages qui, longtemps balancés dans les airs, crèvent tout à coup, et fondent avec fracas, ils inondent de vastes contrées, ils répandent au loin la désolation, l'épouvante et la mort. Ce ne sont que ruines, c'est le chaos, c'est l'enfer. Mais, quand les torrents se sont écoulés, quand l'astre régénérateur, s'élevant du sein des nuages, répand sa chaleur féconde, voilà que la vie renaît du sein de la mort, la terre s'épure

(106) *Dixit Josue ad sacerdotes: Tollite arcam fœderis, et præcedite populum... Dixitque Dominus ad Josue: Hodie incipiam exaltare te coram omni populo*, etc. (*Josue*, III, 67.)

(107) *Non accedet ad te malum.* (*Psal.* XC, 10.)

(108) *Qui facit mirabilia solus.* (*Psal.* LXXI, 18.)

par le fléau même, et la nature semble avoir recouvré sa première jeunesse.

Si Dieu nous punit au dehors par nos victoires comme par nos défaites, ou si dans l'intérieur il nous courbe sous un joug déshonorant, laissons, laissons agir la Providence qui veille sur nous. Rois étrangers, protecteurs, à vous entendre, de cette France que vous veniez asservir, il n'a pas besoin de vos légions. Et vous, à qui dans ses vengeances il semblait avoir donné la toute-puissance du mal, il a marqué le terme de vos succès. Il saura bien, quand il en sera temps, briser dans vos mains cette coupe d'assoupissement que vous aviez versée sur les peuples ; et les uns et les autres, tous ou réunis, ou dispersés, il les combat et les disperse par le bras du seul Napoléon : et pour qu'il demeure à jamais prouvé que c'est là son ouvrage, voyez avec quelle magnificence, Père de tous les dons (109), il enrichit son âme de ces qualités extraordinaires qui commandent l'obéissance : c'est un coup d'œil perçant, qui lit dans les conseils étrangers comme dans ses propres plans, et semble les avoir devinés. C'est une fermeté dans les résolutions que rien n'altère et qui triomphe de tout; un zèle du bon ordre, sorte de providence qui s'étend à tout, assure tous les droits, maintient tous les devoirs, embrasse sans effort les objets les plus vastes, les plus minutieux sans confusion, une activité infatigable qui le multiplie, le montre, ainsi que la vivifiante chaleur du soleil, presqu'à la fois aux armées, au conseil, aux ateliers de l'industrie, dans sa capitale, aux extrémités de son empire, et fait, de sa seule existence, un prodige de tous les moments.

Honneur immortel à Napoléon ! il n'a pas fermé l'oreille aux inspirations du Dieu qui l'appelle. Si les autels se sont relevés de leurs ruines, si les pieux cantiques de la religion ont retenti sous les voûtes de nos temples sans trouble et sans mélange, si les familles chrétiennes ont pu recevoir dans leur sein et baigner des pleurs de la reconnaissance et de la piété, leurs pasteurs, enfin arrachés à l'exil, à la captivité, à la honteuse indigence, Français ! noble postérité des siècles de Charlemagne, à qui devons-nous ces bienfaits ? L'impiété avait accumulé les outrages et les douleurs sur le pontife de notre confession, sur le chef auguste de votre culte. Elle se vantait d'avoir garrotté des mêmes liens la tiare et le trône de Pie VI, la chaire de la vérité catholique. Napoléon a dit : et Rome recouvre son indépendance avec son souverain. S'il n'a pu rendre à la vie le glorieux martyr de la foi chrétienne, du moins il affranchit sa cendre exilée, et sa ville qu'épouvantent ses protecteurs autant que ses ennemis. Ombre auguste ! va te réunir à tes saints prédécesseurs ! le Prince des apôtres t'attend ; il élargit son tombeau pour recevoir à ses côtés l'émule de sa foi.

Cependant le projet de la réconciliation de l'Eglise et de l'Etat se poursuit avec l'activité d'un zèle que les obstacles enflamment, avec la sagesse obligée d'étudier lontemps les remèdes toujours plus lents que les maux. Enfin le concordat se proclame, rameau pacifique apporté du ciel pour consoler la terre après tant de fléaux. Le calme est rendu aux consciences. Du pied des autels, du haut des tribunes saintes, la voix des Augustin, des Chrysostome, évangélise les pauvres, tonne à l'oreille des grands du siècle, et venge cette religion de paix et de charité que Dieu lui-même envierait à la terre, si ce n'était Dieu qui nous l'eût donnée. Chaque jour a fermé quelqu'une des nombreuses plaies, et les jouissances du présent s'embellissent encore des douces espérances de l'avenir.

Charlemagne en avait-il fait davantage pour mériter que la reconnaissance et la vénération des peuples ajoutassent aux titres qu'il tenait de la victoire, un titre nouveau, plus solennel et plus absolu ? Sénat français ! vous avez acquitté la dette de la patrie ; vous avez bien mérité de la religion, en proclamant Napoléon empereur. Au mérite le plus éminent appartenait, sans doute, la dignité la plus relevée. Donc à Napoléon l'empire, à lui la gloire et la domination. Vive Napoléon, empereur des Français !

A ce nom, l'ombre de Charlemagne a tressailli ; il s'émeut, il s'agite sous sa tombe sacrée. Je crois le voir, s'avançant à travers cette enceinte religieuse, jusque vers l'autel du Roi des rois, tel que le contemplèrent autrefois dans tout l'éclat de la majesté impériale, les ambassadeurs des royaumes les plus reculés, et ces Romains délivrés par sa vaillance. Je crois le voir, promenant ses regards attendris, et sur les nouveaux trophées de la valeur française, et sur les symboles augustes d'une puissance qui fut la sienne, tout à coup, dans les transports d'une vive allégresse : Jour heureux ! s'est-il écrié, jour à jamais mémorable ! c'est ainsi qu'autrefois dans la capitale du monde chrétien, prosterné aux pieds du Dieu des batailles, pour lui faire hommage des victoires qu'il m'avait données, je fus couronné moi-même et sacré empereur. Ainsi coula sur ma tête l'huile sainte, versée par les mains de son pontife, du père commun des fidèles, du digne successeur des vertus, comme du siége des Grégoire et des Léon. La voilà donc enfin ramenée sur le front de votre monarque, cette couronne qui fut jadis imposée sur ma tête : comment s'était-elle flétrie? comment avait-elle passé dans des mains étrangères? Dignes Français! vous êtes rentrés en possession de votre antique héritage ; vous en avez fait le prix de la valeur et du génie. Eglise gallicane ! secoue la poussière de quinze années de tribulations, et, présidée par le chef auguste de l'épiscopat, viens tout entière au-devant de ton libérateur. O Napoléon ! régnez pour être à

(109) *Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est.* (*Jac.*, I, 17.)

jamais la terreur de vos ennemis, et l'amour des Français! Puisse, fécondée par l'onction sainte que vous avez reçue, puisse la royale tige qui s'élève et croît sous votre ombre, produire des fruits jusqu'à la dernière postérité!

Oui, chrétiens, ces nobles vœux ont été exaucés. Au moment auguste où les mains d'un nouveau Samuel ont répandu sur la tête de notre souverain l'huile sainte et les bénédictions célestes; à la voix du pontife, les cieux se sont ouverts, et l'Eternel lui-même a tracé sur le livre dépositaire des événements futurs, ces paroles si glorieusement accomplies.

A pareil jour, encore une ligue formidable, ourdie par la trahison, frappée, dès le premier combat, du coup mortel, viendra expirer honteusement dans les plaines d'Austerlitz. Tel sera l'anniversaire par lequel Dieu lui-même veut justifier les hommages de la terre et ses propres décrets. Plaines d'Austerlitz! à pareil jour que celui qui éclaira son couronnement, vous verrez l'invincible Napoléon cimenter à jamais par la victoire la plus éclatante, bientôt suivie d'une paix désormais durable, la liberté de son peuple et l'indépendance de sa couronne contre la foule d'ennemis qui l'environnent. Ainsi le Seigneur, Dieu des armées, l'avait-il déclaré par ses saints oracles: *Liberabit populum suum de manibus inimicorum qui in circuitu ejus sunt.* (I *Reg.*, X, 1.) Ainsi avait-il ordonné que l'onction sacrée, récompense de ses premiers hauts faits, devînt à la fois le présage des nouveaux triomphes qui l'attendaient: *Et hoc tibi signum, quia unxit te Deus in principem.* (*Ibid.*)

Vierge sainte! c'est vous qui veillez sur les destinées de cet empire et sur la gloire de votre héros.

Nous le publierons dans ces tribunes sacrées, dans nos pieux sacrifices. Nous le dirons à nos amis, à nos ennemis; nous le répéterons à ceux qui doivent nous remplacer sur la scène de la vie; et notre postérité partagera notre reconnaissance, comme elle doit partager votre bienfait. Ils le diront à leurs peuples, ces souverains à qui un nouvel Alexandre a fait présent de la royauté; ils le diront à toutes les générations, ces ossements de nos rois si longtemps exilés de leurs tombes, que sa main réparatrice vient de ramener dans les asiles du repos et de l'éternel silence, et ces autels expiatoires, monuments de clémence, où désormais viendront se briser et les ressentiments de la terre, et les vengeances du ciel. Cette solennité, mémorial immortel et de votre triomphe dans les cieux, et de la naissance de notre empereur, sera à jamais la fête de la nation qui vous fut dévouée. Grâces, grâces vous soient rendues, ô Vierge sainte! c'est vous qui l'avez donné à notre France, parce qu'il fallait que l'empire du monde fût là où devait être le grand Napoléon.

Esprit-Saint! dont le souffle vivifiant renouvelle à votre gré la face de la terre, exaucez les vœux de l'amour et de la reconnaissance envers notre invincible monarque. Pénétrez de plus en plus son âme des vertus douces et vraiment célestes dont l'onction sainte fut l'emblème. Versez toutes vos bénédictions sur sa glorieuse famille. Nous vous implorons encore, ô Dieu tout-puissant! en faveur de l'auguste souveraine qui partage avec le grand Napoléon les hommages de cet empire. Comblez-les de vos plus précieuses faveurs. Que votre Eglise leur soit toujours aussi chère, aussi sacrée qu'ils sont eux-mêmes respectables et chers à votre Eglise. Que votre religion sainte préside à leurs conseils, anime leurs pensées, dirige leurs actions, afin qu'après avoir assuré leur bonheur sur la terre, elle consomme leur félicité dans le ciel. *Amen.*

DISCOURS III.

POUR L'ANNIVERSAIRE DU SACRE DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI ET DE LA VICTOIRE D'AUSTERLITZ.

Hoc tibi signum, quia unxit te Deus in principem. (I *Reg.*, X, 1.)

Voilà le signe auquel on reconnaîtra que Dieu t'a consacré prince de ton peuple par l'onction sainte.

Le peuple hébreu avait résolu de changer la forme de son gouvernement; le Seigneur y consent, et désigne à son choix le jeune Saül. Par ses ordres, le prophète Samuel va trouver le nouveau roi, et après avoir répandu sur sa tête de l'huile qu'il avait apportée: Voilà, dit-il, que le Seigneur a fait de toi un homme nouveau: *Mutaberis in virum alium* (I *Reg.*, X, 1); marqué d'un sceau divin, tu es devenu l'oint du Seigneur, le fils du Très-Haut, son image; sacré, indépendant, inviolable comme lui; et la preuve que le Dieu d'Israël t'a choisi pour te consacrer prince par l'onction sainte, c'est qu'il t'a donné ce peuple, pour que tu le délivres des ennemis qui l'environnent: *Liberabis populum tuum de manibus inimicorum, qui in circuitu ejus sunt; et hoc tibi signum, quia unxit te Deus in principem.*

Institution ordonnée par Dieu même, pleine de touchants mystères, cette auguste cérémonie fut adoptée par nos religieux monarques. Ils pensèrent avec raison qu'elle ajoutait à leur élection le caractère d'une intervention divine. Elle semble réunir sur la tête du roi chrétien tous les sacrements de la religion. Régénéré par elle, comme le nouveau-né par l'onction baptismale, il est transformé dans une nature supérieure. Revêtu d'une grâce particulière, comme au jour solennel où l'effusion des dons de l'Esprit-Saint nous a rendus parfaits chrétiens, il est appelé par la sagesse de ses conseils, par le souffle vivifiant de sa puissance, à répandre partout l'esprit de force et de vie. *Insiliet in te spiritus Domini.* (I *Reg.*, X, 6.) Ministre de la Divinité, pour étendre son empire, il est en quelque sorte revêtu d'un sacerdoce qui le fait *évêque du dehors* (110).

(110) C'est ainsi que l'empereur Constantin fut appelé, lors de la tenue du concile de Nicée. (V. EUSEB., *Vit. Constant.*, liv. IV, ch. 24.)

Enfin, roi pour son peuple, bien plus encore que pour lui-même, glorieux athlète de la patrie, de la religion, de la société tout entière, c'est à lui à soutenir la lutte de tous les ennemis de l'ordre public; tel est l'esprit de cette cérémonie, tel est, dirons-nous avec un grand évêque (111), le mystère de Dieu et de son Eglise sur la personne des rois, lorsqu'elle verse sur leur tête l'huile sacrée.

Pénétré de ces généreux sentiments, notre empereur a voulu que la dignité suprême à laquelle la patrie l'avait appelé, reçût de la religion le sceau d'une consécration divine. A sa voix, un autre Samuel, le premier des pontifes, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, est venu répandre sur lui ses bénédictions avec l'huile sainte, et l'investir de la majesté de la religion. Bientôt nous avons vu ce glorieux événement, qu'avaient préparé tant de triomphes, amener à sa suite des conquêtes encore plus brillantes, et pour manifester, par un nouveau témoignage, l'adoption qu'il avait faite de Napoléon, le Dieu des armées intervenir lui-même dans l'anniversaire du sacre, en lui donnant à pareil jour la victoire la plus signalée, sur la foule d'ennemis qui l'entouraient : *Liberabis populum...., et hoc erit signum, quia unxit te Deus in principem.*

Tel est, Messieurs, l'objet de la solennité qui nous rassemble. Ce sont les œuvres du Seigneur que nous allons raconter (*Psal.* CXVII, 17), dans l'ordre des temps qui les ont vues sortir des trésors de sa justice ou de sa miséricorde.

Les secrets de Dieu, tant sur son peuple, que sur la personne de notre empereur, manifestés par les événements les plus ex-extraordinaires, le trône et l'autel, ce double fondement sur lequel repose tout l'ordre social, après avoir été frappés des mêmes coups, se relevant à la fois de leurs ruines; la législation et la morale enfin ramenées à leurs bases constitutives, l'empire français à ses anciennes institutions, à ces principes vrais sans lesquels il n'y a point de bonheur particulier : voilà les souvenirs que nous allons présenter à votre connaissance et à votre admiration.

Implorez avec nous les lumières de l'Esprit de force et de sagesse. *Ave, Maria.*

Il deviendrait bien difficile de concevoir l'homme, et bien moins encore le Dieu puissant et bon qui l'a créé, si, après s'être plu à faire de ce chef-d'œuvre de ses mains un composé de corps et d'esprit, d'un corps, matière toute pétrie de besoins, contre lesquels la société peut seule le défendre, d'appétits déréglés, de passions brutales, qui bientôt feraient de cette même société un champ de bataille ouvert à tous les vices, d'un esprit avide de connaître son divin auteur, capable de l'aimer, de le servir, et par là de mériter un éternel bonheur, si, dis-je, après avoir formé sa nature d'éléments aussi divers, Dieu l'avait délaissé à lui-même comme un enfant abandonné.

Non, chrétiens, il n'en est pas ainsi; non, ce n'est pas en vain que l'homme se vante de porter en soi l'image d'un Dieu, et fait remonter jusqu'à l'Eternel lui-même, la noblesse de son extraction.

Mais par quel lien assortir des principes aussi opposés? Quelle force supérieure va donc maîtriser ces capricieux besoins, tout en les asservissant, sauver sa liberté par sa dépendance même, multiplier ses forces par ses sacrifices, en confondant toutes les volontés dans un seul concours, et d'une immense multitude, faisant en quelque sorte un seul homme (112)? Croyez-vous que ce soit trop d'une intelligence surnaturelle, trop de l'autorité d'un Dieu, pour donner des droits à celui-ci, commander des devoirs à celui-là, prescrire à tous des lois capables d'imposer silence à l'amour-propre, à l'intérêt, de satisfaire à la vertu, quand elle est malheureuse, d'atteindre le crime puissant, et de le poursuivre jusque dans la solitude, jusque dans les abîmes de la pensée?

Celui-là seul qui suscita les vents et les tempêtes pour agiter les eaux de la mer, et, par un constant équilibre, les empêche de franchir leurs bornes, Dieu, mes frères, a fait sortir de son sein la loi; la loi, rayon de sa propre sagesse, empreinte immortelle de sa divine essence, simple, féconde, immuable comme son divin auteur, esprit de vie répandu dans toutes les parties du corps social; la loi, principe nécessaire de tout ordre civil et de l'ordre religieux, né avec la société humaine, lié à tous les éléments de notre constitution, courbé quelquefois, et froissé un moment par les orages des passions et par les tempêtes politiques, mais pour se relever toujours avec plus de force, et qui ne périra jamais parmi les hommes, parce que, n'étant point leur ouvrage, il n'est pas au pouvoir des hommes ni du temps, ni des révolutions.

Telle est la source sacrée d'où découlent, et l'autorité qui unit les hommes entre eux, et la religion qui unit l'homme à Dieu. Le même Dieu qui les a faites toutes deux à son image, leur a communiqué la sainteté de ses attributs et la plénitude de ses droits. C'est lui qui l'atteste dans les oracles dictés de sa bouche ou inspirés par son esprit. *Ecoutez*, dit-il, *ô vous qui tenez les peuples sous votre empire* (113). Comme vous vous choisissez des ministres pour régir vos provinces en votre nom, ainsi moi, chef de toute principauté, moi de qui dépend toute la terre, moi à qui appartiennent en propre la majesté, la puissance et la victoire, je vous établis mes lieutenants sur la terre (114). Comme je règne par-dessus tout dans mes

(111) S. GRÉGOIRE de Nazianze, orat. 27, tom. I, pag. 471.

(112) *Egressi sunt quasi vir unus.* (I *Reg.*, XI, 7.)

(113) *Præbete aures, vos, qui continetis multitudines.* (*Sap.*, VI, 3.)

(114) *Caput omnis principatus et potestatis.* (*Coloss.*,

cieux, ainsi régnez sur vos peuples sous mon commandement, *assis sur mon trône, armés du glaive de ma justice* (115), députés par ma providence à l'exécution de mes desseins. *Ego dixi : Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.) Ainsi de la religion. C'est pour elle qu'il a fait les siècles, pour elle qu'il a remué le ciel et la terre, multiplié les prodiges de l'amour et de la toute-puissance ; parce qu'elle est, dit le Seigneur, l'image de sa substance, l'apparente figure de sa clarté (116). Donc, royauté, religion, double écoulement de sa majesté divine ; pouvoirs également suprêmes, absolus, inviolables : *Ego dixi : Dii estis.*

Ainsi a parlé le Seigneur; sa voix a retenti par tout l'univers. Le trône des monarques, le sanctuaire de la religion, sont devenus le trône de Dieu, le sanctuaire de Dieu lui-même. Dès l'origine des sociétés, depuis qu'il y eut des pères et des enfants, des forts et des faibles, les hommages publics ont consacré le culte de l'autorité et de la religion. Le ciel et la terre ont passé, ils se sont renouvelés; mais les paroles du Très-Haut, qui ne passeront jamais (117), avaient soutenu, à travers et les systèmes et les vicissitudes, la sainteté de l'autorité et de la religion ; lorsque tout à coup sorties, selon le langage de nos livres saints, du puits de l'abîme, des vapeurs sombres (118), enveloppant à la fois le trône et le sanctuaire, ont dérobé aux yeux des peuples ce double fondement de la prospérité des empires et du bonheur des particuliers. Frappés eux-mêmes de cet esprit de vertige, terrible avant-coureur de la chute des Etats, les chefs des nations sont devenus complices des égarements de leurs peuples, et transfuges de leurs propres droits. Vainement et la France, et l'Europe, et le monde tout entier s'étaient reposés depuis tant de siècles à l'ombre tutélaire de ces dogmes antiques; vainement la conscience du genre humain opposait à l'oubli de ces principes sacrés le souvenir des fléaux qui en ont toujours été le châtiment. Une curiosité avide d'expériences, un zèle amer de réforme, un mépris superbe de tout ce qui fut ancien, l'orgueil de prétendre faire mieux que tous les siècles à la fois, s'emparent de tous les esprits, comme certaines contagions saisissent de vastes contrées. Bientôt l'autorité n'est plus que despotisme, la religion qu'une erreur populaire. Tout chancèle, tout s'ébranle, tout s'écroule; et par-dessus une mer sanglante, l'œil épouvanté n'aperçoit plus que les débris mutilés du trône et de l'autel.

Sans doute il était entré dans les desseins d'une Providence impénétrable, que la parole des hommes prévalût un jour sur la parole de Dieu, afin qu'il ne restât plus dans les siècles à venir rien d'arbitraire dans les discussions, rien d'incertain dans les jugements. Il fallait que l'erreur obtînt plus de succès qu'elle n'en avait espéré peut-être, afin que son humiliation servît mieux encore à relever le triomphe de la vérité, parce que, comme il y a dans la religion des hérésies nécessaires (119), pour la dégager de ses obscurités, de même, dans l'ordre politique, il fallait éclairer par les feux des tonnerres et des tempêtes, les caractères quelquefois obscurs du livre des voies divines.

Aussi, après que de la même coupe des vengeances célestes se seront épanchées sur les peuples et toutes les erreurs et toutes les calamités; alors, ô mon Dieu ! ô vous qui disiez autrefois à votre prophète : *Ce n'est pas toi qu'ils ont méconnu, c'est moi : « Non te abjecerunt, sed me* (I *Reg.*, VIII, 7), » alors enfin sortez de votre repos, *prenez en main votre cause* (120), vengez tant d'injures faites à la majesté de vos images, sauvez votre France qui périt, et par le rétablissement de ses lois et de ses autels, sauvez l'antique héritage de saint Louis et de Charlemagne.

Telles ont été les pensées de Dieu sur nous, et nous l'ignorions (121); et souvent, ô hommes de peu de foi, nous avons accusé le sommeil de la Providence. C'étaient des pensées d'une paternelle justice qui châtie ceux qu'elle aime, pour les corriger, non pour les anéantir : *Non ad interitum, sed ad correptionem.* (II *Mac.*, V, 12.)

Maintenant, Messieurs, qu'il s'est réveillé, rappelons ses bienfaits; et comme les enfants d'Israël au jour anniversaire de leur sortie d'Egypte, *célébrons les magnificences* du Dieu qui nous a délivrés de nos ennemis, et rappelés des ombres de la mort. *Cantemus Domino; gloriose enim magnificatus est.* (*Exod.*, XV, 1.)

Au moment où se formaient parmi nous ces *vents des doctrines humaines*, comme parle l'Ecriture, lesquels ont amassé tant de tempêtes (*Ephes.*, IV, 14; *Osee*, VIII, 7), et allaient amener de si déplorables naufrages; d'une extrémité à l'autre de ce vaste empire, les craintes et les espérances qui l'ont divisé dans tant de partis divers, vinrent bientôt se réunir dans cette seule pensée, que c'en était fait de la monarchie et de la reli-

II, 10.) — *Domini est terra et plenitudo ejus.* (*Psal.* XXIII, 1.) — *Tua est, Domine, magnificentia et potentia et victoria.* (I *Paral.*, XXIX, 10.)— *Quoniam cum essetis ministri regni illius.* (*Sap.*, VI, 5.)

(115) *Dominus Deus tuus voluit te ordinare super thronum suum, regem Domini Dei tui.* (II *Paral.*, IX, 8). —*Dabo gladium meum in manu ejus.* (*Ezech.*, XXX, 24.)

(116) *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus.* (*Hebr.*, I, 3; *Sap.*, VII, 25.)

(117) *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (*Matth.*, XXIV, 35.)

(118) *Et aperuit puteum abyssi, et ascendit fumus putei.* (*Apoc.*, IX, 2.)

(119) *Oportet et hæreses esse.* (I *Cor.*, XI, 19.)

(120) *Exsurge; quare obdormis, Domine?* (*Psal.* XLIII, 23. — *Judica causam tuam.* (*Psal.* LXXIII, 22.)

(121) *Ego scio cogitationes quas ego cogito super vos, ait Dominus; cogitationes pacis et non afflictionis.* (*Jerem.*, XXIX, 11.)

gion. Tandis que les hommes épris de l'amour des nouveautés (II *Tim.*, III, 5), poursuivaient l'œuvre de cette régénération promise à la France, les autres déploraient amèrement tant de ruines; et tels que les prophètes de Sion, ils voyaient avec effroi les colonnes de l'Etat périr, pour entraîner bientôt dans leur chute tout l'édifice.

Mais Dieu a regardé de plus loin. Son œil, qui *scrute les cœurs*, et *juge les justices mêmes* (*Psal.* VII, 10; *Psal.* LXXIV, 3), a cherché parmi les autres empires s'il en était de plus fidèles. Partout il a vu l'oubli de ses lois, l'indifférence pour son culte, partout de coupables complicités ou une honteuse léthargie : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* (*Psal.* XIII, 4.) Il a vu, au sein de ces mêmes Etats, les sources premières de ces doctrines séditieuses qui ne prescrivent jamais contre le Seigneur; il a vu l'orgueil de leurs pensées, l'ambition de leurs projets, l'artifice de leurs alliances. Tout fut coupable, tout sera puni.

C'est au premier empire du monde qu'il appartient d'exercer le terrible ministère des vengeances divines : la France en aura l'honneur. Dieu lui a dit : *La vengeance est à moi* (*Rom.*, XII, 19); à moi les clefs de la vie et de la mort. (*Apoc.*, I, 18.) Ai-je donc besoin de ces bras de chair (122) pour me défendre moi-même? Depuis quand ai-je cessé d'être le Dieu puissant (123), et les ennemis de la France sont-ils devenus ses juges? *Inimici nostri sunt judices?* (*Deut.*, XXXII, 31.) C'est pourquoi je t'ai choisie, toi que j'aurais pu rejeter : *Elegi te, et non abjeci te.* (*Isa.*, XLI, 9.) Choisie pour t'établir dominatrice des nations; qu'elles soient devant toi comme la paille légère que disperse l'ouragan. (*Isa.*, XLI, 2.) Renverse et franchis tes barrières, et, prenant ta course avec la force d'un géant, fais-toi de tes ruines elles-mêmes un point d'appui pour t'élancer jusqu'aux extrémités de ta carrière nouvelle (124). Voilà que je te soumets, et les saisons, et les fleuves, et les montagnes (125); que les cités réputées imprenables, que ces corps d'armées forts comme des murs d'airain, que les plans les mieux concertés, que les plus expérimentés capitaines tombent à ton nom seul, et que l'univers tout entier se taise en ta présence (126).

Eh ! pour qui donc, Messieurs, ces brillantes destinées? Quoi ! pour cette France naguère énervée, ce semble, par tous les arts du luxe et de la mollesse, alors affaiblie par les dissensions dont elle était déchirée? A peine a-t-elle de quoi se défendre elle-même, comment serait-elle pour l'Europe un objet d'épouvante, elle en qui ses voisins ne voient plus qu'un objet de risée : *Facti sumus vicinis opprobrium* (*Psal.* LXXVIII, 4); elle, que dans leurs vains conseils ils dévoraient comme une proie facile, dont ils se partageaient déjà la dépouille, et que déjà même leurs orgueilleuses espérances avaient retranchée du nombre des puissances.

Tandis que l'Autriche, l'Espagne, l'Italie font mouvoir leurs immenses armées, et menacent nos frontières, cette nation voisine, si fière à l'abri de l'élément qui la protége, notre irréconciliable ennemie, ce peuple de marchands, qui se vante d'attacher le sceptre du monde à son pavillon, l'Angleterre, d'une main, sème dans nos provinces l'intrigue et la corruption; de l'autre elle pousse sur nos côtes et contre nos ports ses flottes nombreuses, vastes filets dans lesquels elle tient enlacées les productions des deux mondes. Déjà Toulon est en leur pouvoir, et le perfide étranger, qui se rit de nos divisions, arbore sur sa conquête d'un moment un étendard infidèle.

Gardienne de l'autorité sainte, qui s'anéantit, quand elle se partage, ô Providence ! votre heure est venue : faites sortir du secret de sa retraite celui que vous vous êtes choisi ! Montrez à la première de nos cités maritimes l'homme de votre droite : *Virum dexteræ tuæ* (*Psal.* LXXIX, 18), dans qui tant d'autres cités reconnaîtront bientôt leur maître ou leur libérateur.

Un jeune officier propose un moyen sûr de rentrer dans Toulon; c'est le même dont les conseils l'auraient sauvé, s'ils eussent été suivis. Chargé de l'exécution, le même guerrier, que les plus vieux généraux s'étonnent de voir, dans un âge aussi tendre, si profond dans ses vues, si pénétrant dans ses résolutions, va bien plus encore étonner l'ennemi par une intrépidité de courage, à qui rien ne résiste, par une rapidité de coup d'œil, semblable à l'inspiration, qui embrasse à la fois, et tous les besoins, et tous les obstacles, et toutes les ressources, par une puissance de génie qui entraîne les hommes et les événements et se fait obéir de la fortune. Le héros, l'homme extraordinaire s'est déclaré; Toulon est repris. L'Angleterre est humiliée; elle apprend à redouter le nom de Bonaparte. Désormais que le vaisseau de l'Etat soit battu par l'orage, il ne sera pas submergé.

Elle a commencé cette longue chaîne de prodiges que nous avons vus. Voilà le fleuve à sa source. Ainsi, par les premiers essais de son courage, David, environné d'ennemis, préparait ses hautes destinées. De si glorieuses espérances ne tardent point à être justifiées.

Du fond de l'Allemagne, une armée formidable accourt, sous les ordres de Beaulieu. Ce sont ces vieilles bandes qui ont vu Marie-Thérèse, ont combattu sous Dawn et Loudon, et ne furent point vaincues par le grand Frédéric. Chefs, officiers, soldats,

(122) *Cum illo est brachium carneum.* (II *Paral.*, XXXII, 8.)

(123) *Omnipotens nomen ejus.* (*Exod.*, XV, 3.)

(124) *Exsultabit ut gigas ad currendam viam, et occursus ejus usque ad summum ejus.* (*Psal.* XVIII, 6.)

(125) *Triturabis montes et comminues.* (*Isa.*, XLI, 15.)

(126) *Conquievit et siluit omnis terra.* (*Isa.*, XIV, 7.)

tous sont dignes l'un de l'autre; tous brûlent de se mesurer avec ces légions françaises dont la belliqueuse émulation s'enflamme encore par le souvenir des journées de Jemmapes et de Fleurus. Ils se hâtent, ils s'empressent de se joindre aux armées du Piémont et de la Savoie. Au devant, les Alpes déploient un front terrible, impénétrable, comme ces camps où les travaux de l'art, unis aux prodiges de la nature, mettent à l'abri de toute attaque et de toute surprise. Chacun de leurs rochers ressemble à une citadelle. Par derrière, des fleuves, des torrens, des déserts ou des abîmes.

A cette ligue imposante, qu'oppose la France? Napoléon. Seul? Non, magnanime empereur! vous en avez fait la solennelle reconnaissance; vous aviez avec vous une invincible escorte; vous aviez le Dieu qui dressa vos jeunes mains à la guerre (*Psal.* CXLIII, 1), et arma votre carquois des flèches de la mort. Vous aviez, pour défendre cette tête sacrée, exposée à tant de périls, le bouclier dont vous couvrait l'ange de l'Eternel (127), préposé à votre garde; vous aviez à l'entour de votre personne auguste ces braves soldats français, se jouant avec les dangers, riant avec la mort (128), et laissant bien loin derrière eux tout ce que les anciennes histoires nous racontent de plus merveilleux.

Avec de tels auxiliaires Napoléon est assuré de la victoire. Sa noble confiance a passé dans toutes les âmes; plus d'obstacles, plus de dangers, plus de précipices, plus d'Alpes, ni d'Apennin. Désormais toute digue est impuissante, toute résistance vaine; la nature elle-même va céder au héros que Dieu protége. Bien loin de l'arrêter, ces montagnes, élevées jusqu'aux nues, s'abaissant sous ses pas, secondent la rapidité de sa marche. A son approche, dit le prophète, elles se sont écoulées comme l'eau des torrents, qui entraîne et emporte tout ce qui s'abandonne à son cours impétueux: *Descendisti, et a facie tua montes defluxerunt.* (*Isa*, LXIV, 1.) L'ennemi, qui le croit derrière ces rochers, s'étonne de le voir sur leurs cîmes, et bientôt à leurs pieds, fortifié à son tour par ces remparts naturels, qu'il saura bien mieux défendre. Imprudent! il avait mis son salut dans ce qui assure sa perte. C'est la main du Dieu des combats qui l'avait amené dans ces défilés comme dans autant de piéges pour l'enfermer, et le livrer aux coups du vainqueur: *Deus vendidit illos, et conclusit illos* (*Deut.*, XXXII, 30); c'est elle qui fait tomber à son aspect les barrières antiques de l'Italie et de l'Allemagne. Le bruit de leur chute retentit jusqu'à Vienne, et va bientôt par delà les mers, porter l'épouvante au cœur de la Grande-Bretagne. Beaulieu a fui, mais, comme le lion à qui on enlève sa proie. Par une suite de manœuvres savantes, Napoléon l'a séparé des alliés. Des villes qui jadis soutinrent des siéges de plusieurs mois, des siéges d'années entières, ne tiennent pas contre la terreur de son nom et l'approche de ses armées; le Piémont et la Savoie sont devenus provinces françaises.

Semblable à ces volcans répandus sur sa surface, dont les éruptions s'alimentent des feux qui couvent sous les eaux de la mer, l'Italie a reçu de la perfide Angleterre les feux nouveaux qui vont l'embraser. Sous les yeux du vainqueur, elle ose entrer dans une lutte inégale; mais Dieu l'a pesée dans ses balances éternelles. Son œil qui pénètre les abîmes (*Eccle.*, XLII, 18) l'a jugée trop légère. Il commande au glaive de Napoléon de diviser ses provinces et de faire un partage nouveau de son territoire. Deux fois Milan sentira la vigueur de ce glaive, qui n'est pas le glaive d'un mortel: *In gladio non viri.* (*Isa.*, XXXI, 8.) Non, car c'est l'épée du dieu des batailles. Mais, ô ville chère à son cœur! ville sainte où reposent les cendres des Ambroise et des Charles Borromée, console-toi de ta défaite! cesse de croire à de trompeuses espérances. Renvoie à l'Autriche ces orgueilleux secours qui ne la sauveront pas elle-même. Quel brillant avenir t'attend! Le jour n'est pas loin où tu deviendras la capitale d'un puissant empire; et, par un glorieux échange, unissant tes destinées à celle du héros qui t'a rendue à ta première jeunesse, bientôt tu poseras sur ta tête la couronne de fer qui jadis orna le front de tes monarques!

Cependant Mantoue résiste encore. Wurmser la défend; Wurmser enflé de quelques succès remportés au loin. Mais en vain l'expérience s'unit au courage pour conserver à l'Autriche ce dernier appui de ses espérances. Dieu l'a donnée à Napoléon; ni ses hautes murailles, ni sa terrible artillerie, ni la nombreuse armée que renferme son enceinte, ne pourront l'arracher de ses mains. (*Isa.*, XLIII, 13.) Arcole ne tiendra pas contre ces mêmes guerriers qui ont emporté Lodi. Comme ont tombé les plus superbes remparts, ainsi tomberont les plus célèbres capitaines.

Mais tandis que le héros poursuit ses conquêtes, voilà que tout à coup l'orgueil, la haine, la vengeance, et toutes les passions, ce semble, abattues, se relèvent en rugissant autour du char de la Victoire, et soufflent la révolte parmi les peuples. Le sang français a coulé sous les poignards de la trahison. Napoléon revient sur ses pas; le sang français est vengé. Reine dégradée, Venise pleure sur les débris de son antique grandeur. Ancône, Livourne, sont enlevées à l'influence anglaise. Bologne, Ferrare, Urbin, passent sous d'autres lois. Naples tremble, elle demande et obtient la paix. Puisse-t-elle toujours rester fidèle à ses promesses! La capitale du monde chrétien se croit menacée. La grande âme de Napoléon dédaigne

(127) *Dedisti mihi clypeum salutis meæ.* (II *Reg.*, XXII, 36; II *Mac.*, XV.)

(128) Relation du général en chef de l'armée d'Italie (Bonaparte), au Directoire. (*Hist. de Napoléon*, tom. I, p. 19, Paris, 1806.)

une trop facile conquête, et, par un solennel hommage rendu aux vertus conciliatrices de Pie VI, console d'avance son pontife des outrages réservés à ses derniers moments.

Hélas! ces jours, ces mêmes jours si pleins de triomphes et de gloire au dehors, combien ils étaient désastreux et lamentables au dedans! Armées françaises! oui, vous avez bien mérité de la patrie, car vous avez sauvé l'honneur du nom français et l'intégrité de notre territoire; vous avez écarté de la France les fléaux dont une victoire orgueilleuse s'apprêtait à nous accabler.

Dans ces jours où la gloire n'était point sans dangers et l'admiration sans envie, Napoléon a conçu le projet de rendre utile à tout le genre humain le repos conquis par ses victoires. Il quitte la France et traverse les mers qui la bordent, accompagné de l'élite des guerriers et des savants. A sa voix, Malte s'est rendue. Il touche ces bords où de si honteux spectacles se mêlent à de si augustes souvenirs. Cette terre, le berceau antique des arts et des sciences, la première école du monde, cette ville où respire encore, au milieu de ses débris, le génie d'Alexandre qui la fonda, toute cette contrée qui, par la singularité de ses contrastes, offrait dès sa naissance la prophétique image des révolutions dont elle a été le théâtre, l'Egypte, voilà la colonie qu'il faut créer, voilà le pays qu'il faut arracher à l'oppression, à la barbarie. Le Divan s'épouvante, l'Angleterre s'irrite. L'armée française est assiégée par tous les ennemis et tous les fléaux à la fois. Ce sont des essaims d'Arabes et de Turcs qui se renouvellent sans cesse, devenus chaque jour plus terribles et par le nombre, et par l'impétuosité du choc, plus furieux par la honte de leurs défaites et par le besoin de la vengeance. Ce sont tous les tourments de la nudité, de la lassitude, de la faim et de la soif, lente et douloureuse agonie, où la mort semble se multiplier. Tantôt un ciel d'airain sans pluie et sans rosée, un sable brûlant qui fuit sous les pieds, une atmosphère embrasée qui enferme comme dans un océan de feu; tantôt des pluies excessives, qui ne laissent au soldat qu'un lit humide où l'œil appelle vainement le sommeil. Mais il n'est pour le Français qu'un mal, ce serait de ne pas répondre à la confiance d'un général qui s'est réservé, pour distinction spéciale, la première part dans les privations et les dangers. O postérité! tu ne croirais point à cette foule de prodiges qui accompagnèrent l'entrée du nouveau Sésostris dans l'Egypte, et signalèrent chacun de ses pas! non, tu n'y croirais point, s'ils n'avaient été surpassés encore par tous ceux que nous avons vus. Quelle brillante perspective s'ouvrait alors à nos espérances! Avec quelle joie la politique contemplait l'indépendance des mers vengées enfin d'une honteuse servitude, la liberté du commerce s'ouvrant jusqu'aux Indes une route plus large et plus sûre! Avec quelle ardeur nous aimions à suivre, dans leurs savantes et laborieuses excursions, le génie et l'étude allant méditer au milieu du silence et des tombeaux et des déserts, ces antiques archives des sciences, ces livres mystérieux écrits sur les rochers, et ces pyramides, immortels sanctuaires de la mort, et tous ces monuments, dont la magnificence a fait demander plus d'une fois s'ils ne furent pas construits par des géants, plutôt que par des hommes! Mais surtout, chrétiens! avec quel saint enthousiasme nos regards apercevaient de loin ces futurs vainqueurs de l'Egypte, ces Français terribles à eux-mêmes comme à leurs ennemis, se reposant de leurs victoires au sein des arts pacifiques et de la religion, rendre à leur nouvelle conquête, avec la liberté, la patrie des Origène et des Athanase, et bientôt la Syrie elle-même ajoutée à cet heureux domaine, les cèdres du Liban s'agiter à l'aspect de ces fiers descendants des Godefroi, des Châtillon, des Tancrède; les rivages du Jourdain répéter les cantiques de la délivrance miraculeuse, les saints lieux affranchis, et le sépulcre du Sauveur rendu à la famille chrétienne! Ah! puisque le jaloux orgueil d'une nation implacable a traversé ce généreux dessein, du moins ne repoussons pas de nos cœurs l'espérance qu'un jour il obtiendra son glorieux accomplissement, et que le héros, à qui nous devons tant de merveilles, trouvera, dans le bonheur de l'exécuter, la récompense de l'avoir conçu.

De toutes parts les vœux publics appelent un libérateur au secours des finances anéanties, de la législation mutilée, d'un gouvernement qui ne sait faire ni la guerre, ni la paix, de la patrie elle-même expirante dans les convulsions de l'anarchie; et tous les vœux ont nommé Bonaparte. Il arrive, il se montre; la France entière s'est élancée audevant du héros qui va la régénérer: le 18 brumaire a terminé la sanglante tragédie de la révolution.

Maintenant par quel prix acquitter tant de services? la reconnaissance nationale a déposé dans les mains de Napoléon les rênes du gouvernement, et la charte de l'autorité consulaire; hommage flatteur sans doute, puisqu'il est décerné par le premier peuple de l'univers; dignité importante, puisqu'elle l'élève à l'égal des rois. Mais le consulat ne pouvait être encore, dans la pensée des sages législateurs qui le décrétèrent, qu'une magistrature provisoire et intermédiaire. Sans doute l'Esprit du Seigneur vint se reposer sur eux, ainsi qu'autrefois sur le prophète Samuel, pour leur dire: Voilà l'homme que j'avais manifesté par les prodiges de sa valeur et de sa sagesse, pour le mettre à la tête de mon peuple: *Ecce vir quem dixeram tibi: Iste dominabitur populo meo* (I *Reg.*, IX, 17); et voyez, est-il dans tout Israël homme qui l'égale? *Quoniam non sit similis illi in omni populo.* (I *Reg.*, X, 24.) En effet, interrogez amis et ennemis, et ceux qui sont près et ceux qui sont loin; demandez-le à ces potentats, naguère si puissants,

aujourd'hui abattus dans la poussière : Non, vous diront-ils, rien n'est comparable à lui parmi les forts : il nous a brisés comme de frêles roseaux : *Vide quoniam non sit similis illi.* Demandez-le à ces tribus fugitives, auxquelles il a rendu une patrie; à ces prêtres du Seigneur, qu'il a rappelés dans ses temples ; à ces habitants des villes et des campagnes, qui tous dorment en paix, tandis que lui il veille pour tous. Demandez-le à ces épouses, veuves avant la mort de leurs époux ; à ces fils qui allaient devenir orphelins; à tant de familles qui n'existeraient plus peut-être, si Napoléon n'eût eu dans son cœur le courage de tous : et de toutes parts, les accents de la reconnaissance vont répondre qu'il n'est dans tout Israël personne qui l'égale : *Quoniam non sit similis illi in omni populo.* Français ! n'a-t-il donc pas assez mérité d'être mis à la tête de l'empire, celui-là sans qui vous n'auriez plus d'empire? Le héros qui fait les rois et détrône les empereurs, ne vous semble-t-il pas assez grand pour être votre empereur et votre roi? Elevez donc, élevez le nouveau Clovis sur le pavois militaire ; élevez-le bien haut, pour que ses regards embrassent de plus loin, et tous les maux, et toutes les ressources. Investissez-le de l'autorité non incertaine et mobile, déshonorée par cela seul qu'elle peut l'être ; mais ferme, inébranlable, puisque c'est là le fondement du repos public; mais rappelée aux droits sacrés de l'autorité paternelle, qui en fut la la source, et de la Majesté divine dont elle est l'image.

A la veille d'une bataille, le roi Philippe-Auguste, ayant déposé sa couronne sur l'autel, se retourne vers son armée, et d'une voix forte : Français, s'écrie-t-il, s'il est quelqu'un parmi vous qui soit plus digne que moi de cette couronne, qu'il parle. — Un seul cri se fait entendre : Que Philippe règne sur nous ; et la victoire de Bovine justifia l'armée et le monarque. Ainsi dans ce tournoi sanglant dont l'Europe a été le théâtre, nous avons vu la Providence poser la couronne antique de Charlemagne sur l'autel du sacrifice, environné d'écueils et de tempêtes. Tous les rois sont entrés dans l'arène, et tous ont été vaincus. Napoléon seul a triomphé ; donc que Napoléon règne sur les Français. Et dans les plaines de Marengo, la France a retrouvé une autre Bovine.

A peine est-il entré en possession du gouvernement, qu'il propose la paix, le premier des besoins, comme la première des gloires (129) ; elle est refusée à ses négociations. La guerre, déjà rallumée dans les cœurs, éclate ; elle embrase encore l'Europe. Par des chemins nouveaux, inaccessibles, à travers les glaces et les rochers, une armée entière, sortie comme d'un nuage, se précipite tout à coup sur les camps ennemis. Moins prompt, dit l'Ecriture, est l'aigle qui fond sur sa proie (130) ; moins dévorante est la foudre qui, formée sur les cîmes des montagnes, tombe dans les vallons, et répand avec l'effroi l'incendie et la mort.

Sur le champ de bataille, le vainqueur a reconnu la main qui élève et humilie, qui donne la victoire et entraîne dans la fuite (131). Dès lors il a conçu la magnanime résolution d'appeler la religion dans ses conseils, et de placer son trône même sous la garde du sanctuaire. Alliance auguste de l'autorité politique et de l'autorité religieuse ! alliance qui ne fut jamais rompue impunément ! quelle sanction magnifique elle va recevoir des mains du grand Napoléon !

Telle sera la preuve de ta mission auprès des peuples et des rois, disait le Seigneur à Moïse ; *après avoir délivré Israël de l'oppression, tu sacrifieras des victimes pures* dans mes temples (132). O triomphe ! ô bonheur inespéré ! les temples saints vont donc enfin se rouvrir ! Le concordat a réparé quinze années de tribulation, et Dieu, exilé de ses autels, ne sera plus forcé de chercher au milieu de nous d'autres ténèbres que celles dont il voile sa majesté sainte ! Ah ! combien ils se trompaient, ceux-là qui avaient pu croire qu'un grand empire pouvait subsister sans religion ! Insensés ! qui veulent bâtir sur le néant, ils amassent des monceaux de sable sur les bords des torrents.

Eclairée par l'exemple de son souverain, la France apprendra désormais à mieux connaître cette religion que Dieu lui-même a fait descendre du ciel pour être le frein de la puissance, la sauvegarde des peuples, la maîtresse la plus efficace de la vertu et de la morale ; par là la source unique de la félicité des empires.

Si l'effervescence des systèmes nouveaux avait paru effacer de nos cœurs ces généreux sentiments, non, elle n'avait pu les anéantir. Nous en avons eu le solennel témoignage au jour à jamais mémorable où les mains du souverain pontife, imprimant à la suprême puissance le caractère le plus auguste dont elle puisse être revêtue, ont consacré du sceau de la Majesté divine les droits de Napoléon au trône de Charlemagne, et le devoir de notre filiale soumission.

Ah ! tandis que notre reconnaissance composait des fêtes pieuses et des monuments pacifiques en l'honneur de cette glorieuse commémoration, une troisième ligue our-

(129) *Lettre du premier consul au roi de la Grande-Bretagne.*

(130) *Qui sperant in Domino, assument pennas sicut aquilæ; current et non laborabunt* (*Isa.* XL, 31.)

(131) *Deus humiliat et sublevat.* (I *Reg.*, II, 7.) — *Dei quippe est adjuvare, et in fugam convertere.* (II *Paral.*, XXV, 8.)

(132) *Hoc habebis signum, quod miserim te : cum eduxeris populum meum de Egypto, immolabis Deo.* (*Exod.*, III, 12.)

dissait ses trames dans le silence, déchirait les traités, faisait avancer ses armées, et dans les rêves de ses espérances, prenait déjà possession de cet empire. Mais, ô vanité des pensées humaines! pendant que les peuples et les rois s'abandonnaient à ces ambitieux complots; présent à leurs conseils, *le Dieu des dieux* (133), selon le langage des livres saints, que répondait-il à ces orgueilleux manifestes? *Rassemblez-vous*, leur disait-il, *réunissez-vous, faites de formidables apprêts, vous serez vaincus : « Congregamini, confortamini, et vincimini* (*Isa.*, VIII, 9); » et de son doigt immortel, lui-même il écrivait sur les murailles de leurs cités : Vous tomberez à l'aspect d'un autre Josué; et sur les portes de leurs capitales : Ouvrez-vous à l'approche de celui que j'ai fait votre triomphateur.

Hâtez-vous donc, ô légions étrangères; accourez, ô vous que des espaces lointains, que d'éternels frimas, que les abîmes des mers séparent du reste de l'Europe; hâtez-vous de ramener sur le champ de bataille ces timides alliés qui fuient, vaincus sans combats, vous ne faites tous que préparer au sacre de Napoléon le plus solennel anniversaire. Le Dieu qui, du sein de son éternité, règle le temps et dirige la marche des heures, vous attend à ce jour mémorable, comme des victimes réservées à la pompe du sacrifice.

Restait cette puissance jeune encore, élevée dans les armes et dans la victoire, sortie de bonne heure d'une lice où elle avait su se rendre un moment redoutable, longtemps protégée par la renommée du grand Frédéric, et qui, seule debout au milieu de tant de ruines, avait conservé la paix durant le long cours de nos sanglantes querelles : tout à coup entraînée par de perfides sugestions, la Prusse appelle à grands cris la guerre. Ah! retombe sur elle tout le sang qui va couler! Napoléon a entendu ces téméraires provocations : il vient, il combat, il a vaincu. Au sein de sa royale poussière, ce lion du Nord, ce Frédéric, qui, jusque parmi les morts, semblait avoir retenu l'orgueil de sa domination, s'est réveillé; il apprend que neuf jours ont suffi à Napoléon pour renverser cet empire qui lui avait coûté à lui tant de combats et d'années; il apprend qu'elles glorieuses représailles a obtenues la journée de Rosback; que ses provinces et ses trésors, et ses armées, et ce glaive si funeste à la France, tout est au pouvoir de la France; que la cause des rois et des autels, si longtemps avilis, est vengée; et, dans sa disgrâce, privé du droit d'être plaint, il entend ces anciens maîtres de la terre, et vainqueurs et vaincus, tous se réjouissant de sa chute, s'écrier autour de lui : Te voilà donc précipité à ton tour, ô toi qui bravais l'Eternel jusque sur son trône, et ta chute t'a rendu semblable au dernier d'entre nous : *Et tu vulneratus es sicut et nos; et nostri similis effectus es* (134).

Sur ce théâtre immortel de votre gloire, ô invincible empereur! recevez avec les hommages de la patrie, que vos victoires ont sauvée des calamités de la guerre, les bénédictions des ennemis eux-mêmes, que la rapidité de vos conquêtes a sauvés des dangers de la résistance! Grâces vous soient rendues à vous aussi, armées françaises, dont la brillante valeur a si bien secondé le génie de votre auguste chef.

Mais à travers ces champs de triomphe et d'allégresse, quelles voix plaintives se font entendre? Ce sont les voix des guerriers morts au champ d'honneur; elles nous demandent si la patrie n'a de bénédictions que pour les vivants (135). Non, chrétiens, ils ne seront point oubliés dans nos chants religieux. La gloire des succès militaires est un patrimoine commun à ceux qui ne sont plus et à ceux qui survivent. Ils sont morts, dirons-nous, comme les braves savent mourir, terribles à leurs ennemis, couverts d'honorables blessures, vainqueurs de la mort elle-même; car ils vivent, et dans les éternels regrets de la patrie, et dans les souvenirs de l'histoire, et dans ce noble héritage de vaillance, transmis aux générations à venir. Ombres sacrées! sortez de vos tombeaux, et venez partager les honneurs que nous décernons aux héros d'Austerlitz et d'Iéna. C'est votre sang qui nous a donné la victoire, c'est votre sang qui guidait vos compagnons d'armes à travers les feux et les dangers; c'est votre sang qui, inspirant une généreuse ardeur à une jeunesse avide de marcher sur vos traces, lui apprenait à vaincre l'ennemi et non à le compter.

Ici je m'arrête Au-devant de ces triomphes qui ont surpassé de si loin nos espérances, et jusqu'à l'imagination elle-même, toute admiration est stérile, tout langage est faible et rampant. Que la terre se taise. Aussi bien ces ruines de cités et de royaumes, ces lambeaux sanglants de peuples mutilés par le fer des combats, et ces morts soudaines d'empire qui se croyaient immortels, avec quelle force tout cela nous crie : qu'il n'est donc point sur la terre de puissanee et de sagesse qui ne soient un néant, point de grandeurs dont les jours ne soient comptés, et dont la chute ne devienne inévitable, quand il en est ainsi ordonné par les arrêts de la Providence; qu'il est donc par-dessus toutes ces royautés terrestres, un autre Souverain, maître absolu des rois et des empires, qui tient dans ses mains le cœur des hommes, répand dans leurs conseils, tantôt l'esprit de pru-

(133) *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ.* (*Psal.* II, 1, 2.) *Deus stetit in synagoga deorum, in medio autem deos dijudicat.* (*Psal.* LXXXI, 1.)

(134) *Infernus conturbatus est in occursum adventus tui, suscitavit tibi gigantes; omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis; omnes principes nationum. Universi respondebunt tibi : et tu vulneratus*, etc. (*Isa.*, XIV, 9, 10.)

(135) *Num unam tantum benedictionem habes?* (*Gen.*, XXVII, 36.)

dence et de force qui sauve les Etats, les établit ou les régénère ; tantôt l'esprit de vertige ou d'égarement qui les jette dans l'ivresse, et les fait courir à leur perte ; et qui suscitant les révolutions humaines pour en faire l'instrument de ses vengeances, et la leçon des rois, transporte la domination d'un peuple à un autre peuple, d'une famille à une autre famille (*Dan.* II, 20, 21, 22); se jouant à son gré, et de la politique des sages, et de la valeur des guerriers, et de la multitude des combattants; seul immuable, seul immortel, tandis qu'autour de lui tout change, tout s'écroule, tout meurt!

Nous vous dirons donc avec votre prophète, ô mon Dieu ! *Qui ne vous craindrait, ô Roi des nations* (136): Nous vous adorerons dans les œuvres de votre main, dans les conseils de votre providence, dans ces prodiges de justice et de miséricorde que vous seul avez pu faire : *Tu es qui facis mirabilia magna solus.* (*Psal.* CXXXV, 4.) Nous vous honorerons dans le prince sur qui vous avez imprimé votre image. (I *Petr.* II, 17.) Par sa consécration, nous lui rendrons hommage, comme au représentant de votre majesté; nous lui payerons le tribut (*Rom.* XIII, 6); nous dévouerons notre vie à son service; nous prierons pour lui, afin qu'heureux sous ses lois pendant la vie, nous soyions heureux avec lui sous votre empire. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

DES CARACTÈRES DE L'ÉLOQUENCE.

Messieurs,

Nous venons, sous les auspices du Père de toute science et de toute lumière, reprendre au milieu de vous des fonctions qui nous ont été confiées dans des temps difficiles et que chacun de nous s'est efforcé de remplir avec zèle. L'enseignement qui nous avait été transmis par nos respectables maîtres, nous l'avons rendu à nos disciples dans son intégrité. Elèves pour la plupart de cette école fameuse, à qui les étrangers eux-mêmes ne refusaient pas un juste tribut d'éloges; choisis et présentés à l'autorité ecclésiastique par un homme dont la mémoire sera éternellement en bénédiction parmi nous, ce respectable supérieur de Saint-Sulpice, dont on peut dire ainsi qu'on l'a dit autrefois d'un pieux et savant évêque (137), nommer M. Emery, c'est nommer la vertu même ; approuvés, confirmés par la juridiction spirituelle dans toute l'étendue de cet empire ; gardiens fidèles du dépôt sacré de la foi, de la discipline et des mœurs, seuls au milieu de tant de ruines, nous avons eu le triste avantage de présenter un centre d'instruction ecclésiastique auquel vinssent s'attacher et les souvenirs du passé, et les espérances de l'avenir; et notre vœu le plus ardent a été, ce qu'il sera toujours, de mériter quelque part dans l'honorable témoignage rendu à l'éminente faculté de théologie dont le grand évêque de Méaux a dit : « Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable (138). »

La seule innovation qui ait eu lieu dans notre école, est l'établissement de cette chaire d'éloquence sacrée que j'ai l'honneur d'occuper. Mais bien longtemps avant qu'elle ne fût érigée, la nécessité paraissait en avoir été généralement sentie. Le clergé de France l'avait solennellement reconnue dans une des assemblées qui précédèrent de peu d'années la révolution ; et l'on regrettait qu'une institution aussi utile eût été réservée à un gouvernement qui s'est montré plus jaloux de détruire que d'édifier en matière de religion.

Appelé à l'honneur d'enseigner un art qu'il est plus facile d'admirer que de professer, j'ai obéi à l'ordre de mes supérieurs, et mon dévouement a pu seul me faire pardonner une résignation, qui néanmoins ne m'a pas laissé oublier un moment ni la difficulté de l'entreprise, ni la faiblesse de mes moyens.

L'année actuelle sera employée au développement des préceptes de la rhétorique chrétienne, des obligations spéciales que nous impose le ministère de la prédication, sous le point de vue moral, religieux et littéraire, des beautés principales, répandues dans nos livres saints, comme étant les sources les plus fécondes de tout notre enseignement.

Nous allons y préluder par quelques observations sur l'éloquence en général; et parmi ses caractères essentiels, étudiés dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité profane elle-même, nous vous découvrirons un rapport bien plus important, qui l'attache, par un lien immédiat, à l'objet précis de nos leçons.

Qu'est-ce que l'éloquence?

Un écrivain célèbre s'empresse de répondre à cette question :

« Tout ce que l'on a dit jamais du prix de l'eloquence n'en est qu'une faible expression.... elle seule est capable de se célébrer dignement (139). »

Il est, en effet, difficile de la bien définir, plus difficile encore de la bien louer.

D'autres, moins timides, empruntent les images les plus éclatantes. « C'est, nous dit-on, le perfectionnement de la parole ; une faculté de l'esprit humain, la plus utile à la société tout entière, la plus féconde en résultats heureux; le talent le plus admirable qui soit dans l'homme, celui dont les effets sont le plus variés, qui réunit tous les agréments à tous les avantages, qui plaît et commande en même temps, une puissance à laquelle rien ne résiste, qui, portant en

(136) *Quis non timebit te, o rex gentium.* (*Jer.*, X, 7.)
(137) S. Greg. Naz., orat. 21, *S. Athanas.*
(138) *Eloge de Nic. Cornet*, tom. VIII, pag. 388 de la coll. gén. Paris, 1744.
(139) Vauvenargue, *Connaiss. de l'esprit humain*, pag. 31 et 32.

elle-même le caractère le plus auguste, a le privilége de tout ennoblir (140). »

Fénelon proclame l'éloquence « un art très-sérieux, destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les rois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux (141). »

Cicéron, Quintilien, Rollin, La Harpe, Platon, avant eux tous, l'appellent un art magique et DIVIN, qui commande en maître aux sentiments de la colère, de la pitié, de l'amour ou de l'indignation, pour les exciter ou les calmer à son gré, embrasse toutes les scènes de la création et toutes les merveilles de la nature, tous les intérêts de l'humanité, toutes les conceptions de la pensée, et toutes les parties de la science. Elle est le génie tutélaire de la vie, de la fortune, de la liberté des citoyens, l'égide de l'innocence, la terreur du vice.

« L'éloquence ne se borne pas aux discours publics; elle est encore d'usage dans les conversations, dans les lettres et dans les négociations particulières. Faut-il instruire, consoler, louer, blâmer, répondre, dissiper la tristesse et la crainte, calmer la colère, réprimer l'orgueil, exciter la compassion? l'homme véritablement éloquent remplit avec succès ces différents devoirs, et l'expérience nous apprend que tout autre que lui s'en acquittera mal. On voit par-là combien un tel art est utile et nécessaire dans la société. » ROLLIN. (*Préf. de la Trad. de l'Orat.*, p. 2.)

Nous nous bornons ici à ne la considérer que sous un aspect général, indépendamment de l'usage particulier auquel le christianisme l'a consacrée.

L'éloquence s'était montrée dans la tribune grecque, unissant la vigueur et la précision spartiate à la finesse de l'atticisme le plus délicat, Elle y régnait sous le nom de Démosthène; et, de la haute région où elle s'était élevée, traçant autour d'elle-même le cercle de son art, elle semblait ne laisser aux âges suivants que le mérite de s'approcher plus ou moins de ce prince des orateurs, dont les Romains, ses rivaux de gloire, ont dit qu'il remplissait toute l'idée que l'imagination humaine puisse concevoir de sa perfection (142).

Transportée dans le Forum, l'éloquence franchit les limites qu'elle s'était imposées à elle-même. Il ne lui suffit plus de convaincre, elle voulut persuader; de parler le langage de la dialectique, bien que d'une dialectique vivifiée par le souffle fécond d'une imagination grande, animée, pathétique; mais en alliant à la puissance du raisonnement les artifices de la rhétorique, faire reconnaître et admirer dans la pompe de son élocution la majesté du peuple-roi; non plus seulement subjuguer les résistances par les mâles accents de la vérité; mais remuer les âmes par les passions diverses qui agissent sur elles avec le plus d'empire, au risque peut-être d'affaiblir sa propre énergie par le luxe des décorations; unir la grâce à la vigueur, l'abondance à la rapidité, l'insinuation à la véhémence et à l'autorité qui entraînent et qui commandent; intéresser tout à la fois à son triomphe l'esprit, le cœur et les sens, en introduisant dans le tissu de son argumentation, d'ailleurs vive et pressée, la pompe de la poésie, les illusions de la peinture et les charmes de l'harmonie; et, comme parle Quintilien, Cicéron fut donné au monde pour que l'éloquence fît dans sa personne l'essai de tout son pouvoir.

Le moment n'était pas venu, où l'éloquence, agrandie encore par l'importance de ses matières, devait prendre un essor plus relevé, reculer ses domaines, ajouter à ses richesses des chefs-d'œuvre d'un ordre inconnu aux tribunes d'Athènes et de Rome; et en amenant de nouveaux parallèles, faire demander si Démosthène et Cicéron n'ont point en effet rencontré, je ne dis pas seulement des rivaux, mais des vainqueurs.

Jusque-là, toutes les fois qu'il est question d'éloquence, c'est dans les harangues de ces deux grands hommes qu'il en faut chercher les caractères, les règles et les modèles; et quoi qu'aucun des deux ne soit point supérieur à l'autre, mais que seulement ils diffèrent entre eux; quoiqu'au jugement de tous les bons esprits, ils n'aient pas atteint cette perfection absolue qui, peut-être, n'est pas donnée aux seules forces humaines; c'est en effet de la réunion de leurs qualités diverses, que résulte l'orateur accompli. C'est d'après leurs triomphes qu'ont été tracés les magnifiques éloges que vous avez entendus, Messieurs, décerner à l'éloquence. Or, ces magnifiques éloges, accordés par des hommes bien faits assurément pour déterminer l'opinion générale, s'appliquent-ils indifféremment à toutes les sortes d'éloquence? ou, pour mieux dire, supposent-ils que ces justes appréciateurs des choses, un Fénelon, un Rollin, un Quintilien, aient divisé l'éloquence, qu'ils en aient prodigué le nom à toute espèce de langage, même oratoire, au point de l'accorder, par exemple, à un art frivole, indifférent sur le choix des sujets, uniquement travaillé de l'ambition de plaire et non de toucher, de balancer ses périodes, de niveler artistement les propositions de son discours, de faire ressortir ses contrastes par des jeux de pensées et d'expressions, de répandre dans sa diction une élégance continue? Non sans doute : un tel art n'est pas l'éloquence. Il chatouillera votre oreille : je veux plus : il la séduit, il l'enchante, il ne va pas au delà; il ne rampe point, mais s'élève-t-il? mais vous entraîne-t-il avec lui dans une région supérieure? Vous êtes étonné, ébloui; vous n'êtes pas éclairé. Il vous agite mollement; combien il est loin

(140) *Encycl. littér.*, disc. prélim.

(141) *Dialog. sur l'Eloquence*, p. 289; édit. Paris 1740.

(142) CIC., *Or.*, n. 24; *Brut.*, n. 35; QUINT., liv. X, cap. 1, t. I ed. Rollin., p. 217.

d'avoir bouleversé votre âme! Il manie avec adresse le fleuret d'Isocrate : jamais ses faibles mains ne pourraient soutenir ni la massue écrasante de Démosthène, ni la brillante armure de Cicéron.

Les accordera-t-on, ces magnifiques éloges au talent sage, mais froidement didactique, lumineux, mais sans chaleur, qui se borne à vous instruire et dédaigne de vous plaire, exclut de l'éloquence jusqu'aux mouvements qui en font l'âme, *motus animi continuus;* la dépouille de sa parure légitime la réduit à n'être qu'un squelette sans vie et sans couleur. Esprit vaste et profond, si vous voulez, il analyse savamment, il commente avec sagacité, il observe avec justesse; il creuse bien avant dans les opérations de l'esprit, dans les abîmes du cœur; personne ne connaît mieux que lui l'homme et ses devoirs, ne saisit d'un œil plus ferme et plus pénétrant la généalogie de ses pensées, de ses vices, de ses vertus, la liaison des principes avec les conséquences; il vous apprend que vous avez des passions dont vous êtes l'esclave, et il vous laisse dans les fers; il oublie que vous avez des larmes à verser, parce que lui-même il n'en sait point répandre. Son élocution calme et tranquille n'est pas faite, dit l'orateur romain, pour le grand théâtre des assemblées publiques; c'est un entretien, non un discours (143), la philosophie, et non l'éloquence. Ce n'est pas avec d'aussi faibles armes que Démosthène soulevait la Grèce contre l'étranger qui voulait l'asservir; et Cicéron, l'indignation publique contre les oppresseurs de la patrie.

L'éloquence, Messieurs, n'est pas seulement une production de l'esprit, elle est l'ouvrage du cœur. *Pectus est quod facit disertos.* C'est là, et ce n'est que là qu'est le foyer où s'allument les grandes conceptions, les affections généreuses, les mouvements vifs, impétueux, qui de l'orateur passent dans ceux qui l'écoutent, pour y répandre à son gré les sentiments nécessaires au but qu'il se propose. C'est de là que jaillissent ces rayons de lumière, qui dégageant la vérité des nuages de l'ignorance, de la prévention ou du sophisme, lui donnent l'éclat de l'évidence, désarment toutes les résistances et toutes les contradictions, subjuguent à la fois l'entendement et la volonté, et font chérir dans l'orateur jusqu'à la domination qu'il exerce. C'est là que vient s'empreindre l'image auguste de la vertu, ornée de ses attraits célestes que Platon entrevit, quand il disait que si elle se montrait aux hommes sous des formes corporelles, elle embraserait tous les cœurs des plus chastes feux. Du sein de l'orateur, nourri de ses plus pures maximes et de sa pratique habituelle, sortant comme d'un sanctuaire, elle vient, armée de terreurs et de vengeances, effrayer la tyrannie escortée de ses satellites, faire pâlir le vice même sous la pourpre, châtier l'oppresseur foulant aux pieds sa victime, et réveiller le remords au fond des consciences endormies. C'est là que s'enflamme ce saint enthousiasme de la patrie et du devoir qui, s'élevant soi-même au-dessus de tous les sacrifices, communique sa chaleur vivifiante à tout ce qui l'environne; ce profond respect pour la loi qui fait sa propre cause de toutes les infractions qu'elle essuie, l'étudie dans ses sources, l'interroge sans cesse dans chacun de ses oracles et de ses interprètes; cet amour infatigable pour le travail qui s'immole tout entier à la louable ambition d'accroître ses talents naturels de toutes les richesses étrangères, et ne croit rien savoir tant qu'il lui reste à apprendre; enfin, ces expressions, selon le besoin, grandes, magnifiques et variées qui, sortant sans effort du fond de la pensée, quand elle est fécondée par la méditation et par la substance des choses, comme cette onde que vous voyez s'échapper à grands flots d'une source vive : *Vivo gurgite exundat* (144), impriment au langage la hardiesse imposante de la poésie, la fidèle imitation de la nature et ce nombre harmonieux qu'Aristote a vanté, que Démosthène n'ignorait pas, et dont Cicéron nous offre un modèle accompli.

Vous reconnaissez, Messieurs, à cette faible esquisse cette éloquence que vous avez admirée dans Cicéron et Démosthène, et qui s'est reproduite, après eux, dans plus d'un orateur moderne vraiment digne de ce nom : car pourquoi aller chercher ici d'autres juges que vous-mêmes, d'autre témoignage que celui de votre propre cœur? Toutes les fois qu'il vous est arrivé de lire quelques-uns des chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, ou mieux encore d'entendre quelqu'un des héritiers du génie antique, hommes rares, vraiment extraordinaires, dont la Providence semble être avare, que l'éclat de la renommée, l'autorité de leurs mœurs, l'importance pressentie de la discussion, la majesté du lieu, et la dignité de leur action, achevaient de recommander à vos suffrages : rappelez-vous quelles impressions vous en avez conçues. Il parle : son aspect seul annonce et communique l'inspiration. Du haut de cette tribune où il domine, élevé entre le ciel et la terre, il rappelle à votre pensée une de ces intelligences sublimes qui tiennent le milieu entre l'homme et la divinité; et tout ce peuple immense qui l'entoure semble déjà ne faire plus qu'un seul homme. Fortement pénétré de cet axiome, que la sagesse est la première condition de l'éloquence et que l'art de bien parler n'a point d'autre fondement que l'art de bien penser (145), formé à l'école d'une saine philosophie, il s'élance avec elle dans la région supérieure dont elle est descendue et vous y transporte avec lui. Ce que vous savez le mieux, vous croyez l'apprendre. Vous avez admiré la solidité des principes qu'il a établis, la progression

(143) *De orat.*, n. 64.

(144) QUINT., liv. X, c. 1, t. II éd. Rollin, p. 228.

(145) Est eloquentiæ, sicut reliquarum rerum, fundamentum sapientia. (Cic., *Orat.* n. 121.)

toujours croissante de ses idées, qui s'engendrent, s'enchaînent et se fortifient mutuellement, le tissu serré des propositions et des conséquences également simples et pressantes, énoncées avec clarté, ménagées avec ordre, conduites avec autant de souplesse que de vigueur jusqu'aux dernières limites du raisonnement; vous avez admiré une force de compréhension qui embrasse dans leur ensemble les rapports, les difficultés et les solutions, les éclaira toutes d'un seul jet de lumière et ramena la vérité sur les ruines de l'erreur, une connaissance profonde de la morale, puisée dans l'étude de son propre cœur, laquelle, en se réfléchissant sur le vôtre, vous a découvert vos passions et vos faiblesses; une étendue merveilleuse de doctrine et d'érudition variée avec discernement, tellement fondue dans sa propre substance qu'elle semble créer même ce qu'elle emprunte. La persuasion semblait couler de ses lèvres; et votre raison si fière, si hautaine, cédait sans effort au poids de la conviction. Cependant l'orateur avait laissé déjà échapper, du fond de ses discussions philosophiques et savantes, des traits lumineux et brûlants, comme le sillonnement des éclairs précède la tempête qui s'apprête à sortir des nuages amoncelés sur l'horizon; voilà le moment où le cœur va s'associer au triomphe de l'esprit, *Deus, ecce Deus.* Dites de lui ce qu'un rhéteur célèbre (Quintilien) a dit d'un homme vraiment éloquent: Ce n'est plus la voix d'un mortel, c'est l'organe du dieu de Delphes rendant ses oracles. Quelle soudaine et vaste illumination! Quelle rapide et entraînante succession de pensées grandes et génératrices, de mouvements impétueux et pathétiques, de sentiments passionnés!

Transporté en effet hors de lui-même, et paraissant s'abandonner à l'impulsion surnaturelle qui le domine, il vous abat et vous relève, vous glace d'effroi, ou vous inonde des plus douces sensations; il agit evec empire sur votre âme, qu'il agite et remue comme une terre que l'on bouleverse pour en arracher les ronces et pour la féconder. Comparez-le à la foudre qui éclate et qui écrase, au torrent qui se précipite du haut des montagnes et gronde dans les vallons, au feu de l'incendie qui dévore, vous avez raison; et ces brillantes images ne feront encore qu'accuser la stérilité du langage. Trop resserrée dans les bornes du discours vulgaire, pourquoi son imagination s'est-elle élancée dans une sphère d'idées et d'expressions dont la poésie elle-même s'é onnerait? Condamnée à ramper si elle ne s'élève, pourquoi donc a-t-elle appelé à son aide les tropes hardis, les brillantes similitudes, les figures en quelque sorte tragiques, les allégories et tout ce magnifique appareil d'ornements qui a fait donner à Platon le surnom de l'Homère des philosophes? Pourquoi? C'est que lui aussi il est poëte; c'est qu'il vous a fait sentir que l'éloquence a, comme la poésie, son enthousiasme et son merveilleux, ses nombres, sa cadence, ses modulations : *Finitimus oratori poeta*, a dit Cicéron; c'est que pas une de ces qualités dont Horace a doté la poésie ne lui manque : génie qui crée, esprit au-dessus de l'homme, voix capable des sons les plus éclatants : *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os magna sonaturum* (146). Mais d'où vous vient à vous-même ce secret frémissement qui circule dans vos veines; ce charme puissant qui vous a tenu constamment immobile et suspendu à la personne de l'orateur, composait votre visage sur le sien, vous enflammant et vous calmant avec lui, et semblait avoir anéanti toutes vos facultés pour confondre tout votre être dans le sien? L'objet même, placé sous vos yeux, n'aurait pas fait sur vos sens une impression plus forte; l'harmonie la plus imitative ne porterait pas dans votre âme des sensations ni plus vives ni plus variées : tant l'énergie de ses tableaux, le rhythme et la cadence de son élocution vous ont environné des séductions les plus douces et les plus innocentes! Il a cessé de parler, vous croyez l'entendre encore; son image vous poursuit, et ses mâles accents viennent retentir à votre oreille, jusque dans la solitude et le silence des nuits.

Y aurait-il en effet dans cet homme un moteur surnaturel qui commande à sa parole et la dirige? Y aurait-il dans vous-même un autre sens intime qui attendait pour se développer une impulsion étrangère, comme la flamme cachée au sein du caillou jaillit sous la main qui le frappe?

N'en doutons pas, Messieurs; oui, il existe dans lui et dans vous ce moteur puissant, ce sens caché, qui opèrent une si vive action. C'est le même qui a créé tous les arts dont s'embellit notre existence d'un jour, les unit dans une même chaîne, est à la fois le ciment qui les lie, et le flambeau qui les allume; le même qui inspira les chefs-d'œuvre dans tous les genres. Mais ce n'est pas sur la terre qu'il en faut chercher la source : non, elle vient de plus haut. C'est dans le ciel même qu'en est le principe. Souffle immortel de l'esprit de Dieu, instinct sacré que l'on peut altérer, corrompre même, jamais anéantir; allié à la constitution de l'homme, à tous les éléments de son être, il recule autour de nous les bornes de l'univers et les limites du temps, il nous jette dans les espaces immenses de l'éternité et de l'infini, et fait asseoir l'immortalité jusque sur les tombeaux. Sans cesse remontant à son principe sublime pour y puiser les idées d'ordre, de justice, d'amour, de véritable grandeur, comme à leur céleste original, il en redescend chargé de lumière, plein de pensées nobles et généreuses, d'héroïques sentiments, d'affections vives et pathétiques, de cet enthousiasme à qui seul il est

(146) « La poésie, c'est-à-dire la vive peinture des choses est comme l'âme de l'éloquence. (FÉNELON, *Dial.*, p. 100.)

donné de produire l'éloquence, et seul propage la commotion. *Est Deus in nobis; agitante calescimus illo.* C'est en un mot..... Et pourquoi craindrions-nous de le nommer en présence d'un auditoire qui en est si profondément convaincu, en présence même d'un auditoire à qui il faudrait l'apprendre; c'est la religion. Oui, Messieurs, c'est la religion. L'homme est aussi essentiellement religieux, qu'il est essentiellement social.

Voilà tout le secret de l'éloquence, et de ce prodigieux empire qu'elle exerce sur les esprits et sur les cœurs, le motif de l'estime que lui ont accordée tous les sages anciens et modernes, quand ils la nomment un *art divin,* lequel distingue aussi éminemment des autres hommes celui qui en est doué, que la faculté de la parole distingue les autres hommes de tous les animaux, et élève l'orateur à une si haute distance de ces vains discoureurs qu'un philosophe appelait des manœuvres exercées à la volubilité du langage : *Operarios lingua celeri exercitatos* (147). Il consiste, ce secret, dans l'alliance intime de l'éloquence, d'abord, avec les arts en possession d'exciter en nous les sensations les plus douces, l'art de penser, l'art de parler aux yeux comme à l'oreille; alliance qui ne résulte pas seulement de la fraternité générale par laquelle tous les arts sont unis entre eux, comme l'a si bien prouvé le père de la philosophie; mais d'une connexion directe, absolue, telle qu'il n'est point d'orateur, s'il n'est philosophe, point d'orateur, s'il n'est peintre, point d'orateur, s'il manque de nombre et d'harmonie.

Or, que Démosthène et Cicéron aient été abondamment pourvus de ces premiers avantages, c'est là, Messieurs, une vérité inutile à démontrer devant des auditeurs aussi familiarisés que vous l'êtes avec l'idiome et les chefs-d'œuvre des Chrysostomes d'Athènes et de Rome profanes, intéressante toutefois pour des élèves auxquels nous devons les éléments de la science : aussi sera-t-elle l'objet de quelqu'une de nos conférences particulières. Ici vous attendez de moi, Messieurs, une discussion d'une plus haute importance; car ce n'est là que la moitié de l'œuvre. Il consiste ce secret dans un autre mobile bien plus puissant que tous ceux-là, dans ce principe, seul créateur, parce qu'il émane du sublime auteur de toute création, dans un sentiment profondément religieux; et c'est là ce que nous avons à vous démontrer, ce qui peut-être n'a pas encore été assez développé. Prouvons donc, non-seulement que ces grands hommes furent religieux, mais qu'ils n'ont été éloquents que parce qu'ils furent religieux.

On est moins surpris de voir éclater ce caractère dans les discours où l'orateur grec traite des grands intérêts de la république, tels que ses Philippiques, ses Olynthiaques, ses harangues de la Chersonèse et de la paix, où l'exaltation de la pensée et du sentiment amène sans nul effort l'élan religieux. Mais ce caractère auguste vient s'attacher de soi-même aux intérêts que leur simplicité naturelle en paraissait éloigner davantage, par exemple sa querelle avec Eschine à l'occasion de la couronne. Assurément il fallait toute la renommé de Démosthène pour accréditer une cause qui, après tout, ne cessait pas de lui être personnelle, et c'est pourtant de ce cercle étroit qu'il va faire ressortir toutes les richesses de l'éloquence dans ce fameux discours qui passe communément pour être son plus bel ouvrage, et de la querelle d'un seul particulier, fait la cause de toute la république.

Eschine avait ouvert et terminé sa harangue contre Démosthène par une invocation aux dieux. Plus d'une fois dans le cours de son éloquent plaidoyer, il les avait pris à témoin. Qui ne connaît entr'autres cette sortie si véhémente? « Quoi! l'on proclamerait en plein théâtre que le peuple d'Athènes couronne, pour sa vertu le plus méchant des hommes, et, pour son courage, celui qui a lâchement abandonné son poste! Au nom de Jupiter, au nom de tous les dieux, je vous en conjure, Athéniens, n'érigez point sur le théâtre de Bacchus un trophée contre vous-mêmes. »

Il accumule sur sa seule tête, et toutes les vengeances du courroux céleste, et tant de fléaux annoncés vainement par des avis secrets et des présages publics, et tous les crimes commis dans un siècle fait, dit-il, pour étonner la postérité; et parmi ces crimes, il se garde bien d'oublier celui de l'impiété à l'égard des dieux, de la profanation de leurs autels, et de la coupable indifférence qu'il prétend avoir été exercée par Démosthène envers les sacriléges violateurs du temple de Delphes. Dans sa péroraison, après avoir évoqué les mânes des anciens bienfaiteurs de la république, et des héros morts sur les champs de bataille de Marathon et de Platée, sortis de leurs tombeaux pour se ranger autour de la tribune, et accuser Démosthène, le même orateur atteste les immortels et leurs sacrés oracles : « Pour moi, ô terre! ô soleil! ô vertu! et vous sources du juste discernement, lumières naturelles et acquises, par où nous démêlons le bien d'avec le mal, je vous en atteste; j'ai de mon mieux secouru l'Etat, et de mon mieux plaidé sa cause; j'aurais souhaité, » etc. (148)

Dans sa réponse foudroyante, Démosthène suit pied à pied son antagoniste, comme l'athlète s'attache à tous les mouvements de son adversaire. Son exorde et sa péroraison présenteront le même caractère religieux. Citons l'un et l'autre pour l'instruction de ces hommes qui sourient de pitié au nom de Dieu. « Je commence, dit l'orateur, par prier tous les dieux et toutes les déesses ensemble, que dans cette cause, Athé-

(147) Menedem., ap. Cic., *De orat.*, lib. I, n. 83.)

(148) Rollin, *Traité des Et.*, tom. I, in-4°, p. 527.

niens, ils vous inspirent pour moi une bienveillance proportionnée au zèle constant que j'ai toujours eu pour la république en général, et pour chacun de vous en particulier; ensuite, ce qui vous importe souverainement à vous, à votre conscience, à votre honneur, je le demande aussi à ces mêmes dieux, savoir, que, sur la manière dont vous devez m'entendre, ils vous fixent dans la résolution de consulter, non pas mon accusateur, car vous ne pourriez pas le faire sans vous rendre coupables d'une injuste partialité; mais vos lois et votre propre serment, » etc.

Avant d'entrer en matière, il revient encore sur le même sentiment exprimé dans les mêmes termes.

Arrêtons-nous, Messieurs, un moment, pour demander si un auditoire où l'on fait intervenir toute l'assemblée des dieux est moins noble, moins imposant, si une cause perd de son intérêt pour être mise sous la protection des immortels vengeurs de la sainteté des lois et des serments. Notre La Fontaine, philosophe vrai, par conséquent religieux autant que poëte inimitable, a imité ce début dans le discours qu'il prête au paysan du Danube :

Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister.
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris
Sans leur aide. etc. (149).

Ces beaux vers semblent n'être qu'une traduction fidèle de la pensée de Démosthène et de la prière que Périclès adressait aux dieux au moment de parler en public; il leur demandait, nous dit Plutarque, de ne pas permettre qu'il lui échappât rien de contraire à la vérité ni à la bienséance.

Que le fabuliste n'ait point eu présents sous les yeux ou la à pensée les textes de l'orateur ou de l'historien grecs, bien qu'il soit prouvé que La Fontaine avait joint la plus vaste lecture à tous les dons du génie; ces heureuses rencontres se trouvent naturellement amenées par les mêmes affections. Le cœur n'a qu'un langage chez tous les peuples. Croyons que l'idée de cette auguste invocation lui fut suggérée par le même instinct religieux qui plaça le nom des dieux à la tête des poëmes d'Homère et de Virgile, et mettait sous la plume de Tite-Live le vœu par lequel il termine la préface de son histoire, comme dans les livres de Platon et du fameux chancelier d'Angleterre, François Bacon, la prière qui commence et qui finit leurs éloquentes compositions. En invoquant le ciel, l'écrivain se met sous sa protection, il en reçoit les lumières, parce que c'est là, nous dit l'oracle même de la vérité, l'unique source d'où elles découlent (150).

La péroraison consiste toute dans une prière simple, mais sublime.

« Qu'aucun de vous, ô dieux puissants! ne seconde les désirs pervers des mauvais citoyens; mais plutôt, rectifiez, s'il est possible, leur esprit et leur cœur. Si leur malice est incurable, poursuivez-les, exterminez-les sur mer et sur terre. Pour nous qu'auront épargnés vos paternelles bontés, délivrez-nous au plus tôt des périls qui nous menacent, accordez-nous le salut et la tranquillité. »

Eschine avait chargé habilement son acte d'accusation contre son rival de tous les malheurs de la guerre; et, mettant dans la bouche même des orphelins et des victimes ses sanglants reproches, il les avait rassemblés autour de la tribune, à côté des ombres vengeresses de leurs pères égorgés. Démosthène va renverser d'un seul mouvement ce lugubre appareil de deuil et de vengeance élevé contre lui; et c'est dans la religion qu'il puise sa défense.

« Attaquez-moi, Eschine, sur les avis que je donnai, mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arrive : car c'est au gré de l'intelligence suprême que tout se dénoue et se termine, au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention de celui qui les donne. Si donc, par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en faites point un crime, puisque c'était un Dieu qui disposait de la victoire, et non pas moi... (S'adressant à son adversaire) : Si toi seul, Eschine, devinais alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es, comme nous, coupable que d'ignorance : et pourquoi m'accuses-tu quand je ne t'accuse pas? Mais, puisqu'il me presse de répondre, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je le dirai sans présomption (je vous conjure de le croire), mais avec l'âme d'un Athénien; je le dirai donc : quand même nous aurions tout prévu, quand toi-même, Eschine, toi qui n'osas pas alors ouvrir la bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu sous les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. Que dit-on de nous aujourd'hui? Que nos efforts ont été trompés par la fortune, qui décide de tout; mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe? Eh! qui donc, parmi les Grecs ou les Barbares, ignore que jamais, dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux? que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que, dans tous les temps, elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire? — Si je me vantais de vous avoir inspiré cette élévation de sentiments, ce serait de ma part un orgueil insupportable; mais, en faisant voir que tels ont

(149) *Voy. Comment. sur La Font.*, t. II, p. 332 et 333.

(150) *Jac.*, I, 17.

toujours été vos principes et sans moi et avec moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer que, dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été pour quelque chose aussi dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la postérité ; car, si vous me condamnez pour le conseil que j'ai donné, vous paraîtrez vous-mêmes avoir failli en le suivant. Mais non, vous n'avez point failli en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs ; non, vous n'avez point failli : j'en jure et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise ; j'en jure par cette foule de grands citoyens dont les cendres reposent dans les monuments publics. Oui, la Grèce leur accorde à tous la même sépulture et leur rend les mêmes hommages : oui, Eschine, à tous, parce que tous eurent la même vertu, quoique le souverain Etre (150*) ne leur ait pas accordé à tous le même succès. »

Ce morceau, Messieurs, est vraiment admirable ; il l'est surtout par l'empreinte religieuse qui l'anime. Cet hommage rendu à la Providence, arbitre des événements, ces grandes images de la vie et de l'immortalité, jetées à travers les monuments et la cendre des morts, ce serment échappé de l'âme embrasée de l'orateur, par lequel, dit le rhéteur Longin, il semble déifier ces anciens citoyens dont il parle, et montre en effet qu'il faut regarder ceux qui meurent de la sorte, comme autant de dieux par le nom desquels on doit jurer ; ce noble orgueil de l'orateur exaltant le courage des Athéniens et leur montrant dans l'humiliation de Chéronée une source de gloire ; tout cela investit Démosthène d'un caractère auguste, d'une inspiration surnaturelle qui n'appartient qu'à la religion.

Et que l'on ne dise point qu'ici le ton d'Eschine ait entraîné celui de Démosthène, ce qui serait une objection futile, car rien assurément ne l'obligeait à cette répétition que les rhéteurs nomment *anaphore*. Bien loin de là ; enchérissant encore sur son modèle, créateur bien qu'en imitant, il se montre ici ce qu'il est partout, le plus éloquent des Grecs. Mais encore Eschine lui-même ; qui lui commandait ces élans religieux ? Qui ? Messieurs, le sentiment profond de la divinité, qui seul enfante les grandes idées et les images pathétiques. Aussi Démosthène qui, selon la remarque de Cicéron, s'en était pénétré, surtout à l'école de Platon, ne perd-il jamais l'occasion d'y rappeler ses concitoyens. Ses harangues nous en présentent une foule de témoignages. Choisissons au hasard. Dans celle intitulée : *Sur la fausse ambassade*, faisant l'application à ses ennemis d'une éloquente invective de Solon contre les vices des Athéniens, de Solon nommé partout le législateur, le poëte philosophe, bien qu'il crût à la majesté des dieux, et qu'il eût dévoué par les plus terribles imprécations à la guerre et à la mort un peuple entier qui avait profané le temple de Delphes, l'orateur dévoile le secret de la Providence à l'égard des coupables, qu'elle aveugle pour les perdre.

« Pour moi, je suis persuadé, et cette persuasion est conforme à mes souhaits, qu'il sera toujours vrai de dire que les dieux veillent à notre conservation. Mais je pense, et cette opinion s'accorde aussi avec mes désirs, que tout ce qui arrive dans cette cause est en quelque sorte une preuve de la bienveillance des dieux à notre égard. Comment cela ? Un homme qui dans son ambassade a commis plusieurs délits des plus graves, qui a livré un pays où les dieux devaient être honorés par vous et par vos alliés, cet homme (Eschine) vient de diffamer un citoyen, qui, par zèle pour le bien public, s'était mis au nombre de ses accusateurs : et pourquoi a-t-il réussi ? C'est afin que lui-même n'obtienne de vous, pour ses crimes, aucun pardon, aucune indulgence, » etc., etc.

Ce discours entre autres est plein d'énergiques invocations adressées non-seulement à Jupiter, regardé comme le plus puissant des dieux, mais aux moindres divinités honorées dans Athènes. L'orateur en rapporte les histoires, les oracles anciens et récents qu'il commente, et il ne craint pas, lui, de s'attirer l'animadversion de ses concitoyens.

Le plaidoyer contre Midias est si beau, qu'il peut balancer la supériorité de la harangue pour la couronne, si peut-être même il ne la surpasse point. Il porte sur une accusation d'impiété commise durant la célébration des fêtes de Bacchus, envers la personne d'un magistrat remplissant une fonction sacrée. Ce magistrat, c'est Démosthène lui-même. L'action de Midias réunit la violence à la profonation.

« Par là (dit l'orateur s'adressant à ses juges), il s'est rendu coupable envers les lois qui font la sûreté de chaque citoyen, coupable envers les dieux dont j'étais le corrége ; il a violé ce que la religion a de plus auguste et de plus respectable. Donc, que le châtiment soit égal au crime. Or, le crime, ce n'est pas d'avoir offensé un homme, moi, Démosthène ; le crime c'est d'avoir outragé les lois, les dieux, Athènes toute entière ; c'est d'avoir violé tous les droits civils et divins. Et s'il en est qui osent se ranger autour de lui pour le défendre par leur présence, voyez en eux non plus de simples

(150*) M. de La Harpe traduit *la destinée*. L'abbé Auger plus fidèle à l'esprit comme à la lettre de cet éloquent morceau : « Ils ont eu le sort que le souverain Être destinait à chacun. » (*Trad. compl. de Démosth.*, tom. II, p. 485.)

solliciteurs, mais les complices de ses attentats sacriléges. »

Abrégeons, nous aurions à citer cent morceaux de cette force ; et non pas dans le seul Démosthène, mais dans chacun des orateurs qui en ont le plus approché. Je ne parle point d'Isocrate, dont Fénelon et tant d'autres ont jugé le talent si fort au-dessous de sa réputation ; et dont l'éloquence (151), attiédie à chaque page par le travail des ornements, ne s'anime guère que quand elle est échauffée par la flamme de la religion. Avec non moins de témoignages, mais avec de plus véritables richesses, nous pourrions vous produire Lysias, dont la grâce qui en fait le caractère distinctif (152), ressemble si fort à ce que nous nommons l'onction religieuse ; Platon, dont tous les discours sont des hymnes ; et Périclès, surnommé l'Olympien, parce qu'il semblait être en commerce avec Jupiter dont il emprunte la foudre (153). — Ce caractère religieux qui éclate dans leurs ouvrages, ces grands hommes l'avaient puisé dans leur propre cœur et dans l'étude de la philosophie, ajoute Cicéron qui lui-même tenait à honneur de devoir à la philosophie tout ce qu'il avait d'éloquence. C'était en effet, au rapport de Plutarque, dans les leçons d'Anaxagore que « Périclès s'était enrichi de la connaissance des choses divines, d'où il avait rapporté une âme élevée, et une éloquence sublime, éloignée de toute affectation, et qui n'avait rien de bas ni de populaire (154). » Ce fier, cet indépendant républicain, cet éloquent Démosthène, nous apprend dans ses lettres, qu'il suivait assidûment l'école du divin Platon. Les philosophes étaient les théologiens de l'antiquité. Mais qu'était-ce que la philosophie de ces temps-là ? Etait-ce cette révolte insolente de l'esprit et du cœur que vous avez vue, Messieurs, ébranlant de toutes manières le culte de la divinité, insulter à la foi des peuples, avilir les autels, jusqu'au moment où il lui serait donné de les renverser, couvrir de voiles funèbres les principes sacrés de l'ordre, de la justice, de la morale, mettre en problème la vertu et la conscience, précipiter dans un même tombeau l'éloquence et la véritable sagesse ; et du milieu de tant de ruines, proclamer encore que la religion, avec ses dogmes et ses pratiques, n'était bonne qu'à éteindre le génie ?

Prétendre que ces orateurs immortels aient pu feindre une conviction qu'ils n'avaient pas, serait une objection au moins frivole. C'est un assez grand malheur déjà qu'ils l'aient eue, sans les charger encore de l'avoir professée sans y croire. Ne calomnions pas les grands hommes. Plaignons-les de n'avoir pas connu la vérité; mais félicitons-les d'avoir suivi les rayons qui se découvraient à eux, du milieu d'une si profonde nuit, et surtout ne forçons pas leurs ombres de rougir pour leurs descendants d'accorder si peu d'estime au bienfait dont ils ont été privés. Toute fausse qu'était cette religion, c'en était assez que ce fût la religion pour féconder leur génie, faire échapper de leurs cœurs ces interpellations solennelles de la majesté des dieux, ces vives et fréquentes invocations de tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus fortement établi dans la croyance des peuples, ces théories si vraies et si imposantes d'une alliance intime de la morale et des lois avec la religion, cette touchante fraternité des morts et des vivants qui établit sur les tombeaux un tribunal sévère, et dont on ne viole pas impunément les arrêts. Cette terre qu'ils habitaient, leurs pères, et non-seulement leurs pères, mais les dieux eux-mêmes l'avaient habitée. Cette ville, que l'orgueilleuse jalousie des Lacédémoniens et l'ambition du grand roi voulaient asservir, c'étaient les mains des immortels qui en avaient bâti les murailles. Cet aréopage si craint, si révéré dans la Grèce, était un temple où les dieux présidaient en personne aux délibérations publiques, un sanctuaire d'où ils répandaient à leur gré l'esprit de sagesse ou l'esprit de vertige qui affermit les empires, ou les livre à la mort et à l'ignominie. De là, quel riche fonds pour la morale! Quelle source inépuisable d'érudition et de pathétique ! Quelle brillante carrière ouverte à l'orateur ! Disons-le hardiment, Messieurs, l'éloquence, privée du ressort religieux, n'est plus qu'un cadavre : *Ingenii ipsius lumen religio.*

A Rome, mêmes institutions, mêmes conséquences. Le plus éloquent de ses orateurs fut aussi le plus religieux de ses citoyens. Eh ! comment n'aurait-il pas transporté l'éloquence et la religion dans ses discours, cet homme à qui le ciel avait fait don du plus heureux génie, et ses profondes méditations font reconnaître que tout ce qu'il y a de bien nous vient de Dieu seul : *Omne donum a diis immortalibus?* Ce n'était point pour lui non plus une doctrine de politique et de théâtre : non, certes, car c'est là sa profession constante, uniforme, intime; c'était là sa foi, s'il est permis d'appliquer ici une expression aussi sainte, sa foi établie dans tous ses ouvrages de philosophie, d'éloquence et de rhétorique, jusque dans ses correspondances familières. L'écrivain qui a dit et commenté avec éloquence ce mot : ôtez la religion, vous anéantirez la justice et la bonne foi ; plus de cité, plus de patrie, plus d'humanité; un tel écrivain ne laisse aucun doute sur la vérité de ses sentiments et la franchise de son langage. Aussi ne craint-il pas, lui, d'y ramener sans cesse ceux devant qui il parle, d'exposer aux yeux de ses concitoyens les noms, les noms sacrés de la religion, ses fêtes, ses institutions, ses cérémonies. Il fouille dans ses antiquités, en ré-

(151) Isocrate lui-même avoue, dans son Panathénaïque, qu'il avait trop recherché les ornements qui énervent le discours. Aussi, ajoute Cicéron, tous ses discours ne sont-ils faits que pour le plaisir du barreau. (Cic., *De orat.*, n. 38.)

(152) Plat., *Phædr.;* Auger, *Disc. prél.*, p. 14.

(153) Plut., *Vie de Péricl.* — Cicer., *Brut.*, n. 44. et lib. III *De orat.*, n. 158

vèle les mysteres, pour en recommander le culte, les associer aux intérêts de la société et du bonheur public, la faire servir d'ornements et de moyens à chacune des causes qu'il défend. Toujours présents à sa pensée, les dieux l'animent et le pénètrent de leur majesté propre. Ce n'est plus seulement un magistrat qui veille au salut de la république, un consul armé pour en repousser les ennemis extérieurs ou domestiques; c'est un Pontife à qui le ciel a remis le dépôt de ses oracles et le ministère de ses vengeances. « Quels sont, demande-t-il dans sa harangue pour Sextius, les fondements de la tranquillité publique, les objets sacrés que les principaux de l'Etat doivent défendre au péril même de leur vie? C'est avant tout la religion, c'est l'autorité des magistrats institués pour la protéger et la venger (n° 12). » C'est dans le mépris de la religion qu'il découvre la cause des calamités générales ou privées, des séditions, des discordes civiles qui bientôt menacent l'Etat tout entier d'une ruine incurable (n° 32). C'est au nom des dieux que Cicéron accuse Verrès, qu'il déroule sous les yeux des Romains l'épouvantable tableau de ses brigandages et de ses cruautés (*De signis*, n° 32). C'est au nom des dieux qu'il invoque contre lui toutes les vengeances de la république, au nom des dieux qu'il le dévoue aux tortures de la conscience, comme au fouet des Furies, qu'il lui enlève la dernière ressource des coupables condamnés au supplice, celle de pouvoir encore aux derniers moments lever les yeux vers le ciel pour en implorer la clémence : Jupiter lui répondrait qu'il a profané ses autels, pillé ses temples; tous les dieux s'élèveraient à la fois pour revendiquer leurs dépouilles, et lui crier qu'il n'est plus pour lui de pitié sur la terre, ni dans le ciel, parce qu'il osa déclarer la guerre non-seulement aux hommes, mais encore aux dieux immortels.

Voilà, Messieurs, le sublime de l'éloquence; mais le sublime de l'éloquence n'est que le naturel de la religion.

Ainsi, dans la cause de Milon, Clodius n'est pas seulement l'ennemi de l'ordre et des lois, un conjuré, un téméraire agresseur dont Milon a fait justice; c'est le profanateur des saints mystères, le fléau de la patrie et des dieux, que la vengeance céleste a précipité enfin dans l'aveuglement et dans la mort; et de là, ces apostrophes que tout le monde sait : *Vos jam albani tumuli atque luci*, etc. (n° 31.)

De même Catilina et ses complices ne sont pas seulement des brigands, mais des sacriléges, *pestem nefariam*, des monstres d'impiété comme de férocité, *prædones sacrilegos*.

L'orateur veut forcer Catilina de sortir de Rome :

« Pars, lui dit-il, emporte avec toi le présage sinistre qu'en sauvant la république, tu cours à ta perte; va faire à ta patrie une guerre impie et criminelle. » Et aussitôt la prévoyance du consul, l'indignation du citoyen, s'enflamment encore du zèle de la religion : « O toi, Jupiter, s'écrie-t-il, dont le culte a été établi par Romulus, sous les mêmes auspices que cette ville; toi, que nous nommons avec raison le conservateur de Rome et de l'empire, préserve tes autels, nos temples, nos maisons et nos murailles de la fureur de Catilina et de ses complices. Protége la vie et la fortune des citoyens; que ces ennemis des gens de bien et de la patrie, ces déprédateurs de l'Italie, qu'une coupable société de forfaits a liés entre eux, soient punis pendant leur vie, et livrés après leur mort à des supplices éternels. » (*Prem. Catilin.*, n° 34.)

Catilina est en effet sorti de Rome, manifestant les plus horribles et les plus funestes espérances. Cicéron rend compte au peuple de la fuite des conspirateurs, et des précautions qu'il a prises; ce sont les dieux et toujours les dieux qui ont tout fait.

Cependant le triomphe de la république est bien loin d'être assuré : de nouveaux orages s'apprêtent. Les complices de Catilina menacent de venir porter, au sein de Rome, le fer et le feu. Catilina lui-même est à la tête d'une armée. Le sénat dort; César protége en secret la conjuration. Cicéron veille pour la république; il évoque, il promène sous les yeux du sénat et du peuple l'image de la patrie éplorée, tendant à ses enfants des mains suppliantes; redemandant ses dieux, ses pénates, le feu éternel de Vesta. Il tonne, il gémit, il mêle ses pleurs aux larmes de tous les bons citoyens, aux plaintes lamentables des mourants amoncelés sur les cadavres des morts, aux hurlements des mères, aux cris des vestales qui fuient éperdues, courant çà et là, loin de leurs retraites sacrées, pour échapper à la mort ou à l'outrage, des jeunes filles, des enfants cherchant en vain un asile au pied des autels, ne rencontrant partout que débris, que flammes, que bourreaux, que des Céthégus ivres de sang et de carnage. (Ce n'est pas encore assez). « Les dieux eux-mêmes, les dieux immortels menacés de la mort, implorent, par la voix du consul, ces mêmes Romains à qui ils ont donné l'empire de l'univers, et demandent grâce pour leur Capitole. »

Je doute fort que la doctrine du matérialisme puisse vanter de pareils mouvements. Elle ressemble trop à ces plantes venimeuses dont les sucs corrosifs dessèchent tout ce qui les approche. N'attendez pas davantage, Messieurs, de cette incrédulité systématique, léthargie qui diffère peu de la mort, puisqu'elle manque comme elle de chaleur et de sentiment. Point d'enthousiasme, point de vie. Point d'éloquence là où il n'y a point de conviction. Les législateurs de l'art oratoire, Cicéron et Quintilien, font de la piété elle-même un devoir aussi nécessaire à l'orateur que la probité : *Nos pium, religiosum, cæteraque his similia honesto complectimur* (154). Philosophes en délire, pla-

(154) QUINT., *Inst.*, lib. II, c. 4.

giaires d'Épicure et de Lucrèce, qui faites de l'éloquence un art purement humain, vantez-vous, à l'exemple de vos maîtres, d'avoir arraché à la religion ses terreurs : vantez-vous aussi d'avoir arraché à l'éloquence ses foudres et tout son royal apanage :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tonanti

Mais par quel ressort allez-vous donc remplacer ce mobile, seul tout-puissant? Quel autre Dieu, quel génie inspirateur allumera dans les veines de l'orateur le feu sacré, marquera ses compositions du sceau de l'immortalité? Vertu, morale, liberté, patriotisme, tous mots vides de sens, quand ils ne sont pas vivifiés par l'esprit religieux! Invoquera-t-il les morts? ils ne sont pour lui que des cadavres. Les ancêtres? rien qu'une cendre insensible. La nature? car c'est là l'idole à laquelle nous avons vu rapporter tous les hommages : composé monstrueux, fantôme brillant, sans yeux et sans oreilles, également incapable et de punir et de récompenser, Dieu esclave du hasard et d'une absurde fatalité, Dieu néant, hé bien! je t'invoque : je t'appelle au secours de l'innocence et de toutes les vertus opprimées. Louis est dans les fers ; l'héritier de soixante rois, le fils de Louis XIV, de Henri IV, de François Ier, de Philippe-Auguste, de saint Louis, est précipité du premier trône de l'univers au fond d'un cachot. La révolte, la calomnie, l'audace sacrilége, travaillent, non plus dans l'ombre, mais au grand jour, leur dernier attentat. L'échafaud s'apprête, et le glaive régicide s'aiguise sous les yeux d'un peuple qui gémit..... mais qui se tait.

Cependant, soit pitié, soit dérision, l'on a permis à Louis de se donner des défenseurs. Des défenseurs! quand ils ont jeté le drap mortuaire sur tous les dogmes tutélaires de la majesté des rois et du génie des orateurs. Des défenseurs! après qu'ils ont banni l'Eternel de leur législation, pour le chasser bientôt de ses sanctuaires. Toutefois, vertueux Malesherbes, éloquent De Sèze, vous ne refuserez pas l'honorable mission qui vous est confiée. Accourez auprès de Louis, allez courber vos têtes vénérables sous ces guichets sinistres, que Louis franchira dans quelques jours pour aller au martyre; préparez sa défense; que votre âme sensible et religieuse s'épanche toute entière dans ces pages, tant de fois mouillées de vos larmes, et que Louis seul parcourt d'un œil immobile. Faites parler l'honneur, la reconnaissance, la patrie, les lois, jusqu'à ces lois elles-mêmes qui furent leur ouvrage, afin qu'il soit encore prouvé que l'iniquité s'est toujours mentie à elle-même. Parlez, non pas seulement à ceux qui vous écoutent, mais à ceux qui vous liront. Eclairez leurs esprits; oui, mais ébranlez leurs âmes ; attaquez-les par la raison, sans doute ; mais surtout par le remords. Faites sortir du sanctuaire ces grands, ces éternels principes que l'on n'a jamais violés impunément, et que, du pied de son échafaud [1], un monarque fameux par le crime de ses sujets, ne dédaigna pas de rappeler. Quel qu'en doive être le succès, la vérité du moins ne sera pas restée sans témoignage. Qu'il ne vous suffise pas de dire : *Je cherche dans cette enceinte des juges, et je n'y vois que des accusateurs ;* osez affronter les bourreaux et les sarcasmes. Montrez-leur à tous le Juge des juges de la terre, le Dieu qui s'est réservé les rois, mais qui sait bien venger aussi sa propre majesté outragée dans leur personne ; faites avancer au milieu de cette enceinte la religion, pâle, mais terrible, d'une main montrant le ciel irrité, de l'autre les enfers, secouant sur leurs têtes sa robe fumante encore du sang de ses ministres égorgés sous leurs yeux. Déchirez les voiles de l'avenir, soyez-en d'avance les historiens ; l'antiquité profane elle-même donna bien à ses orateurs le nom sacré de *prophètes*. Montrez les suites inévitables du forfait qui se prépare, les crimes appelant les crimes, et les calamités s'enchaînant aux calamités; tous esclaves, parce que tous veulent être maîtres, tous punis, parce que tous furent coupables ; la discorde, la guerre la famine, unissant leurs fléaux, un je ne sais quel monstre de république, inouï jusque-là dans les fastes de la licence et de l'impiété, s'élevant par dessus une mer de sang et de fange ; l'humanité, la religion, éplorées, fugitives, ne trouvant plus d'asile, même parmi les tombeaux ; et la hache du bourreau devenue le glaive de la loi et l'unique sceptre de ce malheureux empire ; la France châtiée par ses victoires autant que par ses désastres ; le sang le plus pur s'écoulant à grands flots de toutes les veines du corps politique, et bientôt tous les excès du despotisme succédant à tous les excès de l'anarchie.

Ah! s'il était permis à vos éloquentes voix de faire sortir du fond de vos cœurs et ces austères vérités et ces lugubres pressentiments; elles auraient pu trouver encore des âmes compatissantes. Peut-être elles auraient fait tomber des mains de la haine, la sentence fatale comme autrefois l'arrêt de mort porté contre un peuple entier échappa des mains d'un empereur, à la voix de Chrysostome. Peut-être vous auriez épargné à notre France un parricide qui, durant vingt années, a pesé sur elle et sur l'Europe toute entière. Mais non, les ennemis de la religion ont trop bien pris leurs mesures. En enchaînant la religion, ils savaient trop bien qu'ils enchaînaient l'éloquence elle-même. Ainsi l'apostat Julien, en proscrivant le christianisme, mettait le scellé sur les chaires des Athanase, des Basile et des Grégoire de Nazianze. Louis lui-même, a pénétré tous les desseins des conjurés. Résigné au sacrifice, il ne permet pas que d'autres victimes se dévouent au fer de la tyrannie. C'est dans son propre cœur, comme dans une arche sacrée, que la religion ramasse tous ses moyens de défense ; il ne veut pas que cette vierge chaste soit livrée aux regards des bourreaux, avant d'être égorgée par

eux. *Allez, fils de saint Louis, montez au ciel.*

Enfin nos maux ont cessé. Quelle brillante carrière s'ouvre désormais à l'orateur! Comment célébrer tout ce que nous avons vu, cette noble confédération de rois et de peuples ligués pour la justice, ces victoires pacifiques et ces triomphes sans ambition, le retour inespéré de nos bons maîtres, sans remonter à une Providence, prodigue de bienfaits, qui nous a sauvés sans nous et presque malgré nous? Orateurs, qui que vous soyez, il ne vous sera plus possible de séparer la religion d'avec l'éloquence. Dieu a donné à l'homme la parole pour entretenir ses rapports avec les hommes; il lui a donné l'éloquence pour établir un commerce avec lui-même. L'éloquence est le lien qui unit le ciel avec la terre. Alliée aux spéculations de la philosophie, à l'enthousiasme de la poésie, aux images de la peinture, aux modulations de l'harmonie, l'éloquence est essentiellement religieuse.

Voilà, Messieurs, ce qu'elle fut dans tous les temps sur les lèvres des vrais orateurs, même traitant des sujets profanes; à plus forte raison lorsque, ramenée à son centre naturel, elle éclatera avec bien plus de grandeur et de pompe dans les compositions des prophètes de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Or, c'est là l'éloquence sacrée proprement dite, dont nous nous sommes chargé d'exposer les règles et les modèles. Cette partie de l'enseignement théologique est assurément la plus vaste de toutes, car elle suppose toutes les autres; elle est au moins la plus magnifique, car elle présentera, Messieurs, à votre admiration, les chefs-d'œuvre les plus parfaits du génie. Par là aussi elle est la plus difficile, et celle qui exigeait le plus impérieusement les talents et les ressources diverses qui me manquent. Aussi, qu'il me soit permis de le répéter dans toute la franchise de mon cœur, j'ai dû redouter un fardeau vraiment supérieur à mes forces; j'ai dû le redouter, quand les esprits, d'ailleurs les plus exercés par la méditation et la composition, n'abordent qu'avec crainte les importantes matières que nous nous proposons de développer en détail. J'ai dû surtout le redouter à l'aspect des obstacles divers, dont notre enseignement théologique se trouvait alors environné de toutes parts. Le sceptre de fer sous lequel la France est restée si longtemps courbée, s'appesantissait de jour en jour sur la religion elle-même. Que pouvaient devenir les canaux, quand la source était comprimée? Une paix bien plus funeste que la guerre, puisque, comme le disait saint Grégoire de Nazianze, après la chute de Julien (155), la guerre au moins nous donnait des martyrs, une hypocrite tolérance qui ne servait qu'à masquer une haine plus profonde et plus efficace, semblaient avoir placé au devant de chacune des avenues de la science, l'indigence et le mépris, comme autant de spectres sinistres chargés de repousser quiconque aspirait à pénétrer dans son sanctuaire; et nos écoles ont présenté le lugubre aspect des tombeaux où l'on voit errer quelques ombres évanouies. Nul encouragement accordé aux efforts des maîtres, aux sacrifices des élèves. Avant ces déplorables jours que nous avons vus, une tribu nombreuse accourait autour de ces réservoirs de la science ecclésiastique. Le vœu des pères de Trente avait été rempli; et du haut du ciel, nos pieux archevêques tressaillaient d'une sainte allégresse en contemplant, non-seulement les lévites, mais les chefs de la tribu sacerdotale, mais les pontifes eux-mêmes, honorant de leur présence nos exercices, nos thèses, nos séances publiques, vrais *paranymphes* (156), qui promettaient au céleste époux une longue postérité, où les pères applaudissaient, par avance, aux succès des enfants, et pouvaient dire: ils croissent pour être un jour plus savants encore, et plus éloquents, s'il est possible, que leurs pères.

Les circonstances ont changé. Oui, Messieurs, elles ont changé; et grâces immortelles en soient rendues à la Providence du Dieu protecteur de cet empire. Oui, elles ont changé: donc nos alarmes doivent céder aussi à de plus doux présages. Avec le sang des Bourbons, l'esprit de vie est rentré dans tous les membres du corps politique. La patrie se sent renaître, et voit chaque jour se cicatriser quelqu'une de ses nombreuses plaies. La religion a recouvré ses antiques domaines; elle est allée d'elle-même se rasseoir sur le trône de nos rois, et l'impiété a fui avec l'usurpation. Semblables aux rayons du soleil, alors que dissipant la nuit épaisse qu'apporte un violent orage, il répand la lumière sur les vallées comme sur les montagnes, et développe en tous lieux les germes de la fécondité, les regards vivifiants du monarque père de tous ses sujets embrassent nos professions obscures comme les conditions les plus relevées. Nous ne sommes plus des étrangers au sein de la famille; le ministère a repris son rang dans l'ordre social, et le sacerdoce de Jésus-Christ ne sera plus dégradé par une fastueuse protection, ni avili par de honteux asservissements. L'instruction publique, dégagée enfin de ses entraves, sera rendue à la morale, donc à la religion; ces vingt années d'erreurs sous le nom d'expériences, et de désastres sous le masque de perfectionnement, nous ont trop appris que la morale et la religion ne sauraient être impunément séparées; nous n'entendrons plus demander autour de nous à quoi sert dans un Etat la théologie, son étude et ses professeurs, comme on demandait naguère à quoi sert la

(155) Serm. 32, initio.

(156) Exercice qui avait lieu dans nos écoles à la fin de chaque licence. Le discours des paranymphes faisait allusion à l'ancien usage, qui de la Grèce avait passé à Constantinople et en France, d'amener l'épouse d'une cour à l'autre, et de l'introduire avec pompe dans sa nouvelle famille.

croyance d'un Dieu qui venge la majesté des rois et punit les crimes des peuples. Le roi très-chrétien, le successeur de tant de rois protecteurs zélés de nos études religieuses, s'associera, n'en doutons point, à la gloire de ses augustes ancêtres, en rendant à notre enseignement sa légitime indépendance, à notre école son patrimoine de famille, cette maison qui s'étonne de ses nouveaux habitants; aux vœux de l'Eglise gallicane, cette arche révérée de la science ecclésiastique, dont les oracles ont eu si longtemps parmi nous une autorité presqu'égale à celle des conciles. L'ombre encore exilée du cardinal de Richelieu redemande sa cendre, et avec elle le sanctuaire où Pierre le Grand vint l'honorer de ses regrets. Ombre auguste ! vous serez exaucée. Du sein de cette savante école agrandie par Richelieu, et de tout temps, a dit Bossuet en possession « de fournir des hommes illustres à toutes les entreprises qui se font pour Dieu (157) » est sorti ce ministre que la Providence nous a donné comme un autre Néhémie au retour de la captivité, génie conciliant et pacificateur, mettant sa gloire à répandre la confiance plutôt que la terreur, et obtenant l'admiration par les seuls hommages de la reconnaissance (158). Sous de tels auspices, l'espérance s'élève à travers les souvenirs et les pressentiments, comme un rayon consolateur qui se fait jour à travers les nuages. O vous tous ici présents, vous qui unissez dans un même sentiment d'amour la patrie et la religion, vos cœurs sans doute embrassent avec transport cette brillante perspective. L'avenir se découvre à vos regards, riche de trésors et de bienfaits. Vous voyez cette Eglise, veuve encore, recevoir des mains de notre religieux monarque le pontife enfin digne de la gouverner; avec lui, toutes les vertus et tous les talents s'asseoir autour de son trône, et recueillir dès la vie présente les récompenses qui en font le légitime aliment. Déjà la tribune sainte, affranchie de sa longue servitude, s'est rouverte aux mâles accents de la liberté évangélique. Déjà il a été permis à l'éloquence de célébrer la gloire des martyrs et les pacifiques vertus. Désormais les vieillards descendront dans la tombe consolés par l'espoir qu'elle ne se refermera pas sur eux toute entière, et que de leurs cendres renaîtront des Holden, des Tournéli, des Wuitasse, des Bellanger, des d'Argentré, des Bergier, les Asseline. La jeunesse s'empressera de venir dans ce commun arsenal des sciences ecclésiastiques se partager les armures diverses que l'Eglise met dans les mains de ses athlètes pour repousser les traits de l'impiété, de l'erreur et de la fausse science. Notre faculté de théologie présentera à l'admiration de la postérité l'image de cette tour de David hérissée de boucliers suspendus autour de son enceinte, décorée des trophées conquis sur tous les ennemis de la foi chrétienne (159), et cette chaire d'éloquence sacrée n'aura seule à regretter qu'un professeur plus digne de la remplir.

DISCOURS V.

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DES COURS DE THÉOLOGIE, POUR L'ANNÉE 1815.

Monseigneur (160),

Si la religion que nous avons tous le bonheur de professer nous fait un devoir de mettre sous la protection de l'Esprit-Saint chacun des actes de notre vie publique et privée (161), combien cette obligation ne devenait-elle pas plus rigoureuse encore pour les hommes préposés à l'enseignement de cette religion toute céleste, qui, ne tenant rien de la terre, remonte sans cesse au principe sublime d'où elle émane ! Pas une de ces institutions antiques, auxquelles notre France a dû ses quatorze cents années d'illustration et de gloire, qui ne fût marquée du sceau de la religion; pas une dont l'exercice ne préludât par l'auguste cérémonie qui nous rassemble.

Investis, pénétrés que nous sommes tous de notre mortalité et de notre néant, comme parle saint Augustin (162), quel homme, en effet, à moins du plus stupide et du plus criminel orgueil, refuserait à la divinité la solennelle reconnaissance de ces principes : que si Dieu a pu seul nous faire connaître Dieu (163), que s'il a pu seul faire sortir du fond de *la lumière inaccessible qu'il habite* (164) les rayons nécessaires pour éclairer l'homme sur ce qu'il doit croire et pratiquer, il s'est également réservé à lui seul le droit de diriger ces mêmes rayons sur nos faibles intelligences, incapables par elles-mêmes de s'élever, ou ne s'élevant que pour s'égarer; que nous ne sommes tous que des instruments dans les mains de sa Providence souveraine, et que ceux dont il a daigné faire les dispensateurs de ses mystères (I *Cor.*, IV, 1), et les organes de la science des choses du ciel, ne sauraient se passer de son intervention immédiate et journalière, sous peine de n'être, selon l'expression de l'Apôtre, qu'*un airain sonnant, et une cymbale retentissante* (165).

Tels sont, Messieurs, les motifs qui nous

(157) *Or. fun. de P. Bourgoin*, Ire partie.

(158) S. Exc. M. l'abbé Montesquiou, ministre de l'intérieur.

(159) *Turris David, cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* (*Cant.*, IV, 4.)

(160) Monseigneur l'évêque de Châlons-sur-Marne (de Clermont-Tonnerre), pair de France, docteur de Sorbonne.

(161) *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in nomine Domini facite.* (I *Cor.*, XI, 31.) — *Omne quodcunque facitis, in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu-Christi.* (*Col.*, III, 17.)

(162) *Confess.*, Lib. I, c. 1.

(163) *Non potest Deus nisi per Deum intelligi.* (S. Hilar. *De Trinit.* lib. V, n. 20.)

(164) *Lucem habitat inaccessibilem.* (I *Tim.*, VI, 16.)

(165) *Factus sum sicut æs sonans, et cymbalum tinniens.* (I *Cor.*, XIII, 1.)

ont amenés au pied des autels, dans ce sanctuaire consacré à l'Esprit-Saint lui-même, pour y implorer ses lumières, recommander à l'Auteur de tous les dons notre enseignement tout entier, appeler sur les maîtres et sur les disciples les plus abondantes effusions de cette grâce vivifiante qui seule *donne l'accroissement à la semence* jetée par la main des hommes (I *Cor.*, III, 7).

Vous avez bien voulu, Monseigneur, vous associer à nos vœux, réunir, comme dans un seul faisceau, les prières que chacun de nous vient adresser à Dieu pour la portion de la doctrine qu'il est chargé de répandre, et fortifier nos timides supplications par les mérites de la victime sainte qui seule pénètre efficacement jusqu'au trône de la science et de la miséricorde, pour en faire descendre les dons les plus excellents (166). Quelle impression profonde de recueillement et de vénération religieuse n'ont pas dû laisser dans tous les cœurs la présence et l'exemple d'un pontife, de qui le nom, mêlé aux plus antiques traditions de notre histoire, comme aux époques les plus brillantes de l'Eglise gallicane, reçoit un nouveau lustre de son affinité avec le chef auguste du monde chrétien; d'un pontife, modèle des vertus courageuses qui élèvent au-dessus de l'adversité, et des vertus modestes qui embellissent les grandeurs humaines, appelé par le choix spécial de son siége, au sein d'un sénat vraiment digne de ce nom, à qui la France ne redemandera pas en vain ses lois, sa morale, sa religion, et, avec elles, le haut rang qui lui convient parmi les nations.

Mais nous plus particulièrement, Monseigneur, avec quelle tendre reconnaissance nous contemplons dans votre personne l'un des plus illustres ornements de cette antique Ecole de théologie de Paris, si vantée dans tout le monde chrétien par sa haute réputation de sagesse et de doctrine (167) ! En présidant l'ouverture de nos cours théologiques, vous faites réfléchir sur tout notre enseignement l'illustration et l'autorité du double caractère d'évêque et de docteur dont vous êtes revêtu. L'honneur que nous recevons de votre assistance, et de ce nombreux concours d'un clergé non moins distingué par ses lumières que par sa piété, et de la présence de Messieurs de la commission d'instruction publique, aréopage littéraire, où toutes les sciences, comme toutes les vertus, comptent plus d'un représentant, est pour nous un témoignage solennel rendu à la pureté et à l'intégrité de notre doctrine.

O touchante réunion! oh! le ravissant spectacle! s'écrierait encore le Roi-Prophète, que celui de la paix et de la concorde entre les membres d'une même famille! (*Psal.* CXXXII, 1.) Point d'Apollo ni de Céphas à l'école de Jésus-Christ (I *Cor.*, I, 12) ; point de distinction, que celle dont l'hommage se paie si volontiers à la prééminence de l'âge, des talents et des vertus. Plus d'autre bannière en tête de la faculté de théologie, que celle du pontife de notre commune foi. (*Hebr.*, III, 1.) O consolant présage! que dis-je ? triomphe commencé de la fraternité chrétienne, qui charme nos pensées, par la douce confiance de voir bientôt une même famille rassembler les pères et les enfants, les maîtres et les disciples ; les premiers, prêtant à ceux-ci l'appui de leurs lumières et de leur expérience, l'éclat d'une gloire qui n'a pas vieilli ; les seconds, faisant hommage à ceux-là de leurs méthodes, de leurs espérances, de leurs succès, tous ne formant qu'un cœur et qu'une âme (*Act.*, IV, 32), tous confondant leurs vœux et leurs efforts dans la noble émulation du bien, et dans la sublime passion de l'honneur de la maison de Dieu !

Qu'il nous soit permis, Messieurs, d'en faire, en présence de ces saints autels, la publique déclaration. Ce jour, déjà si fortuné, et qui nous promet un plus heureux avenir, n'a pas un instant cessé d'être l'objet de nos souhaits les plus ardents. Eh ! pourquoi nous serait-il défendu d'espérer que la Faculté de théologie ne soit désormais un même corps, comme elle n'a toujours eu qu'un même esprit? Non, Messieurs, rien de nouveau dans notre enseignement ; nous pouvons montrer à tous les yeux les titres de notre institution. Un homme, dont les conseils étaient regardés universellement comme les oracles d'une sagesse supérieure, un homme que les suffrages unanimes de ses contemporains aimaient à comparer à ce saint prêtre de l'antiquité, qui fut nommé le maître des évêques, *magister episcoporum* (168), le respectable supérieur de Saint-Sulpice, qui, sans doute jouit dans le ciel des béatitudes promises aux cœurs pacifiques (*Matth.*, V, 9), M. Emery nous appela chacun de nous pour nous confier les fonctions diverses de l'enseignement théologique ; et ce fut au sein de la Faculté elle-même qu'il choisit les professeurs destinés à en propager la succession. Il réunit en notre faveur les suffrages des deux autorités à qui appartenait le droit de conférer un ministère dont il n'y avait nul bien à attendre, s'il eût manqué de la sanction de l'une des deux. Agréés, confirmés par la seule juridiction de qui nous puissions en effet recevoir notre mission légitime, nous ne nous sommes pas ingérés de nous-mêmes, et l'épiscopat tout entier a plus d'une fois ratifié notre adoption.

Il ne fut point donné aux vœux de M. Emery de rendre à l'Eglise de France cette illustre maison de Sorbonne, qui tient un si beau rang dans les fastes de notre histoire civile et religieuse. Mais tout le bien qu'il a pu faire, il l'a fait ; mais parce que l'en-

(166) *Hebr.*, IV, 16. — *Omne donum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.* (*Jac.*, I, 17.)

(167) « Ingenii, pietatis, doctrinæ laude eminens. » (ROLLIN, *Opusc.*, t. II, p. 510.)

(168) GENNAD., *Proem. Salvian.*, Edit. Baluz. — D. CEILLIER, *Bibl.*, t. XV, p. 49.

seignement de la théologie n'était point concentré dans les murailles de ce superbe édifice, il ne chercha point à l'isoler du trône maternel de cette Université dont il a fait, dans tous les temps, la première branche et la plus féconde (169).

Eh! n'était-ce pas un service assez considérable rendu à la science ecclésiastique, que de sauver d'une ruine inévitable un enseignement déjà froissé par tant d'orages? Parce qu'il n'était pas possible d'ouvrir un port où toutes les victimes illustres de l'infortune fussent accueillies, était-il défendu d'y recevoir au moins quelque faible portion de ceux qui n'avaient pas moins partagé tous les hasards de la navigation, s'étaient signalés par la bonne foi, et se montraient marqués d'aussi honorables cicatrices?

Fallait-il laisser tomber et s'anéantir dans l'oubli un enseignement aussi nécessaire à la religion, que la religion est nécessaire à tout l'ordre social, et que revendiquait une génération nouvelle destinée à nous consoler des erreurs et des calamités de celles qui ne sont plus?

Qu'allait devenir cette science si vénérable, si indispensable de la théologie, laquelle, embrassant dans ses vastes spéculations les rapports du ciel avec la terre, du temps avec l'éternité, ajoutant à tout le domaine de l'intelligence humaine ce monde nouveau que la révélation seule pouvait nous découvrir, agrandit le cercle de nos connaissances, en nous introduisant dans une foule de vérités sublimes inconnues aux sages d'autrefois, dévoile à l'homme son origine et ses destinées, le premier principe et le souverain bien, les ravages de notre nature, et le besoin comme le bienfait de la réparation; et, du sein même des ténèbres mystérieuses dont elle le laisse enveloppé jusqu'au jour de la consommation, l'élève, dit l'Ecriture, presqu'à l'égal des esprits célestes (170), en le transportant si près du trône de l'Etre souverain, abîme immense de perfections, met dans ses mains la chaîne des attributs divins, lui apprend à sonder ses profondeurs, à mesurer les richesses de sa grâce et de son amour (*Ephes.*, III, 8), à abattre toute hauteur qui s'emporte contre la science de Dieu? (II *Cor.*, X, 5.)

Qu'allait devenir encore parmi nous l'étude de ce livre, dépôt sacré d'une parole dont il a été dit que le ciel et la terre passeront, mais qu'elle ne passera point (171); de ce livre qui devança toutes les productions du génie humain et qui les a surpassées toutes, le seul *nécessaire au chrétien* (172), avaient dit Tertullien, saint Jérôme (173), et tant d'autres de nos docteurs, avant que le XVIII[e] siècle ne vînt nous l'apprendre; qui est à l'esprit et au cœur de l'homme ce que le soleil est au monde physique, un foyer inépuisable qui l'éclaire, l'échauffe et le féconde; de l'Ecriture enfin (parlons son propre langage) *Tout entière inspirée d'en haut, pour instruire de la vérité, pour réfuter les erreurs, pour corriger les déréglements des mœurs, et pour former à la justice, afin que l'homme soit parfait, étant bien préparé à toutes sortes de bonnes œuvres* (174)?

Fallait-il, comme aux jours de la persécution, reléguer, sous les voiles du sanctuaire, toute cette doctrine de la religion, avec ses dogmes, qu'il est également impossible et de comprendre et de nier, avec ses préceptes, source féconde de tant de privations et de tant de félicités, avec ses sacrements, signes et instruments de la grâce, liens invisibles, par lesquels l'Eglise catholique unit ses enfants entre eux et avec Jésus-Christ?

Et cette Eglise elle-même, fallait-il prolonger encore l'interdit qui pesait sur elle? dérober à la jeunesse enrôlée dans sa milice la manifestation de ces événements et de ces caractères qui nous la présentent attaquée par le glaive et par le feu, par le schisme et par l'hérésie, par les haines déclarées et par de plus dangereuses paix; étrangère dans le monde et s'assujettissant le monde, alliée à tous les gouvernements sans dépendre d'aucun, résignée à tous les sacrifices, sauf celui de sa foi qu'elle sait défendre jusqu'à l'effusion de son sang, marchant au triomphe par les combats, appuyée sur la parole de son divin Auteur et sur la roche immobile de Pierre, toujours suspendue sur les abîmes, toujours pure au milieu de tant d'éléments de corruption, toujours une au milieu de l'éternelle mobilité des choses humaines, et jamais plus forte, que quand elle semble le plus près de sa ruine?

Devait-on condamner au silence et cet enseignement de la morale, émanation de la sagesse incréée, par là, seule faite pour commander au cœur de l'homme et s'en faire obéir, parce qu'elle lui offre un Dieu pour législateur et pour modèle; et ces graves leçons d'histoire, de critique, de jurisprudence sacrée, que les séculiers eux-mêmes revendiquaient au nom des Innocent III, des Fleury, des Thomassin, des Noël-Alexandre, des Baluze, des Le Cointe, des Bossuet? M. Emery a soulevé le drap mortuaire sous lequel gisaient les monuments de nos vraies libertés gallicanes; il a mis dans les mains de l'un de nous le flambeau qui doit assurer notre commune marche à travers des sentiers frayés par de savants et intrépides confes-

(169) *V. l'Histoire de l'Université de Paris*, par DU BOULAY, CREVIER, HASON, *Universit. Parisiens. Laudatio.* Paris; 1770, II[e] partie : *Erat alma Universitas*, etc. pag. 13, in-4°.

(170) *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* (*Psal.* VIII, 6.)

(171) *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non prœteribunt.* (*Matth.*, XXIV, 35.)

(172) J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, liv. II *Confess. du Vicaire savoyard.*

(173) TERTULL., *Apolog.*, n. 20, ed. Rigalt. — HIERON., *Præf. epist. ad Paulin.* — *Constit. apostol.*

(174) *Omnis Scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia, ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus.* (II *Tim*, III, 16-17).

seurs, mais aussi marqués de tant de chutes déplorables; et M. Emery avait été respecté même de la tyrannie. N'était-ce donc point parce qu'elles ont été méconnues, parce qu'on en a si outrageusement abusé dans les temps modernes, qu'il était important d'apprendre à les mieux connaître, à déterminer les principes et les limites, à démêler le vrai d'avec le faux, le dogme d'avec l'arbitraire?

Pouvait-on abandonner aux ravages du temps, aux rêveries de la synagogue, à la poussière des bibliothèques cette langue, dans laquelle le Saint-Esprit lui-même a dicté ses oracles; à qui appartiennent les plus précieux monuments, que l'histoire, la politique, l'éloquence et la poésie puissent présenter à l'émulation?

N'était-il pas temps enfin d'enrichir la Faculté de théologie, et la tribune chrétienne de cette chaire d'éloquence sacrée, dont l'érection, sollicitée plus d'une fois par le clergé de France, laisse désirer sans doute (Dieu m'est témoin de la franchise de mes sentiments) un professeur bien mieux fait pour remplir l'attente publique, mais qui devenait de jour en jour plus urgente pour réunir dans un réservoir commun les divers canaux de la science nécessaire aux prédicateurs; rappeler les principes, les sources et les modèles d'un art aussi éminemment lié à tous les intérêts du ciel et de la terre, et soutenir parmi nous la succession de ces grands hommes, l'éternel ornement de la raison et du langage, dont les chefs-d'œuvre, à ne les envisager que sous un rapport humain, ont obtenu ce témoignage : Qu'ils forment la richesse des temps modernes, et la plus belle portion de notre antique gloire nationale (175)?

Voilà, Messieurs, l'enseignement dont nous sommes devenus les tributaires; voilà l'honorable, mais pénible fardeau qui nous fut imposé. D'autres diront avec quel dévouement nous l'avons porté, et dans quelles circonstances : elles sont connues. Nous nous interdirons jusqu'au droit de les retracer à votre mémoire, pour ramener toutes nos pensées vers la Providence divine qui a mis enfin un terme à tant de calamités. Qu'il nous soit permis seulement de dire que nos mains ont été pures comme nos cœurs, et que nous n'avons pas plus à rougir de nos archives secrètes que de nos leçons publiques. Toujours plus jaloux d'estime que de renommée, de suffrages que d'applaudissements, nous persévérerons, avec l'aide Dieu, à prendre pour base unique de notre doctrine ainsi que de notre foi, les divins oracles où elles sont consignées, et les monuments de la tradition qui nous les ont transmises; pour exemples, les respectables maîtres qui nous ont précédés; pour terme de nos espérances, le seul lieu inaccessible aux opinions comme aux vicissitudes humaines.

Daigne la bonté divine agréer l'engagement que nous renouvelons aux pieds de ces autels, de consacrer à l'avancement de nos élèves nos veilles, nos sollicitudes, notre existence tout entière! Daigne l'auteur unique de tous les biens que nous invoquons dans ce temple, répandre dans nos âmes son Esprit de science que les hommes et les livres ne donnent pas, son Esprit de sagesse qui préside à notre langage, règle nos mœurs, et montre dans nos personnes non-seulement les guides à suivre, mais les modèles à imiter, son Esprit de discernement qui pénètre le secret des dispositions, multiplie les soins avec la diversité des caractères soumis à notre direction, son Esprit de conseil qui unisse la simplicité de la colombe à la prudence du serpent (*Matth.*, X, 16), et nous tienne à une égale distance du relâchement et de l'excès; son Esprit de patience, qui, nous élevant au-dessus des contradictions inséparables de notre ministère, attache à l'exercice de nos devoirs leur plus douce récompense; l'Esprit de zèle qui nous enflamme d'un saint enthousiasme pour une profession dont le but est d'étendre le royaume de Dieu, enfin son Esprit de charité qui ne borne pas ses vues au cercle étroit des intérêts du moment et des affections de la terre, mais envisage dans ces jeunes Samuels l'espoir du sanctuaire et l'honneur du sacerdoce, les futurs bienfaiteurs des peuples, et les dignes héritiers des vertus et des talents qui ont de tout temps distingué notre Eglise de France de toutes les Eglises du monde chrétien!

Eh! quel lieu plus favorable à la manifestation de ces souhaits, que celui où nous sommes rassemblés? Erigée sous les auspices du Saint-Esprit, cette maison, dès longtemps si renommée par une vigueur de discipline religieuse qui faisait le nerf de ses études et l'âme de ses exercices, véritablement séminaire du Saint-Esprit, d'où partaient, comme autrefois du cénacle de Jérusalem (*Act.*, II), des hommes apostoliques initiés dans les langues humaines, et dans les secrets de la science divine, qu'ils allaient porter dans les contrées lointaines, cette maison, dis-je, semble aujourd'hui renaître dans cette école (176), destinée, comme elle, à propager au loin les utiles institutions qu'elle puise dans les leçons et les exemples du chef vertueux qui la gouverne. Heureuse la jeunesse qui croît dans cet asile! Confiée à d'aussi habiles mains, elle ne manquera pas de reconnaître que, sans la religion, toute science est vaine quand elle n'est pas dangereuse, que les vertus chrétiennes ne sont pas moins propres au développement de l'esprit qu'à la culture du cœur et à la direction de la conduite, et qu'il n'y a point

(175) M. CARION de NYSAS, *Discours sur le concordat prononcé au corps législatif*. (Séance du 21 Ventose an 12.)

(176) L'école normale, dirigée par M. Gueneau de Mussy, autrefois séminaire du Saint-Esprit destiné à l'instruction de ceux qui se destinaient aux missions.

de honte au génie humain à suivre les traces éclairées de la lumière des Chrysostome, des Augustin, des Bossuet, des Fénelon, et des Rollin.

Grand Dieu! ce sont là les mêmes vœux qui vous furent naguère adressés par notre bien-aimé monarque, non plus pour une seule classe de citoyens, mais pour tous les ordres de la société, au jour où le digne fils de saint Louis vint dans le premier temple de cette capitale, environné de tout l'appareil de la majesté royale, prosterné au pied du même autel où l'attendaient ses glorieux ancêtres, Louis XIII et Louis XIV, invoquer, tant pour lui que pour les mandataires de la nation, « l'Esprit divin qui doit le faire atteindre au but qu'il s'est constamment proposé, le bonheur de son peuple (177). » Le même pontife que nous voyons aujourd'hui à notre tête fut le consécrateur du nouveau pacte d'union qui allait être scellé entre le prince et les sujets. Ses prières et les nôtres, confondues avec les prières du pieux monarque, montèrent jusqu'au ciel comme un encens d'agréable odeur : vous daignâtes les exaucer. Votre majesté propre sembla s'être visiblement répandue sur cette vaste assemblée, tant le religieux recueillement dont toutes les âmes étaient pénétrées se manifesta sur tous les visages baignés des plus douces larmes! De ce moment, une vie nouvelle parut animer tout le corps politique. plus d'incertitude dans les conseils, plus de partage dans les sentiments, plus de mélange dans les espérances; un seul jour a fait oublier vingt années de désastres. Vous ne rejetterez pas non plus, ô mon Dieu! nos timides supplications : elles vous sont présentées par le même Aaron, sous les auspices du même esprit divin, scellées par le sang de la même victime de propitiation. Dominateur suprême des empires, vous voulez être encore appelé le dispensateur des sciences : *Deus scientiarum Dominus est.* (I *Reg.*, II, 3.) Dirigez, protégez les nôtres. Entendez le cri de votre Eglise de France, qui vous demande ces institutions antiques dont vous vous étiez plu à l'investir comme d'une enceinte formidable à l'ignorance ou à la fausse science. Rendez-lui et ces épreuves laborieuses où l'érudition et la critique disputaient à qui élèverait les plus nobles trophées à la vérité (178), et ces utiles encouragements qui ouvraient à nos jeunes lévites la carrière des études théologiques, et récompensaient les généreux athlètes longtemps exercés dans les combats du Seigneur (179).

Nous sera-t-il permis d'ajouter l'expression d'un vœu bien plus ardent encore, parce qu'il embrasse tous les autres, et sur lequel déjà sans doute vous nous avez tous prévenus, oui, vous tous, Messieurs, enflammés du même zèle pour la religion? Ce vœu quel est-il? C'est que le Seigneur inspire à notre bienfaisant monarque la pensé de relever de ses ruines, et de restituer à sa destination primitive cette école, durant tant de siècles le sanctuaire de la science ecclésiastique et le boulevard de la vérité, cette Sorbonne enfin dont le nom seul était l'effroi de l'erreur.

A ce nom, viennent se retracer à votre mémoire et cette longue suite de rois et de pontifes qui l'honorèrent à l'envi l'un de l'autre, et cette foule de grands hommes sortis de son sein, qui portèrent jusqu'aux extrémités du monde la renommée de sa sagesse et l'autorité de ses jugements; à leur tête, ce ministre à qui l'on peut appliquer ces paroles de Bossuet : « Que la pourpre romaine, cette dignité si grande, si révérée dans notre Eglise chrétienne, n'ajouta rien à sa gloire; tant il s'était déjà élevé par son propre mérite (180). » Législateur universel (181), si fort supérieur à la louange comme à la censure, génie vaste et sublime dans ses conceptions, unissant dans un seul et même intérêt, le roi, la patrie, la religion, le cardinal de Richelieu voulut que la science ecclésiastique eût un asile assorti à l'importance de son objet; que la foi et la morale, qui nous furent apportées par un Dieu, eussent au sein de la capitale du royaume très-chrétien une arche d'où elles rendissent leurs oracles; et accoutumé qu'il était, à l'exemple du roi Salomon, à traiter la sagesse avec magnificence, il ne se crut pas trop prodigue dans ses libéralités envers le collége de Sorbonne, dont les anciens services lui faisaient présager les hautes destinées. De ces mêmes mains dont il forçait les Alpes, enchaînait les flots de la mer, comprimait des factions plus mobiles, plus orageuses que l'Océan, traçait autour de nos ennemis le cercle qu'il ne leur serait point donné de franchir, il élevait ce superbe édifice, l'un des plus beaux ornements de notre France, tant qu'il fut ce que l'avait fait son immortel fondateur. Ce fut là qu'il plaça son tombeau, là qu'il semblait se reproduire aux regards de l'admiration; là que des souverains étrangers venaient honorer sa mémoire de leurs hommages, et consulter son ombre sur l'art qui fait les grands rois (182). Maintenant le voyageur, qu'une si grande renommée amène encore parmi ces lieux déserts ou déshonorés, à la vue de tant de débris, s'éloigne en répétant ce gémissement du prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris?* (*Thren.*, II, 15.) Qu'est devenue cette école fameuse entre les écoles du monde; et ce temple consacré au Dieu des sciences,

(177) *Lettre* du roi à MM. les vicaires généraux du diocèse de Paris, en date du 18 septembre 1815, par laquelle Sa Majesté demande des prières publiques à l'occasion de l'ouverture de la session des deux chambres.

(178) *Etudes et thèses pour la licence.*

(179) Grades ou expectatives.

(180) *Orais. fun. du P. Bourgoing.*

(181) Expression de l'abbé de Boismont; *Discours de réception à l'Académie française.*

(182) Pierre I[er], empereur de Russie, voyageant en France, en 1717, alla visiter la Sorbonne. A la vue du tombeau du cardinal de Richelieu, il s'écria : « Grand homme! que n'es-tu encore vivant? je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre! »

et cette compagnie vénérable que, dès le temps de Charles VI, nos pères nous apprenaient à nommer un concile permanent, *concilium fidei* (183), et ce tombeau où l'immortalité siégeait encore parmi les trophées de la mort? *Hæccine est urbs perfecti decoris?*

Espérons, Messieurs, sollicitons encore un bienfait qui nous fut promis, avant que n'éclatassent ces événements funestes qui ont fait échouer tant de projets utiles, et de restaurations commencées. Ne mettons point de bornes à nos vœux, puisque Dieu n'en a point mis à ses miséricordes. Le même Dieu qui ramena des contrées lointaines le sage Néhémie pour la restauration du sépulcre de ses pères et de la cité de Juda (184), ne nous a point donné sans dessein ce ministre sur la personne de qui reposent de si augustes souvenirs et de si douces espérances. Placé à la tête des conseils d'un roi qui sait être juste autant que clément, son noble dévouement, l'énergie de son caractère, l'étendue de son savoir ont déjà fait reconnaître en lui le digne héritier des talents comme du nom du grand cardinal de Richelieu. Sans doute il pensera qu'il est digne de lui de revendiquer ce patrimoine de famille. Bien que son illustre aïeul semble avoir épuisé tous les genres de gloires, M. le duc de Richelieu prouvera qu'il en est une encore non moins solide pour les vertus pacifiques, et que, servir la religion, c'est servir à la fois la patrie, le monarque, et la société tout entière.

DISCOURS VI.

ÉLOGE DE M. D'ORLÉANS DE LAMOTTE, ÉVÊQUE D'AMIENS.

Discours qui a remporté le prix à l'Académie des sciences et lettres d'Amiens, en 1809.

L'auteur de cet éloge se trouvait à Amiens, le jour où vint à s'y répandre la nouvelle que l'évêque M. de Lamotte, malade, nonagénaire, était recommandé aux prières de ses diocésains.

Etranger dans cette ville, il dut au hasard seul un de ces spectacles qui impriment dans l'âme des souvenirs ineffaçables.

Bien qu'un si grand âge laissât au fond des cœurs peu d'espérance pour une vie si chère, jamais les vœux publics n'en avaient sollicité la prolongation avec plus de ferveur, qu'au moment où ils ne devaient plus être exaucés.

Mais quand une certitude trop véritable eut ôté jusqu'à la ressource du doute, et que le récit détaillé des derniers moments eut appris que le vertueux prélat était perdu pour la terre (185) (l'auteur raconte ce qu'il a vu), le sentiment profond d'une calamité générale jeta tous les esprits dans la douleur et l'abattement. Amiens était devenu tout entier une grande famille pleurant la perte d'un père tendrement vénéré. Les jeux et les divertissements furent interrompus. On s'abordait, on se cherchait pour s'entretenir de l'illustre mort. Chacun des citoyens, en s'affligeant d'un malheur commun, se croyait des motifs particuliers pour le pleurer. Au récit de ses vertus et de ses bienfaits, chacun ajoutait une circonstance, une anecdote qui lui rendaient l'événement personnel. C'étaient moins des éloges que des panégyriques, moins des discours que des gémissements. On courait en foule à la chapelle épiscopale, où le corps resta trois jours exposé, pour y contempler encore ces traits dont la mort elle-même n'avait point troublé la sérénité, et ces mains qui ne s'étaient jamais ouvertes que pour donner. On se disputait le bonheur de jouir des derniers moments qu'il avait à passer sur la terre, avant que le tombeau consommât la séparation. Parce qu'on lui parlait, on croyait en être entendu; on voulait posséder quelque chose qui lui eût appartenu; quelque chose du moins qui l'eût touché, comme si la bénédiction eût pu s'exhaler de sa dépouille. Là, plus d'un malade, transporté au moins dans l'ardeur de ses pensées, aux pieds du saint évêque, se crut redevable à son intercession du soulagement de ses maux. Là, comme autrefois au tombeau de saint Martin, on a vu des militaires, les yeux baignés de larmes, appliquer sur ces restes vénérables le pommeau de leur épée. Là, tandis que le prêtre, s'interrompant plus d'une fois par ses sanglots, offrait le sacrifice d'expiation, un pieux enthousiasme regrettait que le jour de la mort d'un saint ne fût pas, ainsi que dans la primitive Eglise, le jour d'un culte public, et lui en décernait les hommages par une solennelle invocation.

La cérémonie des obsèques donna à la douleur publique une explosion nouvelle. Un concours immense s'était porté au-devant du cortége funèbre, et paraissait se multiplier dans tous les lieux où il devait passer. Le peuple, pour qui tout est présage, avait vu dans les brouillards épais dont l'horizon se trouva chargé jusqu'au moment où la marche commença, un signe que le ciel s'associait à la commune affliction; innocents préjugés qui trompent l'infortune trop souvent réduite à chercher des consolateurs ailleurs que sur la terre! Ce triste appareil des funérailles, ces sombres couleurs du deuil, la pâle clarté des torches, le son des cloches mêlant leur lugubre harmonie aux chants plaintifs de la religion; un bruit confus de voix s'interrogeant, se répondant pour recommencer sans cesse l'éloge du prélat, mais sans désordre, sans tumulte, et sans qu'aucune censure, aucune plainte troublât ce concert de louanges, les acclamations d'une foule d'indigents révélant à

(183) Lettres-patentes du roi Charles VI, en faveur de la censure portée par la Sorbonne contre la doctrine du Tyrannicide. Massillon n'a fait qu'emprunter à nos anciens monuments cette belle expression qu'il a en quelque sorte consacrée.

(184) *Ut mittam me in Judæam ad civitatem sepulchri patris mei, et ædificabo illam.* (II *Esdras*, II, 5.)

(185) Le 10 juin 1774.

haute voix le secret de tant d'aumônes; le recueillement des prêtres, et la majesté de la religion sortant triomphante du milieu des ombres de la mort, comme à ce même instant le soleil s'élevait plus brillant du sein des nuages, tout ce tableau, vraiment difficile à peindre, semblait indiquer moins un tribut payé à la mortalité, qu'un triomphe accordé à la vertu (186).

Eh! quel fut donc celui à qui s'adressaient tant d'hommages? Etait-ce un de ces hommes extraordinaires qui élèvent le talent de parler et d'écrire au plus haut point de perfection, et enrichissent l'esprit humain de nouveaux chefs-d'œuvre? Non. Sans être étranger à l'art des Bossuet, des Fénelon, M. de Lamotte s'est contenté d'instruire surtout par ses exemples; il a légué, dans sa vie tout entière, un livre éloquent et un beau modèle à imiter. Etait-ce un de ces politiques profonds auxquels il a été donné de faire mouvoir les ressorts de la guerre et de la paix, de soutenir d'une main souple et ferme les rênes du gouvernement, de remuer les empires ou d'en asservir les destinées aux conceptions de leur génie? Hélas? ces hommes qui ont fait taire le monde en leur présence, les peuples aussi se taisent à l'aspect de leurs tombeaux. M. de Lamotte mit toute son ambition à se commander à lui-même, et sa gloire à bien gouverner son diocèse.

Il s'est montré tout ce qu'il devait être; bon évêque, livré à ses devoirs sans réserve et sans écarts, *par negotiis neque supra*, ayant uni dans le long cours d'une vie de plus de quatre-vingt-dix ans, tout ce qui fait respecter à tout ce qui fait aimer, tel en un mot que si la terre n'avait que des hommes qui lui ressemblassent, la philosophie elle-même n'aurait plus de vœux à former pour la société humaine.

PREMIÈRE PARTIE.

Louis-François-Gabriel d'Orléans de Lamotte naquit à Carpentras, le 13 janvier 1683. Sa famille, d'extraction vénitienne, transplantée dans le Comtat vers le milieu du XVe siècle, y jouissait des avantages que l'opinion et la politique ont de tout temps attachés à la noblesse (187). Dans toute autre classe de la société, M. de Lamotte se serait fait également remarquer dès ses plus jeunes années par la vivacité de son esprit, par d'heureuses dispositions et des talents précoces, depuis si utilement développés; mais les appuis que procurent la considération et l'aisance, montrant de plus loin aux regards le mérite trop souvent délaissé, quand il n'a que ses ressources personnelles, appellent sur lui des récompenses qui deviennent alors des bienfaits publics.

Un autre avantage plus précieux encore, fut d'être né au sein d'une famille vertueuse, où des leçons d'une éducation sage et courageuse étaient fortifiées par les exemples d'une probité sévère.

Alors brillait de tout son lustre ce siècle qui semble s'agrandir à mesure qu'il s'éloigne de nous; siècle immortel, vraiment unique dans les fastes de l'histoire par la réunion de tout ce qui excite l'étonnement, et a droit aux hommages. Affermi par les longues et sanglantes luttes que sa gloire avait suscitées, le trône de Louis XIV s'élevait environné des trophées de la victoire et de toutes les prospérités de la paix. Le respect pour les saintes lois de la religion garantissait les mœurs publiques; la vigueur des institutions, un caractère de gravité que le ton et l'exemple du monarque avait imprimé à l'esprit public, avait passé de la cour à la capitale, de celle-ci aux extrémités de l'empire, et pénétré jusque dans l'intérieur des familles; y réglait tous les devoirs, et maintenait l'éducation, même particulière, dans cette force de discipline qui balance les avantages de l'éducation publique, et peut seule assurer les succès de l'une et de l'autre.

Aidé par de si puissants secours, le jeune de Lamotte fut véritablement l'*Ecolier vertueux* (188). Quand, par la suite, il agréa la dédicace du livre publié sous ce titre, la seule à laquelle il ait jamais consenti, c'était, sans qu'il y pensât, à sa propre image qu'il applaudissait; et M. l'évêque d'Amiens, qui sans doute ne songea pas même à s'y reconnaître, ajoutait, par sa modestie, un nouveau trait de ressemblance entre l'ancien et le nouveau *Décalogne*. Il avait fait ses premières études, jusqu'à la théologie inclusivement, sous les Jésuites, d'abord à Carpentras, puis à Avignon. Ses succès, le tendre souvenir qu'il a toujours conservé de ses instituteurs, ajoutent un beau témoignage à la nombreuse liste des maîtres et des élèves sortis du sein de cette société.

M. de Lamotte s'était laissé conduire

(186) On peut voir le détail de tous ces faits dans la dernière lettre des *Mémoires* en forme de lettres, *pour servir à l'histoire de la vie de feu messire Louis-François-Gabriel d'Orléans de Lamotte, évêque d'Amiens*, ouvrage très-bien fait, composé par un témoin oculaire, M. l'abbé d'Argnies, un de ses grands vicaires, et publié douze ans après la mort du prélat; en 2 vol. in-12.

(187) Le nom de Montesquieu est ici d'un assez grand poids pour nous dispenser d'en alléguer d'autres. Or on sait avec quelle force l'auteur de l'*Esprit des Lois* soutient les droits de la noblesse dans une monarchie. S'il fallait d'autres autorités, nous indiquerions particulièrement celle de M. de Fénelon (*voy.* sa *Vie*, par M. de BEAUSSET, tom. III, pag. 282), et l'éloge récent du général d'Hautpoult attribué à M. B**, morceau éloquent, où se retrouvent, en vingt lignes, les plus volumineux plaidoyers en faveur de la noblesse.

(188) *L'écolier vertueux ou Vie de Jean-Louis-Marie Decálogne de la Perrie*, né au diocèse d'Amiens, par M. l'abbé PROYART de l'académie d'Amiens, etc.

Nous observons que la dédicace qui lui fut faite de cet ouvrage, est *la seule* à laquelle sa modestie lui ait permis de consentir; car il n'est pas prouvé, nous a dit un témoin respectable, que M. de Lamotte ait accepté celle des *Conférences ou Exhortation sur les devoirs des ecclésiastiques*, par le P. de Tracy, théatin, quoique ce livre semble avoir été publié sous les auspices du prélat.

dans la carrière ecclésiastique sans violence, sans séduction. Une piété tendre : l'ignorance du monde, la meilleure garantie des mœurs pour la première saison de la vie ; une candeur qui le faisait chérir et déjà respecter, le goût de l'instruction et du travail ; tout, jusqu'aux jeux de son enfance (189) avait révélé le secret de sa vocation. Des mains des Jésuites, il passa dans celles de Messieurs de Saint-Sulpice, qui dirigeaient le séminaire de Viviers. Ce fut là qu'il prit l'habitude d'une vie réglée, qui assigne à chaque journée le même cercle de travaux, à chaque heure son occupation distincte, invariable : méthode d'une efficacité reconnue, qui semble multiplier le temps, et prévient la fatigue par la variété. Là, dans le silence de la retraite et l'étude de la religion, il apprit à faire dépendre ses devoirs et ses actions d'un seul principe supérieur à tous les motifs humains par l'autorité de sa sanction et la sublimité de ses espérances, le seul qui élève véritablement l'homme au-dessus de lui-même, fait de la vertu non pas un instinct, mais un besoin, agit avec empire sur les pensées et les mouvements de l'âme, l'affranchit de la malheureuse servitude des sens, de l'opinion, et des événements, attache d'ineffables douceurs aux sacrifices, et manque d'autant moins sa récompense, qu'il la place dans un lieu où les vicissitudes humaines ne sauraient atteindre.

Ce plan de conduite, fidèlement exécuté, ne tarda pas à le faire remarquer, soit à Carpentras, soit à Rome même, où l'amenèrent des intérêts de famille, secondés par des circonstances inattendues. Durant un séjour de six mois passés dans cette capitale du monde chrétien, on conçoit quelle impression dut produire sur une imagination ardente et pure le spectacle de cette ville dont le nom rappelle tant de souvenirs, et présente tant de contrastes ; de cette « veuve d'un peuple roi, toujours reine du monde, » comme l'a dit un de nos poëtes, si riche, qu'elle a pu être dépouillée sans être appauvrie. Avec quel enthousiasme il dut surtout visiter cette basilique de Saint-Pierre, le plus beau monument d'architecture qu'il y ait dans l'univers, si bien faite pour être le premier temple d'une église catholique ; et ces catacombes, ville souterraine, peuplée des ombres des martyrs qui, du sein de leurs sépulcres encore sanglants, s'élevant à la fois autour de lui, semblaient lui dire : « Nous fûmes les apôtres de cette religion dont tu vas être le ministre. Sache vivre et mourir comme nous, si tu aspires aux mêmes triomphes ; car les persécutions sont de tous les âges ! »

Notre jeune abbé avait trouvé un zélé protecteur dans le cardinal de la Trimoille, ambassadeur de France auprès du saint-siége. Le crédit de cette Eminence, joint à son propre mérite, le recommanda puissamment au pape Clément XI, qui le nomma à la théologale de Carpentras, quoiqu'il ne fût encore que diacre. M. de Lamotte ne fut ordonné prêtre qu'à son retour dans sa patrie. Ce bénéfice, d'un médiocre revenu, en étendant ses occupations, les ramenait à un point fixe, nécessaire pour empêcher un certain vague de dévotion, qui finit quelquefois par surcharger l'âme et l'épuiser (190). L'étude approfondie de l'Ecriture et des Pères, la prédication, si riche encore quand elle serait réduite à l'explication des dogmes et des devoirs qu'embrasse la morale chrétienne, les conférences ecclésiastiques sur le modèle de celles que saint Vincent de Paul avait établies à Paris avec tant de succès, la direction des âmes, de toutes les écoles la plus propre à la science du cœur humain : tels furent les exercices auxquels il se consacra tout entier, et qui firent de sa théologale une époque mémorable dans les annales de l'église de Carpentras.

Mais une seule ville ne suffisait pas à l'activité de son zèle. Cette âme brûlante, qui se trouvait trop à l'étroit dans un monde terrestre, et que nous verrons jusqu'à son dernier souffle de vie, tourmentée par le besoin inquiet de se répandre dans les espaces sans fin de l'éternité, soupirer après la Thébaïde de Sept-Fons, et solliciter un tombeau parmi les déserts de la Trappe (191) pour aller s'y perdre dans l'immensité de son Dieu, ne pouvait changer le but de son ambition que par un autre but aussi vaste, et remplacer la victoire sur son être tout entier, que par la conquête de plusieurs provinces à la fois. Aussi le Comtat, la Provence, une partie du Languedoc, devinrent le théâtre de son apostolat.

Ainsi que le célèbre archevêque de Cambrai, M. de Lamotte préluda à l'épiscopat par des missions.

Appeler la religion dans les chaumières, et, avec elle, la paix, la consolation et le

(189) C'est une vérité d'expérience, que le caractère et l'instinct de la vocation se décèlent naïvement dans les jeux du premier âge. *Mores quoque se inter ludendum simplicius detegunt*, avait dit le grave Quintilien (*Instit. Orat.*, lib. I, cap. 3), bien longtemps avant Erasme, Locke, J.-J. Rousseau, etc. Ce qui a fourni à l'auteur des *Mémoires de la vie de M. de Lamotte*, cette observation, que le jeune de Lamotte montra de très-bonne heure pour les fonctions ecclésiastiques, un goût qui se faisait remarquer jusque dans ses récréations. (Tom. I, pag. 9.)

(190) Un de mes juges dont la sagacité m'a fourni des observations utiles, blâme cette idée comme *obscure, inintelligible*. Sans chercher à la défendre, je dirai qu'elle m'a été indiquée par le *Réné* de M. de Chateaubriand, et mieux encore, par quelques-uns de nos livres ascétiques.

L'académie d'Amiens, en daignant honorer cet éloge de son suffrage, a bien voulu transmettre à l'auteur, des remarques critiques qu'il a accueillies avec une sincère reconnaissance, et dont il a profité. S'il ne s'est pas rendu avec une égale docilité à toutes celles qui lui ont été présentées, ce n'est point par un sentiment de préférence pour ses opinions personnelles; mais uniquement parce que les mêmes expressions blâmées à Amiens ont trouvé ailleurs des apologistes.

(191) Dès 1716, M. de Lamotte avait eu le dessein de se retirer à Septfons, et d'en prendre l'habit. Il

bonheur, le bonheur au sein des plus affreuses misères! la prêcher dans les villes, à des auditoires dédaigneux, sans lui rien laisser perdre de son indépendance, combattre à la fois tous les vices, porter au fond des consciences la lumière de la vérité et l'aiguillon du remords, abattre aux pieds de l'Evangile, et courber sous le joug de la pénitence, des cœurs rebelles, des esprits hautains, des passions en révolte, forcer, par la seule autorité de la persuasion, des restitutions souvent éclatantes, des réconciliations jusques-là impossibles à espérer; voilà le ministère et le triomphe de l'éloquence chrétienne, et, plus particulièrement, de l'éloquence des missions. N'aspirez pas à de tels succès, ô vous que l'orateur romain eût appelés des « ouvriers sans autre instrument qu'une langue déliée (192), » vous, à qui la nature et la méditation n'ont pas donné des entrailles maternelles! C'est là, là seulement, que se rencontrent ces hommes, vrais orateurs, « véhéments, et en quelque sorte tragiques (193), » éloquents sans art, sublimes sans pompe, qui arrachent les larmes parce qu'ils pleurent eux-mêmes, et qui souvent « ont déjà prêché, même avant d'avoir ouvert la bouche (194). »

Mais aussi, pour tout cela, combien de travaux, combien de fatigues, souvent même de dangers! On ne vante pas d'ordinaire les missions des campagnes autant que celles des contrées infidèles. Moins périlleuses, elles sont peut-être plus difficiles. Il y a, dans le grossier paysan, plus de rudesse et d'indocilité que dans le sauvage. L'intérêt, la cupidité sont des barrières plus difficiles à franchir que les montagnes et les forêts. Les haines sourdes et les jalousies publiques ou secrètes, que le zèle le plus pur, comme le plus modeste, rencontre trop souvent au sein même de la famille chrétienne, opposent aux efforts du missionnaire des obstacles quelquefois invincibles.

Ces difficultés diverses, notre vertueux prêtre eut, plus d'une fois l'occasion de les combattre. Parcourant la Provence, il allait, poursuivant toutes les infortunes, épiant tous les besoins, voyageant à pied, à travers les torrents et les précipices, un bâton pour toute richesse, son bréviaire pour tout bagage, respirant tantôt l'air embrasé de la plaine, tantôt les vapeurs glaciales de la montagne, baigné de sueur, à jeun, dévoré par la soif et par la faim, n'ayant pour boisson que l'eau de la fontaine, pour aliment qu'un pain noir demandé comme aumône, jamais comme salaire, marchant d'un pas ferme, intrépide, à travers les exhalaisons de la peste, qui sembla, plus d'une fois, s'être arrêtée au-devant du bienfaiteur de l'humanité (195).

Sa réputation croissait avec ses travaux: son zèle avait toute la chaleur de son âge, et sa sagesse, toute la substance de l'âge mûr. Ces qualités, rares dans tous les temps, étaient surtout bien précieuses dans les circonstances où se trouvait l'Eglise gallicane, troublée par un schisme qui avait résisté aux censures des papes, aux réclamations des évêques, à la sévérité du roi Louis XIV, aux énergiques réfutations des jésuites, à l'exemple de Fénelon. Comprimé par un monarque qui savait se faire obéir, et poursuivi jusque dans les ruines de Port-Royal, le jansénisme avait été secondé puissamment par les oscillations d'un gouvernement machiavélique, complice des nouvelles libertés de penser, par l'impunité qu'il accordait à leurs auteurs, attisant à dessein les querelles religieuses, sous le dangereux prétexte de tenir l'équilibre entre tous les partis. A la régence avait succédé le ministère du cardinal Fleury, politique sage, que l'on a tant de fois comparé au Nestor de l'épopée, pour l'autorité de ses conseils. Pénétré, comme le vieillard grec, du principe de l'unité dans toute administration, le cardinal de Fleury voulut réprimer une secte qu'avant lui, Richelieu avait jugée dangereuse à l'Etat autant qu'à la religion, et l'attaqua dans son chef. C'était, alors, le célèbre Soanen, génie ardent et ferme, éloquent à l'égal de Massillon (196), un de ces hommes

ne fallut pas moins que le refus constant de l'abbé, pour en empêcher l'exécution. Mais dans tous les temps de sa vie, ses vœux les plus ardents se partagèrent entre cette solitude et celle de la Trappe. Vingt-deux jours avant sa mort, il écrivait confidentiellement qu'il était disposé à demander sa retraite à Issy, à Saint-Lazare, *ou plus loin*, c'est-à-dire dans l'une de ces deux maisons. Cette lettre, la dernière peut-être qu'il ait écrite, est une sorte de codicille ajouté à son testament. Ses résolutions étaient si connues à cet égard; que l'abbaye de la Trappe étant venue à vaquer, par la mort de D. Malachie, et Louis XV l'ayant proposée à un abbé, aux évêques même qui se trouvaient auprès de lui, sans que pas un en voulût, le roi ajouta : « Je me garderai bien de l'offrir à M. l'évêque d'Amiens; il m'aurait bien vite pris au mot. »

(192) « Operarios lingua celeri et exercitata.... Horum oratio neque nervos neque aculeos habet. » (*Orat.* n. 62.)

(193) « Grandis, et, ut ita dicam, tragicus orator. » (CICER., *Brut.*, n. 203.) Voy. *Principes d'éloquence*, par M. le cardinal MAURY, n. 18, pag. 86, édit. in-8°, Paris 1805, *Sur l'éloquence de M. Bridaine*; et FÉNELON, *Dialog. sur l'éloq.*, pag, 121, édit. in-12, Paris 1740.

(194) Expression appliquée au célèbre missionnaire Bridaine. Elle rappelle le mot de Louis XIV sur Bossuet. Nous l'avons entendu répéter à l'occasion du P. Beauregard.

(195) Malgré les approches de la peste qui, en 1720, ravagea la Provence, M. de Lamotte ne quitta point la ville de Carpentras; et le fléau s'arrêta à ses portes. Peu d'années avant sa mort, M. l'évêque d'Amiens s'étant rendu, durant le cours de ses visites pastorales, dans la paroisse du Quénel, la trouva en proie à une épidémie des plus meurtrières. Pressé de s'éloigner, il n'y voulut jamais consentir. Il y officia pontificalement, et l'épidémie cessa. « Les habitants du Quénel ont voulu par reconnaissance en faire passer la mémoire à la postérité, en consignant le fait dans les registres, par un acte signé d'une multitude de témoins » (*Mémoires*, tom. I, pag. 249.)

(196) L'historien de sa *Vie* publiée en tête de ses

faits pour remuer les peuples et les entraîner par l'ascendant des vertus, aussi loin que d'autres le pourraient faire par la force de leurs vices, s'attirant d'autant plus les regards du siècle qu'il paraissait s'en éloigner davantage par l'austérité de ses mœurs, se faisant, aux yeux des siens, de ses disgrâces des sujets de joie, et de son exil un triomphe, digne enfin du nom d'Athanase, si un tel nom, consacré par l'Eglise catholique, pouvait se rencontrer dans un parti que l'Eglise catholique a condamné.

Par les soins du cardinal de Fleury, le concile d'Embrun fut convoqué. On sait quels en furent les résultats. M. de Sénez fut déposé; et, après la mort de l'abbé de Saléon, nommé par le concile administrateur du diocèse, l'abbé de Lamotte, choisi pour le remplacer, à titre de grand-vicaire, se trouva investi des plus laborieuses fonctions de l'épiscopat.

Sa profession de foi sur le système janséniste était connue. « Dieu, disait-il, n'est pour lui qu'un être terrible; il n'est pour moi que l'être bon; je ne puis me résoudre à en faire un tyran qui nous ordonne de marcher, en nous mettant les fers aux pieds, et qui nous punit si nous ne marchons pas. »

Sa conduite fut conforme à l'esprit qui avait dicté ces paroles si véritablement évangéliques. Ce fut la même qui avait valu à Fénelon tant de conquêtes dans les provinces d'Aunis et de la Saintonge. Les droits de la vérité ne furent pas trahis; mais le dogme de la tolérance chrétienne resta consacré. Nulles violences, nulles menaces, nulles recherches. Au contraire, les plus sévères précautions, pour écarter jusqu'à l'ombre de la persécution. La douceur, la persuasion, l'exemple des vertus, furent les seules armes opposées à l'ignorance et à l'entêtement. On lui proposait de faire ouvrir d'autorité les portes d'une maison où on ne voulait ni le voir ni l'entendre : « Elles seraient, répondit-il, de toile d'araignée, que je n'y toucherais pas (197). » Plusieurs des réfractaires avaient été bannis; l'abbé de Lamotte obtint leur rappel dans leurs foyers. De semblables arguments laissaient sans réplique les plus subtils discoureurs. Aussi tous les cœurs se rendaient-ils, alors même que les esprits étaient encore indociles. On accourait en foule oublier ses erreurs aux pieds d'un homme, en qui l'on croyait voir la vivante image du Dieu bon qu'il prêchait; et bientôt, il ne se trouva plus un seul rebelle dans tout le diocèse.

Les vœux du cardinal-ministre étaient remplis; mais la dette de la reconnaissance publique restait à payer. M. de Fleury était bien loin de se croire quitte envers l'abbé de Lamotte par le don de l'abbaye de Scellierres. « C'était bien peu, » lui avait dit l'obligeant protecteur : à quoi M. de Lamotte avait répondu que « c'était autant qu'il lui en fallait, et beaucoup plus qu'il ne méritait. » Ces mots, échappés de son cœur, plutôt que de ses lèvres, avaient achevé de convaincre le religieux ministre, qu'il était temps de faire monter au rang des apôtres un homme qui leur ressemblait par ses vertus; que la plénitude de l'épiscopat ne pouvait être conférée à personne plus dignement qu'à celui qui venait d'en faire un si honorable apprentissage, et, qu'un si redoutable ministère ne pouvant être rempli que par des hommes (198), il appartenait à un homme qui s'était montré partout un ange de paix.

Aussi l'évêché d'Amiens étant venu à vaquer par la mort de M. Sabatier, en 1733, Louis XV, sur la présentation du cardinal, y nomma M. de Lamotte, de préférence à bien des solliciteurs. C'était appeler Elisée à la succession du prophète. Aussi toutes les vertus admirées dans le prédécesseur se reproduisirent-elles dans le nouvel évêque, et la suite des saints évêques d'Amiens ne souffrit point d'interruption.

La manière dont il reçut sa nomination eût seule montré combien il en était digne Tandis que les voix les moins suspectes de flatterie en félicitaient le trône et l'autel; pour lui seul elle était un objet de « surprise et de confusion (199). » Et pourtant, il n'était fait évêque qu'à l'âge de plus de cinquante ans, sans l'avoir brigué, sans l'avoir désiré même, sans s'être jamais fait voir ailleurs que dans la chaire, aux pieds des autels. M. le dauphin lui disait un jour : « Vous avez été nommé évêque bien tard. — C'est, répond le prélat, avec autant de politesse que de modestie, « c'est que, quand le roi votre aïeul a une faute à faire, il la fait le plus tard qu'il peut. »

Ce qu'est M. de Lamotte dans la première ferveur du sacerdoce, il le sera jusques sous les glaces de la vieillesse la plus avancée; et sa vie toute entière est un long jour qui nous le montre constamment le même du-

Lettres (2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, 1750), s'est plu à raconter ses succès dans la prédication, dont il ne faut point juger par le recu il de sermons imprimé sous son nom, en 2 vol. in-12. Ce qu'il y a de plus authentique, c'est le jugement qu'en a porté M. de Fénelon. Il ne proposait d'autre modèle pour l'éloquence de la chaire que *Massillon* et *Soänen*. (*Dict. des hommes illustres*, art. *Soänen*.)

(197) Ce même mot se retrouve, attribué à Fénelon, par M. d'Alembert, dans l'éloge de ce prélat. (*Eloges des académic.*, page 302.) Etait-ce de la part de M. de Lamotte une simple réminiscence? L'illustre archevêque de Cambrai avait-il déjà pour lui l'autorité de ces oracles sacrés, dont on s'approprie les paroles sans plagiat? Ou bien peut-être, M. d'Alembert, suspect en fait d'anecdotes, aurait-il dérobé ce mot à M. de Lamotte, pour en faire honneur à son héros? Quoi qu'il en soit, le sentiment qu'il exprime appartenait à l'un et à l'autre. Il a donc pu inspirer à tous les deux la même image et les mêmes expressions.

(198) *Onus ipsis tremendum angelis*, disent les Pères et les conciles.

(199) C'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre rapportée au premier volume des *Mémoires* cités plus haut, p. 101.

rant quarante années. Que l'on nous permette d'entrer dans quelques détails sur son administration ; un cœur tel que celui-là est un sanctuaire que l'on peut ouvrir à tous les yeux.

M. de Lamotte était fortement pénétré de ce principe : qu'un évêque est non-seulement le modérateur et le chef des pasteurs; mais qu'il est lui-même le premier pasteur de tous les troupeaux pour les besoins de la vie présente, comme pour ceux de la vie future. « Ministres de la religion, ministres des mœurs, nous sommes encore, a dit un prélat illustre du dernier siècle, les ministres de l'humanité (200). » Et, dans le langage de M. de Lamotte, zèle, sagesse, fermeté, bienfaisance, étaient pour un évêque moins des vertus que des devoirs.

Ses premières sollicitudes se portent sur son séminaire, pour en régler les exercices, veiller en personne à la discipline, en coordonner les études avec un autre enseignement bien plus solide que toutes les sciences humaines, exciter par sa présence l'émulation du bien, et former pour l'Eglise et la société les générations dont le sanctuaire attend ses soutiens, le peuple ses guides et ses consolateurs. Mais ses soins s'étendaient à la fois, sur toutes les parties de son diocèse. Une distribution sagement combinée lui donnait chaque année deux cents paroisses à visiter, et lui a ménagé, par des retours périodiques, l'occasion d'en parcourir plusieurs fois la totalité. Partout, on l'a vu, rassemblant autour de lui tous les âges et toutes les conditions, prêcher, catéchiser, dispenser les sacrements, descendre aux plus petits détails, si pourtant comme l'a dit un des panégyristes de Fénelon, c'est descendre que de remplir ses devoirs, corriger les abus, ou les prévenir, pourvoir à tous les besoins, sans que l'étendue de ses fonctions ait nui jamais à leur harmonie ; sans que l'épuisement de ses forces ait interrompu le cours de ses travaux (201). « L'éternité, disait-il souvent, est assez longue pour se reposer. »

Mais ce même zèle fut éclairé par la science, et dirigé par la sagesse. S'il redouta dans ses prêtres la vaine ambition de tout savoir, il a prouvé le cas qu'il faisait des connaissances utiles, par les encouragements dont il aimait à les prévenir, par les moyens de propagation qu'il donnait aux bons ouvrages, par le choix qu'il avait mis à la composition de sa nombreuse bibliothèque, et par l'honorable bienveillance qu'il ne cessa d'accorder à cette Académie savante, dont l'éloge viendrait naturellement se lier à celui de son bienfaiteur, si le panégyriste du prélat n'avait à respecter la modestie de ses juges.

C'était cet esprit de sagesse, qui, tenant dans ses mains la balance ferme entre une sévérité désespérante et une indulgence dangereuse, tempérant l'autorité par la douceur, l'a fait si souvent comparer, tantôt à saint François de Sales, tantôt à saint Charles Borromée. Le même sentiment, qui l'attacha constamment à son troupeau, malgré les vœux qui le portaient à Arles, à Nîmes, à Paris même, malgré les instances pressantes de Louis XV, de la vertueuse reine, et de M. le dauphin, tous jaloux de posséder quelques moments auprès d'eux *leur saint évêque;* le même enfin, qui, le concentrant tout entier dans les obligations de son état, le rendait étranger à tous les intérêts de la politique, dans un siècle où chaque citoyen était frondeur, et où tout invitait à l'être.

Si donc nous l'avons vu, durant le cours des dissensions religieuses qui agitèrent le milieu du dernier siècle, aux prises avec l'autorité, lutter, avec une énergie infatigable, contre les arrêts de la magistrature, tant de Paris que de sa propre ville ; soutenir contre tout le poids de l'opinion publique la cause du sanctuaire, fût-ce emportement de zèle ? et cette vertu, jusque-là si sage, se serait-elle égarée dans un stoïcisme opiniâtre, qui se croit grand pour n'être qu'exalté, et libre pour n'être que rebelle? Fanatisme en effet punissable, sagesse orgueilleuse, que M. l'évêque d'Amiens appelait une *hydropisie du cœur*, laquelle s'immole aux illusions de l'amour-propre, aux préventions de l'ignorance, et se fait de la conscience une idole qu'elle repaît de la fumée de ses vains sacrifices.

Ne préjugeons rien ; seulement, demandons-nous à nous-mêmes : Qu'était M. de Lamotte ?

Je sais trop ce que s'empresseraient de répondre ici, je ne dis pas les écrivains d'un certain parti, les auteurs de ces pamphlets philosophiques, qui, dès lors, inondèrent notre France; surtout ces ténébreux folliculaires qui, pendant plus de cinquante années, l'honorèrent périodiquement de leurs satires et dont la haine ne s'est pas reposée même sur son tombeau; mais de graves magistrats, mais ce même parlement de Paris, à qui l'histoire a seule désormais le droit de reprocher ses erreurs politiques, tant elles ont été cruellement expiées.

Qu'était donc M. de Lamotte? Cette demande portée au tribunal de la postérité, la postérité plus équitable répondra : *Ce fut un évêque catholique.* Ce seul mot explique ses devoirs et sa conduite. C'est-à-dire qu'il était le ministre, le simple dépositaire d'une religion qui, remontant jusqu'au ciel pour s'y réunir à son divin auteur, et de là, redescendant sur la terre pour embrasser l'universalité des temps et des lieux, offrant dans les caractères de sa divinité les plus magnifiques garanties de la soumission qu'elle impose, puissante de sa propre force, n'admet ni mobilité dans ses principes, ni variation dans son langage, est donc aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera dans tous les temps. « Préposé à la garde de

(200) M. de Beauvais, évêque de Sénez, dans son oraison funèbre de M. l'évêque de Noyon.

(201) On voit dans sa correspondance que ses journées étaient souvent commencées à trois heures du matin, et toujours à quatre. (Voy. *Lettr. spirit.*, t. XXI, p. 87.)

cette arche sainte, disait M. d'Amiens, n'ai-je pas fait serment de repousser loin d'elle toute aggression étrangère ? Les autels de la religion et de la patrie, qui reçurent mes serments, se soulèveraient contre moi, si je venais à les trahir. Dût-elle être rougie de mon sang, la chaîne de la tradition doit passer à ceux qui viendront après moi toute entière, comme je l'ai reçue des dix-huit siècles écoulés avant moi. Irai-je déchirer de mes mains la charte sacrée qui m'impose l'honneur et la charge du gouvernement, courber sous le joug des intérêts humains, asservir aux caprices de la politique une église qui jusqu'ici se vantait d'être reine, et certes s'en vantait à bon droit, faire rejaillir sur le divin fondateur lui-même l'opprobre d'avoir trompé sa promesse et de n'avoir fait descendre du ciel qu'une œuvre impuissante et mutilée? »

Or, c'était là la substance des réclamations de M. l'évêque d'Amiens. Sa voix isolée n'eût point été à dédaigner; mais unie à celle de la presque unanimité des évêques français, à celle du grand juge de la catholicité dans ces sortes de controverses (le souverain pontife), elle devenait, dans la doctrine catholique, l'organe de la vérité même.

De quel crime s'était-il donc rendu coupable pour provoquer les dures qualifications imprimées à sa conduite et les flétrissures publiques décernées contre ses écrits? (202).

Observons toutefois que le roi Louis XV, l'un des hommes de son royaume à qui l'on ait reconnu le sens le plus droit, ne changea pas un seul instant d'opinion sur le vrai caractère de M. de Lamotte; qu'il lui ménagea constamment, dans sa confiance toute particulière, un asile contre les vexations de ses tribunaux; que le monarque trouva dans le sentiment profond de son estime pour lui, la force nécessaire pour arrêter à sa personne tous ces flots d'ennemis soulevés; que s'il ne montra pas un courage égal envers M. l'archevêque de Paris (de Beaumont), il respecta dans M. d'Amiens l'apologiste du prélat sacrifié, disgracié, puni par l'exil; et que, dans une cour où déjà fermentaient les opinions nouvelles, Thraséas fut loué impunément devant ses accusateurs.

Un zèle toujours ferme et sage anima la conduite de M. de Lamotte à l'égard des scandales publics. Tout ce que les bons esprits avaient droit d'attendre d'un ministère essentiellement conservateur de la morale, il le fit dans son diocèse, pour prévenir la contagion des mauvais livres et des mauvais exemples.

Mais quand la digue eut été franchie, et qu'un grand crime eut éclaté dans une de ses principales cités.... Je m'arrête; ici le vœu célèbre de M. de Thou (203) vient encore se placer sous ma plume : *Excidat illa dies.* Mon âme oppressée repousse ces images d'une brutale impiété et du châtiment terrible qui l'a suivie (204)

(202) M. l'évêque d'Amiens, voulant satisfaire à la fois aux devoirs de la sollicitude pastorale, aux demandes d'une foule d'ecclésiastiques de son diocèse, et aux vœux de plusieurs évêques de France, avait adressé à ses curés une instruction en forme d'*Avis* sur la conduite qu'ils avaient à tenir dans l'administration des sacrements. Ces avis sont du 19 décembre 1746. Ils obtinrent l'approbation de tout l'épiscopat; nous en avons les preuves dans la correspondance originale de M. d'Amiens, que nous avons entre les mains. Le parlement de Paris en ordonna la suppression par un arrêt rendu le 7 janvier de l'année suivante, M. de Lamotte écrivit au roi, pour en obtenir la cassation. Louis XV, sans obtempérer d'une manière précise à sa demande, lui permit de faire réimprimer ses avis. Le parlement, lui-même, déclara bientôt après, par l'organe de M. l'avocat général (d'Ormesson) qu'il n'avait pas prétendu condamner la doctrine de M. l'évêque d'Amiens. Cette double satisfaction était pour le prélat une sorte de triomphe dont son amour pour la paix ne lui permit pas de se prévaloir. Il n'usa point de la permission accordée par le monarque, de faire réimprimer ses avis.

Le jour de la Fête-Dieu, de l'année 1752, M. l'évêque d'Amiens, qui était dans l'usage de monter en chaire les jours où il officiait pontificalement, fit une exhortation sur le respect dû au sacrement de la communion. Dans la seconde partie de son discours, il établit que les ministres des autels étaient seuls juges des dispositions qui doivent en éloigner, et cita saint Jean Chrysostome à l'appui de sa doctrine. Pour empêcher qu'on ne lui prêtât rien au delà de ce qu'il avait dit, il rendit public, par la voie de l'impression, un extrait de son instruction. Arrêt rendu le 4 juillet, qui en ordonne la suppression.

En 1753, les Dominicains de la ville d'Amiens ayant enregistré deux arrêts du parlement, avec un réquisitoire du sieur Pierron, substitut du procureur général, où l'Eglise de France était déclarée *Eglise indépendante;* M. l'évêque écrivit à ces Pères, sa lettre du 8 mars, où il se plaint de leur conduite. La lettre fut déférée au parlement, le 28 du même mois. La cour ordonna qu'il en serait informé. M. l'évêque se dénonça lui-même par sa lettre qui fit alors tant de bruit, au procureur général, M. Joly de Fleury.

En 1756, M. l'archevêque de Paris publia sa fameuse instruction pastorale, du 19 novembre *Sur les atteintes portées à la juridiction spirituelle.* Mgr l'évêque d'Amiens fut des premiers à manifester son adhésion, qu'il justifia par son mandement du 14 novembre. Quelques jours après, parut une sentence des magistrats d'Amiens, portant condamnation de son mandement. Le parlement de Paris alla plus loin; il ordonna que le mandement fût lacéré et jeté au feu.

M. l'archevêque de Paris fut exilé. On s'attendait à voir la même peine infligée à M. l'évêque d'Amiens; lui-même « se réjouissait dans l'espoir de partager le sort du prélat qu'il nommait un autre Athanase. » Louis XV le conserva religieusement à son diocèse : il déclara qu'il ne « voulait pas qu'on touchât à son saint évêque : » ce sont les propres expressions du monarque. M. de Lamotte écrivit au roi, en faveur de l'illustre exilé, plusieurs lettres pleines de courage et de sensibilité, dont nous avons sous les yeux les originaux écrits de sa main.

(203) Et non, pour le dire en passant, du chancelier de l'Hôpital.

(204) On peut consulter sur ces événements, dont

Mais alors l'indignation universelle appelait la vengeance, son effervescence ne permettait pas de calculer les clameurs de la philanthropie; elle ne laissait voir que les dangers de l'impunité, et les besoins d'un grand exemple. On voulut une expiation égale à l'outrage. Dans un délit qui intéressait à la fois les lois religieuses et les lois civiles, quelle part l'évêque a-t-il pris à la réparation, et comment a-t-il sacrifié l'humanité à la religion? Avant de prononcer, reportons-nous à une autre époque.

Qu'une pareille action vînt à se reproduire, aujourd'hui que le principe de la liberté des cultes autorise la profession de tous, et garantit l'indépendance de chacun, quels seraient et l'office du pontife et le devoir des magistrats? Le premier prendrait conseil de sa conscience, de ses usages; il ferait une solennelle amende honorable à la majesté de son culte, et personne ne songerait à censurer cet acte légitime et nécessaire de sa juridiction. L'autre lirait ses obligations dans le livre de la loi; et la sainteté des lois serait vengée.

M. de Lamotte a honoré son ministère; tout acte de mollesse l'eût rendu prévaricateur. Il n'a point pris l'initiative sur la juridiction civile; il n'a point provoqué les mesures sévères auxquelles celle-ci s'est crue obligée. Sans reproche aux yeux de l'humanité, il est respectable aux yeux de la religion (205).

Mais puisqu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'anéantir la mémoire de ce qui est fait, du moins retraçons de plus doux souvenirs.

La vertu la plus chère au cœur de M. de Lamotte fut la charité. La vigueur du commandement n'a point tous les jours besoin de se déployer; pour la charité il n'y a point de jour perdu.

La miséricorde semblait être née avec lui. Dès son enfance, on l'avait surpris se dépouillant pour revêtir des indigents. S'il croît en âge, c'est aussi pour croître en bienfaisance. Le jour où il reçut son premier bénéfice dut être pour lui un jour de bonheur, ses pauvres allaient en être plus riches. Aussi y gagnèrent-ils plus que lui. La pluralité des bénéfices n'eût jamais été un scandale, s'ils n'avaient eu pour administrateurs que des hommes qui lui ressemblassent. La bienfaisance n'a jamais trop à donner.

Durant tout le cours de sa vie, ses biens appartenaient à ceux qui n'en avaient pas. On se rappelle encore avec effroi cet hiver de 1709, époque mémorable dans l'histoire des calamités du dernier siècle. Heureusement pour l'humanité, Fénelon était à Cambrai, Mérinville à Chartres, Bissy à Meaux, Sabatier à Amiens, Fléchier à Nîmes; et, précisément, cette même année, la Providence appelait Belzunce à Marseille. Encore simple prêtre, M. de Lamotte était bien loin d'avoir leurs ressources; mais sa tendre et active commisération ne se déploya pas avec moins de zèle. Les années 1739 et 1740 virent se renouveler le fléau de la famine et les prodiges de sa charité. C'eût été trop peu pour lui de n'être que généreux. Sévère pour lui-même, il allait jusqu'à se retrancher presque le nécessaire, afin d'être prodigue envers les malheureux (206).

A la plus merveilleuse sagacité pour découvrir toutes les misères, il joignait une délicatesse de soins et d'attentions qui doublait la valeur du bienfait, un plaisir vrai, tranchons le mot, une passion de bienfaisance, qui le rendait insensible à ses privations personnelles, et ne lui laissait d'affection que pour les peines d'autrui.

En 1762, le feu consuma une partie de son palais épiscopal (207): « Je n'en suis, dit-il, affligé que pour mes pauvres. » En 1773, l'explosion du magasin à poudre d'Abbeville ayant causé à cette cité des pertes immenses, M. de Lamotte, ne voulant rien changer à ses aumônes réglées, vendit ses vases et ornements sacrés. Est-il, en effet, de parure plus magnifique pour un évêque, que les larmes des indigents essuyées par ses mains? Est-il un trésor plus riche aux yeux du Maître de la nature, que cette vertu sublime de la bienfaisance, qui en est le plus noble attribut?

La charité de M. de Lamotte ne bornait point ses vues aux besoins du moment; elle aurait voulu embrasser tous les temps; et cette inquiète prévoyance de l'avenir valut à l'église d'Amiens le plus beau présent qu'elle pût recevoir de son évêque. Il appela M. de Machaut à la coadjutorie. Etait-

Abbeville fut le théâtre en 1765, les *Mémoires de la vie de M. de Lamotte*, tom. I, p, 186, les écrits du temps, même la correspondance de Voltaire, qui n'y dissimule point son embarras sur le rôle dont tout le parti philosophique se trouva chargé dans cette malheureuse tragédie.

(205) Voici dans quels termes un célèbre contemporain s'est expliqué sur cet événement. « Ce qui vient d'arriver à Abbeville est d'une nature bien différente (de l'histoire des *Calas*). Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays; or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La discrétion, la décence, surtout le respect que tout citoyen doit aux lois, oblige donc de ne point insulter au culte reçu, et d'éviter le scandale et l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute, mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies, les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement. » Ce contemporain, c'est le protecteur, l'ami de Voltaire et des philosophes, c'est Frédéric II, roi de Prusse. (Voyez *Correspond. de Voltaire*, in-8°, tom. II, pag. 343, lettre 147.)

(206) Ses principes sur la charité, dit l'auteur des *Mémoires* étaient admirables. Elle n'était pas, selon lui, digne d'un chrétien, quand elle ne s'étend qu'au sacrifice du superflu, et si elle ne va pas jusqu'à nous faire priver un peu du nécessaire. (Tom. II, p. 295.)

(207) Le roi Louis XV fit offrir à M. de Lamotte, vingt-mille francs pour l'indemniser de cette perte. M. l'évêque ne voulut point profiter de la libéralité du monarque. Nous laissons à juger lequel était le plus honorable ou de l'offre ou du refus?

ce afin de se ménager les moyens d'échapper aux sollicitudes de l'administration, et de goûter un repos légitime après des occupations laborieuses et d'éclatants succès ? Non. Il voulait perpétuer l'œuvre de sa bienfaisance; et l'on sait combien ses vœux ont été religieusement acquittés par le successeur qu'il avait, en quelque sorte, façonné à son image (208).

Une vie de quatre-vingt-douze ans, passée dans l'exercice de toutes les bonnes œuvres, était sans doute une belle apologie pour la religion, seule capable de produire un ouvrage si parfait. Aussi, amis, ennemis, tous étaient pénétrés pour M. de Lamotte d'une vénération religieuse. Ajoutons, car ce ne serait là que la moitié de son éloge, personne ne lui pouvait refuser ce sentiment de confiance et d'affection qui s'attache à ce qui est aimable.

DEUXIÈME PARTIE.

On accuse communément la vertu d'être triste et chagrine, ennemie du plaisir pour elle et pour les autres; en général peu favorable au développement des facultés de l'âme et des qualités de l'esprit.

Toutes les vues ne sont pas assez pénétrantes pour discerner l'alliage d'avec le principe, ce qui tient à l'essence même de la vertu, d'avec ce que la fragilité humaine vient trop souvent y mêler. De là, ce défaut si ordinaire, de confondre la vertu avec ceux qui la professent, et de la punir elle-même par la sévérité des jugements portés contre ceux qui l'exercent. Observons, d'ailleurs, que cette erreur tient peut-être à la délicatesse même de la vertu, plutôt encore qu'à la faiblesse de notre nature. Il n'est pas une vertu qui ne touche à son contraire. Ici, convenons-en, l'expérience semble justifier le système fameux de M. de la Rochefoucauld, et les traits piquants lancés contre notre humanité par plusieurs de nos moralistes. Par exemple, la charité qui fait profession d'embrasser tous les hommes dans un même sentiment d'amour, s'affaiblit à force de s'étendre; elle éteint la sensibilité, et va bientôt se perdre dans un vague cosmopolisme qui aime tout et n'aime rien. La modestie tombe dans le mépris de soi-même qui ôte à l'âme, avec l'enthousiasme des nobles sentiments, l'énergie nécessaire aux grandes actions. L'amour de la vérité, passion sublime qui a ses héros comme l'amour de la gloire, est sujet à tourner à l'entêtement, à la personnalité, à l'humeur; la simplicité, vertu de l'âge d'or, devient une source d'erreurs et de maux dans les siècles de fer où nous vivons. La gravité et la gaieté s'arrêtent difficilement aux bornes étroites, au delà desquelles elles ne sont plus l'une, que hauteur, l'autre, que pétulance (208*).

Mais on l'a dit souvent, et il faut bien en convenir aussi : le secret, vraiment difficile, de marcher entre deux extrêmes qui semblent se confondre, d'humaniser la vertu sans altérer son céleste caractère, et par là de la réconcilier avec l'opinion de ses censeurs, de la ramener à sa pureté virginale, ce secret n'appartient qu'à la religion. La vie de M. de Lamotte nous en offre un témoignage contemporain.

Le célèbre archevêque de Sens, M. Languet, disait de lui que c'était un des hommes les plus aimables qu'il eût jamais connus. Pas un de ceux qui le voyaient tous les jours, qui n'eût pu en dire autant.

Un trésor inépuisable de sensibilité fournissait à toutes les affections légitimes. Celle qu'il refusait à ses propres intérêts tournait au profit des autres. Les glaces de l'âge n'avaient rien pris sur la jeunesse de son âme. Quelques années avant sa mort, il perdit un de ses frères. La douleur qu'il en conçut eut besoin de s'épancher dans une lettre touchante (209). On n'y voit rien de violent, nulle exagération ; c'est un sentiment de mélancolie douce qui se plaint à Dieu de Dieu même. Ce frère en effet plein de vertus était digne de la tendre affliction dont M. l'évêque d'Amiens honora sa cendre.

Même caractère dans les regrets qu'il exprime sur la mort de son grand vicaire, ou plutôt, de son ami, M. l'abbé de Brantès. C'est l'apôtre du désert, Jérôme, pleurant son cher Népotien ; c'est Ambroise faisant l'éloge funèbre du compagnon de son apostolat (209*). La douleur d'une âme religieuse pleurant sur des morts chéris, auxquels elle doit bientôt se réunir, est moins éclatante, mais bien plus profonde, plus durable peut-être que celle qui, dépourvue d'espérance, ne trouve pas dans un tombeau froid l'aliment et le charme qui l'entretient et la soulage.

Une autre famille, qui ne lui fut pas moins chère, ce fut son chapitre. M. de Lamotte en avait fait son conseil; il déférait à ses avis : ce n'était qu'un esprit et qu'une

(208) M. de Machault, successivement son grand vicaire, son coadjuteur et son successeur. M. de Lamotte disait de lui, en le présentant à son chapitre : *Messieurs, je vous donne un autre saint Jean l'Aumônier.*

(208*) Bien souvent on ne peut pratiquer une vertu sans offenser une autre vertu. (CHARRON.)

(209) Cette lettre est rapportée dans les *Mémoires*, t. II, p. 240.

(209*) Après avoir servi avec honneur son pays et son prince dans la profession des armes, M. l'abbé de Brantès voulut servir sa patrie, et le Roi des rois dans la carrière ecclésiastique, à laquelle il se dévoua tout entier. Il mourut au mois de mai 1757, au moment où il s'occupait de la fondation d'un séminaire. M. de Lamotte adressa à tous les prêtres de son diocèse, une lettre qui contient l'abrégé de la vie et des vertus de son digne collaborateur. L'abbé de Brantès était aux yeux du monde, un fruit mûr pour l'épiscopat ; aux yeux de Dieu, il l'était pour les récompenses du ciel. Nous connaissons des personnes de son nom et de sa famille, dans lesquelles ce respectable ecclésiastique semble avoir transmis les dons de l'esprit et du cœur, qui rendirent alors sa perte si sensible.

âme. Heureuse fraternité dont la ville et le diocèse recueillent encore les fruits les plus précieux !

Ses curés n'étaient pas non plus étrangers à sa sollicitude. On a dit qu'il ne les admettait pas à sa table. Je ne chercherai pas à détourner sur des calculs d'économie le motif d'une exclusion injurieuse au sacerdoce, et condamnable si elle était prouvée ; mais comment la concilier avec des faits bien autrement caractéristiques? Le prélat qui disait : « Où trouvera-t-on l'hospitalité, si les évêques la refusent ? et où les prêtres la trouveraient-ils, s'ils ne la trouvent chez leur évêque? » Un tel prélat était-il homme à méconnaître la dignité du sacerdoce? Lui qui aimait tant à les aller chercher au milieu de leurs troupeaux, pouvait-il les laisser exposés au compromis de leur caractère et aux dangers des grandes villes, quand des affaires les appelaient auprès du premier pasteur? J'ai lu encore dans les mémoires de sa vie (210), qu'il reçut et garda trois mois dans son palais, dans son intérieur, un simple prêtre fugitif, étranger, peu aimable, sourd, presque aveugle ; et je me suis dit : Que ne faisait-il donc pas pour les siens?

Nous avons parlé de sa charité. Mais ce que nous n'avons pas dit encore, c'est qu'il y portait un désintéressement qui lui rendait cette vertu naturelle et nécessaire. Il allait jusqu'à dispenser de la reconnaissance, seul moyen de ne pas faire d'ingrats ; et se serait cru payé deux fois, s'il avait réclamé quelque retour de la part des hommes.

Avec une aussi parfaite abnégation de soi-même, il devient inutile de parler de sa modestie. L'auteur des mémoires de sa vie, qui paraît en avoir suivi tous les détails, ne craint pas d'affirmer que M. de Lamotte n'eut pas le premier mouvement d'amour-propre. « C'est, ajoute-t-il, ce que donnait à penser la manière libre et aisée dont il répondait aux compliments, et qui annonçait une âme autant à l'abri des alarmes d'une humilité qui souffre, qu'éloignée d'un orgueil qui se complaît dans les hommages qu'il reçoit. » Voilà, sans doute, une modestie bien franche, puisqu'elle va, selon l'expression d'un de nos écrivains (Fléchier), jusqu'à triompher de la modestie même ; et pourtant, vous ne la voyez jamais affaiblir dans M. de Lamotte le ressort qui pousse aux pensées nobles, aux actions généreuses. Constamment à la tête des entreprises utiles, arrivant à la fin de chaque journée avec quelques bonnes œuvres de plus. Et tandis que les parlements foudroient, que les ministres chancellent dans leurs voies tortueuses, que l'orgueilleux courtisan tremble au nom du maître, lui, semblable au juste de l'antiquité, indifférent au blâme ou à l'éloge, il brave les caprices de la multitude, les arrêts de la tyrannie, élève à la vérité un trône par-dessus les ruines mêmes de l'empire, qui déjà commence à s'ébranler (211).

Partout ailleurs, renfermé dans le cercle des devoirs de la vie civile, vous le retrouvez tel que la nature l'a fait, simple, s'oubliant lui-même, s'accommodant à tout (212), ne connaissant ni le luxe de la table, ni la somptuosité des équipages ; plus jaloux d'orner ses églises et sa bibliothèque, que sa personne et sa maison (213) ; affable et populaire, se prêtant avec une complaisance rare à tous les âges comme à toutes les professions ; s'apercevant à peine de l'importunité qui s'oubliait aisément auprès de lui (214).

Si, dans la dispute, il combattait avec chaleur pour son opinion, parce qu'il ne l'avait point prise au hasard, il était loin aussi de poursuivre son droit avec opiniâtreté, et d'en abuser par des personnalités ; ou bien, quand la question était de nature à ne pouvoir être sacrifiée à la paix ou à la politesse, la vivacité de son esprit lui fournissait une saillie qui tranchait l'entretien et lui laissait l'honneur du combat. Etaient-ce des matières qui intéressassent l'ordre public ? Toujours soumis à l'autorité, il était le premier à donner l'exemple de l'obéissance aux mesures politiques qui contrariaient le plus violemment ses affections particulières. Ainsi, après la suppression des jésuites, qu'il avait défendus avec tant de courage, nulles plaintes, pas le plus léger murmure. Il en gémit sans doute, parce qu'il ne pouvait s'en dissimuler ni le motif secret, ni les inévitables conséquences ; mais il adora en silence les décrets d'une Providence impénétrable, plein de respect pour la main qui

(210) *Mémoires*, t. II, p. 295.

(211) *Justum et tenacem propositi*, etc. L'application et le commentaire sont justifiés par un témoignage qui n'a rien de suspect, celui de l'auteur de la *Vie privée de Louis XV*, dont voici les paroles ; « Le roi Louis XV se trouva forcé par les circonstances de détruire et les Jésuites et les parlements, et de laisser l'*Etat et la religion également ébranlés, et bouleversés jusque dans leurs fondements.* » (T. II, in-8°, p. 381.)

(212) « Chez moi, disait M. l'évêque d'Amiens, je prends ce que je veux ; chez les autres, ce qu'ils veulent. »

(213) Selon lui, il n'était permis à un évêque d'être magnifique que dans deux choses, sa chapelle et sa bibliothèque. (*Mémoires*, t. II, p. 313.) Très-simple dans tout son extérieur, il était aussi très-propre, aimant mieux, disait-il, voir à ses habits un trou qu'une tache. L'air de malpropreté lui était insupportable, même dans les autres. (*Ibid.* p. 326.) Nous ne relèverions pas ces détails, peut-être minutieux, dans tout autre éloge que celui d'un évêque si remarquable par l'austérité de ses mœurs.

(214) « Il essuya entr'autres, dit l'historien de sa vie, l'importunité d'une Mlle *** pendant deux jours, et au bout d'une heure et demie d'audience, quelqu'un s'étant fait introduire, la demoiselle s'écria avec humeur : « Il est bien triste de ne pouvoir « jouir un moment de votre entretien. » Le bon évêque, en racontant ce trait, ajoutait : « C'est quel« que chose d'assommant : cependant il faut l'enten« dre, car elle veut le bien ; supportons-nous les uns « les autres. »

frappe, soumis à celle qui permet, et implorant celle qui soutient.

Ces qualités aimables recevaient encore un nouveau charme de l'heureux tempérament de gravité et de gaieté, qui faisait, en quelque sorte, le fonds de son caractère. On ferait un recueil agréable des bons mots, traits plaisants, reparties fines, compliments délicats, échappés au saint évêque, tantôt pour donner une leçon à une femme docteur, à des prédicateurs plagiaires, à un abbé mondain (215), tantôt pour corriger la sévérité d'un conseil, ou l'amertume d'un reproche (216), tantôt pour répondre à des louanges dont son humilité aurait pu s'offenser (217). Je ne connais personne à qui le comparer dans ce genre de mérite, si ce n'est Cicéron parmi les anciens, et parmi les modernes, notre Henri IV, toutefois avec la réserve que lui imposait le sentiment profond des convenances (218) ; sur quoi j'observerai que son extrême promptitude à saisir le ridicule, armant à l'instant même son esprit de l'épigramme, en aurait pu rendre les piqûres cruelles et dangereuses, si la charité n'en avait émoussé le trait (219).

Cette gaieté, assaisonnée de raison et d'atticisme, faisait l'âme de ses conversations. C'était un charme de l'entendre. Une politesse affectueuse et simple, un choix d'entretiens instructifs et agréables, adressés avec justesse ; le talent de raconter, animé par un geste pittoresque; tout en sa personne fixait les oreilles, les yeux et les cœurs. On peut juger de sa conversation par plusieurs de ses lettres rapportées dans les Mémoires de sa vie, et par quelques traits qui nous en ont été conservés ; sorte d'apophtègmes où la précision du langage est unie à l'énergie de la pensée, et dont un seul fait tout un livre. En voici que l'on peut citer sans craindre d'être prolixe. En passant par Versailles, au retour d'un voyage qu'il avait fait à la Trappe, il est rencontré par M. le cardinal de Fleury, qui l'arrête pour lui demander d'où il venait : « Monseigneur, répond M. de Lamotte, sans faire beaucoup de chemin, j'ai vu les deux bouts du monde, la cour et la Trappe. » Une autre fois, rendant compte d'un violent orage qui l'avait retenu dans l'église de Saint-Denis : « Il me semblait. disait-il, que par le

(215) Une dame se mêlait de dogmatiser sur les questions de la grâce, M. de Lamotte lui envoya la *Somme* de saint Thomas, en latin. — Un prédicateur se laissait complimenter sur un sermon pris dans un auteur connu. M. d'Amiens, à qui il demandait son avis, lui répondit : J'entends toujours ce sermon avec un nouveau plaisir. — Pendant qu'un autre plagiaire prêchait, un chien vint à aboyer ; comme on le voulait forcer à se taire : « Laissez, laissez, dit M. de Lamotte, il fait son métier, il crie au voleur. » — Un autre s'applaudissait d'un sermon vraiment ridicule : « Vous avez fait de votre mieux, » lui dit M. d'Amiens. Le personnage ne sentit point l'épigramme. — Un abbé étalait sous les yeux de l'évêque, *un nécessaire* à la dernière mode, dont il venait de faire acquisition : « Il y manque quelque chose, » dit M. de Lamotte, — Eh quoi donc, Monseigneur ? — La boîte à rouge. »

(216) Une dame le consultait sur l'usage du rouge. Voici la réponse de Mgr de Lamotte : « Les uns vous l'interdisent, et vous les trouvez trop sévères ; les autres le permettent, et on les trouve trop relâchés. J'ai, moi, un avis mitoyen : je permets d'en mettre d'un côté. »

Il avait à se plaindre d'un économe qui prodiguait la dépense. M. de Lamotte lui écrivit : « J'ai peur que vous ne soyez plus rempli que moi du mépris des richesses ; et il ne faut pas que vous l'emportiez sur votre évêque. »

(217) Après une mission faite à Aix, on le complimentait sur les succès qu'il avait obtenus. Il répond : « Quoiqu'on en dise, je n'ai pu seulement leur apprendre à ne pas dépouiller les passants : voyez dans quel état ils m'ont mis. » C'est que les peuples de cette contrée avaient déchiqueté sa soutane et son manteau, comme pour en faire des reliques. — Un des directeurs de son séminaire, le haranguant, l'avait loué à l'exorde et à la péroraison. « Votre discours est bon, lui dit M. de Lamotte, pourvu qu'on le prenne comme on sert le poisson, entre tête et queue. »

(218) Les bons mots de l'orateur romain nous ont été conservés par ses historiens (*Voy.* Plutarque, Middleton, Prévost, Franc. Marcodurand, édit. Weston) d'après un de ses affranchis, qui en avait fait le recueil, au rapport de Quintilien. (*Instit. Orat.*, l. VI, c. 3.) Ceux du bon roi ont été recueillis, tant dans un vol. in-12, publié sous ce titre : *Histoire des amours de Henri IV, avec un recueil de lettres, d'anecdotes, de bons mots*, etc. Colog. 1667, composé par Marguerite de Lorraine, et réimprimé au tom. IX des *Amusements de campagne*, que dans un volume intéressant, imprimé chez Prault (Paris, 1775) sous ce titre : *Esprit d'Henri IV*.

Les bons mots de M. de Lamotte ajouteraient un volume piquant, à la collection des *Ana*. En voici quelques-uns. S'étant fait raser par un barbier maladroit, M. de Lamotte s'aperçoit que le sang coule, il rappelle l'opérateur, en lui disant : « Je vous ai payé la barbe, voici pour la saignée. » Celui-ci cherche à s'excuser, en répondant qu'il y avait là un bouton. « Oui, répliqua M. de Lamotte, parce qu'il y avait un bouton, vous avez voulu faire la boutonnière. » — Dans un repas, on lui avait présenté de la liqueur ; c'était de l'huile de Vénus, mais on avait cru, par respect pour l'évêque, devoir en taire le nom. Quand enfin ce nom eut été déclaré : « C'est pour cela, dit M. de Lamotte, que j'en prendrai volontiers; il ne faut rien négliger pour la détruire. » — Dînant chez un ecclésiastique, on parut s'étonner qu'il y eût de très-bon vin : « Aussi, ne voyez-vous pas, dit M. de Lamotte, qu'il s'en défait. » — Il n'aimait ni les drogues, ni les médecins. Sur les premières : « C'était, disait-il, une attention de la Providence de les avoir rendues amères pour en dégoûter. » — Un jour qu'il était incommodé, on lui annonce son médecin : « S'il a besoin de moi, répond le malade, faites-le entrer. » — A un prélat qui le quittait après un long séjour à Amiens : « Je vais, lui dit-il, commencer à vieillir. » — Il écrivait à M. de Fleury, archevêque de Tours : « Malgré mon grand âge, je suis toujours fleuri, » etc., etc.

On a mis sur le compte de M. d'Amiens, bien des anecdotes que son historien a désavouées. Toujours est-ce ici le cas de dire qu'on ne prête qu'aux riches.

(219) M. d'Amiens en convenait : « Si l'on m'avait fait évêque à trente ans, disait-il quelquefois, j'aurais tourmenté le monde. »

bruit majestueux de son tonnerre, au milieu du silence de tant de rois et de princes dans leurs tombeaux, Dieu voulait encore se faire respecter de leurs cendres, et se glorifier de son immortalité. » Bossuet, parlant du haut de la tribune sacrée, ne se serait pas exprimé avec plus de noblesse et de grandeur.

On conçoit sans peine avec quelle facilité les anecdotes devaient échapper d'une mémoire de quatre-vingts ans, vaste réservoir où se trouvaient contenus et le siècle héroïque de Louis XIV, et le siècle si mélangé de Louis XV. Aussi ne le quittait-on pas, sans chercher à le retrouver.

Ce concours de tout ce qui imprime le respect avec ce qui concilie l'amour, avait fixé dès longtemps sur M. de Lamotte les hommages de toute la France. Partout son nom était accompagné des épithètes les plus honorables. On aimait à chercher, parmi les noms les plus distingués des siècles passés ou du siècle présent, des objets de comparaison avec notre prélat. Si l'on vantait le zèle apostolique du fameux archevêque de Milan, c'était pour ajouter que jusqu'à M. d'Amiens, il avait été inimitable. Parlait-on de la douceur de l'évêque de Genève, et de son talent à faire des conversions? on racontait aussitôt celle de M. Gresset, et l'illustre conquête qu'elle avait apportée à la religion. Des lettres spirituelles de Fénelon, comme étant un modèle de sagesse et d'onction? on montrait celles que l'on avait reçues de M. d'Amiens. Des savantes apologies du christianisme par les évêques de Boulogne et du Puy? on se rappelait et ses lettres pastorales et la belle instruction contre les incrédules, dont on voit le plan dans les mémoires de sa vie. Des succès que quelques évêques avaient obtenus dans l'éloquence de la chaire et dans l'art du panégyrique? on n'avait pas oublié que M. Languet après l'avoir entendu prononcer, par-devant l'assemblée du clergé, le panégyrique de saint Vincent de Paul, s'était écrié : *M. d'Amiens nous a tous enlevés.*

Amiens, Paris, la cour et la ville, Français, étrangers, tous n'avaient qu'un seul langage. Le roi Louis XV, la reine (la vertueuse Leczincka), M. le dauphin et son auguste compagne, le pieux duc de Penthièvre, surtout, n'en parlaient qu'avec les expressions du plus tendre attachement; et par une sorte d'anticipation prophétique sans doute, ne le désignaient plus que par le titre sous lequel un jour, peut-être, il sera proposé aux hommages de la France (220).

Vous avez voulu, Messieurs, prévenir cette époque solennelle, en proposant son éloge à l'émulation des amis de la vertu. Par cela seul, vous lui avez rendu un hommage bien supérieur au plus éloquent de nos panégyriques. « Enfin (pouvons-nous dire, comme autrefois un Athénien sur le juste Aristide), enfin, le jour est donc arrivé où la vertu courageuse et modeste reçoit sa récompense. » Cet hommage, rendu trente-quatre ans après la mort de celui qui en est l'objet, en devient encore plus honorable pour lui, et pour vous, Messieurs; il prouve que le temps et les révolutions ne peuvent rien sur les illustres mémoires, ni sur les cœurs reconnaissants.

(220) M. le duc de Penthièvre, passant par Amiens en 1783, visita la cathédrale. On lui proposa de le conduire à la sépulture de M. de Lamotte. « Ma première occupation, répondit le prince, a été, en entrant dans cette église, de prier pour lui, ou plutôt de le prier lui-même d'intercéder pour moi. »

NOTICE HISTORIQUE SUR Mgr FEUTRIER,

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), évêque de Beauvais et ministre des cultes, né à Paris le 2 avril 1785, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice sous l'abbé Emery, et fut nommé secrétaire général de la grande aumônerie, par le cardinal Fesch, alors grand aumônier de France; il fut aussi désigné, par l'influence du même cardinal, pour être membre du concile convoqué à Paris par Napoléon, à l'effet de régler les différends survenus entre le gouvernement français et le pape Pie VII, et il contribua beaucoup à la résistance que cette assemblée opposa aux volontés de l'empereur. Plus tard Feutrier fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on faisait parvenir au saint-père et aux cardinaux retenus en captivité. Lors de la première restauration, Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, grand-aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier, qui fut confirmé dans sa place à la grande aumônerie par Louis XVIII. Il la quitta durant les Cent-Jours, malgré les instances du cardinal Fesch, puis fut réintégré après la seconde rentrée du roi. Il fut fait bientôt chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis, puis curé de la Madeleine, paroisse un peu négligée sous un prédécesseur valétudinaire, et dans laquelle il sut ranimer la piété et la charité des fidèles par son zèle et son activité infatigables. De toutes parts on accourait entendre ses sermons, composés avec un talent remarquable. Le 8 mai 1821, il prononça dans la cathédrale d'Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, qui fut tellement goûté qu'on lui demanda,

deux ans après, de venir le prononcer de nouveau. L'abbé Feutrier s'attacha aussi, en sa qualité de vicaire général de la grande aumônerie, à répandre l'instruction religieuse parmi les soldats en garnison à Paris, et il savait prendre un langage approprié à leur profession. Le 25 août 1822, il fit, devant l'académie française, à Saint-Germain l'Auxerrois, le panégyrique annuel de saint Louis, sujet rebattu dont il eut le talent de rajeunir plusieurs détails. En février 1823, Feutrier fut nommé vicaire général du diocèse de Paris et membre du conseil de l'archevêque, Mgr de Quélen, puis appelé, le 26 janvier 1826, au siége épiscopal de Beauvais, et sacré le 26 avril suivant. Promu, au commencement de l'année 1828, au ministère des affaires ecclésiastiques, qui venait d'être séparé de celui de l'instruction publique, Feutrier prit beaucoup de part aux discussions parlementaires, ainsi qu'aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de vives réclamations de la part de l'épiscopat et du clergé français. On sait que des deux ordonnances, l'une fermait les petits séminaires dirigés par les jésuites, l'autre mettait plusieurs entraves aux autres petits séminaires. On a reproché au ministre d'avoir eu recours à de petites ressources et à des moyens équivoques pour persuader à ses collègues que l'intention du souverain pontife était qu'ils se soumissent aux ordonnances. On assure qu'elles furent pour lui plus tard une source d'amers regrets. Il quitta le ministère au mois d'août 1829, et retourna dans son diocèse avec une pension de 12,000 francs et les titres de comte et de pair de France. Sa santé s'était altérée depuis graduellement, et il fit, pour consulter les médecins, un voyage à Paris, où il arriva le samedi 26 juin 1830. Le dimanche matin on le trouva mort dans son lit. L'autopsie du cadavre fit reconnaître que cette fin subite était due à un épanchement au cerveau. Ses obsèques furent célébrées à l'Abbaye-aux-Bois, et son corps fut transporté dans la cathédrale de Beauvais. M. Feutrier était membre de la Légion d'honneur. On a de lui : *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc, pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le* 8 *mai* 1429, *prononcé dans la cathédrale de cette ville le* 8 *mai* 1821, *et le* 8 *mai* 1823, Orléans, 1823, in-8°; *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry*, qui devait être prononcée à un service dans l'église Sainte-Madeleine, qui n'eut point lieu, 1822, in-8°; *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2ᵉ édit., Paris, 1821, in-8°.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE Mgr FEUTRIER,

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

—

I. MANDEMENT

Pour le Carême de 1827.

SUR L'IRRÉLIGION.

Une des obligations les plus essentielles du sublime ministère que nous exerçons au milieu de vous, nos très-chers frères, c'est de reconnaître par nous-mêmes le troupeau qui nous est confié, de visiter les églises que nous sommes chargés de diriger, et d'aller vous porter les paroles de la consolation et du salut. La charité d'un pasteur des âmes ne consiste pas en de vaines formules et en des sentiments stériles ; elle ne serait pas véritable et sincère, si elle n'était active et généreuse, et si elle ne se manifestait par les œuvres du zèle et du dévouement, suivant le précepte de l'Apôtre bien-aimé : *Non diligamus, verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III, 18.) Ainsi le Sauveur des hommes, notre maître et notre modèle, parcourait les bourgades de la Judée prêchant l'*Evangile de paix* (*Ephes.*, VI, 15), guérissant les langueurs et les maladies, et opérant des miracles où éclatait plus encore sa bonté que sa puissance : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.* X, 18.)

Ce devoir précieux et cher à notre cœur, nous avons commencé à l'accomplir, et nous avons consacré une portion de l'année qui vient de s'écouler aux travaux d'un saint apostolat; l'étendue de ce diocèse ne nous a pas permis de le parcourir en entier; et notre vive impatience ne sera satisfaite que lorsque nous aurons acquitté toute la dette contractée envers chacune des paroisses placées sous notre houlette pastorale ; mais déjà nous avons pu nous rendre compte de vos dispositions les plus secrètes, étudier les facilités ou les résistances que l'œuvre du Seigneur rencontrerait en vous; sonder vos plaies et rechercher les remèdes propres à les guérir; mesurer, pour ainsi parler, le fardeau redoutable qui nous est imposé. Hélas! N. T. C. F., nous n'avons eu que trop d'occasions d'être émus de vos besoins, d'être attendris sur vos maux ; et le specta-

cle des ravages que l'irréligion a faits parmi nous, et des prévarications graves et fréquentes qui partout frappent les regards, a excité notre compassion, et est devenu devant le Seigneur le sujet de nos gémissements et de nos larmes. Vous connaissez comme nous les malheurs de notre époque, le refroidissement de la foi, l'ignorance profonde des vérités nécessaires au salut, l'indifférence déplorable sur les intérêts les plus graves de l'homme et du chrétien, la licence des mœurs qui infecte tous les états et tous les âges, les désordres d'une jeunesse qui semble n'être entrée dans la vie que pour la souiller par tous les excès, et d'une vieillesse qui dans sa décrépitude et sur le bord du tombeau, blasphème encore le Dieu qui juge les vivants et les morts. Vous savez que le jour du Seigneur, en honneur chez les nations infidèles, est parmi nous profané par le travail, la dissipation et les scandales; que les plus saintes observances sont ouvertement violées; que des mariages, privés des bénéditions de l'Eglise, provoquent les vengeances du Très-Haut; que les tribunaux de la réconciliation, abandonnés et déserts, semblent n'être plus dans nos temples que les monuments d'une discipline vieillie, et comme un dernier vestige d'un temps qui n'est plus; qu'on rencontre à peine un petit nombre de chrétiens qui viennent se nourrir du froment des élus; que la vie, même à l'égard de ceux qui ont conservé quelque retenue dans leur conduite et prétendent à la réputation d'hommes de bien, s'écoule comme une illusion méprisable, sans pensées graves, sans rapport à l'éternité, et que la mort, sans regrets, sans expiation, sans sacrement, n'est trop souvent que le dernier acte de leur impiété et que leur plus grand scandale. Nous avons interrogé vos pasteurs sur les succès de leurs pieux efforts et de leur zèle infatigable, et ils ont laissé échapper des soupirs; et leur silence ne nous a que trop révélé que les peuples commis à leur garde avaient abandonné la loi du Seigneur, et n'écoutaient plus la voix des ministres envoyés pour les instruire, pour les convertir et pour les sauver : *Dereliquerunt legem meam, quam dedi eis, et non audierunt vocem meam.* (*Jer.*, IX, 13.)

Et nous aussi, N. T. C. F., nous avons ressenti une douleur non moins vive que celle du prophète; nous nous sommes écriés avec lui : Qui nous donnera une source de larmes intarissables, et comment ne pas gémir et le jour et la nuit? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo die ac nocte.* (*Jer.*, IX, 1.) A la vue de tant d'ossements arides et desséchés, nous avons frémi, notre âme est tombée dans la défaillance, et nous nous sommes demandé si ces ossements pouvaient se ranimer encore, revivre et former une armée florissante? *Fili hominis, putas-ne, vivent ossa ista.* (*Jer.*, XXXVII, 3.) Peu s'en est fallu que nous n'ayons envisagé avec amertume la vocation nouvelle que nous avons reçue de la Providence, et que nous n'ayons fait entendre les mêmes plaintes que Moïse : Pourquoi, Seigneur, avez-vous affligé votre serviteur? pourquoi nous avez-vous envoyé vers un peuple indocile et rebelle? et quels fruits l'Eglise retirera-t-elle de notre dévouement et de nos travaux? *Cur afflixisti servum tuum? et cur imposuisti pondus universi populi hujus super me?* (*Num.* XI, 11.)

Mais non, N. T. C. F, ce langage n'a pas été longtemps sur nos lèvres, et le découragement a bientôt cédé la place à des sentiments plus dignes de la religion et de vous; un père ne désespère jamais du salut de ses enfants, et un évêque n'est-il pas le plus tendre et le plus compatissant des pères? Nous n'avons pas cru que vous fussiez les lâches déserteurs de la foi de vos aïeux, et les adversaires de ce culte sacré, descendu du ciel pour le bonheur de la terre. Nous n'avons pas cru que vous pussiez voir d'un œil indifférent la décadence de la religion et la chute épouvantable de *cet arbre de vie* (*Apoc.*, XXII, 2), qui, planté par une main divine, couvre depuis tant de siècles nos contrées de son ombrage tutélaire, et dont *les feuilles*, dit l'Esprit-Saint, *sont la guérison des nations.* Nous n'avons pas cru que vous eussiez rejeté le Seigneur, ni refusé d'entendre les oracles de la Sagesse éternelle : *Recede a nobis et scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXII, 14.) Votre foi est affaiblie, elle n'est pas éteinte; vos mœurs sont en opposition avec la loi qui les condamne, mais vous ne contestez pas l'autorité sacrée du Législateur suprême; vous êtes des chrétiens infidèles, mais non pas des incrédules; votre maladie est grave, sans doute, mais vous n'êtes pas endormis du sommeil de la mort. Et que signifierait donc l'accueil empressé et flatteur que nous avons reçu de vous dans nos courses apostoliques, un concours si nombreux sur notre passage, une pieuse affluence dans nos temples, cette attention édifiante quand nous vous parlions au nom du Seigneur, l'émotion qui se peignait sur vos visages; ces promesses solennelles de revenir au Seigneur, si ces témoignages n'étaient pas les signes non équivoques de votre amour pour la religion? Habitants des campagnes, vous la portion la plus chère de notre troupeau, qui oserait vous accuser d'indifférence pour le culte de Dieu, à la vue de ces temples, l'honneur de vos hameaux, reconstruits et restaurés par vos soins; de ces presbytères dont vous vous empressez de relever les ruines, de ces sacrifices que vous vous imposez pour décorer vos églises et pour subvenir à l'entretien de vos pasteurs? Ah! ils ne vous connaissent pas ceux qui penseraient que la foi a péri dans vos cœurs; ils n'ont pas été les témoins de vos pieuses et vives instances pour obtenir le bienfait d'un curé; ils n'ont pas vu votre douleur profonde quand la pénurie des sujets nous empêchait de satisfaire à votre religieuse impatience; ils n'ont pas entendu votre langage éloquent dans sa simplicité. « Qu'est-ce, nous avez-

vous souvent dit, qu'une paroisse sans pasteur? Qui apprendra, si ce n'est lui, à nos enfants qu'il faut craindre Dieu et nous respecter? Qui adoucira nos peines, et nous aidera à vivre et à mourir? » Pourrions-nous passer sous silence encore cette scène attendrissante, et qui ne s'effacera jamais de notre souvenir, où, sur le théâtre même d'un violent incendie et au milieu des décombres fumants de leurs chaumières, les habitants d'un hameau ravagé par les flammes, oubliant leurs propres malheurs et ceux de leur famille, se hâtèrent de diriger nos pas vers les ruines de leur église consumée, pour nous dire avec l'accent du désespoir: « Qu'importent nos chaumières ! rendez-nous une église où nous puissions aller gémir, prier et pleurer ! »

Bon peuple ! hommes simples et droits, vous n'êtes pas faits pour l'incrédulité ! C'est en vain que les ennemis de notre culte s'efforcent de pervertir votre sens, de dépraver votre raison, et de corrompre vos cœurs. Formés à l'image de Dieu, vous repoussez avec horreur tout ce qui n'est pas la vérité. On a pu vous égarer un instant, mais non effacer ces caractères sacrés empreints dans vos âmes ; vous comprenez, plus encore par sentiment que par un raisonnement pénible, que tout est faux dans le système de l'impie, que la justice et la vertu ne sont pas des chimères, qu'il n'y a plus de société et de famille là où il n'y a plus de morale, qu'il n'y a plus de morale quand la religion est éteinte dans les consciences, que le prêtre empêche plus de crimes que la justice ne punit de criminels, et qu'avant d'oser douter qu'un Dieu gouverne le monde, il faudrait détruire l'ordre et l'harmonie qu'il a établis sur la terre, contraindre les cieux de ne plus raconter sa gloire, et effacer le nom redoutable du Créateur de l'univers, gravé en traits de lumières sur la voûte du firmament.

Si nous sommes quelquefois effrayés en considérant les piéges semés sous vos pas, et les ténèbres dont cherchent à vous environner les apôtres de l'erreur et du mensonge, nous trouvons dans votre simplicité et dans votre bonne foi un motif de confiance et de sécurité. On pourra vous dire que la religion est ennemie de vos institutions sociales, et qu'elle prétend intervenir dans l'administration des choses de la terre; mais vous avez lu dans l'Evangile cet oracle éternel : Mon royaume n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.* XVIII, 36.) Vous n'ignorez pas que la religion dirige les âmes, réprime les passions, inspire tout ce qui est grand, noble, généreux, commande ce qui est bien, défend ce qui est mal ; vous n'ignorez pas qu'elle est la conservatrice et la sauvegarde des Etats, en retranchant les vices et les désordres qui les minent sourdement, en sanctifiant et consacrant les liens politiques, en inspirant les vertus qui sont l'énergie et la vigueur des empires, en dilatant le cœur du riche, et lui promettant le ciel pour un seul bienfait, pour un verre d'eau donné à l'indigent; mais qu'elle ne règle pas la forme des gouvernements, ni ne dicte pas les lois qui régissent vos affaires et vos fortunes. Et ici, N. T. C. F., qui de vous ne s'est rappelé les exhortations de son pasteur, tant et de si touchantes homélies sur la nécessité de bien faire, de vivre dans la concorde et dans la paix, de s'aimer en frères, de pardonner les injures, d'être bon fils, bon époux, bon maître, bon père, sans que jamais vous ayez entendu sortir de la bouche de l'homme de Dieu un seul mot sur la politique du monde, ni une autre leçon que celle de craindre le Seigneur, d'être irréprochable devant les hommes et de respecter le roi : *Omnes honorate, fraternitatem diligite, Deum timete, regem honorificate.* (I *Petr.*, II, 17.)

Qu'on vous dise que la religion s'oppose au progrès des lumières et au développement de l'industrie ; peut-être vous n'avez pas appris dans l'histoire que les vraies lumières en tout genre ont été répandues par l'Evangile ; que l'Eglise a recueilli les monuments des lettres et des sciences, et les a sauvés de la barbarie ; que des pontifes illustres ont été les protecteurs généreux du savoir et du génie ; et que les plus belles découvertes et les inventions les plus utiles dans les sciences et dans les arts, sont un bienfait de ce clergé que l'ignorance et l'ingratitude calomnient; mais vous refuserez de croire que la religion, votre première institutrice, qui ouvre des écoles pour votre instruction, et met dans vos mains les livres les plus propres à diriger votre vie, puisse proscrire la véritable science ; vous ne croirez pas que cette religion, si pleine de compassion pour le pauvre, et qui s'occupe avec tant de sollicitude de ses besoins, veuille vous interdire les moyens légitimes de soutenir votre existence et de pourvoir aux nécessités de vos familles.

Et si on cherche, N. T. C. F., à affaiblir votre confiance dans vos prêtres, à les peindre sous d'odieuses couleurs, si on les accuse d'intolérance, de sévérité outrée, et d'affecter une insupportable domination, vos cœurs répondront, et votre reconnaissance les justifiera. N'êtes-vous pas habitués à les regarder comme vos amis les plus sûrs, à les consulter dans vos doutes, à les invoquer comme des consolateurs dans vos peines et dans vos angoisses? Et s'ils étaient tels que la malignité se plaît à les représenter, vos plaintes ne seraient-elles pas parvenues jusqu'à nous ? Aurions-nous, au contraire, été tant de fois émus par les témoignages de l'affection, de l'attachement et de la vénération que vous portez à vos guides dans les voies du salut, et serait-ce pour chaque paroisse de ce diocèse un événement de deuil et de désolation, toutes les fois que nous sommes contraints de lui enlever le pasteur qu'elle révérait et qu'elle chérissait ?

Il n'y a donc pas lieu de craindre, N. T. C. F., que les ennemis de la religion réussissent dans leurs complots contre le Christ,

et pervertissent cette contrée; leurs efforts seront vains, et ils ne recueilleront que la honte et la confusion : *Abierunt in confusionem fabricatores errorum* (*Is.*, XLV, 10.) Tous, vous voulez le maintien et la conservation de la foi de vos pères. Magistrats, chefs de familles, riches, indigents, vous qui arrosez nos champs de vos sueurs, et vous dont les travaux sont consacrés aux arts et à l'industrie, vous réclamez également le triomphe de cet Evangile divin, le trésor du pauvre, la consolation de l'infortuné, le frein de l'homme vicieux, la pierre ferme des sociétés. Vous jurez dans vos cœurs de transmettre fidèlement à ceux qui vous suivront le dépôt que vous avez reçu, de vous rallier plus que jamais autour de l'étendard de la rédemption et sous la bannière de la croix, par laquelle le monde a été vaincu et par laquelle il a été sauvé, de demeurer chrétiens au prix de tous les sacrifices et en dépit des invectives des méchants, des blasphèmes des impies, et des sacriléges attentats de l'irréligion : *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.*

Toutefois, N. T. C. F., gardez-vous d'une illusion funeste et qui compromettrait vos plus chers intérêts : ces généreux sentiments et les vœux que vous formez pour la restauration de notre culte ne rendraient pas à l'Eglise son antique splendeur : le dévouement de votre pontife et de vos pasteurs, leurs travaux et leurs veilles ne suffiraient pas seuls à ressusciter la foi, la piété et les bonnes mœurs; votre concours est aussi nécessaire; la cause de la religion périrait, si vous ne la protégiez; elle revivra, si vous ne lui refusez pas votre généreux appui.

Secondez-nous donc de tout votre pouvoir, N. T. C. F.; opposez une digue à ce torrent dévastateur qui menace de tout envahir : les ennemis de Dieu conjurent la ruine de son Eglise; levez-vous et volez à sa défense. Ne vous laissez pas surprendre par les suggestions perfides de ces hommes pervers, qui n'ouvrent la bouche que pour décrier la vertu; repoussez avec indignation les productions de ces écrivains trop coupables qui cachent le poison sous les fleurs, corrompent leur siècle par des ouvrages licencieux ou impies, et prétendent parvenir à la gloire et à la célébrité par la dégradation et par l'opprobre; que vos maisons soient des sanctuaires de paix, de justice et d'innocence; que les désordres et les scandales en soient soigneusement bannis; qu'on retrouve dans vos familles quelques vestiges des mœurs qui réjouirent l'Eglise à son berceau; que vos enfants n'aient besoin, pour devenir de fervents chrétiens, que de marcher sur vos traces et d'imiter vos exemples. Au défaut de ces connaissances qui font les docteurs et les apôtres, opposez vos vertus : le plus beau panégyrique de la religion, c'est de la pratiquer; et elle serait encore vénérée, si pour commander l'admiration, il lui suffisait de montrer ses disciples à ses détracteurs : *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum.* (*Tit.*, II, 7.) Soutenez toutes les institutions qui ont pour objet de prévenir la décadence de notre culte; préparez surtout par d'abondantes largesses des coopérateurs et des successeurs à ces vieillards du sanctuaire, courbés sous le poids des ans et des travaux, couverts des honorables cicatrices de la persécution, et qui s'élèvent au-dessus des ruines de l'Eglise comme des cyprès isolés parmi des tombeaux, et vous aurez la gloire d'avoir sauvé la religion et la patrie; et quand la véritable source de la vie sociale est tarie parmi nous, vous aurez rouvert de nouveaux canaux pour la communiquer à toutes les classes de la société.

Et vous, nos vénérables coopérateurs, pasteurs de ces âmes que Jésus-Christ a aimées jusqu'à les racheter de son sang, ne laissez pas vos courages s'abattre ni votre ardeur s'affaiblir; prenez confiance dans ce Dieu, qui *a promis de glorifier les humbles et de les planter pour les faire fleurir.* (*De Civ. Dei*, lib. XVIII, cap. 51.) N'oubliez pas *que l'Eglise poursuit son pèlerinage entre les persécutions de la terre et les consolations du ciel; vous êtes revêtus des armes de lumières* (*Eph.*, VI, 11); triomphez des vices et des passions des hommes par l'onction de vos discours et l'autorité de vos vertus; détrompez vos frères de leurs erreurs, éclairez-les sur leurs véritables intérêts, montrez-leur tour à tour et le Dieu qui punit et le Dieu qui pardonne; que tout prêche en vous, et vos paroles, et votre charité, et votre zèle, et votre désintéressement; que votre éloquence parte du cœur, que les accents de votre voix n'aillent pas seulement frapper les oreilles, mais qu'ils pénètrent jusqu'au fond des âmes. *O Pasteurs!* vous dirai-je avec le pieux archevêque de Cambrai, *loin de vous tout cœur rétréci! élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères; ce n'est pas assez, soyez mères; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur* (1).

Nous terminerons cette instruction, N. T. C. F., en vous conjurant de vous rappeler les devoirs que la religion impose dans ces jours de pénitence; votre fidélité à exécuter une loi aussi ancienne, aussi solennelle, aussi universelle que celle du jeûne et de l'abstinence dans le saint temps du carême, sera le gage que vous donnerez à Dieu de votre sincère retour vers lui, et la garantie des sentiments qui remplissent vos âmes, et dont nous nous sommes rendus l'interprète. L'année dernière nous avons remis sous vos yeux vos obligations dans ces jours de grâce, de miséricorde et de salut, et l'esprit dans lequel vous devez vous en acquitter. Nous vous exhortons à méditer surtout cette

(1) *Sacre de l'Electeur de Cologne*, I part.

parole d'un grand docteur : En même temps que vous vous abstiendrez des aliments prohibés par la loi, ne soyez pas moins attentifs à vous abstenir du péché; voilà le jeûne général, le jeûne parfait, le grand jeûne des Chrétiens : *Jejunium magnum et generale est abstinere ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus sæculi*, *quod est perfectum jejunium* (*S. Aug.*, tract. 17 *in Joan.*)

II. MANDEMENT

Pour le Carême de 1828.

SUR LE MINISTÈRE PASTORAL.

Dans l'instruction que nous vous adressions l'année dernière, au commencement de la sainte quarantaine, nos très-chers frères, en déplorant la décadence de la vertu et de la piété, nous aimions à reconnaître cependant que la foi n'avait pas péri dans les âmes, et nous citions avec éloge et avec une douce consolation, comme un témoignage frappant des sentiments qui vivent dans vos cœurs, cette disposition générale des esprits dans toutes les portions de ce diocèse à ressentir vivement la privation des solennités de notre culte et des secours de la religion; à estimer un pasteur un bien au-dessus de tous les biens. Sans doute. N. T. C. F., nous dirons avec vous : Malheur à la paroisse réduite à une disette spirituelle plus redoutable que la famine qui tue les corps; malheur à la paroisse qui ne possède plus dans son sein celui qui, suivant les décrets de la Providence, doit être le soutien de la foi, le précepteur de l'enfance, un apôtre, un guide, un ami et un père! mais qu'il nous soit permis d'ajouter aujourd'hui, pour votre instruction : Malheur à la paroisse infidèle et coupable qui, ayant obtenu de la bonté du Seigneur cette grâce précieuse, ne s'en montrerait pas reconnaissante et abuserait d'un si grand bienfait! A quoi serviraient les travaux d'un pasteur, s'il *portait* seul *le poids du jour et de la chaleur* (*Matth.*, XX, 12), si une déplorable indifférence endormait le troupeau sur ses plus graves intérêts? Le ministère évangélique ne serait-il pas frappé d'une désolante stérilité? Parcourons les fonctions du prêtre de la loi nouvelle; ce tableau rapide suffira pour vous convaincre que les bonnes paroisses peuvent seules faire les pasteurs utiles. Ecoutez-nous quelques moments, ô vous qui avez conservé les traditions de vos pères, dont les mœurs sont simples et pures, et que des doctrines de vanité et de mensonge n'ont pas séduits; et si quelqu'un s'est laissé surprendre, qu'il nous écoute aussi : *Audite, dilectissima viscera Christi.... qui non respicitis in vanitates et insanias mendaces; et qui respicitis, audite ne respiciatis.*

Un pasteur, selon les enseignements de la foi, est l'intercesseur des hommes auprès de Dieu, et comme un être intermédiaire entre le Créateur et la créature (2); il ne se contentera pas d'acquitter la dette personnelle de la prière, de traiter avec le ciel les intérêts du peuple, de porter jusqu'au trône de l'Eternel les vœux et les besoins du troupeau; mais il s'efforcera d'attirer les fidèles dans le lieu saint, de réveiller en eux un zèle salutaire pour la sanctification des jours consacrés au Seigneur; il se montrera jaloux d'embellir la maison de Dieu, de décorer les autels, d'environner d'éclat le culte public; il emploiera et ses propres épargnes et les offrandes de la piété, non à éblouir par une magnificence déplacée, mais à entretenir le respect et à soutenir la foi par une noble et élégante simplicité et par la majesté du service divin. Quel spectacle plus imposant en effet que celui de ces cérémonies religieuses, où, dans un temple orné avec goût et avec décence, l'oreille est frappée par le chant grave et mélodieux des cantiques, où l'œil contemple avec ravissement, au milieu d'une édifiante jeunesse, un pasteur portant dans tout son extérieur la ressemblance d'un prophète, et sur le front la dignité de son sacerdoce, où tous les sens sont émus par l'innocent appareil d'une pompe auguste et sacrée; où la victime immaculée paraît être offerte à Dieu, non par un homme, mais par un ange revêtu d'une forme mortelle! N'a-t-on pas raconté que, plus d'une fois, l'impiété même avait été vaincue à l'aspect de nos fêtes chrétiennes, et que des larmes d'attendrissement avaient coulé des yeux d'un écrivain trop célèbre, qui, dans le silence de la solitude, insultait à la foi de nos pères, et contestait à la religion son pouvoir?

Nous nous sommes trompé, N. T. C. F.; non, la piété du pasteur, le recueillement des lévites, la parure de l'autel, la sainte magnificence des cérémonies n'imprimeront jamais au culte public ce caractère imposant et solennel qui remue jusqu'au fond des cœurs : tout ce spectacle est muet et froid sans le concours des fidèles. Eh! qu'importent de vaines décorations, des chants graves et harmonieux, si la solitude règne dans le lieu saint; si la voix d'un peuple nombreux ne se mêle pas à la voix du prêtre, et si le scandale d'un temple délaissé contraste avec le recueillement du sanctuaire? Qu'importent les témoignages extérieurs de la ferveur des ministres, quand les assistants sont indifférents et distraits, murmurent de la longueur d'un office déjà peut-être trop rapide, quittent brusquement un sacrifice imparfait, et semblent n'être accourus dans le lieu saint que pour insulter devant sa face le Dieu redoutable, et pour transgresser à ses pieds ses ordonnances? N'est-il pas même à craindre que la foi du prêtre ne finisse par s'affaiblir et s'éteindre; qu'il ne devienne semblable au peuple, et que, par un nouveau et désastreux scandale, il ne s'acquitte bientôt, avec une effrayante insensibilité, et quelquefois avec une précipitation

(2) *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini; et dicent* : *Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Joel.*, II, 17.)

indécente, des fonctions les plus sacrées du sacerdoce?

O mon Dieu, préservez votre ministre de la plus dangereuse tentation, conservez-le comme un sel pur au milieu de la corruption universelle, et que votre nom ne soit pas blasphémé à cause de ceux-là mêmes qui sont chargés d'en soutenir l'éclat et d'en augmenter la gloire (3).

Et vous, qui vous honorez du titre de chrétiens, ne refusez donc plus à vos frères le tribut de votre recueillement et de votre piété, aux justes un salutaire exemple, un motif de conversion aux pécheurs, un encouragement à vos prêtres, à nos solennités leur plus belle décoration. Jeunes personnes, que votre modestie, votre innocence et votre candeur au pied des autels attestent à tous les regards la sainteté du Dieu que vous servez. Mères sensibles et tendres, venez répandre vos prières en faveur du nouveau-né que le ciel vous a donné. Dépositaires de l'autorité du prince, humiliez vos fronts devant celui qui règne sur les rois! Pauvres, affligés, orphelins, invoquez *le Père des miséricordes et le Dieu de toutes consolations* (4)! Vieillards, demandez au souverain juge de vous bénir à la fin de votre carrière, et de recevoir dans sa clémence une âme qui va retourner vers lui, et nos églises offriront des scènes dignes des regards de Dieu, des anges et des hommes: *Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus*. (I *Cor.*, X, 9.)

De l'autel, le pasteur zélé monte dans la tribune sacrée pour *nourrir le troupeau de la science et de la doctrine* (5). Trompette évangélique, il fait retentir au loin les oracles menaçants de la foi; ange de la nouvelle alliance, de sa bouche sort une morale pure et céleste; prophète, il révèle les mystères de la vie à venir; apôtre, il accomplit sa mission sans ménagement et sans faiblesse, *annonçant la parole de vérité dans toute sa rectitude* (6); sa manière ne ressemble ni à celle des rhéteurs, ni même à celle des autres ministres de la religion; à ceux-ci il appartient de prêcher l'Évangile avec *magnificence* (7); pour lui, il le prêche dans *sa simplicité et dans sa candeur* (8); plus missionnaire qu'orateur; père tendre qui converse avec ses enfants, plutôt qu'habile discoureur, il traite les sujets les plus utiles et non les plus brillants; il varie son langage suivant les besoins de son troupeau, donnant *aux faibles le lait de la parole, et non des aliments trop solides qui les surchargeraient au lieu de les nourrir* (I *Cor.* III, 2); tantôt il s'élève, et on croit apercevoir les ressources d'un art qu'il dédaigne; tantôt il redescend jusqu'aux détails les plus ordinaires de la vie, et il semble qu'il va devenir plus familier qu'il ne convient. On chercherait en vain dans ses discours ce qu'on appelle du talent, on ne rencontre qu'une onction douce et sacrée, qui émeut et qui convertit; son génie est dans son cœur, et les secrets de son éloquence consistent dans la vivacité de sa foi et dans l'amour qu'il porte à son troupeau.

Or, vous comprenez, N. T. C. F., que ces qualités qui distinguent les instructions pastorales ne tourneraient pas au profit des fidèles, sans des dispositions heureuses qui ouvrent les cœurs à cet utile apostolat.

Placez l'envoyé de Dieu en présence d'un auditoire délicat et recherché, se passionnant pour le bel esprit et pour une élocution apprêtée, méprisant un tour simple et naïf, et son ministère étant avili, ses exhortations seront vaines et sans succès.

Placez-le devant des auditeurs qui, en l'écoutant, croient n'entendre qu'un homme, scrutent sa doctrine et son langage, jugent les maximes de la foi comme une morale profane, dégradent son sacerdoce jusqu'à le confondre avec l'emploi de ces orateurs de tribune qu'on applaudit ou qu'on censure; croyez-vous qu'il persuadera les hautes vérités de la foi? Croyez-vous qu'à sa voix les passions seront vaincues; que l'ambitieux deviendra modéré, l'avare charitable, et que le voluptueux pratiquera la chasteté?

Enlevez encore à ce pasteur la sainte liberté de l'Evangile; murmurez contre les élans de son zèle, contre la véhémence de ses mouvements, contre l'énergie de ses peintures, et n'est-il pas à craindre que son discours ne s'affaiblisse et ne s'énerve? Son extérieur même n'aura-t-il pas quelque chose d'embarrassé et de contraint? Il se présentera peut-être devant vous découragé et interdit, ayant recours aux timides précautions de l'art oratoire; il priera, quand il devrait exhorter avec zèle, commander avec autorité, et son bras incertain portera des coups mal assurés, sans jamais atteindre ni terrasser l'ennemi.

La portion la plus pénible, mais la plus salutaire du ministère pastoral, c'est la confession: dans ce tribunal mystérieux, le juge lie et délie; il ne condamne pas, il absout. La société ne saurait comparer aucune de ses institutions à cette institution divine: un homme trop fameux la nommait une *législation tout entière*.

La loi atteint quelquefois le coupable et le frappe de son glaive; le ministre de la justice divine ne frappe pas le criminel, il le désarme, le force à confesser son iniquité, lui inspire le repentir, et fait couler ses larmes; du meurtrier farouche, il a souvent fait, en quelques instants, un homme vertueux, un héroïque pénitent.

(3) *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, II, 24.)

(4) *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (II *Cor.*, I, 3.)

(5) *Et dabo vobis pastores juxta cor meum et pascent vos scientia et doctrina.* (*Jer.*, III, 15.)

(6) *Recte tractantem verbum veritatis.* (II *Tim.*, II, 15.)

(7) *Vox in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.)

(8) *Ex sinceritate,.... sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquitur.* (II *Cor.*, II, 17.)

Loin du pasteur les manières repoussantes, le ton brusque et dur qui rebute au lieu de convertir; il se souvient de celui qui portait sa brebis fatiguée, et pressait dans ses bras l'enfant prodigue; loin de lui la morale austère outre mesure qui impose à l'homme un fardeau qui ne vient pas du ciel ; le pasteur applique la loi suivant les temps, la condition, les circonstances diverses. Loin de lui encore l'indulgence excessive, la faiblesse coupable, qui produit non une salutaire pénitence, mais une pénitence fausse et stérile, qui ne donne pas la vie, mais la mort : on demande s'il est facile ou sévère ; ni l'un ni l'autre : il est exact, il s'efforce de concilier les droits de la justice et ceux de la miséricorde, d'être un dispensateur fidèle des mystères de Dieu.

Sublime mission, mais dont les succès dépendent encore de votre concours. Ceux-ci ne recourent pas aux tribunaux de la réconciliation, et par incrédulité ou par des répugnances puériles, s'éloignent de cette source de la grâce. Comment ramener des pécheurs qui ne veulent pas être convertis? Comment retirer de l'abîme celui qui ne tend pas la main quand on vient à son aide? Ceux-là arrêtent le cours des bénédictions, se confessent sans foi et sans douleur, mentent à l'Esprit-Saint, cachent la profondeur de leurs plaies, et ne poussent pas vers le ciel ces gémissements intérieurs qui procurent la guérison et le salut. D'autres approchent d'un sacrement, dont la confiance filiale est la première condition, avec des préventions funestes, toujours mécontents de leurs guides, censeurs sévères et injustes : encouragez-les, relevez leurs esprits abattus, ils vous accusent d'une condescendance excessive : reprochez-leur leur tiédeur et leurs négligences, vous êtes trop durs et trop rigoureux. Ils se plaignent et de ce qu'on leur dit et de ce qu'on ne leur dit pas ; attribuant à la manière dont on les conduit leurs faiblesses et leurs langueurs, quand elles sont l'effet de leur inconstance et de leur relâchement; supputent presque et le temps qu'on leur donne et les paroles qu'on leur adresse, sans égard pour les circonstances, les occupations, les obstacles. Ces épreuves sont attachées à la condition des pasteurs, et leur devoir est de les supporter avec patience, et de se défendre des dégoûts qu'elles produisent ; mais qui ne voit que de telles dispositions nuisent essentiellement aux opérations de la grâce?

Ministres de la religion, nous le sommes encore de l'humanité ; quand le pasteur a élevé les yeux vers le ciel pour en faire descendre toutes les bénédictions spirituelles, il les abaisse vers la terre pour découvrir toutes les misères et les soulager : *Illi viri misericordiæ sunt.* (*Eccli.*, XLIV, 10.) Il peut s'écrier avec l'Apôtre : *Qui est malade parmi vous, et que je ne partage pas ses souffrances?* Qui a faim, soif, est pauvre et nu, et que je ne ressente pas ses douleurs ? Il parcourt les réduits de l'indigence ; il contemple avec émotion ces infortunés couchés sur une paille humide, en proie à toutes les rigueurs du besoin ; ces nouveaux-nés expirant sur le sein desséché qui ne peut les nourrir ; ces tristes vieillards qui maudissent, en quittant la vie, une terre inhospitalière où ils n'ont rencontré ni un ami, ni un consolateur pour adoucir leurs angoisses, recevoir leur dernier soupir et fermer leurs paupières ; il déplore d'autres fléaux encore : il considère les affreux ravages de l'ignorance qui dévore le premier âge de la vie, abrutit les esprits, corrompt les cœurs, et dévoue à l'infortune, trop souvent au crime, des êtres intéressants qui étaient créés pour le bonheur et pour la vertu. Il n'est pas non plus insensible aux malheurs de l'Eglise, il pleure sur les ruines de Sion, il s'attendrit en voyant s'éteindre la tribu bénie, il demande à Dieu des prêtres et des pasteurs pour la génération qui croît sous ses yeux, objet de sa touchante sollicitude. C'est en présence de tant de calamités qu'il comprend mieux encore qu'il ne peut rien, abandonné à lui-même, et qu'il est contraint de tendre vers vous des mains suppliantes. Votre pasteur vous retracera donc toutes ces scènes de désolation ; il vous conjurera de ne pas vous laisser rebuter par les obstacles, ni fatiguer par le nombre des bonnes œuvres, mais *de vaincre le mal par le bien : « Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* (*Rom.*, XII, 21), » et de ne pas demeurer au-dessous des nécessités des temps ; il vous dira qu'il suffit, dans chaque paroisse, du concours général pour faire de grandes choses, sans imposer à chacun des sacrifices accablants ; que de faibles aumônes fécondées par la charité deviennent un trésor, et que vous pouvez faire des prodiges sans déranger vos fortunes et sans appauvrir vos familles. Ah ! N. T. C. F., si le bien s'opère avec tant de facilité, et que vous ne l'eussiez pas fait, que répondriez-vous, au tribunal du souverain juge, à ce Lazare qui vous reprocherait de lui avoir refusé les miettes qui tombaient de votre table ; à cette jeune personne qui serait demeurée vertueuse, si vous l'eussiez secourue, ou à cet homme désespéré et furieux qui aurait péri de ses propres mains à l'heure même où vous vous livriez peut-être aux excès de la prodigalité et de l'intempérance? Que répondriez-vous à l'Eglise quand elle vous redemanderait son sacerdoce, l'honneur de son sanctuaire et le salut de ses enfants? Que répondriez-vous à votre pasteur, qui vous accuserait de n'avoir pas secondé son zèle ni soutenu ses efforts, mais de l'avoir laissé lutter seul contre tant de calamités, qu'avec votre assistance il eût fait cesser?

Comprenez-le aujourd'hui, N. T. C. F., qu'au moment où un pasteur prend possession d'une paroisse, il intervient comme un pacte sacré entre le prêtre et les fidèles; que celui-là s'engage à vous consacrer ses soins, ses veilles, ses sueurs et sa vie, mais que vous promettez, de votre côté, de prier avec lui, d'écouter les paroles de salut que

le Seigneur mettra sur ses lèvres, de recueillir les grâces célestes dont il est le canal, et de secourir le pauvre, dont il a été fait l'avocat et le tuteur. Vous payez à vos pasteurs, nous le savons, le tribut de votre estime, de votre affection et de votre confiance : les voix chagrines et injustes qui, trop souvent ailleurs, s'élèvent contre les ministres de la religion, exagèrent des torts légers, ou supposent des abus qui n'existent pas, ne trouvent point d'écho dans ce diocèse : vous vous plaisez, au contraire, à rendre publiquement témoignage à la charité, à la sagesse, au zèle et au dévouement de vos prêtres. Ces sentiments sont une première récompense de leurs travaux, ajoutez-y celle de vous voir mettre à profit leurs exhortations et pratiquer les vertus qu'ils vous recommandent ; qu'ils puissent vous nommer leur consolation, leur joie et leur couronne : *Itaque fratres mei charissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea ; sic state in Domino charissimi.* (*Phil.*, IV, 1.)

Renoncez donc aux œuvres de ténèbres : marchez dans la carrière du salut à la lueur du flambeau de la foi : attachez-vous fortement à Jésus-Christ comme à votre racine ; soyez stables dans la foi de vos pères (9).

Donnez, pendant cette sainte quarantaine, l'exemple éclatant de votre respect pour les observances de la religion ; et si des motifs légitimes vous autorisent à user de quelque adoucissement, rapprochez-vous de la loi autant qu'il vous sera possible, et rendez à l'Eglise, dans vos pasteurs, l'hommage de votre obéissance et de votre soumission. Nous vous dirons, en empruntant les paroles de saint Jérôme : Notre intention n'est pas de vous prescrire des jeûnes et des privations excessives, qui vous empêcheraient de remplir les devoirs de la religion et de votre état ; que vos jeûnes soient proportionnés à vos forces ; qu'ils soient purs, chastes, simples, modérés, qu'ils soient éloignés de toute superstition : *Tantum tibi jejuniorum modum impone, quantum ferre potes. Sint tibi pura, casta, simplicia, moderata, et non superstitiosa jejunia.* (S. Hier., *ad Nep.*, ep. 2, c. 15.)

Donné à Beauvais, le 23 janvier 1828.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1829.

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS.

Nous approchons, nos très-chers frères, de l'époque consacrée par l'Eglise aux œuvres de la pénitence et aux graves méditations de la foi. Un usage antique et solennel nous impose l'obligation de vous parler comme à nos fils en Jésus-Christ, et de ranimer votre piété par le développement de quelque grande vérité de la religion. Ce devoir, il nous a toujours été doux de le remplir ; mais il nous est devenu plus précieux et plus cher encore, depuis qu'enlevé momentanément à nos fonctions pastorales par la volonté de notre monarque bien-aimé, nous avons été forcé d'interrompre les exercices d'un saint apostolat dont les fruits comblaient notre cœur de joie et de consolation. Que nous aimons à retracer à notre souvenir, N. T. C. F., ces jours trop tôt écoulés, où vous nous prodiguiez tant de témoignages d'estime, d'affection et de dévouement, où vous nous accueilliez comme un père, où vous nous témoigniez une reconnaissance si vive, où vos bénédictions étaient la plus belle récompense de nos efforts et de nos travaux !

Nous nous adresserons, dans cette instruction, aux pères et aux mères : nous les exhorterons à s'acquitter de la plus importante de leurs obligations, en élevant leurs enfants dans la crainte de Dieu. Ecoutez donc nos paroles, N. T. C. F., et nous vous apprendrons le chemin qui conduit à la justice et au bonheur : *Docebo vos viam bonam et rectam.* (I *Reg.*, XII, 23.)

Remontons à un principe fondamental, et rattachons cette obligation essentielle au premier anneau de la chaîne qui unit le ciel et la terre. Le hasard ne vous a pas donné vos enfants ; toute la nature n'est qu'un effet qui suppose une cause souverainement intelligente ; les sociétés se conservent et se reproduisent par des lois que l'homme n'a pas dictées ; la naissance et la mort sont deux phénomènes dont le secret ne se rencontre pas dans les limites du monde présent ; vos enfants viennent de Dieu, et retourneront à Dieu. C'est de lui qu'ils tiennent leur existence : votre néant n'est pas le fonds qui pouvait produire ce qui n'existait pas : en Dieu seul réside le principe de toute paternité : *Ex quo omnis paternitas.* (*Ephes.*, III, 15.) Mères sensibles et chrétiennes, c'est vous que nous interrogeons. Dites-nous qui vous a confié ces tendres et précieux dépôts.... Quelle main disposait avec tant d'art et tant de sagesse les membres délicats de vos fils dans vos propres entrailles ? Quelle providence invisible les nourrissait si abondamment, avant qu'il vous fût permis de pourvoir vous-mêmes à leurs besoins ? Ah ! répondent ces mères fidèles, notre Dieu est déjà le Dieu de ces faibles créatures, dont le sourire devait nous causer tant de joie : *De ventre matris meæ, Deus meus es tu* (*Psal.* XXI, 10), et il a continué de veiller sur elles, dès qu'elles ont quitté notre sein pour commencer à voir la lumière : *Spes mea ab uberibus matris meæ.* (*Ibid.*) Tel est, N. T. C. F., le cri de la foi et de la raison.

Que signifie donc le nom si doux de père, et quel ministère est le sien ? Saint Jean Chrysostome nous l'apprend. Les pères sont, dit-il, les adjoints, les substituts du Seigneur ; ils sont des tuteurs visibles, des dépositaires sacrés, de fidèles gardiens, préposés à la conduite des enfants : *Curis*

(9) *Abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis.* (*Rom.*, XIII, 12.)
Sicut ergo accepistis Jesum Christum Dominum ; in ipso ambulate ; radicati et superædificati in ipso et confirmati fide. (*Col.*, II, 6, 7.)

suis patres associat. Dieu, après avoir formé des créatures raisonnables et les avoir placées sur la terre, se repose sur d'autres lui-même de cette protection, de cette assistance, de cette tendre sollicitude, dont elles ont besoin dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ; il cache sa providence pour la rendre plus sensible encore ; il ouvre la main des parents pour répandre ses propres bienfaits, et, comme la plante qui vient d'éclore emprunte à la terre ses sucs nourriciers, le corps, l'esprit, le cœur de vos enfants attendent pour se développer que votre souffle fécond les réchauffe et les ranime.

Salutaire autorité, que la religion se hâte de reconnaître et de consacrer! Ces êtres sortis purs de la main de Dieu, mais souillés d'une tache funeste dès leur origine, ne sauraient encore implorer le bienfait de la régénération ; n'importe, la foi de leurs parents et de l'Eglise suppléera à ce défaut de dispositions personnelles: une voix étrangère prononcera, au pied des autels, la formule de leur oblation, et ils deviendront des fils de bénédiction et de salut; les tuteurs que le ciel leur a donnés disposeront de leur volonté comme de leur bien propre, et le Seigneur, agréant leur offrande, daignera adopter ces heureux enfants, les enrichir de sa grâce, les associer à la nature divine, contracter avec eux une ineffable alliance ; tant sont intimes les rapports que le Créateur a établis entre les pères et les enfants! tant est sainte et vénérable l'autorité paternelle ! *Maximum pretiosumque dedit vobis Deus depositum, filios.*

Voilà vos droits, pères et mères, voilà votre auguste mission ; mais qui connaît et s'efforce de remplir les devoirs qui y sont attachés ? Vos enfants sont à Dieu qui les a confiés à vos soins; vous deviez donc lui consacrer les prémices de leur vie, leur révéler, dès le berceau, le nom de ce Père qu'ils ont dans les cieux, leur retracer ses bontés et ses miséricordes, vous servir de l'empire qu'il vous avait donné sur eux pour leur inspirer l'amour de leur Créateur, et les rendre dignes de lui ; vous deviez plier sous son joug aimable leurs inclinations naissantes, étouffer les vices qui commençaient à se développer, et les initier de bonne heure aux combats de la vertu. Tuteurs de ces enfants dans l'ordre de la grâce, vous deviez leur enseigner la loi de Dieu, leur rappeler les engagements que vous aviez pris en leur nom sur les fonts sacrés, les dérober aux dangers du monde, les prémunir contre ses scandales; il fallait donc leur faire entendre ce langage de Tobie : *Mon fils, ayez Dieu présent tous les jours de votre vie; fuyez le péché, comme le plus grand mal qu'il y ait sur la terre, et gardez-vous de violer les préceptes éternels ; bénissez le Seigneur en toutes choses, et demandez qu'il dirige vos voies et inspire vos actions.* (*Tob.*, IV, 6, 20.) A l'exemple de la mère de Samuel, vous deviez donc considérer vos enfants, non comme vous appartenant, mais les révérer comme la propriété même de Dieu, et les élever avec une sollicitude convenable à leur sublime destinée. A l'exemple de la mère des Machabées, il fallait donc leur montrer le ciel, et leur dire souvent : « Ce n'est pas moi qui vous ai formés : le Père commun des hommes vous a donné l'être et la vie ; un jour il me redemandera son dépôt ; faites que je puisse le lui présenter avec confiance, et que vous trouviez grâce devant lui : » *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* (II *Mach.*, VII, 28.)

Est-ce là, mes frères, l'éducation que reçoivent de vous vos enfants? ou plutôt quelle coupable négligence ! Disons-le, quelle criminelle prévarication ! Guides dangereux et perfides, vous égarez ceux mêmes qu'il vous appartenait de conduire et de diriger ; dépositaires infidèles, vous trompez les desseins de la Providence, vous tournez contre le Créateur ses propres dons ; vos enfants apprennent de vous tout ce qu'ils pourraient ignorer sans honte et sans crime, tout ce qu'il leur sera peut-être inutile ou périlleux de savoir ; et vous vous taisez sur tout ce qui intéresse leurs fins dernières. Vous ne vous rappelez que trop qu'il est un monde où ils paraîtront quelques instants; vous oubliez qu'il est une éternité, et que, pour mériter le ciel, ils sont obligés de vivre en chrétiens : vous développez habilement en eux les grâces du corps et les dons de l'esprit, vous réglez leur maintien, vous perfectionnez leur langage, vous les exercez dans des arts frivoles et dans les sciences profanes; vous vient-il en pensée de cultiver leur raison, de former leurs mœurs, d'incliner leur cœur vers la vertu ? *Curva illos a pueritia.* (*Eccli.*, VII, 25.) Vous fondez toutes vos espérances sur des agréments fragiles, sur une grâce trompeuse et vaine; vous applaudissez aux premiers succès de leur vanité; songez-vous à leur inculquer la crainte de Dieu, et à déposer dans leur sein les principes de la foi et de la piété? Vous les parez comme des idoles, décorez-vous leur âme comme un sanctuaire d'innocence et de pudeur? Vous les instruisez soigneusement de tous les avantages que leur promet votre fortune ou votre rang; vous les initiez aux projets de votre ambition : leur préparez-vous un héritage de lumière et de sagesse? Hélas ! peut-être ont-ils déjà reçu de vous les premières leçons de l'impiété ! Peut-être avez-vous conçu le projet sacrilége d'empêcher Dieu d'être leur père, et l'Eglise d'être leur mère? En leur présence, le blasphème est sorti de vos bouches pour souiller bientôt leurs lèvres, et propager le règne de l'incrédulité ; et dans leur désespoir ils s'écrieront un jour, en empruntant l'expression énergique d'un saint docteur, et en demandant à Dieu vengeance contre vous : « Ce sont des parents parricides qui nous ont perdus. » *Parentes sentimus parricidas.*

Cependant l'amour paternel n'est pas éteint dans le cœur de ces parents irréli-

gieux ; peu occupés de procurer à leurs enfants les récompenses éternelles, ils prétendent du moins assurer leur bonheur pour le monde présent : dissipons leur illusion.

Quand ces êtres précieux parurent sur la terre, ils brillaient des charmes de l'innocence ; leurs fronts étaient parés des grâces de la modestie ; étrangers au mal, ils en ignoraient jusqu'à l'existence : les vices qui dégradent l'humanité, les attentats qui l'épouvantent, les haines, les violences, les noires trahisons, étaient des mots dont ils ne comprenaient pas le sens ; la cupidité, les projets ambitieux, la sordide avarice n'auraient pas trouvé place dans leurs cœurs : obéissants et dociles, ils voyaient en vous des hommes d'un ordre supérieur, ils s'inclinaient devant un signe de votre volonté ; ils étaient heureux alors ; ce bonheur pouvait être pour toujours leur partage ; mais vous leur avez ouvert la route du vice ; venez contempler ses ravages affreux.

Demandez à cet homme ignorant, paresseux et frivole, inutile à lui-même, à charge à ses semblables, inhabile à remplir tous les emplois que départ la société, ne réussissant dans aucune entreprise, parce qu'il manque d'intelligence et d'énergie, traînant après lui le hideux cortége de la honte et de la misère ; demandez-lui quelle fut la première cause de ses malheurs ; vous entendrez sortir de sa bouche un nom sacré qu'il prononçait autrefois avec vénération, avec amour, et qu'il accuse aujourd'hui avec l'accent de la haine et de la fureur. Eh quoi ! cet infortuné avait-il été déshérité par la Providence des dons qu'elle fait aux autres hommes ? en naissant, était-il dépourvu de tout talent ? Non sans doute ; on admirait, au contraire, dans son enfance, les saillies d'un esprit ingénieux et facile, ou, si une imagination brillante lui avait été refusée, il possédait une qualité plus précieuse encore, un sens droit et l'aptitude aux affaires. Qui a flétri ces précieuses dispositions ? une éducation négligée : c'est elle qui a tout détruit. L'indulgence cruelle d'une mère trop tendre a perdu son fils ; l'âge des efforts et du travail s'est écoulé dans la dissipation et dans la paresse. Quand le temps est venu de faire valoir les trésors qu'il n'avait pas amassés, il a senti son indigence, il en a rougi. Quelques larmes furent épargnées à sa jeunesse ; que de larmes il est condamné à répandre jusqu'au tombeau !

Voyez-vous la discorde agiter ses torches fatales, et pénétrer dans un asile qui semblait n'être ouvert qu'au bonheur ? Époux infortunés, quoi ! presque au sortir de l'autel où vous vous étiez juré un éternel amour, déjà éclate la voix des reproches, des injures et des outrages. Les caprices, les dissensions, les fureurs ont troublé l'harmonie qui existait entre vous ! Quelle passion a donc allumé cette guerre intestine ? La colère d'une femme a brisé le lien sacré de la concorde et de la paix ; le sexe le plus doux est devenu le plus violent et le plus inflexible : *Non est ira super iram mulieris.* (*Eccli.*, XXV, 23.) Qu'il eût été facile de fléchir, dès l'enfance, cette âme indomptée, et de prévenir des scènes de deuil et de désolation !

Mais quel est ce spectacle plus affligeant encore ? Pourquoi cet homme si sensible et si vertueux repousse-t-il avec horreur la compagne qu'il avait longtemps estimée et chérie ? Comment sa tendresse s'est-elle si vite évanouie ? Tout à coup le secret des désordres d'une épouse infidèle a échappé ; toutes les précautions dont elle s'environnait ont été enfin sans succès ; son déshonneur est devenu éclatant et public. Vous cherchez qui a pu la séduire et la corrompre ; il y a longtemps que son cœur a commencé à se pervertir ; un air empoisonné avait de bonne heure répandu autour d'elle sa contagion ; conduite dès ses premières années dans des cercles brillants, elle vit le monde et ne tarda pas à l'aimer ; de frivoles et dangereuses lectures, des conversations licencieuses avaient achevé sa ruine. Les devoirs de la société conjugale lui ont semblé depuis trop pénibles et trop austères ; elle a déchiré le voile des épouses, pour se couronner de fleurs ; l'infortunée ! elle a brisé la plus douce chaîne, et son bonheur n'est plus : *Ibi corrupta est.* (*Cantic.*, VIII, 5.)

Et cet homme..... d'où lui vient ce front triste, sombre et abattu ? *Quare iratus es et cur concidit facies tua ?* (*Gen.*, IV, 6.) La tempête a-t-elle dispersé ses richesses ? l'intempérie des saisons a-t-elle ravagé ses champs ? la mort a-t-elle atteint ses fils jusque dans ses bras ? Non, il est las du bonheur, et ennuyé de sa douce destinée ; au sein des plus brillantes prospérités, il a résolu de secouer le fardeau accablant de l'existence. On envie son sort, et il le maudit : son esprit est inquiet, et son cœur soupire ; ses mains inhabiles et glacées n'ont jamais réchauffé ni guéri un malheureux. Son or n'est pour lui qu'un métal stérile dont il ignore le bienfaisant usage ; l'univers n'est qu'un vaste désert où son œil n'aperçoit rien, où son oreille n'entend aucune harmonie, où son âme n'est jamais émue. Instituteurs imprévoyants et cruels ! que ne lui avez-vous appris ces salutaires doctrines qui lient notre existence à celle des autres hommes, et embellissent notre destinée par les bienfaits mêmes que nous versons autour de nous ? Vous pleurez autour d'un cercueil ouvert avant le temps par ses mains homicides ; celui que vous regrettez vivrait encore s'il eût su aimer et secourir ses semblables.

Nous pourrions parcourir ainsi les diverses conditions de la société, et vous montrer partout les calamités marchant à la suite de nos passions et de nos fautes, l'homme d'autant plus malheureux qu'il est plus dégradé, et d'anneau en anneau la chaîne de ses désordres remontant jusqu'à son berceau ; loi universelle qui embrasse les riches et les pauvres, les classes les plus élevées comme les plus vulgaires, et qui du trône redescend jusqu'à la chaumière ; en sorte que corrom-

pre l'éducation des enfants, les pervertir dès le premier âge, c'est les vouer à l'opprobre, aux larmes et au désespoir; c'est imiter ces pères inhumains qui, égarés par un fanatisme sacrilége, immolaient leurs fils et leurs filles aux mauvais génies qu'ils adoraient: *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.*, CV, 37.) C'est encore ravir à la société tout espoir de bonheur, et appeler sur elle les plus grands fléaux.

Tout change et se renouvelle dans la nature; les générations se poussent comme les flots de la mer; les charges, les dignités passent de main en main; cette jeunesse incapable aujourd'hui de les occuper, les possèdera néanmoins bientôt. Encore quelques années, celui-ci devenu magistrat, pèsera les droits des familles, et prononcera sur la fortune, sur la vie de ses semblables. Celui-là s'armera pour la défense de l'Etat, et portera l'épée qui ne doit être dirigée que contre les ennemis du trône et de l'ordre public. Cet autre s'appliquera aux affaires du négoce ou embrassera quelque autre profession. Or, supposons un instant que les sources de l'éducation soient tout à coup taries, et que du sein des familles sortent des hommes sans principes, sans mœurs, sans religion, sans Dieu..... Quel siècle de fer, ou quel règne de sang se lèverait sur une nation!!! L'équité, la bonne foi, la modération, la concorde disparaîtraient pour faire place au mensonge, à la fraude, à la violence, à la tyrannie; le sanctuaire des lois se changerait en un hideux repaire, où se ferait un honteux trafic des droits les plus sacrés, où se marchanderait la justice, où serait flétrie la vertu, où succomberait l'homme de bien, où triompheraient la mauvaise foi et le parjure; le noble courage qui anime le guerrier ne serait plus qu'une aveugle fureur, ne connaissant aucun frein, ne respectant aucune loi, se précipitant sur le citoyen comme sur l'étranger, ne goûtant d'autre plaisir que celui de voir couler le sang, fléau plus redoutable que la guerre elle-même; le commerce consisterait dans l'art de se tromper les uns les autres, de ravir par artifice ce qu'on ne pourrait enlever par la force; enfin les vices les plus funestes, les excès les plus monstrueux, les familles divisées par la haine et par la vengeance, la séduction se glissant sous le voile de l'amitié et de la confiance, les médisances, les calomnies, les fureurs feraient de ce monde un enfer anticipé.

Ils ne seraient pas épargnés les pères de cette génération impie, et leurs enfants ne tarderaient pas à les punir de leur faiblesse et de leur déplorable aveuglement.

Il est écrit que le fils vertueux sera la joie de son père: *Filius sapiens lætificat patrem.* (*Prov.*, XV, 20.) Mais l'Esprit-Saint nous apprend aussi que le fils indiscipliné et vicieux déshonore la vieillesse de son père, et fait couler les larmes de sa mère : et certes, ne suffirait-il pas du déréglement de ses mœurs, de l'éclat de ses scandales et de la honte qui en rejaillit sur toute sa famille? Ne suffirait-il pas des calamités qui fondent sur les pères et sur leurs enfants, et qui servent tous les jours de monument à la colère céleste? Hélas! il ne se renouvelle que trop souvent parmi nous le châtiment exemplaire qui remplit autrefois Israël de trouble et d'effroi.

Que d'Hélis assistant aux funérailles de leurs familles et à la ruine de leurs maisons! Que de brillantes fortunes dissipées par les prodigalités d'une jeunesse insensée! Que de fils enlevés à la fleur de leur âge par la débauche et par les excès! Que d'épouses succombant à leur douleur, et n'emportant pas dans la tombe la consolation de laisser après elles des héritiers de leur nom! *Quicunque audierit, tinnient ambæ aures ejus.* (I *Reg.*, III, 11.)

Ce n'est pas tout : combien de pères ont lieu de s'écrier : J'ai nourri mes enfants, je les ai traités avec une indulgente bonté, je les ai enrichis, et ils m'ont méprisé! *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* (*Isai*, I, 2.) Combien de mères maudissent le jour où le Seigneur a béni leur fécondité! *Si sic futurum erat, quid necesse fuit concipere?* (*Gen.*, XXV, 22.) Les exemples de ces malheurs ont cessé d'être rares; l'intérieur des familles n'est pas si impénétrable qu'il ne laisse apercevoir des scènes trop affligeantes; et d'ailleurs nos tribunaux nous apprennent assez jusqu'à quel point est rebelle aux sentiments de la nature le cœur qui est fermé aux sentiments de la religion : telle est la source de tant de honteux procès, d'effroyables violences, d'indignes traitements et de monstrueux attentats qui épouvantent et déshonorent l'humanité.

O pères et mères! maintenez donc pour l'honneur de la vertu, pour le bonheur de vos enfants, pour la prospérité publique, pour votre propre bonheur, l'autorité la plus respectable aux yeux de la nature et de la foi, la sainte autorité paternelle. Remplissez dans vos maisons, vous dirai-je après saint Augustin, les fonctions de l'épiscopat. L'évêque est ainsi nommé, parce qu'il est le surveillant du peuple. Que chaque chef de famille soit donc aussi le surveillant et comme l'évêque de cette église domestique. Qu'il veille sur les mœurs, sur la foi, sur la piété de ses enfants, et qu'il regarde ses serviteurs comme de nouveaux enfants dont il répondra, et dont l'âme n'est pas moins précieuse devant le Seigneur, puisqu'elle a été rachetée au même prix, par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chrétiens, voilà votre apostolat; ainsi aurez-vous le mérite et la gloire de contribuer avec vos pasteurs à la sanctification des âmes (10).

Telle est, N. T. C. F., l'exhortation pres-

(10) *Non potestis erogare de loco isto superiore, sed potestis, ubicunque estis. Ubi reprehenditur Christus, defendite, blasphematores corripite, ab eorum vos societate alienate. Agite vicem nostram in domibus vestris. Episcopus inde appellatus est quia superintendit. Unusquisque ergo in domo sua, si caput est do-*

sante que nous avons cru devoir vous adresser au commencement de la sainte quarantaine. Mais après avoir pourvu aux besoins spirituels de vos enfants, souvenez-vous aussi des malheureux, dans une saison rigoureuse surtout, où la cherté de l'aliment qui soutient la vie a surpassé le prix auquel ils peuvent atteindre. Combien nos entrailles sont émues sur leur triste sort! Prenez compassion des pauvres enfants, des vieillards délaissés, des infirmes indigents, qui dans leurs tristes réduits, sans feu, sans vêtements, privés peut-être de nourriture, élèvent vers vous leurs mains suppliantes.

Jetez aussi un regard sur les besoins de l'Eglise. Aidez-nous à soutenir des établissements qui sont destinés à perpétuer le sacerdoce, dont la conservation a exigé de nous les plus grands sacrifices personnels dans l'année qui vient de s'écouler, et qui périraient infailliblement si vous nous refusiez votre secours. Ne vous lassez donc pas de répandre et de multiplier vos bienfaits. *Nolite deficere benefacientes.* (II *Thess.*, III, 13.) Dieu vous en récompensera dans le temps et dans l'éternité.

Donné à Paris, le 11 février de l'année 1829.

IV. MANDEMENT

Pour le carême de 1830.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Elle est aussi ancienne que le christianisme, nos très-chers frères, la coutume d'ouvrir la sainte quarantaine par des instructions pastorales et par de paternelles exhortations. Ces hommes si riches en éloquence et en doctrine, que nous révérons comme nos pères dans la foi et comme nos guides dans le chemin du salut, qui furent les modèles et les premiers pasteurs des peuples, accomplissaient avec exactitude ce devoir important, et nous ne craignons pas de dire que jamais leur voix ne fut plus forte, ni animée d'une onction plus douce et plus pénétrante que, lorsqu'au temps de l'année où nous allons entrer, ils proclamaient les lois de l'Eglise sur le jeûne et l'abstinence, sur la nécessité de la conversion de l'esprit, du renouvellement des mœurs et des salutaires expiations de la pénitence. Qu'elles étaient vives et pressantes les homélies qu'adressaient alors à leurs peuples les Basile, les Augustin, les Athanase, les Chrysostome, les Ambroise, les Léon, et combien la dette qu'acquittaient ces hommes de Dieu leur paraissait étroite et rigoureuse! Ils exhortaient les âmes qui leur étaient confiées *à s'humilier, suivant l'exemple de l'Homme-Dieu, qui s'est humilié lui-même jusqu'à la mort de la croix, à châtier leur corps et à le réduire en servitude, à crucifier leur chair avec ses convoitises, à se refuser jusqu'aux satisfactions permises.* (S. Aug., serm. 207, *in Quadrag.*)

Ils enseignaient que *le jeûne, que Dieu agrée, ne consiste pas uniquement dans le retranchement de la nourriture corporelle, et qu'il est peu utile de priver le corps de ce qui le nourrit, si l'on donne à l'esprit ce qui fait l'aliment de ses vices et de ses passions.* (S. Leo, serm. 4 *de Quadrag.*)

Ils recommandaient le jeûne corporel, mais surtout l'abstinence du péché, qui est le *jeûne général, le jeûne parfait, le grand jeûne des chrétiens* (S. Aug., tract. 17 *in Joan.*), le but et l'esprit des abstinences commandées; ils disaient encore que, *de même que la nourriture fortifie le corps, ainsi le jeûne fortifie l'âme et lui donne en quelque sorte des ailes pour s'élever au-dessus de toutes les choses humaines, et pour contempler les choses divines et éternelles.* (S. Chrys., *Hom. in Gen.*)

Nous venons à la suite de ces héros de la religion, de ces apôtres de la foi, de ces hommes incomparables qui furent autant la gloire de leur siècle par leur génie, que l'ornement de l'Eglise par leur sainteté, donner aussi le signal de la sainte quarantaine, et vous annoncer l'Evangile de la pénitence et du salut. Eh! que n'avons-nous l'autorité de leurs vertus et l'éclat de leurs talents comme nous sommes les dépositaires des mêmes pouvoirs et les héritiers de leur apostolat!

De tous les avertissements qu'il convient de vous adresser dans ce saint temps, celui qui nous a paru le plus approprié à vos besoins, N. T. C. F., c'est la recommandation de rendre à Dieu le culte spécial que vous lui devez aux jours de dimanche et de fête.

Dans le cours de nos visites pastorales, nous nous sommes attaché à vous faire comprendre la nature et l'étendue de vos obligations à cet égard. Vos pasteurs remarquaient, avec une vive satisfaction, que nos exhortations avaient été écoutées avec fruit, que des abus avaient cessé, et nous partagions leurs consolations et leurs espérances; mais cette joie si douce a été de courte durée. Bientôt, à d'honorables exceptions près, on a vu les infractions se renouveler, et se reproduire les mêmes scandales. Combien de paroisses aussi que nous n'avons pas visitées encore, et où la loi rigoureuse de la sanctification des jours consacrés à Dieu est ouvertement et généralement violée! A l'époque de la moisson et des récoltes, vos pasteurs ont cru devoir user de quelque indulgence et accueillir des motifs d'urgence et de nécessité qui étaient légitimes: mais la condescendance même dont ils ont usé vous a donné lieu d'interrompre la sainte coutume que vous aviez contractée; depuis, la rigueur de la température, la difficulté des communications ont servi d'un nouveau prétexte à la négligence et au relâchement; et si cet état de choses se prolongeait, si nous n'avions pas le bonheur de rallumer dans vos âmes un saint zèle pour l'observation de la loi, il n'y

mui suæ, debet ad eum pertinere episcopatus officium, quomodo sui credant, ne aliquis eorum in hæresim incurrat, ne uxor, ne filius, ne filia, ne ipse servus quia tanti emptus est. (S. Aug., serm. 81.)

aurait plus à attendre pour ce diocèse que des jours de deuil et d'affliction.

Vous nous rendez le témoignage, nous l'espérons du moins, N. T. C. F., que nous nous appliquons à *paître le troupeau* dont nous avons la conduite, *non par la contrainte, mais par la persuasion : « Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum.* » (I *Pet.*, V, 2.) Nous demandons constamment à Dieu une participation à cet esprit de douceur et de mansuétude qui anima sans cesse notre divin modèle ; notre intention n'est donc pas de vous affliger et de vous confondre : *Non ut confundam vos, hæc scribo* (I *Cor.*, IV, 14); mais nous vous parlons comme à des enfants chéris : *Ut filios charissimos moneo.* (*Ibid.*) Nous vous disons ces choses pour que vous ne péchiez plus : *Filioli mei, hæc scribo, ut non peccetis.* (I *Joan.*, II, 1.) Il n'y a ni exagération dans nos plaintes ni amertume dans notre cœur ; nous exprimons avec simplicité ce que nous inspire une conviction profonde, non-seulement la sanctification des dimanches et des fêtes est une dette de votre piété, un acte obligé de votre soumission à l'Eglise de Jésus-Christ, *le signe de l'alliance que vous avez faite avec Dieu : « Signum est inter me et vos in generationibus vestris*, (*Exod.*, XXXI, 13), » mais l'omission de ce devoir aurait bientôt les plus funestes résultats, et entraînerait la perte de la religion dans les paroisses.

Faut-il vous rappeler des vérités que l'enfance même n'ignore pas ? Est-il besoin de vous dire que tous vos jours appartiennent à Dieu , que vous lui devez un tribut perpétuel de reconnaissance, d'adoration et d'amour, mais qu'il est un jour qu'il s'est spécialement réservé et qui s'appelle son jour : *Dies Domini ;* qu'il vous est prescrit de ne profaner cette solennité, ni par une indolente oisiveté, ni par une dissipation criminelle, ni par les travaux interdits et défendus; que cette auguste ordonnance est émanée de Dieu lui-même; qu'elle remonte jusqu'aux premiers jours du monde ; qu'elle distingue à nos yeux les chrétiens d'esprit et de cœur, comme sous l'ancienne alliance elle distinguait les Israélites fidèles ?

Ignorez-vous que le jour du Seigneur doit être consacré à la sanctification de vos âmes ; qu'il vous est recommandé de vous réunir dans le temple pour donner un témoignage public de votre foi et de votre piété, pour rendre à Dieu le culte souverain, pour assister au sacrifice auguste et redoutable, pour écouter la lecture de la loi, apprendre de la bouche de vos pasteurs ce qui honore le Seigneur et ce qui l'outrage, recueillir les grâces indispensables à votre faiblesse, et participer aux mystères et aux sacrements de la religion?

Que dans une paroisse le temple soit fermé, que le sacrifice soit aboli, que le prêtre manque à la chaire, à l'autel, aux tribunaux de la pénitence, qui ne voit que tout commerce extérieur et public avec la Divinité est interrompu? La source des grâces se tarit, la discipline se relâche, les mœurs s'altèrent, l'ignorance abrutit les âmes, les désordres se multiplient, une funeste incrédulité succède à la foi chrétienne, le nom même de Dieu tombe dans l'oubli ; c'en est fait du christianisme pour cette population infortunée.

Habitants des paroisses veuves d'un pasteur, vous attesteriez au besoin cette affligeante vérité, vous qui souvent nous peignez avec une éloquente douleur les maux qu'entraîne après elle l'interruption des exercices religieux dans vos hameaux; vous dont les gémissements et les larmes sollicitent instamment un prêtre que nous ne pouvons vous donner. Mais à quoi serviraient le temple, le pasteur, la chaire, les tribunaux de la pénitence, si le temple n'était pas fréquenté, si le pasteur était sans troupeau, si on refusait d'entendre les paroles sacrées qui sortent de la chaire, si les tribunaux de la pénitence étaient déserts? Et qu'importe que Dieu ait un autel et un temple parmi vous, s'il est ignoré et outragé hors du temple, et si son culte manque de disciples et d'adorateurs?

Interrogez vos pères dans la foi, demandez au premier âge de l'Eglise par quels moyens s'est conservé et étendu le christianisme, comment il n'a pas été étouffé dès son berceau ; comment il a bravé tant de menaces, méprisé tant de sophismes, déjoué tant de complots, triomphé dans tant de combats, et on vous répondra : *Que les premiers chrétiens, soit des villes, soit des campagnes, se rassemblaient au jour où Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts ; qu'ils lisaient la loi de Dieu ; qu'ils en méditaient les promesses et les menaces; qu'ils se nourrissaient du même pain; qu'ils embrassaient les mêmes autels* (Justin., *Ep. ad Zen. et Seren.*), et qu'ils se séparaient avec une ardeur nouvelle, purs comme des anges et courageux comme des lions : *Interroga... majores tuos et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII, 7.)

Interrogez vos ancêtres, demandez aux siècles de ferveur le secret de leurs vertus si pures et de leurs œuvres éclatantes; demandez par quelle puissance les pauvres étaient devenus tout à coup humbles, résignés, soumis, et les riches si détachés de leurs biens et si avides de les répandre: demandez dans quels trésors se puisaient les fonds nécessaires pour construire tant et de si magnifiques monuments consacrés à la religion et au malheur, et on vous dira que la foi exerçait partout son heureuse influence et opérait des prodiges ; que la loi de charité avait soumis tous les cœurs ; que les temples, remplis d'adorateurs, retentissaient sans cesse de louanges et d'actions de grâces : *Interroga... et dicent tibi.*

Et à une époque trop rapprochée de nous, et dont nous voudrions pouvoir bannir de nos esprits le souvenir douloureux, quand la nation la plus douce et la plus polie semblait avoir répudié ses antiques vertus et son noble caractère, s'être reniée en quelque sorte elle-même, quand la paix, la concor-

de, la justice étaient exilées du milieu de nous, quand des scènes déchirantes affligeaient de toutes parts les regards; vous le savez, la victime pacifique n'était plus offerte sur les autels de la patrie, les chaires étaient muettes, et des temples il ne restait presque plus que des débris profanés : *Interroga... et dicent tibi.*

Et encore, dans ce diocèse, si vous nous demandiez dans quelles paroisses les saintes lois de la pudeur sont le mieux respectées, l'union plus étroite entre les époux, la subordination plus sévère dans les familles, une exactitude plus rigoureuse dans ce qui intéresse la probité; dans quelles paroisses, en un mot, il y a moins de vices et moins de malheurs; nous pourrions vous répondre que ces heureux avantages sont la récompenses des paroisses les plus empressées à fréquenter le temple du Seigneur, à célébrer son saint jour, à entendre et à pratiquer la divine parole : *Interroga..... et dicent tibi.*

Rentrez donc en vous-mêmes, N. T. C. F., méditez sur les affreuses conséquences de l'abandon des offices publics et des instructions religieuses; reprenez au plus tôt la sainte et salutaire pratique de la fréquentation assidue des églises. Non, vous ne voulez pas exposer le plus riche trésor; vous ne voulez pas voir s'éloigner de vous et de vos familles la religion de vos pères; eh! si elle vous était ravie, qui instruirait vos enfants dans la loi de Dieu? qui leur apprendrait à vous respecter et à vous obéir? qui protégerait votre commerce, votre industrie, vos possessions, votre vie contre les surprises de la mauvaise foi, contre les entreprises de la cupidité, contre les fureurs de la colère, contre les complots de la vengeance? Qui vous consolerait dans la douleur? qui vous assisterait à votre heure dernière? quelle main fermerait doucement vos paupières et vous présenterait le signe de la rédemption et le gage de vos espérances immortelles? Méritez les bénédictions promises par le Seigneur aux familles qui le craignent et qui gardent sa loi, c'est Dieu lui-même qui a parlé : *Os Domini locutum est.* (*Isa.*, I, 20.) Si vous vous abstenez des travaux défendus, si vous sanctifiez mon jour, je vous donnerai l'héritage de Jacob; vous aurez la rosée du ciel et la graisse de la terre; c'est-à-dire les grâces célestes et les bénédictions temporelles. La terre produira des grains en abondance, et les arbres se chargeront de fruits : j'établirai ma paix dans vos terres, j'éloignerai de vous les bêtes malfaisantes, et l'épée ne passera pas par votre pays. *Custodite sabbata mea...... Si in præceptis meis ambulaveritis et mandata mea custodieritis et feceritis ea et dabo vobis pluvias temporibus suis.* (*Lev.*, XXXVI, 2.)

Si vous ne m'écoutez pas, au contraire, dit encore le Seigneur, si vous violez ma loi, si vous rendez inutile le signe de mon alliance, voici la manière dont je vous traiterai : Je vous punirai par la plaie de l'indigence; vous sèmerez, mais vous sèmerez en vain, parce que vos ennemis dévoreront ce que vous aurez semé; je ferai que le ciel sera pour vous un ciel de fer, et la terre une terre d'airain : *Quod si non audieritis me..... ego quoque hæc faciam vobis.* (*Ibid.*, 14, 15, 16.)

Nous croyons superflu, N. T. C. F., de vous recommander les besoins des pauvres dans une saison aussi rigoureuse et dans un temps consacré par l'Eglise à la compassion et à la miséricorde; déjà la sensibilité publique a éclaté de toutes parts à la vue de tant de misères, et la charité a répandu d'abondants bienfaits. La ville de Beauvais en particulier a dignement soutenu le caractère de bienfaisance qui l'a toujours distinguée, et a offert un généreux exemple. Ne ralentissez pas vos efforts, N. T. C. F.; que les riches versent de leur abondance, que les pauvres donnent de leur pauvreté et secourent de plus indigents qu'eux-mêmes. Nous exhortons ceux qui souffrent à sanctifier leurs afflictions par la patience et la résignation, et ceux que Dieu a épargnés à racheter leurs péchés par les aumônes et par les œuvres de miséricorde : *Peccata tua eleemosynis redime et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* (*Dan.*, IV, 25.)

Vous apprendrez avec joie, N. T. C. F., que nos séminaires sont dans l'état le plus prospère et le plus consolant; Dieu les bénit d'une manière visible; la jeunesse du sanctuaire, par son application, sa modestie, sa tendre piété, promet de justifier vos espérance et les nôtres. Les ordinations deviennent nombreuses et surpassent nos pertes annuelles; mais, nous devons le dire, les ressources demeurent au-dessous des besoins; le produit de vos aumônes, des secours du gouvernement et des faibles pensions des élèves, ne couvre pas les frais qu'entraînent des institutions si indispensables, mais si coûteuses, et laisse chaque année un déficit considérable. Dieu a permis que nous ayons pu le combler jusqu'ici; mais nous éprouverions des alarmes fondées pour l'avenir, si nous ne comptions sur votre aide et sur votre concours. Consentiriez-vous à laisser périr des établissements où sont admis presque gratuitement plus de cinq cents élèves qui appartiennent tous à vos familles, qui sont vos enfants, que le ciel destine à devenir prochainement les prêtres et les pasteurs des paroisses veuves et désolées, quand il ne s'agit de votre part, pour les soutenir, que de sacrifices légers et d'une courte durée? Nous est-il permis de le dire? la plus modique aumône, celle qu'on accorde à l'indigent, une pièce de monnaie de la plus petite valeur offerte par tous les habitants de ce diocèse pendant un petit nombre d'années, compléterait nos ressources, assurerait la splendeur de nos grand et petits séminaires, et garantirait la restauration du clergé; et la quête quadragésimale, qui reçoit cette noble et sainte destination, fournit à peine, sur une population de quatre cent mille âmes,

les moyens de pourvoir à l'éducation ecclésiastique de trente élèves dans un diocèse où cent cinquante paroisses sont encore délaissées.

Donné à Beauvais, le 29 janvier 1830.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR Mgr OLIVIER,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

—

Mgr Nicolas-Théodore Olivier naquit à Paris, le 28 avril 1798, et fut baptisé le 1er mai en l'église de Saint-Eustache. Elevé par des parents chrétiens, il donna de bonne heure des marques d'une tendre piété. Il reçut d'une mère admirable, dont il aimait à rappeler le souvenir, les prémiers enseignements de cette religion, dont il devait être un jour l'apôtre. Les premières années de Mgr Olivier furent confiées à un vieux et respectable prêtre, des mains duquel il passa dans celles du savant abbé Boucher, curé de Saint-Merry, prêtre d'une piété fervente et d'une pureté de mœurs incomparable. Apercevant de son coup d'œil sûr les dispositions de ce jeune enfant et le germe de qualités brillantes, il le plaça dans la petite communauté des clercs de sa paroisse, et lui donna des soins auxquels l'élève répondit par de rapides progrès. Son intelligence, sa raison précoce, et surtout sa piété, permirent au maître de lui confier, quand il n'avait encore que quatorze ans, l'enseignement des petits enfants au catéchisme de Saint-Merry. Ainsi, dans l'âge où d'ordinaire on s'assied encore sur les bancs de l'église pour y recevoir l'instruction religieuse, l'abbé Olivier était en état de la distribuer à d'autres, et il le faisait d'une manière si remarquable que la réputation du jeune catéchiste ne tarda pas à s'étendre hors de l'enceinte de la paroisse.

A dix-neuf ans, l'abbé Olivier, qui dirigeait depuis l'âge de seize ans la communauté des clercs de Saint-Merry, entra au séminaire de Saint-Sulpice pour y faire sa philosophie, puis sa théologie. Il eut pour maître de conférences M. l'abbé Affre, depuis archevêque de Paris.

En 1821, il reçut la prêtrise, n'étant encore âgé que de vingt-trois ans. Les sulpiciens, ses maîtres, qui avaient été témoins de ses rapides succès, et qui appréciaient l'excellente méthode qu'il avait apportée dans ses études, son jugement fort, l'élévation de ses vues, voulurent le fixer au sein de leur compagnie en lui donnant une chaire de théologie à Saint-Sulpice. Mais la Providence lui préparait une autre mission : elle ne l'avait pas seulement doué des qualités de l'intelligence propres à instruire, elle lui avait fait le don plus rare de ce qui prédestine un homme au gouvernement ecclésiastique; elle lui avait donné la douceur avec la force, le zèle avec la prudence, tout ce qu'il faut enfin pour ramener les pécheurs, pour soutenir les justes, relever les imparfaits. Pendant ses vacances il s'essaye aux travaux apostoliques par une petite mission dans un village : tentative heureuse qui donna au jeune prêtre la consolation de voir revenir à Dieu des âmes éloignées depuis longtemps des pratiques de la religion.

Nommé vicaire de Saint-Denis, il s'y montra zélé, exemplaire. Dès qu'il parut en chaire, on sut l'apprécier, et l'on accourait en foule pour l'entendre. Le bien qui se faisait dans sa paroisse prenait chaque jour de nouveaux accroissements. Les catéchismes faits avec le plus grand soin, les enfants de chœur disciplinés, le plus grand ordre dans les cérémonies des congrégations de femmes, de jeunes filles, créées pour le soutien de la piété et comme un moyen de persévérance, des conférences où se réunissaient tous les dimanches de jeunes gens et les soldats de la garnison, au nombre de près de 400, ont marqué son court passage dans cette petite ville.

Du vicariat de Saint-Denis il passa a celui de Saint-Etienne-du-Mont. Il déploya dans cette nouvelle paroisse la plus grande activité, et son zèle embrassa toutes les parties de l'administration. Les conférences pour la jeunesse des écoles, commencées par lui, interrompues pendant son absence, et bientôt reprises lorsqu'il fut devenu curé de la paroisse, sont peut-être les plus belles pages de sa vie, comme elles sont l'un des services les plus signalés qu'il ait rendus à l'Eglise.

La réputation du jeune vicaire de Saint-Etienne s'était répandue au loin. Il était en relations intimes avec les personnages les plus distingués. Disputé en même temps par quatre illustres prélats de l'Eglise de France, le jeune vicaire ne crut pas devoir quitter le poste que lui avaient confié ses supérieurs, et Mgr de Quélen voulant tout à la fois récompenser son zèle et lui donner un nouvel aliment, et aussi rendre un immense service à son diocèse, le nomma à la cure titulaire de Chaillot.

Ses succès dans cette paroisse pauvre et délaissée, et depuis si longtemps en souffrance, furent immenses : tout était à créer. Le jeune curé ne se décourage point. Il monte en chaire, expose la détresse des pauvres, l'abandon de l'église, sa nudité

honteuse; il établit des instructions, fonde des associations de charité. Avec sa parole, son grand moyen d'agir sur les esprits et sur les cœurs, il renouvelle entièrement la face de cette paroisse, et en dix mois il fit de Chaillot ce qu'on aurait à peine cru réalisable en dix ans. Il aimait sa paroisse, il en était adoré, et plus tard, quand il parlait de son passage à Chaillot, il l'appelait *son séjour dans le paradis.*

L'abbé Olivier quitta cette paroisse, au grand regret des habitants, le 11 janvier 1828, pour remplir la cure de Saint-Étienne du Mont, vacante par la mort de son vénérable pasteur, M. Charpentier, dont il avait été pendant quelques mois le premier vicaire.

C'est dans cette paroisse que M. Olivier prouva qu'il possédait à un haut degré les qualités diverses qui sont nécessaires à un pasteur. Par un tact et une habileté singuliers, par une patience et une douceur admirables, et alliant la science et la bonté, la profondeur du savoir et l'aménité des formes, il sut gagner la confiance et diriger les âmes dans la voie du salut. Une de ses gloires dans cette paroisse est d'avoir été le rénovateur du chant ecclésiastique, d'avoir donné à la musique religieuse une première et extraordinaire impulsion. On lui doit l'orgue d'accompagnement pour le chœur, qui de Saint-Étienne du Mont, de Saint-Roch et des églises de Paris, s'est propagé dans presque toute la France. On lui doit l'éclairage des églises mieux organisé, le silence dans le lieu saint, la pompe des cérémonies, la majesté du culte catholique relevée; on lui doit l'établissement des retraites pascales pour les fidèles, la solennité des O de Noël, de la Fête Dieu, la pompe du mois de Marie. Son zèle, dans cette paroisse, s'enflammait de jour en jour. Il imaginait mille moyens pour attirer les fidèles aux offices : le soin des pauvres, l'instruction donnée et répandue à toutes les classes, l'exactitude, le bon exemple, la charité et le zèle, toutes les qualités, toutes les vertus d'un bon prêtre qui a à cœur le salut des âmes brillaient en lui dans tout leur éclat.

L'incontestable mérite de M. Olivier, ses talents remarquables avaient fixé depuis longtemps l'attention de ses supérieurs; et, en 1833, il se vit appelé à la cure de Saint-Roch. Il y justifia bientôt la haute confiance dont il était l'objet; comme curé de Saint Roch, M. Olivier a laissé les souvenirs les plus honorables. Nous n'exagérons rien en affirmant que les intérêts de cette paroisse, une des plus importantes de Paris, ne pouvaient être confiés à des mains plus intelligentes. Sous sa direction, les solennités religieuses ont eu encore plus de pompe et de majesté, toutes les parties du culte divin acquirent un nouveau caractère de grandeur. L'église, sortie de ses ruines par les soins du vertueux abbé Marduel, s'est enrichie sous M. Olivier de plusieurs chapelles richement décorées, et de peintures très-remarquables; la musique, cette partie importante du culte, a subi de notables améliorations : tous ces perfectionnements et bien d'autres encore attestaient à la fois la vive sollicitude de M. Olivier pour les intérêts de la paroisse à laquelle il a consacré tout son patrimoine et les revenus de sa cure.

Mais ses travaux administratifs n'étaient pour lui qu'une diversion à des occupations d'un ordre plus élevé. Ce qu'il considérait comme le premier de ses devoirs, c'est la direction à donner aux âmes qu'il était chargé de guider dans la voie évangélique; on sait quel bien immense a opéré sous ce rapport sa paroie si onctueuse, si pénétrante; on sait aussi avec quelle énergie il s'adressait à la charité des riches, avec quelle chaleur il plaidait la cause des malheureux. L'empire qu'exerçait la parole de M. Olivier n'était pas le fruit de discours élaborés à loisir dans l'ombre du cabinet, après de longues méditations : c'était l'effet instantané d'un esprit toujours prêt, toujours ouvert. Sa puissance d'improvisation était véritablement inépuisable; elle savait prendre tous les tons, toutes les formes, se plier aux besoins de chaque auditoire; il montait en chaire sans avoir eu souvent le temps de se livrer à aucune préparation, et jamais il ne s'est trouvé au-dessous de son sujet. Sa parole, quand même elle était prise au dépourvu, n'était jamais stérile, parce qu'elle puisait au riche trésor des saintes Écritures et des saints Pères; c'était surtout dans ses homélies et ses prônes que la parole de M. Olivier devenait à la fois la parole vraiment évangélique, à la fois simple et forte, grave et persuasive. Quand on venait l'entendre, on subissait le joug d'une irrésistible autorité, et l'orateur réalisait, en quelque sorte, pour ses auditeurs, ce que dit l'Évangile de notre divin Maître. Il parlait, *sicut potestatem habens.* (*Matth.*, VII, 29.)

M. Olivier avait fait renaître parmi les paroissiens de Saint-Roch les beaux jours de la primitive Église. Il n'était pas rare de voir tous les fidèles assistant à la messe y communier, et avec un recueillement et un ordre admirable qu'on chercherait en vain ailleurs. A la voix du pasteur, des asiles se sont ouverts pour l'enfance pauvre. Il a fondé un ouvroir en faveur de quarante jeunes filles, il avait perfectionné la maîtrise, la communauté des clercs; il avait établi des secours annuels en faveur des pauvres enfants qui trouvaient des vêtements chauds aux approches de l'hiver. Aussi Mgr de Quélen, prié un jour de formuler sa pensée sur M. le curé de Saint Roch disait : *L'abbé Olivier n'est pas seulement le premier curé de Paris, mais le premier curé de France.*

Le mérite que déploya M. Olivier dans sa cure de Saint-Roch, lui valut plusieurs distinctions très-honorables : il reçut le cordon de la Légion d'honneur, il fut appelé à faire partie du conseil d'examen des écoles primaires; enfin, il fut fait chanoine honoraire de la métropole par Mgr de Quélen.

La voix publique désignait déjà depuis longtemps le curé de Saint-Roch à un siége épiscopal; chaque fois que la mort venait de

frapper un de nos vénérables prélats de l'Eglise de France, les fidèles paroissiens de Saint-Roch attristés se voyaient à la veille de perdre celui dont la charité immense nourrissait les pauvres, dont l'éloquence persuasive remplissait si souvent le temple du Seigneur, et dont la sage administration avait fait de Saint-Roch la paroisse modèle.

Le diocèse d'Evreux perdit son premier pasteur, et, le 18 avril, M. le ministre des cultes allait lui-même annoncer à l'abbé Olivier la décision royale qui l'appelait à remplir le siége vacant d'Evreux. Inutile de rappeler combien de larmes furent répandues dans cette paroisse de Saint-Roch, où en si peu d'années tant de belles espérances s'étaient réalisées : la tristesse et la joie se peignaient à la fois sur tous les traits de ses nombreux auditeurs. Ce fut surtout le jour solennel de sa consécration épiscopale, le 6 août 1841, que M. Olivier put jouir du triomphe que lui avaient préparé ses paroissiens. L'église de Saint-Roch avait été parée de ses plus beaux ornements de fête, le mobilier de la couronne lui avait prêté ses plus riches tentures, ses plus précieux tapis; resplendissante de lumière, elle vit accourir auprès de ses autels des ambassadeurs, des ministres, des pairs de France, des députés, toute l'élite non-seulement de la société de Saint-Roch, mais encore de toute la capitale.

Le 10 du même mois, Mgr Olivier prenait possession de son siége épiscopal, dans la cathédrale d'Evreux. Son entrée dans la ville fut un véritable triomphe. Les rues, encombrées, pouvaient à peine contenir la multitude qui se pressait pour contempler les traits de celui qui venait, au nom du Seigneur, faire cesser le veuvage de cette église antique, et pour voir celui dont le nom retentissait depuis longtemps à ses oreilles. A peine entré dans son diocèse, Mgr Olivier entreprit, d'une main ferme et douce tout à la fois, les plus sages réformes. Il fit aussitôt la visite de son diocèse ; toutes les paroisses les plus petites comme les plus populeuses, toutes les chapelles furent successivement visitées. Celui qui, devant le plus magnifique et le plus auguste auditoire de la capitale, captivait l'attention des riches, des grands et des princes de la terre, ne craignait pas de se faire petit avec les petits, et d'annoncer avec le même zèle et la même conviction l'Evangile aux pauvres laboureurs qui accouraient à sa voix.

De grandes réformes appelaient le zèle et la fermeté d'un prélat tel que Mgr Olivier. L'administration, sous la vieillesse pleine d'infirmités de son vénérable prédécesseur, confiée pendant treize ans à une main inintelligente, n'avait pu réprimer une foule d'abus et de scandales. Les fabriques des églises la plupart en désordre, les églises sales et presque en ruines, de prétendus frères de charité pratiquant les plus honteux scandales, se livant à la plus grossière intempérance, et faisant du signe du salut le plus honteux usage, enflammèrent le zèle du nouveau prélat; et malgré les obstacles les plus pénibles, tous ces désordres furent retranchés, toutes les églises ornées et réparées, les frères de charité, d'abord révoltés, se sont soumis, le temporel des églises fut reconstitué, le silence et le recueillement régnèrent dans les temples. Toutes les paroisses de ce vaste diocèse ont vu jusqu'à trois fois dans l'espace de treize ans leur premier pasteur; toutes les églises ont entendu sa voix. Des sœurs de la miséricorde ont été appelées à Evreux, pour visiter les pauvres; et des sœurs de bon secours ont été, dans les dernières années de son épiscopat, établies pour soigner les malades pauvres et riches; les études des séminaires fortifiées, et les élèves encouragés par la présence fréquente du prélat, qui n'a pas rougi de se faire professeur de droit canon au grand séminaire. Il a doté le petit séminaire de bâtiments indispensables pour la santé des élèves. Le grand séminaire a été aussi agrandi. Il n'est pas une œuvre de religion et de charité qui n'ait trouvé en Mgr Olivier un généreux et persévérant appui; pas un abus qu'il n'ait cherché à déraciner; pas un besoin qu'il ait laissé sans soulagement, ni une douleur sans consolation. Homme de zèle et d'une foi admirable, il a cherché à étendre partout le règne de Jésus-Christ dans les cœurs; homme d'une activité infatigable, on le voyait dans sa cathédrale rompre le pain de la divine parole aux fidèles, et le lendemain se rendre à l'extrémité de son diocèse ouvrir la station quadragésimale, prêcher des retraites à Verneuil, à Louviers, obligé de prendre sur son sommeil plusieurs heures pour l'expédition des affaires et le devoir sacré de la prière.

Une santé excellente lui faisait croire qu'il pourrait mener pendant plusieurs années encore une vie aussi laborieuse, lorsqu'en allant visiter sa famille et ses amis, une chute qu'il fit sur un des ferrements ronds qui se trouvent aux portes des maisons bourgeoises, lui fit une blessure grave à la jambe, et le força de revenir à Evreux et de garder la chambre et l'immobilité du lit. A la suite de cette blessure, un anthrax s'est manifesté au cou, et ce mal qui faisait endurer au prélat des douleurs intolérables le conduisit bientôt au tombeau. Sa mort fut édifiante, il se soumit à l'arrêt du Seigneur et après avoir adressé une dernière fois à ses diocésains des paroles touchantes où respiraient le pardon à ses ennemis, la foi la plus vive, et avoir béni ceux qui l'assistaient au lit de mort, et prononcé le nom de Jésus-Christ, qu'il répéta souvent dans sa maladie, il s'endormit dans le Seigneur, le 21 octobre 1854, âgé de cinquante-six ans et trois mois, après treize ans et deux mois d'épiscopat.

Il n'a publié pendant sa vie, en fait d'œuvres littéraires, que l'*Oraison funèbre de M. l'abbé Desjardins*. Il avait été prié de rédiger plusieurs traités de théologie ; il avait, en effet, révisé la théologie de Bailly, pour l'accommoder au texte de nos codes, mais comme le même travail venait d'être fraîchement

imprimé à Lyon, il a laissé ce manuscrit dans ses cartons.

On trouve encore dans un livre de piété appelé les *Délices des âmes affligées*, une préface et une lettre écrite à une auguste personne pour la consoler de la mort de sa fille. Les feuilles publiques, les diverses biographies qui ont déjà paru rapportent des fragments sur quelques discours improvisés en chaire, et particulièrement pour la Martinique et pour les orphelins du choléra. On regrette que ses mandements ne soient l'ouvrage que d'une seule nuit : il y a des passages qui montrent jusqu'à quelle élévation il serait monté, s'il avait trouvé le temps et de faire des ouvrages et le loisir d'y mettre la dernière main.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE MGR OLIVIER,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

—

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

—

Le Dieu que j'aime est à moi, et moi je suis à lui.
Dilectus meus mihi et ego illi. (*Cant.*, I, 16.)

S'il est vrai, selon le langage du grand évêque de Meaux, que la louange languit auprès des grands noms, et si l'esprit de Dieu nous assure que les actions seules des saints les peuvent louer dignement, qui suis-je, mes très-chères sœurs, pour venir célébrer au milieu de vous les admirables vertus de l'immortelle Thérèse?

Eh! que pourrai-je vous en dire que vous n'ayez médité depuis de longues années? Quelle est, je ne dis pas la religieuse du Carmel, mais la personne du monde qui n'ait entendu souvent parler des prodiges de sa vie, de son amour pour Jésus-Christ et de l'amour de Jésus-Christ pour elle.

Suscitée de Dieu, au milieu d'un siècle pervers et corrompu, dans un moment où l'enfer déchaîné menaçait d'envahir et d'écraser l'Eglise désolée par les plus affreux scandales, elle eut pour mission spéciale de rendre à la vie religieuse son ancien éclat et sa dignité première et de réconcilier le monde avec la piété en l'environnant de cette amabilité, de cette douceur qui en font le plus bel apanage.

Dieu sembla l'accorder à l'Eglise catholique comme une preuve que la voix de ses gémissements et de ses alarmes était montée jusqu'à son trône, et qu'il n'avait pas oublié les promesses éternelles dont il l'avait dotée. La vie, les vertus, les miracles de son humble servante furent alors pour le chrétien chancelant dans la foi comme un signe palpable que là était la vérité où brillait avec tant de splendeur, un des plus purs rejaillissements de la sainteté divine.

Et en effet, M. F., le nom seul de Thérèse ne rappelle-t-il pas tous les genres de mérites et de gloire auxquels puisse prétendre l'élue du Seigneur? Vertus éminentes et qualités tout aimables, faveurs extraordinaires et épouvantables épreuves, zèle des apôtres, courage des martyrs, vie retirée des solitaires, noblesse et grandeur d'âme poussées jusqu'à l'héroïsme, sensibilité et douceur presque divines, persécutions extrêmes et succès inattendus, revers accablants et triomphes sans exemple, tous les trésors de la grâce, n'est-ce pas là tout ce que possède Thérèse? Enfin, pour le dire en deux mots, Dieu pouvait-il faire davantage pour elle, et ne semble-t-elle pas avoir fait pour Dieu tout ce que peut une créature? Je m'arrête à ces deux idées, elles m'ont paru caractériser toute l'histoire de Thérèse, et ce sont les paroles de mon texte qui me les suggèrent et me les indiquent : *Dilectus meus mihi*, Dieu tout entier à Thérèse, sujet de la première partie : *et ego illi*, Thérèse tout entière à son Dieu, sujet de la seconde partie. Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge puissante dont elle s'efforça d'imiter les inimitables vertus. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si je vous demandais, M. F., à quels signes peut se reconnaître l'amour de Dieu pour un de ses enfants, ne me diriez-vous pas? Voici ce que fera le Seigneur :

Dès l'enfance, il choisira la personne ai-

mée; si elle s'éloignait de lui, il la rappellerait par des menaces ou par des caresses; pour s'assurer de son cœur, il ne lui épargnerait aucune épreuve, et puis ensuite il ne lui refuserait aucune faveur.

Vous avez porté un jugement solide et véritable, vous répondrais-je, vous avez présagé toute la vie de Thérèse, vous avez connu toute son histoire.

Oui, telle fut envers elle la conduite de Dieu; c'est ainsi qu'il prouva sa prédilection pour elle, et l'obligea de s'écrier dans le transport de la plus vive reconnaissance: *Mon Dieu est tout à moi: « Dilectus meus mihi. »*

Thérèse de Jésus appelée dans le monde d'Ahumada naquit à Avila, dans la vieille Castille, sous le pontificat de Léon X, la première année du règne de François Ier, deux ans seulement avant la rébellion désastreuse du malheureux Luther.

Son père et sa mère ne négligèrent rien pour donner à leur nombreuse famille, et à Thérèse en particulier, une éducation brillante et solide. Elle commença avec l'aurore de leur intelligence; le premier mot que bégayèrent ces petits enfants était le nom du Créateur, avant même qu'ils sussent prononcer celui des auteurs de leurs jours.

A peine leurs petites mains pouvaient-elles faire quelque mouvement que déjà ils savaient former le signe adorable de la croix, et ils n'obtenaient le bonheur des caresses maternelles qu'après avoir payé à Dieu le tribut de leurs innocents hommages.

Quelle leçon pour ces parents barbares qui semblent n'avoir donné le jour à leurs enfants que pour les précipiter dans l'oubli de Dieu, dans la mort éternelle, qui les abandonnent sans choix à des mains mercenaires et se persuadent que tout est fait pour eux quand ils ont veillé à la conservation de leur santé ou au développement de leur intelligence !!!

Alphonse Sanchez de Cépéda aimait Thérèse sa fille plus que tous ses autres enfants, et il me semble, avoue ingénuement notre sainte, que les heureuses dispositions que Dieu avait mises dans mon âme lui donnaient quelque raison d'en agir ainsi.

De son côté, Thérèse affectionnait d'une manière toute particulière un de ses frères qu'elle avait fait le confident de toutes ses pensées, et Dieu paraissait partager entre eux deux l'abondance de ses miséricordes. Ils brûlaient du désir de verser leur sang pour Jésus-Christ, et enviaient aux chrétiens des premiers siècles le bonheur qu'ils avaient eu de donner leur vie pour la foi.

Ils en conçoivent l'espérance. Thérèse âgée de neuf ans veut courir à la mort. Son frère l'accompagne. Déjà ils sont sortis des portes de la ville, déjà ils croient voir briller à leurs yeux la couronne du martyre: c'est pour toujours, pour toujours, s'écrient-ils que nous serons heureux. Vous vous contenterez, ô mon Dieu, du désir de son cœur, vous épargnerez ce nouvel Isaac, et comme un autre Origène, vous le ramènerez par la main à la maison de ses pères.

Cependant, M. F., puisque Thérèse a perdu l'espoir de mourir en martyre, elle veut au moins vivre en anachorète. Voyez-la construire de pieux ermitages, élever de petits édifices à l'honneur de son Dieu, et rendre les jeux de son enfance les heureux présages de ses hautes destinées.

Je sais, M. F., que ces traits ne prouvent pas la sainteté de Thérèse, mais j'aime à y admirer avec quelle complaisance Dieu voulait essayer son jeune courage. Les premières années des grands hommes décèlent leur future grandeur, les premières années des saints révèlent aussi d'ordinaire la rare perfection à laquelle ils sont appelés. Tout, en effet, annonçait dans notre sainte ce qu'elle devait être un jour. Prodigue de ses dons envers elle, Dieu ne lui avait rien refusé de ce qui constitue les grands personnages et les grands saints. Naturel heureux, cœur plein de sensibilité, esprit vif, génie pénétrant, âme magnanime, prudence au-dessus de son sexe, tendre dévotion à Marie, amour immense des pauvres.

Mais hélas! M. F., à quoi servent les dons du Seigneur, les grâces même les plus spéciale à celui qui a le malheur d'en abuser !!! Déplorable effet d'une liberté toujours plus prompte à secouer le joug qu'à le porter, l'homme comblé d'honneur a le pouvoir de se rendre funestes et toutes les faveurs du ciel et tous les desseins de la miséricorde.

Tel fut le sort de Thérèse. A peine sortie d'une enfance si précieuse devant le Seigneur, la voilà qui se précipite dans l'amour du monde et de ses faux plaisirs. Pleine d'elle-même et vide de Dieu, elle tourne contre lui tout ce qu'elle en a reçu.

Ce n'est plus cette jeune enfant qui ne voyait de félicité que dans la possession de son Créateur; elle n'en trouve plus que dans son attachement pour des objets périssables. Ce n'est plus la gloire du Seigneur qu'elle recherche, son cœur est tout entier aux vanités du monde.

Le soin de son corps prend la place de cette sollicitude empressée avec laquelle jusqu'ici elle avait fait la garde autour de son âme. Ses goûts sont entièrement changés, la solitude lui inspire autant d'horreur que la retraite lui avait présenté d'attraits. Ce ne sont plus ces sentiments de la morale la plus pure, ces pensées pieuses, ces apologues tout chrétiens qui font ses délices: son imagination avide d'impressions nouvelles ne recherche que des aventures imaginaires, son cœur impatient de s'attacher à la créature va puiser l'objet de ses affections dans des livres aussi dangereux pour l'esprit que funestes pour le cœur, elle se passionne pour de prétendus héros dont la gloire ne consiste le plus souvent que dans de honteuses faiblesses, et son âme, pour parler le langage de Bossuet, n'est bientôt plus qu'un vaisseau percé de toutes parts qui ne peut plus contenir les eaux vives de la vie éternelle. Et ce seront les exemples d'une mère vertueuse, mais imprudente, qui

conduiront Thérèse à ces sources empoisonnées!

O légèreté fatale, ô funeste imprévoyance! Combien de mères auront à se reprocher la perte éternelle de leurs filles! combien au jour terrible des vengeances seront convaincues d'avoir été les artisans de leurs malheurs! Dans les unes, c'est une tendresse qui tolère, excuse et permet tout; dans les autres, un aveuglement presque incompréhensible qui ne trouve du mal à rien; dans celles-ci un esprit de mondanité dont elles craignent de trouver la censure dans l'éducation religieuse de cette jeune personne formée à la modestie par des institutrices sages et chrétiennes, et qu'elles se hâtent d'initier dès leurs plus tendres années à l'amour du monde, de ses fêtes, de ses spectacles et de ses plaisirs, pour pouvoir continuer d'en être avec quelque décence les victimes ou les idoles. Dans celles-là, c'est une insouciance que rien ne réveille, c'est, oserai-je le dire, un calcul d'intérêt qui..... Mais détournons les regards et reportons-les sur Thérèse. Prêtez encore, M. F., l'oreille à ses égarements, que son expérience vous instruise, hélas! ses écarts seraient peut-être des traits de vertus pour vous, et ses défauts vos victoires!

Elle se livre à la société d'une parente pleine de l'esprit du monde, et ces fréquentations viennent mettre le sceau à son éloignement de Dieu. Bientôt, d'après son propre témoignage on ne reconnaît presque plus rien en elle des inclinations vertueuses que le ciel lui avait départies. Hâtez-vous, ô mon Dieu, de venir à son secours, et d'une main forte et puissante brisez des liens qui bientôt rendraient à jamais captif le cœur de votre fille.

Nos vœux sont exaucés, M. F., son vertueux père s'aperçoit des dangers auxquels elle est exposée, il l'éloigne de la maison paternelle où elle s'est fait à elle-même tant d'occasions de chute. Mais qu'il en coûte pour revenir à Dieu quand on s'en est écarté! Les fautes même les plus légères deviennent comme un poids irrésistible qui entraîne toujours vers le mal. Et Thérèse, malgré l'abondance des grâces qui lui sont préparées chez les religieuses auxquelles elle est confiée, trouvera presque le moyen de se les rendre inutiles.

Cependant Dieu triomphe de son cœur. Peu à peu le monde s'efface de son esprit. Le désir des biens éternels se réveille dans son âme et la ferveur de ses compagnes devient pour elle un objet d'envie.

Elle entrait alors dans sa seizième année. Lasse et fatiguée de l'ardeur avec laquelle elle avait poursuivi le fantôme brillant des joies trompeuses du monde, épouvantée à la vue de ses fautes que la délicatesse de sa conscience lui fait regarder comme des crimes, elle commence à respirer dans l'amour de son Dieu, et prend la résolution de se consacrer à lui sans réserve. Vous comprenez, M. F., qu'à cet âge le monde n'avait pu flétrir entièrement la fraîcheur et l'éclat de cette tendre fleur, son souffle dangereux n'avait fait encore que la ternir. Thérèse avait été coupable sans cesser d'être pure, et par un prodige de la miséricorde, les atteintes portées à son innocence ne la lui avaient pas ravie.

Toutefois elle pleurera toute sa vie ce qu'elle nomme les égarements de sa jeunesse, elle ne se pardonnera jamais d'avoir cessé d'aimer comme elle le devait le Dieu de son enfance, elle achètera son pardon au prix des plus rudes sacrifices. Son père refuse de consentir au pieux projet qu'elle a conçu de fuir à jamais le monde. Thérèse sent que son Dieu l'appelle, elle lui immole les sentiments les plus chers, et pour obtenir le bonheur de devenir son épouse, elle s'arrache aux empressements du plus aimé des pères. A l'âge de dix-huit ans, elle entre chez les Carmélites d'Avila.

O mon Dieu, que vos voies sont admirables, mais quelquefois que vos desseins paraissent durs à la nature! Jamais personne, M. F., ne l'éprouva plus vivement que Thérèse. « Je crois, dit-elle, que quand j'aurais été au moment de la mort, je n'eusse pu souffrir davantage. Il me semblait que mes os se disloquaient. »

Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, l'accable bientôt après des témoignages de sa tendresse et la fait nager au sein des plus pures délices.

De son côté, Thérèse, quoique environnée d'un grand nombre d'imperfections qui la faisaient gémir, cherche à combattre avec Dieu même par l'ardeur de ses sentiments pour lui. Elle sollicite et obtient le bonheur de toujours souffrir, et dès ce moment sa vie ne sera plus qu'une croix continuelle, qu'un martyre prolongé.

Enfin arrive le jour de ses noces avec l'Agneau sans tache. Cette époque fut la plus belle de sa vie; heureuse si elle avait su en conserver les fruits abondants!!!

Mais, et ne craignons pas de le dire, M. T. C. S., le cloître n'est pas toujours un rempart assez puissant contre les attaques et les ruses du démon, et Thérèse, quoique accablée des témoignages les plus éclatants de la bonté divine, eut encore pendant de longues années le malheur d'être ingrate.

Vous le savez, chrétiens auditeurs, et le bruit que les passions font autour de vous et les orages qu'elles suscitent dans votre propre cœur, agité par leurs flots tumultueux comme une mer en furie, ne vous l'ont pas fait oublier : Dieu est un Dieu jaloux. Le moindre partage d'un cœur qui doit lui être tout dévoué est une offense à ses yeux; il nous permet d'aimer les créatures, mais à condition que cet amour pur dans ses motifs, circonscrit dans ses limites, retenu et plein de réserve dans ses témoignages, au lieu d'enlever notre cœur à Dieu, nous servira comme d'une échelle sainte pour arriver jusqu'à lui, et nous porter dans son sein paternel.

Sans cela, l'ordre est renversé, la créature mise à la place du Créateur, le sujet assis sur

le trône de son roi. C'est une sorte d'idolâtrie qui se perpétue dans la conscience, qui la déchire et la rend malheureuse par la soif même qu'elle éprouve du repos et du bonheur.

Telle fut cependant la faute dont se rendit coupable notre sainte, et qui pensa lui faire perdre pour toujours l'amitié de son Dieu. Au lieu de se livrer tout entière à la prière, à la méditation des vérités éternelles, selon l'esprit de son saint institut, les fréquentations qu'elle entretenait avec toutes sortes de personnes dissipaient son âme et la privaient de la douce expérience qu'elle avait faite des délices de la piété.

En vain la grâce parlait à son cœur, elle aimait à s'étourdir elle-même, elle cherchait à justifier sa conduite auprès des autres, et ses confesseurs eux-mêmes par la timidité de leurs conseils et la bonne opinion qu'ils avaient conçue de ses vertus ne servirent pas peu à l'éloigner encore de la véritable route dont chaque jour elle s'écartait davantage.

Un trouble intérieur qu'elle se dissimulait mal l'accompagnait partout, mais le monde toujours étouffait la voix plaintive de la grâce. Ah! combien d'âmes parmi celles qui m'entendent qui sont peut-être, dans ce moment où je parle, en proie à de pareils remords et qui, par leur expérience, savent quels sont les tourments d'un cœur qui combat contre son Dieu. Comme Thérèse, mais plus coupables cent fois parce qu'il n'était question pour elle que de fautes légères, combien en est-il qui voudraient pouvoir concilier l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit du monde, goûter tour à tour les délices d'une vie tout intérieure et les joies frivoles d'une vie toute dissipée !

Etat malheureux dans lequel les plus fortes résolutions de Thérèse étaient aussitôt violées que conçues, elle tombait le soir dans les fautes qu'elle avait pleurées le matin, et pourtant Dieu ne cessait de l'accabler de nouvelles preuves de sa tendresse ; plus elle se montrait rebelle à sa voix et plus il montrait d'ardeur à la poursuivre ; plus elle était infidèle, et plus il paraissait empressé à conquérir son cœur.

Dites, dites-nous, ô Thérèse, combien ces bontés du Seigneur accablaient de honte et de confusion votre âme naturellement si sensible et si reconnaissante. « J'en étais plus confondue, dit-elle, plus tourmentée que je ne l'eusse été par les maladies les plus cruelles et les plus humiliantes. »

Elle cède enfin à tant d'amour, elle croit entendre retentir à ses oreilles la voix qui terrassa Saül sur le chemin de Damas et convertit Augustin : elle vous rend sa liberté, ô mon Dieu, et s'abandonne sans réserve désormais à vos volontés saintes.

Quel combat, mon cher auditeur, quelle victoire ! qui de nous ne plaindrait l'état malheureux d'une âme tiède qui se partage sans cesse entre Dieu et son ennemi? Qui de nous ne redouterait plus que la mort le malheur d'un seul péché ?

Ne laissez donc pas abattre votre courage, pécheurs, qui m'entendez ; sortez, sortez au plus vite du tombeau de vos iniquités. Venez goûter combien il est bon pour ceux qui veulent le servir avec droiture, le Dieu qu'adore Israël : *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde.* (*Psal.* LXXII, 1.)

Que de délices, que de grâces répandues en effet dans l'âme du pécheur pénitent ?

Levez-vous ici en témoignage, heureuse Thérèse. Dites-nous tout ce que Dieu vous accorda de consolation et de bonheur.

Tantôt ce sont des larmes qui coulent de ses yeux avec abondance au seul souvenir des bontés du meilleur des maîtres, et de la longue résistance de la plus ingrate de ses servantes. Larmes brûlantes qui ne sauraient tarir, parce que l'amour qui en est la source prend tous les jours un nouvel accroissement dans son cœur.

Tantôt c'est une paix si profonde, une familiarité si extraordinaire, des communications si intimes entre elle et son Créateur, qu'elle en perd entièrement l'usage de ses sens, et qu'il lui semble, pour parler ses propres expressions, que son âme va se détacher de son corps. Quelquefois Dieu la transporte au milieu des épouvantables cavernes de l'enfer qui allait ouvrir pour elle ses affreux abîmes, si elle fût demeurée plus longtemps infidèle.

Ici, c'est la cité de Dieu, la sainte Jérusalem, qui se présente à ses regards attendris : elle y entend les cantiques sacrés qui retentissent sans cesse sous les voûtes du céleste séjour, elle y découvre la place qui lui est promise dans l'assemblée des saints si la persévérance couronne ses premiers et généreux efforts. Là, c'est un ange qui lance dans son cœur un trait qui le perce de part en part et lui donne le pouvoir d'aimer son Dieu avec autant d'ardeur que les chérubins prosternés aux pieds de l'Eternel. Fruits précieux, fruits tout divins de cette oraison devenue l'âme de toute sa conduite.

M. F., de quel trésor vous vous privez quand vous n'avez pour ce saint exercice qu'un froid dédain ou une honteuse indifférence. Ah ! si nous en connaissions tout le prix et tous les avantages ! que de sacrifices nous ferions pour en obtenir le bienfait ! Rien au monde ne serait capable de nous en détourner, ni la multiplicité des affaires, ni les sécheresses qui l'accompagnent, ni les difficultés qu'il rencontre, ni les souffrances les plus aiguës, ni les persécutions les plus cruelles. *Si scires.*

C'est là, que Thérèse puise ses vertus, c'est là qu'elle retrempe son courage ébranlé quelquefois par les plus rudes épreuves, c'est là qu'elle reçoit cette éloquence presque divine, cette expérience des mystères de la grâce, cette connaissance des voies les plus cachées dans lesquelles elle devient un maître si habile qu'elle sera dans la suite le docteur éclairé et toujours sûr que consultera, avec autant de confiance que d'humilité, le plus savant des docteurs. Nouveau titre de gloire, nouvelle faveur, mes très-chères

sœurs, que notre sainte ne partagera avec aucune autre femme. On dirait, en lisant ses immortels écrits, qu'ils ne sont pas de la main d'un mortel. Bossuet ne peut s'empêcher de l'appeler la séraphique Thérèse. C'est avec elle, c'est par elle qu'il défendra la doctrine de l'Eglise, qu'il conservera avec cette véhémence du zèle que ses ennemis auraient vanté dans les siècles apostoliques, le précieux dépôt de la foi contre ces mystiques imprudents qui, trompés par une ferveur indiscrète, viennent enlever à la perfection ses motifs, à la charité son inséparable sœur, sa plus douce amie, l'aimable et toute céleste espérance.

Sous le prétexte de ne laisser aux âmes rien de sensible et d'humain, on leur permet, que dis-je, on leur conseille de perdre de vue l'humanité sainte du Sauveur. Pour fermer la bouche aux défenseurs de la foi, à la sentinelle avancée des camps d'Israël, on prétend que, pour parler dignement des hauts degrés de l'oraison, en connaître les dangers, en dénoncer les écueils, il faut y être monté soi-même. Venez, venez, ô Thérèse, l'Eglise de Jésus-Christ vous appelle à ses conseils; vos décisions deviendront ses oracles.

« Non, non, « s'écrie-t-elle avec toute l'ardeur de son amour, » n'abandonnons pas le souvenir de la passion du Sauveur; c'est par ce souvenir que nous pouvons acquérir et posséder ce qu'il y a de bien en nous.

« Qu'on ne croie pas que les hommes savants ne nous soient pas utiles dans le discernement des choses de Dieu, quand bien même ils n'auraient pas la pratique de l'oraison, comme ils ont tous les jours les saintes Ecritures à la main, ils sauront distinguer tout ce qui est de l'esprit de Dieu, tout ce qui est l'effet des prodigalités de son amour. »

Je ne sais si mon amour pour votre sainte mère ne me fait pas illusion, mes très-chères sœurs, mais qu'elle me paraît grande, lorsque je la vois compter au nombre de ses plus humbles disciples celui que son siècle appelait par avance le maître et le père des évêques; « à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse. »

C'est donc ainsi, ô mon Dieu ! que vous êtes admirable dans vos saints, et que vous paraissez trouver votre joie à les accabler de gloire et d'honneur : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* (*Psal.* CXXXVIII, 17.)

Tout, en effet, mes frères, est ravissant dans les ouvrages de Thérèse. Rien n'égale l'élégance de son style, la fraîcheur de ses tableaux, la noblesse de ses figures, la majesté de ses images. La simplicité la plus naïve marche toujours dans ses écrits à côté d'une grandeur qui élève, et d'un sublime qui transporte.

Les sujets les plus relevés prennent sous sa plume un je ne sais quoi qui les relève encore, et cependant les met à la portée de l'âme la plus simple. Quel docteur a parlé comme elle des délices de l'oraison, des degrés qui y conduisent, des dangers qui l'accompagnent, des illusions qu'elle redoute, des règles qu'elle prescrit, des fruits qu'elle procure?

Puissante dans ses paroles, elle ne l'est pas moins dans ses œuvres.

Elle prédit l'avenir, elle lit dans les cœurs, elle guérit les malades, elle discerne les esprits, elle préserve des dangers, et son tombeau devient aussi célèbre par les merveilles qui s'y opèrent, que sa vie éloquente, pour attester à la terre combien Dieu se plaît à honorer ses créatures : *Nimis confortatus est principatus eorum.*

Voyons maintenant ce que fera Thérèse pour répondre à tant de faveurs, sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Tant de grâces et tant de faveurs, une prédilection si marquée de la part de l'Eternel, des bénédictions si abondantes devaient être un poids bien accablant, et exigeaient impérieusement une bien profonde reconnaissance. S'il est vrai qu'une haute dignité impose de grands devoirs, et devient un engagement sacré à d'éminentes vertus, à quoi ne devez-vous pas vous attendre, M. F., de la part de Thérèse, et que ne fera-t-elle pas pour rendre à Jésus-Christ amour pour amour?

Bien différente de ces âmes pusillanimes qui ne reçoivent les talents du père de famille que pour les enfouir honteusement, elle fera valoir au centuple tout ce qu'elle a reçu.

Elle répondra à la gloire dont Dieu l'environne par la plus profonde humilité, à ses ravissements et à ses extases par la plus héroïque obéissance, à l'amour de son Dieu par le zèle le plus ardent pour sa gloire, enfin à la profusion des miséricordes du Seigneur par le sacrifice entier d'elle-même.

Vous le savez, M. T. C. F. plus Dieu élève une âme, et plus il exige d'elle, selon la parole même de l'Esprit-Saint, qu'elle s'humilie et s'anéantisse.

Sainte Thérèse l'avait bien compris. Dès l'âge le plus tendre, Dieu l'avait préparée à ses hautes destinées, en lui inspirant l'attrait le plus vif pour l'humilité, l'aversion la plus prononcée pour les louanges et la vaine fumée qui s'en exhale.

C'est à chaque page de ses écrits que ce mépris d'elle-même se montre avec évidence, et ce n'est pas en elle, comme en tant de personnes, un orgueil caché qui se couvre du manteau de la vertu contraire. On voit qu'elle ne dit jamais rien qu'elle ne le pense. Incapable de dissimuler comme de mentir, quand elle avoue son néant on sent qu'elle en est pénétrée. Elle n'aime que ce qui peut l'avilir aux yeux de ceux qui la connaissent, elle surabonde de joie, comme l'Apôtre, dans les humiliations et les mépris. Elle va au-devant des opprobres; elle voudrait qu'il lui

fût permis de raconter en détail, comme Augustin, toutes les fautes de sa vie. Elle exige que l'on se taise sur les grâces qu'elle a reçues; elle permet au contraire, elle conjure qu'on rende publique ce qu'elle nomme souvent sa vie criminelle. Mais en elle, l'humilité est une vertu qui ne nuit à aucun devoir, qui ne combat aucune autre vertu, qui ne lui ôte en rien le sentiment des dons que Dieu lui a faits. C'est de l'humilité qu'elle tire toute sa gloire, et c'est par l'humilité qu'elle devient capable des grandes entreprises auxquelles la divine Providence l'avait destinée. Elle ne confond pas l'humilité avec une pusillanimité honteuse et déshonorante, et sa belle âme ne sacrifie pas la reconnaissance qu'elle doit à Dieu pour ses bienfaits, à une crainte chimérique de se les attribuer à elle-même. Elle a appris de l'apôtre saint Paul qu'elle n'a rien qu'elle n'ait reçu.

« Croyons, « disait-elle quelquefois, » que Dieu, qui nous accorde tant de grâces, nous accordera aussi le bonheur de sentir au premier aperçu l'orgueil qui voudrait s'y glisser et la force de résister à ses perfides attaques : s'il est permis de se rappeler souvent que Dieu nous a faits de rien par sa puissance, qu'il nous conserve et nous nourrit par sa providence, et qu'il nous a rachetés par sa mort, pourquoi ne me serait-il pas permis, par exemple, de penser que Dieu m'a fait la grâce de me détacher enfin entièrement du monde et de ne plus aimer que l'auteur de mon être? Méconnaître ses bontés, ce serait ingratitude, ce serait s'exposer à les perdre. Pour se détacher des choses de la terre, il faut qu'on sache qu'on a en main quelque gage des trésors du ciel. »

Le souvenir de ces faveurs soutient en nous la foi, anime notre espérance et enflamme la charité. Ainsi combat-elle, par sa doctrine et par ses exemples, ces prétendus chrétiens qui s'imaginent, malgré le témoignage de Jésus-Christ même, que l'humilité ne convient qu'à des esprits rétrécis, qu'elle rend incessamment incapable des grandes choses, et fait outrage à la dignité de la nature humaine; tandis que l'expérience de tous les temps a prouvé jusqu'à l'évidence que l'on n'est vraiment grand que lorsque l'on s'abaisse, et que les hommes les plus humbles ont été ceux qui ont conçu de plus vastes entreprises, et exécuté des projets jugés impraticables à tous les autres. La vie tout entière de Thérèse en est la preuve la plus irréfragable; elle fut aussi grande dans l'abjection que dans la gloire, au milieu des mépris et des opprobres qu'au sein des honneurs, environnée d'humiliations, que soutenue par des éloges unanimes et d'universels applaudissements. Dieu ne lui épargna ni l'un ni l'autre de ces deux états; sa protection auprès des rois de la terre était plus grande que celle de leurs premiers officiers.

L'Espagne s'honorera davantage de posséder les lettres de son humble carmélite, que Rome des épîtres de son Cicéron, et que la France de celles qui lui donneraient la supériorité dans ce genre comme dans tous les autres, si Thérèse n'eût écrit dans une langue étrangère à la sienne. Ne craignez pas qu'environnée de tant de gloire, elle cesse de se regarder comme une enfant soumise aux ordonnances de l'Eglise. Elle a pu dire toute sa vie ce qui faisait à sa mort sa plus grande confiance : *Je suis l'enfant de l'Eglise.* Jamais elle ne s'en rapportera à ses propres lumières; pénétrée de son incapacité, elle consultera dans tous ses doutes, non pas avec cet esprit d'orgueil que l'on trouve si souvent dans ces personnes qui ne consultent que par coutume et respect humain, et qui ne suivent des conseils qu'elles demandent, que ces avis conformes à leurs goûts et à leurs préjugés, mais avec cet esprit de soumission sans lequel l'obéissance n'est qu'un vain simulacre et souvent que pure dérision.

Quoique favorisée des dons les plus extraordinaires, quoique accoutumée à entendre la voix même de Dieu au milieu de ses ravissements et de ses extases, que l'ignorance et l'esprit d'incrédulité peuvent bien révoquer en doute, mais qu'une sage critique, les examens les plus sévères rendent aussi incontestables qu'authentiques, notre sainte trouvera la voie de l'obéissance à ses guides naturels, la seule voie qu'elle puisse suivre avec assurance; il lui arrivera souvent, pour obéir aux directeurs de sa conscience, de laisser les saintes ordonnances que le ciel lui avait intimées avec le plus de clarté et d'évidence. Et bien loin de lui reprocher cette sorte de mépris pour ses grâces, Dieu lui fera connaître, en changeant en apparence les instructions qu'il lui avait données, qu'il n'avait voulu que mettre son obéissance à l'épreuve en la lui faisant porter à un degré d'héroïsme qui ne me semble pas inférieur à cette obéissance d'Abraham, tant vantée par saint Paul, et la cause féconde de la gloire de ce saint patriarche.

Non, rien n'arrête, M. F., l'attrait invincible qui porte Thérèse vers l'obéissance. Que ses guides, par des conseils imprudents, la gênent et l'embarrassent quelquefois dans le chemin qu'elle doit suivre, « n'importe, s'écrie-t-elle, je puis me tromper en jugeant de la vérité d'une révélation, et je ne me tromperai jamais en obéissant à mes supérieurs. » Paroles remarquables! paroles bien propres à confondre ces âmes orgueilleuses qui veulent marcher à la clarté de leurs seules lumières, et qui ne reçoivent, le plus souvent, qu'avec un froid dédain, les avis de la prudence et les conseils de la charité. Et disons-le en passant, M. T. C. S. c'est le piége le plus funeste que le démon puisse tendre à l'âme religieuse : il l'abuse par les vains prestiges d'une dévotion indiscrète qui la mène quelquefois jusqu'au bord des plus affreux abîmes, si elle ne l'y précipite pas pour toujours. O Origène, ô Tertullien, vous en serez à jamais les preuves désolantes! si Dieu vous a fait miséricorde, par combien de larmes n'aurez-vous pas expié le scandale de votre désobéissance, et les sui-

tes funestes de cet esprit d'indépendance et de révolte que vous colorâtes vainement du grand nom d'amour des règles anciennes, et de zèle pour maintenir la rigueur de l'antique discipline.

Et sans remonter si haut, combien de nos frères qui, dans le siècle dernier, ont perdu devant Dieu le mérite des plus étonnantes vertus et des plus rares talents, par cet esprit particulier qui les porta à secouer le joug sacré que leur imposait l'Eglise, et en repoussant par un silence qu'ils appelaient respectueux la voix de leurs pasteurs qui voulaient les ramener au bercail !

Telle ne fut jamais Thérèse ; la faute la plus légère contre la soumission lui paraît un crime ; elle voit en elle un principe de destruction et de ruine, l'œuvre du démon et le triomphe de sa malice.

C'est que l'obéissance était le principe de toutes ses œuvres et le mobile de toutes ses actions. Rien ne lui coûte de ce qu'elle lui prescrit. Les obstacles les plus insurmontables ne font qu'exciter son courage ; elle s'expose à tout, elle brave tout lorsqu'il s'agit de la suivre.

Voyages continuels, courses périlleuses, dangers imminents, maladies aiguës, persécutions ouvertes, affronts, calomnies, elle méprise tout. Semblable au généreux coursier qui, excité par le son de la trompette, se précipite avec audace au milieu des lances et des épées, devient insensible à la douleur, ne ressent pas même le trait qui a percé ses flancs, et à qui son sang qui ruisselle de toutes parts, n'inspire qu'une impétuosité plus grande, une audace et une hardiesse toute nouvelle ; telle on voit Thérèse, ne prenant conseil que de l'obéissance, s'élancer au milieu des passions humaines et soutenir, à travers toutes les contradictions, l'œuvre de Dieu qui lui a été confiée.

Aussi, ce que le grand saint Paul a dit de la charité, la sainte pourra le dire de l'obéissance, rien au monde ne pourra l'en séparer. Elle défiera toutes les créatures de l'arracher de son cœur, et y trouvera la source d'un zèle et d'un courage que lui eussent envié les apôtres les plus intrépides. Ses pas seront ceux d'un conquérant : l'Espagne la verra, dans presque toutes ses cités, construire des citadelles capables de repousser jusqu'à l'enfer, les vains efforts de Satan ; elle formera au combat une nouvelle milice ; elle lui donnera une armure invisible, mais toute-puissante.

Plus redoutables que les trompettes au son desquelles s'écroulèrent les murs de Jéricho, les gémissements non interrompus du Carmel sauveront sa patrie des hérésies, arracheront la France au péril qui la menace ; tant il est vrai que le zèle conduit par l'obéissance fait chanter des victoires : *Vir obediens loquetur victorias.*

La France ! oui, M. F., Thérèse pense à la France, ah ! qu'à ce titre elle nous soit encore plus chère, elle eut pour nos ancêtres les entrailles d'une mère. O France, ô ma patrie, Thérèse pleura sur ton sort comme Jésus sur l'infidèle Jérusalem. « Il me semblait, dit-elle, que j'aurais donné mille fois ma vie pour sauver une seule âme parmi ce nombre immense qui se perdait dans ce beau royaume. »

Si son état et son sexe lui permettaient de satisfaire le zèle brûlant qui la consume, comme un autre Xavier, vous la verriez parcourir nos provinces et signaler par des prodiges l'ardeur qui la dévore. Mais puisqu'elle ne peut combattre dans la plaine, elle élèvera vers le ciel des mains suppliantes, aux excès du désordre dont notre patrie est l'affreux théâtre, elle opposera les pieux excès de la pénitence ; et les malheurs de nos pères lui inspireront les rigueurs et l'austérité de son effrayante réforme.

Oh ! que j'aime à vous reconnaître à ces traits, illustre pénitente : elle nous appartient, M. F., la sainte dont à si juste titre s'enorgueillissent les Espagnes ; elle portait en elle une âme toute française, celle qui porta à la France un intérêt si pur et si touchant.

Et vous, ô Eglise gallicane, empressez-vous de lui élever des autels ; hâtez-vous d'appeler à la garde de vos murs les nouvelles phalanges qu'elle a formées au combat ; confiez à la prière fervente de ses humbles filles la gloire de vos pontifes, l'honneur du sacerdoce, la conservation de vos rois, l'espoir des générations futures. L'impiété frémira d'une rage impuissante, elle pourra bien vous ébranler, mais non vous abattre, et le sang de vos prêtres massacrés, au lieu d'appeler la vengeance fera descendre la miséricorde. Des jours purs et sereins succéderont à vos jours de gémissement et de deuil.

Les enfants de Thérèse devenues votre famille pousseront vers le ciel leurs cris plaintifs ; la gloire du nouveau temple n'égalera pas peut-être celle du premier, mais la science présidera encore dans vos écoles, vos anciennes doctrines brilleront d'un nouveau lustre, le dépôt de leur tradition sacrée se conservera dans vos sanctuaires ; les Néhémias succéderont aux Zacharies, le zèle, la piété, la douceur des Denis, des Marcel et des Germain, vivra dans leurs successeurs, vos plaies seront fermées pour ne plus jamais s'ouvrir. Mais où m'emporte mon zèle, pardonnez, M. F., je reviens à Thérèse.

Ne vous étonnez pas des combats qu'elle livre, des périls auxquels elle s'expose, des dangers qu'elle court, des afflictions qui l'attendent. C'est une victime que Dieu s'est choisie, et il faut que sa vie soit terminée par le sacrifice.

Elle ne réserve rien : son cœur, son esprit, son corps, sa volonté, ses affections, tout est à son Dieu, elle lui a tout donné jusqu'au choix qu'elle aurait pu faire dans les œuvres qui pourraient tourner à la gloire de son bien-aimé.

Par le vœu le plus héroïque qui fut jamais, elle lui a promis de faire toujours ce qui sera le plus parfait, et par une résolution

que Thérèse pouvait seule prendre sans mériter le reproche d'une témérité coupable, elle ne laisse à son cœur d'autre choix que la mort ou les souffrances : *Ou souffrir, ou mourir.*

Il est temps, il est temps, Seigneur, que vous contentiez le désir qui la brûle. Laissez à Satan le pouvoir de s'élancer sur elle. Mais quoi ! qu'aperçois-je, ô Seigneur ! plus sévère pour elle que pour le juste de la terre de Hus, pourquoi ne lui tracez-vous pas la limite où finiront ses persécutions cruelles, pourquoi lui laisser appesantir son bras sur une créature qui vous est si chère.

Pardon, pardon, ô mon Dieu ! je parle ici comme un pécheur, non ce n'est pas parce que vous êtes sévère à l'égard de Thérèse que vous lui faites ressentir les plus pénibles afflictions; c'est parce que vous êtes bon, ô mon Dieu ! et que vous aimez votre enfant, que vous la châtiez avec une sorte de rigueur; c'est parce que vous connaissez son cœur et que vous savez qu'il ne vous sera pas infidèle, que vous mettez son courage aux prises avec les plus rudes épreuves. Oh ! elle est à vous comme vous êtes à elle : ***Dilectus meus mihi et ego illi.***

Je ne vous dirai rien, M. F., des douleurs corporelles, des continuelles maladies, des épouvantables souffrances qui furent son pain de chaque jour; c'était la portion la moins amère du calice qu'elle devait boire jusqu'à la lie.

Mais il faut que je vous dise les peines intérieures qui déchirèrent son âme. Dieu lui parle, et lui laisse croire que c'est le démon qui la séduit et qui la trompe. Le Seigneur la presse de ses caresses et ceux qui la dirigent de sa part l'obligent à l'éloigner et à la repousser loin de sa présence.

Thérèse supporte tout avec héroïsme. Elle gémit quelquefois, elle pousse quelques plaintes, mais ce sont les gémissements de la colombe, toute la douceur du saint homme Job. Je souffre, peut-elle dire, mais je sais en qui j'espère et je ne serai pas confondue : *Domine, veni, patior sed nonconfundar, scio enim cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.) Cependant de nouvelles croix l'attendent et son zèle va devenir l'objet des plus effrayantes persécutions. Chargée par le Seigneur lui-même de réformer son ordre en le ramenant à sa ferveur primitive, elle va être en butte à toute l'indignation, je dirais presque à toute la fureur de personnages aussi respectables par leur caractère que par leurs vertus.

A peine a-t-elle, par l'ordre de Dieu et avec le consentement du successeur de saint Pierre, levé l'étendard de la réforme, que la calomnie vient l'assaillir de toutes parts. Elle n'est plus cette femme forte, la gloire de sa patrie ; c'est un esprit remuant, novateur et singulier qui, loin d'être animé par le zèle, ne suit que l'impulsion aveugle d'un orgueil démesuré et d'une vanité ridicule. On arme contre son œuvre toutes les puissances qui jusque-là lui avaient servi d'appui, la cour, la ville, Rome, Madrid, le représentant du souverain pontife, ses supérieurs eux-mêmes lancent contre elle et ses adhérents toutes leurs foudres.

L'illustre et à jamais vénérable compagnon de ses travaux, le propagateur de ses œuvres, le second fondateur du Carmel, l'homme de la pénitence, l'Elie, le Jean-Baptiste de son siècle, Saint Jean de la Croix enfin, dont le nom seul rappelle toutes les vertus, est une des premières victimes dévouées à l'anathème porté contre la réforme naissante.

Notre sainte est reléguée dans une triste et humiliante captivité ; mais son courage, loin d'en être abattu, n'en a que plus d'ardeur, elle est calme au fort de la tempête. Elle a mis en Dieu sa confiance, et elle espère contre toute espérance; du fond de sa retraite, elle encourage, elle soutient et anime. Elle souffre, mais elle prie ; bientôt l'orage cesse, les flots soulevés s'apaisent, à la plus horrible tourmente succède le calme le plus inespéré.

De nouvelles fondations s'élèvent de toutes parts, et l'âge, et les infirmités, et les innombrables fatigues inséparables de longs et pénibles voyages, rien n'arrête l'héroïque réformatrice.

C'est au milieu de ses travaux que Dieu lui annonce que l'heure de la récompense approche ; elle en reçoit la nouvelle avec une joie surhumaine, elle se prépare à paraître devant son juge ; ses vertus semblent croître encore, elle est douce envers la maladie comme elle fut envers toutes ses filles; enfin elle termine son sacrifice et va recevoir des mains de son Créateur la glorieuse récompense qu'elle avait toujours attendue. La mort respecte ses traits, rien n'égale la sérénité qui règne sur son front, la majesté, la douceur qui brillent dans ses yeux éteints et son corps paraît par avance plein d'immortalité.

Oh ! M. F., qu'elle dut être belle son entrée dans le séjour de la gloire, qu'il dut être brillant le trône où elle est assise, avec quelle ineffable bonté Jésus-Christ son souverain aura-t-il reçu les témoignages de son amour. Qu'elle doit être grande la puissance dont elle jouit, et quelle confiance elle nous inspire.

Quant à vous, M. F., retirerez-vous quelque fruit de cette touchante solennité. Sortirez-vous de ce temple comme vous y êtes entrés. Le récit des vertus de la sainte réformatrice n'aura-t-il produit en vous qu'une stérile admiration pour elle, qu'un inutile respect pour sa mémoire.

Non, M. F., il n'en sera pas ainsi ; rentrant courageusement en nous-mêmes, nous nous comparerons à sainte Thérèse, et nous prendrons la résolution de travailler à répondre comme elle aux divins mouvements de la grâce qui nous presse et nous sollicite peut-être depuis longtemps.

Pour vous, M. T. C. S., vous n'aurez pas de moi d'autres paroles que celles qu'adressait autrefois Dieu à Moïse : *Inspice et fac secundum exemplar.* (*Exod.* XXV, 40.) Regardez,

voilà votre modèle : vous serez un jour confrontées avec lui : puissiez-vous toutes lui être trouvées semblables ; c'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur. *Amen.*

ORAISON FUNÈBRE

DE M. L'ABBÉ PHILIPPE-JEAN-LOUIS DESJARDINS,

Docteur de Sorbonne, vicaire général de Paris,

Prononcée le 23 octobre 1834 dans l'église du Monastère de Saint-Michel, en présence de (Mgr l'archevêque de Paris).

Vir Dei es tu. (III *Reg*, XVII, 24.)
Vous êtes l'homme de Dieu.

Monseigneur,

Je ne connais pas de plus bel éloge dans les saintes lettres, je n'en connais pas qui convienne mieux au vénérable vieillard auquel vous m'avez permis de payer aujourd'hui, devant vous et en face des autels sacrés, un tribut de reconnaissance et de filiale affection.

Les larmes qu'on répandit à sa mort, les regrets qui vivent encore dans tous les cœurs et qui accompagnent aujourd'hui son précieux souvenir, la pieuse tristesse, le recueillement profond de cette assemblée, tout rappelle qu'il fut vraiment *l'homme de Dieu : Vir Dei es tu.*

Qui l'a plus vivement éprouvé, plus souvent répété que vous, Monseigneur, qui l'aviez appelé dans vos conseils, comme l'ange de Dieu, qui l'aviez fait le premier prêtre de votre diocèse, comme la lumière de Dieu, et qui, depuis un an, n'avez cessé de déplorer sa perte comme on pleure sur la mort de l'image vivante de Dieu? *Vir Dei es tu.*

Et quel nom lui donnait l'illustre clergé de Paris? Quel jugement en portait le corps de ses pasteurs qui l'avaient eu pour collègue avant de le respecter comme un des chefs de la milice sacerdotale? Il n'était connu parmi nous que comme *l'homme de Dieu : Vir Dei es tu.*

Aussi l'embarras que j'éprouve dans ce moment, Messieurs, n'est-il pas celui qu'éprouvent d'ordinaire les orateurs chargés de célébrer les louanges des morts en présence de leurs contemporains. Je n'aurais besoin ni d'adresse pour couvrir des fautes, ni de précaution pour excuser des torts, ni de votre charité pour pardonner des erreurs. Quoi que je puisse dire, je resterai toujours au-dessous de la vérité, et votre admiration toujours dépassera mes éloges, parce que toujours et en tout temps, il fut *l'homme de Dieu : Vir Dei es tu.*

Oh! que je voudrais que sa mémoire s'élevât, selon la pensée de l'Ecriture, comme l'encens qui brûle et s'évapore sous les voûtes de nos temples! Que je voudrais que celui qui n'a désiré d'autre distinction, d'autre gloire sur la terre que sa justice et ses vertus, reçût en ce jour la double couronne promise par le grand apôtre aux prêtres fervents et fidèles! *Qui bene præsunt presbyteri duplici honore digni habeantur.* (I *Tim.*, V, 17.

Inhabile dans l'art de bien dire, je ne pourrai sans doute répondre à l'intérêt et à l'importance du beau sujet que je traite. Vous excuserez, Messieurs, un pasteur chargé d'une immense responsabilité ; vous n'appellerez pas témérité l'élan d'un cœur qui a cru pouvoir, par le nom seul de celui dont il devait vous parler, toucher et émouvoir vos âmes, et il sera juste de votre part d'oublier l'orateur en faveur de *l'homme de Dieu* dont la vie a été si pure, la mort si précieuse, le souvenir si doux, et dont la perte a fait verser tant de pleurs.

Le saint prêtre dont j'entreprends l'éloge naquit dans le diocèse d'Orléans, le 6 juin 1753. Si la vertu, la probité la plus sévère, la piété la plus éclairée, la charité la plus expansive, ne sont pas des titres à l'estime et à la considération publique, M. Desjardins n'eut pas d'ancêtres. Le seul titre de sa famille fut celui dont se vantait le jeune Tobie : *Filii sanctorum sumus : « Nous sommes les enfants des saints. »* (*Tob.*, II, 18.)

Elevé dans les habitudes douces et simples du hameau, sous les yeux d'un oncle, pasteur vénéré d'un petit troupeau, il conserva toute sa vie cette grâce naïve qui s'accordait en lui avec une noblesse de sentiments, une élégance de manières, une politesse exquise que l'on rencontre rarement même chez les hommes nourris dans les palais des rois, et qui ont sucé avec le lait toute la gloire et toutes les traditions de leurs aïeux.

Si je parlais à des personnes qui ne l'eussent pas vu, je voudrais leur dire quel esprit étincelait dans ses yeux, quelle douceur et quelle majesté il avait dans sa démarche, combien il répandait sur tout son extérieur de grâces vives et naturelles. Rappelez-vous cette gaieté grave, cette aménité de mœurs, ce charme du caractère le plus heureux, cet attrait qui lui gagnait tous les cœurs.

Tel il fut toujours, même dans ses premières et si brillantes études. Ses condis-

ciples, écrasés par ses succès, n'ont jamais vu en lui que simplicité et candeur; doué d'un esprit naturellement porté à la satire, il n'offensa jamais personne. La franchise de son caractère n'avait rien de brusque ni de farouche; sa prudence ne fut jamais de la duplicité: il ne connut jamais d'autre finesse que la droiture. Esprit juste et prompt, il saisissait la vérité d'un premier coup d'œil; esprit pénétrant et facile, il savait embrasser, avec la science des détails, les plus hautes vues, les plans les plus vastes; esprit actif et laborieux, il était en même temps d'un discernement et d'une sagesse incomparables.

Il eut, dans ses premières années, toute la prudence des vieillards; personne n'ignore qu'il eut dans sa vieillesse tout le charme des premières années de la vie. Il écrivait quelque temps avant sa mort: « Ma main est toute tremblante, mais mon cœur est encore tout neuf. »

Son respect, son amour pour ses parents étaient en lui un acte religieux. Il avait une mère, modèle accompli de toutes les vertus; et sa mémoire était si chère à sa tendresse qu'à soixante-dix-sept ans, il disait: « Je n'ai pas encore passé un seul jour dans ma vie sans penser à ma mère et sans prier pour elle. »

Ce serait, dit Tacite dans la vie d'un grand homme, lui faire injure que vanter sa tempérance. Il me semble que je suis en droit d'en dire autant des vertus cléricales qui furent le partage du pieux lévite dont nous parlons. Il ne dut ni aux malheurs de sa patrie, ni à ses propres infortunes, ni à ses maladies, ni même au sacerdoce (1), cette piété tendre, cet accomplissement parfait des devoirs qui le distinguaient si éminemment. Sa fidélité à la grâce doubla sans doute ses mérites, accrut ses vertus; mais il n'eut jamais à pleurer par des larmes amères les erreurs d'une jeunesse frivole et dissipée. S'il eut à gémir sur ses fautes, s'il parut quelquefois craindre même à l'excès, et surtout aux derniers moments de sa vie, les terribles jugements du Seigneur, c'était son humilité qui lui faisait voir, comme des flots amoncelés sur sa tête, la plus légère vapeur, et qui représentait comme des crimes les imperfections les plus inséparables de notre humanité.

Il n'était encore que simple élève du sanctuaire, et déjà il était l'objet du respect de ceux qui l'approchaient; déjà il était leur confident, leur conseiller le plus intime.

Le désir d'une perfection toujours plus grande, la défiance de lui-même, les périls que sa conscience timorée lui faisait entrevoir et redouter au milieu du monde, lui inspirèrent la pensée de consacrer sa vie à l'éducation des clercs dans cette célèbre compagnie de Saint-Sulpice, où, placée à l'abri des orages l'âme du prêtre semble, même sur cette terre d'exil, goûter déjà les délices de la patrie céleste; compagnie célèbre de Saint-Sulpice, qui ne connut jamais dans ses membres ni les hauteurs des esprits superbes, ni les contentions de la jalousie, ni l'amour de la domination, ni l'injustice des jugements hasardés, ni l'orgueilleuse prétention de chercher des rivaux parmi des frères, et de travailler seuls et mieux que les autres à l'œuvre de la sanctification des élus; compagnie célèbre (j'emprunte ici les paroles du grand évêque de Meaux, elles semblent avoir été écrites pour elle) « où luisent pour l'Eglise gallicane les lumières les plus pures et les plus brillantes de la vie ecclésiastique, qui n'a d'autre esprit que l'esprit de l'Eglise, d'autres règles que ses canons, d'autres supérieurs que ses évêques, d'autres vœux que ceux du baptême et du sacerdoce... Où l'on obéit sans dépendre, où l'on gouverne sans commander, où l'autorité est dans la douceur et où le respect s'entretient sans le secours de la crainte. »

Le vénérable archidiacre de Paris ne put suivre l'attrait de son cœur; la Providence le réservait comme modèle pour les prêtres préposés au ministère des paroisses et à l'administration des diocèses. Il fallait que les fidèles et les lévites vissent en lui le prêtre saint qui apportera constamment, selon la belle définition de Bossuet, l'innocence à l'autel, le zèle à la chaire, l'assiduité à la prière, la patience dans la conduite des âmes, et une ardeur sans mesure pour toutes les affaires de l'Eglise.

Et tel se montra toujours le grand vicaire de Bayeux et d'Orléans, le doyen du chapitre de Meung, le négociateur éclairé et charitable dans les intérêts des confesseurs de la foi jetés hors de leur patrie, le missionnaire du Canada, le curé de Meung, le conseil et le secrétaire de la légation romaine, le pasteur des Missions étrangères, le captif de Vincennes, le prisonnier de Verceil et le vicaire général de Paris.

Que je voudrais, Messieurs, qu'il me fût possible de le suivre dans ces différentes positions! Pourquoi son humilité nous a-t-elle caché les plus beaux traits de sa vie? pourquoi tous ceux qui l'ont connu n'élèvent-ils pas la voix pour raconter ses vertus? C'est à elles, et à elles seules, qu'il appartient de composer son éloge: *Laudent eum opera ejus!* (*Prov.*, XXXI, 31.)

Qu'elle soit bénie et récompensée de Dieu l'âme fervente qui a bien voulu nous dire ce que son cœur avait retenu des paroles qui échappèrent au saint vieillard pendant les trois années où elle lui a si pieusement servi de fille, et pendant lesquelles on ne sut jamais ce qu'il fallait le plus admirer, ou des soins empressés et délicats de la vierge chrétienne (2), ou de l'inaltérable patience du saint athlète qui allait terminer ses glorieux combats.

Combien ils avaient été nombreux! Donné comme saint Paul en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, il a pu dire comme lui: « Je sais abonder et être privé de tout,

(1) Il reçut le sacerdoce le 20 septembre 1777.

(2) Une religieuse de Saint-Michel.

je sais souffrir et je sais me réjouir, je sais être triste et être consolé (*Philip.*, IV, 12); *soyez mes imitateurs comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ*: « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* » (I *Cor.*, IV, 16.)

Le cours de ses études théologiques était terminé : il est reçu docteur dans cette fameuse école de Sorbonne, l'objet de l'éternelle admiration, de l'éternel regret de l'Eglise gallicane. Il entre aussitôt en participation des sollicitudes d'un vaste diocèse (3); puis, cédant à des discussions qui ne s'accordent pas avec la noblesse de son caractère, il va remplir le même ministère dans l'Eglise à laquelle il appartient par sa naissance, lorsque s'élève l'affreux tourbillon qui devait en France tout déraciner, tout emporter, tout détruire.

Je ne chercherai pas à vous représenter ici, Messieurs, ces temps d'affreuse mémoire où l'impiété triomphante, s'étant assise à la place du Très-Haut, s'était dit : « J'élèverai mon trône sur ses débris, je massacrerai ses prêtres, je ferai cesser les sacrifices; le nom du Dieu des armées s'effacera de dessus la terre... » Je ne vous peindrai pas la viduité des églises, la persécution des premiers pasteurs, leur dispersion, leur martyre, les brebis frappées et égorgées ; mais je voudrais vous montrer le doyen du chapitre de Meung, le grand vicaire d'Orléans, cherchant à arrêter presqu'à lui seul le torrent de l'incrédulité, intimidant par sa fermeté, gagnant par sa douceur les cruels ennemis de la foi, allant porter pendant la nuit, et jusqu'aux extrémités du diocèse, la force, le courage, la résignation, le calme, l'esprit de dévouement aux cœurs abattus. Ah! c'est alors que vous lui appliqueriez avec autant de confiance que de vérité ces belles paroles d'Elyphas à Job : « Que d'hommes vous avez instruits et éclairés! que de mains lasses et affaiblies vous avez soutenues! combien de genoux tremblants vous avez fortifiés! combien d'âmes faibles vos paroles ont affermies! *Docuisti multos, manus lassas roborasti, vacillantes confirmaverunt sermones tui.* » (*Job*, III, 4.)

Cependant on le presse de toutes parts de fuir la tempête ; sa mort ne saurait arrêter les progrès d'une fureur insensée ; il quitte, en versant les larmes les plus amères, tout ce qui captivait sa pensée et son cœur. O France! tu vas perdre un des enfants qui te chérissent le plus! Non, ne crains pas que le prophète appelle, en fuyant sa patrie, la vengeance de Dieu sur elle ; ne crains pas qu'il aille augmenter ton opprobre en racontant à tes ennemis, avec une sorte d'orgueil, tes crimes, ton ingratitude, ton apostasie! après la foi tu es la plus chère affection de son âme! Il va nourrir les enfants que tu abandonnes, il va soutenir la vie des prêtres dont tu demandes la mort!

Tel est, en effet, son ministère dès son arrivée en Angleterre (4). Hérétiques, fidèles, princes, peuple, pontifes, tous ont déjà apprécié le prêtre de Jésus-Christ qui vient aborder sur cette terre autrefois l'île des saints.

Mais le nombre des exilés augmente ; on craint que les ressources ne s'épuisent, que les malheurs ne se prolongent, et le gouvernement anglais pense à donner dans le Canada une retraite aux restes de la tribu sacerdotale. L'abbé Desjardins est envoyé à Québec pour tenter un établissement plus sûr et plus honorable (5).

Partez, ange de Dieu, allez, comme Josué, préparer à Israël sa demeure!

Moins heureux que Joseph, il ne peut assurer à la grande famille les ressources qu'on espère. La fausse confiance d'un prochain retour de la part des Français, les préventions, la jalousie et l'orgueil des habitants, l'esprit d'intrigue, la haine de la foi lui suscitent des obstacles qu'il juge insurmontables. Il renonce à l'entreprise d'une habitation temporaire proposée pour ses frères du continent. Il va devenir l'apôtre de cette contrée ; il se fait missionnaire au Canada. Voyez-le, Messieurs, comme saint François Xavier, partager tout son temps entre la prière, la prédication et le mystère de la réconciliation. « Ministre du Dieu des vertus, que j'aime à vous voir, dirai-je encore avec le plus éloquent des orateurs de la mort, que j'aime à vous voir monter et descendre sans cesse, comme les anges que vit Jacob dans l'échelle mystique qu'il aperçut dans sa vision. Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez votre esprit à Dieu par l'oraison ; vous descendez du ciel en la terre, lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole ; montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire priez et prêchez. Parlez à Dieu, parlez aux hommes; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre des lumières. Allez, par vos saints sacrifices et la ferveur de votre vie, puiser dans la source, et après venez arroser la terre et faire germer le fruit de la vie éternelle. »

Que j'aimerais à le suivre avec vous, Messieurs, dans ce ministère apostolique, catéchisant les enfants, instruisant les plus ignorants et les plus grossiers, purifiant les mœurs dissolues, resserrant les liens des alliances légitimes, apprenant au pauvre à bénir sa misère, au mourant à saluer d'abord sans effroi, et puis ensuite à attendre avec joie la mort qui s'avance. Quel zèle! quelle mansuétude! quels sacrifices!

C'est au milieu de ces humbles, pénibles et augustes fonctions, que le serviteur de Dieu est éprouvé par une maladie longue et cruelle dont le souvenir restera toujours en bénédiction dans son âme, parce qu'il s'en servira pour ranimer encore son zèle et sa ferveur (6).

Il avait coutume d'appeler cette maladie

(3) Bayeux, dont il fut chanoine, official et grand vicaire.

(4) Septembre 1792.

(5) Il quitta Londres le 12 décembre 1792.

(6) Dans l'année 1794.

l'époque de sa conversion. Il avait touché aux portes du tombeau, et la mort, cette bonne conseillère, comme l'appelle l'Esprit-Saint, lui avait inspiré un désir plus ardent de consacrer les forces qui lui avaient été rendues, à la gloire de Dieu et au salut de ses frères. C'était la France qui devait recueillir ces précieuses inspirations, et ce sera à la piété filiale que nous devrons le bonheur inespéré de son retour !

Chose digne de remarque, Messieurs, dans toute la vie de l'abbé Desjardins, et qui donne un bien formel démenti et au préjugé imposteur des hommes du monde qui se persuadent que la piété ruine les sentiments de la nature ou du moins les affaiblit, et à cette dévotion étroite qui s'établit en nous au mépris de cette charité tendre et toute du cœur qu'ont si admirablement consacrée l'affectueux intérêt de Jésus-Christ pour les sœurs de Lazare et les larmes que répandit sur la mort de cet ami si cher à sa tendresse le modèle de toute perfection.

Nous retrouverons toujours le germe de cette sensibilité ravissante dans l'âme du bon prêtre. Il n'envisagera jamais, sans que son cœur tressaille d'allégresse, le bonheur et la joie de ceux qui ont eu l'inestimable avantage de compter parmi ses amis ; il ne verra jamais, les yeux secs et le cœur glacé, leurs malheurs, leurs souffrances et même leurs moindres tourments. Aussi fut-il toujours aimé de Dieu et des hommes ! de Dieu dans le sein duquel il plaçait sa joie et ses douleurs ; des hommes dont il se montrait si cordialement le frère le plus affectueux et le plus sincère.

Séchez donc vos larmes, vénérables parents du meilleur des fils Et vous, bonne et et excellente mère, ne dites plus avec la mère de Tobie : *Mon fils, mon fils, pourquoi êtes-vous allé si loin ! vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse et le soulagement de notre vie !* » (*Tob.*, X, 4.) Le Seigneur vous accorde la grâce unique que vous sollicitiez de sa bonté ; ce fils, vous le reverrez à vos derniers moments, vous serez consolée par sa présence et soutenue par l'entraînement de ses exhortations et de ses prières.

Cependant, après avoir été ensevelie sous les voiles obscurs de la plus longue nuit, la France voyait luire sur elle la plus brillante aurore (7) ; les tribus dispersées rentraient dans la terre de la patrie, les murs de Jérusalem commençaient à se relever, de toutes parts s'ouvraient les temples du vrai Dieu. Placé comme pasteur dans la petite ville de Meung, le vénérable abbé Desjardins croyait établir pour toujours dans cette paisible retraite les œuvres de son zèle et de sa charité ; mais sa réputation le fait rechercher d'abord du légat du Saint-Siége (8) pour diriger les immenses travaux que les affaires de l'Eglise rendaient alors si difficiles, et peu de temps après le cardinal du Belloy le nommait aux Missions étrangères, l'une des plus importantes paroisses de la capitale.

Il me semble, Messieurs, qu'ici ma tâche est achevée. Le reste de sa vie vous est connu et je n'ai plus besoin que de vous prier de rappeler à vous vos souvenirs et vos regrets. Et comment voudriez-vous que je répondisse autrement à votre attente ? M'est-il possible de vous donner une idée de l'influence qu'il exerce, du bien qu'il opère, des œuvres de charité qu'il établit ? Pasteur infatigable, administrateur consommé, père tendre, ami fidèle et dévoué, vous ne croirez pas que sa vie soit celle d'un seul homme ; les conversions qu'il obtient, les avis qu'il donne, les secours qu'il procure, le font un prêtre à part dans l'ordre hiérarchique.

Combien d'illustres personnages dans cette immense cité, et peut-être même dans cet auditoire, qui durent au vénérable pasteur leur retour à Dieu, leur avancement dans la vertu, la patience dans les plus affreuses maladies, la consolation la plus efficace dans les plus terribles revers ! Qui dira jamais sa modération, sa prudence, son zèle, sa sagesse au tribunal sacré ? Comme Ambroise, il touche les plus endurcis ; comme François de Sales, il élève les parfaits à la perfection la plus sublime ; comme Vincent de Paul, il a le secret d'amollir les cœurs les plus durs, d'épuiser les trésors de l'homme avare, de soulager toutes les misères, et d'être, sous des noms qu'il ne porte pas, l'âme de toutes les entreprises utiles aux pauvres, honorables à l'Eglise et précieuses à la société tout entière.

Oui, Messieurs, je le dis sans crainte d'être démenti, personne ne comprit jamais mieux l'importance, la dignité, les devoirs du ministère pastoral que le curé des Missions étrangères. Personne, il faut l'avouer, n'avait reçu de Dieu des dons aussi multipliés et aussi divers pour les accomplir avec une si rare perfection.

Cette élégance de manières, cette urbanité exquise dont nous avons parlé, sa noble modestie, sa gravité enjouée, le faisaient presque l'égal de l'homme le plus élevé par la naissance et les dignités. L'artiste et le savant rencontraient en lui l'érudit sans faste, l'homme de goût sans afféterie, le critique sans amertume, l'homme de lettres sans prétention. Pour le pauvre et pour l'ignorant il ne paraissait que l'homme de la bienfaisance, de la miséricorde et de la charité ; il ne laissait apercevoir qu'un cœur généreux, qu'une âme tendre où toutes les misères trouvaient asile, repos, j'allais dire consolation et bonheur, Mais ce que vous remarquerez surtout, Messieurs, comme une qualité vraiment héroïque, c'est ce tempérament admirable de toutes les vertus, cet éloignement si prononcé de tous les excès, cet équilibre si parfait de toutes les puissances de l'âme que je regarde comme le secret, la note caractéristique de toute sa vie, le chef-d'œuvre de la grâce et le trait frappant d'une éminente sainteté. En lui la

(7) Il aborda en France en 1802.

(8) S. E. le cardinal Caprara.

douceur ne fut jamais faiblesse ; vous ne trouverez rien d'austère dans la gravité de son caractère, rien d'excessif dans la gaieté naturelle de son cœur. Si vous l'avez vu, par sa bonté compatissante, donner au repentir presque les grâces de la pudeur et de l'innocence, vous l'aurez vu aussi, selon la belle expression de Tertullien, par son seul regard, confondre le vice hypocrite et le pécheur endurci : *De occursu vitia suffundens.*

Je voudrais que le temps me permît de tracer ici les règles qu'il s'était prescrites à lui-même pour le gouvernement de sa paroisse et la direction des âmes. Vous y retrouveriez toutes les observations de l'expérience, toutes les prescriptions de la sagesse, toute la défiance de l'humilité, toutes les ressources de la prudence, toutes les précautions d'une vertu sans tache.

Chrétiens heureux, fidèles de toutes les classes et de toutes les conditions qu'il dirigea dans la voie du salut, c'est à vous de nous dire quelle onction Dieu avait donnée aux paroles de son serviteur, de quelle sagacité, de quelle profonde connaissance du cœur humain il l'avait doué ; combien elle semblait devenue facile, sous la main d'un tel guide, la pratique des devoirs les plus austères ; combien il était doux et léger, sous sa direction paternelle, le joug du Seigneur ; et combien fut amère votre douleur lorsque les susceptibilités ombrageuses du pouvoir privèrent les Missions étrangères de leur pasteur, et le diocèse de Paris d'une lumière si éclatante.

Compromis par une correspondance (9) dans laquelle les affaires politiques n'entrèrent jamais pour rien, et dont l'origine remontait à son séjour au Canada, conduit de cachot en cachot, l'abbé Desjardins fut enfin exilé à Verceil, et la ville lui fut donnée pour prison. Vous n'aviez permis cette persécution, ô mon Dieu ! que pour faire briller davantage en lui la plus belle des vertus, la charité envers les pauvres malades ! Aussi sera-ce à les soulager que celui que nous pleurons consacrera presque tout le temps de son exil.

Les militaires qui avaient échappé à la désastreuse campagne de Russie étaient dirigés en grande partie vers l'Italie ; Verceil fut choisi comme hôpital général. Seul prêtre français, l'abbé Desjardins a compris sa mission ; il ne quitte ses chers malades ni le jour ni la nuit. Il est à la fois leur secrétaire auprès de leurs familles désolées, leur catéchiste, leur confesseur, leur père. A l'imitation de saint Vincent de Paul, pour donner à ses soins toute l'efficacité nécessaire, il établit une société de dames charitables qui s'occupe avec la plus grande ardeur à pourvoir aux besoins les plus urgents.

Débris de la victoire, restes déplorables d'une bravoure sans exemple, d'un dévouement tout héroïque, nos pauvres soldats manquaient de tout. A leurs blessures, à leurs prodigieuses fatigues s'est alliée la plus affreuse misère. Bientôt le typhus se déclare, maladie contagieuse plus horrible peut-être, plus inévitable que le fléau qui naguère pesait sur la France entière. On ne compte plus les victimes de la mort, mais seulement ceux qu'elle a épargnés. Cependant la foi revit dans ces cœurs flétris ou brûlés par toutes les souffrances ; le saint prêtre exhorte, soutient, console, ouvre la porte des cieux. Il se jette dans le même lit, entre le cadavre qui expire et celui qui finit ses douleurs ; il aspire leur haleine infectée, il sauve les âmes ; le sacrifice de sa vie, il l'a fait : la mort serait un gain pour lui : *Mori lucrum.* (*Phil.*, I, 21.) Il ne cessera ses glorieux travaux que lorsque, frappé lui-même du fléau terrible, il attendra qu'on lui demande compte de ses jours ; mais Dieu n'avait voulu qu'embellir sa couronne, et non la déposer encore sur sa tête vénérable.

Il va rentrer de nouveau dans sa patrie, reprendre les fonctions de sa charge pastorale, confiée successivement pendant son absence à deux pasteurs (10) dignes, par leurs vertus et leur science, de calmer, s'il eût été possible, la douleur de ceux qui l'avaient perdu. Il va revoir et remercier ces illustres familles qui, semblables à celles des Paule et des Marcelle, avaient environné son exil de tous les témoignages de leur affection et de leur charitables largesses.

« Que de grâces, disait-il, dans une de ses lettres d'Italie, que de grâces j'ai à rendre à la Providence céleste ! Puis-je me croire abandonné ? J'ai des amis dont l'esprit ne se repose jamais sur ce qui me touche, et qui n'oublient rien de ce qui peut prévenir ou adoucir mes maux. Qu'ai-je à faire, sinon de me confondre devant Dieu de tant de grâces reçues, et de porter continuellement mes vœux à son trône, pour qu'il daigne ré-

(9) Le prince Edouard, connu plus tard sous le nom de prince de Kent, l'avait vu fréquemment à Québec, lui portait une affection toute particulière et entretint pendant plusieurs années un commerce de lettres avec cet excellent prêtre.

(10) Messieurs Boucher et Abeil. — M. Boucher est mort curé de Saint-Méry, en 1827. C'était un prêtre d'une érudition vaste, d'une piété fervente, d'une exactitude exemplaire, d'une pureté de mœurs incomparable ; il a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans ; on ne trouva pas chez lui l'argent nécessaire pour payer les frais de son enterrement. Il est l'auteur d'un exposé très-précieux des *Exercices spirituels de saint Ignace*, d'une *Vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation*, fondatrice des Carmélites en France. Le plus estimé de ses ouvrages est la *Vie de sainte Thérèse*, en deux volumes.

M. Abeil a été depuis chanoine, archiprêtre et vicaire général de Paris. Aussitôt après le retour de M. Desjardins, il pressa le vénérable exilé de reprendre sa cure, et n'y resta quelque temps encore que sur les instances de M. Desjardins, qui demanda six semaines de repos pour rétablir entièrement sa santé.

compenser lui-même tous les bons cœurs qu'il a faits l'instrument de son ineffable bonté pour moi? »

Rendu à ses fonctions curiales, ce n'est plus l'estime, l'affection qui l'environnent, c'est la vénération la plus profonde et la plus universelle. Je ne sais s'il eut jamais un ennemi; mais, ce que j'assurerais avec certitude, c'est que nul n'osa jamais se montrer tel et ne chercha jamais à noircir, par la calomnie, une vie si belle et si pure.

Il est temps qu'il en reçoive la récompense, même devant les hommes. Dieu va le placer sur un plus grand théâtre; il veut montrer cette lumière à tous ses enfants.

Eglises de Blois et de Châlons (11), soyez inconsolables! la modestie de l'abbé Desjardins privera vos deux siéges illustres du spectacle de tant de science et de vertus réunies. Et toi, Eglise de Paris, chante au Seigneur un cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum, laus ejus in ecclesia sanctorum.* (*Psal.* XLIX, 1.) Vois-tu venir à toi le successeur des Hincmar et des Remy (12), soutenu par la triple dignité de la naissance, de la vieillesse et de la vertu? Il s'appuie sur celui que bientôt tu salueras comme autrefois les Eglises primitives saluèrent les Athanase, les Grégoire et les Hilaire (13). Comme Moïse, le pieux cardinal appelle à lui les vieillards de son peuple, l'immortel auteur des Conférences de Saint-Sulpice (14), l'aimable catéchiste de Saint-Thomas-d'Aquin, devenu, plus tard, l'objet des larmes du diocèse de Versailles (15), le savant et modeste théologien, alors théologal du diocèse (16), ce prêtre vénérable, exemplaire vivant de la discipline ecclésiastique (17), et à leur tête celui qu'ils appelaient leur père, leur maître dans la science des saints, celui que la voix de son évêque désignait comme le premier prêtre de son diocèse, que la voix publique nommait le premier prêtre de l'Eglise de France.

C'est maintenant, Messieurs, que notre douleur augmente et que notre cœur se gonfle de soupirs. Mon âme s'attriste à la pensée de ces vertus sublimes dont nous fûmes souvent le trop heureux témoin, à la pensée de ces rapports si doux que sa charge et mes fonctions avaient établis pour dresser mes mains au combat et diriger les premiers pas de ma carrière pastorale. Je continuerai, cependant, et vous me laisserez vous dire, avec saint Ambroise : « Ce souvenir douloureux me repose, et je trouve encore une sorte de bonheur à retracer la triste mémoire de la joie que j'ai perdue : *Tamen in ipsa mei affectione requiesco, atque hæ meæ recordationes, etsi dolorem renovant, tamen adferunt voluptatem* (18). »

Pasteurs de cette capitale, généreux aumôniers des prisons (19), prêtres admirables de nos paroisses, combien de fois les conseils, la fermeté, la douceur, la prudence de l'homme de Dieu animèrent votre courage, soutinrent vos âmes abattues? Rendez témoignage à l'empire de ses vertus; dites si l'on put jamais le quitter sans éprouver l'irrésistible besoin de devenir meilleur.

Aussi, ne m'étonnais-je pas que les nombreuses communautés religieuses confiées à ses soins (20), fissent des progrès si rapides dans l'angélique ferveur de leur saint état. Quelle âme aurait pu résister à la douce persuasion qui coulait de ses lèvres, à la sainteté de ses exemples, à l'abondance de ses bonnes œuvres!

J'ai nommé ses bonnes œuvres; vous n'hésiterez pas, Messieurs, à placer à leur tête l'admirable pensée que conçut et exécuta, avec tant de bonheur, l'archidiacre de Sainte-Geneviève, dans la création des sœurs gardes-malades. C'était peut-être la seule œuvre de charité qui eût échappé à saint Vincent de Paul; ses développements, ses succès, l'estime, la reconnaissance et la vénération qu'ont obtenues les sœurs de Bon-Secours, les services incontestables qu'elles rendent tous les jours, indiquent assez l'importance, la nécessité même d'un tel institut.

Il était le seul, assurément, qui ne se doutât pas de tout le bien qu'il faisait. Selon le précepte du divin Maître, sa main gauche ne sut jamais redire à la droite ses plus charitables actions; il se les cachait à lui-même, il les cachait aux autres comme les méchants font les crimes qui déshonorent! Et lorsque leur nature devait trahir presque inévitablement son humilité, n'aurait-on pas dû penser qu'elles lui étaient presque étrangères ou qu'il n'avait été que le conseiller de celles qu'il avait établies seul et par le sacrifice entier de sa fortune? On sait, et j'aime ce trait comme le plus beau de sa vie, on sait qu'on ne trouva, à sa mort, que le salaire d'une journée d'ouvrier (21).

Magistrats de la ville de Paris, vous n'oublierez jamais l'œuvre de la correction paternelle; saintes religieuses de la Miséricorde, votre élégante chapelle retentira sans cesse de vos prières en faveur de celui qui l'éleva comme un témoignage de son affection pour vous et de sa piété envers les morts (22); et vous surtout, Mesdames (23), vous qu'il avait adoptées comme les enfants

(11) Il fut nommé à Blois en 1817, et à Châlons en 1824.

(12) S. E le cardinal de Périgord, ancien archevêque de Reims.

(13) Mgr Hyacinthe-Louis de Quélen, coadjuteur du cardinal de Perigord.

(14) Mgr l'évêque d'Hermopolis.

(15) M. Borderies.

(16) M. l'abbé Boudot.

(17) M. l'abbé Jalabert.

(18) *In morte fratris sui satyri.*

(19) M. L'abbé Desjardins était chargé spécialement par Mgr l'archevêque de Paris de l'administration spirituelle des prisons.

(20) Saint-Michel, la Madeleine, la Miséricorde, les Bernardines de Port-Royal, les Dames du Sacré-Cœur, et les sœurs du Bon Secours.

(21) On ne trouva dans sa chambre après sa mort que 3 fr. 60 cent.

(22) La dévotion aux âmes du purgatoire est une des pratiques de cette communauté.

(23) Les religieuses de Saint-Michel, qui furent

de sa vieillesse, vous qui fûtes assez heureuses pour recueillir le prophète du Seigneur, vous redirez à toute la terre quel trésor de charité était dans son cœur.

Mais j'anticipe sur les événements. Une horrible tempête s'élève tout à coup; les passions des hommes se soulèvent comme les flots d'une mer irritée aux jours des grands naufrages; les trônes s'ébranlent, trois générations de rois disparaissent à la fois du sol de la patrie.

La religion elle-même est attaquée dans ses pontifes; des préjugés affreux, des préventions impies agitent avec fureur des hommes aveuglés. La vie la plus pure, les mœurs les plus douces, l'amabilité la plus ravissante apparaissent sous les couleurs les plus impures, les plus cruelles, les plus atroces.

De tous les débris jetés çà et là, il ne reste debout que la vie du saint pontife et du saint vieillard. Ils veulent partager le même sort, être frappés du même coup. Leurs âmes ne se quitteront jamais. C'est, d'un côté, l'affection du fils pour son père, de l'autre, la vénération du prêtre pour le pontife. On dirait qu'on va élever leur tombeau et écrire sur le marbre insensible ces tristes et belles paroles de nos livres saints : *Amabiles et decori in vita, in morte quoque non sunt divisi.* (II *Reg.*, I, 23.) Pleins d'amabilité et de grâces pendant leur vie, ils sont inséparables à la mort.

Dieu fait taire ces sifflements horribles; une même retraite, je le dirai, une même cellule retrouve les deux hommes que l'orateur romain aurait appelés les *délices du cœur*, et la vertu du saint archidiacre soutient comme par miracle une existence qui était à l'épreuve de tous les malheurs, excepté de ceux qui devaient frapper son digne archevêque. Mais il fallait que sa vie active se terminât comme elle avait commencé, par le plus sublime effort du plus beau dévouement; pour éviter au chef du troupeau les alarmes d'une arrestation outrageante et sans motif, il sollicitera pour lui-même, à l'âge de soixante-dix-huit ans, comme une faveur insigne les horreurs d'une prison (24).

Cependant ses forces diminuent chaque jour et Dieu va exiger de sa piété le plus dur des sacrifices : il ne montera plus au saint autel (25) !!! Lui qui célébrait les mystères sacrés avec la pureté des anges et le tremblement des séraphins, lui qui attirait sur votre peuple tant de grâces et de bénédictions, vous ne lui permettrez plus, Seigneur, d'arrêter votre colère !

Craignez-vous donc, ô mon Dieu ! que sa ferveur et l'amour que vous lui portez n'arrache et ne fasse tomber de vos mains puissantes la coupe empoisonnée qui va couvrir la France de deuil et rendre tant d'enfants orphelins ! Ah! si la vertu de ses saints sacrifices ne peut plus vous toucher ni retarder l'arrêt fatal de vos vengeances, frappez donc aussi le pontife aux grandes disgrâces, car l'entraînement de ses exemples fera bénir aux morts les cruelles douleurs auxquelles ils auront succombé, et le zèle actif de sa charité industrieuse fera trouver encore aux orphelins des pères et aux enfants abandonnés de nouvelles et plus tendres mères.

Et vous, ô saint prêtre, consolez-vous, ne versez pas d'aussi abondantes larmes : *Mon père, cessez de vous croire indigne.* S'il en était ainsi, qui oserait jamais monter à l'autel? Dieu vous rendra à la communion des fidèles les douceurs que vous ne goûterez plus à la table des prêtres.

L'avez-vous vu quelquefois, Messieurs, assistant au saint sacrifice, approchant ses lèvres tremblantes du corps sacré de son Sauveur; c'était saint Jérôme recevant le viatique des mourants ; non, c'était un ange nourri de la nourriture des cieux.

Aussi rien n'égale la sollicitude empressée qui veille à la conservation de ses jours. La mort est plusieurs fois éloignée et vaincue par la ferveur des vœux qui sollicitent auprès de Dieu la prolongation de cette inestimable vie que son pieux archevêque regarde comme la preuve certaine que Dieu n'a pas épuisé pour nous toutes ses miséricordes.

Qu'elles ont dû être abondantes au jour de son trépas celles que le Seigneur avait réservées à la fidélité d'un service de quatre-vingts ans ! Depuis longtemps il les attendait, il les appelait de toute l'ardeur de ses désirs. Tous ses discours étaient sur sa mort prochaine. Il brisait les cœurs par l'humilité avec laquelle il demandait, même aux plus indignes, le suffrage de leurs prières et de leurs sacrifices.

Enfin le dernier moment approche, les horreurs de la mort se font sentir à son âme épouvantée; il veut faire encore une nouvelle confession de ses fautes, ses alarmes augmentent; comme le prophète, il ne peut recevoir aucune espèce de consolation : *Renuit consolari anima mea.* (*Psal.* LXXVI, 3.) Mais à la voix de l'autorité le calme renaît dans son cœur : *J'ai obéi, Monseigneur,* s'écrie-t-il, *maintenant je suis tranquille.*

Il va s'endormir du sommeil des justes, il ne peut plus se faire entendre ; toutefois il trace, comme le dernier témoignage de cette existence toute d'affection, l'expression de sa tendre reconnaissance, de ce respectueux attachement qu'il a voué à toujours à son premier pasteur. Ses derniers vœux sont pour lui, sa dernière parole s'adresse à lui, le dernier signe de sa connaissance sera pour lui (26).

O Jésus ! ayez pitié de son âme, donnez-lui le lieu de la lumière et du repos : *Lux perpetua luceat ei.*

pendant trois ans les hospitalières du vénérable grand vicaire.

(24) En février 1831.

(25) Un tremblement excessif et une salivation continuelle lui ôtèrent cette immense consolation.

(26) Il est mort le 21 octobre 1833.

Et vous, bon serviteur, allez recevoir la récompense qui vous a été promise ; entrez dans la joie de votre maître : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 21.) Du haut de cette gloire inaccessible où nous voulons croire que vos mérites vous ont déjà fait asseoir, jetez souvent les regards vers cette France que vous avez tant aimée, vers cette Eglise militante dont vous fûtes toujours un fils si respectueux et si docile, un si vaillant soldat.

Voyez à vos pieds le clergé de ce vaste diocèse qui vous demande pour son évêque des jours longs et heureux, pour les fidèles confiés à leurs soins la ferveur et le courage, pour vos communautés religieuses le zèle et la sainteté de leur perfection, pour eux les vertus dont vous avez donné l'exemple.

Et nous, nous répéterons avec transport cette parole car laquelle nous avons salué votre mémoire : Vous êtes l'homme de Dieu : *Vir Dei es tu ;* et nous écrirons sur votre tombe vénérée ces paroles de la vision de Judas Machabée : C'était l'ami de ses frères, le protecteur du peuple d'Israël; il prie sans cesse pour le peuple et la sainte cité de Dieu : *Hic est fratrum amator ; multum orat pro populo et universa sancta civitate.* (II *Mach.*, XV, 14.) *Amen.*

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES.

I. LETTRE PASTORALE

A l'occasion de la cérémonie de la prise de possession du siége d'Evreux.

SUR LE MINISTÈRE ÉPISCOPAL.

Vous n'avez pas oublié, nos très-chers frères, les paroles par lesquelles Messieurs les vicaires capitulaires du diocèse vous faisaient connaître leurs regrets et leurs larmes en vous annonçant la perte immense que vous veniez de faire par la mort de notre très-vénérable prédécesseur.

Vous vous souvenez de la prière fervente qu'ils adressaient à l'Esprit-Saint : *O Dieu,* disaient-ils, *qui tenez dans vos mains le cœur du roi, inclinez-le vers le choix que vous-même avez arrêté, et révélez à sa sagesse le prêtre fidèle, l'homme de votre droite que vous appelez à recueillir un si saint héritage.*

Le choix du roi est tombé sur nous, N. T. C. F., c'est nous que le père commun des fidèles vous envoie, c'est nous que la consécration épiscopale a préparé pour être l'*homme de la droite de Dieu, pour recueillir ce saint héritage.*

Notre force est dans cette vocation. Dieu sait que si nous n'avons pas reculé devant ce redoutable fardeau, que si nous l'avons accepté avec le double sentiment de la frayeur et de la confiance, nous n'avons rien fait qui fût de nature à nous faire craindre les menaces terribles du Seigneur : *Ipsi regnaverunt, et non ex me ; principes exstiterunt, et non cognovi.* « Ils ont régné, mais ce n'était pas de ma part; on les a appelés princes, mais ce n'est pas moi qui les ai nommés. » (*Osee*, VIII, 4.)

La parole du grand apôtre nous a toujours été présente : « Personne ne s'attribue l'honneur du sacerdoce, s'il n'est appelé de Dieu comme Aaron. » *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Domino, tanquam Aaron.* (*Hebr.*, V, 4.)

Aussi venons-nous à vous, N. T. C. F., avec le cri du Roi-Prophète : *Auxilium nostrum a domino qui fecit cœlum et terram!* (*Ps.* CXX, 2.) « Nul appui pour nous que celui qui vient du Dieu créateur du ciel et de la terre ! »

Nous ne vous apportons, il est vrai, ni un nom illustré par de glorieux ancêtres, ni une fortune considérable qui puisse devenir le patrimoine de l'Eglise et des pauvres, ni ces travaux de l'esprit, ces conceptions du génie qui forcent ou préviennent tous les suffrages : notre ministère sacré, l'onction sainte qui a coulé sur notre front, le secours et les grâces du Seigneur qui se plaît à élever les petits, la protection toujours efficace de Marie, la très-sainte et très-immaculée Mère de Dieu, voilà nos seuls titres à votre confiance et à votre vénération. *In nomine Domini Dei nostri invocabimus.* (*Ps.* XIX, 8.)

Et nous ne sommes pas humilié de confesser ainsi devant vous notre misère et notre néant ! Noble apostolat, si Dieu daigne le bénir, n'en redira que plus combien Dieu se plaît *à choisir ce qui est faible, pour confondre ce qui est fort.* « *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*» (I *Cor.*, I, 37.) La gloire qui lui en reviendra n'en sera que plus éclatante et plus belle. *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* (*Ps.* CXIII, 9.)

Puissions-nous, N. T. C. F., vous et nous n'oublier jamais cette origine sacrée de la puissance qui nous est confiée, pour que la docilité du troupeau et l'humilité du pasteur rendent témoignage par un commun concert au prince souverain des pontifes qui pose les évêques dans son Eglise pour aller en son nom, portant partout les fruits abondants de la grâce et de la sainteté : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* (*Joan.*, XV, 16.)

C'est pour cela que si vous nous demandiez ce que vient faire au milieu de vous l'indigne mais légitime successeur des saints prélats qui ont dirigé ce diocèse, et dans quel esprit nous venons continuer leur divine mission, nous vous répondrions par le titre

même de notre institution apostolique. Nous venons vous consoler et vous instruire, vous ouvrir notre cœur et vous donner notre vie ; c'est la leçon, c'est l'exemple du Maître : *Totus in usus nostros impensus Christus.* (PASCH. RADB.)

Oui, sainte Eglise d'Evreux, nous venons vous consoler de votre veuvage. Il n'est plus ce prélat vénérable qui, pendant vingt années, occupa ce siége antique, et vous abandonna si franchement sa fortune, son cœur, son existence entière. Malheureusement pour nous, il ne nous fut connu pendant sa vie que par la renommée de ses infirmités et de ses vertus, et après sa mort par vos regrets et vos pleurs, par vos unanimes éloges et par la vénération profonde de tous ceux qui avaient le bonheur d'approcher de sa personne.

Tous, vous l'avez vu, malgré sa cécité presque complète, monter sur vos collines, descendre dans vos vallons, parcourir vos villes et vos hameaux, pour attendre, recevoir et bénir les enfants que Dieu lui avait donnés. Comme le vieux Tobie, réduit presque à la pauvreté, comme lui, il savait encore être prodigue, et se priver de tout ce qui pouvait le plus soulager sa vieillesse, pour subvenir aux nécessités de son Eglise, à l'indigence des clercs, au soulagement des communautés et des séminaires !

Ah ! comme nous aimerons ceux qu'il aimait ; comme nous trouverons de la joie à recueillir de votre bouche, dignes collaborateurs de son zèle et déjà l'objet de notre tendresse et de notre confiance, tout ce que vous nous raconterez des détails de son administration, des preuves de sa sagesse, de la maturité de ses conseils, et de la ferveur de sa piété !

Dieu daignera-t-il, dans son infinie bonté, nous accorder son double esprit ? Vous le demanderez avez instance, N. T. C. F.

Il nous faut cette grâce de force et de lumière pour porter dignement au milieu de vous le flambeau de l'instruction, pour vous révéler les mystères de la foi, et vous apprendre, par l'enseignement catholique, à adorer ses profondeurs.

L'enseignement catholique ! devoir sacré, fonction sublime, prérogative auguste de *l'évêque préposé par l'Esprit Saint lui-même à la garde de l'Eglise* (27).

Cet office de notre charge, nous l'ambrassons avec ardeur ; la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donnera le zèle, le courage et la force de le remplir, *en pressant, en sollicitant, en encourageant, en reprenant, en avertissant.* (II *Tim.*, IV, 2.)

Nous sommes dans des temps difficiles, N. T. C. F., et vos pasteurs doivent souvent vous en avertir.

Si, d'un côté, les classes élevées, les hommes d'intelligence et de cœur se montrent avides de la science, et souvent plein d'un respect sincère pour la religion et pour son sacerdoce ; si partout les magistrats dépositaires de l'autorité royale comprennent avec tant de franchise le besoin des croyances religieuses et l'indispensable nécessité d'une sanction divine pour l'accomplissement des devoirs de la famille et de la société : d'un autre côté, on aperçoit une dépravation profonde, qui, pour parler le langage de l'Ecriture, *s'étend comme un cancer* (II *Tim.*, II, 17), *pénètre comme l'huile* (*Psal.* CVIII, 18), *s'agite comme le serpent* (*Psal.* LVII 5) ; et qui, gagnant de proche en proche, déshonore la vieillesse, entraîne l'âge mûr et pervertit l'enfance presque au sortir du berceau.

Partout les intérêts du temps semblent faire oublier jusqu'à la pensée même de l'éternité ; et si vous n'avez pas rencontré ces hideux prédicateurs de la matière, ces docteurs du néant qui voudraient persuader à leurs frères, et se persuader à eux-mêmes, pour n'avoir plus de remords qui les déchirent, que la mort est la fin dernière de l'homme comme de la brute, vous avez certainement vu réduites en pratique et mises en œuvre ces déplorables doctrines qui méconnaissent, au nom d'une licence effrénée, les lois divines, les obligations de la conscience, les engagements sacrés du christianisme, les solennels serments du baptême, pour ne plus faire porter les pensées de leurs concitoyens, que sur le bien-être et les frivoles jouissances d'une vie toute matérielle.

Ne nous accusez pas d'exagération ; ne nous regardez pas comme un esprit chagrin, comme un prophète de malheur, hommes qui vous vantez d'être les précepteurs du peuple !

Vos feuilles publiques, le compte journalier des tribunaux de la justice, en disent plus que nos avertissements, que nos gémissements et que nos alarmes.

Or, c'est à la foi seule qu'il appartient d'apporter le remède efficace qui puisse cicatriser tant de plaies ; à la foi seule il appartient de poser la barrière capable d'arrêter le torrent dévastateur qui menace de tout emporter dans un commun naufrage, et la politesse et les mœurs, et la littérature et les arts, tout l'ordre politique et social.

Attachez-vous, N. T. C. F., à cette *colonne inébranlable de la vérité* (I *Tim.*, III, 15) ; resserrez sans cesse les liens qui nous unissent à la chaire de Pierre, à la sainte Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises.

Pauvres habitants des campagnes, autrefois attachés avec tant de ferveur aux saintes pratiques de la foi de vos pères, et maintenant jetés dans les ténèbres qu'ont préparées autour de vous tant de livres corrupteurs et d'effroyables maximes, nous brûlons du désir d'aller vous rompre le pain de la parole divine, de vous faire rentrer aux solennités saintes dans la maison de notre Père, de vous détourner de la profanation du jour qui

(27) *Spiritus sanctus posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei* (*Act.*, XX, 28) ; *Euntes docete.* (*Matth* XXVIII, 19.)

appartient à Dieu, en vous faisant saisir l'esprit véritable du christianisme, esprit de mansuétude, de consolation, de charité et de joie.

Vous nous verrez partager avec vos vénérables pasteurs le soin d'instruire vos enfants, de consoler vos malades, d'éclaircir vos doutes, d'adoucir, par les saintes espérances de la religion, vos pénibles labeurs et vos durs sacrifices.

Soyez sans inquiétude; si nous allons recueillir la moisson du père de famille, nous n'arracherons pas l'ivraie avec violence; si nous vous reprochons votre indifférence, nos paroles ne seront pas amères; si nous tonnons contre les désordres, nous ne découragerons pas les pécheurs; aux répugnances des hommes prévenus contre notre apostolat, nous ne répondrons que par la persuasion et la douceur, et nous n'oublierons pas que l'homme le plus égaré jusqu'à ce jour peut demain devenir un saint; que le persécuteur peut devenir un apôtre, et que l'enfant prodigue peut toujours obtenir la grâce et l'amour de son père.

Fidèle aux plus anciennes traditions de l'épiscopat, et à ce titre propagateur zélé de l'instruction populaire, nous veillerons à ce que, selon l'esprit de nos lois (28), son plus essentiel caractère soit celui que lui communique la religion.

Nous aimerons à visiter vos écoles, jeunes instituteurs qui aurez compris l'importance de vos fonctions, et qui aurez su joindre à la sagesse des conseils les exemples d'une vie régulière, d'une piété vraie, d'un respect profond pour vos pasteurs. Nous aimerons à bénir vos efforts et à encourager vos succès.

Mais c'est surtout vers vous, jeunes lévites, espérance dernière de la religion et de la patrie, c'est vers vous que se dirigeront nos préoccupations les plus ardentes. Nous rappellerons sans cesse à vos pensées la parole de l'Esprit-Saint : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus.* (*Malach.*, II, 7.)

Oui, c'est par la science, vous dirons-nous, par la science qu'éclaire la religion, que dirigent l'humilité, l'obéissance, qu'il faut répondre à la sublimité de votre vocation et aux besoins des peuples. C'est par la science véritable qui s'éloigne de toute nouveauté, qui suit les règles prescrites et marche à la suite des grands modèles, qu'il faut reprendre cette noble et douce influence qui n'excite jamais l'envie, qui n'inquiète jamais le pouvoir, qui ne cause jamais d'alarmes aux populations, mais qui calme l'irritation des préjugés les plus hostiles, et fait respecter le sacerdoce de Jésus-Christ, même par ceux qui ont le malheur de ne l'aimer pas.

En nous laissant élever à la dignité suprême dont nous sommes revêtu, nous n'avons pas eu d'autres pensées, d'autres désirs, N. T. C. F., Dieu nous en est témoin!

Pour vous appartenir, nous avons quitté l'une des paroisses les plus florissantes de la chrétienté, une tribune sainte toujours environnée d'une foule attentive, un autel sacré toujours pressé par d'innombrables adorateurs, un tabernacle auguste ouvert presque chaque jour à l'insatiable ardeur d'une multitude de vrais disciples de Jésus-Christ. Nous avons quitté la maison de Dieu, dans laquelle, comme parle Bossuet, racontant la ferveur de l'Eglise primitive, *nul n'assistait que les communiants* (29).

Nous nous sommes séparé du savant pontife qui, après avoir été notre maître dans cette bonne et illustre maison de Saint-Sulpice, était resté notre ami jusqu'au jour où, devenu notre père, il nous imposa les mains et nous consacra pour devenir votre pasteur.

Nous avons rompu les liens qui nous unissaient à ce corps vénéré des curés de la capitale; à un clergé chéri qui faisait nos délices, avec lequel nous vivions dans la plus douce intimité, dans une intimité de tous les jours.

Pardonnez-nous ces détails, N. T. C. F. : le cœur de votre nouvel évêque a besoin de payer ici un tribut de reconnaissance aux communautés religieuses qui instruisaient la jeunesse et visitaient nos malades, aux administrateurs habiles, aux hommes supérieurs qui composaient le conseil de l'Eglise qu'il a quittée, et dont le zèle et l'intelligente activité ne connurent jamais de limites.

Le cœur de votre nouvel évêque a besoin de remercier tant d'âmes généreuses et charitables qui confièrent à ses heureuses mains d'abondantes, d'immenses aumônes, qui le faisaient bénir de l'indigent, de la veuve et de l'orphelin; qui l'aidaient à rendre magnifique le temple de Dieu aux grands jours de ses fêtes, et à ouvrir à de nombreux enfants un asile assuré contre les dangers du monde et les rigueurs de l'infortune (30).

Le cœur de votre nouvel évêque a besoin de vous dire que, pour venir à vous, il renonce à l'édifiant spectacle que donne à toute une paroisse, cette reine partout bénie, ce modèle accompli des épouses et des mères, cette seconde providence des églises et des pauvres.

Nous permettrez-vous de vous rappeler quelquefois ces souvenirs? Ils n'affaibliront pas notre dévouement, nous sommes désormais à vous tout entier.

Nous savons que les consolations ne manqueront pas à notre sacerdoce auprès de vous, N. T. C. F., et déjà nous avons ressenti les prémices de notre ministère, par la joie que nous avons éprouvée dans les rapports établis depuis trois mois entre nous et les dignes ministres de Jésus-Christ qui vous dirigent ou dans le gouvernement

(28) Loi sur l'instruction primaire 1803, art. 1er.
(29) *Méditations sur l'Evangile.*

(30) Ouvroir de la paroisse Saint-Roch, où sont reçues gratuitement quarante jeunes filles.

général du diocèse, ou dans la conduite particulière des paroisses.

Prêtres zélés, chapitre vénérable, pasteurs des églises, votre foi, vos vertus, nous sont déjà connues.

Notre bonheur, nous le placerons dans les relations qui vont nous unir, dans la concorde des cœurs, dans le concert de nos volontés pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due.

Nous savons quel puissant appui nous trouverons encore et dans le sage magistrat préposé à l'administration de ce département, et dans les membres distingués qui en forment le conseil général, et parmi lesquels brillent avec tant d'éclat l'illustration de la naissance, la gloire des services rendus, l'étendue des connaissances, le dévouement au bien public, l'amour et la pratique des vertus sociales et privées.

Nous savons quels secours nous seront accordés par vos continuelles prières, ferventes religieuses dont les mains et les cœurs sont toujours élevés vers les montagnes sacrées d'où vient toute force et tout appui. (*Psal.* CXX, 1.) Ah! vous serez aussi les objets de notre active sollicitude; par vous nous viendront les bénédictions célestes; elles nous seront accordées par le mérite de votre sacrifice et de vos saintes austérités.

Salut à vous tous, fidèles, à quelque classe que vous apparteniez!

Salut à vous, chefs et directeurs de ces établissements utiles qui portent au loin la gloire de notre industrie nationale, vous qui offrez à la multitude qui vous environne un travail si précieux, un salaire qui nourrit les pauvres, et prépare même à la vieillesse les secours mérités par le labeur des jeunes années!

Salut à vous, pieuses dames, qui vous empresserez de donner à votre nouvel évêque les moyens de rendre plus magnifiques les temples de la religion, de lui préparer dans nos séminaires des hommes de foi et de dévouement, et d'aller jusque dans les chaumières porter, au nom de Jésus-Christ, l'aumône dont votre main gauche peut-être n'aura pas le secret (*Matth.*, VI, 3, 4), mais que Dieu, qui voit tout, récompensera dans le temps par d'immenses bénédictions sur tout ce qui vous est cher, dans l'éternité par le salut et les grâces qui y conduisent.

Priez pour nous*, N. T. C. F. *Ah! ne cessez pas vos bienfaits et vos œuvres, nous vous en conjurons; que cette lettre soit lue dans les familles, et que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. (I *Thess.*, V, 25, 27, 28.)

II. MANDEMENT

Pour le carême de 1842.

SUR L'OEUVRE DIOCÉSAINE POUR LES PETITS SÉMINAIRES.

Nous venons ouvrir pour la première fois, au milieu de vous, nos très-chers frères, la sainte carrière de la pénitence; nous venons vous annoncer les jours du salut.

Qu'il nous tardait de voir arriver ce moment favorable! Combien notre cœur avait besoin de cette solennelle occasion pour s'épancher dans le vôtre! Que de fois nous avons voulu devancer cette époque de communication intime entre les fidèles et le premier pasteur, pour vous dire toute la reconnaissance dont nous étions pénétré, toute la tendresse que vous nous aviez inspirée?

Nous étions venu certainement à vous, N. T. C. F., avec le désir et le besoin de vous aimer; mais comment ce lien d'amour et d'affection profonde a-t-il pu se former aussi vite? Comment a-t-il pu nous attirer tellement à vous, qu'il nous semble maintenant que toujours nous vous avons appartenu; que votre climat a toujours été le nôtre; vos goûts, nos goûts; vos sympathies, nos sympathies? *Grâces en soient rendues à Dieu! c'est le don ineffable de son amour* (30*); mais aussi, grâces vous en soient rendues, à vous qui avez ainsi décidé notre cœur par ces réceptions si cordiales, si animées, si franches et si douces que vous nous aviez préparées, et dont la ville épiscopale avait donné le signal à tout le diocèse.

Quel évêque a jamais goûté des joies plus pures que celles que nous goûtâmes à la vue de ces populations entières, accourant vers nous dans un si saint empressement! Comme nous échangions nos vœux et nos prières! Je bénissais au nom du ciel vos vieillards, vos malades et vos petits enfants, et vous, vous disiez avec le sentiment d'une foi qui nous fit répandre de bien douces larmes : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (31)!

On nous avait dit que vos cœurs étaient froids, que vous ne laissiez point apparaître vos affections, que vous attendiez longtemps avant de donner votre confiance : jugez combien vous nous avez fait heureux en nous épargnant ces épreuves et ces délais, en nous recevant avec des témoignages d'un intérêt si vif et si spontané.

Dépositaires de l'autorité royale, magistrats des cités et des campagnes, commandants des corps militaires, milice nationale, juges qui descendiez de vos tribunaux, pour honorer devant le peuple le *Christ de Dieu*; et vous, manufacturiers, qui avez su sacrifier avec tant de noblesse et d'intelligence vos intérêts aux intérêts de vos nombreux ouvriers; vous, les véritables nourriciers des peuples, recevez ici le tribut de notre reconnaissance, l'assurance de notre dévouement à tous et à jamais!

(30*) *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* (II *Cor.*, IX, 15.

(31) *Benedictus qui venit in nomine Domini!* (*Matth.*, XX, 19.)

Jeunes gens et vieillards, habitants de la ville, cultivateurs des hameaux, riches et pauvres, vous êtes confondus dans notre cœur, comme vous l'avez été dans l'expression de votre respect pour le caractère sacré que vous avez si dignement honoré dans notre personne, dans le ministère de la parole que nous vous apportions et que vous veniez recevoir de notre bouche avec une si admirable et si touchante avidité. Soyez tous bénis dans vos familles, dans vos biens, dans les désirs de vos cœurs, dans la fertilité de vos terres, dans le succès de vos entreprises; que Dieu vous récompense de cette ardeur empressée qui redisait les plus beaux jours de l'Eglise primitive et la sainte ferveur des anciens temps.

Pasteurs vénérés, zélés coopérateurs de notre apostolat, c'est vous qui prépariez à votre nouveau pontife d'aussi abondantes consolations : ces manifestations étaient pour nous la preuve de la vénération qu'avaient obtenue votre sacerdoce et vos vertus; elles étaient, pour parler le langage du grand Apôtre, les lettres de recommandation que vous donnaient auprès de nous les heureux fidèles placés sous votre sage et paternelle conduite : *Epistola nostra vos estis scripta in cordibus nostris!* (II *Cor.*, III, 2.)

Voici le moment arrivé de recueillir cette moisson jaunissante; ces admirables apparences d'une immense récolte, il faut les conserver; ces fleurs si suaves et si odoriférantes, il faut les convertir en fruits délicieux : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis!* (II *Cor.*, VI, 2.)

Le carême! Ah! que ce mot n'attriste pas vos âmes, N. T. C. F.; qu'il ne se présente pas à vous seulement avec l'idée d'un temps plus sérieux et plus triste que les autres temps de l'année, avec son cortége de supplications, de jeûnes et d'abstinences : qu'il vous rappelle les grandes et salutaires pensées de la foi chrétienne, qu'il vous apporte les consolations ineffables qui se trouvent dans la connaissance plus approfondie de ses devoirs, dans la pratique rendue plus aisée des obligations de son état; qu'il vous apparaisse comme l'époque du retour des pécheurs, de la ferveur des justes, de la réconciliation des ennemis, de l'oubli des injures, de la paix et de l'union des familles et des cœurs.

Car, et pourquoi tous les hommes ne veulent-ils pas le comprendre? c'est là la grande pensée, l'idée toute sainte de l'Eglise notre mère, dans l'institution de ces quarante jours de pénitence et d'expiation, pour nous réconcilier avec Dieu, pour nous ouvrir les portes du ciel au jour où finiront pour nous les épreuves de la vallée des larmes; elle invoque la paix, elle sollicite tous les cœurs à la paix; elle veut répandre partout et la charité et ses innombrables bienfaits.

Aussi, N. T. C. F., profiterons-nous de l'usage antique qui veut que la voix du premier pasteur retentisse comme le son de la trompette dans toute les églises, pour annoncer l'ouverture des jours de la sanctification, *en vous conjurant de ne pas recevoir en vain les grâces et bénédictions de Dieu : « Adjuvantes exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. »* (II *Cor.*, VI, 1.)

Obéissez à l'ordre du Prince des apôtres; *efforcez-vous, par les bonnes œuvres, de rendre certaine votre vocation : « Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis. »* (II *Petr.*, I, 10.)

Joignez, N. T. C. F., le jeûne à la prière, l'assiduité à écouter la parole de Dieu aux inspirations et à l'exercice de la charité. Protégez la veuve, recueillez l'orphelin, soyez le pied du boiteux et l'œil de l'aveugle. Qu'aucune des bonnes œuvres que vous avez entreprises ne périsse par votre négligence (32); mais laissez-nous vous assurer, avec toute l'autorité de notre sacerdoce, avec la sincérité de notre cœur, avec l'intime conviction de notre foi, qu'aucune œuvre ne mérite autant votre application et vos sacrifices que l'œuvre diocésaine qui déjà vous a été recommandée, que la sollicitude de vos pasteurs est chargée de vous rappeler sans cesse, et que les clameurs et les calomnies des méchants n'ont dû vous rendre que plus chère et plus précieuse.

Pesez avec attention, en présence de Dieu seul et de votre conscience, ses motifs, son importance, ses résultats et sa fin.

Nous ne voulons, dans cette instruction, vous entretenir que de l'une de ses branches, l'éducation des jeunes clercs, seul moyen d'assurer parmi nous la perpétuité du sacerdoce de Jésus-Christ.

Ils sont déjà bien loin de nous, N. T. C. F., ces jours de gloire et de bonheur où l'Eglise de France, environnée d'une immense opulence qu'elle devait tout entière à la piété de vos aïeux, se voyait servie par tout ce que le monde comptait de plus distingué par la fortune et la naissance!

D'innombrables écoles, toutes consacrées à la science de la religion, lui préparaient dans chaque diocèse une milice toujours prête à en venir aux mains avec l'ennemi de la vérité et de la vertu.

Aucune Eglise du monde, après l'Eglise mère et maîtresse de toutes les Eglises, ne pouvait se comparer à notre Eglise gallicane par le savoir et le nombre de ses docteurs.

Ces temps ne sont plus!

Dépouillée de toute gloire extérieure, de tout avantage humain, l'Eglise de France

(32) Nous voulons parler surtout de l'œuvre si éminemment sociale qui, dans la ville d'Evreux, assure depuis onze ans, à près de 400 enfants, le bienfait de l'éducation donnée par les frères des Ecoles chrétiennes, bienfait que l'un de nos plus vénérables prédécesseurs *avait voulu assurer pour toujours la ville épiscopale*, et qui ne se soutient plus que par des souscriptions volontaires;

Nous voulons parler encore de l'œuvre excellente de l'extinction de la mendicité dans les principales villes du département;

Enfin de l'œuvre toute catholique de la Propagation de la foi.

tout entière n'a plus à offrir aux lévites qui veulent encore la servir que des humiliations, des privations de toute espèce, quelquefois les railleries et les outrages de la licence. Encore, si elle pouvait recevoir la jeunesse que lui assureraient la gloire de ses malheurs et le souvenir de ses persécutions ; mais cette bonne mère n'a pas assez de pain pour toute sa famille, elle repousse en gémissant, en versant des larmes amères, celui que Dieu avait peut-être destiné à être un jour juge dans Israël, celui à qui il voulait confier l'âme de l'un de vos enfants. Nous avons déjà éprouvé ce malheur (33). Comme autrefois Agar, nous avons laissé dans le désert de la vie celui que la Providence vous réservait peut-être pour dernier ami dans le malheur, pour consolateur à votre heure suprême.

Oui, N. T. C. F., telle est la situation de notre diocèse, et c'est à vous tous que votre évêque s'adresse pour relever les ruines du sanctuaire. Cette œuvre est-elle belle? est-elle digne de vous?

Il s'agit, dans un temps plus ou moins long, de ne pas laisser périr peu à peu au milieu de vous, la religion, ce grand soutien des empires, cette grande consolatrice des malheureux, cette grande inspiratrice de toutes les vertus.

Il est question de savoir si vous voulez trouver à la mort un prêtre qui reçoive vos derniers aveux, qui vous ouvre le ciel ; il est question de savoir si la foi que vous ont transmise vos pères, comme la plus noble portion de leur héritage, vous la laisserez à vos enfants ; car sans sacerdoce, point de religion, et sans religion, point d'espérance.

Les vides sont immenses ; presque toutes les anciennes lumières du clergé se sont successivement éteintes ; le petit nombre d'ouvriers évangéliques est absorbé par un travail de tous les jours. Il n'y a plus de place pour l'étude et pour la science ; notre diocèse compte de nombreuses églises sans pasteurs ; à plus forte raison ne pouvons-nous pas en donner aux missions étrangères, aux îles lointaines, à l'Océanie, qui nous tend les bras. Hélas ! peut-être, le vif éclat que jeta dans l'univers le clergé français, n'existera plus que dans nos souvenirs et nos stériles regrets.

L'exagération, N. T. C. F., ne vient point ici à notre secours : regardez autour de vous, voyez et jugez. Avant quelques années, sans l'institution de notre OEuvre diocésaine, vous verriez l'enfance sans catéchismes, le vieillard sans consolation, le criminel sans remords, le repentir sans espoir, la société sans fondement, la licence sans frein, l'ignorance sans bornes, les lois sans sanction, l'autorité sans appui, la France sans avenir.

« O Eglise de France! nous écrierons-nous avec le grand évêque de Meaux, riche et précieuse portion de cette Eglise éternellement vivante qu'un Dieu vint fonder par son sang, pleine de science, pleine de vertu, pleine de force, tu fus célèbre entre toutes les Eglises du monde par le zèle de tes évêques, les lumières de tes docteurs, la régularité de ton clergé, la foi de tes enfants, faudra-t-il donc que tu périsses! Ta gloire sera-t-elle éclipsée pour jamais (34)? »

Ne reverrons-nous plus des Irénée, des Taurin, des Aquilin, des François de Sales, des Bossuet, des Fénelon? Veuve de prêtres et de pontifes, ira-t-elle par votre faute, N. T. C. F., prendre son rang au milieu des morts, et s'inscrire sur les dyptiques des Eglises autrefois si fameuses de l'Afrique et de l'Asie!!!

Et ne nous dites pas que sans le secours de notre OEuvre, le diocèse a élevé depuis quarante ans des prêtres et des lévites, qu'il s'est procuré des prédicateurs et des apôtres, qu'il a relevé ses temples et ses sanctuaires ! car nous vous répondrions que vous avez oublié sans doute vos offrandes et vos sacrifices; que vous n'avez pas connu les pieuses largesses de tant de familles éteintes et qui ne sont pas remplacées ; que vous n'avez pas su les dures privations que supportèrent toujours dans les séminaires les clercs qui y étaient élevés (35).

Que l'impiété, N. T. C. F., soit froide pour de tels intérêts; que ses sarcasmes ou ses dérisions, que ses insinuations perfides cherchent à détourner votre attention, votre esprit et votre cœur, de ces nobles considérations ; elle fait son devoir, elle remplit sa mission, elle est établie pour diviser, pour ruiner, pour détruire ; elle ne doit s'échauffer que pour des mots sonores, les grands mots d'amélioration sociale, de progrès humanitaire, de philanthropie, de liberté sans mesure et sans règle.

Mais, à vous, la charité vous a révélé, N. T. C. F., ce que Dieu a tenu caché pour ces prétendus sages ; et déjà vous avez compris que rien ne pouvait être plus digne d'un catholique sincère, d'une âme dévouée à Dieu, que de procurer à son peuple de pieux et de savants conducteurs.

Une sorte d'entraînement religieux se montre partout à la surface de notre société malade : notre devoir consiste à en profiter pour la sainte cause de Jésus-Christ. La moisson se prépare, mais nous n'avons pas assez d'ouvriers pour les mener avec nous travailler au champ du père de famille ; les épis restent à terre, ils vont être foulés aux pieds du voyageur, ou enlevés par ce vent brûlant que vous connaissez, et qui dessèche et consume tout.

Non, il n'en sera pas ainsi, et votre nou-

(33) Depuis le mois d'octobre, le défaut de secours nous a fait refuser l'entrée du petit séminaire, à vingt-deux enfants pauvres et qui donnaient de grandes espérances.

(34) Discours sur l'unité.

(35) Il faut remarquer qu'il n'existe peut-être pas un diocèse en France où l'œuvre que nous proposons ne soit en vigueur. C'est la réponse que nous avons à faire aux esprits prévenus qui seraient tentés de la regarder comme une innovation.

vel évêque n'aura pas en vain compté sur votre dévouement et sur vos efforts.

Donné à Evreux, le 29 janvier 1842.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1843.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

La voix du Prophète se fait encore entendre à vous, N. T. C. F., comme elle se faisait entendre autrefois aux villes de Juda. Nous venons, par ordre du Seigneur, vous appeler aux réflexions sérieuses, aux pensées du salut, aux œuvres de la pénitence. Nous venons vous conjurer de *racheter vos fautes par vos aumônes* (36), et de vous rendre Dieu favorable par vos sacrifices et par vos prières.

Quelle plus solennelle prédication, N. T. C. F., que cette prédication des pontifes de l'Eglise catholique, faisant entendre à tous les fidèles d'un vaste diocèse, au même jour et à la même heure, pour leur annoncer l'ouverture de la sainte quarantaine, *la parole de réconciliation qui a été posée sur leurs lèvres* (37)

Rendez-vous y attentifs, ô vous, nos frères bien-aimés; recueillez-la avec la vénération que mérite la divine eucharistie elle-même; elle est cette sainte parole de Dieu, après la prière, *le devoir le plus sacré de notre apostolat* (38), *la plus sainte de nos fonctions* (39), *la plus belle de nos prérogatives* (40), *le caractère distinctif de notre mission divine* (41).

Nous croirons avoir rempli dignement ce ministère auguste, en appelant vos méditations, cette année, sur un des plus grands dangers que puissent courir vos âmes, en vous signalant l'écueil le plus fatal que vous ayez à rencontrer dans la traversée déjà si périlleuse de la vie.

Pour parler sans figures, nous voulons, avec la grâce de Dieu, vous prémunir contre le désordre le plus généralement répandu et le plus funeste dans ses honteuses conséquences; désordre qui attaque Dieu, la religion, l'honneur, la société entière; désordre dont les ravages sont incalculables et dont la contagion pestilentielle l'emporte sur ces maladies endémiques qui, à certaines époques, entraînent d'immenses populations dans la mort; désordre inconnu au paganisme, aux religions fausses, à l'hérésie, et qui semble ne devoir dévaster que l'empire de la vérité; désordre auquel sacrifient et les esprits supérieurs et les plus hautes intelligences, et même les plus nobles cœurs; désordre qu'on retrouve partout, chez le peuple et chez les grands, dans la chaumière du pauvre et dans les palais dorés des riches de la terre, dans le sanctuaire quelquefois, et jusque dans le langage des ministres de la religion; désordre enfin sans excuse, et auquel cependant on se livre sans remords, parce qu'il anéantit les sentiments élevés, fait de l'homme le plus fier en apparence un esclave timide, un ami sans dévouement, un chrétien sans christianisme.

Vous nous avez compris, N. T. C. F., ce désordre est le respect humain, cette fausse honte qui empêche l'homme vertueux de faire profession ouverte de la vertu, le catholique de montrer sa foi et d'en suivre les pratiques, par la crainte du jugement des hommes dont on redoute les regards, les railleries et les sarcasmes.

Si ce jugement contre le respect humain vous paraissait trop sévère, si vous étiez tentés de le taxer d'exagération, nous n'en serions pas surpris : l'habitude ôte la réflexion; les illusions de l'amour-propre ne nous cachent-elles pas tous les jours les suites funestes de nos démarches les plus imprudentes et de nos déportements les plus humiliants!.....

Osez, N. T. C. F., envisager un seul instant le respect humain tel qu'il est en réalité, jugez-le par ses conséquences; il vous apparaîtra comme la grande maladie sociale de notre époque, comme un poison corrosif qui s'est insinué dans les veines de toute la génération présente.

Dans le temps où nous vivons, l'incrédulité, l'impiété surtout ne sont plus à redouter pour les classes élevées, pour les âmes droites, pour les hommes doués d'une véritable instruction; ces systèmes de bravade contre la vérité ont fait leur temps; leur apparition dans le monde a quelque chose de sinistre qui épouvante et qui dégoûte. Il n'y a plus que la licence effrénée, qu'une débauche flétrissante aux yeux de tous, qui sachent prendre leurs allures et marcher avec elles de compagnie.

On ne méprise plus la religion, on ne rit plus de ses pratiques sacrées, mais on en rougit, et cette honte du devoir est aussi féconde pour le mal que le fut autrefois pour le bien le sang répandu des martyrs; il produit autant de lâches que celui-ci avait enfanté de héros.

Qu'est-ce en effet qu'un homme enchaîné par le respect humain?

Ce n'est pas un impie qui outrage et qui blasphème, ce n'est pas un homme dépravé dont la conduite inspire l'indignation ou le mépris, c'est un homme honorable dans ses mœurs, fidèle à l'amitié, compatissant au besoin des pauvres, intègre dans sa vie, bon époux, bon fils et bon père.

C'est une mère de famille, véritable modèle de ces vertus domestiques qui la font chérir de tous ceux qui l'approchent.

C'est un jeune homme qui, au début de sa

(36) *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Daniel.*, IV, 24.)

(37) *Posuit in nobis Deus verbum reconciliationis.* (II *Cor.*, V, 19.)

(38) *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* (*Act.*, VI, 4.)

(39) *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.)

(40) *Vos estis lux mundi.* (*Matth.*, V, 14.)

(41) *Euntes ergo docete.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

carrière dans le monde, promet par ses talents, son amour du travail, ses succès légitimes, à sa famille une grande joie, à son pays un citoyen utile et précieux.

Le respect humain est entré dans ces âmes; à l'instant la religion, qui seule pouvait couronner cette vie pleine d'honneur, est abandonnée. On la loue encore, on la respecte toujours, on la vénère dans la sainteté de sa morale, dans la personne de ses ministres, mais on ne la pratique plus.

On se croirait digne d'un éternel mépris, si l'on violait les lois de l'honneur, si l'on manquait à la foi jurée, si l'on abandonnait la cause du malheur, si l'on trahissait la vertu, si l'on méprisait la volonté d'une mère, la vieillesse d'un père vénéré; mais on viole sans scrupule la loi de la sanctification du jour du Seigneur; membre de la société catholique, on foule aux pieds les ordonnances qu'elle a faites pour les jours d'abstinence, on abandonne la fréquentation de la table sainte à Pâques, on trahit son propre bonheur en ne cherchant pas, au tribunal sacré, le pardon de Dieu et l'oubli des fautes qui ont échappé à la faiblesse; on méprise la volonté formelle de Dieu, cette volonté positive et bien manifeste par laquelle il ordonne d'*écouter l'Eglise*, par laquelle il déclare que *qui l'écoute, l'écoute; qui la méprise, le méprise* (42); enfin, comme par une sorte de vertige on reste fidèle aux lois humaines, et l'on foule aux pieds les lois divines.

Une faute contre la discipline du corps auquel on appartient peut déshonorer; une violation patente, 'publique, continue, habituelle d'un précepte divin, c'est une faute si légère qu'à peine vous oserez la nommer un scrupule; c'est un sujet de plaisanterie, peut-être un motif de jactance et de vanité: voilà le respect humain.

On a dans le monde une croyance sans christianisme professé, un évangile nouveau qui n'oblige qu'une partie du genre humain. On fait de la société deux parts: aux hommes les affaires publiques, le soin de la fortune, les dissipations, la légèreté des discours, l'abandon de toutes les pratiques religieuses; aux femmes la vie retirée, l'esprit de prière, les œuvres de la charité, la pureté de la vie, la fréquentation des temples: voilà le respect humain!

On déclare que les mœurs publiques sont en décadence, que les barrières de la vertu sont rompues de toutes parts; on ne parle que de corruption, on ne s'extasie que contre l'égoïsme, l'amour de l'intérêt, l'ambition des places; on avoue qu'il faut rendre à la religion son empire, au peuple sa foi; mais on se contente d'un culte intérieur dont on conserve le secret pour soi, on laisse à d'autres le soin de prouver par des exemples que l'on pense ce que l'on dit. Il n'y a plus de culte public que pour la multitude ou n'est plus catholique (passez-nous ce mot) que par cérémonie: voilà le respect humain!

O vous, N. T. C. F., qui connaissez à ce triste tableau les traits de votre histoire, descendez des hauteurs de ces considérations générales, et venez avec nous jusqu'au village, au milieu du hameau: le respect humain y est devenu l'auxiliaire indispensable de cette ignorance grossière qui blasphème ce qu'elle ne connaît pas, et qui ne se rencontre plus que dans ces petits savants de campagne dont les inspirations impures se prennent au cabaret. Pour éviter les morsures de ces êtres abjects, voyez-vous ce laborieux cultivateur, ce père honnête, formé, par la tradition des vertus de la famille, n'oser plus ni monter à l'autel pour le jour de Pâque, ni même se montrer assidu au redoutable sacrifice dans les saints jours du Seigneur? Ne le confondez pas avec ceux devant lesquels il tremble, mais voyez où l'a conduit le respect humain.

Chrétien au fond du cœur, il a peur qu'on le soupçonne, la crainte le déconcerte. Il se soumet à la plus honteuse servitude, ne se conserve plus à lui-même le droit de penser juste, de suivre la vérité qu'il connaît, d'appuyer les sages réformes qu'il approuve, et cela par la crainte d'un reproche honorable, par la frayeur que lui cause une seule épithète.

Et lui, cet homme superbe, aux grands airs, aux manières élégantes, qui n'a à la bouche que les noms de liberté, de dignité, d'indépendance, qui réclame envers et contre tous, quels qu'en puissent être les incalculables résultats, la licence de tout écrire, de tout dire, de tout oser; cet homme, que les cris de toute une province, la censure de toute une ville, le mépris des gens de bien ne sauraient arrêter quand il s'agit d'accroître sa fortune, d'augmenter ses domaines, d'assouvir une honteuse passion, de satisfaire ses goûts et ses plaisirs; cet homme rougit, s'embarrasse, se trouble à la seule proposition de l'accomplissement sacré d'un devoir religieux.

Et quand on songe, N. T. C. F., que cette déplorable apostasie ne se trouve que chez les disciples de la religion véritable, quelle profonde douleur, quel immense sentiment de pitié ne viennent pas alors saisir et abattre le cœur!

Allez, pouvons-nous dire avec le prophète, *allez* donc *dans les terres lointaines, et voyez s'il en est ainsi* (43)! Infidèles, mahométans, Israélites, hérétiques de toutes sortes, vous, nos frères séparés, protestants de la Suisse et de l'Angleterre, levez-vous ici pour nous accabler de reproches et nous couvrir d'ignominies!

Les prières publiques, même au milieu de vos armées, la cessation rigoureuse de vos plaisirs et de vos travaux, la solitude de vos rues aux saints jours du Seigneur, la

(42) *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.)

(43) *Transite ad insulas Cethim; et in Cedar mittite et considerate vehementer; et videte si factum est huiuscemodi.* (*Jerem.* II 10.)

solennité de vos jeûnes, votre vénération pour les ministres de votre culte, votre ardeur de prosélytisme, vos innombrables sacrifices d'argent pour propager vos erreurs, quels témoins contre nos catholiques! Ah! qu'ils sont dégénérés, comme il est appauvri et glacé le sang qui coule dans leurs veines! Mais qu'eussiez-vous donc fait, esclaves infortunés du respect humain, si vous eussiez vécu dans ces premiers siècles du christianisme où le démon, furieux de la destruction de son empire, mettait tout en œuvre pour étouffer la religion dans son berceau? Perte des biens, suite de l'exil, appareil des supplices, rigueur des tourments, mort préparée par les dernières cruautés, il fallait mépriser tont cela; et vous le savez, ce mépris s'est trouvé dans le cœur de onze millions de chrétiens.

Ce que vous eussiez fait? Votre parti eût été bientôt pris; et si l'Eglise primitive n'eût eu que des enfants comme vous, les tyrans n'auraient pas fait ruisseler souvent le sang de nos martyrs.

Cependant quelle injure plus grande faite à Dieu, N. T. C. F., quel plus grand mépris de son empire et de sa puissance! Quelle ingratitude pour ses bienfaits sans nombre! Quelle violation manifeste des serments du baptême! Quel plus honteux dédain de la noblesse du christianisme! Quel plus triste abandon de nos prérogatives et de notre gloire!

Les autres passions peuvent avoir leurs excuses quelquefois dans l'entraînement même avec lequel elles enivrent leurs victimes. Mais l'ignominie du respect humain, c'est de nous décider de sang-froid, par calcul, par lâcheté de cœur, à trahir le devoir et à rougir de la vertu.

Prenez donc courage, N. T. C. F., et dépouillez-vous de cette fatale pusillanimité (44). Pensez à l'inutilité de toutes vos vertus humaines, à leur impuissance pour vous sauver au jour des justices du Seigneur. Si vous voulez trembler, que ce ne soit plus à la voix d'un mortel, mais à cette terrible parole du Juge suprême : *Je ne vous connais pas* (45). *Tremblez*, non devant des créatures, mais devant *celui qui peut perdre le corps et l'âme, et les précipiter dans les flammes éternelles.* « *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere, sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* » (*Matth.*, X, 28.)

O vous que Dieu a placés à la tête de vos frères, sachez comprendre l'étendue de vos obligations envers lui, la condition à laquelle sont attachées pour vous ses bénédictions et ses grâces. Montrez-vous fidèles observateurs de tous les préceptes de sa loi sainte, et vous pourrez avec Tertullien nourrir en vous l'espérance d'une vie éternellement heureuse : *Salvus sum si non confundor de Domino meo.*

Donné à Evreux, le 20 février 1843.

(44) *Confortamini et nolite timere.* (*Jos.*, X, 25.)

IV. MANDEMENT

Pour le Carême de l'année 1844.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Nous ouvrions l'année dernière, nos très-chers frères, la station quadragésimale parmi vous, en appelant vos méditations sur l'une des causes les plus funestes de la destruction de la religion et de la piété, sur l'une des plaies les plus profondes de l'Eglise. Nous vous parlions du respect humain, de cette crainte que ressent l'homme juste de se montrer vertueux, de cette honte qui s'attache à la pratique des devoirs les plus essentiels de la foi.

Nous serait-il permis de penser, N. T. C. F., que notre voix, vous l'avez entendue?

Si nous en jugions par les consolations abondantes que nous avons recueillies dans la visite des deux arrondissements de Louviers et des Andelys, nous pourrions nous reposer dans la joie de ce témoignage.

Presque partout le plus religieux empressement avait pris la place de l'indifférence et de la froideur. Toutes les classes de la société se pressaient à l'envi dans les temples. Les vieillards le disputaient en ardeur à la jeunesse et à l'enfance, naturellement si empressées et si vives dans leurs démonstrations.

Que toute la gloire en revienne à Dieu, N. T. C. F.; que mille bénédictions célestes en soient pour vous et vos pasteurs la récompense, même en cette vie.

Vous persévérerez dans ce noble élan, vous précipiterez votre course, et, sans regarder en arrière, vous continuerez à donner à Dieu et à vos frères le glorieux exemple d'une obéissance franche et positive aux lois saintes de la religion, et vous montrerez par votre vie que si le citoyen doit soumission aux lois de son pays, le chrétien doit à Jésus-Christ la preuve de ses adorations publiques et de son généreux dévouement.

Ces adorations publiques, ce généreux dévouement, il est un moyen de les constater aux yeux de tous, parce qu'il existe dans le christianisme une obligation qui résume tous les devoirs, inspire toutes les vertus et réunit toutes les âmes dans un lien sacré d'amour et de fidélité, nous voulons parler de la sanctification du dimanche.

Vous ne serez pas surpris, N. T. C. F., de nous entendre vous assurer qu'il n'y a pas une loi aussi nécessaire, aussi générale, aussi ancienne que cette loi d'un jour consacré chaque semaine à reconnaître le souverain domaine du Créateur et l'infinie dépendance de la créature.

La gloire de Dieu, le bonheur de l'homme, les intérêts de la société, la cause de la morale et de la civilisation, la force et la santé des peuples, la joie et la dignité des pauvres en sont les suites précieuses et les incontestables résultats.

Et c'est là tout à la fois et la raison du

(45) *Nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.)

précepte divin et l'explication de la pratique constante qu'en ont gardée dans tous les temps, toutes les nations de la terre.

Il sera facile de nous en convaincre. Que les préjugés, que les passions fassent un moment silence...

S'il est vrai que la cause de tous les malheurs de l'homme et de tous les crimes de la terre soit l'oubli de Dieu ou la négation de sa providence toujours attentive et toujours patiente, que devrait-on penser d'une institution qui rendrait Dieu présent aux regards des plus distraits; qui le ferait apparaître non plus seulement par la majesté de ses ouvrages, mais par la précision de ses oracles à la multitude de ses créatures intelligentes, ou dévouées ou coupables?

Or, c'est là le dimanche.

Est-ce que l'homme ne se croit pas un Dieu? L'entendez-vous parler de liberté, vanter son indépendance absolue et sans limite! accablé qu'il est par les nécessités du moment, par l'entraînement des affaires ou des plaisirs, ne le voyez-vous pas, quand il a l'âme honnête et élevée, ne vouloir reconnaître cependant d'autre frein que la loi qu'il a décrétée lui-même, et retrouver ainsi son orgueil insensé jusque dans son obéissance? Eh bien, c'est là, au jugement de l'Esprit-Saint, la cause féconde de tous les maux de la terre (46).

O homme, pour que tu sois digne de ta fin, il faut que tu sentes Dieu ton législateur et ton maître; il faut qu'il pèse sur toi de toute l'autorité de sa présence. *Constitue, Domine, legislatorem super eos ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (*Psal.* X, 21.)

Tu n'es créature raisonnable qu'à ce prix; autrement tu ne suis que l'instinct de ton être, tu ressembles aux animaux que ta main dirige, que ton œil étonne, que tes châtiments effrayent et que tes caresses savent dompter. Il te faut d'autres lois que celles qui se délibèrent dans tes assemblées, un autre législateur que ton semblable. *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Ces irritations incessantes, ces luttes perpétuelles, ces prétentions exagérées, cette absence de toute conviction qui travaillent les sociétés modernes; ce besoin d'innovation qui ressemble au malaise d'un malade qui ne trouve plus de repos, n'en cherchez pas d'autre raison que l'absence de Dieu qui a fait le vide dans le cœur ruiné de sa créature. *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Pour se rassurer dans sa faiblesse, pour être tranquille dans sa révolte, l'homme dans tous les temps a eu besoin d'oublier Dieu et de s'imaginer que Dieu même ne pensait pas à lui. *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.* (*Daniel.*, XIII, 9.)

C'est le dimanche qui fait reparaître le seul grand Législateur, c'est le dimanche qui le rend visible à toutes les pensées. C'est la grande manifestation de la fin sublime de la créature intelligente, c'est la révélation de son immortalité.

C'est là le sens de ce grand commandement donné à Moïse avec le caractère d'une loi déjà instituée à l'origine du monde. *Memento ut diem sabbati sanctifices.* (*Exod.*, XX, 8.) Souviens-toi de sanctifier le jour du repos.

Entendez-vous dès l'aube du jour l'airain qui résonne du haut de vos flèches élancées, ou du flanc des grosses tours du temple que l'on appelle la maison du Seigneur : c'est comme la voix de Dieu : *Deus, ecce Deus!!* (*Æneid.*, lib. VI.) Il faut aller prier, il faut demander grâce, il faut adorer, il faut remercier.

Si l'homme est égal à son frère, il est certes l'inférieur de Dieu. Il s'agit de le reconnaître : ici l'égalité c'est la dépendance, et du moment où du fond du cœur nous appellerons Dieu notre Père, nous nous serons montrés dignes du titre de ses enfants. *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (*Psal.* IX, 21.)

Nous demanderez-vous, N. T. C. F., en quoi précisément consiste le devoir imposé par ce précepte? Nous vous renverrons à l'enseignement de vos pasteurs qui, dès les premiers instants de votre vie, vous ont dit que ce précepte du Seigneur commandait la cessation de tous les travaux au moyen desquels l'homme gagne péniblement sa vie, et qu'il ordonnait l'assistance au redoutable et tout divin sacrifice de nos autels. Ils vous ont appris que c'était une loi qui prenait l'homme tout entier, prescrivant à son corps le repos, à son âme la prière; que c'était une sorte de suspension de la règle du travail imposé, ainsi que la mort, comme *solde du péché*, « *Stipendia peccati, mors* (*Rom.*, VI, 23), » et une assurance qu'après cette vie nous irons dans les tabernacles éternels pour y jouir d'un ineffable et perpétuel bonheur.

Dans ce jour, Dieu veut que l'homme oublie les larmes et les sueurs de l'exil, et qu'il lève ses regards vers la patrie qui lui est destinée, s'il est fidèle à marcher dans la voie des commandements.

Tel est le dimanche; c'est l'émancipation de l'esclave, c'est l'honneur rendu à l'intelligence faite à l'image de Dieu, et créée pour le posséder un jour.

Ah! qu'il est accablant, s'écriait un prophète, le joug qui pèse sur tous les enfants d'Adam! (*Eccli.*, XL, 1.) Vous ne le savez pas vous qui êtes environnés de richesses et ne voyez les pauvres que du haut de vos habitations dorées, *qui opulenti estis et confiditis in monte.* (*Amos.*, VI, 1.) Pour vous, il n'est pas de jours véritablement pénibles,

(46) *In ipsa* (superbia) *initium sumpsit omnis perditio* (*Tob.*, IV, 14); *Initium superbiæ hominis apostatare a Deo, quoniam ab eo qui fecit illum recessit cor ejus. Quoniam initium omnis peccati est superbia.* (*Eccli.*, X, 14, 15.)

qui separati estis in diem malum. (*Amos*, VI, 3.) Mais le pauvre, voyez comme il est courbé vers la terre! que Dieu est bon d'avoir pensé à le relever un jour et à le placer à côté de vous dans sa maison, parce qu'il est votre frère. Descendez dans son vallon, voyez ce pénible labeur qui, pendant six jours, lui a été imposé comme condition de son existence malheureuse. Ne craignez-vous pas qu'il oublie ses destinées et qu'il se colle à cette terre qui épuise toutes ses forces et toute son énergie?

Certes, vous avez bien rempli le mandat que Dieu vous avait donné en faveur des indigents, *tibi derelictus est pauper* (*Psal.* IX, 35), lorsque vous leur avez ouvert ces magnifiques manufactures, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'ordre qui y préside, du nombre des ouvriers qui y sont admis, de l'activité qui s'y déploie, ou des ressources qui en résultent, et de l'amour du travail qui y prend la place d'une honteuse apathie.

Mais quel mal vous aurez causé, ô vous qui vouliez n'être que les bienfaiteurs de vos frères, si vous avez tellement courbé ces créatures de Dieu vers la terre qu'elles ne soient plus que comme les rouages de vos étonnantes machines; si jamais leurs cœurs ne s'élèvent vers leur Créateur tout-puissant; si jamais ils ne rendent au Sauveur qui les a rachetés les hommages qui lui sont dus.

Philanthropes imprudents, vous aurez préparé d'horribles malheurs à la patrie, car l'amour du gain remplacera l'amour de la vertu; le désir de se procurer les jouissances de la vie présente poussera les générations vers le plus cruel égoïsme. L'esclavage reparaîtra parmi nous sous un autre titre, non plus au profit de maîtres barbares, mais au détriment de ces pauvres ouvriers dont la constitution viciée ne sera plus propre qu'à des excès grossiers, et qui, pour augmenter leurs salaires, imposeront à leurs plus jeunes enfants un travail qui dépassera leurs forces et les conduira d'un seul bond de l'adolescence à la décrépitude.

Otez au peuple chrétien la sanctification du dimanche et vous l'avez assimilé à la bête de somme; vous l'avez dégradé, vous avez fait plus, vous l'avez perdu.

Le Roi-Prophète avait dit : *Beatus populus qui scit jubilationem.* « *Heureux le peuple qui sait se réjouir!* » (*Psal.* LXXXVIII, 16.) Et ce peuple qui ne sanctifie plus le jour du Seigneur, il ne le sait plus. La plus dégradante ivresse, la licence effrénée, les rixes féroces, est-ce de la joie? C'est celle du peuple qui ne garde pas le dimanche!

On n'ose pas arrêter sa pensée sur ces scènes populaires qui, même au milieu de nos paisibles campagnes, ont remplacé les jeux purs, ces exercices d'agilité ou d'adresse qui divertissaient les générations vraiment catholiques. L'intempérance, le libertinage et l'orgie, voilà les seules récréations qui restent à une population sans culte.

Les lois humaines en ont été épouvantées. Vos assemblées délibérantes, vos plus sages politiques ont voulu y opposer des barrières; elles seront renversées tant que leur force de résistance ne s'appuiera pas sur l'observance religieuse du jour du Seigneur.

L'appât du lucre, les jalousies de la concurrence, la seule vanité suffiront pour que les chefs exigent, pour que les ouvriers exécutent tout ce qui, dans le moment présent, ne ruinera pas évidemment la santé. On sacrifiera l'avenir que l'on regarde avec raison comme incertain, au besoin de jouir à l'instant même.

Et c'est ainsi que l'homme prendra sur sa vie aussi réellement qu'il sacrifie d'ordinaire le temps à l'éternité.

L'éternité! Est-ce qu'il y pense, cet homme de travail? est-ce qu'il y croit, ce laboureur, ce vigneron, toujours et sans cesse occupés de la terre, ne connaissant plus de Dieu véritable que le soleil qui fait jaunir ses épis et mûrir ses vendanges?

Seraient-ce les premières impressions de son enfance qui lui conserveraient au fond du cœur la croyance des vérités intellectuelles? Mais elles ont eu le temps d'être effacées, ces impressions salutaires; les passions et le commerce habituel de ces hommes sans culte, qui ne connaissent plus que les marchés publics, leurs champs et les lieux d'un plaisir brutal, ou d'une ivresse plus brutale encore, ont tout détruit.

Et puis, les auront-ils même reçus, ces premiers enseignements? Que d'enfants dans nos fermes et dans nos ateliers consacrés à la garde des troupeaux et aux travaux des manufactures, dès le premier âge de la vie, qui n'ont jamais entendu la voix de la religion, ne sont jamais entrés que furtivement dans les temples, ou n'en ont jamais dépassé le seuil, parce qu'ils n'osaient pénétrer dans le sanctuaire, en raison des vêtements qu'ils portent jusqu'au soir, et qu'ils ne quittent que pour être initiés à la débauche avant même qu'ils puissent la supporter et la comprendre, selon la pensée de saint Augustin, *Tantillus homo, et tantus peccator!*

Cessez donc vos lamentations sur l'immoralité des dernières classes de la société, ô vous qui siégez tour à tour à côté des juges de la terre, *Intelligite.... qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.)

Vous avez semé le vent, vous devez recueillir les tempêtes. Laissez-nous vous le dire et ne vous offensez pas de la liberté de notre ministère; vous avez cessé de paraître à nos saintes solennités, le peuple a suivi nos exemples; vous avez exigé et payé ses sueurs, au moment où se distribuaient pour tous les enfants de Dieu les leçons de la sagesse. Que lui parlez-vous de morale, de mœurs, de pureté, de respect pour les vieillards, d'obéissance aux parents, de fidélité dans les alliances, de sainteté des devoirs.

Il ne peut vous entendre : ses appétits et ses goûts, son intérêt et la crainte, voilà les seuls motifs qui le poussent ou qui l'arrêtent. Trouvez-là le germe des grandes vertus, des sacrifices héroïques, de la fixité dans les principes d'une probité sévère ! ! !

« Philosophe, disait l'homme le plus tristement célèbre du siècle dernier, cesse de battre la campagne, et dis-nous, avec ta belle morale, ce que tu mets à la place de l'enfer ! » (J.-J. Rousseau).

Autrefois le peuple était peut-être plus pauvre qu'aujourd'hui, mais il était consolé; il souffrait, mais il anticipait par ses espérances sur une vie meilleure. Son corps était abattu, mais son âme s'élevait vers la pensée d'un Dieu qui, ayant voulu vivre pauvre pendant sa vie, avait divinisé la pauvreté et le travail ; il aimait ce Dieu plein de miséricorde, il s'asseyait au banquet divin, il se purifiait chaque année de ses souillures ; il mourait recommandant à son fils de vivre honnête et religieux ; aujourd'hui s'il est vertueux, c'est pour obtenir ce qu'il appelle, ce que vous appelez le bien-être ; s'il est jeté dans une voie de dépravation, il défie la justice humaine et prend en horreur la société dont il demande la destruction et la ruine, parce qu'elle le gêne dans ses penchants et qu'il aime mieux mourir, puisqu'après la mort il n'y a plus rien, que vivre sans les grossières jouissances dont il serait toujours privé.

Non, vos institutions les plus dignes de louanges, vos punitions et vos récompenses, vos caisses d'épargnes et vos sages règlements pénitentiaires, ne remplaceront jamais efficacement la sanctification du dimanche, et votre absence de nos temples, qui apprend au peuple à n'y plus entrer, fera plus de mal à votre patrie, à la population dont vous voulez si sincèrement le bonheur, que tous les fléaux destructeurs tombant à la fois sur nos têtes pour nous écraser.

Et vous, N. T. C. F., nos chers enfants en Jésus-Christ, vous, habitants des campagnes, cultivateurs, ouvriers, qui que vous soyez, quels que soient vos travaux et la cause de vos sueurs, écoutez-nous : *Filii, audite me.* (*Psal.* XXXIII, 12.) Le peuple n'est heureux que quand il marche sous la lumière du visage de Dieu : *Beatus populus qui scit jubilationem; Domine, in lumine vultus tui ambulabunt* (*Psal.* LXXXVIII, 17), et il ne peut y marcher, qu'en détournant, au moins à certains jours, sa tête des travaux qui l'accablent, et en entendant expliquer les preuves et les merveilles de sa foi. *Mirabilia testimonia tua, ideo scrutata est ea anima mea.* (*Psal.* CXVIII, 129.)

Ah ! comme au prix de notre vie nous voudrions que vous en fissiez au moins pour un temps la douce expérience !

La sainteté du dimanche méconnue, c'est, nous l'avons prouvé, la dégradation, la honte et le crime ; c'est dans un temps donné une nouvelle invasion de la barbarie, non plus imposée par de féroces conquérants, mais préparée lentement dans le cœur d'une population moqueuse et impie. La plume des écrivains, même les plus légers, en a déjà tracé l'esquisse, et pour l'observateur attentif, cet horrible effet se prépare avec autant de certitude que ces violents orages qui dans un jour d'été se font annoncer par le mouvement des nuées, l'odeur du souffre et du salpêtre et les rouleaux de poussière qui semblent voiler la face de la lumière.

Quel spectacle au contraire est celui du dimanche, respecté dans la ville, au hameau, dans les palais et dans la chaumière !

O vous tous qui souffrez, N. T. C. F., et vous pécheurs invétérés, cœurs fatigués par les passions, âmes lassées par les déceptions du monde, vieillards dont la tombe va s'entr'ouvrir, jeunes enfants qui commencez à vivre, voici le jour du Seigneur, c'est le jour de votre repos : *Dies Sabbati, dies Domini est.*

Venez sanctifier vos joies, venez pleurer vos fautes, venez expier vos erreurs, venez recevoir le pardon, venez goûter la consolation, la paix, la douceur de Dieu ; venez espérer dans une vie meilleure, venez prier pour tout ce qui vous est cher.

Revêtez-vous de vos habits de fête, oubliez les durs labeurs de la semaine écoulée, venez reprendre vos forces, venez expérimenter *combien le joug de Dieu est léger* (47), venez renaître au bonheur. Le jour du Seigneur, est aussi le vôtre. *Dies Sabbati, dies Domini est.* Et voilà ce que produit, ce que donne le dimanche sanctifié, et voilà l'accomplissement de la parole du Prophète : Heureux le peuple qui vent goûter le vrai bonheur, il le trouvera en marchant à la lumière de l'œil de Dieu. *Beatus populus qui scit jubilationem, Domine, in lumine vultus tui anbulabunt.* (*Psal.* LXXXVIII, 16, 17.)

Hélas ! ce n'est pas votre histoire, N. T. C. F., mais c'est l'histoire d'un grand nombre de populations restées fidèles aux enseignements de la foi. C'est l'histoire de tout le nord, de tout le midi et de l'ouest de la France ; c'est, il faut le dire à notre honte, l'histoire même des peuples hérétiques. Demandez-le à tous les voyageurs qui ont visité l'Angleterre, la Hollande, la Suisse et l'Allemagne.

Pourquoi ne serait-ce pas la nôtre ? Pourquoi ne reviendrions-nous pas aux exemples de nos pères ? Croyez-vous que Dieu se laisserait vaincre par vous en générosité, et qu'il ne bénirait pas au centuple vos pénibles travaux interrompus par son ordre au jour qu'il s'est choisi ? Croyez-vous que vos forces ne seraient pas doublées par ce repos hebdomadaire ? Croyez-vous que pour vous bénir il n'éloignerait pas, ou n'abrégerait pas ces maladies quelquefois si longues qui vous privent pendant tant de jours et par une juste punition, du travail que par *un larcin sacrilége* vous vous étiez permis, alors qu'il vous l'avait défendu ?

(47) *Jugum meum suave est.* (*Matth.*, XI, 30.)

Nous avons dit par un *larcin sacrilége :* cette expression n'est pas trop forte ; car le dimanche est à Dieu. Le prendre pour vous, le détourner de sa destination, c'est ravir à Dieu son domaine, c'est en plus de cent endroits des saints livres qu'il le déclare, et il faudrait cesser d'être chrétien, avant de nier la divine autorité de ces témoigneges.

Aussi nous vous l'assurons, en empruntant au vénérable Esdras l'expression de sa douleur : *Ignorez-vous que c'est un crime que vous commettez lorsque vous profanez le jour du repos? «Quæ est hæc res mala quam vos facitis et profanatis diem sabbati.»* (II *Esdræ.*, XIII, 17.)

O vous, pasteurs zélés préposés à la garde de vos frères, répétez-le souvent aux populations qui vous sont confiées, donnez-leur à lire et à méditer cette lettre que nous leur écrivons, et que notre cœur a dictée pour leur bonheur et leur salut.

Expliquez-la leur en détail, dans le cours de la sainte quarantaine ; qu'elle soit le texte de vos instructions les plus paternelles. Allez par les maisons en entretenir les âmes droites, mais négligentes, que vous ne voyez plus dans nos saintes assemblées.

Allez conjurer le riche de ne plus donner la pierre d'achoppement au pauvre, en exigeant son travail, ou même en le tolérant dans ses domaines.

Allez conjurer le pauvre d'accepter, de bénir le jour d'émancipation évangélique.

Engagez, sans crainte, les bénédictions de Dieu, comme récompense de sa fidélité à ce précepte, le plus sacré des préceptes.

Si dans le temps des récoltes, des jours mauvais obligeaient au travail, montez une première fois à l'autel avant le lever du soleil, pour bénir et sanctifier les travailleurs : Dieu bénira votre zèle infatigable ; vous aurez sauvé votre âme, celles de vos frères, vous aurez rendu à Dieu sa gloire, à l'Eglise catholique sa plus belle couronne, à la France son caractère indélébile de religion, de foi et de christianisme.

Donné à Evreux, le 15 février 1844.

V. MANDEMENT

Pour le carême de l'année 1845.

SUR LA CHARITÉ.

Parmi les devoirs imposés aux pasteurs, il n'en est pas, nos très-chers frères, de plus sacré que celui que l'Apôtre saint Paul traçait en ces termes à tous les évêques dans la personne de saint Timothée, son disciple : *Je vous l'atteste devant Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par son incarnation, son avénement à la fin des siècles, son règne éternel ; votre obligation est de prêcher la vérité, de l'annoncer à temps et à contre-temps ; démonstrations, prières, instances réitérées, voilà votre charge ; évangélisez les peuples, c'est tout votre ministère.* (II *Tim.*, IV, 1, 2, 5.)

Nous exécutons ce mandat, lorsque nous parcourons, chaque année, quelques-unes des églises qui nous sont confiées ; et, tandis que nous obéissons au souverain pasteur des âmes qui nous a dit : *Allez et enseignez*, vous répondez à notre mission divine par le respect et la sainte avidité avec lesquels vous recueillez les paroles de la vie éternelle. Mais l'Eglise veut qu'à l'entrée de la sainte quarantaine nous vous adressions à tous nos exhortations écrites, et que nous cherchions les sujets les plus capables de fixer votre attention sur la gloire de votre vocation, les devoirs essentiels qu'elle vous impose, les dangers qu'elle rencontre et sur les illusions qu'elle doit redouter. Nous laissons aux pasteurs de chaque paroisse le soin d'emprunter pour vous à l'ange du désert sa voix forte et puissante, pour vous exhorter avec lui à faire, pendant la sainte quarantaine, de dignes fruits de pénitence, afin d'obtenir par vos bonnes œuvres, le bonheur d'échapper à la justice rigoureuse du Seigneur. Rendez-vous, N. T. C. F., attentifs à leur paternelle exhortation. Le carême ne saurait se passer comme tous les autres temps de l'année ; d'ardentes prières, d'abondantes aumônes, une grande assiduité aux saints offices, une mortification réelle des sens et des passions, une confession sincère, un profond repentir de nos fautes, de généreuses résolutions, une communion fervente, voilà ce que l'Eglise attend de nous, voilà ce que Dieu nous commande, si nous voulons qu'il nous pardonne et qu'il nous introduise un jour dans la patrie éternelle qu'il nous a méritéee par son sang.

Allez, allez donc, apôtres de vos frères, prêchez partout la bonne nouvelle de l'indulgence et de la rémission, *convoquez l'assemblée, réunissez le peuple, commencez les cantiques de l'expiation.* (*Joel*, I, 14.) Courez après la brebis qui s'égare, ne vous rebutez pas de son indocilité, ne vous lassez pas de ses refus d'obéir à votre voix.

Nous vous aiderons dans cette grande œuvre, ô nos bien-aimés coopérateurs, en vous entretenant, cette année, vous et les fidèles qui vous sont confiés, de la charité considérée comme étant le caractère distinctif de la vraie religion, l'accomplissement parfait de la loi tout entière et le complément indispensable de tous les devoirs du christianisme.

Veuillez, pour vous en convaincre, appliquer vos réflexions à ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, par rapport à la religion, à la foi, aux divines pratiques qu'elle impose.

Deux grands spectacles se présenteront à vous, et vous croirez y voir les mœurs diverses de deux peuples séparés l'un de l'autre par des espaces infranchissables.

D'une part, des hommes doués d'un sens droit, quelquefois même d'une intelligence supérieure et favorisés d'une vaste instruction, s'éloignant de la religion de leurs pères, n'en accomplissant aucun devoir essentiel, n'en croyant aucun mystère, parce qu'il leur paraît impossible que les pratiques extérieures d'un culte soient l'expression d'une volonté formelle de la part de Dieu ; ce sont

les incrédules, les indifférents, le plus grand nombre de nos frères, surpris, comme le dit admirablement Bossuet, par les plus faibles apparences : marchent à leur suite une foule d'ignorants, d'êtres grossiers, livrés à une corruption brutale et à une honteuse apathie et au plus sordide intérêt.

D'autre part, des âmes honnêtes et sensibles, des cœurs nobles qui aiment leur religion, se montrent parfaitement exacts à accomplir tout ce que négligent les premiers, mais qui s'en tiennent aux œuvres extérieures, pour qui cette religion tout entière semble renfermée dans son culte, ses fêtes, ses cérémonies, ses sacrements et ses prières : marchent à leur suite, un grand nombre de personnes dont la piété est un scandale; leur prétendue dévotion les laisse à toutes leurs petites passions, à la fougue de leur tempérament, et à la manie de leurs caprices. Ce sont les pharisiens signalés par le divin Maître ; ce sont ces dévots orgueilleux, médisants, durs pour les autres, intraitables pour leurs frères, vindicatifs, sensuels, pleins d'eux-mêmes et insupportables à tous.

Ah ! si nous pouvions, N. T. C. F., montrer aux premiers que leurs superbes dédains ou leur criminelle négligence ne viennent que d'une idée fausse, d'une véritable ignorance à l'égard de la foi qu'ils abandonnent! Si nous pouvions éclairer les seconds en leur disant ces paroles du Sauveur : *Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous anime!* (*Luc.*, IX, 55.) nous réconcilierions le monde avec la piété; nous rendrions à la dévotion le respect qui lui est dû à tous les titres; nous gagnerions à la cause de la vérité des intelligences égarées, des cœurs généreux, des enfants dignes de la tendresse de l'Eglise leur mère.

Pour obtenir ce noble but, N. T. C. F., il suffit d'établir que ce caractère essentiel de la vraie religion est la charité, et que l'unique but de la venue de notre Rédempteur a été de l'établir sur la terre. Car s'il en est ainsi, que deviennent les préventions, les doutes, les dénégations, les blasphèmes de l'incrédule?

Quoi ! il ne se sépare, dit-il, de la religion, il ne la méprise ou ne l'abandonne que parce qu'il ne voit de beau et de divin que l'union des cœurs, les vertus qui rendent l'homme sage et heureux; mais c'est pour cela, lui dirons-nous, mon cher frère, c'est pour cela que vous devez être sincèrement croyant à la religion de vos pères. La religion de vos pères, c'est tout cela. Ne la jugez pas par la fausse interprétation des mœurs que vous avez sous les yeux, jugez-la par ses enseignements; jugez-la par la doctrine de ses conciles, par le témoignage de la tradition de tous les siècles..... La superstition vous irrite ! ! Prenez garde ! nous la condamnons avec vous et avec plus de force que vous-même. Seulement ne confondez pas ce que vous devez louer et pratiquer, ce qui est le fond d'un culte révélé, avec les semblants ou les pratiques que l'ignorance, l'avarice ou les passions font rencontrer dans le peuple.

Etudiez l'Evangile, les saintes lettres des apôtres, écoutez l'Eglise ; qu'elle vous parle par ses catéchismes, les écrits de ses pontifes et de ses docteurs, et vous reviendrez de vos préventions funestes et de vos déplorables préjugés

Combien de fois, en effet, N. T. C. F., n'avons-nous pas entendu sortir du cœur soulagé d'un ennemi de la religion, rendu à la liberté d'une discussion calme et impartiale sur le caractère essentiel de la foi chrétienne, cette exclamation pleine tout à la fois de chagrin, de joie et d'étonnement : « Quoi ! c'est là le dogme véritable, l'enseignement certain de l'Eglise ; mais s'il en est ainsi, je crois, j'adore ses divines maximes, je veux être son plus fervent disciple; comment ne l'ai-je pas été toujours ! ! »

Avouez-le avec nous, hommes de bonne foi, mais qu'une éducation sans principes, ou des préjugés sans examen avaient rendus si hostiles à la religion catholique, cet état n'est-il pas le vôtre? Ne connaissez-vous pas ce bandeau qu'on porte sur les yeux, qu'on aime, qu'on ne veut pas soulever? N'est-il pas des yeux malades qui ne veulent plus s'ouvrir, et qu'éblouirait la clarté soudaine des vérités éternelles?

Ouvrons ensemble le livre de la loi; qu'y lisez-vous? *Quomodo legis ?* (*Luc.*, X, 26.) C'était un savant, dit le texte divin, qui voulut connaître la pensée du Sauveur, et qui lui fit cette demande : *Maître, que faut-il faire pour obtenir la vie éternelle?* et le Seigneur Jésus lui répond : *Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi? « In lege quid scriptum est? »* Et le docteur aussitôt : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même, « et proximum sicut teipsum. »* Vous avez bien répondu, répartit le Sauveur. *Faites ceci, et vous vivrez.*

Ce passage vous semble-t-il assez formel? La condition du salut est-elle assez clairement exprimée?

Aussi l'apôtre saint Paul voulant apprendre à son disciple quel avait été le but de la loi tout entière, lui disait-il : *La charité seule est le but de tous les commandements : « Finis autem præcepti est charitas. »* (I *Tim.*, I, 5.)

Sera-t-il nécessaire de vous faire observer, N. T. C. F., que la charité dont nous vous parlons, suppose nécessairement l'amour de Dieu et l'obéissance à ses préceptes; qu'elle n'est pas une disposition naturelle, une bienveillance étudiée, un vernis de politesse, une sympathie involontaire, ni même un attachement formé par l'estime ou par la reconnaissance? *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment,* disait le Seigneur Jésus, *quelle récompense pouvez-vous attendre? Les païens ont agi de cette sorte.* (*Matth.*, V, 46.) Et ailleurs : *Si votre justice n'est plus parfaite même que la justice des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (*Ibid.*, 20.) *Vous*

savez qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous pourrez haïr vos ennemis; et moi je vous dis: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, priez pour vos calomniateurs. (*Matth.*, V, 40.)

C'est un précepte nouveau, mais c'est moi qui vous l'impose, dit le Seigneur, la veille même de sa mort. « *Mandatum novum do vobis :* » *Il faut que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.* Oui, *il faut que vous vous aimiez les uns les autres; ce ne sera qu'à cette marque que l'on pourra vous reconnaître pour mes disciples.* (*Joan.*, XIII, 34 et seq.)

Le divin Maître pouvait-il plus clairement indiquer l'esprit de sa venue? Pouvait-il plus clairement faire savoir à la terre quel amour du prochain il attendait de nous?

Sicut dilexi vos, « *comme je vous aimés* » (*Joan.*, XIII, 35), c'est-à-dire sans intérêt personnel, sans acception de personnes, sans espoir de retour.

Vous retrouvez ici, N. T. C. F., tous les caractères de cette charité divine qui doit faire de nous, selon saint Paul, une société de frères : *Charitate fraternitatis invicem diligentes.* (*Rom.*, XII, 10.) Aussi, continue ce grand Apôtre, celui qui pratique cette vertu a déjà accompli la loi : *Qui enim diligit proximum, legem implevit.* (*Rom.*, XIII, 8.) Voyez comme tous les devoirs en découlent.

Aime-t-on celui qu'on déshonore en profanant la sainteté de ses droits dans le mariage? Aime-t-on celui à qui l'on enlève sa réputation par la calomnie, sa fortune par le vol et la rapine, sa vie par la violence ou par la mort? Le désir seul de faire le mal ne détruirait-il pas l'affection que l'on porterait à son frère? Cherchez une obligation à remplir qui ne se trouve dans ce seul commandement : *Vous aimerez le prochain comme vous-même.*

Non, les œuvres mauvaises ne sauraient se rencontrer dans la vie de celui qui aime son prochain, et c'est pour cela que la *charité est la plénitude de la loi.* (*Rom.*, XIII, 10.)

Vous venez d'entendre littéralement le grand Apôtre; nous n'y avons ajouté aucune réflexion, nous n'en avons fait aucun commentaire.

Mais, s'il en est ainsi, quels reproches peuvent donc adresser à la religion nos superbes indifférents, nos infortunés contempteurs? Comment pourraient-ils ne pas la chérir de tout leur cœur, s'ils l'envisageaient telle qu'elle est sortie de la pensée divine, telle que l'a conservée le perpétuel enseignement de l'Eglise catholique.

Ah! les païens, faut-il l'avouer à notre honte, N. T. C. F., l'appréciaient donc mieux que nous, cette fille immortelle du ciel! Ils se rangeaient en foule sous ses étendards, parce qu'ils en avaient saisi l'esprit véritable, qui était l'esprit de la charité.

Voyez comme ils s'aiment, disait Pacôme aux légions romaines qu'il commandait, en leur parlant des chrétiens qu'ils rencontraient partout dans leurs marches militaires : *Videte quomodo sese diligant.*

Ne soyez pas plus injustes ou plus aveugles, ô vous, hommes de notre siècle qui voulez flétrir avec tant d'énergie cet égoïsme affreux qui désole, dites-vous, la société tout entière!

Nous ne sommes pas de ceux qui se rient de vos efforts surhumains pour venir en aide à tous les besoins, à toutes les souffrances, à toutes les misères. Vos caisses d'épargnes, vos institutions philanthropiques, vos lois protectrices de l'enfance, vos salles d'asiles, vos maisons de refuge, vos colonies agricoles; nous admirons toutes vos œuvres, nous vous bénissons de toutes vos pensées. Reconnaissez seulement qu'à la religion en appartient surtout la pensée première. *Tout ce que vous avez fait au plus petit des miens, vous me l'avez fait à moi-même*, dit le Dieu créateur du monde (*Matth.*, XXV, 40); tombez à ses genoux pour le confesser et pour le servir.

Oui, il a vraiment sauvé le monde, quand il a chargé son disciple de dire au monde : *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort.* « *Qui non diligit, manet in morte.* » (I *Joan.*, III, 14.)

Et ne nous dites pas que vous admettez ces vérités, que vous en êtes convaincus, mais que la religion a perdu ce glorieux privilége; qu'on ne voit plus partout, et même parmi les personnes chrétiennes, qu'envie profonde, querelles perpétuelles, rixes sans mesures, outrages sanglants, déloyauté flagrante, dissensions domestiques, haines invétérées?....

Serait-ce de la bonne foi, serait-ce d'une sage critique de juger la religion par les inconséquences de ses disciples, de la condamner en raison de quelques faits isolés qu'elle a toujours condamnés, flétris et repoussés? Peut-on, avec sincérité, la faire responsable des écarts et des excès dont l'hypocrisie la rendit complice, et qu'on voulut cacher sous son manteau divin?

Ne triomphez pas contre elle de ces dissensions intestines, de ces procédés haineux, de ces soupçons jetés en pâture à la malignité publique, et dont, hélas! le honteux spectacle ne vient que trop souvent ébranler la foi des faibles et réjouir le cœur des méchants.

Le sage juge par ses principes, et ne règle pas sa vie, sa croyance, ses pratiques et ses mœurs sur la déviation dans laquelle se laisse entraîner la postérité d'un père coupable.

Ecoutons l'oracle sacré de la Sagesse divine : *Laissez votre don à l'autel, et allez avant de l'offrir à Dieu, vous réconcilier avec votre frère.* (*Matth.*, V, 24.) C'est ce que dit tous les jours la religion à ceux qui vous scandalisent: Laissez, laissez votre appareil de piété qui ne trompe pas Dieu, mais qui le fait blasphémer, qui ne fait d'illusion qu'à vous-mêmes, et qui recrute tant d'ennemis à la foi chrétienne. Laissez vos pratiques extérieures, même les plus sacrées; allez d'abord

réparer le mal de vos médisances et de vos calomnies; allez saluer celui que vous avez couvert de vos dédains, allez au-devant de celui que vous avez fui depuis longtemps peut-être; faites cesser autour de vous ces détractions qui font le charme de vos entretiens; soulagez le cœur que vous avez froissé; rendez, par votre mansuétude, le calme à cette âme que vous avez troublée avec tant de malice et de perfidie, et après, après seulement, vous irez demander à Dieu le pardon de vos offenses. Il vous rendra ses premières faveurs, il vous environnera encore de ses tendres sollicitudes.

C'est à vous que s'adressent ces pressantes invitations, chrétiens sincères par votre foi, mais si funestes à la religion par le défaut de charité qui se fait remarquer dans toute votre vie.

Ne voyez-vous pas que l'oubli des règles de la charité ne s'explique nullement pour vos frères, quand il se lie avec la profession ouverte du christianisme, avec ce zèle de dévouement à Dieu dont vous vous glorifiez avec tant de raison, et qui vous rendrait capables de courir au martyre?

Comment voulez-vous qu'on explique l'alliance d'une habitude de prières ferventes et de médisances cruelles, d'exercices pieux et de jugements sans indulgence et sans équité?

Quoi! c'est vous que l'on a vus si durs et si impitoyables envers votre prochain, vous qu'on avait vus le matin aux pieds du tribunal sacré solliciter avec larmes le pardon de votre juge?

C'est vous qui déclarez que vous n'oubliez jamais l'indigne procédé de votre frère, et qui, tout à l'heure, prosternés aux pieds du sanctuaire, disiez au Seigneur: « *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris,* » *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (*Matth.*, VI, 12.)

Non sans doute, N. T. C. F., ces chrétiens aveugles ne justifient pas l'éloignement de tant d'esprits prévenus et moqueurs qui vivent sans pratique de devoirs religieux; mais on est bien forcé d'avouer qu'ils ont tendu le piége dans lequel leurs frères sont tombés, et que c'est par leur faute que la croix de Jésus-Christ a perdu sa puissance de rachat et de salut: *Per vos nomen Dei blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, XI, 24.)

Pour une action intentée en justice rigoureuse, le grand Apôtre condamnait les fidèles de la primitive Église qui se l'étaient permise. Que dirait-il si parmi nous, il voyait des cœurs plus vindicatifs, des âmes moins indulgentes, des langues plus acérées, des projets de vengeance plus habilement conduits, une joie plus coupable à la vue des malheurs ou des humiliations de leurs frères que l'on n'en eût rencontré parmi les adorateurs des idoles?

Que l'hypocrisie ou l'ignorance ne dise pas ici qu'en restreignant ainsi toute la religion à la vertu de charité, on renverse le culte, on prêche la négligence des devoirs ou l'abandon des préceptes. Car nous répéterons ce que nous avons dit au commencement, savoir: que l'amour du prochain qui nous est ordonné est une vertu surnaturelle qui repose sur la foi, et par conséquent sur tout ce qu'elle prescrit et qu'elle fait pratiquer. L'amour du prochain suppose l'amour de Dieu, et l'on ne peut aimer Dieu qu'en observant ce qu'il nous commande par son Église; et c'est pour cela que le chrétien fidèle se garde bien de confondre l'aumône avec la charité: l'aumône, pour être méritoire, doit en être le fruit, mais la charité est l'arbre qui le produit.

Non, non, toute aumône, N. T. C. F., n'est pas la charité, car il y a des aumônes que la vanité inspire, que l'intérêt suggère, que les passions conseillent, que la seule compassion persuade; il est des aumônes dont Dieu n'est point le principe, dont il n'est pas la fin. Pour tout dire en un seul mot, il est des aumônes qui ne sont que les actes d'une vertu tout humaine, qui reçoivent ici-bas leur récompense et ne peuvent en attendre une autre.

Cependant, ces aumônes sont restées dans le langage du monde, la seule marque de la charité; on est convenu d'appeler âme charitable, non pas le chrétien qui oublie les injures, pardonne à ses ennemis, supporte avec patience les défauts de ses frères, se réjouit de leur joie et s'afflige de leur malheur, mais celui qui jette au pauvre le secours temporel que sollicite sa misère présente.

Aussi, la charité véritable est-elle presqu'entièrement méconnue par la fausse idée qu'en ont conçue un grand nombre de nos frères séparés qui appartiennent, par le malheur de leur naissance, aux sociétés protestantes; on ne connaît plus d'œuvre charitable que la bienfaisance.

La religion n'est plus le culte indispensable et révélé de Dieu; la religion, c'est l'aumône: la religion, ce n'est plus la sanctification des jours que Dieu s'est réservés; la religion, c'est l'aumône: la religion, ce n'est plus le regret de ses fautes et la confession de ses péchés faite au ministre du Dieu des miséricordes; la religion, c'est l'aumône: la religion, ce n'est plus le lien sacré qui unit le ciel à la terre, par l'union intime de Dieu avec la créature dans le sacrement adorable de l'Eucharistie; la religion, c'est l'aumône.

Oui, l'aumône est la religion, quand elle consiste à attirer, par la reconnaissance des bienfaits reçus, le cœur du pauvre secouru vers le Dieu qui inspire au riche d'être sa providence. Oui, l'aumône est la religion quand elle consiste à éclairer l'intelligence obscurcie, à ramener à la vertu le cœur coupable, à conduire au bercail de la foi la brebis blessée ou perdue: oui, l'aumône est la religion quand elle consiste à donner à ceux qui souffrent, avec le soulagement de leurs douleurs, l'exemple de l'assiduité aux devoirs imposés par l'Évangile et par l'Église.

Mais qui ne voit qu'elle ne peut avoir ce caractère que lorsqu'elle est la charité ; que lorsqu'elle suppose l'amour de Dieu, et par conséquent l'accomplissement des préceptes.

Et s'il vous restait un seul doute, une seule illusion, ô vous, N. T. C. F., âmes d'élite, cœurs généreux, si passionnés pour tout ce qui vous présente l'image de la vertu, mais qui jusqu'ici avez nourri tant de préventions contre la foi de vos pères ; qui par principes avez négligé toutes les obligations que vous faisait l'Eglise votre mère, s'il vous restait un seul doute, une seule illusion, écoutez le remarquable langage de saint Paul, dans son Epître aux Ephésiens : *Soyez imitateurs de votre Dieu, vous qu'il a faits ses enfants bien-aimés ; aimez vos frères comme il vous a aimés : voyez comme il s'est livré pour vous, comme il s'est fait pour vous victime de propitiation.* (*Eph.*, V.)

Les commentaires sont inutiles ; il n'y a donc de vraie religion que dans la charité, il n'y a de charité que dans l'esprit du sacrifice, il n'y a de sacrifice que sur le modèle du Sauveur Jésus, notre *Pontife éternel*, *qui était hier*, *qui est aujourd'hui*, *et qui sera dans les siècles des siècles. Amen.* (*Heb.*, XIII, 8.)

VI. MANDEMENT

Pour le carême de l'année 1846.

SUR LA PÉNITENCE.

Nos très-chers frères, chaque année, chaque jour nous apporte de nouveaux témoignages des bontés divines, et chaque nouvelle grâce, chaque nouvelle bénédiction devient un engagement sacré à plus de reconnaissance et à plus de dévouement envers Dieu ; l'abus des bienfaits du Seigneur est tout à la fois un malheur affreux et un véritable crime pour l'âme qui s'en rend coupable.

Nous nous sentons pressé de vous rappeler ces vérités, en ouvrant pour vous la sainte carrière de la pénitence quadragésimale.

Car si le chrétien léger et frivole ne voit dans le carême qu'un temps de tristesse et d'ennui, qu'une cessation forcée de fêtes et de plaisirs, ou, tout au plus, qu'un retour monotone et inévitable de pratiques inutiles et surannées, le chrétien sérieux et instruit y découvre les moments marqués par saint Paul, c'est-à-dire *le temps favorable* pour l'expiation, *les jours de la grâce et de salut : « Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* » (II *Cor.*, VI, 2.)

C'est pour cela que l'Eglise fait un devoir aux pasteurs *préposés par l'Esprit-Saint pour la conduire et la diriger* (*Act.*, XX, 28), d'exciter, à l'entrée de la sainte quarantaine, dans le cœur de leurs coopérateurs toutes les ardeurs du zèle pour reprendre, exhorter et instruire les pécheurs et les justes confiés à leur sollicitude ; c'est pour cela que nous nous adressons directement à vous, N. T. C. F., afin de vous aider et de vous presser à *ne pas rendre vaines les inépuisables miséricordes de notre Dieu :« Adjurantes, hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* » (II *Cor.*, VI, 1.)

C'est pour cela que nous vous rappelons à tous la nécessité d'une pénitence volontaire et particulière qui apaise la justice divine, attire sur vous ses grâces, châtie le corps peut-être trop longtemps flatté par la délicatesse et l'empêche de se révolter contre l'Esprit ; c'est pour cela surtout que la divine Croix, qui a sauvé le monde, sera si souvent offerte à votre amour, présentée à vos adorations, afin d'animer dans vos cœurs, avec le souvenir de ce que Dieu a souffert pour vous, le désir de profiter de sa mort, et le courage de vous montrer ses disciples.

Mais, hélas ! tous nos frères répondront-ils à cet appel et profiteront-ils de la rédemption qui leur est offerte ? Combien parmi eux qui ne prêteront qu'une oreille distraite, qu'une attention apparente aux saintes inspirations de la grâce ! !

Voyez en effet, N. T. C. F., ce qui se passe dans notre société chrétienne, chez les riches et chez les pauvres, à la ville comme au village à l'occasion de chaque carême.

Pour les uns, ce temps précieux passerait inaperçu sans les *calendriers* qui le leur rappellent ; c'est une époque que rien ne distingue des autres époques de l'année : chez eux nulle apparence de jeûne et de mortifications, leurs tables sont chargées des mêmes mets, ce sont les mêmes fêtes, les mêmes joies, les mêmes plaisirs.

Pour les autres, d'anciennes habitudes, l'entraînement de quelques exemples les forcent à subir quelques-unes des nécessités que la religion impose ; mais Dieu qui lit au fond des cœurs y retrouve-t-il *le Culte en esprit et en vérité ?* Vous-mêmes y retrouveriez-vous le caractère de l'expiation, le sacrifice de la louange, le changement réel de la vie ?... Une société plus intime, des joies moins bruyantes, une sorte d'apparition de pure convenance à quelques sermons d'éclat, d'autres sensations, d'autres spectacles, voilà tout leur carême.

Cherchez les familles où le repas du matin soit retardé dans ses heures et changé dans les aliments qu'on y sert ; cherchez les chrétiens qui se privent de leurs distractions ordinaires et se bornent à des délassements nécessaires, à des réunions où les conversations soient graves et édifiantes.....

Où sont-ils ceux qui prient plus longtemps et avec plus de ferveur, ceux qui environnent assidûment les chaires évangéliques et qui se pressent autour des tribunaux sacrés ? Entendez-vous parler de nombreuses et éclatantes réconciliations, de pardon et d'oubli des outrages ? Pense-t-on à réparer le tort causé à son frère par la médisance et la calomnie ? Voit-on restituer le bien acquis par l'usure, la fraude ou l'injustice ? Sont-elles rompues les fréquentations dangereuses ? Ont-elles cessé les lectures téméraires ou funestes ? Le travail a-t-il remplacé la coupable oisiveté dans laquelle vivent la plupart des femmes du monde ? Sont-elles au moins suspendues, ces visites sans utilité, ces con-

versations sans mesure qui prennent la place des occupations sérieuses, des devoirs de la famille, de la vigilance à exercer dans son intérieur ?

Ah ! si le Prophète était chargé de répondre à ces questions importunes, aurait-il d'autres expressions que celles par lesquelles il condamnait autrefois les profanateurs des saintes lois du Seigneur? *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* « *Il n'est pas un seul homme qui fasse le bien, il n'en est pas un seul.* » (*Psal.* V, 13.)

Nous nous plaisons à reconnaître qu'il y a encore au milieu de nous quelques exceptions éclatantes, mais qu'elles sont rares et qu'elles obtiennent peu d'imitation !...

Aussi ne paraît-il pas possible de nier que nous soyons arrivés à ces temps marqués dans les livres sacrés où les hommes s'efforcent d'altérer les vérités pratiques de la religion. *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Ibid.*, 11.)

Et remarquez, fidèles, que les vérités de la foi étant immuables comme Dieu qui les révèle, elles ne peuvent ni grandir, ni diminuer, ni se perdre ; que c'est l'homme qui les amoindrit, et qui par là s'applique à les anéantir. Il semble ignorer que ses efforts sont impuissants, que la vérité demeure, que ses témoignages sont éternels, et que ne doit périr que celui qui s'en éloigne. *Qui elongant se a te, Domine, peribunt.* (*Psal.* XV, 72.) Veuillez y penser sérieusement, N. T. C. F. : l'imprudent ouvrier qui détache le rocher de la montagne sera écrasé et broyé par sa chute. (*Matth.*, XXI, 44.)

Et ne dites pas que vous faites une distinction entre les vérités éternelles, les commandements de Dieu et les vérités positives, les préceptes ecclésiastiques ! Car l'autorité divine, qui détermine votre soumission aux uns, vous oblige avec la même puissance à l'observance des autres.

C'est le même Dieu qui a dit : *Tu adoreras le Seigneur... tu ne seras pas homicide... tu ne prendras pas le bien de ton frère...* (*Exod.*, XX), et qui a dit : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et comme un publicain* (*Matth.*, XVIII, 17); et en parlant des pasteurs : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.)

Ne dites pas non plus que le carême n'est qu'une institution humaine et ecclésiastique ; que vous ne regardez pas comme obligatoires, *à titre sévère*, ses pénibles exigences ; que l'on peut s'en dispenser et ne point se soumettre aux compensations que nous vous imposons sans être grandement coupable ; ne dites pas que la comparaison entre la sévérité de l'ancienne discipline et l'indulgente condescendance de la discipline actuelle, et surtout la non conformité des prescriptions quadragésimales dans les différentes parties de l'Eglise universelle, tranquillisent sur ce point votre conscience, et vous démontrent ou du moins vous font espérer qu'il y a exagération dans nos avertissements et dans les terreurs que nous voudrions vous inspirer.

Il est facile de vous prouver que vous êtes dans une illusion fatale et que votre confiance ne repose que sur l'erreur, l'ignorance ou les préjugés les plus vulgaires et les moins fondés en raison.

Et d'abord sachons-le, pour ne l'oublier jamais, N. T. C. F., on cesse d'être catholique quand on cesse de croire l'institution du carême une institution réellement *apostolique.*

Tous les siècles déposent en faveur de l'obligation divine du jeûne dans l'Eglise de Jésus-Christ

Remontez par les monuments les plus authentiques de l'histoire jusqu'au berceau du christianisme, vous trouverez toujours devant vous la sainte quarantaine, reconnue et pratiquée d'âge en âge

Les souverains pontifes, les conciles et les docteurs en parlent sans cesse pour en recommander les observances, pour en adoucir les rigueurs, pour en exiger plus sévèrement les pratiques, mais jamais pour en établir l'obligation et le précepte ; cette obligation, ce précepte remontaient à l'origine, ne pouvaient être niés par personne, selon cette règle de saint Augustin, qu'*il faut nécessairement admettre comme établi par l'autorité même des apôtres ce que l'Eglise entière a toujours pratiqué, et qui ne se trouve institué par aucun concile* (Lib. IV *De bapt.*, 4.)

C'est ainsi que, dans le IIe siècle, il n'y a de discussion entre les Eglises que sur le temps où doit finir le jeûne solennel ; c'est le langage formel de saint Polycarpe et de saint Irénée (47*); saint Denys d'Alexandrie ne s'occupe au IIIe siècle que de la sévérité avec laquelle le jeûne doit être observé (EUSEB., *Hist.*, lib. IV); et dans le IVe, le concile d'Ancyre déclare que c'est pendant les quarante jours qui précèdent la résurrection que l'on doit en garder la pratique. Déjà Origène, déjà le concile général de Nicée et saint Athanase en avaient constaté l'usage dans l'Eglise universelle (48). C'était aussi l'enseignement de saint Jérôme (ep. 27, *ad mar.*), de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Isidore de Séville et de sainte Dorothée.

Dans tous ses discours, saint Léon donne au carême le nom d'*institution apostolique* (49), et saint Pierre Chrysologue le proclame *une règle établie par autorité divine.* (serm. 2.)

On est saisi d'épouvante en entendant les menaces qui retentissent dans toutes les chaires épiscopales, dans tous les décrets des conciles contre les contempteurs de ces jours vénérés. Ils les ont appelés *apostats* et *sacriléges ;* la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, l'entrée de l'église leur sont interdites ; ils sont comparés aux hérétiques, aux publicains, aux idolâtres ; ils doivent être privés de la sépulture chrétienne.

(47*) Fragments de lettres *ad Victorem.*
(48) *Ep. canon. ad Basilic.*

(49) Sermons 2, 5, 9, sur le Carême.

Saint Basile (50) assure que les tribunaux de la terre n'ont pas assez de sévérité à déployer contre les profanateurs du jeûne quadragésimal et que c'est au tribunal du souverain Juge des vivants et des morts qu'il faut les faire comparaître pour qu'ils y entendent une sentence sans miséricordes. « Non, s'écriait ce saint docteur, il n'est pas une île, un peuple, une ville, un coin de la terre où cette loi du jeûne ne soit publiée; les hommes d'armes, les voyageurs, les négociants, les matelots, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, l'entendent proclamer partout, et s'y soumettent avec une sorte d'allégresse (51) !

« Prenez donc garde à ne point vous retrancher du nombre de ceux qui observent le jeûne de l'Eglise entière dans tous les lieux de la terre, dans tous les états, dans tous les rangs, dans tous les âges.

« Les anges écrivent les noms de ceux qui y sont fidèles; méritez que votre ange ne supprime pas le vôtre. — Vous seriez *déserteur* de la foi, vous abandonneriez lâchement ses étendards ! »

Pourrions-nous, N. T. C. F., mépriser ces autorités imposantes? Pourrions-nous traiter d'exagérations ces irréfragables témoignages?... Il faudrait cesser d'être enfants de l'Eglise, ne plus croire à ses enseignements, et repousser la tradition comme n'étant plus l'un des canaux par lesquels nous vient, dans toute sa pureté, la doctrine du divin Maître.

Et maintenant, fidèles, si vous recevez avec respect ces dépositions authentiques; s'il vous est impossible d'en contester la force et la puissance, où en êtes-vous, avec votre vie sans pénitence, avec votre christianisme sans mortification ?

Direz-vous que les expiations prescrites avec tant de rigueur convenaient à de grands pécheurs, étaient la juste punition des criminels à qui l'Eglise accordait l'indulgence et le pardon ? Mais que vous..., vous n'avez, grâces à Dieu, rien qui charge trop lourdement votre conscience.

Etaient-ce donc de grands coupables, ces héros du christianisme qui passaient du baptême au martyre, de la table eucharistique aux bûchers des persécutions ? Etaient-ce de grands coupables ces hommes dont les païens eux-mêmes admiraient les vertus? Quelle vie plus pure, plus angélique que celle des Agnès, des Agathe, des Paule et des Marcelle ! La sévérité du jeûne atteignait jusqu'à l'innocence dans son berceau, jusqu'au vieillard arrivé à la décrépitude.

Les temps sont changés, dites-vous : les santés sont affaiblies, les devoirs de la société sont tout autre qu'ils étaient autrefois; à l'oisiveté laborieuse des anciens jours a succédé, dans notre état moderne, une activité qui épuise, mais qui devient obligatoire pour le chef comme pour les membres de la famille.... La loi du jeûne est devenue impraticable....

Nous admettons cette objection dans toute sa force, N. T. C. F., mais nous n'y voyons rien qui excuse la conduite que nous avons le devoir de vous reprocher. L'Eglise ne vous demande plus ces austérités qui vous effrayent, la continuité des prières publiques qui sont incompatibles avec le dur travail qui vous accable. Elle vous a prévenus dans sa sollicitude maternelle en se relâchant de la sévérité de sa discipline, en vous indiquant différents moyens d'accomplir la loi inévitable de la pénitence. Si le jeûne est impossible, elle y supplée en vous prescrivant la prière, l'assistance aux saints offices, la fréquentation des sacrements; si vous ne pouvez supporter la privation des aliments gras, elle vous autorise à en user avec sobriété, en vous imposant comme compensation l'aumône faite aux pauvres et désignée par vos pasteurs, afin qu'elle soit agréable à Dieu, qui ne veut pas trouver dans ce qu'on lui présente la satisfaction de la volonté propre. Si l'aumône n'est pas compatible avec l'état de gêne ou de détresse où vous êtes réduits; si par défaut de santé vous ne pouvez jeûner, si le travail qui fait vivre votre famille vous arrache à la prière commune, elle se borne à vous prescrire des élévations plus fréquentes vers votre Dieu, une plus grande soumission à ses ordres, une plus parfaite vigilance sur vous-mêmes pour ne pas l'offenser; elle exige de vous plus de douceur et de compassion pour vos frères, plus de résignation dans vos souffrances, une offrande plus spontanée à Jésus-Christ, de votre pénible labeur : l'amour et l'adoration de sa croix.

Que nous serions coupables, N. T. C. F., si nous négligions d'entrer dans des voies si faciles et si multipliées (*Hebr.*, II, 3), par lesquelles nous échappons aux justices inexorables d'un Dieu outragé par nos offenses et désarmé par nos expiations.

Et c'est là ce qui vous explique comment il se rencontre si peu d'uniformité pour les pratiques du carême dans les différentes églises de la catholicité.

Ici, les concessions sont un monument conservé des anciens sacrifices faits par les peuples pour élever à la gloire de Dieu d'admirables basiliques; là c'est le souvenir de dépenses immenses supportées par eux pour confier à l'airain, qui s'agite au sommet des tours de nos cathédrales, la mission d'annoncer aux fidèles les solennités saintes de la religion. Plus loin, c'est la récompense du sang versé pour chasser les infidèles, ou arracher de leurs mains impies Jérusalem et son Calvaire; c'est quelquefois la trace de maladies endémiques qui ont décimé les populations, c'est, par accidents, l'absence de ressources, la disette absolue des aliments présents.

Mais si la règle fléchit devant ces consi-

(50) Homélies sur le jeûne.
(51) *Omnes pariter audiunt edictum jejunii, et summo gaudio excipiunt.*

dérations, l'esprit du carême demeure dans toute sa force au sein de la société chrétienne. L'esprit de componction remplace les austérités extérieures de la pénitence, les larmes du repentir savent conseiller des privations que n'imposerait pas la loi la plus rigoureuse.

La raison en est facile à donner, et nous nous prions de vous recueillir pour la bien comprendre.

L'amour de la religion est inséparable dans le cœur de l'amour de la pénitence, et l'aversion pour la pénitence annonce toujours l'absence des sentiments religieux.

Quand l'homme s'éloigne de Dieu, c'est toujours parce qu'il est devenu l'esclave de ses sens et de ses appétits. L'orgueil a préparé et consommera sa perte.

La vie et la paix, dit saint Paul, *sont les fruits de l'esprit; l'empire des désirs charnels est le règne de la mort, et voilà pourquoi ceux qui vivent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu.* (*Rom.*, VI, 8.) Ajoutons: Et Dieu ne saurait leur plaire.

Entrez dans le secret de votre cœur, ô vous qui déclarez ne rien comprendre à la nécessité du jeûne et de la mortification! et vous surtout que ces deux mots font sourire de pitié ou bondir de colère, lorsque, sous vos yeux, une mère chrétienne, des enfants religieux, la compagne de votre vie, veulent en respecter les lois; entrez dans les secrets de votre cœur et vous y retrouverez l'irréligion, l'incrédulité, la haine du sacerdoce chrétien, plaidant à votre insu peut-être l'abolition sacrilége du carême et de ses prescriptions.

Nous vous devions cette instruction, N. T. C. F., nous vous conjurons de la méditer sérieusement.

Elle sera pour les fidèles observateurs de la loi quadragésimale un sujet de consolation et de douce espérance; car leur fidélité leur donne l'assurance qu'ayant voulu, par la pénitence, être semblables sur la terre à Jésus-Christ crucifié, ils seront un jour admis à la participation de sa gloire éternelle.

Elle sera pour les chefs de famille un engagement à faire respecter par leurs domestiques et leurs enfants une loi qui renferme, à elle seule, tout le caractère du christianisme.

Elle répondra aux doutes de plusieurs parmi vous, et vous donnera le moyen de répondre même à tant de chrétiens légers qui ont abandonné par respect humain les saintes pratiques imposées dans le carême.

Elle détruira les préjugés de tant de personnes qui croient pouvoir, sans la permission des pasteurs, se soustraire à l'obligation du jeûne et de l'abstinence; se faisant ainsi les juges de la loi et renversant à leur insu l'institution même de leur religion, qui repose sur la soumission et l'obéissance à l'Eglise.

Elle convaincra les personnes de bonne foi, et qui ne se jouent pas du salut de leur âme, de la nécessité où elles sont de se soumettre aux compensations indiquées par la voix de leur évêque, qui est celle de l'Eglise, lorsqu'elles sont dans l'impossibilité d'observer le précepte rigoureux du jeûne et de l'abstinence des quarante jours.

Elle inspirera de plus en plus à nos vénérables collaborateurs, représentants de notre autorité auprès de vous, de se montrer tout à la fois gardiens fidèles de ce qui nous reste de la discipline antique, et pères pleins de tendresse pour condescendre à la faiblesse des ouailles qui leur sont confiées.

Il est surtout une bénédiction que nous demandons avec instance au Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien accorder à cet épanchement de notre âme avec vous, N. T. C. F., c'est d'éclairer de ses vives lumières, de toucher de l'onction de sa grâce tant de cœurs nobles et généreux, tant d'hommes de bien à qui nous portons une si sincère affection, pour qui nous professons une si profonde estime, et qui vivent en dehors de nos saintes et salutaires pratiques.

Faites-leur comparer, ô Dieu sauveur! la brièveté du temps, les fausses joies et les déceptions de cette vallée des pleurs avec la possession des biens éternels et la rigueur de vos jugements.

L'expiation du carême cessera d'être pour eux une vaine observance dont ils croient pouvoir se dispenser sans vous offenser; vos enfants les verront avec bonheur s'associer aux chants de leur pénitence et prendre part ensuite avec eux aux joies presque divines de la grande solennité pascale.

Donné à Evreux, le 15 février 1846.

VII. LETTRE PASTORALE

Pour annoncer l'ouverture du jubilé accordé par le souverain pontife Pie IX, à l'occasion de son élévation au trône apostolique.

SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

Au moment où nous ouvrons devant vous, nos très-chers frères, les trésors spirituels de l'Eglise, par l'inspiration et sous les ordres du Père commun des fidèles; au moment où nous vous invitons, avec toute l'ardeur dont nous sommes capable, à profiter des grâces que vous prépare le jubilé; au moment où un si grand nombre de catholiques vont se renouveler, dans tout l'univers, par la pénitence et le regret de leurs offenses, nous sommes préoccupé par les plus tristes pensées.

Combien hélas! nous disons-nous, combien de nos frères bien-aimés, confiés à notre sollicitude, dans ce vaste diocèse, pour qui passeront peut-être inaperçus la sainte quarantaine et les priviléges extraordinaires assurés par la publication de la bulle pontificale.

Ne leur devons-nous pas de nouvelles instances, de plus pressantes sollicitations, pour les aider, si Dieu nous en fait la grâce, à ne pas rendre vaines les prodigieuses fa-

cilités de salut qui leur sont assurées ?

Les aînés de la famille nous reprocheront-ils de ne nous point adresser à eux, dans cette solennelle occurrence ? Nous ne le pensons pas ; ils savent quelle est la joie du ciel à l'occasion du retour des pécheurs! .... En est-il de plus éloignés de Dieu que ceux auxquels nous consacrons cette lettre pastorale? Nous voulons parler des personnes qui vivent dans la plus inconcevable insouciance sur leurs devoirs religieux, et dont l'état habituel est l'*indifférence* en matière de religion.

Qu'ils nous promettent de lire ou d'écouter sans prévention les avertissements que la charité de Dieu nous presse de leur faire entendre.

Il n'est pas vrai, N. T. C. F., leur dirons-nous d'abord, qu'elle soit une étrangère sur la terre, cette religion sainte dont vous êtes les enfants : si elle est par son origine une émanation de la Divinité, la fille immortelle du ciel, elle est par sa destination la compagne inséparable des voyageurs qui parcourent la vallée des larmes; son empire s'exerce, bon gré, mal gré, sur toutes les créatures intelligentes; leurs blasphèmes ne la déshonorent pas, leurs hommages ne la grandissent pas; les vicissitudes du temps ne l'altèrent pas; elle assiste aux révolutions des empires, elle reste debout au milieu de leurs ruines amoncelées; elle se fortifie par les attaques qu'on lui livre, elle rit des menaces par lesquelles on cherche à l'intimider; elle bénit ceux qui la maudissent, elle console dans toutes les douleurs les cœurs affligés qui réclament son secours et son appui; douce et inflexible, patiente et pleine de miséricorde, elle attend le repentir pour le sanctifier ; elle ne désespère jamais du retour des coupables et les courbe sous sa règle invariable; elle recueille les petits enfants au berceau, elle les nourrit de son lait et les fait croître jusqu'à la perfection de l'âge mûr ; puis elle devient une institutrice, une amie, une sœur; elle se place au chevet des mourants, leur remet les clefs du royaume éternel, et pendant qu'ils dorment sur son sein, elle les mène au trône de Dieu, pour leur assurer une félicité sans terme et sans mesure.

On l'a comparée souvent au soleil, dont l'action bienfaisante échauffe et éclaire toute la terre, et sans lequel l'univers ne serait plus qu'un horrible cachot; au rocher placé au milieu des tempêtes, et qui résiste à la rage des flots irrités; aux grandes chaînes des forêts dont l'ombrage tutélaire nous protége contre la furie des vents ; à la tendresse d'une mère qui aime et pardonne : mais elle est plus que tout cela. Sa lumière ne se cache jamais, sa constance ne se lasse jamais, ses rameaux vigoureux ne sont jamais brisés par les efforts des aquilons; son amour et sa vigilance, ses exhortations et ses caresses sont de tous les instants.

Et cependant, N. T. C. F., quelle autorité exerce sur nous cette religion divine? quel zèle avons-nous pour sa gloire! quelle obéissance et quelle soumission lui montrons-nous!! où trouver dans notre vie la preuve de notre reconnaissance pour ses bienfaits?

Son nom est resté dans le langage des hommes la plus énergique expression du devoir, le lien le plus indissoluble, l'engagement le plus sacré. Mais ce n'est que lorsqu'il est détourné de sa véritable acception que l'on tient à s'en montrer fidèle observateur.

Au contraire, quand, par religion, on veut parler du culte que Dieu exige, de l'observance des lois qu'elle a portées, de l'assujettissement aux pratiques saintes qu'elle prescrit, elle devient une simple théorie plus ou moins digne de vénération, elle cesse d'être le lien d'une conscience d'ailleurs droite et timorée, elle est reléguée parmi ces devoirs surannés dont le temps a fait justice; elle n'oblige que dans le premier âge de la vie, elle n'est louée que lorsqu'elle est à l'usage du sexe le plus faible.

C'est lui faire grâce que de ne pas mépriser ses disciples fervents, que de ne la pas considérer comme la preuve d'un esprit étroit et timide.

N'avez-vous pas rencontré, N. T. C. F., des esprits qui la méprisent, des cœurs qui l'ont prise en haine, des âmes qui la confondent avec l'hypocrisie ou le fanatisme, avec l'ignorance la plus honteuse ou la crédulité la plus stupide?

Si quelquefois l'on en parle en termes pompeux, c'est qu'on la regarde comme un instrument utile à la société, comme un préjugé dont le peuple a besoin, comme un frein salutaire pour la multitude, comme un épouvantail placé par la politique ou par l'intérêt, qu'on ne doit voir que de loin, dont il faut se garder d'examiner la structure et qu'il est sage d'adapter à l'usage du foyer domestique pour y établir l'union et la paix, pour y protéger l'honneur des familles.

De là, N. T. C. F., cette fatale *indifférence* qu'on peut assimiler à l'attouchement glacé d'un cadavre.

Notre devoir consiste à vous en faire comprendre l'injustice et les résultats.

Avant toutes choses, veuillez distinguer avec nous, N. T. C. F., deux sortes d'*indifférence :* l'une qui prend sa source dans l'esprit, et l'autre qui n'a sa puissance que dans le cœur; l'une dont on fait une théorie et qu'on réduit en principe; l'autre qui, par une inconséquence sans exemple, donne un démenti aux convictions acquises et se traduit par l'abandon des devoirs dont on a d'ailleurs la conscience, et dont on reconnaît l'importance et la nécessité; l'une que l'on affiche avec ostentation, et l'autre dont on rougit en secret.

L'*indifférence* qui vient de l'esprit et qui se réduit à une sorte de théorie, devrait s'appeler doute ou incrédulité. On ne sait à quoi s'en tenir sur la vérité....., la religion est une question au moins problématique..., on ne l'a jamais étudiée, on n'en a pas le temps..... L'instruction reçue sur les genoux d'une mère ou sur les bancs d'un ca-

téchisme n'opère pas une conviction inébranlable; depuis la première éducation, on a lu tant de livres, on a été témoin de tant d'hypocrisies; on a entendu tant de propositions contradictoires sur son origine, sur ses influences; on a dû satisfaire à tant de passions étourdissantes; il a fallu tant d'applications pour former un établissement sortable, pour diriger des affaires délicates, s'assurer par le travail une position à peu près convenable et fixe, qu'un nuage s'est formé entre les dogmes de la religion et l'homme indifférent, nuage épais qui lui cache toute lumière et lui ôte jusqu'à l'espérance d'en voir poindre quelques rayons épars.

A peine, en effet, se rend-on compte de l'incertitude dans laquelle on vit sur l'immortalité de l'âme, sur les peines éternelles réservées aux prévaricateurs dénoncés par la justice divine, sur la mission du Sauveur, sur l'efficacité de son sang, sur les mérites de sa mort, sur l'établissement de son Eglise, sur la valeur de ces grâces qu'on appelle sacrements, sur la nécessité de la prière, etc., etc......

Comment, dans un tel état, faire profession sincère de christianisme, assister à la célébration de mystères prétendus sacrés, prêter l'oreille aux oracles d'une parole qu'on appelle divine, se soumettre à la loi de l'abstinence, aux observances diverses de la piété chrétienne? Ou plutôt, comment, dans un tel état, ne pas mépriser ou, tout au moins, ne pas négliger toutes ces pratiques?

On attendra le moment où la clarté se fera si jamais elle doit se faire; on enviera, dans les jours de l'affliction, le bonheur de ceux qui ont la foi, et pour calmer quelques inquiétudes qui se font sentir de temps à autre, on s'appuiera sur l'exemple de tant de personnes qui sont dans un état semblable à celui dans lequel on se trouve, on s'étourdira en multipliant les fêtes et les plaisirs, les occupations et les affaires. La chasse ou les concerts seront placés pour le riche aux heures où les tintements de la cloche appelleront les fidèles à la maison de la prière; l'artisan, le laboureur s'absorberont dans le travail quotidien de la semaine ou s'enfermeront avec l'homme oisif, le joueur et le débauché, dans la taverne où la voix de Dieu ne se fait pas entendre.

Un pareil état peut-il se justifier même aux yeux de la raison? C'est vous que nous interrogeons, vous dont nous avons emprunté le langage et qui vous êtes facilement reconnus dans le tableau que nous venons de tracer? N'est-il pas une véritable insulte faite à Dieu, un immense malheur pour la société, une lésion cruelle de vos plus chers intérêts?

Remarquez, en effet, N. T. C. F., que, pour que les indifférents dont il est ici question échappent à l'accusation que nous portons contre eux, il faut qu'ils déclarent et se persuadent à eux-mêmes que rien n'est moins digne d'intérêt que les questions suivantes: Y a-t-il un Dieu? Exige-t-il des hommages et un culte particulier? En a-t-il le droit? En aurait-il fixé lui-même les formules? L'âme est-elle immortelle? Jésus-Christ est-il Dieu?

Il faut au moins qu'ils puissent assurer qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher une solution à ces demandes et qu'ils ont été forcés d'y renoncer.

Or, nous avons de solides raisons pour en douter. Vous devez en avoir vous-mêmes. Ne remarquez-vous pas une grande incohérence dans vos impressions diverses?... Vos discours ne se ressemblent pas toujours, vous n'êtes pas les mêmes dans vos affirmations le matin que le soir, on vous a surpris quelquefois parler avec chaleur et une sorte de conviction des dogmes de la religion, on vous a entendus les révoquer en doute avec une extrême confiance.

On n'est pas incrédule, N. T. C. F., parce qu'on voudrait l'être. On n'est pas incrédule parce que l'on désire se persuader qu'on ne croit à rien!

Une manie d'indépendance, les grands airs d'un esprit supérieur aux préjugés du vulgaire, des passions violentes auxquelles on veut obéir, laissent encore la place à de cruelles perplexités.

Il est facile de dire bien haut: *Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'enfer;* mais il est difficile de se démontrer à soi-même qu'on est sûr de ce que l'on a dit.

L'intérêt que l'on aurait à se représenter que l'on n'a pas de maître, de souverain et de juge, n'en a pas anéanti la notion. Qui sait? Ne pourrait-on pas attribuer à la crainte cette immense confiance en votre incrédulité? Serait-ce une traduction arbitraire de ces deux mots: *Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'enfer*, que celle-ci: S'il y a un Dieu, il est juste et devra me punir; s'il y a un enfer, il est pour moi.

Laissez-nous vous dire, ô nos frères bien-aimés, que c'est de la bouche de quelques esprits forts, comme on les appelait dans le siècle dernier, que nous avons reçu cette interprétation. Ne seriez-vous pas comme eux le jouet d'une imagination déréglée; ne ressembleriez-vous pas à ce philosophe de l'antiquité païenne qui, pour ne pas sentir d'horribles souffrances auxquelles il était en proie, s'écriait: *La souffrance n'est qu'un mot?*

Bénissez-en avec nous la céleste miséricorde: la lumière de l'éternelle vérité ne s'éteint pas par les efforts de notre souffle débile: *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* (*Ps.* IV, 7.)

Non, N. T. C. F., il n'est pas beaucoup d'hommes assez corrompus dans leur jugement ou dans leurs mœurs pour avoir acquis le triste droit de ne plus croire à la révélation divine. Elle a trop de témoignages, s'écriait le Roi-Prophète: *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Ps.* XCII.)

Pour être incrédule de bonne foi, il faudrait voir clairement la fausseté des enseignements de la religion, il faudrait avoir répondu, dans le for de la conscience, à tous

les arguments qui ont entraîné l'assentiment et la conviction des plus mâles génies des temps anciens et modernes, des Justin, des Origène, des Athénagoras, des Cyprien, des Ambroise, des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Bossuet, des Descartes, des Pascal, des Condé, des Newton, des Leibnitz.

L'enfant qui ferme volontairement les yeux à la lumière n'est pas pour cela un aveugle. Cet enfant, c'est vous; aussi nous sommes autorisé à nier la réalité de la cécité que vous croyez être votre partage, et dans laquelle vous semblez mettre si misérablement votre force et votre espérance.

Ces questions sont trop hautes, dites-vous: vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir.... Ecoutez la réponse que vous adresse à ce sujet le plus profond penseur du grand siècle, l'immortel Pascal :

« Il faut, s'écrie ce philosophe, qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour vivre dans l'état d'*indifférence*, et encore plus pour en faire vanité...; il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'*indifférence* sur son immortalité. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous *éclaircir* sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite....

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement sur ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation.

« Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement bien solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire d'où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit, elle m'étonne et m'épouvante.... »

Pardonnez-nous, N. T. C. F., de vous citer ces dures paroles, elles ne sont pas de nous ; votre état d'indifférence nous attendrit au contraire plus qu'il ne nous épouvante, il ne saurait jamais irriter le cœur de votre évêque, il arrache ses larmes et redouble les efforts de son zèle et de son affection.

Ce que nous désirons que vous remarquiez surtout dans le raisonnement invincible que nous allons encore emprunter au même philosophe, c'est que tout ce qu'il dit de l'immortalité s'applique avec la même force à la religion révélée, à la divinité de Jésus-Christ, à l'autorité infaillible de l'Eglise et à la soumission qu'elle exige.

Car une fois l'immortalité de l'âme admise, c'est-à-dire l'existence des peines et des récompenses dans une autre vie ; il faut reconnaître que ces peines doivent être principalement réservées aux contempteurs de la religion que Dieu aurait apportée sur la terre, aussi réellement qu'à celui qui *foule aux pieds*, par son dédain, *le sang qui serait le sang d'un Dieu*, qui ne prendrait pas la peine de le distinguer du sang avili des boucs et des génisses, qui s'élèverait contre les enseignements de la Divinité, et se persuaderait pouvoir violer sans scrupule les lois qu'elle a portées, et se soustraire à l'autorité irréfragable d'un tribunal sans appel établi sur la terre, pour conserver pure et intacte la doctrine céleste par laquelle le Rédempteur a résolu *d'éclairer tout homme qui vient en ce monde*. (*Joan.*, I, 9.)

Il ne faut pas beaucoup d'application pour comprendre la solidité de cette conséquence.

Nous ne vous disons pas ces choses « par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Nous prétendons au contraire que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doivent nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées. »

Rentrez donc en vous-mêmes, N. T. C. F., et songez « que la mort qui nous menace à chaque instant doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile....

« Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. »

La foi nous enseigne qu'*il n'y a de rédemption qu'en Jésus-Christ* (*Ps.* CXXIX, 7); qu'*il n'y a pas d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés* (*Act.*, IV, 12); que *perdus tous par le péché d'un premier père*, nous ne pouvons être rachetés que par l'application des mérites du Calvaire ; que les sacrements sont les canaux qui nous apportent ce sang divin *qui efface les péchés de la terre* (*Joan.*, IV, 29); que ne seront sauvés que ceux qui auront pratiqué *tout ce que le Sauveur a enseigné* à son Eglise (*Matth.*, XXVIII, 20) ; que *celui seul qui écoute l'Eglise* et lui est soumis, *écoute* Jésus-Christ et lui est soumis; que *celui qui n'écoute pas l'Eglise ne peut être sauvé* (*Matth.*, XVIII, 17); que *nous n'aurons jamais Dieu pour père, si nous ne voulons pas avoir l'Eglise pour mère*. (S. Cyprien.)

Fermez, tant qu'il vous plaira, les oreilles à ces vérités, refusez de les examiner ou de les croire, faites un choix dans ces enseignements sacrés, *vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*.

« C'est en vain que vous détournez vos pensées de ces oracles, vous ne les anéanti-

rez pas en n'y pensant point. L'éternité subsiste malgré vous, elle s'avance, et la mort qui doit l'ouvrir vous mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéanti, ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence, et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux....

« Le repos *dans cette indifférence* est une chose monstrueuse. » (*Pensées de* Pascal.)

Il est une autre sorte d'*indifférence* qui présente un caractère d'inconséquence plus inexplicable encore, s'il est possible. C'est l'*indifférence* pratique.

On croit à toutes les vérités de la religion, on y est *attaché*, comme parle Bossuet, *du fond de ses entrailles.* On en approuve la pratique dans les autres, mais on s'en dispense pour soi-même. On cache sa foi comme on voudrait cacher un crime; aucun acte sérieux ne vient la révéler à la société ou à la famille. C'est l'état d'un père ou d'une mère qu'on ne voit jamais ni au banquet divin de l'Eucharistie, ni au tribunal sacré de la pénitence; la prière du matin et du soir sont pour eux des observances inconnues; l'abstinence des viandes, prescrite à certains jours, le jeûne du carême, la cessation du travail, l'assistance régulière au saint sacrifice dans les dimanches et les fêtes déclarées obligatoires, ils s'en exemptent sous les plus frivoles prétextes et sans le plus léger scrupule.

Peut-être, cependant, la coutume ou les bienséances, le bon ton, d'anciennes habitudes, un attrait particulier et qu'on ne s'explique pas, permettent-ils que quelques-uns des devoirs religieux que nous avons énumérés soient remplis par les chrétiens que nous signalons; mais ils négligent les plus essentielles obligations de la piété véritable, les regardent comme incompatibles avec leur position sociale, avec les engagements de leur profession, les exigences du monde, et ils demeurent tranquilles dans la violation de tous les commandements de l'Eglise leur mère.

« Du reste, leur conduite morale ne laisse rien à désirer sous le rapport de la régularité et de la probité. Rien à reprendre dans ces femmes du monde du côté de la sagesse et de l'honneur de leur sexe. Dans ces hommes, tout est droiture, intégrité, ils sont ennemis du vice et ne se laissent entraîner à aucun excès.

« Nous leur devons ce témoignage que toutes accusations contre eux seraient fausses et mal fondées. Chez eux, ni libertinage, ni débauches, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colères, ni emportements, ni fraudes, ni concussions.... » (Bourd.) Nous ajouterons qu'ils possèdent les qualités les plus solides et les plus aimables, comme pères, époux et citoyens; ce sont des amis sûrs et fidèles, des militaires pleins de bravoure, des magistrats dévoués au bien public, de bons cultivateurs, des ouvriers laborieux; ils placent leur bonheur dans les joies de la famille, et ne restent étrangers à rien de ce qui peut contribuer au bien-être de leurs frères.

Ce tableau vous plaît, N. T. C. F., parce qu'il est un hommage rendu à toutes les personnes honorables que vous connaissez, et que nous avons le bonheur de connaître, que nous honorons profondément et qui se montrent pour nous si remplies de bienveillance et d'affection; ce tableau vous plaît parce que vous y trouvez votre ressemblance.

Mais veuillez ne pas vous faire illusion, et vous comprendrez bientôt le malheur et l'inconséquence de votre situation; consultez la raison et la foi, et ces deux guides fidèles vous crieront de concert : *Vous vous égarez, vous allez périr!*

Eh! quoi, vous dira la raison «Vous croyez en la présence de Jésus-Christ, au sacrement de son amour, vous reconnaissez sa voix qui vous appelle et vous presse de le recevoir dans votre cœur, c'est pour vous qu'il s'est fait nourriture et victime; il déclare que si vous ne mangez sa chair vous n'aurez pas la vie, et vous promet le pardon de vos fautes si vous les soumettez au pouvoir donné par lui à ses ministres; il vous assure que si vous ne faites pénitence vous périrez, et vous refusez de vous asseoir à sa table, et vous demeurez volontairement sous le joug de vos iniquités, et vous négligez l'abstinence et le jeûne qui vous feraient accomplir la loi générale, absolue, universelle de la pénitence! En quoi donc êtes-vous chrétiens! Quelles obligations avez-vous contractées au baptême? L'adoption divine n'entraîne-elle pour vous l'accomplissement d'aucun devoir religieux? Vous avez la foi! Mais qu'est-ce que la foi qui n'agit pas, qui ne règle pas la vie, les mœurs et la conduite de celui qui la garde cachée dans son cœur? Vos vertus morales! Les païens les ont pratiquées avec plus de ferveur et de courage que vous. L'incarnation du Verbe, qu'aurait-elle donc produit de nouveau dans le monde? Il y a mépris dans votre éloignement des choses saintes; et le mépris vous paraît-il de beaucoup préférable à la profanation et au sacrilége?.... »

Le langage et les reproches de la foi sont encore plus sévères et leur autorité est sans réplique.

Ici, N. T. C. F., il faudrait vous citer toutes les saintes lettres : partout vous y trouverez la flétrissure apposée sur votre *indifférence.*

Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi ne fait que dissiper, dit le Sauveur. (*Luc.*, XI, 23.) *Ceux qui ont été invités à mon banquet et ont refusé de s'y rendre, n'entreront jamais dans la salle du festin.*

Si quelqu'un a la foi, dit saint Jacques, et *qu'il n'en fasse pas les œuvres, de quoi lui*

servira-t-elle? Est-ce que la foi le pourra sauver? La foi sans les œuvres est morte. Il suffit de manquer à un seul précepte pour être considéré devant Dieu comme celui qui les aurait tous violés. Si vous n'eussiez pas *connu la volonté du Seigneur*, vous ne seriez passible que d'un châtiment proportionné à la nature de votre ignorance; mais *vous serez traités en toute rigueur*, parce que vous avez su sa volonté et que vous ne l'avez pas faite.

Sans doute vous ne serez pas condamnés, N. T. C. F., pour ces vertus que nous avons reconnues en vous avec tant de justice et de joie; mais vous serez condamnés pour n'avoir pas accompli les obligations qui vous liaient à Jésus-Christ, et qu'il était venu révéler à son Eglise. Vous serez condamnés pour le mal immense que vous aurez fait à vos frères.

Ignorez-vous que votre désertion soit un grand scandale? Pensez-vous à l'influence qu'exercent vos exemples? Jugez-en par les impressions que de pareils exemples ont produites sur vous autrefois.

Vous vous plaignez de voir tous les liens de la société se dissoudre et se rompre autour de vous; vous vous effrayez de voir l'enfance sans docilité, la jeunesse sans frein, le peuple sans soumission, l'autorité sans puissance, l'ambition sans mesure, la soif de l'or sans satiété possible. Mais, de bonne foi, croyez-vous que vous ne travaillez pas, pour votre part, à cette effrayante désorganisation? Comment exigeriez-vous que les lois écrites par les hommes fussent observées, quand vous violez sans scrupule celles que vous croyez émanées de Dieu?

Soyez-en convaincus, N. T. C. F., si les hommes placés à la tête de la société, dans une province, dans une ville, dans une simple bourgade se montraient exacts observateurs de la religion qu'ils font profession de croire (car nous ne parlons plus aux hommes assez malheureux pour ne pas croire, et nous ne leur demandons pas des actes d'hypocrisie), la puissance de leurs exemples entraînerait les multitudes, les efforts des méchants seraient sans effet, l'autorité divine qui réglerait l'usage de l'autorité secondaire lui assurerait la soumission et le respect auxquels elle a droit pour le bonheur de tous. Les souffrances seraient supportées avec résignation, et la violence, l'incendie, la perturbation, l'assassinat, les brigandages, toutes ces scènes de désordre qui ont épouvanté quelques-uns de nos départements, disparaîtraient du milieu de nous; les riches seraient bienveillants et charitables: les fléaux envoyés par la Providence ne feraient que resserrer l'union de ceux qui possèdent et de ceux qui travaillent et qui souffrent.

Ceux qui vont aux pieds d'un pauvre prêtre confesser avec humilité leurs fautes légères ne commettent pas de crimes qui compromettent les sociétés; ceux qui se nourrissent du pain des anges aiment à partager avec les pauvres le pain matériel de la vie présente; ceux qui savent se mortifier par le jeûne et l'abstinence ne se livrent pas aux excès de l'intempérance; ceux qui obéissent par conscience n'ont pas besoin d'être retenus dans le devoir par la peur du glaive; ceux qui aiment Dieu savent aimer leurs frères.

Ah! si vous aviez des crimes énormes à avouer, de grandes injustices à réparer, d'immenses sacrifices à faire pour revenir à l'accomplissement de vos devoirs religieux, nous ne balancerions pas à vous dire, T. T. C. F.: « Ne perdez pas de temps, profitez des grâces qui vous sont offertes, de la facilité que vous donne un mouvement presque général qui va se manifester parmi les populations: *Coupez le bras, arrachez l'œil*, échappez au châtiment qui vous menace. Sachez vous faire violence; n'écoutez aucun conseil timide, il y va de votre éternité. Que vous servirait d'avoir gagné l'univers, si vous perdiez votre âme? »

A combien plus forte raison devez-vous vous décider à mettre en rapport la foi qui éclaire votre intelligence avec les œuvres qui émanent de votre volonté, vous qui n'avez à ajouter à une vie honorable qu'une vie chrétienne, que des pratiques religieuses qui portent avec elles leurs consolations et leurs récompenses.

Reprenez le chemin de l'église, hommes des villes, habitants des campagnes, brisez avec cette inconséquente *indifférence* qui fait de vous des créatures révoltées contre la lumière que Dieu fait luire dans vos consciences, qui fait perdre à toutes vos œuvres, à votre génie, à vos peines, à votre travail, à vos vertus tout le mérite que Dieu y aurait attaché, qui produit autour de vous une sorte d'irréligion pratique inconnue même aux temps les plus honteux du paganisme.

Faites donc de généreux efforts, N. T. C. F., profitez de ces jours de grâce et de conversion. L'amour que vous devez à Dieu, l'exemple qu'attendent de vous vos enfants ou vos frères, vos intérêts éternels vous en font un devoir indispensable et sacré.

Non, vous ne voudriez pas mourir dans l'état d'indifférence où vous vivez, qu'attendriez-vous donc pour vous préparer à une mort précieuse devant le Seigneur?

Vous n'ignorez pas que la mort est l'écho de la vie, votre vie doit répéter l'écho de ce jubilé.

Donné à Evreux, le 18 février 1847.

VIII. LETTRE PASTORALE

Pour le carême de 1849.

SUR LA CADUCITÉ DES BIENS DE CE MONDE ET LA NÉCESSITÉ D'EN CHERCHER DE PLUS SOLIDES.

La sainte quarantaine va s'ouvrir devant vous, nos très-chers frères; nous voudrions profiter de vos trop légitimes préoccupations pour élever vos esprits à des pensées plus hautes et plus importantes encore, et diriger vos cœurs vers des terreurs plus salutaires et des espérances plus fondées que celles qui vous sont offertes dans le cercle étroit où se renferme votre existence.

C'est parce que, dans le temps où nous sommes, tout semble mis en question, fortune publique et fortune particulière, possessions légitimement acquises et héritage de vos pères, avenir de la famille et avenir de la patrie, que nous voulons vous conjurer de songer à cette éternité qui n'a ni changements ni vicissitudes, à ce dernier terme où nous arrivons tous, quelque sainte ou quelque profane, quelque courte ou quelque longue, quelque vide ou quelque pleine qu'ait été notre vie.

Quand tout serait stable, quand tout serait sécurité et joie autour de nous, il faudrait, pour être sage, faire effort, afin de nous déprendre de ces faux semblants; à combien plus forte raison, faut-il, au milieu de l'agitation funeste dont nous sommes environnés, prévoir et préparer les jours éternels... C'est la marque d'un esprit solide de n'en pas détourner ses pensées, d'y arrêter fixement ses regards et d'y conformer sa croyance et sa conduite.

Cet état est-il le vôtre, N. T. C. F.? La religion, ses préceptes; la vertu, ses combats; l'éternité, ses récompenses et ses châtiments; la foi, ses dogmes; la morale, ses obligations; sont-ce là les sujets habituels de vos méditations; est-ce vers ce but que tendent vos affections et vos actes, votre vie publique et vos mœurs privées?

Hélas! combien peut-être parmi vous qui ne donnent à de si puissantes considérations qu'une attention distraite et passagère; combien peut-être qui ne daignent y songer jamais!

Et cependant, sur quoi voulez-vous établir quelque fond solide? Ne sentez-vous pas tous vos appuis qui se brisent, le sol qui tremble sous vos pas? N'entendez-vous pas à vos oreilles ces oscillations fréquentes, ces bruits tantôt sourds et lointains, tantôt éclatants et rapprochés qui avertissent les plus téméraires que tout est vanité sur la terre, et que notre demeure ici-bas ne peut être ni calme, ni fixe, ni permanente

« Ces vertus, direz-vous, ne sont propres qu'à assombrir encore le passage déjà si rapide de l'homme dans la triste vallée qu'il parcourt; elles accablent son esprit, et lui ôteraient le libre exercice de son intelligence et la franchise de son allure; elles ne sont pas nouvelles, elles sont de tous les temps. »

Prenez-y garde, N. T. C. F., cette défense n'est pas solide et ne saurait soutenir l'examen le plus superficiel.

Si ces vérités assombrissent, selon vous, *le passage si rapide de l'homme dans cette vallée de la vie*, ne l'avertissent-elles pas aussi de l'obligation où il est de se défier de fausses lueurs qui pourraient lui cacher un abîme de maux irrémédiables?

Si elles accablent son esprit, ne serait-ce pas à cause de son impardonnable légèreté qui le porte à mépriser et à fuir les avertissements les plus nécessaires?

Si elles lui ôtent le libre exercice de son intelligence, n'est-ce pas en raison des efforts qu'il fait pour ne s'en pas laisser pénétrer?

Le voyageur qui refuse de demander sa route, dans un pays qu'il ne connaît pas, vous paraît-il un homme sage et prudent? Et, s'il s'égare, s'il se perd, s'il tombe dans d'affreux précipices, méritera-t-il un autre sentiment que celui de la compassion qu'on ressent pour le malheur des insensés?

Vous parlez *de la franchise de son allure*: mais cette prétendue franchise d'allure n'est-elle pas son malheur et son crime? Veut-il donc méconnaître le but de sa création? Veut-il échapper à la fin pour laquelle il a été fait? Pense-t-il pouvoir violer la loi de son être, c'est-à-dire briser l'état de dépendance absolue et indispensable dans lequel il doit vivre sous la main de son Dieu?

Ces vérités ne sont pas nouvelles, dites-vous encore, *elles sont de tous les temps*. Qu'en voulez-vous conclure, N. T. C. F.? Si elles sont de tous les temps, n'ont-elles pas, par cela même, une irréfragable autorité? Si elles sont de tous les temps, ne sont-elles pas du nôtre, ou plutôt ne semblent-elles pas avoir un caractère plus frappant d'évidence dans le siècle où nous vivons, soit que nous les considérions par rapport à la société, soit que nous les considérions par rapport à chacun de nous? Veuillez vous appliquer à nous suivre dans le développement de ces deux considérations; elles sont toute la pensée de cette instruction (52).

Lorsqu'on réfléchit sérieusement sur l'état actuel de la société, quels que soient les principes ou les opinions politiques que l'on professe, il est impossible de n'être pas saisi d'épouvante à la vue de l'agitation, de l'instabilité et de l'inquiétude qui tourmentent les gouvernements et les peuples.

Autrefois il semblait qu'un équilibre parfait était la condition des particuliers et des Etats; la fixité était la situation normale; on mourait comme on était né, possesseur tranquille de l'héritage de ses aïeux, ou pauvre et oublié comme avait été le chef de la famille. Les catastrophes ne se montraient que sur le sommet de l'échelle sociale. La foudre ne frappait que les cèdres, le timide arbrisseau pliait et n'était pas brisé.

Les faits anciens constituaient le droit, défendaient le propriétaire, maintenaient l'autorité dans le hameau et le pouvoir dans la cité. Il y avait un sceau presque divin appliqué à la puissance publique: sa protection était sûre, elle était presque toujours inviolable. Les excès étaient rares, ils semblaient monstrueux, ils effrayaient et n'excitaient point l'émulation; il y avait d'ailleurs des moyens faciles de les cacher à la multitude.

Les désordres domestiques, suite indispensable de la corruption produite par la

(52) Nous renvoyons les personnes qui désireraient avoir toute la doctrine de la foi sur cet important sujet, à notre mandement du carême de 1847.

chute primordiale, se renfermaient le plus souvent dans le foyer où ils s'étaient produits; le spectacle d'une grande immoralité qui éclatait au dehors affligeait tous les cœurs, et, quand il était impossible d'en dissimuler l'existence, on s'en entretenait sans fiel, et on s'en préservait sans effort.

Mais aujourd'hui ne dirait-on pas qu'un tourbillon enveloppe et emporte toutes les existences? Nul n'est content de son sort, tous veulent sortir de l'état où la Providence les avait fait naître, l'ambition tient lieu du talent, l'envie écrase la capacité, on ne veut que ce qui brille.

Honneur véritable, dignité de la vie, respect de soi-même, abnégation, dévouement, vous ne captivez plus les âmes! On parle d'égalité, et on se consume pour dépasser ceux qui sont au-dessus, et l'on s'irrite des prétentions de ceux qui sont au-dessous. Les intérêts se froissent, les rapports s'altèrent et s'enveniment, celui qu'on rencontre sur sa route est un ennemi et non pas un rival, tout est bon pour le perdre : *Il n'y a plus de hautes barrières, plus de longues distances, plus d'obscurités mutuelles.*

On croirait l'homme tombé jusqu'à l'état sauvage. Ses appétits sont sa règle; ses forces, la mesure de ses appétits; la société est son ennemie; les lois sont des chaînes honteuses; les institutions qui arrêtent son élan, il les brise; les enseignements du passé, il les foule aux pieds; tout ce qu'il voit devant lui lui semble une proie, il s'y précipite: c'est le taureau indompté, c'est le tigre; il a soif de meurtre, il a soif de sang; il faudrait le tuer pour l'empêcher de nuire.

Nous n'avons pas à rechercher les causes diverses d'une situation aussi épouvantable; cette discussion est du domaine des hommes éminents qui ont figuré sur la scène du monde, et qui les trouvent dans le *besoin de justice ou dans le besoin de vengeance, dans l'esprit de liberté ou dans l'esprit de licence et de tyrannie, dans le désir de s'élever ou dans l'envie d'abaisser ce qui est élevé, dans l'amour ardent de la vérité ou dans la témérité présomptueuse de l'intelligence.*

Mais nous pouvons affirmer, de l'avis de tous les penseurs, du consentement uniforme de tous les esprits, de votre aveu, N. T. C. F., que la cause première, incessante et toujours féconde de ces perturbations sociales, c'est, non pas seulement *la diminution des verités religieuses*, comme parle le Prophète: *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Psal.* XI, 2), mais la perte totale du sentiment religieux.

Représentez-vous, N. T.C. F., la religion ayant conservé son empire sur les hommes, son flambeau éclairant encore les consciences, sa divine morale pénétrant encore dans les âmes; ses fêtes sacrées, ses sublimes et ravissants mystères appliquant les esprits et faisant battre les cœurs; et dites s'il y aurait tant de hontes à voiler, tant de forfaits à maudire, tant d'affreux malheurs à redouter et à prévoir encore!!!

C'est la voix de tous les siècles qui proclame la religion comme le seul soutien des empires. Cette voix ne peut être l'écho des préjugés; les préjugés ne sont pas les mêmes chez tous les peuples, ne se retrouvent pas les mêmes chez toutes les nations. *Plutôt*, disait Plutarque, *une cité dans les airs qu'un peuple sans culte et sans autels.* Or, cette religion, quel est son empire, quelle est son autorité tutélaire parmi nous, dans notre diocèse particulièrement; comment pourrait-elle encore protéger et défendre? Elle a des autels sans doute; mais ils sont abandonnés; elle a des temples, mais ils sont déserts; elle a des prédicateurs, mais leurs paroles ne sont pas écoutées.

Tandis que que vos femmes et vos enfants se pressent dans ses sanctuaires, où êtes-vous, N. T. C. F., vous à qui surtout nous adressons cette lettre, chefs de famille, hommes dirigeant l'opinion publique, influents dans nos campagnes, puissants dans nos villes, environnés de la considération de tous, et par vos propriétés, et par vos talents, et par vos services rendus, et par l'intégrité de votre caractère; époux de femmes vraiment chrétiennes, pères d'enfants dont la piété vous charme et ne vous entraîne pas?... Que faites-vous, pour ce qui vous concerne, dans l'intérêt des vérités religieuses?

Pensez-vous qu'il puisse exister une religion sans culte extérieur et public, sans manifestation sensible de la croyance qu'on professe, sans observance des prescriptions qui en sont l'inévitable conséquence?

Pensez-vous que vos exemples soient moins utiles que vos déclamations, et que vous avez fait assez pour votre pays, parce qu'aux jours des périls on vous aura vu quitter vos affaires, prendre vos armes et exposer votre vie pour rétablir, par la force opposée à la violence, le respect dû aux propriétés, la puissance conservatrice des lois?

Non, non, ne vous faites pas illusion; la force peut en imposer aux méchants, l'accord des gens de bien peut déconcerter leurs projets anarchiques; mais ni la force qui comprime, ni le nombre qui intimide, ne peuvent changer les dispositions des cœurs et opérer le retour à l'ordre et à l'union.

Il y a dans ces poitrines ulcérées par la haine un antagonisme profond; il y a peut-être de longues privations, d'anciennes douleurs; il y a une cruelle envie, un désir immense du bien-être de ceux qui possèdent; et la main seule de Dieu peut guérir ces malades en leur appliquant le remède de l'immortalité. En échange des biens qu'ils ambitionnent avec un brutal appétit, il faut leur prouver qu'il y a des biens d'autre nature, qu'ils acquièrent au titre de leurs souffrances. La religion seule peut leur apprendre, non à vous enlever ce qui vous appartient, mais à vous plaindre de ce que vous possédez; seule, elle peut leur faire redouter le malheur des richesses, et leur faire bénir leur état de privation et de détresse; seule, elle peut les adoucir au spec-

tacle de la crèche d'un Dieu fait homme, et leur apprendre à trouver leur sort heureux par la comparaison des souffrances et des douleurs du Calvaire.

Si elle sait faire des pauvres volontaires, si elle sait inspirer le dépouillement spontané des richesses et des splendeurs de l'opulence, elle sait plus encore inspirer la résignation, la soumission aux desseins quelquefois sévères d'une Providence toujours maternelle.

Et vous, par votre désertion de ses sanctuaires, vous ruinez sa puissance et détruisez le sentiment que vous invoquiez comme le seul boulevard de la famille, de la société et des Etats.

Mais laissons de côtés ces grands intérêts; occupons-nous de vous-mêmes par rapport à vous-mêmes. L'inconséquence la plus choquante va ressortir du tableau de votre propre situation; pardonnez à notre zèle de descendre ici dans une sorte d'examen de votre conscience.

N'est-il pas vrai que vous vivez sans culte et sans autels? — Le païen avait ses temples, l'Indien sa pagode, l'homme même du désert ses idoles; mais vous, quelle est votre religion? — Croyez-vous au Dieu des chrétiens? — Quel est-il pour vous? Un philosophe, ou un Dieu fait homme? — L'adorez-vous comme Dieu dans sa crèche, comme Dieu sur sa croix, comme Dieu au sacrifice? — Dans nos mystères, qu'acceptez-vous? Vous n'en savez rien. Vous ne vous en souciez point...

Vous enviez, dites-vous, le bonheur de ceux qui croient; mais vous, vous ne pouvez croire. — Vous ne pouvez croire? Quoi! vous ne pouvez croire à rien? — Ni à l'Evangile, ni aux miracles, ni aux prophéties? A rien? Ni au consentement unanime des peuples, ni à l'éternité des peines et des récompenses? A rien? Ni à l'immortalité réelle de vos âmes, ni à la Providence dont le nom est si souvent sur vos lèvres, dans vos écrits et dans vos discours?

La chose n'est pas possible, N. T. C. F.; non, la chose n'est pas possible... et cependant elle existe.

Oui, il est vrai que vous ne croyez à rien d'une manière ferme, indubitable. Vous doutez, vous niez peut-être...

Ne nous dites pas que vous ne pouvez pas croire; ou permettez que nous vous répondions avec toute la douceur, mais aussi avec toute la fermeté que doivent nous inspirer nos croyances, notre amour pour vous, notre dévouement à votre bonheur.

La foi est un don de Dieu, sans doute; mais ce don, vous l'avez reçu aux eaux régénératrices du baptême; mais ce don n'est pas inamissible, c'est-à-dire, pour être entendu de tous, que ce don peut se perdre, se recouvrer, se perdre encore, s'altérer au moins. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il fallait pour en être totalement frustrés? Avez-vous fait ce qu'il fallait faire pour le reprendre en votre possession?

Supposez, et que cette humble comparaison ne déplaise pas à votre délicatesse et à vos exigences en fait de style relevé et pompeux; supposez qu'un trésor immense vous ait été remis; vous plaindrez-vous légitimement qu'il vous ait été enlevé, si vous l'avez laissé sur les chemins, si vous l'avez révélé à des hommes capables de vous le ravir; vous plaindrez-vous légitimement de ne l'avoir pas retrouvé après l'avoir perdu, si vous ne l'avez point réclamé, si aucune démarche sérieuse n'a été faite par vous auprès des dépositaires du pouvoir, des gardiens de la propriété, auprès des magistrats qui auraient su chercher et découvrir les voleurs?

Franchement, n'est-ce pas là votre conduite à l'égard de la foi? Laissez-nous vous raconter votre histoire; vous vous récrierez, si vous n'y retrouvez pas la sincérité des faits, les souvenirs du passé de votre vie.

Vous fûtes élevés par des parents dont l'existence avait été troublée par les mouvements révolutionnaires de la fin du dernier siècle: pendant dix années la religion avait été exilée de nos cités et de nos campagnes; elle était sans temple, sans culte, sans prêtres et sans pontife; ils attachèrent peu d'importance à vous instruire des dogmes sacrés de la foi, leurs leçons d'ailleurs, eussent eu peut-être peu d'influence sur vous, n'étant point soutenues par les exemples d'une pratique chrétienne. Vos maîtres avaient sucé le lait de l'incrédulité longtemps à la mode; vous les connaissiez hostiles aux convictions religieuses, la religion n'était pour eux et pour vous qu'un exercice de parade. Le grand génie qui présidait aux destinées de la patrie avait relevé les autels et voulait qu'ils eussent des adorateurs; mais il ne pouvait commander aux consciences, votre respect pour la religion fut officiel, peut-être votre mépris pour elle fut-il réel et certain!

Comment pouvait-il en être autrement? La récitation de quelques pages de catéchisme imposée comme tous les autres devoirs de l'enseignement classique, la monotonie de quelques instructions que vous n'écoutiez que par force, l'approche des sacrements prescrite comme une convenance, sans véritable préparation du cœur, sans componction, l'assistance obligée à une messe que vous n'entendiez pas et qui s'écoulait au milieu d'une dissipation enfantine, sinon scandaleuse: voilà, pour les lettrés parmi vous, quels furent les soutiens de leur foi.

La campagne n'avait pas des écoles plus sérieusement chrétiennes que la cité, l'instituteur rural était-il plus religieux que le professeur du lycée? La famille du riche laboureur avait vécu au milieu d'une plus profonde ignorance, mais au sein des mêmes préoccupations que celle du négociant. Le fermier, le financier, l'homme de loi, le soldat retiré dans ses foyers avaient vécu dans la tourmente révolutionnaire et dans une agitation presque fébrile.

Les pieuses exhortations d'un respectable

pasteur de village avaient été écoutées sans suite, sans le soutien que devaient leur prêter les exemples, les discours, les lectures de la maison paternelle. D'ailleurs elles avaient cessé à l'âge où vous auriez pu les raisonner, en faire l'application, en tirer les conséquences. Voilà pour l'homme des champs, quels furent les soutiens de sa foi.

Depuis, quelle étude avez-vous faite des preuves sur lesquelles repose la vérité du christianisme? Nommez-nous les apologistes savants que vous avez consultés, les docteurs éminents que vous avez voulu connaître. Nous, nous vous dirions, si vous le vouliez, les lectures frivoles, impies, corruptrices que vous avez faites, nous vous citerions les auteurs coupables dont vous vous nourrissiez à l'insu de vos maîtres et de vos parents, ou que peut-être des parents et des maîtres aussi aveugles que coupables mettaient entre vos mains.

Vous arriviez à l'âge des passions qui ne veulent plus de frein, qui ne supportent plus le mors, et qui ne parviennent à égarer leur malheureuse victime qu'à la condition de lui faire mépriser la vérité et la vertu; c'est ainsi que vous entrâtes dans le monde.

Pour émousser la pointe du remords, pour s'étourdir sur les conséquences des dogmes de la foi, il faut secouer le flambeau des vérités sévères du christianisme, et le secouer assez pour l'éteindre. Le couronnement obligé du déréglement des mœurs est presque toujours le doute, et peu après l'incrédulité....

Et voilà peut-être la cause de cette absence de foi que nous vous reprochons; vous paraît-elle une très-honorable et très-plausible excuse dans votre indifférence d'aujourd'hui?

Avouez que jamais vous n'avez examiné sérieusement les preuves de la révélation; que vous avez accepté, sur parole, les incertitudes et les dénégations de ceux avec qui vous avez vécu; avouez que vous n'êtes devenus incrédules que par crédulité.

Le moment était venu de prendre position dans la famille et dans la société : durs labeurs, occupations sans relâche, obligations incessantes d'une vocation nouvelle, tourments de l'ambition, inquiétudes de l'avenir, rêves de la fortune : ou, dans une condition plus humble, soucis occasionnés par les charges d'une exploitation ou d'une entreprise difficile, embarras d'affaires, établissement à soutenir, famille à élever ou à produire dans le monde, tout vous absorba au point de vous laisser à peine, pendant plusieurs années, quelques instants pour vos plaisirs..... En prîtes-vous jamais pour penser à votre éternité?

Et cependant n'établissons que des doutes pour répondre à l'état présent de vos esprits.

Si vous aviez une âme, et si cette âme était immortelle; s'il y avait un Dieu vengeur des crimes et rémunérateur des vertus, une incarnation du Verbe; si l'Evangile était son ouvrage; si les préceptes qu'il renferme étaient obligatoires; si l'établissement d'une Eglise infaillible était un fait divin; si Dieu avait par avance sanctionné ses ordonnances, établi des sacrements pour la rémission des péchés : s'il ne voulait pardonner qu'à la condition d'œuvres satisfactoires; s'il existait une menace certaine de mort éternelle contre ceux qui ne recevraient point le pain eucharistique au banquet de la Pâque; s'il y avait condamnation irrémédiable pour l'omission d'un devoir comme pour la perpétration d'un forfait.....

Où pourriez-vous puiser une sécurité raisonnable et consciencieuse?

Et veuillez remarquer, N. T. C. F., que nous n'avons rien affirmé, c'est-à-dire que, dans la seule supposition d'un doute, votre indifférence serait impardonnable et aux yeux de la raison et au point de vue de votre intérêt.

Un doute! — mais un doute, en matière grave, doit être résolu.

Un doute! — mais un doute, quand il est question d'une éternité de supplices, doit être un poids accablant.

Un doute! — mais un doute de cette nature devrait vous déterminer à tous les sacrifices, s'ils étaient nécessaires pour s'en délivrer.

Or, nous donnons le défi à l'homme de bonne foi de sortir jamais du doute, sans un examen sérieux, approfondi; examen, nous l'avons vu, il a fallu en faire l'aveu, examen que vous n'avez jamais fait, ou qui ne fut jamais revêtu des conditions d'attention que vous auriez accordées à une question qui eût intéressé, dans un procès, votre fortune, et votre santé dans une maladie.

Pour se soumettre avec une conviction éclairée au christianisme, il suffit de saisir quelques principes solides et lumineux. Pour douter du christianisme, ou pour le nier de bonne foi et avec une conviction qui rassure et qui persuade, qu'elle immense étude, quelles profondes recherches il faudrait supposer!

Aussi le contraire arrive tous les jours. *Un peu de science fait l'incrédule,* a dit le chancelier Bacon; *beaucoup de savoir fait l'homme religieux.*

« Mais, nous direz-vous, vous vous méprenez sur les causes de notre indifférence. Nous n'avons, grâce au ciel, à gémir sur aucun égarement, et notre insouciance, pour ce que vous appelez des devoirs religieux, ne fut jamais pour nous le résultat d'un calcul intéressé. »

Nous vous croyons volontiers, N. T. C. F. Il est encore dans le monde des cœurs droits, des âmes pures que la contagion n'a pas souillées. Même parmi les personnes qu'on nomme sans religion, il se rencontre des mœurs sans tache, et dans la jeunesse et dans l'âge mûr, et en dehors des liens du mariage, et dans les longues années d'une alliance toujours respectée.

Pour ces personnes si heureusement préservées, vous retrouverez la cause de leur apathie et de leurs doutes, soit dans les pré-

jugés d'une première éducation, où la bonté du naturel compensa l'absence des vérités religieuses, et sembla empêcher qu'on en sentît le besoin pour régler ses mœurs, soit dans des préventions sucées, pour ainsi dire, avec le lait, soit dans le ressentiment de quelque injure de la part d'un membre du clergé, soit dans l'application faite, par un esprit peu éclairé, des désordres ou de la dureté de quelques personnes pieuses, à tout le système religieux, à toute l'économie de la foi chrétienne.

C'est ce qui explique encore ce sophisme si souvent répété et à l'abri duquel tant de gens se cachent pour échapper à la logique pressante de la foi catholique.

« Voyez, disent-ils, ce qui se passe dans le monde et dans la société; lisez l'histoire des peuples et entrez dans l'intérieur des familles. Que produisent les croyances religieuses pour la moralité des nations ou des individus? Quelle influence réelle exercent ces croyances? Aucune. Vous retrouvez partout l'homme avec ses inclinations perverses et avec ses vices.

« L'honneur, la probité, la justice, voilà la véritable religion. »

Soyez juste, il suffira, le reste est inutile.

Or, nous disons que c'est là le plus déplorable des sophismes. En effet, N. T. C. F., pour que ce raisonnement fût concluant, il faudrait montrer des peuples religieux, des familles ou des particuliers vivant sous l'empire des vérités religieuses, plongés dans les déréglements reprochés à ceux qui vivent en dehors de ce salutaire empire. Or, qui ne sait que non-seulement ce n'est pas sous l'influence des vérités religieuses que se commettent les actions coupables et les crimes justement abhorrés, mais encore que de la part ou de ces peuples ou de ces individus, c'est parce que cette influence n'existe pas que les forfaits se commettent. Religieux ou croyants de nom, infidèles et impies de fait, fidèles à de superstitieuses pratiques, mais éloignés de l'esprit qui vivifie; tout entiers à l'exercice de la loi chrétienne, mais ne vivant jamais selon son esprit; honorant la foi du bout des lèvres, mais la rejetant par leurs mauvaises œuvres. *Factis autem negantes.* (*Tit.*, I, 16.)

Demandez-le à tous les hommes sérieux qui ont étudié l'histoire, et ils vous diront, avec le célèbre Montesquieu, ce que c'est qu'une nation sans religion, un prince sans religion, une mère, un fils, un ami sans religion.

Et qui pourra jamais se persuader qu'il y ait un contre-poids aux passions humaines dans ce que les hommes appellent honneur et probité, en dehors des pensées d'une autre vie et des éternelles récompenses promises à l'homme vertueux?

Non, il ne peut suffire d'être juste, ainsi qu'on veut l'entendre. L'homme n'a pas seulement des devoirs à remplir envers ses frères; il est sous l'empire d'un dominateur suprême à qui il doit l'obéissance, la soumission, ses services et son amour.

Non, il ne peut suffire d'être juste, ainsi qu'on veut l'entendre. La créature raisonnable doit à la lumière qu'il plaît à Dieu de lui communiquer, l'adhésion de son esprit; elle doit à son auteur l'accomplissement des obligations qui lui ont été imposées et qui sont devenues la condition de son inépuisable félicité.

Ne vous rejetez pas sur le grand nombre des prévaricateurs; ne vous défendez pas à l'ombre des exemples que vous avez sous les yeux et qui vous entraînent presque malgré vous; ne dites rien de prétendues exigences de position et d'état qui sont inconciliables avec ce que la religion exige et commande impérieusement.

Le nombre des coupables peut effrayer les tribunaux ou les législateurs de la terre, les intimider et quelquefois assurer l'impunité, l'homme cède devant la force ou finit par en être accablé; mais Dieu, Dieu, N. T. C. F., n'est pas sujet à cette fatale impuissance; ses mains sont inévitables, et si le sang qu'il a répandu est plus puissant pour accorder la grâce que la révolte pour exciter sa justice, son sang aussi, quand il est foulé aux pieds par le dédain et par l'indifférence, crie plus fort pour obtenir réparation que les clameurs d'un peuple révolté.

Quant à ces exigences que vous appelez à votre secours, peuvent-elles un moment contre-balancer la stricte obéissance par Dieu commandée?

Les apôtres disaient aux Juifs : Jugez vous-mêmes; à qui doit-on l'obéissance dans le conflit de la volonté humaine et de la volonté divine : Est-ce à Dieu, est-ce aux hommes qu'il faut se soumettre?

Soldat, n'as-tu pas entendu la voix du capitaine? — Il te défend ce que te permet celui qui n'est que son lieutenant. — Tu n'hésites pas!.... La défense est respectée!.... au chef, dis-tu, l'obéissance.

N'est-ce pas là tout le fondement de la discipline militaire, l'ordre admirable qui constitue la puissance de la hiérarchie? Et cet ordre, vous le violez, quand il est question du ridicule conflit établi par votre frère avec la toute-puissante volonté du Créateur et du Maître souverain de l'univers

Veuillez, N. T. C. F., vous rendre compte d'une anarchie semblable dans la conscience et la raison de l'homme, et vous n'hésiterez pas à déclarer que le premier devoir de la créature raisonnable est la soumission aux lois que Dieu lui-même a daigné apporter sur la terre, en prenant notre nature et en se constituant notre législateur, notre modèle et notre sauveur.

Tombons tous à ses genoux et fléchissons sa justice que notre indifférence, notre froideur et nos infidélités ont nécessairement irritée.

Profitons de ces jours de salut, de ces jours d'anxiété, de ces jours de grâces et de rigueurs pour obtenir miséricorde et pardon : *Parce, Domine, parce populo tuo; ne in æternum irascaris nobis.*

Qu'il n'en soit donc pas de ce carême comme des précédents, N. T. C. F.; qu'il ne

s'écoule pas, pour le plus grand nombre, sans fruits de sanctification et sans réforme de nos mœurs.

Puisque vous comprenez tous l'importance de la foi, la nécessité de la foi, le malheur des individus et des peuples qui ont rejeté la foi, faisons-la servir, selon la belle et profonde pensée du prince des apôtres, au salut de nos âmes : *Reportantes finem fidei vestræ, salutem animarum.* (I *Pet.*, I, 9.)

Donné à Evreux, le 5 février 1849.

IX. MANDEMENT

Pour le carême de 1850.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Nos très chers frères, quand on se recueille sérieusement, on est frappé de l'état d'inquiétude et d'alarmes qui agite les plus fermes esprits et les cœurs les moins timides, à la pensée de l'avenir incertain qui pèse sur les destinées de la société

Tous croient voir à l'horison de nouvelles et désastreuses tempêtes ; tous cherchent, sans les apercevoir, les digues capables d'arrêter les torrents qui s'échappent du flanc des montagnes et qui semblent n'attendre qu'un signal pour se précipiter avec fracas sur toute la terre, et n'en plus faire qu'un vaste débris.

Les bruits lointains se rapprochent, la confusion, funeste mais trop fidèle avant-courrière des grandes calamités, se montre partout ; les institutions et les hommes sont sans puissance.

Les institutions !... Le respect des âges, l'expérience des peuples, au lieu de les défendre et de les protéger, ne leur communiquent plus que le triste privilége d'une caducité débile et méprisée. Elles ont vieilli, dès qu'on les proclame ; l'épreuve les tue, et le jour qui les voit naître les voit aussi condamnées sans retour.

Les hommes !... Le caprice qui les élève est remplacé par un autre caprice qui les brise et les précipite du piédestal où ils avaient été portés. L'enthousiasme, qui s'agenouille devant eux, disparaît au moment même où il les préconise. On peut dire qu'ils s'usent plus vite que le manteau qui les couvre, selon la belle parole de nos saints livres (*Psc.* CI, 27) : *Sicut vestimentum veterascent.*

Tout est-il donc perdu sans espoir ? Les peuples de la vieille Europe ont-ils accompli toute leur destinée ? Doivent-ils disparaître dans le tourbillon qui est apporté par le vent du désert ? Où fuir ? Où se cacher ? Comment lutter ? Comment combattre ?

Si c'est la sagesse humaine que vous interrogez, N. T. C. F., vos questions resteront sans réponse ; pour parler le langage de Bossuet : *La sagesse humaine est aux abois, elle est à bout de ressources.* Elle s'agite, elle se défend encore, mais son énergie ressemble à des convulsions. On voit qu'elle gagne du temps, qu'elle ne veut pas périr sous les étreintes qui semblent l'étouffer fatalement. Elle fait appel à tous les sentiments généreux ; elle se cramponne à cet instinct de conservation qui sauva, pendant quelques temps, le Bas-Empire ; semblable aux habitants d'une ville qu'on veut prendre d'assaut, qui barricadent chacune de leurs rues, qui crénellent chacune de leurs maisons, elle défend pied à pied ses positions avancées, elle invoque tous les dévouements, excite les plus mâles courages. Les chefs animent les combattants, les combattants excitent leurs chefs ; mais les yeux mornes, les fronts pâles et abattus indiquent assez d'avance que, sans un secours inattendu, il faudra périr, enseveli sous des monceaux de ruines !

Ce secours inattendu est dans le nom du Seigneur, N. T. C. F. : *Adjutorium nostrum in nomine Domini....* (*Ps.* CXXIII, 8) Notre but, en ouvrant devant vous la sainte carrière quadragésimale, est de vous le montrer, en vous conjurant de faire comme le Prophète, c'est-à-dire d'élever vos regards vers les montagnes saintes de la foi : *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi.* (*Ps.* CXX, 1.)

Puisqu'il n'y a plus d'institutions connues assez fortes, d'hommes assez puissants pour rétablir d'une manière irrésistible le règne de la sécurité, il faut invoquer un secours d'une autre nature, un défenseur invincible que la mort ne puisse abattre et qui ne puisse jamais être enseveli dans ses triomphes.

Ce secours d'une autre nature, c'est une constitution assez large pour protéger tous les droits, pour sauvegarder tous les intérêts, assez haute pour que la main des hommes ne puisse jamais la déchirer... c'est l'Evangile....

Ce défenseur invincible, c'est son divin auteur, l'enfant de la crèche, le héros du Calvaire, le Dieu du Thabor, le rédempteur des captifs, le Sauveur de tous les hommes : *Celui qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles des siècles.* (*Hebr.*, XIII, 8.)

Et remarquez, N. T. C. F., qu'à peu d'exceptions près, tous les hommes intelligents de ce siècle proclament seul puissant et seul fort ce secours qu'ils avaient si longtemps dédaigné. La prévoyance humaine, dont dont nous constations plus haut les inefficaces appuis et la réelle impuissance, désenchantée de ses systèmes conservateurs et de ses plus chères utopies, ne voit plus que cette ressource et le déclare par toutes ses voix.

Naguère encore, ses organes les plus justement célèbres ou méconnaissaient son influence, ou niaient ses bienfaits, ou ne lui accordaient tout au plus qu'une stérile admiration. Ils en appelaient au bon sens des peuples, aux progrès de la civilisation, à la puissance des traités, à la force des armes, à la sagesse des lois, à l'intérêt, à l'honneur, pour maintenir le respect dû à l'autorité, assurer à la propriété ses droits, à la puissance publique son action tutélaire. Disci-

ples d'une prétendue philosophie qui, dans le siècle dernier, s'était déclarée par ses sarcasmes l'ennemie acharnée de toute révélation divine; nourris dans des écoles où la religion et ses mystères n'étaient plus regardés que comme des idées surannées qui avaient fait leur temps et ne pouvaient plus rien pour la conduite et le bonheur des peuples; vous les entendez tous, ou presque tous, dans les assemblées publiques, dans la presse, dans leurs conversations privées, déclarer qu'il *faut encenser ce qu'ils avaient brûlé, et brûler ce qu'ils avaient encensé.*

Et ne vous hâtez pas de les regarder comme des hommes sans consistance, d'habiles hypocrites, de faux convertis; ne vous appliquez pas à mettre, en regard de leurs professions de foi actuelles, leurs funestes enseignements ou leur dédaigneuse indifférence d'autrefois; ils sont les premiers à gémir de leurs égarements, des fausses lueurs qui les ont trompés. Tout est grave dans leur retour; tout est sincère dans leur zèle pour rétablir l'empire du christianisme et en favoriser le développement dans les campagnes et dans les cités, dans le cœur de l'enfance et dans les habitudes de l'homme mûr.

Nous avons dit, dans les habitudes de l'homme mûr; car il n'est plus question de belles théories, d'un respect extérieur de la religion, de pompeuses maximes sur Dieu et sa providence, sur l'âme et son immortalité; on convient qu'il faut en venir à une pratique sérieuse et solennelle, que la foi doit intervenir dans tous les actes de la vie publique des peuples et de la vie privée des individus. La désertion des temples, la profanation des jours consacrés à la prière sont envisagés comme des actes de mauvais citoyens. Les encouragements de l'industrie, comme la puissance de la magistrature, s'abritent dans la pompe des cérémonies augustes de la religion, sous son autorité protectrice.

Voilà pourquoi on met au nombre des questions d'où dépend le salut de la société tout entière, la surveillance des magistrats sur l'enseignement de la jeunesse, sur les doctrines de ses instituteurs et les exemples de pratique religieuse que l'enfance a le besoin et le droit de recevoir de ses maîtres.

A la défiance qu'on avait, il y a à peine quelques années, contre ces institutions modestes qui se consacrent à l'instruction des petits enfants dans nos villes et dans nos villages, a succédé une sainte émulation pour les obtenir et placer sous leur égide la génération qui s'élève au sein des privations et de la misère, ces deux mauvaises conseillères du crime et de la violence.

Ce mouvement se fait ressentir partout d'un bout de la France à l'autre; il inspire les conseils généraux des départements, comme les plus humbles conseils des campagnes.

Notre ville chérie de Louviers, la mère et la nourrice de tant d'ouvriers plus admirables encore par leur résignation dans les jours de détresse que par leur industrie, notre ville de Louviers, épuisée par tant de sacrifices, a trouvé, dans l'inépuisable charité des chefs de ses manufactures, de ses magistrats et des personnes notables qui l'habitent, l'inspiration de donner bientôt aux petits enfants des pauvres, qui jusqu'ici étaient presque totalement privés du bienfait de l'instruction religieuse, ces maîtres incomparables, si admirablement étrangers à tout esprit de parti, si religieusement observateurs du précepte du divin maître ordonnant à ses apôtres de *laisser venir à lui les petits* (*Marc.*, X, 15), et donnant à toute la terre pour signe de sa mission l'*Evangile annoncé aux pauvres.* (*Matth.*, XII, 5.)

Resteriez-vous seuls insensibles à de si graves intérêts, N. T. C. F.? Voudriez-vous que notre diocèse fût à peu près le seul qui ne se dégageât pas des préjugés de l'irréligion, des mauvaises pratiques d'une indifférence si opposée à la sagesse qui vous distingue, quand il est question de vos affaires et de vos entreprises?

Pourquoi ne vous confesserions-nous pas notre profonde humiliation, notre inconsolable douleur au récit que nous font quelques-uns des respectables pasteurs que nous avons préposés au gouvernement de vos paroisses?

Méditez avec calme ce que nous nous croyons obligé de vous révéler, vous pour qui nous écrivons ces lignes empreintes d'une tristesse aussi véritable que l'affection que nous vous portons.

Nous savons qu'il est, parmi les chrétiens confiés à notre sollicitude, des hommes, des pères de famille, considérables par leur position, considérés pour les qualités qui les distinguent, qui vivent sans culte, sans pratique religieuse, qui, par leurs conseils ou par leurs exemples, détournent leurs frères de l'observance des plus indispensables préceptes du christianisme. Nous savons qu'il y a des villages où le saint jour du repos est profané par un travail mercenaire, où nul chef de famille ne paraît au temple, abandonné à quelques enfants en bas âge ou à quelques femmes arrivées au déclin de la vie.

Le jour du dimanche ne diffère en rien des autres jours de la semaine; les temps les plus précieux de l'année n'ont plus rien conservé de la vénération dont les avaient environnés vos pères; les lois de l'abstinence sont méconnues et peut-être bafouées dans l'intérieur de la ferme ou de la chaumière. Les domestiques qui servent ces maîtres, aveuglés sur leurs plus chers intérêts, n'obtiennent ni la permission de se rendre à la célébration des saints mystères, ni la faculté d'obéir aux commandements. La table sainte est déserte, les tribunaux sacrés sont délaissés. L'enfance, au sortir des joies si pures d'une première communion fervente, est initiée au scandale du parjure et de l'apostasie.

La religion n'est plus, dans ces malheureuses paroisses, qu'une amère dérision, qu'une superstition honteuse et dégradante.

Grâces en soient rendues à la divine miséricorde, il est des exceptions heureuses : l'impiété n'a pas glacé tous les cœurs, il est des contrées où nous recueillons encore de douces consolations, où la vérité religieuse a conservé son empire bienfaisant et sa maternelle domination.

Pourquoi voudriez-vous donc périr, frères bien-aimés? Il est peut-être temps encore de conjurer les malheurs qui nous menacent; les pierres de l'édifice sont dispersées sans doute, mais ne sont pas toutes broyées sous les roues du char funèbre de l'indifférence et de l'incrédulité; on peut les réunir encore, les coordonner entre elles, retrouver le ciment indestructible qui les liait si admirablement, pour le bonheur des peuples, à la pierre angulaire qui peut seule en assurer l'immortelle durée : *Cette pierre angulaire, c'est Jésus-Christ.* (I *Cor.*, X, 4.)

Elle brise ceux qui la repoussent; ils tombent frappés par elle au fond des plus affreux abîmes : *Leurs lumières naturelles les abandonnent;* on les dirait possédés par un esprit de vertige, quand ils veulent élever leurs pensées au-dessus des choses purement matérielles, s'occuper de l'humanité, ou donner une base solide qui assure l'existence des sociétés si terriblement ébranlées.

L'expérience peut tenir ici lieu des enseignements de la foi; l'histoire confirme la vérité des évangiles et les siècles se sont chargés de vérifier la célèbre prophétie rencontrée dans le temple de Jérusalem : Il est posé pour être un sujet de ruine et de résurrection : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem.* Il sera un signe perpétuel de contradiction : *Et in signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.)

Dieu sait, N. T. C. F., à quel prix nous voudrions acheter pour vous le bonheur de le connaître, de l'adorer et de profiter pour la rédemption éternelle de vos âmes, de sa doctrine, de son sang et de sa mort!!!

Car, laissez-nous vous le demander : Qu'est-ce que Jésus-Christ, pour un grand nombre d'hommes? est-ce un infâme imposteur? est-ce un politique habile? est-ce le plus sublime des moralistes? est-ce le plus sage des législateurs? est-ce l'envoyé de Dieu? est-ce Dieu en personne?

Tous ces jugements ont été portés sur lui; quel est le vôtre? En lisant ou en entendant lire cette lettre pastorale, veuillez vous le demander à vous-mêmes...

Jamais question ne fut plus importante. Heureusement que sans exagération on peut ajouter : jamais question ne fut plus facile à résoudre.

« Du point de vue même de la philosophie, a dit un célèbre publiciste, le plus grand de tous les faits historiques est le christianisme, et son centre est la personne du Christ, du Christ tel que l'Evangile nous l'a représenté (53). »

Douter de l'existence et des faits principaux de Socrate serait folie; « les faits de Socrate dont personne ne doute, a dit J.-J. Rousseau (54), sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Tous les grands hommes dont la mémoire est venue jusqu'à nous sont tombés dans la nuit des tombeaux, ils n'excitent ni amour, ni haine, ils n'exercent aucune influence sur les générations qui ne les ont pas connus; ils ont fait un grand fracas, ils ont rempli de vastes espaces; mais un jour est venu qui a mis fin à leur puissance et à leur crédit. Deux mots posés sur un sépulcre ont suffit pour rendre presque nul leur souvenir : *Hic jacet!!!*

Les marbres qui les ont recouverts sont moins froids que les esprits qui les avaient admirés. Leur règne, dit l'Esprit-Saint, a passé avec le bruit qu'ils avaient fait : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Ps.* IX, 8.)

En est-il ainsi de Jésus-Christ? Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis qu'il a disparu, après s'être montré trente-trois ans à la terre, et ne peut-on pas dire qu'il existe encore, qu'il occupe la scène de ce monde, et qu'il y dirige tout? N'est-il pas encore, à l'heure qu'il est, l'objet de beaucoup de haines, de beaucoup de dévouements et d'amour? Tout ce qui se fait, ne se fait-il pas pour ou contre lui?

Ne serait-il donc qu'un simple mortel, celui qui tient les destinées du monde entre ses mains et pour qui des millions d'hommes seraient encore prêts, comme dans les premiers jours, à donner leur sang et leur vie?

Ne serait-il pas au moins le plus sage des législateurs, le plus grand bienfaiteur de l'humanité?

Non, non, N. T. C. F., un tel pouvoir, une prééminence comme celle de Jésus-Christ ne peut appartenir à une créature, si parfaite qu'on la suppose.

La création du monde exigeait la puissance infinie; sa conservation, ses progrès, sa direction, ses lumières réclament, à des titres divers, mais avec autant d'empire, la sagesse éternelle, la direction du Dieu qui a fait sortir l'univers du néant.

Et d'ailleurs, prenons-y garde, fidèles, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il ne faut pas songer à trouver en lui un autre personnage que celui d'un imposteur et d'un blasphémateur infâme, digne du mépris et de l'exécration de tous les siècles.

Le Fils de Marie, le dernier des hommes, ou le Dieu fort et puissant il n'y a pas de milieu possible. Son ouvrage, une œuvre toute divine; son Evangile, la parole même de Dieu; ou sa religion, objet de la haine la plus légitime, et son histoire, le plus impie de tous les livres: il faut nécessairement choisir.

(53) *Revue de Berlin*, 1er mai 1842.

(54) *Emile*, liv. IV.

Cette alternative, dira l'incrédulité, n'est pas nécessaire : l'Evangile sera toujours le livre le plus admirable de la terre, le code de morale le plus inimitable, quoique son héros ne soit pas Dieu. Inspiré par la Divinité, conduit par son esprit, il a pu être l'instrument dont elle s'est servie pour dissiper les ténèbres dans lesquelles était enveloppée la race humaine. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas lui communiquer sa sagesse ? La nature, selon la Bible, obéissait à Moïse et à Elie; pourquoi n'aurait-elle pas obéi au sage Nazaréen ?

Numa Pompilius, Lycurgue, Solon, Socrate et Platon ont accompli leur mission de civilisation, et ils n'étaient que des hommes ; Jésus accomplit la sienne, plus étendue, plus parfaite, plus admirable, plus féconde mille fois sans doute. Ces grands hommes ont civilisé quelques peuples ; Jésus civilise l'univers. Que toute tête le salue, mais qu'aucun genou ne fléchisse; il est le plus grand et il fut le plus vertueux des hommes; c'est assez pour sa gloire, c'est assez pour justifier nos respects et notre reconnaissance.

Vous vous trompez, devons-nous lui répondre ; l'alternative devant laquelle vous reculez avec tant de raison est inévitable. Les comparaisons que vous faites sont inadmissibles

Les prodiges auxquels vous faites allusion et sur lesquels, nous, nous n'avons aucun doute, ont été opérés par Moïse et par Elie ; mais ils se proclamaient les indignes instruments de la divinité. Numa, Lycurgue, Solon et les autres ne se présentaient pas comme des dieux ; rien dans leur vie n'était capable de tromper les peuples sur leur origine et sur leur nature. Or, il n'en est pas ainsi du Législateur des chrétiens. Il s'appelle *Christ, Fils du Dieu vivant ;* il se nomme *la vérité, le principe, la lumière du monde, la vie éternelle.* Il déclare qu'il est *le Sauveur du genre humain;* il se laisse adorer, reconnaître pour *le Seigneur vrai Dieu.*

Et non-seulement il se donne tous ces titres, mais il en exerce les prérogatives, il en revendique les honneurs ; enfin, pour parler comme le plus éloquent de ses apôtres, *il ne croit pas faire un larcin, en se posant comme égal à Dieu : « Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. »* (*Philip.*, II, 6.)

Ou il dit vrai, ou il dit faux : s'il dit vrai, il est Dieu ; s'il dit faux, il faut le déclarer ou fou, ou imposteur.

Et ce n'est pas seulement quand il enseigne le peuple qu'il tient un pareil langage ; c'est dans toutes les circonstances de sa vie; c'est au moment même de son glorieux trépas.

Ses ennemis ne se trompent pas sur le sens rigoureux de sa doctrine.

Rappelez-vous la scène hideuse de sa condamnation à mort. Il était traduit devant le grand prêtre ; la foule l'accusait de s'être arrogé une puissance toute divine : *Jésus se taisait.* (*Matth.*, XXVI, 63.) *Alors le grand prêtre lui dit : Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Jésus lui répond :* Vous l'avez dit. *Et le grand prêtre, de déchirer ses vêtements et de dire : Il a blasphémé.... Vous venez d'entendre le blasphème. Que vous en semble?... Et ils répondent : Il a mérité la mort; et ils lui crachaient au visage.* Eh bien ! fidèles, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le grand prêtre a raison de le traiter de blasphémateur, et Jésus a mérité le supplice infligé par la loi aux blasphémateurs

Cette situation de notre immortel Pontife n'a pas changé; l'opinion qui voudrait le reconnaître comme un sage est insoutenable, elle est assez moderne et n'a été inventée que pour le besoin de la cause, comme disent les jurisconsultes. Aussi n'en trouvons-nous la trace nulle part dans l'antiquité, selon la remarque du plus grand homme dont s'honore la magistrature française (55).

« La famille de Jésus-Christ déclare qu'il a perdu l'esprit, que c'est un insensé.

« La Synagogue le regarde comme un imposteur.

« Ses apôtres le proclament comme le Fils de Dieu.

« Les deux premiers jugements sont faux ; donc le troisième est véritable. »

Les preuves ne manqueront pas à cette rigoureuse conséquence : Dieu les a faites plus claires que le soleil.

Le seul embarras ici est dans les richesses du choix qu'il faut en faire. Le grand Paul les a toutes réunies dans ces trois mots : *Il était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles : « Christus heri, hodie ; ipse et in sæcula. »* (*Heb.*, XIII, 8.)

Il était hier : c'est-à-dire, il existait avant de paraître au milieu des hommes ; c'est lui qui le déclare, quand il annonce qu'*il est avant qu'Abraham fût au monde.* (*Joan.*, VIII, 58.) Il est annoncé à Adam, révélé à Jacob, manifesté à tous les patriarches ; c'est lui qui inspire les prophètes ; c'est lui qui est figuré dans tous les sacrifices, son histoire est écrite bien avant sa venue ; tous les traits de sa vie sont esquissés avec une telle fidélité de ressemblance, que ses historiens ne sont pas plus précis que ses prophètes. Voyez dans Melchisédech son sacerdoce, dans Abraham sa dignité de chef, dans Isaac son immolation, dans Job et dans David ses persécutions et ses souffrances, dans Salomon sa sagesse, et plus haut dans Moïse sa qualité de médiateur et de législateur.

Il était hier : car les oracles des païens s'accordent avec les saints livres dans une commune espérance et forment avec eux le plus prodigieux concert.

Socrate, Platon, Tacite, Suétone, Virgile et Cicéron, aussi bien que Plutarque, attestent l'inquiétude et l'attente de toutes les nations.

(55) D'Aguesseau, tom. XV de ses Œuvres.

Les événements eux-mêmes se disposent pour sa venue. « Tout cède, «dit Bossuet,» à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes, l'Egypte devient une province romaine, Cléopâtre qui désespère de la pouvoir conserver se tue elle-même après Antoine. Rome tend les bras à César qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés; l'Ethiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains; les Indes rechrechent son alliance, ses armes se font sentir aux Rhètes et aux Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la Pannonie le reconnaît, la Germanie le redoute et le Veser reçoit ses lois. Victorieux par terre et par mer, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit en paix sous sa puissance...... et Jésus-Christ vient au monde (56). »

Avouez, fidèles, que si tous ces traits doivent se rapporter à un simple mortel, il serait difficile de s'en représenter un plus grand concours pour annoncer un Dieu. Aussi, et c'est par là que nous voulons terminer cette lettre pastorale, peut-être déjà trop longue pour l'attention de ceux qui doivent en supporter la lecture, aussi dans les mystères de sa vie et de sa mort, comme dans l'étendue de l'empire qu'il exerce sur toute intelligence, *hodie et in secula*, le Sauveur Jésus se montre-t-il le modèle le plus achevé de toute perfection et de toute grandeur, ce qui fait dire au patriarche de l'incrédulité : *Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu* (57).

Oui, il est Dieu ; et s'il ne l'était pas, non-seulement il faudrait maudire sa mémoire, mais il faudrait anéantir l'idée même de la divinité; car elle ne se représente à nos âmes que revêtue de puissance, de sagesse et d'amour, et cependant elle n'aurait aucun de ces caractères. Elle serait impuissante, perverse ou insensée.

Ce raisonnement est facile à saisir : il est le dernier mot de l'humanité à l'égard de Dieu et de Jésus-Christ (58).

Le prodige de son influence persévérante sur tous les peuples, sur leurs gouvernements et sur leurs lois, les miracles de sa vie, la perfection de son Evangile, les oracles des quarante siècles qui l'ont précédé sont des faits en dehors de toute contestation, aussi bien que la certitude de son passage sur la terre; or, si Dieu a donné à un homme ce cortége de vertus, cette auréole de gloire, cette prééminence, cette autorité sur tous les siècles, lorsque cet homme se prétendait l'égal de Dieu : *Mon père et moi nous ne sommes qu'un* (*Joan.*, X, 30); lorsque cet homme s'attribuait une puissance en tout semblable à la puissance de Dieu, évidemment ou Dieu n'a pu arrêter cet excès d'orgueil, ou il s'est plu à voir une idolâtrie aussi monstrueuse qu'universelle remplacer l'idolâtrie des anciens jours, ou il s'est fait un plaisir malin de confondre la raison humaine en conspirant lui-même à lui ôter tous les moyens de connaître jamais aucune vérité historique ou morale, et d'appliquer jamais utilement les règles d'une critique sévère et éclairée; or, dans cette supposition qui est le plus horrible de tous les blasphèmes, il n'y a en Dieu ni puissance, ni sagesse, ni amour; donc il n'y a pas de Dieu. Donc refuser de reconnaître Jésus-Christ comme Dieu, c'est se précipiter dans le gouffre de l'athéisme. Qui ne reculerait épouvanté devant de si épouvantables conséquences!!!

.. Mais, N. T. C. F., si Jésus-Christ est Dieu, comme il est impossible d'en douter, où est le culte que vous lui rendez? où est l'obéissance que vous lui devez? quels sont vos actes de reconnaissance, d'amour et d'adoration envers lui?

S'il est Dieu, il est présent aux divins tabernacles et il ordonne que vous vous nourrissiez au moins à Pâques de sa chair divine et de son précieux sang. S'il est Dieu, il vous menace d'être un jour un juge sévère de toutes vos iniquités, si vous ne vous repentez de vos fautes, et si vous ne venez en faire l'humble aveu aux pieds de ses ministres. S'il est Dieu, il veut que vous respectiez le saint jour du dimanche et que vous cessiez, par ses ordres, tout travail mercenaire; il veut que vous vous renonciez vous-mêmes, c'est-à-dire que vous dépouilliez tout orgueil, toute enflure de l'esprit et du cœur; il veut que vous vous aimiez les uns les autres, que vous vous supportiez, que vous pardonniez à vos ennemis et que vous ayez soin des pauvres qui sont vos frères et qui sont aussi ses enfants... C'est à ce signe qu'il reconnaîtra que vous êtes ses disciples; c'est la condition qu'il pose à l'éternelle félicité qu'il vous a méritée par son sang.

Rendez-vous dignes, pendant cette sainte quarantaine, d'entendre un jour ces ineffables paroles : *Venez, les bénis de mon père, prenez possession du royaume éternel.* (*Matth.*, XXV, 34.) Ainsi soit-il.

X. LETTRE PASTORALE

A l'occasion du jubilé de 1851.

DU MOUVEMENT RELIGIEUX QUI S'OPÈRE DANS LE MONDE CATHOLIQUE, ET INVITATION A Y PRENDRE PART.

Le peu de mots que nous vous adressions, nos très-chers frères, pendant notre séjour dans la grande cité chrétienne, ne pouvait suffire à notre dévouement pour vos intérêts éternels, aux besoins de vos âmes et à l'im-

(56) *Discours sur l'histoire universelle.*
(57) *Emile*, de J.-J. Rousseau.
(58) Lire pour le développement de cette vérité, le sermon de Massillon pour le jour de la Circoncision.

portance des jours sacrés que nous vous annoncions.

Nous voudrions, maintenant que nous sommes de retour auprès de vous, vous parler à tous, vous convaincre tous, et faire passer dans vos cœurs les impressions profondes que ressent le nôtre au nom seul de *jubilé:* impressions de douce espérance, impressions de terreurs involontaires. Veuillez vous appliquer à nous suivre dans le développement de cette lettre ; si Dieu daigne la bénir, tous nos vœux seront accomplis ; notre joie sera parfaite et surabondante.

N. T. C. F., le caractère particulier de notre siècle, ou si vous l'aimez mieux, de cette partie du siècle dans laquelle nous vivons est incontestablement le retour public, universel, aux idées religieuses, et la manifestation d'un grand respect pour tout ce qui appartient à la dignité et à la majesté du culte des ancêtres.

Il s'est fait une réaction complète, absolue, contre le mouvement fébrile qui pendant toute la durée du siècle dernier avait emporté les esprits vers le doute d'abord, et ensuite vers l'incrédulité, et même vers la plus audacieuse et la plus cynique impiété.

Est-ce parce que l'on a vu que tout croulait sur la terre au même moment où l'on niait superbement toute influence dans le ciel?

Comment le dégoût des prétendues doctrines philosophiques a-t-il remplacé l'engouement avec lequel on s'y était précipité? On ne saurait vraiment l'expliquer. La lumière s'est faite, les yeux malades qu'elle blessait l'ont recherchée, ou plutôt lui ont permis de les inonder de clartés L'irréligion avait été une mode, une sorte de bon ton et de belles manières ; par là, on se distinguait de la multitude qui croyait et pratiquait des devoirs ; mais quand tout le monde, le peuple, l'enfant et l'habitant du village, pervertis par de hideux scandales, se furent affublés des mêmes livrées et eurent mis leur honneur à blasphémer Dieu, leur gloire à se parer des lambeaux d'un athéisme déhonté qui était venu de la cité au hameau, du château à la chaumière, on a compris que l'on s'était trompé, qu'il y avait des vérités éternelles, des règles de conservation sociale que l'on ne foulait pas impunément aux pieds; une lueur rougeâtre s'est avancée, éclairant tout à la fois des ruines amoncelées, des volcans entr'ouverts, et aussi des principes sacrés qui se trouvaient encore debout malgré les efforts et les outrages des hommes. Encore une fois, comment s'est fait ce changement? Nul ne saurait ni l'expliquer ni le révoquer en doute: toujours est-il qu'il faut maintenant descendre jusqu'aux êtres dégradés par le vice ou repoussés par la société, pour saisir le bourdonnement des murmures du blasphémateur, et que l'ignorance la plus grossière et la plus brutale a seule conservé le monopole du sarcasme, de l'insulte et de la dérision quand il s'agit des croyances aux mystères sacrés de la foi.

Il y a plus : le respect humain qui naguère encore courbait trop souvent le front de l'homme religieux sous la faux de l'opinion publiquement irréligieuse et l'empêchait de se montrer ce qu'il était réellement, fidèle observateur des pratiques de sa religion : ce même respect humain semble avoir changé sa mission ; c'est lui maintenant qui fait plier l'homme irréligieux sous le joug des vérités religieuses ; on l'entend les exalter dans un magnifique langage, les proclamer comme le seul boulevard des sociétés, comme le seul gage de sécurité pour les familles et de bonheur pour les individus. La religion n'a ni assez d'organes, ni assez de ministres, ni assez de temples, ni assez d'autorité, ni assez d'influence.

Vous nous croirez, N. T. C. F., quand nous vous donnerons l'assurance que ce n'est pas dans quelques contrées de la France ou de l'Europe que ces faits sont observés et constatés, mais partout, chez tous les peuples, dans les grandes cités comme au milieu des paisibles habitants de la montagne ou de la vallée. Partout le même retour, les mêmes expressions de vénération, les mêmes louanges pour la vérité religieuse ; vénération quelquefois poussée jusqu'à un véritable fanatisme, jusqu'à une crédulité qui admet sans examen tout ce qui a l'apparence d'un fait miraculeux, crédulité condamnable sans doute, mais qui est la conséquence de l'horreur conçue pour l'impiété des jours précédents.

Notre pays d'Evreux, N. T. C. F., ferait-il seul exception dans ce retour universel ! Votre évêque serait-il le seul de la chrétienté qui ne verrait pas revenir en foule à la vérité religieuse les chrétiens confiés à sa sollicitude !

Il y a quelques années, nous vous citions les départements voisins ; notre visite à nos vénérables collègues de Coutances et de Bayeux nous avait donné l'occasion d'admirer l'empire que la religion avait conservé sur les esprits et les cœurs des habitants de ces riches contrées ; leur respect pour la sanctification du dimanche prouvé par la cessation absolue de tous les travaux et par la fréquentation des temples qui ne peuvent suffire à contenir la foule qui s'y précipite ; la sincérité de leur foi qui les faisait accourir, dans les solennités saintes, aux tribunaux sacrés et au banquet divin. Aujourd'hui, nous pouvons vous citer d'autres peuples, d'autres climats. Nous avons visité l'Italie tout entière, Rome, Florence, Bologne, Venise, Milan, Novarre et Turin ; en France, Lyon, Vienne et Marseille ; les habitants de ces grandes cités, les habitants de leurs campagnes, partout remplissent les temples, participent aux sacrements adorables avec un ensemble et une ferveur dont il est impossible de retracer une image parfaite autrement qu'en vous rappelant le spectacle que présente chez nous la solennité de la première communion ou de la confirmation de vos chers enfants.

Mais, chez eux, ce n'est pas seulement aux

jours de dimanche et fête, c'est dans la semaine, lorsqu'aucun précepte ne les appelle au pied des saints autels, c'est au salut solennel de chaque soir, c'est sous l'empire de l'harmonie céleste et quotidienne des litanies de la Reine des anges; c'était pour assister à la messe d'un pontife qui leur était inconnu et que seulement on leur avait annoncé, que nous trouvions les églises entièrement remplies ; et l'on n'y rencontrait pas seulement des pieuses mères, des jeunes filles et des petits enfants (seuls adorateurs dans nos temples) qui inondaient les portiques, c'étaient les vieillards, les magistrats, les jeunes hommes... A Venise, par exemple, dans cette cité qui venait, comme Milan, d'être le théâtre de ces luttes politiques dont les détails vous sont connus, sous les voûtes sacrées de la vieille église de Saint-Marc, sous ces lambris tout d'or, sur cette mosaïque antique qui sert de pavé à toute cette patriarcale basilique, chaque jour le nombre des hommes surpassait celui des femmes de plus de moitié, et le saint cardinal, leur évêque, nous disait qu'au jubilé qui venait de se terminer, on avait remarqué beaucoup plus d'hommes que de femmes, et au tribunal de la pénitence et au banquet eucharistique.

Les esprits sérieux qui liront cette lettre devront être frappés comme nous des faits que nous attestons. A la suite de tant de divisions intestines, de tant de combats, au sein même des horreurs de la guerre civile qui a ensanglanté la péninsule, retrouver ce respect de la religion, ce zèle pour les pratiques de la foi, n'est-ce pas constater un magnifique triomphe de la vérité religieuse, n'est-ce pas fournir une preuve éclatante de sa domination sur toutes les intelligences et sur tous les cœurs ?

Nous rentrions en France, et l'Isère et le Rhône n'avaient pas à rougir de la comparaison que nous voulions établir pour vous rendre un compte exact. Là aussi, les chefs de famille, les maîtres, les magistrats, les jeunes gens comme les vieillards; avaient foulé aux pieds, à l'occasion du jubilé, le respect humain, et avaient surpassé par leur zèle religieux leurs compagnes, leurs filles ou leurs mères.

Ce jubilé, nous vous l'annonçons pour la seconde fois : il est ouvert pour vous; ils passeront bien vite, ils passeront pour ne plus revenir, ces jours de la grâce et de la miséricorde, ces jours du grand pardon. Les laisserez-vous s'écouler sans qu'ils vous apportent la rémission, le bonheur et la paix ?

C'est le sang de Jésus-Christ qui coule pour le salut de nos âmes, non plus goutte à goutte, mais comme les eaux d'un torrent qui emporte avec lui toutes les souillures, tous les restes du péché.

Il suffit de se présenter avec l'aveu sincère de ses faiblesses, de ses erreurs et même de ses crimes ; les règles ordinaires pour le pardon des offenses, semblent n'être plus observées... Une seule demande : Mon fils, ma fille, *voulez-vous être guéri?* (*Joan.*, V, 6.) un seul cri : *Mon père, j'ai péché* (*Luc.*, XV, 18.) ; une seule réponse : *Ayez confiance, vos péchés sont remis* (*Matth.*, IX, 2.), *allez et ne péchez plus.* (*Joan.*, VIII, 11.)

Pasteurs des âmes, comprenez bien votre ministère dans ces saints jours. Ouvrez à deux battants les portes du ciel aux pécheurs qui viendront, le repentir au cœur, vous demander la grâce et la rémission.... Ne mesurez ni le temps, ni la multitude, ni même l'énormité des délits. Croyez à la repentance, fiez-vous aux promesses, agitez l'eau ; vous êtes l'ange, la guérison est certaine pour les paralytiques de trente ans et plus.

O vous qui, depuis votre première enfance, n'êtes plus venus à ces eaux salutaires, qui vous êtes contentés d'y conduire vos enfants, vos domestiques, la compagne de votre vie, ne restez pas en dehors de ce grand pardon, réconciliez-vous avec Dieu, rejetez loin de vous vos prévarications anciennes.

Si vous repoussiez ces moyens de salut, N. T. C. F., que deviendriez-vous, quel moyen de retour pourriez-vous attendre et espérer plus tard ? Serait-ce plus de facilités, aurez-vous plus d'instructions, plus de saints exemples?

Les conditions vous paraîtraient-elles trop sévères : se prosterner trois fois devant les saints autels d'un temple que vous chérissez, y invoquer cinq fois votre Père qui est aux cieux, y conjurer la sainte vierge Marie d'être pour vous le refuge des pécheurs, retarder une fois l'heure de votre repas du matin, donner à Jésus-Christ une obole, déposer le fardeau de vos iniquités dans une confession sincère, et recevoir le gage du pardon dans la communion du corps et du sang du Sauveur. Osez soutenir que la religion met à un prix trop élevé le bonheur de rentrer dans votre héritage et de redevenir, comme au moment du baptême, l'enfant bien-aimé de Dieu !

Nous lisons au *Livre des Rois* un fait historique qui s'applique merveilleusement à la circonstance du jubilé : laissez-nous vous le raconter avec toute la naïveté du texte sacré :

« Un homme, appelé Naaman, général en chef de l'armée du roi de Syrie, était atteint d'une maladie affreuse : il était lépreux. Sa femme lui persuada, par les conseils d'une jeune esclave qui était à son service, d'avoir recours, pour sa guérison, à un prophète du vrai Dieu qui habitait dans le royaume d'Israël. Muni des lettres de son roi, Naaman se rend auprès d'Elisée. L'homme de Dieu se contente de lui envoyer une personne qui lui dit : Allez, général, vous laver sept fois dans le Jourdain, et votre chair sera guérie, et la lèpre disparaîtra. Naaman, irrité d'une telle prescription, veut se retirer. Quoi, dit-il, ce prophète ne m'a pas même touché, est-ce qu'à Damas l'Abana et le Pharphar, ces fleuves magnifiques, n'ont pas des eaux plus bienfaisantes que tous les fleuves d'Israël? et il s'en allait plein d'in-

dignation; mais ses serviteurs lui dirent : « Prince, quand le Prophète vous aurait « ordonné quelque chose de bien difficile, « vous auriez dû néanmoins le faire : com- « bien donc lui devez-vous une plus par- « faite obéissance lorsque son commande- « ment doit vous coûter si peu ! » Il suivit ce conseil, abaissa son orgueil, se précipita sept fois dans le Jourdain et sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il fut guéri. » (IV *Reg.*, V.)

Que cette histoire devienne la vôtre, N. T. C. F. Vous aussi, apprenez comme Naaman, que Dieu vous a conservé ses prophètes, et que pour vous il y a dans le Père, miséricorde, et dans Jésus-Christ, son Fils, une rédemption abondante : *Apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.* (*Psal.* CXXIX, 7.)

Comparez le travail et le salaire, la grièveté des torts et la sévérité de l'expiation, et prononcez !

Le ciel, la paix avec Dieu, la joie de vos familles en échange de pareilles œuvres ! est-il possible d'hésiter un moment sans être frappé de folie, ou au moins d'insensibilité ?

Si, pour acquérir la plus modeste aisance ou accroître une fortune déjà considérable, si pour obtenir le plus faible avancement dans la carrière que vous parcourez, si pour recouvrer une santé compromise il ne fallait que se soumettre à de tels sacrifices, citez un homme sensé qui balançât jamais à les accepter avec autant d'empressement que de reconnaissance.

Et dans cette supposition, le grand Apôtre signale une énorme différence en l'appliquant à un seul genre de succès. Quand la lice est ouverte, dit-il dans sa première épître aux Corinthiens, tous les athlètes se précipitent pour arriver au terme de la carrière ; ils savent cependant qu'un seul d'entre eux remportera la victoire. Tous à l'envi se privent de ce qui pourrait retarder leur course ou diminuer leur force et leur ardeur, et ils n'ont à espérer qu'une vaine récompense, et ils n'ont à attendre, pour prix de leurs efforts, qu'une couronne qui s'est déjà flétrie sous la main de celui qui l'avait tressée ! Et nous, nous avons, par la promesse infaillible du Dieu sauveur, la certitude du triomphe et des palmes immortelles !

Mais peut-être, car il faut répondre à de superbes dédains, peut-être la facilité même des conditions vous scandalise. Peut-être trouvez-vous qu'il est impossible que Dieu abandonne aussi aisément les droits sacrés de son inexorable justice.

Il y a encore, N. T. C. F., même sous la loi de grâce et d'amour, des Pharisiens qui ne veulent pas croire au pardon des péchés, qui se formalisent des larmes et des parfums de Madeleine, aussi bien que du festin préparé à l'occasion du retour de l'enfant prodigue.

Nous dirons à ces esprits chagrins : Ne repoussez pas *la charité de Jésus-Christ qui vous presse : parce que Dieu est bon, faut-il que votre œil soit mauvais ? Est-ce que Dieu n'est pas le maître* de ses dons ? Avez-vous le droit de donner des bornes et de poser des limites à sa clémence et à sa libéralité ? Ou bien croiriez-vous qu'il y eût quelque mérite dans vos œuvres, quelque valeur dans vos pénitences et dans vos expiations, si vous les séparez des mérites du sang et de la mort de l'*Agneau sans tache qui efface les péchés du monde ?*

Sans lui, votre or n'est qu'une paille légère que le vent emporte ou que dévorent les flammes ; le verre d'eau froide béni par lui vaut plus que tous les trésors versés sans lui dans le sein des pauvres.

Appliquez ces vérités incontestables à la doctrine des indulgences, à la puissance du Jubilé, et vous comprendrez d'où prennent leur efficacité les œuvres que l'Eglise prescrit et auxquelles elle attache, par le pouvoir qu'elle en a reçu, la rémission des peines temporelles dues à nos offenses déjà pardonnées ; ayez confiance dans son discernement et dans sa sagesse ; reposez-vous sur elle, quand il s'agira de la gloire de Dieu ; votre soumission vaudra plus que vos sacrifices, d'après l'oracle de l'Esprit-Saint lui-même : *Melior est obedientia quam victimæ.* (*I Reg.*, XV, 22.)

Soyez *vraiment contrits, sincèrement pénitents*, et vous éprouverez combien est bon le Dieu que nous adorons, pour ceux qui ont le cœur droit : *Quam bonus Deus Israel his qui recto sunt corde.* (*Psal.* LXXII, 1.) Telles sont, fidèles et très-chers frères, nos douces espérances...

I. Vous parlerons-nous de nos terreurs involontaires ? Elles sont de plusieurs sortes. Partagez-les avec nous pour ne pas les exciter, mais pour les détruire et les changer en suaves consolations.

Il est une mesure de grâces qui, une fois comblée, devient une mesure d'abandon de la part de Dieu. C'est la menace des prophètes, c'est le langage de Dieu même. Négliger les moyens de salut, c'est les mépriser ; et les mépriser, c'est mépriser, c'est fouler aux pieds le sang du Nouveau Testament, c'est s'exposer à une perte inévitable : *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem.* (*Heb.*, II, 3.)

Ne serait-ce pas là le sort de ceux d'entre vous, N. T. C. F., qui laisseraient passer ce temps de grâce et de salut sans se présenter à la piscine de Siloé ? Quand reviendrez-vous à Dieu, si vous n'y revenez dans cette solennelle occurrence ? Ah ! nous vous en conjurons, prenez garde ! Voici ce que dit le Seigneur : *J'ai voulu guérir Babylone, j'ai pris un soin extraordinaire pour lui rendre la santé qu'elle avait perdue*, elle a repoussé mes soins ; je suis décidé à *l'abandonner : Curavimus Babylonem et non est sanata ; derelinquamus eam.* (*Jer.*, LI, 9.)

II.

On vit au milieu de mille inquiétudes sur l'avenir qui nous menace, on n'entend parler de tous côtés que de malheurs à redou-

ter pour la société ; les plus habiles se troublent, les plus fortes têtes se déconcertent ; on proclame que le salut ne peut venir du côté des hommes, que Dieu seul peut nous sauver, et l'on pourrait sans crime ne faire aucun effort pour obtenir, en faveur de sa famille et de son pays, le secours divin qu'on implore, ou l'on pourrait sans folie penser qu'on méritera ce secours en continuant à vivre sans culte et sans pratique des devoirs que Dieu impose, en négligeant volontairement les moyens qu'il nous offre de l'apaiser! Dans les circonstances où nous sommes, ne pas désirer devenir un chrétien sincère et fidèle, n'est-ce pas cesser d'être un bon citoyen, un bon père, un bon fils, un bon époux?

Ah! frères bien-aimés, ne méritez pas ce reproche! ne vous exposez pas à de cruels et trop tardifs remords! Ne différez pas à revenir au Seigneur; n'endurcissez pas votre cœur; répondez à la voix de votre conscience; ne vous contentez pas d'applaudir au bien dans les autres; faites de dignes fruits de pénitence; sortez de votre sommeil, réparez par vos exemples le scandale de votre trop longue indifférence; rendez le courage à ceux qui l'ont perdu peut-être sous vos fatales influences; inscrivez votre nom sous les étendards du Christ. L'heure du combat est venue, il faut que tout homme soit soldat dans ses armées : *In causa Christi omnis homo miles.*

Donné à Evreux, le 17 mars 1851.

XI. MANDEMENT
ET LETTRE PASTORALE
Pour le carême de 1853.

De la reconnaissance qu'on doit a Dieu, et comment on doit la lui témoigner.

Nos très-chers frères, si l'apôtre saint Paul reprochait aux nations infidèles l'abus qu'elles avaient fait des secours naturels que Dieu leur avait accordés, pour les diriger dans l'observance des préceptes de la loi éternelle; s'il déclarait que ces nations étaient inexcusables, parce qu'elles n'avaient pas profité des moyens qui leur avaient été laissés pour s'élever jusqu'à la connaissance du vrai Dieu (*Rom.*, I), ne pourrions-nous pas, en nous adressant à un assez grand nombre d'entre vous, emprunter au grand Apôtre son langage et ses reproches sur l'insensibilité avec laquelle, au point de vue de la foi chrétienne, vous avez assisté, sans en devenir meilleurs, aux prodigieuses vicissitudes qui se sont passées sous vos yeux, dans ces dernières années, et qui feront de notre histoire contemporaine le plus grand des enseignements des races futures...

A moins que Dieu, en effet, ne veuille gouverner le monde et diriger les peuples à coups redoublés de tonnerre, pouvait-il avec plus d'éclat montrer sa puissance? Son influence divine sur les volontés humaines pouvait-elle, à moins de miracles qui, à chaque instant, suspendraient les effets des lois qu'il a posées pour le gouvernement du monde, s'étendre et se développer avec plus d'ensemble et de majesté!

Rappelez vos souvenirs et placez-vous en face des événements accomplis et de ceux qui devaient s'accomplir: notre état moral ne ressemblait-il pas à l'état que présente quelquefois le monde physique, à la veille des catastrophes qui semblent en préparer la nuit?

Les tempêtes qui bouleversent l'Océan s'annoncent-elles par plus de signes avant-coureurs? Les éléments déchaînés se réunissent-ils avec plus de fracas pour soulever les flots, creuser des abîmes, élever et suspendre les vagues mugissantes? « Dieu a parlé (*Ps.* CVI, 24 et seq.), dit le prophète, et l'esprit des tempêtes a apparu debout comme un homme armé; les grandes eaux se sont amoncelées; elles s'élèvent jusqu'aux cieux; elles plongent jusqu'aux enfers; le cœur du capitaine, des passagers et des matelots a séché d'épouvante. Ils se sont troublés dans leurs conseils, ils ont chancelé comme des hommes ivres; leur vieille expérience, leur science si vantée a été emportée loin d'eux comme les mâts de leurs navires....., et voici qu'en un instant les ouragans sont devenus la douce haleine des zéphyrs, le silence a régné sur les flots tumultueux, la joie et la confiance sont rentrées dans les cœurs. » De la nuit la plus profonde, une immense clarté s'est montrée, l'aurore a précipité sa course, et les rayons d'un soleil magnifique ont réjoui la nature entière.

Tels et plus terribles encore étaient ces essais de bouleversement social, qui naguère entraînaient dans une pente si rapide nos institutions et nos lois. Il n'y avait plus de frein aux passions débordées, plus de sagesse et d'intelligence pratique dans les conseils des sages et des prudents; un voile funèbre s'étendait sur tous les peuples, le nord et le midi semblaient s'affaisser à la fois sous le despotisme d'une licence éperdue...., et voilà que tout à coup l'ordre, la confiance et la paix se sont rencontrés. Les sociétés ébranlées ont repris leur assiette. Vous croiriez presque que nos terreurs n'étaient que des rêves sans réalité, des frayeurs d'enfants timides ou le produit d'imaginations échauffées par des récits menteurs et fantastiques. Les cratères se sont fermés, les oscillations se sont arrêtées. On dirait l'un de ces immenses rochers suspendus au sommet des Alpes, perdant son point d'appui, se précipitant au fond des vallées, et, s'arrêtant dans sa chute, replacé avec une solidité sans exemple sur une base large et spacieuse où il reposera peut-être jusqu'à la fin de l'univers.

Qui a conjuré ces malheurs que vous jugiez inévitables? Est-ce le concours de circonstances fortuites ou préparées? Est-ce le génie d'un seul homme? Est-ce l'habileté des politiques? Est-ce l'expérience des temps passés? C'est le secret de Dieu, dont les plans ultérieurs nous sont cachés; c'est l'opération de sa main toute-puissante.

Le reconnaître, le célébrer dans de magni-

fiques extases, est-ce là tout le devoir de la société rachetée? Nous prétendons, N. T. C. F., que là ne se bornent pas nos obligations, et c'est l'Apôtre qui l'enseigne, avec l'autorité du Saint-Esprit : Tous les événements sont les œuvres de Dieu : *Omnia ex Deo* (II *Cor.*, V, 18, 19), et c'est par la médiation de Jésus-Christ qu'ils deviennent les témoignages du pardon qu'il accorde aux pécheurs : *Qui nos reconciliavit sibi per Christum.* C'est en lui, c'est par lui seul que se fait la réconciliation du ciel avec la terre : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Si nous étions encore dans les ténèbres du paganisme, nous serions *inexcusables* de ne pas reconnaître cette main de Dieu conduisant le monde et dirigeant à leur insu le plus souvent les hommes vers ses fins adorables; mais nous sommes chrétiens, c'est-à-dire éclairés par le flambeau d'une révélation positive, rachetés et conquis par le sang d'un Homme-Dieu, et c'est lui, cet Homme-Dieu, qu'il faut reconnaître dans ces prodiges de préservation qui changent en un clin d'œil un mouvement de destruction dans un état de consolidation, de force et de sécurité.

Otez de ce monde la figure de notre divin Rédempteur, et tout est énigme et impénétrable mystère. Replacez cette grande figure, et, selon le mot de Tertullien, tout s'explique dans la conduite des événements les plus imprévus et les plus extraordinaires : *Solutio totius difficultatis Christus.*

Mais pour saisir, comme il convient de le faire, N. T. C. F., cet indispensable enseignement ; pour en tirer les conséquences auxquelles nous désirons vous conduire, il est nécessaire de remonter un peu plus haut dans l'histoire de nos ingratitudes et de nos infidélités.

Vous vous rappelez peut-être que, dans nos deux dernières instructions, nous avons déjà insisté auprès de vous sur la nécessité de cette méditation.

Vers la fin du siècle dernier, dans quel état se trouvait la société qui s'appelait encore société chrétienne? Qu'était devenu Jésus-Christ pour elle? Vous pourriez répondre à cette question, vous, fidèles, qui avez si longtemps marché dans les sentiers où se précipitait la génération qui vous a précédés.

L'immoralité et le doute, le sarcasme et le mépris des vérités religieuses allaient tête levée et entraînaient même les esprits droits, même les intelligences élevées, même les cœurs les plus disposés à la vertu. L'intérêt ou le plaisir avaient été proclamés les seules divinités auxquelles on devait sacrifier. Tous les liens avaient été relâchés, ceux des sujets et des rois, ceux des pères et des mères, ceux des enfants et des serviteurs. L'homme s'était soustrait à l'autorité de Dieu. On admettait assez généralement son existence, mais l'idée d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, l'idée d'un Dieu Providence étaient reléguées parmi les opinions libres dont ne s'occupe que par curiosité un esprit sérieux et positif. Fallait-il admettre une autre vie après celle-ci? Fallait-il croire à des récompenses et à des châtiments éternels? On dédaignait d'y songer ; or, dit Bossuet, *ce à quoi nous ne daignons pas penser est nul par rapport à nous.*

Toute la doctrine du christianisme était traitée à peu près de la sorte. On conservait quelques dehors ; il y avait des convenances à garder, parce qu'il y avait des intérêts humains attachés à certains états et à certaines pratiques extérieures.

Mais qui croyait fermement à la certitude de nos divins mystères? Qui osait soutenir, par exemple, la divinité du Sauveur, en présence des outrages dont avait cherché à l'abreuver un homme dont le nom faisait autorité pour tous, qu'on avait vu dans l'intimité des rois qu'il insultait, et qui, dans les assemblées publiques, était couvert de couronnes, comme un triomphateur de l'ancienne Rome?

La religion était reléguée dans le fond des campagnes, dans l'atelier de l'artisan, dans la cabane du pauvre ; la religion, disait-on, est bonne pour le peuple. Il en faut une à la société, autant celle du Fils de Marie que celle de Mahomet, autant l'enseignement de Rome que celui de Genève. Et ceux qui tenaient ce langage étaient les modérés et les tolérants.

Ces doctrines étaient celles des maîtres, des pères de famille et souvent celles des colléges et des académies...; c'étaient peut-être les vôtres, N. T. C. F. Vous les flétrissez maintenant, et c'est de bonne foi, sans doute, que vous voulez en préserver vos enfants.

Elles durent produire et produisirent en effet leurs conséquences. Les erreurs et les passions sont soumises à leur insu aux lois d'une inexorable logique. Ces conséquences étaient un bouleversement complet. C'était la lutte de la liberté comprimée avec l'autorité qui la comprime ; c'était la guerre de l'intérêt privé contre l'ordre public ; c'était l'envie des classes pauvres contre les classes privilégiées ; c'était un duel à mort entre celui qui n'a rien et celui qui possède ; c'était enfin la barbarie et l'état sauvage s'unissant par un mariage contre nature avec une civilisation corrompue et corruptrice.

Semblable à ces hordes sanguinaires qui, vers la fin du Bas-Empire, s'élançaient vers l'Europe avec la rapidité des nuages poussés par un vent impétueux, l'irréligion que nous venons de dépeindre ou l'indifférence qui en est la sœur inséparable, allaient tout perdre et tout emporter; les digues étaient rompues, le torrent dévastateur se précipitait du haut des montagnes ; Jésus-Christ, le réconciliateur unique de l'homme avec son auteur, avait disparu : tout devait disparaître avec lui.

Et l'on appelait tout cela la marche de l'esprit humain, le progrès des sociétés modernes !

Cependant l'incendie éclate, le volcan lance sur toute l'Europe ses laves embrasées

Où fuir, où se cacher, pour échapper aux flammes meurtrières?...

Tout à coup Jésus-Christ est invoqué par ceux qui l'avaient méconnu : l'homme d'argent, l'homme de plaisir, l'homme d'orgueil l'appellent à leur défense, avec toutes les apparences d'une sincérité touchante. On se hâte de le montrer au peuple, comme la seule barrière possible contre sa fureur; son image est portée en triomphe au milieu des scènes d'un brigandage et d'un vandalisme sans exemple; on relève les signes et les symboles de la foi antique; on environne de considération et d'honneur les ministres d'un culte qu'on avait insulté. On brûle ce qu'on avait encensé, on encense ce qu'on avait brûlé; toutes les volontés se réunissent dans un concert de louanges envers les institutions de cette religion dont on avait annoncé les funérailles... et déjà c'est assez pour maintenir l'apparence de l'ordre, pour rétablir la tranquillité publique. Le monde est réconcilié avec Dieu, parce que Jésus-Christ a reparu au milieu du monde : *Omnia ex Deo qui nos reconciliavit sibi per Christum.*

Ce tableau est-il fidèle, N. T. C. F.; l'imagination en a-t-elle composé les couleurs et préparé l'ordonnance? Nul n'oserait le dire. Prévenu par vos pensées, nous sommes resté beaucoup au-dessous de la vérité.

Mais nous bornerions-nous à de tels hommages? Ah! que ce malheur ne soit pas le nôtre! Cessons de mettre notre vie en perpétuelle dissonance avec l'harmonie de nos paroles. On ne se joue pas impunément de la justice et de la miséricorde de Dieu. Des témoignages extérieurs de respect ne sont pas l'adoration qu'exige la vérité connue; c'est par ses œuvres qu'il faut appuyer ses croyances.

L'influence du nom de Jésus-Christ ne peut être réduite à une spéculation théorique. S'il est, par sa divinité, par sa conquête et par sa doctrine, le seul *Très-Grand*, le seul vrai civilisateur du monde, il faut que dans notre vie se retrouvent les trois caractères de sa toute-puissance, si bien exprimés par nos aïeux : *Christus vincit, regnat et imperat.*

Il ne suffit pas que son nom trois fois saint se trouve inscrit sur le marbre des sanctuaires, que sa croix brille sur le frontispice des temples, sur la tombe des morts et sur la poitrine des pontifes; il ne suffit pas que ce divin étendard se développe dans les airs comme signe de rédemption, comme symbole d'immortelles espérances; ce sont ses victoires qu'il faut proclamer, c'est le cours de ses triomphes contre le mal moral qu'il faut constater en nous. Il faut que tous les actes de notre vie portent le sceau de ses armes et soient marqués à son effigie. Il faut que ses volontés soient une loi inviolable et sacrée, et que ses commandements règlent et soumettent nos passions.

Enfin, le retour inespéré de ce divin monarque ne doit pas être signalé seulement par les bienfaits, mais encore et surtout par notre reconnaissance. Nous allons nous expliquer plus clairement.

Quand on compare la première partie du siècle à celle qui se déroule sous nos yeux, il semble qu'on doive révoquer en doute l'existence de ce que l'on voit. Le prodige de la tour de Babel s'est opéré dans un sens inverse. A la confusion a succédé l'accord, aux sarcasmes le respect, à l'irréligion la foi.

Ce sont les mêmes feuilles périodiques dont le nom était trop souvent synonyme d'incrédulité, de licence et d'apostasie qui, aujourd'hui, se déclarent les défenseurs de la religion et de ses dogmes, et qui vont jusqu'à s'irriter contre une critique bienveillante mais éclairée, s'exerçant sur des faits sans preuves, mais que ces fervents néophytes ont résolu de respecter comme des faits incontestables, parce qu'ils les croient utiles à la cause religieuse et à ses intérêts.

Ce sont ces mêmes hommes que vous avez entendus travestir nos mystères, qui levaient dédaigneusement les épaules, au récit des faits évangéliques dont les *témoins s'étaient fait égorger*, qui, aujourd'hui, sont tentés de taxer d'impiété ou tout au moins d'hérésie ceux qui exigent des preuves, des témoignages avant de donner leur adhésion à des contes inventés par l'ignorance et colportés par la légèreté, le bon ton du jour ou la mauvaise foi.

Ce sont ces mêmes bouches qui avaient proclamé l'indifférence et la haine, qui se prononcent aujourd'hui pour la pompe du culte et l'amour des vérités traditionnelles.

A Dieu ne plaise que nous leur en fassions un crime! Nous ne faisons que constater leur soudaine métamorphose.

C'est au reste ce que les premiers siècles du christianisme avaient vu, lorsque la croix fut prêchée par les apôtres dans Alexandrie, dans Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Rome et dans Athènes. La victoire du Christ sur l'idolâtrie fut aussi soudaine que l'apparition de l'éclair au sein d'une nuit profonde : *Christus vincit.*

Mais croyez-vous donc que les premiers chrétiens se soient contentés d'être des orateurs puissants pour la cause de la vérité, ou des admirateurs héroïques des dogmes nouveaux? Non, certes, N. T. C. F.; ils savaient mourir pour les défendre, bien plus que discourir et disputer. La morale de l'Evangile se retrouvait écrite dans leur vie. La charité, la pureté, la modestie, l'humilité, l'amour des pauvres, le respect de l'autorité, la patience, étaient le tribut payé chaque jour au grand vainqueur des âmes; c'étaient leurs penchants qui étaient subjugués. Les idoles qu'on adorait dans les temples tombaient moins vite que celles qui régnaient dans les cœurs.

Or, parmi nous, retrouve-t-on cette démonstration des victoires de Jésus-Christ? Si la face de l'empire a changé, en peut-on dire autant des actes qui n'ont pour témoin que le foyer domestique? Combien de chré-

tiens restent encore en dehors du mouvement général et refusent d'orner le triomphe de l'Homme Dieu ! ! !

Il est vrai que les passions qu'on n'a pas maîtrisées, que la faiblesse de notre volonté si naturellement révoltée contre le devoir ; que l'entraînement et la contagion des mauvais exemples peuvent expliquer ces honteuses incohérences d'une foi sincère et de mœurs relâchées ; l'homme voit le bien, l'approuve et s'abandonne au mal qu'il a condamné au tribunal de sa propre conscience ; mais il n'est pas question ici de fautes de simple fragilité ni de ces mouvements impétueux qui enlèvent presque au chrétien pusillanime sa liberté ; nous parlons de pratiques faciles à observer, mais indispensables comme signalement de l'obéissance due aux commandements du Médiateur, nous parlons de ce service de la Majesté divine qui se traduit par l'assiduité dans nos temples, aux jours consacrés, et nous disons (qu'on ne s'offense pas de la sincérité de notre langage) ; qu'il y a plus qu'ingratitude, il y a mépris dans la négligence de ces devoirs.

Supposez entièrement passés les dangers de la situation, les mauvais exemples ramèneront peu à peu les mauvaises doctrines. On n'aime pas longtemps la vérité qui nous condamne ; mais alors la patience de Dieu ne sera-t-elle pas lassée ? Les menaces des prophètes ne s'accompliront-elles pas contre ceux qui auront foulé aux pieds les étendards de la victoire qui les avaient protégés. « Par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, » dit l'Apôtre des nations, « au lieu de profiter de la miséricorde que Dieu vous présentait, vous vous en êtes servi pour l'offenser plus hardiment ; vous avez amassé un trésor de colère pour le jour de la malédiction du juste jugement du Seigneur. (*Rom.*, II, 5.) » Lorsqu'une terre, souvent abreuvée des eaux d'une pluie douce et bienfaisante, ne produit que des ronces et des épines, elle est négligée et menacée d'un abandon total. Il faut le feu pour brûler ces herbes sauvages. Ne soyez donc pas, N. T. C. F., lâches dans la pratique des obligations dont on attend de vous l'exemple.

Autrement, où serait la victoire de Jésus-Christ, où serait la force pour vaincre ses ennemis ? Comment oserions-nous crier : « Le Christ a vaincu : *Christus vincit.* »

Il est juste de remarquer d'ailleurs, N. T. C. F., que nous ne lui appartenons pas au seul titre de conquête : il a sur nous le droit inaliénable de la souveraineté, de la domination absolue et de l'empire : *Christus regnat et imperat.*

C'est sous ces dénominations augustes que les patriarches l'ont attendu, que les prophètes l'ont annoncé. Le peuple Israélite ne s'est mépris que sous le rapport matériel de l'exercice de cette plénitude d'autorité. Ce peuple infortuné attendait du Messie une domination temporelle qui donnât à sa nation la terre entière comme son domaine et ses apanages. Quand on leur annonça un roi pauvre, ils détournèrent les yeux. Une étable au lieu d'un palais, une crèche et un peu de paille au lieu d'un berceau étincelant d'or et de pierreries, des bergers pour courtisans au lieu de monarques baisant avec respect ses pieds sacrés, ne pouvaient convenir ni à leur orgueil ni à leur ambition. Ils avaient gardé le souvenir du beau cantique de David : L'Eternel a dit à mon Seigneur : *Prenez place à ma droite, pendant que je réduirai vos ennemis à vous servir de marchepied ; c'est de Sion que vous partirez, portant avec vous la marque de votre principauté, pour soumettre l'univers et régner sur vos ennemis vaincus.* (*Psal.* CIX, 1, 2.)

Ils n'avaient pas compris que cette souveraineté ne s'exercerait ni par la force ni par la violence ; qu'elle ne devait pas briller d'un éclat emprunté aux splendeurs fragiles des trônes de la terre ; mais, même dans leur fatale erreur, ils la proclamaient inévitable et faisant partie de l'essence divine du libérateur annoncé : *Christus regnat et imperat.*

Et en effet, c'est, N. T. C. F., dans cette domination exercée et reconnue que consiste la tranquillité de l'ordre ; c'est par elle que se maintient l'harmonie dans l'univers moral ; c'est quand elle est méconnue que toutes les passions déchaînées se livrent mutuellement la guerre, que le chaos se met dans les intelligences et que se produisent ces monstruosités de tous les genres que l'on retrouve, à la honte de l'humanité, dans l'histoire des peuples qui ont perdu leurs croyances et leur foi...

Mais, nous direz-vous peut-être, comment reconnaître utilement, pour la sécurité des sociétés et pour le salut des individus, cette influence divine si nécessaire et si indispensable ? Comment cette influence se fait-elle sentir aux multitudes et aux particuliers ?

La réponse à ces deux questions est le but que nous nous proposions, en vous adressant cette lettre pour l'ouverture du carême.

Que Dieu daigne ouvrir les oreilles de votre cœur, N. T. C. F. ; qu'il vous accorde le courage dont vous avez besoin pour répondre aux bienfaits qui vous sont apportés par celui en qui nous avons l'*être*, le *mouvement* et la *vie*. (*Act.*, XVII, 28.)

Déjà nous vous l'avons dit : ce n'est pas par des témoignages extérieurs que nous pouvons saluer et reconnaître l'influence de Jésus-Christ dans la cause de l'ordre et de la civilisation. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité ; il repousse avec dédain ce qui ne vient pas d'une conviction profonde et d'un sentiment intérieur de crainte et d'amour.

C'est par la foi, c'est par l'espérance, c'est par la charité qu'on rend à ce divin Sauveur ce qui lui est dû. — *Sans la foi, il est impossible de lui plaire* (*Hebr.* XI, 6) ; sans une ferme espérance en ses miséricordes, sans une attente pleine de confiance dans les biens qu'il nous a promis, il est impossible de s'élever au-dessus des faux biens de la vie

présente; sans la charité, c'est-à-dire sans l'amour que nous lui devons, pour tous les biens dont il nous a comblés, et surtout pour le sang qu'il a versé en notre faveur, sur le Calvaire, pour sa présence perpétuellement continuée dans nos tabernacles; il est impossible de l'adorer, comme il lui plaît d'être adoré.

Mais cette foi qu'il réclame, cette espérance qu'il exige, cet amour qu'il veut bien permettre, peuvent-ils exister en nous sans des actes publics de soumission à ses préceptes? Ne le pensez pas, N. T. C. F., tant que vous ne vous placerez pas franchement dans la ligne des devoirs qui vous sont imposés par la religion que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, vos vertus privées ne vous rachèteront pas. L'orgueil et la pusillanimité qui vous arrêtent ne seront jamais une excuse, même aux yeux de la raison; bien moins encore au jugement d'une conscience éclairée par la révélation de nos dogmes sacrés.

Non-seulement vous perdez votre âme pour l'éternité, en menant la vie d'un sage païen, mais vous contribuez au malheur de ceux qui vous environnent; autant qu'il est en vous, vous reniez l'œuvre du Christ, vous anéantissez son influence, et vous préparez peut-être de nouveaux bouleversements et de nouvelles ruines.

Ecoutez notre voix, chers habitants des campagnes, et vous qui, dans nos cités, par votre situation, donnez le ton à tous vos compatriotes, ne demeurez pas plus longtemps assis dans les ombres d'une mort spirituelle, sortez de votre léthargie, brisez une bonne fois avec vos préjugés et vos fatales habitudes.

Nous avons de légitimes motifs d'en concevoir l'espoir très-prochain. Déjà, dans notre dernière visite pastorale, nous avons constaté une amélioration sensible, un rapprochement évident. A l'exception de cinq ou six centres de population peu considérables, partout nous avons vu les églises remplies, la foule saintement joyeuse de l'arrivée de son évêque, admirablement recueillie pendant que nous lui parlions du royaume de Dieu.

Ce sont d'heureux commencements, mais ne nous en contentons pas.

Pour vivre sous l'influence sacrée, qui peut seule sauver le monde, réglez votre vie et vos mœurs; fuyez le mal, éloignez-vous de ceux qui sèment dans vos cœurs le vice et l'erreur. Sanctifiez les dimanches et les fêtes; ne vous permettez aucune œuvre servile, même dans l'intervalle des saints offices; n'exigez jamais le travail de ceux qui vous sont soumis, dans les jours de repos et de prière; ne le permettez jamais.

Envoyez exactement vos enfants aux instructions des pasteurs; accompagnez-les vous-mêmes au catéchisme, au tribunal sacré et à la table sainte. Respectez la loi de l'abstinence, et, si vos forces vous le permettent, la loi du jeûne au temps prescrit. Aimez à entendre la parole de Dieu; évitez les querelles, les dissensions, les paroles de médisance et de mépris; soyez sincères dans vos paroles, fidèles dans vos alliances, sobres dans vos repas, charitables envers les pauvres.

Et faites tout cela pour Jésus-Christ, pour reconnaître ses victoires, son règne et son empire : *Christus vincit, regnat et imperat.*

Donné à Evreux, le 23 janvier 1853.

NOTICE SUR Mgr DE MONTBLANC,

ARCHEVÊQUE DE TOURS.

M. Augustin-Louis de Montblanc, archevêque de Tours, et mort le 28 décembre 1841, était né le 28 mai 1767, à Sausse, ancien diocèse de Glandèves, et aujourd'hui département des Basses-Alpes. Il n'était pas encore revêtu du sacerdoce quand éclata la révolution de 1789. Comme tant d'autres membres du clergé, il dut, à cette époque, quitter sa patrie, et chercher un asile contre les persécutions dans un pays étranger; ce fut l'Italie qu'il choisit pour refuge.

Après un séjour de dix ans dans cette contrée, il passa en Angleterre, où il se plut à cultiver, ainsi que dans le premier lieu de son exil, la littérature et les langues étrangères, sans jamais perdre de vue les devoirs de premier ordre que lui imposait son état. Ses succès dans la littérature le firent remarquer et lui obtinrent le grade de docteur dans l'université d'Oxford. Il se trouva ainsi en relation, non-seulement avec ses compagnons d'infortune, mais avec plusieurs anglais de distinction, qui surent goûter l'aménité de son caractère et conservèrent toujours pour lui une estime et un attachement sincères.

M. de Montblanc ne rentra en France qu'en 1814 en même temps que les Bourbons. En 1817 le gouvernement de cette époque, voulant récompenser son mérite et son dévouement, le nomma à l'évêché de Saint-Dié; mais les oppositions faites au concordat conclu avec le saint-siége furent un obstacle qui s'opposa à ce que cette nomination reçût sa complète exécution. C'est pourquoi, en 1821, M. de Montblanc fut choisi pour coadjuteur de M. du Chilleau, archevêque de Tours, avec future succession, et fut sacré le 12 août de la même année sous le titre d'évêque de Carthage.

Enfin la mort de son vénérable prédécesseur l'appela, en 1824, à gouverner directe-

ment et en son nom le diocèse de Tours. Il sut, par sa sagesse et sa prudente modération, aux diverses époques de son administration, se concilier la vénération et l'attachement de tous ses diocésains.

En 1827, M. de Montblanc fut élevé à la pairie, et en 1830 il quitta sans regret une dignité qu'il n'avait pas recherchée, pour se concentrer uniquement dans l'exercice de son ministère. Vers la fin de décembre 1841, le prélat fut saisi d'une maladie violente qui ne laissa bientôt plus d'espoir de le conserver longtemps, et sentant son dernier jour approcher, il reçut les derniers sacrements avec cette haute et profonde piété qui s'était toujours fait remarquer en lui. Dès ce moment, calme et résigné au milieu des plus vives douleurs, il attendit la mort sans faiblesse et la vit arriver avec courage.

MANDEMENT

DE Mgr DE MONTBLANC,

ARCHEVÊQUE DE TOURS,

POUR LE CAREME DE 1837.

—

SUR L'EGLISE.

—

C'est toujours avec une joie mêlée de tristesse que nous vous annonçons le retour de la sainte quarantaine ; car si cette époque est une occasion de résurrection pour plusieurs en Israël, nous ne saurions nous dissimuler que c'est aussi une occasion de ruine pour un grand nombre. Vous le savez, nos très-chers frères, la grâce ne retourne jamais stérile à celui qui l'a envoyée ; si elle ne rend pas l'homme meilleur, elle le rend plus coupable ; elle donne la mort si elle ne donne pas la vie, et malheur, dit saint Paul, à la terre ingrate que l'abondance de la rosée céleste n'a point rendue féconde, sa réprobation est inévitable (1).

Durant ces jours de miséricorde et de salut, le Seigneur va répandre avec plus de profusion que jamais ses grâces sur son Eglise, et c'est parce que nous prévoyons l'inutilité de ces grâces pour la plupart des chrétiens que la tristesse a rempli notre cœur. Car, N. T. C. F., qu'ils sont déjà loin de nous ces temps de foi qu'on pourrait appeler les temps héroïques du christianisme, où l'on voyait tous les fidèles rivaliser entre eux de zèle et de ferveur pour les saintes pratiques de la pénitence. L'Eglise, qui nous semble aujourd'hui si sévère, était trop indulgente au gré de leurs désirs, et on les voyait, dans leurs pieux excès, ajouter d'effrayantes macérations à celles que la loi leur imposait. On ne saurait nier que, dans les siècles de foi, cette grande institution n'ait agi puissamment sur les mœurs générales. C'était l'époque où les hostilités cessaient entre les nations, où les procès entre les particuliers étaient suspendus, où les grands coupables venaient faire réparation publique et solennelle à la société qu'ils avaient outragée par leurs scandales. C'était le temps des conversions sincères, des aumônes abondantes, des restitutions, des réconciliations ; car tous participaient à la victime pascale, et Jésus-Christ n'admet à sa table ni les voluptueux, ni les avares, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ni les orgueilleux, ni les vindicatifs ; et rien de souillé ne saurait entrer ni dans son sanctuaire, ni dans son royaume (2). Il fallait donc régler ses mœurs et commencer une vie nouvelle, sous peine de boire et de manger sa condamnation (3).

Nous chercherions inutilement aujourd'hui des traces de cette salutaire influence. Le carême ne diffère plus des autres temps de l'année, et n'est guère connu que par les mandements des premiers pasteurs. En vain l'Eglise, s'appuyant de l'exemple et de l'autorité de son divin fondateur, appelle ses enfants à la pénitence : ses enfants dé-

(1) *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem..., proferens spinas ac tribulos reproba est, et maledicto proxima : cujus consummatio in combustionem.* (*Hebr.*, VI, 7.)

(2) *Neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri, neque molles..., neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI, 9.)

Non intrabit in eam aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens et mendacium. (*Apoc.*, XXI, 27.)

(3) *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI, 29.)

générés sont sourds à sa voix, et le monde ne change rien à ses habitudes de dissipation et de plaisirs. Ainsi s'effacent et disparaissent peu à peu ces saintes traditions que nous avaient léguées nos pères.

C'est au dépérissement de la foi qu'il faut attribuer cette décadence déplorable des mœurs chrétiennes. Comment, en effet, les règles de la sainte discipline seraient-elles observées, quand on ne croit plus à l'autorité qui les a établies ? et quand la mission divine de l'Eglise est contestée, comment les lois qu'elle porte pourraient-elles inspipirer le respect et commander l'obéissance ? C'est à nous, N. T. C. F., de soutenir une cause si juste et si sainte, à nous de défendre les droits de l'Eglise si indignement méconnus. Non que nous osions nous flatter de ramener ceux de nos frères que le vent de l'erreur a emportés loin de nous ; notre but est de fixer dans la foi les âmes inquiètes et chancelantes, de fortifier les faibles, de consoler les justes, et de donner à tous des preuves de la vérité de notre croyance, si claires, si évidentes, que les plus simples eux-mêmes puissent, comme le veut l'Apôtre, rendre raison de leur foi, et réfuter victorieusement ceux qui tenteraient de les séduire (4).

Jésus-Christ a-t-il établi une société investie de teus ses droits, dépositaire de son pouvoir, revêtue de son autorité ? Voilà, N. T. C. F., une question d'une haute importance ; car si cette autorité existe, vous lui devez donc respect et soumission comme à Dieu même ; si au contraire Jésus-Christ n'a établi aucun ministère pour veiller au dépôt de sa doctrine et pour continuer sa mission dans le monde, il n'y a plus moyen de croire à la divinité de son œuvre, et nous n'avons plus qu'à tirer, avec le grand apôtre, cette conclusion désolante : que notre espérance est vaine, que notre foi n'a plus de fondement, que l'Evangile n'est qu'une fiction, et que ceux qui croient en Jésus-Christ sont les plus misérables et les plus insensés des hommes (5). Ces conséquences sont repoussées avec une égale horreur par les catholiques et par les protestants ; tous conviennent que Jésus-Christ a dû pourvoir à la stabilité et à la perpétuité de sa religion, en établissant son Eglise. La question entre eux et nous se réduit donc à savoir où se trouve la véritable Eglise.

Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une religion, par conséquent l'Eglise qui professe cette religion doit être une. Aussi, N. T. C. F., voyez Jésus-Christ jetant les fondements de son Eglise : que demande-t-il pour elle à son Père ? L'unité. *Père saint*, dit-il, *je vous recommande ceux que vous m'avez donnés, gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous. Comme vous êtes en moi et moi en vous, ô mon Père ! ainsi qu'ils soient un en nous* (6). Tous les vœux de ce divin Sauveur sont pour l'unité. *J'ai encore*, dit-il ailleurs, *d'autres brebis qui ne sont point de ce troupeau, il faut que je les amène, et il n'y aura ainsi qu'un seul troupeau et un seul pasteur* (7). S'agit-il de choisir ceux qu'il doit placer à la tête de son Eglise ? il appelle ses disciples, dit l'Evangéliste. Parmi eux il en choisit douze, et parmi les douze, il en choisit un seul, et il dit à celui-là : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (8). Et il ne faut qu'ouvrir les *Actes des apôtres* pour voir le développement de ce grand mystère d'unité. Partout Pierre occupe le premier rang. S'il faut remplacer un apôtre, présider un concile, décider une question importante, c'est toujours Pierre qui paraît en tête. Il est le premier à confirmer ses frères, le premier à recevoir les Juifs, le premier à introduire les gentils, dans la personne du centurion Corneille. Du reste, personne ne lui dispute ses glorieuses prérogatives, et toute l'Eglise reconnaît sa juridiction suprême. Et, pour ne citer qu'un seul exemple : Bien que l'Eglise d'Antioche eût été fondée par deux apôtres, saint Paul et saint Barnabé, saint Pierre, en vertu de son droit, prend possession de cette métropole de l'Orient et y établit sa chaire, pour la fixer ensuite à Rome qui semblait naturellement devoir être le partage de l'Apôtre des nations. Mais le grand Paul n'ira pas disputer l'honneur du premier rang, lui qui a déjà rendu à la primauté de Pierre un éclatant hommage en allant le visiter à Jérusalem, non certainement pour s'instruire auprès de lui, puisqu'il était instruit par Jésus-Christ luimême ; mais pour l'admirer, pour l'étudier, pour reconnaître par cette déférence que Pierre était plus grand et plus ancien que lui ; et aussi, dit Bossuet, pour donner la forme aux siècles futurs, et pour qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre Paul, il faut voir Pierre. Ainsi, N. T. C. F., l'unité est la base et le fondement de l'Eglise, aussi les apôtres ne recommandaient rien tant au premiers fidèles. *Soyez attentifs*, leur disaient-ils, *à conserver en tout l'unité d'esprit* (9) ; *que toutes vos pensées, tous vos sentiments viennent se rallier et se confondre dans l'unité de la foi* (10) ; *car il n'y a qu'un*

(4) *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea, quæ in vobis est, spe.* (I *Petr.*, III, 15.)

(5) *Inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra..., miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 14.)

(6) *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos..., ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (*Joan.*, XVII, 11, 21.)

(7) *Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere et fiet unum ovile et unus pastor.* (*Joan.*, X, 16.)

(8) *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Luc.*, VI, 13; *Matth.*, X, 2.)

(9) *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* (*Ephes.*, IV, 3.)

(10) *Occurramus omnes in unitatem fidei.* (*Ibid.*, 13.)

corps et qu'un esprit, comme il n'y a qu'une seule espérance à laquelle vous avez été appelés; il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu, qui est le Père de tous, qui est au dessus de tous, et parmi tous, et en vous tous (11).

Maintenant, N. T. C. F., cette unité tant recommandée par Jésus-Christ et par les apôtres, se trouve-t-elle dans l'Eglise catholique ? On ne saurait le nier ; car partout, dans cette Eglise, on croit aux mêmes dogmes, on suit la même discipline, on participe aux mêmes sacrements, on reconnaît le même chef, et ce que saint Luc a dit des fidèles de la primitive Eglise, peut se dire des catholiques de tous les pays et de tous les siècles, savoir, qu'en matière de foi, ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme (12).

En est-il ainsi de l'Eglise réformée ? Nous voyons cette Eglise divisée en deux grandes communions, qui portent chacune le nom de leur auteur. Bientôt ces deux communions se subdivisent elles-mêmes en une multitude innombrable de sectes, qui n'ont ni la même foi, ni le même symbole, ni les mêmes sacrements ; qui n'admettent ni les mêmes vérités, ni les mêmes erreurs. En vain les synodes se multiplient, en vain les théologiens de la religion nouvelle emploient tous leurs talents, et tous leurs efforts; ces théologiens ne peuvent jamais se rencontrer sur le même terrain ; un synode détruit ce qu'avait établi un autre synode, la confession de foi du lendemain renverse de fond en comble la confession de foi de la veille ; le désordre est partout, la division partout, et personne ne veut reconnaître cette autorité d'un jour, qu'on tentait de substituer à celle que les siècles avaient sanctionnée.

Qui pourrait peindre la confusion et les angoisses de la réforme, lorsque les catholiques, témoins de ces variations éternelles, la sommaient de leur dire où était parmi eux cette unité, marque essentielle et distinctive de l'Eglise du Christ ? Dans l'impossibilité où ils étaient de donner une réponse satisfaisante, les réformateurs eurent recours, en désespoir de cause, à la doctrine des points fondamentaux. Mais il était facile aux catholiques de renverser un édifice aussi ruineux. En établissant une pareille distinction, disaient-ils aux protestants, vous faites injure à Dieu, vous rendez la révélation ridicule et odieuse. Ridicule, car qu'était-il besoin de révéler des vérités inutiles, et d'embarrasser la religion d'une multitude d'articles qui ne sont pas nécessaires au salut, et que chacun peut admettre ou rejeter à son gré ? Quel législateur s'est jamais avisé d'insérer, dans son code, des lois qui n'obligent personne, et que tous ont la liberté d'enfreindre ? Vous rendez encore la révélation odieuse : car comme on n'a jamais pu définir et qu'on ne définira jamais quels sont les dogmes fondamentaux qu'il faut nécessairement admettre, il en résulte qu'on ne sera jamais certain de croire tout ce qu'il est nécessaire de croire pour être sauvé. Or, peut-on imaginer un doute plus affreux, une incertitude plus désespérante ?

Mais, ajoutaient les catholiques, vous qui faites profession de ne croire qu'à l'Ecriture, montrez-nous donc en quel endroit elle établit cette distinction entre les points fondamentaux et d'autres qui ne le sont pas ? et si cette distinction n'est pas clairement établie, du moins vous pourrez nous donner des règles sûres et infaillibles pour faire la différence des uns et des autres. La question était embarrassante, car non-seulement l'Ecriture ne dit rien qui puisse favoriser cette distinction, mais elle lui est formellement contraire. Rappelons-nous les paroles solennelles de Jésus-Christ à ses apôtres. *Allez*, leur dit-il, *instruisez toutes les nations, leur enseignant à observer tout ce que je vous ai ordonné.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) (13) On ne voit pas qu'il soit fait ici mention de points plus ou moins fondamentaux, d'articles plus ou moins essentiels ; tout, sans exception, doit être observé. *Omnia quæcunque mandavi vobis.* Les apôtres ne connurent pas davantage cette distinction que les protestants ont essayé d'introduire. S'ils furent pleins de charité pour les peuples, ils se montrèrent intolérants pour toutes les erreurs, sous quelque forme qu'elles se présentassent. Qu'il s'élève une scission parmi les frères, et voilà saint Paul qui s'inquiète, qui tremble pour ses chers Corinthiens. Ne croyez pas qu'il recherche si les causes qui les divisent tiennent à des points essentiels et fondamentaux, il suffit que l'unité soit altérée pour qu'il croie la foi en danger ; et il leur adresse le grave et sévère reproche de diviser Jésus-Christ (14). Saint Pierre appelle indistinctement toutes les hérésies de son temps des sectes de perdition (15), et saint Jacques détruit toute espèce de distinction entre les dogmes et les préceptes, par ces foudroyantes paroles : *Si vous détachez un seul point de la loi, vous anéantissez la loi tout entière* (16). Ce n'est donc point dans l'Ecriture que les protestants ont puisé la doctrine de leurs points fondamentaux.

On devait bien penser après cela que leur embarras serait extrême lorsqu'il s'agirait de donner des règles pour discerner sûrement les articles fondamentaux de ceux qui

(11) *Unum corpus et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ. Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Unus Deus, et pater omnium, qui est super omnes, et per omnia, et in omnibus vobis.* (*Ephes.*, IV, 1 et seq.)

(12) *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* (*Act.*, IV, 32.)

(13) Vide N. 18 infra.

(14) *Divisus est Christus?* (I *Cor.*, I, 13.)

(15) *Erunt magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis.* (II *Petr.*, II, 1.)

(16) *Offendat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.)

ne le sont pas. Ils avouent eux-mêmes qu'il ne saurait y avoir de question plus épineuse et plus difficile ; et, après avoir épuisé tous les systèmes, il leur a bien fallu proclamer en définitive, que la raison est seule interprète de l'Ecriture, et qu'à la raison seule il appartient de décider si telle vérité est fondamentale ou non, si on peut la rejeter ou si on doit la recevoir. Cette conséquence était rigoureuse ; car, de quel droit, après avoir secoué l'autorité de l'Eglise catholique, auraient-ils pu imposer une autorité régulatrice de leur croyance? La raison, voilà donc le dernier mot du protestantisme. Or, il est inutile de prouver qu'avec un pareil interprète de l'Ecriture il n'y a plus de christianisme, que pas une vérité révélée ne saurait échapper au naufrage, et que c'est une nécessité pour l'Eglise qui a posé ce funeste principe, d'admettre dans son symbole toutes les erreurs et toutes les impiétés.

En effet, N. T. C. F., que pourrait-elle reprocher aux sociniens qui nient la divinité de Jésus-Christ, aux déistes qui rejettent tous les mystères, aux athées qui refusent de croire en Dieu, le plus grand, le plus impénétrable de tous les mystères, si la raison est la seule règle de la foi. Ceux-ci ne répondront-ils pas aux protestants : qu'ils ne font que suivre leurs principes, et user du droit qu'ils se sont arrogé eux-mêmes, en rejetant certains dogmes de l'Eglise catholique, parce qu'ils répugnaient à leur raison ?

Ainsi pressée de toutes parts, la réforme comprit que tout système d'exclusion était impraticable pour elle ; et que, ne pouvant, d'après ses principes, donner une confession de foi claire, précise et obligatoire pour tous, il ne lui restait plus qu'à dilater son sein, et à confondre toutes les erreurs comme toutes les vérités dans une tolérance universelle. Et alors, évoquant les ombres proscrites des hérétiques des siècles passés, appelant à elle toutes les communions et toutes les sectes avec leurs haines invétérées, leurs symboles contradictoires et leurs implacables fureurs, elle ose, avec cet effrayant cortége, se présenter devant les nations, et leur dire: Je suis l'Eglise du Christ. Mais Jésus-Christ lui a répondu : Mon Eglise est une, car elle est mon épouse, et je n'ai pas plusieurs épouses ; je suis le Dieu de la paix et non le Dieu de la confusion et de la discorde ; tous mes sujets sont unis entre eux par les liens d'une même foi, d'une même espérance, et c'est à la charité qu'on reconnaît mes disciples ; or la charité ne saurait exister entre tant de sectes rivales : d'ailleurs, le royaume que j'ai reçu de mon divin Père est éternel, et le vôtre ne saurait durer, car il porte dans son sein des causes inévitables de destruction, et il est écrit : *Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé* (17).

Ce n'est pas assez que l'Eglise soit une, il faut encore qu'elle soit indéfectible et infaillible ; et ici, N. T. C. F., les preuves sont si claires, si évidentes, qu'il y a lieu de s'étonner qu'elles ne portent pas la conviction dans tous les esprits.

Si l'Eglise n'est pas infaillible, si elle a pu laisser le dépôt de la foi se corrompre dans ses mains infidèles, Jésus-Christ a trompé le monde ; et non-seulement il a promis plus qu'il ne pouvait tenir, mais il est arrivé tout le contraire de ce qu'il avait prédit. Ouvrons l'Evangile et méditons les dernières paroles que Jésus-Christ adresse à ses apôtres avant de s'élever au ciel : ce sont ses derniers adieux et le testament qui contient ses dernières volontés. Toute-puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. La solennité d'un pareil début annonce assez l'importance de ce qu'il va dire, et il paraît bien qu'il s'agit de confier à ses apôtres un pouvoir extraordinaire, puisqu'il commence par établir la divinité du sien. Allez donc, continue Jésus-Christ, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Pesez bien chacune de ces paroles, N. T. C. F. *Allez, enseignez*. Il s'agit donc ici de l'enseignement de la doctrine ; c'est avec l'Eglise enseignante que Jésus-Christ promet d'être, non pas quelques jours, non pas quelques siècles seulement, mais tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles (18). Or, à qui Jésus-Christ faisait-il ces magnifiques promesses? ce n'était pas sans doute à l'Eglise réformée qui n'existait pas encore, c'était donc à l'Eglise catholique.

Cependant, si nous en croyons les protestants, ces promesses étaient illusoires, et il y a eu un jour funeste où cette Eglise, abjurant la doctrine céleste qu'elle avait reçue, est tombée dans une honteuse apostasie. Ainsi, celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, n'en aurait pas eu assez pour protéger son Eglise ; ainsi, malgré ses promesses, il n'aurait pu empêcher les portes de l'enfer de prévaloir contre elle ; c'est en vain qu'il s'était engagé à l'assister tous les jours, l'homme ennemi aurait pu tromper sa vigilance ; et, après avoir répété si souvent qu'il était la lumière du monde, la voie, la vérité et la vie(19), il aurait fini par léguer à ses apôtres une religion de mensonge et d'erreur. Ces blasphèmes, nous le savons, les protestants ne les profèrent pas, mais ils sont renfermés dans leur doctrine ; et quelques tourments qu'ils se donnent, quelques distinctions qu'ils fassent, nous les défions de

(17) *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.* (*Luc.*, XI, 17)

(18) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra, euntes ergo docete omnes gentes..., docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 18 et seq.)

(19) *Ego lux in mundum veni.* (*Joan.*, XII, 46.) *Ego sum via et veritas, et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.)

jamais donner une réponse satisfaisante à cet argument devenu populaire : Ou l'Eglise catholique est, comme elle le prétend, dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ, et alors pourquoi vous êtes-vous séparés d'elle ? ou, comme vous le dites, elle a abandonné cette doctrine, et alors il n'y a pas plus d'église protestante que d'Eglise catholique ; toutes les communions sont également fausses, et le christianisme croule par les fondements, puisque Jésus-Christ est trouvé infidèle dans ses promesses. Oui, N. T. C. F., si l'Eglise a pu un seul jour enseigner l'erreur, si Jésus-Christ a pu se retirer d'elle un seul instant, il n'est plus possible de prouver sa divinité. L'erreur est partout, le mensonge partout, et la cause de la religion chrétienne est à jamais déplorée.

Mais il n'en est point ainsi : l'Eglise n'a pu trahir les intérêts de son divin époux ; et toutes ces accusations d'idolâtrie, de superstition, d'apostasie, dont la réforme ne cesse de la poursuivre, ne sauraient l'émouvoir. Elle n'oublie point les promesses qui lui ont été faites, elle sait quel bras puissant la soutient, et quelque effroyable que soit le bruit de l'enfer, elle ne peut rien perdre de son calme et de sa sécurité. La longue expérience qu'elle a des combats ajoute encore à sa confiance ; attaquée dès sa jeunesse, elle n'en est pas moins parvenue à la vieillesse, et non-seulement ses nombreux ennemis n'ont pu la vaincre, mais ils ont été vaincus par elle.

Il y avait dans cette noble attitude, dans cette inébranlable fermeté de quoi en imposer aux réformateurs ; et ils devaient d'autant plus craindre d'éveiller les susceptibilités de cette Eglise toujours impatiente d'erreur, que les doctrines qu'ils s'efforçaient de répandre, elle les avait combattues et condamnées une à une dans les hérétiques qui les avaient précédés. Mais ils crurent l'Eglise épuisée de fatigue parce qu'elle ployait sous le faix des trophées ; ils se persuadèrent qu'un glaive tiré dans tant de combats devait être émoussé, et qu'ils pouvaient impunément braver cette reine auguste qu'ils croyaient sur le déclin de l'âge. L'Eglise cependant, ne tarda pas à leur prouver que les armes qu'elle avait reçues de Dieu même, étaient aussi puissantes que le premier jour, et qu'elle était encore aussi terrible qu'une armée rangée en bataille.

Voyez en effet comme elle les pressait par l'organe de ses apologistes. Depuis quinze siècles, disaient ceux-ci aux novateurs, il existait une société qui se croyait et qui était crue par tous, dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ. Cette Eglise, composée de la multitude des fidèles répandus sur la surface de la terre, marchait comme un seul homme avec ses innombrables phalanges, détruisant sur son passage toutes les fortifications de l'erreur, abattant à ses pieds toute hauteur qui s'élevait contre la science de Jésus Christ, renversant du souffle de sa bouche et les hérétiques et ceux qui participaient à la malignité de leurs œuvres. Or, remarquez-le bien, personne, pendant cette longue suite de siècles, ne songeait à disputer à cette Eglise son autorité ; et, parmi tous les hérétiques qu'elle condamnait, aucun n'était assez audacieux pour contester son droit. Ils incidentaient sur la forme du jugement, sur la légitimité et la validité des conciles, mais ils ne révoquaient point en doute l'infaillibilité de ses décisions. Et il faut avouer que les titres qu'elle produisait en sa faveur ne pouvaient être ni plus authentiques ni plus respectables : car elle prouvait par une suite non interrompue de pasteurs, qu'elle remontait par les apôtres jusqu'à Jésus-Christ.

Pour rejeter un témoignage si imposant, et pour ne pas tenir compte d'une prescription si bien établie, il fallait une audace bien téméraire. Les protestants eurent cette audace, et rompant violemment avec l'antiquité chrétienne, ils osèrent dire : L'Eglise a failli, il y a longtemps que cette épouse infidèle a trahi la foi qu'elle devait à son époux, il y a longtemps qu'elle a cessé de rompre à ses enfants le pain de la saine doctrine ; ce n'est plus la sainte Jérusalem descendue des cieux, c'est la Babylone corrompue et corruptrice des nations, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*. Mais comment les protestants ne virent-ils pas que ces accusations retombaient sur Jésus-Christ lui-même, puisqu'il a donné à son Eglise des garanties d'infaillibilité telles qu'on ne saurait les nier, sans le taxer d'imprévoyance ou d'imposture, et que l'une ou l'autre de ses suppositions détruit sa divinité. D'ailleurs, en déclarant ainsi l'Eglise coupable de trahison et déchue de tous ses droits, on multipliait les difficultés sans les résoudre ; car il fallait bien de toute nécessité trouver une Eglise à la place de celle qu'on répudiait. Alors les réformateurs tentèrent de réhabiliter la mémoire de Wiclef et de Jean Hus ; et, fouillant dans les annales ténébreuses de l'erreur, ils s'applaudirent d'avoir trouvé leurs ancêtres dans les Vaudois et les Albigeois. Ce furent les titres de noblesse qu'ils exhibèrent d'abord ; mais comme il était trop honteux d'avouer une pareille origine, ils imaginèrent une Eglise occulte, mystérieuse qui, depuis Jésus-Christ jusqu'à eux, se serait conservée pure et intacte au milieu de la corruption générale.

Mais, N. T. C. F., si cette Eglise est demeurée ensevelie dans l'ombre, qui leur a révélé son existence ? Et comment sont-ils parvenus à découvrir ces justes ignorés du monde entier, et qui n'ont laissé aucune trace de leur passage sur la terre ? Et quand on admettrait la réalité d'une semblable supposition, la cause ne serait pas pour cela finie entre eux et nous ; car les protestants lisent comme nous l'Ecriture. Peuvent-ils donc oublier les magnifiques prédictions des prophètes touchant la visibilité

de l'Eglise? Quoi, c'est un ruisseau obscur et desséché qu'on nous montre, quand les livres saints nous représentent l'Eglise comme un fleuve imposant et majestueux, qui porte en tous lieux la fertilité et l'abondance, comme un torrent qui doit inonder le monde de lumière, et les nations de gloire (20)? Au lieu de cette Jérusalem toute resplendissante de clartés, qui voit accourir tous les peuples de la terre, du midi au septentrion, du couchant à l'aurore, qui est forcée d'élargir ses tentes et de dilater son enceinte, tant est grande la multitude qui se presse sous ses portiques; on nous parle d'une cité obscure et déserte? Une poignée de justes qui ne se connaissent pas entre eux, et qui ne sont connus de personne, voilà ce qu'on ose donner pour le magnifique héritage promis au Messie (21)? Jésus-Christ avait dit : *Aussitôt que j'aurai été élevé*, en croix, *j'attirerai tout à moi* (22), et il n'aura pu se former pendant quinze siècles qu'un petit nombre d'adorateurs en esprit et en vérité? Que dirons-nous encore? Ne lisons-nous pas dans saint Paul que Jésus-Christ a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent de concert à la perfection des saints et à l'édification du corps de Jésus-Christ (23)? Or, trouve-t-on cet enseignement public, ce ministère visible dans l'Eglise occulte imaginée par la réforme. De plus, l'Eglise est un tribunal toujours visible, toujours permanent, où les chrétiens doivent porter tous leurs doutes et toutes leurs contestations, suivant ces remarquables paroles de Jésus-Christ. Plaignez-vous à l'Eglise; et si celui que vous dénoncez n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain (24). Mais dans la société ténébreuse dont on nous parle, à qui se plaindre, à qui s'adresser, et quel jugement attendre d'un tribunal invisible?

Concluons, N. T. C. F., seule, l'Eglise catholique peut se présenter avec confiance au monde, parce que seule elle a un ensemble de preuves frappantes, irréfragables, tandis que les sectes qui se sont séparées d'elles, ne sont fondées que sur des difficultés particulières dont elles n'ont pas voulu accepter la solution. Elle est dépositaire des promesses de Jésus-Christ, seule héritière des apôtres; aucune puissance ne pourra ébranler la pierre sur laquelle elle est bâtie, car elle a été posée par Jésus-Christ lui-même; et jamais on n'effacera sur la colonne de la vérité ces paroles aussi formidables aux novateurs qu'elles sont rassurantes pour nous : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.)

Il est une époque toujours funeste à l'erreur, c'est celle où les passions qui l'ont fait naître venant à se calmer, on examine avec plus de sang-froid les questions qu'elle a soulevées : cette époque est arrivée pour le protestantisme. On connaît maintenant les misérables causes de cette grande scission, qui a été si funeste au monde. Bien des préjugés sont tombés depuis Luther, bien des préventions se sont dissipées; les abus contre lesquels ce chef de la réforme s'était élevé avec tant de violence ont disparu, et on sait que ces abus venaient des passions des hommes et non de la constitution même de l'Eglise. On convient aujourd'hui que cette Eglise a bien pu être le prétexte, mais jamais la cause des guerres d'extermination qui ont désolé la terre; que ce n'est point à elle qu'il faut imputer ni les fureurs de la ligue, ni le sang répandu dans une trop fameuse journée; sa robe, il est vrai, est ensanglantée, mais ce n'est que du sang de ses confesseurs et de ses martyrs. Enfin, l'exposition de la foi catholique a été faite avec franchise, tous les points de la doctrine ont été discutés avec netteté et précision. Or, de cette discussion, de cette exposition sincère qu'est-il résulté? Que c'était à tort que les protestants nous accusaient d'avoir corrompu la doctrine de Jésus-Christ, que l'Eglise est aujourd'hui ce qu'elle était hier, et qu'elle était hier telle que Jésus-Christ l'a faite; que d'après les promesses si claires, si formelles d'infaillibilité faites par Jésus-Christ accuser l'Eglise d'erreur, c'était tout à la fois une impiété et une inconséquence; une impiété, car c'était accuser Jésus-Christ lui-même; une inconséquence, car on anéantissait par là non seulement l'Eglise catholique, mais l'Eglise réformée elle-même, et toute autre Eglise qui aurait tenté de planter ses étendards au milieu des peuples; qu'il était inutile de crier si haut contre l'autorité pour la rétablir immédiatement; que les conciles œcuméniques valaient bien les consistoires et les synodes, et qu'il ne fallait pas proclamer comme si merveilleuse, une révolution dont le dernier résultat était de placer entre les mains d'un prince temporel, ce même pouvoir qu'on disputait au successeur de saint Pierre; qu'ainsi la réforme avait fait trop ou trop peu; qu'il n'y avait pas plus de raison de rejeter de la croyance antique ce qu'elle en

(20) *Ecce ego declinabo super Jerusalem quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium.* (*Isa.*, LXVI, 12.)

(21) *Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende.* (*Isa.*, LIV, 2.) *Leva in circuitu oculos tuos et vide, omnes isti congregati sunt, venerunt tibi.* (*Isa.*, LX, 4.) *Venient ab oriente et occidente, ab aquilone et austro.* (*Luc.*, XIII, 29.)

(22) *Si exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.)

(23) *Ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* (*Ephes.*, IV, 11 et seq.)

(24) *Dic Ecclesiæ, quod si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

a rejeté, que d'en retenir ce qu'elle en a retenu ; et que dans une religion où tout se lie, où tout s'enchaîne, il fallait ou tout répudier ou tout admettre. . . .

Aussi on est maintenant à se demander quel bien la réforme a fait au monde et quels avantages les peuples en ont recueillis. Le seul résultat qu'on ne puisse lui contester, résultat bien funeste et bien déplorable, c'est d'avoir développé le germe de l'incrédulité et d'avoir augmenté, plus qu'aucune autre secte ne l'avait fait avant elle, le nombre des sceptiques, des déistes et des athées. Et il ne faut pas en être surpris, car, en admettant que toutes les religions sont également bonnes, la réforme donne à entendre qu'elles sont toutes également mauvaises, et c'est tout ce que veut l'incrédule.

Pour vous, N. T. C. F., qui avez le bonheur d'appartenir à cette Eglise, seule dépositaire de la vérité, rendez à Dieu de continuelles actions de grâces pour ce don inestimable qu'il vous a fait. Entourez cette sainte épouse de Jésus-Christ de vos respects, de vos hommages et de votre amour; priez l'auteur et le consommateur de notre foi de susciter des hommes puissants en paroles et en œuvres, qui fassent entendre des paroles efficaces de réconciliation et de paix; conjurez le divin pasteur de faire entrer enfin dans son bercail toutes les brebis dispersées de la maison d'Israël; faites des vœux ardents pour que la parole du salut porte des fruits abondants parmi nous et parmi les nations infidèles où elle est annoncée. Nous savons, N. T. C. F., le zèle qui vous anime pour la propagation de la foi, et nous vous rappelons d'autant plus volontiers cette bonne œuvre que c'est une occasion pour nous de donner à votre zèle et à vos pieuses libéralités les éloges et les encouragements qu'elles méritent. Espérons que cette sainte association portera parmi vous des fruits de plus en plus abondants de justice et de sanctification, et que celui qui est riche en miséricorde multipliera ce que vous avez semé, et augmentera les fruits de votre justice (25).

Donné à Tours, le 6 janvier 1837.

(25) *(Deus) multiplicabit semen vestrum et augebit incrementa frugum justitiæ meæ.* (II *Cor.*, X, 10.)

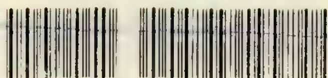
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME DES ORATEURS.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




a39003 001640456b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 05 06 1